



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

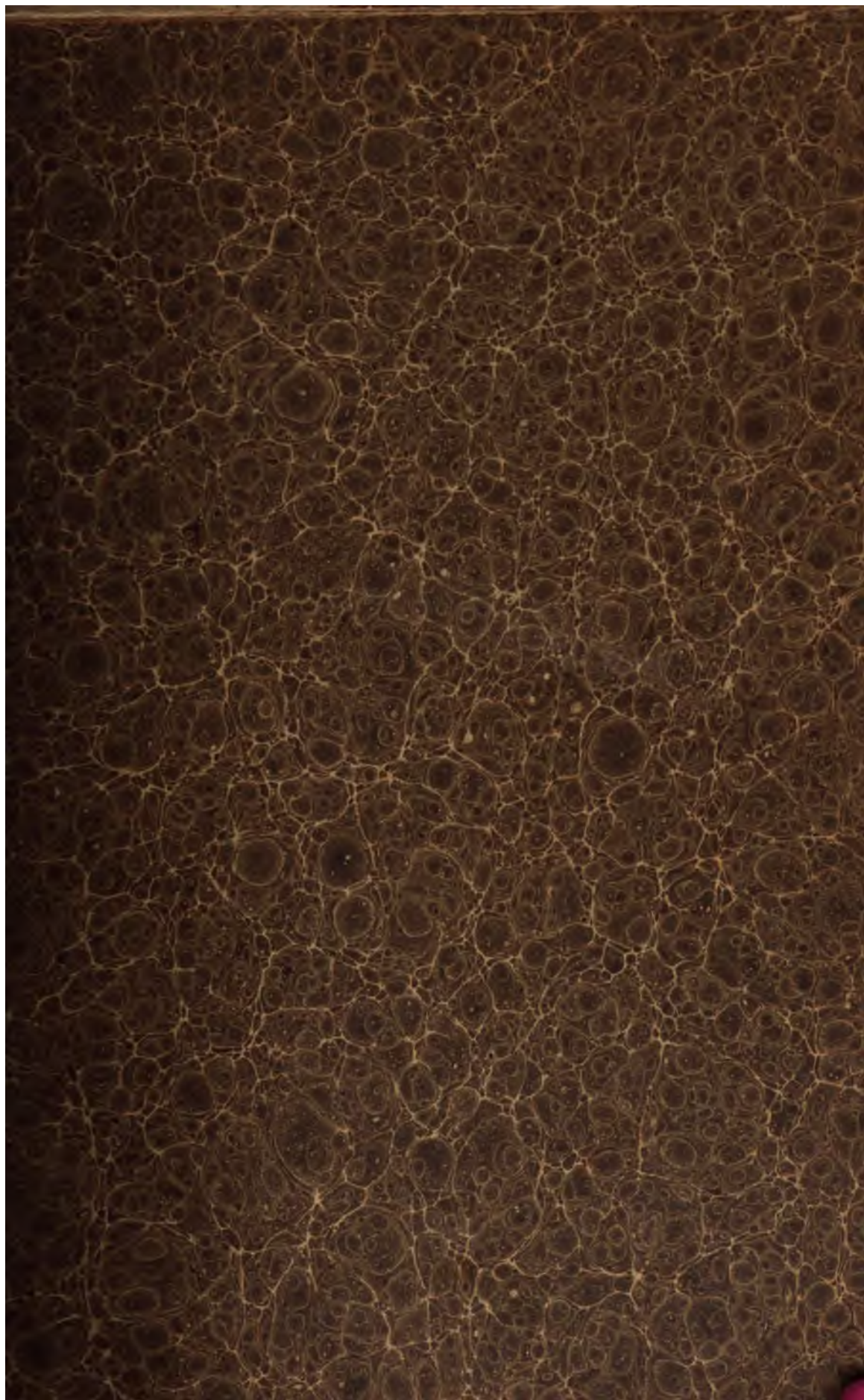
À propos du service Google Recherche de Livres

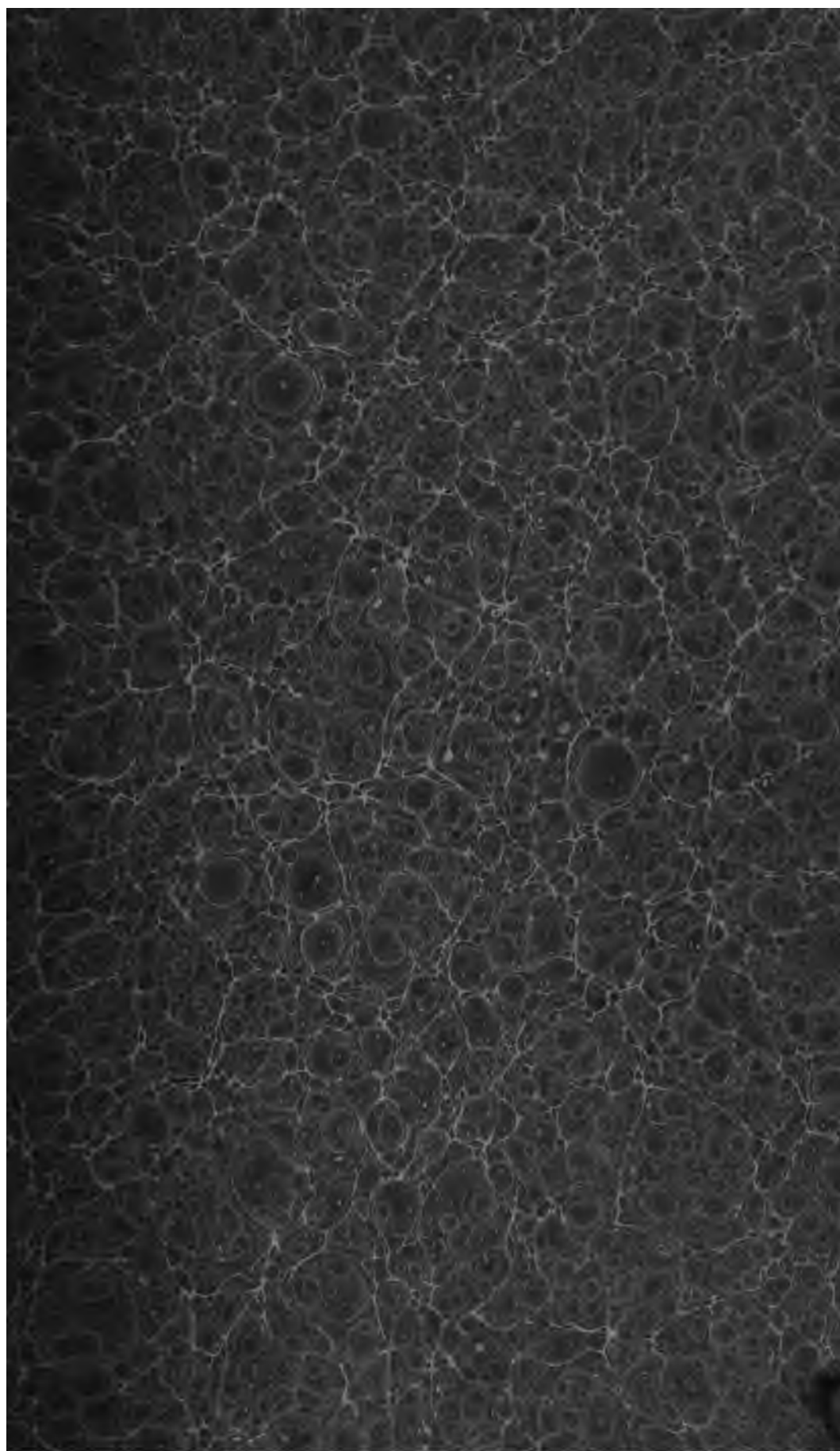
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES





PREMIER TRIMESTRE 1883

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE

II^e SÉRIE. — TOME XXI
XXIX^e TOME DE LA COLLECTION

ANNÉES 1883 et 1884. — 1^{re} FASCICULE.



LE MANS
IMPRIMERIE EDMOND MONNOYER, PLACE DES JACOBINS

1883

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS

DE LA SARTHE.

CONDITIONS D'ABONNEMENT ET DE SOUSCRIPTION.

Le *Bulletin* paraît par tomes, renfermant chacun les Mémoires de deux années, la liste des Membres et le compte rendu de leurs travaux.

Chaque tome est publié par fascicules, en nombre indéterminé, contenant, outre les mémoires publiés *in extenso*, une analyse des procès-verbaux des séances.

Le prix de l'abonnement annuel est de 5 fr., payables à l'avance.

La souscription doit être faite, au plus tard, pendant les mois de janvier et de février de chaque année.

La cession des volumes entiers est seule autorisée ; celle des livraisons séparées est interdite.

S'adresser, *franco*, soit pour avoir les volumes complets, soit pour souscrire et retirer les livraisons dues aux abonnés, à M. ED. MONNOYER, imprimeur-libraire, place des Jacobins, au Mans.

MM. les Membres titulaires et associés sont priés de remettre à M. le Trésorier le montant de leur cotisation annuelle, au commencement de chaque année, avant la fin de février ; passé ce délai, M. le Trésorier fera toucher la cotisation à leur domicile.

Le Bulletin n'est adressé à MM. les Membres correspondants, qu'autant qu'ils ont exprimé le désir de le recevoir, en envoyant préalablement à M. le Trésorier ou à M. l'Archiviste la somme de 5 francs, prix de l'abonnement annuel.

NOTA. — La Bibliothèque de la Société, place des Halles, 30, au 2^e étage, est ouverte le dimanche et le mercredi, de 1 h. à 5 h. du soir.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE

T. XXIX, 1833.

1^{er} FASCICULE. 1

TYPOGRAPHIE
EDMOND MONNOYER
AU MANS (SARTHE)

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE

II^e SÉRIE. — TOME XXI

XXIX^e TOME DE LA COLLECTION

1883 et 1884



LE MANS

IMPRIMERIE EDMOND MONNOYER, PLACE DES JACOBINS

1883

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

STACKS
MAR 14 1977

DC611

S35155.

v. 29

1883/84

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

Bureau pour 1883 et 1884.

<i>Président</i>	MM. GENTIL ☉.
<i>Vice-présidents</i> ...	GUILLIER ✱, RAULT ✱.
<i>Secrétaires</i>	BIGOT, LAUNAY, THOUVENIN.
<i>Trésorier</i>	GOYER.
<i>Archiviste</i>	BRIÈRE.
<i>Archiviste adjoint</i> .	BESNARD.

Commission de Rédaction.

MM. les MEMBRES du Bureau, l'INSPECTEUR d'Académie.
BASSERIE C ✱, FRINGNET ☉ I, LEGEAY, MORDRET ✱.

Commission des Finances.

MM. ARON ✱, FOLLIE ✱, LÉGIER, SURMONT PAUL ✱, THORÉ ✱,
TRIGER GUSTAVE.

Membres d'honneur.

M. le GÉNÉRAL commandant en chef le 4^e Corps d'armée.
M. le PRÉFET de la Sarthe.
M^{gr} l'ÉVÊQUE du Mans.
M. le RECTEUR de l'Académie.
M. le PRÉSIDENT du Conseil général.
M. le MAIRE de la ville du Mans.
M. l'INSPECTEUR d'Académie résidant au Mans.

Membres honoraires.

Date de la réception. MM.

- 2 déc. 1857. ÉTOC-DEMAZY *, médecin honoraire de l'Asile de la Sarthe, rue du Quartier, 50. (Titulaire du 26 août 1834.)
- 15 déc. 1865. GUÉRANGER (Ed.), membre de l'Institut des provinces, rue Sainte-Croix, 3. (Titulaire du 12 fév. 1828.) — *Ancien président de la Société.*
- 6 févr. 1874. PIOLIN (Dom), prieur de Solesmes. (Correspondant du 18 décembre 1855.)
- 3 mars 1876. LIZÉ, docteur-médecin, membre de la Société de chirurgie, rue du Mouton, 25. (Titulaire du 15 fév. 1853.) — *Ancien président de la Société.*
- 10 mars 1880. RICHARD, avocat, ancien maire du Mans, rue Bourgeoise, 15. (Titulaire du 6 janvier 1853.) — *Ancien président de la Société.*
- 14 avril 1880. HUCHER * ✕ ¶ I, Président de la Société historique et archéologique du Maine, à la Renardière, près le Mans. (Titulaire du 22 mai 1848.)

Membres titulaires.

- 17 févr. 1846. SURMONT (Paul) *, juge au tribunal civil, président de la Société d'horticulture, ancien maire du Mans, rue de la Motte, 2. *Ancien président de la Société.*

Date de la réception. MM.

- 6 mai 1851. VÉTILLART (Marcel), ancien sénateur, à Pontlieue ou parc de Montretout à Saint-Cloud.
- 25 nov. 1851. MORDRET ✱, médecin en chef de l'Asile de la Sarthe, à l'Asile.
- 6 févr. 1855. LE BÈLE (Jules) ✱, doct.-méd., avenue de Paris, 44.
- 2 déc. 1856. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (le vicomte Abel), avocat, agronome, rue des Maillets, 74.
— *Ancien président de la Société.*
- 16 déc. 1856. MARTIN O ✱, inspecteur général des Ponts et Chaussées, rue de Grenelle-Saint-Germain, 71, à Paris.
- 20 nov. 1857. THORÉ (Henri) ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, président de la Société du Matériel agricole de la Sarthe, membre de la Société des Agriculteurs de France, rue des Plantes, 38.
- 18 déc. 1863. DUGUÉ, propriétaire, rue du Parterre, 15.
- 5 févr. 1864. CHARDON (Henri) ✱, avocat, ancien élève de l'École des chartes, conseiller général, rue de Flore, 38. — *Ancien président de la Société.*
- 4 mars 1864. CLOUET (baron Louis-Charles) ✱, ingénieur civil, rue de Flore, 89. — *Ancien président de la Société.*
- 6 avril 1866. GUILLIER ✱, conducteur des Ponts et Chaussées, membre de la Société géologique de France, boulevard de la Gare, 51.

Date de la réception. MM.

20 déc. 1867. ESNAULT (l'abbé Gustave), prosecretaire de l'Évêché, rue de Ballon, 39.

16 avril 1869. VÉREL ✱, propr.-agriculteur, membre de la Société des Agriculteurs de France, ancien maire du Mans, à l'Angevinière-lez-le Mans.

16 avril 1869. VIGNEAU, architecte, rue de la Mariette, 180.

21 janv. 1870. OGIER D'IVRY (vicomte Émile), propriétaire, rue du Mail, 10.

7 juil. 1871. SURMONT (Armand), avocat, rue Robert-Garnier.

19 janv. 1872. BERTRAND ✕ Ⓞ, archiviste-paléographe, licencié en droit, ancien conseiller de préfecture, rue de Flore, 48.

15 mars 1872. FOLLIE O ✱, lieutenant-colonel du Génie, en retraite, rue Champ-Garreau, 1.

6 déc. 1872. DE VILLEPIN (Varanguien), directeur de la Ferme-École de la Sarthe, membre de la Société des Agriculteurs de France, à la Pilletière, en Jupilles.

— D'ELBENNE (le baron MENJOT), licencié en droit, membre de la Société française de numismatique, au château de Couléon, en la Chapelle-Saint-Remy.

10 janv. 1873. AUGIER (Édouard) ✱, propriétaire, ancien conseiller général, rue Belon, 13.

24 janv. 1873. GRAFFIN, président du Comice agricole de Pontvallain, membre de la Société des Agriculteurs de France, au château des Touches (Pontvallain).

Date de la réception. MM.

- 24 janv. 1873. D'ANGÉLY-SÉRILLAC, conseiller général, président du Comice agricole de Beaumont, membre de la Société des Agriculteurs de France, à Doucelles, ou rue du Mail, 4.
- 24 janv. 1873. DE FROMONT, président du Comice agricole de Mamers, à Contilly.
- 21 mars 1873. RIANDIÈRE-LAROCHE, ancien sous-inspecteur des Forêts, rue Julien-Bodereau, 17.
- 21 mars 1873. DINAUX DES ARSIS, propriétaire, au château du Ronceray, en Marigné, près Écommoy.
- 4 avril 1873. D'AILLIÈRES (Fernand) ✱ ✱, député, conseiller général, à Aillières.
- 25 avril 1873. FAUCON, propriétaire, rue du Quartier, 48.
- DE GRANDVAL (Georges), propriétaire, rue du Cirque.
- DE TALHOUET (marquis) C ✱, ancien sénateur et ancien ministre, membre de la Société des Agriculteurs de France, président du Comice agricole du Lude.
- 20 mars 1874. BRIÈRE, négociant, rue de Gourdain, 33.
(Associé du 20 mai 1870.)
- 17 avril 1874. DE MONTESSON (le vicomte Charles), rue Robert-Garnier, 16, ou à Montauban par Neuville-sur-Sarthe.
- 1^{er} mai 1874. CELIER (Alexandre), avocat, membre de la Société des Agriculteurs de France, avenue de Paris, 31.
- 8 janv. 1875. MONNOYER, imprimeur, place des Jacobins.
- 5 févr. 1875. DE COURTILLOLES (Ernest), à Saint-Rigomer-des-Bois.

Date de la réception. MM.

- 3 déc. 1875. GENTIL (Ambroise) ✱, professeur au Lycée, rue de la Barillerie, 24. — *Président de la Société.*
- 23 juin 1876. COURTILLIER ✱, trésorier-payeur général des Hautes-Alpes, président de la Société des Agriculteurs de la Sarthe, membre de la Société des Agriculteurs de France, conseiller général de la Sarthe.
- 12 janv. 1877. DE COURCIVAL (marquis) ✱, au château de Courcival, et à Paris, rue Mercadet, 112.
- 4 avril 1878. ANTOINE, avocat, rue d'Orléans, 4.
- BESNARD, conducteur des Ponts et Chaussées, membre de la Société zoologique de France et de la Société linnéenne de Maine-et-Loire, vice-président de la Société communale de secours mutuels du Mans, rue des Ursulines, 16.
- BOETEAU, propriétaire, rue Saint-Bertrand, 19. (Associé du 17 juin 1870.)
- BÔNE, ancien pharmacien, membre de la Société linnéenne de Maine-et-Loire, à l'Ormeau-Morisson, commune de Dissé-sous-le Lude.
- BOURDY, docteur-médecin, rue de la Grimace, 11.
- BRULÉ, pharmacien, rue Saint-Louis, 20.
- CHAIGNON (Albert), propriétaire, conseiller d'arrondissement, à Sillé-le-Guillaume.
- CORBIÈRE, professeur de physique au collège de Cherbourg.
- COSNARD, avocat, rue du Bourg-d'Anguy, 25.

Date de la réception. MM.

4 avril 1878. CRIÉ (Auguste), pharmacien, à Sillé-le-Guil-
laume.

— DANLOUP-VERDUN O ✱, chef d'escadron
en retraite, rue d'Iéna, 18.

— DEMONTCUIT O, professeur au Lycée.

— DOUAIRE, propriétaire, à la Godefroiderie,
près le Lude.

— DUGUÉ (Gustave), docteur-médecin, rue
Sainte-Croix, 1.

— DURAND, ingénieur, directeur de la verrerie
de Montmirail.

— GARNIER O I, docteur-médecin, rue de
l'Étoile, 19.

— GUERRIER, inspecteur des Forêts, rue Ber-
gère, 7.

— GUETTIER, ancien pharmacien, adjoint au
maire de la ville du Mans, rue Saint-
Julien-le-Pauvre, 11.

— GUIET ✱, docteur-médecin, rue Champ-
Garreau, 18.

— HUARD, naturaliste, rue des Ponts-Neufs, 12.

— JOUBERT, inspecteur des chemins de fer de
l'Ouest, rue de Neuilly, 14, à Clichy.

— LAFIN, pharmacien, rue Bourgeoise, 7.

— LE BAIL, docteur-médecin, place des Jaco-
bins, 10.

— LEBLANC, pharmacien, quai de la Digue, 1.

— LOISEAU, vétérinaire, au Lude.

— MALCHE (Louis) O, ingénieur civil, rue
Louis-le-Grand, 3, à Paris.

Date de la réception. MM.

4 avril 1878. MÉLISSON, docteur-médecin, rue de la Batterie, 4.

— PETIT, professeur de physique au collège de Dinan.

— RUBY, pharmacien, place de l'Éperon, 3.

— DE TAVERNIER ✱, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Paris.

— TROTRY-GIRARDIÈRE, pharmacien, place Saint-Vincent, 4.

— TEILLEUX, doct.-méd., ancien directeur de l'Asile d'Auxerre, rue Montoise, 76.

— VILOTEAU, rue de la Prèche, 11.

15 avril 1878. VALENÇON, receveur des hospices, rue Laroché, 13.

4 juin 1878. HÉDIN ✱, ingénieur, directeur de la forge de l'Aune, conseiller d'arrondissement, à Montreuil-le-Chétif.

— TRIGER (Gustave), directeur des Postes et Télégraphes de la Sarthe, rue de l'Évêché, 5.

— TRIGER (Robert), docteur en droit, rue de l'Évêché, 5.

18 juill. 1878. Goyer (Alexandre), caissier à la Trésorerie générale, rue Montbarbet, 18.

6 février 1879. CRIÉ (Louis), professeur à la Faculté des sciences à Rennes.

— Fouqué (l'abbé Gabriel), chef d'institution, rue Marengo, 16.

6 mars 1879. JULIARD, négociant, quai l'Amiral-Lalande.

— DE GAYFFIER, propriétaire, rue Bruyère, 5,

Date de la réception. MM.

- 3 avril 1879. HAMME (Auguste), ancien juge au Tribunal de commerce, président de la Chambre syndicale du commerce des vins, rue Saint-Dominique, 13.
- 8 mai 1879. FONTAINE ☉, juge d'instruction, président de la Société des Lettres, Sciences et Arts de La Flèche.
- GUÉRIN ✱, directeur-ingénieur des lignes télégraphiques, rue Coëffort, 34.
- 31 juill. 1879. LECONTE, propriétaire, membre de l'Académie des poètes et de la Société archéologique du Maine, rue du Bourg-Belé, 69.
- LA BELLE (Alfred) ☉, publiciste, rue des Arènes.
- LAUNAY, professeur départemental d'agriculture, rue Saint-Julien-le-Pauvre, 8 bis.
- VÉRITÉ DE SAINT-MICHEL, propriétaire, rue de la Fuie, 52.
- 8 juill. 1880. MARIE-CARDINE ☉, inspecteur d'Académie. à Saint-Lô (Manche).
- 7 oct. 1880. CHAIGNON (l'abbé), aumônier de l'Asile des aliénés, rue de l'Abattoir.
- 4 nov. 1880. BIGOT (Gustave), licencié en droit, banquier, rue Bourgeoise, 27.
- 6 janv. 1881. MINARD, professeur au Lycée, rue des Minimes, 4.
- 17 février 1881. CARRÉ, négociant, rue de l'Étoile, 13.
- LESUEUR ✱, capitaine de cavalerie en retraite, directeur de l'École d'équitation, rue des Mûriers, 132.

Date de la réception. MM.

- 31 mars 1881. RAULT ✱, ingénieur, directeur de la manufacture des Tabacs.
- 6 avril 1881. MONNOT, commis d'économat au Lycée de Coutances, membre de la Société entomologique de France.
- 5 mai 1881. DAMILAVILLE, ingénieur, rue Montoise, 8 bis.
- 18 mai 1881. FONTAINE, conducteur des Ponts et Chaussées; rue Lenoir, 25.
- LEGEAY, propriétaire, rue d'Orléans, 11.
- 3 oct. 1881. COSSON, notaire, rue de la Préfecture, 38.
- 3 nov. 1881. DESJARDINS, professeur au Lycée, rue des Minimés, 4.
- DUNAN, professeur au Lycée de Tours.
- CROS, professeur au Lycée, rue Dumas, 17.
- VILLEMIN, professeur au Lycée, rue du Bourg-d'Anguy, 20.
- 1^{er} déc. 1881. BOULONGNE, sous-inspecteur des Forêts, rue Lenoir, 31 bis.
- 29 déc. 1881. BASSERIE C ✱, colonel de cavalerie en retraite, membre de la Société des Agriculteurs de France, rue de Flore, 12.
- BEAUGÉ, pharmacien, à Écommoy.
- DERRÉ, géomètre-expert, à Écommoy.
- 26 janv. 1882. LÉGIER, vétérinaire en chef au 31^e d'artillerie, avenue Thiers, 72.
- ARON ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, rue des Arènes, 7.
- 15 février 1882. GUY, propriétaire, aux Pelleries, commune de Changé, par Yvré-l'Évêque.

Date de la réception. MM.

- 4 mai 1882. LELASSEUX ✕, ancien secrétaire général de
préfecture, rue du Quartier-de-Cava-
lerie, 42.
- 6 juill. 1882. AUGUY, maire de Saint-Denis-d'Orques,
conseiller d'arrondissement, à l'Épine,
route de Degré, près le Mans.
- 6 oct. 1882. FRINGNET ✕ I, proviseur du Lycée du Mans.
- 2 nov. 1882. THOUVENIN, prof. au Lycée, rue de Flore, 50.
- 30 nov. 1882. ROUSSET, directeur de l'École primaire supé-
rieure du Mans.

Membres associés.

- 3 déc. 1850. DE LORIERE (Gustave) ✕, géologue, membre
de l'Institut des provinces, à Chevillé,
près Brûlon.
- 4 mars 1864. DE CUMONT (le vicomte Charles), à la
Roussière, près Coulonges (Deux-Sèvres.)
- 6 déc. 1867. CHARBONNIER, doct.-méd., à Saint-Calais,
conseiller général.
- 17 juin 1870. QUENTIN DE POLIGNY, propriétaire, rue du
Tertre-Saint-Laurent, 1.
- 5 août 1870. FOURNIER, propr., rue Basse, 8.
- GAULLIER, sculpteur, rue de Flore, 4.
- 15 mars 1872. HUCHER fils, archéologue, à la Renardière,
près le Mans.
- 8 févr. 1875. CHARLES (l'abbé), rue de Flore, 60.
- 4 avril 1878. BERTHAULT (Edouard), rue des Minimes, 23.
- 4 avril 1878. BOUILLER, professeur, rue Marengo, 16.
- BRINDEAU, rue des Maillets, 72.
- CHEDOMME, vétérinaire, à Vibraye.

Date de la réception. MM.

- 4 avril 1878. CHÉLOT (Emile), rue Monge, 82, Paris.
— CNOCKAERT, entomologiste, pl. St-Vincent, 3.
— DUFEU (Emile), Grande-Rue, 45.
— GAUMÉ , prof. de dessin, rue Bergère, 6.
(Titulaire du 6 janvier 1857.)
— MORIN (Pierre), direc. de l'École de Pontlieue.
— POIVET , professeur à l'École normale, rue
des Maillets, 52.
— POTIER, sculpteur, rue du Petit-Saint-Pierre.
— SALMON, pharmacien, à Saint-Calais.
4 juin 1878. BARANGER (Aurélien), à St-Mandé, près Paris.
— PÉAN, négociant, place de l'Éperon.
4 juill. 1878. LUSSON, instituteur, à Lavardin.
7 nov. 1878. REICHERT , sous-intendant militaire, à
Abbeville (Somme.)
— LEGUÉ (Léon), négociant à Mondoubleau.
31 juill. 1879. AUBEUX, ornithologiste, membre de la
Société d'études scientifiques d'Angers,
place des Halles, 23, à Angers.
8 juill. 1880. GUIBERT , directeur de l'école de Saint-
Pavin-lez-le Mans.
— LAUNAY, instituteur à Cré-sur-Loir.
17 février 1881. RENAUDIN, professeur au collège de Sillé-
le-Guillaume.
15 février 1882. PICHON (l'abbé), secrétaire général de l'Évêché,
rue de Flore, 39. (Titulaire du 6 juin 1873.)
1^{er} mars 1883. HANOY, conducteur des Ponts et Chaussées,
rue de Fleury.
-

LES GRANDES CATASTROPHES FINANCIÈRES

ÉTUDES HISTORIQUES ET COMPARATIVES

Par M. Gustave BIGOT, membre titulaire.

Nous nous sommes proposé de retracer l'historique des trois grandes catastrophes financières qui ont marqué les époques : Du Système de Law (1715-1720); du Régime des Assignats (1790-1796); et l'Ère de l'Union Générale (1880-1882).

Nous exposerons les causes qui les ont produites, et les conséquences qui en sont résultées, en faisant ressortir autant que possible les points qui les rapprochent ou les distinguent; enfin nous indiquerons les moyens qui nous paraissent le plus propres à éviter d'être jamais englouti dans de semblables désastres.

Avant d'aborder notre sujet, qu'il nous soit permis d'adresser ici nos remerciements à notre honorable collègue, M. le Docteur Teilleux, à qui nous devons de précieux renseignements.

§ 1^{er} LAW ET SON SYSTÈME

Au moment où disparaissait de la scène du monde, l'imposante personnalité de Louis XIV, pour faire place à un enfant de cinq ans, faible et chétif, la mort du Grand Roi laissait le pays dans un véritable chaos, et les Finances du royaume dans l'état le plus déplorable.

Il ne restait plus rien à la France épuisée, des gloires et des splendeurs du siècle passé. Les conquêtes avaient été reperduës, et les finances dilapidées à un tel point, que les revenus et les ressources du pays étaient absorbés d'avance jusqu'en 1717.

Le testament lui-même de Louis XIV, dernière manifestation d'un pouvoir qui avait été si absolu, fut bientôt relégué parmi les parchemins inutiles.

Dans ce testament, Louis XIV demandait qu'on instituât un conseil de régence sous la présidence de son neveu Philippe duc d'Orléans, qui devait rendre si célèbre et si fatale la période à laquelle il a laissé son nom ! Mais la manifestation de cette dernière volonté portait en elle la conviction intime qu'elle ne serait pas exécutée. Le monarque, en effet, avait ajouté : Du reste, ce que l'on ne trouvera pas bien on le changera. On ne s'en fit pas faute.

Deux ambitieux du pouvoir se trouvaient en présence : le duc du Maine et Philippe d'Orléans. — Le premier, fils naturel de Louis XIV, n'avait aucune des qualités nécessaires pour soutenir une semblable compétition.

Malgré d'essentiels défauts, le second, le duc d'Orléans, avait sur son adversaire une incontestable supériorité. Tous les hommes influents du parlement étaient pour lui, en haine des partisans de la *Bulle Unigenitus*, qui avaient le duc du Maine à leur tête. Les colonels des Gardes françaises et des Suisses, les commandants des armes spéciales, telles que l'artillerie, le lieutenant de police d'Aguesseau, étaient tout dévoués à Philippe d'Orléans.

Ce prince avait prouvé sa valeur militaire dans les armées du Grand Roi ; il donna bientôt la mesure de son habileté politique.

Le 2 septembre 1715 devant le parlement réuni, le duc d'Orléans sut conquérir par un discours habile l'acclamation unanime de l'assemblée, et obtenir l'investiture de la régence du royaume.

La tâche était lourde.

Les guerres continuelles et les prodigalités insensées du Grand Règne laissaient à la charge du pouvoir une dette tellement impossible à solder que, pour trancher la difficulté d'y subvenir, on songea tout d'abord à la banqueroute.

Adrien Maurice, duc de Noailles (né en 1678, mort en 1765), était alors président du conseil des Finances (jusqu'en 1718). — Il proposa bien quelques mesures d'économie proprement dites, quelques réductions dans les dépenses de la cour, notamment dans les équipages de chasses ; mais ces tentatives d'économie de budget n'aboutirent à rien de sérieux.

Cependant un des premiers soins du régent avait été de réorganiser les finances. — Il était dû *Trois Milliards* ! et rien, ou à peu près rien dans les caisses du Trésor. — La noblesse et le clergé ne voulaient rien abandonner de leurs privilèges et de leurs bénéfices.

La noblesse, du reste, refusait son concours, autant afin de se garder des sacrifices que l'on était sur le point de lui demander, que par la haine qu'elle portait aux fermiers généraux et aux traitants.

Disons-le de suite, cette haine était justifiée : les concussions et les dilapidations de ces traitants éhontés, auxquels il avait bien fallu avoir recours à la fin du dernier règne, avaient dépassé toute mesure.

La constatation de ces abus engendra l'excès des moyens que l'on était en droit de chercher et d'appliquer contre eux.

Quelques-uns certainement méritaient que leurs exactions fussent réprimées et punies sévèrement, et, lorsque l'on considère que, à la fin du dernier règne, l'État eut besoin de ressources pécuniaires urgentes, desquelles dépendait le salut du pays tout entier, et que les traitants exploitèrent cette extrémité de telle sorte que, par des intérêts usuraires et des exigences coupables, ils en vinrent à ruiner l'État, il n'est

pas inadmissible que des mesures d'une rigueur excessive se soient présentées à l'esprit des législateurs de l'époque.

Il s'agissait de rechercher les traitants indignes qui avaient ainsi édifié des fortunes scandaleuses sur les malheurs du pays.

C'est alors (mars 1716) et dans ce but, que fut instituée la Chambre de Justice, espèce de chambre ardente, véritable Inquisition financière en permanence.

Ce tribunal d'exception était destiné à rechercher les concussionnaires, constater leurs exactions et leurs honteux trafics, et une fois convaincus, leur faire rendre gorge et leur infliger des peines pécuniaires et corporelles qui pouvaient aller jusqu'à la peine de mort.

Cette chambre de justice ne produisit que l'intimidation. Les receveurs généraux ou plutôt les fermiers généraux, comme on les appelait alors, surent se tirer d'affaire.

Il y eut d'abord quelques cas d'une sévérité exemplaire, puis on traita avec quelques fermiers généraux à prix d'argent, en leur faisant abandonner des sommes considérables à titre de transaction ou de restitution. Ils furent laissés en possession du reste de leurs fortunes plus ou moins injustement acquises. D'autres, par des sommes ou des cadeaux donnés à propos à des gens bien en cour ou à leurs créatures, évitèrent les peines qui leur étaient destinées, et l'État lui-même ne tira que quelques millions d'une mesure arbitraire et odieuse qui érigeait en mérite la délation et la persécution.

Comme nous venons de le voir, la mesure inique qui édictait d'abord des peines corporelles contre les fauteurs, amena la conversion en peines pécuniaires, ou plutôt en rôles de taxes, enveloppant sans équité tout ce qui avait participé aux affaires de finances. Puis les fermiers généraux s'adressèrent aux courtisans, dont l'intercession et la faveur en exemptèrent un certain nombre de la pénalité encourue. Bientôt la participation des courtisans transforma en un trafic intéressé ce système de pénalité.

Les courtisans, hommes et femmes, se jetèrent dans ce milieu de basses intrigues en vendant au plus offrant la faveur de leur protection.

Ce honteux commerce amena cette conséquence inouïe que ce ne furent plus les traitants qui implorèrent la protection des courtisans, mais ces derniers qui, poussés par l'exemple et par la soif de l'or, venaient offrir au rabais leur protection à tous les traitants.

On vit alors se produire et se développer tous les moyens de corruption.

Celui-ci recevait personnellement 100.000, 200.000 livres pour assurer à tel fermier général la sécurité qu'il réclamait, moyennant *telle taxe*, car c'est ainsi que s'appliqua le règlement de cette singulière contribution.

Tel, qui était taxé (c'était l'expression : c'est-à-dire obligé de payer) à 1.200.000 livres, à 1.500.000, s'en tira en sacrifiant 120 ou 150,000 livres, au profit de son protecteur, lequel obtenait pour son protégé une réduction au même que celui de la taxe imposée, et par suite ne payait que le 5^{me} de ce qu'il avait cru un instant déboursier.

Bientôt même, il arriva cette conséquence que le protecteur garda pour lui seul le bénéfice de la taxe imposée, et que l'État ne toucha plus rien de cette mesure qui tomba vite en désuétude et fut abandonnée.

A aucune époque la cour ne s'était montrée, dit Lacretelle, sous un aspect aussi peu digne.

Toutes ces tentatives qui avaient eu pour but la régénération des Finances de l'État, étaient demeurées sans résultat, et l'on se trouva bientôt en face d'une situation voisine de la banqueroute.

Le mot de banqueroute fit peur. Cependant il fallait payer ou renier la dette.

On prit un moyen détourné : on eut recours au *Visa*; contrôle ou vérification, dont le but était la réduction, et surtout l'exclusion d'une partie des billets d'État, ou billets

royaux, qui constituaient la reconnaissance par le roi des sommes prêtées ou avancées pour le service public pendant les dernières guerres.

Le 1^{er} avril 1716, le gouvernement de la Régence avouait nettement, dans le préambule de sa déclaration, qu'il réduisait lui-même sa dette, proportionnellement aux fonds qu'il était en mesure de fournir.

C'était bien là le principe et l'application de tous les caractères de la faillite.

L'État faisait banqueroute, parce qu'il ne pouvait faire autrement ; mais il faisait banqueroute.

Les opérations de ce contrôle ou de ce visa furent confiées aux quatre frères Paris, fils d'un cabaretier des Alpes-Dauphinoises, qui avaient fait fortune sous le dernier règne dans les fournitures militaires, exerçaient maintenant la banque, et s'étaient acquis un renom mérité par leurs talents financiers.

L'organisation de cette faillite réelle fut ainsi réglée :

Les créanciers furent divisés en quatre classes :

La première : les militaires et les corps municipaux, ne perdait que 1/5°.

La deuxième : 2/5°.

La troisième : 3/5°.

La quatrième : 4/5° de leurs créances.

Cette dernière classe se composait des détenteurs de billets ayant passé par différentes mains, et dépréciés dans ces derniers temps de 80 p. 0/0.

Dans les conditions où se présentait la dette publique, c'était l'amputation du plus gros de cette maladie incurable que l'on appelle la *dette flottante*. En principe cette mesure produisit d'excellents résultats qui, se rattachant au parti pris vis-à-vis des receveurs généraux, rétablirent en partie la comptabilité publique, anéantie depuis le désastreux ministère de Chamillard, mais ne rapporta en réalité qu'une vingtaine de millions.

Il fallait cependant se créer des ressources : on prit un autre moyen, on démonétisa le numéraire, et au mois de décembre de 1716 parut la publication de la mesure qui ordonnait la refonte des monnaies d'or et d'argent. Les louis d'or furent portés de 14 à 20 livres, les écus de 3 livres 10 sous à 5 livres, et le marc d'argent de 28 à 40 livres.

C'était sous une autre forme la *continuation de la banqueroute*.

On était à bout d'expédients, lorsqu'un étranger, devenu célèbre, vint en France proposer un programme qui était toute une révélation dans l'ordre financier ; son but immédiat était la régénération complète des ressources du pays.

L'écossais John Law (1), né à Édimbourg en 1671, fut accueilli par le Régent. Il présenta au duc d'Orléans un long mémoire, dans lequel il exposait tout son système.

Avant Law, créateur du Système auquel l'histoire a attaché son nom, le crédit existait, mais on ne s'en servait que pour des opérations privées, de particulier à particulier, et dont le résultat était circonscrit aux parties contractantes.

Le crédit est la réputation de solvabilité et de bonne foi d'un pays. C'est grâce au crédit que se traitent les affaires ; c'est grâce à lui qu'elles se soutiennent, grâce à lui seul qu'elles peuvent s'étendre et se développer.

Law eut une idée de génie : Il voulut appliquer le crédit au profit de l'État et en faire le levier puissant avec lequel, nouvel Archimède, il prétendait soulever le monde.

Dans l'origine des temps, le commerce n'avait été que l'échange des marchandises et des denrées en nature. Puis était venue la vente, qui est une autre forme de l'échange par l'intermédiaire d'une autre marchandise, plus commode, plus maniable : la monnaie. — La monnaie elle-même eut pour effet d'engendrer le moyen de s'assurer par un papier-monnaie, la valeur représentative de ce que l'on avait eu en vue .

(1) Law se prononce Lass.

d'obtenir. De là naquit la promesse, qui n'a de valeur que par le crédit de celui qui la fait.

De la succession normale de ces conséquences est née l'obligation, qui est un lien de droit, engendré par la promesse.

Le papier-monnaie est une promesse ou billet, émané du crédit public ou du crédit privé, et qui représente la monnaie métallique, comme le numéraire représente le capital.

Quelques historiens tels que Corneille de Paw, Gibbon et Raynal, ont cru en constater l'existence dans l'antiquité, en Arabie et dans l'Hindoustan.

Il est certain que les Juifs furent les premiers à le faire connaître en Europe, et que, dès le douzième siècle, les persécutions contre les juifs en rendirent l'usage fréquent et public à Sienne et à Florence.

Jusqu'alors, les monnaies d'or et d'argent avaient été frappées d'une manière tellement fantaisiste, et la valeur en variait tellement suivant les différentes provinces et les villes même où elles avaient cours, que ce défaut d'unité de type n'en permettait le change et la circulation qu'au prix d'une perte considérable sur l'agio.

Les détenteurs ou collecteurs de deniers publics pouvaient seuls profiter du change.

La banque de Law fut un bienfait au point de vue de cette réforme des monnaies, qu'exigeait impérieusement la situation financière de cette époque.

La monnaie, sujette à de grandes altérations, et par conséquent à de violentes variations de valeur, craignant tous les pièges du faux monnayage, d'un transport difficile dans les pays lointains ou troublés par la guerre, impossible presque à cacher dans les temps de discordes civiles, d'un taux essentiellement variable dans le change de nation à nation, autrefois même de province à province, et même de ville à ville, semble laisser la prééminence au papier.

De là viennent tous les systèmes exagérés sur le crédit et les assignats. Mais, malgré ce que nous venons de dire, le

numéraire l'emportera toujours sur le papier-monnaie. A lui comme métal, appartient incontestablement une valeur intrinsèque indépendante de la valeur légale, qui, jusqu'à un certain point, le met à l'abri des caprices arbitraires ou calculés du pouvoir, et de l'influence des temps.

Nous disons : *Jusqu'à un certain point*, car on trouve dans l'histoire des rois de l'ancienne race, des faits de falsification et d'altération des monnaies, tels, qu'ils eurent pour résultats le discrédit de la France vis-à-vis des autres nations. Nous voulons parler surtout de Philippe le Bel (1303) qui alla jusqu'à persécuter ses sujets pour leur faire accepter la fausse monnaie qu'il avait l'audace de faire fabriquer pour remplacer le numéraire véritable qu'il retirait de la circulation pour le mettre dans ses caisses. Aussi, est-il flétri par l'histoire, qui ajoute à son nom l'épithète de *faux monnayeur*.

La création de la Banque d'Angleterre (1694) avait été le point de départ des combinaisons de Law. Fils d'un riche orfèvre d'Édimbourg, spirituel, éloquent et distingué, il s'était initié depuis longtemps déjà aux pratiques du change et de l'escompte, auxquelles se livraient les orfèvres.

Il fut frappé du mécanisme de la Banque d'Angleterre, et vint étudier à Amsterdam l'institution d'une autre banque du même ordre.

Il alla poursuivre en Italie ses études sur le commerce et le crédit, et releva par des spéculations heureuses sur les fonds publics de toute l'Europe, opérations déjà fort à la mode en Angleterre, une fortune très ébréchée par une vie de voyages et de dissipations.

Sa direction était trouvée. Voici l'exposé sommaire de son système : A cette époque, le taux excessif de l'intérêt de l'argent tenant à sa rareté, il fallait faire tomber l'usure par la multiplication du numéraire sans avoir recours aux détenteurs des espèces métalliques, et arracher l'État et les particuliers à l'exploitation des accapareurs de l'argent.

L'organisation financière de l'État était fautive : Il fallait

que le pouvoir donnât le crédit, et non qu'il le reçut ; il fallait qu'il se fit banquier.

Law proposa donc au Régent de transformer le trésor public en une banque de dépôts et d'escompte, émettant du papier-monnaie avec cours obligatoire au moins pour ce qui concernait les rapports de l'État avec les particuliers.

L'État en a le droit, pourvu qu'il y ait derrière les billets un fonds de valeurs réelles qui réponde de leur valeur nominale.

La banque devait percevoir les revenus publics, et attirer sous forme de dépôts l'argent des particuliers ; elle devait être dans la société ce qu'est le cœur dans le corps humain : le centre et l'organe de la circulation.

L'État ne devait pas seulement être banquier, il devait être commerçant ; avec ses nouvelles ressources, créer une Compagnie générale de Commerce dans laquelle devaient tomber successivement tous les effets de commerce du royaume, et centraliser ainsi toute l'activité financière du pays.

La compagnie devait être reliée à la banque qui devenait ainsi la caisse de l'État.

Comme complément de cette gigantesque combinaison, Law faisait entrevoir le remboursement de la dette publique en actions de la Compagnie générale, identifiée à l'État. Puis venait l'abolition des impôts ; il montrait l'État vivant des escomptes de la banque et de la part du trésor dans les bénéfices de la Compagnie, pourvoyant aux services publics avec la portion des fonds déposés à la banque excédant la réserve nécessaire au service quotidien des billets.

Cette conception si vaste et si hardie n'a pas seulement pour nous l'intérêt d'une étude historique rétrospective ; il y a davantage : sa théorie est le point de départ d'une école économique et sociale, et ses idées sur le papier-monnaie, sur l'intérêt de l'argent, et sur la création de parts d'intérêt dans une affaire commune, c'est-à-dire les actions, vivent et palpitent encore parmi nous.

Il avait eu l'intuition de la constitution de la dette publique non remboursable, la dette consolidée, et de l'institution du Grand-Livre destiné à la constater par l'inscription. Le temps n'était pas encore venu où ces grandes idées devaient, mûries par l'expérience, produire les résultats que nous connaissons et apprécions aujourd'hui.

Le Régent accorda d'abord à Law l'autorisation de constituer sa Banque au capital de 6 millions, divisés en 1200 actions; banque par association sur un plan plus restreint que celui proposé.

Le 2 mai 1716, des lettres patentes lui établirent pour 20 ans le privilège d'une Banque d'Escompte et de Dépôts, qui pourrait gérer les caisses des négociants au moyen des virements de parties, mais non faire le commerce ni contracter d'Emprunt.

Ses billets devaient être payables à vue et en monnaie de banque, invariable, au poids et au titre du jour de sa fondation.

Le capital de la banque devait être réalisé par le versement de $\frac{1}{4}$ en argent, $\frac{3}{4}$ en billets d'État, qui perdaient alors 70 0/0, ce qui réduisait le capital effectif de près de moitié.

Le Régent accepta le titre de protecteur de la Banque.

Le succès de cet établissement, malgré la médiocrité de son capital, dépassa toutes les espérances. Le mal produit par la dernière refonte des monnaies fut promptement réparé, l'intérêt de l'argent baissa, le commerce extérieur, les manufactures se relevèrent, le change remonta à l'avantage de la France qui sembla se régénérer.

Cette première réussite eût dû engager Law à se contenter de perfectionner son œuvre avant de faire de nouvelles tentatives; mais le succès de la première l'engagea à poursuivre l'achèvement immédiat de ses premiers projets.

Le 10 avril 1717 il obtint une déclaration du Roi ordonnant à tous les comptables de recevoir les billets de Banque

pour le paiement des impôts et d'acquitter à vue les billets en argent, sans escompte.

C'était un premier pas vers la Banque d'État ; c'est à ce moment que se place la création de la Compagnie des Indes.

En 1712, le célèbre négociant et financier Crozat avait obtenu de Desmaretz, alors ministre des finances, le monopole du commerce avec la Louisiane. Inquiété en 1717 par la Chambre de Justice créée contre les concussionnaires, il renonça à son monopole, et le conseil des Finances offrit à Law le monopole abandonné par Crozat, à la condition de former une compagnie qui devait coloniser la vallée du Mississippi.

Law convoqua les principaux capitalistes du royaume, et les émerveilla par le tableau qu'il leur fit de l'avenir agricole et commercial réservé à ce pays encore vierge et inconnu, et qu'il suffisait de coloniser. La Compagnie se forma à sa voix au capital de 100 millions, divisé en 200 mille actions de 500 livres à fournir en billets d'Etat portant intérêt à 4 0/0.

Cela ne représentait qu'une trentaine de millions en argent, mais il allait bientôt décupler l'essor et la valeur des deux puissants instruments de crédit qu'il tenait en main.

Il fallait que ses créations devinssent un monopole.

Le 4 décembre 1718, la Banque de Law fut érigée en Banque Royale.

Il obtint bientôt, moyennant 50 millions pour 9 ans, la fabrication de la refonte des monnaies.

Ce fut une première faute : cette opération ne pouvait qu'ajouter à la démonétisation du numéraire qu'avait déjà créée la première refonte des monnaies sous Noailles.

Quelque temps après l'érection de la Banque Royale, Law obtint du roi la prorogation pour 50 années du privilège de la Compagnie des Indes, moyennant la promesse de prêter au roi 1200 millions pour payer le gros de la dette.

C'est alors qu'il fallut songer à créer, au moyen de l'émission de nouvelles actions, les richesses ainsi promises.

Law ouvrit cette souscription mémorable, et le public se précipita avec emportement vers cette organisation puissante, qui semblait absorber l'attention du monde entier.

Le bruit de mines d'or et de pierreries découvertes au Mississipi, achevait d'enflammer les imaginations. Les actions se souscrivaient sans discuter, se revendaient aux nouvelles couches d'acheteurs avec des plus values phénoménales. On s'écrasait littéralement, on se battait rue Quincampoix pour en avoir.

Les mémoires du temps représentent la France entière se rendant à Paris pour spéculer, et Paris tout entier vivant dans la rue Quincampoix. La banque de Law, devenue la Banque Royale, devait remplir le rôle de la Banque de France aujourd'hui, et que nous appelons, dans le langage de la bourse, la Banque tout simplement, c'est-à-dire la Banque par excellence comme on dit encore des *Villes* pour désigner les obligations de la Ville de Paris.

A mesure qu'on éteignait les billets d'État, on augmentait ceux de la Banque dont le crédit allait croissant chaque jour.

Une assemblée générale au sujet de la nouvelle Compagnie d'Occident eut lieu à l'hôtel de Mesme. Son Altesse Royale le duc Régent y assista accompagnée du duc de Chartres, du duc de Bourbon, du prince de Conti et de plusieurs ducs et maréchaux de France. Il y fut décidé : Que la Compagnie du Sénégal serait réunie à celle d'Occident ;

Que le roi se chargerait de payer les frais de régie, qu'on avait faits depuis l'établissement de la Compagnie jusqu'alors ;

Sa Majesté devait fournir chaque année trois cent mille livres pour le payement des troupes qui serviraient au Mississipi, et on prendrait cette somme sur les profits de la Banque Royale.

Enfin, que la Compagnie aurait le droit de faire la guerre et la paix dans les terres de son établissement, et de nommer les officiers des troupes qui devaient la servir.

Dès que le public fut informé de ces résolutions, les actions de la Compagnie montèrent. On croyait que son entreprise pourrait, dans trois ou quatre années, être soutenue par 40 ou 50 vaisseaux de 30 à 60 pièces de canons chacun.

On entrevoyait déjà le succès au point de vue des armes aussi bien qu'au point de vue du commerce.

La Compagnie elle-même de son côté, pleine de confiance et d'espérance, préparait tout pour envoyer une colonie nombreuse dans le Mississipi ; mais les mesures qu'elle prit à cet égard furent sur le point de détruire tout cet avenir entrevu, par les désordres sans nom qui suivirent la mise à exécution des moyens qu'elle avait imaginés.

On devait d'après l'engagement de la Compagnie des Indes coloniser la vallée du Mississipi par l'envoi de 25,000 colons.

Mais après avoir trouvé au début des émigrants volontaires, il arriva que personne ne voulut plus partir, parce que l'on avait joint à l'envoi d'honnêtes gens, des condamnés, dont la présence déshonorait et faisait horreur.

C'est alors que l'on fit chercher, arrêter par des archers de la ville de Paris, tous les vagabonds, gens sans aveu et filles de mauvaise vie, pour les conduire en Amérique. Cette mesure produisit des abus contre lesquels on se révolta bientôt. Afin de gagner la prime offerte à chaque archer pour chaque prise, les agents de cette singulière police arrêtaient sans distinction tous les honnêtes gens qu'ils rencontraient, et des dames et demoiselles très honnêtes ne durent d'être relaxées et mises en liberté qu'en payant de fortes rançons. Il en fut aussi de même pour un certain nombre de cadets, chevaliers et fils de familles qui, arrêtés au mépris de leur qualité, firent connaître l'audace et l'infamie des archers. Mais on s'aperçut bientôt que dans leurs manœuvres, la question du Mississipi n'était qu'un prétexte et qu'ils cherchaient à intimider et rançonner des bourgeois timides dont ils tiraient ainsi de fortes sommes ; dans sa colère, la multitude se rua sur eux et en massacra plusieurs, sans que plus tard la

justice se soit mêlée de rechercher les meurtriers, tant il était évident qu'ils avaient dépassé leur mission.

C'est pourtant à cette colonisation que l'on doit la *Nouvelle-Orléans*, qui fut bâtie dans la Louisiane et à laquelle on donna ce nom en l'honneur du régent.

A ce moment, l'engouement ou pour mieux dire l'acharnement du public ne connut plus de bornes pour la négociation des actions.

Les actions se divisaient en actions de la première et en actions de la seconde main ; la fièvre de la spéculation les porta bientôt de 500 livres à 5,000 puis à 20.000 livres.

Cette exagération insensée ne pouvait se maintenir.

« Ce commerce se faisoit dans la rue Quinquempoix ou simplement dans la *rue*, car on lui avoit donné ce nom par excellence à l'imitation des Latins qui appeloient de même Rome simplement *Urbs*, ou *la Villa*. C'est là que la fortune sembloit se divertir à combler de grâces ceux qui s'y étoient attendus le moins. »

On en racontait alors plusieurs exemples.

I.— Un de ces nouveaux enrichis ayant pour toutes ressources une somme de dix mille livres en billets d'État, les employa en actions de la première main. Il les fit travailler avec tant de succès, qu'en moins de trois mois il se vit en état d'avoir carrosse. D'abord il va chez un carrossier commander une voiture. Le maître à qui il s'adresse lui demande quelle sorte d'équipage il souhaite avoir. Une berline des plus belles lui réplique l'heureux actionnaire. Mais encore dans quel goût voulez-vous que votre berline soit ? La doublera-t-on de velours cramoisi ? Y mettra-t-on des crépines d'or ou d'argent ? *Oui, de l'or, de l'argent, du velours cramoisi*, n'importe ; vous ne sauriez la faire trop belle, reprit l'homme nouveau, et tirant en même temps quatre mille livres en billets de Banque : Tenez, mon maître, voilà des arrhes ; je m'appelle X... et je demeure dans telle rue. Je vous recommande de me la faire livrer promptement. Adieu, la rue

Quincampoix m'appelle. Il part en même temps. Le carrossier courant après lui, lui cria : Monsieur, Monsieur, quelles armes voulez-vous ? *Toutes des plus belles, toutes des plus belles, mon ami*, et il poursuit son chemin.

II. — Un autre actionnaire eût tant de bonheur qu'il fut en état d'acheter le carrosse du maître qu'il venait de quitter. Les deux ou trois premiers jours furent employés à courir les rues. Il se fait conduire enfin dans la rue Quincampoix et ordonne à ses gens et à son cocher de l'attendre dans la rue de Bourg-l'Abbé. Les laquais entrent dans un cabaret. Pour lui, après avoir acheté ou vendu quelques actions, il se met en chemin pour regagner son équipage. La pluie survint. Oubliant dans l'instant qu'il était le maître du carrosse, il monte par habitude derrière. Son cocher s'en étant aperçu lui cria : Eh ! Monsieur, à quoi pensez-vous ? Tais-toi, reprit le maître en descendant, je ne l'ai fait que pour voir par moi-même combien il y peut tenir à peu près de laquais ; car il m'en faut encore au moins deux ou peut-être davantage.

III. — Un homme d'une condition obscure avait épousé une femme de sa sorte, qui à force de travailler avait engagé, à l'insu de son mari, un agent de change à lui faire avoir des premières soumissions, moyennant quelque argent qui fut converti pour lors en billets d'État. Ce fonds ayant produit cent mille écus, elle ne peut taire sa fortune à son mari. Transporté de joie, il court à l'instant chez son maître, pour lui demander son congé ; comme il entrait, un ami de la maison le pria de lui chercher un bon cocher. Je suis dans le même embarras que vous, répondit cet homme, je pense à en chercher un pour moi tel que vous me le demandez, et charité bien ordonnée commence par soi-même.

IV. — Un quatrième, après avoir longtemps servi, devenu riche par les actions, avait pris un magnifique équipage. Un jour son cocher voulut couper la file d'une suite de carrosses : mais n'ayant pu gagner la tête des autres chevaux, par l'adresse des cochers à qui il voulait faire cet affront, ils prirent que-

relle ensemble, et se battirent comme on sait que font leurs pareils. Là-dessus l'homme nouveau menaça le cocher qui lui barrait le chemin de lui donner vingt coups de canne. A ce mot, un officier qui avait été jusqu'alors tranquille spectateur du différend, sauta de son carrosse et obligea le Mississipien de mettre pied à terre. Celui-ci ne vit pas plutôt son homme mettre l'épée à la main, qu'il prit la fuite en criant : A moi la livrée.

Parmi les plus curieux documents où j'ai puisé, il s'en trouve un apocryphe en 3 vol. in-12, rempli de détails intéressants, et dont la valeur réside surtout dans la relation exacte et fidèle des actes officiels de l'époque. Ces mémoires, imprimés et édités à l'étranger afin de soustraire leur auteur aux recherches et persécutions dont il eût pu être l'objet à raison de sa franchise, contiennent des gravures allégoriques relatives à la rue Quincampoix, et remarquables tant par les sujets qu'elles rappellent, que par leur exécution artistique. Ces mémoires se trouvent, Messieurs, dans votre riche et excellente bibliothèque.

Nous n'aurions enfin qu'à ouvrir d'autres mémoires ou relations historiques de cette époque, pour y rencontrer de nombreuses anecdotes, en tout semblables à celles que je viens de narrer. Des profits énormes se faisaient en un instant.

Tel, valet le matin, se trouvait maître le soir.

Un marchand de peaux et fourrures de Montélimart se retira avec 70 millions, le domestique d'un banquier avec 50 millions, un savoyard avec 40.

Il suffisait d'approcher de cette bienheureuse rue Quincampoix pour y faire sa fortune ; témoin un bossu qui trouva moyen de gagner 150 mille livres avec sa bosse qui allait en pente douce, à peu près comme un pupitre, qu'il prêtait au milieu de la rue, pour cet usage, à ceux qui voulaient écrire ou signer quelque contrat.

Il suffisait de posséder des maisons ou des appartements dans cette rue. Les locataires sous-louaient et relouaient au

jour le jour ces mêmes maisons et appartements pour des prix fabuleux ; tout dans cette bienheureuse rue était matière à spéculation.

L'exemple fut contagieux ; les nations voisines les plus sages, l'Angleterre et la Hollande furent gagnées par la fièvre de la spéculation.

En Angleterre, la Compagnie de la mer du Sud devint l'émule de la Compagnie des Indes ; et l'Allée du Change devint à Londres la rue Quincampoix.

Il en était de même en Hollande, les projets s'y croisaient et s'y multipliaient partout.

Il suffisait qu'il passât par la tête d'un homme de finance de proposer une affaire ou une combinaison nouvelle ; toutes les bourses venaient se livrer.

On vit un simple exposé d'un projet produire une souscription de 12 millions en deux heures.

On se rendait à la rue Quincampoix avec une telle ardeur que chacun se précipitant, on s'y heurtait, et que littéralement on s'y écrasait. Les rues avoisinantes elles-mêmes, la rue Saint-Denis, et la rue Saint-Martin, étaient journellement encombrées à la fois de tant de voitures des Mississipiens ainsi qu'on les appelait, que les marchands s'adressèrent au Régent pour se plaindre des obstacles apportés à leur commerce.

Cependant il s'édifiait, par ce commerce des actions de la Banque et de la Compagnie des Indes, des fortunes rapides et insensées.

C'est alors que l'on eût pu considérer comme vrais les récits et les contes de fées, magiques écrits dans lesquels l'imagination fut dépassée par la réalité que l'on avait sous les yeux rue Quincampoix.

Malheureusement il arriva bientôt que, comme en toute chose, l'engouement, l'abus détruisit ce que l'on avait tant intérêt à conserver ; et ce qui eût suffi à faire la fortune de l'Europe entière entraîna la ruine du Système.

La faiblesse, l'avidité, la mauvaise foi du gouvernement avaient engendré cet abus du crédit que Law avait pressenti naguère avec anxiété, et dont les conséquences devaient lui être si funestes.

Le Régent, insatiable de plaisirs et d'argent, puisait à pleines mains dans ce nouveau Pactole. Il eut le tort grave de forcer la main à Law, et de l'obliger à de nouvelles émissions de billets et d'actions, dont la valeur incalculable ne fut bientôt plus en rapport avec le prix réel de cette valeur fiduciaire.

Law cependant n'était point enivré de la hausse monstrueuse qui avait dépassé toutes ses prévisions et ses desirs.

Il avait une trop haute intelligence pour ne pas s'alarmer de l'exagération même du succès.

Que la valeur fiduciaire dépasse la valeur réelle, cela est nécessaire pour arriver au résultat cherché; multiplier la richesse par le numéraire et rendre celui-ci plus négociable par l'extension et l'augmentation en valeur représentative, il le faut, mais il ne fallait pas aller au delà d'une certaine limite.

Le chiffre des richesses idéales qui circulaient rue Quincampoix était tel, qu'on eût vendu la France entière sans pouvoir l'égaliser.

Le prix des denrées de toutes sortes était devenu fabuleux. Le drap se vendit jusqu'à 100 livres l'aune, et tout, dans l'indispensable de la vie, devint inabordable sauf pour les millionnaires, ainsi qu'on appelait les nouveaux enrichis.

La prospérité factice due à cette situation ne pouvait donc être qu'éphémère.

Il était évident, fatal, que les millionnaires, les Mississipiens les plus avisés, et les plus sages tout au moins, réaliseraient bientôt leurs actions en billets, les billets en argent ou en terres, et donneraient ainsi le signal de la baisse. C'est ce qui arriva, et bientôt les réalisations se succédèrent et se pré-

cipitèrent sans relâche comme un torrent dévastateur qui a brisé ses digues.

Ce fut le point, de départ de la chute du Système. Cet abus du crédit devait amener autant de conséquences funestes qu'un usage raisonnable en eût produit de satisfaisantes.

Le prince de Conti fut un des premiers à réaliser; il fit conduire de la Banque à son hôtel deux chariots portant la monnaie provenant de la réalisation de ses immenses bénéfices.

Sous les fureurs de l'agio, les actions baissèrent aussi vite qu'elles avaient monté, et l'on mit à s'en défaire le même empressement qu'on avait mis à les acheter.

Les réalisations amenèrent en quantités si considérables à la fois les offres de ces actions, qu'elles ne purent trouver preneurs pour se maintenir. Elles tombèrent dans le vide, et baissèrent dans des proportions telles que les ruines succédèrent au succès des premières années et s'accumulèrent tellement en France, que ces résultats funestes déplacèrent complètement l'équilibre de la fortune du royaume.

Elles tombèrent de moitié en peu de temps, puis des 3/4, puis bientôt on ne réussit plus à s'en défaire, et l'on en put trouver à 20 livres.

C'était la chute du Système.

Law persécuté à plusieurs reprises, fut sur le point d'être exterminé par la populace exaspérée contre lui. On calma les esprits en le traduisant devant le Parlement.

C'est alors qu'il fut accusé de tout le mal, tandis qu'on eût dû récompenser son génie.

Autant il avait été adulé lors de ses succès, autant il fut alors calomnié; discrédité aux yeux de tous, banni par arrêt du Parlement, il se retira à Venise, et y mourut dans un état voisin de l'indigence, tournant encore ses yeux vers cette France qu'il avait rêvé de faire si riche et si puissante, et qu'il laissait plus pauvre et plus misérable qu'auparavant.

§ 2°. LES ASSIGNATS

L'histoire, Messieurs, n'est pas ce que veulent en faire quelques adeptes prétentieux qui, se donnant comme des privilégiés seuls initiés, la présentent quelquefois sous des aspects et avec des couleurs par trop fantaisistes.

C'est un livre ouvert, où chaque époque a écrit et tracé sa page héroïque ou sanglante, et où chacun peut lire et apprendre les grands enseignements que les siècles nous lèguent, que les générations nous ont transmis.

La Régence, que nous venons de revoir et d'étudier sous un de ses aspects, vient de prendre fin avec toutes ses folies, ses excentricités et ses orgies. Nous marchons à grands pas en traversant cette période pendant laquelle le trône, sous les traits et la physionomie de Louis XV, semble prendre à tâche de détruire ce qui reste encore de la dignité de l'ancienne royauté.

Le xviii^e siècle, dans la période que nous indiquons, enregistre en tête de son histoire et au-dessus de tous les événements politiques et militaires de l'Europe, la prépondérance de la France, dans la culture des sciences, des arts et des belles-lettres. C'est elle qui prend l'initiative et qui se met à la tête de ce grand mouvement philosophique et littéraire, qui doit déterminer, à la fin du siècle, la succession des faits que l'on désigne dans l'histoire sous le titre général de : la Révolution française.

Tout en reconnaissant en principe que le dénouement avait pour cause générale celle que nous venons d'indiquer, il ne faut pas omettre les causes historiques résultant de l'état des finances, et qui amenèrent la convocation des États généraux.

Ce fut la cause occasionnelle.

En 1781, la guerre d'Amérique avait élevé la dette publique au capital de trois milliards.

Ce chiffre était assurément insignifiant, quand on le compare aux ressources du pays et à sa population alors de vingt-cinq millions d'habitants.

La Grande-Bretagne n'avait que douze millions d'âmes, et sa dette montait à six milliards.

Mais en France, il existait une cause permanente d'impossibilité d'équilibrer le budget.

Cette difficulté insurmontable provenait de l'entêtement des castes privilégiées à renoncer à l'exemption des impôts. De plus, le clergé et la noblesse possédaient des bénéfices et privilèges absorbants, supportés tout entiers par le reste de la nation.

Il était donc impossible d'ajouter aux charges qui grevaient déjà les classes inférieures, et cependant il fallait payer la dette.

Toutes les tentatives de Calonne et de Brienne, le rappel de Necker aux finances, ne purent amener de résultat. La noblesse aveugle et hautaine se refusait à toute concession sur ses privilèges, et sembla, en se montrant encore plus dure et plus arrogante envers les classes inférieures, vouloir précipiter un dénouement qui devait lui être si fatal ! C'est alors que la crise financière rendue plus insurmontable et plus aiguë par cette irritation et cet antagonisme des classes de la société, devenues irréconciliables, apparut avec l'impérieuse nécessité de la résoudre ou la trancher, et détermina la convocation des États généraux.

Il faut ici le reconnaître, la royauté n'était pour rien dans cette situation financière qui a touché à la banqueroute. Victime la première des dilapidations et des désordres du règne précédent, elle devait succomber sous la charge trop lourde que lui avait laissée l'indigne monarque qui se retirait du monde en disant : Après moi le déluge.

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici l'historique des faits qui doit nous conduire à la création des assignats !

On sait que ce papier-monnaie fut créé en 1789, à la suite

des décrets qui ordonnèrent la vente des biens du clergé et des autres valeurs immobilières désignées et connues sous le nom de biens nationaux ; ce fut le 9 novembre 1789 que parut ce décret qui mettait à la disposition de la nation les biens du clergé, évalués deux milliards. Une masse si considérable de propriétés ne pouvait trouver immédiatement acquéreurs.

L'Assemblée (décrets des 19 et 21 décembre 1789,) ordonna la création d'abord de quatre cents millions de billets au porteur à 5 p. 0/0 d'intérêts. On les appela *assignats* parce que, à chaque papier, à chaque titre était assigné un lot de propriété dont la vente devait servir à racheter l'assignat.

L'assignat, dont l'étymologie se traduit par : *Constitution de rente*, était un papier-monnaie dont la valeur représentative reposait sur des Biens immeubles. Cette valeur était assignée, placée, constituée sur les biens nationaux ; son remboursement ne pouvait pas être converti en espèces, et reposait sur le produit de la vente des biens, qui constituaient la garantie des valeurs. La circulation de cette monnaie avait donc pour gage la propriété territoriale.

C'était le monnayage du sol. Cette théorie, reproduite de la Banque d'Angleterre, devait certainement recevoir une utile et précieuse application en France, eu égard aux circonstances dans lesquelles elle prenait naissance. Au moment, en effet, du bouleversement social qui se dessinait, la monnaie proprement dite allait bientôt disparaître, cachée, enfouie, et portée à l'étranger pour la soustraire aux risques des troubles intérieurs, et à l'action d'un pouvoir nouveau et essentiellement absolu et arbitraire.

Il est vrai que, pour parer à une situation exceptionnelle, il fallait des moyens d'exception.

Cette mesure toute nouvelle, ce monnayage du sol comme nous l'avons appelée, devait assurer au pouvoir les meilleurs résultats, mais à la condition que les émissions ou la constitution de cette valeur ne dépassât pas dans une proportion

exagérée l'évaluation relative des biens qui devaient lui servir de gage.

Là, Messieurs, est et sera toujours le principe. Vous figurez-vous aujourd'hui la Banque de France se faisant autoriser à émettre et répandre en billets, vingt-cinq ou trente fois la valeur métallique en numéraire ou en lingots qu'elle possède dans ses caves ? Puis après l'extension et le placement de ses billets dans tout l'univers, et surtout dans certains pays réputés pour leurs besoins fréquents et soudains d'or et de numéraire, des demandes de retrait immédiat d'or et d'argent pour le double du métal qu'elle possède ? Que cet exemple, restreint d'abord, tempéré ensuite par une élévation de l'escompte, vienne à inquiéter et donner au public l'idée de demandes réitérées de retrait, qu'arriverait-il pour la Banque ? Une dépréciation subite et immédiate de la valeur de ses billets, et une ruine possible de son crédit.

C'est ainsi que s'était produite la ruine du Système de Law. Il en devait être de même pour les assignats. La disparition, ou du moins la raréfaction du numéraire métallique, en avait fait à cette époque (1790) la véritable monnaie courante.

On arriva même par des émissions successivement décrétées, à créer des assignats de valeur minime afin de les mettre en rapport avec les besoins journaliers des ménages et des particuliers, et le 6 mai 1791 on décréta pour cent millions de petits assignats de cinq francs.

Par suite de cette multiplication de la valeur fiduciaire, les assignats restaient dans la circulation comme une lettre de change non acceptée, et s'avilissaient par le doute et par la quantité.

Mais le numéraire, qui demeurait toujours comme mesure réelle des valeurs, nuisait par sa rivalité constante à l'abondance de la nouvelle monnaie, qui ne pouvait être soutenue que par des moyens forcés.

Il est vrai qu'on traversait une période de violence et de despotisme pendant laquelle rien ne trouvait grâce.

Il nous est nécessaire ici de noter quelques-unes des mesures rigoureuses que le gouvernement fut obligé de prendre pour faire maintenir, au moins momentanément, l'acceptation du régime qu'il avait établi.

Chacun de vous, Messieurs, se souvient de la mesure arbitraire du *maximum*, de l'*emprunt forcé* ou de la *contribution de guerre*, imposée aux classes riches et aisées (en 1793) pour subvenir aux armées, dites révolutionnaires, et enfin de la création du Grand Livre de la dette inscrite.

Les assignats avaient sauvé un instant la situation financière, mais l'abus suivit de trop près et trop vite, pour qu'il ne survint pas bientôt des désastres et une dépréciation rapide. Le moyen de produire cette monnaie courante, les assignats, paraissait si simple, qu'on y eut recours sans réserve. Il suffisait de l'Imprimerie nationale pour les multiplier. Ce fut le point de départ de l'avilissement de cette monnaie.

Le numéraire se cachait toujours pendant qu'on augmentait la masse du papier.

Pendant l'hiver 1792-93, la situation intérieure s'était aggravée ; les assignats perdirent 30 p. 0/0. Parmi les causes de dépréciation, il ne faut pas omettre la fabrication des faux assignats, qui était un des moyens de guerre de la coalition et des royalistes. On en fabriquait partout, jusque dans les prisons, et la haine du peuple et du petit commerce avait été sinon la cause, du moins un des motifs des massacres de septembre.

La véritable question, celle du rapport de la valeur fiduciaire avec la valeur gagée, avec le numéraire surtout, devenu si rare, se représentait toujours.

Les évaluations des biens nationaux venaient bien comme affirmation du principe de la réalité de la valeur.

Mais lorsqu'il fallut passer du principe à son application, en vérifier l'exactitude, passer de la valeur fiduciaire à la négociation, le véritable *criterium*, on se trouva dans le vide.

Le numéraire, le métal, la monnaie proprement dite

manquait. Cette situation était constante et indiscutable. Aussi le commerce se renferma bientôt dans un système d'abstention qui resserra tellement les facilités pour le peuple de se procurer les choses essentielles à la vie, qu'il fallut recourir à des moyens forcés, et à des mesures despotiques pour remédier à cette situation.

L'agiotage de quelques spéculateurs éhontés s'en mêla, et vint augmenter le désordre dans lequel on se trouva bientôt.

Nous ne citerons pas ici quelques-uns de ces agioteurs dont l'histoire a conservé les noms. Mais il faut le dire à la louange des hommes qui gouvernaient alors, un petit nombre seulement prit part à ce commerce malheureux.

Le numéraire se négociait à cinq, six et dix fois la valeur en assignats.

En moins d'une heure le prix du louis d'or variait de 150 à 210 livres.

Dès l'instant qu'on rompait l'équilibre, le cours forcé, le taux du maximum, ne devaient pas plus être des mesures suffisantes, que n'avait été l'application du moyen.

Cela devait être; en décuplant le nombre des assignats, on en rendait la valeur dix fois moindre.

On le constata bientôt. Le commerce éleva de son côté la prétention de ne vendre et ne livrer des marchandises que contre une valeur équivalente. Les assignats perdant 80 p. 0/0, la valeur de l'objet fut portée à quatre et cinq fois la valeur ordinairement fixée pour l'achat.

Aussi vit on des exemples de ce genre : une paire de bottes se vendait de 80 à 300 et même 400 livres.

Un habit de 1,000 à 10,000 livres payables en assignats, ou alors à dix fois moins si l'on payait en numéraire ; il en était de même pour les denrées alimentaires.

C'est alors qu'intervint la loi du maximum ; elle fut édictée à un double point de vue :

1° Personne ne put être détenteur des objets de pre-

mière nécessité au delà de ses besoins personnels ; l'excédent devait être mis en vente ou pouvait être réquisitionné.

2° Aucun détenteur ou marchand, surtout pour les grains et les denrées alimentaires, ne put vendre au delà d'un chiffre maximum ; et le prix en dut être payé en assignats.

Cette loi était arbitraire, mais elle était nécessaire. Elle amena cette mesure, connue sous le nom de visites domiciliaires, même la nuit, destinées à vérifier si l'on se conformait à la loi, mais que la délation transforma bientôt en persécutions de tous genres, personnelles et privées, et qui autorisèrent la violation pendant la nuit du domicile privé des citoyens.

Pour surcroît d'embarras, survinrent les guerres intérieures et extérieures qui, nécessitant beaucoup d'argent, amenèrent l'emprunt forcé et la contribution de guerre. Voici en quoi consistaient ces mesures : il fut décrété que les classes riches et aisées supporteraient seules la contribution de guerre jusqu'à concurrence et dans les conditions suivantes :

Il était réservé à toute famille riche ou aisée, pour les besoins de sa subsistance et de son entretien, et au profit de cette famille 1,000 francs par tête, somme jugée nécessaire à sa subsistance ; puis les 9/10^{mes} de tout revenu excédant de 1,000 à 10,000 la réserve nécessaire ; tout l'excédent de 10,000 de revenu devait entrer dans la contribution de guerre, et était prélevé comme contribution.

Ainsi une famille composée de cinq personnes : le père, la mère et trois enfants, riche de 40,000 livres de rentes avait à prélever :

5.000 francs réputés nécessaires, 10.000 francs frappés du dixième, se réduisant à 9.000, c'est-à-dire 14.000 francs restant à la famille, et le surplus 26,000 abandonnés à l'État comme contribution de guerre ; et ainsi de toutes les familles aisées.

Pour rendre possible l'application de cette loi, on investit les communes d'une espèce de dictature.

Il fallait bien surveiller les réquisitions de cet emprunt forcé. Chaque individu était obligé de déclarer l'état de ses revenus; le conseil général nomma pour chaque commune des vérificateurs qui décidaient, d'après la connaissance qu'ils avaient des localités et des habitants, si les déclarations étaient sincères et vraisemblables; s'ils les supposaient fausses, ils frappaient au double les délinquants.

Tel était le principe, et telle fut l'application, trop arbitraire, malheureusement, de cette loi d'exception.

On taxa les marchandises de première nécessité de façon à empêcher la spéculation de se porter sur les denrées indispensables telles que :

Le blé, le pain, la viande; les denrées alimentaires en un mot; le lin, le chanvre, les laines et le drap; la soie exceptée; afin de permettre à la population de trouver à satisfaire aux besoins de la vie.

Il fut décrété que ces denrées seraient payées à des chiffres maxima et en assignats sous peine de 3,000 à 6,000 livres d'amende; et à la récidive, de 20 ans de fers.

On étendit même cette mesure au point de condamner à mort les prévaricateurs de ces lois.

On jugera certainement aujourd'hui que ces prescriptions étaient despotiques et arbitraires, mais que l'on se souvienne de cette époque tourmentée, où le gouvernement nouveau avait à lutter à l'extérieur contre toutes les puissances coalisées ;

A l'intérieur contre la guerre civile à l'état de permanence ;

Contre les contre-révolutionnaires conspirant sans cesse et surtout contre la misère publique, et la pénurie des ressources qui lui étaient indispensables.

De plus, à cette époque, la République qui avait, en renversant le Trône, pris à honneur et à sa charge de payer la dette de l'ancienne monarchie, se trouvait en présence d'un désordre sans précédent au point de vue de la situation financière.

La première mesure indispensable était de mettre de l'ordre

dans la dette, et d'empêcher qu'elle ne restât, comme elle l'était, divisée en contrats de toutes les formes, de toutes les origines, de toutes les époques, donnant prise à un agiotage constant et dangereux.

Ce n'était qu'à Paris que chaque créancier de l'État, chaque rentier, pouvait se faire payer ; et quelquefois la division ou la variété de ses créances l'obligeait à se présenter chez vingt payeurs différents.

Il y avait diverses natures de dettes : la dette constituée, la dette exigible, à terme fixe, etc. De telle sorte qu'en face de semblables créanciers, l'État était chaque jour et constamment exposé à des échéances.

Un homme, dont le nom mériterait sa célébrité par ce seul fait, et doit demeurer attaché à la création du *Grand Livre* de la *Dette inscrite*, proposa d'uniformiser la dette et de convertir tous les contrats des créanciers de l'État en une inscription sur un Grand Livre, sans distinction d'origine de la créance ni de stipulation des intérêts originaires dont la plupart étaient usuraires. C'est au représentant Cambon que revient l'honneur de l'exécution de cette grande idée de réunir, centraliser, unifier la dette, la consolider, en la rendant perpétuelle, sans obligation par l'État de jamais en rembourser le capital.

C'était la plus simple et la plus belle application de l'idée génératrice du crédit public, problème dont trois quarts de siècle auparavant, Law avait cherché la solution.

Le capital de chaque créance était converti en une rente inscrite au taux uniforme de 5 p. 0/0, perpétuelle, et dont le capital n'était pas remboursable.

Ainsi, le créancier d'une somme de 1,000 francs se trouvait inscrit au Grand Livre pour 50 francs de rente ; c'était une idée de génie dans les circonstances où se trouvait le pays.

L'inscription au Grand Livre simplifiait la forme des titres, et changeait des créances exigibles en une rente périodique ; le pays tout entier devenait le créancier du *pays lui-même*.

Le projet de Cambon cependant joignait à la hardiesse de cette conception grandiose, un respect absolu et scrupuleux des droits des étrangers qu'on avait promis de rembourser à des échéances fixées; engagement qui fut rempli. Une partie même des bénéficiaires étrangers, se fiant au crédit de l'État, accepta la nouvelle transformation.

C'était le salut du crédit de la France, mais ce n'était pas le moyen de créer ou d'augmenter les ressources dont on avait plus que jamais un impérieux besoin.

La planche aux assignats était toujours là ;

L'Imprimerie nationale toujours prête à fonctionner,

Et sur l'ensemble de ces émissions qui se renouvelèrent ainsi trop facilement, une spéculation effrénée, que rien ne pouvait arrêter, se produisit bientôt.

On spéculait sur les assignats, vendant et rachetant le numéraire malgré les lois et décrets qui rangeaient l'accaparement au nombre des crimes capitaux et le punissaient de mort. Il se produisit alors un agiotage désordonné sur tous les moyens de subsistance.

Cette spéculation, basée sur du papier, devait bientôt par ses excès même amener la dépréciation de la valeur qui en faisait le principal moyen d'opérer.

En 1793, la nation venait de renverser par des moyens si violents, si arbitraires et si sanglants, l'ancien ordre de choses, que tous ceux qui possédaient des capitaux avaient pris soin de les faire disparaître en les cachant et les enfouissant, ou en les exportant à l'étranger.

Enfin le 9 thermidor an IV (1794) avait clos, par la mort de Robespierre, cette période redoutable que l'on a désignée avec raison sous le nom de régime de la Terreur.

La France, en face de toute l'Europe coalisée contre elle, n'avait plus de finances, partant plus de moyens pour soutenir les guerres qui étaient venues fondre de toutes parts sur un pays sans armée et sans argent.

Il ne s'agissait plus alors comme à l'époque du Système de

Law, de richesses à créer par le crédit ; ce n'était plus une affaire de spéculation et de prospérité.

C'était une question *de défense nationale* : tout menaçait à la fois.

Le pays avait cependant bien besoin de calme et de repos après les troubles cruels qui l'avaient agité. A l'intérieur, tout était à réorganiser, — la guerre civile grondait sourdement, et éclatait bientôt.

Au dehors, il fallait aller aux quatre coins de la France pour défendre l'intégrité du territoire menacé.

La situation était critique ; la nécessité de faire face à tous ces dangers à la fois enfanta des héros, et créa des prodiges.

Chacun sait par cœur ces pages glorieuses, où l'histoire à chaque ligne a inscrit nos victoires.

La France parvint à triompher de tout et de tous à la fois.

Il lui manquait cependant ce qui est le nerf de la guerre : l'argent ; il en fallait à tout prix, et beaucoup.

Il fut donc nécessaire d'augmenter par des créations nouvelles, par des émissions successives, les assignats, le papier-monnaie, qui dès lors se trouva en telle quantité, que l'équilibre une fois rompu, on ne trouva plus à le faire accepter dans la circulation.

Les besoins de ressources et d'argent loin de diminuer, augmentaient chaque jour. Il fallut y pourvoir.

On créa successivement par de nouvelles émissions, de nouveaux assignats, dont le chiffre s'éleva à vingt-quatre milliards ; le commerce, les particuliers ne voulurent bientôt plus de cette monnaie fictive.

On eut bien recours à un nouveau moyen qui était la création de deux milliards quatre cents millions d'assignats de petite monnaie. (16 mars 1793.)

Mais le public ne voulait plus de papier.

La dépréciation qui avait commencé en 1794 ne devait plus s'arrêter.

En 1793 il y avait près de vingt-cinq milliards en circulation !

Il n'est pas inutile ici, Messieurs, de noter quelques-unes des fluctuations ruineuses suscitées par l'agiotage et que subirent les assignats :

En 1793, les assignats se trouvaient encore au pair ;

En 1794, ils tombèrent dans des proportions telles qu'il fallait six, huit, et dix fois la valeur en assignats pour obtenir du numéraire ou de la marchandise. Les fluctuations étaient brusques et rapides ; la chute fut presque subite.

Ainsi en août 1795, le louis d'or valait 1,020 livres en papier, c'est-à-dire qu'il fallait en assignats 1,020 livres d'assignats pour un louis d'or.

En septembre 1795.....	1,200
En octobre — ..	3,000
En novembre — ..	5,100
En janvier 1796.....	5,400
En février — ..	8,600

Les prix des denrées éprouvaient les mêmes fluctuations : un habit se payait de 6 à 10,000 livres ; une paire de bottes de 300 à 800 livres. Enfin personne ne voulut plus de papier.

Le 19 février 1796, on brisa sur la place Vendôme la planche aux assignats.

Le 16 juillet de la même année, on en finit avec le papier-monnaie, et un décret rendit aux transactions leur pleine liberté et leur véritable moyen d'action, en laissant chacun libre de déterminer avec quelle monnaie il entendait être payé.

Enfin un décret du 21 mai 1797 annula les assignats encore existants. La circulation des espèces métalliques reparut ; l'activité du commerce et des affaires reprit immédiatement, et en quelques mois les perturbations causées par le désordre du papier-monnaie furent réparées ; il n'en resta bientôt plus que le souvenir que nous venons à grands traits de vous retracer ici.

§ 3°. ÈRE DE L'UNION GÉNÉRALE (1) (1881-1882)

La nature humaine a présenté et présentera toujours, et dans tous les temps, les mêmes caractères individuels. Etant donné des circonstances analogues, les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets.

Il ne faut donc pas outre mesure s'étonner en 1882 du retour d'un cataclysme financier, contre lequel tout cependant semblait prémunir ; et les trop célèbres et trop fatales tentatives du siècle dernier, et les avertissements plus récents donnés par le Krach de Vienne en 1873, et la débâcle à la Bourse de Paris, occasionnée au mois d'octobre 1879 par la défaite du fameux Philippart.

Comme nous le disions dans une étude précédente sur la Bourse, que malgré nous il nous faut rappeler ici, la spéculation doit être un travail, et non une tentative.

De plus, elle doit circonscrire ses risques, dans la limite pour chacun de ce qu'il peut distraire de sa fortune, au delà des besoins personnels, de lui et des siens.

Nous ajoutons, que le grand talent à la Bourse est de savoir liquider une perte, et se contenter d'un sage bénéfice.

Enfin, ne pas prendre sur quelque valeur que ce soit, de position que l'on ne puisse garder et défendre.

Les événements, et un groupe de valeurs sur lesquelles la spéculation s'est aveuglément attachée, sont venus en bien peu de temps nous donner raison.

(1) Nous l'appellerons ainsi, malgré qu'elle n'ait pas seule occasionné le mouvement financier que nous avons en vue de constater, mais parce que c'est avec sa hausse fantastique et vertigineuse qu'a débuté cette véritable course au clocher, course furibonde de toutes les valeurs de la Bourse, qui devaient sombrer ou disparaître dans le tourbillon soulevé par l'impétuosité même de leur élan désordonné ; et si nous avons appelé cette période : Ère de l'Union générale en la circonscrivant dans la période 1881-82, c'est que c'est dans cet intervalle qu'a commencé et que doit finir cette courte et terrible épopée.

L'Union Générale était née en 1878 (3 juin), et nous croyons savoir que la mémorable exposition de la même année à Paris n'est pas étrangère à cette création. A l'origine, cette institution de crédit avait pour but toute autre chose que la spéculation; et, si son administration sage et mesurée se fût renfermée dans les limites de son programme, il n'y a pas de doute qu'elle n'eût pris rang parmi les meilleures et les plus solides sociétés financières, et qu'elle ne serait encore aujourd'hui debout avec un avenir de prospérité constante et sans limite.

Dans tous les cas, ses débuts étaient sinon modestes, du moins raisonnables et raisonnés; et au mois d'avril 1879, après sept mois d'exercice, elle donnait les résultats suivants, peu importants, mais cependant appréciables déjà, eu égard à la courte période écoulée :

Voici, Messieurs, les extraits des assemblées générales ordinaires des 29 avril 1879, 29 avril 1880 et de l'assemblée extraordinaire du 15 novembre 1880.

Assemblée du 29 avril 1879.

L'exercice 1878, qui ne présentait qu'une durée de sept mois, s'est soldé par un bénéfice net de 414,438 francs. Une somme de 127,605 francs a été prélevée pour amortissement des frais de premier établissement; 28,682 fr. 75 cent. ont été attribués à la réserve et 68,267 fr. 87 cent. ont été reportés à l'exercice suivant. Le dividende de l'exercice 1878 a été fixé à 3 fr. 64 cent. par action.

Dans l'assemblée extraordinaire du 29 avril 1879, les actionnaires ont décidé de porter le capital social de 25 à 50 millions de francs, au moyen de la création de 50,000 actions nouvelles.

Depuis le 1^{er} juillet 1879, les actions anciennes au porteur entièrement libérées ont été admises à la cote officielle au comptant. Les actions nouvelles ont été admises également à la cote officielle depuis le 14 du même mois, savoir au comp-

tant et à terme celles libérées de 125 francs et nominatives ;
et, au comptant seulement celles entièrement libérées et au
porteur.

Assemblée ordinaire du 29 avril 1880.

Bénéfices bruts de l'exercice 1879 : 10,750,547 fr. 39 cent.
qui, déduction faite des frais généraux, ont été ramenés à
9,135,641 fr. 41 cent. Le dividende a été fixé à 16 fr. 25 c.,
y compris les intérêts à 5 0/0 sur le capital versé et
6,678,640 fr. ont été attribués aux réserves, qui sont par
suite de 6,707,322 fr. 85 cent. Le compte de dépôts avait
atteint, au 31 décembre 1879, 62,260,912 fr.

Assemblée extraordinaire du 15 novembre 1880.

Les actionnaires dans une assemblée extraordinaire du
15 novembre 1880, ont décidé de porter le capital social de
50 à 100 millions de francs au moyen de l'émission de
100,000 actions de 500 francs, réservées au profit des
anciens actionnaires et émises à 675 francs, dont 175 francs
pour la réserve.

L'émission de ces nouvelles actions eut lieu du 16 novem-
bre au 5 décembre 1880, et vint jeter dans les caisses de
l'Union Générale 50 millions nouveaux, destinés à alimenter
le vaste creuset où devaient bientôt se réduire en cendres
tant de richesses accumulées !

Vous jugez, Messieurs, de l'extension des affaires suivies
par l'Union Générale en constatant la progression ascendante
des résultats qu'elle fut à même de présenter à ses action-
naires à chacune de ses assemblées.

L'assemblée du 5 novembre 1881 était un triomphe aussi
éclatant et aussi complet que le pouvait souhaiter une ambi-
tion justifiée.

Cette société de crédit, Messieurs, avait à sa tête des
hommes de mérite.

M. Bontoux, qui longtemps avait été administrateur des

chemins de fer lombards, comme président du conseil d'administration, et M. Fédér qui s'était distingué à la Société générale à Paris, comme directeur du service des agences de province.

Cette institution de crédit, faut-il le dire, n'avait pas sa raison d'être seulement dans le rôle financier qui lui était propre.

Elle avait un but plus éloigné, mais plus élevé et plus important, que de créer des résultats au profit de ses actionnaires, et de pouvoir décréter des dividendes dans ses assemblées générales.

Il y a, Messieurs, et aujourd'hui ce n'est plus un mystère, un caractère particulier qui distingue cette institution de crédit, qui l'a fait progresser, l'a rendue souvent victorieuse, et aurait dû la garder triomphante aujourd'hui encore, si les hommes qui étaient à sa tête avaient su mieux se garder contre les entraînements du succès, et mieux la préserver, en profitant des avantages qu'ils avaient sous la main.

C'était et c'est précisément le mot d'ordre, qui ressort de son titre *l'Union Générale* ; et si tous ses fondateurs, ses actionnaires et ses adhérents fussent restés *unis*, elle eût triomphé envers et contre tous.

Quoi qu'il en soit, et nous ne voulons pas ici percer le mystère dont, jusqu'à ce jour et pour la plupart des profanes, son origine se trouve enveloppée, l'Union Générale avait conquis, sur le marché financier de Paris, droit de cité à la Bourse, à côté des meilleures valeurs.

A la fin de 1880, elle se montrait déjà ce qu'elle devait être dans tout le cours de l'année 1881, redoutable pour ses adversaires, c'est-à-dire pour tous les vendeurs à découvert, qui oseraient se risquer sur les parages dangereux où elle louvoyait en faisant bonne garde.

Dès le mois de décembre 1880, nous avions nous-même quelques spéculateurs, qui par calcul anticipé, mais au fond bien justifié depuis, ou par tempérament, se mettaient

quelquefois vendeurs à découvert de cette valeur dangereuse ; mais bientôt un mouvement en hausse de 80 à 100 fr. les faisait réfléchir, et nous engageait à leur conseiller, ou le rachat le plus prompt possible d'un découvert aussi imprudent, ou mieux encore, l'abstention s'ils ne voulaient se mettre à la hausse par des achats prudents à primes, sans risques et sans danger.

Et sur ces conseils, ils se repliaient en bon ordre.

Et, veuillez le noter, Messieurs, en décembre 1880, l'Union ne se cotait que de 980 à 1100. Mais déjà les vendeurs prudents ou bien conseillés et bien avertis, se retiraient de la lutte.

Et bien leur en prit. Dès les premiers mois de 1881, elle annonçait sa marche rapide par de violents mouvements en avant. Dès lors, la spéculation s'en empara pour ne plus la laisser que brisée et épuisée par les efforts exagérés qu'on exigea d'elle, et l'abandonner enfin lorsqu'elle fut condamnée.

Dès le milieu de 1881, nous la trouvons déjà à 1300, 1400, 1500, pour réagir, et vers les mois d'août, septembre octobre, remonter à 15, 16 et 1700 francs. Cependant les résultats acquis permettaient à l'Union de donner son concours à de nouvelles créations dont elle fournit et les capitaux et les moyens d'action ; ainsi de la Banque *impériale, royale, privilégiée des pays autrichiens*. A la Bourse, on désigna bientôt cette dernière, autant pour abréger cette longue énumération de qualificatifs, que pour la personnifier par le rapprochement du nom de son fondateur M. Bontoux, de celui du célèbre inventeur d'une friandise culinaire connue de tout Paris : *La Timbale Bontoux*. On désigna donc sous le nom de Timbale, la Banque impériale autrichienne.

En France on rit de tout. On spécula donc sur la Timbale, aussi activement que sur l'Union.

L'esprit français n'épargne rien, même les choses les plus respectables, et se console de tout, même des plus grandes catastrophes.

Le temps marchait, les Bourses se succédaient; chaque jour apportait à chaque étape son contingent de progression et de succès à l'institution nouvelle, toujours victorieuse.

Nous disons victorieuse, parce que près de cette époque où elle atteignit son apogée par le maximum de ses cours, après son assemblée générale extraordinaire du 5 novembre 1881, elle fut visée par une ligue redoutable formée contre elle, et qui tenta déjà de la renverser et de l'anéantir, en l'attaquant par des ventes écrasantes, en la sapant à sa base, en faisant le vide autour d'elle, par un découvert sans précédent.

Ce fut une lutte à coups de millions, comme on le disait à la Bourse. On citait les noms des adversaires; et certes, parmi eux se trouvaient des colosses dignes de lutter contre le nouveau géant, qui semblait en se défendant, écraser des pygmées; cependant les lutteurs étaient forts et puissants.

Les cours à cette époque se tenaient aux environs de 1700, 1800, etc.

Le résultat qui suivit cette attaque resta tout entier à l'avantage de la jeune et vaillante institution; elle triompha. Dans le camp ennemi, on compta les morts et les blessés; nous disons bien les morts et les blessés, et ils étaient nombreux; car, à la suite de cette première bataille, on constata des désespoirs, des ruines et des suicides atroces.

Ainsi qu'Achille qui ne sort de sa tente qu'après la mort de son ami Patrocle, et pour le venger, le camp des adversaires de l'Union se recueillit pour se préparer à venger d'une manière éclatante la première défaite essuyée par ses amis.

Cependant l'Union montait toujours. Il ne faut pas omettre de mentionner aussi la hausse de toute la Bourse, et surtout du Suez qui semblait être l'émule de l'Union Générale; le Suez, dont les cours étaient mieux justifiés cependant, marcha de pair avec l'Union. Une sorte de défi semblait animer comme deux coursiers intrépides, ces deux valeurs

qu'arrivèrent premières, laissant derrière elles dans un tourbillon lointain la masse compacte de l'ensemble de la cote.

C'était l'heure où il suffisait d'être acheteur pour obtenir de rapides et importants résultats. Tout montait à la fois, et la tâche de certains intermédiaires, qui se donnèrent comme des oracles de la Bourse, semble aujourd'hui le comble d'une prétention bien ridicule et bien peu justifiée.

L'assemblée générale du 5 novembre 1884 avait mis en évidence les résultats énormes supposés acquis dans le cours du dernier exercice et qui se chiffraient par 75 millions de bénéfices.

Par une mesure que l'on crut opportune, et pour transformer en titres au porteur les actions nominatives de l'Union, il fut décidé sur la proposition de M. Bontoux, président du Conseil d'administration, que l'on appliquerait à la libération intégrale des titres cette somme importante, qui permettait déjà de donner à chaque actionnaire un dividende de 375 francs par titre ; ce qui constituait un avantage considérable et un résultat inespéré. Mais, ainsi que l'a dit un spirituel financier, on a bien montré, on a bien fait voir aux actionnaires réunis en l'assemblée du 5 novembre 1884, 375 francs par titre, qu'ils eussent dû toucher et encaisser, mais on ne les leur a pas donnés. Or, un actionnaire qui ne touche pas, qui ne palpe pas son dividende, est bien près d'être mécontent.

Cependant, après l'assemblée retentissante du 5 novembre 1884, après la lutte victorieuse, à la suite de laquelle ses ennemis râlaient expirants, l'Union reprenait et continuait sa marche un instant interrompue par ce temps d'arrêt, à peine suffisant pour constater son triomphe.

Dans son assemblée, elle avait décidé la création de 100,000 actions nouvelles à 850, afin d'augmenter son capital et ajouter à ses opérations le vaste champ de nouvelles entreprises.

Cette émission nouvelle devait amener dans ses caisses 85 millions nouveaux.

L'engouement de la spéculation ne connut plus de bornes. Chaque jour enregistrait un nouveau triomphe, et marquait un nouveau progrès.

On montait de 200, 250, 300 francs par Bourse, c'est-à-dire chaque jour.

On rétrogradait de 100, 150 pour reprendre plus vivement après cet instant de réaction, et porter la valeur des titres de l'Union à des cours inouïs.

L'enthousiasme était à son comble; les succès obtenus faisaient croire à de nouveaux succès, et à des résultats sans limites.

Quelques charges, comme sait les imaginer l'esprit critique en France, se plaisaient à représenter dans un dialogue des morts de gros spéculateurs se rencontrant aux Enfers en l'an 1900, et s'abordant en ces termes :

« Que vaut l'Union ? disait l'un des deux interlocuteurs.

« — 150,000 francs, répondait l'autre.

« — Et le 5 0/0 ?

« — Il vaut toujours 117 fr. 50.

« — Pourquoi cette différence énorme entre la rente et les actions de l'Union Générale ?

« — C'est que l'Union Générale a réalisé l'utopie de Law, et domine le monde entier, et que l'on craint toujours la conversion sur le 5 0/0.

« — Comment ! la conversion n'est pas encore faite ?

« — Non. Le vieux Léon Say réserve au monde cette surprise avant son départ pour l'autre vie. »

Cependant la conviction des nouveaux progrès de l'Union s'affirmait chaque jour.

Ce devint de la folie. Tous les petits rentiers, les petits cultivateurs, les fermiers eux-mêmes, au fond de leurs campagnes, encouragés par l'exemple de leurs maîtres ou des propriétaires de biens qu'ils tenaient à ferme, eurent leur

part de cette fortune éphémère, comme ils ont aujourd'hui leur part de regrets et d'amertume. Quelques-uns firent fortune.

Partout en France on rencontrait des clients, des amis, de simples connaissances, et l'on s'abordait en se disant : Eh bien ! l'Union ! — Voilà de la hausse ! Quelle valeur ! En avez-vous en portefeuille ? En avez-vous à terme ? — Impossible à trouver, et difficile d'en faire, on exige trop en couverture, etc., etc.

Il n'est pas inutile, Messieurs, de vous dire par quelles fluctuations étrangement progressives a passé cette valeur, souscrite à son origine avec 125 francs seulement !

Un souscripteur de vingt Union par exemple, avait donc versé purement et simplement à la création de cette valeur 2500 fr. Depuis, nous le savons, on avait libéré de 375 fr. restant dûs. Voyons à quels chiffres ses vingt actions avaient porté son capital engagé, et quels chiffres il eût pu réaliser :

Au mois de décembre 1881, l'Union était parvenue aux environs de 3,500 et avait même atteint 3,600. Or au moment de la souscription des *Unions Nouvelles*, les actions anciennes avaient un privilège de souscription par préférence, elles avaient obtenu en liquidation de fin novembre un déport de 450 francs par titre, ce qui les chiffrait réellement à fin décembre 1881, à 4,000 francs environ.

L'heureux actionnaire qui avait souscrit ses vingt actions à l'origine moyennant la modeste somme de 2,500 francs, avait donc en mains à ce moment la possibilité de réaliser 80,000 francs !

Que dire de ceux qui en possédaient par centaines !

Hélas, aujourd'hui ce sont les plus à plaindre. La ruine et le désespoir remplacent pour eux les perspectives riches et brillantes, que les succès premièrement obtenus leur avaient fait entrevoir.

Il n'était pas rare, Messieurs, de rencontrer des gens devenus tout à coup puissamment riches par la bonne fortune de l'Union, et qui, se félicitant de leur bonne étoile, et s'applau-

dissant de leurs heureuses inspirations, s'attachaient à réaliser tout ce qu'il leur était possible de vendre, pour faire argent suffisant à acheter au comptant des Union Générale, ou à se placer à terme sur la valeur.

Quelques-uns bien avisés réalisèrent à temps.

D'autres sont aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a un an, peut-être même un peu plus pauvres. Mais combien d'autres, après avoir sacrifié leur avoir et l'avoir de ceux qui se sont confiés à eux, restent aujourd'hui ruinés, et laissent également sans ressource ceux qui ont eu confiance dans leur expérience et leur soi-disant prudence ! Un personnage, qui porte un nom célèbre, fort honorable du reste, mais n'ayant cependant, grâce aux vicissitudes politiques, aucune ressource personnelle, trouva des amis assez vrais, pour obtenir d'eux un prêt de 1 million, destiné ouvertement à la spéculation sur l'Union Générale. Au bout de quelques mois ce million avait produit 5 millions. L'emprunteur eût la sagesse relative de réaliser le million d'emprunt, de le restituer, mais la faiblesse ou l'imprudence de garder et conserver les 4 millions que l'on supposait devoir se décupler dans un temps rapproché, et qui s'évanouirent en fumée au milieu de l'incendie général. Un autre au contraire dans des proportions moins vastes, avait réussi à obtenir par ses Unions 290,000 francs. Il fut sage, réalisa en un bon et sûr placement, et le conserve aujourd'hui, etc., etc., etc.

Le Suez était aussi lui, à cette époque, l'émule non moins heureux de l'Union Générale ; il tenait la tête du marché financier. Mais, cette valeur avait sa raison d'être, et sa raison de hausse justifiée par des recettes magnifiques et en progression constante.

Le monde de la spéculation, du reste, s'était attaché à un groupe de valeurs indiscutées jusqu'alors, et qui tenaient la tête du marché. Si donc une de ces principales valeurs venait à succomber, elle pouvait entraîner tout l'ensemble ; c'est ce qui arriva.

Au moment où rien ne semblait devoir résister à la hausse indéfiniment et aveuglément poursuivie, un point noir se fit entrevoir à l'horizon. Le Suez, en réaction sensible, semblait, comme la mouette des mers, annoncer par son cri d'alarme l'orage qui menaçait : une baisse de plusieurs centaines de francs était venue en quelques bourses avertir qu'il fallait veiller.

A Lyon, la Banque de Lyon et Loire, sur laquelle une spéculation insensée et sans réserve s'était engagée sans raisonnement et sans raison, donna le signal de la débâcle.

En quelques bourses elle fut ruinée sans espoir.

L'Union Générale, que son président, en partant pour Vienne, semblait avoir laissé voguer sans danger sur une mer assurée, fut bientôt assaillie par la tempête. Le clan des vaincus d'autrefois, ralliés par la vengeance, et revenant à la rescousse, eut en quelques bourses, en quelques jours, raison du colosse qui les avait domptés à leur première attaque. Le 16 janvier, l'Union tomba de 3,600 à 3,000 ; le lendemain de 3,000 à 2,600, puis le 18 janvier prise en flanc par l'arrière ban des lutteurs à la baisse, elle tomba de 2,600 à 1,300 puis à 1,200 brusquement, sans mouvement intermédiaire, se releva quelques jours après, vers 1,400 et 1,500 pour retomber plus lourdement et sans espoir dans les bras cruels de la faillite qui l'étreint et l'étouffe aujourd'hui !

Permettez-moi de vous lire, Messieurs, quelques documents et renseignements précieux à consulter, et dont l'intérêt est dû surtout à l'actualité des faits que relatent les correspondances que je vais avoir l'honneur de faire passer sous vos yeux :

Lyon, 22 janvier 1882.

« Je vous ai envoyé, hier, des notes hâtives, presque sans lien entre elles, sur le Krach de Lyon. Aujourd'hui, dimanche me fait des loisirs, et j'en profite pour compléter mon récit et l'analyse de la situation où la seconde ville de France se débat en ce moment.

Hier soir, après la Bourse, l'agitation a continué en ville, une agitation toute pacifique, causée seulement par l'inquiétude des uns et la curiosité des autres.

Depuis cinq heures jusqu'à dix heures, la foule, questionneuse, affairée, s'est promenée dans la rue de la République. On se pressait autour des portes des maisons de banque qui avaient affiché les derniers cours de la Bourse de Paris, apportés par le télégraphe.

Une de ces maisons de banque, une agence financière plutôt, attirait beaucoup de monde. Sur sa cote, l'Union générale était portée à 2,000 francs; les spéculateurs se demandaient si cette cote était bien la vraie. Mais alors, comment l'Union, la première intéressée, donnait-elle 1,200, pour le cours de clôture? Et anxieux, ils faisaient la navette entre les diverses maisons de banque, allant de l'une à l'autre, espérant toujours trouver quelque part la confirmation de la fausse nouvelle : l'Union à 1,200 !

Après un certain temps de ce manège, il s'est produit chez beaucoup une réaction des nerfs, tendus depuis le matin. J'en ai vu regagner en chancelant leur domicile. Devant un café, un vieillard maladif à cheveux blancs, me voyant des journaux à la main, m'a abordé, me demandant en pleurant des nouvelles : A quel cours l'Union avait-elle clôturé?

Que dire à ce vieux blessé de la bataille?

Évidemment, il se raccrochait à l'espérance du cours de 2,000. Je n'ai pas eu le courage de lui dire la vérité. S'il n'a vu personne de plus brutal que moi, il y a gagné peut-être une nuit réconfortante d'espoir.

A sept heures et demie, quand les journaux de Paris sont arrivés sur la voie publique, j'ai assisté à une prise d'assaut des kiosques. En deux minutes, tout a été enlevé. Ceux qui étaient arrivés les derniers ont alors entouré les acheteurs plus heureux. Sur les trottoirs, sous les becs de gaz, devant les vitrines lumineuses, il s'est formé de distance en distance des groupes, où, sous la bise froide, un homme lisait à haute

voix les dernières nouvelles financières. Dernières nouvelles, bien vieilles nouvelles ! car les journaux étaient ceux du matin, et tout ce qu'ils contenaient avait été signalé par le télégraphe.

Pendant la journée d'aujourd'hui, les scènes de la veille ont recommencé, mais la place a été plus calme, plus triste aussi, car le dimanche est partout un jour de chômage, et on n'était pas comme la veille, surexcité par l'attente continue et toujours trompée d'un retour de fortune.

Dans le désœuvrement lugubre de cette journée, on n'a fait qu'échanger des impressions. Un homme était le seul sujet de toutes les conversations : Bontoux. M. Bontoux, est le dernier espoir de toutes les victimes du Krach. Chacun compte sur lui comme jadis les vétérans sur l'Empereur. Le président de l'Union Générale est dans cette situation, à la fois terrible et enviable, qu'il tient dans sa main le sort de plusieurs milliers d'hommes.

D'après ce que M. Bontoux fera, Lyon sera sauvé ou ruiné. Il faut dire Lyon, Lyon tout entier, et non pas quelques centaines de spéculateurs seulement. En effet, les paiements sont suspendus partout. Tous les négociants qui vendent à crédit touchent à la faillite. Les billets impayés s'entassent chez les huissiers.

Qu'arrivera-t-il donc à la fin du mois, à la grande échéance du « fin courant » ?

J'ai rencontré ici un jeune peintre, qui habite place Pigalle. Il a exécuté depuis trois mois des peintures décoratives pour un riche bourgeois de Lyon, et venait pour toucher le prix de son travail : Quinze cents francs. On l'a renvoyé à une échéance indéterminée, car le capitaliste dont il avait reçu la commande, perd cinq millions dans des arbitrages, sur les actions anciennes et nouvelles de l'Union.

La crise financière remplit ici tous les cerveaux et ne laisse place à aucune autre préoccupation. Les graves événements politiques (chute du ministère Gambetta), qui se passent à

Paris, sont sèchement racontés à la seconde page des journaux, sans commentaires.

On pourrait annoncer ici les plus grosses catastrophes politiques, Lyon répondrait par quelque monosyllabe indifférent et demanderait : « Comment va l'Union ? » Tout ce qu'on fait de politique se rapporte à la crise.

Mais la raison la plus sérieuse, la vraie, consiste dans l'exagération elle-même, d'une spéculation sans frein :

Dans la frénésie lyonnaise qui s'était emparée d'elle, la ville de Lyon avait cessé de travailler. Beaucoup de fabricants avaient négligé leurs affaires. N'était-il pas plus simple de faire en un mois, à la Bourse, plus de bénéfice qu'en un an dans l'usine ?

Déjà, l'industrie lyonnaise a perdu un grand nombre de ses débouchés. Beaucoup de clients ont pris l'habitude de s'approvisionner ailleurs.

C'est un grand dommage, mais qui pourra se réparer, si on parvient à sauver la situation par des moyens que nous n'avons pas à indiquer, et que chacun attend de M. Bontoux. »

Enfin nous terminerons ces extraits de journaux, par le récit palpitant aussi lui, du Krach de Vienne, en 1873 :

« Le hasard m'a fait assister au Krach de Vienne en 1873 ; peut-être ne serait-il pas sans quelque intérêt de comparer ce qui se passait alors en Autriche, avec ce que nous voyons aujourd'hui à Paris. On pourra, je me hâte d'en tirer la conclusion, reconnaître que les Parisiens ont pris les choses avec infiniment plus de philosophie et de dignité que les Viennois.

De même que la débâcle parisienne de janvier 1882, la débâcle viennoise de 1873, avait été précédée d'une hausse fantastique et fabuleuse. Des fortunes avaient été édifiées en une seule bourse, et comme la spéculation avait embrassé toutes les parties de la population, depuis les archiducs jusqu'aux décroisseurs, il n'était pas rare d'assister à des transformations assez semblables à celles que l'on voit dans les

féeries. Des gens, hier encore de la condition la plus infime, roulaient équipage, avec leur loge aux représentations de la Patti, s'achetaient des villas aux environs de la capitale, et occupaient, dans les hautes et splendides maisons du Ring, des appartements dont le loyer chiffrait par dizaines et vingtaines de mille francs.

C'était le moment où feu le baron Jonas de Kœnigswarner, l'homme d'esprit de la finance viennoise, affirmait que « chaque mendiant possédait son million ». Le Paris de 1873 souffrait encore des sujets de la guerre, de la commune, ce n'était plus le Paris luxueux de l'Exposition 1867, et ce n'était pas encore le Paris éblouissant de 1878. On y vivait assez bourgeoisement et avec l'économie qui est au fond, quand les circonstances l'exigent, le trait distinctif du caractère français.

Le Parisien en arrivant à Vienne, ouvrait donc de grands yeux en assistant à l'étalage tapageur, parfois brutal, d'un luxe qui n'était pas toujours de bon goût; il était ahuri comme un provincial en voyant cette population qui jetait l'argent par les fenêtres, et où il n'y avait plus de place, — grâce au renchérissement de toutes les choses nécessaires à la vie, — pour l'homme désireux de vivre uniquement du fruit de son travail.

La prodigalité était devenue une manie, une véritable maladie d'ostentation; pour être dans le mouvement, il fallait jeter vingt francs de pourboire au cocher de fiacre qui venait de fournir une course d'un quart d'heure; il fallait payer cinquante florins chez le marchand de billets du coin, la stalle coûtant dix francs au bureau. Quant aux toilettes et aux bijoux des enrichis d'hier, le budget de trois duchesses n'y aurait pas suffi. Cetterage de dépense, cette frénésie de la prodigalité avait atteint son point culminant à l'ouverture de la grande Exposition 1873.

Pourtant des points noirs se profilaient déjà à l'horizon financier. Les plus sages — tout en jouant eux-mêmes comme

des enragés — répétaient depuis trois mois, en secouant la tête, que cela ne pouvait pas continuer ainsi, et les sceptiques priaient le dieu Mercure, patron des affaires, de laisser continuer la sarabande des écus, au moins pendant la durée de l'Exposition. Cette prière ne devait pas être exaucée. C'est une semaine après l'ouverture du palais du Prater, que la débâcle éclata. La crise se déclara comme à Paris. Les grandes institutions de crédit et quelques banquiers refusèrent absolument, et à n'importe quelles conditions, de reporter les valeurs qui avaient alimenté la spéculation. Ces titres roulèrent sur le marché avec toute la force du lawine, et la « contre-partie » faisant défaut, les cours furent écrasés.

En une seule bourse, cent à cent cinquante valeurs tombèrent de deux, de trois, de quatre cents francs ; beaucoup disparurent immédiatement de la cote. Il importe d'expliquer que ces valeurs n'étaient pas cotées 3,600 francs, comme l'Union et le Suez, au début de ce mois ; le cours moyen de ces titres était de cinq à six cents francs. La perte subie réduisait donc le taux des titres au quart des cours inscrits la veille. Tout le monde était engagé à la hausse, ou gorgé de ces valeurs et la panique augmentait à vue d'œil.

Les boursiers se regardaient avec stupeur, avec consternation ; mais bientôt, en présence d'un tel désastre, chacun perdit la tête, et le désespoir de tous se traduisit par des vociférations, des hurlements et des scènes de pugilat. Jamais je n'oublierai l'aspect de la grande salle de la Bourse, si gaie, si claire, si pimpante, ornée de dorures et de lambris, bien plus salle de bal que temple de Plutus. Entre midi et midi et demi, trois mille individus, la figure empourprée, les yeux hors de la tête, l'écume à la bouche, les cheveux hérissés, se démenaient comme de véritables démons.

Il y en avait des grands, élancés, des gros, munis d'un abdomen que les eaux de Marienbad n'avaient pu dompter ; des trapus et des bossus, des nains et des géants ; il y avait des carrures de cochers, des types sémitiques fortement accentués,

des têtes de gommeux dont la raie s'était défrisée, des visages d'acteurs au teint glabre, des Bohémiens au nez épaté, des Hongrois à la moustache retroussée et aux yeux pleins de feu, des juifs polonais en cafetan... et tout cela hurlait, s'agitait et se bousculait, à les emballer tous dans des voitures cellulaires pour Charenton et Bedlam.

Au dehors, sur le Ring, en face du théâtre, alors tout battant neuf, et qui vient de brûler, la cohue grandissait.

Le portier de la Bourse, une manière de géant à barbe de sapeur, faisait vainement le moulinet avec sa grosse canne de tambour-major, ce jour là les cartes qui donnent seules accès dans le sanctuaire, ne pouvaient pas être vérifiées, il fallait laisser pénétrer le flot dans l'enceinte. De temps à autre un coupé armorié s'arrêtait au milieu des victorias de louage et des fiacres que leurs automédons avaient délaissés, car, spéculateurs eux-mêmes, ils étaient allés aux informations. Du coupé descendait discrètement quelque gentleman, à tournure élégante et correcte ; ce n'était pas là un hôte ordinaire de la Bourse ; il se contentait de passer ses ordres à son « *censal* » et notait les bulletins que l'agent lui expédiait.

Mais, en arrivant de la campagne pour déjeuner au casino de la noblesse, il a reçu les premières rumeurs, et comme il est fortement engagé, il a voulu savoir à quoi s'en tenir.

La vérification ne le rassurera pas.

De même que le gentleman, bien d'autres qui jamais ne s'étaient montrés à la Bourse, des officiers, des hauts fonctionnaires, quelques ecclésiastiques même, viennent se convaincre de la réalité de leurs pertes.

Au dedans du temple, le tapage grandit et continue, les ruines s'amoncellent. C'est au plus fort de la mêlée, que deux garçons de recette du Crédit mobilier pénètrent dans la salle, leur sacoche en bandoulière.

La vue de l'uniforme que portent ces modestes serviteurs, produit sur les boursiers l'effet de la banderole rouge du toréador sur le taureau.

Le Crédit mobilier Autrichien était précisément une des banques qui, en refusant le report, avaient causé la débâcle... Subitement un cercle de furieux entoure les garçons de recette; cent, deux cents, mille poings les menacent; ils sont jetés par terre, trainés dans les salles à moitié assommés.

On les relève, les vêtements déchirés et tout en sang. Juste en ce moment, un grand banquier, administrateur du même Crédit mobilier, débarque devant le perron. En apprenant le traitement de ses subalternes, il bat prudemment en retraite. Le comité de la Bourse, en présence de ce qui se passe, prend le parti de faire évacuer la salle. La grosse cloche retentit de manière à étouffer le bruit des voix humaines; les gardiens, aidés de quelques agents de police, hâtent l'évacuation de la salle. Elle resta fermée pendant trois jours.

Le soir du Krach, j'allai au Burg-Theater, le premier théâtre de Vienne. On jouait Marie Stuart, de Schiller, avec la Wolter dans le principal rôle. La salle entière avait été louée depuis trois jours, et je m'étais procuré à grand'peine, et moyennant une forte prime, un fauteuil. Eh bien! il y avait à peine trois cents personnes aux stalles, et dans les loges presque tous des étrangers. Pas un seul Viennois n'avait eu le cœur d'aller au spectacle!

Est-ce la fin de ce drame sanglant? nous pouvons l'appeler ainsi.

L'Union se relèvera-t-elle et pourra-t-elle revivre de ses cendres?

L'avenir seul pourra nous répondre.

Quant à nous, après avoir retracé les principaux faits qui constituent l'ensemble de l'aperçu que nous avons mis sous vos yeux, nous terminerons par les considérations comparatives qui en feront ressortir les points de rapprochement ou d'antithèse.

§ 4. LES CAUSES ET LES EFFETS.

Il nous reste, Messieurs, à examiner les causes et les résultats des trois catastrophes financières, dont nous venons d'esquisser l'historique devant vous.

Dans l'examen, qu'il nous reste à faire, des points de comparaison qui les rapprochent, et des points de divergence qui les distinguent, nous allons procéder suivant les règles de la Méthode.

Nous placerons d'abord sous vos yeux les considérations générales qui peuvent s'appliquer aux trois époques.

Puis nous établirons pour chacune d'elles, les observations particulières et spéciales qui les caractérisent.

Nous terminerons en les mettant en parallèle, et, en en faisant ressortir les résultats et les conséquences comme conclusions, nous indiquerons les moyens d'éviter d'être jamais englouti dans de semblables désastres.

Il est indiscutable et hors de doute que, si les tendances avaient été plus raisonnables et plus raisonnées, nous aurions encore actuellement : la Banque de Law, et les bienfaits de la Compagnie des Indes et de la Vallée du Mississippi; de même, les assignats subsisteraient encore de nos jours, comme subsistent les billets de la Banque de France, les bons du Trésor, la dette du Grand Livre, les emprunts des villes françaises, etc.

Enfin, l'*Union Générale*, elle aussi, a sombré dans cette tentative insensée qui l'a précipitée dans le vide, alors que, sagement guidée, elle conserverait encore aujourd'hui sa place au milieu du monde financier.

Ces trois grands désastres eurent donc tous les trois une cause générale et commune : l'excès et l'acharnement d'une spéculation sans borne et sans frein.

Certes, le Système fut un bienfait et un moyen de régéné-

ration du crédit public en France ; Law en 1715, avec son programme, sauva le royaume de la ruine et de la banqueroute publique. Certes, la création des assignats en 1790, en suppléant le numéraire qui se cachait ou fuyait à l'étranger, fut pour le pays, menacé à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, la principale ressource qui lui permit de soutenir les guerres heureuses et triomphantes qui, en illustrant cette époque, lui font pardonner les excès et les crimes qui en assombrissent le souvenir.

Quant à l'*Union Générale*, née, ainsi que nous l'avons dit, pendant l'Exposition Universelle de 1878, elle avait à sa tête de véritables autorités en matière financière. On a dit aussi, mais nous ne voulons le répéter que sous réserves, qu'elle avait pour but de créer et édifier une véritable puissance dans l'État : la puissance de l'or ; et la légende seule de son titre : l'*Union fait la Force*, suffit à dire quelles eussent pu être ses destinées !

Les combinaisons financières dont s'agit eurent, toutes les trois, des débuts relativement modestes.

Ainsi la Banque de Law était créée au capital restreint de 6 millions, qui, par la dépréciation fiduciaire des éléments d'apports, doit s'entendre et se réduire à 2 millions seulement.

Nous savons déjà comment les assignats d'abord gagés sur une évaluation de 2 milliards d'immeubles, pour représenter une émission de 400 millions, arrivèrent au chiffre fabuleux de 25 *milliards* ! c'est-à-dire douze fois $1/2$ la valeur représentative du gage immobilier sur lequel elle reposait. Nous savons aussi que l'*Union* d'abord créée à 25 millions, dont le quart seul versé (6 millions 250,000), réussit en peu de temps à décupler ses moyens d'action, et arriva successivement à créer 300 mille titres, formant un capital de 150 millions, qui, sur les cours un instant cotés, eussent représenté près d'un *milliard* !

L'exagération dans les vues et les tendances furent donc, pour ces trois époques, la cause générale et commune, qui fit

disparaître comme trois météores ces trois éblouissantes et fulgurantes apparitions financières.

L'emportement, ou plutôt la frénésie d'un agiotage sans bornes et d'une spéculation aveuglée, fut l'écueil commun où vinrent se briser tant d'efforts, et s'engloutir tant de fortunes et tant d'intérêts !

Certes, si l'expérience des conséquences désastreuses de semblables exagérations eût dû servir, et être observée, ce devait être par l'*Union Générale*.

En effet, la catastrophe de Law est encore aujourd'hui tellement saisissante, l'histoire nous la présente sous des aspects tellement redoutables, qu'on s'étonne à bon droit qu'on ait pu retomber plus tard dans des erreurs et des exagérations si bien mises en évidence par les historiens du temps.

Et cependant, Law eut deux excuses principales dont il faut lui tenir compte :

1° Pour la première fois en France, il introduisait un système merveilleux et inconnu jusqu'alors, mais dont il n'avait pu lui-même prévoir les conséquences redoutables ;

2° Les exigences impérieuses et absolues du Régent, qui, puisant à pleines mains dans les coffres de la Banque pour satisfaire ses passions et ses orgies, força la main à Law, pour multiplier les émissions qui firent crouler tout l'édifice qu'il avait eu tant de soins et tant de peines à édifier.

Parmi les causes multiples et spéciales de la chute des assignats, après celles résultant de l'agiotage que, en tout temps, on ne pourra jamais empêcher, il faut noter en première ligne :

1° La situation troublée du pays tout entier ;

2° Le cours forcé et la loi du maximum, qui, loin d'arrêter la dépréciation du papier-monnaie, en activèrent la chute ;

3° La fabrication de faux assignats, et l'altération par falsification de la valeur des assignats véritables.

L'Union Générale, Messieurs, outre les raisons provenant de même de l'exagération de la spéculation, doit sa ruine aux causes principales suivantes :

1° Aveuglement des administrateurs de cette valeur : un instant ils supposèrent que rien ne pouvait et ne devait leur résister.

Les premiers adversaires qui avaient lutté roulaient meurtris ou sanglants au milieu de l'arène.

Ils crurent avec une certaine apparence de raison, qu'ils viendraient facilement à renverser de nouveaux obstacles, s'il s'en présentait.

Leur ambition ne connut plus de bornes, et c'est ce qui les perdit.

2° En voulant trop étendre le vaste champ qu'ils avaient devant eux, ils arrivèrent à ne plus avoir sous la main la masse enrégimentée et disciplinée des premiers souscripteurs, qui avaient fait *serment*, dit-on, de ne pas se dessaisir de leurs titres :

Là, dans ce mot d'ordre aujourd'hui connu, ils avaient une force invincible, s'ils avaient su et voulu la guider, au lieu de l'amoindrir, par l'introduction d'éléments nouveaux, hétérogènes, et cette fois insoumis à l'engagement de rester fidèles à l'*Union*.

Deux seulement des trois catastrophes en question produisirent, à côté de leurs désastres, des résultats et des avantages durables et profitables au pays : ce sont le Système de Law, et le régime des assignats.

Comme la chute de l'*Union Générale*, la chute du Système de Law, et la fin du régime des assignats, produisirent des ruines incalculables, il faut le reconnaître ; mais au moins, Law créa par son innovation des ressources indispensables à la monarchie faible et débile, épuisée par les guerres et les prodigalités du Grand Roi.

Son Système fut un bienfait pour le royaume et la nation tout entière se régénéra par cette révélation soudaine des

forces du pays, que l'on pouvait développer par le négoce et le travail.

Nous devons à Law l'application et le développement du crédit au profit de l'État, la réorganisation du système monétaire en France, avec le type royal.

S'il laissa son œuvre incomplète, il ne faut pas oublier qu'il est resté dans l'histoire la personnification la plus éclatante et la plus réelle du Génie de la Finance.

De même que pour le Système de Law, nous devons pour le régime des assignats faire une large part à leur honneur, pour les résultats qu'ils ont laissés.

L'unification de la Dette, jusqu'alors sans ordre et sans classement, grevée d'intérêts usuraires arbitrairement réduits, ou *rognés*, pour employer l'expression de l'époque, et enfin, la création du Grand Livre de la dette inscrite, suffisent à illustrer le nom du représentant Cambon, auquel nous devons cette simplification d'une situation inextricable à cette époque.

L'idée de Cambon régit encore actuellement l'administration de la dette publique. L'inscription de rente au Grand Livre est aujourd'hui la réalisation la plus enviée de tous ceux qui travaillent et amassent par leur intelligence, et épargnent par leur économie.

La chute de l'*Union Générale* au contraire entraîne toute la Bourse, et ne laisse après elle que des ruines sans aucune compensation.

Cette catastrophe ébranle le monde financier tout entier. Il ne s'agit plus ici de la chute d'une idée, ou de la radiation d'une valeur à la cote du Marché officiel ; tout s'écroule à la fois.

Le parquet de Paris est obligé de s'unir, et les 60 agents de change qui le composent empruntent ensemble et en commun 100 millions, pour sauvegarder la corporation de la ruine et de la faillite.

Le parquet de Lyon a sauté tout entier.

Le désespoir et le deuil sont à toutes les portes.

De cette brillante campagne à la hausse, poursuivie avec tant d'audace et de succès jusqu'alors, il ne reste rien aujourd'hui, que des cendres et des regrets.

L'ensemble des valeurs reste tellement déprécié, que la fortune publique, atteinte jusque dans ses forces vives, ne pourra de longtemps retrouver le calme et l'équilibre qu'elle a perdus.

Non seulement, en effet, les acheteurs de la dernière heure perdent toute la valeur par eux payée; non seulement les vendeurs ne peuvent toucher le prix des ventes qu'ils ont faites, puisque les acheteurs sont devenus insolvable, mais encore les vendeurs demeurent responsables de l'insolvabilité des non-payants.

Permettez-nous ici, Messieurs, la réfutation d'une erreur généralement admise et accréditée dans le monde de la spéculation au comptant.

Parce que, à l'encontre du titre au porteur, un titre nominatif ne peut être ni volé, ni perdu pour son propriétaire, on s'est longtemps figuré, et l'on se figure encore, le titre nominatif comme inexpugnable, et assurant au titulaire une sécurité absolue; cela est vrai pour les cas de perte ou de vol seulement. Mais c'est l'inverse qu'il faut conclure et comprendre au point de vue de la responsabilité de l'actionnaire.

Une explication théorique est ici nécessaire :

Les actions de l'*Union Générale* étaient nominatives. Or, vous le savez, Messieurs, un titre nominatif, et c'est là le danger, engage et oblige non seulement le premier acheteur, mais tous les acheteurs successifs, qui sont devenus titulaires et dont les actions ont été par suite de transmissions ultérieures, immatriculées et inscrites à leurs noms.

C'est l'application d'un principe de droit rigoureux : celui de la *solidarité*.

Si, lors d'une faillite ou d'une déconfiture, le dernier acheteur du titre devient insolvable, on a recours alors contre le vendeur précédent qui était le précédent acheteur, et ainsi

de suite, on peut recourir et remonter jusqu'au premier souscripteur, en ruinant tous les titulaires successifs.

Comme vous en jugez vous-mêmes dès maintenant, Messieurs, les conséquences désastreuses de la chute de l'*Union Générale* sont incalculables.

Des responsabilités redoutables, des recours impossibles à exercer, ont dû jeter forcément le trouble et la perturbation dans un grand nombre de positions. De là, des ruines sans nombre, devenues irrémédiables.

Supposons un acheteur de vingt *Union Générale* à 3,500, cours auquel il s'en est négocié en quantités considérables. C'était en effet au moment où l'*Union* s'est montrée le plus florissante qu'elle a donné lieu à plus d'animation.

On a donc immatriculé son nom, sa demeure et ses qualités, sur chaque titre en question.

Il a payé 3,125 francs par titre, parce que à ce moment, sur l'action originaire de 500 francs, il n'avait été en principe versé que 125 francs ; il y avait donc de son prix nominal d'achat (3,500) à déduire les 375 francs non versés.

Sur vingt actions de l'*Union*, il aura donc déboursé *soixante-deux mille cinq cents francs*, plus un droit de transfert de 50 centimes par 100 francs, c'est-à-dire 350 francs outre le prix principal, soit au total 62,850 francs. Il est resté passible de 375 francs par titre, c'est-à-dire de *sept mille cinq cents francs*.

La crise de fin janvier 1882 vint, comme on le sait, anéantir l'*Union Générale* ; et vous voyez d'ici les déplorable conséquences qui ont suivi la catastrophe.

Le malheureux porteur de vingt actions seulement aura donc une perte sèche de soixante-dix mille trois cent cinquante francs !

Et combien aujourd'hui sont ainsi ruinés !

Les conséquences du titre nominatif, vous le voyez, Messieurs, sont donc redoutables. Et nombre de valeurs à la Bourse sont nominatives !

En Angleterre même, les conséquences sont bien autrement effrayantes.

La législation anglaise sur les sociétés pose le principe de la solidarité, dans ce qu'il a de plus absolu. C'est l'obligation *in solidum* dans ce qu'elle a de plus rigoureux : Tous pour un ; un seul pour tous et pour le tout ; *in totum*.

Le possesseur titulaire d'une seule action nominative n'est tenu en France que jusqu'à concurrence de tout ce à quoi l'oblige l'action, 500 francs, chiffre habituellement fixé.

En Angleterre le titulaire d'une seule action nominative de 500 francs, d'une société qui vient à sombrer, peut être poursuivi pour des millions ; et, d'après la loi anglaise, il est toujours condamné.

Nous ne voulons pas ici nous mettre en parallèle avec des personnalités financières plus autorisées, mais au milieu de cette lutte gigantesque qui s'est terminée par la chute de l'*Union*, il nous a semblé possible, à un moment donné, d'arrêter ces attaques incessantes. A plusieurs reprises, nous avons nous-même fait part à quelques-uns de nos clients du moyen à employer et qui nous semblait invincible.

Nous voulons parler de celui qui consiste à *escompter son vendeur*.

Il nous faut dire ici quelques mots de l'*escompte*.

Dans le langage habituel, le mot *escompte* veut dire payer en compte, en tenant compte, et par suite en déduction de compte, ou d'un compte.

Lorsqu'un Banquier paie par avance un effet de commerce, dont l'échéance n'est pas arrivée, il retient sur le paiement qu'il fait une petite partie de la somme à échoir, il *escompte*, il tient compte ainsi de cette somme en déduisant une fraction pour l'*escompte* ; voilà l'origine et le principe.

L'escompte en Bourse est une toute autre chose :

En Bourse, l'acheteur à terme ne peut être contraint de lever et payer son titre avant l'échéance, même en profitant d'une diminution de prix que lui offrirait son vendeur.

Mais au contraire, le vendeur à terme peut être tenu avant l'échéance convenue de livrer les titres vendus si l'acheteur le demande. C'est ce qu'on appelle *escompter son vendeur*.

Il est un principe rigoureux et absolu, c'est que le vendeur est toujours à la merci et à la discrétion de l'acheteur, qui peut toujours et à toute heure se présenter à lui, lui demander ses titres en en payant le prix.

L'acheteur seul a le droit d'*escompte en Bourse*. Il est donc compréhensible que, si chaque jour, à chaque séance officielle à la Bourse, un syndicat formé par les soins vigilants des administrateurs de l'*Union Générale* fût venu traquer les vendeurs à découvert, en leur demandant livraison immédiate, contre paiement aussi immédiat du prix de titres vendus, ils eussent promptement fait cesser cette lutte fratricide. Si chaque jour en entrant en Bourse, on fût venu demander la livraison de titres introuvables, puisqu'on savait et l'on connaissait (les actions étant nominatives), en quelles mains tous les titres se trouvaient, il est certain qu'en opérant ainsi cet escompte en Bourse, dans des limites possibles et raisonnées, on eût bien vite étranglé (c'est l'expression consacrée), le découvert, sans cesse obligé de se racheter puisqu'il n'eût pas pu livrer. Quitte ensuite à revendre immédiatement au comptant les titres ainsi levés; à les écouler au fur et à mesure sans bruit, ce qui eût été possible, puisque le comptant et l'épargne ne trouvaient pas à satisfaire l'avidité de leurs demandes sur cette valeur; puis, le lendemain courir sus à de nouveaux vendeurs, et procéder ainsi chaque jour, nous ne voulons pas dire sans sacrifices, mais on eût tenu tête et soutenu victorieusement les cours et par suite la Bourse tout entière.

Nous ne voulons pas dire cependant que la lutte fût devenue impossible, mais au moins elle se fût prolongée, et eût certainement été moins meurtrière et moins déplorable.

Ce système, en permettant une certaine temporisation, eût atténué, nous le croyons du moins, dans une large mesure, les effets désastreux qu'une précipitation sans relâche des

coups qui étaient portés a produits sur l'ensemble du marché financier tout entier, qui, dans son affolement, ne songea même plus à se reconnaître ni à se défendre au milieu de la débâcle générale.

Nous ajouterons enfin que les moyens le plus propres, selon nous, à éviter d'être jamais englouti de nouveau dans de semblables désastres sont :

1° D'éviter le titre nominatif;

2° De ne jamais se charger au delà de ses forces, en prenant à la Bourse des positions que l'on ne puisse garder et défendre.

Nous sommes d'autant plus autorisé à donner semblables conseils à cette occasion, que de longtemps la Bourse de Paris, qui doit être ici malgré tout considérée comme le premier marché financier du monde, ne sera vraiment remise de la secousse profonde qui vient de l'ébranler.

Nous terminerons, Messieurs, l'*Étude historique et comparative* que nous venons de faire passer sous vos yeux, par une statistique curieuse des plus hauts et des plus bas cours de la Rente française 3 0/0 pendant 34 années, de 1825 à 1858 inclusivement.

Voici ce tableau :

TABLEAU

DES PLUS HAUTS ET PLUS BAS COURS ANNUELS DU 3 0/0.

<i>Années.</i>	<i>Plus haut.</i>	<i>Plus bas.</i>
1825.....	76,35.....	59,80
1826.....	72,35.....	63,00
1827.....	73,70.....	66,15
1828.....	76,10.....	66,80
1829.....	86,10.....	73,95
1830.....	85,35.....	55,00
1831.....	70,50.....	46,00
1832.....	79,95.....	62,00
1833.....	80,50.....	70,00

(Suite.)

<i>Années.</i>	<i>Plus haut.</i>	<i>Plus bas.</i>
1834.....	80,00.....	73,75
1835.....	82,35.....	76,75
1836.....	82,20.....	76,85
1837.....	81,45.....	77,75
1838.....	82,20.....	76,85
1839.....	82,50.....	77,80
1840.....	86,65.....	65,90
1841.....	80,60.....	75,60
1842.....	82,35.....	76,60
1843.....	83,20.....	78,70
1844.....	85,65.....	79,65
1845.....	86,40.....	80,90
1846.....	85,00.....	80,40
1847.....	80,30.....	74,65
1848.....	75,20.....	32,60
1849.....	58,50.....	44,70
1850.....	58,80.....	54,00
1851.....	67,00.....	54,50
1852.....	86,20.....	63,90
1853.....	82,15.....	71,70
1854.....	76,35.....	61,50
1855.....	71,75.....	63,20
1856.....	75,45.....	61,50
1857.....	71,10.....	65,85
1858.....	74,95.....	67,50

Nous y joindrons celui, plus récent et plus intéressant, des mouvements éprouvés depuis six ans par les deux types principaux de la rente, le 3 0/0 et le 5 0/0.

<i>Années.</i>	<i>RENTE 3 0/0.</i>		<i>RENTE 5 0/0.</i>	
	<i>Plus haut.</i>	<i>Plus bas.</i>	<i>Plus haut.</i>	<i>Plus bas.</i>
1878 —	77,35....	73,10	113,40....	111,67
1879 —	84,45....	76,35	118,55....	109,05
1880 —	86,12....	82,10	120,92....	115,72
1881 —	87,35....	82,65	121,35....	113,50
1882 —	84,15....	78,75	118,45....	112,00
1883 —	82,40....	77,20	116,25....	113,90

Comme vous le voyez, Messieurs, chaque année a apporté dans les cours de la rente des variations importantes, dues aux événements intérieurs ou extérieurs qui ont agité le pays. Dans certaines années de crises ou de bouleversements dans l'ordre social, politique ou gouvernemental, les écarts ont été même si considérables, qu'ils ont dû jeter l'alarme et la perturbation dans le Monde Financier ; mais celui-ci, confiant dans les destinées de la France, peut hautement et hardiment adopter cette devise :

Fluctuat nec Mergitur.

FOLIE A DOUBLE FORME

CIRCULAIRE, — ALTERNE.

M É M O I R E

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

(Séance du 2 août 1881.)

Par M. MORDRET, médecin en chef de l'Asile public
d'aliénés de la Sarthe.

« Sæpe hæc duo (melancholia et mania) quasi fumus et flamma se mutuo excipiunt, ceduntque... »

Th. WILLIS

« Il n'y a aucune forme de manie qui ne puisse être réunie à une autre quelquefois d'un aspect tout différent. »

Jos. FRANK.

L'Académie de médecine a accordé une récompense à ce travail. En ne le publiant que plus d'une année après le jugement rendu, j'ai voulu surtout me donner le temps de suivre des malades en cours de traitement lorsque je l'écrivis et dont les observations, trop tôt interrompues, ne me semblaient pas assez complètes. Je les ai donc continuées, les unes jusqu'à la sortie des malades de l'asile, les autres jusqu'au jour de cette publication. J'ai pensé qu'ainsi complétées, elles présenteraient un plus grand intérêt. Cette modification, la plus importante que j'aie faite à mon manus-

crit, n'a du reste rien changé ni au plan du travail, ni aux développements donnés à ses diverses parties, ni à ses conclusions. Cette étude, malgré quelques retouches jugées utiles, est donc bien celle que l'académie a honoré de son suffrage.

La Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe a bien voulu recevoir avec bienveillance communication de ce travail, et lui donner la publicité de son bulletin; je l'en remercie sincèrement.

Janvier 1883.

La folie à double forme de M. Baillarger, ou circulaire de Falret père, appelée encore folie alterne par MM. Delège et Legrand du Saulle, folie à double phase par M. Billod, a pour caractère essentiel la succession de deux états mentaux opposés; l'un de dépression, l'autre d'excitation. La folie à double forme appartient donc à la mélancolie pour moitié, et à la manie pour l'autre moitié.

Les anciens médecins ont en réalité bien connu cette succession de la manie à la mélancolie; ils en ont même laissé des descriptions assez exactes quoique sommaires, mais ils n'en ont point fait une unité morbide distincte, ils n'ont vu là qu'une transformation assez fréquente de la manie en mélancolie, ou de la mélancolie en manie. Ce n'est que depuis vingt-cinq ans environ, que MM. Baillarger et Falret père ont, à peu près en même temps, décrit les deux phases consécutives de manie et de mélancolie, qui se suivent chez certains malades, comme ne devant pas former deux unités morbides séparées, mais comme constituant une forme spéciale dans l'ordre des vésanies.

Le plus grand nombre des aliénistes accepte aujourd'hui cette opinion. Là, où les anciens avaient vu deux maladies qui se transforment l'une dans l'autre, nous ne voyons plus que deux moments de la même affection. Il en résulte que leurs observations portent indifféremment le titre de manie

ou celui de mélancolie, selon que l'une ou l'autre de ces deux formes leur a semblé prédominer; que les nôtres au contraire, depuis l'époque à laquelle ont paru les mémoires de MM. Falret et Baillarger, s'appellent folies à double forme, circulaire, alterne... Il s'en faut cependant que tous les faits de cette catégorie reçoivent aujourd'hui même l'une de ces dénominations, car tous les médecins n'ont pas admis d'emblée la nouvelle espèce morbide. L'expression de folie alterne est même une sorte de compromis dont on se sert de préférence, quand on ne veut pas préjuger le fond de la question, quand on aime mieux ne pas se prononcer, et il n'est pas rare, encore, que des médecins classent sous les rubriques manie ou lypémanie des faits qui pour d'autres devraient porter une étiquette différente.

Il est cependant utile de bien s'entendre sur la valeur des termes qu'on emploie, et cela me paraît facile. Un certain nombre d'aliénés présentent cette particularité remarquable, que chez eux, les deux états mentaux opposés qui constituent la manie et la mélancolie, se remplacent à tour de rôle, voilà le fait principal. Or, il peut arriver que ces deux états se succèdent sans interruption marquée, qu'ils se transforment l'un dans l'autre, pour ainsi dire à l'infini, c'est la folie alterne; ou bien ils sont séparés l'un de l'autre par un intervalle lucide ou semi-lucide; c'est la folie circulaire proprement dite; ou bien enfin ces deux états se succèdent sans interruption pour former un seul accès de folie, puis il survient un intervalle lucide ou semi-lucide, c'est la folie à double forme. M. Baillarger a présenté le schéma suivant : folie circulaire : manie, intermittence, mélancolie, intermittence, etc... — folie à double forme : manie, mélancolie (accès), intermittence, etc... — Celui de la folie alterne peut alors s'écrire ainsi : manie, mélancolie, manie, etc...

Je viens de définir exactement chacune des trois formes de la folie, dont je dois m'occuper dans ce travail. Je vais aborder mon sujet sans autre préambule. Quelques considé-

rations historiques doivent précéder l'exposition des faits particuliers, qui me serviront ensuite à décrire la maladie dans son ensemble.

I. HISTORIQUE.

L'opinion d'Arétée, qui pensait que la manie n'était que la mélancolie poussée à son extrême degré, a été adoptée par presque tous les auteurs anciens, entre autres, par Alexandre de Tralles, qui le premier a dit que ces deux vésanies sont de même nature, et passent aisément de l'une à l'autre; par Coelius Aurélianus, Fr. Hoffmann, Cullen, Boerhave, Méad, etc., qui se rangent tous à cette manière de voir. Mais il faut arriver à Thomas Willis pour trouver quelque chose de plus précis sur ce sujet. Cet auteur dit d'une manière très expresse, que lorsque la mélancolie dure longtemps, elle peut se transformer en stupidité et en manie, et qu'il n'est pas rare qu'un délire furieux se termine en une diathèse atrabilaire; que ces deux formes se remplacent mutuellement comme la fumée et la flamme; qu'en effet, si dans la mélancolie le cerveau et les esprits animaux sont comme obscurcis par la fumée et par d'épaisses ténèbres, la manie peut être regardée comme un incendie allumé pour les dissiper (*de anima brutorum*, p. 245 et 255). — Etmüller n'est pas moins explicite : ce qui prouve, dit-il, que la manie et la mélancolie ne diffèrent pas au fond, c'est que toutes deux peuvent se transformer l'une dans l'autre (*opera omnia*, p. 878). — « Il n'est aucune sorte de manie, dit aussi Jos. Frank (1), qui ne puisse être réunie à une autre quelque-

(1) Cet auteur a décrit dix formes de manie dans lesquelles il fait rentrer tous les genres d'aliénation mentale savoir : manies hypochondriaque, chimérique, gaie, mélancolique, fantastique, érotique, furieuse, démence, idiotisme, manie cahe.

fois d'un aspect tout différent. Très souvent on voit se compliquer entre elles ou se *succéder* les unes aux autres, la manie chimérique et la gaie, ou la gaie et la mélancolique et la fantastique, ou bien encore l'érotique et la furieuse..... Du passage d'une forme de manie dans une autre, ainsi que de leur fréquente complication, nous concluons que les manies, quelque forme qu'elles présentent, ont cependant de la liaison entre elles dans le principe, qu'elles reçoivent leur type souvent des circonstances fortuites, et que leur nature intrinsèque dépend peu des formes variées qu'elles prennent. » (T. III, p. 207.) — Ces citations, qu'il serait sans intérêt de multiplier, prouvent bien que les anciens avaient observé la transformation de la manie en lypémanie, et réciproquement, qu'ils considéraient ces deux maladies comme étant de même nature, comme n'en faisant qu'une au fond, et ne différant l'une de l'autre que par leur appareil symptomatique. Cette manière d'envisager les vésanies, qui a été très générale jusqu'à ces derniers temps, ne laissait évidemment point de place pour concevoir le type de la folie à double forme, celle-ci ne pouvant être qu'une modification symptomatique survenue dans une même unité morbide.

Ainsi, Pinel parle en plusieurs endroits de la dégénérescence de la mélancolie en manie (*Traité méd. phys.* etc., p. 186). Il dit qu'il est fréquent de voir dans les hôpitaux l'idiotisme guérir par un accès de manie ; que quelques-uns des malades qu'on amenait à Bicêtre, surtout parmi les plus jeunes, après avoir demeuré des mois ou même des années dans un *idiotisme absolu*, — lisez dans un état de stupeur mélancolique, — devenaient maniaques durant vingt à trente jours, et guérissaient ensuite par une sorte de réaction inattendue. — Rien dans ce passage ne laisse supposer que Pinel considère ces deux phases de dépression et d'exaltation comme faisant partie d'un accès unique de folie.

Pour Frank, pas plus que pour Pinel il n'existe une vésanie spéciale, essentiellement caractérisée par la succes-

sion d'un accès de manie à un accès de mélancolie; mais cette succession peut avoir lieu, parce que toutes les manies ne sont au fond qu'une même affection recevant leur type de circonstances fortuites.

Pour Jaquelin Dubuisson (*des Vésanies* p. 616), la manie et la mélancolie se compliquent l'une et l'autre, ou bien elles se convertissent l'une dans l'autre, par une sorte de métaptose, ce qui en peut opérer la guérison. Quand les symptômes de la manie sont prédominants, ce qui est l'ordinaire, c'est qu'on a affaire à une manie périodique, dont les accès au lieu d'être séparés par des intervalles lucides, le sont par des symptômes d'hypocondrie, de mélancolie ou de démence, suivant qu'il y a complication de la manie avec l'une ou l'autre de ces maladies. — Dubuisson a fait faire un pas à la question en reconnaissant un état maniaque, dans lequel les crises d'excitation sont séparées, non plus par des intervalles de raison, mais par des périodes de folie dépressive.

Esquirol est encore allé plus loin : d'après lui, il n'est pas rare de voir la manie alterner d'une manière très régulière avec la phtisie pulmonaire, l'hypocondrie et la lypémanie. (*Mal. mentales*, t. II, p. 470.) — C'est la première fois que paraît le mot alterne; cependant pour Esquirol, il ne s'agit pas ici d'une seule et même maladie, mais toujours de deux maladies qui se succèdent d'une manière plus ou moins régulière, et qui se compliquent pour former des composés binaires ou ternaires. La lypémanie se complique avec la manie; la démence avec la manie et la lypémanie. (T. I, p. 79 et 80.) — M. Baillarger, commentant ces passages d'Esquirol et quelques autres (*An.* 1854, p. 373), — a établi que cet auteur avait, ainsi que ses devanciers, vu deux maladies, là où selon lui il n'en existe qu'une. On ne peut cependant refuser à Esquirol d'avoir bien signalé l'alternance des formes maniaques et lypémaniques, ainsi que leur régularité. Il cite même le fait d'une dame qui passait trois mois dans la lypémanie, trois dans la manie,

puis quatre, plus ou moins dans la démence. Il est évident que ce mot démence qu'on a reproché à Esquirol, avait pour lui une toute autre signification que celle qu'elle a de nos jours. Je produirai du reste plus loin quelques observations de démence véritable se compliquant de folie à double forme.

Enfin, Griesenger, en décrivant ces alternatives de la mélancolie et de la manie, se sert même du mot *cycle*, pour désigner l'alternance de ces deux formes chez le même malade. Il ajoute encore qu'elle est régulière comme lorsque la maladie débute toujours à une certaine époque de l'année; qu'en général la mélancolie survenue en hiver est remplacée au printemps par une manie, qui en automne se transforme de nouveau en mélancolie. Il fait aussi remarquer qu'il y a des crises de manie, qui reviennent tous les ans, ou tous les deux ou trois ans, laissant entre elles des intervalles complètement libres. C'est là, ajoute-t-il, une forme fâcheuse de véritable épilepsie psychique, qui partage avec l'épilepsie ordinaire la gravité du pronostic. Il insiste enfin sur ce fait, que des cas de manie sont précédés d'un état d'anxiété, d'inquiétude qui est un véritable stade mélancolique, et qui peut durer de quelques jours à une année, sous une forme plus ou moins intense et avec des rémissions plus ou moins rapprochées. Dans la seconde édition de son ouvrage, postérieure aux travaux de MM. Baillarger et Falret, Griesenger accepte du reste la folie à double forme telle que l'ont comprise ces médecins. — Griesenger a décrit, bien mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui, ce passage de la mélancolie en manie, et lui a accordé beaucoup plus d'importance. Il a même dit qu'il n'est pas rare de voir toute la maladie consister dans un *cycle* de ces deux formes. Griesenger est le vrai précurseur de Falret.

Celui-ci écrivait dans la *Gazette des hôpitaux* (14 janvier 1851) : « Il est une *forme spéciale* de la folie que nous appelons *circulaire*, et qui consiste, non, comme on l'a dit fréquemment, dans l'alternative de la manie et de la mélancolie, mais dans la succession régulière de ces deux formes. »

colie, séparées par un intervalle lucide plus ou moins prolongé, mais dans le roulement de l'exaltation maniaque, simple suractivité des facultés, avec la suspension de l'intelligence. Une période d'exaltation alterne avec une période ordinairement plus longue d'affaiblissement. Il n'y a généralement ni véritable aliénation partielle, ni aliénation générale ; c'est en quelque sorte le fond de chacune de ces formes sans leur relief. Chose remarquable ! chacun de ces deux états pris à part est plus curable que les manies et les mélancolies ordinaires, et leur réunion constitue toujours une forme incurable des maladies mentales. »

Falret est donc le premier qui ait considéré comme une *forme spéciale* de la folie, forme qu'il a nommée *circulaire*, ces alternatives d'excitation maniaque et de dépression mélancolique, que presque tous les auteurs qui se sont occupés des maladies mentales avant lui, avaient signalées et décrites avec plus ou moins de soin, mais sans en faire une entité morbide, distincte de la manie et de la mélancolie. Cependant Falret ne paraît pas, à cette époque, s'être encore proposé de dénommer une entité morbide nouvelle ; il paraît plutôt avoir été préoccupé de créer le type circulaire à côté des types continu, intermittent et rémittent.

Cela est si vrai, que l'année suivante, Guislain écrivait (*Leçons sur la phrénopathie*, t. I, p. 152) : « J'ai pu constater la mélancolie alternant avec la manie ; d'autres fois, j'ai observé une fusion complète de ces deux phénomènes, comprenant à la fois la tristesse et la violence. Je soigne en ce moment un malade qui est mélancolique tous les quatre jours, et maniaque le reste du temps. » Guislain qui devait connaître alors l'opinion de Falret, n'eut pas manqué de la rappeler, soit pour la contredire, soit pour l'admettre s'il eût reconnu dans cet auteur l'intention d'établir une nouvelle espèce morbide.

De son côté, M. Billod disait (*Intervalles lucides chez les aliénés. Annales*, 1852) : « Que la manie est plus rarement

intermittente qu'on ne le pense ; qu'assez souvent on voyait des individus présenter à des intervalles plus ou moins réguliers, des perturbations avec exaltation de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté, qui cessaient complètement après une durée variable. Mais que pour l'observateur attentif, l'état mental qui leur succédait était loin d'être normal, qu'on observait ordinairement alors une teinte de mélancolie, qu'il se produit alors des troubles de la sensibilité et de l'intelligence, qui restent intérieurs et inaperçus, tant parce que les malades n'en ont pas conscience, que parce qu'ils sont peu expansifs, et semblent concentrer en eux-mêmes ce qu'ils éprouvent. — Si pas plus que Guislain, M. Billod ne fait allusion aux nouvelles idées de Falret, c'est évidemment qu'il ne leur prête pas la portée de séparer un nouveau genre de folie.

Cependant Falret dans ses leçons cliniques des maladies mentales (janv. 1854, p. 249), revient sur sa folie circulaire, en trace les principaux caractères et dit très expressément en parlant de la succession de la manie et de la mélancolie : « ce fait nous a paru un fait assez important pour servir de base à une *forme particulière* de maladie mentale, que nous appelons *folie circulaire*, parce que l'existence de ce genre d'aliénés roule dans un même cercle d'états maladifs, qui se reproduisent sans cesse fatalement, et ne sont séparés que par un intervalle de raison d'assez courte durée. » Il fait en plus remarquer que les deux états qui constituent la folie circulaire ne sont ni la mélancolie, ni la manie proprement dites, qu'ils n'en sont que le fond sans leur relief. Il ajoute que l'exaltation s'accuse par une activité extrême des facultés, avec besoin incessant de mouvement et de désordre dans les actes, mais que l'incohérence des idées est moindre que dans la manie ; que d'autre part, la dépression physique et morale peut être portée jusqu'à la suspension des facultés physiques et morales, mais qu'il n'y a pas lésion restreinte de l'intelligence, et prédominance de cer-

tains délires bien déterminés, comme dans les mélancolies ordinaires. — Il dit encore que la période mélancolique est presque toujours la plus longue, et termine en observant que « ces deux variétés de la manie et de la mélancolie, qui prises isolément sont plus curables que les autres, présentent la gravité la plus grande lorsqu'elles se trouvent réunies pour former la folie circulaire ».

La question était donc bien préparée quand, très peu de temps après (31 janv. 1854), M. Baillarger donna lecture à l'Académie de son mémoire sur *la folie à double forme*. Dans ce travail la nouvelle entité morbide est nettement établie. « Il est impossible, dit l'orateur, de considérer isolément et comme deux affections distinctes, l'excitation et la dépression qui se succèdent chez le même malade. Cette succession en effet, n'a pas lieu au hasard, et j'ai pu m'assurer qu'il existe des rapports entre la durée et l'intensité de ces deux états, qui ne sont évidemment que deux périodes d'un même accès. La conséquence de cette opinion, c'est que ces accès n'appartiennent en propre, ni à la mélancolie, ni à la manie. Mais qu'ils constituent un *genre spécial d'aliénation mentale caractérisé par l'existence régulière de deux périodes, l'une d'excitation et l'autre de dépression.....* C'est ce genre de folie que je désignerai provisoirement sous le nom de *folie à double forme*. » Il est certain que Falret n'avait encore rien dit d'aussi positif. Cependant la revendication de priorité qu'il fit quinze jours plus tard (14 janv.), en lisant à l'académie son mémoire sur la folie circulaire, qui complète celui de M. Baillarger sur la folie à double forme, doit être prise en considération. Il ne m'appartient point de prononcer dans le débat qui s'éleva à ce sujet entre ces deux savants. Je n'en veux retenir qu'une chose : c'est que tous les deux ont à peu près également contribué à séparer une espèce morbide nouvelle, identique, bien qu'ils ne l'aient pas exactement définie de la même manière, et qu'ils lui aient imposé un nom différent. Ces deux dénominations sont restées l'une

et l'autre dans la science, parce que toutes les deux mettent plus particulièrement en relief l'un des deux caractères essentiels de la maladie; la première, sa double nature expansive et dépressive, la seconde, le retour périodique, et presque toujours dans le même ordre des accès, de sorte que la maladie dans sa marche semble décrire un cercle.

Des travaux assez nombreux ont paru depuis cette époque sur la folie circulaire ou à double forme, bien que la nouvelle entité n'ait pas été admise sans conteste par tous les aliénistes. Morel et M. Dagonet lui refusent une place distincte dans le cadre nosologique, et n'en parlent qu'à propos de la marche de la folie. « Quelquefois, se borne à dire ce dernier, la manie alterne avec des accès de lypémanie, et alors elle donne lieu à une forme remarquable d'aliénation mentale, qui a été désignée sous le nom de folie circulaire, ou de folie à double forme... MM. Falret et Baillarger ont plus particulièrement appelé l'attention sur ce sujet... Nous avons observé quelques rares exemples de cette forme de manie alternante, dont le pronostic paraît être ordinairement grave. — Suit une courte observation. (*Traité des mal. ment.*, 1876, p. 194.)

— Marcé au contraire en fait une forme spéciale importante, et lui consacre un assez long chapitre. (*Mal. ment.*, 1862, p. 337.) M. Ach. Foville lui fait aussi une place à part dans son essai de classification, et lui consacre un article. (*Dic. Jacoud*). — Il en est de même de M. Ritti. (*Dict. Dechambre*.)

— Je citerai encore parmi les travaux à consulter, un article de Delaye (*Études sur la folie à formes alternes, Journ. de méd. de Toulouse*, 1860); les thèses de Geoffroy (1861) et de Bachelez (1871); une étude de M. Fabre sur la folie paralytique circulaire (*An.* 1874, t. XI, p. 196); diverses observations de MM. Lunier et Bonnet (*Arch. cliniques des mal. ment.*); un rapport médico-légal, sur un cas de folie à double forme, de Girard de Cailleux (*An.* 1860, t. VI, p. 83) et quelques observations éparses dans les *Annales médico-psychologiques*.

II. FAITS PARTICULIERS.

Les observations qui suivent sont toutes inédites. Je les ai exclusivement recueillies dans mon service, c'est-à-dire que j'ai suivi longtemps les malades et que j'ai pu contrôler à loisir chaque diagnostic. Je me suis efforcé de reconstituer l'histoire de chaque malade depuis l'origine de sa folie, afin d'en mieux pouvoir déterminer la nature et la marche.

Ce travail m'a été rendu facile pour certains malades plusieurs fois traités à l'asile avant que j'en prisse le service, grâce aux notes laissées dans leur dossier par mon savant prédécesseur M. le docteur Etoc-Demazy. C'est en compulsant ces notes que j'ai pu me procurer les documents antérieurs à ceux qu'il m'a été donné de recueillir par l'observation directe de ces malades.

Sans entrer, au sujet de chaque fait, dans des détails trop minimes et qui eussent été fatigants pour le lecteur, je me suis cependant appliqué à n'omettre aucun de ceux qui m'ont paru utiles, pour bien caractériser chaque état morbide. Quel que fut mon désir d'être concis, je ne pouvais pas oublier que ce sont souvent les détails qui donnent aux faits vésaniques leur physionomie particulière, qui les différencient et qui en font dès lors le principal intérêt.

Première Observation. — Folie à double forme ou circulaire. — Accès nombreux venant à époques irrégulières. — Marche ascendante de la maladie. — Période d'agitation caractérisée par une longue durée. — Violence extrême du délire des actes, du désordre des idées, prédominance des idées érotiques et de persécution. Période de dépression caractérisée aussi par sa longue durée, mais par l'absence d'un délire étendu. Persistance de la tristesse pendant l'intervalle lucide qui est toujours incomplet. — Point d'hérédité.

M^{me} M... avait quarante-sept ans, lorsqu'elle entra pour la première fois à l'asile (23 novembre 1870). Cette dame a reçu une éducation assez complète; elle est intelligente,

laborieuse, ordonnée, pieuse sans exagération, et dans une belle position de fortune. Sans être artiste, elle s'occupe avec quelque succès de peinture; mariée jeune, elle n'a jamais eu d'enfant; elle voit peu de monde, son existence est celle d'une bonne bourgeoise. Depuis vingt ans au moins, elle souffre de névralgies dans la tête, à part cela, sa santé générale a toujours été bonne; il est à remarquer qu'il n'y a point d'aliénés dans la famille. La menstruation est régulière.

Elle avait eu, il y a trois ans, des contrariétés avec ses locataires, et fut forcée de changer de logement. C'est à cette époque que semblent remonter les débuts de la folie. M^{me} M... commença à s'inquiéter de tout, à se croire perdue, à craindre de manquer. Son caractère présenta sur toutes choses une indécision qu'il n'avait point eue jusqu'alors; elle devint incapable de prendre une résolution. C'étaient des lamentations continuelles. — Plus tard elle présenta une certaine exaltation, devint plus mondaine, fit des dépenses supérieures à celle que lui permettaient sa fortune, puis se les reprocha bientôt. Peu après, les idées devinrent plus troublées, elle se mit à parler seule, eut peur de l'enfer, se crut coupable, empoisonnée, devint absolument incapable de rien faire, cessa tout exercice religieux; elle crut avoir été violée par les Prussiens... Quand elle fut conduite à l'asile, son état était profondément mélancolique, et ne changea point durant les cinq semaines qu'elle y passa... (Retirée le 30 Décembre 1870.) — Pendant deux ans, cette malade put rester avec son mari présentant des alternatives d'une tristesse et d'une excitation qui n'étaient point extrêmes.

Le 29 novembre 1872, M^{me} M... dut être ramenée à l'asile. Elle était dans un état d'exaltation très grande, ne pensait qu'à faire des préparatifs de toilette pour le mariage d'une nièce. Cette femme d'ordinaire si réservée, chantait des chansons obscènes, se livrait à des danses lascives incomplètement vêtue, fatiguait ses connaissances de ses visites, durant lesquelles elle tenait les propos les plus inconvenants et les plus décousus; courait les magasins, achetait sans se rendre compte. Après trois mois d'un traitement qui consista surtout dans l'isolement, les bains avec affusions et l'emploi des préparations narcotiques (opium, chloral, bromure de potassium), l'agitation céda peu à peu pour faire place à une phase de tristesse durant laquelle M^{me} M... devint presque inerte; puis, un mois plus tard, cette période céda à son tour. L'amélioration devint très notable, la malade ne déraisonnait plus, elle s'occupait à des travaux d'aiguille,

mais il lui restait encore un peu de tristesse. Sa sortie de l'asile eut lieu le 31 mars 1873.

M^{me} M... y rentrait le 10 juin, très agitée, ne dormant plus, tenant les propos les plus obscènes, incohérente, bruyante, parlant avec une volubilité extrême, ayant des hallucinations de l'ouïe et de la vue plus manifestes que la précédente fois, mais assez faibles encore, qui la mettaient en communication avec la Vierge, les saints, ses amants... Elle écrivait des lettres interminables à tout le monde, au ministre, au préfet, au directeur de l'asile, au médecin, à ses amis ou à ses ennemis supposés, car il se mêlait des idées de persécution à son délire. Dans ces lettres toujours très piquantes et souvent ordurières, elle se plaignait de tout le monde et de toutes choses, mais surtout de son mari qui la faisait illégalement séquestrer par jalousie. — Cet état dura deux grands mois, puis vint la période de tristesse qui dura six semaines. — La malade ne délirait plus, mais elle ne pouvait s'occuper à rien et sentait sa tête faible... Elle demanda avec instance sa sortie et l'obtint.

Cette rémission ne fut pas longue : dix jours après (30 décembre), M^{me} M... était réintégrée de nouveau dans un état d'agitation extrême, ou plutôt elle revenait d'elle-même à l'asile, car il est à remarquer que quand elle est dans cet état, l'asile est pour elle un véritable aimant ; elle rôde sans cesse autour, vient voir le médecin, le directeur, les sœurs ; on ne peut l'éloigner, et ce manège dure tant que n'ont pas été remplies les formalités d'admission. Alors elle entre en fureur et réclame contre sa séquestration illégale, tout en déclarant qu'elle ne veut pas quitter la maison, mais qu'elle veut y être libre comme infirmière, surveillante en chef ou directrice. Cette fois la crise aigue dura quatre mois sans un instant de rémission. La malade frappait, déchirait, brisait, dès qu'on tentait de la laisser libre, douze à quinze carreaux de vitres avant qu'on ait pu la ressaisir. Elle injurait, était graveleuse dans ses propos, ne dormait pas, ne s'habillait qu'avec des lambeaux de vêtements qu'elle voulait toujours remanier, changer de forme pour les mettre plus à la mode. Elle avait des hallucinations multiples, mais surtout des hallucinations génitales. Ses réparties étaient vives et spirituelles, car plus M^{me} M... est agitée et plus elle a d'esprit. Sa verve ne tarit pas alors. C'est aussi en vain qu'on cherche à limiter sa correspondance, elle écrit sur tout ce qu'elle trouve, papiers d'emballage, journaux, feuillets de livres, sur ses serviettes de toilette ; elle écrit avec une plume, avec un crayon, avec un

charbon, avec des pinceaux, objets qu'elle est habile à dérober ou à confectionner. Toutes ses lettres sont remplies de reproches, de menaces, de récriminations, de déclarations amoureuses; elles s'adressent à toutes les autorités imaginables. — Vers le milieu d'avril cette grande agitation commença à baisser; vers les premiers jours de mai la tristesse était revenue. Peu après il y eut une profonde prostration qui se dissipa à son tour pour faire place à un état de calme sans délire, et M^{me} M... put sortir de l'asile (21 mai 1874), mais elle était encore fort triste.

Elle y revint d'elle-même le 27 octobre, s'étant échappée de chez elle. Pendant les quelques mois passés auprès de son mari, son état était demeuré stationnaire. Morose, apathique, honteuse de ce qu'elle avait fait et dit pendant son excitation, car elle se souvenait de tout parfaitement, M^{me} M... pleurait souvent, s'isolait de toutes ses connaissances, ne pouvait s'occuper à rien de sérieux dans son intérieur, avait le spleen selon sa propre expression, et vivait sous le poids de cette unique pensée, qu'une nouvelle période d'excitation rendrait nécessaire son retour dans un asile, et qu'elle devrait y finir ses jours. — La crise d'agitation fut encore plus violente s'il se peut que les précédentes. Comme toujours la malade avait pris son mari en grippe; elle déclarait vouloir se séparer, rester toujours ici, y faire venir sa mère, son mari, le docteur G. On leur donnerait une loge, car ils étaient plus fous qu'elle; elle serait surveillante en chef et directrice... Il y a tant d'abus à corriger, la supérieure est si incapable, les sœurs sont si mauvaises, toutes sont des femmes de mauvaise vie, qu'il faut chasser d'une honnête maison... Il y avait surtout prédominance du délire érotique; M^{me} M... ne se contentait plus de prononcer des paroles obscènes, de faire des gestes indécents; mettant à profit son talent de peinture, elle dessinait au pouce et de grandeur naturelle, sur les murs de sa cellule, avec ses fécès délayées, les scènes les plus risquées de l'Arétin. Elle voyait encore la Vierge, ce qui n'avait rien de surprenant, puisqu'elle était bien apparue à de petites bergères qui ne la valaient pas; mais elle recevait aussi la nuit d'autres visites plus agréables. On la violait jusqu'à quinze et vingt fois. Elle se disait le matin brisée des excès auxquels on s'était livré sur sa personne, c'était tantôt l'un, tantôt l'autre qu'elle accusait, et elle nous apostrophait vivement d'oser bien nous présenter devant elle après notre indigne conduite. — Cette crise dura cinq mois, puis M^{me} M... put encore quitter l'asile durant la phase de mélancolie (31 mars 1875).

Ce fut pour y rentrer une cinquième fois, trois mois plus tard (27 août). — Cette nouvelle attaque dura huit mois. Le délire y resta au fond de même nature que dans les précédentes, mais il fut un peu moins aigu et présenta souvent des intermittences mal dessinées qui m'ont fait supposer plusieurs fois le retour prochain de la période dépressive. Pendant quelques jours la malade proférait les injures les plus grossières, les plus déshonnêtes, barbouillait les murs de sa cellule avec ses matières fécales, en y traçant toujours des dessins orduriers, tourmentait les autres malades, cherchait à les exciter contre moi, contre mes internes, contre les sœurs, nous frappait, nous crachait au visage, voulait voyager, aller au théâtre, s'attifait ridiculement, etc., puis il survenait quelques jours de mélancolie durant lesquels M^{me} M... était dans un état de grande prostration, parlant et mangeant à peine, n'ayant plus aucun goût de toilette, ni de voyage ; indifférente à ce qui se passait autour d'elle, mais conservant une conscience assez nette de son étrange situation et la déplorant quand on lui en parlait. Ces alternatives d'excitation et de dépression firent place peu à peu à un état mental plus stable qui se prolongea plusieurs mois, et dans lequel M^{me} M... était plutôt gaie que triste, mais sans que son excitation exigeât aucunes mesures coercitives. M^{me} M... pouvait même sortir en ville avec son mari, dîner chez elle quelquefois, puis elle rentrait à l'asile sans faire aucunes difficultés, ce qui ne l'empêchait pas de réclamer le lendemain ou le jour même, contre sa séquestration arbitraire, contre la dureté de ce mari jaloux, qui ne voulait pas qu'elle fut à Paris, aux bains de mer, en Allemagne... Elle écrivait lettres sur lettres aux autorités pour se plaindre des procédés dont elle était victime, pour demander à être nommée directrice de l'asile. La supérieure lui ayant dit un jour qu'on ne pouvait confier cette position qu'à une religieuse, elle se confectionna bien vite un costume de sœur assez réussi avec ses vêtements, et le lendemain elle se présenta à ma visite dans cet accoutrement. Il n'y manquait que la cornette, n'ayant rien trouvé pour se la faire. Elle avait aussi pris l'un de mes internes en grande affection, et l'appelait son fils adoptif ; quant à moi j'étais son mari de la main gauche... La phase de dépression franche succéda à cet état vers la fin de mars 1876, et la malade put encore quitter l'asile dans un état d'amélioration relative (29 avril). — Il est à remarquer que bien qu'elle eut alors cinquante-un ans, M^{me} M... n'avait jusqu'alors éprouvé aucun trouble dans ses fonctions menstruelles. Il se peut que le travail lent de la ménopause

n'ait pas été étranger chez cette malade au développement de la folie et à ses poussées d'érotisme.

Une nouvelle crise d'agitation nécessita une nouvelle réintégration le 10 janvier 1877. — Pendant les huit mois passés chez elle, M^{me} M... était restée à peu près incapable de rien faire, de rien ordonner dans sa maison. Elle craignait une rechute, la prévoyait, avait des accès de désespoir et disait souvent que, sans la religion et la crainte de l'enfer, elle voudrait mourir tout de suite. Ainsi, bien que la rémission fut très marquée, la lucidité n'a jamais été complète. — Quatre à cinq jours seulement avant que de rentrer à l'asile, elle devint un peu agitée ; elle ne tenait plus en place, ne dormait plus, mangeait davantage et était constipée. Lorsqu'on la ramena l'excitation était déjà à son comble. — Comme toujours M^{me} M... se mit à casser des vitres, à tenir des propos orduriers, à dessiner sur les murs, à tracasser les autres malades. De plus, elle ne voulait plus porter ses vêtements et déchira draps et couvertures pour s'en faire un costume. Elle effondra son matelas, son oreiller et éparpilla laine et plume sur le plancher de sa cellule. En même temps qu'elle brisait, détruisait tout ce qui ne lui appartenait pas, elle respectait ses propres effets. Cet état persista plusieurs mois avec les variantes déjà connues, puis l'agitation disparaissant graduellement, fit place à un affaiblissement complet qui céda à son tour en partie, et la malade devenue seulement triste et très préoccupée de sa position, dont elle se rendait alors parfaitement compte, demanda sa sortie (30 novembre 1877).

M^{me} M... put cette fois rester chez elle près de deux ans, dans l'état demi-lucide déjà décrit. Mais elle dut être ramenée à l'asile le 13 septembre 1879. Pendant deux mois, son agitation a été plus vive peut-être qu'elle ne l'avait jamais été aux précédentes crises. — On ne saurait se faire idée de tout ce qu'elle a inventé pour se rendre désagréable, pour jeter le trouble dans l'établissement, de la crudité de ses propos, de sa malpropreté intentionnelle, des dégâts matériels qu'elle a faits ou tenté de faire, et tout cela avec malice, sachant qu'elle faisait mal. Par le froid rigoureux de l'hiver que nous venons de subir, elle s'est toujours admirablement portée, quoiqu'il n'ait pas été possible, à cause de son indocilité, de lui faire prendre des précautions hygiéniques convenables. Vers le milieu de décembre, l'agitation s'est un peu calmée et j'ai pu cesser d'isoler la malade qui est en ce moment dans sa période de transition, c'est-à-dire que l'excitation continue d'être fort vive, mais sans s'élever jus-

qu'à l'état maniaque aigu. M^{me} M... se borne à demander à sortir en toute liberté, à faire venir à l'asile son mari, sa nièce, son médecin ordinaire, à surveiller, à devenir supérieure de la maison, à remplacer les sœurs gardiennes qui sont des femmes perdues par des personnes de son choix, et sur lesquelles elle aura toute autorité, à écrire toutes ses récriminations, à martyriser des oiseaux sous prétexte de les soigner, de les apprivoiser, etc... Cette période, qui se prolonge d'ordinaire plusieurs mois, est assurément celle pendant laquelle cette pauvre femme jouit le plus de ses facultés qui ont alors une activité dévorante, elle se trouve presque heureuse, c'est son bon temps. Dans quelques semaines elle sera peut-être tout à fait lypémanique, puis elle passera par une période demi-lucide et triste, qui sera le pendant de l'état actuel. — Tel est le cercle dans lequel depuis dix ans cette dame tourne invariablement, et dont il est fort à craindre qu'elle ne puisse jamais sortir.

J'ai placé cette observation la première parce qu'elle est une description presque complète de la folie à double forme, on y trouve à peu près réunis tous les symptômes indiqués par les auteurs comme caractérisant cette espèce de folie. De plus la marche de la maladie offre aussi presque toutes les variétés décrites depuis les manifestations les plus légères, jusqu'aux paroxismes les plus violents.

Au début et pendant trois années, M^{me} M... ne présentait guère que des irrégularités de caractère. Elle n'était pas encore folle ; mais un observateur attentif eut pu déjà prévoir ce qui allait arriver. Sous l'influence de quelques contrariétés, l'âge critique aidant peut-être, cette femme d'un caractère jusque-là très égal, devient fantasque. Elle commence par être triste, préoccupée, craintive, indécise, elle néglige les soins de son ménage. Puis, sans motif appréciable, ses facultés engourdies s'exaltent, elle devient mondaine, a des goûts de toilette, achète, dépense, remue tout dans sa maison, fait des visites, des projets, veut voyager, ne doute plus de rien et déploie en toutes choses une activité qu'on ne lui connaissait pas. Ces deux états mentaux si

différents se succèdent plus ou moins rapidement. Mais comme ils n'ont encore rien de bien exagéré, ils n'appellent qu'assez tard l'attention du mari et celle de l'entourage. En réalité il n'y a pas encore une seule idée délirante, pas un seul acte déraisonnable en soi ; tout peut encore passer sur le compte de la bizarrerie. — Ce ne sera que plus tard et en rappelant ses souvenirs, qu'on reconnaîtra qu'à cette époque déjà, M^{me} M... n'était plus tout à fait dans son état normal, et qu'on trouvera dans ces phases alternantes de dépression et d'excitation légères, le début des troubles mentaux graves qu'on sera bientôt forcé de constater.

C'est bien là le premier degré de la folie circulaire, celui qu'on ne voit que rarement dans les asiles, et qui échappe d'ordinaire à l'observation des aliénistes, parce que les malades restent dans leurs familles, qu'ils ne consultent pas, et qu'il est même assez rare que d'autres consultent pour eux.

Ce fut pendant la période de dépression qu'eut lieu la première entrée à l'asile. Les symptômes étaient devenus assez graves pour inquiéter ; il y avait une inertie presque complète avec craintes d'empoisonnement, de viol, peur de l'enfer ; on voit déjà poindre les idées de persécution. Cependant l'état de la malade étant resté quelques semaines stationnaire, on la retira et pendant deux ans encore, elle put vivre avec son mari, tout en présentant des alternatives de tristesse et d'excitation plus grandes qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, mais qui ne l'étaient pas assez pour rendre la vie commune tout à fait impossible. Les crises maniaques devenant de plus en plus aiguës, il fallut bien réintégrer la malade à l'asile au moins pendant leur durée.

Je n'insisterai pas longtemps sur les symptômes présentés pendant ces crises ; on a vu qu'ils étaient toujours les mêmes, qu'il me suffise de remarquer que sans changer de forme, ils ont toujours été en s'aggravant. Au début il n'y avait pas encore d'hallucinations, il ne s'en est réellement manifesté de bien appréciables que lors de la troisième admission,

c'est-à-dire après six ans de maladie. Ces hallucinations d'abord auditives et plus tard auditives et visuelles, n'ont point tardé à gagner la sensibilité générale. La malade a surtout présenté, dans tous ses accès maniaques, des hallucinations génitales d'une grande intensité. Elle était aussi devenue moins sensible au froid ; l'hiver elle effondrait son lit, couchait par terre incomplètement vêtue, imparfaitement couverte. Dans toutes les phases d'agitation, on remarque mêmes actes délirants, mêmes idées folles, même dévergondage, même étalage des sentiments les plus égoïstes, même attrait pour la malade à jeter le désordre partout, à se plaindre de tout, à injurier et à accuser tout le monde, à se rendre intentionnellement désagréable, à détruire tout ce qui ne lui appartenait pas ; même nécessité pour elle de déployer toujours et partout une activité dévorante ; elle ne vise qu'au mal, et éprouve un véritable plaisir à le faire. Cette femme est la plaie de l'asile, les autres malades la redoutent, la surveillance la plus active est souvent impuissante, ses délations calomnieuses appellent l'attention des autorités qui reçoivent d'elle lettres sur lettres, dans lesquelles elle ne laisse pas toujours percer son délire. Elle fatigue tout le monde sans se fatiguer jamais elle-même ; elle ne dort pas, mais toutes les autres fonctions se font bien, ses forces semblent décuplées. Qui a vu la malade dans une de ses crises d'agitation, l'a vue dans toutes ; il faut seulement forcer la note pour se faire idée de ce que sera la crise suivante. — C'est là du reste ce qu'on observe le plus ordinairement dans ce genre de folie.

Les périodes dépressives sont aussi toutes semblables les unes aux autres. Alors la malade ne délire plus, elle devient inerte, sans que la prostration aille cependant jusqu'à la stupeur. Les périodes dépressives se font surtout remarquer par leur durée plus longue encore que celle des périodes d'excitation. Elle se confondent avec l'intermittence qui n'est jamais bien complète, surtout depuis les derniers accès. Il

en résulte que l'existence de cette malade est véritablement partagée entre les deux états d'expansion et de dépression, et que chacun d'eux se dédouble lui-même. A l'agitation excessive succède une excitation modérée, qui pendant des semaines, des mois, diminue progressivement et c'est alors que la malade jouit de ses facultés plus qu'à toute autre époque de son existence. Elle est gaie, avenante, spirituelle sans méchanceté, toujours prête à rendre service, affairée, ne doutant de rien, voyant tout en beau. Cet état qu'elle voudrait perpétuer, car elle sait celui qui doit le suivre, est remplacé peu à peu par une tristesse qui s'accroît promptement jusqu'à la mélancolie complète, sans qu'au point de transition il y ait eu place pour une période lucide, d'une durée vraiment appréciable. La mélancolie diminue à son tour et la raison revient. Mais qu'elle raison!... La tristesse persiste ainsi que l'incapacité d'action, la malade a ce qu'elle appelle elle-même son spleen. Dans cet état elle se souvient très exactement de tout ce qui s'est passé pendant la période d'agitation; elle est honteuse et se chagrine de ce qu'elle a fait, de ce qu'elle a dit; elle demande pardon, elle n'ose plus paraître devant ses amis, et trop certaine du retour d'un accès aigu, elle déplore vivement sa situation; elle manque de l'énergie nécessaire pour suivre les conseils qu'on lui donne et se résigne à son triste sort. Cet état dure des mois, une année même, puis un jour cette dame se met à parler beaucoup, à ranger ou plutôt à déranger chez elle, à visiter ses amis, à faire des projets de voyage, et l'agitation atteint son paroxysme en quelques jours.

Une dernière remarque; c'est que contrairement à la règle, dans ce genre de folie, la malade n'est pas une héréditaire; j'ai pu avoir sur ce point des renseignements très précis.

Cette observation présente un autre côté intéressant; c'est que la folie a tendance à devenir continue. A chaque accès la période d'excitation se prolonge de plus en plus. Quand la

grande agitation cesse, il reste une excitation modérée pendant laquelle la malade offre les symptômes d'une véritable folie raisonnable. Elle ne dit rien qui ne soit à peu près sensé. Mais elle est instinctivement poussée à ne rien trouver de bien, à se plaindre de tout le monde, à faire des malices. C'est dans cette période intermédiaire qui se prolonge de plus en plus, que cette dame accable les autorités de ses réclamations, qu'elle écrit lettres sur lettres, dans lesquelles elle entasse avec un certain art les plus odieuses calomnies. Quelquefois il se fait une réaction pendant deux ou trois jours ; M^{me} M... devient douce comme un mouton ; elle pleure, demande pardon, fait les plus belles promesses ; puis on la retrouve excitable, acariâtre, impérieuse. Ces petites périodes qui forment le fond de son état intermédiaire, n'ont absolument rien de fixe, ni comme durée, ni comme intensité. Quand arrive la véritable dépression elle est moins grande qu'elle n'était aux premiers accès. Il y a donc lieu de craindre que l'état maniaque ne finisse par prédominer tout à fait.

Depuis que j'ai rédigé cette observation M^{me} M... a été retirée de l'asile, on la croyait mieux qu'elle n'était. Après quelques jours passés assez tranquillement chez elle, elle est redevenue impossible, mais cette fois on a cru devoir la placer dans un établissement particulier où elle n'a pas tardé à se montrer si désagréable, sans arriver cependant à l'état maniaque aigu, qu'on n'a plus voulu la garder, et qu'elle a été transférée de nouveau dans un asile public.

Depuis plus de cinq mois que la période maniaque est terminée, l'état mélancolique se fait cette fois longtemps attendre, la période intermédiaire que j'ai décrite se prolonge indéfiniment, et j'ai tout lieu de croire que cet état intermédiaire qui n'est ni la manie, ni la mélancolie proprement dites, mais qui se rapproche beaucoup de certaines formes de la folie raisonnante, va remplacer l'intervalle lucide et qu'il deviendra en quelque sorte l'état normal de cette femme.

M^{me} M... est rentrée chez elle de nouveau, après un an de séquestration. Si je suis bien informé, la malade pendant ce temps a présenté les symptômes ci-dessus décrits. Elle a été aussi désagréable que possible, et le médecin a été heureux de la remettre à son mari dès qu'est survenue la période de dépression. Elle persiste depuis près d'un an, mais n'est plus très accentuée. La malade quitte peu sa maison, a conscience de ses états antérieurs, tout aussi bien que de son état actuel. Elle s'isole, n'ose pas visiter ses amis, et vit dans la crainte perpétuelle d'une rechute qui rendra nécessaire une nouvelle séquestration. On ne saurait véritablement concevoir une existence plus malheureuse.

* *Observation.* — Accès multiples venant irrégulièrement. — Période d'agitation souvent vive, mais relativement courte — Dépenses folles. — Préoccupations politiques, religieuses, loquacité, idées de grands, etc. — Période de dépression bien marquée, plus longue en général que la précédente. — Inertie de la malade, mais absence de délire proprement dit. — Intervalles lucides assez complets, de durée variable. — Hérédité.

M^{me} C... a trente-six ans. — Sa mère est morte dans un asile, un de ses frères est peu intelligent et se livre à la boisson, sa sœur qui est mariée passe aussi pour être peu intelligente. — M^{me} C... est au contraire d'une intelligence vive; mais elle est fort impressionnable. Sa position de fortune est aisée; elle a beaucoup lu, sa moralité est irréprochable. — Dès l'âge de sept ans M^{me} C... aurait eu une perte assez abondante et plus tard quelques crises hystériques. — Mariée à dix-huit ans à un commerçant, elle était alors assez mal réglée, ce qui ne l'a pas empêchée d'avoir assez rapidement six enfants, dont cinq vivent. — Elle avait aussi des fleurs blanches abondantes qui ont disparu totalement depuis cinq à six ans. — Mère de famille très dévouée, M^{me} C... vivait beaucoup dans son intérieur.

Depuis cinq à six ans son caractère se modifiait d'une manière appréciable pour son mari et pour les personnes qui vivaient dans son intimité. Il devenait moins égal. Tantôt elle s'occupait avec ardeur des soins de la famille, tantôt elle les négligeait complètement. Une perte d'argent assez

importante que son mari fit à cette époque, n'a sans doute pas été sans influence sur les changements qui s'observaient dans l'état mental de la malade et ceux-ci s'aggravèrent bientôt par suite de quelques dissensions de famille. La peine qu'elle en ressentit porta le dernier coup à un organisme déjà fortement ébranlé.

M^{me} C... est conduite à l'asile le 13 octobre 1876. — Le certificat d'admission est ainsi conçu : « Intempérance et dévergondage de langage excessifs, allant jusqu'à l'épuisement des forces physiques, pour recommencer de nouveau après un temps plus ou moins long de prostration et de taciturnité. Menaces et voies de fait compromettant sérieusement la sécurité des enfants et des personnes de son entourage. — D^r Moisant.

M^{me} C... ne resta cette première fois que six semaines à l'asile et je ne pus assister qu'à l'évolution de l'accès de manie ; mais la forme de son délire permit cependant de porter le diagnostic.

Durant son séjour elle y fut fort agitée, chantant presque toutes les nuits, brisant à tout instant les vitres et les meubles de sa chambre, déchirant ses vêtements, etc... On n'obtenait un peu de sommeil que par des moyens artificiels ; des bains fréquents, souvent prolongés, accompagnés quelquefois de légères irrigations, n'apportaient qu'un calme relatif et très momentané. — La loquacité était si grande que la malade avait souvent la voix enrouée et presque éteinte. — Chaque jour elle me racontait son histoire depuis son enfance mais avec une telle incohérence, qu'il était impossible de suivre les détails d'une narration qu'elle ne manquait guère d'émailler de traits fins et incisifs. Elle passait sans transition d'un sujet à un autre. Ce qui revenait le plus souvent, c'est qu'elle appartenait à une grande famille ; que de son côté, comme du côté de son mari, elle avait des alliances avec les plus grands personnages, mais qu'elle ne les voyait pas parce que sa position de fortune était trop modeste, ne possédant guère que 150,000 fr. — Ainsi il y avait chez la malade des idées de grandeurs, mais non de fortune exagérée. Cette petite fortune, qu'elle voudrait au moins conserver intacte pour ses enfants, est même fort compromise. Son mari la mange pour la république et c'est pour cela qu'elle veut se séparer de lui. Si elle ne quitte pas son mari, ses enfants seront ruinés. Elle reconnaît d'ailleurs que c'est un fort galant homme, qu'il vaut même mieux qu'elle ; mais il a des passions vives, il l'épuise, elle a déjà eu six enfants et elle se croit encore grosse ; que son mari la laisse tranquille, qu'il prenne une

maitresse, elle fera semblant de l'ignorer. Alors les expressions les plus graveleuses et les plus dégoûtantes s'entassent dans la bouche de cette femme bien élevée; ou bien sa verve intarissable se déchaîne sur les républicains seuls auteurs des écarts de son mari. Elle les hait ainsi que les francs-maçons et les libres-penseurs et déplore que son mari soit de leur secte. Cependant s'ils lui ressembaient, elle ne pourrait leur refuser son admiration. Par malheur dans ce parti si nombreux, son mari est un type unique de générosité et d'honorabilité, mais il sacrifie sa famille à ses opinions politiques, aussi veut-elle se séparer de lui. — Dans d'autres moments elle demande à aller voir l'évêque de... qu'elle a beaucoup connu dans les salons de la ville de..., alors que séduisant cavalier il en faisait les beaux jours, etc.

À la date du 25 novembre elle écrit une très longue lettre au curé de sa paroisse pour lui recommander de veiller sur son mari et sur ses enfants. Cette lettre très bien dictée est une diatribe souvent spirituelle contre la république. Elle y met ses opinions légitimistes en opposition avec le républicanisme de son mari; ses idées religieuses avec son irréligion. Elle fait d'ailleurs de lui un éloge pompeux, regrette les dissidences d'opinion qui les séparent tous les deux, prie le curé de le voir souvent pendant son absence, de s'efforcer de le convertir, etc.

Quelques jours après, 30 novembre, M^{me} C... était retirée de l'asile, très améliorée quant à l'agitation maniaque qui était complètement tombée, mais divaguant toujours presque autant et tout aussi verbeuse.

Le 26 janvier 1877 je recevais de M. C... une lettre dont je crois devoir transcrire les principaux passages : « Je prévois, suivant vos prévisions, hélas! trop tôt réalisées, que M^{me} C... aura encore besoin de vos soins. Depuis son retour il y a eu des alternatives de taciturnité et de loquacité souvent incohérente; mais depuis le 22 février son état de surexcitation est devenu plus intense. Nous étions à Paris pour mes affaires, car je ne voulais pas la laisser seule chez moi, et c'est là que sa surexcitation l'a reprise de plus belle... quel dommage! Une belle intelligence dévoyée, voyant la vie tout de travers et ne prenant des choses en tout que le mauvais côté. Aujourd'hui avare, demain prodigue. Aujourd'hui s'apitoyant sur les maux d'autrui, demain regardant froidement les misères humaines; se parant un jour et le lendemain restant en toilette nocturne toute la journée. En un mot sa vie comme femme et surtout comme mère de famille est la moyenne partie du temps d'une incohérence sans égale. Des

utopies qu'elle voudrait rendre réelles ; un jour légitimiste, en politique, comme si elle devait s'en occuper, le lendemain républicaine. Et que sais-je encore ! S'occupant de mes affaires par sauts et bonds, et négligeant un autre jour les plus simples notions de politesse envers tout le monde. Pleurant un jour, riant le lendemain... Il y en aurait long à écrire sur ce sujet, dans cet assemblage de bon et de mauvais qu'on appelle M^{me} C... ! »

Ce portrait est de main de maître. Le mari seul pouvait crayonner une telle esquisse.

Le 18 juin M^{me} C... se présentait seule dans mon cabinet. Son mari m'avait heureusement adressé deux heures avant un télégramme qui m'informait que sa femme avait fui le domicile conjugal, qu'il supposait qu'elle viendrait me voir et par lequel il me priait de la retenir jusqu'à ce qu'on eût pu remplir les formalités de son admission à l'asile.

Voici quelle avait été l'odyssée de la malade. Partie sous prétexte de diriger une demande de séparation de corps et de biens, elle s'était présentée la veille à l'asile pour y voir une malade avec laquelle elle s'était liée et pour y préparer le mariage de sa fille aînée avec un de mes internes ; mais toute réflexion faite, elle ne lui trouvait pas assez de fortune et renonçait à ce projet. Comme elle parut extravagante, on ne la laissa pas entrer et je n'eus connaissance de ce fait que le lendemain. M^{me} C... se retira à l'hôtel et ne sachant que faire de sa soirée elle fut la passer à un spectacle forain où, paraît-il, elle mit le désordre se plaignant d'étouffer, entrant et sortant à chaque instant. Durant la nuit elle aurait aussi commis quelques excentricités à l'hôtel. Le lendemain matin elle se promenait en toilette de nuit sur le balcon de l'hôtel, vit passer l'ancien économiste de l'asile, l'interpella à haute voix et voulut engager avec lui une conversation. Un peu plus tard elle se présentait chez un négociant, correspondant de son mari, lui empruntait 100 fr. et faisait une forte levée de marchandises ; elle eût volontiers pris tout le magasin. De là elle fut chez un bijoutier, y laissa quelques bijoux à réparer et fit plusieurs acquisitions. Elle fut aussi acheter un parapluie et enfin se fit servir des glaces dans un café, ce qui est tout à fait contraire aux habitudes de la malade et à celle de la localité. Vers trois heures, M^{me} C... entra chez moi. Elle venait me remercier des soins que je lui avais donnés, m'offrait trois bagues pour mes filles en souvenir de sa reconnaissance, me demandait à voir une malade à laquelle elle voulait offrir des boucles d'oreilles. Elle me raconta avec sa volubilité ordinaire une partie de ce qui précède,

ajouta qu'avant de venir chez moi elle était allée consulter le docteur G. qui lui avait demandé 6 fr., me parla de son mari longuement, de son projet de partir cette nuit même pour Paris, de se rendre chez son oncle employé aux invalides, de s'y fixer et d'y poursuivre son procès en séparation. Mais comme elle aimait beaucoup son mari, elle voulait lui envoyer un dernier souvenir, c'était un médaillon qu'elle venait d'acheter et dans lequel elle devait mettre son portrait. — Je retins le médaillon comme les autres bijoux pour les pouvoir restituer. — Tout cela m'était raconté entremêlé de récits d'aventures qui lui étaient arrivées au cours de son existence ou même auxquelles elle n'avait eu aucune part ; elle me parlait à tort et à travers de ses connaissances, toutes personnes titrées avec lesquelles elle était au mieux, etc.

Je n'eus aucune peine à retenir chez moi la pauvre malade jusqu'à huit heures du soir, heure à laquelle je pus la conduire à l'asile, les formalités de l'admission provisoire et d'urgence ayant été remplies. — La nuit fut bonne, elle crut être entrée volontairement. Le lendemain elle garda le lit une partie de la journée se disant très fatiguée. Elle avait tant parlé que sa voix était tout éraillée. — Pendant son second séjour à l'asile, M^{me} C... ne se livra à aucun acte de violence, elle fut seulement incohérente dans ses paroles. Souvent aussi, elle affirmait qu'elle était grosse ; le fait était vrai, mais je ne pus le constater qu'un peu plus tard.

Le 7 août la malade reçut de son mari une lettre fort sèche en réponse aux divagations qu'elle lui avait adressées. Cette lettre parut l'impressionner beaucoup et immédiatement elle devint fort triste. Elle était entrée subitement dans la période dépressive sous une influence morale. Elle devint à moitié raisonnable et son mari la retira le 26 septembre. Son séjour à l'asile avait été cette seconde fois de trois mois et huit jours.

Le 14 janvier 1878, M^{me} C... accouchait d'une fille sans aucun incident. Son mari en m'en faisant part me dit : « Dieu merci depuis son retour ma femme jouit à peu près de toutes ses facultés. »

Trois mois après il n'en était plus ainsi et M^{me} C... m'était ramenée (27 avril), en proie à un accès de manie violente. Elle était malade parce qu'on ne lui avait pas permis d'allaiter son enfant ; les médecins étaient des ânes ; elle demandait des sangsues, voulait qu'on la conduisit chez l'évêque ou qu'on le fit venir. La loquacité était très grande, l'agitation extrême, la tenue très mauvaise et de temps en temps on fut obligé de lui mettre la camisole. — Depuis sa dernière couche la menstruation est très régulière.

Cette période d'excitation persista jusqu'au 3 juillet et fit place alors à la phase de tristesse et de calme qui survint soudainement comme la précédente fois, mais la malade continua de délirer. Elle se mit à se plaindre plus amèrement que jamais de son mari qui recevait chez lui des gens peu convenables, des athées, des matérialistes qui prétendent que l'homme vient du singe et dont les idées déteignent sur ses enfants. C'est pour cela, dit-elle, que je les veux avoir avec moi lorsque je serai séparée. « Ils risquent avec leur père de perdre leur âme ; la fréquentation de gens aussi pervers ne peut que leur enlever les croyances les plus saintes, les plus dignes. Déjà son confesseur a trouvé quelque chose d'extraordinaire dans son fils. Lorsqu'un père mène ses enfants au café, les conduit chez des personnes qui ne respectent ni la société ni la religion, la mère a le droit de s'y opposer. J'ai été très malade, si je n'avais pas toute ma vie porté un fardeau trop lourd, je ne serais pas ici. J'ai des craintes perpétuelles, je ne pense pas sans chagrin à mes enfants ; je trouve que vous exigez bien des qualités de vos malades avant de les renvoyer ; vous m'empêchez de communiquer avec le président en confirmant que je suis malade, vous m'empêchez ainsi d'obtenir ma séparation. »

Ainsi l'on ne trouve plus d'incohérence dans les idées de la malade. S'il reste de l'exagération dans ce qu'elle dit, si ses griefs contre son mari sont bien moins fondés qu'elle ne le suppose, toujours est-il qu'elle les expose avec calme, avec dignité, que son raisonnement est correct, serré même. Sa tenue est aussi devenue excellente.

Bientôt cependant (9 juillet), M^{me} C... devient plus sombre, plus abattue, elle ne parle que quand on l'interroge et elle le fait avec effort. Son langage reste d'ailleurs le même ; il est mesuré, bien qu'il dénote encore un jugement et une intelligence mal équilibrés. C'est ainsi qu'elle continue à se plaindre de son mari. Mon appréciation ne saurait la convaincre qu'elle n'est pas guérie. Je puis me tromper, me dit-elle. Le docteur F... qui l'a à peine interrogée ne lui paraît pas non plus compétent pour la juger. Si elle est incurable pourquoi la garder?... Si elle peut guérir, son séjour ici ne lui est en rien profitable, elle n'y est l'objet d'aucuns soins. Pourquoi son mari s'est-il opposé à ce qu'elle nourrisse son enfant?... On ne tarde pas à s'apercevoir que sans déraisonner M^{me} C... met moins de suite dans ce qu'elle dit, qu'elle devient un peu plus verbeuse tout en restant triste, qu'elle passe sans transition d'un sujet à un autre, qu'il y a moins de fixité dans ses idées.

Dans la soirée du 10 septembre elle devient tout à coup très agitée, chante toute la nuit, déchire la coiffe d'une sœur à laquelle elle garde rancune pour lui avoir autrefois donné une douche ; elle rit, bavarde, grimpe sur le mur du jardin, se suspend à la grille d'entrée, etc. — Cette nouvelle période d'excitation se continue pendant près de deux mois, pour faire place à une période d'abattement au cours de laquelle son mari la retira (29 novembre 1878).

M^{me} C... est rentrée à l'asile le 30 janvier 1880. — Cette fois sa folie a pris une forme dangereuse pour elle et pour son entourage ; non seulement la malade se livre à son intempérance habituelle de langage qui blesse la pudeur et la morale publique, mais elle a voulu attenter à ses jours et deux nuits de suite elle a mis le feu aux rideaux de sa fenêtre avec une bougie. Son but était de faire brûler sa maison pour obtenir une séparation d'avec son mari. La cage étant brûlée, m'a-t-elle dit, l'oiseau se fut trouvé en liberté. Pendant les deux années qu'elle venait de passer chez elle, M^{me} C... avait été assez bien. Elle avait eu seulement l'été précédent une période de tristesse de trois à quatre mois pendant laquelle elle fuyait le monde, se cachait, parlait à peine, se mordait les doigts, avait des idées de mort, demandait à son mari de la tuer elle et ses enfants, ne s'occupait plus de sa maison, etc... Cette mélancolie fut suivie de huit jours d'agitation caractérisée par un verbiage incohérent et par des promenades insensées, sans grande excitation du reste. Puis elle revint à un état quasi normal jusqu'à il y a trois semaines environ. Cette fois l'agitation ne paraît pas avoir été précédée de dépression. — La malade a de nouveau quitté l'asile le 29 juillet 1880. Pendant les cinq mois de son dernier séjour elle a presque toujours été fort calme. Elle n'avait conservé de sa folie que ses idées de séparation de corps et ne demandait sa sortie que pour intenter un procès et pour en suivre l'instance. Le trouble de son esprit n'était vraiment sensible que pour ceux qui la connaissent bien et qui pouvaient comparer son état actuel avec son état antérieur. J'ai cru devoir renvoyer cette dame et depuis je n'ai plus entendu parler d'elle.

Cette observation présente un type tout autre de la folie à double forme que la précédente, et l'on pourrait, rien qu'avec ces deux faits, donner une description assez complète

de cette affection. — Dans tous les deux les causes présumées de la maladie sont analogues. Celle-ci éclate chez deux femmes impressionnables et nerveuses à la suite de quelques émotions morales. Mais la seconde, M^{me} C... est de plus une héréditaire ce qui constitue une prédisposition grave.

Au début, chez l'une comme chez l'autre, les troubles mentaux ne consistent que dans une modification du caractère qui devient instable et bizarre. Il y a des périodes d'excitation et de dépression qui pendant plusieurs années reviennent à des époques indéterminées et qui s'aggravent jusqu'à ce qu'un véritable accès de lypémanie chez la première malade, de manie chez la seconde, oblige à les placer dans un asile. Chez toutes deux l'excitation est presque égale, la loquacité est la même, l'incohérence très grande, mais les idées prédominantes ne se ressemblent pas. Chez M^{me} M... on a vu poindre celles de persécution ; cette fois ce sont les idées de grandeur, de satisfaction qui se manifestent surtout. La politique et la religion, étrangères au délire de ma première malade, tiennent une grande place dans le délire de la seconde, ce qui est peut-être le résultat du milieu dans lequel cette femme est accoutumée de vivre depuis son mariage. Il paraît probable que ses idées d'enfance ont été heurtées par un mari qui ne les partageait pas et de là sa colère contre lui, colère qui n'empêche pourtant pas M^{me} C... de reconnaître les bonnes qualités de ce mari. C'est ainsi que le délire se calque presque toujours sur les faits ambiants et qu'il en reflète plus ou moins exactement l'image, qu'il porte de préférence sur l'ordre d'idées qui nous préoccupe, sur les choses avec lesquelles nous sommes accoutumés de vivre et qu'il en travestit la nature.

Observons aussi que dans ces deux faits, le délire intellectuel, quelque étendu qu'il soit, n'atteint pas l'incohérence habituelle du délire maniaque. Ces deux malades savent encore à peu près ce qu'elles disent et c'est intentionnellement qu'elles sont grossières, qu'elles s'appliquent à être désagréables, à dire des choses blessantes. Elle savent sinon ce

qu'elles font, au moins ce qu'elles veulent faire et leurs actes pour être désordonnés, reçoivent cependant encore une direction quasi rationnelle à laquelle, il est vrai, ils échappent le plus souvent. Tel n'est point tout à fait le caractère du délire maniaque simple, dans lequel les malades parlent sans but, entrent en fureur sans motif, uniquement parce que leur activité morbide les sollicite à parler sans cesse, à agir sans cesse. Cette même activité se retrouve bien jusqu'à un certain point dans les folies à double forme, mais au plus fort même de ses manifestations elle est encore un peu guidée, parce que la raison n'a pas complètement abdiqué. Si les malades insultent, brisent, frappent ce n'est pas tout à fait automatiquement. C'est ce qu'avait bien reconnu Falret quand il dit : « Les deux états dont la succession constitue la folie circulaire ne sont en général ni la mélancolie ni la manie proprement dites, avec leurs caractères habituels ; c'est en quelque sorte le fond de ces deux états de maladie mentale sans leur relief. D'une part il n'y a pas incohérence d'idées comme dans la manie, mais simple exaltation maniaque, c'est-à-dire activité extrême des facultés, besoin incessant de mouvement et désordre très marqué dans les actes. D'autre part, il n'y a pas lésion restreinte de l'intelligence et prédominance de certains délires bien déterminés, comme dans les mélancolies ordinaires, mais dépression physique et morale portée quelquefois jusqu'à la suspension des facultés intellectuelles et affectives. » (*Bul. de l'Acad.* 1854 p. 384.) — Il n'en est pourtant pas toujours ainsi et dans plusieurs des observations qui vont suivre, on verra que chaque crise de manie ou de mélancolie ne diffère véritablement en rien d'un accès franc de ces maladies. — Fond et relief, tout y est.

M^{me} C... surtout, permet d'apprécier toute la valeur des remarques de Falret. Elle a des crises violentes de manie durant lesquelles elle brise et déchire ; elle fuit le toit conjugal, elle fait de folles dépenses, elle touche à tout, met le désordre partout ; mais chez elle le délire des actes n'atteint

pas les paroxismes auxquels on l'a vu s'élever dans la première observation. Quelles que soient les pensées qui l'agitent, elle sait aussi les exprimer dans un langage presque toujours châtié ; elle ne se livre que rarement à ce dévergondage de paroles obscènes qui afflige d'autant plus qu'on le rencontre dans la bouche d'une femme et d'une femme bien élevée. Dans son délire M^{me} C... garde donc une certaine mesure, alors même qu'elle est poursuivie par des pensées érotiques. De plus, si elle est presque aussi extravagante et presque aussi insupportable que la première malade, elle n'est pas malicieuse comme elle. — Les périodes d'agitation sont sensiblement plus courtes que les périodes de dépression et surviennent bien plus brusquement que chez la première malade. C'est parfois du soir au matin que M^{me} C... devient mélancolique ou maniaque. Son état mental change soudainement après la lecture d'une lettre ; ce qui laisse supposer qu'il ne faut chez elle qu'une impression morale vive pour modifier l'expression de sa folie. C'est peut-être pour cela que les accès n'ont point tous ni la même durée, ni la même intensité et que leur retour n'a rien de fixe. Ces accès sont du reste bien plus fréquents que je n'en ai pu juger, car cette dame n'est séquestrée que quand leur véhémence ou leur durée obligent à prendre ce parti ; chez elle les alternatives de surexcitation et de dépression reviennent à chaque instant et d'une manière tout à fait imprévue, ainsi que le constate la lettre de son mari dont j'ai donné quelques extraits.

Il est aussi à remarquer qu'une grossesse et un accouchement n'ont eu aucune influence sur la marche de la maladie. C'est au cours de cette grossesse qu'une amélioration s'est produite et que M^{me} C... a pu être retirée de l'asile. L'accouchement s'est fait pendant un intervalle lucide et ce ne fut que trois mois après, alors qu'on ne pouvait plus invoquer une influence puerpérale, qu'une rechute a eu lieu. L'accès a été de tout point semblable aux précédents.

3^e Observation. — Vingt et une entrées dans un asile en vingt-neuf ans. — Irrégularité des accès qui cependant vont d'une manière générale en se rapprochant et en s'aggravant. — Hallucinations auditives, visuelles, et génésiaques. — Point d'hérédité, assure-t-on. — Mort par suite de broncho-pneumonie.

M^{me} Mar... femme d'un tailleur aisé, d'une conduite irréprochable, d'un caractère gai, se portant bien et n'ayant point, assure-t-on, d'aliénés dans sa famille, eut une première attaque de folie à vingt-un ans, puis une seconde à vingt-cinq ans sur lesquelles je n'ai pu avoir de renseignements.

Une troisième rechute eut lieu le 10 août 1846 à la suite de contrariétés avec sa belle-mère. — Elle est agitée, dispute, frappe son mari et sa grand'mère, menace de se jeter par les fenêtres s'imaginer qu'on veut livrer sa fille à la débauche, etc... C'est en cet état que M^{me} Mar... fut amenée à l'asile pour la première fois (8 février 1847). Elle avait alors trente-huit ans.

Le désordre des actes et l'incohérence des idées sont complets ; — l'excitation persiste jusque vers le 17 avril. Elle s'imaginer alors qu'elle est empoisonnée, délire toujours, mais est beaucoup plus calme. En juillet elle tombe, disent les notes de son dossier, dans une sorte de sommeil hystérique par intervalles (j'ai tout lieu de croire que cet état représente la période dépressive). — L'amélioration s'accroît cependant et la malade est retirée par son mari le 30 septembre.

Il y eut une rechute en juillet 1853 occasionnée probablement par la joie que M^{me} Mar... éprouva de marier sa fille avantageusement. Elle fut six mois malade puis guérit.

Nouvelle rechute en 1855 qui cette fois nécessita sa réintégration à l'asile (15 mars au 8 août), — agitée surtout la nuit ; — incohérente ; — parle seule ; — son mari mange sa fortune ; elle voit les anges ; se croit enceinte de quatre mois du fait de son médecin ; — dévotion exagérée ; point d'idées de suicide ; — mange bien ; un peu constipée. — Le 20 juillet les règles apparaissent ; alors l'excitation maniaque tombe peu à peu, son mari la retire le 8 août pour la ramener le 4 septembre.

M^{me} Mar... est alors dans une période de tristesse bien accentuée ; elle ne dort plus, s'inquiète, s'imaginer qu'on la méprise à cause de toutes ses folles antérieures, se croit incapable de travailler et demande elle-même sa réintégration. Cet état lyémanique persiste jusqu'à la fin du mois ; il s'est cependant amélioré sous l'influence des bains et des purgatifs et la malade sort sur la demande de son mari.

Voilà un accès à double forme bien caractérisé. Le nom n'y est pas, mais la description que j'ai pu reconstruire sur les notes de la malade est exacte, du 13 mars au 8 août la malade est dans la période d'excitation (manie aiguë). La période dépressive commence ; elle ne s'accuse d'abord que par une diminution de l'état maniaque, puis celui-ci cesse à peu près ; une sorte d'équilibre s'établit ; il en résulte un état mental quasi normal et pendant quelques semaines la malade est considérée comme à peu près guérie. Cependant la dépression ne tarde pas à prendre le dessus et pendant un mois M^{me} Mar... devient complètement lypémanique, après quoi une amélioration plus sérieuse, véritable cette fois, se produit.

Ce ne fut en effet que le 9 juillet 1858 qu'il fallut ramener à l'asile M^{me} Mar... — Elle était folle depuis douze jours et comme toujours dans un état de violente excitation maniaque avec hallucinations multiples qui lui faisaient voir et entendre le diable, qui lui faisaient croire qu'elle était grosse de trois enfants qu'elle sentait remuer. Elle se plaignait de maux de tête, ne pouvait plus travailler ni dormir, bouleversait son lit, parlait seule, voulait changer de mari ; il allait aussi arriver de grands événements, demain nous serions tous morts... On suppose que cette rechute eut lieu sous l'influence d'une course au soleil. — La malade mange beaucoup, est un peu constipée et n'est plus qu'irrégulièrement réglée. — Les choses se passèrent comme aux précédentes crises ; l'agitation tomba ; il survint une période demi-lucide durant laquelle la malade était triste et avait conscience de son état antérieur ; elle sortit le 29 décembre 1858.

En suivant le dossier de la malade, je trouve l'indication de nouvelles et fréquentes attaques, qui nécessitent sa réintégration à l'asile et qu'il serait oiseux de décrire. Presque toujours l'idée dominante est celle d'une grossesse et d'un accouchement ; elle se croit aussi perdue, ruinée, tantôt chante, tantôt pleure. Je me borne à indiquer l'époque des entrées et celle des sorties.

5^e du 19 avril au 26 décembre 1860.

6^e du 3 mai au 2 novembre 1862.

7^e du 24 novembre 1863 au 23 mai 1864.

8^e du 27 février au 26 juin 1865.

9^e du 23 juin au 23 septembre 1866.

10^e du 7 juillet au 16 octobre 1867.

11^e du 18 novembre 1867 au 30 mai 1868.

Ici je trouve quelques indications qui me permettent d'af-

firmer que les 10° et 11° rechutes ne font qu'une seule attaque, dont les stades ont été séparés par un intervalle demi-lucide. Pendant le premier, M^{me} M... est loquace, incohérente; on a tenté de l'empoisonner, jamais elle n'a eu la tête dérangée, elle est enceinte de cinq mois, du fait de l'instituteur que le curé a conduit dans son lit... Elle devient calme, demi-raisonnable, on la retire; puis au bout d'un mois il faut la ramener dans un état d'extrême tristesse; elle n'est plus digne de vivre, elle ne fait au monde que de mauvaises raisons; il faut qu'on la tue, qu'on l'assomme. Elle ne travaille pas, est tranquille, abattue, mange peu et ne dort pas... Cette lypémanie cède à son tour peu à peu, comme avait fait la manie et la malade quitte de nouveau l'asile pour un an environ.

12° du 11 mai au 30 septembre 1869.

13° du 10 septembre 1870 au 20 mai 1871.

14° du 15 mars au 30 juin 1872.

15° du 26 décembre 1872 au 30 avril 1873.

C'est à cette époque seulement que j'ai connu M^{me} Mar... Elle arrive à l'asile fort triste, parle peu, se lamente, se promène la nuit dans le dortoir, divague du reste beaucoup, mais toujours sur des sujets tristes; elle est empoisonnée, elle va mourir, on la vole, on lui en veut; il n'est plus question de ses grossesses et de ses accouchements. — Le 30 janvier elle devient fort agitée, se met à chanter, à danser jour et nuit; son incohérence est extrême. Cependant l'exaltation maniaque tombe au bout de quelques semaines. Dès le mois de mars, la malade est tranquille et ne déraisonne presque plus. — Le 30 avril elle sort améliorée, sur la demande de sa famille.

16° du 11 juin au 30 août 1873.

C'est encore pendant la période lypémanique que M^{me} Mar... m'est ramenée. — Elle ne sait ce qu'elle a, me dit-elle, ne peut plus ni boire, ni manger, ni s'occuper; elle ne sait plus ce qu'elle fait, ni ce qu'elle dit. — Elle est dans un état de prostration manifeste. Mais cela ne dure pas longtemps; dès le 25 juin, M^{me} Mar... s'agite un peu, parle la nuit seule et haut, trouble les autres malades, veut changer de lit, se croit obligée de coucher la tête aux pieds, ne peut tenir sa tête sur l'oreiller. L'agitation s'accroît et persiste jusque vers le 15 juillet. Alors elle commence à baisser, et le 30 août la malade est assez tranquille et assez raisonnable pour être retirée par sa famille.

17° du 8 février au 31 août 1874.

M^{me} Mar... rentrait cette fois avec un certificat ainsi conçu : « La maladie a commencé par des insomnies répétées, accompagnées d'une grande tristesse, puis est survenue une

agitation nerveuse excessive qui fait divaguer la malade jour et nuit. » — D'après ce certificat M^{me} Mar... avait pu rester chez elle pendant la période dépressive de son accès. — Elle était fort tourmentée quand on l'amena, mais nullement violente; elle était, disait-elle, revenue pour revoir les sœurs; elle chantait et dansait. Quelques jours après, je dus lui apprendre la mort de son mari; elle en parut d'abord fort affectée et se mit à pleurer. Mais dès le lendemain sa grande gaieté était toute revenue; elle avait vu un ange dans son sommeil qui lui avait promis qu'elle irait au ciel; cet ange prendrait les rênes du gouvernement et remplacerait son mari; elle allait du reste en prendre immédiatement un autre pour lui tenir les pieds chauds la nuit. Huit à dix jours après elle ne voulait plus croire à la mort de son mari; on l'avait aussi fait passer pour morte, et elle ne s'en portait pas plus mal. Très gaie, très incohérente, très loquace; elle continue de chanter jour et nuit. — Cette excitation ne tomba qu'en juin; ce fut la conscience de la perte de son mari qui revint la première; elle se mit à le regretter sincèrement; jamais elle n'avait songé à se remarier; la nuit elle ne faisait que rêver à son monde, et le matin elle était brisée de fatigue, c'étaient les diables de son pays qui la tourmentaient, jamais ils ne lui avaient fait que du mal... En juillet la tranquillité devint à peu près complète. — Pendant le mois d'août elle demanda à rentrer chez elle, écrivit à sa fille, et se désolait de ce que la réponse tardait à venir. Elle était en réalité beaucoup mieux et fut retirée à la fin du mois.

Dans cette rechute, l'accès de manie a été, comme on le voit, précédé et suivi d'une phase de dépression mélancolique.

18^e du 19 septembre au 31 décembre 1874.

L'amélioration fut cette fois de bien courte durée. M^{me} Mar... ne fut vraiment bien chez elle que pendant huit jours. La mort de son mari dont elle avait longtemps douté, et qui était devenue pour elle évidente, l'impressionna plus vivement encore qu'à l'asile. Elle tomba dans une extrême tristesse; elle entravait, disait-elle, le commerce de ses enfants par sa maladie et par ses bizarreries de caractère; elle demandait du poison pour débarrasser sa fille de ses importunités. Sa tristesse était surtout plus grande le matin; elle finit par rentrer à l'asile d'elle-même et sur sa demande. Pendant quelques semaines elle y fut toute triste et sans déraisonner beaucoup. « Je suis revenue, disait-elle, parce que ça n'allait pas bien chez moi, je ne sais pas ce que ça veut dire; ma maladie ne finira donc jamais? » — Puis vint la crise de manie : mêmes

symptômes, même agitation, soit le jour, soit la nuit, mêmes divagations qu'aux précédentes crises. — En décembre elle redevint plus calme, et sa famille la retira de nouveau sur ses instances.

19° du 31 janvier au 30 avril 1875.

La folie est toujours caractérisée par une période de mélancolie à laquelle succède une période de gaieté, vient ensuite la période de rémission plus ou moins complète; elle n'est pas dangereuse et c'est alors que sa famille la retire. Il est à remarquer qu'au début les accès de manie étaient de beaucoup les plus longs et qu'ils étaient très aigus. Les états mélancoliques duraient peu et passaient presque inaperçus. Ils ne sont pas même toujours signalés. Maintenant c'est le contraire qui se produit. La période dépressive est insensiblement devenue prédominante; la période d'excitation est devenue plus courte et moins intense.

20° du 4 juin 1875 au 29 avril 1876.

Même état que lors de la précédente entrée. — Pleure, se déssole, refuse de manger; dit: « Mon Dieu que vais-je devenir, je ne pourrai donc jamais guérir?.... » Cet état dure plusieurs mois sans modification bien appréciable; si n'est pas tout à fait de la stupeur, c'est au moins de la torpeur. Les facultés intellectuelles semblent avoir notablement baissé, il y a tendance à la démence. Vers la fin de l'année l'état mélancolique commence à alterner avec de courtes périodes d'excitation durant lesquelles M^{me} Mar... danse, chante, se lève la nuit pour courir dans les dortoirs, puis cette agitation devient prédominante pendant quelques semaines, mais sans arriver jusqu'à la violence. La malade redevient plus calme, semi-raisonnable et sort améliorée.

21° du 15 juillet au 21 décembre 1876.

Le certificat d'admission porte: « inquiétudes continuelles sur sa fortune, sur ses enfants, leur santé, leur avenir; — dévotion plus ardente, voudrait se confesser tous les jours; — refus de manger; — vif désir de sortir de chez elle et de se produire à l'extérieur. »

Cette fois, l'état mélancolique est à peine interrompu par de légères poussées maniaques. La malade ne sort guère d'une sorte de demi-stupeur, il faut souvent la faire manger malgré elle; elle ne prend aucun exercice. — Le 15 décembre, la face est congestionnée, le poulx plein et dur, la langue sale.

Rien à l'auscultation ni à la percussion; la respiration me paraît normale. — Sulfate de magnésie; régime approprié.

Le 17, l'état général n'est pas meilleur; la purgation n'a pas eu de résultats. — Nouvelle dose de sel de sedlitz.

Le 19, facies bleuâtre; dyspnée considérable, pouls à 120; peau chaude, point de matité, mais râles sibilants dans toute la poitrine. — Potion stibiée, vésicatoire, sinapismes. — Morte le 21 décembre 1876, âgée de soixante-huit ans.

Sur la demande de la famille l'autopsie n'a pas été faite.

Je ne ferai que de bien courtes réflexions : d'abord, on assure que la maladie n'est pas héréditaire. J'appelle en second lieu l'attention sur la fréquence et sur l'intensité des hallucinations ainsi que sur leur nature. Les hallucinations génésiaques sont de beaucoup les plus vives et les plus fréquentes malgré l'âge de la malade. Ces sortes d'hallucinations, ainsi que le délire qu'elles comportent font très rarement défaut dans les folies circulaires, à ce point que ce délire pourrait même être regardé comme un des symptômes pathognomoniques de ces folies. — En troisième lieu, je ferai remarquer que ce fait se rapproche bien plus que les deux précédents de la manie vraie et de la mélancolie vraie. L'agitation de M^{me} Mar... ne ressemble plus à celle des deux premières malades. Sans être plus vive que la leur, elle est bien plus incohérente. Cette dame s'agite pour s'agiter, sans se rendre aucunement compte de ce qu'elle fait ou veut faire ; ses extravagances ne sont point préméditées et sont sans but, elle ne cherche à molester personne. La phase lypémanique est aussi toute différente. On n'y observe plus seulement de la dépression générale et sans délire bien accentué. Il y a assez souvent des idées de persécution très nettes, telles que celles de poison, de ruine, de mépris pour sa personne, etc. Ces idées très persistantes qui se dessinent sur la dépression générale, indiquent une lésion partielle de l'intelligence, une véritable lypémanie.

Le nombre des accès a été considérable et leur retour a généralement été en se rapprochant de fréquence, mais non pas sans présenter d'assez grandes irrégularités. Les accès

se sont aussi montrés dans un ordre indéterminé et la durée de chacun d'eux a beaucoup varié. Il en a été de même de la durée de chacune des périodes d'un même accès. Au début la phase d'excitation était la plus longue; les deux phases semblent être ensuite devenues sensiblement de même durée, puis dans les dernières années, la phase mélancolique s'est le plus longtemps prolongée.

4^e Observation. — Prédominance de la crise maniaque sur la crise lypémanique. — Impulsions vives. — Kleptomanie. — Hallucinations et illusions variées. — Menaces de mort, crainte d'incendie, agitation très grande. — Délire des actes et délire intellectuel. — Grande tristesse, qui se dissipe peu à peu pour faire place à l'état normal. — Héritéité.

M^{me} Mor... a aujourd'hui soixante-un ans et est entrée à l'asile pour la septième fois le 2 mai 1877.

De bonnes mœurs, laborieuse, femme d'un forgeron. — La misère, les mauvais traitements de son mari, un tempérament très nerveux semblent avoir été les causes occasionnelles de la folie; mais il y a aussi des causes héréditaires, sa mère et une sœur de sa mère ont été folles. — Cette femme a cessé d'être réglée dès l'âge de trente ans.

Elle eut en 1851 (à trente-cinq ans), une première attaque de folie qui dura quatre mois; on était obligé de l'attacher dans son lit.

Admise à l'asile pour la première fois, cinq ans après (du 20 octobre 1856 au 24 janvier 1857), elle parle seule et sans cesse, voit le diable qui a des relations avec un de ses parents et celui-ci veut tuer sa mère et son enfant; elle est piquée par le démon, elle dit la messe, confesse, prêche; les facultés mentales sont entièrement bouleversées, ce qui fait un frappant contraste avec l'état taciturne habituel de cette femme.

Une rechute eut lieu dix ans après, le 13 juillet 1867 et la malade fut réintégrée du 10 août au 4 novembre 1867.

Cette fois son mari est un taureau; elle a été engendrée par un crapaud; sa mère est mangée par les vers et ne peut entrer en paradis. Elle avait mis une vierge dans sa chambre l'avait entourée de chandelles et dansait tout autour. — Les démons entraient chez elle par la fenêtre. Elle avait dérobé

chez un voisin des couverts de table et les avait portés sur une route; elle était restée neuf nuits sans se coucher... Désordre complet des idées et des actes, rien ne manquait à cet accès de manie. — A l'asile l'excitation continua. Elle se disait morte et ressuscitée, voyait le diable, déchirait ses vêtements, se mettait même nue... Il faut, disait-elle aussi, quand on est ici faire un peu la méchante pour être soignée. — Constipation.

Le troisième séjour eut lieu du 25 février au 24 juin 1870. — La rechute datait déjà de trois mois. M^{me} Mor... avait cherché à mettre le feu dans sa maison en y promenant un réchaud allumé entouré de paille; elle avait tenté de descendre dans son puits pour le curer; elle avait fait rôtir le chat de sa voisine disant que c'était un lapin. Elle disait qu'elle avait les mains noires, qu'elle était ensatanée; on avait dû lui enlever ses enfants qu'elle avait voulu tuer avec une hachette dont elle ne se dessaisissait jamais, parce que leur père, disait-elle, est protestant... Elle ne mangeait plus, le ventre était libre.

A l'asile on constata une agitation extrême et une grande incohérence des idées. M^{me} Mor... chantait et parlait jour et nuit. — Jusqu'au 15 avril le désordre des actes ne cessa point; tantôt la malade regardait le soleil pour se réchauffer; tantôt elle se fâchait contre un miroir qui la faisait laide; une autre fois elle jonchait le dortoir du contenu de sa paillasse et promenait son lit. — Le désordre des idées n'était pas moins grand, il y avait des illusions et des hallucinations.

Elle se croyait dans une maison de tolérance, elle prenait les médecins pour des vétérinaires, les sœurs pour des équarrisseurs... Le 1^{er} mai M^{me} Mor... ne déraisonnait plus et était devenue aussi calme qu'elle avait été agitée. Elle avait pleine conscience de son état antérieur et attribuait sa maladie à des chagrins domestiques. Elle resta telle jusqu'au jour de sa sortie.

Ramenée à l'asile le 28 mars 1871, elle est encore dans un accès de manie suraiguë. La malade rit, pleure, chante, danse, tout à la fois. Elle crie à l'assassin, injurie les autres malades en se servant des termes les plus grossiers; désorganise son lit dont elle répand la laine et la paille sur le sol, etc. Dans ses divagations elle retrouve par instant quelques lueurs de raison pour se plaindre de son mari auquel elle attribue tous ses maux, qui la bat, qu'elle est obligée de nourrir de son travail, qui est un ivrogne.

La crise passée M^{me} Mor... redevient promptement calme et sort encore une fois guérie le 15 juin 1871.

Réintégrée du 8 mai au 31 août 1872, la malade croit qu'on vient la voler, elle entend des bruits étranges, est tour-

mentée par les sorciers, a menacé de mettre le feu dans sa maison et croit qu'il faut qu'elle soit brûlée parce que, dit-elle, un homme s'y est pendu. On lui a pris son linge à la lessive, des cuillères, des fourchettes. Le fils L. qui est très savant empêchait son feu de prendre et quand il fut allumé elle vit un charbon qui était de couleur or pâle prendre la forme de la tête d'un enfant. Elle en recueillit les cendres qui conservèrent la même forme, il restait même une dent qui n'avait pas brûlé... Toutes ces extravagances sont débitées avec animation, car M^{me} Mor... est fort agitée; elle se déshabille à chaque instant, les bains et les irrigations la calment à peine. Du 1^{er} au 17 juin, elle prend un peu de rhume et a de la diarrhée, mais l'agitation persiste malgré ces affections intercurrentes; elle déchire encore son matelas et est toujours fort égarée. Il survient alors un peu d'œdème aux membres inférieurs et c'est à partir de ce moment que le calme s'établit (19 juin). — Il augmente progressivement, l'œdème disparaît. — M^{me} Mor... s'occupe à des travaux de ménage ne pouvant travailler à l'aiguille, dit-elle, parce que sa vue est trop faible. Elle était bien depuis plus d'un mois quand elle obtint sa sortie.

Je n'ai pu jusqu'à cette époque rédiger cette observation que sur des notes que je n'avais pas prises moi-même; voici maintenant ce que j'ai été à même de constater.

M^{me} Mor... rentra à l'asile pour la sixième fois le 14 juillet 1875. Elle a des instants entièrement lucides, dans d'autres elle se livre aux actes les plus désordonnés; fait du tapage jour et nuit, déchire ses vêtements, parle avec vélocité et incohérence; s'empare de tout ce qu'elle peut ramasser. Son mari l'a fait enfermer pour rester au lit; elle a pris l'épée de l'agent de police qui venait la chercher pour la lui passer au travers du corps..., une amie a tout bouleversé chez elle... Les bains prolongés et les injections sous-cutanées de morphine amenèrent du calme au bout de quelques jours. Les injections déterminèrent d'abord quelques vomissements, puis elles furent bien supportées. Cependant le calme n'était que relatif, il était fréquemment interrompu par des accès d'agitation et d'incohérence, la malade restait aussi kleptomane. Cet état persista toute une année. Alors (juin 1876), M^{me} Mor... devint fort triste, fort sombre, toute honteuse; elle pleurait souvent sans savoir pourquoi, disait-elle, ou bien parce qu'elle avait peur de retomber malade. Elle faisait assez bien ce qu'on lui disait, mais sans activité et manquait d'initiative. — Je la gardai ainsi deux mois puis je la renvoyai sur sa demande (22 août 1876).

Réintégrée le 2 mai 1877, la malade se croit ensorcelée ; elle a des hallucinations visuelles qui lui font voir son gendre qui demeure à Paris. Elle n'habitait plus chez elle, s'absentant jour et nuit sans motif, rentrant, sortant, toujours en mouvement : elle avait aussi fait des préparatifs pour mettre le feu à la paille de son lit et à ses effets. Elle fut fort agitée pendant plusieurs mois, vociférant sans cesse, ne dormant pas, déployant une activité extraordinaire, agaçant et frappant les autres malades, parfois gâteuse, déchirant ses vêtements, faisant en un mot toutes sortes de sottises. — A cet état succéda une longue période de calme ; le délire diminua, puis cessa et M^{me} Mor... en vint à manquer à peu près de toute initiative ; elle faisait ce qu'on lui disait, mais machinalement. Puis insensiblement l'état normal se rétablit, et vers la fin de 1878, je lui proposai de sortir. Mais cette femme prévoyant une rechute me pria de la garder encore. Ce fut alors que pour l'occuper je l'employai comme aide dans le service des gâteuses. Elle s'acquittait fort convenablement de sa tâche depuis plus de trois mois ; elle était même devenue une excellente infirmière, très attentive, très dévouée, quand elle eut un nouvel accès, de tout point semblable aux précédents, mais qui fut moins long, peut-être parce que des soins lui furent donnés dès le début.

A ma visite du 21 janvier, M^{me} Mor... se plaignit de douleurs de reins : elle se mit à feindre de boiter, à cracher sans cesse, à s'efforcer de tousser ; elle se dit très malade, me demanda un bain et des remèdes. Bien qu'elle ne délirât pas encore, on pouvait déjà remarquer qu'elle était plus loquace, qu'elle ne s'occupait plus autant des malades, qu'elle leur cherchait même querelle ainsi qu'aux sœurs. La nuit fut mauvaise, elle fit du tapage et dès le lendemain elle devint tout à fait incohérente dans ses actes tout en conservant assez conscience de son état, pour me demander d'être conduite au quartier des agitées. Le surlendemain l'agitation maniaque était des plus vives. La malade avait versé son vase de nuit sur la tête de sa voisine, elle se mit à déchirer ses vêtements, son matelas, ses draps, à frapper, à bousculer les malades, à danser sur les tables, à se suspendre aux grillages des fenêtres. L'incohérence des idées devint aussi complète que celle des actes. Le besoin de mouvement était extrême. M^{me} Mor.. demandait sans cesse de l'ouvrage, s'emparait de celui des autres malades et sous prétexte de travailler déchirait tout ce qui lui tombait sous la main. Une fois elle fit la lessive de ses effets dans son vase de nuit rempli d'urine et de fèces, etc., etc. Vers le milieu d'avril cette grande excitation tomba en quel-

ques jours et avant la fin du mois elle était remplacée par une légère dépression. M^{me} Mor.. pleurait souvent et se tenait plus que tranquille; tout délire avait disparu, il y avait chez elle un sentiment de honte qui lui faisait nier tout ce qu'elle avait fait pendant la période d'agitation quoi qu'elle s'en souvint parfaitement.

En quelques semaines l'état normal se rétablit encore; la malade qui ne mangeait presque plus depuis sa rechute et qui avait beaucoup maigri, recouvra avec l'appétit son embonpoint ordinaire. Elle redevint active et laborieuse. — Cette femme eut à la rigueur pu quitter l'asile à cette époque, mais prévoyant une rechute d'autant plus prompte qu'elle se trouverait à sa sortie aux prises avec les nécessités de la vie, elle me demanda en grâce de la maintenir à l'asile et certain moi-même qu'elle aurait de nouveaux accès, je n'ai pas cru devoir prononcer sa sortie d'office. Ces prévisions se sont depuis réalisées; mais cette fois, grâce aux soins dont la malade a été entourée et à la vie facile qui lui a été faite, la période de calme a duré près de trois ans.

Le 9 avril dernier (1882), M^{me} Mor... me dit que sa tête s'en allait de nouveau et elle se mit malgré elle à faire du tapage nuit et jour. La fin d'avril et le mois de mai tout entier, se passèrent dans une agitation continuelle. La malade déchirait ses vêtements, refusait parfois de manger, mettait le désordre autour d'elle. Aucun traitement ne modifiait cet état quand le 2 juin elle fut prise de fièvre forte avec céphalalgie et vomissements. Aussitôt une rémission marquée se produisit dans l'état mental. La malade reprit possession de ses facultés et à l'excitation succéda brusquement un peu de prostration. La maladie intercurrente dont l'influence dérivatrice était si manifeste suivit son cours; M^{me} Mor... eut une pneumonie bâtarde à symptômes mal dessinés, sans signes stéthoscopiques bien apparents, sans expectoration, sans beaucoup de toux, mais avec gêne extrême de la respiration et fièvre vive. Huit jours plus tard cette femme se trouvait presque soudainement guérie; la fièvre était tombée, les phénomènes douteux qui avaient fait croire à une pneumonie lobaire centrale étaient disparus. Mais en même temps il revenait un peu d'excitation. Aujourd'hui 10 août, la malade est à peu près revenue à son état normal. Toutefois celui-ci ne me paraît pas complet, car elle demande vivement sa sortie, ce qu'elle est loin de faire quand elle est tout à fait bien.

On voudra sans doute trouver dans ce fait une manie chronique à répétition, plutôt qu'un cas de folie à double forme. Il est certain que la dépression qui suit l'accès de manie est bien faible quand on la compare à l'intensité de l'excitation. Mais cette période dépressive n'a cependant jamais manqué, sauf peut-être au dernier accès, où il n'a été accusé que pendant la durée assez courte de la maladie intercurrente ; mais ce dernier accès ne me paraît pas encore entièrement terminé. La phase de dépression dure même assez longtemps et ne fait que peu à peu place à l'état vraiment normal qui se prolonge de quelques mois à une année, rarement au delà.

Une remarque à faire encore, c'est que pendant la durée des accès la malade mange peu et maigrit rapidement, pour reprendre tout aussi vite quand l'accès est terminé. Il y a là quelque chose d'insolite mais qui a cependant été signalé. Le plus souvent dans les folies à double forme les malades mangent beaucoup pendant la période d'agitation et engraisent beaucoup malgré leur extrême dépense d'activité. Puis ils maigrissent rapidement pendant la période mélancolique. J'aurai l'occasion de revenir sur ces faits dans un autre chapitre de ce travail.

Chez cette malade il y a prépondérance du délire des actes sur le délire intellectuel : à preuve, le besoin incessant d'agir, de se donner du mouvement, la croyance qu'elle a le plus souvent de faire des choses utiles, alors qu'elle ne fait que mettre tout en désordre ; comme, quand elle entreprend de curer elle-même son puits, quand elle déchire ses vêtements sous prétexte de les raccommoder, quand elle s'empare de l'ouvrage des autres malades pour le continuer croyant faire mieux qu'elles, quand elle lave son linge dans son vase de nuit, etc... Ce sont là autant d'extravagances qui caractérisent bien la crise maniaque des folies à double forme. Le délire de cette femme est en quelque sorte raisonné et se rapproche beaucoup du délire instinctif. De plus des hallucinations très vives ont souvent déterminé chez elle des impul-

sions non moins violentes que dangereuses. Tantôt le diable lui commande ce qu'elle fait ; tantôt elle veut mettre le feu ; plusieurs fois elle menace et tente de se tuer ; elle devient kleptomane.... Tout ceci a été maintes fois signalé dans l'accès maniaque des circulaires et ne se trouve guère que là et dans la folie morale. Puis cette grande excitation tombe comme par enchantement en quelques jours, tout délire disparaît alors ; la malade reconnaît ses folies, pleure, est honteuse, devient inactive, et ces derniers symptômes cèdent à leur tour, mais cette fois peu à peu, jusqu'à ce que l'état normal se soit rétabli.

3^e Observation. — Accès irréguliers. — Agitation très vive, grande incohérence des actes et des idées. — Illusions ou hallucinations visuelles. — Dépression souvent très grande, incapacité complète. — Intervalles lucides de durée variable pendant lesquels la malade recouvre toute sa raison. — Hérité inconnue.

L... célibataire, journalier, ivrogne, hérité inconnue... entra à l'asile pour la première fois le 8 décembre 1854 il avait alors vingt-huit ans. — Ce malade avait reçu un coup sur la tête huit ans avant et depuis lors avait toujours eu la tête faible. Il était complètement fou depuis au moins quatre ans quand il fut séquestré, présentant des crises aiguës suivies de dépression pendant quatre à cinq jours. Il était ensuite pendant un certain temps dans un état à peu près normal. Le certificat d'admission portait « manie furieuse, délire constant, manie homicide en certains moments. » Arrêté pour des actes de nature à compromettre la sûreté publique, il avait été reconnu fou par le tribunal.

Pendant près de trois ans qu'il passa à l'asile, ce malade présentait des accès d'un délire violent et tout à fait incohérent, alternant avec quelques jours d'une dépression hypochondriaque. L... semblait ensuite recouvrer sa raison, se mettait au travail, puis, alors qu'on eût été tenté de le croire guéri, un nouvel accès de fureur se manifestait. Cependant quelques mois s'étant passés sans retour des accidents, on crut pouvoir le renvoyer comme guéri (16 juin 1859).

L... était réintégré le 23 septembre 1854 par transfert d'un

autre asile. Son état était exactement le même que la première fois. Le certificat de situation portait manie rémittente. Il était agité, cassait tout, déchirait ses vêtements, se disait chimiste, physicien, etc. Il survenait ensuite quelques jours de calme. Comme la première fois la raison revint peu à peu et elle durait depuis cinq mois quand on se décida à le faire sortir de nouveau (17 avril 1855).

Le 2 novembre 1857, troisième réintégration du malade, qui sort encore comme guéri le 26 avril 1858, après avoir été plusieurs fois raisonnable.

Rechute et rentrée à l'asile le 14 septembre 1860. Cette fois l'agitation paraît moins vive, le malade croit être le choléra, il est fort incohérent et parle beaucoup; parfois il frappe les autres malades. En novembre l'accès de manie se calme et fait place pendant quelques jours à un état opposé; puis il reparait en décembre, mais dure peu. Cette alternance semble s'être continuée jusqu'en février 1861. La convalescence s'accuse alors franchement et la mise en liberté est prononcée le 20 juin.

Le 8 février 1869, L... est interné de nouveau dans un asile; il y présente de nombreuses alternatives d'accès de manie très aiguë, suivis d'amélioration. Au mois de mars 1871, il y prend la variole et dès le déclin de cette maladie, son délire commence à disparaître, si bien que quand on le transfère dans l'asile de son département (17 mai), il est en pleine convalescence et qu'il peut être mis en liberté le 4 juin suivant.

Il ne fut ramené que le 18 novembre 1872 et c'est alors que je vis ce malade pour la première fois; il m'était envoyé par transfert d'un autre asile. — Sa face est injectée, il est aussi incohérent que possible; il se dit toqué, se roule à terre, fait des cabrioles, sa voix est enrrouée à force de crier, il refuse de travailler. Cette agitation persiste avec des alternances de calme, jusqu'au mois de juin 1876. Le malade veut bien alors s'occuper un peu au bûcher. Vers la fin du même mois il est pris d'un embarras gastrique et son état mental s'améliore. Au mois de décembre, L... a des épistaxis fréquentes qui semblent avoir une influence heureuse sur son état mental. Il ne tarde pas à devenir tout à fait raisonnable et je prononce sa sortie le 15 janvier 1877.

Nouvelle séquestration le 30 janvier 1878. L... depuis sa sortie de l'asile s'était placé chez un vétérinaire, mais depuis trois semaines il était à l'hôpital. Il ne pouvait plus travailler, il fallait qu'il se promenât et il s'était mis en campagne. Il me répond avec peu de netteté, d'une façon très vague et

souvent incohérente. Jusqu'au mois de mai, je ne constatai chez lui aucune manifestation pathologique digne d'être notée. Il travaillait un peu, était doux et calme, déraisonnait fort peu, mais manquait tout à fait d'initiative. Son intelligence paraissait très affaiblie et je le croyais en démente.

Mais vers la fin du mois de mai, une crise violente éclata à la suite de quelques prodromes qui consistèrent dans une légère excitation, une loquacité anormale, un besoin incessant d'action. En très peu de temps L... était arrivé à un degré d'agitation extrême. Le délire des actes, l'incohérence des idées furent bientôt à leur comble. En moins d'un jour il se livra aux extravagances et aux excentricités les plus variées ; toujours en mouvement, ne cessant de gambader, de gesticuler. Dans un moment, il court sur les pieds et sur les mains à la poursuite d'un chat ; dans un autre moment, il fait des cabrioles tout autour de la cour, ou bien va toucher les vêtements des autres malades sans leur faire aucun mal, car même dans les instants les plus aigus de cette crise, L... ne s'est livré à aucun acte de violence.

Le désordre des idées ne le cède en rien à celui des actes ; les paroles sortent de sa bouche sans qu'il soit possible d'en saisir presque aucune. Au milieu de lambeaux de phrases pris au vol on recueille des idées telles que celle-ci : « Je veux attraper deux chats pour les atteler et les faire labourer. » Ou bien encore : « Je vois un curé sur le toit, je veux le mettre dans une casserole et le faire sauter comme un lapin. » On peut inférer de ces phrases que L... a des hallucinations ou des illusions de la vue, mais il est difficile de le constater d'une façon précise.

Le délire persiste la nuit, on ne peut procurer au malade un peu de repos que par l'administration du chloral et les injections de morphine.

Une telle suractivité cérébrale retentit bientôt sur l'état physique ; L... maigrit sans qu'aucune affection concomitante se manifestât et bien qu'il eût beaucoup d'appétit.

Cette période d'agitation a duré cinq mois sans la moindre rémission. Bains, douches, chloral, opium, etc..., rien n'y a pu faire.

Autant l'apparition de cette longue crise avait été subite, autant le retour au calme a été prompt ; ce changement radical s'est opéré vers la fin de septembre. L... devint tout d'un coup calme, posé, timide et se remit au travail ; encore tout étourdi de ces secousses violentes il lui semblait, disait-il, sortir d'un long rêve. Ce malade sortait encore une fois comme guéri le 13 octobre. Après huit mois et demi de traite-

ment. Depuis lors, j'ai perdu de vue ce malade que je ne puis croire à tout jamais guéri ; mais comme chez lui les intervalles lucides sont quelquefois très prolongés, il se peut qu'il n'y ait pas encore eu de rechute.

Entre autres remarques auxquelles pourrait prêter cette observation, je présenterai celle-ci, c'est que chaque grand accès paraît se composer d'un certain nombre d'accès secondaires assez courts dans lesquels l'excitation et la dépression se succèdent sans que le malade reprenne sa raison, ce qu'il ne fait qu'après un temps assez long qui varie de quelques mois à près de deux ans. Il y a seulement alors un intervalle vraiment lucide qui dure parfois plusieurs années. Ainsi cette folie paraît présenter un double type, elle est à la fois simplement alterne et circulaire. — Deux fois l'accès paraît avoir été heureusement modifié et très raccourci par une affection intercurrente, la variole en 1871 et un embarras gastrique suivi d'épistaxis fréquentes en 1876. Dans les folies alternes tout aussi bien que dans les folies continues, on peut donc espérer voir les maladies intercurrentes devenir critiques. Il y a là une indication thérapeutique ; on pourrait en effet essayer d'imiter le procédé de la nature en tentant de donner une maladie provoquée. Mais outre que ce moyen ne saurait être sans danger, il serait aussi à craindre que son action ne fût point équivalente à celle d'une maladie spontanée. J'ai assez souvent vu une affection intercurrente modifier très avantageusement la folie et celle-ci guérir même à la suite d'un anthrax, d'un phlegmon, d'un érysipèle, d'une pneumonie, etc... Mais je n'ai rien obtenu chaque fois que j'ai voulu agir expérimentalement par des vésicatoires, des cautères, un séton, etc... Serait-ce que la modification morbide reste alors trop localisée, qu'elle n'impressionne pas assez profondément l'organisme ? Cela me paraît

assez probable, mais ce n'est pas dans ce travail que je puis aborder la discussion de cette question.

Dernière remarque : Le dernier accès ne s'est point doublé comme les précédents en accès secondaires. A quatre mois de lypémanie ont succédé cinq mois d'un délire maniaque violent et subit ; puis le retour à l'état normal s'est fait presque aussi vite. Faut-il en inférer que la maladie a changé de type en vieillissant?... — J'ajouterai, encore qu'il n'y a point eu chez ce garçon de délire érotique. Celui-ci est du reste bien plus commun chez les femmes que chez les hommes.

6^e Observation. — Crises violentes d'agitation. — Impulsions vives et dangereuses ; puis grande prostration. — Idées délirantes variées. — Hallucinations. — Onanisme. — Retour lent à la raison. — Intervalles lucides assez complets. — Héritaire.

B... entra à l'asile pour la première fois le 26 février 1872. — C'est un garçon de 15 ans ayant une bonne conduite, sachant lire et écrire, domestiqué de ferme. — Un de ses cousins germains du côté de sa mère est idiot. — Le 15 octobre précédent il eut peur d'un chien qui le poursuivait et se mit à déraisonner le soir même. Il veut aller acheter un cheval, son père s'y oppose, il se jette sur lui, le frappe, lui arrache les cheveux. — B... se croit riche ; il veut acheter ou louer tous les bordages de la contrée, tous sont à lui ; il déshérite son père, parle seul, voit les gars qui l'ont fait poursuivre par le chien ; ne dort pas, si ce n'est depuis quatre nuits, mange bien.

Son excitation tombe assez promptement à l'asile ; il demande à travailler et sort guéri le 18 avril (après deux mois de traitement).

Il fallut le ramener deux ans après (28 février 1874). L'année précédente, vers le mois de mars, il avait eu un accès de manie qui n'avait duré que quinze jours et s'était guéri sans traitement. Depuis cinq semaines sa raison s'est de nouveau troublée. Cela lui a pris par un tremblement et du froid ; il a cessé de travailler, s'est mis à courir les champs ne rentrant pas toujours le soir. Son délire est surtout érotique ; il est

allé chez un débitant de tabac pour s'emparer de sa fille qu'il dit être sa femme et pour entrer a soulevé sa porte. — B... ne fait pas excès de boisson, à l'asile il se croit dans une caserne, tous les hommes qui l'entourent sont des militaires, lui l'est aussi et c'est pour cela qu'il est venu. Il est marié avec la fille B... qui tient un bureau de tabac et en a plusieurs enfants dont un est plus vieux que lui, ce qu'il ne peut expliquer... Il parle et rit seul, est incohérent dans ses actes autant que dans ses idées.

Dès le 25, l'état mental du malade s'est modifié. B... est devenu beaucoup plus calme, il regarde toujours à terre et ne répond presque plus aux questions qu'on lui adresse. Il était marié, dit-il, quand il est allé chez le marchand de tabac, mais il est redevenu garçon. — Le 10 mars il est fort triste, s'isole, ne répond plus que d'une manière fort incomplète et presque toujours incohérente; il est incapable de travailler. A cet état succède une crise d'agitation qui dure du 22 au 27, on est obligé de lui mettre plusieurs fois la camisole. Le désordre des actes est complet, tout aussi bien que celui des idées. — Puis il retombe dans l'hébétude. Celle-ci diminue peu à peu. Dès les premiers jours d'avril B... commence à s'occuper; bientôt il se met à parler un peu, puis davantage; il demande s'il pourra bientôt s'en aller. Le retour de l'intelligence se fait lentement; le malade ne déraisonne plus, mais il manque d'initiative et est incapable de suivre aucun raisonnement, il va comme on le pousse, machinalement. Ce ne fut que le 14 juin que je pus le renvoyer. Il avait alors repris toute son activité et se rappelait fort bien tout ce qui s'était passé. — (4 mois de traitement.)

B... eut une rechute qui nécessita son retour à l'asile treize mois plus tard (15 août 1875). — L'accès de manie durait depuis un mois environ. Cet homme s'était échappé de chez son oncle dont il était le domestique et était revenu chez son père sans savoir comment ni pourquoi. Il ne pouvait plus du tout travailler et demandait sans cesse du tabac; faisait des absences de quatre à cinq jours; était violent, colère, menaçait de frapper son père qu'il a poursuivi une fois avec une fourche, une autre fois avec une pioche; une troisième fois, il lui a lancé un verre à la tête et l'a manqué. Il jetait dans la cheminée des brassées entières de sapinettes à tout instant et l'on craignait qu'il ne mit le feu; il se promenait aussi dans la maison avec une lumière (oribus) et faisait lécher les murs par la flamme. — Dès qu'on lui résistait c'étaient des menaces et des accès de violente colère.

Toute cette excitation tomba dès qu'il fut à l'asile; il me

répondit d'un air hébété, qu'il était fou depuis deux mois, qu'il souffrait de la tête et dans les membres. Je lui demandai de me montrer où il souffrait le plus, il me montra un de ses doigts. Son regard était fixe et semblait dirigé en l'air vers un objet imaginaire. — Dès qu'il fut réhabitué à l'asile, ses accès de colère violente reparurent; il était le maître du gouvernement; la nuit des mouvements l'empêchaient de dormir, ils passaient à travers les murs... B... se masturbe souvent.

Cette période d'agitation fit, au bout de deux mois environ, place à une période de prostration qui dura elle-même jusque vers la fin de l'année. La transition entre les deux états opposés se fit d'une manière lente et presque insensible. B... était incapable d'aucun travail, il restait des journées entières au bûcher immobile dans un coin, sans vouloir toucher un morceau de bois, les yeux tournés vers la terre, toujours sombre, parlant fort peu.

Ce ne fut qu'au commencement de 1876 que cet état lypémanique céda à son tour et lentement comme avait fait l'accès de manie. Le malade se mit à travailler de plus en plus; ses idées sortirent peu à peu de leur torpeur et je pus le renvoyer le 15 février. Il était redevenu tout à fait raisonnable. (Six mois de traitement.)

Comme il arrive assez souvent, les premiers accès de folie semblent avoir été déterminés par une impression vive. Puis l'habitude se prend et le retour des accès a lieu sans causes appréciables.

Dans ce fait la double forme de la folie ne me paraît pas être apparue d'emblée. Le malade n'eut d'abord qu'une attaque de manie simple et la phase dépressive, si tant est qu'elle ait existé, a du moins été fort légère. Il en fut probablement de même lors du second accès. Mais à partir du troisième la double forme se dessine. — B... entre à l'asile fort agité; deux jours après il est triste. Ce changement soudain ne peut guère être attribué au traitement car le malade n'avait encore pris que deux bains. Il est plus probablement résulté de l'impression morale produite par le changement de milieu. Cependant la dépression continue et augmente

pendant trois semaines ; elle est alors interrompue par une courte crise d'agitation vive, puis l'hébétude reparaît tout aussi grande qu'elle était pour céder de nouveau, mais cette fois lentement, progressivement, c'est l'état mental qui s'établit, c'est la guérison. — Au quatrième accès, les choses se passent à peu près de même : l'excitation durait depuis un mois, elle tombe sitôt l'entrée à l'asile, puis elle revient quand le malade est habitué, quand il n'est plus sous l'impression qu'a dû lui causer sa séquestration. Après deux mois, la période de dépression vient à son tour, mais lentement, comme le font d'ordinaire les modifications durables dans les états mentaux. Elle se prolonge plusieurs mois et c'est aussi par un travail insensible que l'état normal se rétablit, que la raison revient.

Ce fait est remarquable par la violence des impulsions qui rendent le malade fort dangereux. Observons que les accès ne se ressemblent pas aussi exactement que dans les faits précédents, sans cesser pour cela d'avoir entre eux une certaine similitude ; le premier est caractérisé par des actes de violence avec prédominance d'idées de grandeur ; le malade se croit riche et puissant. — Nous manquons de détails sur le second qui a été court et ne s'est pas produit à l'asile. — Dans le troisième, le délire est surtout érotique et donne lieu aux conceptions les plus extravagantes. — Dans un quatrième accès, les actes de violence deviennent extrêmes ; le malade poursuit son père avec une fourche, avec une pioche, lui jette un verre à la tête ; il allume de grands feux, entre en fureur dès qu'on lui résiste et même sur une simple observation. Les idées de grandeur et érotiques reparaissent aussi ; B... est le maître du monde et il se masturbe souvent. Notons encore les hallucinations ; des mouvements qui passent à travers les murs l'empêchent de dormir.

Les phases lypémaniques sont toutes bien dessinées ; elles succèdent assez rapidement aux crises de manie, mais non pas d'une manière brusque. — Quant aux intervalles

lucides ils sont complets et le malade recouvre pour un temps assez long la plénitude de sa raison. Il redevient actif, laborieux, son caractère est alors doux et facile. La guérison est apparente sinon réelle. — Les rechutes ont eu lieu à peu près tous les ans, mais non point à la même époque de l'année, il n'y a donc point là de périodicité véritable. — La durée du traitement de chaque accès a varié, mais a toujours été en augmentant un peu. — Depuis sept ans, ce malade n'est pas revenu à l'asile ; en faut-il conclure qu'il est réellement guéri ?... Il peut y avoir eu chez lui des rechutes peu graves qui n'ont pas nécessité sa séquestration ; il peut avoir été interné dans un autre asile, il peut avoir succombé à quelque maladie intercurrente.

Le fait qui suit se fait encore remarquer par la violence des crises maniaques, mais il présente aussi d'autres détails qui le rendent intéressant.

7^e Observation. — Crises de manie très aiguës, suivies d'une phase mélancolique très prolongée. — Retour à l'état normal. — Au dernier accès, embarras gastrique fébrile grave et inversion dans l'ordre habituel des périodes, la lypémanie ayant cette fois précédé la manie. — Héréditaire.

M^{lle} S... gantière, âgée de cinquante-neuf ans est atteinte de folie depuis vingt-huit à trente ans. Son grand-père était aliéné. — Jeune, cette fille était de mœurs relâchées, mais elle ne buvait pas. Elle a eu un enfant. Des amours malheureux, des désirs vénériens très intenses, la masturbation, semblent avoir été les causes accidentelles de sa folie.

Admise pour la première fois à l'asile en 1858, il y avait alors au moins six à sept ans qu'elle était sujette à des accès de manie avec intervalles complètement lucides. Aujourd'hui cette fille a une couperose intermittente qui dure depuis longtemps. Elle disparaît pendant quelques mois, puis reparait pendant un temps à peu près égal sans que ces poussées éruptives aient rien de fixe et sans que j'aie pu bien apprécier leur influence sur l'état mental.

Les notes de son dossier, fort sommaires, font connaître qu'elle est entrée 4 fois à l'asile :

1^{re} entrée 15 février 1858. — Sortie guérie 2 juin 1859.

2^e entrée 17 mars 1866. — Sortie guérie 15 juillet 1869.

3^e entrée 10 août 1872. — Sortie guérie 21 janvier 1875.

4^e entrée 3 juin 1875. — Sortie guérie 24 avril 1880.

Toujours elle y est arrivée en proie à un accès de manie aiguë caractérisé par une incohérence complète des idées et des actes, des hallucinations qui lui faisaient voir des figures noires danser sur les murs ; c'étaient, disait-elle, des âmes du purgatoire. Elle quittait son lit pour aller coucher avec d'autres malades, déchirait ses vêtements, se mettait nue, jetait le désordre partout, parlait sans cesse, injurait, frappait, était gâteuse.

Cet accès de manie si franche fut suivi en 1872, époque à laquelle j'ai vu la malade pour la première fois, d'une phase mélancolique très accentuée et fort longue. Pendant toute l'année 1873 et une grande partie de l'année 1874, la malade refusa de parler ou du moins ne fit que des réponses fort courtes quand on l'interrogeait. Elle ne disait rien d'ailleurs qui fut déraisonnable et paraissait même se souvenir assez bien du passé. Elle ne s'occupait pas, restait tout le jour dans une chaise, immobile, les mains sous son tablier, mangeant, buvant machinalement, se portant bien du reste. — M^{lle} S... sortit lentement de cet état d'atonie mentale, elle était fort bien depuis quelques mois quand je la renvoyai.

Elle fut ramenée à l'asile la même année étant encore dans un accès de manie aiguë qui, comme le précédent, fut suivi d'une phase dépressive après laquelle la malade recouvra de nouveau sa raison. Depuis lors, il y a eu plusieurs accès à peu près semblables. — Pendant trois à quatre mois M^{lle} S... parut être dans un état normal ; elle travaillait bien et avec une certaine activité, puis elle cessa de le faire, éprouva quelques jours de tristesse, de malaise général et devint fort agitée pendant deux mois. Elle passa ensuite assez rapidement à la période dépressive qui dura à peu près autant que la précédente, mais qui fut très modérée et finalement elle revint peu à peu à son état normal.

Je décrirai seulement le dernier accès de la malade ; celui-ci n'ayant pas eu tout à fait la même marche que les précédents, a été observé avec plus d'attention.

M^{lle} S... était fort bien depuis assez longtemps lorsque le 17 avril 1879, elle se sentit indisposée et garda le lit. Elle avait un peu de fièvre ; le pouls était petit et fréquent, la langue était saburrale, il n'y avait pas eu de garde-robes

depuis plusieurs jours. Je ne pus tirer de la malade aucune réponse, elle retirait sa main quand je voulais la prendre et se tordait dans son lit, puis redevenait immobile dès que je cessais de l'examiner. Je prescrivis un purgatif salin qui eut peu de résultat. — Le 19 la langue est toujours chargée et la constipation opiniâtre, la fièvre est plus forte. Même indocilité de la malade dont je ne puis compter le pouls, même mutisme absolu, même abattement général, refus de rien prendre sauf quelques cuillerées de bouillon. — 1^{er} mai : même état, régime lacté, lavement purgatif. — 3 mai : la couperose dont la malade est atteinte depuis si longtemps tend à diminuer et les jours suivants elle disparaît presque en entier, puis revient rapidement plus intense qu'elle n'était et donne à la face une couleur lie de vin foncée. La fièvre revient mais avec une légère rémission le matin. — Sulfate de quinine 10 centigr. chaque jour. — Il est très difficile d'alimenter la malade qui est dans une grande prostration et ne trouve un peu de force que pour retirer son bras dès que j'essaye de le prendre.

18 mai : un peu moins de fièvre, pouls meilleur, la couperose diminue de nouveau et lentement cette fois. Mais la faiblesse est toujours extrême, la constipation toujours opiniâtre. Continuation du sulfate de quinine, lavement purgatif suivi d'une selle peu abondante de matières dures. La malade qui refuse toujours toute alimentation mange ses excréments.

22, 23, 24 mai : refus plus absolu encore de manger, pas de garde-robe. — Huile de ricin, 15 grammes.

2 juin : la malade de plus en plus faible a depuis quelques jours des transpirations nocturnes très abondantes. — Continuation du sulfate de quinine et sulfate d'atropine, 1 milligramme.

12 juin : toujours même état, toujours constipée. — Lavement purgatif. — La sœur au moment de donner le lavement s'aperçut que M^{lle} S... était inondée de sang qui sortait par l'anus. Cette hémorrhagie s'arrêta sans traitement. Elle semble avoir été un phénomène critique plutôt qu'une complication, car dès ce moment l'état s'améliora rapidement.

18 juin : on peut lever la malade qui mange mieux et veut bien dire quelques mots à la sœur, mais elle refuse encore de me parler. — Reprise des sulfates de quinine et d'atropine que j'avais dû suspendre lors de l'hémorrhagie anale.

23 juin : huile de ricin, 40 grammes.

26 juin : la malade mange, n'a plus de fièvre, elle a repris des forces tout d'un coup et peut rester levée plusieurs

heures, mais elle refuse toujours de parler. — Suppression des sulfates de quinine et d'atropine.

3 juillet : l'engourdissement physique et moral disparaît ; la sœur a surpris le matin M^{lle} S... balayant le dortoir, elle lui dit : « Est-ce que je ne fais pas bien de travailler ? » — Pendant tout le mois la dépression persiste encore, mais elle diminue. La malade s'occupe un peu au ménage, aide les sœurs et leur répond quelquefois. — Le 8 août seulement elle parle à mon interne au moment de la contre-visite et le fait avec une certaine volubilité et d'une manière incohérente, répétant toujours la même chose. — A partir de cette époque la période d'excitation commence ; elle est dans toute son intensité les 25 et 26 août, il faut conduire la malade au quartier des agitées où elle reste jusqu'au 5 novembre. Devenue plus tranquille alors, elle est cependant encore loin d'être calme, mais l'état mental s'améliore chaque jour. Vers la fin du mois elle peut travailler et rendre compte de ce qu'elle a éprouvé. Elle se souvient assez bien de sa période mélancolique ; si elle ne parlait pas, si elle ne se laissait pas examiner, c'est parce qu'elle croyait qu'on voulait la faire mourir et elle le croyait d'autant plus qu'elle nous avait entendu dire entre nous qu'elle était perdue. — Aujourd'hui 12 février 1880, M^{lle} S... est dans son état normal et cela pour quelques mois sans doute...

La malade a quitté l'asile le 24 avril 1880, elle y rentrait un mois plus tard, n'ayant été véritablement bien chez elle que pendant huit jours. Elle fut ramenée dans la phase d'excitation qui cette fois n'a guère duré qu'un mois. La période dépressive lui a fait place insensiblement, elle n'a pas atteint une aussi grande intensité qu'aux précédents accès, mais elle ne finit pas ; aujourd'hui encore après bientôt deux ans, M^{lle} S... n'est point revenue tout à fait à son état normal ; elle reste triste, à peu près inactive, incapable d'un travail régulier. Son intelligence paraît aussi avoir baissé ; on doit craindre la démence.

L'ordre des deux phases a été interverti dans l'avant dernier accès mais, il est probable qu'une maladie intercurrente grave a été la cause de cette inversion qui ne s'est pas reproduite à l'accès suivant. Cette maladie qui n'était au début qu'un embarras gastrique fébrile a rapidement pris des

proportions inquiétantes, sans modifier la crise mélancolique qui a suivi son cours et même a été plus intense que de coutume, quoique de moindre durée. Il est assez fréquent qu'une affection intercurrente modifie l'état mental des aliénés, mais cette modification peut se faire en bien ou en mal. Le plus souvent cependant l'état mental s'améliore, l'agitation et l'incohérence diminuent; c'est peut-être l'exagération de cette tendance qui a fait que dans une folie à double forme la période mélancolique s'est substituée à celle d'excitation. Je dois aussi faire remarquer la lenteur avec laquelle s'est opérée chez cette malade la transition d'une période à l'autre, surtout de la manie en mélancolie qui, après avoir atteint peu à peu son degré le plus élevé, diminue insensiblement pour faire place à un état lucide d'une durée plus ou moins longue. On voit du reste ce fait se produire assez souvent. Tous les modes de transition ont été observés soit entre les deux phases de l'accès, soit entre elles et l'intervalle lucide.

9^e Observation. — Première attaque; délire des persécutions avec idées de grandeurs et illusions. — Seconde attaque; folie alterne, phases très courtes d'excitation et de dépression, prédominance du délire des actes qui est impulsif sur celui de l'intelligence, illusions. — Pas d'hérédité.

M^{me} Fr... cultivatrice âgée de vingt-huit ans, entrée à l'asile la première fois le 15 juin 1866. — Conduite régulière, santé générale bonne, tempérament lymphatico-sanguin. Pas d'aliénés dans sa famille.

Aliénée depuis trois semaines, dit-on, par suite de jalousie et par suite de contrariétés avec sa belle-fille à propos d'une somme de deux cents francs. Elle se figure que tout le monde vient lui demander de l'argent, qu'on veut lui faire du mal et la mettre en prison; elle casse des vitres pour échapper à ceux qui la poursuivent, elle a des hallucinations, voit et entend des personnes au pied de son lit, tout le monde la regarde, il va lui arriver malheur, les gendarmes vont l'arrêter; ne dort pas, mange peu, bien réglée.

Ce délire des persécutions se complique bientôt à l'asile de mégalomanie ; le délire devient plus calme, la malade dort et mange bien, mais elle se croit la marraine de toutes les princesses et surtout de l'impératrice. Saint François et sainte Louise doivent venir la chercher, saint Jean parle d'elle dans son Apocalypse, toute la terre a les yeux sur elle, on voudrait changer son nom pour la mettre dans la royauté mais elle s'y oppose. Peu à peu cette femme reconnaît ses extravagances, elle convient avoir été malade par suite d'un saisissement parce que les enfants de son mari lui ont fait de la peine. Elle sort améliorée le 13 juillet 1866.

La réintégration n'eut lieu que le 1^{er} août 1879. M^{me} Fr... a maintenant quarante-deux ans et est mariée en secondes noces. Depuis un an elle a un eczéma de la face, elle se porte bien d'ailleurs, est bien réglée. La position de cette femme est précaire ; elle a plusieurs enfants et les préoccupations qui en résultent semblent avoir été la cause de sa rechute.

Le certificat d'admission est ainsi conçu « perte de mémoire, langage incohérent, état relativement calme auquel succède un délire plus ou moins violent... »

Lors de son arrivée à l'asile cette femme est dans une incohérence complète, rien ne peut fixer son esprit, sa mémoire est affaiblie, elle s'agite, frappe les malades, traîne la nuit son lit dans le dortoir ; refus absolu de manger, il faut recourir à la sonde œsophagienne.

Le 15 août les idées sont moins troublées, il y a plus de calme ; cependant la malade est toujours incohérente, elle donne aux personnes qui l'entourent les noms de celles qu'elle a connues, ou les prend pour des personnages imaginaires. Vers la fin du mois, l'agitation redouble et il faut placer la malade dans le quartier des agitées. Même état jusqu'au 4 septembre.

A partir de cette époque l'agitation cesse d'être continuelle, par instants la malade raisonne même assez bien, mais elle donne toujours des noms de fantaisie et de personnages importants à ceux qui l'approchent. Quand les sœurs lui reprochent de ne me répondre que des choses qui n'ont pas le sens commun, alors qu'elle est presque raisonnable avec les autres, elle dit qu'elle le fait exprès, sachant bien qu'il ne sert à rien de répondre raisonnablement, que je ne la ferai pas sortir. Du 27 septembre au 11 octobre, l'agitation augmente de nouveau.

Du 11 au 20, la malade devient calme, parle de ses enfants, de son mari, qu'elle aime beaucoup, dit qu'elle est



bien malheureuse, pleure des journées entières, et demande à voir ses enfants.

Du 21 octobre au 30 novembre, l'agitation reparait mais en changeant un peu de forme; la malade se met en colère sans motif, se venge sur les objets qui l'environnent, puis redevient quelques instants calme. Quand alors on lui demande pourquoi elle agit ainsi, elle répond qu'elle n'en sait rien, qu'elle sait qu'elle a tort de faire ces folies, mais qu'elle ne peut s'en empêcher. Comme toujours elle perd, tant que dure l'excitation, toute notion des objets et des personnes; dès que celle-ci tombe, la malade se souvient très bien de tout. Les sentiments affectifs, qui étaient absents, sont au contraire très développés. Cette femme sanglote en parlant de ses enfants, puis, comme si elle voulait dominer son chagrin, elle se met à chanter. Ainsi cette période de la maladie se compose de périodes courtes et irrégulières de dépression et d'agitation qui durent de quelques heures à un jour tout au plus. Vers la fin de novembre les périodes dépressives ont gagné du terrain, elles sont plus longues et plus accentuées, cependant l'agitation reparait encore presque chaque jour pendant quelques heures.

Pendant la plus grande partie du mois de décembre, la malade est fort calme et presque raisonnable; il n'y a plus du tout d'agitation et s'il existe une légère dépression permanente, on la peut expliquer par le chagrin qu'elle éprouve d'être séparée de son mari et de ses enfants dont elle parle toujours très affectueusement. Elle travaille avec une activité régulière, a de l'initiative, a conscience de toutes ses folies, les regrette, s'en moque, dit qu'elle sent qu'elle est guérie, que cela ne reviendra plus et demande sa sortie.

Mais le 28 et le 29 elle recommence à faire du tapage et à frapper; le lendemain elle insulte son mari au parloir. Les jours suivants l'agitation continue et dure environ une semaine, puis pendant deux à trois jours il y a des intermittences pendant lesquelles la malade pleure et refuse de manger.

Peu à peu l'état mental se modifie; la malade devenue plus raisonnable cesse à la fois de pleurer et d'être agitée; elle se remet au travail, répond bien aux questions qu'on lui adresse, a le souvenir très précis de tout ce qui s'est passé depuis son admission à l'asile, rend compte de ses actes, mais ne peut guère les expliquer. Ses tristesses, dit-elle, tiennent au chagrin qu'elle a d'être séparée de son mari et de ses enfants, à l'horreur que lui fait sa situation; ses folies, elle ne sait pourquoi elle s'y livrait, mais il lui était impossible de s'en

empêcher. Malgré cette grande amélioration je ne puis encore considérer cette femme comme guérie car il ne faut pas parler longtemps avec elle pour reconnaître l'instabilité de son état mental, elle est toujours sur le point de s'irriter ou de se laisser aller à la tristesse, de passer d'un extrême à l'autre.

Cette observation offre encore un exemple de la transformation de la folie continue en folie alterne et intermittente. Une première fois la malade est atteinte d'un accès franc de délire des persécutions, avec illusions nombreuses et idées de grandeur. Treize ans après le fond de la folie reste bien à peu près le même, mais il y a des alternatives d'excitation et de dépression qui n'existaient pas la première fois. Le délire intellectuel est aussi bien moindre, tandis que le délire des actes a pris une grande extension et est devenu comme impulsif. Il y a des intermittences pendant lesquelles la malade jouit presque de sa raison, se souvient de tout et dit très expressément qu'elle n'a aucun motif pour se livrer à ses extravagances mais qu'elle y est poussée par une force irrésistible. Elle explique au contraire ses pleurs et ses tristesses exagérées par la conscience qu'elle a alors de sa pénible situation et le chagrin d'être séparée de son mari et de ses enfants. Ce fait est remarquable par les transitions fréquentes de l'état mental. La malade pleure, se désole, et quelques heures plus tard elle est en proie à l'excitation la plus vive. Rarement chaque période dure plus de quelques jours d'une manière continue; mais tantôt l'agitation prédomine une ou deux semaines et tantôt c'est la dépression, après quoi il survient un intervalle relativement lucide, qui dure à peu près le même temps. Les grandes périodes, les vraies, semblent ainsi se décomposer en périodes secondaires de plus courtes durées. Cette observation à cet égard ressemble beaucoup à l'observation 5°. Les observations à très courtes périodes ne sont pas très communes; j'en vais rappeler quelques-unes. M. Baillarger a donné ses

soins à une dame qui pendant trois à quatre ans était un jour mélancolique et un jour maniaque. Morel cite une femme de Saint-Yves qui un jour était plongée dans un état mélancolique allant jusqu'à la stupeur et qui le lendemain criait, vociférait, était dangereuse dans ses actes. M. Legrand du Saulle a fait connaître un fait dans lequel chaque période ne durait que huit jours (*An. méd. psy.*, 1855). Dans une observation de M. Lanier les accès de manie, quoique violents, étaient parfois si courts que le malade semblait guéri quand on l'amenait à l'asile (*Arch. clin. des mal. ment. et nerv.*, juin 1861). M. Foville fils (*Nouv. dict.*) n'a jamais observé d'aussi courtes périodes, et doute même que le diagnostic de ces cas ait été bien fait. Mes deux observations peuvent donc avoir sous ce rapport un certain intérêt, je les ai données avec assez de détails pour que chacun puisse contrôler le diagnostic. Sans doute ces deux faits peuvent n'être pas considérés comme des cas types de folie à double forme; mais on ne peut nier, je crois, qu'ils appartiennent au moins aux folies alternes. Remarquons aussi que chaque période paraît avoir une durée assez longue, qu'elle se décompose en périodes secondaires très courtes. Je rapporterai plus loin deux autres faits analogues.

9^e Observation. — Sept entrées à l'asile en dix ans; crises maniaques vives suivies de phases mélancoliques qui sont moins accentuées et plus courtes. — Périodes de lucidité complète après chaque accès, ce qui motive la mise en liberté de la malade. — Hérité.

M^{me} P... a trente-quatre ans, est cultivatrice, de bonne santé, de bonnes mœurs et sans aucune instruction. Son père, sa mère, et une de ses sœurs sont morts aliénés, trois autres sœurs et un frère sont raisonnables. M^{me} P... est admise dans un asile pour la première fois le 22 octobre 1868, mais auparavant elle avait eu déjà deux attaques de folie; la première à vingt-six ans qui dura six semaines, la seconde à

trente-un ans et qui se prolongea dix mois. Je n'ai pu avoir aucun renseignement sur les caractères de ces deux attaques.

La troisième rechute dure depuis trois mois lorsque la malade arrive à l'asile, elle semble avoir été déterminée par un accès de jalousie. M^{me} P... chantait dans les chemins, insultait les passants, leur jetait des pierres, menaçait de mettre le feu, injurait surtout deux dames qu'elle accusait de s'amuser avec son mari. De plus elle parle seule, elle rit et chante la nuit, déchire la chemise de son mari, croit entendre des voix, n'a pas d'idées de suicide, mange peu. Le ventre est libre, elle est bien réglée.

Lors de son arrivée l'incohérence des idées est complète; elle ne consent à entrer que pour cinq minutes, le temps que son mari prenne une consultation du docteur. J'ai, dit-elle, une maladie qui me prend tous les trois ans. J'ai battu une voisine qui m'avait battu; j'ai aussi battu mon mari qui me bat souvent. Je ne sais pourquoi il m'amène ici; vous avez tous l'air de vous f... de moi, je ne suis pourtant pas folle. Je ne peut-y-pas aller au lit; c'est qu'il ne faut pas qu'il soit trop longtemps absent sans moi, s'il ne faut que cinq minutes je veux *ben*.

Les jours suivants l'agitation persiste; elle parle de son mari qui ne finit pas de prendre sa consultation, des personnes qu'elle a battues, des robes qu'elle a achetées...

Le 24 octobre la scène a changé; la malade pleure, elle a ses règles. Mais cette période de dépression est courte; dès le 3 novembre M^{me} P... s'agite de nouveau et chante la nuit. Elle est atteinte de dysenterie le lendemain et sous l'influence de cette affection intercurrente l'excitation maniaque baisse rapidement. Le 15 la malade est calme et sa dysenterie est guérie. Elle sait qu'elle a eu la tête dérangée, se trouve entièrement rétablie, sort en congé le 20 et définitivement le 2 décembre.

M^{me} P... fut ramenée à l'asile le 8 juillet 1870 (dix-neuf mois après); sa rechute date de deux mois. Son état est exactement le même qu'à la précédente entrée. Elle a encore frappé sans motif, injurié, menacé de mettre le feu. A plusieurs reprises elle a quitté le domicile conjugal pour vagabonder, elle est restée jusqu'à trois et quatre jours absente sans qu'on pût savoir où elle était, mendiant son pain dans les fermes...

La malade se reconnaît à l'asile et dit y être venue pour voir le médecin; refuse de se coucher sans en donner le motif; parle beaucoup et sans aucune suite dans ses idées;

étale des chiffons sur son lit, en met dans ses cheveux, paraît très heureuse, très contente. Cet état s'amende assez promptement sous l'influence des bains. Le 1^{er} août le mieux est sensible et la malade demande à travailler. Jusqu'au 12 elle est tranquille et à peu près lucide, alors elle recommence à déraisonner, elle dit que le fils du maire est son enfant, qu'on l'a changé avec le sien, elle fait des gambades dans la cour, danse et chante toute la nuit.

Le 14 la période de tristesse est arrivée; elle a mal dormi parce que son mari et son fils se sont noyés, elle en est certaine et les a vus. — Le 15 l'excitation reparait, elle danse une partie de la journée, mais le lendemain elle pleure. Elle accuse de la constipation, on la purge légèrement. Elle se trouve mieux ensuite, la tristesse diminue; elle commence à avoir conscience de son état antérieur et quitte l'asile le 2 novembre.

Ce fut pour y revenir deux ans après (28 septembre 1872). Ses idées sont encore complètement troublées et sans aucun lien. Jamais elle n'a été folle, le médecin l'a fait revenir parce qu'il a été dans l'artillerie avec son homme, quand on sort d'ici c'est pour monter la garde... il arrivera de grands malheurs; son mari se tient bien à l'église, il portera le chapeau de gendarme... Cette incohérence se complique d'une grande agitation. Le 7 novembre elle se jette à la gorge d'une sœur qui veut l'empêcher de faire des saletés dans les assiettes des autres malades. Le traitement de cet accès de manie a surtout consisté dans l'emploi des bains avec affusions.

Le 9 janvier 1873 la malade n'est guère plus calme et n'a pas encore conscience de son état, elle assure toujours qu'elle n'était pas malade lorsqu'elle est venue à l'asile. Le 6 février le mieux est très sensible. M^{me} P... ne déraisonne plus, reconnaît toutes les folies qu'elle a faites, ne sait comment ça lui prend tout d'un coup, dit-elle, et sans motif. Elle travaille bien. La période de dépression fut peu accentuée, pendant un mois que je gardai la malade en observation, elle fut triste il est vrai, mais sans délire lypémanique. Je la fis sortir le 7 mars 1873.

Une nouvelle crise plus violente que la précédente nécessita la réintégration de M^{me} P... le 8 juin 1874.

Depuis quatre mois elle était dans un état de surexcitation extrême; parlait continuellement, marchait jour et nuit, était souvent plusieurs jours sans rentrer chez elle, voyageant de commune en commune, menaçant et frappant ceux qu'elle rencontrait, faisant subir des dommages aux propriétaires,

parlant d'incendier et de tuer ; ayant même tenté de le faire, une fois en brûlant les effets de son mari et en les déchirant, une autre fois en se précipitant sur une voisine qu'on eut peine à arracher à sa fureur. Dans ses courses vagabondes elle entraînait dans tous les cafés qu'elle rencontrait, y buvait les consommations des autres, faisait des croix sur les routes, mettait des bouquets au pied des arbres, etc. — Ventre libre, bien réglée.

Quand je l'interrogeai elle refusa d'abord de me répondre, puis ce fut un déluge de paroles incohérentes : « Je ne m'embarrasse ni du jour ni de la nuit, ... je ne vous dirai rien... ce n'est pas la peine de vous épuiser la poitrine... quand j'ai arrivé chez moi rien n'était plus en place, je ne trouvais plus la clef... je vous dirai cela plus tard. » Et tous ces membres de phrases jetés au hasard étaient accompagnés de jurons et de gestes désordonnés.

Le 17 juin elle prend une malade aux cheveux et la roule ; elle dispute et jure continuellement.

Le 29 même agitation ; elle parle du Directeur, de la République, dit qu'elle frappera les malades et les sœurs, et jette un pot de chambre à la tête de l'une d'elles.

Cet état persista durant tout le mois d'août.

Mais dès les premiers jours de septembre le calme revient peu à peu. La malade commence à travailler et demande sa sortie.

On arrive au commencement de février 1875, avec des alternatives de tristesse et d'agitation. — Deux mois se passent durant lesquels la malade ne déraisonne plus, mais est dans un état de prostration qui ne lui permet qu'un travail très imparfait, elle demande sa sortie avec instance.

Le 17 avril il y a une reprise d'agitation qui dure une semaine.

M^{me} P... se remet ensuite au travail, elle est bien moins affaissée qu'elle n'avait été avant d'être bien malade et se désole d'être si souvent dans un tel état ; elle demande toujours sa sortie, mais je ne la trouve pas encore assez bien pour la renvoyer ; cependant l'amélioration progresse, elle ne déraisonne plus, s'occupe assez convenablement, n'est pas trop affaissée, je lui accorde un congé le 11 juin et sa sortie définitive le 23.

Le 2 juillet 1877 M^{me} P... m'était encore ramenée dans un état à peu près semblable à ceux qui viennent d'être décrits ; elle resta à l'asile jusqu'au 8 septembre (deux mois seulement) ; c'est dire que cette crise fut moins longue que la précédente, elle fut aussi bien moins aiguë. Il est vrai que la rechute

datait déjà de quatre à cinq mois lorsque la malade me fut ramenée.

Moins d'une année après M^{me} P... était réintégrée à l'asile pour la septième fois en dix ans. Elle a maintenant quarante-quatre ans. Comme de coutume l'excitation maniaque est vive, le délire continu, aucune idée précise ne se dégage de son verbiage incohérent. — Après quelques jours le calme reparait, les actes sont mieux ordonnés, mais l'esprit n'est pas lucide. Toutefois la malade peut alors être placée dans un quartier de tranquilles où elle s'occupe assez passablement à des travaux de couture. De temps à autre elle a bien quelques accès d'agitation, mais ils sont courts et elle ne se livre pas à des voies de fait sur ses compagnes. — Les bains et les douches exercent, comme toujours, sur elle une influence favorable. — Après le délire des actes, les troubles intellectuels cèdent à leur tour. M^{me} P... devenue un peu triste, se rend bien compte de son état antérieur, me dit qu'elle est guérie et qu'elle s'en rapporte à moi pour fixer le jour de sa sortie qui a lieu le 25 octobre après trois mois de séjour.

M^{me} P... vient d'être de nouveau réintégrée à l'asile une huitième fois toujours à peu près dans le même état, elle y est encore au moment où je relis les épreuves de mon travail.

Dans ce fait, comme dans un certain nombre de ceux que j'ai recueillis, la période d'excitation consiste dans un véritable accès de manie avec incohérence des idées et des actes, avec impulsions. Il n'y a pas comme on l'observe assez souvent, comme on l'a surtout remarqué dans mes deux premières observations, conservation partielle de l'intelligence, ce qui permet aux malades de coordonner un peu leur pensée, d'avoir une volonté à laquelle, il est vrai, leurs actes ne répondent plus toujours exactement. Loin qu'il en soit ainsi, tout est imprévu dans ce fait, les idées sont décousues, les actes sans but sont sans rapport avec les idées. L'agitation, quel que soit son degré, est celle de la manie simple. Aussi, l'on trouvera peut-être que ce n'est pas là un cas de folie à double forme, mais plutôt un cas de manie à répétition, d'autant que le stade lypémanie n'est pas toujours très accentué; qu'il dure peu

et que la malade passe presque de l'état maniaque à l'état normal. Cependant la période de prostration existe et n'a jamais complètement manqué. De plus, les cas de folie à répétition sont presque toujours de véritables cas de folie circulaire; il n'en faut guère excepter, je crois, que les accès d'alcoolisme qui se reproduisent parfois avec une grande fréquence, parce que leur cause est trop souvent persistante. Mais ici rien de semblable. Cette observation me paraît donc bien présenter une variété des folies que j'étudie dans ce travail. Elle diffère il est vrai de celles qui ont servi à établir leur type, mais c'est précisément là ce qui fait son principal intérêt.

Dans ce genre de folie, l'on ne voit pas toujours les deux phases avoir une intensité et une durée égales, on les voit aussi tantôt séparées, tantôt suivies par une période intellectuelle normale qui se prolonge plus ou moins; c'est bien ce qui a lieu dans ce cas. La période normale suit de très près le stade de dépression et se confond presque avec lui parce que ce stade est peu marqué. La transition entre l'état normal et l'état dépressif se fait donc insensiblement.

Une autre remarque à faire, c'est que la période dépressive ne succède pas brusquement à la période d'agitation; il s'établit une lutte entre elles deux et pendant un certain temps on les voit coexister en quelque sorte. La malade a quelques jours de calme, de tristesse, puis tout à coup elle redevient agitée pour quelques jours, pour quelques heures, après quoi elle retombe dans une inertie relative et ceci dure jusqu'à ce que l'équilibre mental s'établisse. C'est alors que l'état normal prend peu à peu le dessus, que la guérison semble complète et que la malade quitte l'asile pour un temps qui varie entre quelques mois et deux ans. Ce fait est fréquent; je l'ai déjà signalé dans une précédente observation (n° 4) et nous le retrouverons dans plusieurs autres. — Il est important, car il me paraît de ceux qui peuvent éclairer la nature des folies alternes

qui, j'espère le démontrer, ne diffèrent pas essentiellement des folies qui ne sont pas sujettes à transformation.

L'observation qui suit donnera lieu à des réflexions analogues.

10^e Observation. — Folie circulaire. — Sept entrées à l'asile en cinq ans. — Hallucinations auditives et visuelles. — Prédominance des délires religieux, de jalousie, erotique. — Hystéricisme. — Doubles phases bien tranchées, de durée variable, qui empiètent quelquefois l'une sur l'autre. — Intervalles lucides complets.

Le père de M^{me} Mail... a été fou et est alcoolique. Cette jeune femme est âgée de 24 ans et d'une belle santé, mariée à un plâtrier qui fait bien ses affaires ; le ménage est dans l'aisance et heureux. D'un caractère doux et timide, M^{me} M... est de mœurs irréprochables. Son éducation a été un peu négligée ; elle est assez apathique quoique son imagination soit impressionnable, sa force morale est presque nulle, elle présente les caractères généraux du nervosisme et de l'hystéricisme. — Quatre mois environ avant sa première entrée à l'asile et au milieu de la nuit, alors que sa santé était parfaite, elle s'est trouvée en proie à une violente terreur religieuse, s'est jetée à genoux, s'est mise à prier et à chanter à très haute voix. Cet accès de délire n'a duré que peu ; elle s'est endormie et, pendant deux mois, elle n'a donné aucun signe de trouble intellectuel. Sa fille, âgée de quatre ans, eut alors une bronchite aiguë ; elle la veilla jour et nuit, fut très inquiète, puis quand l'enfant fut guérie, la mère avait de nouveau perdu la raison. Le délire religieux s'était emparé d'elle ; pendant les crises elle prenait ceux qui l'entouraient pour le bon Dieu ou la Vierge ; tantôt au contraire, elle était sous l'empire d'une terreur sombre, voyait le diable, les flammes de l'enfer, se répandait alors en invectives contre les francs-maçons, les compagnons, repoussait les siens, faisait jour et nuit des prières ardentes. — Dans l'intervalle des crises elle était inerte et privée de toute activité morale, ou bien elle semblait tranquille et confiante. Le sentiment maternel, si vif chez elle, s'était éteint : elle ne réclamait point sa fille et restait indifférente quand on lui en parlait. Parfois elle avait des mouvements brusques, des gestes empreints de violence.

C'est dans cet état qu'elle fut conduite à l'asile, le 16 août 1877. Le certificat d'admission ne portait que cette indication : « manie aiguë ». — Les idées délirantes et les hallucinations persistèrent pendant plus d'un mois. La malade était fort agitée, fort incohérente, elle voyait et entendait tour à tour Dieu et le diable. C'était son médecin qui en lui faisant une injection de morphine avait introduit le diable dans ses veines ; elle cherchait sous son lit, dans ses rideaux ; on lui avait fait prendre du poison, elle refusait de manger et de boire. Jalouse de son mari, elle croyait ne pas l'aimer assez et priait à genoux Dieu de la rendre meilleure. D'autres fois son mari était le diable parce qu'il était compagnon, etc... L'agitation tomba peu à peu.

Le 17 septembre je trouvai M^{me} M... complètement déprimée ; elle ne répondait plus à aucune question, elle était stupide et urinait sur sa chaise sans s'en apercevoir. Les bains, les affusions modifièrent un peu cet état, mais lentement. Le mieux était peu sensible quand son mari la retira — 8 octobre.

Elle fut ramenée le 7 décembre dans un état de profonde mélancolie. Durant les premiers mois de ce second séjour, M^{me} M... fut très absorbée ; elle riait naïvement toute seule et dès qu'on lui parlait, sans donner aucune réponse. Les impressions tactiles étaient lentes à se produire et très diminuées ; ce n'était qu'au bout de quinze à vingt secondes qu'elle sentait une piqure ou une piqûre. Les idées avaient la même lenteur, le même engourdissement ; elle était incapable d'aucun travail manuel, les sentiments affectifs étaient nuls ; il fallait la secouer, lui parler très haut, la presser de questions pour la tirer un instant de son apathie ; alors même elle ne faisait qu'une réponse insignifiante, ses yeux hagards exprimaient tantôt et presque toujours l'hébétéude, tantôt la peur. Son mari vint la voir plusieurs fois au parloir sans pouvoir tirer d'elle une parole ; souvent il fallait la faire manger ; elle gâtait quelquefois ; elle ne pouvait ni s'habiller ni se déshabiller seule.

Cet état de torpeur disparut lentement sous l'influence des bains avec affusions, sans qu'il se fût manifesté aucune crise. Mais il fit, sans transition bien appréciable, place à un état tout contraire. La malade devint agitée et hallucinée, le diable la tourmentait de nouveau et elle invoquait Dieu pour qu'il l'en débarrassât. Elle voulut se jeter dans les fosses d'aisances la tête la première parce qu'elle avait vu le diable ; il fallut la camisolier. — Enfin cette seconde période fit place à une période plus calme et sans grande dépression. M^{me} M...

travaillait assez bien depuis quelque temps, mais elle riait seule et le faisait aussi d'une manière niaise au lieu de répondre, dès qu'on lui parlait. Un soir à la chapelle elle se mit à rire aux éclats, il fallut la ramener à son quartier (20 mai 1878). Le lendemain je lui remis une lettre de son mari, elle n'osait ni la prendre ni la lire. — Cependant ses idées devinrent de plus en plus lucides; elle ne se rendait pas encore exactement compte de ce qu'elle avait éprouvé, mais elle savait qu'elle était folle, qu'elle avait peur parce qu'elle s'imaginait voir le diable, que dans d'autres moments elle ne pensait à rien.

Quelques jours plus tard M^{me} M... avait très bonne tenue, travaillait bien, raisonnait bien et sortait guérie le 29 mai, après cinq mois et demi de traitement.

Elle put rester chez elle plus d'un an et ne fut ramenée à l'asile que le 2 août 1879. La rechute datait déjà de trois mois. — Toujours jalouse de son mari, elle avait voulu le frapper avec un sabre, puis avec son couteau. C'était d'une belle-sœur vieille et laide qu'elle était jalouse. Une autre fois, elle s'était échappée avec un sous-officier et tous deux avaient été rejoints assez à temps pour qu'il n'y eût pas d'accident. Elle était devenue très gourmande, dormait bien, parlait beaucoup, tenait des raisons d'enfant. Elle se frottait souvent les oreilles comme pour se les déboucher. — Le certificat d'admission était ainsi libellé : « Manie caractérisée par des périodes d'excitation alternant avec des périodes d'hébétude. Perte de la mémoire et du sentiment de l'honneur et des convenances sociales. Accès de jalousie pendant lesquels elle menace. Hallucinations de l'ouïe et de la vue, rit sans raison, et sans transition passe à des périodes de mélancolie, présente des signes qui peuvent faire craindre le début d'une paralysie générale. »

Je n'eus à traiter cette fois qu'un accès de mélancolie; la malade sortait de la période d'excitation quand elle rentra. Pendant tout le premier mois, elle fut très déprimée, riait niaisement, au lieu de répondre restait immobile, paraissait ne pas penser, mangeait beaucoup et engraissait, dormait bien; — ventre libre, bien réglée, les fonctions intellectuelles et morales suspendues, les fonctions végétatives dans un état de prospérité exubérante. — Dès les premiers jours de septembre elle commence à sortir de sa torpeur; bientôt après elle se mit à parler, à travailler, à écrire pour les autres malades des lettres assez bien faites; la mémoire revint. La première fois que je lui avais parlé de son escapade avec un sous-officier, elle m'avait regardé avec de grands yeux ébahis

la seconde fois elle baissa la tête et devint confuse bien que je cherchasse à la rassurer. Bref la raison et les sentiments affectifs et moraux revinrent doucement. — Elle fut retirée dans un état très satisfaisant le 14 octobre, après un traitement de deux mois et demi.

La quatrième entrée eut lieu le 12 octobre 1880, l'état lucide avait duré juste un an. — Depuis quelque temps elle ne dormait plus, passait ses nuits à tenir des propos incohérents, riait et pleurait sans motif, était souvent agitée, cherchait à tromper la surveillance, avait des gestes brusques qui faisaient redouter de sa part quelque violence, voulait s'en aller au loin pour ne rien faire et bien s'amuser ; puis était devenue indifférente à tout ce qui se passait et ne répondait plus aux questions qu'on lui adressait.

Ce fut encore sa période de lypémanie que M^{me} M... vint passer à l'asile, je ne la décrirai pas, car elle fut en tout semblable aux précédentes. Elle fut seulement un peu plus longue, cinq mois environ, et ne se dissipa aussi que progressivement. — La malade sortait de l'asile avec toute ou du moins presque toute sa raison le 28 février 1881.

C'était pour y rentrer dès le 18 avril suivant. — Cette fois elle était dans la période d'excitation. Il y avait du délire religieux, des goûts de toilette, de dépense, de dissipation ; elle était tapageuse, violente, emportée. Elle arrive à l'asile en grande toilette. Elle était, me dit-elle, partie avec sa fille et son mari pour aller se promener à Bordeaux. Il l'a amenée ici, c'est une infamie ; elle me prenait les mains, elle me suppliait de la renvoyer immédiatement pour qu'elle pût continuer son voyage. Son mari et sa fille l'appelaient, elle les entendait, elle n'est pas folle, je le sais bien, elle veut s'amuser, elle pleure et rit tout à la fois. Il y a des hallucinations visuelles, elle voit des têtes au plafond. — Cet état dura deux semaines après lesquelles la raison revint tout d'un coup. — De sorte que M^{me} M... put quitter l'asile le 29.

Elle y revint le 11 juin 1881 ; l'intermittence avait donc duré deux mois environ. Cette fois le certificat d'admission portait bien le nom de la maladie ; il ne contenait que ces deux mots : « folie circulaire ».

La malade arrivait encore au déclin de la période d'excitation. Il a été constaté par le procès-verbal d'une enquête faite par le commissaire de police, que depuis quelques mois M^{me} M... présentait de nouveau des signes de folie qui allaient en s'aggravant. Le mari l'avait envoyée chez sa mère qui, prenant fait et cause pour sa fille, attribuait ses bizarreries à des manques d'égards, à des chagrins domestiques ; mais elle ne

put la garder plus de quinze jours, sa surveillance devenait impossible. De retour chez elle M^{me} M... était très surexcitée, elle ne dormait plus, sans cesse en mouvement elle allait et venait sans savoir où. Toujours jalouse de son mari elle entraînait souvent en fureur contre lui et l'accablait d'injures; elle faisait des dépenses exagérées pour sa toilette, et pour y subvenir elle gardait l'argent qu'elle recevait des clients de la maison. Les voisins entendaient souvent les injures qu'elle proférait et elles étaient parfois si grossières, qu'ils ont refusé d'en reproduire le texte. — Les idées érotiques de la malade étaient aussi très développées; elle se découvrait devant sa petite fille et lui donnait, pièces sous les yeux, des explications inexprimables. Le mari mit alors l'enfant dans une pension congréganiste, et défendit qu'on lui laissât voir sa mère seule. Ce fut un grief de plus contre lui. M^{me} M... se rendait à chaque instant à la pension de sa fille pour la retirer et sur le refus de la lui rendre, elle entraînait dans des colères indescriptibles, vomissait des obscénités contre les sœurs et rentrait chez elle plus irritée que jamais contre son mari. Ces scènes de violence étaient du reste séparées par des intervalles de tristesse et de lucidité presque complète.

Ces alternatives persistèrent pendant les premières semaines de sa séquestration. Dans ses moments d'exaspération elle jurait, elle insultait, déchirait ses vêtements, frappait ses gardiennes, puis, presque sans transition, elle se mettait à rire ou à pleurer et devenait calme, quoique toujours un peu en l'air, un peu excentrique. — A certains jours elle était presque lucide. — Le 15 juillet il y eut soudainement un changement plus complet. M^{me} M... devenue tout à fait calme cessa d'être irascible à partir de cette date. Bientôt elle se conduisit raisonnablement, se dit guérie et réclama sa sortie qui eut lieu le 30 septembre. — Elle n'avait pas eu ses règles depuis son entrée à l'asile et elle vomissait assez souvent; je présamai une grossesse.

Cette femme vient de m'être ramenée pour la septième fois le 23 août 1882. Elle avait été provisoirement séquestrée à l'hôpital de sa commune depuis le 2 juillet. — M^{me} M... était en effet grosse de 4 mois lorsqu'elle quitta l'asile. L'amélioration dura pendant tout le temps de cette grossesse et elle accoucha heureusement d'une petite fille à laquelle elle donna le sein pendant quatre mois. Mais on dut vers la fin de juin lui enlever son enfant, elle était redevenue folle. — Comme toujours les symptômes étaient des crises nerveuses, des toilettes extravagantes, des dépenses exagérées, des propos incohérents. Elle était tantôt exaltée et tantôt déprimée, entendait

des voix, voyait la Vierge, chantait la Marseillaise, ne dormait pas, refusait parfois de manger, coupait ou déchirait ses vêtements, arrosait sa chambre de son urine. — Conduite en cet état à l'hôpital, elle s'y calma; elle commençait même en arrivant à l'asile la période de dépression; il n'y avait plus qu'un peu d'incohérence dans ses idées. Sans conscience bien nette de son état actuel et même de son état antérieur, elle me dit en arrivant qu'elle venait de l'hôpital, qu'elle était guérie et qu'elle ne savait pourquoi on l'avait ramenée ici. — Le lendemain la dépression était complète, la malade était devenue tout à fait stupide, ne parlant plus, mangeant gloutonnement et machinalement, incapable de se rendre aucun service, le regard atone, l'air hébété, véritable machine. — Quinze jours se sont passés et la malade commence à sortir de sa torpeur. — Sortie guérie le 13 octobre; mais pour combien de temps?

NOTA. — Elle a encore énormément engraisé depuis son dernier séjour à l'asile.

Voilà une femme héréditairement, il est vrai, prédisposée à la folie et qui, sans cause occasionnelle appréciable, est au milieu de son sommeil, prise d'un court accès de délire religieux. Peut-être n'y a-t-il eu là que le résultat de l'impression produite par un rêve! Sa santé se rétablit en apparence, mais l'ébranlement produit persiste et, quelques mois plus tard, à la suite des fatigues et des inquiétudes que lui ont causées une maladie de sa fille elle est de nouveau prise de délire religieux. Mais cette fois, la crise n'est point unique, il y en a un grand nombre. Elles sont courtes, accompagnées d'hallucinations auditives et visuelles toujours nettes et parfois terrifiantes; de plus elles sont séparées les unes des autres par de courtes périodes d'une mélancolie qui descend jusqu'à la stupeur. Ces alternatives d'excitation vive et de profonde dépression se succèdent pendant plus de deux mois sans rémission, sans état lucide intermédiaire. — Jusque-là ce sont les caractères de la folie alterne. — Puis la dépression prend franchement le dessus. On retire la malade.

Il faut la ramener quelques semaines plus tard. L'état mélancolique n'a point cédé chez elle ; il y a diminution et presque effacement de toute sensibilité physique ou morale. Les traits de son visage expriment tantôt la terreur, tantôt une indifférente hébétude. Cet état se modifie cependant peu à peu et fait place, toujours sans retour de lucidité, à un état tout opposé. La malade est redevenue une maniaque hallucinée et quand cette fois la manie tombe, ce n'est plus la mélancolie qui lui succède c'est la raison ; c'est la raison qui dure un an sans aucune interruption. — L'accès à double forme a été complet ; mais il a présenté cette particularité que la période maniaque a été souvent interrompue dans son évolution par de courtes phases dépressives ; qu'il est ensuite survenu une seconde période mélancolique terminée par le retour à l'état normal. Cet accès se compose donc en réalité de deux accès entre lesquels l'intervalle lucide a manqué, il a été doublé. — J'appelle aussi l'attention sur la double face qu'ont présentée les deux périodes dépressives ; tantôt l'expression de la malade était celle de la peur, de la terreur, tantôt celle de l'anéantissement le plus complet. Guérie, elle nous a appris que ces deux états correspondaient à deux états mentaux également fréquents dans la mélancolie, Tantôt son délire était actif, elle voyait le diable et avait peur ; tantôt son délire était passif, elle ne pensait à rien.

L'accès suivant débuta par la manie ; la crise dura trois mois et se passa tout entière dans la famille. Elle fut à peu près semblable aux deux crises précédentes, sauf que cette fois il y eut des idées de jalousie et d'érotisme ; ces dernières n'avaient pas encore pointé, mais elles vont se retrouver dans les accès suivants. Ces idées se rapportent à l'hystérie et n'ont rien d'extraordinaire chez une femme nerveuse et impressionnable, d'autant qu'elles sont très communes dans les folies à double forme. Mais elles obligent souvent à la plus grande surveillance et, ce fut à la suite d'une aventure galante, qu'on dut réintégrer la malade à l'asile. — Elle y a passé sa période mé-

lancolique qui fut très profonde et se termina par un retour lent et progressif à la raison après deux mois et demi de traitement. — Cet accès a donc été simple, et parfaitement régulier.

L'état lucide dura encore une année et la malade ne fut également ramenée à l'asile que vers le déclin de la phase de manie. Celle de lypémanie ne différa des précédentes qu'en ce qu'elle fut plus longue, la raison ne revint bien complètement qu'après cinq mois.

Mais cette fois l'intervalle lucide ne dura guère que six semaines. La période d'excitation paraît avoir débuté plus brusquement et avoir été plus vive, car la malade ne put la passer dans sa famille. Les symptômes furent du reste ceux qu'on retrouve dans la plupart des folies circulaires. Cette période dura environ quinze jours et se termina assez brusquement par un retour complet à la raison. La phase mélancolique avait manqué. Cependant l'intermittence était bien franche et elle dura deux mois environ. Faut-il attribuer à un traitement commencé presque au début de l'accès, l'absence de la crise mélancolique ?... Je n'oserais m'en flatter.

La cinquième fois que cette M^{me} M... revint à l'asile, sa période d'excitation touchait à sa fin. Elle avait été longue, avec des exacerbations souvent violentes mais caractérisée surtout par de l'érotisme. Elle avait encore été moins continue que les précédentes, souvent coupée par de courtes phases de tristesse ou par de petits intervalles lucides. Ces intermittences se continuèrent pendant son séjour à l'asile et ce fut comme la précédente fois presque soudainement que la malade recouvra la raison. On se rappelle qu'elle était alors grosse de quatre mois, que cette grossesse suivit son cours régulier sans influencer l'état mental, que l'accouchement fut heureux et que la mère était si bien alors, qu'on lui permit de donner le sein à son enfant, que ce ne fut que le quatrième mois qu'on le lui retira parce que ses idées se troublaient de nouveau.

On dut la conduire d'urgence à l'hôpital et pendant que se remplissaient les formalités, souvent longues, d'une admission gratuite dans un asile, la phase d'excitation s'épuisait ; si bien qu'elle y vient d'arriver à l'état mélancolique.

J'ai relevé les traits principaux de la marche de cette folie, parce que les divers accès observés jusqu'à ce jour ont présenté certains caractères qui n'ont pas encore été décrits. Les deux périodes de la folie à double forme sont bien manifestes et me paraissent incontestables. Mais elles ne se présentent pas toujours de la même manière. Pendant toute la durée des phases maniaques il y a des alternances d'excitation et de dépression qui cessent pendant la phase mélancolique. On dirait que la manie et la lypémanie se disputent cette malade et que la dernière affection finit par l'emporter. Deux fois cependant la phase dépressive a tout à fait manqué et de maniaque la malade est devenue raisonnable. M. Baillarger a cité aussi un cas dans lequel il est parvenu à supprimer la période de manie par des saignées répétées, mais sa malade resta une lypémanique continue, la nature de l'affection fut modifiée. — Ici rien de semblable ; la phase dépressive ne manque qu'accidentellement et la maladie suit son cycle comme s'il n'eût pas été interrompu.

Je n'insiste pas sur les symptômes qu'a présentés cette folie ; ils ont été à peu près les mêmes que ceux de la plupart des autres observations ; j'ai déjà appelé l'attention sur leur nature spéciale et dit en quoi ils diffèrent chez les circulaires de ceux qu'on trouve chez les maniaques ou chez les lypémaniques simples. — Je ferai seulement remarquer la présence bien constatée d'hallucinations auditives et visuelles tout à la fois, la réunion de ces deux formes chez le même malade étant un fait assez rare. Il faut ajouter que ces hallucinations ont lieu pendant les deux périodes des accès, et qu'elles commandent le délire auquel elles impriment une physionomie toute spéciale. — Remarquons encore que cette femme est devenue grosse soit peu avant le début d'un accès, soit au

forme proprement dite. La mort de la malade ayant empêché la vérification de cette dernière hypothèse, je ne puis la présenter qu'avec une extrême réserve. Cependant si l'on tient compte de la grande dépression mélancolique dans laquelle était tombée cette malade, l'on sera porté à y voir l'une des périodes d'un accès à double forme.

12^e Observation. — Accès à périodes courtes pendant six ans. — Diminution notable de la sensibilité générale. — Guérison, avec affaiblissement de l'intelligence. — Hérité inconnue.

M^{lle} Cros... blanchisseuse, fille mère âgée de vingt-huit ans, entrée à l'asile le 24 septembre 1868, est devenue folle après avoir été délaissée par le père de ses deux enfants dont elle parle souvent et qu'elle paraît aimer beaucoup, bien qu'elle les ait à peine connus. Chez cette malade chaque période d'excitation dure trois semaines à un mois. L'agitation est alors très grande. La fille Cr... déraisonne sur toutes choses ou refuse de parler; elle mange ses excréments, jure, est gâteuse, marche dans sa loge en tournant sur elle-même avec une grande vitesse (comme un tonton), elle déchire, elle brise, n'a jamais un instant de repos, le sommeil est nul. Cette malade est alors aussi tout à fait insensible aux impressions atmosphériques; par les froids les plus rigoureux elle court nu-pieds dans les cours, elle y serait entièrement nue si l'on n'y veillait. Dans les jours les plus chauds elle supporte l'action du soleil avec la même indifférence. Cependant les impressions tactiles sont conservées; si on la pince un peu, si seulement on la touche, elle se met en colère. L'agitation cesse tout d'un coup et est immédiatement remplacée par une prostration profonde dont la durée plus courte n'est parfois que de quelques jours. La malade est pendant ce temps à peu près inerte, reste couchée, ne parle plus, ne mange plus seule, maigrit rapidement, n'offre aucune résistance, ne va que comme on la conduit. La sensibilité tactile est alors fortement émoussée mais elle n'est pas éteinte. Cet état se modifie plus ou moins vite et la malade ne tarde pas à devenir à moitié raisonnable; puis après un temps qui varie de quelques jours à quelques semaines, la période d'excitation recommence sans transition.

Cette périodicité dure depuis six ans, mais les crises deviennent moins violentes et s'éloignent. Elle n'en avait pas eu depuis plus de quatre mois et paraissait parfaitement raisonnable quand je me décidai à signer sa sortie qu'elle demandait avec instance pour retourner auprès de ses enfants (18 juillet 1874).

On dut la ramener à l'asile le 8 août suivant. Elle n'avait été bien que pendant quelques jours, après lesquels il était survenu une crise de mélancolie ; la malade s'était couchée et était devenue gâteuse ; puis trois jours avant sa réintégration elle s'était mise à courir après les jeunes gens pour se marier, demandant partout ses enfants qui étaient à l'hôpital et prenant pour eux ceux qu'elle rencontrait. Cette légère excitation ne tarda pas à tomber à l'asile. La mélancolie revint durant un mois environ ; la malade était triste, d'un caractère inégal mais elle pouvait cependant s'occuper. Un mois plus tard l'état mental paraissait de nouveau rétabli. Le caractère était devenu égal, facile, il restait seulement un certain affaiblissement des facultés intellectuelles. La fille Cr... demandait toujours avec instance sa sortie et l'obtint le 21 octobre 1874. Depuis lors je n'ai plus entendu parler d'elle ; la guérison se serait-elle maintenue ?

Ce qui fait l'intérêt de ce fait c'est que les accès après être revenus avec une grande régularité pendant plusieurs années, ont fini par devenir moins violents, par s'éloigner et être séparés par des périodes de plus en plus lucides et de plus en plus longues.

On doit aussi remarquer la tendance de la folie à changer de caractère, la manie était prédominante au début et les accès longs et violents étaient suivis d'une phase courte mais profonde ; peu à peu l'accès de manie s'est amoindri, si bien que lors de la seconde entrée on n'eut guère à traiter qu'une lypémanie qui fut elle-même moins profonde mais plus longue. La folie tend donc à se transformer chez cette malade.

Comme il est probable que cette fille ne peut en cas de rechute être conduite que dans l'asile de son département,

eu la première fois un excès de café et de liqueur; la seconde fois M^{me} Bar... relevait de couches et on lui avait administré un bol de vin chaud. L'état puerpéral n'est sans doute pas resté étranger à cette seconde rechute. Les causes des accès suivants ne sont plus indiquées, mais il est permis de croire que ceux-ci ont continué d'avoir lieu sous des influences analogues. C'est du reste presque toujours à la suite d'un écart de régime ou d'une impression morale que les rechutes ont lieu chez les circulaires, surtout les premières fois. Plus tard, quand une sorte d'accoutumance s'est produite elles deviennent de plus en plus faciles, sont de plus en plus sérieuses, et ont assez souvent lieu sans causes appréciables. La folie à double forme, qui est plus que toute autre une folie à répétition, n'échappe point à cette règle générale.

On peut encore remarquer que chez cette femme les premiers accès ont été légers et de peu de durée, que rien ne fait présumer que ces premiers accès aient présenté les deux périodes qui constituent essentiellement la folie à double forme, mais celles-ci deviennent apparentes dès le troisième et l'état mélancolique se prolonge et s'accroît aux accès suivants. Cette femme aura probablement de nouvelles rechutes et tout porte à croire que la période dépressive gagnera du terrain à chacune d'elles; qu'il viendra une époque à laquelle elle se prolongera pendant presque toute la durée de l'intervalle lucide et que la malade sera alors pour ceux qui n'auront pas suivi les débuts de l'affection; une lypémanie avec exacerbations maniaques périodiques.

Il y a dans tous les asiles un assez grand nombre de malades sur lesquels les renseignements manquent, qui viennent on ne sait trop d'où, et qui ont été séquestrés plusieurs fois et dans des établissements différents. Ils sont d'ordinaire tranquilles, travaillent assez bien, déraisonnent plus ou moins, et présentent un affaiblissement déjà notable des facultés intellectuelles. Ce sont des déments lypémaniques qui de temps à autre ont une poussée maniaque. Ces malades sont

incurables et nombre d'entre eux sont d'anciens circulaires.

Voici du reste quelques observations dans lesquelles la folie circulaire semble avoir conduit les malades à la démence.

14^e Observation. — Manie chronique. — Transformation ultérieure en folie circulaire. — Démence consécutive.

M^{lle} Lev... âgée de soixante-sept ans est entrée à l'asile le 5 novembre 1842, comme maniaque et ne l'a pas quitté depuis cette époque. On ne croit pas qu'il y ait chez elle de causes héréditaires. Sa conduite était fort régulière. Appartenant à une famille aisée, elle a été bien élevée. On ne peut assigner d'autres causes à sa folie qu'une grande bizarrerie de caractère et des emportements fréquents pour le moindre motif.

Pendant plus de trente ans, cette malade paraît être restée simplement maniaque, allant, venant sans pouvoir tenir en place, balbutiant toujours quelques mots inintelligibles avec des interlocuteurs imaginaires ou marmottant des prières, repoussant les personnes qui s'approchaient d'elle, faisant parfois du tapage, n'étant pas dangereuse au fond. — On ne s'occupait plus guère de cette malade devenue démente semi-tranquille, mais depuis deux ans son état mental a semblé se modifier insensiblement. — Voici ce qu'il est actuellement :

Il y a des alternatives d'agitation et de dépression modérée se succédant d'une manière assez peu régulière. Jamais il n'y a de rémission complète, mais les crises sont cependant séparées par un intervalle de temps variable de deux à quatre mois, durant lequel la malade, quoique toujours incohérente, n'est à vrai dire ni agitée ni déprimée. On peut même alors obtenir d'elle quelques mots à peu près raisonnables, mais il ne faut pas insister ou bien elle déraile immédiatement. Sa tenue est bonne alors, elle a une certaine initiative, elle tricote, elle se tient bien à table, elle ne fait rien d'excentrique, est douce de caractère, un peu timide, ne parlant que pour répondre. On ne s'aperçoit du désordre profond de son esprit que quand on pousse un peu la conversation. L'incohérence ne tarde pas alors à reparaitre et l'on constate aisément un grand affaiblissement des facultés mentales.

Les périodes d'excitation qui étaient courtes et n'avaient

lieu qu'une ou deux fois l'an, se sont rapprochées et sont en même temps devenues plus longues et plus vives, à ce point qu'elles nécessitent souvent maintenant le transfert de la malade au quartier des agitées. — Toutes les crises se ressemblent ; je n'en décrirai qu'une. L'agitation s'annonce par un peu plus d'animation dans les traits. M^{lle} Lev... parle davantage, se néglige, devient malpropre, met sa robe ou son bonnet à l'envers, crache dans son assiette ou dans celle de ses voisines de table ; l'incohérence augmente et devient à son comble, ses paroles sont grossières, sa timidité habituelle a fait place à l'arrogance. Elle se donne des titres de noblesse et exige qu'on les lui donne ; tout lui appartient ; elle s'empare des effets des malades qu'elle trouve à sa convenance, elle se promène en parlant haut. Elle ne semble plus avoir d'hallucinations auditives. Elle monte sur les tables, renverse les chaises, crache partout, se lave les pieds dans son urine et les essuie avec ses jupons ; elle se mouche avec sa robe, devient tout à fait gâteuse, frappe les autres malades, mais en ayant soin de ne s'adresser qu'à celles qui sont plus faibles qu'elle. Dans cet état elle refuse assez souvent de manger et demande des mets recherchés, ou bien elle mange avidement et, quoique bien dégoûtée, elle mange à poignée dans les assiettes de voisines aussi malpropres qu'elle. Elle est très altérée quoique sans fièvre.

Cette excitation tombe assez rapidement et la malade reste seulement incohérente. Devenue très polie, elle ne parle plus qu'avec une extrême timidité, recommence à marmotter des prières, a peur d'être frappée et quitte le quartier des agitées en remerciant les sœurs de leurs bons soins. M^{lle} Lev..., en cet état, n'est en réalité ni agitée ni déprimée, elle est simplement démente.

Quand vient la dépression la malade ne parle presque plus, elle reste des jours entiers sur sa chaise, elle ne s'occupe à rien, n'oppose plus aucune résistance, va comme on la mène. Cette dépression ne dure aussi marquée que quelques jours ; elle est le prélude d'une nouvelle crise d'excitation qui arrive elle-même à son paroxysme en deux ou trois jours.

Voici le relevé des dernières crises jusqu'au moment où j'ai arrêté l'observation. On voit que les périodes d'excitation sont de plus en plus longues et que celles de calme, dépression comprise, sont de plus en plus courtes.

Du 30 avril au 15 juin 1879. — Excitation, durée six semaines.

Du 16 juin au 28 juillet. — Calme, durée cinq semaines.

Du 26 juillet au 3 septembre. — Agitation, durée cinq semaines.

Du 4 septembre au 22 septembre. — Calme, durée trois semaines.

Du 23 septembre au 26 novembre. — Agitation, durée deux mois.

Du 27 novembre au 28 décembre. — Calme, durée un mois.

Du 29 décembre au 26 janvier. — Agitée, durée un mois.

Depuis près de deux ans que cette observation est rédigée les périodes d'excitation se sont de nouveau éloignées et la malade est retombée dans un état presque permanent de démence.

13^e Observation. — Manie à répétition chez une alcoolique durant depuis vingt-huit ans, et se transformant en folie à double forme sans qu'il y ait démence.

M^{me} Dran est entrée à l'asile la première fois le 11 mai 1852, elle avait alors trente-deux ans. Délaissée par son mari qui avait tout mangé, elle s'était depuis un an faite femme publique et avait contracté une maladie vénérienne dont elle était guérie rapidement.

Devenue folle l'année suivante, elle présenta un accès de manie des mieux caractérisés. Elle était incohérente, chantait, ne travaillait plus, déchirait ses vêtements, parlait seule, jetait des pierres dans les portes et dans les croisées. Elle avait pour s'évader démoli le mur d'une chambre dans laquelle on l'avait enfermée. Elle mangeait peu, était constipée, les règles étaient supprimées depuis deux mois. — Cette agitation se calma assez vite à l'asile. Des sangsues au siège et à la vulve ramenèrent les règles et le 9 septembre la malade sortait guérie. Cet accès avait donc duré quatre mois.

Elle fut réintégrée le 19 février 1857 (après quatre ans et demi de lucidité); la rechute datait déjà de trois mois. — Cette femme courait les chemins, elle avait failli se faire écraser par un train au-devant duquel elle se portait. A l'asile, elle chante, parle seule, déchire ses vêtements, est gâteuse, mange beaucoup, a le ventre libre, n'est plus réglée depuis neuf mois. — La maladie s'améliora encore promptement. Dès le commencement de mars cette femme était redevenue calme,

l'incohérence avait cessé, elle sortait guérie le 10 mai (trois mois de traitement).

Elle fut ramenée par transfert de l'asile de l'Isère le 18 août 1861. Elle était en pleine convalescence d'un nouvel accès de manie et sortit guérie le 4 septembre. — L'état lucide avait encore duré quatre ans environ et l'accès de deux à trois mois.

Nouvelle réintégration le 9 avril 1862 dans un état d'agitation extrême. — Le 8 mai elle est signalée comme étant encore toujours fort agitée et le 22 comme étant devenue fort calme. — Le 16 juin retour de l'excitation maniaque qui ne dure que jusqu'au 27 (soit douze jours); le calme revient, l'amélioration progresse et la malade sort guérie le 14 novembre. — La lucidité avait duré six mois seulement, et l'accès, divisé en deux crises, en avait duré autant.

5^e entrée le 20 juillet 1867 (cinq ans après). — La malade est toujours dans un état maniaque violent, mais cette fois, il y a de plus des hallucinations visuelles alcooliques. Elle voit des lions auprès de son lit, a de grosses bêtes autour d'elle et leur jette de grosses pierres pour les éloigner. L'incohérence est très grande; ça ne lui va pas qu'on lui porte la main au bas ventre la nuit, elle a peur de l'enfer, elle a reçu l'absolution grandement, elle ne veut pas hébéter les prêtres, c'est elle qui confessera les curés, le médecin n'est pas prêtre et ne peut pas s'habiller en gendarme, etc... Sort guérie le 12 novembre après trois mois et demi de traitement.

6^e entrée le 17 septembre 1869 (deux ans plus tard). — L'accès de manie a éclaté depuis six jours seulement: il est en tout semblable aux précédents et dure jusque vers le milieu de novembre (soit deux mois). — Devenue très calme, très raisonnable, la sortie est prononcée le 3 mars 1870 (cinq mois de traitement).

La 7^e entrée avait lieu neuf jours après (12 mars). — Cette femme était retombée dans un état de folie furieuse, sans doute après de trop copieuses libations. — (Remarquons cependant qu'une rechute après une courte amélioration avait déjà été observée à l'asile sans que cette cause pût être invoquée). — La malade avait en effet bu beaucoup, mais parce qu'elle avait eu un accès de dysomanie, car elle n'avait été tranquille chez elle que deux jours et ne s'était remise à boire qu'alors qu'elle était déjà retombée. — Dès le 20 mars cette nouvelle crise cédait et la malade sortait encore guérie le 15 juillet (quatre mois de traitement).

8^e entrée le 5 mai 1875 (cinq ans après, par transfert de l'asile de la Roche-Gandon). — Cette femme que je voyais

pour la première fois, était à la fin de son accès de manie. Le certificat de situation portait : « délire général avec prédominance spéciale qu'elle serait la femme du comte de Chambord, qu'elle aurait des attaches avec les plus grandes familles. Elle est poursuivie par des idées de persécution, les erreurs de perception et de jugement sont des plus multiples ; la mémoire est très oublieuse. » — Trois jours plus tard la malade était tout à fait calme, elle ne déraisonnait plus, convenait qu'elle avait été folle, mais refusait de donner aucun détail sur ce qu'elle avait éprouvé, avouant seulement qu'on l'avait enfermée parce qu'elle avait crié : Vive Henri V!... que c'étaient des idées qu'elle avait dans la tête. — Cette femme me parut bientôt très raisonnable, mais très peu communicative. Je la renvoyai le 16 juin (deux mois de traitement environ).

9^e entrée le 9 juin 1878 (Trois ans de lucidité). — Cette fois la malade venait par transfert de l'asile d'Alençon où elle était déjà depuis trois mois. L'agitation maniaque était en grande partie tombée, l'accès à moitié de son cours ; un mois plus tard, il était fini. Je crus cependant devoir différer la sortie jusqu'au mois d'octobre (sept mois de traitement environ dans les deux asiles).

10^e entrée un an plus tard (18 novembre 1879 par transfert de l'asile de Sainte-Gemmes), avec ce certificat de situation : « manie, délire général, incohérence des idées, aujourd'hui amélioration marquée. » La malade est tranquille et semi-raisonnable. Depuis sa dernière entrée il lui est survenu un épithélioma de la lèvre inférieure qui est gros comme une petite noisette (elle ne fume pas). — L'état mental achève rapidement de s'améliorer ; — il est devenu très bon. — La malade est fort douce, fort docile, travaille bien, est enjouée avec des sœurs auxquelles elle raconte des histoires de sorcellerie qu'elle ne croit pas du reste ; elle parle volontiers de sa folie passée et en raconte les détails. N'étaient les nombreuses entrées de cette femme, je ne l'eusse pas gardée. Cependant je signalais sa sortie le 17 janvier 1880. Mal m'en prit : — Elle fait du bruit la nuit suivante, se met à jurer et à insulter. Le lendemain l'incohérence est complète. Elle se jette à l'improviste et sans motif sur une malade qu'elle frappe à coups de sabots, elle frappe aussi les sœurs et les couvre d'injures grossières ; elle brise tout ce qui lui tombe sous la main, se déshabille, ôte jusqu'à sa chemise, mord son épithélioma qui grossit beaucoup, ne dort plus, mange beaucoup, devient gâteuse, crache partout... Le 8 février l'excitation maniaque tombe, mais l'incohérence des idées persiste encore.

— Huit jours après la malade était dans la dépression la plus complète. Sa physionomie était devenue celle d'une idiote ; elle se retirait dans un coin et y fût restée tout le jour si on ne l'eût arrachée ; elle ne parlait plus et mangeait à peine. Le 4 mars, époque à laquelle s'arrête l'observation, la malade a repris de l'animation et se remet au travail mais avec une certaine lenteur. Elle marche rapidement vers le retour à l'état normal.

Dans ces deux observations la folie se transforme bien évidemment.

Dans la première, une manie aiguë, devenue chronique, s'est en quelque sorte usée par le temps, à ce point, que la malade semi-tranquille et à peu près démente ne présente plus que quelques courtes exacerbations maniaques chaque année. Cependant les retours deviennent plus fréquents ; les crises sont à la fois plus longues et plus vives. Mais ce qui n'avait pas lieu, ou tout au moins, ce qui n'a été observé que depuis deux ans environ, c'est que ces crises sont invariablement précédées de quelques jours d'abattement qui en sont le prélude. L'état habituel se modifie peu à peu, elle devient de plus en plus calme. Au lieu de causer toujours toute seule, elle se tait ; au lieu d'aller et de venir sans cesse elle reste en place et ne bouge plus, il faut la faire lever, l'habiller, la traîner au réfectoire, la harceler pour qu'elle mange. Cette femme est devenue une sorte de momie vivante et le contraste est d'autant plus grand, que dans son état habituel elle est semi-agitée. Puis, tout d'un coup, l'accès de manie éclate ; ordinairement c'est à ma visite du matin que je constate ce changement et que je dois la faire conduire au quartier des agitées, car l'excitation maniaque devient violente en quelques heures. Elle tombe au bout de quelques semaines, presque aussi vite qu'elle est venue et la démence semi-agitée reparait ; on dirait même qu'elle est moindre que quand elle était continue. Quinze jours, trois semaines se passent dans

ce nouvel état et le cycle se reproduit : tristesse qui dure quelques jours, agitation, démence ; c'est bien là la folie à double forme et à courtes périodes, à cela près que l'intervalle lucide est remplacé par un intervalle de démence. — Il est à remarquer que depuis deux ans la folie semble entrer de nouveau dans une nouvelle phase. Les alternatives de dépression et d'excitation sont moins régulières, plus longues, et la malade, dont la démence s'affirme de plus en plus, se rapproche aussi d'un état d'excitation continue.

Dans la seconde observation, la marche est un peu différente. Il n'y a véritablement eu chez cette malade qu'un seul accès circulaire mais il a été très net. Je suis cependant porté à croire qu'il y en aurait eu d'autres qui auraient passés inaperçus. Quoi qu'il en soit, ce fait est un exemple de la transformation de la folie à répétition en folie circulaire. Dans une période de vingt-huit ans, cette femme n'a pas eu moins de douze accès de manie aiguë, ayant une durée moyenne de deux à quatre mois chaque, séparés par des intervalles complètement lucides dont la durée a le plus souvent varié entre un an et cinq ans. — Bien que la guérison s'opérât sans que la malade passât par une période dépressive proprement dite, il est cependant à remarquer que lors de sa sortie de l'asile cette femme est presque toujours signalée comme ayant un caractère doux, timide, assez peu en rapport avec ses habitudes de débauche et qui, jusqu'à un certain point, peut bien être considéré comme un état dépressif léger. Mais en réalité il n'y a eu que le dernier accès à la suite duquel cette dépression ait été bien manifeste. — Chez cette femme la débauche paraît avoir été la cause la plus efficace de la folie.

La femme Dran est encore une fois sortie de l'asile depuis la rédaction de cette observation et elle y est comme toujours, rentrée quelques mois après dans un état de manie suraiguë. Son épithélioma avait fait d'énormes progrès et l'ulcération envahissait une grande partie du visage. — L'accès

de manie a cédé comme les autres et a fait place à une grande dépression. Mais cette fois, celle-ci peut s'expliquer par l'état d'épuisement dans lequel était tombée la malade qui fut bientôt prise de diarrhée et succomba lentement aux progrès de la cachexie cancéreuse (5 novembre 1881 après onze mois de traitement).

L'autopsie n'a révélé qu'une assez forte hyperémie des vaisseaux de la pie-mère. — La substance cérébrale n'a présenté aucune lésion appréciable ; tout au plus sa consistance a-t-elle paru un peu ferme.

16^e *Observation.* — Transformation lente et progressive de la lypémanie en manie. — Alternance de ces deux formes de folie séparées par des périodes à peu près lucides, la manie devenant de plus en plus prépondérante et finissant par constituer l'état habituel.

M^{me} Car... entrée à l'asile, pour la première fois, le 4 avril 1870. Cultivatrice aisée, trente-un ans, point d'aliénés dans sa famille. Ventre libre; bien réglée.

Sept mois avant elle eut de très fortes fièvres, puis transpira énormément pendant deux mois. Ce fut à partir de cette époque qu'elle commença à se chagriner. Elle craignait de ne pas guérir, avait peur de mourir; mais ce fut particulièrement à partir de Noël qu'elle se crut damnée. C'étaient son mari, ses voisins et toutes les personnes qu'elle voyait qui lui donnaient ses maladies. Elle se chagrissait, disait qu'elle ne guérirait jamais. Au premier janvier elle pria son mari de l'enfermer pour éviter des malheurs : elle se lamentait sans cesse, avait peur de se tuer. Quand elle voulait faire une chose, elle le regrettait le lendemain. Trois nuits de suite, elle courut les chemins; se croyait ensorcelée, parlait seule, le moindre bruit la gênait; — bon appétit, sommeil bon.

A l'asile elle répond difficilement, ne peut dire ni son nom ni son âge; l'œil est hagard. Les jours suivants, elle convient qu'elle fait les choses sans savoir pourquoi; elle dit avoir du chagrin, parce qu'il y a de la discorde dans sa famille, qu'elle a mal partout. — Le 24 avril elle refuse de manger par ce motif que tout ce qu'elle va dire ou faire lui nuira. — Le 12 mai même état, sauf qu'elle commence à s'occuper un

peu ; le regard est toujours hagard. — le 31 mai sort, légèrement améliorée, sur la demande de son mari.

Jusqu'au mois de septembre elle resta chez elle sans changement notable dans son état mental ; à cette époque il y eut une amélioration sensible (durée de l'accès huit mois).

Une rechute eut lieu vers la fin d'octobre (2 mois après) à la suite d'une légère contrariété. Cette fois la malade était très agitée, elle brisa sa vaisselle, frappa son mari avec une trique, lui lança une bouteille à la tête, et tout cela sans motif. Quand il sortait, elle s'enfermait chez elle pour l'empêcher de rentrer ; son mari lui faisait faire cela par les sorciers et elle refusait de le voir.

Réintégrée à l'asile le 27 décembre 1870 ; les idées de la malade sont confuses, sans liaison ; elle ne peut rendre compte des choses les plus simples. Elle croit être venue pour coucher sa petite fille qui, lui a-t-on dit, habite dans cette maison ; elle ne peut expliquer pourquoi elle a brisé son mobilier. Par moment elle refuse de parler et ne sait pas pourquoi ; elle entend la pensée qui lui parle (hallucination psychique), qui lui dit de se lever et de garder le lit en même temps ; elle ne sait lequel faire.

18 mars, même état mental, refuse toujours de parler ; a vu son mari, mais ne lui a pas parlé.

24 mars, bain et affusion ; a été fort impressionnée de ce traitement, mais refuse toujours de parler. Plus tard sa sœur puis son mari viennent la voir et elle garde avec eux le même mutisme. — M^{me} Car... étant d'ailleurs parfaitement tranquille on la retire le 31 octobre 1871. Ainsi, cette attaque qui a commencé par un accès de manie très aiguë, s'est terminée par un état mélancolique.

Ramenée le 25 janvier 1872, M^{me} Car... est toujours tranquille et refuse encore de parler. Mais il résulte du certificat d'admission qu'il n'en était pas de même chez elle, qu'elle avait eu des accès de violence, qu'à plusieurs reprises elle avait brisé sa vaisselle et menacé de mettre le feu à son lit.

L'état mélancolique ne fut interrompu que le 11 février par un court accès de manie. La malade se jeta sur sa sœur qui voulait la peigner et lui déchira sa coiffe. — La mélancolie reparut presque aussitôt et dura jusqu'au 27 septembre ; ce jour il y eut un court accès de manie durant lequel M^{me} Car.. se précipita sur sa sœur qui voulait la chausser. — Puis la mélancolie revint encore.

Au commencement de décembre M^{me} Car.. eut une conjonctivite à la suite de laquelle l'état mental s'améliora réellement pendant quelques jours. Les règles qui faisaient défaut

depuis six mois reparurent. — Mais dès la fin du mois, la malade redevenait complètement égarée et s'agitait.

Les années 1873, 1874 et 1875 se passèrent sans modifications appréciables. L'état mélancolique prédominait toujours. Il fallait habiller, peigner la malade, pourvoir à ses besoins, elle mangeait à peine seule. Sa prostration extrême était, de temps à autre, un instant interrompue par de petits accès d'excitation maniaque à la suite desquels elle retombait dans sa torpeur habituelle. — Mais au cours de 1876 la scène changea du tout au tout. L'excitation maniaque devint plus fréquente et plus durable. Ce fut elle qui bientôt occupa la plus grande partie de l'existence; depuis quatre ans elle n'a guère discontinué et persiste encore.

Pendant quelques jours, la malade devient plus calme, tranquille même, s'occupe un peu, ne parle presque plus, sans pour cela que la dépression soit très grande, car pour peu qu'on la taquine elle ne tarde pas à entrer en fureur. La lucidité ne reparait pas non plus pendant ces jours de calme qui sont les meilleurs de la malade, elle ne sait ni son nom, ni son âge, reconnaît à peine les personnes, ne fait presque jamais une réponse sensée.

Un accès de fureur qui dure des semaines, des mois même, succède brusquement à cette phase. M^{me} Car... s'agite, insulte, menace, frappe gardiennes et malades sans motif; jette à la tête des gens son écuelle de soupe ou autres objets qui sont sous sa main. Son délire n'est remarquable que par l'incohérence extrême des idées et des actes.

Voici quelques dates relevées sur les notes des huit derniers mois d'après lesquels on pourra juger de la périodicité du retour des accès :

Mai, agitation. — 10 juin, calme, la malade garde le lit. — 11 juin agitation. — Juillet, calme, presque tout le mois, travaille. — 30 juillet, agitation qui se prolonge jusqu'au 20 décembre. — Le calme dure ensuite jusqu'au 15 janvier 1880; ne parle presque plus, travaille, dort, mais on ne peut toujours tirer d'elle un seul mot raisonnable. — 16 janvier, agitation qui dure encore au moment où j'écris (30 janvier 1880). Depuis cette époque, deux ans se sont écoulés. La malade est toujours à l'asile et l'état maniaque tend à devenir de plus en plus continu. L'excitation est habituelle et n'est plus interrompue que par des phases très courtes et très incomplètes d'un calme relatif.

Ce fait ne peut encore être rigoureusement classé parmi ceux de folie à double forme. C'est plutôt aujourd'hui une manie avec légères intermittences. Mais sa marche ne laisse pas que de se rapprocher beaucoup de celle des folies circulaires. — On voit en effet une lypémanie bien franche durer plusieurs années et s'améliorer un peu, puis être suivie d'une crise de manie très aiguë qui ne dure qu'un mois environ pour faire place à une seconde période de mélancolie qui se prolonge beaucoup plus (plus d'une année). Vient ensuite une courte période d'agitation maniaque, puis l'état mélancolique s'établit de nouveau pour un an, il est seulement interrompu trois fois par des accès de manie toujours très courts. — Trois années se succèdent; l'état mélancolique prédomine toujours; la prostration va jusqu'à la torpeur, la malade est presque stupide, mais de temps à autre il y a de courts accès d'agitation maniaque, la physionomie générale de la maladie n'a nullement changé. Ce n'est qu'au cours de 1876 que ce changement s'opère; les crises de manie deviennent insensiblement plus fréquentes, plus longues et plus vives, elles finissent par être presque permanentes, et les courtes périodes mélancoliques qui les séparent, ne sont plus indiquées que par quelques jours de calme, sans prostration manifeste. La maladie s'est donc entièrement transformée, et s'il est vrai que la manie et la mélancolie diffèrent au fond de nature autant qu'elles diffèrent d'expression, il faut admettre ici que deux états morbides ont fait place l'un à l'autre. Mais n'est-il pas plus probable que dans ce cas un même état morbide a successivement revêtu deux expressions différentes? ce qui est le caractère essentiel des folies à double forme.

17^e Observation. — Folie à longues périodes d'abord qui vont plus tard en se rapprochant. — Accès de manie violente, hallucinations sensoriales, nombreuses impulsions très fortes et dangereuses. — Incohérence des idées. — Idées de grandeurs parfois. — Vers la fin manie congestive. — Accès de mélancolie de plus en plus prolongés et idées de persécution, stupeur. — Démence sénile. — Hérité. — Mort.

H... — Soixante-six ans, célibataire, cultivateur, d'un caractère timide et sombre, ayant une cousine maternelle aliénée, entra pour la première fois à l'asile le 9 novembre 1840, il avait alors vingt-sept ans. — Il avait eu à dix-neuf ans une première attaque de folie à la suite d'une frayeur causée par un incendie. Il lui semblait voir des hommes se battre. Il passa un mois dans un hôpital et sortit amélioré, mais non guéri. Depuis lors pendant sept ans, il fut sujet à des accès de délire qui duraient deux ou trois jours, il courait surtout la nuit. En 1840 sa belle-mère eut un enfant; il en devint jaloux, menaça de le tuer ainsi que son père, de mettre le feu, etc. Devenu calme pendant une quinzaine de jours, le délire reprit ensuite avec une nouvelle intensité. Son père, disait-il, est cause de tous les malheurs qui depuis vingt ans arrivent dans le pays; c'est sa faute si l'on meurt; il voit saint Augustin qui lui commande de faire ce qu'il fait; il voit aussi dans les sapins, l'empereur qui lui donne 45 millions pour le remplacer... H... sortit de l'asile comme guéri le 17 mars 1841.

Il paraît avoir été raisonnable jusqu'au 14 juin 1859. Ce jour-là il fut pris d'un accès de manie, se mit à courir les champs, se livra aux actes les plus désordonnés, dit qu'il fera brûler dans l'enfer ses gens et son père. Il dévastait les jardins, brisait les arbres, chantait des cantiques, jurait, etc... bon appétit, ventre libre.

Rentré à l'asile le 4 juillet. — La crise de violence est à peu près terminée; il ne sait pourquoi il a fait tant de désordre, mais rien ne pouvait l'en empêcher. Cependant il chante encore des cantiques. Mais le 24 ce reste d'excitation fait place à un état d'hébété et d'étonnement. Le 28 il y a un court accès d'agitation, puis d'hébété, on met au malade un séton qu'on supprime le 8 septembre; l'amélioration est alors notable. Bientôt il entre franchement en convalescence et sort guéri le 1^{er} décembre.

Une rechute eut lieu cinq ans plus tard, vers la fin de mars 1855 sans cause connue. — H... devient fort gai, ne tra-

vaille plus, parcourt plusieurs communes, déraisonne, parle seul, chante la nuit, brise son lit, déchire ses vêtements, menace de briser les calvaires des communes; menace comme précédemment son père et son frère, voit le diable sur le clocher de l'église... Il entre à l'asile le 23 mai dans un état de grande incohérence. — Bientôt il devient tranquille et sort encore guéri le 9 septembre.

Nouvelle séquestration le 12 juin 1857. — La crise de violence dure depuis deux mois, elle est à peu près la même que les précédentes. Je trouve dans les notes de son dossier qu'il a démoli un mur, qu'il a pris son père pour le diable, qu'il le mènera en enfer, qu'il a tenté de violer sa belle-sœur, qu'il a repris ses courses vagabondes, etc.. — Il sort guéri le 30 septembre.

H... ne fut ramené à l'asile que dix ans après, 18 avril 1867. La rechute durait depuis dix-huit mois, mais surtout depuis quinze jours. Le malade a voulu frapper d'un coup de couteau sa belle-sœur dont il est probablement amoureux, il s'est aussi jeté sans motif sur son neveu, enfant de sept ans, qui esquivant le coup n'a reçu qu'une légère blessure à la tête. Il a défoncé la porte de sa chambre dans laquelle on l'avait enfermé, a menacé de tuer son frère d'un coup de fusil, de tout brûler chez lui. — Il chante, parle seul, déraisonne, n'a conscience ni de son état mental antérieur, ni de son état mental actuel. — Cette excitation violente dure jusqu'au mois d'août; H... redevient alors plus calme, déraisonne moins, se remet au travail et est renvoyé comme guéri le 20 novembre.

Réintégré à l'asile le 6 août 1872, il était depuis six semaines dans sa crise de manie toute pareille aux précédentes; bris d'objets, menaces de tuer, d'incendier, etc... avec cette différence pourtant qu'il était moins incohérent et qu'il ne déraisonnait que par instants. C'est pendant la période dépressive qui suivit cette crise, que j'ai vu ce malade pour la première fois. Il était tranquille, taciturne et commençait à travailler. Deux mois plus tard sa raison me paraissait complète et il quittait l'asile le 31 décembre.

On dut l'y ramener le 6 novembre 1877. — Comme toujours, il faisait des menaces de tuer et de brûler, mais sa fureur se portait surtout sur les objets de religion, tels que bris de croix dans les cimetières. — A l'asile sa grande fureur ne dura que quelques jours, mais il demeura longtemps irascible, prêt à sortir de sa torpeur habituelle dès qu'on lui faisait une observation. Il ne put se mettre au travail qu'au bout de quelques mois; ses idées étaient encore confuses, il

ne savait pas ce qui s'était passé ou n'en avait qu'une conscience très incomplète. La mémoire revint cependant peu à peu ; la susceptibilité du caractère cessa ; fort tranquille sans tristesse exagérée, travaillant bien et régulièrement, ne manquant même plus d'initiative, H... put sortir guéri le 26 juin 1878.

Mais il me fut ramené le 27 janvier 1879. Après quelques jours d'une très grande agitation il tomba dans le calme le plus complet, de sorte que je libellais ainsi qu'il suit mon certificat de quinzaine : « Alternatives d'excitation maniaque et de dépression mélancolique. Idées fortement troublées même en dehors de ses crises de violence ; se croit surtout coupable, perdu, poursuivi. »

L'état physique de ce malade n'est plus aussi bon ; H... a un peu d'œdème aux membres et un bruit de souffle à la pointe du cœur au premier temps. — Il est tenu quelques jours au lit et prend un peu de digitale.

Depuis la dernière séquestration, H... est presque toujours dans un état de grande tristesse qui n'est interrompue que par de courts accès d'excitation. Il gémit presque toujours sur des malheurs qu'il ne peut exprimer, a peur et ne sait pas de quoi ; « que je suis malheureux sur cette terre, dit-il, mon cher ami, qu'est-ce que je deviendrai ? » gémit presque toujours, refuse de manger, tantôt à un repas, tantôt plusieurs jours de suite ; on n'obtient alors de lui qu'il prenne un peu d'aliments que par la menace d'un bain. — Cet état dépressif habituel est interrompu tous les huit à dix jours par un court accès de manie congestive. Le malade est alors excité, la face toujours un peu rouge devient plus vultueuse, il y a de la constipation. On le purge alors ; une fois même, j'ai cru devoir le faire saigner, les phénomènes d'excitation tombent bientôt et sont remplacés par une demi-stupeur. L'intelligence de H... a beaucoup baissé, je doute qu'il puisse maintenant sortir de l'asile et je crains que la démence ne devienne complète. — C'est ce qui est arrivé. H... est mort le 30 janvier 1881 dans le marasme et ayant jusqu'à la fin présenté des alternatives de fureur, de prostration et de raison. Ce malade était devenu gâteux. L'autopsie n'a pu être faite.

Bien que les périodes dépressives de la maladie ne soient signalées qu'une fois avant 1872, j'ai tout lieu de croire qu'elles ont existé après chaque accès maniaque et qu'elles

n'ont point fixé l'attention parce qu'elles ne consistaient le plus souvent que dans une prostration modérée. On les considérait plutôt comme une transition entre l'accès de manie et l'état normal, que comme une phase distincte de la maladie. Cette supposition est d'autant plus admissible que les folies à double forme étaient alors peu ou point étudiées. Le symptôme dominant qui donnait à la folie son cachet le plus apparent lui donnait aussi son nom. Mais on trouve dans les accès de ce malade tout ce qu'on a depuis signalé comme caractérisant la folie circulaire. La grande excitation poussée parfois jusqu'à la fureur, le besoin de mouvement, les impulsions violentes et souvent dangereuses, les hallucinations, tout ce qui constitue le délire des actes à son plus haut degré. Puis on y trouve aussi un trouble dans les idées, qui, pour être considérable, est cependant bien moins apparent que le délire des actes. Si cette interprétation n'était pas acceptée, il faudrait alors voir dans ce fait un cas de manie à répétition qui à la longue s'est transformée en folie circulaire, car dans les huit dernières années de la vie du malade, les périodes dépressives ont succédé sans jamais faire défaut aux périodes d'excitation et ont été suivies d'une période lucide ou semi-lucide plus ou moins longue, mais qui devenait de moins en moins complète à mesure que la démence progressait.

18^e Observation. — Accès de mélancolie suivi d'un accès de manie puis d'une période demi-lucide. — Délire violent. — Stupeur. — Refus de nourriture. — Vomissements, etc. — Plus tard agitation; prédominance des idées érotiques et mégalomanes. — Diminution et finalement suppression de l'intervalle lucide. — Agitation à peu près permanente interrompue seulement par de courtes périodes dépressives. — Cessation lente et progressive du délire; guérison. — Hérité constatée.

M^{lle} Thy... a vingt ans, elle est de bonnes mœurs, ses parents sont des cultivateurs aisés. Une de ses grand'tantes maternelles a été aliénée. Cette jeune fille s'est toujours bien

portée, elle était bien réglée, mais elle éprouve à ce moment quinze jours de retard. — La cause de sa folie est probablement le chagrin qu'elle a éprouvé du départ de son fiancé pour l'armée. — L'invasion remonte à deux mois, quinze jours après le départ de son fiancé.

Quand il l'eut quittée, elle resta quinze jours sans vouloir prendre de nourriture, devint fort triste et s'imagina que tout le monde lui en voulait, qu'elle ne pouvait plus parler à personne bien qu'elle eût pu le faire n'étant pas aphasique.

Elle eut ensuite huit jours d'une grande agitation ; puis elle redevint calme ne voulant plus se lever ni s'habiller seule, restant toute la journée dans la chaise où on l'asseyait, ne parlant que fort peu et ne faisant guère que répéter ce qu'on lui disait. Il fallait la faire manger et elle devint bientôt malpropre. — Elle était presque toujours constipée ; retard de quinze jours.

Ce fut en cet état que la malade fut amenée à l'asile le 28 janvier 1879. — Pendant plus d'un mois il resta à peu près stationnaire. — M^{lle} Thy... est très déprimée, indifférente à tout ce qui l'entoure, plongée dans une sorte de stupeur dont elle semble parfois sortir pour prononcer quelques mots sans suite. Elle est probablement absorbée par une idée fixe et doit avoir des hallucinations auditives et visuelles, car son regard reste longtemps fixe dans la même direction ; mais il est difficile de bien constater la nature de ces hallucinations vu la difficulté d'arracher à la malade quelques mots. — Si l'on passe près de M^{lle} Thy... sans la regarder, elle vous saisit assez souvent à l'improviste la main ou le vêtement ; tantôt elle retire vivement sa main dès qu'on la regarde, tantôt au contraire elle tient fortement ce qu'elle a saisi et ne veut plus le lâcher. La dépression alterne avec de courts moments d'agitation durant lesquels la malade entre en fureur contre un être imaginaire, prononce les paroles les plus grossières, frappe ceux qui l'approchent sans distinguer personne, chante, danse, puis retombe presque soudainement dans une inertie complète. Ces alternances n'ont du reste rien de régulier, on ne peut les prévoir.

Vers le commencement de mars, M^{lle} Thy... fut prise de vomissements après chaque repas. Elle rejetait ses matières alimentaires non digérées. Les règles n'étant pas revenues, je dus croire à une grossesse, d'autant plus que la famille la craignait. Sans pratiquer le toucher, pour vérifier un diagnostic que le temps devait se charger d'éclairer, je me bornai à faire manger la malade couchée, et à ne lui

permettre de se lever qu'un certain temps après le repas ; je prescrivis un régime lacté et froid ; une goutte de teinture d'iode dans un peu d'eau de seltz pour aider la digestion. — Après six semaines de ce traitement, je parvins à me rendre à peu près maître des vomissements ; mais ce fut à la condition que la malade continuât de manger dans la position horizontale ; dès qu'elle y manquait, elle rejetait presque immédiatement son repas en fusée. Cependant les vomissements cessèrent le 16 avril ; le ventre ne se développait pas, je ne trouvais aucune tumeur sus-pubienne, j'éloignai donc la pensée d'une grossesse et j'essayai de rappeler les règles par l'emploi des révulsifs extérieurs et en donnant de l'aloès, de l'apiol, etc., ce fut en vain.

Le 10 mai M^{lle} Thy... fut reprise de vomissements, mais en même temps elle devint fort agitée, à ce point qu'on fut obligé de lui mettre la camisole. — Le 12 je m'aperçus qu'elle avait un hématome de l'oreille droite de la grosseur d'une amande ; aucun traitement spécial ne fut institué. — Le 18 l'hématome avait beaucoup diminué de volume, mais l'agitation était toujours extrême ; on ne pouvait approcher la malade sans qu'elle crachât à la figure et cherchât à frapper. — Le 24 l'hématome était complètement disparu sans qu'il y eut aucune déformation du pavillon de l'oreille ; il ne restait qu'un petit noyau induré de la grosseur d'une tête d'épingle.

Le 1^{er} juin la malade redevenait tranquille, elle ne parlait plus, et semblait n'avoir plus conscience de ce qui l'entourait. Son inertie était complète et, bien que couchée, elle se remit à vomir, mais avec moins de fréquence et moins abondamment. Quelques jours plus tard elle ne voulut plus manger seule. La température de ses extrémités variait à chaque instant. Tantôt sa peau était froide et visqueuse (peau de reptile), tantôt elle était sèche et chaude. — Ses pupilles étaient tantôt dilatées, tantôt contractées.

Le 14 je revins aux ventouses sèches à la face interne des cuisses et à l'aloès pour tenter de rappeler les règles, mais toujours sans résultat. — Cependant sous l'influence de cette forte révulsion M^{lle} Thy... sembla reprendre un peu conscience d'elle-même, appelée au parloir elle parut reconnaître sa mère. La continuation des révulsifs cutanés compresses chloroformées sur les cuisses, sinapismes aux mollets ne put la tirer de son affaissement. — Le 30 juin elle ne voulait plus manger du tout, se débattait dès qu'on approchait une cuillère de ses lèvres et si l'on parvenait à introduire un peu de liquide dans sa bouche, le rejetait aus-

sitôt. « Cela vous fera mourir », lui avais-je dit, et elle répétait machinalement et incessamment cette même phrase « cela vous fera mourir ».

Chaque jour l'émaciation faisait des progrès, les extrémités étaient froides, la face légèrement congestionnée.

Le 3 juillet je dus recourir à la sonde œsophagienne.

Le 14 la malade ne parlait plus du tout et était dans un état de prostration extrême, vu sa grande faiblesse le cathétérisme œsophagien me parut impossible, je prescrivis des lavements alimentaires qui ne furent que bien imparfaitement gardés.

Cette situation se maintint jusqu'à la fin du mois. J'attendais d'heure en heure la mort de cette malade; mais le 1^{er} août elle se mit à manger et dès le lendemain elle était dans une agitation extrême qui obligea de l'attacher sur un siège. Elle semblait reconnaître ceux qui l'approchaient, leur crachait au visage, ne prononçait que des paroles inconvenantes, ne faisait que des gestes indécents. Cette nouvelle crise dura jusqu'au 8, puis l'agitation baissa peu à peu. Le 13 le calme était revenu; l'appétit vorace; la maigreur qui était considérable, diminua notablement en quelques jours. — La malade conduite au parloir y reconnaît son père, mais l'insulte.

Le 28 août nouveau refus de manger; fièvre, diarrhée, prostration, nouvel amaigrissement. Le 2 septembre même état; l'alimentation devient très difficile; M^{lle} Thy... ne quitte plus son lit et ne veut accepter que des pommes de terre frites. Le lendemain elle s'agite, saisit ma chaîne de montre pendant que je l'examine et la brise, elle cherche aussi à m'arracher une bague, je lui fais donner un anneau de cuivre et elle en paraît toute joyeuse; elle ne parle que de millions, de milliards; le délire érotique est poussé à son comble et elle le manifeste par les expressions et les tendances les plus grossières, demande qu'on la b... elle a été b... un million de fois, est enceinte de quatorze mois, mais ceux qui l'ont dit ont menti, quoique on l'ait b... cent mille fois elle n'a pas d'enfant dans le ventre, etc. — Le 1^{er} octobre l'agitation persiste; quand j'approche d'elle, elle crache dans sa main, se met vivement à genoux sur son lit et se précipite sur moi pour m'arracher ma chaîne de montre. — Le 6 on m'avertit qu'elle a une chute du rectum que je réduisis sans peine mais que j'eus beaucoup de difficultés à maintenir, cependant elle ne s'est pas reproduite depuis. (Il résulte des renseignements qui m'ont été donnés, que cet accident s'était produit deux à trois fois avant son

admission à l'asile). — Le 9, elle se dit la belle au bois dormant ; — Le 20 l'agitation est toujours vive, je prescris un bain prolongé.

Le 26 le calme revient, le 28 il est complet, le 31 la malade reconnaît sa mère au parloir et veut partir avec elle ; il y a une demi-conscience.

Le 12 novembre retour de la période d'exaltation ; la malade cherche à frapper. — Le 13 il faut la tenir camisolée ; elle ne dort ni jour ni nuit ; elle pousse des cris perçants, mange bien. — Le 23 l'excitation persiste M^{lle} Thy... danse, crie, jure, continue à bien manger et à ne pas dormir ; les bains, les injections de morphine, le sirop de chloral sont sans effet. — Le 1^{er} décembre même état à peu près.

A partir du 8, l'agitation diminue notablement et la malade devient semi-tranquille et semi-raisonnable jusqu'au 17. — Ce jour elle a une courte crise d'agitation, elle se lève, se découvre, déchire son drap et ses vêtements, fait du tapage, insulte et dit des grossièretés, cherche à frapper... Dès le lendemain elle était dans une prostration qui faisait un contraste frappant avec l'état de la veille.

A dater de ce jour, et durant les cinq mois qui suivent, les crises d'excitation et de dépression sont très courtes et alternent presque sans transition ; il y en a parfois deux et trois dans la même journée. La malade ne sort de sa torpeur que pour crier, hurler, se débattre dans son lit où il faut souvent la tenir attachée. C'est surtout la nuit que l'agitation est plus grande. La peau est tantôt chaude et tantôt froide, le visage hagard ou hébété, la face terreuse. Il n'y a pas de fièvre, le pouls est en général petit, déprimé. La malade ne parle que dans ses moments d'excitation et c'est pour insulter ou dire des choses grossières. Les idées érotiques percent toujours. Tantôt cette fille mange avec avidité et tantôt elle repousse toute nourriture. La maigreur continue d'être très grande, bien qu'elle ait diminué. — Ce ne fut que vers le milieu de mai 1884 qu'on s'aperçut qu'un travail lent s'opérait dans l'état mental de M^{lle} Thy... ; elle devenait tout à la fois moins agitée et moins prostrée, elle mangeait plus régulièrement, les nuits n'étaient plus sans sommeil, il y avait par moments des lueurs de raison, la tenue générale était meilleure. Mais ce ne fut qu'au cours du mois de juin qu'une amélioration réelle se manifesta. La maigreur diminuait, la physionomie redevenait intelligente, les règles reparurent. — En juillet le mieux progresse avec lenteur mais sans temps d'arrêt ; la malade est calme et sans

dépression notable. — En août elle commence à s'occuper, elle peut d'abord tricoter, puis on l'emploie au lavoir ; elle prend de l'embonpoint, ne déraisonne plus ou presque plus, a conscience de son état antérieur, mais a oublié beaucoup de choses et ne peut dire tout ce qu'elle a éprouvé, ni sous quelle influence elle agissait. — En septembre l'état normal semble rétabli, M^{lle} Thy... demande sa sortie que je lui fais cependant attendre jusqu'au 27 octobre. — Depuis un an il n'y a pas eu de rechute. — La durée du traitement a été de deux ans et huit mois.

Je ne sais jusqu'à quel point ce fait intéressant appartient à mon sujet. Mais il se rapproche au moins beaucoup des folies alternes et me paraît présenter un mode non encore décrit de leur évolution. Au début les deux périodes mélancolie et manie sont bien accusées et se succèdent sans interruption pour former un accès de folie à double forme que suit un intervalle à peu près lucide. La période mélancolique l'emporte alors de beaucoup comme durée sur la période de manie. Plus tard, c'est le contraire qu'on observe ; la malade est presque toujours agitée et son exaltation finit par n'être plus interrompue que par de courts instants de dépression, qu'on observe jusqu'à trois fois dans la même journée. Quant à l'intervalle lucide, il n'en reste pas trace ; la malade passe de la torpeur à l'excitation la plus vive et réciproquement. On ne peut non plus, tant les changements d'état sont fréquents, reconnaître aucune régularité dans ces alternatives. Plus tard encore l'état de dépression n'est plus interrompu que par de courtes et fréquentes poussées d'excitation. Du type double-forme, la folie est passée au type alterne et elle tend à passer au type continu, à devenir une lypémanie franche dans laquelle domine le délire érotique avec hallucinations de l'ouïe et peut-être de la vue. Ce sont ces hallucinations qui semblent déterminer les courtes phases d'agitation. La guérison inespérée de cette

malade, guérison qui s'est faite lentement, sans secousses, sans rechutes, est un mode de terminaison bien rare dans une semblable affection. Cet heureux résultat n'indique-t-il pas que dans les types double-forme, circulaire, alterne, intermittent, il est d'un bon augure de voir le type se modifier et devenir de plus en plus continu ? Je reviendrai plus tard sur cette question qui demande à être examinée avec soin.

Pendant les six semaines qu'ont duré les vomissements incoercibles, j'ai eu le temps de faire plusieurs hypothèses sur la cause de cet accident. Celle de la grossesse éloignée, la plus probable devenait celle d'une lésion cérébrale. Mais de quelle nature pouvait être cette lésion qui pendant six semaines a donné lieu à des phénomènes graves qui ont si complètement disparu en quelques jours ? Le plus sûr n'est-il pas encore de considérer ces vomissements comme étant de même ordre que ceux qui sont fréquents dans la grossesse et de les regarder comme symptomatiques de la suppression menstruelle qui n'existait alors que depuis peu de temps. Leur cessation, dans ce cas, s'expliquerait de la même façon que celle des vomissements gravidés ; ils ont d'ailleurs cédé au même traitement que ceux-ci. Je n'insiste pas sur ce point étranger à mon sujet, mais je dois faire remarquer que les vomissements ont coïncidé avec une période de lypémanie très accentuée et que pendant toute leur durée, il n'y a pas eu un seul moment d'excitation, tandis que lorsqu'ils ont reparu un mois plus tard, moins intenses il est vrai, la malade était dans une période d'agitation qui ne fut en rien modifiée par leur retour.

La production d'un hématome de l'oreille survenu soudainement pendant la dépression et qui a guéri sans traitement et sans laisser traces de son passage, est encore un détail qui mérite d'être relevé. L'hématome ne se rencontre guère que chez les malades agités ; beaucoup le considèrent encore comme la conséquence d'un sévice ; ce n'est pas mon opinion et, dans l'espèce au moins, je ne crois pas que

cette cause puisse être invoquée, car la malade était confiée aux soins d'une gardienne très attentive, très douce et très dévouée.

19^e *Observation.* — Alternance de la manie et de la mélancolie. — Accès peu violents en général, et durant lesquels la malade garde une certaine conscience de sa situation — Agitée sans méchanceté. — Exaltation religieuse. — Tentative de suicide, — Gaïeté suivie de tristesse insolite. — Hérité.

M^{me} T... cultivatrice, âgée de cinquante-cinq ans entre à l'asile le 14 mars 1878. Cette femme a eu huit enfants dont cinq vivent. Un de ses oncles du côté paternel a été aliéné. Cette malade est folle pour la quatrième fois, bien que ce soit la première qu'on la place dans un établissement spécial.

Elle le devint il y a vingt-huit ans à la suite de son second accouchement; la crise ne dura que quinze jours.

La seconde attaque eut lieu il y a douze ans, une année environ après sa dernière couche. Cette attaque n'a encore duré que quinze à vingt jours et semble être survenue sous l'influence de chagrins domestiques peu ou point motivés.

Une troisième attaque a eu lieu en 1875 sans causes connues. Elle a débuté par une sorte de fièvre chaude et la malade s'est jetée dans son puits.

La quatrième attaque dure depuis deux mois et surtout depuis trois semaines. Elle a débuté par de l'exaltation religieuse; maintenant M^{me} T... éprouve un besoin irrésistible de marcher, de courir la campagne; elle ne tient pas en place, va, vient sans savoir où, ne travaille plus, veut faire du commerce, achète, vend. Elle n'est pas méchante et conserve encore une certaine conscience de sa situation. Elle mange et dort bien, se porte bien mais est habituellement un peu constipée. On suppose que le départ de son fils pour l'armée n'a pas dû être étranger au développement de cette dernière crise.

M^{me} T... était en arrivant à l'asile dans un état de vive excitation, cependant on retrouve encore dans son délire quelques idées saines. C'est ainsi qu'elle comprend que son mari l'a amenée parce qu'elle ne pouvait plus vivre avec lui; mais bientôt elle se met à divaguer et accuse ce mari d'avoir des maladies dégoûtantes depuis dix-huit ans, d'être malsain,

d'avoir mangé quatre-vingt mille francs, de vivre avec elle malgré la défense du président. Voulant partir par une ligne de chemin de fer elle en a pris une autre ; elle est venue ici pour voir son fils, son soldat, elle sait bien où elle est.

Cet état s'améliore assez rapidement et la folie ne s'accusa bientôt chez elle que par un peu d'excitation momentanée et par une gaité habituelle tout à fait insolite chez une femme qui aurait éprouvé les grands chagrins domestiques dont elle parle souvent. Elle serait, dit-elle, bien aise de retourner chez elle, mais préfère beaucoup rester toute sa vie à l'asile que de revoir son mari cause de tous ses malheurs. M^{me} T... déraisonne à peine, quoique elle expose ses malheurs avec une certaine incohérence qui rend sa conversation difficile à suivre. Son indifférence pour ses malheurs, sa gaité, alors qu'elle devrait être plutôt portée à la tristesse, indiquent une légèreté d'esprit qui ne peut s'expliquer que par un état maladif de ses facultés intellectuelles et affectives. Elle ne peut aussi rester encore longtemps tranquille, elle quitte et reprend à chaque instant son travail, ne fait rien avec suite.

Se plaisant à l'asile où elle est à l'abri de ses préoccupations et de ses contrariétés, elle ne tarda pas à se rétablir. Chaque jour on s'apercevait que l'équilibre se faisait dans ses idées, que sa raison se redressait.

M^{me} T... sortit guérie le 8 juillet 1878.

Cette observation est plutôt celle d'une folie intermittente que celle d'une folie circulaire. Je lui ai cependant donné place dans ce travail parce que la forme du délire se rapproche beaucoup de celle qui est particulièrement spéciale aux folies circulaires. Même besoin d'activité physique et intellectuelle qui fait que la malade va, vient sans pouvoir tenir en place, qu'elle veut acheter, faire des affaires, etc... mêmes divagations hypocondriaques, mêmes incohérences qui n'excluent pas une certaine systématisation du délire. Puis alternatives d'une tristesse et d'une gaité insolites, enfin retour complet à la raison entre les accès qui ne reviennent qu'à long terme. Bien que je n'aie de détails circonstanciés que sur la dernière attaque, il est permis de penser que les précé-

dentes ont été à peu près semblables. Cette observation peut prêter à une difficulté de diagnostic et c'est surtout à ce titre qu'elle figure ici.

20^e Observation. — Accès à longues périodes. — Égalité dans l'intensité des crises maniaques et lypémaniques. — Intervalles lucides assez complets pour motiver la sortie de l'asile. — Point d'hérédité. — Démence. — Mort.

M^{me} F... avait cinquante-huit ans lors de sa première entrée à l'asile (11 septembre 1863). Point d'aliéné dans sa famille, assure-t-on. Bonnes mœurs, douce de caractère, habitudes sédentaires, position de fortune assez aisée, petite propriétaire.

Mariée à vingt-cinq ans elle devint folle pendant les cinq derniers mois de sa grossesse. Depuis elle s'est toujours bien portée. Devenue veuve elle contracta un second mariage et ce ne fut qu'après la mort de son second mari âgé de plus de quatre-vingts ans, qu'elle devint folle de nouveau. N'est plus réglée depuis cinq ans.

Ayant fait faire quelques réparations à sa maison, elle s'imaginait y avoir dépensé plus de cinquante mille francs et se croyait ruinée. Elle méritait d'être punie, les gendarmes allaient la mener en prison; tente de se noyer, voit le diable, etc... A l'asile mêmes idées délirantes et mêmes hallucinations. Elle a fait des achats qu'elle ne peut payer; elle a mangé sa fortune, ne peut plus se montrer en société, entend le diable, n'est plus bonne qu'à mourir et ne comprend point qu'on ne l'extermine pas. Peu à peu la raison revient, la malade reconnaît qu'elle a été folle et sort guérie (10 décembre).

Réintégrée le 3 décembre 1864; M^{me} F... est encore dans un accès de mélancolie. Elle est perdue, elle est une voleuse, rien ne lui appartient plus, elle est en révolte avec Dieu et les hommes, il faut en finir, elle n'a plus que le supplice à attendre. La malade dort mal, mange fort peu, a le ventre libre. Point d'idées de suicide cette fois.

Cet état lypémanique se prolongea sans interruption bien marquée jusqu'au premier septembre 1866. Elle semblait même aller mieux depuis quelques mois quoiqu'elle fut toujours un peu triste. Alors survint un accès de manie avec

incohérence et agitation. La malade chante, danse, fait du bruit la nuit; frappe les infirmières, il faut la mettre au quartier des agitées. Bains et irrigations.

Le calme revint peu à peu en novembre et la malade sortit guérie le 2 janvier 1867.

On dut la ramener à l'asile le 1^{er} mai 1868. Elle se croit alors très riche, va acheter des biens de tous côtés; elle est très gaie, très contente, chante, déraisonne, elle est venue à l'asile pour y conduire son frère et sa sœur qui sont fous; elle bouleverse tout, veut marier avec son neveu la sœur préposée à sa garde, fait du tapage toutes les nuits, arrose le dortoir avec son urine, se déshabille dans le jardin, s' imagine que son frère et sa sœur sont dans l'établissement et demande à les voir; déchire ses vêtements, injurie les autres malades qui sont habillées à ses dépens; entend la nuit sonner le tocsin; ramasse des pierres qu'elle prend pour des bonnes vierges et des saints...

Au commencement de novembre M^{me} F... redevient triste presque tout à coup; elle ne parle plus, s' imagine que sa présence doit empoisonner les autres et reste dans cet état d'hébétéude jusque vers la fin de février. Alors seulement elle peut commencer à travailler. La convalescence s'accroît peu à peu. En avril elle ne déraisonne plus, mais elle a encore de temps en temps des alternatives de surexcitation et de dépression. Elle n'obtient sa sortie que le 31 août 1869.

Il fallut la faire rentrer le 10 mars 1871. Elle est dans un accès de manie aiguë; rit, danse, chante, incohérence complète. M^{me} F... brise avec intention de briser, fait du tapage et jette partout le trouble à dessein. Ses idées sont d'ailleurs complètement déraisonnables. Il faut la placer au quartier des agitées. Au mois de juillet elle est devenue beaucoup plus tranquille et commence à s'occuper. Elle est alors *plutôt triste* que gaie comme elle l'était auparavant. En novembre la guérison est presque complète mais la malade ne demande pas sa mise en liberté, car elle ne sait pas si ses parents voudront s'occuper d'elle; elle n'a plus de logement et ne saurait où aller. Le 29 décembre 1871 elle est renvoyée comme guérie.

Je n'ai connu cette malade que lorsqu'elle fut réintégrée pour la cinquième fois (20 janvier 1873). Elle arrive dans un accès de délire gai et expansif; elle veut toujours acheter, toujours donner, régaler, faire de grands repas; elle chante les nuits entières, parle seule, jure, menace, mais ne cherche à se faire aucun mal. Ne connaissant pas alors les antécédents de la malade je portai le diagnostic de démence agitée. Au

bout de quelques mois la malade devint fort tranquille, fort abattue même, incapable de faire quoique ce fût, répondant à peine et toujours un peu incohérente dans ses réponses. Cet état était de temps à autre interrompu par de courtes crises d'agitation qui ne duraient que quelques heures, un jour tout au plus, et auxquelles on faisait peu d'attention. Mais au mois d'octobre 1875 l'agitation redevint très vive, prit tous les caractères précédemment indiqués et il fallut replacer M^{me} F... au quartier des agitées. Cette crise durait encore au commencement de 1876. Elle fut remplacée par la période de prostration entrecoupée encore de quelques accès légers de manie vers le mois de février. Puis la grande tristesse disparut elle-même peu à peu et d'une manière insensible. Au milieu de l'année M^{me} F... était devenue à moitié raisonnable sans tristesse marquée, sans gaieté exagérée. Son intelligence toutefois demeurait fort affaiblie, elle était démente. Ce fut en cet état qu'elle succomba le 20 octobre 1877 à la suite d'une congestion cérébrale apoplectiforme qui l'emporta en quatre jours.

L'autopsie n'a pu être faite.

Dans ce fait la nature circulaire de la folie a été reconnue bien plus tôt que dans les précédents ; bien que le nom ne soit pas au dossier de la malade, la description n'en est pas moins exacte. C'est qu'ici l'accès de lypémanie est très prononcé et attire nécessairement l'attention. Il y a des idées de ruine, de persécution, des hallucinations auditives etc... qui constituent le fond du délire et ne sauraient passer inaperçues ; puis, quand à cette forme succède l'accès maniaque avec son incohérence, son délire des actes, l'agitation, le mouvement perpétuel, on ne peut non plus manquer de signaler ce changement. Toute cette excitation tombe peu à peu et la malade sort guérie, ce qui veut dire entre dans la période lucide.

C'est d'ordinaire durant l'accès de manie qu'on la ramène à l'asile. Les malades peuvent en effet le plus souvent passer dans leur famille la crise de mélancolie ; aussi celle-ci échappe-t-elle assez souvent à notre observation quand les accès sont à longues périodes.

On assure que la malade n'est pas une héréditaire, mais on sait combien il est souvent difficile d'être exactement renseigné sur ce point. Le doute est ici d'autant plus permis que la démence paraît être survenue assez promptement et que cette terminaison est assez rare chez les simples circulaires. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'ils y échappent ; elle est à peu près fatale quand la maladie se prolonge assez.

31^e Observation. — Démence avec accès périodiques de dépression et d'excitation formant un accès bien tranché, — Prédominance de la période d'excitation. — Mort. — Autopsie.

La fille Ben... est entrée d'office à l'asile le 10 octobre 1876. Elle est âgée de cinquante-cinq ans, passe pour idiote. Je n'ai pu me procurer de renseignements sur ses antécédents.

Cette malade présente des alternatives d'agitation et de calme qui ont quelque chose de remarquable.

Lorsqu'elle est calme ce qui est le plus ordinaire, elle mange bien, dort bien, n'est pas à proprement parler déprimée, mais ne veut pas parler, a l'air de se méfier de ceux qui l'entourent et semble se taire pour cette raison. Elle se croit de la petite église et s'en cache. Dès qu'on l'interroge à ce sujet elle regarde en dessous et répond « qu'est-ce que cela vous fait, cela ne vous regarde pas ». Dans cet état mental qui est pour elle l'état normal, cette fille travaille toute la journée avec une certaine activité. Ses facultés sont fort affaiblies, ce qui la faisait passer pour idiote ; elle est en réalité démente.

Lorsque l'agitation doit venir, elle est précédée par une courte période de dépression. Pendant un jour ou deux la malade ne veut plus manger, plus parler, plus travailler ; puis l'orage éclate.

Elle entre subitement en fureur, casse tout ce qu'elle trouve, frappe à coups redoublés sur les tables ou sur les montants de son lit en fer sans paraître se faire aucun mal, ce qui indique une grande obtusion de la sensibilité. Elle jure, menace, et frappe quand elle le peut ceux qui l'approchent ; elle se dit alors hautement de la petite église. Cet état dure de trois à huit jours pendant lesquels la malade refuse absolument

toute nourriture; aussi quand il se prolonge je suis obligé de recourir à l'alimentation artificielle. Dès que le calme est rétabli, elle demande à manger.

Quelquefois la période d'agitation semble avorter. La fille Ben... est déprimée pendant un ou deux jours et ne mange pas, puis redevient comme elle était auparavant c'est-à-dire qu'elle se remet au travail, mange volontiers et reste calme.

Il serait trop long de suivre cette malade dans toutes ses crises depuis quatre ans qu'elle est à l'asile; je me borne à le faire pendant les derniers mois de son séjour, les notes ayant été d'ailleurs plus exactement prises pendant cette dernière période.

22 mai 1879, agitée, frappe, crie, jure, insulte, refuse de manger.

29 mai, devient tranquille, intermittence.

3 juillet, n'a presque pas mangé, refus de s'occuper. La période d'agitation manque, dès le lendemain la malade est dans son état habituel, intermittence.

25 juillet, dépression; refus de manger, de travailler.

26 juillet, agitation extrême; brise tout ce qu'elle peut, frappe, injurie, incohérence complète, refus absolu de manger, il faut recourir à la sonde œsophagienne. Cet état dure dix jours, puis l'état de calme (intermittence) reparait et se prolonge un mois environ.

25 septembre, était plus sombre depuis quelques jours; est fort agitée depuis la veille seulement; comme de coutume casse et brise tout, frappe, refuse de manger. La crise dure cinq jours, ensuite intermittence pendant un mois environ.

4 novembre, n'a pas voulu manger depuis deux jours et a refusé de travailler et de parler, commence à sortir de sa torpeur. Le 6 devient très agitée, crise toute semblable aux précédentes et qui dure près de trois semaines.

Intermittence pendant tout le mois de décembre.

9 janvier 1880, nouvelle crise d'excitation précédée de deux jours de silence absolu et de refus de travail.

24 janvier, redevient tranquille recommence à s'occuper. Intermittence qui dure encore (1^{er} février).

Ces alternatives de dépression et d'excitation se sont continuées pendant dix-huit mois encore sans modifications bien appréciables; il serait oiseux d'en continuer le relevé.

Cependant la malade perdait peu à peu ses forces et l'excitation devenait de moins en moins vive. En juin 1881, cette femme était arrivée à la démence complète, elle était très émaciée et ne paraissait plus guère capable de surexcitation. — Le 5 septembre elle fut prise d'une diarrhée qui

devint bientôt chronique. La maigreur fit des progrès effrayants et la mort eut lieu dans le marasme le 14 décembre.

AUTOPSIE :

Le poids total de l'encéphale était de 1235 grammes.

Les méninges furent trouvées très hyperhémisées, mais la substance cérébrale ne présentait aucune lésion notable. Il n'y avait point d'adhérence, point de suffusions sanguines. La coloration de l'écorce grise ainsi que son épaisseur étaient normales. La substance blanche assez ferme mais sans dureté, laissait suinter à la coupe de très fines gouttelettes sanguines indiquant une congestion générale du cerveau,

Poumons sains.

Cœur petit, mais sans lésions appréciables.

Estomac, foie, rate, reins présentent leurs caractères normaux.

La muqueuse intestinale est, dans presque toute son étendue, très rouge et par plaques. Elle présente vers la fin de l'intestin grêle des érosions nombreuses et plusieurs sont fort larges.

Il serait difficile de trouver des accès plus tranchés que ceux que présenta cette femme. La période mélancolique n'était pas toujours très prononcée, il est vrai, mais elle n'a jamais fait défaut et a fini par prédominer. Elle précédait la crise de manie qui était toujours fort violente. Les accès sont aussi remarquables par leur parfaite similitude. J'observe en passant, que contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire, c'est pendant la période d'excitation que la malade refuse toute nourriture et que cette abstinence complète ou presque complète ne diminue en rien la grande activité de la malade qui ne semble pas même s'affaiblir. Il est vrai que les crises sont assez courtes, cependant une personne bien portante ne supporterait assurément pas de la sorte une diète de quatre à cinq jours et même de dix jours, ainsi qu'il est arrivé à cette malade de le faire. Chez elle, la période d'intermittence n'est point la lucidité puisqu'elle est démente ; mais la démence est

devenue pour elle l'état normal. Reste à savoir si cette démence est le résultat d'une folie à double forme qui dure depuis de nombreuses années, ou si la folie à double forme s'est greffée sur la démence. Je penche d'autant plus pour la première interprétation que, quoiqu'il soit généralement admis que les folies circulaires ou à double forme ne conduisent que rarement à la démence, elles y mènent pourtant quelquefois, et plus souvent même qu'on ne l'avait cru d'abord. Quelques-unes de mes observations tendent à le démontrer et M. Bachelez a réuni dans sa thèse plusieurs faits qui pourraient prendre place ici, mais auxquels il suffit je pense de renvoyer le lecteur pour ne pas encombrer ce travail d'observations déjà publiées. (*Étude sur une variété particulière de la folie héréditaire ; Bachelez, thèse inaugurale 1871.*)

Je ne ferai point de remarques sur les détails de l'autopsie. Ce que j'aurai à dire des lésions anatomiques chez les circulaires devant trouver sa place dans un chapitre spécial.

22^e Observation. — Accès violents. — Prédominance de la durée de l'excitation maniaque sur celle de la dépression mélancolique. — Point d'intervalle lucide entre les deux périodes qui se succèdent assez brusquement. L'excitation est toujours vive, tandis que la dépression est tantôt extrême et tantôt légère. — Démence. — Hérédité.

La femme Bal... — Soixante-quatre ans, indigente, veuve depuis longtemps, sans enfants, ayant une cousine germaine paternelle aliénée, est entrée à l'asile le 9 décembre 1878.

Son mari s'est pendu et cette mort violente paraît n'avoir pas été sans exercer une influence notable sur l'état mental de la malade qui a eu quatre ou cinq crises plus ou moins violentes avant son admission à l'asile. Ces crises ont duré de un mois à quelques mois ; de plus, la veuve Bal... a eu des fièvres il y a deux ans environ. Elle était retombée folle depuis trois mois lorsqu'elle fut séquestrée.

Le certificat d'admission porte : « tantôt calme, tantôt

agitée; se livre alors jour et nuit à la danse, accompagnée de chant; prend plaisir à démolir les murs de sa chambre. »

Cette petite vieille à figure terreuse et ridée est dans une agitation presque continuelle qui contraste avec son aspect extérieur. Elle saute, danse, chante ou plutôt hurle sans presque prendre de repos ni jour ni nuit. Elle est rarement tranquille, mais alors complètement affaissée sur elle-même; elle pleure accroupie dans un coin, ne veut plus manger ou se met au lit et se dit malade, prête à mourir. — Elle passe presque sans transition de cet affaissement, porté au point de m'inquiéter, à une agitation extrême et réciproquement.

Les périodes de dépression sont rares et courtes. En voyant cette malade agitée on la voit sous son vrai jour. Alors les pensées érotiques dominant et caractérisent le délire. Si l'on repousse ses avances elle entre en fureur, injurie de la plus grossière façon, puis se met à rire et à hurler. Elle passe son temps à ramasser dans son tablier du varech, des morceaux de pain, des cailloux, des ordures, objets qu'elle croit précieux, et se met à pleurer ou bien entre en fureur quand on veut les lui enlever. Elle prend aussi ceux qui l'entourent pour des personnes qu'elle a connues et donne leur nom à chacun de nous.

Tous ces accès se ressemblent, il suffit donc de les indiquer sommairement et d'établir ainsi leur périodicité.

Pendant les trois premiers mois de séjour à l'asile, agitation continue.

29 mars. — S'alite, répond à peine et tout bas, pleure, n'a pas mangé depuis deux jours; s'affaisse de plus en plus les jours suivants (lavement purgatif, sinapismes); — refus absolu de manger, — rien ne peut la tirer de sa torpeur. — reste au lit ou s'accroupit dans un coin.

18 avril, très agitée; — s'est battue la veille avec une malade; danse, chante pendant la visite; — prend un interne par le bras et lui demande confidentiellement s'il veut être son bon ami, puis l'insulte grossièrement et pousse des cris épouvantables. — Ces scènes se renouvellent fréquemment jusqu'au mois d'août, l'exaltation maniaque est excessive; le délire ne varie pas; incohérence absolue des actes et des idées. — Grand appétit.

14 août plus calme; ramasse toutes sortes de choses dans son tablier, puis va pleurer accroupie dans un coin; refus de manger. — Le lendemain elle prend le lit et a un peu de diarrhée (eau de sedlitz). — Les jours suivants, de plus en plus affaissée, la diarrhée continue. (Eau de riz, pilule d'opium 0,10 cent.) — Le 19, la malade est dans un état de

véritable coma ; sensibilité tégumentaire abolie ; respiration pénible avec des temps d'arrêt, puis bruyante, on dirait du râle trachéal ; — Extrémités froides ; — Pouls petit presque introuvable, fréquent, impossible de le compter ; — La mort semble imminente. (Lavement salé, sinapismes.)

21 août, la malade veut se lever et commence à dire des grossièretés. Elle devient très agitée les jours suivants, court, rit, danse, hurle, etc. Le contraste est brusque et frappant.

21 septembre, plus calme depuis quelques jours, ne fait plus de bruit la nuit ; mais n'est pas tombée dans l'état de prostration décrit aux précédents accès. Devient tout à coup très agitée, fait du tapage nuit et jour, insulte, déchire ; court presque nue dans le préau malgré le froid.

6 décembre. — Devient calme, ne veut plus quitter son lit, ne veut plus manger.

14 décembre. Agitée de nouveau.

25 janvier 1880. Redevient calme, mais sans grande prostration. — Inutile de continuer ces inscriptions des crises.

Depuis deux ans que cette observation est rédigée, l'état de la malade n'a guère changé. Elle est toutefois plus habituellement agitée, les périodes de dépression devenant plus rares, plus courtes et moins tranchées. La démence agitée tend en un mot à devenir continue.

Ce cas sera encore de préférence rangé dans les folies alternes, car la malade n'a jamais un instant de raison. Chez elle les périodes de dépression et d'excitation se succèdent presque sans transition. La malade était agitée la veille, on la trouve prostrée le lendemain. Si l'excitation est extrême, la dépression de son côté est descendue parfois jusqu'à donner des craintes pour une mort imminente et elle s'accompagne alors de symptômes graves du côté de l'intestin, du poumon et du cœur. Ceux-ci résistent à tout traitement et disparaissent aussi soudainement qu'ils sont venus quand l'agitation recommence. Il n'y a donc pas là de lésions somatiques bien sérieuses. D'autres fois, au contraire, la dépression est fort légère et ne se manifeste guère que par un calme qui, pendant quelques jours, tranche avec l'état antérieur de la malade.

Ces transitions brusques de la manie la plus aiguë à la lypémanie la plus profonde ne sauraient, pas plus ici que dans plusieurs des observations précédentes, indiquer la succession de deux états morbides distincts se substituant l'un à l'autre. Depuis que j'observe cette femme l'agitation dure en moyenne deux à trois mois, tandis que la dépression ne dure que huit à dix jours ; elle tend même à s'affaiblir. Il serait possible pourtant qu'il survint tôt ou tard une nouvelle crise de prostration extrême dans laquelle la malade succombât, mais il ne faut pas préjuger l'avenir.

Il m'a été impossible de ne pas comparer, chez cette malade, sans les assimiler pour cela, les deux périodes si tranchées de ses grandes crises, aux deux stades de l'algidité et de la chaleur dans la fièvre pernicieuse. Même intensité des symptômes respectifs, même succession brusque ; mais il manque le troisième stade et l'intermittence. D'autre part, le retour des accès est irrégulier, on ne peut en prévoir l'époque et de plus, les deux premiers accès auxquels j'ai assisté ont seuls présenté une gravité exceptionnelle pendant la période de dépression, celle-ci n'ayant plus été qu'indiquée en quelque sorte dans les accès ultérieurs. On peut se demander s'il ne faut pas jusqu'à un certain point attribuer cette modification assez importante au traitement auquel cette femme est soumise. Au début de sa maladie les accès semblent avoir été séparés par des périodes franchement lucides ; mais ces périodes n'ont point été observées à l'asile, la femme Bal... était déjà démente quand elle y est entrée. Elle reste démente dans ses intermittences, quand elle est calme, c'est-à-dire quand elle n'est ni agitée, ni très prostrée ; car toujours elle penche vers l'un ou l'autre de ces états, sans tenir jamais entre eux une juste moyenne.

La démence est du reste, comme je l'ai dit à propos de l'observation qui précède, la terminaison presque nécessaire des folies alternes. Souvent, il est vrai, elle se fait attendre longtemps et c'est ce qui a fait dire à M. Baillarger que la

folie à double forme n'avait que peu de tendance à la démence. Mais ce n'en est pas moins là qu'aboutissent tous les malades qui vieillissent assez. Les folies circulaires sont au premier chef des folies héréditaires et comme il est bien certain que celles-ci conduisent plus sûrement que toutes les autres à la démence, les circulaires ne peuvent échapper à la commune loi. C'est ce point qu'a traité M. Bachelez dans sa dissertation inaugurale déjà citée. Il s'est proposé de démontrer que les folies héréditaires étaient presque toujours caractérisées par des alternatives de dépression et d'excitation et que les malades arrivent tous plus ou moins promptement à la démence. Bien que les mots folie alterne, circulaire ou à double forme ne soient pas prononcés par l'auteur, on reconnaît parfaitement ces types de la folie dans les descriptions qu'il donne et dans les dix observations qu'il apporte à l'appui de son opinion. Ces observations sont par malheur un peu trop écourtées, surtout en ce qui concerne les alternatives de dépression et d'excitation, pour que je puisse en tirer grand parti dans ce travail. Il se borne le plus souvent à signaler l'existence de ces alternatives sans donner presque de détails sur leur succession et sur leurs symptômes, ce qui tient à ce qu'il ne s'est proposé que de mettre en évidence la terminaison fatale de ces sortes de folies par la démence.

23^e Observation. — Agitation maniaque vive. — Grand désordre des actes. — Hallucinations. — Idées érotiques, de grandeurs, etc. — Périodes dépressives moins marquées, peu de délire. — Périodes lucides incomplètes. — Hérédité. — Chagrins domestiques.

M^{me} Leb... est veuve depuis douze ans. Son mari qui était boulanger s'était mis à boire et mangeait son fonds ; elle le lui fit vendre. Très économe, très rangée, cette dame eut à cette occasion un vif chagrin et eut des craintes pour l'avenir de sa fortune. Son père a été aliéné et elle-même paraît avoir eu dans sa jeunesse un premier accès de manie qui dura un

mois et fut probablement occasionné par la douleur d'un panaris.

M^{me} Leb... dut être séquestrée pour la première fois, le 27 avril 1849. Elle avait alors quarante-sept ans.

Elle était agitée, voulait battre sa fille, dansait, chantait, conversait avec son ange gardien, voyait des ombrelles au dessus d'une maison et voulait les faire voir aux autres... Jusque vers le milieu de mai, le désordre des actes et l'incohérence des idées furent complets. Alors il y eut une amélioration progressive et la malade sortit guérie le 24 juin. — Etat lucide pendant dix-neuf mois.

Réintégrée le 25 mars 1851, elle se dit enceinte et accouchée de la veille, se croit maîtresse de pension, marchande de dentelles et de lunettes, veut étouffer son gendre pour marier sa fille avec un autre, chante, danse nuit et jour, casse des vitres, déchire ses vêtements et ceux des autres malades... Le 9 avril on constate du calme; — l'agitation revient le 27 mai et il se manifeste des idées de grandeurs, la malade est Marie-Louise. M^{me} Leb... a ses règles. — Le 15 juin, grande amélioration qui cette fois persiste, — sort guérie le 20 septembre. Etat lucide pendant trois ans et demi.

M^{me} Leb... revient à l'asile le 25 mars 1853. — La rechute date de trois mois. — Elle chante, danse, déraisonne comme de coutume; veut se marier, injurie, se livre à des actes de violence, point de sommeil, mange bien, a le ventre libre. — La malade devient calme au commencement d'avril, et jusqu'au mois d'octobre son état demeure stationnaire. — En novembre et décembre, il y a une amélioration réelle. — En janvier 1856, elle est fort tranquille, mais tient parfois des propos grossiers, et n'a nulle conscience de sa position. Cet état dure jusque vers la fin de septembre. — En octobre et novembre, M^{me} Leb... redevient agitée; la tranquillité reparait en décembre et le 22, sa fille retire la malade. Mais elle est obligée de la ramener dès le lendemain; M^{me} Leb... a fait du bruit chez elle, elle injurie tout le monde. Ce nouvel accès de manie persiste jusqu'en février 1857, alors une amélioration plus sérieuse se manifeste, la malade recouvre sa raison et sort guérie le 22 juin. Ainsi pendant ce dernier séjour à l'asile qui a duré plus de deux ans, la malade a eu trois accès de manie, séparés, les deux premiers par une période de dix-huit mois, de calme mais sans retour complet à la raison; le deuxième et le troisième par un intervalle de trois semaines au plus.

Quatrième entrée le 25 mars 1862, après environ cinq ans de lucidité. — La rechute date de deux mois et a été consécutive

à un différend survenu entre M^{me} Leb... et son locataire. — La malade a tout cassé chez elle, elle courait les rues et la campagne les cheveux épars, la toilette en désordre, insultait les passants... Le désordre des actes est extrême, l'incohérence complète. — Hallucinations qui lui font voir son mari près d'elle la nuit; pousse des cris, se roule, met sa robe à l'envers, frappe, injurie... Cette crise dure avec toute sa violence jusque vers le 10 avril et est remplacée par une période de calme durant laquelle la malade peut même un peu travailler. — Le 30 mai au soir retour brusque de l'accès de manie; l'excitation aussi grande que jamais se continue jusqu'à la fin de juin. Le calme se produit alors mais la malade ne peut encore s'occuper. Elle sort guérie le 14 octobre. — Ici on remarquera qu'il y a eu deux accès de manie séparés par un court intervalle de tranquillité, mais sans retour à la raison complète.

La réintégration à l'asile eut lieu trois mois après, le 22 décembre 1865. Comme toujours l'agitation est très grande, l'incohérence complète. — M^{me} Leb... porte une large cicatrice à la nuque résultant d'un anthrax qu'elle a eu en décembre 1862. Elle a aussi un raccourcissement de la jambe droite. — Jusqu'en avril 1868 l'état mental change peu. Les crises d'excitation sont séparées par des intervalles de calme durant lesquels la malade ne déraisonne pas toujours tout à fait. Elle dort bien, l'appétit est bon. — En avril elle va mieux, commence à raisonner assez bien et à apprécier son état antérieur. En juin la convalescence est complète; M^{me} Leb... demande sa sortie et l'obtient le 20.

Jusqu'ici il n'est point question de phases dépressives. L'observation ne décrit que des accès de manie, séparés par un retour à l'état normal qui dure deux, trois et même cinq ans, ou bien par des intervalles beaucoup plus courts de tranquillité sans retour à l'état lucide.

La dernière entrée eut lieu le 4 mars 1872. — La malade fut comme de coutume ramenée durant une crise de manie aiguë. Elle mange ses excréments, a cent trois ans, est accouché à l'asile sans s'en apercevoir, relève ses robes, fait du tapage, frappe, injurie.

Lorsque je pris le service (octobre 1872); je trouvai M^{me} Leb... fort calme, fort déprimée, ne déraisonnant pas trop, et s'occupant un peu. Je croyais avoir affaire à la démence. — Le 24 novembre, elle devient subitement très agitée, se met à dire des grossièretés; cela dura un mois environ. — Au commencement de janvier M^{me} Leb... était redevenue fort tranquille, et telle que je l'avais trouvée en

prenant le service. — En juillet elle s'agita de nouveau. — En août le calme revient, mais non pas la raison. — Le 30 septembre 1873, sa famille la retirait un peu améliorée. Mais les facultés étaient sensiblement affaiblies, il y avait tendance manifeste à la démence.

Enfin le 12 mai 1877, on m'annonçait le retour de la malade qui, me disait-on, était agitée, chantait, injurait, prenait pour des voleurs et des banqueroutiers toutes les personnes qu'elle voyait, qui avait jeté ses effets dans son montaban en croyant faire sa lessive, etc., etc... Mais la malade ne fut pas ramenée à l'asile et j'ignore ce qui s'est passé depuis.

Ici encore le caractère circulaire de la folie n'a pu être bien constaté que depuis 1872. Comme presque toujours les premiers accès ont échappé à l'observation. L'attention ne se portait point alors vers ces alternances de manie et de lypémanie, et les faits étaient catalogués sous l'un ou l'autre titre, suivant que dominait l'excitation ou la dépression. Presque toujours on les étiquetait manie, parce que les signes de cette affection étaient les plus en vue.

On retrouve dans cette observation, en assez grand nombre, des symptômes déjà relevés dans les précédentes; ainsi l'agitation est vive, elle est incohérente, le délire des actes prédomine; il y a des hallucinations auditives et visuelles, le délire des grandeurs est manifeste, mais il n'a point autant d'incohérence que dans la paralysie générale, sans être cependant aussi systématisé que dans la mégalomanie. Les propos grossiers, les gestes inconvenants, les idées érotiques se retrouvent aussi, comme presque toujours dans la plupart des accès maniaques. — Par contre je n'ai guère à signaler pendant les périodes de dépression que la torpeur de l'intelligence, le peu d'aptitude au travail, la lenteur des mouvements, l'indifférence, la résignation, sans délire bien accentué. Il n'est pas étonnant que ces signes, tous négatifs, passent d'ordinaire inaperçus et qu'on ne les confonde assez souvent avec le

début de la période lucide. — Il est assez rare d'ailleurs que que celle-ci soit bien complète, pendant qu'elle dure [les malades restent presque toujours un peu affaiblés.

Je note encore en passant l'affaiblissement progressif des facultés intellectuelles ; la démence, je viens de le dire, termine presque fatalement toutes les folies dans lesquelles se succèdent des crises de manie et de lypémanie, surtout chez les héréditaires.

24^e Observation. — Nombreuses attaques. — Crises maniaques plus marquées. — Périodes lucides complètes. — Cinq entrées à l'asile en quarante-sept ans. Les crises mélancoliques n'ont été bien observées qu'au déclin de la maladie. — Mort par méningite. — Autopsie. — Point d'hérédité.

Ch... âgé de cinquante-cinq ans, célibataire, tailleur, sachant lire et écrire, caractère vaniteux et hautain, indemne, suppose-t-on, de prédispositions héréditaires à la folie, est entré à l'asile au moins cinq fois depuis l'âge de dix-huit ans et a eu chez lui de nombreux accès de manie qui n'ont pas exigé sa séquestration.

Il paraît avoir eu sa première attaque à la suite d'une contrariété d'amour (1^{er} avril au 28 septembre 1837). — Ch... avait tout brisé chez lui, et cherchait à frapper ses parents, jamais d'autres personnes. Le bon Dieu lui parlait, il était Jésus-Christ, allait monter sur le trône de France, se marier avec la duchesse de Berry... Très dévot, ses poches étaient pleines de chapelets et de crucifix... Il parlait seul et avec incohérence, ne dormait plus, ne tenait pas en place. — Saigné cinq fois, camisolé, vésicatoires aux jambes. — Sorti guéri.

Une rechute eut lieu peu de temps après (23 décembre 1837 à juillet 1838). — Même état à peu près que la première fois. — S'agite, déchire ses vêtements, se met nu, parle politique et d'une femme qui l'aimait, se masturbe, mange peu. — Des bains d'affusion, des sangsues semblent avoir amené du calme. — Sort guéri.

Réintégré (du 23 mars au 30 juin 1839). — S'était querellé avec ses parents qu'il avait injuriés et battus, ne pouvait plus

travailler, vagabondait jour et nuit; s'était jeté dans un étang pour se baigner, malgré le froid... Bientôt le calme succède à l'incohérence et à l'agitation; le malade sortit encore une fois guéri.

Nouvelle séquestration (du 30 avril à juillet 1840). — Même agitation, même incohérence, qu'aux précédentes attaques. — Sort également guéri.

La cinquième entrée à l'asile n'eut plus lieu que le 17 novembre 1877, et ce fut la première fois que je vis le malade. — Les vingt-sept années qui séparent cette séquestration de la précédente ne s'étaient point écoulées sans que Ch... eût eu de nombreuses rechutes. Elles avaient lieu tous les trois, quatre et cinq ans, durant lesquels le malade était furieux, tapageur, incohérent, puis il redevenait aussi calme qu'il avait été agité. — La dernière crise durait depuis un mois quand eut lieu la réintégration. L'excitation maniaque durait encore mais était à son déclin et les idées de persécution dominaient; Ch.... croyait que son frère voulait le voler, menaçait de le tuer à coup de ciseaux, parlait seul et parlait surtout de ses amours; il chantait parfois à tue-tête, pour se distraire, disait-il. Un mois plus tard, le malade était tombé dans un calme plat, interrompu cependant de temps à autre par de fortes poussées maniaques. Peu à peu un état quasi normal s'établit; Ch... reprit son travail, il n'avait plus ses alternatives de tristesse et de gaieté insolites, il n'offrait plus aucun signe bien caractéristique de folie. Mais cette sorte de rémission incomplète ne devait pas durer longtemps. Vers le 1^{er} septembre 1878 une nouvelle crise éclata et ce devait être la dernière. L'excitation maniaque se produisit tout à coup très vive, Ch... riait et chantait sans cesse; puis deux jours après il tomba dans un état de prostration profonde, se lamentant et pleurant sans raison. Presque aussitôt survint la torpeur intellectuelle, puis un véritable coma. A ces symptômes psychologiques se sont joints de la céphalalgie, de la photophobie, quelques convulsions partielles suivies de raideur tétanique. — Atteint d'une méningite aiguë, Ch... succombait le 5 septembre à cinquante-neuf ans.

AUTOPSIE.

Aspect extérieur. — Un peu d'amaigrissement.

Cerveau. — Méninges très épaissies recouvertes de fausses membranes gélatineuses de récente formation. — Pie-mère injectée. — Ces lésions siègent surtout sur le lobe frontal droit et sur le tiers antérieur de la scissure inter-hémisphérique. — A la base et surtout à gauche exsudat fibro-

purulent étendu par plaques sur la surface des méninges, se continuant sur le trajet des nerfs au delà de leur point d'émergence; — Au niveau de la scissure de Sylvius gauche épanchement sous l'arachnoïde d'un liquide séro-purulent; — L'exsudation fibro-purulente s'étend aussi sur le cervelet.

Ventricule droit. — Sérosité sanguinolente.

Ventricule gauche. — Quelques flocons de pus crémeux en suspension dans la sérosité sanguinolente. — hémorragies capillaires.

Au niveau du trigône la substance cérébrale est ramollie.

— Hémorragies capillaires dans le ventricule.

Substance cérébrale piquetée et diffluente.

Les autres viscères n'offrent rien d'anormal.

Toujours même question à se poser. — Cette observation est-elle bien celle d'un cas de folie à double forme? — On n'hésitera sans doute pas à répondre affirmativement si l'on tient compte de la fréquence des accès de manie qui tous n'ont pas nécessité la séquestration du malade. — Il est vrai qu'il n'est guère question des périodes dépressives au cours de l'observation; on dit seulement que le malade redevenait calme, puis sortait guéri; ce qui impliquerait plutôt une manie à répétition qu'une folie à double forme. Mais il faut remarquer que cette dernière affection n'était pas encore décrite, au moins comme espèce distincte, à l'époque à laquelle commence l'observation et qu'à partir de 1877 il y eut deux périodes mélancoliques qui succédèrent à deux accès de manie et qui précédèrent le retour à la raison. Il ne me paraît donc guère douteux qu'il en fut de même lors des précédentes attaques. Si les notes du dossier n'en font pas mention, il le faut attribuer à ce que la crise maniaque était de beaucoup la plus vive; elle avait comme presque toujours appelé seule l'attention.

L'autopsie a révélé des lésions graves assurément, les unes chroniques, les autres récentes et auxquelles doit être attribuée la mort. Mais il est certain qu'aucune de ces

lésions n'est spéciale à la folie à double forme. J'ai eu l'occasion de faire quelques autres autopsies de malades qui ont succombé, non point à cette affection, mais ayant cette affection, et je n'ai jamais rencontré aucune lésion qui puisse lui être rapportée.

J'insisterai davantage sur ce sujet au chapitre de l'anatomie pathologique.

2^e Observation. — Rechutes à longues périodes. — Transition lente de la manie en lypémanie à laquelle succède l'état lucide. — Impulsions vives. — Folie instinctive. — Pas d'hérédité connue. — Diarrhée chronique. — Mort. — Autopsie.

Br... vingt-quatre ans, célibataire, sans instruction, tisserand, bonne conduite, point d'aliénés dans sa famille, était malade depuis quinze jours par suite de quelques excès de boisson faits à la suite d'un chagrin domestique, quand il entra à l'asile (1^{er} mars 1867).

Ses idées sont incohérentes, il siffle, chante, danse, parle seul, a peur, croit voir près de lui des personnes qui n'y sont pas. — Il se remet assez facilement et sort guéri le 11 septembre 1867.

Réintégré le 7 avril 1870, il a depuis trois semaines un accès de manie furieuse ; ses idées sont confuses, il répond difficilement aux questions ; s' imagine être revenu à l'asile parce qu'il est enrhumé et qu'il ne dormait guère ; raconte à sa manière plusieurs actes de violence auxquels il s'est livré envers sa mère ; convient qu'il avait perdu la tête la première fois qu'il est venu ici, mais affirme que cette fois il n'est pas fou... Trois jours après l'excitation tombe, Br..., peut aller au travail. Dès le lendemain 11, il ne parle plus, ne fait plus rien. — Le 1^{er} mai il répond à grand'peine à quelques questions, mais ne parle toujours pas aux autres malades. — Le 13 juin il ne veut plus manger et donne pour raison qu'il s'ennuie ici. — Le 8 août même état, toujours silencieux, mais mange et travaille bien. — Le 1^{er} septembre demande à s'en aller, ne fait rien de déraisonnable et affirme qu'il est guéri, qu'il n'est venu ici que pour avoir trop bu.

L'amélioration progresse, le 18 novembre le malade sort guéri.

Br... fut ramené d'office le 13 août 1873. — Le certificat d'admission porte « manie aiguë ; — menace sa mère ; voies de fait sur un cheval dont il a mordu la queue ! — dangereux ». D'autres renseignements fournis par le maire de sa commune font connaître qu'il a aussi frappé un jeune homme sans motif, qu'il parle de couper le cou à sa mère, qu'il s'est cassé deux dents dans un accès de colère, mais que depuis huit jours il paraît plus calme. — On suppose que sa rechute a été provoquée par un excès de travail sous une forte chaleur et peut-être par quelque excès de boisson.

Br... n'était plus agité quand il a été ramené à l'asile et n'a pas tardé à y devenir franchement lypémaniaque. — Il ne sait pourquoi il a frappé sa mère, c'est un tour qu'on lui a fait et qu'il n'a pu défaire ; c'est une pensée qui lui disait de frapper, il n'était pas libre de s'en empêcher ; il parle de choléra, de maladies. — Il devient fort triste, cause très peu aux malades et travaille assez bien. — Durant toute l'année 1874 son état ne se modifie pas sensiblement ; il continue d'être sombre, mais tranquille ; — mange bien.

En mars 1875 il est pris d'une forte diarrhée qui l'oblige à garder le lit et résiste à toute médication. Le malade est du reste fort apathique et l'on ne peut le plus souvent lui faire prendre les médicaments prescrits. Cette diarrhée passe à l'état chronique dure un an avec quelques alternatives de mieux, pendant lesquelles le malade reprend un peu ses habitudes, mais il finit par s'éteindre dans le marasme, 5 avril 1876.

AUTOPSIE.

Méninges. — Épaissies, adhérentes entre elles et légèrement injectées.

Anémie profonde de la substance cérébrale qui est parfaitement exsangue, consistance normale.

Cœur. — Petit, mou, flasque.

Foie, rate, reins. — État normal.

Estomac. — Muqueuse injectée.

Intestins. — Lésions de l'entérite chronique.

Ce fait appartient surtout à la manie instinctive. Il est de plus une folie alcoolique. Le malade a des impulsions vives qui

le rendent dangereux et auxquelles il ne peut se soustraire. Guéri, il en conserve le souvenir et les explique en disant que c'est un tour qu'on lui a joué, qu'il n'était pas libre de s'empêcher de faire ce qu'il faisait. D'autres fois il se borne à convenir qu'il avait bu. — Mais ce qui appartient à mon sujet c'est que chaque accès de manie impulsive est suivi d'un accès de lypémanie très bien dessiné, qui dure longtemps et auquel succède un état quasi de raison qui permet deux fois la sortie de l'asile. Il est au moins probable qu'il en eût été de même lors de la troisième rechute si une diarrhée chronique n'eût terminé les jours du malade. Il faut aussi remarquer la longue durée de la période mélancolique qui est toujours de plusieurs mois, d'un an même, tandis que les périodes d'excitation sont beaucoup plus courtes quoique très violentes. La folie alcoolique est souvent impulsive, mais ce fait tend à démontrer qu'elle peut aussi se transformer en folie à double forme.

Une autre circonstance peu importante en apparence, mais sur laquelle je veux cependant appeler l'attention, parce qu'elle s'observe assez souvent et qu'elle peut aider à déterminer la nature des folies à double forme, c'est que la crise lypémanique ne succède pas franchement à la crise de manie. L'une et l'autre sont séparées par un intervalle lucide fort court et qui a été bien observé chez ce malade dans l'un de ces accès. Cet homme fut assez bien en sortant de la période d'excitation pour reprendre son travail un jour, et dès le lendemain il est devenu lypémanique. Il s'en faut que cette transition soit toujours aussi brusque, aussi tranchée, mais j'ai plusieurs fois déjà signalé ce petit intervalle quasi lucide, qui sépare plus ou moins les deux phases expansive et dépressive ou réciproquement. La seconde ne s'établit pas toujours d'emblée et quand la dépression n'est pas très grande, le fait que je signale passe nécessairement inaperçu.

Ici encore l'autopsie n'a présenté aucune lésion spéciale à la folie à double forme.

L'épaississement, l'injection et les adhérences des méninges entre elles, peuvent bien expliquer jusqu'à un certain point la persistance des désordres mentaux, mais ces lésions ne peuvent rendre compte du passage de la manie à la lypémanie, pas plus que de la nature des impulsions. Moins encore elles peuvent expliquer des intervalles lucides qui durent jusqu'à trois ans environ. On pourrait tout au plus admettre que chaque rechute coïncide avec une aggravation de l'état somatique, que la manie éclate alors et que celle-ci cède peu à peu pour faire place à la mélancolie, lorsque la lésion nouvelle passe elle-même à l'état chronique. Dans cette hypothèse la mélancolie s'affaiblirait à son tour insensiblement à mesure que la lésion devenue plus chronique exercerait sur l'encéphale des réactions de moins en moins vives. Le malade reviendrait ainsi peu à peu à la raison qu'il conserverait jusqu'à une nouvelle poussée congestive ou inflammatoire.

26^e Observation. — Épilepsie probable. — Violence des crises maniaques succédant aux phases mélancoliques sans intervalles lucides, guérison probable. — Pas d'hérédité.

M^{lle} R... trente-deux ans, bonne éducation, sans profession, ayant des idées religieuses un peu exagérées, appartient à une famille dans laquelle il n'y a pas eu d'aliénés avant elle ; mais cette demoiselle est née avant terme et a conservé une constitution un peu chétive. Il y a quatorze ans que se sont manifestés chez elle les premiers signes de la folie. Je n'ai pu par malheur avoir de renseignements plus précis.

Son certificat d'admission à l'asile est ainsi conçu : « excitation maniaque avec prédominance d'idées de persécution ; plus tard alternatives d'agitation et de calme ; intervalles lucides de plus en plus rares et de courte durée ; propos incohérents, insomnie, point de modification durable. » (Signé Solaville), médecin en chef de l'asile de Poitiers, dans

lequel la malade venait de passer quatre années quand elle fut confiée à mes soins (21 octobre 1874).

M^{lle} R... se plaint de crises nerveuses qui lui montent peu à peu à la tête et qu'elle ressent vingt-quatre heures d'avance. C'est une sorte d'*aura*, elles coïncident quelquefois avec les époques qui sont d'ailleurs régulières. Le ventre est habituellement libre. Son expression est généralement celle d'une mélancolique. — D'un caractère très doux, très réservée, très timide, parlant à peine, un peu triste quand elle est calme, elle devient très agitée et très grossière dans ses expressions durant ses crises. — La première ne se fit guère attendre, elle eut lieu en novembre. La malade fort excitée, dit en dînant qu'elle mange de la chair humaine, peut-être la sienne; elle entend des voix qui lui donnent plusieurs noms, elle ne sait si elle est légitime ou bâtarde; elle a connu Abel, Caïn, descend d'Aaron, a été baptisée plusieurs fois, est un ange descendu du ciel, etc... Elle rit aux éclats et sans motif ou se met en colère; grande loquacité, paroles sans suite et malsonnantes; dit des injures, frappe les autres et elle-même, casse les vitres, est surtout agitée la nuit. — (Camisole, bains prolongés, chloral.) — Cette crise fort aiguë a duré dix jours et a été suivie d'un état de dépression considérable pendant lequel la malade ne répondait plus, restait immobile mangeait à peine ne prenait aucune part à tout ce qui se passait autour d'elle, semblait inconsciente. Cette prostration diminue peu à peu sans cependant cesser tout à fait.

En décembre nouvelle crise en tout semblable mais qui ne dure que trois jours, et est encore suivie de dépression.

Autre crise en mars pendant huit jours; cette fois la malade devient gâteuse. L'inertie succède à cette agitation.

En avril nouvelle rechute. La malade déchire ses vêtements, se met toute nue, chante, fait du bruit, a des hallucinations terrifiantes, parle de l'enfer, du feu, n'achève aucune de ses phrases, rit, grimace, est gâteuse. — Cette crise violente dure huit jours et coïncide avec les règles. La dépression qui suit cette crise est moins marquée qu'aux attaques précédentes.

En juillet M^{lle} R... a peur, voit des ombres effrayantes, ce sont, dit-elle, ces visions et ces bruits qui la rendent malade. L'agitation cesse peu à peu sans être suivie d'un état mélancolique bien manifeste.

En août mieux très marqué, et depuis lors la malade n'a plus donné de signe de folie. J'ai voulu la renvoyer quelques

mois plus tard, mais elle m'a supplié de la garder craignant de retomber dès qu'elle serait dans sa famille et redoutant les émotions de la vie commune. — J'ai cru devoir déférer à son désir et à celui de ses parents et je n'ai renvoyé M^{lle} R... qu'au mois de mars 1876. — Durant sept mois consécutifs je n'ai pu constater chez elle aucune trace de folie. Les parents et la malade, heureux du résultat obtenu, m'avaient assuré qu'elle me serait ramenée en cas de rechute. N'ayant plus entendu parler de cette demoiselle depuis cette époque, je suis donc quelque peu fondé à croire que la guérison a été solide ce qui est assez rare dans ces circonstances.

Cette observation est remarquable par la violence des périodes d'agitation qui ne diffèrent en rien de véritables accès de manie aiguë. Les périodes de dépression sont au contraire bien moins prononcées, quoique leur durée soit plus grande, puisqu'elles se prolongent, en s'affaiblissant il est vrai, jusqu'à ce qu'une nouvelle crise de manie éclate. Il est à remarquer qu'alors le délire prend la forme des terreurs de la malade et qu'il s'augmente avec elles. Quand M^{lle} R... croit manger de la chair humaine, quand ses voix lui disent qu'elle est bâtarde, elle s'exaspère, injurie et leur répond par un déluge de paroles graveleuses. Quand elle voit l'enfer, ses terreurs augmentent encore s'il se peut, et alors ses idées se partagent entre celles que font directement surgir les scènes auxquelles elle assiste et celles que par opposition ses sentiments religieux lui suggèrent. Alors, en même temps que ses contorsions, ses vociférations, son absence de toute pudeur et de toute retenue imitent les déchaînements des damnés, elle parle de son baptême, évoque les morts de la bible, se dit un ange et réagit de la sorte contre ses pénibles impressions. Cette interprétation du désordre des idées et des actes de la malade n'est pas de fantaisie, elle est le résumé de mes conversations avec elle, lorsque guérie elle put me rendre compte de ce qu'elle avait éprouvé dans ses

paroxysmes. L'incohérence de ses actes et de ses idées était donc plus apparente que réelle, elle était le reflet de ses hallucinations. — Il en est bien souvent ainsi dans la manie, et la crise d'excitation dans la folie à double forme n'est rien autre chose qu'un véritable accès de manie. Falret a peut-être été trop explicite en disant qu'elle en était le fond sans le relief. Dans nombre de cas, plusieurs des faits précédents l'ont déjà démontré, fond et relief s'y rencontrent.

Chez cette malade la phase de dépression était bien moins accentuée que l'autre ; elle ne consistait souvent que dans une tristesse, une timidité, une défiance d'elle-même qui arrivaient progressivement et ne tardaient pas à faire contraste avec l'état antérieur. Le délire cessait mais la raison ne revenait pas ; M^{me} R... demeurait inoccupée, inactive, pensive en apparence, car en réalité ses facultés étaient trop engourdies pour qu'il y eut chez elle aucun travail intellectuel sérieux et cet état se prolongeait, plus ou moins apparent, jusqu'à ce qu'il y eut un des accès, une de ces crises nerveuses qui selon son expression lui montaient à la tête. Alors la période d'excitation était proche, elle éclatait presque soudainement dès le lendemain, et plusieurs fois elle put même la prévoir et prévenir de ce qui allait arriver. Ainsi il n'y avait pour ainsi dire point d'intervalle lucide entre deux accès. La manie et la lypémanie se succédaient sans interruption, avec cette différence toutefois, que la manie survenait brusquement et disparaissait en quelques jours pour faire place à un état mélancolique qui lui-même allait en s'affaiblissant lentement, de sorte que la malade n'était jamais mieux qu'au moment où allait survenir une nouvelle attaque.

M^{me} R... fut tout autre pendant les sept derniers mois qu'elle passa à l'asile. Elle y était gaie sans excès, parlait volontiers et fort raisonnablement, racontait même assez exactement ce qu'elle avait éprouvé pendant sa maladie, mais il y avait bien des lacunes dans sa narration. Si elle se

souvenait assez bien de ses accès de manie, elle ne pouvait donner les mêmes détails sur ce qu'elle éprouvait pendant ses périodes dépressives. Il manquait là plusieurs pages au livre de sa vie. Cette absence du souvenir prouve que le délire des mélancoliques n'est pas toujours actif. Tantôt en effet, et le plus souvent peut-être, il existe au plus fort de la dépression des idées très tristes, des hallucinations stupéfiantes qui paralysent le malade, le rendent incapable d'aucune réaction, qui déterminent sa prostration et peuvent le porter jusqu'à la stupeur. Tantôt au contraire, la dépression n'est qu'un affaissement momentané des facultés, un anéantissement plus ou moins complet de la pensée et de la volonté. Dans cet état l'individualité du malade a plus ou moins disparu. Son moi n'existe plus en quelque sorte, la vie organique persiste seule et encore elle est souvent fort affaiblie et bien loin d'être complète. Quand le malade sort de cette léthargie intellectuelle et morale, quand son moi renaît, il y a nécessairement dans son existence une lacune que la mémoire ne pourra jamais combler, car celle-ci ne s'exerce que sur des impressions et sur des idées, et les unes comme les autres ont plus ou moins complètement manqué pendant un certain laps de temps. C'est je crois chez les circulaires que cet état passif s'observe le plus souvent. Chez eux la phase dépressive peut ne consister que dans une simple inertie qui les rend plus ou moins incapables d'agir et de penser ; c'est en quelque sorte la réaction qui suit l'extrême activité de la phase précédente : c'est le collapsus qui succède à une grande fatigue ou à une grande émotion. Les lypémaniques simples, alors même qu'ils sont stupides, sont par contre presque toujours des fous actifs. Chez eux la tristesse, l'anéantissement, la stupeur, sont le résultat d'un délire très intense, très systématisé qui les glace d'effroi ; des voix leur défendent de parler, de bouger, de manger, de faire quoi que ce soit, de donner aucun signe d'intelligence. Aussi quand ces

malades viennent à guérir ils n'ont rien oublié, ils rendent parfaitement compte de tout ce qu'ils ont éprouvé, même des moindres détails. Leur intelligence n'était point engourdie mais en la dissimulant ils croyaient obéir à une impérieuse nécessité. Rien de tel le plus souvent chez les circulaires. Je fais cette réserve pour indiquer que chez un certain nombre d'entre eux on trouve cependant un délire mélancolique systématisé.

Bien que M^{lle} R... n'ait jamais eu à ma connaissance d'attaques d'épilepsie, je ne serais pas très éloigné de voir dans ce fait une forme larvée de cette dernière affection. Celle-ci peut en effet donner lieu à des accès de folie à double forme. L'observation suivante ne laissera, je pense, aucun doute à cet égard.

Maintenant cette observation est-elle bien celle d'une folie à double forme telle que la conçoit M. Baillarger, ou d'une folie circulaire telle que l'a décrite Falret? L'intervalle lucide faisait à peu près défaut et dès lors la dénomination de folie alterne conviendrait mieux peut-être que l'une des deux autres. Mais au fond, que la folie soit à double forme, circulaire ou alterne, n'est-ce pas toujours la même maladie caractérisée par des périodes de dépression et d'excitation? Que celles-ci se suivent sans interruption, ou qu'elles soient séparées par un intervalle plus ou moins lucide, cela peut-il changer la nature même de l'affection? Le fait capital dans tous ces états morbides, est la succession de la mélancolie à la manie quel que soit l'ordre dans lequel elle se fasse. Cet ordre, en effet, ne peut que modifier l'aspect général de la maladie; il ne saurait constituer un caractère essentiel sur lequel puisse se fonder l'édification d'espèces morbides distinctes. L'observation qui suit offre sous ce rapport une certaine analogie avec celle-ci.

27^e Observation. — Épilepsie dont les attaques sont remplacées par un accès de folie circulaire, à forme impulsive. — Marche rapide vers la démence. — Point d'hérédité. — Mort.

M. Bes... est entré à l'asile le 24 septembre 1878, c'est un homme de trente-neuf ans, marié, de bonnes mœurs, qui ne boit pas, ayant reçu une certaine instruction, c'est un cultivateur fort aisé. — Bes... est grand, d'une forte constitution, d'un caractère doux et tranquille, il n'y a point, m'assure-t-on, d'aliénés dans sa famille. On le croit épileptique et les premières attaques remonteraient à l'âge de quinze à seize ans. Ces attaques, sur la nature desquelles on n'est pas fixé, ont été fort rares au début et reviennent depuis un an toutes les cinq semaines environ, mais le malade ne tombe pas et ne perd pas connaissance. — Bes... a eu des contrariétés de famille avec son beau-frère.

Ce malade a eu un premier accès de folie il y a un an environ, puis un second il y a deux mois. Ces deux accès ont été courts, huit à dix jours chacun ; pendant leur durée, Bes... était doux et obéissant, sa raison est complètement revenue après chacun de ces accès.

Depuis six jours Bes... est en proie à un troisième accès ; il est fort agité, difficile à maintenir, frappe et menace de tuer. Dans sa fureur il a étouffé un chien qu'il aimait beaucoup, a frappé sa femme à coups de pied, ses domestiques ont peur de lui. Il chante, gesticule, divague beaucoup ; il va, dit-il, arriver ce qu'on n'a jamais vu ; ce qu'il dit est le plus souvent incompréhensible ; il dort peu, mange bien.

Je l'interroge dans un moment de calme relatif et ne puis obtenir que les réponses les plus extravagantes.

« Ça me prend tous les mois : il y a six ans que je suis marié ; on m'a envoyé ici par rapport qu'on m'a fait peur, je ne sais pas de qui, je ne sais pas de quoi... J'ai monté sur le théâtre où j'ai eu quatre prix... On m'a dit que j'avais tué mon chien, je ne m'en souviens pas... Je suis dans le tas d'où l'on *arroche* le foin... Je vois ma peau et ma tête arrachées... Je suis dans l'intention de faire un saint ; je suis dans une maison où l'on va me couper en quatre, m'arracher la peau parce que j'ai été un saint et que je le suis encore ; je suis saint depuis six ans, je l'étais encore et avant que de l'être je ne savais pas ce que j'étais, je suis saint à toutes

les vires... » — Les jours suivants Bes... devint beaucoup plus calme, ses idées furent moins terrifiantes, mais tout aussi extravagantes. « J'ai prié le bon Dieu toute cette nuit (26 septembre), je me trouvais un homme sur ce que je pensais ; je fais beaucoup de rêves ; je me trouvais dans mon idée mieux formé que je ne pensais ; mon idée est de guérir ; je me trouve la cervelle débarrassée ; je suis ici parmi les chevaux ; je me trouve encore trop gêné pour expliquer ce que je pense... » Il hésite à me donner le quantième du mois, puis finit par le faire. — Le 28 il est tout à fait tranquille, ses idées se coordonnent un peu quoique toujours très brouillées. « Il faut penser dans moi-même, dit-il, dans mes amis, dans ma femme, je sens que les bains me font du mal, je pense à ne déshonorer personne. » — Les jours suivants la lucidité devint presque complète ; le malade a souvenir de sa crise, mais d'une manière confuse, il n'en peut raconter les détails. Il est un peu triste, un peu morose, demande à voir sa femme ; à part un certain degré d'hébétude, de torpeur intellectuelle, son état mental semble à peu près normal.

Le 8 octobre, attaque d'épilepsie franche.

Le 18 octobre le malade éprouve une crise nerveuse qui a la plus grande analogie avec un vertige épileptique, il est agité de soubresauts cloniques dans son lit, mais ne perd pas connaissance. — Depuis cette époque il n'y a plus eu d'attaques d'épilepsie proprement dites, mais des crises successives d'agitation et de dépression séparées par un intervalle plus ou moins long et plus ou moins lucide. Ainsi le 21 octobre Bes... est très excité à la visite, il pleure, dit qu'il va mourir. — Dans la soirée l'agitation devient très vive ; le malade pousse des hurlements, casse des vitres, donne des coups de pieds à un malade qui aide à le camisolier, prétend toujours qu'il va mourir, qu'il est mort (injection de morphine). — Il dort jusqu'à trois heures du matin, mais dès son réveil il recommence à hurler, se lève, frappe sa porte à grands coups, etc., on est obligé de le conduire dans une cellule d'isolement.

Le 27 il avait encore été très tourmenté toute la nuit. Je le trouvai à ma visite calme et sanglotant. Les idées de mort dominant toujours, mais il est dans un accès de profonde mélancolie. Il éprouve une affaire qui le met dans le doute ; il ne savait pas ce que c'était qu'un homme qui aime une femme ; il est trahi ; on pense qu'il s'est marié pour le bien de sa femme, ce n'est pas vrai, c'est parce que sa femme lui plaisait, sans elle il ne serait pas ici ; il est très malade, si malade que lorsqu'il aura avalé son chocolat il mourra...

Cet état dure trois jours seulement puis une période semi-lucide lui fait suite.

Du 13 au 21 novembre nouvelle crise d'agitation violente à laquelle succède un accès bien franc de lypémanie. Cette fois il a peur des chiens enragés, il va devenir lui-même enragé; il a peur du tonnerre. Il se rappelle ce qui lui arrivait il y a sept à huit ans, alors il tombait subitement sans connaissance et se mordait la langue, tandis que maintenant il a souvenance de tout ce qu'il fait.

Du 7 au 11 novembre, nouvelle crise en tout semblable aux précédentes. — Bes... est mis au bromure de potassium, les doses sont rapidement portées à huit grammes par jour, mais il faut interrompre le dixième jour, parce qu'il survient de l'anorexie et du pharyngisme, le bromure à haute dose est remplacé par une potion avec deux grammes de bromure, quatre à six gouttes de liqueur de fowler et un à quatre grammes de teinture de coque du levant, cette potion est bien supportée et le malade la prend régulièrement pendant plus de cinq mois. Ce traitement ne modifie du reste en rien les accidents qui se renouvellent avec une persistance désespérante tous les quinze à vingt jours et parfois plus souvent. — Les visites de sa femme lui font grand plaisir, mais chaque fois qu'elle vient le voir il ne manque guère d'avoir une crise le lendemain ou le jour même. — L'intensité de ces crises est toujours très grande, leur durée varie de deux et trois jours à huit ou dix... Bes... commence par se rouler, se tordre, déchirer ses vêtements, son lit, il est entièrement nu dans sa cellule, insensible au froid comme au chaud, aux piqûres qu'on lui fait alors pour injecter de la morphine, seul moyen de le calmer un peu; il chante, vocifère, donne de la tête contre les murs de sa cellule ou contre son lit, de sorte qu'il le faut attacher pour le protéger contre sa fureur. Il s'égratigne tout le corps, est gâteux le plus souvent, ne répond à aucune question; c'est une bête fauve. Puis presque subitement il tombe dans une profonde prostration, qui a à peu près la même durée que la période d'agitation. Alors il reste couché complètement enveloppé dans ses couvertures qu'il passe par-dessus sa tête et les y maintient fortement dès qu'on veut les soulever. Il comprend, mais ne répond pas et reste quelquefois deux et trois jours sans manger. Cet état, qui disparaît lui-même peu à peu et parfois assez rapidement, est remplacé par quelques jours d'une raison encore incertaine, suffisante pourtant pour que le malade se souvienne à peu près de tout ce qui s'est passé et puisse même en rendre compte. — Pendant sa période de calme, B... devient très affectueux et très

doux ; quand elle va venir ou quand elle est sur le point de cesser il a assez souvent des idées érotiques, il parle de sa femme avec effusion, embrasse les autres malades. Cet état suit en général une crise ou la commence.

Tous les accès se ressemblent à quelques nuances près, il devient dès lors inutile de les décrire séparément. Pendant les dix derniers mois de l'année 1879, je n'en ai pas noté moins de dix-huit complets, c'est-à-dire composés de la double phase et d'un court intervalle plus ou moins lucide. Tantôt à l'état de calme succède la dépression que remplace brusquement l'excitation et quand celle-ci tombe, il y a quelques jours d'un état semi-lucide durant lequel prédomine cependant toujours soit un peu d'excitation, soit un peu de prostration. Tantôt au contraire, l'état de calme est brusquement interrompu par une période d'excitation suivie d'une période de dépression non moins soudaine, puis du retour à l'état moyen. Tantôt enfin, cet état moyen sépare deux phases d'excitation successives ou deux phases de dépression. On ne peut donc pas dire que les accès aient une périodicité régulière, à moins qu'on ne considère comme une période avortée, celle qui manque quand un état moyen sépare deux crises de manie ou deux crises de mélancolie. Toujours est-il que les alternatives de dépression et d'excitation sont très manifestes et que le malade passe de l'un à l'autre extrême, soit brusquement, soit par une transition lente. Dans ce dernier cas, un état moyen d'une durée plus ou moins longue, mais qui dépasse rarement dix jours, sépare les crises maniaques des crises mélancoliques, ou bien ces deux sortes de crises se succèdent sans séparation bien appréciable.

La marche de la maladie s'est peu modifiée depuis près de trois ans. On peut seulement dire que les phases d'excitation sont devenues de beaucoup les plus longues sans rien perdre pour cela de leur violence ; si bien que le malade doit être considéré maintenant comme un agité permanent, quoiqu'il y ait encore de temps à autre des états dépressifs, assez bien dessinés. Quant aux états moyens ils deviennent de plus en plus courts et ne séparent plus guère que les phases d'excitation. C'est à peine si j'en ai constaté huit à dix ayant eu une durée de plusieurs jours depuis 1880. Encore le malade paraît-il alors presque dément, tant a baissé son intelligence. Le plus souvent il n'y a que quelques heures de calme entre deux crises qui se prolongent plusieurs jours. Toutefois cet état se modifie chaque fois que le malade a une attaque d'épilepsie franche, ou pour être plus exact, une série d'attaques qui dure d'ordinaire deux à trois jours. Celles-ci ne sont

du reste pas fréquentes, le malade n'en ayant eu que quatre en trois ans. Ces attaques sont en général précédées d'une plus grande agitation, le malade est alors impulsif et très dangereux ; puis l'attaque ou les attaques terminées, il se fait une détente complète qui dure plusieurs jours, pendant lesquels il recouvre presque toute sa lucidité et peut même être occupé. Un matin on le trouve de nouveau fort agité, et quelques jours après on le trouve déprimé ou dans un état moyen ainsi qu'il a été décrit et le cycle se continue jusqu'à ce qu'une nouvelle grande attaque vienne lui donner une nouvelle mais toujours courte période de calme et de lucidité.

Le 1^{er} octobre 1882, B... fut trouvé le matin mort dans son lit. Il était depuis plusieurs jours dans une de ses grandes crises. Il est probable que la mort avait eu lieu dès le commencement de la nuit car la rigidité cadavérique était déjà complète. — La face, les membres, le cou, l'abdomen étaient fortement violacés. — L'autopsie n'a malheureusement pas été permise par la famille.

Ce fait, l'abstraction faite de l'épilepsie, réunit jusqu'à un certain point tous les types décrits sous les noms de folie à double forme, folie circulaire, folie alterne et peut être invoqué comme démontrant sinon l'identité, du moins la grande parenté de ces diverses affections. Tantôt en effet l'état lucide succède à la révolution des deux périodes, tantôt il les sépare, tantôt il manque. Mais la question vraiment importante à examiner à propos de cette observation est celle de l'épilepsie.

Depuis l'âge de quinze à seize ans le malade était sujet à des crises nerveuses et depuis sept à huit ans, a-t-il dit lui-même dans ses moments lucides, ces crises le prenaient tous les mois. Il tombait sans connaissance et se mordait la langue, tandis que maintenant il ne tombe plus et se rappelle parfaitement tout ce qu'il a fait pendant la crise. Ainsi l'épilepsie a chez lui plusieurs fois changé de forme. Au début elle paraît n'avoir consisté que dans des vertiges ; plus tard, il y a eu de véritables attaques et quelques années

avant son entrée à l'asile les grandes attaques ont disparu ou du moins sont devenues fort rares ; elles ont été habituellement remplacées par de simples vertiges. C'est sous leur influence que le malade est devenu fou ; à cela rien d'étonnant ; on sait en effet que les vertiges ont quelquefois sur l'intelligence une action plus désastreuse que les véritables attaques. Mais, depuis l'invasion de la folie, les vertiges eux-mêmes ont disparu et l'épilepsie ne s'accuse plus que par de très rares attaques franches. Cependant les crises impulsives de la folie, crises suivies de périodes lucides, disent assez que la maladie n'a point cédé ; elle s'est en quelque sorte transformée en manie impulsive, ou pour mieux dire l'épilepsie est devenue larvée, car nul ne pourrait reconnaître cette affection dans les accès de folie, s'il n'était renseigné sur les antécédents du malade. Mon premier soin fut de traiter l'épilepsie : Le bromure de potassium ne fut plus toléré dès que j'en élevai la dose à plus de 4 gr. Je dus donc m'en tenir à cette faible quantité et comme elle me paraissait insuffisante, je lui associai d'autres médicaments vantés aussi dans l'épilepsie, c'est ainsi que je fus amené à prescrire l'oxyde de zinc, la coque du levant, l'arsenic, combinés dans une formule qui m'avait paru avoir quelques heureux effets chez d'autres malades ; je n'en obtins rien dans ce cas.

Mon attention fût bientôt appelée sur la dépression qui suivait chaque accès impulsif et comme il ne saurait être douteux que ces accès ne sont autre chose qu'une manifestation épileptique, il me faut bien conclure que cette affection se traduit ici par des accès de folie à forme circulaire. Ceux-ci sont, on l'a vu par les détails de l'observation, presque tous très nettement dessinés. Ils vont en se rapprochant et la phase dépressive diminue de durée, de sorte qu'il est à craindre que l'excitation ne devienne continue, d'autant que les intervalles lucides sont aussi de plus en plus courts, de moins en moins complets. Ce qui prouve bien que l'accès

circulaire remplace l'attaque d'épilepsie, c'est que quand celle-ci a lieu, ce qui arrive très rarement, le malade est ensuite soulagé. Il s'est fait une détente, on dirait une décharge plus complète.

Des faits analogues, quoique moins probants peut-être, ont du reste été déjà publiés. M. Billod en a observé un que M. J. Falret cite dans son travail sur l'état mental des épileptiques. (*Arch. gén. de méd.* 1860.) Chez ce malade les accès d'épilepsie étaient précédés d'un état mélancolique et suivis d'un état maniaque. Il est vrai que dans mon observation la convulsion fait défaut le plus souvent ; mais ne peut-on pas admettre que celle-ci ne consiste que dans un simple vertige tellement faible, tellement fugitif, qu'il passe inaperçu. Cette hypothèse, assez généralement reçue pour expliquer certains cas d'épilepsie larvée, se présente ici d'autant plus naturellement, que le malade éprouve de temps à autre des accès de mal bien constatés, qu'il était, avant que d'être à l'asile, sujet à des vertiges fréquents et qu'on en a même observé quelques-uns depuis son admission. D'autres circonstances militent aussi pour faire considérer les crises du malade comme de véritables accès d'épilepsie. Telles sont la nature impulsive de l'agitation ; la dépression qui la suit et qui semble correspondre au coma consécutif à l'accès de mal ; l'affaiblissement progressif de l'intelligence, qui reste de plus en plus obtuse après chaque crise, à ce point que l'état lucide qui séparait chacune d'elle au début a presque disparu. Or il n'y a guère que l'épilepsie qui détermine aussi rapidement de tels effets.

28° *Observation.* — Paralyse générale à forme alterne, amélioration. —
Hérédité incertaine.

M. P... bijoutier à Paris, quarante-trois ans, a deux enfants, est très heureux dans son ménage, sa santé a toujours été bonne, son père n'était pas fou, mais d'un esprit faible : il avait des

préoccupations incessantes et factices. M. P. a éprouvé quelques pertes depuis deux ans, les affaires allant assez mal pour tout le monde, et s'en est vivement affecté. Il fut amené à l'asile le 29 août 1878, porteur d'un certificat d'admission ainsi conçu : « ramollissement cérébral avec troubles graves de l'intelligence et dans cette situation n'ayant pas la responsabilité de ses actes; pouvant nuire à autrui et pouvant se nuire à lui-même. » Depuis deux ou trois mois ce malade était devenu tout à fait incapable de diriger sa maison de commerce.

Cet homme qui, paraît-il, avait une intelligence vive et la répartie prompte est abattu et déprimé; on peut à peine lui tirer quelques paroles, cependant ses réponses sont habituellement justes. Il se croit ruiné ainsi que sa famille, il va faire de mauvaises affaires, on va l'arrêter et le conduire à Mazas; il parle de se tuer plutôt que de souffrir ainsi. Pendant son voyage pour venir à l'asile il a plusieurs fois tenté de se jeter par la portière du wagon.

L'embarras de la langue est extrême, le tremblement très prononcé, la démarche vacillante, titubante, la sensibilité générale est obtuse, l'affaissement très grand, le malade mange avec difficulté. Les troubles de la locomotion sont assurément ceux d'une paralysie générale bien caractérisée, mais il n'y a ni excitation maniaque, ni idées incohérentes de grandeurs, au contraire, ni inégalité pupillaire. Il y a de la constipation. Sous l'influence du repos, de bains et de légers purgatifs, cet état s'est amélioré promptement. Le malade qui ne pouvait tenir une plume ni un petit objet entre ses doigts, peut après quinze jours écrire à sa femme une lettre, non pas correcte, mais lisible. Ses idées devinrent plus suivies. Après un mois de traitement, il fut retiré de l'asile dans un état relatif très satisfaisant. Il parlait mieux, sa démarche était plus assurée, il mangeait et dormait bien, son état mental surtout était meilleur.

M. P... me fut ramené au bout d'un an (15 avril 1879), dans l'état suivant. Agitation extrême, embarras très prononcé de la parole, on peut à peine saisir quelques mots de ce qu'il dit; dilatation des pupilles, idées de grandeurs, d'ambition. Depuis quelques jours, il est furieux et a tout brisé chez lui. Quelques bains prolongés calmèrent cette grande agitation; à cela près le délire est le même. Le malade parle sans cesse de sa fortune, de ses propriétés, il est seul maître, tout est à lui, etc... Il traîne sur les mots et ne peut écrire, sa mémoire est très affaiblie.

17 avril. — A toujours des idées de satisfaction, se dit bien portant, de bonne humeur; on s'aperçoit qu'il s'arrête

tout à coup au milieu d'une phrase et qu'il a oublié ce qu'il voulait dire.

26 avril. — L'embarras de la parole augmente encore, l'incohérence des idées est à son comble.

29 avril. — Il brise les arbres du jardin dont il se dit le propriétaire, menace les infirmiers qui veulent l'empêcher de tout dévaster ; jusqu'au 6 mai, même état.

A cette date amélioration notable et soudaine ; plus d'idées de grandeurs ; le malade raisonne un peu et reconnaît l'absurdité de ses prétentions.

8 juin. — Amélioration persistante ; retour de la raison.

10 juin. — Dépression profonde ; le malade ne parle plus et s'isole des autres ; 16 juin, mutisme absolu.

Du 20 au 23, même état, sauf que le malade parle un peu, il a des idées tristes et se croit ruiné ; retour des idées de suicide.

18 juillet. — Tout à coup sa situation s'améliore ; il parle encore peu, car cela le fatigue beaucoup, il est obligé de répéter chaque mot plusieurs fois ; est moins triste, n'a plus d'idées de suicide.

1^{er} août. — Il parle moins mal, mais ne peut encore écrire, l'amnésie est très grande. Cet état s'améliore progressivement la raison revient en partie.

19 août. — M. P... est retiré par sa femme, il est amélioré mais moins que la première fois. Je n'ai plus entendu parler de lui, mais j'ai peine à croire qu'il n'ait pas été promptement remplacé dans un autre asile.

Cette observation, tout incomplète qu'elle est, offre de l'intérêt. Les deux formes opposées de la paralysie générale se montrent tour à tour. Au début la mélancolie est profonde et elle s'accompagne d'idées de persécution et de suicide. Cet état est parfaitement en rapport avec la cause déterminante probable, puisque ce sont des craintes pour sa fortune et pour l'avenir compromis de ses enfants qui ont conduit ce malheureux à la folie. Cet homme était déjà malade depuis deux ans quand on dut le séquestrer, mais il pouvait encore vaquer tant bien que mal à ses affaires. Je n'ai pu savoir au juste ce qui s'est passé pendant cette longue période : son

caractère s'était nécessairement modifié, on s'apercevait que l'intelligence baissait; l'inquiétude, la préoccupation avaient remplacé son entrain habituel, mais sa morosité n'était pas continue. S'il eut alors de véritables alternatives de dépression et d'excitation, je l'ignore. En tout cas, elles n'étaient pas assez tranchées pour avoir fixé l'attention de sa femme qui s'apercevait surtout que son mari devenait de plus en plus incapable de diriger sa maison, que ses forces l'abandonnaient, qu'il titubait, qu'il perdait la mémoire, que sa langue devenait épaisse, qu'on ne comprenait plus ce qu'il disait, qu'il devenait très abattu. Ces symptômes somatiques étaient en effet bien plus apparents et bien plus inquiétants pour l'entourage que les crises légères d'agitation qui pouvaient les couper et qu'on devait regarder plutôt comme une amélioration momentanée, l'activité devenant alors plus grande, que comme une phase spéciale de la maladie. Toujours est-il que M. P... fut amené à l'asile dans une période de mélancolie noire et que son premier séjour dans l'établissement lui fut très favorable puisque après un mois de traitement il y eut une rémission assez complète. Je ne pouvais alors me douter que la paralysie prendrait le caractère circulaire.

Quand il revint, l'état mental était tout autre. J'avais vraiment affaire à un maniaque furieux. Quant aux symptômes de la paralysie générale, ils étaient les mêmes à peu près que la première fois; le délire intellectuel avait seul changé de forme, il était dès lors nécessairement expansif au lieu d'être dépressif. Après trois semaines de traitement, une modification soudaine se produit; le malade devient calme, perd ses idées de grandeurs et prend un peu de raison; de plus ce changement favorable coïncide avec une diminution de la gravité des symptômes somatiques, et j'espère une seconde rémission. Mais elle ne devait pas se produire encore. J'assistais, sans m'en douter alors, à la transformation lente de l'état maniaque en état mélancolique. Depuis une quinzaine de jours le mieux progressait, lorsque presque subitement,

car la veille mon malade était fort bien, je le trouve sombre, affaissé, parlant à peine, cherchant la solitude. Les jours suivants le mutisme est complet, les idées de persécution et de suicide ont reparu, j'assiste à un accès de mélancolie tout semblable à celui dans lequel se trouvait le malade lors de sa première entrée, accès qui finit de même par une amélioration assez grande pour qu'on puisse retirer le malade et qui dure à peu près le même temps. Cet accès à double forme me paraît aussi caractéristique que possible et je regrette de n'avoir pu suivre plus longtemps ce malade intéressant.

Ce fait est réellement le seul cas dans lequel j'ai observé une rémission bien sensible et qui corresponde à la période d'intermittence des folies circulaires ou à double forme. Dans les observations qui vont suivre, les alternatives de dépression et d'excitation seront quelquefois tout aussi tranchées, mais elles ne seront plus séparées par des intervalles d'une rémission plus ou moins franche. Tantôt les deux formes se succéderont sans transition aucune, brusquement, tantôt elles se succéderont lentement, le passage de l'une à l'autre se fera progressivement ; mais dans aucun cas il n'y aura d'amélioration marquée dans l'état mental, ni le plus souvent dans les symptômes de la paralysie, bien que l'état physique général puisse être quelquefois heureusement modifié par l'alternance de la dépression et de l'excitation, ainsi que j'aurai à le constater tout à l'heure.

29^e Observation. — Paralysie générale. — Alternatives tardives d'excitation et de dépression. — Légère amélioration.

M. Ch... âgé de quarante-neuf ans, marchand drapier, entra à l'asile par transfert le 12 mai 1879, porteur d'un certificat de situation ainsi conçu : « Paralysie générale caractérisée par de l'incertitude des mouvements, du tremblement des membres, de l'inégalité pupillaire, de l'excitation cérébrale avec des

idées vaniteuses, incohérentes, affaiblissement de la mémoire etc... » Robuste, vigoureux, il ne cesse de marcher, il paraît pressé, affairé, donne des ordres d'un ton sévère et hautain, parle de ses chevaux, de ses milliards, il est le maître de l'univers, peintre, grand orateur, etc. Les idées de grandeurs vont en s'exagérant et arrivent à l'hyperbole. Au début de la conversation ce malade raisonne encore assez bien, mais il s'anime peu à peu et ses idées deviennent délirantes. Il mange beaucoup et gloutonnement, devient sale, se barbouille avec ses excréments, vomit dans son assiette et mange ce qu'il vient de vomir. Les nuits sont agitées, il parle, chante, pousse des cris, le jour il écrit du matin au soir, oublie des mots, ne termine pas ses phrases.

Depuis le 6 avril il est devenu violent, brise tout dans sa chambre, se lève la nuit et pousse des cris affreux. Vers la même époque il se plaint du fondement et l'on constate qu'il a des bourrelets hémorroïdaux enflammés. Grâce à de petits lavements d'huile répétés, la douleur cesse, mais le malade est constipé, ce qui nécessite l'emploi de fréquents purgatifs qui ont aussi pour effet de modérer les accès de fureur.

Au mois de mai, il y a pour la première fois des alternatives de calme et d'agitation, les idées de grandeurs persistent toujours mais elles se mêlent à des idées hypochondriaques et finissent par alterner avec elles. Parfois le malade brise tout ce qu'il trouve, dit qu'il jouit d'une santé de fer, qu'il est fort comme un taureau ; et quelques instants après il se couche, se plaint de toute sorte de maladies. Le lendemain cet état mélancolique fait place à une nouvelle excitation. Mais celle-ci s'affaiblit chaque jour, tandis que la dépression prend le dessus. La mélancolie était l'état habituel du malade quand il fut retiré de l'asile le 30 mai.

Ici ce n'est plus comme dans l'observation précédente une accès à double forme ; les périodes d'excitation et de dépression sont fort courtes et se succèdent sans intermittence. C'est de la folie alterne proprement dite. Il est à remarquer toutefois que, comme dans le cas précédent, ces alternatives ont paru modifier avantageusement la maladie, non pas sans

doute au point de vue du pronostic final, mais en ce sens que le malade devenu plus calme, put être repris par sa famille, ce qu'elle n'eût pu faire s'il fût resté dans l'état d'agitation extrême dans lequel il était lors de son arrivée à l'asile.

Il me semble qu'il y a une distinction à établir entre le cas où chez un paralytique agité il survient des phases de dépression et celui tout opposé où chez un paralytique déprimé il survient des phases d'excitation. Chez le premier, les périodes de calme, pour peu qu'elles durent et qu'elles ne s'accompagnent pas d'une dépression trop grande, sont presque une rémission; elles sont au moins un temps d'arrêt qui repose le malade. Celui-ci paraît être aussi moins exposé aux congestions violentes et subites qui peuvent rapidement mettre ses jours en danger. Chez le second, mais alors seulement que la paralysie générale est arrivée à son dernier terme et que l'on craint une fin prochaine par épuisement, une phase d'agitation tire le malade de sa torpeur, le réveille, ranime en lui les forces près de s'éteindre et peut prolonger son existence. Ainsi donc dans la paralysie générale la forme alternante de la maladie n'aggrave point d'ordinaire le pronostic, à l'encontre de ce qui a lieu pour les autres maladies mentales. C'est qu'en effet, loin que les folies à double forme menacent directement la vie des malades, les modifications opposées par lesquelles elles font presser l'organisme et surtout les intermittences, sont plutôt pour eux des chances favorables de longévité. Un accès de manie aiguë qui se prolonge, finit par briser les ressorts de la vie tendus trop fortement et d'une manière trop continue; une mélancolie profonde, persistante, amène une atonie générale qui finit aussi par n'être plus compatible avec la vie. Les accès circulaires font dans les deux cas une diversion utile.

30^e *Observation.* — Paralyse générale. — Variété expansive avec crises de dépression. — Héritéité.

Lec., âgé de quarante-deux ans, cultivateur et ancien garde-barrière au chemin de fer, est un héréditaire. Depuis sa jeunesse cet homme était connu comme ayant des allures bizarres et comme sujet de temps en temps à des troubles mentaux plus ou moins accentués. Bon travailleur et très sobre du reste. Depuis quelques mois il est devenu plus exalté. Il va devenir préfet, ministre, le peuple apprécie ses hautes capacités, il se donne des airs de grand personnage. Sans causes appréciables ce malade est devenu en quelques jours très agité et très dangereux. Il a tenté à plusieurs reprises de faire dérailler un train, il forme les projets les plus dangereux pour la sûreté des personnes. — Entré à l'asile le 15 juillet 1879. — Point d'embarras de la parole, point d'inégalité des pupilles, mais idées de grandeurs très manifestes et démence à peu près complète. Néanmoins le malade est fort calme, un peu déprimé même; ses réponses manquent absolument de sens; il refuse de manger les premiers jours; il paraît indifférent, il lui est bien égal d'être retenu à l'asile.

Le 12 août au soir, il devient excité, parle avec autorité, commande, lève fièrement la tête, prend de grands airs.

Le 27 octobre, il redevient calme et ne parle presque plus.

Le 3 décembre, il s'évade, il est ramené le 8 très excité, il parle avec hauteur et est très insolent, il reste tel jusqu'au commencement de mars 1880.

Pendant la plus grande partie du mois de mars, il est de nouveau déprimé légèrement, ne parle plus et se tient tranquille, mais il reste fort excitable. Tantôt il est doux et poli, tantôt il accable d'injures ceux qui lui adressent la parole.

31^e *Observation.* — Paralyse générale. — Variété dépressive avec quelques poussées d'excitation. — Héritéité.

Ch... âgé de quarante-quatre ans, sabotier, marié. Cet homme n'a point d'habitudes vicieuses, mais son frère est mort à Bicêtre. Depuis trois ans sa raison s'est altérée, et de

plus en plus. Au début il avait peur des sorciers, parlait fort peu et était calme. C'était un persécuté passif. Puis son état se modifia, il devint parfois violent. Son intelligence s'affaiblissait aussi à ce point qu'il ne pouvait plus sortir de chez lui sans se perdre. Un jour il piétina sans motif un de ses jeunes enfants et l'on dut le conduire à l'asile (17 novembre 1879).

Le malade est fort calme. Les seuls symptômes qui indiquent une paralysie générale, sont un embarras de la parole très prononcé, l'amnésie et l'affaiblissement intellectuel.

Il n'y a point d'idées de grandeurs, mais elle ne tardent pas à se développer. Ce ne furent d'abord que des idées de satisfaction, un peu plus tard il se mit à compter des millions. Pendant les deux premiers mois de son séjour à l'asile, il eut quelques poussées instinctives semblables à celles qui avaient motivé sa séquestration, mais qui n'étaient ni durables ni bien vives. Le malade est aujourd'hui dans un état de dépression profonde, il est devenu gâteux, il ne parle plus, ne remue pour ainsi dire plus ; il est fort amaigri, sa vie est toute végétative, il est impossible de savoir s'il pense encore.

Ces deux observations ont ceci de commun, c'est que la paralysie générale après s'être compliquée de quelques accès alternes de dépression et d'excitation, tend à devenir continue, la forme dépressive l'emporte définitivement. Le malade de la seconde est déjà tombé dans le collapsus, celui de la première y marche rapidement.

32^e Observation. — Paralysie générale à forme dépressive avec alternatives d'excitation. — Point d'hérédité.

M^{me} P... entrée à l'asile le 29 juin 1878, a trente-quatre ans. Cette femme d'une moralité douteuse aurait eu une syphilis constitutionnelle, il y a quatorze ou quinze ans. Elle tenait un café et avait pris des habitudes alcooliques. Cependant elle ne boit pas depuis plus d'un an. Il ne paraît pas y avoir chez elle d'influence héréditaire.

La paralysie générale n'est pas douteuse ; elle est même

•

déjà à sa seconde période. La parole est embarrassée, la langue tremble, les membres aussi, la démarche est incertaine, flageolante, les pupilles sont dilatées et inégales. Il y a du strabisme convergent. Les règles sont supprimées, il y a de la constipation. Cette femme n'a point d'idées de grandeurs, mais l'état hypocondriaque est très manifeste ; elle n'a plus de langue, plus d'oreilles, plus d'yeux, etc... La sensibilité générale est fort obtuse. Elle répond à peine, la mémoire est affaiblie, elle refuse de manger. Son aspect général est celui d'une idiote.

La malade pleurniche presque constamment et se tient immobile, la dépression générale est très grande, mais elle est de temps en temps interrompue par des éclats de rire, alors cette femme sort de son inertie, mange avec avidité et gloutonnement. Elle parle avec plus de facilité et il y a chez elle moins d'incohérence ; elle demande des nouvelles de son mari, de sa fille, pense à son ancien commerce. Sa démarche devient plus assurée et son strabisme disparaît. Quelquefois, mais rarement, l'excitation s'élève jusqu'à l'agitation.

Après deux ou trois jours elle redevient triste, ne parle plus, ne paraît plus même penser, ne mange plus ou le fait machinalement, maigrit assez rapidement. C'est alors aussi qu'elle éprouve des sensations hypocondriaques bizarres et bien communes, qu'elle n'a plus de dents, plus de langue, plus de tête, plus de membres. L'amnésie est à peu près complète, elle ne sait ni son nom, ni son âge, elle n'a aucune notion du temps et est alors toujours gâteuse, son existence est toute végétative.

Dans d'autres moments cette malade est dans un état intermédiaire à ceux qui viennent d'être décrits. Elle n'est ni précisément triste, ni agitée, mais elle reste tout aussi démente.

Voici maintenant le relevé des dernières notes qui indique les principales modifications observées.

20 mai 1879. — Sort de sa torpeur, crie, jure, chante, pleure tout à la fois, fait du bruit la nuit.

Point de notes jusqu'au 19 septembre, où la malade est de nouveau signalée comme agitée.

2 octobre. — Fort triste, pleure, impossible de la comprendre.

8 octobre. — Agitée de nouveau.

12 octobre. — A fait du bruit pendant la nuit.

20 octobre. — Triste, a pleuré tout le jour.

2 novembre. — A ri et chanté toute la journée, demande son mari et ses enfants.

25 décembre, prend son lit, ne mange presque plus, constipée depuis quelques jours. Lavement purgatif.

A partir de cet époque l'état physique décline rapidement la malade ne va à la selle que par lavement et tous les huit à dix jours. Quelquefois la défécation détermine une syncope, c'est quand il y a une sorte de débacle. Cependant depuis le 18 mars 1880 les garde-robes sont plus faciles, l'appétit s'est relevé et la malade qui avait beaucoup maigri semble reprendre un peu d'embonpoint. Cette amélioration coïncide avec un léger degré d'excitation.

C'est là un de ces cas assez fréquents, dans lesquels l'excitation prolonge la vie des malades. Il y a peu de temps, j'attendais de jour en jour la mort de cette malade; elle s'est refaite assez pour que je puisse encore espérer pour elle quelques mois d'existence.

Cette femme a même vécu bien plus longtemps que je ne l'eusse cru; elle n'est morte que le 12 décembre 1884. Sa maigreur était devenue extrême, elle était dans l'état de cachexie le plus avancé qu'on puisse imaginer. Depuis longtemps elle était gâteuse et avait une vie toute végétative. Tout le jour elle pleurait, riait et jetait des cris inarticulés. Son existence s'est ainsi prolongée pendant deux ans, en déclinant toujours, mais en présentant encore et jusque vers la fin, des alternatives de dépression et d'excitation. Il y eut pendant les derniers mois trois fortes attaques épileptiformes (13 octobre. — 25 novembre. — 9 décembre); ce sont les seules qui aient été observées. J'ai beaucoup regretté que l'autopsie n'ait pas été permise.

33^e Observation. — Paralyse générale. — Dépression habituelle avec poussées légères d'excitation. — Mort. — Autopsie.

La fille Pier... âgée de quarante ans environ, menait à Paris une conduite fort irrégulière. On ne sait pas autre chose de ses antécédents.

Admise à l'asile le 15 février 1879, elle présente les symptômes suivants : Embarras de la parole très marqué, tremblement général, démarche incertaine, chancelante, quelquefois impossible, pupilles inégales, bouche déviant à gauche surtout quand elle veut rire ou parler. Organisme épuisé, grande maigreur, suppression des règles, point de constipation.

Cette fille se dit pauvre et d'une naissance obscure, elle ne parle pas de sa fortune, mais elle n'en a pas moins des désirs ambitieux. Elle voudrait avoir des robes de soie, elle se fâche et pleure parce que sa robe est vilaine, parce que sa chemise est de grosse toile. Elle se déshabille et se met complètement nue, sous prétexte que ses vêtements sont laids et sales. Autrefois elle était riche, mais elle n'a plus rien ; sa sœur lui a volé tout son argent. Alors elle se met à pleurer, s'arrache les cheveux, se tourmente, s'agite, trouble le repos des malades par ses pleurs et par ses cris. Puis elle se calme, dort bien pendant quelques nuits, devient presque gaie, et même assez docile et répond à peu près aux questions qui lui sont adressées. Ces deux états si différents, se succèdent sans ordre et sans régularité de durée. Il est à remarquer que quand la malade devient plus calme et plus gaie, l'embarras de la parole diminue. — Elle mange ordinairement bien, mais sans mesure ; quand elle a pris sa portion, elle pille dans les assiettes de ses voisines. — Elle est toujours gâteuse.

Je complète cet exposé général par le relevé très sommaire des notes journalières depuis un an environ que cette fille est à l'asile.

3 mai 1879, agitation.

8 mai, a fait du bruit toute la nuit, pleure à la visite, impossible de rien entendre de ce qu'elle dit.

19 mai, se déshabille, ne tient pas en place, tombe et se fait une blessure sans gravité à la tête.

21 mai, triste, refus de manger.

30 mai, même état.

8 juin, fort agitée, pleure au moment de la visite.

10 juin, triste, ne fait qu'un repas.

Du 27 juin au 4 juillet, très agitée, se déshabille, pleure et crie.

10 juillet, est redevenue calme.

16 juillet, agitée pendant trois jours, puis calme.

10 août, hématome auriculaire double ; ils ont chacun le volume d'une grosse amande. Je fais dans celui de droite une injection de quelques gouttes de teinture d'iode. Les jours

suivants il devient beaucoup plus gros que celui qui n'a pas été traité et la résolution s'en fait moins vite. La malade est plus calme, elle est déprimée.

27 août, retour de l'agitation. — L'hématome de gauche a presque disparu, celui de droite est toujours dur et volumineux.

9 septembre et 20 septembre, nouvelles crises d'agitation; à cette dernière date il ne reste plus trace de l'hématome gauche. Le droit est réduit à un petit noyau induré; aucune déformation du pavillon de l'oreille ni d'un côté ni de l'autre.

Du 1^{er} octobre au 13 décembre, la malade est presque toujours agitée. Elle reste calme et le plus souvent déprimée jusqu'à la fin de janvier 1880.

3 février, pleure à la visite et se tourmente.

9 février, est tranquille, refuse de parler.

17 février, s'agite, fait une chute sur la face; ecchymose et gonflement de la paupière supérieure gauche; injection très vive de la conjonctive (compression d'eau froide) résolution en quelques jours.

17 avril: fort tranquille, presque gaie, raconte quelques petites histoires, mange mieux depuis quelque temps, engraisse.

Ces alternatives d'excitation et de dépression se sont continuées presque jusqu'à la mort de la malade; il serait sans intérêt d'en relever l'annotation. J'observerai seulement que la faiblesse augmentant, il advint que la prostration fut bientôt prépondérante et qu'elle ne fut plus interrompue que par des crises plus rares et plus faibles d'agitation. En janvier 1881, cette fille ne quittait presque plus son lit: elle ne riait plus, ne pleurait plus, était tout à fait gâteuse, parlait et mangeait à peine, sa vie qui était toute végétative, se prolongea cependant jusqu'au 12 juin. La veille de sa mort, elle fut subitement prise d'une grande torpeur dont on ne put la faire sortir. Arrivée progressivement au dernier terme de l'émaciation, elle succombait à la période ultime de la paralysie générale.

AUTOPSIE :

Encéphale : fort petit, ne pèse que 985 grammes.

Méninges : épaissies, injectées, très adhérentes à la couche corticale dont on ne peut les séparer sans enlever des plaquettes assez larges de substance grise.

Consistance du cerveau à peu près normale, rien à la coupe, — peut-être un peu d'injection dans les corps opto-striés.

Organes thoraciques sains, sauf quelques adhérences de la plèvre droite.

Organes abdominaux sains, sauf qu'ils sont pâles, anémiés, atrophies.

L'utérus seul présente une lésion à noter : au niveau de la partie supéro-antérieure et un peu à gauche il existe une tumeur multilobée grosse comme le poing, formée de huit à dix noyaux arrondis et faciles à énucléer de la loge fibreuse qui les contient. Ils sont lardacés et crient à la coupe sans cependant laisser suinter le suc caractéristique du cancer. Cette tumeur semble être un fibrome multilobé de l'utérus.

Ce fait présente ceci de remarquable; c'est que l'excitation correspond toujours à un état lypémanique plus prononcé. Quand la mélancolie diminue, la malade devient plus calme et même presque gaie parfois. Mais après quelques jours de cet état, elle se déprime de nouveau et sa prostration est entrecoupée de crises vives et d'excitation qui n'ont rien de commun avec celles d'un accès de manie. Cette fille est toujours mélancolique, mais elle n'en a pas moins des alternatives très tranchées de dépression et d'excitation. Il y a là, ce me semble, une variété qui n'est pas sans intérêt.

J'appelle en passant l'attention sur les deux hématomes des oreilles. Tous les deux ont guéri sans difformité, mais celui auquel on n'a pas fait de traitement bien plus vite que l'autre. Il y a déjà longtemps que je ne traite plus les hématomes de l'oreille dans mon service et je n'ai jamais de difformité bien grande. Dans ce cas encore je crois pouvoir affirmer que ces tumeurs qui ont été simultanées, ont été aussi spontanées et que la malade n'a subi aucun sévice qui puisse expliquer leur apparition. Autre observation qui se rattache plus directement à cette étude : La présence des hématomes n'a en rien modifié la marche des alternatives de dépression et d'excitation.

A l'autopsie on a constaté les lésions classiques de la paralysie générale et rien de plus; rien qui pût se rapporter d'une manière bien directe à la nature des symptômes observés, rien surtout qui pût expliquer les poussées d'excitation tran-

chant sur le fond d'un état lypémanique à peu près permanent. — Notons aussi le faible poids de l'encéphale, chez une femme qui, avant sa maladie, jouissait de la plénitude de ses facultés.

Les tumeurs de l'utérus sont évidemment sans relation avec la paralysie générale. On pourrait tout au plus admettre que ces néoplasmes en donnant au système utérin une certaine suractivité, ont pu être pour quelque chose dans les mœurs relâchées de cette fille, signalée comme ayant été longtemps entretenue à Paris. Encore serait-il plus probable que c'est l'excitation utérine produite par l'orgasme vénérien qui a déterminé les néoplasmes. Ceux-ci sont assez fréquents chez les femmes qui n'ont pas eu d'enfants et cette fille était dans ce cas.

34^e Observation. — Paralysie générale. — Alternatives d'agitation et de dépression. — Mort. — Point d'hérédité.

Gru.. entra à l'asile le 5 février 1870. Cet homme est de bonne conduite, il a toujours été peu intelligent. Il n'est pas héréditaire, assure-t-on. — Agé de quarante-cinq ans, il est malade depuis un an environ : Le certificat d'admission est ainsi conçu : « Délire des grandeurs et de persécution ; idées de voyage qui rendent la surveillance difficile, a parlé plusieurs fois de suicide ; alternatives d'agitation et de calme. » Ce malade n'a pas deux idées de suite ; tout se chiffre chez lui par des millions et des milliards ; il est le premier dans l'administration des soldats, et quand on lui demande son métier, il répond sabotier, et ce qu'il gagne, 30 sous par jour. Il a perdu la notion de la succession du temps. Il y a de plus chez lui de l'embarras de la parole, un tremblement fibrillaire de la langue, de l'inégalité pupillaire, de la titubation. Tantôt il chante et rit à gorge déployée, tantôt il pleure et devient fort triste. Ces alternatives sont fréquentes : il y en a quelquefois plusieurs dans le même jour. — Cependant l'état physique empire rapidement ; la marche devient impossible, l'affaiblissement mélancolique prend le dessus et devient permanent.

Gro.. ne quitte plus le lit, on ne peut l'alimenter, il dépérit rapidement et meurt dans le marasme le 12 avril 1878.

L'autopsie n'a pas été permise.

33^e Observation. — Paralyse générale dépressive avec poussées congestives d'excitation. — Mort.

Gro.. âgé de trente-sept ans, mécanicien au chemin de fer, marié, buvant avec excès du vin rouge. — Point de renseignements sur l'hérédité. — L'invasion de la maladie doit remonter à plusieurs années; ce n'est cependant que depuis neuf mois qu'on a constaté qu'il perdait la mémoire, que sa parole était hésitante et embarrassée. Il menace continuellement sa femme et l'a frappée plusieurs fois.

Il se croit tantôt pauvre et tantôt riche. Il veut alors s'habiller à neuf et acheter du vin, il parle beaucoup. Mais il est le plus souvent sombre, rêveur, préoccupé des exigences de sa profession; il se croit alors poursuivi par les gendarmes; il se dit ruiné et répond à peine aux questions. C'est dans cette période de tristesse que j'ai vu d'abord le malade; sa mémoire était affaiblie, il parlait difficilement, sa langue tremblait; je n'ai point constaté d'hallucinations. Quelques jours après il eut un court moment d'excitation, et me dit qu'ayant travaillé quatre jours au ballast, il lui était dû 25,000 fr. par l'entrepreneur et qu'il allait le poursuivre devant le juge de paix. Puis il retomba dans son état d'hébétéude et pendant dix mois, il ne varia guère.

Le 12 avril 1877, **Gro..** devint fort agité; il avait crié toute la nuit et déchiré sa chemise et ses draps. Je lui trouvai la face injectée. — Le 19 mai cet accès durait toujours, le malade était encore plus animé que d'ordinaire; il avait trouvé des millions de milliards. — Mais cette excitation tomba progressivement, la démence devint aussi de plus en plus complète. Dès lors l'état mental fut jusqu'à la fin caractérisé par la dépression; quelques poussées aiguës d'excitation résultant de légères congestions cérébrales, venaient seulement les deux ou trois mois rompre la monotonie du tableau. Puis dans les derniers temps la maladie suivit rapidement son cours, et les lésions trophiques qu'elle entraîne retentirent plus vivement sur l'organisme. Les forces physiques s'affaiblirent, la marche devint plus chancelante, puis impos-

sible. La faiblesse générale força le malade à ne plus quitter son lit ; la diarrhée survint et finalement la mort, quand l'épuisement physique et intellectuel eut atteint son dernier degré. — Autopsie interdite.

Chez ces deux malades l'état dépressif l'emporta sur celui d'excitation et finit par devenir continu. C'est alors seulement que les deux malades succombèrent et tous les deux de la même manière, dans le marasme, quand l'épuisement physique et intellectuel fut complet. C'est là du reste, la fin d'un grand nombre de paralytiques, c'est la terminaison régulière de leur maladie. La période ultime est toujours une période mélancolique, mais elle n'est pas toujours comme chez ces malades, coupée par des poussées d'excitation qui, comme je l'ai dit, ont assez souvent pour effet de prolonger l'existence.

III. DESCRIPTION GÉNÉRALE

Les observations qui précèdent ont présenté divers types de la folie à double forme, mais elles ne pouvaient les reproduire tous. Les auteurs ont noté dans d'autres faits des détails, des particularités qu'il ne m'a pas été donné d'observer. Puis, ce qui dans un fait échappe aux regards de l'un, est quelquefois ce qu'un autre saisit le mieux. Il faut donc, pour faire la description générale d'une espèce morbide, tenir compte à la foi de ses propres observations et de celles des autres. Tous les faits qui servent à l'établir doivent être analogues, doivent avoir un air de famille qui permette de les relier tous dans le même faisceau, de les embrasser tous dans une description commune, mais ils ne sauraient être

identiques. Chacun d'eux présente des détails particuliers qui ont leur importance, qui ne se retrouvent pas dans les congénères et qui en font comme une petite unité dans la grande unité. C'est surtout dans les affections vésaniques que ces variétés nombreuses se rencontrent et la description d'ensemble de l'une de ces affections, doit pour être exacte tenir compte de ces nuances sans leur accorder cependant trop d'importance.

C'est pour cela que je vais essayer de résumer, dans un exposé synthétique, ce que j'ai vu et ce que les autres ont vu de leur côté. Pour ne pas donner à cette partie de mon travail trop de développement, je ne reproduirai pas les observations des auteurs dont j'invoquerai l'autorité. Elles sont d'ailleurs presque toutes suffisamment connues. J'en rappellerai seulement les points saillants et plus souvent même je ne ferai que renvoyer à la source à laquelle j'aurai puisé.

Il convient d'abord de rappeler que ce qui constitue à proprement parler la folie à double forme, c'est l'existence de deux états mentaux opposés et successifs, l'un d'excitation, l'autre de dépression qui se reproduisent pour ainsi dire à l'infini dans le même ordre et en donnant à peu près lieu aux mêmes symptômes chez le même malade ;

Que chacun de ces états mentaux est ce qu'on a appelé une période de l'accès de folie, que leur réunion fait l'accès ;

Que ces deux périodes, de durée et d'intensité variables, peuvent se succéder immédiatement et qu'elles sont alors suivies d'un intervalle lucide plus ou moins long, plus ou moins complet, qui est une véritable intermittence (folie à double forme) ;

Qu'au lieu de se succéder immédiatement, ces deux périodes peuvent être séparées l'une de l'autre par un intervalle plus ou moins long, plus ou moins lucide, qui coupe l'accès (folie circulaire), intervalle qui, selon M. Baïllarger,

n'est jamais ni aussi long ni aussi complet que celui qui suit l'évolution des deux périodes ;

Qu'enfin ces périodes peuvent se succéder indéfiniment, presque sans transition, sans présenter aucune intermittence bien apparente, de sorte que la maladie parait continue et que le malade qui n'a jamais sa raison, est tantôt excité et tantôt déprimé (folie alterne).

Ces trois formes se séparent de la folie intermittente ou à répétition, en ce que dans celle-ci l'accès n'a pas deux phases. Le malade est maniaque ou lypémanique. Sa crise finie il recouvre la raison pour un temps plus ou moins long et quand son mal le reprend, on assiste de nouveau à un accès simple de manie ou de lypémanie. Il se peut cependant que la folie à répétition se transforme en véritable folie circulaire. Les choses ont du moins paru se passer de la sorte dans plusieurs de mes observations. Je crois qu'on peut, sans les identifier pour cela, admettre qu'un lien de parenté relie entre elles ces diverses formes de la folie.

Les maniaques peuvent être momentanément déprimés, les mélancoliques peuvent être momentanément excités sans être pour cela atteints de folie à double forme, cette espèce morbide n'existe qu'autant que la dépression et l'excitation se reproduisent avec une certaine régularité et d'une manière continue, de telle sorte qu'il soit possible d'affirmer quand on a vu les malades dans un accès, qu'un accès semblable de tout point se reproduira s'il y a récédive.

Rien n'est plus variable du reste que la durée de l'accès, que celle de chacune de ses périodes prises à part, que celle des intervalles lucides. Rien n'est plus variable aussi que l'intensité des accès, que la manière dont se fait la transmission soit entre les deux périodes de l'accès, soit entre celui-ci et l'intervalle lucide.

Durée. — Sous le rapport de la durée les accès peuvent avoir chacune de leurs périodes égales, ou l'une d'elles, et

c'est le plus souvent la période dépressive, peut être de beaucoup la plus longue. C'est ce que la plupart de mes observations ont confirmé.

Les accès peuvent être très courts et revenir très souvent,

Moré a cité le cas d'une femme de Saint-Yon qui était maniaque un jour et lypémanique le lendemain et cela pendant des années.

Dubuisson a fait connaître un fait tout semblable ; il s'agit aussi d'une femme.

Un malade de M. Brierre de Boismont, était trois jours gai et trois jours triste. (An. 1884, p. 144.)

Il est évident que dans ces cas où les deux périodes se succèdent si rapidement, il n'y a pas d'intermittence lucide possible. Ces cas à très courtes périodes sont du reste les plus rares.

Quelquefois aussi l'on observe de très courtes périodes chez des malades qui en ont eu d'abord de plus longues, mes observations 5 et 8 en offrent des exemples, ces cas sont rares. Dans l'observation 24, les périodes sont aussi très courtes ; dans une autre, la 17^e, l'excitation et la dépression se sont encore succédées très rapidement, plusieurs fois même dans les vingt-quatre heures. Ainsi que je l'ai fait remarquer, ces alternatives ne m'ont point paru constituer de véritables accès, mais faire partie de la période d'excitation d'un accès de plus longue durée. D'ordinaire, chaque période de l'accès dure au moins plusieurs jours et comme l'a fait observer M. Baillarger, ces périodes sont d'autant plus égales entre elles qu'elles sont plus courtes et que les accès reviennent plus souvent. J'ai déjà à la suite de mon observation 8^e fait connaître plusieurs cas de ces folies circulaires à courtes périodes. En voici encore quelques autres, et je ne crois pas que la science en ait enregistré un nombre beaucoup plus grand.

Chez l'aliéné de Willis la durée de chaque période était de dix jours.

Comme toutes les maladies, la folie à double forme offre à l'observation des cas légers, des cas d'intensité moyenne et des cas graves. Mais il y a cela de particulier, c'est que l'une des périodes de l'accès peut appartenir à l'une de ces trois catégories, tandis que la seconde période appartient à une autre. Il devient alors très difficile de préciser le degré d'intensité de la maladie; aussi les divisions proposées n'ont-elles point réuni tous les suffrages. M. A. Foville admet trois degrés qu'il délimite ainsi. Le premier est plutôt une anomalie du caractère qu'une maladie, un défaut d'équilibre dans les dispositions de l'esprit et des sentiments qu'une folie. Dans le second le désordre est limité et surtout accusé dans le domaine des actes. Dans le troisième, le désordre s'étend à toutes les facultés, il s'étend dans le domaine intellectuel aussi bien que dans celui des actes. En d'autres termes, il y a au second degré, excitation maniaque et dépression mélancolique; tandis qu'au troisième il y a délire maniaque et mélancolique. (*Dict. Jac.*) — La plupart des médecins n'admettent au contraire que deux degrés établis d'après l'absence ou la présence des conceptions délirantes; ce sont les deux derniers degrés de M. Foville. Au premier il y a simple excitation maniaque ou simple dépression mélancolique sans délire proprement dit; au second il y a délire avec hallucinations et illusions variées, incohérence, conceptions délirantes pendant la période maniaque; idées de persécution, de suicide, hallucinations tristes et souvent terrifiantes pendant la période mélancolique. (*Dict. Dech.*) — MM. Falret et Baillarger n'ont point au contraire établi de divisions dans leurs descriptions. C'est qu'en effet le degré de gravité ou plutôt d'intensité que présente un accès ou l'une de ses périodes ne change pas la nature de la maladie qui a toujours ses deux phases l'une de dépression l'autre d'excitation qui se reproduisent dans le même ordre. Chacune d'elles ou toutes les deux, peuvent n'être caractérisées que par des symptômes très légers, très fugaces, qui semblent

vent cette périodicité très régulière n'existe pas. Les accès se reproduisent à des époques mal déterminées et par cela même assez souvent imprévues. Ils reviennent tantôt après un mois, tantôt après plusieurs, tantôt même après plus d'une année. Mais en général les attaques se rapprochent d'autant plus que la maladie est plus ancienne, c'est du moins ce que j'ai pu remarquer dans plusieurs des faits que j'ai observé. Il arrive aussi qu'au début, alors que la folie à double forme n'est encore qu'en voie de développement, que l'excitation ne consiste que dans une surexcitation légère des facultés, la dépression que dans leur atonie modérée, il arrive, dis-je, que ces deux états se succèdent à des époques fort rapprochées quoique indéterminées. Puis, plus tard, quand les attaques ont pris toute leur intensité, elles s'éloignent en même temps que chaque période de l'accès devient plus longue. Mes deux premières observations sont des exemples assez nets de ce mode d'évolution. Quelquefois enfin, comme dans ma 22^e observation, il y a dans une même période de manie ou de mélancolie des alternatives d'excitation ou de dépression très rapprochées qui sont comme autant de petits accès dans le grand.

Intensité. — Sous ce rapport les accès n'offrent pas moins de variété que sous celui de leur durée. Une période d'excitation très vive ne correspond pas toujours à une période de très grande dépression et réciproquement. D'une manière générale, l'acuité de l'excitation ne correspond même qu'assez rarement à une très grande dépression. D'une manière générale aussi, l'intensité d'une période est d'autant moindre que cette période est plus longue ; cependant les crises de l'agitation maniaque la plus violente se prolongent parfois pendant plusieurs mois sans aucune rémission, et sont suivies d'une période dépressive presque toujours plus longue et qui, pour être bien accusée, n'est cependant pas en rapport avec l'acuité de la manie.

bien. Cette difficulté n'existe toutefois que quand la transition entre les deux périodes de l'accès se fait avec une extrême lenteur et que l'état quasi-lucide dure plusieurs semaines, mais il est assez rare qu'il en soit ainsi. Le malade qui a cessé d'être agité se déprime insensiblement et une observation quelque peu attentive fait constater que l'état mental de ce malade n'est point absolument stable. On ne tarde pas à voir poindre quelques traces de dépression et pour peu que l'on en suive la marche, elles deviennent de plus en plus apparentes. Encore quelques pas, et le malade est devenu franchement lypémaniaque. — Si c'est la phase de manie qui succède à celle de la mélancolie, les choses se passent exactement de même, mais en sens inverse. Il faut seulement observer que, dans ce dernier cas, la transition se fait d'ordinaire d'une manière plus prompte.

La transition de l'accès à l'intervalle lucide ne diffère en rien de celle d'une période à l'autre. Elle peut être prompte, elle est le plus souvent progressive et dès lors plus ou moins lente. On peut croire l'état normal rétabli, alors qu'il n'existe encore qu'un équilibre fort instable. Il est même des malades chez lesquels l'amélioration ne va pas au delà et qui, pendant tout le temps de l'intermittence, restent soit légèrement excités, soit légèrement déprimés. J'ai constaté ce fait dans plusieurs de mes observations, dans les deux premières surtout. L'excitation de la malade qui fait le sujet de la première se divise très nettement en quatre périodes. L'une de manie très aiguë, la seconde de simple excitation générale des facultés intellectuelles et morales ; la troisième de dépression modérée de ces facultés ; la quatrième de mélancolie vraie. C'est à la deuxième et à la troisième réunies que correspond l'intermittence. S'il fallait ne voir celle-ci que pendant le peu de temps où la malade jouit pleinement de sa raison, il faudrait sinon la supprimer, tout au moins la réduire à quelques jours, car il s'opère sans cesse chez elle un travail de transition ascendant ou descendant et l'état

tout à fait normal n'est pour ainsi dire qu'un instant insaisissable dans cette évolution permanente de la mélancolie à la manie, de la manie à la mélancolie. La plupart des observations présentent ce même fait plus ou moins accentué. Il est en effet beaucoup de malades chez lesquels l'état mental ne redevient presque jamais normal ; presque tous ont perdu quelque chose. Leur initiative n'est plus la même, leur jugement n'est plus aussi sûr, l'esprit a moins de rectitude et si l'amoindrissement peut n'être appréciable que pour ceux qui ont toujours connu le malade et qui jugent son état actuel comparativement avec son passé, il n'en existe pas moins. Sans même tenir compte de la prédisposition à une rechute, il est assez rare qu'un accès de folie ne laisse pas des traces à peu près ineffaçables.

De même que l'intermittence s'établit plus ou moins vite, elle cesse plus ou moins brusquement.

Les rechutes d'emblée sont aussi fort rares. L'excitation comme la dépression s'annoncent le plus souvent au moins quelques jours à l'avance et même pendant un temps plus long par une modification dans les allures et dans le caractère, car ce sont les facultés affectives qui en général sont les premières et les plus sérieusement atteintes. Qu'il s'agisse de la phase de manie ou de la phase mélancolique, les symptômes prodromiques sont à peu près les mêmes. Quand l'une ou l'autre se préparent, les malades sont plus tristes, plus abattus, insouciant à certains moments, à d'autres préoccupés vaguement. Ils éprouvent une angoisse, un effroi dont ils ne se rendent pas compte ; quelques-uns se sentent devenir fous et le disent. Les sentiments affectifs sont changeants ; la même personne ou le même objet sont tour à tour et sans raison pris en amitié ou bien en haine ; les impressions sont fugitives, l'une efface l'autre rapidement, aussi les sensations et les sentiments auxquelles elles donnent lieu se succèdent violemment et sans grande corrélation. — Les idées qui en découlent ont nécessairement la même mobilité.

Les futurs malades peuvent être tour à tour et presque en même temps tristes et joyeux, d'une confiance sans borne et d'une méfiance extrême, calmes jusqu'à une sorte d'anéantissement, et alertes, silencieux, taciturnes et verbeux, d'un esprit lourd, apathique et d'un esprit incisif, pétillant, ayant des saillies fines, faisant des remarques judicieuses. Tantôt leur mémoire fait défaut, tantôt elle devient plus vive, etc. En un mot l'état moyen a disparu chez eux ; ces malheureux tombent d'une extrême dans l'autre, ils sont cahotés sans cesse. Cependant comme la raison n'a pas encore disparu, ils sont plus ou moins conscients de l'état d'instabilité dans lequel ils se trouvent et beaucoup font des efforts inouïs pour le dissimuler. Ils y parviennent les uns plus, les autres moins, ils n'ont donc pas encore perdu toute la responsabilité de leurs actes. Bientôt cet état d'instabilité s'accroît dans le sens de la manie ou de la mélancolie, l'une ou l'autre forme éclate et peut arriver alors en très peu de temps à sa plus grande intensité. La période d'état est établie, elle sera plus ou moins longue, plus ou moins aiguë, ainsi qu'il a été dit.

IV. SYMPTOMES

La dépression d'un côté, l'excitation de l'autre, dit *Mareé*, sont les éléments opposés qui constituent l'essence des périodes alternantes de la maladie. Personne n'a mieux décrit ces périodes que *Falret* dans son mémoire à l'Académie, et ceux qui l'ont fait depuis n'ont pas ajouté beaucoup à ce qu'il a dit. Non moins heureux que son père, *M. J. Falret* a donné aussi une description excellente, complète, et surtout très animée de l'accès maniaque des circulaires dans son travail sur la folie raisonnante et morale. Ne voulant point abuser des

citations, je ne reproduirai pas ces passages assez longs et très connus d'ailleurs. C'est surtout avec mes observations personnelles que je vais essayer de tracer le tableau de la folie à double forme. Pour y parvenir, il faut nécessairement séparer les symptômes et exposer à part ceux de chaque période.

Période d'excitation. — L'excitation maniaque peut être très faible, ne consister que dans une certaine exagération de l'état normal, ou s'élever en passant par tous les degrés possibles aux paroxysmes les plus aigus de la manie. Cette excitation est générale, c'est-à-dire qu'elle porte à la fois sur les facultés intellectuelles, affectives et morales, mais les deux dernières sont toujours les plus profondément atteintes; ce qui établit des rapports très étroits entre les folies circulaires et celles qu'on a appelées lucides, morales, raisonnantes, instinctives, impulsives. Le désordre des actes et des sentiments est en effet presque toujours plus grand encore chez les circulaires que celui des idées.

Le désordre des facultés intellectuelles peut ne se traduire que par leur exagération plus ou moins vive. Les malades ont plus d'entrain, ils sont plus gais que de coutume. Leurs réparties sont plus vives, plus spirituelles, presque toujours mordantes. La mémoire est plus fidèle, il en est alors qui se rappellent avec beaucoup de précision des détails depuis longtemps oubliés, des passages d'auteurs appris dans leur enfance; l'imagination est aussi plus active. Mais rien de précisément illogique, rien de délirant n'apparaît encore chez ces malades. Les personnes seules qui les connaissent bien, peuvent alors s'apercevoir du changement survenu dans leur état intellectuel. Il n'est pas rare cependant qu'à cet état de surexcitation générale il se joigne des idées de satisfaction personnelle ou de grandeur. Les malades se croient plus riches qu'ils ne sont et font des dépenses en conséquences. D'autres se croient savants, artistes, peintres, musiciens. Plusieurs sont, en effet, capables alors de conceptions ingé-

nieuses ou hardies qui ne leur sont point habituelles. Ils parlent avec une éloquence inaccoutumée et presque toujours avec volubilité. Ils savent mieux tirer parti de leur instruction, de leurs talents, de leurs aptitudes natives. Certains qui dans leur état normal sont presque incapables d'assembler quelques lignes écrivent alors avec facilité soit en vers soit en prose. Tel était l'aliéné de Willis qui lui-même a raconté son histoire. Mes deux premières malades, la première surtout, sont aussi dans ce cas. Il n'est presque personne qui ne sache que c'est dans une maison de santé qu'un de nos compositeurs bien connus reçoit ses plus heureuses inspirations.

Il est assez rare que l'excitation reste à ce degré. Bientôt l'activité intellectuelle augmente et devient désordonnée. Les malades alors sans déraisonner encore tout à fait ont cependant des idées étranges, disparates, qui se pressent et se heurtent. Ils deviennent plus ou moins mégalomanes, sont contents d'eux et des autres ; ils sont audacieux, entreprenants, dépensant sans compter, font des spéculations qui tantôt les ruinent, tantôt tournent à bien contre toute probabilité. Tels ces malades de M. Baillarger.

L'un qui au fort de son agitation brassait les affaires, faisait des transactions importantes et sans nombre. Un soir sa femme arrive juste à temps pour détruire un contrat qu'il venait de passer et sauve ainsi l'avenir de ses enfants.

L'autre qui fit l'acquisition d'immenses terrains autour de Paris en 1848, sans se préoccuper en rien des moyens de payer, ce qui mit sa famille pendant longtemps dans le plus grand embarras. Ces terrains, il est vrai, prirent plus tard une grande valeur, la fortune succéda à la gêne et sa spéculation se trouva bonne. En était-il moins un aliéné ? Cet homme avait aussi quelques conceptions franchement délirantes, entre autres celles de vouloir tanner les pieds des soldats pour économiser la chaussure. Il trouvait cela très ingénieux et très pratique.

C'est à ce degré qu'on commence quelquefois à apercevoir

des hallucinations ou des illusions, celles de l'ouïe et de la vue sont les plus fréquentes. Le délire alors s'accroît, l'exubérance des idées devient extrême, elles sont de plus en plus excentriques, et de plus en plus incohérentes. La loquacité est intarissable, les paroles sont souvent obscènes, un projet est presque aussitôt abandonné que formé et remplacé par un autre. Cependant, au milieu de ces incessantes divagations, il y a quelques idées qui restent prédominantes et sans être pour cela systématisées, le délire roule plus particulièrement sur un certain ordre d'idées qui se reproduisent de préférence, bien que d'une façon tout imprévue et sans qu'on puisse établir entre elles aucune liaison logique. Chez le plus grand nombre ce sont les idées érotiques qui dominent, chez les autres les idées religieuses qui ont, on le sait, tant de rapport avec les précédentes. Très souvent aussi il y a des idées ambitieuses de valeur personnelle, de richesse ou de persécution, etc. Chez ces malades, comme chez presque tous les maniaques du reste, le délire s'organise de préférence autour des idées que peut surtout développer l'influence du milieu social dans lequel ils vivent. Ce sont celles-ci qui, sous une forme ou sous une autre reviennent le plus souvent ; elles tournent dans le cercle plus ou moins élargi de l'instruction du malade, de ses occupations, de ses affections, et si bizarres qu'elles paraissent, on parvient presque toujours à les y rattacher par un effort d'analyse. Ce qui constitue leur extravagance, c'est bien plus leur exagération et leur incoordination que leur nature même. Prises isolément et ramenées à de justes proportions, l'idée la plus saugrenue pourra ne présenter rien de bien déraisonnable. Les idées délirantes du circulaire ne diffèrent plus absolument en rien de celle du maniaque dans certains cas où l'excitation intellectuelle est extrême ; c'est tout au plus si l'on peut dire qu'elles sont toujours un peu moins incohérentes. Il suffit de jeter les yeux sur la plupart des observations qui précèdent ou sur celles des auteurs pour s'en convaincre.

Les troubles de l'intelligence, quelque grands qu'ils soient, sont presque toujours moins étendus et moins apparents que ceux des facultés instinctives et morales, de sorte que le désordre des actes prédomine dans les folles circulaires ; c'est celui-ci qui leur donne cet aspect tout particulier qui en fait le cachet. C'est peut-être aussi parce que le désordre des actes domine la scène, qu'on a pu croire que l'intelligence elle-même était peu atteinte dans la folie à double forme.

Dès le début, les malades déploient en toutes circonstances une activité insolite, ils vont et viennent sans pouvoir se fixer, tout leur est facile, ils ne connaissent point d'obstacles, ils font de grandes entreprises, ordonnent ou exécutent par eux-mêmes de grands travaux, ils écrivent lettres sur lettres, multiplient leurs visites et les font d'une manière interminables, sans nul souci des convenances, dit M. Falret.

Ils sont d'une loquacité intarissable, ne trouvent rien de bien, critiquent tout à tort et à travers, saisissent admirablement le côté ridicule des choses, dénoncent leurs meilleurs amis, ou pour mieux dire ils n'en ont plus, car ils prennent en haine ceux qui leur sont les plus dévoués et qu'ils affectionnent le plus ; toutes leurs tendresses sont par contre pour des gens qui leur étaient indifférents ou qu'ils connaissent à peine. Ils sont susceptibles, ne supportent aucune contradiction, ils deviennent presque toujours irascibles, mutins, acariâtres, insolents, égoïstes ; ils inventent les plus odieuses calomnies et savent trop souvent leur donner un air de vérité ; ils sont chicaniers, et intentent des procès impossibles, il n'est pas de méchanceté noire dont ils ne soient capables. A un degré plus avancé, ces malades perdent toute retenue, ils deviennent tout à fait grossiers, ils insultent et frappent. Quelques-uns ont des penchants au vol, d'autres sont dypsomanes ; presque tous ont des tendances érotiques qui s'accusent tantôt par de simples mouvements de coquetterie, par un amour exagéré de la toilette, tantôt par les provocations les plus éhontées, tantôt par de véritables accès de

nymphomanie chez les femmes, de **satyriasis** chez les hommes, les uns et les autres se livrent alors aux excès vénériens les plus exagérés, ou tout au moins ont les hallucinations **génésiacques** les plus vives. Ces dernières ont été signalées dans la plupart de mes observations, nul doute que si ces personnes eussent été libres elles n'eussent presque toutes laissé un libre essor à leurs penchants voluptueux. L'une d'elles, retirée trop tôt et contre mon gré, aborda un officier quelques jours après sa sortie de l'asile et l'invita à la suivre chez elle ; le mari était absent, la domestique eut toutes les peines du monde à faire comprendre à ce jeune homme qu'il avait reçu les avances d'une folle et à sauver l'honneur de sa maîtresse.

M. Baillarger parle d'une jeune fille sortie de Charenton où elle était restée un mois mélancolique ; elle ne tarda pas à devenir coquette, à se décolleter, à suivre un amant, puis à tomber dans tous les écarts de la prostitution la plus abjecte. On la ramena alors à l'asile qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Le même cite un vieillard très âgé qui depuis plus de vingt ans avait des alternatives de dépression et d'excitation. Dans ce dernier état il était pris parfois d'accès de priapisme et courait dans son jardin en proie à une fureur lascive... A quoi bon multiplier les exemples !...

Jusqu'ici l'état des malades peut être encore compatible avec une sorte de raison, car si les actes dans leur ensemble annoncent un désordre profond des facultés, il n'en est pas absolument de même de chacun d'eux pris isolément, alors surtout qu'on peut constater que l'intelligence, quoique très surexcitée n'a pas encore abandonné toute direction, mais il est des actes qui pour avoir en eux-mêmes moins de gravité que les précédents, car ils ne nuisent d'ordinaire qu'aux malades eux-mêmes, sont d'une nature bien plus franchement délirante. Ainsi les malades mettent tout sens dessus dessous dans leur maison sous prétexte d'y faire de l'ordre, ils culbutent tous les meubles, les brisent, croyant les raccom-

moder, ils veulent tout faire par eux-mêmes, arrachent arbres et fleurs de leurs jardins ou de leurs propriétés, plantent et déplantent, donnent des ordres contradictoires en même temps ; s'habillent, se déshabillent à tout instant, s'attifent ridiculement, se couvrent d'oripeaux, mettent leurs vêtements à l'envers, déchirent leurs habits ou leurs robes, les décousent, les recousent, les retailent, en changeant la forme, se fabriquent des coiffures impossibles, se coupent ridiculement les cheveux, se peignent et se dépeignent vingt fois le jour..... Ces actes, quelque délirants qu'ils soient, ont encore quelque chose d'intentionnel, mais il peut arriver que tout vestige d'une intervention intellectuelle disparaisse. Les malades crient, chantent, s'agitent automatiquement, déchirent sans but, frappent sans but, ne cessent de vociférer des paroles grossières et incohérentes... Quand le délire prend cette tournure et je l'ai montré tel dans plusieurs observations, il ne diffère véritablement plus en rien de celui qui caractérise un accès ordinaire de manie. La ressemblance devient plus grande encore si l'on tient compte des modifications qu'éprouvent presque toujours alors la sensibilité générale et les grandes fonctions de l'économie.

La première est généralement diminuée. Dans le paroxysme de leur agitation, les malades cessent d'être vivement impressionnés par les agents extérieurs, ils supportent plus facilement les écarts de la température, ne se plaignent guère ni du froid, ni de l'extrême chaleur ; j'en ai vu se porter des coups violents, s'égratigner, se heurter dans leurs ébats, sans jamais se plaindre, cependant je n'ai jamais rencontré d'anesthésie cutanée complète.

Quant aux grandes fonctions elles participent plus ou moins à la surexcitation générale, ce qui imprime quelque chose de particulier à l'aspect extérieur des malades. La face est animée, coloriée, l'œil perçant, le pouls est vif et plein, quoiqu'il n'y ait pas de fièvre, pas d'excès de chaleur, ce qui annonce une suractivité de la circulation et de la respiration

qui est ample et facile. Aussi les malades s'épanouissent, se sentent légers, alertes, leur peau est souple, la respiration cutanée se fait bien, ils semblent rajeunis. La physionomie très mobile reflète les sentiments si divers par lesquels ils passent. La joie, la colère, la haine, la tendresse, mais surtout le dédain, la satisfaction de soi, l'orgueil, sont les passions dont on rencontre le plus souvent l'expression. Les fonctions digestives sont également plus actives ; les malades ont en général grand appétit, ils dévorent. Aussi n'est-il pas rare qu'ils engraisseraient rapidement, contrairement à la règle d'Esquirol qui a constaté que les maniaques maigrissent pendant la durée de l'accès. L'augmentation du poids de leur corps a quelquefois été évaluée à deux kil. par semaine surtout au début de l'accès ; il s'établit ensuite un état stationnaire puis, vers la fin, l'embonpoint diminue. Je n'ai point fait de pesées pour vérifier ces assertions, mais comme tous les médecins, j'ai souvent constaté que malgré leur activité désordonnée et la dépense très grande de forces qu'ils font, la santé des circulaires était toujours excellente pendant la période d'agitation ; que beaucoup engraisseraient alors rapidement pour dépérir tout aussi vite pendant la période de dépression. Ce fait qui se trouve noté dans plusieurs de mes observations semble en désaccord avec les remarques de quelques médecins qui pensent au contraire que la règle d'Esquirol ne subit jamais ou presque jamais d'exception pendant l'accès maniaque des circulaires. J'ai aussi pu constater que les règles n'étaient point supprimées pendant la période d'excitation, que quand celle-ci durait plusieurs mois la menstruation se faisait presque toujours régulièrement.

Période de dépression. — Tout cela change quand arrive la dépression. Celle-ci peut survenir presque d'emblée, mais le plus souvent elle n'acquiert que par degrés son intensité. L'abattement est à la fois physique, intellectuel et moral. Les malades deviennent incapables d'aucun effort, ils sont indiffé-

rents à tout, n'ont plus de volonté. Ils sont aussi doux, aussi timides qu'ils étaient emportés et arrogants. Le timbre de leur voix baisse ; ils ne parlent plus que bas et quelquefois plus du tout. Plusieurs ont conscience de leur état d'excitation antérieure, se rappellent assez bien leurs extravagances et en ont une honte véritable. Ils font machinalement tout ce qu'ils font, par habitude, sans y prendre aucun intérêt, sans aucune initiative. De prodigues ils deviennent avares ; de turbulents, apathiques ; de vaniteux, humbles ; d'audacieux, timides. Par suite de cette disposition d'esprit, toutes leurs affaires restent en souffrance et leurs intérêts aussi bien que ceux de leurs familles peuvent être gravement compromis. Il ne manque pas d'observations dans lesquelles ce fait grave a été constaté. La gaieté s'est changée en tristesse, l'activité incessante en une indolence et une passivité qu'on ne peut secouer. Les malades ne demandent rien, ne veulent rien, ne désirent rien. Les idées érotiques ont disparu, on le constate aisément quand la prostration n'est pas assez grande pour voiler complètement l'intelligence. Les femmes deviennent réservées et modestes ; elles se vêtissent simplement et sont profondément humiliées d'avoir tenu des discours impudiques et de s'être livrées à quelque acte inconvenant. Les hommes eux-mêmes regrettent parfois vivement la trop grande liberté de leur langage. La dyspsomanie disparaît aussi quand elle existait, et peut être remplacée par de la sitiophobie. Il en est de même de la kleptomanie. En un mot toutes les impulsions se taisent quelle que soit leur nature. Cette forme passive et modérée de la mélancolie paraît être la plus commune ; on l'observe alors même que l'accès de manie a été des plus violents. A un degré de dépression plus élevé, les malades se désolent sans trop savoir pourquoi ; ils s'isolent, fuient le bruit, deviennent incapables de s'occuper ; tout ce qu'on leur dit, tout ce qu'on leur demande leur paraît impossible, leur malaise est indéfinissable. Il en est quelques-uns qui peuvent encore raisonner leur état mental et c'est pour

eux une nouvelle source de chagrin. D'autres sont trop abattus pour le faire, ils n'ont plus même assez d'énergie pour penser, pour chercher la cause de leur tristesse ; ils la subissent silencieux et leur prostration peut aller jusqu'à la stupeur complète. Il n'est pas très rare qu'il faille habiller et déshabiller ces malades devenus tout à fait inertes, qu'il faille les faire manger malgré eux, il en est qui deviennent gâteux, d'autres qui sont pris d'un ptyalisme abondant.

Mais entre cet état de stupeur et la simple dépression des facultés, il est comme dans la période d'excitation une foule d'états intermédiaires. C'est alors que le délire se systématise comme dans les autres formes de la mélancolie. Chez un assez grand nombre on voit poindre des idées de persécution, chez quelques-uns des idées de suicide qui sont, il est vrai, assez rarement suivies d'effet, par suite de la trop grande indolence des malades. D'aucuns se croient coupables, d'autres se croient empoisonnés, certains ont des hallucinations terrifiantes, si communes dans tous les délires mélancoliques ; tantôt elles augmentent leur prostration, tantôt elles la font cesser momentanément et déterminent des impulsions qui peuvent être dangereuses et les pousser jusqu'à l'homicide. Mais cela se produit peu souvent, les circulaires sont surtout des mélancoliques passifs. — Un assez grand nombre de malades peuvent en sortant de cette période, se rendre compte de ce qu'ils ont éprouvé, tout comme ils ont gardé le souvenir de ce qui s'est passé pendant la crise de manie. La pensée n'est donc pas toujours suspendue, alors même que la dépression mélancolique est poussée très loin.

La sensibilité générale est toujours diminuée pendant la phase dépressive pour peu que la mélancolie soit profonde. Les malades ne cherchent point à fuir la douleur. On ne peut en conclure qu'ils ne la ressentent pas, mais on doit admettre qu'ils ne sont guère susceptibles d'en éprouver de bien vive, car les réflexes auxquels elle donne lieu font défaut ou ne se produisent que lentement. Si l'on vient à piquer ou à pincer

la peau d'un malade sans qu'il s'en doute, il ne fait aucun mouvement, le jeu de sa physionomie ne traduit aucune impression ou bien ce n'est qu'après quelques secondes, 10, 15, 20 et même plus, qu'il donne un léger signe de douleur ou d'agacement. Le sommeil est moins nul que pendant la période d'exaltation, mais il est loin d'être complet, il est très souvent troublé par des rêves fatigants, par des cauchemars, par des hallucinations, par des terreurs. — L'aspect des malades est aussi devenu tout autre qu'il n'était. Ils ont presque toujours maigri rapidement et portent plus que leur âge ; le teint est terne, la peau souvent terreuse, poisseuse, presque toujours froide ; l'œil est morne, hagard, ils ne regardent rien ou fixent toujours le même objet. La respiration s'entend à peine ; le pouls est petit et ralenti, on l'a vu descendre jusqu'à 30 et même 25 pulsations. (*Véron, Arch. clin. ment.* 1861.) — Lorsque les malades ne mangent plus assez, l'amaigrissement devient extrême. M. Baillarger a noté que dans ces cas la perte de poids s'était élevée à 12 livres en quinze jours, mais ce sont là des cas exceptionnels. Contrairement à l'opinion générale, le docteur Karrer (d'Erlangen) pense que le plus souvent le poids du corps perd pendant la période de manie pour se relever pendant les deux autres périodes, sauf les cas où l'excitation maniaque ne porte que sur les idées et il conclut que la variation dans le poids du corps doit être mise surtout sur le plus ou moins d'agitation motrice (*An. méd. psy. nov.* 1882 p. 490). J'ai déjà dit que c'est le fait opposé que j'ai le plus souvent observé. — La constipation est la règle. — La menstruation est assez souvent supprimée, on l'a vu s'arrêter pendant la dépression et reprendre pendant l'excitation.

Ainsi toutes les fonctions organiques participent à l'engourdissement à la torpeur des facultés psychiques ; entre les deux périodes d'excitation et de dépression le contraste est aussi complet qu'on le puisse imaginer.

V. MARCHÉ GÉNÉRALE DE LA MALADIE, SES DEGRÉS

La folie à double forme peut être initiale ; mais le plus souvent le malade qui en est atteint a déjà eu quelques accès de manie ou de lypémanie, plus souvent peut-être de cette dernière, avant que d'avoir des accès à double forme. Quoi qu'il en soit, dès que ceux-ci ont eu lieu, ils persistent et désormais dans toutes ses rechutes le malade présentera le type circulaire. L'évolution de la maladie n'est pas exactement la même quand ce type existe dès le début ou quand il ne survient qu'au cours d'une folie préexistante. Dans le premier cas, le mal procède presque toujours lentement, insidieusement, et peut même ne se développer jamais assez pour nécessiter l'admission dans un asile. Dans le second, l'accès à double forme éclate à peu près avec toute son intensité, il est d'emblée ce qu'il restera par la suite ou peu s'en faut. C'est qu'alors en effet il ne saurait changer l'intensité de la manie ou de la lypémanie qui lui sert de support, l'état mental premier garde tous ses caractères propres, il éprouve seulement une modification spéciale qui le rend alternant avec l'état mental de nom contraire.

Quelques auteurs ont admis, ai-je dit déjà, deux et même trois degrés dans l'évolution de la folie à double forme. C'est au premier degré que sont atteints les malades qui peuvent encore vivre dans le monde ; ceux qui sont séquestrés le sont presque tous au second ou au troisième degré ; c'est ce qu'on peut facilement vérifier par la lecture des observations.

Il est un certain nombre de malades chez lesquels l'affection se cantonne presque dans des inégalités de caractère, le trouble de l'esprit ne s'accuse guère chez eux que par des bizarreries. Ils sont tristes et gais tour à tour sans que rien

motive ces changements selon leur humeur du moment, ils sont aimables, actifs, intelligents, entreprenants jusqu'à faire des affaires risquées; ou bien ils sont apathiques, moroses, incapables de prendre aucune décision. Ces personnes insupportables pour ceux qui vivent habituellement avec elles, sont parfois fort amusantes pour ceux qui ne les fréquentent que par accident et pendant leur phase d'excitation. On leur trouve alors de l'esprit, leurs saillies font rire, leurs médisances entremêlées de calomnies trop souvent ourdies avec une certaine habileté, les font bien un peu redouter; l'excentricité de leurs actes parait, il est vrai, quelquefois prodigieuse, mais comme il y a chez elles des moments de bonhomie et d'abandon, comme elles sont à leurs heures obligeantes et serviables, on leur passe beaucoup et on les tolère. Le monde contient un certain nombre de ces êtres mal équilibrés que nous frôlons tous les jours; nous les trouvons fantasques, difficiles à vivre, mais nous les supportons parce qu'ils ne font d'ordinaire rien d'absolument répréhensible. Puis, quand ils tombent dans leur phase mélancolique, ils s'isolent, on ne les voit plus, on les oublie. Presque toujours à côté de la réalité pratique, ces personnes sont extrêmes en tout, elles n'ont ni poids ni mesure dans leurs actes comme dans leurs discours, elles côtoient sans cesse la ligne étroite qui sépare la folie de la raison. Ce sont bien là des insanes qui ne font rien comme tout le monde, qui ne peuvent commander ni leurs actes ni leurs jugements, qui ne vont que mus par un ressort dont ils ne règlent pas la détente, qui doivent toujours être considérés comme peu ou point responsables.

Tel était ce membre de l'Institut, souvent cité par M. Baillarger, qui bien qu'il pût continuer de prendre part aux séances de l'Académie s'y montrait sous deux aspects si divers. Tantôt il gagnait sa place triste et morose, sans saluer, sans parler, il restait indifférent aux discussions. Tantôt au contraire il se faisait remarquer par son entrain, par

sa verve, par ses interruptions, par son incessante activité.

Tel était aussi ce malade de Marcé ; quand il avait ce qu'il appelait sa crise rose, il entreprenait de nombreuses affaires, il voyait tout en beau, tout lui était facile, il ne redoutait rien ; puis, quand venait la crise noire, il trouvait tout impossible, se laissait conduire comme un enfant, gardait le silence, ne dormait plus, avait des idées de suicide.

Une dame de quarante-six ans, qu'il fallut à la fin interner dans un asile, était hypocondriaque, pendant plusieurs mois elle avait le spleen, disait-elle, rien ne pouvait alors l'occuper et la distraire ; puis, pendant un temps à peu près égal (de quatre mois à dix mois), elle restait dans un état de grande excitation des facultés intellectuelles et affectives ; elle gaspillait sa fortune, faisait de la politique, et compromettait son mari par ses propos inconséquents. (*Geoffroy, t. ob. 2.*)

Un malade de M. Roger, en sortant de sa phase mélancolique en 1848, se mit à écrire beaucoup, à fréquenter les congrès scientifiques et à y faire de nombreuses communications.

Une malade de Franck, dont l'observation fort curieuse, n'a point que je sache été reproduite par les auteurs modernes, mérite de trouver place ici. — Il s'agit d'une dame de quarante-cinq ans, bien réglée, quoique malade depuis longtemps, qui pendant quinze jours était affectée de manie gaie, puis pendant trois à quatre semaines de mélancolie. Dans ce dernier état elle est silencieuse, fixée à la même place et prend peu de nourriture ; dans le premier elle devient gaie, babille outre mesure, et se plaît à changer continuellement d'habitation... A l'église elle se fâche contre le prédicateur, parce qu'il lui est permis de parler et non à elle... Elle ne doute de rien, fait preuve du plus grand courage, éprouve le besoin de faire du mal aux autres, et paye sa servante pour qu'elle lui permette de la battre, affirmant qu'elle sera par là délivrée du sentiment de malaise qui la poursuit. — Son jugement n'a jamais été détruit. (*Path. t. III, p. 207.*)

La dame qui fait le sujet de ma première observation, put pendant plus de quatre années vivre avec son mari, malgré ses alternatives fréquentes de dépression et d'excitation.

Ces malades n'ont point de conceptions délirantes à proprement parler, ou n'en ont que de fort restreintes. Ils ne sont pas fous dans l'acception vulgaire du mot, et bien qu'ils compromettent assez souvent leur fortune par de folles dépenses, la situation ou la réputation des personnes par l'intempérance de leur langage, et par leurs délations calomnieuses, on ne peut le plus souvent les faire séquestrer, il faut les subir. Ce n'est que quand ils ont donné lieu à quelque gros scandale, qu'on se trouve autorisé à prendre des mesures à leur égard. Ces cas ne se rencontrent donc que par exception dans les asiles. Ils appartiennent presque tous à ce qu'Esquirol appelait monomanie raisonnante, et à ce que les auteurs ont appelé depuis folie morale, sans délire, instinctive, impulsive, etc... On sait que le caractère propre de ces diverses sortes de folie si voisines les unes des autres, est de priver le malade de la faculté de diriger ses actes, alors qu'il conserve en apparence toute sa raison. Le fou lucide sait ce qu'il fait, mais il cède facilement à toutes ses impressions, et comme celles-ci sont le plus souvent de nature passionnelle, il en résulte qu'il ne peut s'imposer aucun frein, qu'il s'irrite de tout, que pour peu que sa nature soit perverse, il se livre aveuglément à tous les écarts. Une circonstance fortuite, insignifiante, suffit pour provoquer chez lui l'explosion d'un mouvement de colère, de jalousie, de vengeance, qu'il ne peut réprimer; d'autres fois, pour faire éclore un désir de voler, de frapper, de nuire, de boire, etc... Il devient aussi dysomane, kleptomane, est pris d'un accès de fureur qui le conduit aux voies de fait les plus regrettables; il frappe, incendie ou tue; ou bien encore il est en proie à un accès de délire érotique, si fréquent chez ces sortes de malades; un homme commet un attentat à la pudeur, un viol; une femme ou une fille se livre au premier venu. Et pendant ce temps que fait la raison qui

est restée intacte ou peu s'en faut ? Elle intervient toujours, mais c'est pour aider le fou à perpétrer son acte extravagant, délicieux ou criminel. Tel est bien l'état mental d'un malade atteint de folie à double forme pendant la période d'excitation.

Mais ce qui pourra sembler un paradoxe, c'est que cet état mental se modifie en réalité très peu pendant la période dépressive. C'est toujours en effet ce même fou lucide qu'on observa alors. Son intelligence ne présente aucun trouble appréciable, il n'y a de changé que son irritabilité qui a fait place à l'indifférence et à l'atonie. La mélancolie raisonnante, morale, sans délire, a succédé à la manie raisonnante, morale, sans délire. Dans cette situation, le malade raisonne juste, il déplore sa passivité, son inertie, il voudrait agir, mais il ne le peut plus. « Je n'ai de volonté que pour ne pas vouloir, disait un malade à Esquirol, je sais ce que je devrais faire, car j'ai toute ma raison, faites que je puisse vouloir. » Ce sont bien comme tout à l'heure les facultés morales qui sont profondément affectées, elles le sont en sens inverse et voilà tout. Il en est de même des facultés instinctives.

M. Baillarger commence ainsi son mémoire sur la folie à double forme. « Il n'est pas d'états qui offrent entre eux des différences plus tranchées et des contrastes plus frappants que la mélancolie et la manie... Il semble donc en théorie que ces deux états si opposés doivent être étrangers l'un à l'autre, et qu'une grande distance les sépare. Ce n'est pas cependant ce que démontre l'observation. On voit en effet, dans beaucoup de cas, la mélancolie succéder à la manie, et réciproquement, comme si un lien secret unissait entre elles ces deux maladies. Ces transformations singulières ont été souvent signalées. » Ce lien secret Pinel l'avait pressenti, puisqu'il a dit que la mélancolie n'était que la manie portée à un extrême degré. C'était aussi à peu près l'opinion des anciens. Une expression symptomatique différente, opposée même, n'implique pas toujours deux maladies, elle peut appartenir à

deux moments d'une seule et même affection. Le malade pris d'un violent frisson a la fièvre, et c'est encore la fièvre qu'il a, quand quelques heures plus tard, il est dans le stade de chaleur ou de transpiration. Que la fièvre soit chaude ou algide, c'est toujours la fièvre et, dans les accès pernicieux, l'une des périodes n'est pas moins à redouter que l'autre. Les affections nerveuses ont assurément plus qu'aucune, le privilège d'offrir à l'observateur une variété infinie de symptômes, qui le déroutent assez souvent. Dans la folie à double forme, il y a deux moments à chacun desquels correspond un état mental inverse, et voilà tout. Ces états mentaux se succèdent dans un ordre assez rigoureusement déterminé pour chaque cas particulier, comme se succèdent les stades d'une fièvre intermittente. Que le malade soit agité ou déprimé, la lésion mentale est une, son expression seule diffère.

Je n'ai pas voulu dire que la folie à double forme fût toujours une folle raisonnante, mais qu'elle s'en rapprochait beaucoup, surtout à son début, alors qu'il n'y a ni délire intellectuel, ni hallucinations. Ce sont là, a fait remarquer M. A. Foville, des espèces très voisines et souvent confondues par les auteurs, qui ont parfois étudié les mêmes faits sous des noms différents. Le caractère commun de ces folies est que l'intégrité presque complète de l'intelligence persiste pendant longtemps, et toujours dans bien des cas. Les actes seuls sont déraisonnables, mais les accès de la folie à double forme sont d'ordinaire plus longs, plus tranchés et, fait remarquer ce médecin, plus réguliers dans le retour des paroxysmes et dans leur alternance. J'ajouterai que les périodes de dépression sont aussi plus accentuées.

Quand il survient des hallucinations et des conceptions délirantes, la maladie passe à ce qu'on appelle le second degré. Cette transition peut se faire insensiblement, il en a été ainsi chez plusieurs de mes malades et surtout chez les deux premiers, sur les antécédents desquels j'ai eu des renseignements

plus complets ; on peut aussi suivre cette évolution lente et **pro-**
gressive dans un assez grand nombre des observations
qui ont été publiées. Mais plus souvent peut-être le **second**
degré se montre d'emblée, soit comme mode initial de la
folie, ce que je crois assez rare, soit que les malades aient eu
déjà quelques accès de manie ou de mélancolie, avant que
d'avoir des accès à double forme. Quoi qu'il en soit, dès que ce
genre de folie existe il ne se modifie guère, et dans toutes
leurs rechutes, les malades présenteront le type circulaire. A
ce second degré, les actes deviennent de plus en plus désor-
donnés ; ce n'est plus seulement à de simples extravagances
que le malade se livre, il ne se borne plus à faire des projets
de voyage, à des acquisitions hasardées, à des entreprises
grandioses, mais encore rigoureusement possibles. Il entre en
plein dans le domaine de la déraison. Ce n'est plus cet être
excentrique, fantasque, mais sachant encore imposer certaines
limites à ses bizarreries que j'ai montré tout à l'heure, ce
n'est plus cette personne dont l'équilibre intellectuel ne
peut s'établir, qui oscille sans cesse entre la raison et la folle,
état qu'on ne sait trop comment qualifier, c'est bien une per-
sonne folle pour tout le monde.

La période d'excitation n'est plus alors seulement caractérisée
par une suractivité générale qui rend le malade plus gai, plus
intelligent, plus entreprenant, il a une loquacité intarissable,
les idées se pressent et sont exprimées à moitié, sans ordre
aucun, ce qui leur donne l'apparence de l'ineohérence, car
l'intelligence loin d'être sérieusement atteinte, offre plutôt
plus d'éclat. Les malades savent ce qu'ils disent et sont
capables de suivre leur raisonnement. On s'en aperçoit bien
quand on parvient, par une forte impression, à fixer quelque
temps leur attention. Ils deviennent pour un moment raison-
nables, mais bientôt l'exubérance de leurs idées reparait, ils
veulent tout dire à la fois et leur discours devient insaisissa-
ble. C'est alors aussi que la mémoire et l'imagination font
parfois des prodiges, que des faits insignifiants, et depuis

longtemps oubliés, sont rappelés dans leurs plus petits détails, qu'ils ont de la verve, qu'ils écrivent avec une extrême facilité, quoique à l'état normal leur esprit soit plutôt obtus et lourd. Quand il y a des conceptions délirantes, elles se retrouvent toujours dans les écrits des malades ou dans leur ardeur à se produire à l'extérieur, ils sont incapables de dissimuler aucune de leurs pensées. On en rencontre parfois de fort singulières et presque toujours d'érotiques, qui semblent résulter d'hallucinations de même nature. Il en est aussi beaucoup qui se rapprochent du délire ambitieux.

Quelque grande que soit l'excitation intellectuelle, le délire des actes est toujours plus apparent encore que celui des idées, car la folie circulaire reste avant tout une folie sensoriale, avec tendance au mouvement pendant la période maniaque. Les malades n'ont donc pas un instant de repos, et n'en laissent pas même un à ceux qui sont chargés de les surveiller. Ils entreprennent à la fois mille choses disparates, mettent tout en désordre, se plaignent de tout et sont surtout d'un égoïsme révoltant. Je ne veux pas refaire à cette place une symptomatologie déjà faite, et dont mes observations ont fourni les traits les plus variés, j'arrive à la période mélancolique.

La dépression, qu'elle précède ou qu'elle suive l'excitation, fait toujours avec elle un contraste frappant, alors même qu'elle n'est pas très grande; ce n'est en effet que par exception qu'on la voit s'abaisser jusqu'à la stupeur. Le plus souvent tout délire a cessé, les malades sont simplement devenus tristes, apathiques, ils n'ont plus de volonté, ne peuvent s'occuper ou travaillent machinalement et sans goût. Les conceptions délirantes et les hallucinations persistent quelquefois, mais elles ont changé de caractère; ce sont alors des idées de persécution, d'empoisonnement, de suicide, qui dominent; ce sont des reproches, des injures que les malades entendent, on leur fait honte de leur conduite, on les accuse, etc... Les hallucinations auditives, tristes ou terri-

fiantes, sont à peu près les seules qui se manifestent alors ; on rencontre cependant quelquefois celles du goût ou de l'odorat qui sont en toutes circonstances souvent alliées aux précédentes, mais celles de la vue et les hallucinations de la sensibilité générale ont constamment disparu ; je ne connais du moins pas de cas dans lesquels elles aient persisté.

Chez les fous qui deviennent circulaires, les accès ne sont que la continuation ou pour mieux dire que le retour des crises de folie simple qui les ont précédés. Le délire se calque assez exactement sur celui de la maladie à laquelle ils se surajoutent plutôt qu'ils ne le remplacent. La période la plus vive correspond assez généralement à la forme que présentait au début la folie et c'est presque toujours la manie. Les accès sont forts ou faibles selon les circonstances ; quelquefois ils semblent s'user avec le temps, d'autres fois au contraire, leur intensité s'accroît, très souvent ils ne subissent aucune modification. Les accès consécutifs ressemblent de tout point au premier, et nombre de malades restent circulaires toute leur vie, sans que leur affection s'aggrave beaucoup. Dans les cas où l'intensité des accès demeure modérée, les malades ne sont pas même toujours séquestrés ; il en est encore ainsi quand les crises ne sont pas trop longues. Si les intervalles lucides sont assez francs et ont certaine durée, les familles hésitent assez souvent à se séparer des leurs, ou ne le font que pour peu de temps. Il en résulte que les médecins d'asile, qui très souvent n'assistent pas à l'évolution complète d'un accès, peuvent ne reconnaître que plus tard la double forme de la folie.

Il ne faut que forcer un peu les traits de la description des cas d'intensité moyenne, pour arriver à reproduire ceux des cas les plus aigus et qu'on a proposé de considérer comme formant le troisième degré de la maladie. La limite qui sépare ces deux degrés est encore plus artificielle que celle qui sépare les deux premiers. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il est des cas dans lesquels la manie éclate dans toute

sa fureur, et dans lesquels la mélancolie abaisse le malade jusqu'à la stupeur la plus grande. Alors le délire mélancolique ou maniaque est complet ; les facultés intellectuelles qui ordinairement restent plus indemnes que les autres, y participent au même degré. Il n'y a plus comme l'a dit Falret « le fond de la manie et de la mélancolie sans leur relief » ; fond et relief sont réunis, et les deux maladies ne succèdent sans qu'on puisse établir aucune différence entre l'accès maniaque ordinaire et la crise de manie d'un accès circulaire, entre la lypémanie commune et la crise mélancolique de cet accès. Ces faits sont peut-être même les plus communs, ce sont ceux du moins qu'on rencontre le plus souvent dans les asiles, par cette raison qu'ils rendent toujours la séquestration indispensable. — La période maniaque est alors presque toujours la plus intense, sans être pour cela toujours la plus longue. C'est donc d'ordinaire pendant cette période que les malades sont séquestrés. Le médecin dès lors ne voit et ne peut voir qu'une manie aiguë, et son observation en porte le titre quand vient la période dépressive, il peut aisément croire à une réaction un peu exagérée qui précède le retour à la raison. Si la folie est du type circulaire, ou si la période dépressive a précédé celle d'excitation, l'erreur est plus facile encore, car dans ces cas c'est l'intervalle lucide qui s'établit, et il y a véritablement guérison momentanée. C'est ainsi que bien souvent, aujourd'hui encore, on peut confondre la folie à double forme avec la manie à répétition, qu'elle soit remittente ou franchement intermittente.

VI. COMPLICATIONS, MODES DE TERMINAISON

La folie à double forme peut se montrer comme une complication dans toute les maladies mentales. Elle peut leur être surajoutée et ses accès masquer leurs symptômes habi-

tuels qu'on retrouve ensuite pendant les intermittences. Personne n'a mieux indiqué ce fait que Dubuisson, et il l'a fait bien avant que la folie à double forme ait été décrite comme une unité morbide qu'il convenait de séparer des autres espèces, et qui méritait d'occuper une place à part dans le cadre nosologique des maladies mentales. Jusqu'aux travaux de MM. Falret et Baillarger, il ne peut être question que de manie intermittente ou périodique, et c'est sous l'un de ces noms que les faits sont rapportés. C'est donc en parlant de la manie périodique que Dubuisson dit qu'elle n'est pas toujours simple, et que ses accès ne sont pas toujours suivis d'intervalles lucides de raison; qu'il en est ainsi quand il y a complication, soit avec l'hypocondrie, la mélancolie, la démence ou l'idiotisme, soit avec l'épilepsie ou l'hystérie, et que dans ces cas les symptômes particuliers à chacune de ces maladies se manifestent entre les accès de manie. (*Vésan.* p. 87.)

Un accès à double forme n'est en fin de compte que la réunion de deux accès distincts, l'un de manie, l'autre de lypémanie, soit que les deux affections se succèdent sans changer de nature, soit qu'elles se transforment l'une dans l'autre, et que la seconde devienne en quelque sorte la crise de la première. Tous les auteurs anciens ont connu cette succession ou cette transformation; ce qui leur avait échappé c'est la régularité avec laquelle elle s'opère, ce sont les caractères spéciaux que présentent, dans ce cas, la manie et la mélancolie, c'est l'intermittence, régulière aussi, qui suit chaque accès ou chaque double accès.

La manie et la lypémanie font nécessairement partie de la folie à double forme, ces deux affections avec toutes leurs variétés se rencontrant comme éléments essentiels dans l'une et l'autre période de l'accès. Il s'en faut d'ailleurs que la folie à double forme débute toujours d'emblée; la plupart des malades avant que d'avoir des accès circulaires, ont été plus ou moins longtemps de simples maniaques ou de simples

lypémaniques. Presque jamais du reste, un premier accès à double forme ne peut être distingué d'un simple accès de manie ou de mélancolie ; il en est aussi de même tant que le cycle n'est pas bien établi, ce qui se fait difficilement quand la période est très longue.

Il en résulte qu'aujourd'hui encore, les médecins qui n'assistent souvent qu'à l'une des périodes de l'accès, ne peuvent le reconnaître, et quand même l'évolution des deux phases se fait sous leurs yeux, ils hésitent, surtout si la seconde, moins intense que la première, ne consiste que dans une légère suractivité, ou dans un affaissement modéré. Dans ce cas, il est bien rare que le mot folie à double forme soit prononcé ; le malade est classé comme maniaque ou comme lypémanique, suivant que l'excitation ou la dépression ont dominé. On peut alors en effet, et avec beaucoup de raison, considérer la période faible comme la crise de la période la plus intense. Beaucoup de maniaques ont été d'abord légèrement mélancoliques ou le deviennent vers la fin de leur accès ; on voit également des mélancoliques s'agiter un peu quand ils vont guérir. Ces faits ne peuvent être rattachés à la folie à double forme qu'autant qu'ils se reproduisent avec une périodicité régulière. D'autre part, on voit un certain nombre de maniaques ou de lypémaniques chroniques, qui de temps à autre sont pris de tristesse pendant quelques jours, quelques semaines parfois, ou qui éprouvent des exacerbations pendant la durée desquelles ils sortent de leur apathie habituelle. Ces crises sont presque toujours suivies d'une intermittence, non pas lucide, mais pendant laquelle les malades semblent améliorés et recouvrent même un simulacre de raison. Ce sont là de véritables accès à double forme entés sur la manie ou sur la mélancolie. J'ai rapporté dans mes observations plusieurs faits de ce genre.

On peut même affirmer d'une manière générale, que quand la maladie dure depuis longtemps et que les accès se multiplient, l'intermittence lucide n'est jamais bien complète ; le malade

reste toujours un peu déprimé ou bien un peu excité. La folie circulaire s'est modifiée, elle a donné naissance à un état habituel de manie ou de mélancolie. Les accès deviennent aussi moins violents; ils peuvent même finir par être si faibles qu'on ne les reconnaît pas, et c'est véritablement là un des modes de terminaison de la maladie. Il n'est pas même toujours nécessaire que la maladie dure depuis très longtemps pour que cette transformation s'opère. Mon observation 17 en présente un cas fort remarquable. On se souvient qu'il s'agit d'une jeune fille qui après avoir eu au début de sa folie des accès à double forme bien dessinés, a cessé d'abord d'avoir des intermittences aussi complètes, puis celles-ci ont fini par disparaître tout à fait, de sorte que la folie est devenue alterne, qu'enfin ce type s'est affaibli lui-même et que la folie tendait à devenir continue au moment où j'ai arrêté l'observation; c'est en effet ce qui est arrivé depuis. — Ainsi la folie à double forme peut coïncider soit avec la manie, soit avec la mélancolie, elle peut se transformer dans l'une ou l'autre de ces affections, elle peut en être parfaitement distincte, elle peut se confondre tellement avec elles, qu'il devient difficile de donner au fait qu'on observe sa vraie place nosologique.

Les folies impulsives font aussi partie de celles qui peuvent se compliquer de folie circulaire, ou plus exactement, les symptômes de folies impulsives peuvent se retrouver tous dans les accès à double forme. Il est même fort rare qu'il en soit autrement; la kleptomanie, la dypsomanie, les impulsions méchantes de toute sorte, celles qui portent les malades à nuire, à injurier, à frapper, à détruire les objets, à tuer même, sont des symptômes qui appartiennent si bien à la période d'excitation, que c'est d'eux qu'elle emprunte sa physionomie spéciale. Il n'est pas de folie circulaire sans impulsions plus ou moins vives et elles peuvent être fort dangereuses, comme dans un fait recueilli par M. Linas à Charenton, dans lequel le malade s'empare à table d'une four-

chelte et d'un couteau, et se jette en les brandissant sur les infirmiers; ou bien encore dans cet autre rapporté par Renaudin et emprunté aux journaux allemands. Une aliénée de l'hospice de Stepkansfeld, qui avait eu des idées de suicide et que sa famille croyait mieux parée qu'elle était plus calme, laissée un instant seule avec la fille de son frère âgée de deux ans, s'arma d'un couteau de cuisine et lui trancha la tête. Après ce crime sa fureur cessa et elle devint stupide; mais plus tard il y eut, comme avant, de nouveaux accès de fureur, qui alternèrent avec des phases de grande dépression. (*An. méd. phy.* 1858, et *th. indiq. de M. Geoffroy*.) Je pourrais aussi rappeler à ce sujet mon observation 28, bien que le malade fût épileptique, ce qui justifie l'impulsion qui lui fit tuer son frère d'un coup de couteau dans le ventre, il était atteint de folie à double forme. — Pendant la période dépressive, les impulsions disparaissent ordinairement, néanmoins on voit persister quelquefois les impulsions homicides et c'est pendant cette période qu'il existe surtout des tendances au suicide.

Les folies morales qui touchent de si près aux précédentes, ont aussi les rapports les plus étroits avec les folies à double forme. A leur premier degré ces dernières intéressent à peine les facultés intellectuelles, tout le délire est dans les actes. La folie morale devient circulaire dès qu'elle présente des alternatives de dépression et d'excitation. C'est en traitant de la folie raisonnante, que M. J. Falret a fait sa belle description de l'accès maniaque des circulaires.

Toutes les autres monomanies peuvent aussi trouver leur place dans les symptômes des folies circulaires, qui sont à la fois si nombreux et si compliqués. Il en est même quelques-unes qui font en quelque sorte partie intégrante et nécessaire de leur cortège symptomatique. Telles sont les mégalo-manies. A la période expansive, il y a presque toujours des

idées de grandeurs, de satisfaction, des transports étouffés, etc. A la période dépressive des idées de persécution, de suicide, des terreurs imaginaires, des sensations hypochondriaques, etc. Les hallucinations de toute nature, fréquentes dans les monomanies, ne le sont pas moins dans les folies à double forme dont elles caractérisent même ce qu'on a appelé le second degré.

L'idiotie peut se compliquer de folie à double forme. M. Des Etangs a fait connaître un fait de ce genre, observé chez une femme de la Salpêtrière. Elle était tout l'hiver muette, immobile, accroupie dans un coin; au printemps elle renaissait, une intarissable loquacité, et des signes de nymphomanie annonçaient la période d'excitation qui durait tout l'été.

Les accès à double forme peuvent encore se rencontrer chez les hystériques et chez les épileptiques. J'ai cité une observation de J. Franck, qui est bien évidemment une folie à double forme hystérique. Dans les observations qui me sont personnelles, il se trouve aussi plusieurs cas dans lesquels les phénomènes hystériques n'ont pas été douteux.

Quant à l'épilepsie, je ne sais si d'autres l'ont signalée avant moi chez les circulaires. Les trois observations que j'ai recueillies ne laissent, en tout cas, aucun doute possible sur la coïncidence de ces deux affections. Je ne veux pas insister de nouveau sur les considérations que j'ai déjà présentées à la suite de chacun de ces faits, je me borne à y renvoyer, d'autant plus que j'aurai quelques mots à ajouter à propos du diagnostic.

Il me reste à parler de la paralysie générale et de la démence; cette dernière ne doit pas être considérée comme une complication, elle est un mode de terminaison.

Presque tous les auteurs ont admis cette variété de la folie à double forme. C'est qu'en effet il n'est pas très rare de rencontrer, au début de la paralysie générale, des alternatives de dépression et d'agitation qu'on a assimilées avec raison aux accès à double forme. « Retranchez, dit M. Geoffey dans sa thèse, les symptômes physiques propres à la paralysie générale, et vous reconnaîtrez une véritable folie à double forme dans les divers états successifs d'excitation et de dépression chez les malades de cette catégorie. D'un autre côté, observez attentivement les idées de grandeurs, de richesses, dans le cas de folie à double forme et vous remarquerez combien elles se rapprochent du délire ambitieux de la paralysie générale (p. 40). M. Fabre établit aussi qu'aux variétés généralement admises dans la paralysie générale, variété expansive, mélancolique, congestive, paralytique, rémittente, il convient d'en ajouter une sixième, « caractérisée par des alternatives d'excitation et de dépression, tout aussi bien que la folie circulaire signalée par Falret et décrite, sous ce nom de folie à double forme, par M. Baillarger ». A l'appui de son opinion il produit six observations recueillies à Vaucluse dans le service de son maître M. Billod, et de ces faits il conclut qu'on doit former une *variété circulaire* de la folie paralytique. Cette variété il la subdivise en deux autres qu'il nomme, selon l'appellation préférée de M. Billod, folie paralytique circulaire à double phase ou à triple phase, suivant qu'elle est constituée par deux phases successives, l'une d'agitation, l'autre de dépression, ou qu'on y trouve trois périodes, agitation, calme, dépression (*an. 1874, t. II, p. 197*).

C'est au début de la paralysie générale que ces alternatives de dépression et d'excitation sont les plus communes et elles le sont à ce point qu'elles font presque partie des symptômes prodromiques de la maladie. M. Baillarger les a signalées, M. Linas aussi; tous les deux ont appelé l'attention sur les modifications de caractère des futurs paralytiques généraux.

Elles se manifestent longtemps à l'avance, des mois, une année quelquefois. Les parents seuls s'étonnent de ce changement qui n'a rien encore de bien tranché et qu'ils ne rattachent pas encore à un état cérébral grave, mais tout s'explique quand survient le délire. Les malades sont tour à tour d'une gaité exagérée, pleins de confiance, d'illusions, d'espérance, ou découragés, distraits, insoucians. Chez plusieurs il y a des idées érotiques, du penchant au vol pendant l'excitation, puis des idées hypocondriaques quand ils passent à l'état opposé. Marcé a fait les mêmes remarques : « à une irritabilité qui se traduit par des violences et que réveille la cause la plus futile, succède une placidité, une apathie qui rendent impossible toute occupation sérieuse, ou bien des perversions des facultés morales et affectives... » Ne croirait-on pas lire la description d'un accès léger de folie à double forme ?

Quand la paralysie générale est déclarée, elle se montre sous deux formes principales ; la forme maniaque qui est la plus commune et la forme mélancolique. Mais dans la première l'excitation n'est pas toujours permanente, de même que dans la seconde la dépression n'est pas toujours continue et, sans que la forme primitive change nécessairement, il y a des moments où le malade est plus calme, ou pendant lesquels il est moins déprimé. Ce n'est pas là ce qui constitue l'alternance de l'excitation et de la dépression, sans quoi elle se trouverait à peu près dans tous les cas. Il en est seulement un certain nombre dans lesquels une alternance véritable existe et elle affecte alors deux modes. Dans l'un, c'est le plus rare, il y a des alternatives de dépression et d'excitation en tout semblables à celles qui constituent un accès circulaire ou à double forme. J'ai cité un cas de ce genre. Dans l'autre il n'y a plus de régularité entre les deux phases qui durent plus ou moins de temps et se succèdent plus ou moins rapidement, sans période intermédiaire assimilable à l'intervalle lucide. Le malade passe incessamment de

la dépression à l'agitation ou réciproquement; ce sont des accès alternes qu'il éprouve. Ce mode est, je crois, bien plus fréquent que le premier. Sur mes huit observations, sept lui appartiennent. Dans le mémoire de M. Fabre, quatre observations sur six sont aussi des exemples de folie paralytique alterne et deux seulement de folie à double forme. Dans toutes deux la rémission succède à une période d'excitation, c'est le contraire dans le fait que j'ai observé. M. de Lamaestre, dans un mémoire lu au Congrès de médecine mentale en 1878, a aussi appelé l'attention des aliénistes sur la variété à double forme de la paralysie générale, et a donné trois observations de cette variété, dont il reconnaît aussi deux sortes. Dans l'une, les phases de dépression et d'excitation se succèdent pures de tout mélange, dit-il, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas entre elles de rémission, dans l'autre, au contraire, il y a mélange et même coexistence des deux délires qui se succèdent rapidement, qui alternent à chaque instant, sans rémission possible, ce qui est par conséquent une fusion des deux délires.

Dans la folie congestive qui n'est le plus souvent qu'une des variétés de la paralysie générale, et qu'il faut au moins considérer comme y conduisant presque toujours, il n'est pas rare qu'il y ait des accès circulaires. M. Baillarger dans son mémoire sur les folies congestives en a réuni plusieurs faits intéressants.

Jacob, ce fou à double forme, si souvent cité, comme ayant dans ses périodes de délire ambitieux plusieurs fois compromis sa fortune par des transactions insensées, et que sa femme fut assez heureuse pour arracher un jour à la ruine en arrivant à temps pour déchirer un contrat qu'il était sur le point de signer, était un fou congestif.

La femme A., avait eu successivement à un mois d'intervalle un accès de manie et un accès de mélancolie qui guérirent et qui furent regardés comme des accès de folie simple. Un troisième accès fut suivi d'une congestion avec embarras très

marqué de la parole et quatre jours après elle succombait à une pneumonie. (Ob. 44 et 36. Les ob. 38 et 41 sont analogues.)

M. Baillarger, dans un travail antérieur, avait déjà fait connaître deux faits qui lui avaient été communiqués par MM. Lunier et Renaudin. (*An. méd. psy.* 1858.)

Depuis quarante-huit ans Ch. C., avait tous les ans ou tous les deux ans un accès de folie caractérisé par une excitation maniaque plus ou moins vive qui survenait brusquement, durait plusieurs mois (de deux à huit), et était suivie d'un état normal ou du moins considéré comme tel, puis il survenait une prostration mélancolique qui durait elle-même trois à quatre mois, après quoi le malade revenait à son état normal pendant six à sept mois. Assez souvent le début de l'une ou l'autre période était marqué par des symptômes de congestion cérébrale (p. 401).

Le malade de Renaudin était un paralytique général, qui depuis trois ans présentait une singulière intermittence, tantôt la paralysie paraissait être arrivée à son dernier degré; on ne pouvait tenir cet homme que dans son lit ou dans son fauteuil, la démence était complète, la parole impossible ainsi que les mouvements, les excréments étaient involontaires, la mémoire abolie. A chaque instant il survenait des congestions cérébrales qui mettaient la vie du malade en danger et c'était surtout pendant l'hiver que s'observait cette situation fâcheuse. Dès que la saison devenait plus favorable, elle disparaissait peu à peu et l'on finissait même par ne plus remarquer cette paralysie générale qui, peu de jours auparavant, inquiétait tant. La réaction se faisait avec énergie et le lendemain du mois précédent était un monomane ordinaire, doué de la liberté de la parole et de ses mouvements, travaillant avec ardeur et d'une extrême propreté. Quand l'hiver n'était pas rigoureux la santé ne souffrait presque pas (p. 404).

Il serait inutile de multiplier les exemples. Les folies alternes se montrent dans la paralysie générale avec leurs

caractères habituels. Les accès peuvent être circulaires, à double forme ou simplement alternes. Ces accès peuvent s'observer à toutes les périodes de la paralysie générale et se rencontrer dans toutes les variétés de cette maladie. Un malade déjà atteint de folie circulaire peut devenir paralytique général sans que la folie circulaire soit sensiblement modifiée par l'évolution de la paralysie. La folie circulaire peut se développer postérieurement à la paralysie générale. La folie à double forme n'est point une complication grave de la paralysie générale, car non seulement il se fait des rémissions qui correspondent aux intervalles lucides, mais quand les phases de dépression et d'excitation se suivent sans interruption, elles ont alors même un effet avantageux ; elles font tomber une excitation trop vive qui peut emporter le malade, et plus souvent elles déterminent une réaction utile pour tirer ce malade d'une prostration profonde, terme ultime de la paralysie générale qui suit son cours régulier. Telles sont je crois les propositions principales qu'il est permis de déduire de la lecture des faits, tant de ceux que j'ai observés que de ceux que la science a déjà enregistrés.

Encore un mot sur ce sujet : D'après un relevé de M. Brierre de Boismont, la folie à double forme s'est montrée dans douze cas sur cent de paralysie générale, avec ses deux périodes expansive et dépressive bien nettement dessinées, quoique à des degrés plus ou moins prononcés (*an.* 1859, *p.* 318). La fréquence de cette complication serait donc encore assez grande.

Maintenant, y a-t-il vraiment lieu d'admettre une variété paralytique de la folie à double forme ! Je ne le crois pas ; car ce n'est pas la folie à double forme qui devient paralytique, c'est la paralysie qui se complique d'accès circulaires, ou plutôt dont les deux principales formes se succèdent et se remplacent sans qu'on puisse en inférer que cette succession constitue une unité morbide. La paralysie générale est encore la seule maladie mentale dans laquelle on sache reconnaître

des lésions anatomiques spéciales. Sans entrer à ce sujet dans des détails que ne comporte pas ce travail, il suffit de rappeler que ces lésions consistent principalement dans des productions hyperplastiques et dans un ramollissement de la couche corticale du cerveau, qu'il se fait à la surface du cerveau un travail inflammatoire plus ou moins étendu, plus ou moins rapide, qui désorganise plus ou moins les éléments nerveux. Ce travail peut être continu, il est aussi susceptible d'arrêt et même de régression. Les symptômes somatiques et psychiques de la paralysie générale en suivent nécessairement toutes les phases, et de là des modifications dans leur expression. La paralysie générale qui suit son cours d'une manière régulière et continue, présente toujours deux périodes qui répondent à deux époques des lésions anatomiques.

Pendant la première il existe une irritation méningienne inflammatoire ou congestive qui se traduit en général par des phénomènes d'excitation physique et intellectuelle, puis si celle-ci dépasse une certaine limite, ou si par suite d'une congestion plus vive, il survient des phénomènes de compression plus intenses, l'expression symptomatique change, il peut en résulter de la dépression physique et intellectuelle qui cesse après un certain temps, quand l'accoutumance du cerveau est faite à cette compression. Il y a alors un temps d'arrêt dans la marche de la maladie. Mais s'il s'opère un travail de régression, si l'hyperhémie congestive diminue ou disparaît, l'irritation qu'elle entretenait faiblit ou cesse également et il en résulte une rémission plus ou moins complète; puis les phénomènes d'excitation et de dépression se reproduisent quand il survient une nouvelle poussée irritative ou congestive, selon que cette poussée est plus ou moins vive, plus ou moins forte. On se rend ainsi assez bien compte des alternatives d'agitation et de prostration que subissent les paralytiques généraux, et comment il se fait que ces alternatives sont, selon les circonstances, séparées ou non par une rémission.

Quand vient la seconde période de la paralysie générale, celle qui est anatomiquement caractérisée par la désorganisation des éléments nerveux, les malades cessent d'ordinaire d'être agités et la démence s'accuse de plus en plus. Cependant à cette époque encore, il se fait des poussées hyperhémiques qui déterminent la suractivité des parties de l'écorce du cerveau restées à peu près saines, et de là de nouvelles phases d'excitation qui, sans être toujours très vives, tranchent d'autant plus sur l'état habituel du malade que celui-ci est à une période plus avancée de sa maladie, qu'il est tombé plus bas.

Il va de soi que la forme du délire répond assez exactement à la phase dans laquelle se trouve le malade. Quand il y a surexcitation générale, l'intelligence y participe, les conceptions s'élargissent, les idées deviennent ambitieuses et incohérentes. Quand il y a dépression, les idées n'abondent plus autant, l'incohérence disparaît en partie, la concentration générale prédispose aux idées tristes et hypocondriaques, et ce sont en effet celles-ci qu'on voit alors prédominer. Quant à la démence elle poursuit sa marche, sauf les cas de rémission, avec une régularité désespérante, de sorte que plus la maladie avance, plus le cercle des idées se rétrécit et il arrive un moment où le malade ne vit plus guère que de la vie végétative.

Ces considérations qui ne sont que l'interprétation clinique des faits, me semblent expliquer clairement la production des accès alternants de dépression mélancolique et d'excitation maniaque chez les paralytiques généraux, sans qu'il soit besoin de les rattacher à une variété distincte de cette affection, qui ferait de la paralysie générale à double forme une nouvelle unité morbide. Cela ne m'empêche pas toutefois de reconnaître que, quand ces alternatives se produisent avec une certaine persistance, la maladie présente des caractères particuliers et intéressants que l'observateur doit noter.

Toutes les maladies mentales qui se prolongent assez, conduisent à la démence. La folie à double forme ne fait point exception à cette règle; mais elle peut durer fort longtemps, sans que les facultés intellectuelles s'éteignent tout à fait. Dans plusieurs des faits que j'ai observés, l'affection durait depuis 15 à 20 ans et cependant les malades, entre leurs accès, gardaient encore une grande partie de leur intelligence. Il n'en est pourtant pas toujours ainsi. M. Bachelez a décrit avec soin certaines folies alternantes qui, plus que les autres folies héréditaires, conduisent rapidement à la démence. « Elles ont pour caractères constants, dit-il, de débiter de bonne heure, de présenter alternativement des périodes d'exaltation et de dépression sans rémissions marquées, d'avoir une forme rapide et de se terminer infailliblement par la démence. » (Thèse, 1871.) Il ajoute « que la folie peut se déclarer par la manie subitement, ou par la typémanie insidieusement, que les alternatives d'excitation et de dépression, bien que plus marquées dans une forme de la maladie que dans l'autre, finissent dans tous les cas par se rapprocher insensiblement à mesure que l'intelligence baisse, jusqu'à ce qu'elles n'existent plus, et se confondent dans un état uniforme et persistant dont le malade ne sort que bien rarement. » Ce médecin fournit à l'appui de sa thèse dix observations qui sont presque toutes des observations de folie alterne. Dans la plupart des faits, la démence s'est dessinée bien promptement et la conclusion qu'il faut en tirer, c'est que les folies alternes sont d'autant plus graves qu'elles se déclarent chez un sujet plus jeune. Telle n'est cependant pas la marche habituelle des folies circulaires, que les accès soient ou non séparés par des périodes de rémission. On voit au contraire, dans presque toutes les observations, la maladie durer fort longtemps sans que survienne la démence, et dans celles que j'ai recueillies il en est toujours ainsi. La folie à double forme peut aussi survenir chez un malade déjà démont et se montrer alors comme complication. Il m'a paru

qu'il en était ainsi dans une de mes observations, mais comme je n'ai pu avoir de renseignements complets sur les antécédents du malade, je n'ose pas me prononcer.

Parmi les autres modes de terminaison de la folie à double forme, il en est un qui mérite de fixer l'attention, c'est celui où l'on voit l'une des périodes prendre peu à peu l'avance sur l'autre, prédominer complètement et la folie devenir continue. C'est juste l'inverse de ce qui se produit au début quand un maniaque ou un lypémaniaque ont plusieurs accès simples, avant que d'avoir un accès circulaire. J'ai encore fait connaître plusieurs cas de cette nature.

Il peut se faire aussi que l'une des périodes soit supprimée par l'effet du traitement. M. Baillarger est ainsi parvenu à supprimer la période d'excitation sur une jeune fille. Dans ce cas comme dans le précédent, la maladie devient une folie périodique. Si les intervalles lucides diminuent, la folie devient alors continue et chronique.

La guérison est au moins fort rare dans les folies à double forme bien établies. Si le malade est à son premier accès on peut douter du diagnostic, ces cas doivent donc être mis hors de cause. Si le retour des accès est à très longues périodes on peut croire le malade guéri alors qu'il ne l'est pas en réalité, qu'il ne fait que jouir d'un intervalle lucide prolongé. L'erreur est à peu près inévitable quand on perd de vue les malades ; mais quand on parvient à reconstituer toute leur histoire, ainsi que je me suis appliqué à le faire dans mes observations, on constate facilement que les premiers accès reviennent assez souvent à des époques très distantes les unes des autres, mais que ces époques vont presque toujours en se rapprochant à mesure que les accès se multiplient, et que de circulaires ou à double forme il n'est pas très rare de voir la folie devenir alterne, ce qui implique l'unité de nature de ces trois variétés. Nombre de malades

qui ont été considérés comme guéris, n'éprouvaient qu'une longue rémission, et le retour plus fréquent des accès a permis de porter ultérieurement un diagnostic différent du premier. Quelque réservé qu'il convienne d'être pour prononcer qu'une folie à double forme est guérie, on ne doit cependant pas admettre son incurabilité d'une manière absolue. La guérison peut être le résultat du traitement, plus souvent peut-être elle sera celui de la force médicatrice de la nature.

Quand la mort survient au cours d'une folie à double forme, ce n'est point à cette affection que le malade succombe. La mort ne saurait donc être considérée comme un de ses modes de terminaison.

En résumé : On peut observer dans tous les genres de folie des alternatives régulières de dépression et d'excitation, avec ou sans intermittence, et dont le retour est plus ou moins fréquent. C'est là ce qu'on a appelé folie alterne, folie circulaire, folie à double forme. On en a fait une espèce clinique distincte, cliniquement caractérisée par des symptômes qui se rapprochent beaucoup de ceux qu'on observe dans les folies morales, raisonnantes, instinctives. La manie et la mélancolie sont les deux facteurs indispensables de cette folie, ce qui la distingue suffisamment des folies simples, intermittentes, périodiques, à répétition qui n'ont qu'un seul facteur, manie ou mélancolie. La paralysie générale est après la manie et la mélancolie l'espèce morbide dans laquelle on rencontre le plus souvent des accès à double forme. Ces accès peuvent, chez les maniaques et chez les lypémaniaques, survenir au cours de l'affection, être une de ses phases et s'ils viennent à cesser, le malade reste simplement maniaque ou mélancolique. Mais cette terminaison est rare. Ces accès, soit qu'ils se montrent d'emblée (et ces cas sont peut-être les seuls qui devraient retenir le nom de folie circulaire), soit qu'ils se montrent au cours d'une affection mentale quelconque, n'ont point de tendance à disparaître. Leur gué-

raison est au moins fort rare. Ils peuvent durer fort longtemps sans conduire les malades à la démence, mais cette terminaison survient toujours tôt ou tard.

VII. PLACE DANS LE CADRE NOSOLOGIQUE

M. Baillarger commence ainsi son mémoire sur la forme double. « Il n'y a pas d'états qui offrent entre eux des différences plus tranchées et des contrastes plus frappants que la mélancolie et la manie. Il semble donc en théorie que ces deux états si opposés doivent être étrangers l'un à l'autre et qu'une grande distance les sépare. Ce n'est cependant ce que démontre l'observation. On voit en effet dans un grand nombre de cas la mélancolie succéder à la manie et réciproquement, comme si un lien secret unissait entre elles ces deux maladies. Ces transformations singulières ont été souvent constatées. » Il nous apprend plus loin, qu'ayant observé un malade qui pendant quinze jours avait des symptômes de mélancolie, puis tout à coup, sans transition, tombait dans un état d'excitation et de suractivité qui durait aussi quinze jours, après quoi venait une intermittence lucide, il a recueilli un certain nombre d'observations analogues. Il a remarqué d'abord que ces deux états ne sont ni la manie ni la mélancolie se succédant l'une à l'autre, qu'ils ne sont pas deux maladies isolées, mais une *unité morbide nouvelle* composée de deux périodes, comme l'accès de fièvre intermittente est une unité morbide formée de trois stades. Examinant les faits qui lui ont servi à développer cette idée, il a remarqué aussi que la maladie n'est pas toujours intermittente, elle peut n'y avoir qu'un seul accès, que dans d'autres cas elle revient d'une manière intermittente et qu'ils

liés par certains rapports d'intensité et de durée, ce qui l'a conduit à admettre des cas dans lesquels l'intermittence est irrégulière et d'autres dans lesquels elle est régulière périodique. Entré dans cette voie, il s'est aperçu qu'en outre des cas isolés, intermittents, périodiques, il en était encore dans lesquels les accès se succédaient un grand nombre de fois sans qu'il y eût entre eux aucune intermittence ; qu'enfin il était un dernier ordre de faits dans lequel il semblait exister une intermittence, non seulement après l'accès manie-mélancolie, mais encore entre chacune des deux périodes de l'accès. Serrant de plus près ces faits, M. Baillarger a reconnu encore que l'intermittence qui séparait ces deux périodes n'était qu'apparente, qu'en réalité elle n'existait pas, que pendant cette période les malades ne reviennent pas à leur état mental normal, que ces faits étaient par conséquent de même nature que les précédents, et que dès lors il y avait lieu de les réunir.

Ainsi, voilà toutes les folies alternantes séparées des autres formes de la folie et formant ordre à part dans la classe des vésanies, ordre pour lequel M. Baillarger a proposé le nom de folie à double forme et cette dénomination sans exclure les autres paraît avoir prévalu. Sa folie à double forme comprend cinq catégories qui répondent aux cinq sortes de faits alternants qu'il a signalés.

La première comprend les accès isolés, qu'il n'y en ait qu'un ou qu'il y en ait au plus quelques-uns, séparés par de très longs intervalles et provoqués par de nouvelles causes.

La seconde comprend les accès qui sont les uns très longs, les autres courts, qui se produisent d'une manière intermittente, mais irrégulière... et dont aucune cause nouvelle ne peut expliquer l'apparition.

La troisième est la folie à double forme périodique, la durée des intermittences est régulière mais très variable selon les cas.

La quatrième se compose des cas dans lesquels les accès se succèdent sans interruption, mais dont la durée est au plus de quelques mois.

Dans la cinquième les accès sont de longue durée, se succèdent sans interruption et sans qu'il y ait d'intermittence.

Le passage d'une période à l'autre et d'un accès à l'autre se fait d'une manière lente, graduelle, et l'on peut encore croire, à un certain moment, que le malade est revenu à l'état de santé.

Toutes les folies alternantes, quelle que soit la forme qu'elles affectent, peuvent effectivement se ranger dans l'une de ces cinq catégories. Bien que je n'aie pas cru nécessaire de suivre cette classification un peu compliquée dans mon exposition, je ne pouvais cependant pas me dispenser de la rappeler dans ce travail, et je ne pouvais le faire plus succinctement qu'en reproduisant ici un extrait analytique des deux mémoires de M. Baillarger. Je dois même encore, pour être complet, transcrire les deux premières conclusions de son premier mémoire.

« 1° En dehors de la monomanie, de la mélancolie et de la manie, il existe un genre spécial de folie, caractérisée par deux périodes régulières, l'une de dépression, l'autre d'excitation.

2° Ce genre de folie se présente 1° à l'état d'accès isolés; 2° se reproduit d'une manière intermittente; 3° les accès peuvent se succéder sans interruption. »

Cette classification plus simple me paraît aussi comprendre la généralité des faits.

Mais tous les malades chez lesquels il y a des alternatives de dépression et d'excitation sont-ils des fous circulaires, ou à double forme? Il est certain qu'il n'en était pas d'abord ainsi dans la pensée de MM. Falret et Baillarger qui ne firent entrer dans leur cadre que les cas dans lesquels un accès de manie suivait un accès de mélancolie ou réciproquement. Depuis leurs travaux les idées se sont mo-

difficiles sur ce point. Dans les monomanies, dans la paralysie générale surtout, dans la folie épileptique même, et d'une manière générale dans toutes les formes élémentaires ou secondaires de la folie, on observe des périodes d'excitation qui alternent plus ou moins régulièrement avec des périodes de dépression, et ces cas peuvent toujours rentrer sans trop de peine dans l'une ou l'autre des cinq catégories de M. Baillarger; ce sont donc, a-t-on dit, des folies à double forme. C'est là une nouvelle manière d'envisager cette affection et des travaux ont déjà été entrepris dans ce sens. On ne s'est peut-être pas aperçu qu'on niait en quelque sorte ainsi l'existence de la folie à double forme en tant qu'unité morbide, qu'on détruisait par conséquent l'œuvre de MM. Falret et Baillarger. S'il faut admettre en effet une variété circulaire dans tous les genres de folie, l'espèce séparée par ces médecins n'est plus qu'un épiphénomène, elle perd beaucoup de son importance comme type défini. Un paralytique général qui a des périodes alternantes d'excitation et de dépression peut bien être jusqu'à un certain point un fou circulaire, mais il reste avant tout un paralytique général. Il en sera par analogie de même d'un simple maniaque ou d'un lypémanique, car si l'on admet une variété circulaire dans la paralysie générale, pourquoi ne pas admettre cette variété dans la manie et dans la lypémanie? L'observation clinique bien faite y conduira d'ailleurs le plus souvent, car il est un assez grand nombre de circulaires qui gardent, pendant leur état lucide, soit une légère excitation, soit un peu de dépression, quelque chose en un mot de la forme à laquelle cet état succède; l'intermittence chez eux n'est pas absolument complète. C'est un fait admis par tous et que j'ai eu soin de noter dans mes observations. Que devient alors l'entité morbide spéciale? On devra à plus forte raison admettre aussi une variété circulaire dans les monomanies. Dans les folies instinctives et raisonnantes surtout, qui présentent si souvent des périodes successives d'excitation et

de dépression. L'état mental des malades atteints de ces formes de la folie ressemble même tellement à celui des vrais circulaires qu'il est parfois difficile de ne pas confondre ces deux formes de l'aliénation mentale. On sait d'ailleurs que c'est en parlant de la folie morale, que M. J. Falret a donné la description la meilleure et la plus complète de la période d'excitation des circulaires.

D'autre part, on ne peut nier que ces alternatives de dépression et d'excitation qui se reproduisent chez le même malade, de manière à simuler tour à tour un accès de mélancolie puis un accès de manie, ne donnent à sa folie un aspect tout spécial. Il y a bien là un état morbide qui n'est ni l'une ni l'autre de ces deux maladies, bien qu'il en revête l'apparence. C'en est le fond sans le relief, a très judicieusement dit Falret père. Cette succession de symptômes qui appartiennent à deux affections différentes, n'impliquent point qu'elles se substituent incessamment l'une à l'autre par métaprose continue, selon l'expression de Jaquelin Dubuisson. On conçoit qu'une maladie puisse en remplacer une autre, soit qu'elles se succèdent simplement, soit qu'il y ait véritable transformation de la première dans la seconde ; on conçoit aussi la simultanéité de deux maladies différentes. Il n'y a rien là qui ne soit l'expression des lois admises en pathologie. La folie à double forme n'est pas une maladie qui succède à une autre, puisqu'elle se reproduit indéfiniment avec ses mêmes caractères et qu'elle existe seule. Elle n'est pas une maladie qui se transforme en une autre par la même raison, et d'ailleurs cette transformation régulière incessante de deux affections de signes contraires, si on la veut admettre, constitue bien une forme clinique spéciale, une unité distincte des deux composantes. Enfin, la folie à double forme ne résulte pas de la simultanéité de la manie et de la mélancolie, car ce sont deux états morbides dont les symptômes s'excluent, et ne peuvent dès lors coexister ; il faut donc de toute nécessité que l'un se superpose à l'autre et l'étouffe. Le plus faible

disparaît alors au moins pour un temps, et si par quelque circonstance, il vient à reprendre le dessus, celui qui était d'abord le plus fort disparaît à son tour. Cette circonstance, si elle se reproduit régulièrement et d'une manière indéfinie, introduit un élément nouveau dans l'état morbide et fait une véritable unité des deux affections qui avaient eu jusqu'alors une existence séparée.

Je crois donc que les folies alternes, circulaires ou à double forme doivent avoir leur place à part dans le cadre nosologique des maladies mentales.

VIII. NATURE, MÉCANISME

On a vu que la folie à double forme n'est ni la manie ni la mélancolie proprement dites, mais qu'elle affine à toutes les deux, qu'elle participe de l'une et de l'autre. Son essence doit donc être la même que celle de ces deux affections. Presque tous les anciens nosologistes ont pensé que la mélancolie et la manie étaient de même nature, qu'elles ne faisaient au fond qu'une même maladie, que la seconde était un degré plus avancé de la première. Plus tard on a admis qu'elles se transformaient aisément l'une dans l'autre, et cette opinion qui repose sur les faits cliniques les mieux établis a cours encore aujourd'hui. Mais ce qui peut se transformer, ce n'est pas la substance, ce n'est que la forme. Il faut donc en fin de compte revenir en partie à l'opinion des anciens. La manie et la mélancolie ne peuvent être que deux expressions différentes d'une même entité morbide, ou pour parler plus rigoureusement d'une même lésion des centres nerveux.

La plus fréquente de toutes est une hyperémie légère dont l'effet le plus habituel est de surexciter les fonctions cérébrales. Sous l'influence d'une quantité de sang quelque peu

supérieure à celle que doivent recevoir les méninges, les cellules superficielles de la couche corticale, qui sont les cellules intellectuelles, ont une vie plus active, leurs fonctions sont surexcitées ; les idées, les conceptions s'élargissent alors, et le délire, s'il éclate, porte l'empreinte de cette turgescence. Mais, l'excitation se transmet aux cellules motrices et sensitives, de là des troubles analogues dans la motricité et dans la sensibilité. L'accès de manie est alors constitué. Il dure ce que dure elle-même la lésion qui l'a déterminé ; il est plus ou moins violent, selon que l'irritation cérébrale est elle-même plus ou moins vive, pourvu toutefois qu'elle ne dépasse pas certaines limites. Si l'hypérémie vasculaire cède peu à peu, l'excitation tombe aussi peu à peu et l'état normal se rétablit, le malade guérit. Mais si l'hypérémie cède brusquement, le cerveau habitué déjà à subir une certaine pression, à fonctionner sous un stimulant extra-normal qui lui fait tout à coup défaut, éprouve une sorte de collapsus. Les idées se ralentissent, de vives qu'elles étaient elles deviennent obtuses, les mouvements s'arrêtent, la sensibilité s'émousse ; les réactions des trois ordres de cellules les unes sur les autres perdent de leur vigueur et de leur précision, l'inertie des facultés succède à leur suractivité, l'état mélancolique a remplacé brusquement l'état maniaque. Le même résultat est obtenu si l'hypérémie primitive devient trop forte ; elle frise alors la congestion ; le cerveau se trouve trop comprimé, ses incitations deviennent confuses, elles se ralentissent et peuvent même cesser tout à fait. Un état de torpeur intellectuelle s'empare du malade, les centres moteurs et sensitifs cessent dès lors d'être stimulés, il y a une prostration générale plus ou moins profonde qui peut aller jusqu'à la stupeur et dans les cas les plus graves, jusqu'au coma apoplectique.

Il n'est pas douteux qu'une même cause qui agit sur l'organe de l'intelligence y puisse déterminer des effets diamétralement opposés. Je viens de supposer une hypérémie,

parce que les lésions, qu'elle produit à la longue, sont assurément de celles qu'on rencontre le plus souvent chez les aliénés dont on fait l'autopsie, d'où il faut bien conclure que l'hypérémie cérébrale est fréquente chez eux. Mais elle peut n'être elle-même qu'une cause seconde, l'excitation et la dépression des aliénés peuvent dépendre de causes d'un ordre tout différent. Elles peuvent tenir à une intoxication ; par exemple l'ébriété alcoolique est tantôt gaie et tantôt triste, il en est de même de celle qu'on se procure par l'opium et par d'autres narcotiques. Les effets produits tiennent à la fois à la disposition des individus, à la quantité du poison ingéré et souvent surtout au mode de son administration. L'ivresse du champagne n'est pas celle de la bière, celle de l'alcool vinique n'est pas celle de l'eau-de-vie de grains. Les impressions morales vives agissent aussi bien souvent comme cause déterminante de la manie et de la mélancolie, et d'une manière générale, toute circonstance capable de déterminer la surexcitation cérébrale en peut aussi déterminer la sous-excitation. Mais il ne faut pas oublier que toujours les causes agissent sur la circulation en même temps que sur les éléments nerveux, qu'elles la suractivent ou qu'elles la dépriment et que, par suite, leurs effets se confondent à peu près avec ceux qui résultent de la surabondance du sang dans les capillaires cérébraux ou de sa moindre quantité. D'autre part, l'irritation amène la fluxion dans les éléments nerveux tout comme dans les autres tissus, et l'anémie s'y accompagne, comme ailleurs, d'un amoindrissement de la vitalité, partant d'une diminution fonctionnelle. Il s'établit donc une sorte de cercle vicieux dont on ne peut sortir. Que l'anémie et l'hypérémie soient consécutives ou primitives, elles existent, et c'est en dernier lieu par leur succession qu'on explique le mieux celle des phénomènes de dépression et d'excitation chez les aliénés.

Ce n'est pas assez que d'avoir déterminé le mécanisme suivant lequel se fait l'excitation et la dépression, le passage

de la manie à la mélancolie. On peut en creusant la question arriver à formuler une théorie de la folie circulaire.

Déjà le docteur Meyer la considère comme relevant de troubles trophiques ; il en fait une tropho-névrose. S'appuyant sur les écarts rapides que subit le poids du corps chez les circulaires lorsque leur période change, il en conclut que chez ces malades l'organisme tout entier est sous l'influence des procès pathologiques qui exaltent ou dépriment la nutrition dans son ensemble. Il n'admet pas que l'activité de la nutrition pendant la période d'excitation puisse expliquer l'accroissement rapide et considérable du poids du corps qu'on observe alors. Le mouvement que se donnent les malades, leur agitation incessante, l'absence de sommeil, compensent et au delà le surplus de l'alimentation et les circulaires devraient maigrir tout aussi bien que les simples maniaques. Ce n'est pas même une simple hypernutrition que l'on observe alors, pendant tout le temps de leur excitation les malades semblent rajeunis de dix à vingt ans, les rides s'effacent, le teint s'éclaircit, les yeux prennent plus d'éclat, la peau devient plus souple, humide et ferme comme dans la jeunesse, les cheveux eux-mêmes cessent de grisonner et repoussent, les règles reparaissent, toutes les fonctions se font mieux. Tout cela ne peut s'impliquer que par une influence nerveuse. Le système tout entier est tendu une octave plus haut. Puis, quand vient la période mélancolique, l'amaigrissement est si prompt que l'insuffisance de l'alimentation ne suffit pas plus à l'expliquer, que son excès dans l'autre période à rendre compte de l'augmentation du poids du corps. De plus, toutes les fonctions naguère si actives languissent également ; en quelques jours le malade a vieilli, ses yeux sont ternes, sa peau sèche et ridée, ses cheveux grisonnent et tombent ; le système nerveux est manifestement une octave trop bas. Cependant la circulation seule ne paraît pas avoir changé sensiblement, le pouls est resté dans les deux phases faible

et fréquent. (*Rev. des jour. all. ann. méd. psy.*, t. XIV, p. 488, 1857.)

Ce tableau de la folie à double forme paraîtra quelque peu exagéré. Sans doute les fonctions des circulaires sont fort activées pendant l'excitation, ce qui indique bien une accélération et un accroissement des actions vaso-motrices, ces fonctions sont diminuées pendant l'autre période et l'on peut en inférer un amoindrissement du pouvoir vaso-moteur; mais ces changements m'ont toujours paru moins extrêmes que ne les fait le docteur Meyer et j'ai même cité plusieurs cas dans lesquels, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire il est vrai, les malades perdaient pendant l'une et l'autre période, conformément à la règle d'Esquirol, et ne se refaisaient véritablement que pendant l'intermittence. Le docteur Kärner, comme je l'ai déjà dit, a fait la même remarque. Il va toutefois plus loin que moi dans ce sens, puisqu'il admet que l'amaigrissement est d'autant plus grand et d'autant plus rapide que le stade de manie est plus violent et que la variation dans le poids du corps peut être exclusivement mise sur le plus ou moins d'excitation motrice. Cette opinion, telle qu'elle est formulée, ne me paraît plus reposer sur une interprétation rigoureuse des faits.

Il y a certainement des troubles trophiques très importants dans la folie à double forme, comme il y en a dans la manie et dans la mélancolie. De plus ces troubles ont quelque chose de spécial; puisqu'ils sont alternants comme les périodes de la folie et c'est peut-être là le caractère le plus saillant. Un mélancolique qui guérit, engraisse assez ordinairement, s'il a beaucoup maigri pendant sa maladie. Un circulaire qui passe de la période mélancolique à celle d'agitation en fait autant; le mouvement commencé vers la fin de la phase dépressive se continue au commencement de la phase opposée, et si les deux phases se suivent d'assez près, il n'est bien accentué que lorsque vient la seconde. Le malade cesse ordinairement d'engraisser après une ou deux semaines;

plus tôt même si l'agitation est très grande. Grâce peut-être à une abondante alimentation, il reste à peu près stationnaire pendant la durée de la crise. Cependant si elle est trop vive, si elle se prolonge trop, si surtout le malade cesse de beaucoup manger, comme cela arrive quelquefois, l'amaigrissement ne tarde point à survenir pour ne cesser que vers la fin de la crise, alors que le malade mangera mieux et marchera vers l'intermittence. Si, au contraire, la phase maniaque se termine sans transition par l'état mélancolique et que le malade continue de se mal nourrir, l'amaigrissement persiste et augmente encore quelquefois. Mais il peut aussi diminuer parce que le mélancolique reste tranquille, ne s'agite pas, et fait moins de dépenses de forces, partant éprouve moins de pertes que le maniaque.

La trophicité est tantôt exagérée et tantôt amoindrie dans les folies circulaires ; elle suit en cela les oscillations des autres fonctions et ces oscillations sont bien assurément sous l'influence nerveuse. Mais quand elles ont lieu elles réagissent aussi sur l'innervation et le cercle vicieux se trouve refermé. L'excès ou le défaut d'incitation nerveuse augmente ou diminue la trophicité, son excès ou son défaut augmente ou diminue l'excitation nerveuse. Quant aux effets produits sur l'organisme dont le poids croît ou décroît assez rapidement, je viens, je crois, d'en indiquer le véritable mécanisme. Ils sont toujours plus ou moins en rapport avec la quantité de nourriture ingérée et avec les déperditions plus ou moins grandes que fait ce malade, avec la dépense qu'il fait de ses forces. Ces changements de poids sont fort remarquables chez les circulaires. Mais ils n'ont rien à voir avec la nature de la folie, ils s'expliquent physiologiquement comme s'explique l'amaigrissement des maniaques et des mélancoliques simples, comme s'explique l'embonpoint qui lui succède d'ordinaire quand l'état normal tend à se rétablir, ou bien quand la maladie passe à l'état chronique et que ses exacerbations ne sont plus aussi vives. J'admets avec le docteur Meyer une

tropho-névrose chez les circulaires, mais je crois qu'il en **existe** une aussi chez les maniaques simples et chez les **mélancoliques** simples. Je ne vois pas comment cette tropho-névrose peut expliquer la succession régulière de la manie et de la mélancolie dans les folies à double forme.

Un autre médecin allemand du même nom, Erlen Meyer, a émis dans un travail publié en 1872 (*An. méd. phy. juillet 1874*), quelques idées originales sur la nature de la mélancolie et de la manie dont l'exposé doit trouver place ici. C'est dans les lésions de la sensibilité des nerfs sympathiques qu'il a cherché les bases d'une distinction physiologique entre ces deux maladies, et c'est sur l'action paralysante des nerfs de Setschenow qu'il a fondé sa théorie. Ces centres, que ce dernier a cru trouver dans les lobes frontaux et auxquels il a donné le nom de centres d'empêchement ou de pondération, sont excités par les nerfs sympathiques sensibles qui cheminent avec le système vasculo-moteur et renvoient l'excitation qu'ils ont reçue par les faisceaux antérieurs et latéraux de la moelle qui sont des centres de réflexion. Il se passe là un phénomène inconscient, mais qui n'est pas pour cela sans action sur l'intelligence. Si les nerfs sympathiques sont irrités, s'ils sont dans un état d'hypéresthésie; les centres de Setschenow entrent en activité, ils arrêtent les phénomènes réflexes, il y a dépression générale; les impressions deviennent douloureuses, les artères cérébrales se contractent, d'où l'anémie du cerveau et comme résultat, lenteur de la pensée, suspension de l'influence nerveuse et en dernier ressort mélancolie. Dans le cas contraire, c'est-à-dire s'il y a anesthésie des fibres sympathiques, les centres d'empêchement ne fonctionnent pas, d'où résulte le relâchement des vaisseaux et par suite une hyperémie cérébrale. Sous son influence la pensée devient plus active, les conceptions plus rapides sont tumultueuses, se heurtent, il y a incohérence; toutes les fonctions de l'économie sont excitées, il y a manie. — Ainsi pour le médecin allemand la manie et la mélancolie

seraient causées et différenciées par deux états opposés de la sensibilité des nerfs sympathiques, et celle-ci serait dès lors affectée en sens inverse de la sensibilité cérébro-spinale. La dose de la sensibilité resterait dans les deux cas à peu près invariable, mais elle se partagerait en deux parts, qui agissant séparément l'une et l'autre, donneraient lieu à des effets antagonistes. La sensibilité pourrait dès lors être comparée au fluide électrique et se dédoubler comme lui en deux courants qui se repoussent. A l'état neutre correspondrait le jeu régulier de l'innervation. Comme corollaire ne peut-on pas admettre que la folie circulaire, qui est à la fois la manie et la mélancolie se succédant dans un ordre régulier, est le résultat de circonstances qui font aussi se succéder l'anesthésie et l'hypéresthésie des filets sympathiques.

Cette théorie, qui ramènerait les deux formes principales de la folie à un phénomène de sensibilité, paraît assez simple et se déduit aisément du travail précité. Par malheur rien n'est encore moins démontré que l'existence des nerfs paralysants ou suspensifs. On peut du reste se passer à la rigueur de cette démonstration, car les effets qu'on attribue à ces nerfs peuvent s'expliquer par de simples actions réflexes. « Les filets sympathiques vaso-moteurs, dit M. Bédard dans sa physiologie, paraissent être mis fréquemment dans une sorte d'état passif, par les impressions qui ont pour théâtre non seulement les diverses parties de l'enveloppe sensible externe mais encore par toutes les impressions senties ou non senties qui ont lieu dans les divers points des surfaces tégumentaires internes (muqueuses et séreuses). » Quelle que soit celle des opinions à laquelle on se rallie, toujours est-il que la sensibilité peut être jusqu'à un certain point considérée comme ayant une influence directe sur les lésions fonctionnelles qui déterminent les formes dépressives ou expansives de l'aliénation mentale, que ses désordres généraux peuvent en être regardés comme l'origine, ce qui ne contredit en rien du reste que des désordres partiels et plus accentués viennent

comme résultat des troubles déjà produits s'ajouter aux premiers.

La folie à double forme devient dans cette hypothèse le résultat du remplacement plus ou moins brusque d'un état anesthésique par un état hyperesthésique ou réciproquement. Prompte, cette transition ne laisserait pour ainsi dire pas d'intervalle entre les deux stades de la maladie (folie alterne) ; plus lente, il y aurait entre eux un intervalle à peu près lucide correspondant au moment d'équilibre de la sensibilité, intervalle décrit par Falret et admis par la plupart des médecins (folie circulaire proprement dite). Enfin cet intervalle pouvant, comme le veut M. Baillarger, ne s'établir qu'après la révolution complète des deux stades, ce serait alors seulement que le malade éprouverait un repos plus prolongé (folie à double forme), pendant la durée duquel l'état de la sensibilité étant à peu près normal, il jouirait de la presque intégrité de ses facultés morales et intellectuelles.

On peut choisir entre ces diverses explications du mécanisme de la manie et de la mélancolie, elles aboutissent toutes à rattacher ces deux états morbides à une même lésion, ainsi que je l'ai fait tout d'abord, mais sans me préoccuper de la cause qui ne peut être qu'hypothétique. C'est en dernier lieu à une modification dans la circulation cérébrale qu'il faut arriver. A l'anémie cérébrale correspond la mélancolie, à l'hyperémie cérébrale modérée correspond la manie, puis ainsi que je l'ai démontré, la mélancolie peut aussi résulter d'une hyperémie trop forte, car elle détermine alors un véritable état congestif qui anéantit plus ou moins les fonctions cérébrales. La transformation des deux maladies l'une dans l'autre, qui n'est autre chose que le passage de l'état dépressif à l'état expansif, s'explique aisément ; elle est à peu près nécessaire chaque fois qu'il se fait un écart suffisant dans le rythme normal de la circulation cérébrale. Il ne reste plus maintenant qu'à tenter de préciser un peu

les conditions qui peuvent chez les aliénés favoriser ces transitions et les rendre régulières.

Les folies circulaires, bien que formant un type clinique défini, ne diffèrent point au fond de celles où l'on observe des exacerbations irrégulières du délire expansif ou dépressif. Elles ne se distinguent en réalité de ces cas, si communs qu'ils font presque la règle, que par une alternance plus régulière, tandis que dans la manie et la lypémanie, il y a le plus souvent plusieurs accès de suite de la même forme de délire, séparés seulement par une rémission plus ou moins complète et sans qu'aucun ordre préside à leur retour. On sait que la manie éclate rarement d'emblée, qu'elle est même presque toujours précédée d'un état dépressif plus ou moins marqué, état qui doit très probablement tenir à l'hypérémie des méninges qui exerce toujours sur les cellules corticales une certaine pression à laquelle le cerveau ne tarde pas à s'habituer, mais qui l'étonne d'abord. Quand elle guérit, quelque chose d'inverse se produit. On voit sans aucun doute des maniaques recouvrer presque soudainement tout leur calme, toute leur raison, mais ces cas sont les plus rares. D'ordinaire l'agitation cesse peu à peu, l'intelligence revient progressivement, et au cours de la convalescence il y a encore des exacerbations qui sont moins vives, plus courtes et plus éloignées, jusqu'à ce que la guérison soit devenue stable. Les choses se passent de même mais en sens contraire dans la mélancolie ; la dépression ne cesse que rarement tout à coup, elle s'en va progressivement et il y a dans sa retraite des temps d'arrêt et même des retours. Si le malade est atteint de folie circulaire, l'apaisement maniaque se fait d'abord comme si la guérison devait avoir lieu ; il est même quelquefois un instant où l'on y peut croire. Mais le travail régressif qui modère l'excitation se continue quand elle est tombée et dépasse bientôt la limite normale ; la lypémanie franche survient alors. Celle-ci cède à son tour, la dépression s'efface et l'excitation maniaque reparait. S'il était

toujours possible d'arrêter à temps la marche ascendante ou descendante des troubles nerveux, ou ce qui reviendrait au même de mesurer exactement au cerveau la quantité et la qualité du sang qu'il doit recevoir pour fonctionner normalement, la transition d'un extrême à l'autre ne se ferait pas, il n'y aurait point de folie circulaire, la guérison serait toujours obtenue. C'est en réalité ce qui se passe quand elle survient. Il est d'autant plus important de surveiller la convalescence des maniaques et des lypémaniques pour éviter le passage de l'une des formes à l'autre que si ce passage a lieu une première fois, il aura tendance à se reproduire. L'habitude s'en prend alors, et il ne manque pas de faits de folies simples qui en se répétant se sont insensiblement transformés en folies circulaires. Chaque rechute diminue les chances de guérison, car elle fortifie l'habitude.

Quelques lignes encore pour résumer ce long paragraphe.

Les folies circulaires participent de la manie et de la mélancolie, ces trois affections doivent reconnaître une même cause, ou tout au moins les alternatives de dépression et d'excitation se font suivant un mécanisme analogue à celui qui produit les états maniaque et mélancolique. L'hypérémie et l'anémie cérébrales, qu'elles relèvent de la quantité ou de la qualité du sang, peuvent expliquer ces alternatives mieux que toute autre hypothèse; c'est par des considérations fondées sur les modifications que subit la circulation cérébrale qu'on peut le plus physiologiquement expliquer la transition des deux états dépressif et expansif. Le travail par lequel s'opère la guérison d'un accès de manie ou de mélancolie dépasse toujours plus ou moins la mesure, il en peut résulter un état opposé à celui qui existait. L'habitude favorise cette transition d'un état dans l'autre.

II. ANATOMIE PATHOLOGIQUE

L'anatomie pathologique de la folie à double forme n'existe pas. Elle n'est pas plus faite que celle de ses deux facteurs la manie et la mélancolie. Ce n'est pas dire qu'on ne trouve point de lésions dans le cerveau des malades qui meurent atteints de folie à double forme, mais que ces lésions, quand elles existent, n'ont rien de spécial à ce genre de folie. A part de très rares exceptions, chaque fois qu'un aliéné succombe promptement on ne trouve rien dans son cerveau, mais il n'en est plus ainsi quand la maladie s'est prolongée. Il est fort rare alors qu'on ne rencontre pas du côté des enveloppes surtout, et quelquefois même dans la pulpe cérébrale, certaines altérations presque toujours plus étendues en surface qu'en profondeur, qui indiquent qu'un travail congestif ou irritatif s'est fait lentement. On trouve assez souvent des traces d'anciennes congestions cérébrales ou d'inflammation chronique des méninges. Celles-ci sont plus ou moins épaissies, plus ou moins injectées, d'autres fois elles paraissent plutôt exsangues. Le liquide sous-arachnoïdien peut être diminué ou bien augmenté. Il en résulte un état de sécheresse de la membrane et du cerveau dans le premier cas ; dans le second, qui est le plus fréquent, l'arachnoïde est tuméfiée, molle, infiltrée, il en est de même de la couche corticale. Ces altérations peuvent être plus ou moins étendues, elles donnent lieu à la formation d'efflorescences, de plaques laiteuses, opalines, qui sont des fausses membranes à divers degrés de développement ; ces fausses membranes adhèrent quelquefois à la substance corticale, qui peut être elle-même indurée ou ramollie...

Ce ne sont donc pas les lésions pathologiques qui manquent, mais ces lésions à peu près également communes à tous les genres de folie chronique, sont restées jusqu'à nos jours sans signification pour caractériser l'un de ces genres, si ce n'est celles

qui sont spéciales à la paralysie générale. La constance de ces lésions chez la plupart des vieux aliénés et leur uniformité même, quelle que soit la forme de la folie, indiquent assez qu'elles sont consécutives et non point primitives, qu'elles sont dues à la persistance ou à la répétition d'un état sub-inflammatoire ou congestif qui les détermine à la longue. On en rencontre assez souvent chez le même sujet, qui remontent à des époques différentes et qu'il est quelquefois possible de rapprocher de certains symptômes éprouvés par le malade aux phases diverses de sa maladie; il est même en général assez facile de distinguer celles qui sont récentes et souvent encore en voie de formation de celles qui plus anciennes sont devenues stationnaires, ou sont entrées dans la période de résolution. Chez les maniaques, aussi bien que chez les mélancoliques, il y a au plus fort de leur accès une hyperémie congestive ou inflammatoire modérée, mais d'autant plus active pourtant que l'accès est plus violent; quand celui-ci cesse, c'est que l'hyperémie diminue ou cesse tout à fait. Mais quand cet état congestif se répète souvent, il ne disparaît point sans laisser de traces, et telle est le plus ordinairement l'origine des lésions assez multiples que l'on constate chez les aliénés. Si maintenant on se rappelle cette judicieuse réflexion de Lallemand : « que les symptômes de l'inflammation du cerveau ne peuvent être rapportés qu'à deux états opposés, celui de spasme ou d'irritation, et celui de paralysie ou d'affaissement (*Lett. sur l'enc.*, t. II, p. 242), on concevra mieux comment une même lésion peut amener des symptômes opposés, comment elle peut déterminer la manie chez l'une, et la mélancolie chez un autre, comment enfin ces deux états peuvent se succéder chez le même malade soit sans intermittence, soit avec intermittence. Ce sont là des faits sur lesquels j'ai déjà appelé l'attention dans un autre travail (*Cong. inter. de méd. ment. à Paris*, 1878, p. 144), et sur lesquels je ne dois pas insister dans celui-ci plus longtemps.

A côté des grosses lésions dont je viens de parler, il en est

aussi de plus délicates, de moins palpables qui tiennent aux réactions chimiques et vitales qui se passent incessamment au sein de nos tissus, modifications mal connues, mais qui n'en sont pas moins réelles, et dont les effets sont d'autant plus marqués que les tissus sont plus délicats, plus excitables, chargés de fonctions plus importantes, plus élevées. Or le tissu nerveux prime à cet égard tous les autres. On ne sait encore rien de son mode de fonctionnement, cependant on sait qu'il reçoit beaucoup de sang, que son réseau vasculaire est très riche, et que les éléments nerveux sont influencés non seulement par la quantité de sang qu'ils reçoivent mais aussi par les qualités de ce sang. On sait que le travail cérébral et le travail intellectuel surtout, donnent lieu à une dépense matérielle. Les expériences de M. Byasson ont démontré que ce travail augmentait notablement la quantité d'urée dans les usines; celles de M. Lombard, que la température des masses encéphaliques s'élevait alors, et M. Auguste Voisin vient plus récemment encore de reconnaître que dans les états aigus de la folie, il y avait toujours une hyperthermie localisée du cerveau, se rapportant à un état fluxionnaire des parties correspondantes de cet organe. Enfin M. Gallopain vient aussi de faire des recherches qui tendent à établir que dans la manie, aussi bien que dans la mélancolie, il y avait toujours un certain degré d'anémie caractérisé, tantôt par une diminution des globules rouges, tantôt par une augmentation des globules blancs, les premiers restant en proportion à peu près normales; tantôt enfin par une hypoglobulie rouge et par l'accroissement numérique des leucocytes tout à la fois.

X. DIAGNOSTIC

L'étude du diagnostic comporte celui de la folie à double forme et celui de ses diverses variétés.

La caractéristique commune de toutes les folies à double forme, est l'alternative régulière des deux périodes de dépression et d'excitation. Les maniaques peuvent être momentanément déprimés, les mélancoliques peuvent être momentanément excités, sans qu'il y ait pour cela folie à double forme. La manie et la mélancolie peuvent aussi se transformer l'une dans l'autre, sans que cette transformation constitue un accès circulaire... « Dans toutes les aliénations mentales, dit Falret, il y a des rémissions plus ou moins notables et des paroxysmes plus ou moins intenses. Le fait de l'intermittence dans les maladies mentales est également connu... » Les folies rémittentes et intermittentes doivent donc être séparées des folies circulaires; il ajoute « que dans la manie on observe quelquefois des états mélancoliques plus ou moins prononcés et plus ou moins durables qui n'en font pas partie... que dans l'aliénation partielle on constate aussi parfois des paroxysmes maniaques, qu'il est même une mélancolie anxieuse fort remarquable par le besoin incessant du mouvement et une agitation extérieure, qui fait le désespoir des malades, et ne leur permet de se fixer sur rien, état qui peut arriver et arrive quelquefois jusqu'à l'agitation maniaque. » (*Bul. méd.*, 1854.) On sait d'ailleurs qu'un accès de manie est presque toujours précédé et suivi d'une légère phase lypémanique. Griesenger a surtout appelé l'attention sur la dépression générale qui précède l'éclosion de l'accès de manie, quant à la dépression qui le termine, elle est connue depuis longtemps, et attribuée par tout le monde à la fatigue, à l'épuisement nerveux qui suit l'agitation maniaque. Rien de pareil dans les folies à double forme, qui n'existent qu'autant que la dépression et l'excitation se succèdent régulièrement, de telle sorte qu'il devienne possible d'affirmer en voyant le malade à un moment donné, ce qu'il sera dans un autre moment.

M. Baillarger, qu'il faut à chaque instant citer quand on parle de la folie à double forme, car son substantiel mémoire

A touché à tous les points de la question, dit « qu'à l'avenir on devra surtout rechercher les éléments cliniques qui permettraient, lorsqu'il s'agit d'un premier accès, d'en reconnaître la nature dès la première période. Peut-être alors serait-il possible de prévenir, dans quelques cas, le développement de la seconde phase de la maladie. » Nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui qu'à l'époque où M. Baillarger traçait ces lignes. Le diagnostic du premier accès peut être quelquefois soupçonné, mais il ne peut être régulièrement établi.

En effet, si les deux périodes de l'accès sont assez distantes l'une de l'autre, et séparées par un intervalle demi-lucide ainsi que cela se voit souvent, le malade n'est suivi par son médecin que pendant la première période de l'accès; la convalescence paraît s'établir, le malade quitte l'asile et quelque temps après se manifeste la seconde période. M. Baillarger avoue franchement s'être trompé deux fois dans ce cas, et pense que des erreurs semblables ont assez souvent lieu. — Si les deux périodes au contraire se succèdent sans intervalle appréciable, il peut n'y avoir alors qu'une simple transformation de la manie en mélancolie ou réciproquement; la seconde affection servant de crise à la première. Tels sont les cas dont parle Pinel, quand il dit que l'idiotisme (lisez démence aiguë ou mélancolie avec stupeur), guérit quelquefois par un accès de manie. Il se peut aussi que la dépression, si elle succède à la manie, ne soit que cette période d'affaissement nerveux qui suit une trop grande excitation; si elle l'a précédée, elle n'aura souvent été que la période prodromique de la manie.

Le diagnostic d'un premier accès de folie à double forme, qui se manifeste brusquement en pleine santé, ou qui survient au cours d'une autre espèce de folie, ne peut donc être bien rigoureusement fait. On pourra craindre cet accès quand il y aura certains symptômes plus exclusivement propres à ce genre de folie, quand les malades seront malicieux, querelleurs, suffisants, entreprenants, quand ils seront méga-

lomanes ou bien dypsomanes, ou bien encore kleptomanes, quand ils auront des impulsions fréquentes, du penchant à l'érotisme; quand ils auront des hallucinations sensoriales ou de la sensibilité générale, quand en un mot le délire des actes prédominera de beaucoup sur le délire intellectuel, qui peut même manquer tout à fait, mais qui reste toujours assez faible, surtout au début. Si c'est pendant la période de dépression qu'on observe le malade, l'attention pourra être éveillée par la présence des signes qui caractérisent la mélancolie sans délire, par l'inertie, par l'incapacité du malade susceptible encore de comprendre, de raisonner quand la tristesse ne va pas jusqu'à la stupeur, mais qui ne peut plus agir. Dans les cas graves, on constate encore des hallucinations terrifiantes, un sentiment d'angoisse extrême, des craintes mal définies, des idées vagues de persécution, la peur de la mort, du poison, etc., et en même temps des idées de suicide.

Le diagnostic devient toutefois moins incertain, quand on peut s'éclairer sur les antécédents du malade. S'il est un héréditaire, la présomption deviendra plus grande; s'il est de plus signalé comme ayant des inégalités de caractère depuis un certain temps, comme étant sujet à des alternatives de gaieté et de tristesse, de paresse et d'activité, de colère et de calme, d'une ombrageuse susceptibilité et d'une grande indifférence, cette présomption deviendra très grande. Il en sera de même à plus forte raison, si le malade est connu pour se livrer par moments à des actes fantasques, excentriques sans être pour cela cependant tout à fait déraisonnables. Ainsi donc, ce sera surtout sur les antécédents qu'on devra s'appuyer pour éclairer le diagnostic qu'il sera bien difficile d'établir, si on ne les connaît que d'une manière insuffisante. Au second accès les difficultés seront moindres; il y aura pourtant encore bien des chances d'erreur, s'il est assez distant du premier. Presque toutes les observations que j'ai citées antérieures à 1872, et relatant des cas dans lesquels

les accès revenaient à long terme, ont donné lieu à une erreur de diagnostic, parce que les malades n'étant le plus souvent internés que pendant l'une des deux périodes de l'accès, le médecin ne pouvait guère établir que le diagnostic de cette période. Ce n'est qu'en reconstruisant les observations dans tous leurs détails que j'ai pu reconnaître la nature de la maladie. J'ai plusieurs fois commis la même méprise et par les mêmes causes, et j'aurais certainement pu grossir le nombre de mes observations, si je n'avais tenu à ne présenter que celles dans lesquelles l'alternative des phénomènes était bien manifeste et dont le diagnostic ne m'a pas paru douteux.

Quand la maladie dure depuis longtemps, ou quand les accès se reproduisent à des époques assez rapprochées pour que le médecin puisse en observer plusieurs consécutifs, le diagnostic devient presque toujours facile.

Il est assez généralement admis que le diagnostic différentiel de la folie à double forme et de la paralysie générale, présente parfois certaines difficultés. Cela doit être, puisque la folie à double forme peut compliquer la paralysie générale. Au début, la période d'excitation de cette dernière maladie ressemble en effet beaucoup à celle d'un accès circulaire. Il y a dans les deux cas des idées de grandeurs incohérentes, une activité désordonnée, souvent du délire génésiaque, puis quand cette grande excitation tombe, elle fait place à une prostration plus ou moins grande. J'ai, comme tous les médecins, observé ces deux phases de la paralysie générale, mais je n'ai point trouvé de cas dans lesquels le diagnostic m'ait paru incertain. Les troubles de la motilité, l'embarras de la parole, presque toujours l'inégalité de la dilatation des pupilles, mais surtout l'incohérence plus grande du délire, l'affaiblissement progressif de l'intelligence, ne m'ont point permis jusqu'ici d'hésiter sur le diagnostic.

J'ai rapporté trois faits d'épilepsie avec alternatives de dépression et d'excitation, constituant de véritables accès circulaires. Le premier de ces faits reste douteux, puisque je n

point constaté d'attaque épileptique, mais il n'en est plus de même des deux autres. Il n'y a point encore là de difficulté réelle du diagnostic. La maladie primitive et principale, c'est l'épilepsie dont on ne peut douter. L'accès à double forme n'est que surajouté. Dans un de mes faits il remplace quelquefois l'attaque et la maladie devient larvée; dans l'autre, l'excitation et la dépression existent toujours avec un état de mal. On conçoit que le diagnostic de l'épilepsie puisse être très difficile dans le cas où toutes les attaques manqueraient, ou cette affection serait complètement larvée. On pourrait alors prendre la complication pour la maladie principale. C'est peut-être ici le lieu de rappeler que Falret parlant de l'état mental des circulaires, compare leurs accès à une épilepsie psychique.

La folie à double forme, la folie circulaire, la folie alterne sont trois variétés d'une même espèce morbide. Leur diagnostic différentiel ne paraît pas avoir grand intérêt; mais il est toujours facile de l'établir, car il ne repose que sur la durée et la place des intermittences, circonstances qu'il est toujours aisé d'apprécier. J'ai déjà trop insisté sur ce point pour y revenir maintenant.

XI. PRONOSTIC

Tous les auteurs s'accordent à dire que le pronostic des folies à double forme est grave et que si ces maladies peuvent guérir après le premier ou le second accès, elles ne le font plus quand le cercle est bien établi. Nul ne s'est expliqué sur ce point plus catégoriquement que M. Falret en disant : « Chose remarquable, ces deux variétés de la manie et de la mélancolie qui, prises isolément, sont plus curables que les autres, présentent la gravité la plus grande lorsqu'elles se

trouvent réunies pour former la folie circulaire. » Il ajoute qu'il n'a jamais vu que des rémissions, qu'il n'a même jamais observé d'amélioration durable. Les appréciations ultérieures ne sont point venues modifier cette sévérité du pronostic. — Celui-ci est moins grave quand on l'applique aux accès. Dans la folie à double forme proprement dite, chaque accès guérit toujours, puisqu'il est séparé du suivant par un intervalle lucide qui peut durer fort longtemps, surtout au début de la maladie. Cependant, quand les accès se rapprochent, l'intervalle lucide est presque toujours moins complet et finit même par disparaître. L'appréciation exacte du moment où commence l'intervalle lucide et celle de sa valeur ont une grande importance, car c'est de cette appréciation que dépend le renvoi du malade ou son maintien à l'asile. Des erreurs assez fréquentes ont été commises et il n'est pas toujours facile de les éviter.

A quelque degré que se présente la folie à double forme sa curabilité n'augmente ni ne diminue. Sous ce rapport les cas légers n'offrent pas plus de chance que les cas graves. Il est des malades chez lesquels l'affection ne dépasse point, comme intensité de symptômes, ce qu'on a appelé le premier degré : ils sont tout aussi incurables que les autres. Les conditions les plus favorables pour la guérison se rencontrent quand le malade est à son premier accès, mais alors le diagnostic est fort incertain. Il se peut qu'on n'ait affaire qu'à un accès ordinaire de manie ou de lypémanie et comme l'a fait remarquer Marcé, la seconde période n'est alors jusqu'à un certain point que la réaction naturelle quoique exagérée de la première, car on voit souvent dans la convalescence de la manie de la tristesse, de l'abattement, de la courbature, et au contraire chez les mélancoliques qui vont guérir un entrain exagéré.

Les folies circulaires peuvent, quelle que soit leur variété, durer fort longtemps sans compromettre sérieusement les facultés intellectuelles qui se retrouvent presque à l'état nor-

mal pendant les intermittences. Cependant ces folies quand elles se prolongent assez, conduisent toujours à la démence. Cette terminaison est fatale comme pour les autres espèces de folies. Considéré sous ce point de vue, le pronostic est donc encore fort grave. Mais les folies circulaires ne menacent pas prochainement la vie des malades, dont la santé générale peut au contraire rester excellente d'une manière presque indéfinie. Si pendant la phase mélancolique, il arrive que la santé se détériore, que le malade s'affaiblisse à ce point de donner des inquiétudes sérieuses, on est à peu près certain que ces accidents ne sont que temporaires, que le malade se refera rapidement dès que cette phase sera terminée et je ne connais pas d'exemple de mort dans un accès. Il est au moins fort rare que les malades meurent de leur folie, presque tous succombent à une affection intercurrente. Sous ce rapport seul, le pronostic de la folie à double forme n'est pas grave, cette maladie ne met pas les jours en danger. Il faut cependant faire une réserve et se rappeler que pendant la période dépressive les idées de suicide sont assez fréquentes et qu'elles ont plusieurs fois été mises à exécution.

XII. ÉTIOLOGIE

Les causes de la folie à double forme sont prédisposantes ou occasionnelles.

Les premières offrent seules quelque intérêt. — A leur tête se place l'hérédité, tous les auteurs s'accordent à reconnaître l'influence de cette cause. MM. Falret, Baillarger, Marcé, A. Foville, Geoffroy, Morel, sont unanimes sur ce point, mais il est difficile de fournir des chiffres à l'appui de cette opinion, parce que dans la plupart des observations qui ont été publiées, on ne s'est point occupé de l'étiologie. J'ai

cherché à combler un peu cette omission et voici pour mes trente-quatre observations les résultats auxquels je suis arrivé.

L'hérédité a été constatée 14 fois sur 6 hommes et sur 8 femmes.

On a déclaré qu'elle était nulle 13 — 4 — 9 —

J'ai manqué de renseignements 7 — 3 — 4 —

TOTAUX..... 34 — 13 — 21 —

Ainsi la moitié de mes malades, sur lesquels j'ai eu des renseignements, étaient des héréditaires et quant à l'autre moitié j'ai tout lieu de croire qu'elle en contenait un certain nombre, car on sait combien il est souvent difficile d'obtenir sur ce point les aveux des familles. — Ces chiffres quoique faibles viennent donc confirmer cependant l'opinion générale. Je me borne maintenant à rappeler que selon M. A. Foville les fous à double forme appartiennent en grande majorité au premier groupe des héréditaires de Kraft-Ebing, c'est-à-dire à ceux chez lesquels la prédisposition reste latente jusqu'au jour où se fait l'explosion de la vésanie, qui ne présentent avant cette époque aucun trouble intellectuel, aucune anomalie mentale attribuable à l'influence morbide ou héréditaire. D'où il suit que la folie circulaire éclate plus souvent chez des personnes bien portantes et qui paraissent bien dotées sous le rapport de l'intelligence, que chez celles dont l'esprit paraît faible ou qui ont déjà présenté quelques troubles intellectuels passagers.

Le sexe féminin constitue une prédisposition à la folie à double forme. Falret sans préciser exactement, dit que dans son établissement de Vanves, il avait quatre circulaires femmes et un seul homme. — Il dit aussi que ces malades sont bien plus nombreux dans son service de la Salpêtrière que dans celui de Voisin à Bicêtre. Sur dix-neuf cas de folie à double forme relevés à Charenton par M. A. Foville, il y avait quatorze femmes et cinq hommes seulement. — Sur les trente-quatre cas pris dans mon service, en plusieurs années il est

vrai, et qui sont relatés dans ce travail, il y a treize hommes et vingt et une femmes. Enfin sur un total de cent quarante-un cas empruntés à divers auteurs et que j'ai relevé pour la rédaction de ce travail, j'ai trouvé cinquante-huit hommes et quatre-vingt-trois femmes. C'est un rapport de trois à cinq environ. La plus grande fréquence chez les femmes ne peut donc être mise hors de doute.

Le jeune âge paraît aussi favorable au développement de la folie circulaire qui a plusieurs fois été observée chez des jeunes gens de 18 à 20 ans. — Mais c'est de 20 à 30 ans qu'elle paraît avoir sa plus grande fréquence. Les cas où elle débute dans un âge avancé sont rares; ce n'est guère que chez les paralytiques généraux qu'on voit des accès circulaires survenir après 40 ans pour la première fois, mais ce ne sont pas là de véritables fous à double forme. Il est du reste presque toujours très difficile de préciser même approximativement l'âge auquel s'est montré le premier accès. Assez souvent la maladie est déjà de vieille date quand on se décide à séquestrer le malade et l'on sait que les prodromes sont insidieux, que la première période peut se prolonger longtemps et que les familles alors ne peuvent se décider à reconnaître la folie.

Il y a peu de chose à dire des causes occasionnelles qui sont les mêmes que celles de la folie en général et plus particulièrement que celles de la manie et de la mélancolie. Les émotions morales paraissent les plus efficaces. Ce sont elles du moins que j'ai le plus souvent eu occasion de signaler dans mes observations, soit comme cause de l'invasion, soit comme cause du retour des accès. Viennent ensuite les excès de tout genre, alcoolisme, excès vénériens, veilles prolongées, travaux excessifs, fatigues. On a noté aussi les coups sur la tête, les fièvres graves, les troubles de la menstruation, la grossesse, la syphilis, etc., on conçoit combien l'action de la plupart de ces causes est incertaine et qu'elle ne peut le plus souvent se faire sentir que s'il existe une prédispo-

sition qu'il est aussi, en dehors de celle que constitue l'hérédité, bien difficile d'apprécier.

La fréquence relative des folies circulaires comparée à celle des autres affections mentales ne peut guère être connue, par la raison que beaucoup de circulaires vivent dans le monde. Les plus malades seuls sont séquestrés et comme je l'ai fait observer plusieurs fois, ils sont très souvent classés comme maniaques ou comme lypémaniaques. Ce ne sont que les cas les plus tranchés et tout à fait incontestables qui reçoivent une autre dénomination, d'autant que tous les médecins n'admettent pas encore la folie circulaire. Quoi qu'il en soit, les fous à double forme ne font qu'une bien petite partie de la population des asiles. — Falret et Voisin n'en avaient que cinq dans leur maison de Vanves. M. A. Foville n'en a trouvé à Charenton que dix-neuf cas sur cinq cent cinquante-neuf malades. — M. Girard de Cailleux n'en signale qu'un cas sur les soixante-quinze malades de l'asile de Marsans. Je n'ai dans mon service, au moment où je trace ces lignes que treize cas sur quatre cent quatre-vingt-un malades, encore quatre de ces malades sont-ils des paralytiques généraux, ce qui donne une moyenne de trois pour cent au plus.

XIII. TRAITEMENT

Le traitement de la folie à double forme comporte trois indications principales. — Combattre l'accès, en prévenir le retour, prévenir le développement même de la folie chez les sujets qu'on peut supposer prédisposés à cette affection.

Le traitement de l'accès doit varier selon que le malade est dans l'une ou l'autre période. Il est celui de la manie ou de la lypémanie et ne présente en réalité aucune indication

ticulière à la double forme de la folie. — Il n'y a donc pas à d'insister sur la médication qu'il convient d'employer pendant l'accès, il suffit d'exposer très sommairement ces moyens.

Pendant la période d'excitation on aura surtout recours à bains tièdes plas ou moins prolongés; les affusions, douches mêmes pourront trouver leur emploi. L'action latente des bains sera soutenue par celle d'autres sédatifs. Au premier rang je place le chloral qui réussit presque toujours à procurer un calme momentané, mais il n'est pas toujours facile de le faire accepter aux malades. Il faut d'ordinaire une assez forte dose, 2 à 6 gr., en deux ou trois fois, de quart d'heure en quart d'heure. — L'opium à haute dose, car toutes doses il devient plutôt un excitant du système nerveux, donne aussi quelquefois de bons résultats. Dans les cas où l'agitation est très vive, je prescris volontiers 4 gr. de chloral associés à 2 et 3 gr. de laudanum. — Le bromure de potassium à la dose de 4 à 6 gr. est encore un moyen qui peut être utile soit seul, soit associé aux deux précédents. Mais il ne faut pas oublier que les maniaques circulaires gardent souvent une assez grande partie de leur intelligence et qu'il est bien plus difficile de leur faire accepter des médicaments qu'aux simples maniaques. On doit alors avoir recours à des injections hypodermiques de morphine, c'est souvent la seule manière possible d'agir. — On commence par tâter le malade en injectant 1 à 2 centigr.; selon l'effet obtenu on augmente progressivement et assez vite jusqu'à ce qu'on obtienne un peu de narcotisme et ce n'est guère qu'à cette condition qu'on a du calme. Quelquefois il y a des nausées même des vomissements; il en résulte un état demi-coma qu'il ne faut pas trop redouter mais qu'il faut se garder de pousser trop loin. L'émétique en lavage m'a parfois donné d'assez bons résultats, précisément parce qu'il a éliminé un état nauséux. Il a aussi cet avantage c'est qu'on peut le faire prendre dans de la tisane ou dans de

l'eau vinée sans que le malade s'en doute. — Il va de soi que quand les malades sont trop agités, quand ils frappent, quand ils brisent, on est obligé de recourir aux cellules d'isolement ou de les contenir par l'emploi de la camisole ou du manchon. En principe, je me sers peu des moyens de contention, mais je ne suis pas partisan du no-restreint absolu. Sans nier ses avantages, je préfère attacher un maniaque très agité, lui mettre une camisole ou des entraves, plutôt que de le voir se casser la tête contre les arbres ou contre les murs, frapper les autres malades, et lutter avec des infirmiers qui pour le maintenir risquent de le blesser ou d'être eux-mêmes blessés. Cette lutte désespérée d'un maniaque avec ses gardiens l'irrite bien autrement que ne le fait une camisole méthodiquement mise, la séquestration temporaire dans une cellule ou tout autre moyen analogue de contention. Ces moyens ont d'ailleurs sur les circulaires un avantage qu'ils n'ont que rarement sur les simples maniaques, en raison de la persistance plus grande de l'intelligence. Ils ont un effet moral. J'ai vu quelques malades se calmer quand on les menaçait de la camisole ou de la cellule. — L'isolement dans l'obscurité ne m'a pas paru donner plus de résultats que l'isolement simple. Je n'ai pu essayer l'isolement dans une lumière colorée, n'ayant point de chambre appropriée à cet usage.

Pendant la période de dépression on devra recourir aux stimulants de toute sorte, les bains sulfureux, les révulsifs (séton à la nuque ou cautères, vésicatoires, etc.). Il faudra surtout surveiller l'alimentation qui doit être suffisamment réparatrice et tonique. Si le malade refuse absolument de manger, il ne faudra pas attendre trop pour recourir à l'alimentation artificielle, celle-ci étant moins dangereuse quand l'affaissement n'est pas trop prononcé. Le massage, l'entraînement sont encore des moyens qu'il ne faut pas négliger. Au lieu de laisser les malades s'isoler dans un coin, on les oblige à prendre du mouvement, on les fait marcher, courir

même, en les conduisant par le bras. On essaye aussi de les occuper et pour cela on les attèle en quelque sorte avec d'autres malades qu'ils sont obligés de suivre pour exécuter un travail en commun.

Le traitement moral proprement dit, n'est applicable qu'à la fin de l'accès, alors que le malade devient capable de comprendre et qu'il sort de son inertie. Il peut hâter la convalescence, mais il a peu ou point d'action sur l'accès lui-même qui bien souvent du reste résiste à l'une et à l'autre de ses périodes à l'emploi des moyens les plus rationnels. — J'ai omis de dire que l'électricité m'a quelquefois réussi pendant la période d'inertie, surtout pour faire manger les malades. Ce moyen est plus inoffensif que la sonde œsophagienne.

La seconde indication thérapeutique, celle aussi qui s'applique spécialement à la folie à double forme est de prévenir le retour des accès. Mais les moyens dont on dispose sont encore plus limités et plus incertains que ceux qui s'appliquent au traitement de l'accès. Le sulfate de quinine est à peu près le seul médicament qui trouve ici son emploi, encore ne peut-il être utile que si les intermittences sont courtes et bien tranchées. La science a enregistré quelques faits de succès et de demi-succès, mais ils sont en bien petit nombre. — Le docteur Steinthal de Berlin a obtenu une guérison qui ne s'est pas démentie pendant douze ans. — M. Legrand du Saulle en a obtenu une autre chez une dame qui était mélancolique pendant six jours, maniaque pendant huit, qui avait ensuite une intermittence de onze jours. — M. Brierre de Boismont a échoué sur un malade qui depuis de longues années était régulièrement trois jours gai et trois jours triste. — Ces faits ont été trop souvent rapportés pour que je fasse plus ici que de les rappeler. J'ai aussi donné le sulfate de quinine à plusieurs de mes malades, mais sans résultat appréciable. Il est vrai que la régularité des périodes n'était point aussi grande que chez les malades précédents. Le fait de M. Le-

grand du Saulle est le seul concluant ; c'était une folie à double forme bien caractérisée, le sel de quinine fut donné pendant l'intermittence à la dose de 0,20 centigr. d'abord et élevé dans un mois à la dose de 2 gr. — Le fait de M. Brierre de Boismont était une folie alterne proprement dite, il n'y avait pas de période d'intermittence. Le médicament fut donné à la fin de la période de dépression quelques heures avant la transition, à la dose de 0,05 à 0,10 centigr. seulement, peut-être l'insuccès doit-il être attribué à cette faible dose, peut-être aussi la folie alterne est-elle plus résistante encore que la folie à double forme. — Nous manquons de détails sur le fait du médecin de Berlin, on sait seulement que ce fut l'écorce de quinquina qu'il employa et que l'usage en fut continué longtemps.

Après avoir échoué avec le sulfate de quinine, M. Brierre de Boismont a donné à son malade deux fois du haschisch, 30 grammes au début de la dépression qui dura deux jours au lieu de trois, puis 45 grammes au début de la période d'excitation qui cessa brusquement, et fut remplacée par la tristesse habituelle qui dura cette fois quatre jours. L'expérience ne fut pas continuée parce qu'il survint de légers accidents, il y aurait peut-être lieu de la reprendre.

Enfin on trouve cette phrase dans le traité des maladies mentales de Guislain (p. 343) : « Au rapport d'Engelhart, Smaltz a guéri par le stramonium une demoiselle alternativement atteinte de manie et de mélancolie. »

Le mémoire de M. Baillarger (*Bul.*, p. 351), apprend aussi que la saignée pratiquée pendant huit mois au milieu des époques menstruelles, eut un résultat heureux chez une malade qu'il traitait depuis trois ans par des médications variées ; la période de manie fut supprimée, mais la période de mélancolie continua de se reproduire comme un accès incomplet. Ce n'est donc là qu'un demi-succès.

Le traitement prophylactique se compose d'un ensemble de

moyens hygiéniques qui presque tous aussi peuvent avoir de
avantages pour prévenir le retour des accès. Il suffira de les
indiquer très succinctement. En premier lieu il ne faut jamais
oublier que la plupart des circulaires sont en même temps
des héréditaires, que les sujets prédisposés à ce genre de folie
présentent assez souvent un tempérament nerveux, et qu'en
leur qualité d'héréditaires, ils ont parfois une certaine prédis-
position aux poussées congestives vers le cerveau. Il ne faut
pas oublier non plus que les aspirants à la folie circulaire ont
assez souvent une intelligence vive, que dès leur enfance ils
présentent des inégalités de caractère qui les font passer
pour bizarres, que plusieurs ont de ces dispositions artistiques
ou littéraires, qui font les petits prodiges. On doit déduire de
là tout un système d'éducation physique et morale pour les
enfants, chez lesquels on peut craindre le développement de la
folie. Il faudra d'abord donner une nourrice, si c'est du côté
maternel qu'existe le vice héréditaire. Il faudra s'appliquer à
développer la constitution physique de l'enfant, le faire vivre
à la campagne, dans un milieu calme, lui éviter les veilles,
les travaux intellectuels excessifs, les impressions morales
vives. Chez l'adolescent on devra redoubler de précautions,
car c'est à l'âge où naissent les passions, que les influences
héréditaires se manifestent le plus aisément. On devra pour
les détourner s'ingénier à créer aux jeunes gens une vie
active, plutôt qu'une vie sédentaire. Une impression morale
vive, triste ou joyeuse, une préoccupation trop sérieuse, une
trop grande concentration de l'esprit, sont presque toujours
les causes occasionnelles d'un premier accès de folie, et même
du retour des accès ; ce n'est que plus tard et quand l'habitude
est acquise, qu'ils se reproduisent sans que l'une de ces
causes interviennent. Il sera donc toujours prudent d'y sous-
traire les prédisposés, et plus encore ceux qui ont été déjà
malades. Je n'insiste pas, ces quelques mots suffisent pour
indiquer dans quel sens on doit s'efforcer d'agir.

XIV. MÉDECINE LÉGALE

Pour traiter complètement ce chapitre, il faudrait écrire un long article qui serait à lui seul tout un travail. Le temps me manquerait et le plan que je me suis tracé ne comporte point ce genre de recherches. Je ne veux présenter ici que quelques considérations générales et sommaires pour avoir abordé toutes les questions qui se rattachent à mon sujet.

Le médecin légiste peut être appelé à apprécier la capacité d'un aliéné, au point de vue des actes de la vie civile, et au point de vue des actes délictueux ou criminels qu'il peut commettre. Le médecin d'asile peut être de plus appelé à se prononcer sur l'opportunité de maintenir ou de faire cesser la séquestration d'un aliéné. Ce sont ces trois points que je vais rapidement examiner en ce qui touche la folie à double forme.

Pendant la période d'excitation, le malade a souvent des tendances très marquées au vol, ses idées érotomanes peuvent le porter à commettre un attentat à la pudeur ou même un viol. Dans quelques cas rares, il y a eu incendie, homicide, ou tout au moins tentative. Pendant la période de dépression, il y a eu quelquefois suicide. Ces faits et autres analogues, peuvent donner lieu à une intervention médico-légale. Le plus souvent il n'y aura de difficultés sérieuse pour le médecin légiste, que si l'acte incriminé a été commis au début de l'accès, ou bien à sa fin, ou bien encore dans l'intervalle qui sépare les deux périodes de l'accès. En un mot dans ces moments de transition où il s'établit une sorte d'équilibre, où le malade ne déraisonne plus, sans posséder pour cela la plénitude de ses facultés. Les erreurs sont alors faciles, et pour les éviter il ne faudra rien moins qu'une connaissance exacte des antécédents du malade, beaucoup de tact médical, une étude approfondie du cas soumis à l'examen.

S'il est bien établi que l'inculpé soit atteint de folie à double forme, il y aura de fortes présomptions pour qu'il ne soit pas coupable, car au dire des meilleurs observateurs, l'état lucide n'est jamais complet entre les deux périodes d'un accès, et ne l'est même que bien rarement pendant la période d'intermittence. Si l'expert peut amener cette conviction dans l'esprit des juges, s'il peut affirmer que le prévenu, quelque sain d'esprit qu'il ait paru lors de la perpétration de l'acte qu'on lui reproche, est sujet à des alternatives de manie et de mélancolie, que dans quelques semaines, un peu plutôt ou un peu plus tard, il sera aux prises avec l'une ou l'autre de ces maladies, il est infiniment probable que le verdict de la justice sera rendu dans le sens indiqué par le médecin. Mais il ne suffira pas toujours d'établir l'existence de la folie ; il faudra aussi faire la part du degré de responsabilité de l'aliéné. Il est des troubles mentaux qui ôtent toute responsabilité, il en est qui sont seulement de nature à l'atténuer. Sans doute on est fou, ou bien on ne l'est pas ; mais on l'est plus ou moins, de même qu'on a la fièvre plus ou moins fort. Je ne saurais pour mon compte admettre la doctrine qui veut que la responsabilité d'un aliéné soit ou ne soit pas ; les responsabilités partielles ou limitées me semblent incontestables. Ces responsabilités sont fréquentes dans les folies circulaires, parce qu'il y a des intermittences plus ou moins lucides, plus ou moins longues pendant la durée desquelles, la responsabilité sans être peut-être jamais tout à fait complète, existe cependant plus ou moins. C'est donc à apprécier ce degré qui varie non seulement entre les divers aliénés, mais même chez le même aliéné, entre deux accès, que doit surtout s'appliquer le médecin expert, et ce sera presque toujours là le point le plus délicat de sa mission.

A côté des faits réputés délictueux ou criminels, il en est d'autres que commettent les aliénés, et plus particulièrement les fous circulaires, faits moins graves assurément, puisqu'ils n'intéressent pas aussi directement la sûreté des personnes ou

l'ordre social, mais qui sont pourtant fort regrettables au point de vue des intérêts bien compris de l'aliéné, ou de ceux de sa famille. Ces faits peuvent susciter de nombreux procès dans lesquels le médecin légiste est presque toujours appelé à intervenir. De ce nombre sont ces achats inconsidérés, ces dépenses absurdes, ces transactions ruineuses qui compromettent gravement la fortune du malade et l'avenir de sa famille. De ce nombre encore peuvent être des dispositions testamentaires faites au détriment d'héritiers légitimes, que sous l'influence de sa folie, le malade aurait pris en aversion. Dans ces cas assez communs d'ailleurs, où les actes d'un circulaire sont véritablement marqués au coin de la folie, quand on peut établir qu'il fait des projets fantastiques, que ses actes sont franchement extravagants, ou qu'il est tombé dans un état d'hébétude telle qu'il ne prend plus nul souci de ses affaires, la conviction de l'expert n'est pas longue à s'établir, et d'ordinaire il la fera passer assez facilement dans l'esprit des juges. Mais il n'en sera plus ainsi quand le malade sera un de ces fous raisonnants, dont les actes pris en eux-mêmes n'ont rien d'évidemment absurde, qui se borne à entreprendre dans ces périodes d'excitation des affaires excentriques, risquées, plus ou moins compromettantes, mal étudiées, et parfois aussi peut-être, plus ou moins honnêtes; qui prend en haine ses parents, ou ses amis les plus dévoués et qu'il aimait quelquefois le plus; qui s'applique alors à leur causer un détriment, soit en attaquant leur honorabilité, soit en prenant des dispositions contraires à leurs intérêts. Puis, qui pendant les périodes dépressives de la maladie néglige ses affaires, celles qui lui sont confiées et achève par son inertie involontaire, par son incapacité morbide, de consommer une ruine préparée pendant son exaltation. C'est dans ces circonstances que la plus grande perspicacité sera nécessaire au médecin légiste, non seulement pour affirmer la folie, mais encore et surtout, pour déterminer le degré de capacité civile du malade. La gravité des intérêts mis en jeu

peut être immense; de l'appréciation de l'expert peut dépendre la ruine d'une famille ou son honneur. Pourtant, il n'y a point de règles fixes à tracer; chaque cas particulier comporte un mode différent d'agir; il faut savoir saisir des nuances souvent bien délicates.

Il me reste à effleurer une dernière question qui peut être fort embarrassante pour le médecin d'un asile. A quelle époque convient-il de faire cesser la séquestration d'un fou à double forme? Il est évident qu'il n'y faut pas songer tant que le malade présente des signes manifestes de folie expansive ou dépressive; il est également certain qu'il ne faut pas trop se presser de provoquer la sortie, tant que l'intermittence ne paraît pas bien établie. Il me semble même que sans encourir aucune responsabilité, le médecin peut garder indéfiniment le malade dont les accès reviennent souvent. Chez ceux-là du reste, l'intermittence lucide n'est jamais bien franche. Mais il n'en saurait être de même quand le retour des accès n'a lieu qu'après plusieurs mois, un an et même plusieurs années. Dans ces cas très fréquents, car la moitié de mes observations leur appartiennent, le malade est déclaré guéri et sort de l'asile quand la période de rémission est bien établie; il en sort pour un temps, et plusieurs ont subi jusqu'à douze, quinze, vingt entrées et plus. Ces cas ne sont pas non plus ceux qui engagent le plus la responsabilité du médecin. Mais il en est d'autres où les malades à la fin d'une période d'excitation réclament vivement leur sortie. Ces malades qui ne font plus rien d'extravagant, et qui ont en apparence toute leur intelligence, aiguisée même par leur état d'excitation, écrivent aux autorités des lettres fort sensées, dans lesquelles ils font des dénonciations calomnieuses, mais parfaitement vraisemblables, qui peuvent causer au médecin de très grands ennuis. Il peut être accusé de prolonger arbitrairement une séquestration qui n'est plus nécessaire ou qui même ne l'a jamais été, soit dans l'intérêt d'un tiers, soit dans son propre intérêt. La malade de ma première observation est un type de ce

genre. M. Girard de Cailleux, alors qu'il était à l'asile d'Auxerre, eut aussi à subir les ennuis que lui suscita un malade qui se disait séquestré arbitrairement à la sollicitation de sa mère et d'autres personnes, qui voulaient s'emparer de ses biens (*An. méd. psy.* 1860). Sans doute le médecin parviendra toujours, en relatant les détails de la maladie, à éclairer l'opinion des magistrats, mais il n'en est pas moins vrai qu'il peut y avoir là pour lui la source de très grands désagréments.

J'ai eu longtemps une malade qui eut pu m'en créer de tels. Heureusement elle ne songea pas à réclamer. Cette dame, c'est celle qui fait le sujet de ma seconde observation, était depuis deux mois environ, dans une période intermédiaire, entre l'état normal et la dépression ; très légèrement abattue, elle ne déraisonnait pas, et n'avait plus d'autre manifestation morbide que l'idée bien arrêtée d'intenter une action judiciaire, pour obtenir une séparation de corps et de biens avec son mari qui, disait-elle, mange par son inconduite et sa mauvaise gestion la fortune de ses enfants ; il l'a battue, il l'a fait enfermer à l'asile, pour empêcher qu'elle ne le dénonçât, etc... Dès qu'elle sera libre, elle se retirera chez un oncle et plaidera. Ces sentiments n'étaient point ceux que cette dame avait avant sa maladie. Si je lui en faisais l'observation, elle répondait qu'elle avait été, il est vrai, trop longtemps dupe de son affection pour son mari et pour sa fille aînée, mais que tous les deux l'ont rendue malheureuse, qu'elle sait maintenant à quoi s'en tenir et que tout doit être fini entre eux. Elle faisait avec complaisance la longue énumération des défauts et des vices de ce mari qu'elle adorait, de la sécheresse du cœur de sa fille, de toutes ses imperfections morales. Tout cela était dit avec calme, avec suite, tout cela avait un air de véracité d'autant plus grande que le mari, sans être aussi coupable que le faisait sa femme, n'était peut-être pas absolument sans mériter quelques-uns des reproches qu'elle lui adressait. Pour moi, je suis convaincu que les sentiments de haine que cette dame affichait,

étaient le résultat d'une perversion affective, que son état normal n'était point complet et qu'on lui eût rendu le plus piètre des services en la faisant sortir trop tôt de l'asile, en ne la protégeant pas contre elle-même. Il n'en est pas moins vrai que si la pensée de réclamer lui fût alors venue à l'esprit, ou que sans cela même, si elle eût été interrogée par une personne peu compétente en matière d'aliénation, qui eût cru pouvoir juger de l'état mental réel par l'état apparent, la sortie d'office pouvait fort bien être prononcée. Un procès scandaleux pour une famille honorable eut probablement alors été intenté et j'aurais fort bien pu moi-même être inquiété pour avoir maintenu une séquestration, que je croyais pourtant utile de prolonger dans l'intérêt de la malade, comme dans celui du mari et des enfants.

XV. RÉSUMÉ, CONCLUSIONS

J'ai développé, dans cette étude, les propositions suivantes qui lui serviront à la fois de résumé et de conclusions.

1° Les dénominations de folie à double forme, folie circulaire, folie alterne s'appliquent à une même espèce morbide, dont elles peuvent désigner les variétés.

2° Cette espèce de folie est essentiellement caractérisée par la succession de deux états mentaux opposés, la dépression et l'excitation, quel que soit l'ordre de cette succession.

3° Connue en réalité de tous temps, cette sorte de folie est restée confondue avec la manie et la mélancolie qui sont ses deux facteurs, jusqu'au jour où MM. Baillarger et Falret père ont démontré que, ce qu'on avait considéré comme une transformation de la manie ou mélancolie et réciproquement, constituait une unité morbide distincte de ces deux maladies.

4° La succession des deux états mentaux qui donnent lieu à ce genre de folie, peut se faire de trois manières :

1° Ou ces deux états se suivent sans interruption bien appréciable et d'une manière presque indéfinie (folie alterne);

2° Ou bien ils sont séparés l'un de l'autre par un intervalle plus ou moins lucide et plus ou moins long (folie circulaire de Falret);

3° Ou bien enfin, il n'y a qu'un seul intervalle lucide qui survient après l'évolution d'un accès de folie, composé de deux périodes consécutives de dépression et d'excitation (folie à double forme de M. Baillarger).

5° Ces trois modes ne sont que des variétés d'une même espèce morbide, et tous les trois rentrent dans la folie à double forme, telle que l'a constituée M. Baillarger. On doit en effet admettre avec lui que l'intervalle lucide qui suit un accès complet est le seul véritable; et que celui qui, dans les folies circulaires sépare les deux périodes de l'accès, n'est qu'une fausse intermittence; quant aux folies alternes proprement dites, elles ne diffèrent des précédentes que parce que l'intermittence y est réduite à un temps très court, et qu'elle peut même disparaître tout à fait.

6° Le passage de l'une des périodes à l'autre, et celui de l'accès à l'intervalle lucide, se fait tantôt brusquement et tantôt lentement; ce dernier mode est de beaucoup le plus fréquent.

7° Lorsque la transition se fait lentement entre les deux périodes de l'accès, il existe par cela même un temps plus ou moins long, pendant lequel le malade ne paraît plus être ni déprimé, ni excité, semble revenu à son état presque normal; c'est ce qui a fait croire qu'il y avait alors un intervalle lucide entre les deux périodes. Mais il n'en est rien; le travail qui détermine le passage de l'une à l'autre (dépression ou excitation) est continu; il traverse l'état normal sans arrêter sa marche ascendante ou descendante, de sorte que l'état normal, si tant est qu'il puisse exister, n'est jamais qu'un moment dans cette transition.

8° Lorsque les deux périodes de l'accès ont terminé leur

évolution, il s'établit au contraire un état mental plus stable qui peut être l'état normal vrai, ou s'en rapprocher beaucoup. C'est donc alors seulement qu'a lieu la véritable intermittence.

9° La durée des accès est plus ou moins longue, et leur retour est plus ou moins fréquent.

10° La durée de chaque période de l'accès est aussi très variable, elle est assez rarement la même pour chacune d'elles.

11° Les accès à retour fréquent sont nécessairement à très courte période; on ne les observe guère que dans ce qu'on appelle le premier degré de la folie à double forme.

12° La durée de l'intervalle lucide est en général plus longue que chacune des périodes de l'accès; elle est assez souvent plus courte que la durée de ces deux périodes réunies. Dans les folies à double forme bien dessinée, l'intermittence qui sépare les accès est plus longue que la fausse intermittence qui sépare les périodes d'un même accès. Toutes deux au contraire diffèrent assez peu dans les folies circulaires; elles peuvent être très courtes et réduites presque à zéro dans les folies alternes.

13° Les folies à très courtes périodes sont assez rares et se rapprochent en général beaucoup du type alterne. Dans les types circulaires et surtout à double forme, il y a des intermittences lucides plus prolongées et plus complètes. Celles-ci peuvent durer de quelques jours à plusieurs années; quand elles sont longues, elles simulent une guérison.

14° L'intensité des deux périodes de l'accès n'est pas toujours égale; une excitation modérée peut suivre une très grande dépression et réciproquement une faible dépression peut alterner avec une très vive excitation. Dans la plupart des cas que j'ai observés, la phase d'excitation a été plus longue et plus marquée que la phase dépressive.

15° Au cours de l'une des périodes, surtout au cours de l'excitation, on observe quelquefois de courtes alternatives

de dépression et d'agitation plus grande, dont le retour est parfaitement régulier et qui sont comme autant de petits accès renfermés dans cette période. J'ai fait connaître quelques faits de ce genre, cette remarque n'avait pas encore été faite.

16° On peut admettre deux et même trois degrés dans l'intensité des symptômes que présentent les folies à double forme.

Au premier, il n'y a guère qu'un défaut d'équilibre dans les dispositions de l'esprit; bizarreries du caractère qui est en général enclin à la malice, à l'espièglerie; alternatives de suractivité, de gâté et d'apathie, de tristesse sans délire proprement dit. Ces malades peuvent le plus souvent rester dans le monde.

Au deuxième, il y a véritablement excitation maniaque et dépression mélancolique, mais il n'y a pas encore de conceptions délirantes bien accentuées. Les actes sont excentriques, absurdes souvent, les idées et les volitions exagérées, mais sans sortir encore de la limite rigoureuse du possible. Puis les malades tombent dans un état d'insouciance, d'inactivité, de torpeur même, qui fait contraste avec le précédent.

Au troisième, le délire des actes s'accroît et s'élève parfois jusqu'au paroxysme de celui de la manie. Il y a des conceptions délirantes presque toujours mégalomanes et érotiques, des hallucinations sensoriales et générales très vives. Il est souvent difficile de distinguer la période d'excitation d'un véritable accès de manie aiguë. Pendant la dépression, le malade est au contraire devenu profondément mélancolique, il peut descendre jusqu'à la stupeur complète, il a surtout des idées de persécution, des hallucinations terrifiantes, etc.

17° Ces trois degrés se fondent par des nuances insensibles, de plus la première période de l'accès peut être d'un degré et la seconde période d'un autre degré, de sorte qu'il est assez souvent difficile de maintenir cette division dans l'étude clinique. La maladie peut aussi débiter par l'un ou l'autre de ces trois degrés et y rester longtemps stationnaire,

elle peut même ne s'élever jamais au degré supérieur, mais elle ne rétrograde pas non plus ; je ne connais du moins aucun fait dans lequel cette régression ait eu lieu.

18° L'excitation peut être faible et rester telle tout le temps qu'elle dure, ou s'élever progressivement, ou tout d'un bond, au degré qu'elle doit atteindre. Elle peut ne différer en rien de celle de l'état maniaque le plus aigu.

19° La dépression peut aussi ne consister que dans un simple affaïssement des facultés ou descendre jusqu'à la stupeur. Elle arrive au degré qu'elle doit conserver insensiblement, ou presque tout d'un coup, le plus souvent en deux ou trois jours. Dans la plupart des cas que j'ai observés, la dépression est restée modérée eu égard à la violence de l'excitation qui la précédait ou qui la suivait.

20° L'état mental présente à chaque période une série de symptômes très nombreux que je ne saurais reproduire ici.

Il suffit de rappeler :

Pour ce qui concerne l'excitation : que le délire des actes prédomine presque toujours le délire intellectuel, ce qui rapproche beaucoup la folie à double forme de la folie raisonnante ou morale ; que comme dans celle-ci les hallucinations peuvent être vives et donner lieu à un véritable délire sensorial ; que les impulsions sont fréquentes et qu'elles peuvent être irrésistibles, ce qui n'empêche cependant pas toujours les malades de conserver une certaine conscience de ce qu'ils font, de sorte que leurs actes quelque incohérents qu'ils paraissent, reçoivent encore alors une certaine direction intentionnelle ; que cependant, dans certains cas, l'excitation des circulaires ne paraît différer en rien de celle des maniaques, dont elle présente assez indistinctement toutes les formes ; elle est gaie, incohérente avec prédominance de mouvement, elle peut s'élever jusqu'à la fureur ; très souvent aussi l'excitation se rapproche de celle qu'on observe dans certaines monomanies, chez les mégalomanes, chez les érotiques surtout, ainsi que chez les kleptomanes et chez les dyspsomanes.

Pour ce qui concerne la dépression : qu'il y a surtout tristesse, apathie générale, incapacité pour agir, mélancolie sans délire en un mot ; que dans des cas plus graves, on voit surgir les formes les plus variées du délire mélancolique, telle que l'hypocondrie, la panopobie ou mélancolie anxieuse et surtout les délires de persécution, qu'enfin la dépression peut descendre jusqu'à l'affaissement le plus complet, que les malades ne semblent plus avoir alors qu'une vie végétative.

21° L'état physique des malades diffère aussi presque toujours pendant chaque période.

Pendant l'excitation les fonctions sont toutes plus actives, les malades ont un air de santé florissante, ils semblent presque toujours rajeunis ; il y a surtout chez eux une hypernutrition qui les fait assez souvent engraisser beaucoup et rapidement, malgré leur grande dépense de force et d'activité. La règle d'Esquirol est renversée dans la plupart des cas, mais d'une façon moins absolue qu'on ne l'a dit, car quand la période d'agitation est très vive et qu'elle se prolonge plusieurs mois, les malades qui avaient d'abord engraisé demeurent stationnaires et finissent même par maigrir tout en continuant de manger beaucoup.

Le contraire s'observe pendant la dépression pour peu qu'elle se prolonge, toutes les fonctions ne tardent pas à se ralentir et surtout celles de nutrition. Il en résulte un rapide amaigrissement, les malades qui ne mangent plus qu'avec une extrême difficulté, perdent leurs forces et semblent vieillir.

22° Il s'en faut que pendant l'intermittence les malades reviennent toujours à leur état normal. Beaucoup restent un peu déprimés ou bien un peu excités, selon que l'intermittence se produit après l'une ou l'autre période. Pour un certain nombre de vieux circulaires l'état normal n'existe plus ; il est remplacé par un état intermédiaire entre la dépression qui se rapproche tantôt de l'une et tantôt de l'autre sans qu'un équilibre stable se puisse jamais établir.

23° L'intelligence reste aussi très souvent plus ou moins atteinte pendant l'intervalle lucide, la sûreté du jugement n'est plus la même, il y a tantôt plus d'impressionnabilité plus de mobilité, et tantôt plus de lenteur dans les conceptions.

24° La folie à double forme peut débiter d'emblée, mais plus souvent peut-être elle succède à une autre forme d'aliénation mentale, surtout à la manie ou à la mélancolie. Il semble en être ainsi du moins pour les cas qu'on observe dans les asiles. Ceux où elle se montre d'emblée sont peut-être les seuls qui devraient constituer cette espèce, car dans toutes les formes de la folie on peut observer des alternatives assez régulières de dépression et d'excitation ; c'est-à-dire que des accès à double forme peuvent se montrer comme complication de presque toutes les vésanies.

25° Ces alternatives sont bien connues surtout dans la paralysie générale dont on a admis une variété circulaire, à tort ce me semble.

26° On les rencontre aussi dans les folies impulsives, dans les monomanies, dans l'hystérie, dans l'idiotie même.

Je les ai aussi observées dans l'épilepsie avec tous les caractères propres à la folie à double forme. Ce sont là des complications, on ne peut admettre une variété circulaire de toutes les sortes de folies.

27° La folie à double forme dure presque toujours longtemps sans conduire à la démence, cependant l'intelligence s'affaiblit en général avec le nombre des rechutes, et la démence pour être plus tardive peut-être que dans les autres genres de folie, est cependant ici, comme toujours, une terminaison fatale quand les malades vieillissent assez.

Il est même certains cas dans lesquels la démence arrive vite ; tels sont ceux qu'on observe chez quelques héréditaires presque toujours jeunes encore quand ils sont atteints, qui non seulement n'ont point donné encore de signes de folie, mais qui semblent le plus heureusement doués sous

le rapport de l'intelligence. Ces jeunes gens qui appartiennent assez souvent à la catégorie des petits prodiges sont presque toujours d'un caractère impressionnable.

28° La folie à double forme peut aussi se terminer par la suppression de l'une de ses périodes qui survient spontanément ou par suite du traitement employé. Elle devient alors une folie simple, périodique ou continue suivant les circonstances. Cette terminaison paraît rare, bien que j'en ai recueilli quelques exemples.

29° La guérison est plus rare encore, si tant est qu'elle ait été jamais bien constatée. Les accès pouvant se reproduire à très longs termes, on conçoit combien il est difficile d'affirmer la guérison.

30° Bien que la folie à double forme puisse se combiner avec toutes les autres formes de l'aliénation mentale et se montrer comme une de leurs complications, elle n'en constitue pas moins une espèce clinique bien définie, qui a sa marche spéciale et ses symptômes propres, et qui par cela même doit avoir une place à part dans le cadre nosologique.

31° La folie à double forme a deux facteurs, la manie et la mélancolie ; elle emprunte donc à l'un et à l'autre sans pour cela se confondre avec eux. Sa nature est donc aussi la même que celle de ses deux facteurs.

Je crois avoir démontré qu'en effet les trois affections relevaient d'un même processus morbide. Ce processus relève d'une influence vaso-motrice, il est lié aux modifications que reçoit la circulation cérébrale et doit le plus souvent se traduire par une légère hyperémie. Celle-ci peut selon son intensité et selon les circonstances dans lesquelles elle agit, déterminer l'excitation ou la dépression des fonctions cérébrales et par suite la manie ou la mélancolie qui lui correspondent. L'un de ses états peut aisément succéder à l'autre, parce que le travail de régression par lequel l'hyperémie diminue, et partant grâce auquel la manie guérit, dépasse facilement la juste limite à laquelle il devrait s'arrê-

ter pour que l'état normal fût rétabli; réciproquement le travail contraire qui se fait quand la mélancolie guérit peut aussi dépasser sa juste mesure. Dès qu'une première fois l'excitation a succédé à la dépression, ou bien que la dépression a succédé à l'excitation, le fait a tendance à se reproduire lorsqu'il survient une rechute, l'habitude se prend alors et la folie à double forme se trouve ainsi constituée, elle prendra aussi, selon les circonstances, les types circulaire ou alterne.

Cette façon de concevoir la folie à double forme me paraît plus satisfaisante que la théorie du docteur Meyer; je ferai aussi remarquer qu'elle est parfaitement conforme à l'opinion de M. Baillarger sur les places qu'occupent la fausse intermittence et le véritable intervalle lucide.

32° Il résulte aussi de ce que les accès à double forme ont tendance à se reproduire par un effet de l'habitude, que les rechutes doivent être de plus en plus fréquentes à mesure que la maladie vieillit. C'est en effet ce que démontre assez souvent les faits. Les premiers accès, s'ils sont distants les uns des autres, finissent par se rapprocher à la longue et quelquefois à ce point que la folie du type à double forme ou circulaire passe au type alterne, l'intervalle lucide se trouvant de plus en plus raccourci finit par être supprimé.

33° L'anatomie pathologique de la folie circulaire est nulle, en ce sens que les lésions que l'on rencontre à l'autopsie, sont les mêmes, quand il y en a, que celles qu'on peut trouver dans tous les autres genres de folie, et qu'aucune d'elles ne peut rendre compte de la double forme. L'hypérémie dont il vient d'être question ne les peut déterminer qu'autant qu'elle est transitoire. L'hypérémie permanente, qu'on rencontre si souvent chez quelques vieux aliénés, ne peut donner lieu qu'à des effets de même sens et continus.

34° Le diagnostic, facile le plus souvent, peut présenter des difficultés dans certains cas, au début de la paralysie générale par exemple, le diagnostic d'un premier accès à double

forme est à peu près impossible, car la manie est assez souvent précédée d'un léger degré de mélancolie, et quand elle guérit elle peut être suivie d'un état semblable qui n'est alors que le collapsus plus ou moins exagéré qui succède à une grande excitation. Il peut se faire aussi que l'une des deux maladies serve de crise à l'autre.

Le diagnostic peut encore être difficile à porter quand les accès sont à longs retours ou à longues périodes séparées par une fausse intermittence prolongée, ainsi que dans tous les cas où le médecin n'assiste qu'à l'une des périodes de l'accès.

Le diagnostic différentiel des trois variétés double forme, circulaire et alterne, peut aussi présenter certaines difficultés.

35° Le pronostic est grave en ce sens que la folie à double forme guérit fort rarement. Le pronostic du premier degré a sous ce rapport tout autant de gravité que celui des degrés supérieurs. Les cas les plus heureux sont ceux où les accès restent longtemps sans augmenter ni d'intensité ni de fréquence.

36° La folie à double forme est une maladie très héréditaire. J'ai pu constater l'hérédité dans la moitié des cas sur lesquels j'ai eu des renseignements ; et j'ai lieu de croire que pour l'autre moitié ces renseignements n'ont pas toujours été bien exactement donnés.

37° Le sexe féminin constitue une prédisposition à la folie circulaire dans le rapport de 3 à 5 d'après mes recherches.

38° L'âge moyen est celui dans lequel la folie circulaire se déclare le plus souvent. On en a cependant cité quelques cas chez des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, mais tous héréditaires.

39° Assez souvent la folie circulaire reconnaît pour cause occasionnelle une impression morale vive, et c'est une impression de même nature qui détermine le retour des accès, surtout les premières fois, car plus tard les rechutes ont souvent lieu sans cause appréciable.

40° Dans les asiles la fréquence de la folie circulaire ne paraît pas dépasser le chiffre de 3 malades sur 100.

41° Le traitement est celui de chacune des deux périodes de l'accès, manie ou mélancolie. On a employé pour prévenir le retour des accès le sulfate de quinine à haute dose, le stramonium, les saignées répétées. Le premier moyen compte un succès, et le dernier un demi-succès. C'est peu encourageant. Le traitement préventif de la folie à double forme ne serait autre que celui de la folie en général. Il devrait être commencé dès le plus jeune âge chez les héréditaires et reposer sur l'hygiène moral et physique des jeunes gens.

42° Le médecin légiste peut être consulté sur le degré de responsabilité d'un fou à double forme, soit pendant l'une des périodes de l'accès, soit pendant l'intervalle lucide. Il peut être consulté aussi sur son degré de capacité civile. On ne peut formuler ici aucune conclusion ; l'opinion se basera sur les circonstances du fait particulier soumis à l'examen. Je crois seulement que l'existence bien constatée d'une folie à double forme le conduira le plus souvent à conclure à une responsabilité partielle ou à une capacité incomplète, même pendant la période lucide, car il est au moins fort rare que l'intelligence et la volonté aient alors récupéré toute leur vigueur.

Il ne me reste plus qu'à indiquer très sommairement les points que j'ai le plus étudiés, et que je crois avoir quelquefois élucidés.

1° J'ai reconnu que les folies dites à double forme, circulaires, alternes, appartiennent à une même espèce morbide dont elles ne sont que des variétés ;

2° J'ai étudié avec une attention particulière les symptômes de cette maladie, les modes de transition des deux périodes entre elles ou avec l'intervalle lucide, la valeur de ce dernier ;

3° J'ai examiné les rapports de la folie à double forme avec les autres maladies mentales et plus particulièrement avec la paralysie générale, l'épilepsie et la démence ;

4° J'ai cherché quelle devait être la nature de la folie à double forme ou plutôt quel en devait être le mécanisme, les causes premières ne pouvant jamais être connues. Après avoir examiné les théories proposées, j'ai été conduit à en édifier une autre basée sur les modifications que subit la circulation cérébrale et surtout celle des méninges sous une influence vaso-motrice ;

5° J'ai enfin résumé l'état de nos connaissances sur mon sujet ; je crois avoir précisé quelques points encore indécis et avoir ajouté quelquefois à ce qu'on avait.

NOTE

SUR

UN HÉRON AIGRETTE

DE PASSAGE A FRESNAY

Par M. Ed. GUÉRANGER, membre honoraire.

En 1836 j'ai publié la liste des oiseaux observés par moi aux environs du Mans pendant le cours de cette année; c'était mon début en ornithologie. Depuis cette époque, déjà reculée, mes remarques particulières jointes à celles des naturalistes du pays ont tellement enrichi cet inventaire, qui n'était alors que l'ébauche d'un commençant, que nous possédons aujourd'hui sur cette branche de l'histoire naturelle locale des documents à peu près complets. Il devient donc de plus en plus difficile de rencontrer du nouveau parmi les oiseaux qui vivent habituellement au milieu de nous, et même parmi ceux qui, périodiquement ou par cas fortuit, viennent se reposer sur notre territoire. C'est pour cela que je considère comme une bonne fortune à l'adresse des amateurs d'ornithologie, le passage accidentel du HÉRON AIGRETTE, oiseau qui n'avait pas encore été remarqué dans nos limites. C'est pour cela encore que je m'empresse de signaler ce fait à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, considérant avec raison cette compagnie savante comme le centre où doit arriver, et d'où doit se répandre toute observation de ce genre ayant pour effet d'augmenter nos richesses scientifiques.

Cet échassier, intéressant par lui-même et curieux pour notre contrée, où il s'égare si rarement, a été tué à Fresnay le 18 novembre 1882 et recueilli par les soins de notre honorable collègue M. A. Le Guicheux, qui me l'envoya le même jour pour être déposé au musée départemental, dont il ne tardera pas à enrichir les vitrines.

N'ayant eu jusqu'ici l'occasion d'étudier aucun autre individu de cette espèce, je me suis laissé aller à la tentation d'en donner une description sommaire.

HÉRON AIGRETTE, ARDEA EGRETIA, Linn.

LONGUEUR totale, à partir de la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue : 1 mètre 1 centimètre.

COULEUR : Blanc pur dans toutes les parties de son plumage.

BEC : S'ouvrant au-dessous des yeux ; longueur à partir de son ouverture jusqu'à l'extrémité opposée 0^m, 15 centimètres ; narines logées dans un sillon profond qui se prolonge en s'effaçant peu à peu vers l'extrémité du bec. Ses narines, comme celles des oiseaux plongeurs, sont recouvertes d'une membrane solide faisant l'office de soupape ; ce bec est rougeâtre, sauf l'extrémité de la mandibule supérieure ; cette partie se termine par un ongle, qui dépasse d'environ 1 millimètre la mandibule inférieure, sur laquelle il est faiblement rabattu.

TÊTE : Front emplumé sur la mandibule supérieure jusqu'à la naissance de la fourchette ; la mandibule inférieure est également emplumée sur les côtés jusqu'au niveau des narines et, sous la gorge, jusque vers le milieu de la longueur totale de cette moitié du bec.

YEUX : Les yeux sont précédés par une peau nue de couleur gris verdâtre ; l'iris est jaune.

AILES : les ailes dépassent un peu la queue ; la première rémige est plus courte que les trois suivantes qui sont entre elles de même longueur, les autres se raccourcissent graduellement en s'arrondissant à l'extrémité.

Queue : Les rectrices sont toutes à peu près de même longueur et arrondies à leur extrémité; les sous-caudales sont soyeuses et à barbes décomposées.

Pieds : Tibia dénudé sur une longueur de 0^m,10 centimètres à partir du genou ; couleur brune passant au gris blanchâtre vers le sommet, surtout à la partie interne.

Tarse atteignant la longueur de 0^m,17 centimètres, de couleur brun-noirâtre, marqué d'un réseau à lignes blanches très apparent, dont les mailles se multiplient vers le genou et à l'approche de la naissance des doigts.

La longueur des doigts, sans compter l'ongle, mesure : pour le doigt du milieu 0^m,090 millimètres, pour l'externe 0^m,072, pour l'interne 0^m,063, enfin pour le pouce 0^m,030.

Les ongles sont faiblement arqués, arrondis au-dessus, aplatis en dessous ; celui du doigt du milieu est faiblement denté-pectiné sur le bord interne; celui du pouce est plus fort que les autres, plus arqué et bombé en dessous, au lieu d'être aplati.

Le doigt du milieu est réuni au doigt externe par une membrane épaisse réticulée et peu étendue.

Sexe : M. Huard, naturaliste préparateur, qui a monté cet oiseau, a reconnu par la présence des ovaires que cet individu appartient au sexe féminin.

Nota. — Notre Héron aigrette, étant en plumage d'hiver est privé de ces longues et élégantes plumes du dos qui sont pour cet oiseau un si riche ornement dans les autres saisons de l'année.

CATALOGUE

DES

COLÉOPTÈRES DE LA SARTHE

Par M. MONNOT, membre titulaire.

Le catalogue raisonné des insectes du département de la Sarthe est encore à faire. La liste publiée par Desportes, en 1820, ne contient, en ce qui concerne les coléoptères, qu'un petit nombre d'espèces, assez difficiles à reconnaître dans la nomenclature adoptée par l'auteur, et dont plusieurs me semblent bien dépayées.

J'aurais voulu contribuer pour ma part à la revision de la faune du Maine, que poursuit depuis plusieurs années la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. Le temps m'a manqué. — Par suite de mon départ du Mans, le travail que j'avais entrepris demeure forcément incomplet. J'ose espérer cependant qu'il ne sera pas sans quelque utilité pour les amateurs d'entomologie qui me succéderont dans ce département, et auxquels incombera le soin de combler les vides qu'il ne m'a pas été permis de remplir.

Mon travail se réduit à une simple liste, résumant mes propres observations, ainsi que les renseignements que m'a fournis l'examen de la collection laissée par feu M. Anjubault,

et ceux qui m'ont été donnés par M. Huard, son compagnon de chasses, que je dois remercier ici de l'obligeance avec laquelle il a mis à ma disposition la collection du Musée et les connaissances qu'il possède sur l'entomologie sarthoise.

Coutances, 15 avril 1883.

MONNOT.

EXPLICATION DES SIGNES

CICINDELIDÆ. Caractères désignant les familles.

Cicindela. — — genres.

Campestris. — — espèces.

! Indique que l'espèce a été trouvée par l'auteur.

(D) Espèce inscrite d'après le catalogue de Desportes (1820).

(?) Signe de doute.

L'absence de signe indique que l'espèce a été inscrite d'après des renseignements divers, mais dignes de foi.

COLÉOPTÈRES

Observés dans le département de la Sarthe

CICINDELIDÆ

Cicindela Linné.

Campestris L. !

Hybrida L. !

Sylvatica L. (D)

CARABIDÆ

Notiophilus Duméril.

Aquaticus L. !

Semipunctatus F. !

Palustris Duft. !

Rufipes Curtis. !

Elaphrus Fabricius.

Riparius L. !

Nebria Latreille.

Brevicollis Fab. !

Leistus Frölich.

Spinibarbis Fab. !

Calosoma Weber.

Sycophanta L. !

Inquisitor L. (D)

Procrustes Bonelli.

Coriaceus L. !

Carabus Linné.

Purpurascens F. !

Nemoralis Ill. !

Monilis F. !

Granulatus L. (D)

Auratus L. !

Auronitens F.

Intricatus L. (1)

Demetrias Bonelli.

Atricapillus L. !

Dromius Bonelli

Linearis Ol. !

Melanocephalus Dej. !

Quadrимaculatus L. !

Foveola Gyll. !

Truncatellus L.

Glabratus Duft.

Lobia Latreille.

Cyanocephala L.

Crux-minor L.

Hæmorrhoidalis F. !

Turcica F. (D)

Brachinus Weber.

Psophia Dej. !

Crepitans L. !

(1) Nous citerons pour mémoire le *C. Glabratus* Payk, trouvé dans la forêt de Bellême, et qui se rencontre probablement dans le département de la Sarthe.

Explodens Duft. !

Sclopeta F. !

Clivina Latreille.

Fossor L. !

Dyschirius Bonelli.

Globosus Herbst.

Panagæus Latreille.

Crux-major L.

Quadripustulatus Sturm. !

Loricera Latreille.

Pilicornis Fab. !

Callistus Bonelli.

Lunatus Fab. !

Chlœnius Bonelli.

Vestitus F.

Tibialis Dej.

Licinus Latreille.

Cassideus Fab.

Badister Clairville.

Unipustulatus Bon.

Bipustulatus Fab.

Sphodrus Clairville.

Leucophthalmus L. !

Pristonychus Dejean.

Terricola Herbst !

Calathus Bonelli.

Latus L. !

Fulvipes Gyll. !

Melanocephalus L. !

Anchomenus Bonelli.

Prasinus Thunb. !

Pallipes F. !

Marginatus L.

Parumpunctatus F. !

Viduus Panz. (v)

Feronia Latreille.

Cuprea L. !

Dimidiata Ol. !

Lepida Fab. !

Madida Fab. !

Var. Concinna Sturm. !

Æthiops Ill. !

Aterrima F. (v)

Melanaria Ill. !

Striola F. !

Ruficollis Marsh. !

Amara Bonelli.

Communis Gyll. !

Acuminata Payk. !

Trivialis Gyll. !

Familiaris Duft. !

Consularis Duft.

Apricaria Payk. (v)

Picea Fab.

Fusca Dej.

Zabrus Clairville.

Gibbus Fab.

Stomis Clairville.

Pumicatus Panz. !

Brosicus Panzer.

Cephalotes L.

Stercorarius E. H. !
Bimaculatus L. (n)
Purpurascens Herbst (n)

Dendrophilus Leach.

Punctatus Ill.
Pygmaeus L. (n)

Saprinus Erichson.
Subnitidus de Marseul.
Speculifer Lat.
Conjungens Payk.
Aeneus F. (n)

Paromalus Erichson.

Flavicornis Herbst. !

Orthophilus Leach.
Exaratus Ill.

Abronus Leach.
Globosus E. H.

SILPHIDÆ

Necrophorus Fabricius.
Germanicus L. (n)
Humator Goeze.
Vespillo L.
Vestigator Hershel !
Mortuorum F. (n)

Silpha Linné.
Thoracica L. !
Rugosa L. !
Sinuata F. !
Obscura L. !
Atrata L. !

Littoralis L. !
Reticulata (F.) (n)
Lœvigata Fab. !
Agyrtes Frölich.

Castaneus F. !
Choleva Latreille.

Angustata F. !
Sericea Panz.
Agathidium Illiger.
Rotundatum Gyll.
Piceum Erich. (Aubé.)

TRICHOPTERYGIDÆ

Trichopteryx Kirby.
Atomaria de Geer.
Nossidium Erichson.
Pilosellum Marsh. (Aubé.)
Ptenidium Erichson.
Lœvigatum Er.
Apicale Er. !

SCAPHIDIDÆ

Scaphisoma Leach.
Agaricinum Linn.

SCYDMÆNIDÆ

Scydmaenus Latreille.
Godarti Lat.
Angulatus Mül. Kunze.

PSELAPHIDÆ

Chennium Latreille.
Bituberculatum Lat.
Pselaphus Herbst.
Heisei Herbst !
Tychus Leach.
Niger Payk !
Tuberculatus Aubé.
Bythinus Leach.
Curtisii Leach. !
Bryaxis Leach.
Fossulata Reichen. !
Lefebvrii Aubé !
Hæmatica Reich. !
Impressa Panz !
Batrachus Aubé.
Venustus Reich.
Oculatus Aubé.
Trichonyx de Chaudoir.
Sulcicollis Reich.

STAPHYLINIDÆ

Autalia Mannerheim.
Impressa Ol.
Falagria Mannerheim.
Sulcatula Grav. !
Obscura Grav. !
Thoracica Curtis. !
Sulcata Payk. !

Myrmedonia Erichson.

Canaliculata F. !
Similis Mørk.
Funesta Grav.

Homalota Mannerheim.

Rigidicornis Er.
Analys Grav. !
Validicornis Mørk. !
Longicornis Grav. !
Lividipennis Mann. !
Cinnamomea Grav.
Elongatula Grav. !

Oxygaster Mannerheim.

Vittata Mørkel.
Alternans Grav.

Aleochara Gravenhorst.

Nitida Grav.
Fuscipes Fab. !
Decorata Aubé.
Gentilis Mørk.
Lanuginosa Grav. !
Lateralis Héer. !

Oligota Mannerheim.

Pusillima Grav. !

Gyrophana Mannerheim.

Congrua Er.

Euryusa Erichson.

Laticollis Héer.

Lomechusa Gravenhorst.

Strumosa Fab.

Conurus Stephens.

Littoreus Linn. !
Bipustulatus Grav. !
Fusculus Erich. !

Tachyporus Gravenhorst.

Hypnorum Fab. !
Solutus Er. !
Ruficollis Grav.
Brunneus Fab. !

Habrocerus Erichson.

Capillaricornis Grav. !

Tachinus Gravenhorst.

Silphoides Linné !
Flavipes Fab.
Humeralis Grav.

Boletobius Mannerheim !

Atricapillus Fab. !
Trinotatus Er.

Nycetoporus Mannerheim

Splendens March. !
Piceus Mœklin.

Xantholinus Lepelletier.

Linearis Ol. !

Leptacinus Erichson.

Batychrus Gyll !
Nothus Er !

Staphylinus Linné.

Hirtus Linné.
Maxillosus Linné !
Murinus Linné !
Cæsareus Ceder. !

Stercorarius Ol. !
Olens Müller !
Cyaneus Payk. !
Cupreus Rossi !

Philonthus Leach.

Æneus Rossi. !
Decorus Grav. !
Cyanipennis Fab. !
Politus Fab. !
Umbratilis Grav.
Varius Gyll. !
Cephalotes Grav. !
Sordidus Grav. !
Ebeninus Grav. !
Varians Payk. !
Ventralis Grav. !
Pullus Nordm.

Quedius Leach.

Frontalis Erich. !
Lateralis Grav.
Impressus Panz.
Attenuatus Gyll. !

Oxyporus Fabricius.

Rufus L.

Lathrobium Gravenhorst.

Elongatum Linné.

Scopæus Erichson.

Pumilus Héer !

Stillicus Latreille.

Geniculatus Er.
Similis Er. !

Sunius Leach.

Filiformis Lat. !
Intermedius Er. !
Angustatus Payk. !

Pæderus Gravenhorst.

Littoralis Grav. !
Riparius Linné !

Stenus Latreille.

Bipunctatus Er. !
Guttula Mül. !
Biguttatus Er. !
Speculator Lacord. !
Providus Er. !
Unicolor Er. !
Binotatus Ljungh. !
Rusticus Er. !
Pallipes Gr. !
Solutus Er. !
Oculatus Grav. !
Latifrons Er. !
Nitidus Lac. !
Ater Mann. !

Bledius Leach.

Sus Aubé !
Opacus Block. !
Platystethus Mannerheim.
Morsitans Payk. !

Oxytelus Gravenhorst.

Rugosus Fab. !
Insectatus Gr. !
Piceus Linné. !
Inustus Grav. !

Nitidulus Grav. !

Depressus Grav. !

Phloeoncus Erichson.

Cœlatus Grav. !

Lathrimæum Erichson.

Luteum Er.

Omadium Gravenhorst.

Rivulare Payk. !
Deplanatum Gyll. !
Florale Payk. !

Proteinus Latreille.

Brevicollis Fab. !
Brachypterus Fab. !

Micropeplus Latreille.

Porcatus Fab. !

PHALACRIDÆ

Olibrus Erichson.

Corticalis Panz. !

NITIDULIDÆ

Epuræa Erichson.

Obsoleta Fab. !
Pusilla Ill. !
Œstiva L. !
Florea Er.

Nitidula Fabricius.

Quadripustulata Fab.

Soronia Erichson.

Grisea L.

Amphotis Erichson.

Marginata L. !

Omosita Erichson.

Colou L. !

Discoidea F. ! •

Meligethes Kirby.

Æneus F. !

Rufipes Gyll. !

Rhizophagus Herbst.

Politus Helw.

Depressus Fab.

Bitoma Herbst.

Crenata Herbst.

COLYDIIDÆ

Aglonus Erichson.

Brunneus Gyll.

Cerylon Latreille.

Histeroides F. !

CUCUJIDÆ

Brontes Fabricius.

Planatus L. !

Monotoma Herbst.

Conicicollis Aubé !

CRYPTOPHAGIDÆ

Silvanus Latreille.

Unidentatus Fab. !

Cryptophagus Herbst.

Lycoperdi Herbst. !

Scanicus F. !

Dentatus Herbst. !

Atomaria Stephens.

Linearis Steph. !

Atra Herbst. !

Mesomelas Herbst. !

Ephistemus Westwood.

Gyrinoides Marsh.

TELMATOPHILIDÆ

Byturus Latreille.

Tomentosus F. !

MYCETOPHAGIDÆ

Mycetophagus Hellwig.

Quadripustulatus L.

Piceus L.

Multipunctatus L.

Typhœa Curtis.

Fumata L. !

Mycetœa Stephens.

Hirta Marsh.

LATHRIDIIDÆ

Lathridius Illiger.
Nodifer West. !
Angusticollis Humm. !
Corticaria Marsham.
Pubescens Humm. !
Serrata Payk. !
Transversalis Gyll. !

DERMESTIDÆ

Dermestes Linné.
Frishii Kug. !
Murinus Lin. !
Undulatus Brahm. !
Lardarius L. !
Attagenus Latreille.
Pellio L. !
Verbasci L.
Megatoma Herbst.
Undata L. (n)
Anthrenus Geoffroy.
Pimpinellæ F. !
Varius F. !
Claviger Er. !

BYRRHIDÆ

Nesodendron Latreille.
Fasciculare Ol.

Byrrhus Linné.

Pilula Linn. !
Dorsalis Fab. !
Varius Fab. !

HETEROCERIDÆ

Heterocerus Fabricius.
Lœvigatus Panz. !

PARNIDÆ

Elmis Latreille.
Œneus Mull.

LUCANIDÆ

Lucanus Scopoli.
Cervus Linné !
Dorcus Mac-Leay.
Parallelipipedus L. !
Platycerus Geoffroy.
Caraboides.
Sinodendron Helwing.
Cylindricum L.

SCARABÆIDÆ

Sisyphus Latreille.
Schœfferi L. (n)
Copris Geoffroy.
Lunaris L. !

Gymnopleurus Illiger.

Flagellatus F. (p)

Oniticellus Serville.

Flavipes Fab.

Onthophagus Latreille.

Taurus L. !

Vacca L. !

Fracticornis Preysl. !

Nuchicornis L. !

Ovatus L. !

Schreberi L. !

Nutans F. (p)

Cenobita Herbst. (p)

Aphodius Illiger.

Erraticus L. !

Scrutator Herbst (p)

Sordidus Fab.

Subterraneus L. !

Fossor L. !

4 Guttatus Herbst. (p)

Hæmorrhoidalis L. !

Fætens Fab. !

Fimetarius L.

Consputus Kreutz. (p)

Lugens Kreutz. !

Prodromus Brabm. !

Contaminatus Herbst. !

Porcatus Fab.

Rufipes L. !

Scybalarius Fab !

Granarius L. (p)

Conspurcatus L. (p)

Lividus Ol. (p)

Bimaculatus Fab. (p)

Merdarius Fab.

Psammodius Gyllenhal.

Cæsus Panz. !

Geotrupes Latreille.

Typhæus L. !

Stercorarius L. !

Mutator Marsh. !

Sylvaticus Panz. !

Vernalis L. !

Hypocrita Illig.

Trox Fabricius.

Perlatus Scriba. !

Sabulosus L. .

Hoplia Illiger.

Cærulea Drury.

Homalopia Stephens.

Ruricola Fab.

Serica Mac-Leay.

Brunnea L.

Melolontha Fabricius.

Vulgaris Fab. !

Hippocastani Fab. !

Anoxia Laporte.

Villosa Fab.

Amphimallus Latreille.

Solstitialis L. !

Rufescens Lat. !

Rhizotrogus Latreille.

Œstivus Ol. !

Anisoplia Serville.

Arvicola Ol.

Fruticola Fab.

Agricola Fab.

Phyllopertha Kirby.

Horticola L.

♦ **Anomala** Kœppe.

Frishii F.

Vitis Fal.

Oryctes Illiger.

Nasicornis L. !

Cetonia Fabricius.

Stictica L. !

Hirtella L. !

Aurata L. !

Speciosissima Scop. !

Marmorata Fab. (n)

Osmoderma Serville.

Eremita Scop. !

Gnorimus Serville.

Nobilis L. !

Trichius Fabricius.

Fasciatus L. !

Valgus Scriba.

Hemipterus Linn. !

BUPRESTIDÆ

Anthaxia Eschscholtz.

Manca Fab.

T. XXIX. 1883.

Nitidula L. (n)

Corœbus Laporte Gory.

Undatus Fab.

Trachys Fabricius.

Minuta L.

ELATERIDÆ

Iacon Laporte.

Murinus L. !

Ludius Latreille.

Ferrugineus L. (n)

Corymbites Latreille.

Tessellatus L. !

Holosericeus L. !

Latus Fab. !

Castaneus L. (n)

Athous Eschscholtz.

Hœmorrhoidalis Fab. !

Vittatus Fab. !

Longicollis Fab. !

Limoniæ Eschscholtz.

Nigripes Gyll. !

Cylindricus Payk.

Dolopius Eschscholtz.

Marginatus L. (n)

Agriotes Eschscholtz.

Aterrimus L. !

Pilosus L. !

Obscurus L.

1^{re} FASCICULE. 23

Ustulatus Schal. !

Sputator L. !

Adrastus Eschscholtz.

Limbatus F. !

Pusillus Fab. !

Melanotus Eschscholtz.

Niger Fab.

Elater Linné.

Sanguineus L.

Balteatus L. (p)

Megapenthes Kiesenwetter.

Tibialis Lac. !

Cardiophorus Eschscholtz.

Asellus Er. !

Ruficollis L. (p)

LAMPYRIDÆ

Omalisus Geoffroy.

Suturalis Fab.

Dictyoptera Latreille.

Sanguinea E. (p)

Lampyrus Linné.

Noctiluca L. !

Splendidula L. (p)

Drilus Olivier.

Flavescens F. (p)

TELEPHORIDÆ

Telephorus Schœffer.

Fuscus Ol. !

Lividus L. !

Bicolor Panz. !

Melanurus L. !

Pallidus L. !

Testaceus L. !

Nigripes. Redt. !

Malthinus Latreille.

Punctatus F. !

Malthodes Kiesenwetter.

Minimus L. !

MALACHIDÆ

Malachius Fabricius.

Æneus Lin. !

Marginellus Fab. !

Rubricollis Marsh. !

Bipustulatus Lin. !

Anthocomus Erichson.

Fasciatus L. !

Dasytes Paykull.

Cœruleus de Geer. !

Plumbeus Fourc. !

CLERIDÆ

Tillus Olivier.

Unifasciatus F. !

Thanasimus Latreille.

Formicarius L. !

Clerus Geoffroy.

Alvearius F. !

Apiarius F. !

Corynetes Herbst.

Violaceus Er. !

PTINIDÆ

Ptinus Linné.

Ornatus Mull. !

Fur Lin. !

Latro F. !

Gibbium Scopoli.

Scotias Fab.

ANOBIIDÆ

Anobium Fabricius.

Striatum Ol. !

Tessellatum F. !

Molle L. !

Paniceum L.

Ochina Sturm.

Hederæ Mull. !

APATIDÆ

Apate Fabricius.

Capucina Lin.

Lyctus Fabricius.

Canaliculatus Fab.

TENEBRIONIDÆ

Asida Latreille.

Grisea Ol. !

Blaps Fabricius.

Mucronata Lat. !

Similis Lat. !

Opatrum Mulsant.

Sabulosum L. !

Phaleria Latreille.

Cadaverina F.

Diaperis Geoffroy.

Boleti L.

Tenebrio Linné.

Molitor L. !

Obscurus Fab. !

Helops Fabricius.

Striatus Fourcroy. !

Cœruleus L. (D)

CISTELIDÆ

Cistela Fabricius.

Ceramboides L.

Eryx Stephens.

Fairmairei Reiche (?)

Cteniopus Solier.

Sulfureus L. !

Isomira Mulsant.

Murina L.

MELANDRYADÆ

Orchesia Latreille.

Micans Panz.

MORDELLIDÆ

Mordella Linné.

Fasciata Fab. !

Aculeata L. !

Anaspis Geoffroy.

Rufilabris Gyll. !

Ruficollis Fab. !

Maculata Fourc. !

Flava L. !

LAGRIIDÆ

Lagria Fabricius.

Hirta L.

PYROCHROIDÆ

Pyrochroa Geoffroy.

Coccinea L. (p)

PYTHIDÆ

Pytho Latreille.

Depressus L. (?)

CANTHARIDÆ

Meloe Linné.

Proscarabæus L.

Brevicollis Panz.

Cantharis Geoffroy.

Vesicatoria L.

Cerocoma Geoffroy.

Schœfferi L. (p)

ANTHICIDÆ

Notoxus Geoffroy.

Monoceros L.

Anthicus Paykull.

Floralis L. !

Xylophilus Latreille.

Pygmæus de Geer. !

OEDEMERIDÆ

Asclera Schmidt.

Cœrulea L. !

Edmera Olivier.

Lurida Marsh. !

Cœrulea L. !

Chrysanthia Schmidt.

Viridissima L.

CURCULIONIDÆ

Bruchus Linné.

Pisi L. !

Pallidicornis Sch. !

Nubilus Sch.

Brachytarsus Schoenherr.

Scabrosus F.

Varius F. !

Spermophagus Schöenherr.

Cardui Boh. !

Apoderus Olivier.

Coryli L. !

Attelabus Linné.

Curculionoides L.

Rhynchites Herbst.

Auratus Scop. !

Bacchus L. !

Æquatōs L.

Pauxillus Germ. !

Populi L. !

Betuleti Fab. !

Rhinomacer Fabricius.

Attelaboides F. !

Apion Herbst.

Vernale F. !

Æneum F. !

Astragali Payk. !

Pisi Fab. !

Violaceum Kirby. !

Gnecorhinus Schöenherr.

Geminatus Fab. !

Strophosomus Schöenherr.

Obesus Mars. !

Limbatus F. !

Faber Herbst. !

Brachyderes Schöenherr.

Incanus L.

Sitones Schöenherr.

Lineatus L. !

Hispidulus Fab. !

Crinitus Ol. !

Regensteinensis Herbst. !

Polydrosus Germar.

Sericeus Schal. !

Chlorophanus Germar.

Viridis Linné.

Cleonus Schöenherr.

Turbatus Sch. !

Sulcirostris L. !

Ophthalmicus Rossi. (?)

Nebulosus L.

Minyops Schöenherr.

Carinatus L. !

Lepyryus Germar.

Colon Fab. !

Hyllobius Schöenherr.

Abietis L. !

Molytes Schöenherr.

Coronatus Lat. !

Germanus L.

Phytonomus Schöenherr.

Punctatus F. !

Variabilis Herbst. !

Nigrirostris Fab. !

Phyllobius Schöenherr.

Oblongus. !

Peritelus Germar.

Griseus Ol.

Otiiorhynchus Germar.

Ligustici L. !
Sulcatus Fab. !
Ovatus L. !

Lixus Fabricius.

Paraplecticus L.

Larinus Germar.

Jaceæ Fab. (v)

Pissodes Germar.

Notatus Fab. !

Eirrhinus Schöenherr.

Maculatus Marsh. !

Balaninus Germar.

Pellitus Sch.
Glandium Mars.
Turbatus Gyll.
Nucum L.
Brassicæ Fab.

Anthonomus Germar.

Pedicularius L. !
Rubi Herbst. !
Pyri Boh. !
Pomorum L.
Rectirostris L. (v)

Tychius Germar.

Quinque-Punctatus Lin. !
Venustus Fab. !

Phytobius Schöenherr.

Comari Herbst. !

Orchestes Illiger.

Quercus L. !
Fagi L. !
Avellanæ Donor. !
Rufus Ol. !
Melanocephalus Ol. !
Ilicis F. !
Decoratus Germ. !
Populi Fab. !

Baridius Schöenherr.

T.-Album L. !
Cuprirostris F. !
Chlorizans Germ. !

Coutorhynchus Schöenherr. —

Asperifoliarum Gyll. !
Macula-Alba Herbst. !
Sulcicollis Gyll. !
Echii Fab. !
Litura Fab.
Contractus Marsh. !

Ctenus Clairville.

Scrophulariæ Lin. !
Verbasci Fab. !

Rhinocnus Schöenherr.

Pericarpus Fab. !

Sphenophorus Schöenherr.

Abbreviatus F. (v)

Calandra Clairville.

Granaria L. !
Oryzæ L.

ynceus Creutzer.
us Germ.

XYLOPHAGI

lastes Erichson.

'ayk. !

tatus Herbst. !

turgus Latreille.

erda Fab. !

rda Lin. !

osinus Fabricius.

i F. !

elytus Geoffroy.

urgii Janson. !

eus Herbst. !

phalus Erichson.

'ab. !

trichus Fabricius.

raphus Fab. !

ERAMBYCIDÆ

ionus Geoffroy.

us L.

osoma Serville.

corne F. (v)

erambyx Linné.

Fab.

Linn.

Purpuriceus Serville.

Kæhleri Linn. (v)

Aromia Serville.

Moschata Linné. !

Callidium Fabricius.

Sanguineum L. !

Alni L. !

Variabile L. !

Femoratum L. (v)

Luridum Ol. (v)

Hylotrupes Serville.

Bajulus L.

Hesperophanes Mulsant.

Nebulosus Ol. (v)

Clytus Fabricius.

Arcuatus Lin. !

Arietis Lin. !

4-Punctatus F. !

Verbasci L. (v)

Massiliensis Fab. (v)

Gracilia Serville.

Pygmœa Fab. !

Stenopterus Olivier.

Rufus L.

Dorcadion Dalmann.

Fuliginator L.

Lamia Fabricius.

Textor Linné.

Astynomus Redtenbacher.

Ædilis Lin.

Saperda Fabricius.

Carcharias Lin.

Scalaris Lin. (p)

Populnea Lin.

Polyopsia Mulsant.

Præusta Lin. !

Oberea Mulsant.

Oculata Lin.

Phytocia Mulsant.

Virescens Fab.

Rhamnusium Latreille.

Salicis Fab. (e)

Rhagium Fabricius.

Inquisitor Fab. (p)

Bifasciatum Fab. (p)

Pachyta Serville.

Collaris L. !

8-Maculata Lin. (p)

Strangalia Serville.

Quadrifasciata L. !

Armata Herbst. !

Nigra Lin. (p)

Bifasciata Mull.

Leptura Linné.

Tomentosa Fab. !

Lœvis Fab. !

Livida F. (p)

Hastata F. (p)

Melanura L. (p)

CHRYSOMELINÆ

Donacia Fabricius.

Simplex Fab.

Sagittariæ Fab. .

Sericea Lin.

Bidens Ol.

Lema Fabricius.

Melanopa L. !

Cyanella L. (p)

Grioceris Geoffroy.

Merdigera Lin. !

12-Punctata Lin. !

Asparagi Lin. !

Clythra Laicharting.

Tridentata Lin. (p)

4-Punctata Lin. !

Eumolpus Kugelann.

Vitis Fab.

Cryptocephalus Geoffroy.

Sericeus Lin. (p)

Moræi Lin. (p) .

Flavipes Fab.

Bipunctatus Lin.

Nitens Lin. (p)

Vittatus Fab.

Sex-punctatus Lin.

Timarcha Latreille.

Tenebricosa Fab. !

Coriaria Fab. !

Chrysomela Linné.

Varians Fab.

sis Lin. !	Agelastica Redtenbacher.
onm Lin. !	Alni Lin.
Duft. !	Luperus Geoffroy.
Suff. !	Circumfusus Marsh. !
Lin.	Flavipes Lin.
L. (v)	
in.	
	ALTICIDÆ
	Crepidodera Allard.
Redtenbacher.	Rufipes Lin. !
. !	Helxines Lin. !
n. !	Aurata Marsh. !
Fab. !	Exoleta Fab.
Lin. (v)	Modeeri Lin. !
a Redtenbacher.	Transversa Marsh.
b. !	Graptodera Allard. (1)
ia Redtenbacher.	Eruca Oll.
Lin. !	Oleracea L. !
Fab. !	Thyamis Stephens. (2)
a Redtenbacher.	Echii E. H.
e Lin. (v)	Atricilla Lin. !
Redtenbacher.	Tabida Illig. !
Lin.	Dorsalis Fab. !
a Laicharting.	Sisymbrii Fab. !
Lin. !	Fuscoænea Foud. !
chl. !	Abdominalis Duft. !
in.	Flavicornis Kirby. !
Fab.	Verbasci Gyll.
ca Fabricius,	Lœvis Duft. !
sis L. !	Testacea Redt.
L. !	
	(1) Altica Geoffroy.
	(2) Longitarsus Latreille.
	Teinodactyla Chevrolat.

Ochroleuca Marsh. !
Lateralis Illig. !

***Phyllotreta* Allard.**

Nodicornis Marsh.
Punctulata Marsh. !
Excisa Redt. !
Melæna Ill. !
Nigripes Panz. !
Nemorum Lin. !
Flexuosa Panz. !
Atra Payk. !
Brassicæ F.

***Aphthona* Allard.**

Cyparissiæ E. H. !
Cœrulea Payk. !
Euphorbiæ Fab. !
Atrocœrulea Steph. !
Hilaris Kirby.

***Sphæroderma* Stephens.**

Testacea Fab. !

***Balanomorpha* Chevrolat.**

Rustica Lin. !
Chrysanthemi E. H. !

***Podagrica* Allard.**

Fuscipes Fab.
Fuscicornis L. (v)

***Plectroscelis* Chevrolat.**

Aridella Gyll. !
Aridula Gyll. !
Arida Foud. !
Dentipes Gyll. !

***Apteropoda* Chevrolat.**

Graminis E. H. !

***Dibolia* Latreille.**

Cryptocephala E. H. !

***Psylliodes* Latreille.**

Attenuata Hoffm. !
Cupronitens Forster. !
Dulcamaræ Hoffm. !
Luteola Mulst.
Chrysocephala L. !
Hyosciami L.
Affinis Payk.

HISPIDÆ

***Hispa* Linné.**

Atra Linn.

CASSIDIDÆ

***Cassida* Linné.**

Nebulosa Lin. (v)
Ferruginea Fab. (v)
Nobilis Lin.
Rubiginosa Illig. (v)

COCCINELLIDÆ

***Adonia* Mulsant.**

Mutabilis Scriba. !

***Adalia* Mulsant.**

Obliterata Lin. !

Bipunctata Lin. !
11-Notata Schneid. !
 Harmonia Mulsant.
Impustulata L.
Marginepunctata Schall.
 Coccinella Linné.
11-Punctata Lin. !
 5-Punctata Lin. !
 7-Punctata L. !
14-Pustulata Lin. !
Variabilis Illig. !
Hieroglyphica Lin. (D)
 Nysia Mulsant.
Oblongo-Guttata Lin. !
 Vibidia Mulsant.
12-Guttata Poda. !
 Thea Mulsant.
22-Punctata Lin. !
 Propylea Mulsant.
14-Punctata Lin. !
 Micraspis Chevrolat.
12-Punctata Lin.
 Chilocorus Leach.
Bipustulatus Lin. !
Renipustulatus Scriba. !

Exochomus Redtenbacher.
Auritus Scriba. !
4-Pustulatus Lin. !
 Epilachna Chevrolat.
Argus Geoffroy. !
 Lasia Mulsant.
Globosa Schneid. !
 Platynaspis Redtenbacher.
Villosa Fourcroy.
 Scymnus Kugelann.
4-Lunulatus Ill. !
Discoideus Illig. !
Hæmorrhoidalis Herbst. !
Minimus Payk. !
Pygmæus Geoff. !
 Rhizobius Stephens.
Litura Fab. !

ENDOMYCHIDÆ

Endomychus Panzer.
Coccineus Linn.
 Lycoperdina Latreille.
Bovistæ Fab.

ICHTHYOLOGIE DE LA SARTHE

Par M. GENTIL, membre titulaire.

Ce travail fait suite à mes précédentes publications concernant la **Mammalogie** et l'**Ornithologie** de la Sarthe. Il est sur le même plan : des tableaux analytiques et de courtes descriptions doivent, autant que possible, faciliter la détermination des espèces.

J'ai d'ailleurs omis à dessein l'indication de certains caractères plus ou moins importants, qu'on ne peut bien saisir à première vue, tels que, par exemple, le nombre et la disposition des dents pharyngiennes, sans pour cela vouloir attribuer aux formes extérieures une valeur plus grande qu'il ne convient.

On doit à Anjubault une *Revue des poissons de la Sarthe*, datant de 1855 et contenant de bonnes observations, auxquelles viennent s'ajouter de *Nouvelles remarques*, publiées dans le *Bulletin* de notre Société d'Agriculture, Sciences et Arts, en 1860.

Mais, il a eu le tort de multiplier les espèces. Nous n'en

possédons réellement que trente-une, dont quatre seulement ne sont pas indiquées par Maulny et Desportes, bien qu'elles se rencontrent dans nos rivières.

De même que pour les mammifères et les oiseaux, je dois à M. Huard d'utiles renseignements au sujet de nos poissons et je suis heureux de pouvoir lui en exprimer ici mes remerciements.

AMB. GENTIL.

NOTA. — Les espèces ajoutées par Anjubault sont : *le Muge à grosses lèvres* (Mugil Chelo, Cuv.), *la Bouvière amère* (Rhodeus amarus, Agass.), et *la Lamproie de rivière* (Petromyzon fluviatilis, Linn.) — La présence de la *Gremille commune* (Acerina cernua, Sieb.), dans l'Ouest de la France, n'avait pas encore été signalée. Le 1^{er} avril 1883, M. Hugo, opticien au Mans, m'en a remis un exemplaire, provenant de Noyen-sur-Sarthe, où on la prend de temps en temps. — A. G.

PISCES — POISSONS

Animaux vertébrés, ovipares, à sang froid, à respiration branchiale, ayant les membres transformés en nageoires à rayons nombreux et le corps couvert d'écaillés, rarement nu ou presque nu.

En outre des nageoires pectorales et ventrales, qui remplacent les membres des vertébrés supérieurs et peuvent manquer plus ou moins, les poissons possèdent une ou deux nageoires dorsales, une anale et une caudale.

Les espèces vivant dans nos cours d'eau, sédentaires ou de passage périodique, se rapportent à quatre ordres : Acanthoptérygiens, Malacoptérygiens, Apodes et Cyclostomes.

- | | | | |
|---|---|--|------------------|
| 1 | { | Bouche en suçoir; plusieurs trous branchiaux de chaque côté du cou..... | CYCLOSTOMI. |
| | { | Bouche ordinaire; une fente branchiale de chaque côté du cou | 2 |
| 2 | { | Des nageoires ventrales; corps pisciforme..... | 3 |
| | { | Pas de nageoires ventrales; corps serpentiforme..... | APODES |
| 3 | { | Première nageoire dorsale à rayons épineux, ou remplacée par des épines isolées..... | ACANTHOPTERYGII. |
| | { | Nageoire dorsale à rayons mous, non épineux.. | MALACOPTERYGII. |

ACANTHOPTERYGII. — ACANTHOPTÉRYGIENS

Cet ordre est nettement caractérisé par la première dorsale que soutiennent des rayons épineux. Toutefois, chez les Épinoches cette nageoire est remplacée par des épines isolées plus ou moins nombreuses.

Les Acanthoptérygiens de la Sarthe se rapportent à quatre familles : Triglides, Percidés, Gastérostéidés et Mugilidés.

- | | | | |
|---|---|--|----------------|
| 1 | { | 1 ^{re} dorsale remplacée par des épines libres..... | GASTEROSTEIDÆ. |
| | { | Épines de la 1 ^{re} dorsale unies par une membrane..... | 2 |
| 2 | { | Tête énorme, plus large que le corps..... | TRIGLIDÆ. |
| | { | Tête ordinaire, moins large que le corps..... | 3 |
| 3 | { | Dorsales étroites et très écartées..... | MUGILIDÆ. |
| | { | Dorsales amples et très rapprochées..... | PERCIDÆ. |

1^{re} FAM. TRIGLIDÆ. — TRIGLIDÉS.

Cette famille, caractérisée par l'énorme développement de la tête, n'est représentée chez nous que par le genre Chabot.

G. I. COTTUS Linn. (CHABOT). — Tête grosse, déprimée, plus large que le corps, peau complètement nue ou portant quelques pièces tuberculeuses isolées.

1. **C. Gobio**. Linn. (C. DE RIVIÈRE). — *Vulg.* (TÉTARD ou MEUNIER). — Tête volumineuse, arrondie en avant, déprimée en dessus; bouche grande; museau large et arrondi; yeux petits et rapprochés à la partie supérieure de la tête; corps allongé, épais en avant, s'amincissant graduellement en arrière; peau nue, pourvue seulement de petits tubercules arrondis; dessus du corps gris, tacheté de brun; ventre blanc; première nageoire dorsale courte à six ou huit rayons épineux, la deuxième plus longue, molle et adipeuse; caudale arrondie tachetée de noir.

Ce poisson, dont la taille ne dépasse guère 0^m,12, est commun dans nos petites rivières. Il aime les eaux courantes et se tient habituellement sous les pierres. Sa chair, qui devient rouge par la cuisson, n'est pas estimée.

II^e FAM. PERCIDÆ — PERCIDÉS.

Corps oblong, couvert d'écaillés petites et pectinées; nageoires dorsales amples et rapprochées ou même contiguës, la première armée d'aiguillons assez nombreux.

Les représentants de cette famille qu'on trouve dans nos eaux douces se rapportent à deux genres.

{ Nageoires dorsales séparées.....PERCA (I.)
{ Nageoires dorsales contiguës.....ACERINA (II.)

G. I. PERCA. Linn. (PERCHE). — Corps légèrement comprimé, avec le *dos très arqué*; nageoires dorsales très rapprochées l'une de l'autre, sans être contiguës.

1. **P. Fluviatilis**. Linn. (P. DE RIVIÈRE). — *Vulg.* (PERCHAUDE). — Tête relativement petite et allongée; bouche assez grande; museau arrondi; parties supérieures d'un vert foncé sur le dos, plus clair sur les flancs, avec quatre ou cinq bandes transversales d'un brun foncé; ventre blanchâtre; première dorsale soutenue par 13 à 15 rayons épineux, grise

avec une tache noire vers son bord postérieur ; pectoraux, anale et caudale en partie rouges.

Cet excellent poisson, commun dans nos rivières, parvient rarement à plus de 0^m,30 ; une perche pesant au delà d'un kilog. est rare. Dans les étangs son poids ne dépasse guère 200 à 300 grammes.

G. II. ACERINA. Cuv. (GRÉMILLE). — Corps ovalaire un peu comprimé ; profil du dos peu arqué ; nageoires dorsales contiguës.

1. A. Cornua. Sieb. (G. COMMUNE). — Vulg. (PERCHE GOUJONNÉE). — Tête assez forte ; bouche moyenne ; museau assez gros et arrondi ; parties supérieures d'un brun olivâtre, mouchetées de noir, avec des tons dorés sur les flancs ; parties inférieures blanchâtres, légèrement rosées à la gorge et à la poitrine ; anale et dorsales grises, pointillées de noir, les autres nageoires blanchâtres.

Cette espèce, plus délicate que la précédente, généralement plus petite et ne dépassant guère 0^m 15 à 0^m 18, n'avait pas encore été signalée dans la Sarthe. On la prend de temps en temps à Noyen. Le 1^{er} avril 1888, M. Hugo, opticien au Mans, m'en a remis un exemplaire, provenant de cette localité, que nous conservons dans la collection du Lycée. Depuis, plusieurs personnes m'ont affirmé qu'elle se trouve également dans l'Huisne, à Yvré-l'Évêque, à Saint-Mars-la-Brière et au-dessus.

III^e FAM. GASTEROSTEIDÆ. — GASTEROSTEIDÆ.

Corps allongé ; peau nue ou garnie en partie de plaques osseuses ; première dorsale remplacée par des épines isolées.

Nous rapportons au genre Epinoche les représentants de cette famille qu'on trouve dans nos ruisseaux. Ces très petits poissons, peu connus des pêcheurs, construisent avec les plantes aquatiques des nids à deux ouvertures, où les femelles vont déposer leurs œufs. Ils vivent ordinairement par troupes nombreuses dans les eaux claires et peu profondes.

G. I. GASTEROSTEUS. Linn. (EPINOCHÉ). — Dos garni d'aiguillons libres; ventrales réduites chacune à une forte épine; un aiguillon au-devant de l'anale.

} Trois ou quatre aiguillons sur le dos.....G. ACULEATUS.
} Huit à dix aiguillons sur le dos..... G. PUNGITIUS.

1. **G. Aculeatus. Linn. (E. AIGUILLONNÉE).** — Corps comprimé, plus ou moins fusiforme, protégé par une cuirasse formée de cinq à six plaques dorsales; des écussons latéraux en nombre variable et une sorte de bouclier ventral; généralement *trois aiguillons sur le dos*; coloration variable, ordinairement d'un brun verdâtre pointillé de noir sur le dos et les flancs, blanchâtre sous le ventre, avec la gorge et la poitrine souvent rougeâtres.

L'Epinoche à trois aiguillons, dont la taille ne dépasse guère 0^m 06 à 0^m 07, n'est pas très commune. On distingue plusieurs variétés, parmi lesquelles l'*Epinoche à queue nue*, (*G. Leiurus*, Cuv. et Val.), n'ayant que cinq à six écussons latéraux et par suite le tronçon de la queue tout à fait nu. C'est cette dernière qu'on observe plus particulièrement dans nos ruisseaux.

2. **G. Pungitius. Linn. (E. PIQUANTE).** — *Vulg. (EPINOCHETTE).* — Corps allongé, fusiforme, avec huit à dix aiguillons sur le dos; pas d'écussons sur les flancs; tronçon de la queue tantôt lisse, tantôt armé de pièces dures plus ou moins carénées; coloration variable, le plus souvent d'un vert jaunâtre, pointillé ou marbré de noir en dessus, blanchâtre en dessous.

L'Epinochette est très commune dans nos ruisseaux; c'est le plus petit des poissons d'eau douce, sa taille ne dépasse guère 0^m 05.

IV^e FAM. MUGILIDÆ. — MUGILIDÉS.

Corps allongé, couvert de grandes écailles finement denticulées: deux nageoires dorsales étroites et écartées, la première soutenue par quatre rayons épineux.

Les poissons de cette famille sont essentiellement marins ; mais ils pénètrent périodiquement dans les cours d'eau de l'est et remontent jusque dans nos rivières. Ils appartiennent au genre Muge.

G. I. MUGIL. Linn. (MUGE). — Bouche assez petite ; lèvres supérieure plus ou moins grosse, échancrée au milieu, pour recevoir le tubercule proéminent de la mâchoire inférieure ; corps légèrement comprimé, pas de ligne latérale.

1. M. Chelo. Cuv. (M. A GROSSES LÈVRES). — Tête large ; lèvre supérieure épaisse, garnie sur le bord de cils courts et raides ; corps assez arrondi, d'un gris bleuâtre sur le dos et sur les côtés qui sont parcourus par six ou huit bandes longitudinales d'un brun quelquefois jaunâtre ; ventre argenté ; pectorales ordinairement jaunâtres avec une tache foncée vers le bas.

Ce poisson, commun sur les côtes de l'Océan, remonte rarement jusque dans nos rivières. Anjuhault dit en avoir constaté la capture dans le Loir, aux environs du Lude.

MALACOPTERYGII. — MALACOPTÉRYGIENS

Les poissons de cet ordre n'ont pas de véritables aiguillons à leurs nageoires, dont les rayons sont mous, excepté quelquefois le premier de la nageoire dorsale qui peut être osseux, de même que pour les pectorales.

Les Malacoptérygiens comprennent le plus grand nombre des espèces qui vivent dans nos eaux douces. Ceux de la Sarthe se rapportent à sept familles.

1	{	Nageoires ventrales très en arrière des pectorales.....	2
	{	Nageoires ventrales au-dessous des pectorales.....	GADIDA.
2	{	Une seule nageoire dorsale.....	3
	{	Deux nageoires dorsales.....	SALMONIDÆ.
3	{	Nageoire dorsale opposée à l'anale.....	ESOCIDÆ.
	{	Nageoire dorsale en avant de l'anale.....	4
4	{	Ventre tranchant et dentelé en scie.....	CLUPIDÆ.
	{	Ventre arrondi, non dentelé.....	5
5	{	Quatre barbillons au plus, ou manquant.....	CYPRINIDÆ.
	{	Plus de quatre barbillons.....	COMBIDÆ.

I^{re} Fam. **CADIDÆ. — CADIDÉS.**

Corps allongé, couvert de petites écailles lisses; nageoires ventrales près de la gorge, au-dessous des pectorales.

Une seule espèce de cette famille habite les eaux douces et se rencontre quelquefois dans nos rivières.

G. I. **LOTA.** Cuv. — (Lote). Deux nageoires dorsales, la première courte, la seconde très longue, ainsi que l'anale; caudale arrondie.

1. **L. Vulgaris.** Cuv. (L. COMMUNE). — Tête grosse, déprimée et large en dessus; bouche grande, avec un barbillon au menton; corps arrondi, presque cylindrique dans sa portion antérieure, comprimé latéralement en arrière, se terminant en pointe entourée par la nageoire caudale; coloration variable, le plus souvent d'un vert jaunâtre, avec des marbrures ou des taches brunes; ventre blanc; écailles très petites, minces et molles, recouvertes d'un enduit visqueux.

Ce poisson, dont la chair est estimée, n'est pas commun dans nos rivières, on le rencontre plus particulièrement dans la Sarthe, au-dessous du Mans, et dans la partie inférieure du Loir. Il se tient de préférence entre les pierres, dans les eaux courantes. Son poids ne dépasse guère 1 kilog. et sa longueur 0^m 40 à 0^m 50.

II^e Fam. **CYPRINIDÆ. — CYPRINIDÉS.**

Corps de forme généralement ovale; nageoires ventrales en arrière des pectorales; une seule dorsale, située en avant de l'anale.

Cette famille est pour nous la plus importante par le nombre des espèces ou variétés qui vivent dans nos rivières et qu'on rapporte à onze genres.

1	{	Lèvres pourvues de barbillons plus ou moins développés.....	2
		Pas de barbillons.....	5
2	{	Quatre barbillons.....	3
		Deux barbillons.....	4
3	{	Nageoire dorsale large.....	CYPRINUS (1.)
		Nageoire dorsale étroite.....	BARRBUS (2.)

- | | | | |
|----|---|---|-------------------------|
| 4 | { | Caudale à peu près carrée, dorsale en arrière des ventr. TINCA (III.) | |
| | | Caudale très échancrée; dorsale vis-à-vis des ventrales. GOBIO (IV.) | |
| 5 | { | Ligne latérale très courte, à peine indiquée..... | RHODEUS (V.) |
| | | Ligne latérale généralement complète et bien marquée..... | 6 |
| 6 | { | Au moins 80 écailles, très petites, sur la ligne latérale..... | PROXIMUS (VI.) |
| | | Au plus 60 écailles, moyennes, sur la ligne latérale..... | 7 |
| 7 | { | Dorsale située en arrière des ventrales..... | 8 |
| | | Dorsale commençant au-dessus des ventrales..... | 10 |
| 8 | { | Anale et ventrales d'un rouge vif..... | SCARDINIUS (IX.) |
| | | Anale et ventrales brunes ou pâles..... | 9 |
| 9 | { | Mâchoire sup. avancée, dépassant l'inf.; corps large. ABRAMIS (VII.) | |
| | | Mâchoire sup. moins avancée que l'inf.; corps étroit. ALBERNUS (VIII.) | |
| 10 | { | Sept ou huit rayons rameux à la dorsale..... | SQUALIUS (XI.) |
| | | Dix rayons rameux à la dorsale..... | LEUCISCUS (X.) |

G. I. CYPRINUS. Linn. (CARPE). — Bouche petite et peu fendue; mâchoire supérieure pourvue de quatre barbillons; nageoire dorsale très étendue, ayant ainsi que l'anale un rayon osseux dentelé.

1. C. Carpio. Linn. (C. COMMUNE). — Museau obtus; lèvres épaisses; quatre barbillons à la mâchoire supérieure, deux au milieu et deux aux angles; corps large, comprimé latéralement, couvert de grandes écailles; dos fortement arqué, d'un brun verdâtre, à reflets jaunâtres sur les côtés; queue d'un jaune clair; ligne latérale ponctuée de noir.

Les carpes, qui forment en grande partie la population de nos étangs, ne sont nombreuses dans aucune de nos rivières. On en prend dans la Sarthe, l'Huisne, le Loir et la Vègre, dont le poids peut aller exceptionnellement jusqu'à cinq ou six kilog. Les autres cours d'eau en sont sensiblement dépourvus.

On distingue plusieurs variétés qui ne diffèrent que par la couleur des écailles, tantôt blanchâtres, ou bien couvertes de points noirâtres (*carpe noire* des pêcheurs). On remarque encore la *carpe à face raccourcie* et à *front saillant*, déformation qui n'est pas rare chez les Cyprinidés; la *carpe bossue*, forme propre à certains individus élevés en trop grand nombre dans des pièces d'eau de peu d'étendue, ou bien encore déterminée par la mauvaise qualité de l'eau et le manque d'aliments en quantité suffisante; enfin, la *carpe à miroir* (*Reine des carpes* ou *carpe-tanche*), pourvue de deux ou trois rangs

de très grandes écailles, tandis que les autres sont extrêmement petites, comme chez la tanche.

La *Carpe de Kollar* (*Cyprinus Kollarii*, Cuv.) ne peut être classée parmi nos espèces indigènes, bien qu'elle soit inscrite dans la liste d'Anjubault, qui dit en avoir vu un exemplaire pris aux environs de Bazouges; c'est trop peu, ajoute-t-il avec raison, pour avoir une détermination satisfaisante. (1)

G. II. BARBUS. Cuv. (BARBEAU). — Bouche en dessous, avec quatre barbillons; nageoire dorsale assez étroite, avec un rayon osseux; anale étroite, sans rayon dentelé.

1. B. Fluvialilis. Agass. (B. COMMUN). — Vulg. (BARBILLON). Tête oblongue, assez large en dessus et légèrement convexe, avec la bouche semi-circulaire, tout à fait en dessous; lèvres épaisses et charnues; corps allongé, fusiforme, couvert d'écailles minces, de médiocre grandeur; dos olivâtre; côtés bleuâtres au-dessus de la ligne latérale, blanchâtres au-dessous; parties inférieures blanches; dorsale noirâtre ou grisâtre ponctuée de noir; les autres nageoires rougeâtres; caudale échancrée.

Assez commun dans la Sarthe, l'Huisne et le Loir, ce poisson qui se tient de préférence dans les eaux vives et profondes ne se trouve qu'accidentellement dans nos petits cours d'eau. Il parvient au poids de 2 et 3 kilog.

G. III. TINCA. Cuv. (TANCHE). — Un petit barbillon de chaque côté de la bouche; corps trapu, couvert d'une peau épaisse, garnie de très petites écailles; dorsale en arrière des centrales; caudale à peu près carrée.

1. T. Vulgaris. Cuv. (T. COMMUNE). — Museau obtus, bouche assez petite; mâchoires à peu près égales, avec un

(1). Près du genre Carpe vient se placer le *Carrassin doré* ou *Dorado de la Chine* (*Cyprinus auratus*, Linn.; *Carrassius auratus*, Günth.), introduit en France au siècle dernier et que tout le monde connaît sous le nom de *Poisson rouge*.

barbillon très court de chaque côté de la bouche; écailles très petites, couvertes d'un enduit visqueux abondant; dos arrondi, un peu arqué, d'un vert foncé; côtés d'un vert olivâtre au-dessus de la ligne latérale, jaunâtre au-dessous; ventre blanchâtre; toutes les nageoires violacées.

Ce poisson qui préfère les eaux stagnantes et vaseuses, tend à disparaître de nos rivières, où d'ailleurs il dépasse rarement le poids de 1 kilog. On ne le rencontre abondamment que dans les étangs et les douves.

G. IV. 60810. Cuv. (Goujon). — Bouche en dessous, avec un barbillon de chaque côté; corps étroit, arrondi, fusiforme, couvert d'écailles moyennes; dorsale vis-à-vis des ventrales; caudale très échancrée.

1. G. Fluvialilis. Agass. (G. DE RIVIÈRE). — Tête fortement aplatie en-dessus; museau gros et arrondi; bouche assez large; dos d'un brun verdâtre à reflets métalliques, marqué de six à sept taches noirâtres; côtés d'un blanc jaunâtre, avec de petites taches noirâtres arrondies le long de la ligne latérale, qui est droite; ventre grisâtre; nageoires pâles, avec des points noirs à la dorsale et à la caudale.

Ce petit poisson, dont la taille ne dépasse guère 0^m12, à 0^m13, se trouve dans toutes nos rivières.

G. V. RHODEUS. Agass. (BOUVIÈRE). — Corps ovale, comprimé, couvert de grandes écailles; ligne latérale très courte, à peine indiquée; caudale légèrement échancrée.

1. R. Amarus. Agass. (B. AMÈRE.) — Vulg. (LARGET). — Tête petite, cunéiforme; museau court et obtus; bouche peu fendue; dos verdâtre ou brunâtre; ventre argenté; dorsale et caudale grisâtres; pectorales et ventrales couleur chair; anale d'un gris très pâle.

La Bouvière, commune dans toutes nos rivières, est un petit poisson de 0^m05 à 0^m06; les grands individus atteignent rarement plus de 0^m08. Cette espèce est peu connue des pêcheurs, qui la dédaignent.

G. VI. PHOXINUS. Agass. (Véron). — Corps allongé, couvert d'écailles très petites et très nombreuses, au moins 80 à la ligne latérale; dorsales en arrière des ventrales; caudale fourchue.

1. P. lævis. Agass. (V. commun). — *Vulg.* (Verdon). — Tête forte; bouche assez petite; corps étroit, presque cylindrique, couvert d'écailles très petites, minces et visqueuses; dos verdâtre et bronzé; côtés marqués de taches et de bandes noirâtres, pointillés de la même couleur: parties inférieures grisâtres. Au printemps la coloration prend, surtout en-dessus, des tons métalliques chatoyants.

Ce petit poisson, dont la taille ne dépasse guère 0^m07 à 0^m08, est commun dans tous nos cours d'eau. On trouve aussi la variété à nageoires arrondies que Millet (Faune de Maine-et-Loire) paraît avoir confondue avec l'able rivulaire de Pallas.

On doit rapporter au Véron, comme synonyme, l'*Aphle*, que Maulny et Desportes inscrivent à tort comme espèce distincte.

G. VII. ABRAMIS. Cuv. (Brême). — Corps ovale comprimé; mâchoire supérieure avancée, dépassant l'inférieure; dorsale étroite, commençant en arrière de l'insertion des ventrales; anale ample, ayant de 20 à 30 rayons.

{ Anale d'un brun foncé, ayant 27 à 30 rayons..... A. BRAMA.
{ Anale d'un gris pâle, n'ayant que 20 à 25 rayons.... A. BLICCA.

1. A. Brama. Agass. (B. commune). — Tête relativement petite; museau court et obtus; bouche petite, lèvres épaisses; corps large, très comprimé; dos noirâtre ou d'un brun verdâtre; côtés gris à reflets jaunâtres, avec un pointillé noirâtre très fin; gorge et ventre blancs; anale d'un brun foncé, soutenue par 27 à 30 rayons.

Cette espèce commune dans toutes nos rivières, parvient à 2 ou 3 kilog.

2. A. Blicca. Agass. (B. Bordelière). *Vulg.* (Brême blanche, petite brême). — Tête petite; museau court, arrondi; bouche

petite, lèvres épaisses; corps large, très comprimé; parties supérieures d'un gris bleuâtre; côtés et dessous du corps blanchâtres; anale d'un gris pâle, moins étendue que dans l'espèce précédente et ne comprenant que 20 à 25 rayons.

La Bordelière, très commune, mais peu estimée, parvient rarement à peser 300 grammes.

Nous rapportons à cette espèce la *Brême de Buggenhagen* (*Leuciscus Buggenhagii*, Val.) et la *Brême rosse* ou *Gardon brémé* (*Leuciscus abramorutilus*, Hol.), hybrides de la brême et du gardon, différant de la première par le corps moins large, moins comprimé, les écailles plus grandes, ce qui les rapproche du gardon, dont ils se distinguent d'ailleurs par la situation de la dorsale, en arrière des ventrales, et l'étendue de l'anale, comptant 18 à 19 rayons.

G. VIII. ALBURNUS. *Rondelet.* (ABLETTE). — Mâchoire inférieure plus longue que la supérieure; corps étroit et allongé; dorsale très en arrière de l'insertion des ventrales.

{ Deux séries de points noirs bordant la ligne latérale A. BIPUNCTATUS.
} Ligne latérale ordinaire..... A. LUCIDUS.

1. A. *Lucidus*. *Heckel et Kner.* (A. commune). — Bouche relativement assez grande; museau court; mâchoire inférieure dépassant la supérieure; corps étroit, allongé, comprimé, couvert d'écailles minces et brillantes; profil du dos presque droit ou très légèrement arqué; dos verdâtre; côtés du ventre d'un blanc argenté et brillant; dorsale grise; anale et ventrales pâles.

Nous rapportons à cette espèce, comme simple variété, le *Leuciscus alburnoides*, de Selys, différant du type par la tête allongée et le coude oblitéré de la mâchoire inférieure. — Ces petits poissons, dont la taille ne dépasse guère 0^m12 à 0^m15, sont très communs dans nos rivières et bien connus des pêcheurs.

2. A. *Bipunctatus*. *Heckel et Kner.* (C. SPIRLIN). *Vulg.* (CONCIE). — Museau arrondi; mâchoire supérieure un peu moins avancée que l'inférieure; corps étroit, allongé, com-

primé; deux rangées de points noirs bordant la ligne latérale; profil du dos légèrement arqué: celui-ci d'un gris verdâtre; côtés et ventre argentés; dorsale grise; anale et pectorales jaunâtres à la base.

Cette espèce, assez commune, surtout aux environs des chutes d'eau, est un peu plus courte et plus large que la précédente. — Desportes et Maulny l'ont désignée sous le nom de *Morelle*, Anjubault sous celui d'*Able éperlan*. Il faut y joindre comme variété, l'*Able de Baldner*, (*Leuciscus Baldneri*, Cuv. et Val.), qu'on trouve aussi dans nos rivières.

G. IX. SCARDINIUS. Bp. (ROTENGLE). — Corps ovale, couvert de grandes écailles; nageoire dorsale étroite, commençant en arrière de l'insertion des ventrales; celles-ci d'un rouge vif ainsi que l'anale et la caudale.

1. S. Erythrophthalmus. Bp. (R. commun). — Vulg. (ROSSEAU). Bouche assez petite; museau obtus; iris rouge ou d'un jaune doré; mâchoire supérieure un peu moins avancée que l'inférieure; corps ovale, comprimé, assez élargi; dos brun verdâtre; flancs grisâtres; ventre blanc; anale, caudales et ventrales d'un rouge vif; les autres nageoires d'un brun clair.

Très commun dans toutes nos rivières, ce poisson de taille généralement assez médiocre, atteint cependant quelquefois le poids de 1 kilog. — Les individus un peu gros sont souvent désignés par les pêcheurs sous le nom de *rosses* ou *gardons de fond*, qu'ils donnent également au véritable gardon, confondant plus ou moins les deux espèces. — Le Rotengle se multiplie facilement dans les étangs et les douves, mais il y grossit peu. (1)

G. X. LEUCISCUS. Rondelet. (GARDON). — Corps ovale, plus ou moins comprimé, couvert d'assez grandes écailles,

(1) — Millet (Faune de Maine-et-Loire), dit n'avoir pas observé le Rotengle dans les rivières de l'Anjou. Je puis affirmer qu'il y est très commun, ayant l'occasion, tous les ans, de le prendre en grande quantité dans la Loire et dans la rivière d'Erve.

dorsale commençant au-dessus de l'insertion des ventrales, et comptant 13 rayons, dont 3 simples et 10 rameux; *ventrales* d'un rouge pâle, ainsi que l'anale et la caudale.

1. *L. Rutilus*. Agass. (G. commun). — Bouche assez petite; museau arrondi; *iris d'un jaune doré, quelquefois rougeâtre*; mâchoire supérieure plus avancée que l'inférieure; corps ovale, lancéolé, légèrement arrondi; dos verdâtre à reflets rosés; ventre blanc; *anale, caudale et ventrales d'un rouge pâle ou jaunâtres*; les autres nageoires d'un gris verdâtre.

Cette espèce, commune dans nos rivières, est assez souvent confondue par les pêcheurs avec la précédente. Les individus un peu gros sont également désignés sous les noms de ~~roses~~ ou *gardons de fond*; rarement leur poids dépasse un demi-kilog.

Anjubault a signalé une variété à nageoires et iris blancs — très rare, dans les eaux calcaires stagnantes.

G. XI. *SQUALIUS*. Bp. (CHEVAINE). — Corps allongé, plus ou moins fusiforme, légèrement comprimé; dorsale étroite, commençant au-dessus de l'insertion des ventrales, et comptant 7 ou 8 rayons rameux.

{ Tête forte, large en dessus..... S. CEPHALUS.
{ Tête étroite, effilée..... S. LEUCISCUS.

1. *S. Cephalus*. Sieb. (C. commun). — *Vulg.* (CHABOISSEAU). — Tête grosse, front large et aplati; mâchoire supérieure un peu plus avancée que l'inférieure; corps épais, étroit et allongé, arrondi en dessus, couvert de grandes écailles; dos d'un brun verdâtre plus ou moins foncé; côtés grisâtres; ventre blanc; dorsale verdâtre, les autres nageoires en parties rougeâtres ou rosées.

Cette espèce, commune, se tient de préférence dans les eaux courantes. C'est la *Dobule* de différents auteurs; Mauloy, Desportes, Davoust et Anjubault la désignent sous ce nom. On l'appelle encore vulgairement : *Cheverne, Cheval* ou

Grillard (1). — Les grands individus dépassent rarement le poids de 2 kilog.

2. *S. Leuciscus*. *Heckel et Kner*. (C. VAUDOISE), — *Vulg.* (DARD). — Tête petite, étroite et effilée; museau avancé, pointu; iris blanc, marqué d'une tache noirâtre en haut; mâchoire supérieure plus longue et plus large que l'inférieure; corps allongé, lancéolé, couvert d'écailles médiocres; dos brunâtre, flancs blanchâtres; ventre argenté; dorsale et caudale grisâtres, les autres nageoires d'un rouge pâle ou couleur chair.

Espèce commune, peu estimée, vivant de préférence dans les eaux claires et limpides, de taille médiocre, dépassant rarement 0^m20.

L'able Hachette (*Leuciscus dolabratus*, de Selys), signalée par Anjubault, ne paraît être qu'une variété de la Vaudoise, ou encore un hybride. Les pêcheurs lui donnent le nom de *Dard blanc*.

III^e FAM. COBITIDÆ. — COBITIDÉS.

Corps allongé, couvert de très petites écailles; bouche petite, entourée de six barbillons au moins; dorsale unique, située au-dessus des ventrales.

Les représentants de cette famille appartiennent au genre *Loche*, dont on trouve deux espèces dans nos rivières.

G. I. COBITIS. *Linn.* (LOCHE). — Lèvres épaisses; yeux rapprochés du sommet de la tête; corps enduit de mucosité.

{ Un aiguillon mobile au-dessous de chaque œil, ... C. TOENIA.
{ Pas d'aiguillon mobile au-dessous de chaque œil. C. BARBATULA.

• 1. *C. Barbatula*. *Linn.* (L. FRANÇE). — Tête large, aplatie en dessus, obtuse à l'extrémité; bouche en dessous, entourée de six barbillons, ceux de la troisième paire éloignés de ceux de

(1) Maulny et Desportes ont commis une erreur en inscrivant sur leurs listes la Chevane, *Cyprinus Jeses*, *Linn.*; ce poisson ne se rencontre pas dans la Sarthe.

la seconde ; corps allongé, presque cylindrique, un peu comprimé sur les côtés dans la région postérieure ; peau molle, paraissant nue et ne portant que des écailles extrêmement petites ; coloration variable, le plus souvent d'un gris jaunâtre ; avec des taches brunes foncées sur le dos et les flancs, ou d'un jaune rougeâtre avec des taches nuageuses d'un brun pâle ; les taches se réunissant quelquefois pour former des bandes transversales ; ventre blanchâtre ; caudale à peine échancrée, présentant ainsi que la dorsale de petites taches brunes ordinairement disposées par séries.

Cette petite espèce, assez commune, dont la taille ne dépasse guère 0^m10 à 0^m12, se tient de préférence dans les eaux profondes et se plait particulièrement dans les ruisseaux et les petites rivières.

2. C. Tonia. Linn. (L. DE RIVIÈRE). — Tête étroite et comprimée ; un aiguillon fourchu et mobile au-dessous de chaque œil ; bouche petite, garnie de six barbillons, ceux de la seconde paire rapprochés de ceux de la troisième ; corps allongé, très comprimé latéralement, surtout en arrière de la dorsale ; dos gris verdâtre, avec des taches noirâtres plus ou moins rapprochées ; côtés et ventre grisâtres, pointillés de brun avec une série de taches noirâtres sur les flancs ; dorsale et caudale mouchetées de brun noirâtre.

Cette espèce, un peu plus petite que la précédente et moins commune, habite également nos rivières, se tenant parmi les herbes ou entre les pierres.

IV^e Fam. CLUPIDÆ. — CLUPIDÉS.

Corps plus ou moins allongé, comprimé, couvert d'écailles fines ; ventre caréné et dentelé en scie ; dorsale unique opposée aux ventrales.

Les représentants de cette famille sont tous des poissons de mer, parmi lesquels l'aloise seule pénètre à certains moments dans nos rivières.

G. I. ALOSA. Cuv. (ALOSE). — Tête comprimée; mâchoire supérieure moins avancée que l'inférieure; bouche grande, fendue jusqu'en arrière des yeux; nageoires relativement petites.

1. A. Vulgaris. Cuv. (A. COMMUNE). — Corps assez élevé et comprimé; carène ventrale fortement dentelée; dos d'un vert bleuâtre; le reste du corps argenté; une tache noire sur les ouïes et deux taches brunes à la nageoire caudale.

A la fin de l'hiver et au commencement du printemps, un petit nombre d'aloses remontent la Sarthe jusqu'à Beaumont et au delà. Quelques-unes mêmes pénètrent dans ses affluents. Davoust rapporte qu'un individu, pesant 3 kilog., fut pris dans la Vègre, près du bourg d'Asnières, en 1846.

L'alose feinte (Clupea fallax, Lacép.), qu'on trouve aussi dans la Sarthe, et qu'on désigne vulgairement sous le nom de *Corneau*, n'est qu'une jeune alose, qui n'a pas encore perdu les dents de la mâchoire supérieure et dont les flancs sont tachetés de noir.

V^e FAM. ESOCIDÆ. — ESOCIDES.

Bouche très fendue, bien dentée; corps allongé, couvert de petites écailles lisses; dorsale unique, reculée vers l'extrémité du corps, opposée à l'anale.

Le brochet est le seul représentant de cette famille.

G. I. ESOX. Linn. (BROCHET). — Tête allongée, large et aplatie en-dessus; bouche très largement fendue, armée de nombreuses et fortes dents; mâchoire inférieure dépassant notablement la supérieure.

1. E. Lucius. Linn. (B. COMMUN). — Corps long, prismatique, épais et arrondi dans la région dorsale, légèrement comprimé sur les côtés; dos brun verdâtre; côtés d'un gris teinté de jaunâtre, avec des bandes transversales ou des marbrures olivâtres, plus ou moins irrégulières; dessous du corps blanchâtre, plus ou moins parsemé de points noirâtres; nageoires

impaires le plus souvent rougeâtres, tachetées de brun ou de vert foncé; pectorales et ventrales roses ou d'un rouge chair.

Ce poisson très vorace, mais excellent, commun partout, parvient quelquefois au poids de 8 à 10 kilog.

VI^e FAM. SALMONIDÆ. — SALMONIDÉS.

Corps allongé, couvert de petites écailles lisses; ventrales très en arrière des pectorales; deux dorsales, la seconde petite et adipeuse, sans aucune trace de rayons.

Les poissons de cette famille ont en général une chair délicate et sont très estimés. Ceux qu'on trouve dans nos rivières se rapportent aux genres Saumon et Truite.

{ Des taches noires sur la nageoire caudale.....TRUTTA (n.)
{ Pas de taches noires à la caudale.....SALMO (l.)

G. I. SALMO. Linn. (SAUMON). — Bouche largement ouverte, armée de dents nombreuses et pointues; corps allongé, comprimé sur les côtés, couvert de petites écailles adhérentes; première dorsale en avant des ventrales.

1. S. Salar. Linn. (S. commun). — Museau arrondi, plus long chez les mâles que chez les femelles; mâchoire supérieure un peu plus avancée que l'inférieure; dos bleu ardoisé; flancs d'un gris argenté; ventre blanc; quelques taches noirâtres sur les côtés; caudale grise et sans tache. Le système de coloration est d'ailleurs variable suivant l'âge. — Les jeunes *Saumoneaux* sont marqués de bandes transversales brunes.

On donne le nom de *Bécards* aux individus chez lesquelles la mâchoire inférieure s'allonge et se recourbe en crochet pour venir se loger dans une fossette de la mâchoire supérieure. Cette particularité paraît d'ailleurs ne s'observer que chez les mâles.

On sait que le Saumon vit alternativement dans les eaux salées et dans les eaux douces, remontant les rivières pour frayer. C'est ainsi qu'on le voit pénétrer dans la Sarthe

quand les eaux sont grandes, à la fin de l'hiver et au commencement du printemps. Mais ses apparitions sont rares(1).

G. II. *TRUTTA*. Nilss. (Truite). — Bouche largement ouverte, armée de dents nombreuses et pointues; corps médiocrement allongé, comprimé, couvert de petites écailles; première dorsale en avant des ventrales,

1. *T. Fario*. Sieb. (T. commune). — Tête forte, large en dessus; museau gros et obtus, plus ou moins arrondi; mâchoire supérieure plus avancée que l'inférieure; dos arrondi, généralement d'un vert plus ou moins foncé; parties inférieures jaunâtres; des taches noires plus ou moins arrondies sur la tête, le dos et les flancs, entremêlées de taches rouges; dorsale marquée de taches noires et ordinairement de taches d'un rouge plus ou moins vif; caudale brune, avec des taches noires.

La Truite ne fréquente guère que nos petites rivières aux eaux rapides et froides, à fond de roc ou sablonneux; on ne la voit habituellement dans les grandes, la Sarthe, l'Huisne et le Loir, que vers le haut de leur cours. C'est un poisson délicat et très estimé, qui peut acquérir une grande taille; mais chez nous, les individus dépassant le poids d'un kilog. sont rares.

On désigne communément sous le nom de *Truite saumonée*, une variété dont la chair est rose ou rougeâtre. — Au reste, la Truite présente une grande variabilité, suivant les eaux qu'elle habite; il en est résulté que plusieurs naturalistes ont établi, sans motifs suffisants, plusieurs espèces distinctes, telle que la *Truite des lacs* (*Trutta lacustris*, Blanch.; *Fario Lemanus*, Cuv. et Val.), qu'on a voulu caractériser par la disposition des dents vomériennes sur un seul

(1) Vers la fin de 1873, 3000 alevins d'un Saumon de Californie (? *Salmo* ou *Onchorhynchus Quinnat*) furent mis dans la Sarthe par M. Carbonnier. — On croit en avoir retrouvé quelques-uns, l'année dernière.

rang, disposition qui n'est pas constante et ne fournit qu'un caractère sans valeur réelle, en raison de son peu de fixité.

La Truite des lacs était pour Anjubault la véritable Truite saumonée. Des essais de pisciculture ont été faits pour l'introduire dans nos rivières. — Blanchard avec plus de raison réserve le nom de Truite saumonée pour la truite de mer (*Fario argenteus*, Cuv. et Val., *Trutta marina*, Duh., *Trutta argentea*, Blanch.), qui se rapproche du Saumon par ses formes et semble avoir aussi ses habitudes, vivant alternativement dans les eaux salées et dans les eaux douces. Cette espèce qu'on trouve dans la Meuse, la Seine et la Loire, n'a pas encore été vue dans nos rivières.

APODES. — APODES

Corps très allongé, serpentiforme, couvert d'une peau épaisse et visqueuse, généralement nue; pas de nageoires ventrales; pectorales très petites ou manquant.

Cet ordre comprend un certain nombre d'espèces marines; les anguilles seules se trouvent dans les eaux douces.

1^{re} Fam. ANGUILLIDÆ. — ANGUILLIDÆ.

Corps arrondi, presque cylindrique en avant, comprimé vers la queue; nageoires impaires réunies et bien développées.

G. I. ANGUILLA. *Thunberg*. (ANGUILLE). — Corps paraissant nu, mais garni de très petites écailles cachées dans la peau; dorsale commençant très en arrière des pectorales, s'étendant de même que l'anale, jusqu'à la caudale, pour se confondre avec celle-ci, qui se termine en pointe.

1. *A. Vulgaris*. *Yarrell*. (A. commune). — Tête comprimée, arrondie en dessus; museau assez allongé, généralement pointu; yeux petits; mâchoire supérieure plus courte que l'inférieure; coloration variable, ordinairement verdâtre en

dessus et d'un blanc argenté en dessous dans les eaux vives et claires, d'un brun noirâtre en-dessus et jaunâtre en dessous dans les eaux stagnantes et boueuses.

On distingue un certain nombre de variétés, plus ou moins constantes : celles dont la tête est grosse et courte, le museau aplati, très obtus, sont dites *Camardes* ; on donne le nom de *Soufflards* aux individus relativement courts et gros. Les petites anguilles sont appelées *Civelles*.

L'Anguille remonte dans tous nos cours d'eau et pénètre partout. Dans la Sarthe, le Loir et l'Huisne elle peut atteindre le poids de 3 kilog. ; mais elle n'arrive qu'accidentellement à peser 1 kilog. dans les ruisseaux et petites rivières.

CYCLOSTOMI. — CYCLOSTOMES

Corps allongé, plus ou moins cylindrique, couvert d'une peau lisse, épaisse, complètement nue ; bouche en forme de ventouse circulaire ; *plusieurs trous branchiaux de chaque côté du cou.*

Les Cyclostomes dont nous avons à nous occuper appartiennent à une seule famille.

1^{re} Fam. PETROMYZONIDÆ. — PÉTRONYZONIDÉS.

Tête se terminant, chez les adultes, par une large bouche circulaire, formant ventouse ; ouvertures branchiales au nombre de sept de chaque côté ; pas de nageoires paires.

Les représentants de cette famille appartiennent au genre Lamproie.

G. I. PETROMYZON. *Linn.* (LAMPROIE). — Corps anguilliforme, cylindrique en avant, comprimé en arrière, couvert d'une peau nue et visqueuse ; deux dorsales plus ou moins séparées ; anale courte, unie à la caudale, ainsi que la seconde dorsale ; ni pectorales ni ventrales.

- | | | |
|---|---|---|
| 1 | { Les deux nageoires dorsales séparées..... | 2 |
| | { Dorsales réunies, ou au moins contiguës..... P. PLANERI | |
| 2 | { Bouche garnie de plus. rangées circul. de fortes dents. P. MARINUS. | |
| | { Bouche pourvue d'une seule rangée circul. de dents. P. FLUVIATILIS. | |

1. *P. Marinus*. Linn. (L. MARINE). — *Vulg.* (GRANDE LAMPROIE). — Bouche entourée par une lèvre charnue, garnie de cirrhes et pourvue sur toute sa surface intérieure de *plusieurs rangées circulaires de fortes dents* ; dessus et côtés du corps d'un vert jaunâtre, marbré de brun ; dessous d'un blanc argenté, quelquefois jaunâtre ; les deux nageoires dorsales bien séparées chez les adultes, plus rapprochées chez les jeunes.

Cette espèce, dont la longueur peut atteindre 0^m80 et plus, remontant la Loire, pénètre aussi dans la Sarthe. Il en a été pris du côté du moulin de Saint-Georges et plus bas. Ses apparitions sont rares.

2. *P. Fluvialilis*. Linn. (L. DE RIVIÈRE). — Bouche à bord taillé en biseau assez épais ; *une seule rangée circulaire de dents pointues* ; tête verdâtre ; dessus du corps d'un gris bleuâtre ; côtés d'un jaune clair ; dessous d'un blanc argenté ; les parties supérieures sont quelquefois marquées de bandes transversales noirâtres ; les deux nageoires dorsales bien séparées chez les adultes, plus rapprochées chez les jeunes.

Cette Lamproie se prend quelquefois dans la Sarthe ; mais elle est rare. Sa taille ne dépasse guère 0^m40 à 0^m50.

3. *P. Planeri*. Bloch. (L. DE PLANER). — *Vulg.* (PETITE LAMPROIE DE RIVIÈRE). Bouche obtuse à l'extrémité, avec une seule rangée circulaire de dents ; dessus du corps d'un gris bleuâtre ; côtés d'un jaune clair ; dessous d'un blanc argenté ; *les deux nageoires dorsales contiguës*.

Plusieurs naturalistes pensent que la Lamproie de Planer pourrait bien n'être qu'une Lamproie fluviatile, n'ayant pas encore atteint son entier développement. Elle paraît nous venir de la Loire, comme les espèces précédentes et ne se voit guère qu'à la fin de l'hiver ou au commencement du printemps. Les captures en sont rares.

L'Ammocète Lamproyen. (AMMOCETES BRANCHIALIS, DUX.) : *Vulg.* (le LAMPRIILLON, le SUCET, ou la CHATOUILLE), est

commun dans tous nos ruisseaux. — D'après Muller, on doit le considérer comme le premier âge, la forme larvaire du *Petromyzon Planeri*. Voici d'ailleurs son signalement :

Bouche à peu près en fer à cheval; pas de dents; yeux très petits, voilés par une membrane; corps cylindrique, traversé de stries légèrement obliques, le faisant paraître comme annelé; dos verdâtre; côtés jaunes; ventre blanc; nageoires dorsales très basses et contiguës, 0^m13 à 0^m20 de longueur.

Maulny l'a compris dans sa liste sous le nom de *Lamproie des ruisseaux*.

ABRÉVIATIONS

Agass. — Agassiz.
Blanch. — Blanchard.
Bp. — Bonaparte (C.-L.
prince).
Cuv. — Cuvier.
Duham. — Duhamel.
Dum. — Duméril.

Hol. — Holandre.
Lacép. — Lacépède.
Linn. — Linné.
Nilss. — Nilsson.
Sieb. — Siebold.
Val. — Valenciennes.

RUPTURE

DE LA

PORTION CERVICALE INFÉRIEURE DE L'ŒSOPHAGE

CONSÉCUTIVE A UN JABOT

GUÉRISON

Par M. LÉGIER, membre titulaire.

Le 3 février 1882, à la visite du matin, un cheval de trait, du nom de *Belvédère*, 8 ans, 1 mètre 54, gris pommelé, nous est présenté pour tuméfaction considérable occupant le bord antérieur de l'encolure et le côté gauche de la gouttière de la jugulaire, depuis l'entrée de la poitrine jusqu'à la région parotidienne.

D'après les renseignements qui nous sont donnés, l'intumescence dont il s'agit serait de date toute récente. Sur le livret mobile du cheval, nous ne trouvons qu'une entrée à l'infirmerie, du 16 juin au 7 juillet 1879, pour effort tendineux du membre antérieur gauche.

La tumeur qui nous occupe est indolente et donne aux doigts la sensation d'une matière épanchée, de consistance pâteuse, qui change de place de bas en haut à mesure que l'on étend du vésicatoire à sa surface, à l'aide d'une spatule.

Comment interpréter sainement ce fait pathologique en

présence d'une région aussi compliquée que celle de la jugulaire?

Est-ce du sang, de la salive, du pus, des matières alimentaires, ou tout autre produit morbide qui est versé dans le tissu conjonctif interstitiel de la gouttière? C'est ce qu'il ne nous est pas permis de diagnostiquer.

Eu égard au siège, au volume et aux rapports de la tumeur, nous considérons le pronostic d'autant plus grave qu'il y a à redouter des complications souvent funestes, comme par exemple : le cornage temporaire, l'asphyxie par compression de la trachée ou des nerfs récurrents, la pénétration dans la poitrine des produits morbides épanchés, et, par suite, la gangrène ou la pleurésie traumatique.

Nous prescrivons 40 grammes d'acétate d'ammoniaque et le repos absolu.

4. — Même état, même traitement.

5. — La tuméfaction a augmenté de volume. Même dose d'acétate d'ammoniaque.

6. — La tumeur étant bien limitée en avant de la région du poitrail, on se décide à pratiquer une ponction exploratrice qui est *l'ultima ratio* du diagnostic.

Cette manœuvre s'imposait d'autant plus à la pratique que notre diagnostic était incertain, et que le séjour d'un produit morbide épanché à l'entrée de la poitrine, dans un tissu conjonctif lâche et abondant, pouvait amener, ainsi que nous l'avons dit, des complications fort graves et souvent funestes.

A cet effet, nous avons recours à un cautère en pointe fine que nous chauffons au rouge cerise, et que nous faisons pénétrer au centre de la tumeur, dans la direction de la ligne médiane. A la suite de cette ponction nous voyons s'écouler un liquide abondant d'un aspect jaunâtre, mélangé à des mucosités spumeuses, blanchâtres, filantes, tenant en suspension des parcelles amylacées, d'une odeur acide repoussante.

Le doigt introduit par l'ouverture pratiquée avec le cautère pénètre dans une cavité anfractueuse contenant des aliments

fibreux, sans aucune trace de corps étrangers. Après cette exploration, on voit s'effectuer par l'orifice, sous l'influence des efforts de vomissement, une réjection liquide entraînant des matières alimentaires, fibreuses. En même temps, un jetage abondant, constitué par les liquides salivaires et pharyngiens contenant des débris alimentaires, se présente à l'ouverture des cavités nasales. Une toux gutturale se fait entendre accompagnée d'un reflux nasal, spumeux, blanchâtre.

La réjection des matières alimentaires à la suite de la ponction exploratrice, le jetage symptomatique du jabot, l'absence de phénomènes inflammatoires dans la région de l'arrière-bouche sont autant de signes diagnostiques d'une dysphagie procédant d'une rupture de la portion cervicale inférieure de l'œsophage.

Du reste l'animal est gai, l'œil vif, l'embonpoint satisfaisant et l'appétit bon.

On supprime la médication antiseptique et l'on ordonne un régime alimentaire de digestion facile : barbotages à la farise d'orge, foin et paille hachés.

8. — La tumeur a augmenté de volume par le fait de l'accumulation des bols alimentaires dans les bas-fonds de la gouttière ; des débris d'aliments sont épanchés sur différents points de la stalle ; jetage trouble, verdâtre, contenant des débris d'aliments.

Un large débridement de haut en bas est jugé utile afin d'évacuer les matières précitées.

9. — Pendant la déglutition des boissons farineuses l'ondée liquide apparaît nettement dans l'œsophage, puis le liquide s'écoule à l'extérieur par l'ouverture inférieure, sous forme d'un jet assez abondant.

- Injections détersives d'eau phéniquée et pansement de la plaie avec des étoupes hachées.

10. — Du tissu conjonctif macéré, gangréné se présente au point débridé. L'appétit semble plus prononcé que d'ordinaire.

On incise les lambeaux mortifiés, on déterge le fond de la plaie; pansement antiseptique.

11. — Les liquides des sécrétions de la bouche et de l'arrière-bouche s'écoulent en petite quantité par la plaie extérieure.

Un seau d'eau est présenté à l'animal : celui-ci paraît déglutir quelques gorgées ; mais, sous l'influence d'un mouvement de régurgitation, le liquide se fait jour par la fistule œsophagienne.

Le sujet commence à maigrir.

Même pansement.

12. — La journée s'écoule sans donner lieu à aucune observation digne d'intérêt.

13. — La tuméfaction a considérablement diminué de volume ; l'épiderme, soulevé par le vésicatoire, se détache sous forme d'escharres et laisse à nu le derme dépilé, sur différents points.

La plaie inférieure est irrégulière, quoique rosée et d'un bel aspect ; à sa surface on voit un énorme lambeau de tissu lamelleux macéré par la suppuration. Le sujet est gai, mais il maigrit d'une manière ostensible.

On incise le lambeau ; pansement ordinaire.

14. — La déglutition des boissons s'exécute d'une manière assez satisfaisante jusqu'à concurrence d'un demi-seau, si ce n'est vers la fin où des parcelles de son se présentent à l'ouverture œsophagienne. La maigreur est bien manifeste surtout dans la région costale, aux flancs, à la croupe et aux fesses.

Les aliments (foin, paille, avoine, son et farine d'orge) sont distribués *larga manu*. •

Du 15 au 28. — Nos observations journalières sont de peu d'importance. La plaie semble vouloir cicatriser ; néanmoins elle livre encore passage aux boissons et aux aliments ; l'état semi-liquide des matières stercorales atteste un relâchement du côté du tube digestif. Du reste, la maigreur est des plus accusées, bien que l'animal conserve sa gaité et son appétit.

Du 1^{er} au 9 mars. — Cicatrisation progressive de la plaie, qui est réduite à un trajet fistuleux d'un faible calibre, ne laissant passer qu'une faible partie du bol alimentaire.

L'animal paraît reprendre un peu d'embonpoint.

On se borne à panser à la teinture d'aloès.

10. — Embonpoint meilleur ; crottins normaux. Quelques parcelles alimentaires se remarquent à l'ouverture du trajet fistuleux. Les boissons paraissent suivre le conduit œsophagien.

En présence de cette amélioration on croit devoir ordonner la promenade.

Du 11 au 17. — L'ingestion des aliments fibreux s'exécute d'une manière satisfaisante. Cependant les boissons continuent de se faire jour par la fistule œsophagienne.

18. — Un seau d'eau de la capacité de 10 litres est presque entièrement dégluti, si ce n'est vers la fin où un jet assez abondant se présente à l'orifice œsophagien.

L'état général est bon ; une gâté peu ordinaire témoigne d'une nutrition satisfaisante.

Du 19 au 22. — La fistule, presque entièrement fermée, ne laisse sourdre que quelques parcelles alimentaires et pas une goutte d'eau.

23. — Si pendant l'action d'abreuver, on dévie l'encolure par une flexion latérale à gauche, la déglutition des liquides s'opère sans perte, tandis qu'en redressant la tête sur le plan médian du corps on voit un jet d'eau se répandre sur le sol.

Du 24 au 31 mars. — Le bol alimentaire franchit le conduit œsophagien sans arrêt, alors que vers la fin de la préhension des boissons une petite quantité de liquide s'écoule à l'extérieur.

La première quinzaine d'avril s'est écoulée sans donner lieu à des remarques d'un intérêt réel. Cependant, on a dû aider à la cicatrisation par l'excision d'un lambeau de peau et d'une bride cutanée, puis cautériser le trajet fistuleux à une profondeur de 5 à 6 centimètres, avec un crayon de nitrate d'argent.

Pendant cette période l'animal a repris un embonpoint des plus prononcés.

Du 16 au 30. — Le caustique détermine à la surface interne de la fistule une inflammation aiguë qui se traduit par un écoulement de matière purulente. Le rejet des liquides est de nouveau abondant.

Soins de propreté.

Cet état se prolonge jusqu'au milieu du mois de mai sans aucune amélioration du côté de l'oblitération de la fistule œsophagienne.

Le 16. — Nous croyons devoir faire usage d'un moyen plus énergique, la cautérisation avec le fer rouge en pointe fine et pénétrante.

Le 31. — La fistule paraît oblitérée.

L'amélioration se continue de jour en jour jusqu'au 15 juin, époque où la guérison peut être considérée comme complète.

Il ne reste, en effet, qu'une cicatrice glabre, d'un aspect rosé, de l'étendue d'une pièce de 1 franc, à contour irrégulier, au centre de laquelle on remarque un évidement en godet.

Ajoutons que le sujet est très vigoureux.

Le 19. — Après un traitement qui n'a pas duré moins de 136 jours, l'animal sort de l'infirmerie pour être rendu à son service, avec la recommandation de ne l'employer d'abord qu'à la selle.

Le 9 septembre, nous avons revu notre sujet, qui ne présentait en avant du poitrail qu'une cicatrice à peine visible.

Tel est ce cas de jabot, à étiologie obscure, très rare chez le cheval et dont l'obstruction œsophagienne a été cause déterminante de la lésion de ce conduit membraneux.

LES ARTISTES DE LA SARTHE

AU SALON DE 1882

Par M. F. LEGEAY, membre titulaire.

Depuis vingt et quelques années, les arts se sont beaucoup développés dans notre département, si l'on en juge par le nombre des exposants au Salon de Paris : en effet, en 1839, on comptait à peine dix exposants ; en 1880, nous en avons eu vingt-quatre ; en 1881, quinze ; et en 1882, vingt.

Nous entendons par artistes, les peintres, les graveurs, les sculpteurs, les dessinateurs et les architectes.

Au Salon de 1882, écrit un habile critique, « ce n'est pas qu'on y rencontre des œuvres transcendantes et qui s'imposent du premier coup à l'admiration du visiteur, mais il s'y révèle une habileté de facture, une recherche des détails et en général une entente parfaite de la composition. »

Voici la liste des exposants de la Sarthe au Salon de 1882, et les titres de leurs œuvres. On remarquera avec plaisir que MM. Maignan, Royer, Le Couteux, Ferville-Suan, de Grandval, Huguet, Milliet, y tiennent toujours un rang distingué.

Mlle Valentine-Clotilde BASSERIZ, née à Fontenay-le-Comte (Vendée), demeurant au Mans, élève de M. Lepetit.

. *Blanche de Castille*, reine de France, surnommée « l'Amour des pauvres », d'après M. Moreau, de Tours ; porcelaine.

Regina sine labe concepta, d'après Maignan ; porcelaine. Ces deux porcelaines sont charmantes.

La Prière interrompue, d'après Hamman, et *le Repas du Zouave*, sont aussi de jolies porcelaines, qu'on a pu voir à l'exposition de M. Héry.

Eugène-Louis-Henri CHAUVIN, né au Mans, le 17 janvier 1837, élève de M. Paisant-Duclos.

Vue du Pont-Royal à Paris. Belle aquarelle.

Eugène-Jean CHÉREAU, né à Mamers, élève de MM. Garreau et Caillouette.

Le Char de l'Aurore; camée opaline, pierre fine, très finement gravée. Mention honorable.

Théodore DAVID, né au Mans, le 3 juillet 1848, élève de M. Callot.

La Moletta; peinture. Etude faite avec soin.

San-Remo; peinture. Tableau pittoresque.

Adhémar-Louis-Gaspard, vicomte DE CLERMONT-GALLERANDE, né à Châtoillenot (Haute-Marne), demeurant à La Pilette, à La Flèche, élève de M. Barrias.

La Messe de Saint-Hubert; peinture.

Giboulées de mars; peinture. L'attitude des personnages et l'allure des chevaux sont exactes et justes.

Octave, comte DE LA FONTAINE DE FOLLIN, né au Lude, élève de M. Jouffroy.

La Baigneuse; statuette en marbre. Figure délicate, attitude fort gracieuse, ensemble bien proportionné.

Georges Enlard DE GRANDVAL, né à Trangé-lès-le Mans, vers 1838, maire de cette commune.

Pensées; aquarelle. Correct de dessin et charmant de couleur.

Pivoines et Livre; aquarelle. Appartient à M. Singher. Exécution habile, couleurs vives et brillantes. Le livre est très bien. Comme couleur nous préférons le précédent.

Charles-Georges FANVILLE-SUAN, né au Mans, le 10 janvier 1847, élève de M. Jouffroy.

La Cigale, jeune fille ; statuette en plâtre, habilement exécutée.

.
Quand la bise fut venue

.
Elle alla trier famine
Chez la fourmi, sa voisine...

L'expression malheureuse et prodigue de la cigale sous le regard du spectateur est bien rendue, la physionomie est touchante ; les jambes sont un peu lourdes.

Une Danseuse au XII^e siècle ; statuette en bronze (appartient à M. Martin) habilement exécutée ; jolie figure avec du mouvement et du caractère.

Charles-Alexandre FILLEUL, né au Mans, le 24 septembre 1856, élève de MM. Cavalier et Aimé Millet.

Portrait de M. F. ; médaillon en marbre.

Portrait de M. M. ; médaillon en plâtre teinté ; beau profil.

Gustave-Alexandre GARNIER, né à La Suze, élève de MM. Duret et Yvon.

Portrait de M. A. ; sculpture. La tête est bien traitée. Jolie terre cuite, bien modelée.

Portrait de Jules Janin. Buste en marbre pour l'institut ; portrait charmant.

Léonce GOUTARD, né à Mamers.

Roses ; aquarelle. Composition confuse, couleur un peu terne et trop uniforme ; fleurs et feuillages bien traités.

Mlle Marie-Joséphine-Eléonore-Adèle GUILLEMARE, née au Mans, le 28 juin 1861, élève de Mlle Francheterre.

La Vierge à la Chaise ; porcelaine. Bon dessin ; charmant médaillon.

Albert GUILMET, né à Château-du-Loir, élève de M. J.-P. Laurens.

Mme de Pompadour jouant devant Louis XV, d'après Cochin. Eau-forte.

Victor-Pierre HUGUET, né au Lude, élève de M. E. Loubon.
Tribu émigrant (Algérie). Touche large et sûre; couleur locale bien saisie. Médaille de 2^e classe.

Louise LALANDE, née au Mans, le 8 février 1834, élève de MM. Mélin et Duboulez.

Chiens de meute couplés; peinture. Les chiens sont sèchement peints et vitreux.

Camille-Marie LAUNAY, né au Mans, le 3 juillet 1850, élève de M. Luminais.

Portrait de M. Hamme père; peinture. Pose banale, exécution médiocre.

Fleurs; peinture. Frais bouquet, coloration très bonne.

Lionel-Aristide LE COUTEUX, né au Mans, le 8 novembre 1847, élève de MM. Gaucheret, Luminais et Waltner.

Le Fauconnier arabe, d'après Fromentin; eau-forte. L'artiste s'est tiré avec honneur de la tâche difficile qu'il avait entreprise.

Le Départ pour la fantasia, d'après Regnault. Eau-forte. Bien rendu.

La Comtesse d'Oxford, d'après Van Dyck; eau-forte. Le magnifique portrait de la comtesse est rendu dans toute sa puissance de beauté. Le Couteux est un des mieux doués parmi les graveurs de notre époque.

Quatre têtes de femmes dans un tableau. Eau-forte.

Mlle Gabrielle-Marie-Claire LESUEUR, née à Marolles-les-Brauts, élève de Mlle Deleury, de Mme de Coal et de M. Soyer.

Claude de France. Email.

Avant le bal; porcelaine. La jeune femme qui tient le miroir a une main très fine, celle qui s'appuie à la table est trop longue.

Albert-Pierre-René MAIGNAN, né à Beaumont-sur-Sarthe, le 1^{er} octobre 1845.

***La Répudiée*; peinture.**

Où vas-tu, reine exilée,
Avec ta nourrice zélée,
Audowère avec ton enfant ?
Tu t'avances au jour tombant
A travers la boue, en tremblant,
Dans une lande désolée,
Où donc vas-tu, reine exilée ?

(EM. DUCROS.)

Ce tableau est d'une large et solide facture ; sujet bien traité. La scène est composée avec une simplicité pleine de noblesse. Nous n'avons plus à faire l'éloge de cet artiste distingué.

***Le Sommeil de Fra Angelico*; peinture.** Facture large et coloris d'une grande fraîcheur.

***Le Vieux Jardin*; aquarelle.** Aspect général satisfaisant quoiqu'un peu terne.

***Idylle*; gouache,** appartient à M. Pernolet. Un bras de la jeune fille est un peu long. La couleur de la statue est peu agréable.

Jean-Paul MILLIET, né au Mans, le 6 mars 1844, élève de MM. Lugardon, Gleyre et de l'école des Beaux-Arts de Paris.

***La Danse*; peinture.** Cette toile est destinée au plafond du foyer du théâtre de Rouen. Elle sera d'un bel effet. Le dessin est correct et la couleur agréable.

Louis-Joseph POTTIN, né au Mans, le 24 juin 1849, élève de M. Carolus Duran.

***Une jeune Bohémienne*; peinture.**

De ton triste regard fixé vers l'inconnu,
Enfant de Bohême, dis-moi, que cherches-tu ?

Bon comme peinture, mais l'artiste fera bien de se préoccuper davantage des accessoires.

***Le Réveil de la jeune fille*; aquarelle.** Ce tableau renferme

de grandes qualités d'exécution. Le couvre-pied et le capitonage sont mauvais. La tête et les mains de la jeune fille sont bien modelées.

Lionel-Noël ROYER, né à Châtean-du-Loir, élève de M. Cabanel.

Portrait de M. Adolphe Singher; peinture. Dessin correct, bonne pose; la tête et les mains sont bien modelées. C'est un des meilleurs portraits de l'artiste.

Portrait de Mme G. D.; aquarelle. Exécution vive, jolie couleur, dentelles bien traitées, en un mot portrait soigneusement exécuté.

Portrait d'Enfant; peinture. L'artiste a bien rendu la grâce et la naïveté de l'enfant.

REMARQUES ORNITHOLOGIQUES

Par M. BESNARD, membre titulaire.

1. — Le Nid de la Fauvette Verderolle : *CALAMOPHAPS PRATENSIS*, JAUBERT.

Le 10 juin 1882, j'ai trouvé un nid, présumé de fauvette verderolle, dans les hautes herbes d'une prairie de la vallée de la Sarthe, aux environs du Mans, au moment de la coupe des foins. — Malheureusement je n'ai pu voir l'oiseau.

Ce nid, qui renfermait quatre œufs, non couvés, examiné par M. le Président de la Société, avait toutes les apparences d'un vrai nid de verderolle, d'après la description qui en est donnée par l'*Ornithologie européenne* de Degland et Gerbe. édition de 1867; mais, comme cet oiseau n'a pas encore été introduit dans la faune de la Sarthe, faute de preuves suffisantes, il est difficile de se prononcer avec certitude sur l'identité de ce nid; cependant il n'y a rien d'impossible que cet oiseau vienne nicher dans la Sarthe, en petit nombre peut-être, du moment que la verderolle habite l'Europe tempérée et qu'elle se trouve dans quelques localités de la France où elle niche sur les bords des rivières, sur les branches basses des saules et des buissons ou dans les hautes herbes des prairies, à une vingtaine de centimètres du sol. comme celui qui nous occupe, du reste.

Ce nid, artistement construit et profond, n'est composé que de brins d'herbe sèche, assez souple. Il renferme de quatre à cinq œufs, d'un gris verdâtre, avec des taches très nou-

breuses, brunes ou noirâtres. Cette description répond parfaitement au nid que j'ai trouvé.

2. — Le Merle à plastron : *Turdus torquatus*, Linn.

Femelle tuée le 11 octobre 1882, aux environs du Mans, sur un buisson de lierre dont elle mangeait les baies. — Fait partie de ma collection.

Ce merle passe deux fois par an dans la Sarthe, au printemps et à l'automne. — A son passage du printemps, où il est en plumage de noces, il est assez difficile de se le procurer, car il ne s'arrête que pour prendre sa nourriture; cependant je possède un mâle adulte, qui fut tué à cette époque à Beaumont-sur-Sarthe, il y a quelques années.

A son passage d'automne, lorsque les buissons sont garnis de baies d'aubépine, de prunellier, que celles du lierre ne font pas défaut, et surtout que la saison est douce, le merle à plastron ne nous quitte que lorsqu'il manque de nourriture ou que le froid le gêne.

Cet oiseau vit, d'après les auteurs, sur les hautes montagnes boisées et rocheuses; on le trouve en Auvergne, dans les Pyrénées, les Vosges, etc. — Son nid, semblable à celui du merle noir, est placé au pied des buissons; les œufs, au nombre de quatre à six, présentent la même dimension et la même coloration que ceux de ce dernier oiseau.

Je possède des nids de merles, que j'ai reçus des forêts de Jupilles et de Perseigne, dont je n'ai jamais été bien sûr de l'espèce. Les nids des merles noirs et à plastron ne différant nullement, il serait téméraire, selon moi, d'affirmer que le merle à plastron ne niche pas dans la Sarthe, bien qu'il n'ait été capturé qu'au printemps et à l'automne, avant et après la saison des nids. S'il niche dans la Sarthe, il ne recherche peut-être que les altitudes élevées, et ces altitudes ne se trouvant guère que dans les bois et les forêts, la découverte de son nid n'en est que plus difficile.

Le merle à plastron n'est pas une rareté pour notre contrée; cependant il est bon d'en signaler les captures. — Je ne l'avais pas rencontré depuis quelques années.

3. — La Spatule blanche : PLATALEA LEUCORODIA, Linn.

Jeune sujet, à plumage d'un blanc pur, mais n'ayant ni huppe à l'occiput, ni roux-jaunâtre à la poitrine, tué à Chahoué, dans la vallée de la Sarthe, entre Le Mans et Arnage, le 30 octobre 1882, et acheté pour ma collection.

La spatule blanche, qui habite les contrées chaudes de l'ancien continent, se voit en automne dans quelques parties de la France, et elle a déjà été tuée plusieurs fois dans la Sarthe. — Sa venue ne peut donc pas y être regardée comme tout à fait accidentelle, mais cependant elle doit être classée dans la catégorie des oiseaux très rares.

4. — Le Harle huppé : MERGUS SERRATOR, Linn.

Femelle adulte, tuée sur la Sarthe, aux environs de Fillé, le 15 novembre 1882. Cet oiseau, qui habite les contrées du cercle arctique, est de passage, en automne, sur les côtes maritimes de la France.

Le harle huppé, qui est essentiellement marin, se voit rarement dans l'intérieur des terres, et il est regardé comme de passage accidentel dans la Sarthe; il n'y a que les grandes tempêtes qui puissent arracher ces oiseaux aux rivages maritimes, c'est donc grâce à celles de novembre dernier que je possède le bel échantillon qui figure assez avantageusement dans ma modeste collection.

31 décembre 1882.

AUGUSTE BESNARD.

NOTES

POUR SERVIR

A LA REVISION DE L'HISTOIRE NATURELLE DES MOLLUSQUES DE LA SARTHE

Par M. MORIN, directeur de l'école de Pontlieue,
au Mans, membre associé.

1^{re} Note sur l'habitat de l'Hélice porphyre, *H. Arbusiorum* (Linne) dans le sud-ouest du département.

Au printemps de 1881, M. Huard, naturaliste, à qui la Malacologie sarthoise doit ses plus intéressantes découvertes, trouva dans les environs de La Flèche, le long d'un mur de jardin du bourg de Bazouges, une certaine quantité d'Hélices qu'il prit d'abord pour des *Nemoralis* et qui ne fixèrent pas autrement son attention ; mais en les examinant de nouveau, il reconnut que le faciès des individus qu'il venait de recueillir, était tout différent de celui de l'Hélice némorale.

Il rapporta ses mollusques vivants dans une boîte à herborisations, parmi quelques plantes rares de la région, et ne songea malheureusement plus à sa précieuse collecte qu'une quinzaine de jours après son arrivée. Les animaux étaient morts et la plupart se trouvaient dans un tel état de décomposition qu'ils ne purent être l'objet d'aucune note zoologique. Les observations que j'ai pu faire depuis sur les échantillons que m'a communiqués M. Huard, en 1882, ne portent absolu-

ment que sur la coquille, qui est celle de l'*Hélice porphyre*, (*H. arbustorum*. Linn.)

Principaux synonymes.	{	<i>Helix arbustorum</i> , Linné 1758, Drap., 1805. <i>Arianta arbustorum</i> , Leach, 1820. <i>Helix arbustorum</i> , Michaud (Compl., 1830). <i>H. arbustorum</i> , Dupuy, 1848. <i>H. arbustorum</i> , Moquin-Tandon, 1855.
--------------------------	---	---

CLASSIFICATION. — Cette hélice fait partie du groupe des *Nemorales* de Dupuy (Moll. 1848), qui comprend en France les *H. sylvatica* (Drap.), *Vindobonensis* (C. Pfeiff), *nemoralis* (Linn.), *hortensis* (Müll) et *arbustorum* (Linn.). Moquin-Tandon (Moll. 1855) en fait le type de sa section *Arianta* qui ne comprend en France que cette seule espèce.

L'*HELIX ARBUSTORUM* se place dans la série des espèces sarthoises, après la 3^e section *Acavus* de Montfort et à la suite de l'*H. hortensis* de Müller; elle doit occuper comme type de la nouvelle section *Arianta* (Gray) formée avec des coquilles globuleuses perforées, le numéro 30 bis de mon *Catalogue des Mollusques de la Sarthe*. (Voir le *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts*, tome XXVII, année 1880.)

Caractères zoologiques des individus recueillis à Bazouges
(canton de la Flèche).

ANIMAL

Pour la détermination des caractères spécifiques relatifs à la structure de l'animal, il faut attendre un nouvel envoi d'individus vivants. D'après les remarques faites sur la coquille, on est assuré d'avoir affaire au type de l'espèce.

Pour trouver les renseignements généraux concernant cet animal, consulter l'ouvrage de Dupuy : *Mollusques terrestres et d'eau douce de France*, page 139, n° 18. — Les renseignements sont plus précis et beaucoup plus étendus dans celui de Moquin-Tandon : *Mollusques terrestres et fluviatiles de France*, tome second, p. 124, n° 13.

COQUILLE globuleuse, solide, luisante, demi-transparente dans quelques individus, bombée inférieurement; spire

de cinq à six tours convexes finement striés ; les stries disposées en faisceaux irréguliers et obliques, dernier tour grand sans carène proprement dite, quoiqu'on puisse y remarquer une saillie anguleuse quelquefois assez prononcée ; sommet obtus, fente ombilicale très étroite, oblique, un peu échancrée par l'avant-dernier tour et presque recouverte par la callosité du bord collumellaire. Péristome réfléchi, épaissi, opaque, d'un blanc de lait intérieurement. Toute la surface extérieure de la coquille est roussâtre et d'un brun fauve avec des linéoles ou taches d'un jaune paille. Une bande brun foncé, quelquefois brun obscur orne les derniers tours de spire, en commençant au bas du quatrième ; elle finit en s'altérant au centre du dernier tour. Cette bande n'est pas visible en dehors ni en dedans du péristome des adultes. Intérieur de la coquille brunnâtre, avec la bande bien marquée.

Les figures noires de Dupuy montrent bien cette bande noire qui n'est pas indiquée dans les figures coloriées de Moquin-Tandon.

Hauteur 15-20 millim., diamètre 20-25.

HABITAT GÉNÉRAL EN FRANCE. — Particulièrement le Nord, l'Est et le Centre. Drouët (*Moll. terr. et fluv.* 1855), dit qu'à cette époque, on ne l'avait pas vue en Languedoc. C'est une des espèces qui s'élèvent le plus haut sur les montagnes. — Puton l'a rencontrée dans les Hautes-Vosges, sur les escarpements du Honeck, à une altitude de 1,300 mètres.

ESPÈCE TRÈS VARIABLE dans sa forme et la disposition générale de ses couleurs. Moquin-Tandon ne décrit pas moins d'une douzaine de variétés habitant principalement les régions montagneuses, dont quelques-unes tirent leurs noms spécifiques : stations des Vosges, du Jura et des Alpes (var. *Alpicola* Ferussac), des monts d'Auvergne, des environs de Grenoble, des Pyrénées-Orientales, sur le Canigou (var. *Canigouensis*, Boubée.)

HABITAT DANS LA RÉGION DE L'OUEST. — Je n'ai connaissance d'aucune localité signalée autour de nous, autre que celle

indiquées par Millet. (*Moll. de Maine-et-Loire*, 1884.) Le naturaliste angevin a soin de faire remarquer que l'espèce est très rare dans son département ; il ne donne qu'une localité bien déterminée, située sur la gauche du fleuve : Dampierre, sur les bords de la route de Saumur à Montsoreau. Le mollusque vit à dans les mêmes conditions que chez nous, recherchant l'obscurité dans les haies et les buissons, se rencontrant aussi sur le gazon et le long des vieux murs, où il adhère assez fortement à la surface des pierres.

Les individus recueillis dans Maine-et-Loire ont, d'après Millet, exactement les mêmes dimensions que ceux décrits dans l'ouvrage de Dupuy : hauteur 10-25 millim. sur un diamètre variant de 15 à 25 millim. Les spécimens de Bazouges que j'ai analysés, rentrent dans la moyenne de ces dimensions.

Le Musée du Mans possède un carton de cinq exemplaires d'*H. arbustorum*, indiqués comme provenant d'Algérie ; ils paraissent se rapporter au type de l'espèce et ne différer des sujets trouvés à Bazouges que par des couleurs plus rembrunies. Un deuxième carton, contient, sans aucune indication, trois autres exemplaires de dimensions plus petites, mais ayant la même forme typique et les couleurs semblables.

Il est permis de supposer que cette localité de Bazouges n'est pas une station isolée dans la région ; le mollusque ayant passé la Loire, il n'est pas téméraire de penser que les cantons avoisinant La Flèche, tels que Sablé, Le Lude ou Château-du-Loir, pour notre département et Durtal pour Maine-et-Loire, puissent servir d'habitat à notre hélice : hypothèse bien capable de stimuler le zèle des chercheurs manceaux et angevins.

La découverte de cette coquille dans la Sarthe porte la liste de nos hélices à 26 et le total des mollusques à 109 espèces bien caractérisées. Nous sommes encore loin d'avoir atteint le chiffre d'espèces recueillies en Anjou. Dès 1884, Millet en avait formé une liste de 120 dans son *Catalogue*, et ce nombre a pu augmenter depuis cette époque.

La différence en moins pour notre département provient surtout du manque d'observations, chez nous, sur la famille des *Nayades* (genre *Unio* et *Anodonte*), ainsi que sur celle des *Cyclades* (genre *Cyclade* et *Pisidie*.)

En étudiant sérieusement l'hydrographie de notre région, on est fondé à croire que nos nombreux cours d'eau recèlent au moins autant d'espèces que ceux des départements voisins et l'on ne saurait trop engager les naturalistes sarthois, malheureusement en trop petit nombre, à faire tous leurs efforts pour que nous puissions arriver en peu de temps à bien connaître les espèces fluviatiles, destinées à enrichir la faune malacologique de notre pays.

2° Note relative à la présence autour du Mans de la *Clausilia ventricosa* de Draparnaud.

Synonymie.	{	<i>Clausilia ventricosa</i> , Drap., 1805.
		<i>Helix ventriculosa</i> , Féruss., 1822.
		<i>Claus. ventriculosa</i> , Villa, 1841.
		<i>Cl. ventricosa</i> , Dupuy, 1880.
		<i>Cl. ventricosa</i> , Moq.-Tandon 1885.

En novembre 1880, M. Hanoy, conducteur des ponts et chaussées au Mans et amateur de conchyliologie, trouva, près le château de Chêne-de-Cœur, commune de Saint-Pavace, une *Clausilie*, qui, par sa forme renflée et ses grandes dimensions, différait complètement des espèces connues dans la Sarthe. Analysée par MM. Huard, Hanoy et moi, et n'ayant alors pour guide que l'ouvrage d'Albin Gras (*Moll. de l'Isère*), nous la rapportâmes après un premier examen, à la *Cl. ventricosa* de Draparnaud, dont elle nous paraissait réunir tous les caractères. Nous nous réservâmes de faire ultérieurement un plus sévère examen sur de nouveaux individus, de même provenance, mais ils n'ont pas, que je sache, été recueillis.

Depuis cette époque, M. Huard a trouvé aux environs d'Ecommoy, plusieurs spécimens de la même coquille, et

ils ont pu être déterminés avec toutes les garanties possibles.

Se rencontre sous la mousse, dans les bois, quelquefois sous l'écorce, au pied des vieux arbres. Très rare. Dimensions des individus d'Ecommoy : haut. moyenne 18 à 20 millim., diam. 4 à 5 millim. Cette espèce, dont on ne signale la présence dans la Sarthe que dans les deux localités sus-nommées, n'a pas été vue par Millet dans Maine-et-Loire. Elle se place dans la série, à la fin des Clausilies, après la *Cl. Rolphi*, et doit porter le n° 50 bis de mon *Catalogue*.

Le Musée du Mans ne possède pas cette Clausilie.

3° Note relative à la présence de la *Clausilia bidens* de Linné, dans les environs d'Ecommoy.

Synonymie. { *Clausilia bidens*, Linn. (Turbo), 1758, non Pennant.
Cl. papillaris, Drap., 1805.
Cl. bidens, Dupuy, 1830.
Cl. bidens, Moq.-Tandon, 1833.

Dès 1880, M. Huard avait bien voulu me communiquer quelques échantillons de cette Clausilie, trouvée par lui près d'Ecommoy et je les rapportais avec doute à la *Cl. bidens* de Linné. (Voir mon *Catalogue*, page 272.)

Depuis cette époque, de nouveaux spécimens ont été recueillis en petit nombre par M. Huard, à peu près au même endroit ; ils ont été l'objet d'un examen approfondi et on a pu les rapporter avec certitude à la *Cl. bidens*.

Cette espèce, commune sur tout notre littoral méditerranéen, n'a été signalée, à ma connaissance, dans aucun catalogue de la région de l'Ouest.

Le petit nombre d'individus recueillis à Ecommoy ont tous été trouvés sous l'écorce de vieux pieds d'ormeau ; ce fait mérite-t-il qu'on y attache quelque importance ? Toutefois ce n'est pas là précisément le genre de vie de ce mollusque, qu'on rencontre de préférence dans les fentes des rochers et sur les vieux murs.

Dimensions des échantillons d'Ecommoy : haut. moyenne 13 millim., diam. 2^{mm} 1/2 à 3 millim. — Se place dans la série des Clausilies après la *Cl. laminata*, au n° 46 bis de mon *Catalogue*. Le Musée du Mans ne renferme pas d'échantillons de cette espèce.

4° Note sur la distinction à établir entre la *Zonites lucidus* de Draparnaud et la *Zonites cellarius* de Muller, toutes deux habitant la Sarthe.

Synonymie de la *Z. lucidus*. { *Helix lucida*, Drap., 1801 (Tabl. Moll.), non Montagu, nec Drap. (Hist. Moll.)
H. lucida, Dupuy, 1849.
Zonites lucidus, Moq.-Tandon, 1855.

Probablement confondue avec l'*Helix cellaria* de Müller, par le docteur Goupil, l'*Helix lucida* ne figure pas au nombre des espèces décrites dans son *Histoire des Mollusques de la Sarthe*.

Voici en substance, les différences anatomiques les plus saillantes pouvant servir à faire distinguer les coquilles des deux espèces.

***Z. lucidus*, Drap.**

Coquille convexe en dessus ; ombilic moyen ; ouverture ovale oblique ; 6-7 tours de spire ; le dernier augmentant graduellement, et légèrement dilaté vers l'ouverture. Couleur de corne fauve en dessus, blanchâtre en dessous, surtout autour de l'ombilic ; vivante, elle est en dessous d'une couleur blanc-bleuâtre, due à la présence de l'animal.
 Haut. moyenne 7 à 8 millim.
 Diam. — 12 à 15 millim.

***Z. cellarius*, Müller.**

Coquille déprimée, très aplatie, à ombilic assez ouvert ; ouverture arrondie, perpendiculaire à l'axe de la coquille ; 5-6 tours de spire ; le dernier légèrement comprimé, n'augmentant point subitement vers l'ouverture. Très brillante, jaunâtre ou roussâtre en dessus, transparente, mince, d'un blanc de lait assez peu prononcé en dessous.
 Haut. moyenne 5 millim.
 Diam. — 12 millim.

La *Z. lucidus* se rencontre au pied des vieux murs de l'Ecole Mutuelle, dans le square du Musée à la Préfecture, dans le jardin de l'école des garçons de Pontlieue. (Huard et

Morin.) On la trouvera partout, quand on saura la distinguer. Moins commune que la *Z. cellarius*.

La *Z. lucidus* figure parmi les Mollusques d'Anjou (Millet), parmi ceux des environs de Caen. (de L'Hôpital.) Elle se place dans la série des Zonites avant la *Z. cellarius* et doit occuper le n° 10 bis de mon *Catalogue*. La collection du Musée ne contient aucun spécimen de ces deux espèces communes.

5° Note relative à la présence du *Bulimus acutus* de Bruguière, aux environs d'Ardenay.

Synonymie.	{	<i>Helix acuta</i> , Moll., 1774.
		<i>Bulimus acutus</i> , Brug., 1789.
		<i>Bulimus fasciatus</i> , Turton, 1831.
		<i>Bulimus acutus</i> , Dupuy, 1840.
		<i>Helix acuta</i> , Moq.-Tandon, 1868.
		<i>Cochlicella acuta</i> , Chenu, 1880.

Commune sur toutes les côtes de France, cette espèce essentiellement maritime, vivant sur un point isolé de notre département, constitue un fait zoologique dont on trouve d'assez rares exemples en France et qui n'a pas encore été expliqué par les naturalistes d'une façon satisfaisante.

L'abbé Dupuy, dans son grand ouvrage sur les mollusques de France, fait connaître qu'on rencontre ce Bulime dans l'intérieur des terres, mais plus particulièrement le long des fleuves, où il aura été sans doute accidentellement importé et où il se sera reproduit.

Millet, dans son *Catalogue de Maine-et-Loire*, 1854, émet une opinion analogue, pour l'habitat de l'espèce en question sur les ruines du château de Champtocé, non loin de la Loire.

Ces théories sont d'une application difficile en ce qui nous concerne. On ne voit pas bien en effet comment, dans notre département, le mollusque aurait pu suivre les bords de nos cours d'eau, sans y laisser de traces, pour arriver finalement

à sa station des landes d'Ardenay. N'y aurait-il pas eu à cet égard et par extraordinaire, un autre mode de propagation par les mains de quelque naturaliste? L'animal, pris vivant sur nos côtes, peut vivre sans nourriture au moins une quinzaine de jours; j'en ai fait l'expérience moi-même sur des individus que j'avais recueillis autour du fort du Roule, à Cherbourg et qui ont vécu à Chérancé, dans la Sarthe, pendant cet espace de temps indiqué.

La découverte du *B. acutus* dans notre département, est encore due à M. Huard, le collecteur habile et infatigable, que ne rebute aucune difficulté. Il l'a trouvé pour la première fois entre Saint-Hubert et Ardenay, dans le voisinage de l'étang de London. C'était après la guerre, dans l'été de 1871. Toute cette grande superficie de terrains sablonneux compris, d'un côté entre Le Mans et Bouloire, et de l'autre, entre Parigné-l'Évêque et Montfort, avait été choisie pour servir d'emplacements à divers campements de cavalerie et d'artillerie, ce qui permettrait de penser, selon M. Huard, que notre mollusque aurait bien pu être transporté d'une région maritime quelconque sur ces terrains calcaires, au moyen des voitures à fourrages militaires. Cette espèce a, du reste, chez nous, les mêmes mœurs que sur les côtes; elle grimpe sur les tiges des herbes sèches et quelquefois paraît former, en s'accumulant, comme de petites grappes qui s'élèvent jusqu'au sommet de la plante.

Recueilli plusieurs fois aux mêmes lieux, depuis 1871, l'intéressant *B. acutus* paraît s'être colonisé dans notre région.

Les individus rapportés d'Ardenay ont des dimensions sensiblement plus petites que ceux des régions maritimes; ils appartiennent à différentes variétés signalées par Moquin-Tandon. Haut. 12 à 13 millim., diam. 4 millim. Cette coquille, communément classée parmi les *Bulimes*, n'en est pas un scientifiquement; c'est une *Hélice* que Férussac rangeait dans son sous-genre *Cochlicella*. Dupuy la classé dans sa série des *Bulimes variables*, où elle établit un passage entre les *Hélices* et les *Bulimes vrais*. Moquin-Tandon donne des raisons plau-

sibles pour en faire une Hélice et la place comme telle dans sa section *Cochlicella*, qui termine la série.

Le docteur Chenu (*Manuel de Conchyliologie* 1860), fait du *B. acutus* le type de son genre *Cochlicella*, placé à la fin de sa tribu des *Buliminae*. Cette classification me paraissant la plus rationnelle, j'inscrirai ce Bulime comme type du genre *Cochlicella*, Férussac, au n° 36 bis de mon *Catalogue*. La collection du Musée du Mans contient une quinzaine d'échantillons de cette coquille, provenant de nos côtes normandes : Le Havre, Cherbourg et paraissant appartenir à la variété *elongata* de Moquin-Tandon.

M. Huard possède parmi ses Bulimes de la Sarthe deux échantillons me paraissant réunir tous les caractères du *Bulimus ventrosus* de L. Pfeiffer, *Helix bulimoides* de Moquin-Tandon. Je n'ai pas assez de confiance en moi-même pour oser affirmer après examen de deux individus, sans indication de localité, l'habitat de cette espèce dans notre région. J'estime qu'il est prudent d'attendre avant de se prononcer ; il faut avant tout recueillir un certain nombre de ces coquilles, préciser les localités et enfin s'entourer de tous les renseignements désirables. Je ne puis donc que signaler cette intéressante espèce au zèle des chercheurs, afin qu'on sache positivement si l'on a bien affaire au vrai *Bulimus ventrosus* de Pfeiffer ou tout simplement à la variété *inflata*, Moquin-Tandon du *B. acutus* ordinaire.

6° Note sur la présence à Allounes de l'*Helix villosa* de Draparnaud.

Synonymie.	{	<i>Helix villosa</i> , Studer 1789, (sans caractères).
		<i>H. villosa</i> , Drap., 1805.
		<i>H. pilosa</i> , Alten, 1812.
		<i>H. villosa</i> , Dupuy, 1848.
		<i>H. villosa</i> , Moq.-Tandon.

Habite la région montagneuse du nord-est de la France. Se rencontre dans les Vosges, le Jura, l'Alsace, l'Isère, etc.

Aucune localité, à ma connaissance, n'a été signalée dans la région de l'Ouest, si ce n'est celle de la Vienne, où l'espèce a été rencontrée par le naturaliste Mauduyt.

Coquille fragile, largement ombiliquée, d'un fauvejaunâtre, hérissée de poils mous, allongés et entremêlés. — 6 à 6 1/2 tours de spire.

Vit au pied des rochers, des arbres et arbustes, dans les lieux frais et ombragés. Dupuy affirme qu'elle paraît toujours rare dans les lieux qu'elle habite.

Hauteur 6 à 7 millim., diamètre moyen 13 millim. Recueillie en 1881, par M. Huard, dans les Fondus d'Allonnes.

Se place dans la série après l'*H. hispida* et doit occuper le n° 21 bis de mon *Catalogue*.

7° Note sur l'indication de localités nouvelles pour quelques Mollusques rares ou peu connus de la Sarthe.

1° *Zonites fulvus*, Müller.

LOCALITÉS NOUVELLES. — 1° Pré de la Blanchisserie de Pontlieue sur la droite de l'Huisne, près l'usine Bary.

2° L'Épau, près au-dessus du passage à niveau du chemin de fer, rive droite de l'Huisne. (Morin.)

2° *Helix limbata*, Draparnaud.

Cette espèce paraît préférer, dans la Sarthe, les collines boisées et s'y rencontre le plus souvent sur les feuilles des *Rubus* et des *Corylus*.

LOC. NOUVELLES. — 1° Fondus d'Allonnes, à partir du lieu dit le *Charnier à Coquelin*, jusqu'à l'extrémité opposée. (Huard.)

2° Fercé, route du Mans, en arrivant au bourg sur le sommet de la butte qui se trouve à droite. (Huard.)

3° *Paludina vivipara*, Müller.

1° Trouvée aux environs du moulin du Gué-de-Maulny. (Huard.)

Turdus torquatus. Linn. (MERLE A PLASTRON). — Une femelle, tuée le 11 octobre, aux environs du Mans, fait partie de la collection de M. Besnard (1).

Totanus calidris. Bechst. (CHEVALIER GAMBETTE). — Un individu, tué le 15 juin, près d'Arnage, a été monté par M. Huard. — Cette capture est particulièrement remarquable pour l'époque, le Chevalier Gambette se montrant rarement d'ailleurs en nos contrées, au printemps ou à l'automne.

Ardea purpurea. Linn. (HÉRON POURPRÉ). — Un beau mâle adulte, tué devant nous sur l'un des étangs de Saint-Mars-la-Brière, le 23 avril, a été monté par M. Huard, pour M. Garreau, du Mans.

Egretta alba. Bp. (AIGRETTE BLANCHE). — Une femelle, tuée à Fresnay, le 18 novembre, a été donnée au Musée du Mans par M. Ed. Guéranger. — C'est la première capture de cette espèce signalée dans la Sarthe (2).

Ciconia nigra. Gesn. (CIGOGNE NOIRE). — Un adulte, tué à Jublains (Mayenne), dans le courant de septembre, a été monté par M. Huard, pour M. Hodebourg.

Platalea leucorodia. Linn. (SPATULE BLANCHE). — Un jeune, tué à Chahoué, dans la vallée de la Sarthe, entre Le Mans et Arnage, le 30 octobre, fait partie de la collection de M. Besnard (3).

Stercorarius pomarinus. Vieill. (LABBE POMARIN). — Un individu, tué près d'Amné, vers la fin de septembre, a été monté par M. Huard.

Mergus serrator. Linn. (HARLE HUPPÉ). — Une femelle adulte, tuée sur la Sarthe, aux environs de Fillé, le 15 novembre, fait partie de la collection de M. Besnard (3).

(1) Voir la note de M. Besnard : *Bulletin*, t. XXIX, p. 393.

(2) Voir la note de M. Ed. Guéranger : *Bulletin*, t. XXIX, p. 329.

(3) Voir la note de M. Besnard : *Bulletin*, t. XXIX, p. 394.

BOTANIQUE

Ranunculus tripartitus. *D. C.* (RENONCULE TRIPARTITE). — Fossé d'un marécage à gauche de la nouvelle route d'Arnage, au delà du Gué-de-Maulny, 11 mai; *M. Bouillier*.

Ranunculus sceleratus. *Linn.* (RENONCULE SCÉLÉRATE). — Le Lude, mare sur le bord de la route de Dissé-sous-le Lude, 9 avril; *M. Bône*. — Le Mans, dans un fossé, près de l'entrée du canal de Saint-Georges, 11 mai; dans une mare, près des Epinais, au delà du Moulin-aux-Moines, 18 mai; *M. Gentil*.

Ranunculus chærophyllus. *Linn.* (RENONCULE CERFEUIL). — Le Mans, chemin conduisant de la ferme de Sablé à l'Angevinière, 11 mai, *M. Bouillier*.

Corydalis solida. *Smith.* (CORYDALIS PLEIN). — Saint-Pavace, rive gauche de la Sarthe, le long d'un petit chemin au-dessous de Chêne-de-Cœur, 2 avril; *M. Gentil*. — Environs du château de Chapeau, 2 avril; *M. Clerc*.

Lepidium Smithii. *Hook.* (PASSERAGE DE SMITH). — Neuf-châtel, au bord de l'étang de la Bretèche, près du moulin de même nom, 11 juin; *M. Legué*.

Helianthemum vulgare. *Gaertn.* (HELIANTHÈME COMMUNE). — Talus à gauche de la route allant de Saint-Calais à Saint-Gervais-de-Vic, entre la maison du Dimanche et la ferme du Perray, 16 juin; *M. Bessirard*.

Parnassia palustris. *Linn.* (PARNASSIE DES MARAIS). — Surfond, marais et fossés tourbeux qui bordent la lande de Montaugeay, du côté de la rivière, 13 août; *M. Bessirard*.

Dioscorea rotundifolia. *Linn.* (ROSSOLIS A FEUILLES RONDÉS). — Surfond, même localité que l'espèce précédente, 13 août; *M. Bessirard*.

Polygala calcarea *Schultz.* (POLYGALA DES SOLS CALCAIRES). — Domfront, butte du camp romain, où il est depuis long-

temps connu, 18 mai; M. *Gentil*. — Souigné-sous-le Lude, à Pierre-Mazelle; M. *Bône*. — Desportes a confondu cette espèce avec le *P. Amara*, Linn. et le *P. Amarella*, Crantz, qu'on ne trouve point dans la Sarthe.

***Polygala depressa*. Wender. (POLYGALA COUCHÉ).** — Pâtis sur la droite de la nouvelle route d'Arnage, entre la Duboisière et le chemin de la rivière, 11 mai; M. *Bouillier*. — Challes, pâtis devant la gare du tramway, 4 juin; M. *Gentil*. — C'est le *P. Minor* de Desportes.

***Silene gallica*. Linn. (SILÈNE DE FRANCE).** — Trangé, champs sablonneux, près la ferme de Bellebat, non loin des Fougerais, 20 mai; M. *Gentil*.

***Spergula nodosa*. Linn. (SPARGOUTE NOUEUSE).** — Saint-Mars-la-Brière, bord de l'étang, près la route d'Yvré, 23 juillet; M. *Gentil*.

***Hypericum quadrangulum*. Linn. (MILLEPERTUIS QUADRANGULAIRE).** — Villaines-la-Carelle, champs sur la gauche en allant au Gué-d'Entière, 4 juin; M. *Legué*.

***Geranium lucidum*. Linn. (GERANIUM LUISANT).** — Environs de l'Epau, bord du chemin conduisant de la route de Paris aux moulins, 1^{er} juin; M. *Gentil*.

***Geranium pyrenaicum*. Linn. (GERANIUM DES PYRÉNÉES).** — Prairie vis-à-vis de l'Epau, près des roues d'arrosage placées sur le ruisseau qui sort du parc, 1^{er} juin; M. *Collard*. — Cette espèce n'est pas indiquée par Desportes.

***Oxalis acetosella*. Linn. (OXALIDE OSEILLE).** — Villaines-la-Carelle, aux environs du Gué-d'Entière, 11 juin; M. *Legué*.

***Oxalis stricta*. Linn. (OXALIDE DROITE).** — Villaines-la-Carelle, aux environs du Gué-d'Entière, 11 juin; M. *Legué*. — Saint-Saturnin, vis-à-vis la ferme des Epinais, au-dessus de Moulin-aux-Moines, 18 juin; Trangé, dans un champ voisin des Fougerais, 11 mai; M. *Gentil*.

***Monotropa hypopitys*. Linn. (MONOTROPE SUCÉPIN).** —

Pruillé-le-Chétif, au Tertre, par Saint-Georges, 9 juillet
M. Collard.

Genista sagittalis. Linn. (GENÊT AILÉ). — Sur les talus élevés d'un pâtis, à droite du chemin qui conduit de la route d'Alençon à Moulin-aux-Moines, 29 mai; M. Gentil. — C'est sans doute la localité désignée par Desportes sous le nom de pâtis de Grandchamps en face des Ruelles, ou au moins dans son voisinage.

Trifolium striatum. Linn. (TRÈFLE STRIÉ). — Challes, bord d'un champ à gauche de la route, au delà du pont, 4 juin; M. Gentil.

Trifolium patens Schreb. (TRÈFLE OUVERT). — Villaines-la-Carelle, pré voisin du Gué-d'Entière, 11 juin; M. Legué.

Ornithopus compressus. Linn. (PIED D'OISEAU COMPRIMÉ). — Champ sablonneux près la ferme de Bellebat, non loin des Fougerais, 20 mai; M. Gentil.

Hippocrepis comosa. Linn. (HIPPOCRÉPIDE EN TÊTE). — Villaines-la-Carelle, près du cimetière, 11 juin; M. Legué.

Anthyllis vulneraria Linn. (ANTHYLLIDE VULNÉRAIRE). — Villaines-la-Carelle, bord de la route à gauche en allant à la gare, 11 juin; M. Gentil. — La Chapelle-Huon, coteau calcaire, à droite entre la Chevalerie et l'étang, 16 juin; M. Bessirard.

Lathyrus sylvestris. Linn. (GESSE DES BOIS). — Pontlieue, environs des Etangs-Chauds, 22 juin; M. Gentil.

Lathyrus angulatus. Linn. (GESSE ANGULEUSE). — Trangé, champs sablonneux près la ferme de Bellebat, non loin des Fougerais, 20 mai; M. Gentil.

Lupinus angustifolius. Linn. (LUPIN A FEUILLES ÉTROITES). — Changé, à l'entrée du bois de pins, vis-à-vis du cimetière, 16 juillet, en fruits, toutes les feuilles desséchées, légume contenant 5 à 6 graines, petites, arrondies, légèrement comprimées, marbrées de noir sur un fond d'un blanc

sale; M. *Gentil*. — C'est à tort que nous avons désigné cette espèce sous le nom de *L. linifolius*, Roth. (*Bulletin*, t. XXVII, p. 227), attribuant à Desportes une erreur qu'il n'a pas commise et prenant, d'après Boreau, comme espèce distincte le *L. linifolius*, qui n'est au fond qu'une variété, considérée par Gillet et Magne comme synonyme de *L. reticulatus*, Desv.; c'est en effet à cette forme que nous paraissent se rapporter les lupins du Gué-de-Maulny et de Changé.

Rubus discolor. *Weihe* (RONCE DISCOLORE). — Variété à fleurs doubles; Pontlieue, route de Tours, toute une haie sur le côté droit, 9 juillet; M. *Morin*.

Epilobium hirsutum. *Linn.* (EPILOBE VELU). — Rive gauche du Narais, au-dessus de l'ancien moulin de la Gaudrée, et le long du même ruisseau sur la rive droite en descendant vers Saint-Mars-la-Brière, 30 juillet; M. *Gentil*.

Myriophyllum spicatum. *Linn.* (MYRIOPHYLLE EN ÉPI). — Challes, mare à gauche du ruisseau du Narais, un peu au-dessous du pont, 4 juin; M. *Cros*.

Montia minor. *Gmel.* (MONTIE PETITE). — Saint-Mars-la-Brière, champ sablonneux, sur la rive droite du grand étang, 23 avril; M. *Cros*.

Scleranthus perennis. *Linn.* (GNAVELLE VIVACE). — Changé, entrée du bois de pins, vis-à-vis du cimetière, 16 juillet; M. *Gentil*.

Oenanthe phellandrium. *Lam.* (OENANTHE PHELLANDRIE). — Yvré-l'Évêque, étang de Bordebeurre, près de la Fourche, 16 juillet; M. *Cros*.

Sanicula europæa. *Linn.* (SANICLE D'EUROPE). — Bois de Maule, 18 mai; M. *Clerc*.

Asperula odorata. *Linn.* (ASPÉRULE ODORANTE). — Bois de Maule; 18 mai; M. *Clerc*. — Bois de Marshain, environs de la Tour aux fées, 28 mai; Villaines-la-Carelle, forêt de Perseigne, non loin de la Verrerie, 11 juin; M. *Gentil*.

Cirsium bulbosum. *D. C.* (CIRSE BULBEUX). — Saint-Mars-la-Brière, rive gauche du grand étang, 23 juillet; M. *Gentil*.

Hieracium auricula. *Linn.* (EPERVIERE AURICULE). — Pâtis marécageux, sur la gauche de la nouvelle route d'Arnage, au delà du Gué-de-Maulny, 28 mai; M. *Cros*. — Desportes l'indique aux Angevinières, sous le nom de *H. Dubium*, Sm.

Hypochaeris glabra. *Linn.* (PORCELLE GLABRE). — Le Mans, environs du Gué-de-Maulny, sur la gauche de la nouvelle route d'Arnage, 11 mai; M. *Bouillier*.

Campanula rotundifolia. *Linn.* (CAMPAULE A FEUILLES RONDEN). — Pontlieue, taillis de Pourrie et de Funay, assez abondante, surtout sur le bord des champs, 2 août; M. *Gentil*.

Wahlenbergia hederacea. *Reich.* (WAHLENBERGIE A FEUILLE DE LIERRE). — Villaines-la-Carelle, bords du ruisseau du Gué-d'Entière, 11 juin; Pontlieue, pâtis sur la rive droite du ruisseau de Pourrie, 2 août; M. *Gentil*.

Vaccinium myrtillus. *Linn.* (AIRELLE MYRTILLE). — Bois de Pannetière, en face de la ferme du Petit-Tremble, 14 mai; forêt de Perseigne, aux environs de la maison forestière de Villaines, 11 juin; M. *Gentil*. — Bois de la Groirie, non loin du château et de l'étang, 1^{er} juin; M. *Clerc*.

Gentiana pneumonanthe. *Linn.* (GENTIANE DES MARAIS). — Surfond, marais et fossés tourbeux qui bordent la lande de Montaugeay du côté de la rivière, 13 août, M. *Bessirard*.

Gentiana cruciata. *Linn.* (GENTIANE CROISSETTE). — Bois du val Pineau, à l'endroit où la route de Villaines-la-Carelle à Saint-Rémy-du-Plain croise celle de Mamers à Neufchâtel, 12 juillet; M. *Bône*.

Lithospermum officinale. *Linn.* (GRÉMIL OFFICINAL). — Saint-Saturnin, pâtis près du pont de Collière, 18 juin; M. *Cros*.

Datura stramonium. *Linn.* (DATURA STRAMOINE). — Challes,

bord de la route, près de la Métairie, au delà du pont, 4 juin;
M. Gentil.

***Hyosciamus niger*. Linn.** (JUSQUIAME NOIRE). — Le Mans, champs sablonneux vis-à-vis la ferme de Sablé, au delà du Gué-de-Maulny, 11 mai; sur la droite de la route de Degré, au delà du château de l'Épine, 14 mai; Challes, bord du chemin, en allant de la gare au bourg, 4 juin; *M. Gentil*.

***Pedicularis palustris*. Linn.** (PEDICULAIRE DES MARAIS). — Pré très humide aux environs de Maule, 18 mai; *M. Clerc*. — Challes, pâtis devant la gare du tramway, 4 juin; Saint-Mars-la-Brière, environs des étangs, 8 juin; *M. Gentil*. — Prairie à gauche du passage à niveau n° 256, en allant de Saint-Gervais-de-Vic à la Chapelle-Huon, et dans la prairie qui joint l'auberge du Val de Montmorin, 16 juin; Ardenay, près de l'Épine, 13 août; *M. Bessirard*.

***Melampyrum cristatum*. Linn.** (MÉLAMPYRE A CRÊTE). — Bois, à droite de la route de Changé à la Fourche, un peu au delà du ruisseau du Gué-Perray, 16 juillet; *M. Cros*.

***Veronica montana*. Linn.** (VÉRONIQUE DE MONTAGNE). — Villaines-la-Carelle, forêt de Perseigne, bord du ruisseau de la Verrerie, non loin du carrefour formé par le chemin du garde général et celui des quatre gardes, 11 juin; *M. Huard*.

***Scutellaria minor*. Linn.** (SCUTELLAIRE NAIN). — Pâtis sur la droite du ruisseau de Pourrie, 2 août; *M. Gentil*.

***Pinguicula lusitanica*. Linn.** (GRASSETTE DE PORTUGAL). — Surfond, marais et fossés tourbeux qui bordent la lande de Montaugeay, du côté de la rivière, 13 août; *M. Bessirard*.

***Lysimachia nemorum*. Linn.** (LYSIMACHIE DES BOIS). — Villaines-la-Carelle, bord du ruisseau qui passe au Gué-d'Entière, 11 juin; *M. Legué*.

***Plantago lanceolata*. Linn.** (PLANTAIN LANCÉOLÉ). — *M. Clerc* a trouvé le 21 mai, dans un pâtis, sur la droite de

La route du Gué-de-Maulny au polygone de Pontlieue, plusieurs spécimens du curieux état tératologique rencontré par M. Duhamel de Camembert (*Bréb. fl. n. 3^e éd. 217*) : la hampe porte une rosette de feuilles, d'où partent des pédicelles ayant chacun un épi court au sommet.

***Thesium humifusum*. D. C. (THÉSIEUX COUCHÉE).** — Changé, bord du chemin, à l'entrée du bois de pins, vis-à-vis du cimetière, 16 juillet; M. Gentil.

***Sanguisorba officinalis*. Linn. (SANGUISORBE OFFICINALE).** — Arnage, bord du ruisseau de l'Arche-aux-Moines, deuxième pré au-dessous du pont de la route de Laigné, 6 août; M. Gentil.

***Euphorbia stricta*. Linn. (EUPHORBE DRESSÉE).** — Environs de Maule, près la ferme du Grand-Renard, 18 juin; M. Cros. — Cette espèce n'est pas indiquée dans la flore de Desportes.

***Mercurialis perennis*. Linn. (MERCURIALE VIVACE).** — Très abondante sur la rive gauche de la Sarthe, vis-à-vis de Chêne-de-Cœur, 2 avril; M. Gentil.

***Alisma natans*. Linn. (FLUTEAU NAGEANT).** — Fossé, sur la droite de la nouvelle route d'Arnage, au delà du Gué-de-Maulny, 11 mai; M. Bouillier.

***Triglochin palustre*. Linn. (TROSCART DES MARAIS).** — Marais et fossés tourbeux qui bordent la lande de Montaugeay, du côté de la rivière, 13 août; M. Bessirard.

***Mayanthemum bifolium*. D. C. (MAYANTHÈME A DEUX FEUILLES).** — Saint-Mars-d'Outillé, bois de Grammont, où il abonde, 8 mai; M. Bône.

***Orchis viridis*. Crantz. (ORCHIS A FLEURS VERDATRES).** — Challes, assez abondant, pâtis vis-à-vis la gare du tramway, 4 juin; M. Gentil.

***Orchis purpurea*. Huds. (ORCHIS POURPRE).** — Alloues, bois de Marshain, vis-à-vis l'écluse de Chahoué, 14 mai;

M. Clerc. — Le Mans, buttes Agaïnard, 20 mai; M. S. *Croisé*.

Orchis simia. Lam. (ORCHIS SINGE). — Saint-Calais, le long de l'ancienne et de la nouvelle route de Saint-Gervais-de-Vic, à Villebautru, 10 juin; M. Bessirard.

Orchis simio-purpurea. Wedd. — Domfront, environs du camp romain, 18 mai; M. Gentil.

Orchis coriophora. Linn. (ORCHIS PUNAISE). — Prairie vis-à-vis du pâtis du Verger, près de l'Epau, 29 mai; M. Collard. — Challes, pâtis vis-à-vis la gare du tramway, dix à douze exemplaires, dont un blanc-verdâtre, 4 juin; M. Gentil.

Orchis montana. Schmidt. (ORCHIS DE MONTAGNE). — Ecommoy, à Bezonnais, 7 mai; Domfront, au camp romain, 18 mai; M. Gentil.

Orchis bifolia. Linn. (ORCHIS A DEUX FEUILLES). — Pâtis du Verger, près de l'Epau, commençait à peine à fleurir le 1^{er} juin; Challes, pâtis vis-à-vis la gare du tramway, 3 juin; Saint-Mars-la-Brière, environs des étangs, 8 juin; Villaines-la-Carelle, pâturage aux environs du Gué-d'Entière, 11 juin; Rouillon, bois de Pannetière, à gauche de la route au delà de la Forêterie, 13 juin; M. Gentil. — Environs de Dissé-sous-le Lude, 5 juin; M. Bône. — Les dates de ces observations semblent bien établir, comme nous l'avons déjà dit (*Bulletin*, t. XXVII, p. 231), que la floraison de l'*O. bifolia* est plus tardive que celle de l'*O. montana*.

Ophrys aranifera. Sm. (OPHRYs PORTE-ARAIGNÉE). — Domfront, environs du camp romain, 18 mai; M. Gentil.

Ophrys apifera. Sm. (OPHRYs ABEILLE). — Challes, pâtis vis-à-vis la gare du tramway, 4 juin; M. Gentil. — Saint-Gervais-de-Vic, talus de Villebautru; Saint-Calais, ancienne route de Vibraye; route de Rahay, en montant la première côte, 10 juin; la Chapelle-Huon, coteau calcaire entre la Chevalerie et l'étang, 16 juin; M. Bessirard. — Villaines-la-Carelle, près de la gare, 11 juin; M. Legué. — Environs

de Maule, près la ferme du Petit-Renard, 16 juin; M. *Cros*.

— Environs de Dissé-sous-le Lude, 5 juin; M. *Bône*.

***Epipactis latifolia*. All. (EPIPACTIDE A LARGES FEUILLES).** — Yvré-l'Évêque, rive gauche de l'étang d'Auvours près de la Fourche, dans le bois, 16 juillet; Saint-Mars-la-Brière, rive gauche du grand étang, un seul pied mesurant 1 mètre de hauteur, 23 juillet; M. *Cros*.

***Neottia nidus-avis*. Rich. (NÉOTTIE NID D'OISEAU).** — Allonnes, bois de Marshain, environs du château, près de la serre, 28 mai; M. *Gentil*.

***Spiranthes aestivalis*. Rich. (SPIRANTHE D'ÉTÉ).** — Surfond, marais et fossés tourbeux qui bordent la lande de Montangeay du côté de la rivière, 13 août; M. *Bessirard*.

***Narcissus poeticus*. Linn. (NARCISSE DES POÈTES).** — Dans un pré sur la droite de la nouvelle route d'Arnage entre le chemin de la rivière et la Renardière, 7 mai; M. *Gentil*.

***Phalangium bicolor*. D. C. (PHALANGÈRE BICOLOR).** — Bois de Pannetière, vis-à-vis la ferme du Grand-Tremble, où il est abondant, 15 juin; M. *Gentil*.

***Ornithogalum pyrenaicum*. Linn. (ORNITHOGALE DES PYRÉNÉES).** — Saint-Saturnin, prairie sur la rive gauche du ruisseau de Vay; champ vis-à-vis du bordage de Fossegris, 8 juin; M. *Gentil*.

***Juncus squarrosus*. Linn. (JONC RUDE).** — Challes, pâtis vis-à-vis la gare du tramway, 4 juin; M. *Cros*. — Saint-Mars-la-Brière, environs des étangs, 8 juin; M. *Gentil*.

***Eriophorum latifolium*. Hoppe. (LINAIGRETTE A LARGES FEUILLES).** — Challes, pâtis vis-à-vis la gare du tramway, 4 juin; M. *Gentil*. — Prairie à gauche de la ligne du chemin de fer en allant de Saint-Gervais-de-Vic à la Chapelle-Huon, près du passage à niveau n° 256, 16 juin; M. *Bessirard*.

***Eriophorum angustifolium*. Reich. (LINAIGRETTE A FEUILLES ÉTROITES).** — Marécage entre la route d'Ardenay et le

polygone d'Auvours, vis-à-vis la borne 39 kil. de la route dép.; pré marécageux sur la rive droite du Narais, un peu au-dessous de l'ancien moulin de la Gaudrée, 30 juillet; M. *Gentil*. — Surfond, dans trois prés appartenant à la ferme du Coudray, 10 juin; M. *Bessirard*.

Carex maxima. Scop. (LAICHE GÉANTE). — Villaines-la-Carelle, bord du ruisseau de la Verrerie, près du carrefour formé par le chemin du garde général et celui des quatre gardes; 11 juin; M. *Gentil*.

Carex lasiocarpa. Sm. (LAICHE LISSE). Villaines-la-Carelle, bord du ruisseau qui passe au Gué-d'Entière, 11 juin; M. *Legué*.

Avena pratensis. Linn. (AVOINE DES PRÉS). — Villaines-la-Carelle, près du cimetière, 11 juin; M. *Legué*. — Desportes n'indique qu'une seule localité : Le Lude, landes et bois de la Coutardière.

Ceterach officinarum. Wild. (CETERACH OFFICINAL). — Le Mans, sur un mur, à la Grande-Galière, au delà du grand cimetière, 18 juin; M. *Gentil*.

Osmunda regalis. Linn. (OSMONDE ROYALE). — Pontlieue, environs des Étangs-Chauds, 22 juin; ruisseau d'un pâtis sur la gauche de la nouvelle route d'Arnage, 1 kil. avant le bourg; 29 juin; bords du ruisseau de l'Arche-aux-Moines, près d'Arnage, au-dessous du pont de la route de Laigné, 6 août; M. *Gentil*. — Ardenay, haie du pré de l'Épine, 19 juin; M. *Bessirard*.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX
DES SÉANCES
Du 1^{er} trimestre de 1883.

Séance du 10 janvier 1883.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,
Président.

M. TROUVENIN, SECRÉTAIRE.

Lecture est donnée d'une note de M. Ed. Guéranger au sujet d'un *Héron aigrette*, tué le 18 novembre dernier près de Fresnay. Cet oiseau n'avait pas encore été rencontré dans nos limites.

M. Légier communique un travail ayant pour titre : *Rupture de la portion cervicale inférieure de l'œsophage, consécutive à un jabot ; — guérison.*

M. le Trésorier propose et la Société adopte le projet de budget pour l'année 1883.

L'ordre du jour appelle la nomination des membres de la Commission de rédaction.

Sont élus :

MM. Basserie, Fringnet, Legeay, Mordret.

La Société procède également à la nomination des membres de la Commission des finances.

Sont élus :

MM. Aren, Follie, Légier, Surmont Paul, Thoré, Triger Gustave.

Séance du 7 février 1883.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,
Président.

M. BIGOT, SECRÉTAIRE.

M. le marquis de Courcival adresse à la Société un exemplaire de sa *Notice généalogique sur la famille Stellye de Baigneux de Courcival.*

M. le Président communique une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique invitant notre Société à se faire représenter aux prochaines réunions des Sociétés savantes à la Sorbonne. — Sont désignés comme délégués : MM. Basserie, Bigot, Fringnet, Mordret et Rault.

M. le Président communique également une lettre de M. Guillier, annonçant la découverte de plusieurs silex taillés, d'un type très ancien, trouvés à Saint-Ouen-en-Champagne, dans un champ de la propriété de la Tremblaye.

Lecture est donnée par M. Besnard d'une note ayant pour titre : *Remarques ornithologiques.*

M. Gentil présente, sous le titre de *Contributions à l'Histoire naturelle de la Sarthe*, le relevé des observations faites en 1882.

Séance du 7 mars 1883.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. BIGOT, SECRÉTAIRE.

M. Legeay fait hommage à la Société d'un exemplaire de sa brochure sur la *Vente des biens nationaux du canton de Mayet.*

M. Aron, au nom de la Commission des finances, présente un rapport sur les comptes de l'exercice 1882. Les conclusions de ce rapport sont adoptées par la Société, qui s'associe à la Commission pour adresser des remerciements à son trésorier, M. Goyer.

Conformément à l'ordre du jour sont faites les communications suivantes :

Notes pour servir à la revision de l'Histoire naturelle des Mollusques de la Sarthe, par M. Morin.

Les Artistes de la Sarthe au salon de 1882, par M. Legeay.

LES DESSÈCHEMENTS SUBITS

DE LA SARTHE

AU MANS ET A FRESNAY

EN 820 ET 1168

Par M. Robert TRIGER, membre titulaire.

Le 8 février de l'an 820, la septième année du règne de Louis le Débonnaire, un prodige sans précédent vint tout à coup frapper d'étonnement et d'effroi la cité du Mans et les campagnes environnantes.

Le matin, « à l'heure où les premières lueurs de l'aurore commençaient à dissiper les ténèbres de la nuit », les habitants s'aperçurent avec une véritable stupeur que la Sarthe s'était presque entièrement desséchée à l'ouest des murailles de la ville. Or, les eaux, très hautes comme toujours en cette saison, couvraient la veille encore les marécages qui séparaient la cité du monastère de Saint-Julien du Pré (1). A cette époque, en effet, le lit de la Sarthe, plus large qu'aujourd'hui, formait une première ligne de défense en avant des remparts qu'il

(1) Lorsque saint Julien eut été enterré au delà de la Sarthe, dans le premier cimetière chrétien, ses successeurs tinrent à honneur de se faire ensevelir près de son tombeau, qu'une foule nombreuse venait sans cesse vénérer. Une chapelle s'éleva sur cet emplacement, et la garde en fut confiée à quelques prêtres. Ce fut l'origine du monastère de Saint-Julien du Pré, déjà florissant au vi^e siècle et auquel était annexée une hôtellerie pour les pèlerins.

mettait à l'abri de toute surprise, et dont il rendait l'accès difficile, quelquefois périlleux (1); de ce côté on ne pouvait traverser la rivière qu'en bateau, et elle n'était pas même guéable dans cette partie de son cours.

Ceux des habitants qui voulurent les premiers sortir de la ville, et passer la rivière dans le bac, en face de la poterne, comme ils en avaient l'habitude, furent donc singulièrement étonnés en voyant le cours des eaux suspendu et leur lit à sec.

« Tout d'abord la frayeur et la surprise les empêchent de
« s'engager dans le chemin qui leur est ouvert d'une manière
« si merveilleuse ; mais ils s'habituent peu à peu au prodige,
« et bientôt ils descendent dans le lit de la rivière. Ils y font
« même entrer leurs troupeaux, et la population accourue en
« foule passe ainsi à pied sec d'une rive à l'autre. Les filets
« et les hameçons sont désormais inutiles pour prendre le pois-
« son ; il suffit de se baisser et de le saisir rapidement avec la
« main. Bien plus un convoi funèbre, obligé de traverser la
« Sarthe pour gagner la rive opposée sur laquelle devait
« avoir lieu la sépulture, profite sans hésitation de ce chemin
« nouveau. Une seule crainte subsiste dans les esprits ; c'est
« que les eaux ainsi arrêtées ne viennent à se gonfler et
« à inonder les campagnes et les habitations. »

Ce singulier prodige dura environ pendant trois heures, après lesquelles la rivière reprit son cours ordinaire. Il se reproduisit deux autres fois dans des conditions ana-

(1) L'ancien lit de la Sarthe ne s'étendait plus alors jusqu'aux remparts gallo-romains. Il constituait seulement pour la ville une première ligne de défense : des fossés creusés au pied même des murailles formaient la seconde, et l'espace compris entre ces deux lignes était défendu par des talus garnis de ces redoutables palissades de bois si usitées aux temps antiques et jusqu'à la fin du moyen âge. L'abbé Voisin. *Nouvelles explorations sur les remparts du Mans* dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, tome XIV, p. 101. L'abbé Charles. *Le Vieux Mans*. Le Mans, 1882, in-8, p. 31.

Comme il est facile de le penser, ces faits excitèrent dans toute la contrée une vive émotion, et l'illustre évêque d'Orléans, Théodulphe, alors exilé à Angers, en consacra le souvenir dans un poème intitulé « *De Sarla fluvio siccato* ».

Théodulphe, en outre des détails que nous venons de rapporter, précise rigoureusement l'époque et la date de l'événement. Le soleil, dit-il, parcourait alors le vingt-deuxième degré du Verseau, et la lune le sixième des Poissons, ce qui correspond au 8 février pour l'année 820. Il en affirme l'authenticité en termes formels, après s'être renseigné avec soin auprès des témoins qu'il ne nomme pas, « parce qu'ils sont nombreux ». Il ajoute que l'Huisne se dessécha également le lendemain sur un point qu'il ne peut indiquer, et que l'Indre avait offert, dit-on, le même phénomène dans des circonstances qui lui sont moins connues (1).

Théodulphe, il est vrai, était incapable d'expliquer scientifiquement ces faits bizarres. Ils sont donc pour lui, comme pour tous ses contemporains, des faits surnaturels ; et dans son poème il compare la Sarthe à la mer Rouge dont les eaux s'entr'ouvrirent miraculeusement devant les Hébreux.

Mais, malgré cette tendance à transformer en miracles tous les événements dont la cause n'était pas apparente, le témoignage de Théodulphe n'en est pas moins irréfutable, quant au fait en lui-même.

L'évêque d'Orléans avait reçu une éducation toute romaine ; il avait étudié les sept arts et cultivé la poésie, aimant Virgile et surtout Ovide qu'il prit pour modèle. D'abord professeur à l'abbaye de Fleury-sur-Loire, puis évêque en 788, il faisait partie de ce brillant cortège de savants abbés et de grands évêques qui entouraient Charlemagne ; il était intimement lié avec Alcuin, Angilbert, Eginhard, en un mot avec tous les hommes célèbres de son temps. En 798, il

(1) Voir en appendice le poème *De Sarla fluvio siccato*, d'après les *Historiens des Gaules et de France*, VI, p. 260.

avait été nommé *Missus Dominicus* en Narbonnaise, et vers la même époque il publiait un capitulaire fameux, dans lequel il ordonnait aux prêtres de son diocèse d'ouvrir dans chaque village une *école publique et gratuite*. Disgracié par Louis le Débonnaire, à la suite de la révolte de Bernard, roi d'Italie, Théodulphe fut jeté en prison dans un monastère d'Angers ; il y resta jusqu'en 821, et pendant cet exil composa un grand nombre de vers, entre autres le poème qui nous occupe et l'hymne *Gloria, laus et honor*, que l'Église redit encore aujourd'hui au dimanche des Rameaux (1).

Un tel personnage offre toutes les garanties suffisantes d'intelligence et de savoir pour l'observation d'un fait matériel, et la dignité de son caractère ne permet pas même de s'arrêter un instant à l'idée d'une mystification grossière. De plus, il suffit de lire attentivement ses vers pour y découvrir une préoccupation constante de sincérité ; il s'efforce même dans ce but de distinguer soigneusement les événements dont il est certain de ceux qu'il connaît avec moins de précision.

Le fait qu'il affirme ne peut donc, il nous semble, être mis en doute. La Sarthe et l'Huisne se sont subitement desséchées près du Mans, au mois de février 820, et leurs eaux ont momentanément suspendu leur cours sans cause apparente.

Les populations crurent à un prodige, indice de catastrophes prochaines. Peu après survinrent en effet les invasions des Normands et des Bretons qui désolèrent le Maine pendant la fin du ix^e siècle ; puis des maladies contagieuses et des misères de toute sorte. Au milieu de ces malheurs le souvenir du dessèchement de la Sarthe s'effaça peu à peu des esprits. A cette époque désastreuse les moindres événements devenaient d'ailleurs des prodiges, dont le souvenir était bientôt détruit

(1) Théodulphe était né en Espagne, de parents Goths ; il mourut en octobre 821, au moment de rentrer dans sa ville épiscopale, empoisonné par ceux de ses ennemis qui s'étaient emparés de ses biens pendant son absence. *Biographie Didot*.

lui-même par d'autres prodiges plus extraordinaires ou par une catastrophe nouvelle.

Quatre siècles s'écoulèrent donc pendant lesquels il ne fut plus question des caprices de la Sarthe depuis longtemps oubliés, lorsque tout à coup, au mois de février 1168, on apprit avec un étonnement non moins profond qu'en 820, qu'elle s'était de nouveau desséchée.

Le prodige, cette fois, avait eu lieu dans la partie supérieure de la vallée, au pied des rochers que dominait la forteresse de Fresnay-le-Vicomte ; il avait duré environ une heure et demie, et on avait pu traverser la rivière à pied sec dans un endroit où les chevaux avaient peine auparavant à la traverser à la nage.

De nouveau on crut à un miracle et on annonça de prochains malheurs. L'émotion fut même si générale qu'elle se répandit jusqu'au Mont-Saint-Michel, dont l'abbé Robert de Torigni enregistra cet événement dans sa chronique comme un fait étonnant, impossible à expliquer (1).

Or, comme Théodulphe au ix^e siècle, Robert de Torigni était un des hommes les plus instruits de son temps ; depuis 1154 il n'écrivait plus que d'après lui-même et des choses dont il était parfaitement sûr, de telle sorte que cette partie de sa chronique est un des ouvrages les plus précieux pour l'histoire de la Normandie. Son témoignage ne saurait être suspecté et nous verrons plus loin qu'il est confirmé par d'autres chroniqueurs.

Depuis cette époque, les dessèchements subits de la Sarthe furent regardés comme des épisodes curieux des annales du Maine.

Dès l'année 1618, Papyre Masson, dans sa *Descriptio fluminum Galliae*, reproduit les vers de l'évêque d'Orléans, sans entreprendre de les commenter (2). Un peu après, un autre

(1) L. Delisle. *Chronique de Robert de Torigni*. 1882-73, tome II, pag. 3.

(2) Papyre Masson. *Descriptio fluminum Galliae*. Paris, 1618, pp. 102, 103, etc.

auteur du *xvii^e* siècle, Louis Coulon, dans son ouvrage intitulé : *Les rivières de France*, ne croit pas pouvoir se dispenser de rapporter, d'après Théodulphe, l'événement de 820 ; mais il se trouve dans un embarras singulier. D'une part, il ne veut pas y voir un miracle ; d'autre part, il est incapable d'en fournir une explication. Pour tourner la difficulté il semble nier le fait, et il traduit le poème de Théodulphe avec une originalité assez plaisante.

« Théodulphe évêque d'Orléans rapporte, dit-il, un étrange
« prodige de la rivière de Sarthe qu'il décrit en vers, et que
« je veux communiquer à mon lecteur sur la déposition d'un
« si grand personnage. Il raconte que de son temps, sur le
« commencement de février, au point du jour, la Sarthe qu'on
« passait en bac près de la ville du Mans, comme elle est
« large et profonde, s'entr'ouvrit de même qu'autrefois la
« mer Rouge, quand elle ouvrit le chemin aux enfans d'Israël
« pour sortir de l'Égypte et entrer dans les déserts. Ce spec-
« tacle parut si extraordinaire aux yeux de tout le peuple qui
« accourut au rivage, qu'un chacun, ne croyant pas ce qu'il
« voyait, pensait être charmé et n'osait s'exposer au péril,
« passant entre deux murailles d'eau qui s'eslevaient des deux
« costez, comme deux grandes digues de cristal, pour arrêter
« le cours de la rivière, jusques à ce que les plus sages, ayans
« repris leurs esprits qu'ils semblaient avoir perdus par la
« nouveauté du prodige, et s'encourageans les uns les autres,
« n'ayant point néanmoins de Moïse en teste ni de Pha-
« raon en queue, renouvelèrent le fameux passage du peuple
« de Dieu, et marchèrent à pied sec sur le fond des
« eaux. On voyait les brebis traverser d'un rivage à l'autre
« et tenir la place des poissons qui avaient esté contraints
« de changer de logis, et les bateliers s'apprestaient desjà de
« prendre la bêche et le hoyau, au lieu de l'aviron, pour
« bêcher la terre où ils avaient coutume de couper l'eau,
« lorsque, tout d'un coup, ces deux grandes levées d'eau
« suspendues de part et d'autre, s'estant crevées comme deux

« nuées, la rivière reprit son cours et se remiet dans son
« ancien lit, et le peuple dans son premier estonne-
« ment (1). »

Quatre ans plus tard, dans la *Vie des Evêques du Mans*
parue en 1648, Le Corvaisier signale à son tour ce merveil-
leux débâchement de la Sarthe, et semble croire à un miracle
ayant pour but « d'ouvrir un passage aux chrestiens de la
« ville qui n'avaient pas pu trouver de bateau pour porter le
« corps mort d'un de leurs habitants dans le cimetièrè ordi-
« naire, situé de l'autre côté du rivage (2). »

Dom Bondonnet, lui aussi, n'hésite pas à voir dans ce fait
un événement surnaturel, mais pour ne pas paraître entière-
ment d'accord avec son adversaire, il se hâte de critiquer le
style de la description et la justesse de la comparaison qui
met en parallèle la Sarthe et la mer Rouge. « Il me semble,
« dit-il en effet, que ce miracle de la Sarthe a plus de rapport
« à la division des eaux du Jourdain... Et certes, cela se
« rencontre merveilleusement bien que l'endroit du Jourdain
« où ses eaux furent arrêtées, était nommé *Sarthan*, — ab
« urbe quæ vocatur Adom usque ad locum *Sarthan* — ce qui
« rend la comparaison plus entière à cause de la ressemblance
« des noms, et de l'allusion qu'on en peut faire à nostre
« Sarthe, en laquelle un pareil miracle estant arrivé, il ne
« faut pas douter qu'il ne soit plus semblable à celui du
« Jourdain qu'à celui de la mer Rouge, et que les eaux estant
« arrêtées d'en haut, les autres s'écoulèrent promptement
« en bas et laissèrent le canal sec et en estat de servir de fa-
« cile passage aux habitants (3). »

Au XVIII^e siècle enfin, les géographes se montrent moins
«rédules et se préoccupent de chercher une explication scien-
tifique.

(1) L. Conlon. *Les Rivières de France*. Paris, 1644, 2 vol. in-8, tome I,
p. 373.

(2) Le Corvaisier. *Vies des Evêques du Mans*. Paris, 1648, p. 300.

(3) Dom Bondonnet. *Les Vies des Evêques du Mans*. Paris, 1681, p. 303.

Par exemple, après avoir rapporté les dessèchements de la Sarthe en 820 et 1168, la Martinière ajoute :

« Il n'y a guère moyen de supposer qu'un tel accident qui arriverait si fréquemment serait vraisemblablement miraculeux. Selon le *Journal des Savants* du 25 août 1721, page 501, la rivière d'Erault baissa tout d'un coup de six pieds vers son embouchure le 16 juin 1717, ce qui dura un quart d'heure, et l'on dit que cet effet fut vraisemblablement causé par quelque tremblement de terre. Si les autres faits ci-dessus étaient aussi véritables, ce qu'on n'ose pas décider, on pourrait de même les attribuer à des tremblements de terre arrivés dans les lieux dont il s'agit (1). »

Vingt ans plus tard, l'abbé d'Expilly, dans son *Dictionnaire géographique et historique des Gaules et de la France*, suppose de même que les dessèchements de la Sarthe ont pu être produits par des tremblements de terre, soit que ceux-ci aient occasionné des éboulements capables d'obstruer les sources des rivières, soit qu'ils aient ouvert dans le lit des crevasses où les eaux se soient précipitées (2).

Piganiol de la Force, dans sa *Nouvelle description de la France* (3), ne se prononce pas, et l'abbé Belin de Beru se contente d'enregistrer avec empressement ces faits curieux dans ses *Particularités sur la ville du Mans* (4).

Au commencement de ce siècle, dans son *Histoire du Maine*, Renouard tranche la difficulté en mettant les dessèchements de la Sarthe au rang « des miracles fabriqués par

(1) La Martinière. *Dictionnaire géographique et historique*. Paris, 1741, tome V.

(2) D'Expilly. *Dictionnaire géographique et historique des Gaules et de la France*. Paris, 1762, tome VI.

(3) Piganiol de la Force. *Nouvelle description de la France*. Paris, 1752, tome V, p. 456.

(4) *Archives municipales du Mans*, 21. Voir encore Maulny. *Observations sur la paroisse de Gourdain* dans l'*Almanach du Maine* de 1760, p. 94. Négrier de la Crochardière. *Mémoires*, mss. 21 de la bibliothèque du Mans, tome II, p. 200.

des moines ignorants » (1). Pesche, plus prudent déjà, rapporte le fait sans commentaires dans le *Dictionnaire topographique de la Sarthe* (2).

Tel était l'état de la question, lorsque récemment, dans deux notices sur Fresnay, on a tenté d'expliquer le dessèchement de 1168 par la seule constitution géologique du sol.

La Sarthe, a-t-on dit, traverse dans les environs de Fresnay un banc de rochers calcaires dans lesquels existent plusieurs cavernes analogues aux fameuses grottes de la vallée de l'Erve. Il suffit qu'elle soit parvenue, par suite d'une circonstance quelconque, à se frayer un passage dans une de ces crevasses pour que son cours ait été momentanément suspendu (3).

Cette explication, qui s'appuie sur un fait exact, paraît vraisemblable, mais elle ne peut déterminer avec quelque précision la cause des phénomènes. Si en effet les rives de la Sarthe sont bordées dans les environs de Fresnay de rochers de calcaire silurien, sur lesquels sont assis l'ancien château et toute la partie méridionale de la ville ; si on trouve sur la rive gauche de la rivière, en suivant le chemin dit des Rochers, une caverne dont la voûte assez élevée est tapissée de stalactites et dont le fond est submergé par les eaux (4), il faut bien admettre qu'une cause assez puissante est venue brusquement faire communiquer la Sarthe avec les fentes du terrain. Les circonstances subites et pour ainsi dire violentes qui ont marqué le dessèchement, sa courte durée, et la masse d'eau, toujours considérable au mois de février, absorbée si

(1) Renouard. *Essais historiques sur la ci-devant province du Maine*. Le Mans, 1811, 2 vol. in-8, tome I, p. 211.

(2) Pesche. *Dictionnaire*, etc. Tome VI, p. 28.

(3) Dom Piolin. *Notice sur Fresnay dans le Maine et l'Anjou*, tome I. — Leguicheux. *Chroniques de Fresnay*. Le Mans, 1877, pp. 200 et 202.

(4) J. Triger. *Carte géologique de la Sarthe*, minutes aux Archives de la Sarthe. — M. Hédin. *Fresnay et ses environs, statistique géologique et minéralogique du canton*. Le Mans, 1882, p. 34.

rapidement et si complètement, ne permettent pas de voir dans ce fait la conséquence d'une perte lente et continue.

D'autre part, l'hypothèse précédente ne peut s'appliquer au dessèchement de 820. Au Mans, le fond de la vallée est formé de sables et de grès ; la colline, sur laquelle s'élève la cité, de sables et d'argile qui présentent quelques failles peu importantes et seulement à mi-côte (1). La constitution géologique du sol est donc toute différente de celle des environs de Fresnay, et on ne peut supposer ici l'écroulement subit de la voûte de quelque caverne.

Cependant les dessèchements de 820 et de 1168 semblent présenter à peu de choses près les mêmes caractères. Ils ont eu lieu à la même époque de l'année, dans les mêmes circonstances de durée et de rapidité ; ils se sont reproduits à plusieurs reprises ; enfin ils ont affecté également l'Huisne et l'Indre, ce qui semblerait indiquer une cause de nature à modifier le régime général des cours d'eau de la contrée.

Cette cause, nous ne prétendons pas la déterminer d'une manière définitive ; mais nous croyons utile de signaler dans l'étude de ce fait une circonstance jusqu'alors négligée et qui peut avoir une grande importance. C'est un *tremblement de terre* survenu au mois de février 1168, à la même date que le dessèchement de la Sarthe à Fresnay.

Robert de Torigni, après avoir raconté le dessèchement de la Sarthe, ajoute en effet dans sa chronique :

« Quarto decimo kalendas marcii terræ motus factus est, « et globus igneus visus est per aera discurrere (2). »

Or, le 14 des calendes de mars correspondant au 16 février, il y a coïncidence entre ce tremblement de terre et le phénomène observé à Fresnay dans ce même mois de février.

Cette circonstance, qui par un singulier hasard ne semble

(1) Guillier, *Notes sur les failles du coteau de Saint-Vincent*, dans le tome XXI du *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*. Le Mans, 1871, page 130.

(2) L. Delisle, *Chronique de Robert de Torigni*, II, p. 4.

pas avoir été remarquée jusqu'ici, mérite une attention toute particulière et ne peut être contestée.

Robert de Torigni, nous l'avons dit, est un des plus célèbres et le plus exact peut-être des anciens historiens de Normandie (1).

En outre, il était en relation directe depuis 1152 avec les moines de Saint-Céneri, et par là même en mesure de connaître mieux que tout autre les événements survenus aux environs de Fresnay (2).

Enfin son témoignage est confirmé, ou mieux, accepté sans hésitation par un historien anglais du XIII^e siècle, Nicolas de Treveth, dominicain d'une érudition variée, dont la chronique contient de nombreux faits relatifs à l'histoire des provinces de France alors soumises à la domination anglaise (3). Nicolas de Treveth rapporte en ces termes le dessèchement de la Sarthe :

« In Cenomannia, juxta castrum quod Freternay dicitur,
« fluvius Sartæ, equis nisi natando immeabilis, ita siccatus est
« ut calceati siccis pedibus possent transire, quod Londoniis
« de flumine Tamesi tempore Henrici primi, regis Anglorum,
« dicitur accidisse. *Terræ motus factus est tertio decimo*

(1) L. Delisle. *Chronique de Robert de Thorigni*. II, préface.

(2) Lettre adressée à Gervais, prieur de Saint-Céneri, pour l'inviter à écrire l'histoire de Geoffroy, duc de Normandie, avec un abrégé de l'histoire des comtes d'Anjou et des comtes du Maine, vers 1152. — L. Delisle. *Chronique de Robert de Torigni*. II, p. 338.

(3) « Nicolaus Trivetus, claris in Anglia parentibus natus, in comitatu « Norfolcensi, patrem habuit Thomam Trivetum equestris ordinis virum, « regis aliquando summum justitiarum. Nicolaus autem iste, Londini apud « Predicatores ordinis Sancti Dominici a pueritia educatus, adolescens « eorum regulam et sanctiones sanctissimas amplexus, habitu suscepto, « suo tempore professionem edidit... etc. Vir sane vitæ sanctimoniam perspicuus, eruditionis varietate clarus, poeta, rhetor, historicus, mathematicus et theologus insignis. » — Joh. Pitseus. *Relationum historicarum de rebus Anglicis tomus primus, quatuor partes complectens*. Paris, 1619, in-4 ou de *illustribus Angliæ scriptoribus*. La chronique de Nicolas de Treveth s'étend de l'année 1136 à l'année 1307.

« *kalendas martii, et globus igneus visus est per aera dis-*
« *currere* (1). »

Un tremblement de terre serait-il donc, comme le supposaient déjà au siècle dernier La Martinière et d'Expilly, la cause des événements que nous étudions ? Telle est la question qui reste à résoudre.

Avant d'y répondre, continuons l'examen attentif des faits.

Tout d'abord, il est à remarquer que l'année 1168 et les années voisines peuvent ainsi se reconstituer :

21 mai 1163, tremblement de terre (2).

Août 1167, chaleurs excessives (3), 24 décembre, apparition d'astres inconnus, dont l'éclat et l'aspect inspirent de toutes parts une vive terreur. — Hiver très rigoureux (4).

Février 1168, dessèchement de la Sarthe, tremblement de terre, apparition d'un météore.

Printemps 1168, épidémies et maladies des bêtes à cornes et des abeilles (5).

1169, tremblement de terre.

D'autre part, d'après Robert de Torigni et Nicolas de Treveth, la Tamise se serait desséchée sous le règne d'Henri I^{er} de la même manière que la Sarthe. Or, voici comment un autre chroniqueur anglais, Roger de Hoveden,

(1) D'Achery. *Spicilegium* VIII, p. 436-439, nous citons le texte latin pour plus de précision, tous les mots portent.

(2) *Chron. de Saint-Aubin d'Angers et de Saint-Florent de Saumur* dans les *Historiens des Gaules et de la France*. XII, 483, 491.

(3) *Ex chronico Willelmi Godelli, monachi Sancti Martialis Lemovicensis* dans les *Historiens des Gaules*, etc. XIII, 677.

(4) « *Stellæ in coelo micantes visæ sunt nono kalendas januarii sic sibi-que ad invicem convenerant quatinus trium spatio pedum separatæ non cœstimarentur, scilicet Mercurius et Venus. Fulgor stellarum et aspectus earum mortalium hominum corda valde absterruerunt.* »

« *Hyems gravis extitit, incipiens a x^o kal. januarii et usque ad xvii kal. aprilis perseveravit, infra quod terminium nec seminare, nec arare homines quidpiam valuerunt. Pestis valida pecudum et apum subsecuta est.* »
Ex Lamberti Waterlosii chronico ou *chron. de Saint-Aubert de Cambrai* dans les *Historiens des Gaules*, XIII, 527.

(5) *Chronique de Nicolas de Treveth.*

rapporte ce nouveau fait, arrivé selon lui en 1114 : « Fluvius
« qui vocatur Medewai (1), per nonnulla milliaria sexto idus
« octobris ita a se defecit, ut in medio alveo sui etiam par-
« vissimæ naves elabi aliquatenus non possent. Tamesia
« etiam eadem die similem defectum sensit ; nam inter pon-
« tem et regiam turrem et etiam sub ponte, in tantum flu-
« minis ipsius aqua diminuta est, ut innumera hominum et
« puerorum multitudo pedibus illud transvadarent, aqua vix
« genua illorum attingente. Duravit hic aquæ defectus a
« medio noctis præcedentis usque in profundas tenebras
« noctis subsequenter. Similem quoque aquarum defectum
« ipso die apud Gernemuthe, et in aliis locis per Angliam certo
« relatu contigisse didicimus (2). »

Comme on le voit, les prodiges qui avaient tant surpris nos
Concitoyens n'étaient pas les premiers de l'espèce. Ils se géné-
ralisent même singulièrement puisque dans la même journée
le 10 octobre 1114, la Medway, la Tamise et plusieurs
autres rivières d'Angleterre s'étaient subitement desséchées.
Les détails sont à peu de choses près identiques ; la foule
passe pour ainsi dire à pied sec d'une rive à l'autre, et dans
les endroits les plus profonds il ne reste pas même assez d'eau
pour les barques du plus faible tirant. Les rivières demeurent
ainsi desséchées sur une certaine longueur et pendant vingt-
quatre heures.

Roger de Hoveden signale en outre l'hiver suivant, celui de
1115, comme très rigoureux, à ce point que la plupart des
ponts auraient été détruits par les glaces ; puis, deux ans
plus tard en 1117, il mentionne un violent tremblement de
terre qui dure quarante jours en Lombardie où il cause de
grands dégâts, et qui est accompagné d'orages, de pluies
abondantes et d'une éclipse de lune.

(1) La Medway, rivière qui coule du sud au nord-est, passe à Roches-
ter et vient se jeter dans la Tamise près de son embouchure.

(2) *Chronica Rogeri de Hoveden*. Londres, 1868, tome I, p. 160, dans
Rerum anglicarum medii ævi scriptores, tome LI.

Mais ces événements, si conformes en apparence à ceux de l'année 1168, ne constituaient pas eux-mêmes, paraît-il, pour l'Angleterre un ensemble de faits nouveaux. Quelques années plus tôt, en 1110, ils s'étaient déjà produits dans le même ordre, et Roger de Hoveden écrit à cette même date :
« Eodem anno diversa per Angliam signa monstrata sunt.
« Terræ motus Scrobesbirie factus est maximus ; fluvius qui
« Treanta dicitur, apud Nottingham, a mane usque ad horam
« diei tertiam, spatio unius milliarii, exsiccatus est, ita ut
« homines siccio vestigio incederent per alveum. Stella cometa
« sexto idus julii apparuit et per tres hebdomadas lucere
« visa est. »

Puis il ajoute à l'année 1111 : « Hyems asperrima, fames
« valida, mortalitas hominum, pestis animalium agrestium
« simul et domesticarum, et strages avium permaxima fuit. »

Ce qu'on peut résumer en disant qu'en l'année 1110 il y eut un violent tremblement de terre, que le Trent (1) se dessécha près de Nottingham pendant une demi-journée environ, sur une longueur d'un mille, qu'une comète parut ensuite au mois de juillet, et qu'enfin l'hiver suivant fut très rigoureux et très malsain (2).

Et maintenant, si l'on compare les trois périodes de 1110, 1114 et 1168, on constate qu'elles présentent toutes les trois une analogie frappante. A ces trois époques distinctes, les dessèchements de rivières signalés en Angleterre et dans le Maine sont accompagnés de tremblements de terre, d'apparitions de météores et de dérangements de saison entraînant des maladies contagieuses.

Ces faits qui sont désormais acquis à la discussion paraissent avoir entre eux, peut-être, une liaison intime et même provenir les uns des autres.

(1). Le Trent, rivière d'Angleterre qui coule du sud au nord et vient se jeter dans l'Humbe, après avoir passé près de Nottingham, capitale du comté de ce nom.

(2) *Chronica Rogeri de Hoveden*. I, pp. 167; 168.

Pausanias, en effet, écrivait déjà : « Pour l'ordinaire, les tremblements de terre sont annoncés par des pluies continuelles ou par de longues sécheresses, par le dérèglement des saisons, le dessèchement subit des fontaines et l'apparition inattendue de nouveaux astres qui nous remplissent d'effroi. »

Et les observations postérieures, aussi bien que les travaux des savants modernes, tendent pour la plupart à confirmer cette opinion du célèbre philosophe.

En général, dit par exemple M. Kluge, les tremblements de terre sont précédés ou suivis de pluies, de grêle, et de violents orages, surtout de pluies très abondantes. En Amérique ils sont plus nombreux au commencement et à la fin de la saison sèche, ou de la saison des pluies (1). Presque toujours ils sont marqués par des variations brusques des conditions atmosphériques ou suivis de maladies contagieuses, comme on peut le constater pour les tremblements de terre de 802, 1021, 1279, 1348, 1394, 1456, 1755 et 1802 (2). C'est à ce point, qu'un vieil auteur du xvi^e siècle, Louis du Thout, écrivait dès l'année 1616 : « Si après de grandes pluies arrive une bien grande sécheresse, il faut craindre un bien prochain tremblement, » (3) résumant ainsi ce fait d'observation que les tremblements de terre sont le plus souvent accompagnés de variations atmosphériques.

Enfin dans ces derniers temps, MM. Arago, Delaunay, Marie-Davy et Perrey ont constaté à plusieurs reprises une coïncidence apparente des phénomènes seismiques avec les tempêtes, les orages et les conditions atmosphériques anormales (4).

(1) Arnold Boscowitz. *Volcans et tremblements de terre*. Paris, 1866, in-8, pp. 547, 591.

(2) J. Bourlot. *Histoire des tremblements de terre ressentis en Alsace*, 1887, in-8.

(3) Louis du Thout. *Le tremblement de terre, où sont contenus ses signes, causes et effets*. Bourdeaux, 1616, pet. in-8, p. 149.

(4) *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* : XVI, p. 1283 ; LXXIV, p. 331 ; LXXVI, p. 689 ; LXXXVIII, p. 1063 ; XCI, p. 601. — Marie-Davy, *Les mouvements de l'atmosphère et des mers*. Paris, 1866, in-8, p. 372. — M. A. Poey semble, il est vrai, ne pas admettre de liaison intime entre

De même, et bien qu'il n'y ait rien d'absolu dans ces phénomènes, multiples dans leurs causes et leurs effets, on a remarqué que les tremblements de terre coïncidaient souvent avec l'apparition de météores lumineux, de corps enflammés qui traversent les airs comme des bombes rougies au feu, quelquefois d'aurores boréales ; des météores ont ainsi été signalés principalement en Suisse lors des tremblements de terre de 1004 et de 1021 ; en 1267, en 1538, à Paris en 1580, à Riobamba en 1797, en Alsace en 1843 et à Mendoza en 1861 (1).

Il est encore plus certain que les tremblements de terre exercent une influence très sensible sur le régime des sources et des cours d'eau. Quelque temps auparavant, les sources semblent couler plus faiblement ou même se tarir. Cet effet, déjà remarqué au temps de saint Jérôme, a été constaté depuis en maintes circonstances ; nous citerons seulement le grand tremblement de 1755 qui modifia le régime des eaux de

les tremblements de terre et l'état météorologique de l'atmosphère. *Annuaire de la Société météorologique*. V, p. 240.

Dans la presqu'île de Malacca cependant, des pluies torrentielles accompagnent presque toujours les tremblements de terre, à tel point que les Malais, frappés de cette coïncidence, ont cru devoir l'expliquer par une curieuse tradition « La reine des fées, *Potrie*, a été, disent-ils, réduite en esclavage par le nain *Goonong-Ledang* qui la retient dans les « fers, mais qui s'endort quelquefois. Alors la princesse s'échappe et va « dans les forêts avec les filles de l'air. Lorsque le nain, à son réveil, « voit que sa capture lui a échappé, il frappe du pied le sol avec force « et le fait trembler, puis il lâche les écluses du ciel, et le déluge mouillant les belles ailes de la pauvre reine, l'empêche de prendre son « essor ; il peut alors la saisir et la reporter au sommet de son rocher. » *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*. LII, p. 882.

(1) A. Boué. *Bulletin de la Société géologique de France*. XIII, pp. 406-527. — Hansteen. *Bulletin de l'Académie de Bruxelles*. XXI, pp. 136 et 103. — M. Petit. *Mém. de l'Académie de Toulouse*. II, pp. 47. — *Comptes rendus de l'Académie*. XV, p. 646 ; XVII, p. 622. — A. Poey. *Annuaire de la Société météorologique*. — J. Bourlot. *Histoire des tremblements de terre, etc.*, pp. 5 et suiv. — Zurcher et Margalle. *Volcans et tremblements de terre*. Paris, 1872, in-8. — Arnold Boscowitz. *Volcans et tremblements de terre, etc.*

la Suisse et de la Provence, et celui de 1834 à San Salvador qui dessécha entièrement les puits et les fontaines.

Plusieurs fois, les tremblements de terre ont détourné le cours des eaux, entre autres lors de la fameuse bataille de Trasimène gagnée par les Carthaginois ; en Alsace, au XIII^e siècle ; à Lisbonne, en 1755, etc.

Parfois aussi ils font *bouillonner* et *gonfler* les eaux, comme celles du Rhin qui s'élevèrent à Strasbourg le 3 avril 1728, « à la hauteur d'une pique ».

Enfin les tremblements de terre ont à plusieurs reprises *arrêté* le cours des rivières (1).

Voici les faits de ce genre que nous avons pu recueillir jusqu'ici et que nous devons citer textuellement.

Le 3 janvier 1117, dit M. Bourlot, professeur de mathématiques au lycée de Colmar, dans une *Notice sur les tremblements de terre* publiée en 1867, un tremblement de terre considérable secoue l'Italie, l'Allemagne, la Suisse et jusqu'au pays de Liège ; on raconte que la Meuse près de l'abbaye de Fustula fut *arrêtée* et que les *eaux accumulées formèrent comme un mur* (2).

Carolus Sigonius en la vie de l'empereur Barberousse I^{er}, rapporte ensuite Louis du Thoum, ajoute qu'après un tremblement de terre une rivière qui a sa source dans les montagnes voisines de Casal des Sarrazins *arrêta sa course* l'espace de deux heures (3).

En 1601, lisons-nous encore dans la *Notice* de M. Bourlot, lors du tremblement de terre qui secoua l'Europe et l'Asie dans la nuit du 7 au 8 septembre, entre une et deux heures du matin, le *cours de la Reuss fut interrompu à Lucerne ; une*

(1) J. Bourlot. *Histoire des tremblements de terre*, etc. — Arnold Boscowitz. *Volcans et tremblements de terre*. — Zurcher et Margallé. *Volcans et tremblements de terre*. — Z. *Notice sur les tremblements de terre*. Nancy, 1843, in-8. — *Bulletin de la Société géologique de France*. VII, pp. 20 et 260.

(2) J. Bourlot. *Histoire des tremblements de terre*, p. 12.

(3) Louis du Thoum. *Les tremblements de terre*, p. 94.

partie des eaux continuait à tomber dans le lac, tandis que l'autre partie rebroussait chemin ; le lit fut à sec pendant quelque temps (1).

Dans une étude, récente elle aussi, sur les tremblements de terre, M. Arnold Boscowitz écrit :

« Il arrive souvent, pendant les tremblements de terre, que
« l'eau des lagunes et même des rivières s'élève en tourbillon-
« nant à une grande hauteur, pour retomber ensuite dans leur
« lit ou inonder le pays. Quoique rien ne puisse donner une
« idée de l'impression que produit un semblable spectacle, je
« voudrais cependant décrire la scène qui s'offrit aux regards
« d'un voyageur allemand. C'était en 1856 pendant un trem-
« blement de terre qui désola la République de Honduras ;
« M. Heine se trouvait au bord d'une grande lagune appelée
« *Criba*, lorsque soudain, la terre trembla en mugissant, le
« sol s'éleva et s'affaissa si violemment que M. Heine et ses
« compagnons furent renversés. Tout à coup une scène étrange
« et terrible se déroula devant eux : l'eau de la lagune dispa-
« rut comme si elle s'était engouffrée dans une caverne sou-
« terraine, ou plutôt elle se renversa sur elle-même, de sorte
« que du bord jusqu'au centre le fond du lac était à découvert.
« Mais bientôt l'eau apparut de nouveau ; elle s'amoncela vers
« le centre de l'énorme bassin, elle s'éleva en tourbillonnant et
« forma une immense colonne... puis la colonne s'affaissa
« avec un bruit épouvantable, et les vagues écumantes se
« jetèrent sur le rivage... (2).

Un effet analogue fut produit sur les flots par le tremble-
ment de terre de Saint-Thomas, du 18 novembre 1867 :
« Immédiatement après la deuxième secousse, l'Océan, qui
« peu avant le premier choc s'était retiré à plusieurs cen-
« taines de pieds du port, s'éleva comme une vague immense
« et revint vers la terre. Il se maintint comme un mur blanc

(1) J. Bourlot, *Histoire des tremblements de terre*, p. 25.

(2) Arnold Boscowitz, *Volcans et tremblements de terre*, pp. 551-553.

« et droit, de 15 à 20 pieds de haut, et avança très rapidement dans le port renversant les bateaux... Cette vague avait l'apparence d'un mur blanc en maçonnerie, droit et régulier comme si on l'eut construit à la règle. Elle se brisa dans la partie basse de la ville, à la hauteur de quelques pieds, et s'étendit à 200 ou 250 pieds dans l'intérieur des terres (1). »

Dans nos contrées, les tremblements de terre ne produisent plus des effets aussi terribles, et cependant leur influence est toujours sensible sur le régime des cours d'eau.

Ainsi au Mans même, le 25 janvier 1799, à la suite d'un tremblement de terre assez violent survenu vers quatre heures, on remarqua que les eaux de la Sarthe, alors très hautes de la fonte des neiges, avaient subitement baissé de cinq décimètres (2).

Enfin, cette année, au mois de mars 1883, un fait identique a été de nouveau constaté lors des tremblements de terre qui ont secoué l'Amérique centrale. A Pinagana, le principal village du territoire de Darien, un grand nombre de huttes en palmier ont été culbutées, et les rivières ont grossi, puis baissé tout à coup avec une rapidité effrayante.

Il est donc inutile de multiplier davantage les exemples, et il est établi d'une manière indiscutable que les tremble-

(1) *Comptes rendus de l'Académie des Sc.* LXVI, p. 280. *Annuaire de la Société météorologique.* XXXI, p. 132.

(2) Le tremblement de terre fut partagé en deux temps et dura 7 à 8 secondes. Les deux ou trois premiers mouvements se firent par ondulation du levant au couchant, puis après un court intervalle, quatre à cinq autres secousses terribles, accompagnées d'un bruit épouvantable, se firent sentir du nord au sud. Dans les maisons, les solives et les poutres craquèrent, des portes s'ouvrirent et plusieurs objets furent renversés. L'hiver précédent avait été rigoureux, la neige était tombée du 27 sept. 1798 au 20 janv. 1799 et le 23 de ce dernier mois était entièrement fondue. Le thermomètre était à trois degrés au-dessus de zéro, le temps calme et un brouillard épais et fétide se résolvait en pluie fine. » Négrier de la Crochardière. *Mémoires*, mss. 21 de la Bibliothèque du Mans, III, p. 293.

ments de terre exercent souvent une influence extraordinaire sur les cours d'eau (1). Non seulement ils ouvrent dans le sol des crevasses qui engloutissent parfois une énorme quantité d'eau, mais encore ils dessèchent les lacs, *projetent les eaux de bas en haut*, et peuvent ainsi *suspendre le cours des rivières*.

Dès lors, en partant de ce fait, et maintenant que nous avons montré la coïncidence de tremblements de terre avec les dessèchements des rivières d'Angleterre en 1110 et celui de la Sarthe en 1168, il est possible de reprendre avec beaucoup plus d'autorité l'opinion émise sous forme de simple hypothèse par La Martinière et d'Expilly. Il est possible, croyons-nous, d'attribuer à un tremblement de terre la disparition subite et momentanée des eaux de la Sarthe, au pied du rocher de Fresnay.

Toutefois, dans l'état actuel de la question, il est prudent de ne pas aller plus loin, et de ne pas chercher à préciser de quelle manière le tremblement de terre a agi.

Le même effet a pu effectivement être produit de plusieurs façons différentes ; ou bien la secousse a entr'ouvert une fente nouvelle qui s'est refermée après avoir englouti une certaine quantité d'eau, ou bien elle a établi une communication momentanée avec une grotte ancienne qui se sera remplie, ou enfin elle aura modifié directement le régime de la rivière, soit en arrêtant son cours comme nous l'avons vu pour la Meuse et la Reuss, soit plutôt en faisant baisser avec une grande rapidité le niveau des eaux, ou encore en projetant les eaux de bas en haut.

La cause première n'en paraît pas moins probable, et de toutes manières on arrive à présenter le tremblement

(1) Privat Deschanel et Focillon. *Dictionnaire général des sciences théoriques et appliquées*. Tome II, p. 2601. — Lieutenant-colonel Culmann. *Cours de Géologie*, professé à l'Ecole d'application de Metz. 1843, pp. 373, 374. — *Comptes rendus de l'Acad. des Sc.* VII, p. 703; XLII, p. 24; XLIV, p. 586; LXXI, p. 329, etc.

terre signalé par Nicolas de Treveth comme la véritable explication scientifique du phénomène de 1168.

Quant aux dessèchements de 820, nous n'avons pu, jusqu'à présent, établir leur coïncidence immédiate avec un mouvement du sol. Cependant, nous sommes porté, *sauf les réserves toujours indispensables dans ces recherches*, à les attribuer également à des tremblements de terre.

Il serait inexact en effet, de ce qu'aucun chroniqueur n'a conservé le souvenir d'un tremblement de terre pour le mois de février 820, de conclure qu'il n'a pu se produire aucune secousse à cette date. Les historiens du ix^e siècle sont peu nombreux et les documents beaucoup plus rares qu'au xii^e ; les moyens de contrôle sont dès lors défaut, et il est impossible souvent de compléter les chroniques les unes par les autres. Il est donc probable qu'un grand nombre de tremblements de terre survenus à cette époque nous sont inconnus. La statistique nous en fournit une preuve évidente : de l'an 1000 à 1840 par exemple, on peut compter en France 450 tremblements de terre, faibles ou violents, et sur ce nombre 175 environ se sont produits de 1800 à 1840 seulement ; de telle sorte qu'il n'en reste plus que 275 pour les cinq siècles précédents. La moyenne pour chaque année de notre siècle est ainsi de cinq à six tremblements de terre par an et l'année 1843 en compte dix-huit (1). Or, il est reconnu d'une manière générale que les grandes secousses du sol étaient beaucoup plus fréquentes dans la première partie du moyen âge, et l'on est forcé d'admettre en conséquence que le souvenir d'un grand nombre de secousses survenues depuis l'an 1000 n'a pas été conservé. *A fortiori* pour les secousses antérieures à l'an 1000.

D'un autre côté, on sait que les tremblements de terre se présentent sous les aspects les plus variés. Tantôt ils sont accompagnés de bruits violents, tantôt au contraire de gron-

(1) Privat Deschanel et Focillon. *Dictionnaire*, etc. II, p. 2477.

dements souterrains semblables au roulement d'une voiture ou au bourdonnement d'un essaim d'abeilles ; quelquefois ils ne sont pas annoncés par le plus petit murmure ou bien le bruit est trop faible pour être entendu la nuit, moment où les secousses se font sentir de préférence (1).

De plus, comme ils viennent surprendre à l'improviste et qu'ils durent à peine quelques secondes, ils sont très difficiles à saisir et il n'est pas étonnant qu'ils aient pu souvent échapper aux populations du ix^e siècle, incapables de les observer et réduites à constater leurs effets matériels (2).

Au reste, ces effets peuvent aussi se manifester dans une région très éloignée du centre des secousses, car la puissance de propagation des tremblements de terre est considérable ; les commotions se propagent fort loin par de rapides ondulations en suivant tantôt l'axe d'une chaîne de montagnes, tantôt le thalweg d'une vallée, de telle sorte que le dessèchement de la Sarthe près du Mans aurait pu être la suite d'une secousse ressentie dans une autre contrée (3). Tous ces faits tendent donc à montrer qu'un tremblement de terre pouvait causer le phénomène qui nous occupe sans être ressenti ou signalé au Mans et à Angers.

Or, il existe d'autre part des motifs très sérieux pour supposer son existence. D'abord, et il est inutile d'insister davantage sur ce point, c'est la seule explication satisfaisante et complète des dessèchements de la Sarthe, de l'Huisne et de

(1) Arnold Boscowitz. *Volcans et tremblements de terre*, p. 545. — J. Bourlot. *Histoire des tremblements de terre*, p. 3.

(2) M. Alcide d'Orbigny dit que, lorsqu'on n'a pas l'habitude des tremblements de terre, on ne s'aperçoit souvent pas des secousses ; qu'au Chili il ne s'en apercevait que par la fuite des gens du pays, qui avait lieu à la moindre secousse, tandis qu'il ne quittait pas sa demeure. *Bulletin de la Société géologique de France*. XIV, p. 613. Voir encore sur la difficulté de percevoir les tremblements de terre : *Annuaire de la Société météorologique*, X, p. 115 ; XI, p. 8 ; XXIX, p. 100.

(3) A. Boscowitz. *Volcans et tremblements de terre*, p. 563. Le tremblement de terre de 1755 se propagea sur un espace égal au douzième de la surface du globe.

l'Indre. Seule elle peut s'appliquer à toutes les formations géologiques dont aucune n'est exempte de commotions souterraines, seule elle permet de comprendre ces modifications rapides, momentanées et répétées qui correspondent sans aucun doute à une série d'oscillations plus ou moins brusques.

En second lieu, les circonstances qui accompagnent le fait du dessèchement concordent toutes sans exception pour faire croire à un tremblement de terre (1).

Les tremblements de terre, dit-on, sont plus fréquents en hiver (2). La Sarthe se dessèche au mois de février.

(1) En outre des ouvrages précédemment cités. Voir sur les tremblements de terre. — A. Perrey. *Bibliographie séismique*, dans les *Mém. de l'Acad. des Sc. de Dijon*, IV, pp. 1-112; V, p. 182-253; et dans le *Bulletin de l'Acad. des Sc. de Belgique*. — Elie de Beaumont. *Rapport à l'Académie des Sc. sur les travaux de M. A. Perrey. Comptes rendus de l'Académie des Sc.* XXXVIII, p. 1028. — Robert Mallet. *Catalogue chronologique des secousses de la terre depuis 1606 av. J.-C. jusqu'en 1842*, publié dans les *Reports of the British association*, de 1852 à 1854. — A. Poey. *Catalogue chronologique des tremblements de terre ressentis dans les Indes occidentales*, dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France*, V, p. 13 et suiv. — A. Perrey. *Propositions sur les tremblements de terre*, 1863, in-8. — A. Perrey. *Documents sur les tremblements de terre et les phénomènes volcaniques des îles Aldoutiennes*, 1867, in-8. — Volger. *Recherches sur les tremblements de terre de la Suisse*. — M. Mourlon. *Recherches sur l'origine des phénomènes volcaniques et des tremblements de terre*, 1867, in-8. — Ch. Deville. *Observations sur le tremblement de terre de la Guadeloupe le 8 février 1843*, 1843, in-8. — *Un merveilleusement grant mouvement de terre*, Anvers, 1546, in-4. — *Discours des causes et effets admirables des tremblements de terre*, Paris, 1580, in-8. *Bulletin de la Société géologique de France*. — A. Perrey. *Mémoire sur les tremblements de terre dans la péninsule scandinave*, Paris, 1845. — A. Perrey. *Supplément aux notes sur les tremblements de terre ressentis de 1843 à 1868*, Bruxelles, Hayez, 1873, in-8. *Notes sur les tremblements de terre en 1870*, Bruxelles, Hayez, 1874, in-8. — Heim. *Notice sur les tremblements de terre*, extrait des travaux de la Commission sismologique suisse, traduction française de M. Forel. *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, Tome LII, pp. 149, 151, etc. — Dr Carpentier. *Notice sur les tremblements de terre de Smyrne*. — D'Abbadie. *Sur les Séismes*, dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France*, XXXIX, pp. 6 et 163.

(2) A. Perrey. *Mém. de l'Acad. des Sc. de Dijon*, 1845-46, p. 299,

Ils sont plus fréquents la nuit. La Sarthe se dessèche le matin, à la pointe du jour.

Ils sont plus fréquents, d'après M. A. Perrey, aux sizygies qu'aux quadratures (1). La nouvelle lune ayant commencé le 20 janvier 820, la lune, dans la nuit du 7 au 8 février, n'était pas encore entrée dans le dernier quartier.

Les tremblements de terre coïncident avec des variations atmosphériques et le dérangement des saisons. L'année 820, est marquée par des pluies abondantes, des inondations générales et des maladies contagieuses auxquelles succéda un hiver très rigoureux (2). Elle présente ainsi dans son ensemble une grande analogie avec les années 1110 et 1168 et la plupart des caractères météorologiques qui semblent accompagner parfois les tremblements de terre.

Enfin, et cette remarque sera la plus importante, l'Europe fut successivement agitée de 815 à 829 par une série de commotions souterraines (3).

Au mois de septembre 815, tremblement de terre ressenti à Saintes et débordement de plusieurs fleuves (4). En 822, soulèvements considérables du sol en Thuringe et en Saxe (5);

(1) Nous devons dire, il est vrai, que dans la séance de l'Académie des Sciences du 1^{er} octobre 1883, M. Faye a contesté les théories de M. A. Perrey sur ce point.

(2) *Annales Eginhardi*, pp. 180, 181. — *Annales Francorum fuldenses*, p. 209. — *Ex chronico saxonico*, p. 219. — *Ex Hermannii chronico*, p. 225, dans les *Historiens des Gaules et de la France*, Tome VI.

(3) Des tremblements de terre sont signalés en 801, 802, 815, 822, 823, 829, 837, etc. *Historiens des Gaules*, etc. Tome VI.

(4) *Annales Eginhardi*, dans les *Historiens des Gaules*, VI, p. 176.

(5) « En Thuringe, dans le voisinage d'un fleuve, un tertre de cinquante « pieds, large de quatorze et haut d'un pied et demi fut coupé et enlevé « de terre sans le secours de la main des hommes et trouvé à vingt-cinq « pieds de l'endroit où il avait été arraché; on vit également dans la partie « orientale de la Saxe, en un certain lieu désert, près du lac Arendrée, le « sol se soulever comme une chaussée, et former en une seule nuit, « sans le concours d'aucun travail humain, comme un véritable « retranchement. » Teulet. *Œuvres d'Eginhard*. Paris, 1856, in-12, p. 154.

en 823, tremblement de terre qui renverse le palais d'Aix-la-Chapelle (1), orages violents, chute de météorites, maladies contagieuses.

En 829, nouveau tremblement de terre, accompagné d'un vent impétueux, etc. (2).

Nous ne pousserons pas plus loin cette énumération ; elle prouve suffisamment la fréquence des commotions dans la période dont fait partie l'année 820 (3).

En l'absence de texte formel, nous n'affirmerons pas toutefois qu'il y a eu un tremblement de terre le 8 février 820, et qu'il a eu pour résultat le dessèchement momentané de la Sarthe.

Mais nous résumerons ce travail par ce simple raisonnement :

Les lois du monde physique ne sont point modifiées par Celui qui les a établies, sans un intérêt d'ordre supérieur et

(1) « Eodem tempore, quædam prodigiosa signa apparentia animum
« Imperatoris sollicitabant, præcipue terræ motus palatii aquensis et
« sonitus inauditi nocturno sub tempore... Crebra et inusitata fulgura,
« lapidum cum grandine casus, pestilentia hominum et animalium. » *Vita*
« *Ludovici Pii*, p. 108. — *Chroniques de Saint-Denis*. — *Annales*
« *Eginhardi*, p. 184. — *Annales Fuldenses*, p. 208. — *Ex Hermannii*
« *chronico*, p. 225, dans les *Historiens des Gaules*, VI.

(2) « Hieme transacta, quum instaret Paschæ veneranda solemnitas,
« intempesta nocte, terræ motus adeo validus extitit, ut ædificiis cunctis
« ruinam minaretur. Porro, venti violentia subsecuta, non modo minora,
« sed etiam ipsum palatium aquense vehementia sui ita agitavit, ut
« etiam laterculis plumbeis, quibus tecta erat Basilica sanctæ Deigenitricis
« Mariæ, maxima ex parte detegeret. » *Vita Ludovici Pii*, p. 110. —
Chroniques de Saint-Denis, p. 131. *Annales Fuldenses*, p. 209. *Annales*
Eginhardi, p. 189, etc., dans les *Historiens des Gaules et de France*,
tome VI.

(3) M. Perrey signale quarante tremblements de terre pour le ix^e siècle, onze seulement pour le viii^e, et dix-sept pour le x^e. De même M. Tholozan, qui a relevé tous les tremblements de terre relatés par les principaux historiens arabes et persans, constate que la plus grande période d'activité de ces phénomènes commence en Orient vers 797, c'est-à-dire avec le ix^e siècle. *Comptes rendus de l'Acad. des Sc.* XVII, p. 610 ; LXVIII, p. 1063.

d'une haute importance. Cet intérêt ne saurait exister ici. Nous sommes en présence d'un phénomène naturel que la science peut et doit expliquer.

Or, de toutes les hypothèses présentées, celle d'un tremblement de terre est de beaucoup la plus logique, la plus scientifique et la seule satisfaisante.

PIECES JUSTIFICATIVES

I

De Sarta fluvio siccato.

(Historiens des Gaules et de France. Tome VI, p. 239.)

Est fluvius, Sartam Galli dixere priores,
Perticus hunc gignit, et Meduana bibit.
Fluctibus ille suis penetrans Cenomanica rura,
Mœnia qui propter illius urbis abit.
Quo Cives transire solent prope lntribus illum,
Illic portentum non leve fecit eis.
Denique rōscidulas tenebras cū aurora fugaret,
Et solito peterent more fluenta homines;
Est propriis spoliatus aquis locus ille repertus,
Qui rate, qui remis pervius ante fuit.
Stantibus atque undis populus hinc inde stupebat,
Alveus et plebem ad interiora vocat.
Nemo ratem quærit; nullus te, navita, poscit;
Miranti populo sic stat aperta via.
Et metus atque rei novitas intrare vetabat
Primitus; et sensim cœpit abire metus.
Incipit esse vetus nova res, intratur utrimque,
Alterutram ripam plebs petit atque pecus.
Pes vel eis siccus, modicum vel planta madescit,
Dum populus gradiens itque reditque frequens.
Si olim tale vadum juvenis Læandrus haberet,

Non foret insignis tam tibi luctus, Ero! (1)
Non ad piscandum quisquam fert rete vel hamum :
Saltibus atque manu qui volet illud agit.
Vir tumulandus erat ripæ ulterioris in agro,
Flentibus evehitur per loca sicca suis.
Illa sat urbs timuit peteret ne se unda tumescens,
Obrueretque simul complita, rura, domos.
Saxa patent ignota polo, polus ipse patescit
Saxis, cum propriam linqueret humor humum.
Quo vada nulla dabas pediti, illic, Sarta, dedisti
Grande vadum, caligas cùm tua saxa stupent.
Sarta aliis vicibus hoc ipsum est passa duabus,
Nec hoc nec procul hoc tempore sive loco.
Quis neget antiqui Dominum meminisse trophœi,
Quo fluvium scindit, et Hierichunta quatit ?
A prima in quartam modus hic defluerat horam ;
Inde suas repetit post celer unda vias.
Nomina non ideo narrantum scripsimus istic,
Sunt quoniam plures qui cecinere mihi.
At si nosse rei vis, lector, tempora gestæ,
Accipe, promemus sub brevitare tibi.
Septimus (2) hic agitur decurrens lubricus annus,
Quod, Hludovice, tibi regna paterna manent.
Exilii quartus, meritis non denique nostris,
Volvitur infaustus æger et ecce mei.
Forsan nosse diem vis ; hanc quoque disce, canemus,
Ut res ambiguum possit habere nihil.
Bis partem (3) undenam solidi rota solis Aquari

(1) Apud Canisium : Eho. •

(2) Septimus Ludovici pii imperii annus componitur cum anno 830, quartus erat exilii Theodulfi annus, si exilii exitum numeres ab anno 817, quo primum cum aliis detentus est. Nam nonnisi anno 818 in exilium id est in monasterium, relegatus est. (Note de Dom Bouquet.)

(3) Cum solis ingressus in Aquarium Theodulfi sæculo ex die 18 Januarii subduci soleret, consequens erat ut vigesimus secundus ab hinc dies, octavus esset februarii. (Note du P. Sirmond.)

Scanderat, in sexta Lunaque piscis erat.
Tale quid adseverant te, flumen Idonea (1), passum,
Hac quod ab urbe fluens sat prope Sarta bibit.
Quære locum ex aliis, diei tibi tempora dicam,
Crastina præfatæ res fuit ista rei.
Hunc quoque defectum quod passa sit Angera (2) dicunt :
Sed locus atque dies sunt mihi nota minus.
Nam grandi studio perquirimus ista, quod illi
Qui narrant per me nosse futura volunt.
Non id aperta canit, nec erit vox semper operta :
Tempore namque manent ista canenda suo.

II

**Extrait de la « Chronique du Mont-Saint-Michel »
de Robert de Torigni.**

Publiée par M. L. Delisle, Rouen 1872-1873. 2 vol. in-8. Tome II, pp. 3 et 4.

Ann. 1168. — Mense februario accidit quoddam mirabile in Cenomanensi pago, castro *Freernai*, quod castrum est Roscelini vicecomitis Cenomanensis, qui habet in conjugio Mathildem, filiam notham primi Henrici, regis Anglorum, materteram secundi Henrici regis Anglorum, ex qua genuit Ricardum, qui ei successit, et Guiller mum, cui secundus Henricus, rex Anglorum, dedit in Brittannia filiam *Rollandi de Reus* cum terra ipsius.

In hac itaque munitione, fluvius *Sartæ* qui præterfluit, fere per horam et dimidiam siccatus est, ita ut calciati siccis vestigiis possent transire, cum antea vix equi absque natatu possent transvadare. Hoc etiam accidit Londoniæ de Tamensi flumine, tempore primi Henrici regis Anglorum,

Quarto decimo kalendas marcii, terræ motus factus est, et globus igneus visus est per aera discurrere.

(1) L'Huisne.

(2) L'Indre.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

SAINT-PAVIN DES CHAMPS

Par M. F. LEGRAY, membre titulaire.

MESSIEURS,

Il y a longtemps déjà que Cauvin, l'un des premiers et des plus infatigables chercheurs de nos chroniques mancelles, disait : « Publiez, publiez à mesure que vous trouvez ; n'auriez-vous que quelques notes éparses, publiez..... ; c'est avec ces notes, dont quelques-unes peuvent paraître quasi sans importance, qu'un plus habile, en les coordonnant, pourra constituer une histoire complète de notre pays. »

Si, dans notre département où afflue aujourd'hui, grâce à nos lignes de chemins de fer, un certain nombre d'étrangers, on trouvait aisément dans des livres portatifs et commodes la légende détaillée de tous les édifices civils ou religieux, est-ce que ces monuments ne s'animeraient pas aussitôt à tous les yeux, et n'intéresseraient pas d'une manière inattendue, en rendant les visiteurs pour ainsi dire témoins d'une foule d'événements oubliés, et en les faisant vivre quelques instants de la vie du passé ? Quand on nous parle d'une église, par exemple, ce n'est pas tout de décrire avec soin

des pierres, des statues, des chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture, il faut nous parler aussi des personnages fameux qui sont venus sous ses voûtes prier, méditer, remercier Dieu avec joie pour quelque heureux événement de famille, ou pleurer amèrement dans des jours d'affliction et de deuil. De tels écrits exigent, il est vrai, de longues investigations et de patientes recherches, même lorsqu'il s'agit d'un seul monument. Que serait-ce s'il fallait appliquer cette méthode à tous ceux de notre ancienne province ? L'existence d'un homme n'y suffirait certainement pas. Mais on peut se partager ce domaine infini de notre histoire. Que chaque écrivain érudit choisisse un monument ou une commune, en étudie et en raconte le passé, surtout ce je ne sais quoi d'humain et d'intime qui survit quelquefois aux générations disparues et se retrouve dans leurs écrits ; que chacun apporte sa pierre à cet édifice historique, et, au bout de quelques années, bien des choses intéressantes et curieuses auront été sauvées de l'oubli, bien des notions importantes seront acquises, et un grand résultat se trouvera obtenu.

Sans insister davantage sur cette idée, j'ai songé à faire des recherches sur l'ancienne commune de Saint-Pavin des Champs qui fait actuellement partie de notre ville ; ce travail est incomplet, bien des documents m'ont fait défaut, mais j'en ai découvert plusieurs qui, je pense, auront de l'intérêt pour l'historien à venir de notre ancienne province.

Antiquités romaines. — Monastère et hôpital de Sainte-Marie de Bauge.

Aucun chroniqueur de nos annales mancelles ne nous a appris ce qu'était Saint-Pavin des Champs à l'époque romaine. Les substructions qu'on a découvertes sont insuffisantes pour nous le faire connaître : on a déterré de riches poteries romaines dans le quartier du Cognier, auprès de ruines et au milieu de sépultures indiquant un cimetière réservé à des

personnes de distinction ; en 1851, on y a mis à nu des vases funéraires de l'époque celtique et de la période gallo-romaine, des monnaies des empereurs. Près de là se trouvait l'ancienne et importante voie du Mans à Jublains qui partait du pont Perrin, passait par la rue Saint-Pavin, traversait la fonderie actuelle, gagnait le Cognier, la Vieille-Estre, le bois de Pennecières, Chauffour, La Quinte, etc., et laisse encore une notable quantité de scories de fer sur son passage. Au Cognier aussi se séparaient les routes de la cité d'Erve, de Nantes et d'Angers. Il y a environ trente ans, sous la fonderie de Saint-Pavin, on a découvert les plus anciens tombeaux ; en fouillant la rue Bretonnière, on a mis à nu de nombreuses monnaies du Haut-Empire ; à l'entrée de la rue Montoise, des débris de l'art romain se montraient à profusion. Il y a peu d'années on a trouvé une médaille romaine, moyen bronze, au type de Dioclétien, avec la légende : IMP. DIOCLETIANVS AVG. ; au revers, un génie assis, tenant une patère de la main droite, de la gauche une corne d'abondance ; légende : GENIO POPVLI ROMANI ; on a aussi trouvé à la Croix-d'Étamin une abside en petit appareil romain et des ruines de la plus vieille construction, peut-être les débris d'un temple consacré à Cérès. De pareils vestiges abondent dans le sol, entre les rues de Saint-Pavin, Bretonnière, le Cognier, aussi plusieurs antiquaires en concluent que le quartier du pont Perrin au Cognier est un faubourg d'origine gallo-romaine.

Ces ruines gallo-romaines datent probablement du temps de Clovis. Ce roi, voulant assurer à ses enfants la monarchie qu'il venait de fonder et redoutant la puissance et les entreprises des autres rois francs, fit assassiner Regnomer, prince du sang de Mérovée, qui possédait alors le Maine à titre de royaume, et Regnacaire, son frère, qui jouissait du Cambrésis, puis il s'avança sur le Maine. « Il mit tout à feu et à sang dans les campagnes, écrit Renouard. Il assiégea la capitale des Cénomans. Les habitants font une vigoureuse

résistance ; mais enfin tout cède à la valeur et à la fortune de Clovis. La ville est prise, et les habitants subissent la loi du meurtrier de leur roi. Saint Principe, alors évêque du Mans, obtint, par l'entremise de saint Remi, dont il était parent, la liberté de ses clercs et la cessation du carnage. » Ces événements eurent lieu vers 510.

Au commencement du ^{vi}^e siècle, la contrée de Saint-Pavin des Champs était en partie inculte et en partie couverte de bois et de vignes ; elle se nommait *Balgetum* (Baugé) ; ou plutôt *Baugium*, basse latinité ; *Bauge*, « lieu fangeux où le sanglier se retire, loge des cochons » et que quelques historiens traduisent par « parc aux sangliers ». Il est possible que des seigneurs romains aient établi en ce lieu un parc de ces animaux. Il serait même difficile, croyons-nous, d'assigner une autre origine à ce nom.

Vers 560, Clotaire, roi de Paris et qui possédait le pays des Cénomans, pour récompenser quelques services que le moine Domnole lui avait rendus, le nomma évêque du Mans.

Domnole (1) fonda en 572 l'abbaye de Saint-Vincent, et, quelques années plus tard, fit édifier un monastère et un hôpital dans un fonds de terre situé entre la rivière de la Sarthe et le tertre de Baugé, c'est-à-dire au bas du tertre de Baugé, qu'il dédia à sainte Marie. Il les dota de biens concédés par les Consuls à son église et en assez grande quantité pour que les pauvres et les étrangers qui venaient en dévotion intercéder auprès des reliques des premiers évêques, et les malheureux qui ne pouvaient être admis dans la ville, à cause de la garde sévère qu'on y faisait, y trouvassent le

(1) Selon quelques auteurs, Domnole naquit en Allemagne, et dans les Gaules suivant d'autres, mais tous s'accordent à dire qu'il était d'une illustre famille. Il mourut en 581 et fut inhumé dans son monastère de Saint-Vincent, où l'on a conservé jusqu'en 1790 son corps dans une chasse d'argent, artistement travaillée et donnée par Philippe de Luxembourg, évêque du Mans et abbé de ce monastère.

soulagement à leurs besoins. Il décréta que ce lieu serait soumis à lui-même et à ses successeurs, et, sous les clauses les plus expresses, il statua que ce serait un hospice de la ville, sous la puissance des évêques à perpétuité. Enfin il mit dans ses établissements vingt-quatre religieux, et voulut qu'ils fussent toujours aussi nombreux afin de pouvoir bien remplir les devoirs de l'hospitalité et avoir soin des malades ; il remit la conduite de ces maisons au moine Paduinus, connu vulgairement sous le nom de Pavin, qui était alors prévôt ou prieur de l'abbaye de Saint-Vincent.

Baluze et, d'après lui, dom Mabillon, écrit dom Colomb, ont publié un acte de vente « de quelques terres en faveur du monastère de Saint-Vincent, par une dame consacrée à Dieu, nommée Berthe, qu'elle dit avoir héritées de son fils Ermenfrède; ses autres enfants contestèrent dans la suite la solidité de cette vente. Mais le prévôt du monastère, Padvin, qui avait fait cet achat, s'étant transporté sur les lieux, leur présenta l'acte de vente en bonne forme ; les parties s'accommodèrent, et Padvin en fut mis en possession par un acte ou charte authentique, dont on fit trois copies originales pour être présentées en cas de nouvelles contestations. Cet acte est daté de la onzième année du règne du roi Thierry, qui concourt avec celle de 620, en laquelle Padvin n'était plus prévôt de ce monastère. »

Au delà de l'antique voie du Cognier, écrit l'abbé Voisin, la cathédrale avait, au temps de saint Bertrand, « la seigneurie de terres considérables, et qui jusqu'à ce jour ont formé la paroisse de Saint-Pavin des Champs ».

Origine de la paroisse de Saint-Pavin des Champs.

Pavin ou Padvin naquit, vers le commencement du vi^e siècle, de parents très considérés dans le Maine. De bonne heure il se sentit un goût prononcé pour la vie monastique ; malgré une vive opposition de ses parents, il quitta sa

famille, fit des voyages de dévotion, prit l'habit religieux, vint à l'abbaye de Saint-Vincent où il fut bientôt nommé prieur, puis supérieur du monastère et de l'hospice de Notre-Dame de Baugé.

Plusieurs personnes de distinction vinrent se mettre sous la conduite de Pavin ; il fit alors construire, pour les recevoir, plusieurs cellules sur le territoire que Domnole lui avait donné ; mais, comme le nombre des religieux augmentait chaque jour, il fallut bientôt fonder vingt-quatre prieurés dans le diocèse pour ces nouveaux moines (ordre de Saint-Benoît), qui tous recevaient la direction de cet abbé. Il éleva aussi une église qui, selon toute apparence, était située à l'endroit où se trouve aujourd'hui celle qui porte son nom et la dédia à Notre-Dame ; c'était la basilique du monastère.

Outre les prédications auxquelles Pavin s'employait avec zèle, il ouvrit dans son monastère une école à laquelle on se rendit de toutes parts et qui ne tarda pas à devenir célèbre. L'éducation des enfants était à cette époque l'une des principales occupations des cloîtres. Sous saint Bertrand cette école prit de nouveaux accroissements, et pendant toute la durée des temps mérovingiens elle fut pour notre province l'un des principaux foyers de lumière, et elle rivalisa avec celle de l'Anille (Saint-Calais). Dans ces monastères il y avait deux écoles ; l'une pour les jeunes gens qui se destinaient à la vie religieuse et l'autre pour ceux qui voulaient rester dans la vie civile (1).

C'est autour du monastère et de l'hospice de Sainte-Marie de Baugé que les populations environnantes vinrent se

(1) Les ^{vi}^e, ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles présentent l'affligeant tableau de la décadence des lettres et de la barbarie. D'après le code des Francs, si on blessait un homme à la tête, on en était quitte pour 15 sols d'or (325 fr. de notre monnaie) ; si on dépouillait un cadavre on était condamné à payer 63 sols d'or. On rachetait la calomnie, l'adultère, les injures, les violences de toutes espèces. Le rapt était soumis comme l'assassinat à une amende pécuniaire. Les Francs, quoique vainqueurs, n'obligèrent point les Gaulois-Romains à ces lois ridicules, ils eurent le bon esprit de leur laisser suivre la législation romaine. Tel était dans ces siècles

grouper, elles construisirent des maisons, ouvrirent des rues, appelées *rues de Baugé* et actuellement *chemins de Baugé*. Telle fut l'origine de la paroisse de Saint-Pavin, à laquelle on ajouta plus tard *des Champs* afin de ne pas la confondre avec celle de Saint-Pavin en la Cité. Pavin mourut le 15 novembre 580 et fut inhumé dans son église. Il avait vécu d'une manière si pieuse et si austère, qu'il fut invoqué comme saint, après sa mort.

Invasion des Normands. — Pennecières.

A la fin du ix^e siècle ou au commencement du x^e — car les auteurs ne sont pas d'accord, — un chef normand, appelé Eric ou Heric, qu'on dit parent de Rollon ou Riolt le Normand, s'empare du Mans, et à la tête des Danois de Rollon, massacre les prêtres, viole les religieuses, brûle et renverse les églises et les monastères de Saint-Vincent, de la Couture, de Saint-Germain, de Gourdain, de Saint-Pavin des Champs, de Sainte-Croix, de La Chapelle-Saint-Aubin, du Pré, de Sainte-Scholastique. Il fut chassé du Mans en 937 par Louis d'Outre-Mer, fils de Charles le Simple, et son successeur.

Dans le même temps, ces barbares normands envahissaient également la ville de Sées ; l'évêque, le clergé et les clercs voulant sauver les reliques de saint Chrodogand, les apportèrent sur le territoire de Saint-Pavin des Champs, près les métairies de Pennecières (Pannetières, Pennetières) (1) ; ils se cachèrent dans les bois qui s'y trouvaient et en cas d'invasion ils espéraient se sauver au Mans avec leur trésor. Ils y restèrent jusqu'à ce que l'ennemi ait quitté leur pays.

L'état de la jurisprudence dans le Maine. Au milieu de cette ignorance le Maine a possédé plusieurs savants évêques tels que Domnole, Badégisille, Bertrand, qui cultivaient les lettres avec succès et les faisaient cultiver avec un certain soin dans les monastères de Saint-Calais, Saint-Pavin, Saint-Vincent, la Couture et Évron, mais ce n'est que sous Charlemagne que la littérature reparut en France.

(1) Les bois de Pennecières avaient une superficie de 300 hectares.

C'est à cette époque de désolation et de misère qu'il faut évidemment rapporter la destruction du monastère, de l'hôpital et de la célèbre école de Saint-Pavin. On remarque encore quelques vestiges de ces constructions près de l'église.

Le 23 octobre 1868, deux cercueils de pierre ont été découverts sous le sol ferrugineux d'un champ récemment distrahit du bois de Pennecières, sur le bord du chemin de Fay, ancienne voie ferrée qui conduisait du pont Perrin au bas Maine, en se prolongeant peut-être jusqu'à Jublains.

Ce sol est l'une des extrémités d'une vaste éminence étendue jusqu'à la route de Laval. Aux environs, persistent des noms de lieux qu'il est curieux d'interroger : *La Vieille-Estre* (vetus stratum), témoin de la haute antiquité de la voie ; *La Tonnelière*, qui ravive l'impression de l'arome des vins un peu démodés de Rouillon. *Les Tertres-à-l'Abbesse*, souvenirs des grandes possessions de l'abbaye de Notre-Dame du Pré, pieusement et richement dotée par nos premiers évêques. (L'évêque Geoffroi d'Assé, qui siégea au Mans de 1274 à 1277, termina une contestation et mit fin à un procès qui durait depuis cinquante à soixante ans, entre le chapitre de sa cathédrale et les religieuses de l'abbaye du Pré, du Mans, sur les droits d'usage, pènage et autres, que ses chanoines prétendaient avoir dans les bois de Pennecières) ; *La Groirie*, jadis résidence d'un gruyer ou veneur du comte ; *La Foresterie*, siège d'un forestier, officiers ordinaires des grands domaines ; enfin le bois de *Pennecières*, forêt de Pennecières tout court. A quoi répond ce dernier vocable ?

« Le mot forêt (*foresta*) est du moyen âge et a originairement signifié, dit M. Anjubault, un domaine quelconque réservé, défendu, c'est-à-dire exempt de l'exercice de certains droits d'usage public ou privé. Dans les archives, *Pannetières*, *Pennecières*, n'est pas un bois, mais un canton ; ce pouvait être un vaste fonds, un *latifundium*, comprenant des bois, des terres arables, des prairies, etc.

« Les capitulaires de Charlemagne mentionnent les pani-

Miliaria, lieux où l'on cultivait le *panicum* servant à la nourriture pendant le carême. Ces deux mots de la basse latinité se rapportent aux menus grains dont on faisait des bouillies, des gâteaux, une sorte de pain, on y admettait aussi le millet (*panicum miliaceum*), encore si populaire et si souvent présenté dans les banquets des fêtes champêtres.

« En 830, le grand évêque Aldric forme sa sixième et sa septième métairie en Pennecières. En 1356, Jehan l'apothicaire, reçu au nombre des réguliers de Coëffort, donna à sa maison des vignes et des choses situées en Pennecières. Enfin des traditions locales placent un établissement religieux aux Tertres, et les scories qui jonchent le sol font penser à d'anciennes exploitations de minerai de fer.

« Voilà plus de preuves qu'il n'en faut pour démontrer que la contrée dont il s'agit a pu être couverte d'habitations et de cultures variées comme le font présumer les monuments dont on aperçoit les vestiges. Le voisinage d'une grande voie publique, la composition d'un riche domaine rapproché de la ville nécessitant la surveillance de plusieurs administrateurs, et en outre l'importance stratégique de l'éminence que nous examinons, rendent suffisamment raison des sépultures relativement luxueuses qu'on découvre sur ce point, admirablement situé pour répondre à toutes les exigences des idées religieuses et des coutumes civiles.

« C'est sur sa partie déclive tendue au sud, dans un espace de deux à trois ares, que, depuis peu de temps, cinq cercueils ont été exhumés, tous étaient sous 40 à 50 centimètres d'une terre rougeâtre, argilo-sableuse. Ils sont en pierre coquillière de Doué (Maine-et-Loire), creusés dans un seul bloc, en forme d'auge très rétrécie à la place où reposaient les pieds des squelettes, dont les os étaient complets, mais friables. Pourquoi faire venir de si loin ces lits mortuaires au milieu des carrières de grès ferrifère ou rous-sart, qui pouvaient en fournir ? »

Voici la description de deux de ces tombeaux :

« Le plus grand est, à l'intérieur, long de 1 mètre 90 centimètres, large de 29 à 30, et profond de 40. L'aire en est unie, sans reliefs ni creux. Le couvercle, d'un seul morceau, est bombé, taillé en toit écrasé, dont le maximum d'épaisseur est de 18 centimètres ; il ne contenait rien qui en pût faire déterminer l'âge.

« Les dimensions du second tombeau sont un peu moindres que celles du premier dont il présente tous les caractères de manière et de forme ; le couvercle est moins bombé et n'a que 10 centimètres d'épaisseur. Les ossements, mal conservés, ont appartenu à un sujet faible. Un seul objet d'art s'y est rencontré à la hauteur de la poitrine. C'est une plaque mince de cuivre jaune, reste d'une agrafe large de 45 millimètres, assez grossièrement travaillée et recouverte d'une matière friable qui n'a pas été recueillie.

« La forme de cette plaque est curieuse ; elle rappelle tout à la fois celle de la croix grecque, et les contours du quatre-feuilles à lobes arrondis, si communément sculpté dans les édifices du moyen âge. C'est encore la coupe transversale, le plan par terre d'une colonne carrée, munie d'une demi-colonne cylindrique appliquée sur chacune de ses faces, comme on les pratiquait au XII^e et au XIII^e siècle. Ajoutons que les corps ont été déposés les pieds à l'est et la tête à l'ouest, de façon que la face regardât le soleil levant. N'est-il pas permis d'induire de là que nous avons sous les yeux deux sépultures chrétiennes de la période de 1150 à 1250 environ, temps glorieux où les arts et le bien-être étaient généralement répandus, mais dont l'abus était imminent. »

Les autres cercueils étaient aussi en pierre coquillière et n'avaient rien de particulier.

« Le territoire de Pennecières, ajoute M. Anjubault, a dû participer à la même prospérité, et ses habitants les plus riches pouvaient s'y distinguer jusque dans leur dernière demeure. Cette conjecture ressort encore des fragments de tuile à rebord, de vases, d'urnes funéraires, de poterie rouge

à dessins en relief, qu'une recherche de quelques instants m'a fait apercevoir non loin du gisement des cercueils, qui ne sont sans doute pas les derniers que le lieu a conservés et qu'il rendra. »

Ces lieux ont changé d'aspect depuis les invasions ennemies et se sont couverts de bois.

Une lettre du 23 frimaire 1793 dit que « les brigands (les Vendéens), sont repoussés sur la route de Laval et les bois de Pannetières par l'armée de Mayence. »

Dans une autre lettre portant la même date on trouve : « Huit cents de cette *bonne armée catholique*, enveloppés dans les bois de Pannetières, ne peuvent nous échapper, dix mille hommes sont à leurs trousses. »

Un autre document porte : « Les rebelles tués depuis Pontlieue jusqu'au bois de Pannetières, sur la route, sont au nombre de six mille environ de l'un et l'autre sexe. » (*Les Vendéens dans la Sarthe*, par M. H. Chardon.)

Eglise de Saint-Pavin des Champs.

L'église actuelle de Saint-Pavin des Champs, dédiée à sainte Marie, offre des parements en petit appareil, avec des rangs de briques ; sa construction remonte évidemment au commencement du XI^e siècle. Cet édifice, très intéressant, a des ouvertures cintrées et un petit clocher, de forme pyramidale, en assez mauvais état. « On remarque à l'intérieur les vestiges d'un cercueil en pierre coquillière, écrit un de nos antiquaires, qu'on croit être celui de saint Pavin et qui devait être dans l'église qu'il avait fait bâtir. » Il existe à la fabrique de la paroisse une note ainsi conçue : « M^e Jean « Potier, prédécesseur curé de Saint-Pavin des Champs, a « trouvé en 1768 dans l'épaisseur du mur et le grand autel « un tombeau de pierre avec plusieurs ossements qu'il ren- « fermait, et dessous une boîte de fer ; on ne doute point « que ce ne fussent les reliques du corps de saint Pavin,

« notre patron. Les choses ont été examinées, M. l'abbé
« Baudron, vicaire général de Mgr notre évêque, m'a permis
« de les exposer à la vénération du public, après avoir fait
« faire deux petits reliquaires qui contiennent encore plu-
« sieurs reliques qui m'ont été données par les dames de la
« Visitation, ce 3 août 1770. Signé : Yvon, curé de Saint-
« Pavin des Champs. » D'après une autre note, « l'église de
Saint-Pavin, possède encore vingt-trois morceaux du corps
de saint Hilaire, évêque de Poitiers, tirés le 18 octobre 1710
de la châsse et donnés par vénérable et discret M^e Pascal Le
Masson, prêtre, curé de Saint-Hilaire, maître ès arts de la
faculté d'Angers. » Signé : A. Levilain, prêtre curé de Saint-
Gilles des Guérets de la ville du Mans (4). Nous ne voulons
point nous prononcer sur ces reliques, mais elles ne nous
paraissent pas réunir toutes les conditions d'une authenticité
incontestable ; il n'y a ni cachet ni procès-verbal à l'appui.

On ne peut plus voir dans l'église les vestiges du cercueil
en pierre coquillière, ils sont couverts d'une couche d'enduit et
sous la boiserie.

On remarque encore dans cette église sur l'un des murs
une plaque en cuivre, couverte de chaux, contenant l'inscrip-
tion suivante :

DANS LE CIMETIÈRE DE CESTE ESGLISE
SONT LES CORPS DES AMES DES DEFFUNT
CHRISTOFLE BESNIER (2) ET MARIE PICHON,
LESQUELS ONT FONDE PAR TESTAMENT SIX
MESSSES SOLEMNEZ DE LA VIERGE MARIE,
AUX PRIX DE TRENTE ET SEPT SOLS ; AU
QUEL PRIX LA MAISSON ET IARDIN SITTUÉE
DEDANS LA RUE DE SAINT PADUIN EST
DENEURÉE AFFECTÉE POUR LE REPOS
DE LEURS AMES^a P^r CEUX QUI DECEDE,
LE 16 MAI 1612.

(1) Il y a encore d'autres reliques.

(2) M. Anjubault croit qu'il faut lire *Vanné* et non *Besnier*.

Avant que ce monument fût badigeonné, on y voyait des traces d'incendie ; est-ce les huguenots qui auraient voulu le détruire ? nous l'ignorons ; mais au XVIII^e siècle il était dans un triste état, si l'on en juge par les lignes suivantes extraites des registres de la paroisse :

« Sitôt que par arrêt du département j'ai été rendu paisible possesseur de la cure de Saint-Pavin des Champs, je me suis occupé de faire faire les réfections et réparations de l'église qui en avait un besoin des plus urgents ; car elle était dans le plus triste état depuis nombre d'années : Le défaut de couverture avait pourri une partie de la charpente ; les murs étaient en ruines et lézardés ; les cintres de plusieurs croisées presque toutes sans vitres, prêts de tomber ; la neige, la grêle, les pluies faisaient de la nef, toute dépavée, un bourbier d'où l'on avait peine quelquefois à sortir. Dans cette fange croupissaient quelques vieux restes de bancs qui m'avaient jamais guère coûté à l'ouvrier. On avait recours aux parapluies pour se garantir des injures de l'air ; pour le froid et les vents il fallait les souffrir et souvent prendre garde qu'ils n'enlevassent la sainte hostie, ce qui a quelquefois pensé arriver ; aussi fut-on obligé de boucher les croisées avec de la paille, recevant assez de jour par de nombreuses et larges ouvertures qui se trouvaient au toit. Feu Monseigneur l'évêque de Tressan, témoin oculaire de la pauvreté de cette église, avait ordonné dans son temps qu'elle serait lambrissée, mais son ordonnance ne fut exécutée que pour ce qui regardait la partie du sanctuaire. Que suivant ma requête à M. l'intendant et après les formalités ordinaires suivies d'un arrêt du conseil, il a été levé une somme d'environ mille écus sur les propriétaires laïques et ecclésiastiques biens tenants et habitants de cette paroisse pour travailler aux ouvrages suivant le devis de l'expert. On les a commencés en 1768 et ils ont duré un an et demi ou environ.

« Nous avons beaucoup augmenté le devis, car en outre on a fait construire une petite tour en pavillon carré où placer

les cloches qui n'étaient posées que sur une espèce de pinacle terminant le pignon de la nef au bas de laquelle on a fait un balet pour les assemblées de paroisse. On a supprimé une arcade en pierres qui formait une espèce de portail masquant le grand autel et le séparant du chœur, pour y en élever une partie en bois, partie en pierres, large et haute à proportion, donnant au bas de chaque côté, un emplacement avantageux pour deux petits autels que j'ai fait ériger en la place d'une masse de pierres qui figuraient les anciens sans aucun ornement ni décoration ; saint François-Xavier et la sainte Vierge en sont les deux tableaux. Les habitants à ma prière ont fait faire des bancs uniformes que nous avons rentés pour faire un petit fond à la fabrique, il n'y en avait aucun ; aussi n'ai-je rien tiré de l'église pour la réparer, pas même de quoi fournir aux peintures que j'ai eu le plaisir de faire moi-même, tant aux autels qu'aux statues qui les ornent. Les livres de chant nous manquaient en partie et les ornements auxquels j'en ai ajouté quelques-uns, étaient hors d'état de servir décentement.

« Un successeur dans un temps plus favorable que le nôtre, achèvera ce que nous avons commencé : j'espère qu'il voudra bien se souvenir dans ses prières de celui qui a eu l'honneur, quoique indigne, de le précéder et de travailler dans ce saint lieu, à la vigne du Seigneur.

« J'ai fait faire une chaire et acheté deux lampes, il n'y en avait point à l'église. » (Copie faite par François-Xavier-Marie Yvon, curé de Saint-Pavin des Champs.)

« En 1770 des réparations sont faites au chœur et à la nef de l'église qui ont beaucoup souffert d'un incendie. »

Dans le petit clocher, il y a deux cloches ; sur l'une il y a l'inscription suivante en lettres gothiques en relief, sur le cordon circulaire supérieur : JE FU FONDUE POUR CERVIR A DIEU A S. PAVIN DES CHANS. L'AN MIL CCC *xx* e. » L'autre a été baptisée le 8 août 1735 et nommée MARIE-PIERRE PAVIN ; elle a eu pour parrain « messire Pierre Tahureau, chevalier,

seigneur de Courcemont, conseiller du roy, lieutenant particulier en la sénéchaussée et siège présidial du Maine au Mans », et pour marraine « dame Marie-Madeleine-Louise-Catherine de Samson, veuve de messire François d'Épinay, chevalier, seigneur marquis de Lignery ».

Ces cloches n'existent plus, elles ont été remplacées par celles qui portent les inscriptions suivantes :

J'AI ÉTÉ NOMMÉE MARIE-JOSÉPHINE PAR M. LE BARON FRAPPART, COLONEL D'INFANTERIE, COMMANDEUR DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR, ET M^{me} V^{ve} RIGAUT DE BEAUVAIS, PROPRIÉTAIRE DES TALVASIÈRES. BÉNITE PAR M. A. DUBOIS, VIC. GÉNÉRAL DU DIOCÈSE EN SEPTEMBRE 1827.

QUEM VOX ATTINGIT SACRAS HIC PROTINUS ARDES
ADVOLET ET GRATUS SIT PIETATE DEO.

LECHESNE, *fondeur au Mans.*

JE ME NOMME HÉLÈNE-VICTOIRE, J'AI EU POUR PARRAIN M. VICTOR-LOUIS DORÉ, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ADJOINT AU MAIRE DU MANS, ET POUR MARRAINE M^{me} HÉLÈNE-ZOÉ GUILMOT, ÉPOUSE DE M. DIOT, MEMBRE DU CONSEIL MUNICIPAL DU MANS. J'AI ÉTÉ BÉNITE PAR M^{sr} CHARLES-JEAN PILLION, ÉVÊQUE DU MANS, ASSISTÉ DE M. V. LOUVEL, CURÉ DE SAINT-PAVIN PRÈS LE MANS.

BOLLÉE ET SES FILS, FONDEURS ACCORDEURS AU MANS, 1869.

AUO DEUM, PLEBEM VOVO, DEFUNCTOS PLORO, FESTA DECORO.

Le 4 thermidor an IV, l'église de Saint-Pavin des Champs fut vendue par adjudication aux citoyens Michel Morin, serger, et à Louis Martin, tisserand, demeurant à Saint-Pavin, moyennant 1200 livres ; le 26 brumaire an IX, ils la revendirent pour 800 francs, plus 44 francs 55 centimes de frais, au sieur Jean-Baptiste Fay-Brizardière, propriétaire au Mans, qui en fit don à la commune de Saint-Pavin « pour servir au culte, sous la réserve de deux bancs de chacun cinq places ». Le conseil de fabrique et le conseil municipal acceptèrent cette libéralité avec reconnaissance. La fille unique de M. Fay-Brizardière épousa J.-B. Rigault de Beauvais, banquier au Mans.

La jouissance de ces bancs passa à leurs enfants, M. Henri Rigault de Beauvais et M^{me} veuve Trotté de La Roche ; elle appartient aujourd'hui à M. Gustave Triger, directeur des postes et télégraphes du département de la Sarthe et à M^{me} Gustave Triger.

Une difficulté s'éleva aussitôt entre M. Dolin de La Forterie, maire de Saint-Pavin, et M. l'abbé Husard, desservant.

Le maire prétendit avoir des places gratuites dans l'église pour « lui, sa famille, les gens qui lui appartenaient et ses domestiques ». Le desservant adressa une lettre au préfet de la Sarthe qui fit observer à M. le maire « que *lui seul* avait droit à la première place dans l'église après le desservant, puis son adjoint et les marguilliers, mais que toute autre personne devait payer. »

Parmi les tableaux qui, depuis 1850, ont été retirés de l'église Saint-Pavin et transportés au presbytère, il y a quatre grandes toiles ; deux sont signées. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, la peinture en est fort endommagée, mais les auteurs sont compatriotes connus.

« Deux de ces tableaux, écrit M. Anjubault, sont signés Decherche, peintre au Mans, 1731, ils représentent le baptême de Jésus-Christ et son agonie au jardin des Oliviers ; œuvre très pâle. Les deux autres, figurant la visite des bergers à Bethléem et la présentation de l'Enfant divin au temple (sans signature), appartiennent à Boinard qui travaillait au Mans en 1683. Ce doit être le Boinard inventeur des tableaux changeants, dont nous avons le premier rappelé le mécanisme depuis longtemps oublié ou méconnu, et fait reconnaître un exemplaire qui a été déposé au musée.

« En comparant le dessin et le vif coloris qui font le mérite de ce rare et curieux spécimen, avec ceux des tableaux de Boinard, principalement sur les figures de l'Enfant-Dieu et du vieillard Siméon, on ne peut guère s'empêcher d'attribuer le tout au même pinceau. » Ces tableaux n'existent plus.

Nous terminerons ce chapitre en citant l'opinion de

L'abbé Voisin et de M. Ramé sur l'église de Saint-Pavin des Champs : « M. Ramé, savant archéologue, a publié dans *la Revue archéologique* un article sur l'église de Saint-Pavin des Champs. Il ne balance pas à croire que sa construction fut antérieure à l'année 581, celle de la mort de saint Domnole, et, pour notre part, dit l'abbé Voisin, nous partageons de tout point son avis. L'édifice actuel de Saint-Pavin compterait déjà plus de mille deux cent quatre-vingt-quinze ans. Nous nous faisons un devoir, ajoute-t-il, d'attirer l'attention publique sur le monument dont nous parlons, avant qu'il tombe dans l'abandon ou disparaisse. « Nous avons prié M. Ramé de venir l'étudier autant qu'il le mérite ; nous y avons conduit le docteur Cattois, connaisseur non moins habile ; ces archéologues savants restaient extasiés devant un édifice que nos compatriotes dédaignent beaucoup trop. Quelques-uns avaient dit que la construction pouvait remonter au ^{xii}^e siècle seulement ; en conséquence, on vient de refaire une porte dans le style de cette époque, et nous éviterons soigneusement de critiquer l'opération malencontreuse. Jusqu'alors tout paraissait d'une conservation des plus surprenantes, et maintenant, la façade menace ruine.

« M. Ramé signale particulièrement, ajoute l'abbé Voisin, la porte latérale, au midi ; regrette vivement les réparations que l'on a faites à la porte du nord, un peu trop rajeunie par les soins de l'abbé Tournesac. Il signale à bon droit les voussoirs des fenêtres, et s'étonne de l'élévation ; mais, au Mans alors depuis, les fenêtres ont été marquées au même cachet... Le docteur Cattois admirait l'intérieur de cette petite église, que l'on vient de badigeonner (1866) d'une étrange manière ; pour tout au monde il aurait voulu l'acheter, afin d'empêcher sa destruction. » A cette époque (1866), il était question de bâtir une église à Saint-Gilles comme étant plus au centre de la commune et de démolir celle de Saint-Pavin.

L'ancien cimetière de la paroisse de Saint-Pavin était situé entre l'église et la rue du Pavé ; aujourd'hui, c'est un

square entouré d'une grille en fer du côté de la rue. Le nouveau cimetière est établi près des anciennes rues de Baugé.

Vers 1096, Witerne de Juillé, membre d'une des principales familles de la province du Maine, engage son fils Robert à faire un don au monastère de Saint-Vincent ; ce seigneur lui légua l'église d'Assé-le-Boisne, le cimetière et l'église de Saint-Pavin des Champs, les dîmes de vin dont il jouissait à Fresnay, etc.

« L'ancienne paroisse de Saint-Pavin des Champs relevait pour la plus grande partie du sénéchal du Maine, partie du domaine, partie du chapitre de l'Eglise du Mans, partie de l'abbaye du Pré, partie des Etrichets (1) et autres fiefs qui n'exercèrent point de juridiction. »

(Note manuscrite datée de 1754. Cabinet de M. l'abbé Esnault.)

(1) La seigneurie des Etrichés, située commune de Saint-Saturnin, formait la dotation d'une chapellenie fondée à la cathédrale et dépendait de la paroisse de Saint-Jean de la Chèverie du Mans. Les titulaires de ce bénéfice y bâtirent une maison de campagne avec chapelle; on lisait dans celle-ci les inscriptions suivantes :

EN MARS MIL SIX CENT VINGT-SEPT,
MICHEL VASSE, SAGE ET DISCRET,
PRESTRE A SAINT-JULIAN, CHANOINE,
CONSEILLER CLERC ET JUGE IDOINE,
DANS LE PRÉSIDIAL MANCEAU.
DIGNE CURÉ DU GRAND-OISSEAU,
SEIGNEUR DE COURTEUYRE AU BAS-MAINE,
NATIF DANS LE BOURG DE VILAINE,
DEVOT CHAPELAIN DE CE LIEU,
FIT PARFAIRE EN L'HONNEUR DE DIEU,
CET EDIFICE PÉRISSABLE,
POUR EN GAGNER UN PERDURABLE.

A l'autel, sur un marbre on trouvait :

PRIES DIEU, MERE DE GRACE
QVE NOS PECHES IL EFFACE
VIERGE, A L'HEVRE DV TRESPAS
NE NOVS ABANDONNE PAS

Au-dessus du tabernacle, aussi sur une table de marbre :

VIERGE, REINE DES ANGES
DONT CHACVN A GENOVS.

Le Prieuré-Cure de Saint-Pavin des Champs.

Le prieuré-cure de Saint-Pavin des Champs qui a remplacé le monastère de Sainte-Marie de Baugé, a été fondé en 1026 par Foulques Ribole et Béatrix, son épouse. Vers 1066,

**CHANTE ICY LES LOVANGES
INTERCEDE POVR NOVS.**

Sur la table même de l'autel, en différents médaillons, on lisait les inscriptions ou invocations suivantes à la patronne de la chapelle :

- 1° PIA PER TE NOSTRA SOLVĀTVR VICLA.
- 2° ET PRO NOBIS SĒPER CHRISTŪ ORA
- 3° NVLLI NOS PRORS' SIE CVLPÆ JACERE
- 4° GAVDE VIRGO SACRA IN DIE CVRIA
- 5° PORT' ET REFGIV' SIS REORŪ
- 6° IN TE EST OĪS GRATIA LVX MITIS
- 7° MVNDI IN AVXILIŪ FESTINA
- 8° TE REGINA CŒLI (DOMINA ?)

Sur le linteau qui sépare la chapelle-sacristie, à l'arcade d'entrée, il y avait :
ORA PRO POPVLO INTERVENI PRO CLERO INTERCEDE PRO
DEVOTO FOEMINEO SEXV, SENTIAT TEVŪ LEVAMEN ŒS QVICVN-
QVE CELEBRĀT TŪA COMMEMORATIONĒ.

Sur le linteau, à l'intérieur de la chapelle-sacristie :

DATA EST POTESTAS ARCHANGELO MICHAELI SUPER AIĀS
IVSTORŪ VT PERDVCAT EAS IN PARAVISŪ EXVLTATIONIS.

Sur le dossier du banc seigneurial :

GE NIBVS FLEXIS DEŪ ADORATE, SEDENS ORATE.

Sur le dossier d'un autre long banc pour le peuple :

SEDEBIT POPVLVS MEVS IN PVLCRITVDINE PACIS IN TABERNA-
CVLIS FIDVCIAE ET IN REQVIE OPVLENTA, ESAIÆ 32. VIR VENE-
RABILIS MAGISTER MICHAEL VASSE PRESBITER CAPEL. DES
ESTRICHES PONEBAT 1629.

Sur un carreau séparé au-dessus de l'écusson :

MAGISTER MICHEL VASSE CAPEL. DES ESTRICHES PONEBAT 1625.

Les habitants de cette portion de la paroisse de Saint-Saturnin, très éloignée de leur église, fréquentaient celle de Neuville placée sur l'autre rive de la Sarthe. Un jour, le bateau surchargé coula, et ceux qu'il transportait se noyèrent. Le curé Gaceau désirant prévenir de nouveaux malheurs, légua des fonds pour un prêtre tenu de célébrer la messe dans la chapelle des Estrichés, les dimanches et fêtes ; l'évêque approuva ces dispositions et autorisa même de faire l'eau bénite et le catéchisme. (Le Paige, Cauvin.)

ils donnèrent, du consentement de Hubert, leur fils, à Daniel, abbé d'Évron, l'église et le prieuré de Saint-Pavin des Champs, avec les dîmes et les prémices qui en dépendaient. Ce legs se fit en présence de Vulgrin, évêque du Mans, des principaux dignitaires de l'église de Saint-Julien et de plusieurs seigneurs de la province; ce don fut ratifié par Gui d'Étampes, aussi évêque du Mans, du consentement du chapitre.

La famille Foulques Ribole était une des plus puissantes du Maine, elle a fait des dons considérables à Notre-Dame de la Couture (1), à l'abbaye d'Évron et à beaucoup d'autres établissements religieux.

Le 28 avril 1478, Jehan de l'Aumousne, « prêtre, prieur du prieuré de Saint-Pavin des Champs, accorde indemnité de certaines vignes, situées en ladite paroisse de Saint-Pavin des Champs, et données aux chapelains et clercs de l'église du Mans par Jehan Perroteau, prêtre. » Ce prieuré était doté de 800 livres de revenu, d'une closerie en Saint-Pavin et de terres en Bretagne. Il était à la présentation de l'abbé d'Évron.

Le 2 mars 1792, une troupe des plus mauvais sujets de la ville du Mans, au nombre de plus de trois cents, allèrent après vêpres au presbytère de Saint-Pavin des Champs trouver le curé Yvon, pour lui demander les clefs de son église; comme il refusait de les donner ils le menacèrent; alors il céda. Après avoir fermé les portes de l'église, « ils emportèrent les clefs chez l'intrus Prudhomme de La Boussinière qui eut la bassesse de les remercier de leur zèle patriotique (2). » Le curé Yvon quitta sa paroisse et prit une maison en ville, et le 4 mars les habitants de Saint-Pavin installèrent « un intrus nommé Le More ou Lamarre, qui était avant dans une petite cure près de Paris et qui s'était fait

(1) Elle devait 20 deniers à l'abbaye de la Couture et 8 deniers de cens à la Fontaine-Saint-Martin. (*Cartulaire de la Couture et de Solesmes.*)

(2) Auparavant ils étaient allés à Sainte-Croix et avaient procédé de la même manière.

nommer grand vicaire de l'évêque intrus Prudhomme de La Boussinière, ancien curé de la paroisse du Crucifix. » C'est à cette époque qu'on renversa les églises des Cordeliers, de Saint-Nicolas, de Saint-Pavin la Cité et de Saint-Jean de la Cheverie.

Le prieuré-cure, ou presbytère de Saint-Pavin des Champs, fut vendu par adjudication sous la Révolution, et vers le commencement de l'année 1799 le citoyen Trillon, ex-substitut du commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal criminel du département de la Sarthe, vint s'y installer avec sa famille; le 9 thermidor suivant, à 8 heures du soir, les chouans au nombre de cinq pénétrèrent dans sa demeure et l'enlevèrent en lui bandant les yeux; on sonna le tocsin, la force armée se mit à la poursuite « de ces brigands et ne put rien découvrir ». Des détachements des colonnes mobiles parcoururent jour et nuit les campagnes pour trouver les auteurs « de ces brigandages; un prêtre et quelques chouans furent arrêtés mais bientôt relâchés ».

Le 11 août 1799, Leprince-Clairsigny, commandant de la garde nationale du Mans, écrivit à M. Houbert, son ami, membre des Cinq-Cents, la lettre suivante :

« Il y a quelques jours, vers 8 heures du soir, cinq chouans se présentent chez le citoyen Trillon, ancien fonctionnaire, qui habite le presbytère de Saint-Pavin des Champs et le trouvaient dans son jardin. Le pauvre malheureux fut enlevé à sa famille, et conduit les yeux bandés, à travers les champs, dans quelque repaire éloigné. Les chouans ont alors écrit à sa femme pour la rassurer sur son sort, et promis de le rendre moyennant 4,000 francs et non autrement.

« La loi sur les otages a été alors déployée; six ont été sommés de se rendre à la Visitation; mais Trillon n'a pas obtenu davantage sa liberté. Hier nous avons cru devoir faire une excursion pour le découvrir, et tomber sur la maudite bande. Cent hommes de la garde nationale, choisis et bien armés, se sont réunis à minuit. Nous avons marché dans le

plus grand silence, vers le canton qu'ils fréquentent le plus; nous nous sommes divisés en quatre colonnes; nous avons fouillé partout, fermes, bois, blés, etc., mais sans découvrir autre chose que de faibles indices. En arrivant, nous avons trouvé le citoyen Trillon rendu à sa famille, en échange des 4,000 francs exigés. Si vous m'eussiez découvert, nous a dit Trillon, j'étais sacrifié! Voilà une manière de voler bien cruelle. Ces scélérats deviennent chaque jour plus entreprenants. Obtenez-nous des forces, nous les seconderons; nous marcherons tous, les républicains s'entend, et cela forme environ 400 hommes. A force de les harceler, nous les détruirons. Signé : LERINCE-CLAIRSIENY. »

Il reste encore de l'ancien prieuré-cure de Saint-Pavin des Champs quelques vieilles constructions; mais qui sont sans intérêt. Il est habité par M. l'abbé Leroux, ancien curé de Courbevoie.

Le Presbytère.

Le 9 janvier 1823, François Bellanger et Pierre Fleuriau, cultivateurs à Saint-Pavin des Champs, donnent leur propriété attenante à l'église, à la fabrique de ladite paroisse pour servir de presbytère, et stipulent expressément que si par événement et par suite des temps la paroisse venait à être supprimée, soit parce que l'exercice du culte catholique n'aurait plus lieu ou par quelque autre motif, la propriété appartiendrait à un établissement de bienfaisance du Mans. Les sieurs Bellanger et Fleuriau l'avaient acquise de Madame Hatton de La Goupillière.

Prieuré de Rougemont.

Le prieuré de Rougemont, situé à Saint-Pavin des Champs, et fondé les 7 juillet 1691 et 20 juin 1692, fut donné à l'abbesse du Pré avec une closerie à Saint-Pavin, estimée 800 livres. Ce prieuré était sous le patronage de la Trinité,

de la Vierge et de saint Louis et était à la présentation de l'abbesse du Pré.

Le 19 octobre 1740, « messire Jean-Michel-Philippot, prêtre, docteur en théologie, chantre en dignité et chanoine de la cathédrale du Mans, demeurant paroisse du Crucifix, prend possession de la chapelle et du prieuré de Saint-Louis de Rougemont au nom de M^e Nicolas Sassinot, prêtre, chanoine du diocèse de Meaux. » (*Insin. ecclésiast.*)

En 1758, dame Marie-Madeleine de Saint-Simon, abbesse de Saint-Julien du Pré, est présentatrice du prieuré simple de Saint-Louis, desservi en la chapelle de Rougemont, au nom de dame Marie-Louise de Laval-Montmorency.

En 1761, Anne-Constance Carrey de Bellemare était pourvue de l'abbaye du Pré et était présentatrice du prieuré de Saint-Louis.

Chapelle du Tertre.

La chapelle du Tertre était située dans la paroisse Saint-Pavin des Champs, « près le bois de Pannetières; elle appartenait aux religieuses de l'abbaye du Pré. La haute futaye de Pannetières dépendait de cette abbaye. » (Cabinet de M. l'abbé Esnault.)

Hospice de Saint-Lazare.

Depuis la Révolution, le territoire communal de Saint-Pavin des Champs, en se rapprochant de la ville du Mans, a envahi le terrain qu'occupait anciennement l'hospice ou léproserie de Saint-Lazare. Autrefois cette léproserie était située sur le territoire de Saint-Gilles des Guérets et non de Saint-Georges-du-Plain, comme le disent l'*Annuaire de la Sarthe* de 1833 et l'auteur de l'*Essai sur les sépultures du Mans*; elle était édiflée au lieu appelé de nos jours *Pâtis-Saint-Lazare*; c'est près de là que se tient la foire dite *aux oignons*.

On sait que les Croisés, en revenant de la Palestine, apportèrent en France la lèpre. Terrible maladie, qui n'est plus connue que de nom, et sur la nature de laquelle on s'accorde peu. Elle était commune parmi les anciens juifs. La loi juive bannissait les lépreux du commerce des hommes. On croit que la défense de manger de la chair de porc était fondée sur ce que cet animal était sujet lui-même à la lèpre et pouvait contribuer à l'augmenter. La lèpre suivant le témoignage des Livres saints, s'attachait jusqu'aux habits et aux murs des maisons.

Cette maladie contagieuse fit des ravages considérables ; aussi de tous côtés des léproseries furent fondées ; elles furent toutes bâties hors des villes. Il était défendu aux lépreux d'entrer dans une église, d'aller en compagnie de gens sains, de sortir de leurs maisons sans leurs habits de lépreux.

La léproserie de Saint-Lazare ou hôpital de Saint-Lazare, l'une des plus importantes du pays, pourrait bien avoir eu pour fondateur Henri II, roi d'Angleterre et comte du Maine(1), auquel on doit déjà la Maison-Dieu du Mans. Elle était administrée, sous la juridiction de l'évêque, par un maître des frères et des sœurs, qui, lors de leur admission, donnaient à l'hospice des meubles et des immeubles, comme le prouvent plusieurs actes, dont le plus ancien est de 1227.

Par cet acte, passé devant l'official du Mans, en novembre 1227, Guillaume Chasegas donne aux frères de Saint-Lazare du Mans, en pure et perpétuelle aumône, pour la réception qu'ils ont faite de Poolin, son jeune frère, en qualité d'un des leurs, une rente perpétuelle de 10 sous mansais, payable et rendable à ladite maison de Saint-Lazare, tous les ans, le jour de Saint-André. Par un autre acte d'avant l'Ascension 1376, le maître et les frères de Saint-Lazare reçoivent

(1) Les auteurs du *Cartulaire de la Couture et de Solesmes* croient qu'elle pourrait bien avoir été fondée par Guillaume Esgarej.

au nombre des sœurs de l'hôpital de Saint-Ladre Juliettane La Rouresse, laquelle, en cette considération, donne 10 livres tournois, tous ses meubles, ensemble ses immeubles échus et à échoir.

Le 23 octobre 1306, Gervais Dignet, clerc titulaire de l'une des chapelles, fondée à l'autel Saint-Louis, en l'église du Mans, permute avec Michel Mercein, prêtre, titulaire lui-même d'une chapelle à l'hôpital de Saint-Lazare, près le Mans.

Le 29 janvier 1351, Martin Fourmy, titulaire de la chapelle Saint-Louis, en l'église du Mans, permute avec Gervais Dignet, clerc, titulaire lui-même d'une chapelle à l'hôpital de Saint-Lazare. (*Liv. capitulaire: — Arch. de la Préfecture.*)

Vers 1450, le maître eut seul l'administration de la maison de Saint-Lazare, il demeurait au Mans, rue Saint-Benoît; quelques *maîtres* cependant ont fait leur résidence habituelle à Poitiers et à Châtellerault.

La maladrerie ou léproserie de Saint-Lazare possédait à Saint-Pavin des Champs plusieurs pièces de terre et des vignes au clos des Filles-Dieu, dans la censive de La Milesse. Les pièces de terre avaient été réunies au lieu de La Haute-Futaye, dépendant de l'hôpital du Sépulcre; les vignes au lieu des Quatre-Vents, à l'hôpital des Ardents; en outre un bois à Pennecières réuni au lieu de Teillais, « faisant partie du domaine *chef-glébataire* du fief de Saint-Lazare, dans la censive aumôniée du roi, qui a été reporté dans un aveu du 3 mai 1660. »

Dans la chapelle de Saint-Lazare, quatre chapelles avaient été fondées, et chacune d'elles avait un revenu particulier, consistant en biens. Ces chapelles étaient sous l'invocation de sainte Madeleine, sainte Marthe-Thévenard, sainte Marthe-Bigot, sainte Marthe-Vequemont. Les domaines de la maladrerie et ceux des quatre chapelles étaient considérables; ils consistaient en biens fonciers et rentes sur quinze maisons du Mans, situées dans les paroisses de Saint-Julien, du Crucifix,

de Saint-Benoît, de la Couture, de Saint-Gilles, de Saint-Hilaire, de Saint-Jean, de Sainte-Madeleine, et sur les paroisses d'Allonnes, de Chassillé, Coulans, Épineu, Étival, La Guierche, Joué-l'Abbé, La Milesse, Neuville, Pruillé-le-Chétif, Rouillon, La Chapelle-Saint-Aubin, Saint-Georges-du-Plain, Sainte-Croix, Soulligné-sous-Vallon, etc.

Voici quelques mots sur ces possessions :

A Allonnes, la léproserie de Saint-Lazare possédait la métairie de la Hardangère, autrefois appelée métairie d'Allonnes, provenant d'une donation faite à cet hospice en 1220, par Bienvenu d'Argenteuil ou d'Argentré. Cette terre était affermée avec la moitié de l'île de Saint-Georges, relevant du chapitre du Mans et le bordage de Saugré, du seigneur de Louplande.

A Chassillé, la léproserie avait le champ de Saint-Lazare.

A La Milesse, elle possédait le fief de la Maison-Dieu de Saint-Lazare.

A Pruillé-le-Chétif, elle était propriétaire des champs de Saint-Lazare.

En 1278, Pierre Visage donne à la maladrerie de Saint-Lazare la vigne du Val-Août, au fief de Herbert-Lancelin, et une autre nommée Pennecière, au fief du seigneur d'Assé-le-Riboul.

Par une charte de 1298, Juliot Davennes et Agnès, sa femme, vendent, à Jean Le Bourdais, une portion de vigne, sise à Rouillon, au fief de Saint-Lazare, et, par transaction du mardi avant la Saint-Vincent 1298, les maîtres et frères de Saint-Lazare, font retrait féodal de la vigne, sur Jean Le Bourdais.

L'hôpital de Saint-Lazare possédait à Saint-Georges-du-Plain, trois quarts de journal de terre, proche le Pâtis de Saint-Lazare, qui provenaient de l'ancien hôpital du Sépulcre (1), de plus le bordage de l'Aître-des-Prés, et des vignes

(1) L'hôpital du Sépulcre possédait plusieurs pièces de terre à Saint-Pavin,

et terres au Colombier acquis en avril 1225 de Philippe Machabes, écuyer, pour 3 sous mansais payés comptant.

Il possédait à Saint-Pavace le champ des Rochettes, qui fut réuni au lieu des Chicandières dépendant de l'hôpital de Coulaines.

Il jouissait à Sainte-Croix d'une rente « d'une somme de vin » sur certaines vignes à Vallée-Touchard. Eloi de Vaurouzé, propriétaire au clos de Vau-Touchard, avait fait don de cette rente en 1250; Saint-Lazare avait encore quatre quartiers de vigne au clos de Douce-Amie, *alias* la Vesne.

Il possédait à Souigné-sous-Vallon deux parts des dîmes des bordages de la Butterie et de Langerais ou Lorgerie, et la dîme entière de la Guinardière.

1734. — Le Champ-Creux à Saint-Pavin des Champs relève du fief et seigneurie de Saint-Lazare (1). Une partie du lieu des Petites-Rues ou du Petit-Vaurouzé, à Saint-Pavin des Champs, relève aussi du fief de Saint-Lazare, et l'autre partie de la seigneurie de Tucé-Lavardin, 1775.

Sous l'épiscopat de Adam Châtelain (1398-1439), le maître de la maladrerie ou léproserie de Saint-Lazare fait enlever un homme soupçonné de lèpre. L'évêque lui fait défendre, par arrêt, de recevoir aucun malade sans son ordre.

Les personnes que l'on croyait atteintes de cette maladie, étaient soumises à l'attouchement d'une pierre conservée dans une maison de la rue Dorée; c'était une table de marbre (2), sur laquelle on les couchait toutes nues pour les visiter. L'official, d'après le rapport des médecins et experts, pro-

(1) Le fief de Saint-Lazare possédait un bois près de Pennecière.

(2) Charte par laquelle Charles VI dit le Bien-Aimé maintient l'évêque du Mans (1405) dans la possession de faire visiter les lépreux ou *mesels*. « Il est vu que le frère Ynel, cordelier soi-disant maître de l'hospital de Saint-Ladre, s'attribuait ce droit de visite et prenoit pour ce 25 sols tournois. L'évêque n'en prenait que 5. On visitait les malades sur une pierre de marbre. L'exécutoire et l'acquiescement des frères de l'hospital sont dans cette charte. On trouve aussi une formule de l'attestation d'une visite de lépreux. » (Ext. du *Liv. rouge*.)

nonçait la réclusion ou le renvoi de l'individu. Si la dénonciation était mal fondée, il condamnait l'auteur à des dommages et intérêts envers l'offensé.

En 1680, beaucoup de malades indigents des environs de la ville se rendaient au Mans, espérant y trouver des secours. Leur grand nombre ne permettant pas de les admettre à l'hôpital de Coëffort, ils couchaient dans les églises, les halles, sous les étaux du marché. Leur présence occasionna une maladie épidémique; les échevins de la ville requirèrent Jacques Levayer de la Curie, lieutenant général, de placer ces malheureux dans les hôpitaux du Sépulcre, de Saint-Lazare et de Coulaines. En quatre ou cinq mois, il en est décédé plus de trois à quatre cents.

Un procès-verbal de Jacques Levayer de la Curie contient ce qui suit relativement à l'hospice de Saint-Lazare.

« Nous nous sommes transportés à l'hôpital de Saint-Lazare, où nous avons trouvé Marye....., veuve Jean Freslon, Guillemme Lefranc, veuve Mathurin....., et deux autres femmes qui ont dict estre demeurantes es logis proche la chapelle, par l'ordre du sieur Lecomte, administrateur, lesquels logis sont composés de quatre chambres et greniers dessus et au bout une grange et establi vuidées, et plus loing un jardin entre eux, le logis du bordage proche le dit hospital, tenu à ferme par Claude Lassay avec un autre bordage appelé l'Aistre-au-Pré dépendant aussi dudict hospital, esloigné de plus demye lieue ou ledict Lassay faict sa demeure; lesquelles femmes ayant enquis, elles ont déclaré avoir la clef de la chapelle, dont a esté faicte ouverture, et y estant entrés, avons veu au bas d'icelle une grande espace retranchée et séparée de charpente et terrasse, dans le hault ou apparement et audire desdictes femmes l'on mettait autrefois les pauvres et dans laquelle espace lon entre par une porte qui s'ouvre du costé du jardin, proche les susdits logis et pouvant gister dans icelle quante pauvres; dans lesdictes quatre chambres estant vuides de meubles cinquante et plus, et dans ladicte grange

et estable soixante-dix et plus. N'avons veu aucunes pailles et nous a été dict par lesdictes femmes et quelques voisins que l'on ne retire et n'ont veu retirer audict hospital aucuns pauvres ny faire aumosne aux passants ny aux aultres. »

Quelques jours après les malades furent transportés dans cet hospice ; « soignez et assistez par l'ordre du sieur du Chastres, archidiacre. »

La lèpre ayant cessé vers 1660, les léproseries furent abandonnées et leur dotation devint le patrimoine des administrateurs. Quelques-unes cependant continuèrent d'être occupées par des hommes oisifs, par des familles d'anciens lépreux qui s'y maintinrent, en persuadant que leur rentrée dans la société y reporterait le fléau qui les en avait séquestrés. Voulant mettre un terme à ces désordres, le roi, par son édit du mois de décembre 1672, réunit ces établissements à l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem ; mais il y régnait peut-être encore plus d'abus que dans les hôpitaux de pèlerins ; aussi leur réunion à l'ordre de Saint-Lazare fut-elle prononcée le 24 mars 1674. La déclaration du roi porte :

« La retraite donnée à ceux qui étaient reçus dans ces maisons était moins une hospitalité véritable qu'un abus continu de l'hospitalité, tant de la part des administrateurs que des passants. Parmi les premiers, les uns exigeaient de l'argent des malheureux qu'ils recevaient, les autres se contentaient de leur donner le couvert et de la paille pour se coucher, et tous s'appliquaient à détourner à leur profit les revenus des hospices. Les pèlerins, presque tous gens sans aveu, déserteurs, vagabonds ou gens faisant profession publique de mendicité, commettaient une infinité de crimes et de désordres dans les lieux où étaient situés les hospices et sur les lieux de leur passage. Ces sortes d'hôpitaux leur donnaient la faculté d'aller par troupes de province en province, et de vivre dans un libertinage continu. »

En 1693 et 1699, le roi réunit les chapelles de Saint-Lazare

et ses biens à l'hôpital du Mans. Ils consistaient alors dans le bordage de Saint-Lazare joignant l'hospice, plus quatre petites chambres, destinées au logement des malades, un petit jardin, une portion de coteau, une pièce de terre, à Saint-Georges-du-Plain, quatre quartiers de vigne au clos de Montfort, à Rouillon. Les bâtiments de la léproserie furent détruits vers 1750 ; il y a quarante ans on voyait encore les vestiges d'un des pignons de la léproserie.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans dire quelques mots des causes qui ont amené la démence de Charles VI. On sait qu'en 1392, il somma le duc de Bretagne de lui livrer Pierre de Craon ; sur son refus, le roi vint passer trois semaines au Mans pour organiser son armée. Le 5 août, à la tête de sa maison et de son arrière-garde (le gros de l'armée ayant pris les devants), il se dirigea vers Saint-Gilles, passa près de la léproserie de Saint-Lazare, d'où il sortit, dit la légende, un grand homme noir, couvert de haillons, l'air furieux et égaré, qui s'élança à travers les arbres, saisit la bride du cheval de Charles VI en criant : *Où vas-tu, roi ? ne chevauche plus avant, tu es trahi !* puis il s'enfonça dans la forêt (1), où il devint impossible à ceux qui le poursuivaient de s'en emparer. Charles VI continua sa route par Saint-Georges-du-Plain, la Croix-Georgette, Allonnes, le bois des Teillais, disent les historiens ; puis, au milieu d'une plaine sablonneuse, que les rayons solaires rendaient plus brûlante encore, un page s'étant endormi sur son cheval, laissa tomber sa lance sur le casque d'un de ses compagnons. Ce bruit troubla de frayeur le roi, qui, croyant y voir l'accomplissement de la prédiction du spectre, mit l'épée à la main, fon-

(1) L'espace compris entre la ville du Mans et le bois des Teillais était couvert d'une futaie, qui s'étendait au nord du chemin de Fay, de l'habitation de La Futaye, des deux côtés du chemin de La Suze et de La Forestrie. Le nom de Teillais donné à un bouquet de bois distant de 7 kilomètres du Mans, se retrouve à 13 kilomètres plus loin près du bourg de Vallon, ce qui indique que ces mêmes bois ont pu s'étendre jusque-là, c'est là ce que nos historiens appellent la forêt du Mans.

dit sur tout ce qui l'entourait et finit par tomber en faiblesse de lassitude et d'abattement. Alors on l'entoura, on le désarma et on le ramena au Mans, où il resta jusqu'à ce que sa raison, un peu rétablie, permit de le reconduire à Paris.

Orphelinat de Saint-Pavin des Champs.

Née dans les premières années de ce siècle et élevée au couvent de l'Abbaye-aux-Bois, M^{me} Lamé-Fleury avait contracté, dans sa jeunesse, et pendant son long séjour à Paris, de nombreuses et brillantes relations.

Après avoir perdu son mari et son fils, elle se consacra tout entière aux œuvres de charité.

M. Marbeau, le premier fondateur des crèches, trouva dans M^{me} Lamé-Fleury une auxiliaire active et intelligente. Par son zèle on lui accorda l'ouverture d'une crèche dans le quartier des Ternes.

Avant d'habiter Le Mans, elle parvint, à force de demandes et de sollicitations, à obtenir la création de la crèche qui fonctionne actuellement au Mans et rend de si réels services à la classe ouvrière. Elle pourrait à juste titre en être appelée la fondatrice.

Mais elle voulut faire plus encore en mémoire de son enfant, elle entreprit d'assurer, en son nom, un asile à de jeunes abandonnés, et sa fortune presque entière fut employée, en 1875, à la fondation, à Saint-Pavin des Champs, de l'Orphelinat qui existe aujourd'hui; la chapelle fut dédiée et consacrée au Sacré-Cœur par M^{sr} Fillion qui couvrit le déficit de cette maison.

L'Orphelinat de Saint-Pavin, qui est dirigé par trois sœurs de la Providence d'Alençon, compte trente-deux enfants de trois à treize ans, qui sont nourris, vêtus et instruits; à l'âge de treize ans ils sont mis en apprentissage.

Comme on le remarque, cette œuvre a pour but de recueillir les orphelins de *père et de mère*. L'adoption ne possédant et

ne voulant posséder aucun établissement, est protectrice, et non rivale, des œuvres particulières qui ont le même but.

Les ressources de l'œuvre se compose d'une souscription de 50 centimes, de dons annuels ou limités, de legs, de quêtes, de loteries, etc. On conçoit quels services l'adoption peut rendre.

M^{me} Lamé-Fleury réduite par sa générosité à la position la plus modeste, et épuisée par les chagrins et les contradictions qui semblent s'attacher aux fondateurs de bonnes œuvres, se retira au couvent de la Providence, à La Flèche, pour y passer le reste de ses jours. Là elle continua d'exercer la charité et de donner aux pauvres et aux œuvres qu'elle affectionnait; elle est morte le 3 février 1879.

Fief de Hubert Ribole.

Au mois de juin 1272, Robert Legras, clerc du diocèse de Séez, donne aux religieux de Saint-Vincent la moitié d'un pressoir et certaines vignes situés à Rouillon, et « un cellier sis en la rue Saint-Pavin des Champs, dans le fief de défunt Hubert Ribole, écuyer, et d'une maison avec deux places de maisons, près celle nommée *Bouche-en-tête*, située *in feodo domini regis Sicilie*. »

Le mardi après la Saint-Julien 1274, *Jean de Balgenciaco* abandonne aux clercs du bas chœur de l'église du Mans, une vigne qu'il possédait à Vau-Rousée, en la paroisse de Saint-Pavin des Champs au fief des héritiers *Huberti Ribole*, écuyer, pour se libérer envers eux de trente sous d'arrérages d'une rente de dix sous qu'il leur devait, moyennant quoi il est relevé de l'excommunication qu'il avait encourue à raison de la dette précitée. (*Charte de l'official du Mans*. — Bilard.)

Le Petit-Vaurouzé.

Le fief de Vau-Rousée, Vaurozie, Vaurouzé, situé à Saint-Pavin des Champs, a été divisé en deux parties : l'une appe-

Le Petit-Vaurouzé et l'autre le Grand-Vaurouzé, plus tard ils prirent les noms des Petites-Rues et des Grandes-Rues.

1602. — Guillaume Sauvage, prêtre, chapelain de l'une des chapelles de Saint-Christophe, desservie en l'église du Mans, baille à rente à M^e Jean Faissot, sieur des Rues, avocat au siège présidial du Mans, demeurant en cette ville, paroisse de Saint-Benoît, deux petits cloteaux et deux quartiers de vigne à Vaurouzé, moyennant « 3 escus sol évalués à 6 livres tournois ».

1655. — Vente au curé de Gourdain, par ledit Faissot, d'une petite pièce de terre appelée le champ de Gourdain, « joignant les terres des Petites-Rues autrement le Petit-Vaurouzé, moyennant 170 livres ».

Le fief des Petites-Rues était composé de « maison de maltre, autres bâtiments, cour, jardins, vergers, vignes, terres labou-rables, etc. »

1734. — Le lieu des Petites-Rues est affermé à moitié par Joseph Faissot, sieur des Rues, ancien officier au grenier à sel du Mans, demeurant paroisse de Saint-Nicolas, au sieur Jean Lebatteux, sous la réserve de la vigne de Vaurouzé. Parmi les clauses et conditions nous remarquons que le preneur « est obligé de donner chaque année au bailleur un poids de beurre par chaque vache, net et salé en pot, de fournir et d'apporter en la maison du bailleur deux pintes de lait doux par semaine, depuis le 1^{er} juillet jusqu'à la Toussaint; trois potées de lait battu à la crème lorsqu'il lui en sera ordonné; trois caillotins, trois douzaines d'œufs frais et deux oysons, le tout par an. »

1734. — Le même Joseph Faissot vend les Petites-Rues à Henri Racineau, marchand, maltre potier, au Mans, moyennant 3,100 livres. On constate que ce lieu relève de la baronnie de Tucé et le champ Creux du fief de la seigneurie de Saint-Lazare.

1755. — Les héritiers de Joseph Faissot se trouvent propriétaires des Petites-Rues et vendent ce lieu au sieur Adrien-

Pierre Olive et à Marie-Louise de Saint-Simon, son épouse, bourgeois du Mans, pour 4,130 livres. Les Petites-Rues relevant « des fiefs et seigneuries de Tucé-Lavardin et de Saint-Lazare dépendant du temporel de l'hôpital général du Mans. »

1791. — Le lieu de Vaurouzé est vendu par le sieur Olive, au sieur Letessier, bourgeois du Mans, pour 10,805 livres.

2 vendémiaire an II. — Letessier vend le Petit-Vaurouzé alias les Petites-Rues, à Pierre Guérin, maître des grosses forges d'Antoigné, à Sainte-Jammes, moyennant 22,000 livres.

1815. — Le lieu des Petites-Rues est vendu par Louis-Alexandre-Subtil de Martinville et son épouse Pauline Guérin, demeurant à Martinville (Calvados) aux époux Ragot, ferblantiers au Mans, rue Dorée. C'est aujourd'hui la propriété de M. Brière. (Tit. auth. — Cabinet de M. Brière.)

Les Grandes-Rues de Baugé.

Ce domaine, avec maison de maître, dépendait anciennement du fief du prieuré de Saint-Pavin des Champs, et portant le nom de Grand-Vaurouzé.

Les Grandes-Rues de Baugé (1) sont aujourd'hui la propriété de M. Godefroy, ancien notaire, au Mans.

(1) Saint-Victor, Victor ou Vicleur, naquit vers l'an 350, dans la paroisse de Rouillon ; on montre encore de nos jours, une petite maison située entre le bourg de Rouillon et les rues de Baugé, écrit l'abbé Guillois, nommée la Batzière, qu'on dit, par tradition, être la maison où il demeurait. Il exerçait, comme son père, la profession de vigneron, et on parle encore, dans le pays, d'une vigne qu'il avait plantée. Il y a aussi un petit jardin, ajoute l'auteur de *l'Histoire de l'Eglise du Mans*, que l'on dit avoir appartenu également à saint Victor. Dans ce jardin, on voit un plan de rosiers dont l'origine, au dire des habitants du lieu, remonte à notre saint Evêque, ces rosiers n'ont pu être détruits jusqu'à présent, bien que la charrue les arrache chaque année.

Voici comment les *Actes des évêques* et d'autres actes rédigés par un auteur anonyme, disent que saint Victor fut nommé évêque du Mans : lorsque saint Martin vint au Mans pour assister saint Liboire à ses derniers moments, il pria Dieu de donner à l'Eglise un digne succe-

On appelle aussi *Rues de Baugé* d'anciens chemins pavés (comme l'étaient tous ceux de la banlieue du Mans, jusqu'à quatre ou cinq kilomètres de distance de cette ville), qui, de l'église de Saint-Pavin des Champs gravissent la colline appelée Tertre de Baugé, et conduisaient, l'un à Fay, l'autre à Rouillon. Les registres de l'Hôtel de ville du Mans mentionnent des réparations faites à ce pavage en 1759 et 1762. La rue du Pavé, qui part de la Croix-d'Etamin à l'église Saint-Pavin, a été pavée en 1833 (Cauvin. — Pesche). Elle a été dépavée depuis.

Tusculan.

L'ancien fief de Tusculan était composé au ^{xvii}^e siècle d'une maison de maître, « d'avenues, de berceau de charmes, d'un labyrinthe et d'une closerie ».

En 1717, « Jaque Clouët, écuyer, sieur de Lalix, conseiller du Roy, lieutenant général en la maréchaussée du Maine au Mans, et dame Marie de Monteul, son épouse, et Etienne Jannard, écuyer, conseiller du Roy, rapporteur référendaire en la chancellerie près le parlement de Paris, et dame Marie Clouët, son épouse, demeurant au Mans, paroisses de Saint-Vincent et du Crucifix », vendent la terre de Tusculan à dame Madeleine de Vaigreville, veuve de Daniel Neveu, vivant, « écuyer, conseiller du Roi, provost provincial de la

pour à l'évêque. Ayant aperçu Victor cultiver un petit coin de terre, et que Liboire avait élevé au sous-diaconat dont il remplissait les fonctions dans l'église, saint Martin descendit de dessus son âne et lui dit qu'il allait être évêque, il refusa et fit valoir son incapacité et son état d'homme marié ; il avait épousé Maure et avait un fils âgé de dix ans. On les fit venir l'un et l'autre. Maure consentit à une mutuelle séparation de corps et se fit religieuse ; son fils suivit saint Martin.

Saint Victor, après avoir gouverné l'Eglise du Mans avec une grande intégrité de mœurs et une admirable vigilance, mourut le 25 août 422 et fut enterré dans l'église du Pré, à côté de ses prédécesseurs. Son fils lui succéda comme évêque du Mans, et mourut le 1^{er} septembre 460, il fut enterré près de son père.

maréchaussée du Mayne audit Mans, y demeurant, paroisse Saint-Nicolas, » moyennant 7,500 livres. Dans cette vente est compris « le banc étant dans l'église de Saint-Pavin » :

En 1791, Tusculan appartenait à M. de Bordigny. A cette époque, M^{me} Lambert, dont le mari était avocat au Mans, est allée accoucher à Tusculan. Son enfant a été baptisé par l'abbé Yvon, curé de Saint-Pavin des Champs; « elle ne voulait pas qu'il le fût par Prudhomme de la Boussinière. »

En 1840, M. le baron Frappart, colonel du 5^e régiment de ligne, était propriétaire de Tusculan; il appartient aujourd'hui à M^{me} veuve Plé.

Les Talvasières.

Divisée autrefois en deux fermes, la Grande et la Petite-Talvasière, cette terre relevait du marquisat de Lavardin et lui devait quatre sols de cens au jour de Saint-Pavin.

Le 31 janvier 1606, François Legendre qui avait acheté les Talvasières aux héritiers de René Gougeon, sieur de la Villière, rendit aveu à haut et puissant seigneur messire Jean de Beaumanoir, chevalier des ordres du Roi, maréchal de France, marquis de Lavardin, sieur de Tucé, etc.

Cet aveu fut renouvelé en 1667 par Françoise Legendre, dame de la Durandière, à « messire Henry-Charles de Beaumanoir, conseiller du Roi, colonel du régiment de Navarre, etc. »

Jeanne de la Durandière ayant épousé au commencement du XVIII^e siècle Pierre Brossard de la Noe, les Talvasières devinrent vers 1729 la propriété de Catherine Brossard de la Noe.

En 1754 elles furent vendues à Charles Grélet, « bourgeois du Mans », qui les transmet à son gendre M. Jean-Baptiste Fay-Brisardière, ancien procureur au présidial du Mans, fondé de pouvoirs de M. Richard de Fondville, conseiller du Roi, receveur des finances de l'élection du Mans.

Devenu propriétaire des Talvasières, M. J.-B. Fay acheta. Pendant la Révolution, l'église de Saint-Pavin des Champs avec l'intention de la rendre plus tard au culte catholique; il en fit l'abandon gratuit à la commune en 1817, sous la seule réserve qu'à l'avenir les propriétaires des Talvasières auraient droit à la jouissance de deux bancs dans l'église de Saint-Pavin.

Après M. J.-B. Fay, les Talvasières passèrent entre les mains de sa fille, M^{me} Rigault de Beauvais.

Elles appartiennent aujourd'hui à M. Gustave Triger, directeur des Postes et Télégraphes du département de la Sarthe, et à M^{me} Gustave Triger.

Aux Talvasières sont venus s'ajouter : en 1771, les *Poupardières*, pour lesquelles M. Ch. Grelet rendit avec le 14 septembre 1777 à « Révérende dame Madame l'abbesse de l'abbaye royale de Saint-Julien du Pré ». Les Poupardières relevaient en effet de l'abbaye du Pré et lui devaient 3 livres 2 sols de rente : elles devaient en outre 3 sols 9 deniers à la fabrique de Rouillon.

Et depuis la Révolution :

La Rousselière, ancienne dépendance de la chapelle Sainte-Anne, en Saint-Pavin des Champs.

L'Oserais, pour lequel « Estienne Le Peltier, sieur de la Foucaudière, avait rendu avec le 13 mai 1713 à M^{me} Anne-Marie-Madeleine-Thérèse de Beringhen, abbesse du Pré. »

Belebat aujourd'hui détruit et *La Forêttrie* dont une partie relevait également de l'abbaye du Pré.

Enfin *Vaujoubert* en la paroisse de Rouillon. (Communication de M. Robert Triger.)

La Futaye.

Le fief de La Futaye appartenait en 1562 à Guillaume Thomas; au xviii^e siècle au sieur Chicoyneau, puis à M. le

marquis de Dollon, à M. de Ferrand. Il est actuellement la propriété de M. Famin, ancien notaire, au Mans

La Futaye a des constructions modernes, chapelle, jardins, réservoirs d'eau, bois, etc. ; c'est une jolie habitation.

Caserne d'infanterie.

A quelque distance de l'église de Saint-Pavin des Champs, l'État et la ville du Mans ont construit, de 1875 à 1878, une belle caserne d'infanterie. Ces bâtiments et ceux des nouvelles casernes de la Mission, ont été nécessaires pour l'établissement au Mans du quartier général du 4^e corps d'armée.

La caserne d'infanterie est composée de trois corps de bâtiment principaux : l'un fait face à l'entrée principale qui est du côté de la ville, les deux autres, de chaque côté, laissant voir à leur extrémité, à droite et à gauche du bâtiment central, les cuisines. Derrière cette construction sont les cantines.

Le long de la route de Laval sont les magasins, sorte de hangars pour les voitures, fourgons et équipages du régiment. A droite de la porte d'entrée se trouvent le poste, la prison, la salle de police et les cellules de correction ; à gauche la loge du casernier, des salles de discipline comme à droite, et à l'angle de la cour la poudrière.

Il ne manque plus à cette caserne que de prolonger la rue Saint-Louis jusqu'à son entrée principale. Ce projet est admis en principe, quand sera-t-il exécuté ?

1879. — Un grand nombre d'habitants de Saint-Pavin des Champs se plaignent de l'incommodité et de l'insalubrité des eaux du ruisseau de la rue du Paré et les attribuent aux immondices provenant de la caserne d'infanterie. Une commission nommée par M. le Préfet est chargée d'examiner ces plaintes. Une enquête constate que le ruisseau longeant la propriété de M. Ogier donne constamment une odeur désagréable et incommode ; que par intervalle, elle devient ammoniacale,

insupportable et rappelle celle de la vidange. La commission après examen, a déclaré incommodes et insalubres les eaux de la caserne d'infanterie qui se rendent dans la rue du Pavé. Elle a pensé qu'il était possible d'améliorer l'état actuel et de donner satisfaction aux plaintes légitimes des habitants de Saint-Pavin des Champs, en attendant les grands travaux d'égouts projetés par la ville et elle indique les mesures à prendre. Les grands travaux d'égouts, terminés l'année dernière (1882), ont fait disparaître l'insalubrité dont on se plaignait. (*Rap. sur les conseils d'hygiène.*)

Ancien cimetière du Pré.

Le premier cimetière du Pré ayant été supprimé en 1794, les morts de cette ancienne paroisse, ainsi que ceux de la nouvelle, furent conduits au grand cimetière ; mais le peu d'étendue de celui-ci, et sa distance assez éloignée, en firent désirer un autre plus rapproché, sans être dans l'intérieur des habitations. Ce fut alors qu'un sieur Pouplin offrit gratuitement une pièce de terre nommée le *champ du Mûrier*. Ceci se passait le 18 mai 1804, et dès le 13 janvier 1808, il fut béni par M. le curé Mohain. Ce cimetière était placé à 43 mètres, au midi de la route de Laval, sur le chemin *des Mûriers* (aujourd'hui rue des Mûriers) qui le borde au levant. C'était un quadrilatère, ayant 53 mètres du nord au sud, et 40 de l'est à l'ouest. Il était clos d'un mur de 2 mètres de hauteur. Une porte à deux battants s'ouvrait au milieu, et en face était une croix de pierre appartenant autrefois au cimetière de Saint-Lazare. Ce cimetière fut fermé le 3 novembre 1834.

On remarquait dans ce cimetière les tombes de Madame Dugué, épouse de M. Trillon, décédée en 1831 ; de dame Suzanne-Renée Demazy, veuve de Aubert Dupin, décédée le 3 septembre 1834 ; de dame Desportes de Linère, veuve de M. Le Gris de la Pommeraye, écuyer, morte le 3 juil-

let 1827; de M. Morinière, curé du Pré, décédé le 23 avril 1882; de Louis-Étienne Mohain, curé démissionnaire du Pré, décédé chanoine du Mans, le 17 octobre 1822; de Jean Bluvier, ingénieur en chef au corps royal des mines, mort le 17 novembre 1828; de Madeleine Cosson, épouse de M. Laroche, président du tribunal de commerce du Mans, décédé le 25 décembre 1828. (ÉTOC-DEMAZY.)

Le Nouveau cimetière de Saint-Pavin des Champs.

1852. — M^{lle} Robin vend le champ des Pruniers, de 44 ares, situé à Saint-Pavin des Champs, à la commune pour l'établissement d'un nouveau cimetière. Le conseil municipal vote un emprunt de 4,000 fr. Cette somme est empruntée à 5 0/0 au sieur Michel Provost, jardinier au Mans; M. l'abbé Yvon, curé de Saint-Pavin, donne 1,500 fr. pour aider à payer le champ des Pruniers.

La population de Saint-Pavin des Champs est de 1,600 âmes; il en meurt de 40 à 45 par année.

1853. — Le maire de Saint-Pavin prend un arrêté faisant « défense à toutes personnes de se comporter avec indécence ou inconvenance dans le cimetière et d'y commettre aucun désordre ou de s'y permettre aucun acte contraire au respect dû à la mémoire des morts; défense d'y faire paître des bestiaux, d'y profaner les tombeaux, d'y entrer à cheval ou en voiture; de rien écrire sur les monuments, de ne couper ni arracher les fleurs ou arbustes... »

1864. — Le cimetière est entouré de murs.

Analyse des titres relatifs à Saint-Pavin des Champs.

Au XI^e siècle, le fils de Dreux-Lebreton en fondant le prieuré de Saint-Victeur dit : « Je cède Saint-Victeur avec le bourg, autour du Prieuré, les coutumes qui nous appar-

tiennent, les dîmes de pain et de vin, huit arpens de vigne à Mont-Baugé (*Mons-Balgeti*), la censive que nous tenons en bénéfice de Saint-Gervais (*la Cathédrale*), les écluses de Marcillé-sur-Sarthe (*Richedoigt*), etc. » Le prieuré de Saint-Victor possédait encore d'autres vignes au Tertre de Baugé en 1036. Le chapitre de Saint-Julien possédait aussi à Saint-Pavin des Champs des terres et des vignes au clos du Château.

En 1236, Guillaume de Beaugenci, chanoine du Mans, avait une vigne au Tertre de Baugé. (*Balgetum, mons Balgeius.*)

Le samedi avant les Rameaux 1298, *Durandus de Preilliet* et Jeanne, sa femme, de la paroisse de la Couture, échangent avec les religieuses du Pré, une rente de 40 sous tournois à prendre sur l'altre de la Robinière en la paroisse de Saint-Pavin des Champs, contre une autre rente de 30 sous tournois à prendre chaque année, sur une maison située derrière les halles du Mans, entre la maison du Châtelain du Mans et celle de Guillaume Bourdaux, et, en outre, contre 100 sous tournois payés comptant.

1314. — Acte par lequel Pierre de Longueil, évêque du Mans, « donne bail emphytéotique perpétuel des terres et vignes, situées à Saint-Pavin des Champs, pour 20 sols mançais par an. » (*Le Livre rouge.*)

Le 20 janvier 1473, Jacques Mortier, prêtre, recteur de l'église d'Aigné, vend à Jean Perroteau, prêtre, curé de Fyé, deux quartiers de vigne situés à Saint-Pavin des Champs.

La confrérie de l'église du Mans possédait en 1475 cinq quartiers de vigne au clos de la Corbinière ou des Ardriers, à Saint-Pavin des Champs.

Le 3 avril 1478, Jean Perroteau, prêtre, curé de Fyé, donne aux chapelains et aux clercs de la confrérie de l'église du Mans, une maison et jardin, sis à Saint-Vincent, et cinq quartiers de vigne à Saint-Pavin des Champs, joignant une pièce de terre à M^e Jacques d'Argouges, archidiacre de Sablé et chanoine du Mans, à la charge d'une messe basse à célébrer

chaque semaine à ladite confrérie et d'un anniversaire chaque an, le tout à l'intention du donateur, à perpétuité.

1535. — Dans le registre des assises de la baronnie d^e Lavardin tenues dans la maison « où pend pour enseigne *l'Homme sauvage*, à Saint-Pavin des Champs, et où exhibe M^e Simon Richer, docteur médecin », on trouve que le bordage de Jacques Vincent, à Saint-Pavin, dépend de ladite baronnie, ainsi que la vigne près des Bretonnières, à Saint-Pavin des Champs, appartenant à Jacques Vincent.

1573. — « Fiefs du Mans, dépendant de la baronnie de Lavardin. Amendes et remembrances des assises de Lavardin pour les fiefs du Mans, pour François de Beaumanoir, tenues en la maison où pend pour enseigne *l'Homme sauvage*, paroisse de Saint-Pavin des Champs et où ont exhibé maître Simon Richer, docteur en médecine ; Jean Launay, chapelain de la chapelle Saint-Étienne, en l'église de Gourdain, pour 4 livres de rente à prendre sur une maison ; Léonard Ledru, pour maison et jardin ; Marin Doré, pour un taillis ; messire Patry de Launay, prêtre, pour un jardin ; Léger Fouqué, licencié ès lois, pour une maison ; Geoffroy Ferrand, héritier d'Étienne Ferrand, curé de Conlie, pour vignes ; Michau Desprez, pour maison, jardin dépendant du lieu de la Talvasière, la pièce des Grasseries, le taillis de Gastines, La Menois, Les Melleries, en la paroisse du Pré ; Samson Petreau, curé de Saint-Jean de la Chéverie, pour un contrat avec Mademoiselle Jacqueline de Saint-Père, dame de la Buisardière, laissant à la fabrique dudit Saint-Jean, 100 sous tournois, assis sur maisons et appartenances de la Perrigne. »

1582. — René Chaillon et ses deux fils, demeurant rue Saint-Pavin des Champs, « à l'enseigne des *Trois-Barils*, sont l'objet de poursuites devant le siège présidial du Mans pour avoir pris part à l'insurrection des protestants. »

1576. — Sous la ligue, les troupes du duc d'Alençon ravagent les faubourgs de Saint-Gilles, de Saint-Pavin et du Pré.

1577. — Les chanoines de Saint-Julien vendent le lieu du Bourg, sis à Saint-Pavin des Champs, pour payer la taxe imposée par le roi.

1608. — La confrérie de l'Eglise du Mans possède maisons et jardins à Saint-Pavin des Champs. On trouve dans les archives de la préfecture : 1° une déclaration rendue pour ces biens à dame Catherine de Chources, abbesse du Pré, à cause de la seigneurie dudit lieu ; 2° une autre déclaration rendue en 1621 à dame Marguerite de la Beaume, veuve Henri de Beaumanoir, marquis de Lavardin, baron de Tucé à cause de la seigneurie de Tucé ; une autre déclaration rendue en 1659 à dame Marguerite-Renée de Rostaing, veuve de M^e Henri de Beaumanoir, marquis de Lavardin, comme mère et tutrice naturelle de M^e Henri-Charles de Beaumanoir. D'autres déclarations sont encore rendues au regard de la baronnie de Tucé à Henri-Charles de Beaumanoir (1682), et à René-Mans de Froullay, comte de Tessé (1721).

1626. — Le 26 septembre, dans une assemblée générale des habitants du Mans tenue à l'effet d'aviser à la nourriture des pauvres pendant la contagion (1) qui régnait alors, il est

(1) 1484. — Une maladie nommée indistinctement peste, épidémie, contagion désole la ville du Mans, les religieux de la Couture se retirent à leur maison de Pézé. Cent ans plus tard, ce fléau reparait avec une nouvelle intensité ; jusqu'au milieu du xvii^e siècle, il se manifeste à différents intervalles plus ou moins rapprochés.

1583. — L'épidémie afflige la province du Maine. L'administration vote l'érection d'un hôpital appelé *Sanitas*, où seront traités les malades indigents ; provisoirement ces infortunés occuperont des loges établies hors de l'enceinte des murs.

1601. — La maladie se déclare dans plusieurs maisons ; elle continue trois ans de suite. On emploie à la construction du *Sanitas*, les matériaux de l'ancienne chapelle du Gué-de-Maulny. Les habitants, le clergé et quelques paroisses de la banlieue contribuèrent à la dépense.

L'administration ordonne aux pestiférés de porter à la main dans les rues, une baguette blanche, et lève une taille pour fournir à leurs besoins.

1606. — L'épidémie se montre à l'hôtel-Dieu ; les secours donnés aux malades à domicile, exigent un emprunt.

décidé de les renfermer au Sépulcre ; ceux de la rue Saint-Pavin des Champs, seront compris avec ceux de la ville. « Il paraît que de toute ancienneté, dit Pesche, les habitants de la rue Saint-Pavin des Champs bien que n'appartenant pas à la ville du Mans, et étant en dehors de l'octroi, avaient droit à l'hôpital général, *par pauvreté* ; motif qui ne se concilie guère avec l'obligation du logement des gens de guerre, qui leur était imposée. »

1667. — M^e Jacques Guilleu, prêtre, « confrère de la confrérie de l'Église du Mans », donne par testament aux chapelains de Saint-Michel une maison, un pressoir et un jardin, situés paroisse de Saint-Pavin des Champs ; il donne encore auxdits chapelains tous ses meubles et créances, à la charge

1611. — Le mal fait des progrès effrayants. Une succursale du Sanitas est établie dans une maison particulière. On défend de nouveau aux individus soupçonnés d'être atteints de la contagion, de paraître dans les rues sans baguette blanche à la main, et la nuit sans baguette et chandelle, sous peine d'être chassés à coups de pierres. Le prévôt de santé reçoit l'ordre d'enjoindre à deux tisserands, d'une santé suspecte, de sortir de la ville dans trois jours au plus tard, sans quoi il sera permis de les arquebuser.

1626. — Comme la contagion règne dans les environs, l'entrée du Mans est interdite aux vagabonds. La police défend de nourrir en ville des porcs, des lapins et des pigeons.

L'année suivante, la maladie exerce ses ravages à Saint-Georges-du-Bois, des retranchements ferment l'entrée du bourg. Elle pénètre en ville ; deux malades sont portés au Sanitas. Une ordonnance de police porte que les mendiants seront renfermés en deux endroits et leur défend de vaguer sous peine du fouet et de la marque ; elle enjoint aux pauvres étrangers de sortir de la ville faute de quoi ils seront rasés. Injonction aux habitants soupçonnés d'être atteints de l'épidémie de ne pas quitter leur domicile, sous peine d'être poursuivis à coups de pierres ou d'arquebuse. Deux capucins donnent leurs soins aux malades. Le prévôt de santé reçoit l'ordre de cadenasser les maisons vides, appartenant aux pestiférés et de les marquer d'une croix pour les faire nettoyer. On établit des gardes aux avenues de la ville et des faubourgs, pour en interdire l'entrée aux pauvres étrangers.

1626-1637-1638. — L'épidémie fait beaucoup de victimes ; dans les campagnes on n'ose entrer à l'église, et l'on dresse sur les éminences des autels pour y célébrer la messe. (CAUVIN.)

de mettre et colloquer à rente 200 livres pour l'entretien d'une messe par semaine et d'acquitter 60 sols de rente à la cure de Saint-Pavin des Champs.

1717. — M^e Pierre Tahureau de la Chevalerie, seigneur de Courcemont, lieutenant particulier de la sénéchaussée du Maine, possède un bordage et une métairie à Saint-Pavin des Champs et une maison près les halles du Mans. Il mourut à Saint-Pavin des Champs et fut enterré dans le cbœur de l'église des Jacobins où sa famille, depuis longtemps, avait droit de sépulture.

1752. — Au mois de septembre un grave incendie se manifesta dans la rue Saint-Pavin des Champs; « il commença par la maison qui est en face de la rue de l'Union et continua en descendant la rue Saint-Pavin jusqu'à la maison qui fait l'angle de la rue de la Perrigne côté du levant, laquelle fut la proie des flammes. A la sollicitation des habitants, le curé y apporta le saint sacrement, et la châsse de sainte Scholastique, qui était dans l'église de Saint-Pierre de la Cour, fut aussi apportée dans la rue Saint-Pavin et déposée sur le perron de la maison où l'on voit la statue représentant sainte Scholastique; alors le feu cessa, et les habitants de la rue Saint-Pavin, pleins de reconnaissance, firent faire une niche à la maison devant laquelle elle avait été déposée et y placèrent une statue de la sainte, pour perpétuer la mémoire du bienfait obtenu par son intercession. » (*Note manuscrite. Archives de la préfecture.*)

Dans le registre terrier des fiefs du Mans, anciennement commun entre le seigneur baron de Tucé et de La Milesse et le seigneur baron de Lavardin, devenu marquisat en 1601 et appartenant à René-Mans, sire de Froullay, comte de Tessé, nous trouvons, de 1760 à 1770, les exhibitions suivantes des immeubles situés à Saint-Pavin des Champs : Etienne Hodebourg, chanoine, héritier de son oncle Jacques Hodebourg, curé de Vallon, pour le champ de Panton; René Castan pour la Gasnerie; René Hérissou, avocat, pour le champ du Pru-

nier ; Noël Chassevent, meunier, pour le bordage du Puy ; René-Joseph Thébaudin, sieur de la Rozellé, conseiller du Roy, pour le bordage de Tusculan, autrefois La Grurie ; Anne de Tahureau, pour vigne et champ ; Renée de La Vigne, au nom de Suzanne-Renée de La Matrale, veuve de Pierre Des Portes-Saint-Père, écuyer, seigneur de La Presaye pour le lieu de La Presle ; Marie Gourdin, veuve de Louis Olivier, capitaine de milice, pour le lieu de La Tonnellerie ; Marie-Madeleine de Saint-Simon, abbesse de l'abbaye royale du Pré, pour le lieu des Cochereaux ; François Chapelain, sieur du Ribay, pour ledit lieu ; Julien Niepceron, avocat, pour une maison ; Jeanne-Françoise de Marne, veuve de René-Martin de La Fuie, bourgeois du Mans, pour une maison ; Françoise Chancerel, veuve de messire Deguast, écuyer, pour une maison.

1772. — L'enfant de Claude-Louis Gauvain, seigneur du Rancher, ancien mousquetaire noir, fut inhumé le 28 juin 1772 dans l'église de Saint-Pavin des Champs.

1775. — Le chevalier de Tahureau, qui avait été oratoire, est mort dans sa maison de Saint-Pavin des Champs, sise près de l'église. Il a été enterré dans l'église des Jacobins le 4 février 1775 ; son frère Claude-Charles de Tahureau, lieutenant-colonel d'artillerie, est aussi mort à Saint-Pavin des Champs le 20 janvier 1783.

Les Calvinistes au Mans. — Les douze apôtres. — Claude d'Angennes. — Le Mont-Jallu. — Le monastère des Ursulines. — Le Buisson à Saint-Pavin des Champs.

Le 1^{er} avril 1562, les calvinistes voulant s'emparer du Mans se rassemblèrent à l'hôtel du Louvre, près le marché Saint-Pierre et se concertèrent sur les moyens d'exécution. Le 3 avril ils se rendirent maîtres de la ville sans difficulté et, le 7 du même mois, ils commencèrent à piller la maison du

chanoine Ruillé et le jetèrent en prison ; puis ils se mirent à vociférer des menaces contre tout le clergé, se portèrent à la cathédrale où on célébrait la messe, saisirent les chanoines, leur prodiguèrent des injures, des mauvais traitements, les renfermèrent dans le Château, pillèrent leurs maisons et violèrent plusieurs religieuses des monastères. « Ils prennent un « vieux moine, écrit Claude de Saintes, dans son *Discours* « sur le saccagement des églises, en 1563, dans son logis, « près de l'ancienne église de Saint-Pierre de la Cour, luy « coupent la nature, la fricassent, puis la luy firent avaler « par violence ; et enfin lui fendirent l'estomach vif, pour « voir ce que cette partie honteuse était devenue. » Ils continuèrent en saccageant les églises de la ville et celles des paroisses environnantes. Le 11 juillet, la ville du Mans fut délivrée de ses ennemis et remise au duc de Montpensier de la part du roi Charles IX.

D'après plusieurs historiens quelques jours avant le pillage des églises et des monastères, un inventaire fut dressé des objets précieux que renfermait la cathédrale Saint-Julien pour les mettre en sûreté dans des maisons particulières. « On emporta, dit Guyard de La Fosse dans son *Histoire des évêques du Mans*, l'image de la sainte Vierge, celles des saints Protas et Gervais, les douze apôtres, en argent, et qu'on mit en dépôt, plutôt pour être partagés que conservés.... On parle d'un calice d'or massif, d'un grand poids et d'un prix très considérable, que l'on croit avoir été transporté depuis à Saint-Pierre de Rome. »

Le Corvaisier, dans son *Histoire des évêques du Mans*, en parlant de la prise du Mans par les calvinistes écrit : « Il y en a qui accuse Charles d'Angennes, évêque du Mans, d'avoir été le complice du pillage de la cathédrale, et d'avoir eu pour sa part du butin, les douze apôtres d'argent et quelques autres vases précieux... » Le Corvaisier ajoute que c'est une impudente calomnie.

Selon Renouard, *Essais historiques sur le Maine*, Charles

d'Angennes avait caché de bonne heure ces statues dans le château de Touvoie, mais cette forteresse ayant été prise par les calvinistes, ce trésor disparut avec le reste.

Le R. P. Dom Paul Piolin dit, dans son *Histoire de l'Église du Mans*, « tout fut soustrait sous prétexte de conservation. Il est probable que les douzes statues d'argent des apôtres qui décoraient le chœur de Saint-Julien disparurent de la même manière ; l'affectation avec laquelle les historiens calvinistes ou ceux qui favorisent la même cause en attribuent la soustraction à Charles Dangennes, semble un argument très fort en faveur de ce sentiment. Imputer d'ailleurs ce vol à notre prélat est un mensonge dont l'absurdité est rendue manifeste par tout l'ensemble de sa conduite, et par la générosité avec laquelle il contribua à réparer les désastres qu'avaient causés les calvinistes. »

De Thou, dans sa grande *Histoire universelle* s'exprime ainsi : « Le 3 avril 1562, les protestants s'emparèrent du Mans, presque sans tumulte et ils en avaient chassé l'évêque Charles d'Angennes, qui s'était retiré à sa maison de plaisance à Touvoie. Il y avait dans la cathédrale douze grandes statues d'argent fort pesantes, ornées de pierres précieuses, qui représentaient les douze apôtres. L'évêque, pour plus grande sûreté, les avait fait porter à son château de Touvoie, lorsqu'il sortit pour la première fois de la ville. Mais ce château ayant été pris dans la suite, on prit aussi les statues et elles ont été perdues pour l'église. Le peuple en murmura et dit hautement que c'était un artifice de l'évêque, qui avait fait naître par ce moyen une occasion favorable de s'approprier tout ce qui lui avait été confié ; c'est ce qui donna lieu à un bon mot. Lorsque ce prélat partit quelque temps après, avec un nombreux cortège et des équipages magnifiques pour se rendre au concile, on dit dans la province : que l'évêque du Mans ne pouvait manquer d'avoir le Saint-Esprit à sa disposition, puisqu'il portait à Trente les douze apôtres. »

Pesche, dans son *Dictionnaire topographique, historique et*

statistique, en parle ainsi : « Dès que l'évêque Charles d'Angennes eut connaissance du mouvement insurrectionnel des calvinistes, il s'éloigna de la ville, *emportant avec lui les douze grandes statues d'argent, fort pesantes et ornées de pierres précieuses ; elles représentaient les douze apôtres*, et, fruit de l'ancienne munificence des comtes du Maine, servaient de décoration à la cathédrale, *d'où elles avaient été enlevées et mises en lieu de sûreté, dès les premiers instants de trouble... Ces statues ne reparurent plus*. Le même auteur ajoute, dans sa *Chronologie des évêques du Mans*, « que Charles d'Angennes ne restitua point les douze statues des apôtres qu'il avait fait enlever et transporter à son château de Touvoie. »

Charles d'Angennes mourut le 23 mars 1587, empoisonné, dit-on, par son valet de chambre, qui, pour étouffer les cris que lui faisaient jeter les souffrances cruelles qu'il éprouvait, finit par l'étrangler.

Les douze statues en argent enlevées à l'église cathédrale en 1562, ont donné lieu à bien des suppositions. On s'est demandé si Charles d'Angennes se les est appropriées ou si ce sont les calvinistes ; si elles ont été vendues, et à qui ? Si on ne les a point enfouies dans quelque lieu pour les rendre à Saint-Julien dans des temps moins troublés, et si ceux qui possédaient ce secret ne sont point morts avec lui ? Autant de questions que l'histoire n'a point résolues, mais il est resté une tradition qui suppose que ces statues ont été enfouies dans un lieu inconnu du département de la Sarthe.

Il nous a paru curieux de rechercher les faits sur lesquels on s'est appuyé, à diverses époques, pour faire des fouilles afin de découvrir ces statues.

1° Près du bourg de Saint-Cosme s'élève la butte du Mont-Jallu, qui s'appelait au temps d'Orderic Vital, la motte d'Ygé ; elle tomba au pouvoir des Anglais, et fut rendue au roi de France en 1360. Depuis cette époque, on aurait trouvé à la Tour de Londres une plaque en cuivre annonçant un immense trésor enfoui dans cette butte ; selon

les uns, c'étaient *les statues des douze apôtres en argent massif, de grandeur naturelle, un christ en or et des sommes considérables en monnaie d'or et d'argent* ; selon d'autres, le trésor était contenu dans trois tonneaux, dont deux étaient remplis de statues de saints, d'ornements sacrés, de bijoux, etc., que Charles d'Angennes avait fait enfouir là pour cacher son larcin ; enfin, le 9 octobre 1649, en démolissant une vieille église de Paris, on trouva une note relative au Mont-Jalla annonçant qu'un trésor considérable y avait été enfoui. Alors des fouilles furent faites par le régiment du Maine ; en 1735, par un sieur Leger ; en 1762, par un régiment d'infanterie ; en 1826, par un sieur Cabaret. Le somnambulisme s'en mêla. M. Fay, père de l'excellente comédienne, M^{me} Volnys, d'après la révélation de Charlotte, sa femme de chambre, fit des fouilles, puis le général Milkieski en 1834 ; puis les dames Herpin et Hersant et enfin, en 1844, plus de 200,000 fr. ont été dépensés inutilement.

2° Vers la même époque, Lerebours, artiste de la Comédie-Française, qui naquit au Mans, en 1810, vint dans cette ville pour découvrir au moyen du magnétisme *les douze statues des apôtres*, qu'on disait avoir été enfouies dans l'ancien enclos des Ursulines. Lerebours dépensa beaucoup d'argent et ne découvrit rien.

3° En 1853, M. Paul, somnambule extralucide de Paris, annonça que *les statues des douze apôtres en argent* avaient été déposées dans un souterrain, situé au Buisson, commune de Saint-Pavin des Champs. Il vint au Mans, et décida M. Chaillon, alors propriétaire de cette maison de campagne, à faire des fouilles dans un endroit qu'il indiqua ; M. Paul et sa fille, somnambules, vinrent au Mans, assistèrent aux fouilles et la jeune fille, plusieurs fois magnétisée, annonça également l'existence des statues dans ce terrain, elle les voyait ; ces fouilles furent considérables, puisqu'on creusa à une profondeur de quinze mètres, et n'eurent d'autre résultat que de détruire les belles pelouses de la propriété.

La jolie petite terre du Buisson, située sur le versant du Tertre de Baugé, a de charmants jardins en amphithéâtre et de magnifiques charmillles. Les bâtiments et la petite chapelle n'ont rien de remarquable. Cette propriété appartenait, à la fin du xviii^e siècle, à M. l'abbé Charles-Jean Chesneau de La Drourie, doyen de Saint-Pierre de la Cour. Il était fils de Marin-Dominique Chesneau de La Drourie et de Renée-Jeanne Thébaudin de Bordigné. Il naquit à Saint-Benoît le 4 mai 1732, fut tonsuré au Mans en 1750, reçut les ordres majeurs à Meaux, et fut ordonné prêtre en 1756. Il revint au Mans, et fut nommé par le roi chanoine de Saint-Pierre le 6 novembre 1757. Grand chantre en 1764, il devint doyen en 1768. La générosité du roi et de Monsieur lui procura de nombreux bénéfices. Après la Révolution M^{re} de Pidoll le nomma chanoine honoraire. Il mourut au Buisson, le 24 novembre 1811. (Voy. *Mém. de René-Pierre Neveu de la Manouillère*.) La terre du Buisson passa ensuite aux mains de M. Aubin, puis à des spéculateurs, à M. Chaillon et enfin à M. Hardouin.

Cahier de doléances, plaintes et remontrances de la paroisse de Saint-Pavin des Champs, huitième du mois de mars 1789.

« Pour obéir aux ordres de Sa Majesté portés par ses lettres données à Versailles le 21 janvier 1789 pour la convocation et la tenue des États généraux du royaume, et satisfaire aux dispositions du règlement y annexé, ainsi qu'à la demande de M. le sénéchal du Maine, dont nous avons connaissance certaine, tant par la lecture et publication cy-devant faites au prône de la messe et vêpres de paroisse par M. le curé, le premier jour du présent mois, que par la lecture, publication et affiches pareillement faites par notre syndic au-devant de la porte principale de l'église, Nous, habitants de la paroisse de Saint-Pavin des Champs, assemblés au son

de la cloche, au sonet de l'église. lieu ordinaire des assemblées paroissiales et après convocation en la manière accoutumée le jour d'hui huitième de mars 1799, nous nous sommes occupés de la rédaction du cahier de doléances, plaintes et remontrances à nous permis de faire.

« Nous nous reposons entièrement sur les lumières et sagesse de l'assemblée présidée par M. le sénéchal ou M. son lieutenant général, nous nous bornons à représenter simplement ce qui suit :

« 1° Nous nous rémettons au vœu public pour la tenue des États généraux tous les cinq à six ans, ou du moins à une époque fixe et marquée.

« 2° Nous soupirons depuis longtemps après la destruction de l'impôt désastreux de la gabelle et des aides. On pourrait leur substituer quelque autre imposition moins onéreuse au peuple et moins susceptible d'abus.

« 3° On demande qu'il soit permis de faire, comme autrefois, les ventes mobilières par notaires ou huissiers et non par des jurés-priseurs.

« 4° Il serait bien avantageux que les notaires fussent obligés de garder tous les actes publics pendant un temps bien plus considérable que celui de trente ans. C'est l'avantage commun, afin que dans les cas de nécessités on puisse recourir aux minutes dans un dépôt sûr et chargé des originaux jusqu'à cent ans et même au delà.

« 5° Les corvées pour l'entretien des grandes routes étant très onéreuses et dispendieuses, il conviendrait que les paroisses s'en chargeassent pour les donner au rabais.

« 6° Notre paroisse se trouve surchargée dans sa contribution aux différentes impositions ; pour en juger, il suffit de considérer le peu de fertilité du terrain environné pour une grande partie d'un bois de 430 arpents 97 perches, dont 22 arpents 83 perches en futaye, non payant taille. Le sol ne produit guère dans ces cantons que du seigle ou méteil. L'autre partie, dans les années pluvieuses, se voit submergée

par la descente rapide des eaux, occasionnées par la montagne ou rues de Baugé.

« 7° Cette paroisse qui a une lieue et demie de longueur ou environ, sur une demi-lieue au plus de largeur dans son extrémité, et un demi-quart de lieue dans son milieu et au commencement, est traversée d'un bout à l'autre par les deux grands chemins du Mans à Laval. Que de terrain perdu dans un si long espace ! Quel tort et quel dommage n'en résulte-t-il pas, tant pour la campagne, en diminuant considérablement ses récoltes, que pour la rue de Saint-Pavin en détruisant le petit commerce qu'elle faisait dans le temps qu'elle était sur le passage de l'ancienne route !

« Cette rue qui payait autrefois cent écus de taille, ne peut pas aujourd'hui porter même cinquante livres, tant elle est devenue pauvre. Les indigents des environs viennent y demeurer, puisqu'ils y trouvent des maisons dont les loyers sont bien moins chers depuis que ce grand chemin forme une autre entrée dans la ville. Ces raisons sont bien fortes pour nous faire obtenir quelques diminutions sur nos impôts.

« 8° Nos pauvres de la campagne n'ayant point de part au secours du bureau de charité comme il en accorde aux dehors des paroisses de la ville, nous sommes seuls chargés de leur soulagement comme de celui des mendiants de différents endroits.

« Il conviendrait, et ce serait le moyen de bannir la mendicité, d'établir dans quelque lieu des environs un bureau d'aumônes, auquel chaque paroisse y aurait droit pour ses pauvres, porterait librement chaque mois certaines sommes, comme cela se pratique dans les villes.

« 9° Il serait à souhaiter qu'il y eût dans notre paroisse pour l'instruction des enfants de l'un et de l'autre sexe, des maîtres et maitresses en état de les former et de les instruire en leur apprenant avec le plus grand soin, outre la lecture et l'écriture, les premiers et principaux principes de la religion.

« L'ignorance ne peut donner ni à celle-ci ni à l'Etat de bons et d'utiles sujets.

« L'amour du roi pour son peuple,

« L'amour du peuple pour son roi :

« Tel est le fondement de nos espérances,

« Comme aussi l'encouragement de notre fidélité et de notre soumission.

« Fait et arrêté audit Saint-Pavin par nous susdis habitants lesquels ont dit ne savoir signer fors les soussignés : P. Gasse, Lheureux, Jacques Papillon, J. Coulon, J. Lassay, Cochelin, Jean Esnault. » (*Arch. de la préfecture.*)

Vente des biens nationaux de Saint-Pavin des Champs.

1790. — Vigne et terre, appartenant au chapitre de Saint-Julien, adjugé à V. du Valotin, pour 999 livres.

1791. — Le prieuré, maison et jardin, adjugés au sieur Busson, du Mans, pour 3,700 livres.

Métairie du Grand-Beauchêne, dépendant de l'abbaye du Pré, adjugée à Augustin Label, de Spay, pour 15,200 livres.

Métairie du Petit-Beauchêne, dépendant de l'abbaye du Pré, adjugée à Jean Golupeau, du Mans, pour 17,707 livres.

Les champs Marie et Fontaine, dépendant de l'abbaye du Pré, adjugés à Fay-Brizardière, du Mans, pour 1,225 livres.

Le Grand-Tertre et le Pré, dépendant de l'abbaye du Pré, adjugés à Samson, de Trangé, pour 15,100 livres.

Maison de maltre, dépendant de l'abbaye du Pré, adjugée au même, pour 1,950 livres.

1791. — Le champ de la Petite-Fête-Dieu, situé à Saint-Pavin, dépendant de la paroisse du Crucifix, est adjugé au citoyen Joseph Tessier, bourgeois du Mans, moyennant 930 livres payées en assignats.

Deux champs, dépendant du temporel de la chapelle de

Saint-Christophe, adjugés à Jean Laramée, du Mans, pour 2,175 livres.

Bordage de la Rousselière, dépendant de la chapelle de Sainte-Anne, adjugé à Fay-Brizardière, du Mans, pour 7,225 livres.

Bordage de la Cigogne, dépendant de la chapelle Saint-Laurent, adjugé au sieur Dufléau, du Mans, pour 10,250 liv.

Le champ des Cochereaux, dépendant du chapitre de Saint-Pierre de la Cour, du Mans, adjugé à Pierre-Julien Barrier, de Paris, pour 520 livres.

Un pré, dépendant de la chapelle de la Madeleine, adjugé à François Taranne, du Mans, pour 1,200 livres.

Maison et jardin, dépendant du chapitre de Saint-Michel, du Mans, adjugés à Louis Compain, tisserand, à Saint-Pavin des Champs, pour 1,125 livres.

Maison et portion de jardin, dépendant de la cure de Gourdain, adjugés à Louis Compain, pour 440 livres.

Maison et une autre portion de jardin, dépendant aussi de la cure de Gourdain, adjugés au même pour 440 livres.

Le champ des Fontaines, dépendant de la cure du Pré, adjugé à François Taranne, du Mans, pour 2,650 livres.

Le champ des Mûriers, dépendant de la cure du Pré, adjugé à François Taranne, du Mans, pour 4,050 livres.

Le taillis des six arpents, dépendant de l'abbaye du Pré, adjugé au sieur Labelle, fermier, à Fay, pour 2,000 livres.

Deux petites maisons, cellier et jardin, dépendant de la cure du Crucifix, du Mans, adjugés à François Marreau, voiturier, au Mans, pour 1,900 livres.

Le Petit-Pré, dépendant de la cure de Saint-Pavin des Champs, adjugé au sieur Louis Herpin, marchand au Mans, pour 330 livres.

Le champ de la Petite-Fille-Dieu, dépendant de la cure du Crucifix, adjugé à Joseph Letessier, pour 930 livres.

Le champ de la Grande-Fille-Dieu, dépendant aussi de la cure du Crucifix, adjugé au sieur François Taranne, du Mans, pour 1,530 livres.

Le Pavillon, jardin, trois quartiers de vigne, dépendant du chapitre de Saint-Michel, du Mans, adjugés à Jean-Marie Aubert-Dupin, du Mans, pour 810 livres.

1793. — Bordage de Balivert, dépendant de la fabrique de Saint-Pavin des Champs, adjugé à Louis-François Fresnel du Quesnoy, salpêtrier, au Mans, pour 13,300 livres.

Le champ de la Trocherie, à Montbizot, appartenant à la fabrique de Saint-Pavin des Champs, adjugé à Jean Chaudet, cultivateur à Montbizot, pour 1,825 livres.

Trois quartiers et demi de vigne, à Montbizot, appartenant à la fabrique de Saint-Pavin des Champs, adjugés à Alexis Brunet, de Souigné-sous-Ballon, pour 600 livres.

Deux quartiers de vigne, à Montbizot, appartenant à la fabrique de Saint-Pavin des Champs, adjugés à Pierre Neveu, de Montbizot, pour 210 livres.

An II. — Deux portions de maison, rue Saint-Pavin des Champs, appartenant à Charles-Alexis Lemaire, de Courde-manche, émigré, adjugées à la veuve Cochelin, du Mans, pour 2,450 livres.

Saint-Pavin des Champs de 1790 à 1871.

1790. — Un homme et une femme de Saint-Pavin des Champs servent de parrain et de marraine à l'enfant né le 14 juillet 1790 au sieur Dutertre, ouvrier de la paroisse du Pré, et le présentent sur l'autel de la patrie construit dans la lande du Camp, commune de Ruaudin. L'évêque Prudhomme de la Boussinière le baptise avant de dire la messe.

1791. — Les époux Dutertre présentent à leur tour leur enfant sur l'autel de la patrie, construit dans le champ de la Bataille, à Pontlieue, pour la fête de la fédération du 14 juillet 1791.

Les époux Dutertre étaient entourés de leurs autres enfants et des membres de leur famille, « ils venaient renouveler le

vœu civique qui avait été fait en 1790, par les parrain et marraine. » (*Manuscrit.*)

Madame Lambert, dont le mari est avocat au Mans, est venue accoucher à Tusculan, campagne qui appartient à M. de Bourdigny, afin que l'enfant ne fût point baptisé par l'intrus Prudhomme de la Boussinière, évêque constitutionnel, ou par ses grands vicaires. L'enfant fut baptisé le 6 ou le 7 octobre 1791 par l'abbé Yvon, curé de Saint-Pavin des Champs. (*Mém. de Nepveu de la Manouillère.*)

L'abbé Yvon, curé de Saint-Pavin, naquit à Saint-Jean-d'Assé ; il refusa de prêter le serment prescrit par la loi du 26 décembre 1790. Il se retira à la Mission. Le 17 août 1792, il fut arrêté et jeté en prison.

L'abbé Yvon (François-Xavier) « était frère de M^{lle} Yvon, chez laquelle demeurait M. l'abbé Dumourier, grand vicaire de ce diocèse, et plus tard évêque de Bayeux. (*Manusc. de la fab. de Saint-Pavin.*)

En 1792, Jacques Prudhomme de la Boussinière, ancien curé du Crucifix, évêque constitutionnel, nommé à la cure de Saint-Pavin des Champs Louis-François Lemoire, curé constitutionnel.

L'abbé Pottier, ancien vicaire de Saint-Pavin des Champs, est conduit à Nantes (1792) pour être déporté ; on l'enferma aux Carmélites où il mourut d'une pleurésie vers le 14 septembre 1792. Il avait été vicaire de Saint-Pavin des Champs pendant trente-quatre ans. Son corps fut inhumé dans la cathédrale de Nantes.

Sous la République, le presbytère de Saint-Pavin fut vendu. Quand le culte fut rétabli, le desservant Husard, nommé à Saint-Pavin, « loua ces bâtiments pour dix années moyennant 370 livres par an, et demanda au conseil municipal de lui tenir compte de ce loyer, puisque la commune n'avait pas de presbytère à lui donner. Mais le maire, qui n'aimait pas l'abbé Husard parce qu'il avait envoyé le sacriste, son protégé, et qu'il n'avait pas obtenu toutes les

places gratuites qu'il désirait dans l'église, ne voulut donner aucune indemnité de logement au desservant. »

L'abbé Husard écrivit au préfet de la Sarthe : « Je suis obligé d'arracher comme par force ce que les lois, la justice et toutes les communes accordent sans difficulté à tout curé desservant. Je ne puis attribuer ce mal qu'à des intérêts divers fondés sur l'orgueil, et à quelques passions secrètes qui malheureusement n'ont que trop bien servi et secondé les sentiments de quelques individus toujours remuants et mutinés contre le bon ordre et tout ce qui est bien. Je prévoyais même que ma tranquillité serait troublée, je présume des manœuvres sourdes, odieuses et indignes d'un homme en place. Je vois son intention de m'exposer à *de nouveaux troubles* pour réintégrer l'ancien sacriste. Je prends la liberté, Monsieur le Préfet, de vous supplier d'employer tous vos moyens de prudence et de sagesse pour arrêter la fougue d'un homme aussi ardent et aussi entreprenant qu'il est dangereux... »

Le préfet fit observer au maire de Saint-Pavin « que la commune qu'il administre n'ayant ni presbytère, ni maison pour loger le desservant, il était dû à ce dernier une indemnité de logement, et qu'il l'autorisait à faire délibérer le conseil municipal sur cette affaire, estimant l'indemnité à 370 fr. par an.

En 1821, M. Dodin de La Forterie fut remplacé comme maire de Saint-Pavin par M. Bellanger, adjoint. Une indemnité de logement fut accordée au desservant, on fit des réparations à l'église et la sacristie fut reconstruite en 1823.

1793, 12 décembre. — Lors de la déroute de l'armée vendéenne au Mans, un grand nombre de ces malheureux se sauvèrent par les routes d'Alençon, de Laval et la rue Saint-Pavin des Champs et furent tués par les paysans. Parmi les actes de barbarie qui eurent lieu, on cite le suivant : deux prêtres vendéens rencontrèrent un citoyen de Rouillon qui les engagea à venir se reposer chez lui ; il leur servit à

souper, leur donna à coucher, et quand ils furent endormis, il entra dans leur chambre et les tua à coups de massue ; quinze jours après, ce misérable fut lui-même assassiné.

Un rapport des administrateurs du département de la Sarthe du 27 frimaire, s'exprime ainsi :

« Plus de cinq mille de ces monstres sont restés sur le carreau ; nos places et nos rues étaient encombrées de leurs cadavres infects ; plus de dix mille ont mordu la poussière le long de la route du Mans à Laval. On leur a pris plus de quinze pièces de canon, et plus de moitié de leurs caissons, de leurs bagages, avec un immense butin, fruit de leur pillage ; on leur a fait un grand nombre de prisonniers de tout sexe ; à chaque instant on en amène dans nos prisons, souvent on en fusille ; les patriotes des communes circonvoisines les arrêtent par bandes. »

13 messidor an IV. — « Moi, Jean Coulon, tisserand, habitant la commune de Saint-Pavin des Champs, déclare faire le culte connu sous la dénomination de culte catholique, apostolique et romain dans la cy-devant église de la commune dudit Saint-Pavin, en promettant soumission et obéissance aux lois de la République française, et demande qu'il me soit décerné acte de ma soumission. » Signé : « J. Coulon. »

Il paraît que jusqu'au 13 messidor an IV, il n'avait pas voulu se soumettre aux lois de la République et qu'il avait exercé l'état de tisserand pour vivre.

17 messidor — Le commissaire du pouvoir exécutif du département de la Sarthe adresse le rapport suivant aux administrateurs de ce département :

« Citoyens administrateurs,

« Le 13 du présent, l'agent de Saint-Pavin des Champs, pour se conformer à l'arrêté relatif à l'organisation de la garde nationale de cette commune, et qui lui ordonnait de convoquer une assemblée dans la cy-devant église de Saint-

Pavin, s'y est rendu à dix heures du matin, pour faire l'appel des citoyens au son de la cloche ; une grande partie s'est réunie, mais une foule d'individus, à la tête desquels était le nommé Coulon, occupait alors l'église ; ledit Coulon chantait et exerçait le ministère d'un culte, ce qui s'opposait au but de l'assemblée convoquée au nom de la loi ; alors l'agent a sommé le prétendu curé Coulon de cesser ses cérémonies, ce qu'il a refusé ; l'agent s'est retiré sur-le-champ chez lui, pour y aller chercher du papier, mais ayant voulu rentrer dans l'église, il trouva à la porte un grand nombre d'individus de l'un et l'autre sexe, qui lui dirent qu'il n'entrerait pas. Le nommé Laudru, de la rue du Pré, commune du Mans, prétendit que l'église était à lui, qu'il l'avait achetée et qu'il ne la devait pas pour les assemblées. L'agent craignant qu'on ne se portât à des excès contre lui, leur annonça qu'il allait dresser procès-verbal de ce fait et se retira au milieu des injures et des vociférations qu'on ne cessa de lui adresser ; plusieurs témoins attestent la vérité de ce délit, savoir : les citoyens Aubry, fabricant ; Grignon, cultivateur, et Moreau, médecin botaniste, tous de Saint-Pavin des Champs. Vous voyez dans ces faits, citoyens administrateurs, le mépris de la loi et des autorités constituées, et qu'il est instant de punir ; vous voyez dans le nommé Coulon un réfractaire à la loi du 7 vendémiaire sur la police et l'exercice des cultes, etc..... » Il demande « aux citoyens administrateurs à ne pas laisser impunis de pareils délits » et prend un arrêté pour faire poursuivre « les délinquants et l'insulte faite au fonctionnaire public. »

Les administrateurs du département de la Sarthe autorisent le commissaire du pouvoir exécutif de poursuivre devant « les tribunaux compétents les auteurs et les adhérents du rassemblement excité dans la ci-devant église de Saint-Pavin des Champs le 15 du présent mois et la démission du citoyen Jammes, comme agent national de la commune, n'est pas acceptée. »

Dans l'enquête qui fut faite, le citoyen Jammes déclara qu'il ignorait que le citoyen Coulon se fût présenté à l'administration pour se conformer à la loi du 7 vendémiaire sur l'exercice des cultes... « Dans l'église il chantait les litanies, il lui dit de se taire, il continua ses chants sans répondre. » Les autres témoins sont loin de confirmer le rapport du commissaire du pouvoir exécutif. Nous ignorons comment cette affaire se termina.

An VI, 2 pluviôse. — Le citoyen Jammes, agent de la commune de Saint-Pavin des Champs, rend compte en ces termes de la « replantation des arbres de la liberté :

« Nous avons fait assembler les habitants pour concourir avec empressement à la replantation des arbres de la liberté où il n'en existe plus. La garde nationale et un grand nombre de citoyens des plus zélés pour le soutien du gouvernement républicain se sont distingués par leur enthousiasme et leur patriotisme, et au son du tambour et des chansons républicaines des voix se sont fait entendre, des cris mille fois répétés de Vive la République ! L'allégresse et la joie des bons citoyens se sont imprimées dans tous les cœurs. »

13 ventôse. — Voici en quels termes le citoyen Jammes rend compte de la « fête de la Souveraineté du peuple » :

« Les citoyens de la commune de Saint-Pavin des Champs, conformément à la loi du 17 pluviôse dernier qui ordonne la célébration de la fête de la Souveraineté du peuple, dans toutes les communes de la République, se sont réunis sur les neuf heures du matin, à l'invitation et à l'exemple de l'agent se sont empressés de préparer un local auprès et sous l'arbre de la liberté, lieu qui a été le plus avantageux pour célébrer cette auguste fête qui doit graver dans tous les cœurs des Français le souvenir de la jouissance des droits d'un peuple libre, un autel dressé, le livre de la constitution placé dessus, une enceinte de verdure, etc. C'est dans cet endroit où ont paru les vieillards de ladite commune, tenant chacun une baguette blanche, quatre jeunes gens par eux précédem-

ment choisis portant chacun un étendard ou bannière où sont écrits les emblèmes dictés par la loi, les fonctionnaires publics présents, les chefs de la garde nationale ont régulièrement commandé tous les citoyens de leur compagnie ; le cortège après avoir parcouru les endroits les plus fréquentés de la commune s'est rendu au pied de l'arbre de la liberté, et là ont été lues par un citoyen nommé, les lois et proclamations du directoire exécutif du département, relatives à la fête. La cérémonie s'est passée avec beaucoup de gaieté, d'ordre, et a été terminée par des chants, des hymnes patriotiques et des cris mille fois répétés de Vive la République ! »

1799, 15 octobre. — Les chouans, commandés par M. de Bourmont, se partagent en trois colonnes qui, vers les trois heures du matin, pénètrent simultanément dans la ville du Mans ; la première par Saint-Gilles, la deuxième par l'ancien chemin d'Yvré, la troisième par les tertres Mégret et de Saint-Vincent.

An VIII, 25 messidor. — Voici en quels termes on rend compte de la fête du 25 messidor : « On célèbre cette époque mémorable du 25 messidor dernier, jour célèbre pour la liberté et glorieux pour la prospérité. A cette intention, écrit le citoyen Ruillé-Devaux, maire de Saint-Pavin des Champs, nous nous sommes réunis à la maison commune où nous avons trouvé quantité de gardes nationaux armés, accompagnés d'une grande foule de peuple, marquant tous en même temps l'envie, la joie et leur enthousiasme à célébrer cette auguste fête, suivis de ce même cortège nous nous sommes rendus au pied du may de la liberté accompagnés d'un tambour à notre tête et de deux capitaines qui, en arrivant, ont fait faire autour de nous un cercle. Là, nous avons commencé à faire comprendre que c'était aujourd'hui à cette même époque d'où naquit cette liberté qui nous rend tous égaux et souverains en ensevelissant en nous les débris de la servitude. C'est encore en ce jour que nous devons célébrer la fête de la Concorde en l'honneur de la pacification des départe-

tements de l'Ouest, rendre aussi hommage aux défenseurs de la patrie, à celui qui a su arrêter l'effusion du sang en nous préservant des guerres civiles ; à ces mots des voix de toutes parts font entendre le cri de Vive la République ! la tranquillité ! la paix et la concorde ! Vive nos braves défenseurs ! Vive en un mot le célèbre et glorieux Bonaparte qui par sa valeur et sa prudence a détourné les massacres et nous a mis à l'abri sous un gouvernement doux et paisible par de sages directeurs. Des couplets de chansons et des danses ont terminé la fête. »

An IX, 10 germinal. — Pierre Ruillé-Devaux, maire de Saint-Pavin des Champs, « convoque la garde nationale de se réunir sous les armes et, après s'être transporté au pied du may de la liberté, a lu la circulaire du préfet Auvray et une lettre du ministre de l'intérieur et autres pièces annonçant la paix. La cérémonie s'est terminée par des cris de Vive la République !

« A la restauration du culte catholique, l'abbé Yvon reparut à Saint-Pavin, mais sans revenir dans sa cure. Il fut nommé chanoine honoraire à la cathédrale. Son successeur à Saint-Pavin fut l'abbé Husard, non assermenté, qui est resté desservant de cette paroisse et de celle de Saint-Georges du Plain jusqu'à sa mort, arrivée le 29 avril 1821 ; il était âgé de soixante-deux ans. » (*Arch. de la préfecture.*)

Vers 1828. — Un duel eut lieu dans les ruelles de Saint-Pavin entre M. de Kerbout et M. le colonel de La Borde. M. de Kerbout est mort des suites de ses blessures et a été enterré à Yvré-l'Évêque.

Depuis 1830, la commune de Saint-Pavin des Champs a ouvert plusieurs rues, fait de nouvelles constructions et sa population s'est augmentée ; dans presque toutes les habitations il y avait des tisserands.

1835. — Le conseil municipal, vu le très mauvais état de la rue de la Croix-d'Étamin, appelée aujourd'hui rue du Pavé, décide qu'elle sera relevée et pavée. Dépense 3,478 fr.

Repavage de la rue de Saint-Pavin faisant suite à la rue de la Croix-d'Étamin.

Balayage et enlèvement des boues et immondices des rues de Saint-Pavin, moyennant 12 fr. par an qui seront payés au sieur Bernard.

1839. — Le conseil demande au préfet de la Sarthe le classement des rues de la Perrine, de l'Huilerie et du Tourniquet. — Accordé.

1842. — On pave la rue de l'Union.

1843. — Les sieurs Julien Bernard et Pierre Lebrun s'obligent à balayer et enlever les immondices des rues de la commune de Saint-Pavin, moyennant 16 francs par an.

Le chemin des Mûriers est classé comme chemin vicinal.

Demande de classement des rues de Baugé.

1846. — Demande de classement de la rue de l'Église dite anciennement chemin des Fumiers, partant de la route de Laval pour se rendre à l'église.

Vente de deux mille pavés de la rue de Baugé à la commune de Sainte-Croix.

1847. — Le conseil prie M. le préfet d'accorder une assemblée à Saint-Pavin et de la fixer au dimanche le plus près de la Saint-Louis.

1848. — Le conseil adhère au gouvernement de la République et fera tous ses efforts pour le soutenir.

1852. — *Adresse.* « Pénétré de reconnaissance et de dévouement envers le Prince-Président de la République, pour l'énergique initiative par laquelle il a sauvé la société, et qui a reçu la sanction de la France entière ; Considérant que les pouvoirs temporaires conférés au prince Louis-Napoléon ne répondent ni au génie de nos institutions et de nos mœurs, ni aux services immenses qu'il a rendus et qu'il est appelé à rendre encore, le nouveau conseil municipal de Saint-Pavin des Champs émet le vœu à l'unanimité, que le Sénat, usant des pouvoirs qu'il tient des articles 31 et 32 de la Constitution prenne une mesure légale tendant à donner au gouver-

nement du Prince-Président, la forme et la stabilité que réclament les intérêts généraux du pays ; que le pouvoir enfin soit perpétué entre les mains du Prince par le rétablissement de l'Empire. »

1853. — Le conseil municipal du Mans demande à réunir à la ville les communes de Sainte-Croix, Saint-Georges et Saint-Pavin des Champs. Il donne pour motifs, en ce qui concerne cette dernière commune, « qu'elle touche Le Mans, que sa population se confond avec celle de la ville, que leurs habitations s'attachent à celles du Mans, comme une végétation parasite, comme une ceinture qui l'étreint et lui ôte sa liberté d'action ; que sa population n'est qu'un démembrement de celle de la ville ; que la commune de Saint-Pavin des Champs jouit des grandes améliorations du Mans et qu'elle s'abrite derrière un privilège légal et se refuse à contribuer aux charges qu'elle occasionne.

« L'unification est si intime, que Saint-Pavin a toujours préféré payer à la ville une indemnité pour envoyer ses enfants dans les écoles de la ville, et ses pauvres sont aussi admis dans les établissements de la cité. »

La commune de Saint-Pavin des Champs, répond :

« La ville du Mans est écrasée de dettes et de besoins, ayant à percer des rues, à déblayer les abords de sa rivière, à construire un palais municipal, elle imagine d'étendre vers Saint-Pavin ses mains avides, de saisir notre commune et de l'exploiter à son profit.

« Il ne serait pas juste de nous livrer, nous pauvres ouvriers qui ne possédons pour la plupart que l'humble toit qui abrite notre famille, à une administration accoutumée à tout faire avec faste et grandeur, qui voudrait soumettre notre existence de gêne et de privations au fardeau de ses exigences de grande ville.

« Il ne serait pas juste de nous écraser, nous pauvres artisans dont l'industrie est si faiblement rétribuée, sous le poids ruineux des patentes d'une ville de trente mille âmes.

« Il ne serait pas juste d'appliquer aux modestes propriétés de nos petits rentiers et de nos cultivateurs laborieux et économes la taxe foncière et des portes et fenêtres d'une grande ville..... »

1853. — Le maire de Saint-Pavin demande au préfet de la Sarthe de faire disparaître de la hampe du drapeau les lettres R. F. L'autorisation est accordée.

En 1855, une loi prononça la réunion des communes de Sainte-Croix, Saint-Georges et Saint-Pavin des Champs à la ville du Mans, et plus tard la commune de Pontlieue subit le même sort.

1859. — Le conseil municipal du Mans, dans sa séance du 23 novembre, de concert avec M^r l'évêque, fixa ainsi qu'il suit la circonscription de la paroisse de Saint-Pavin des Champs : elle comprend le périmètre formé par la rive droite de la Sarthe depuis le pont Napoléon jusqu'à la ligne du chemin de fer ; la droite de la ligne du chemin de fer en partant du Mans jusqu'à la limite de l'ancienne commune de Saint-Georges, et de la commune de Rouillon jusqu'au chemin du Vieil-Hêtre et de la rue de Baugé, le côté impair des rues de Saint-Pavin des Champs et Napoléon, jusqu'au pont Napoléon.

1865. — M. l'abbé Louvel, curé de Saint-Pavin des Champs, prie le conseil municipal du Mans « de faire des réparations à l'église en attendant une reconstruction ou un remaniement complet ».

Le conseil vote 665 fr. pour réfection de la porte d'entrée, achèvement de la tribune, badigeon général de l'église et peinture des boiseries du chœur. Ces travaux ont été faits immédiatement.

1871, 12 janvier. — Les Prussiens s'emparent du Mans et une partie de notre armée bat en retraite par la route de Laval. Les mobiles de la Sarthe se dirigent vers Saint-Gilles, Saint-Pavin et le tertre de Baugé. La grande halte a lieu au sommet de la colline, sur les versants de laquelle

s'étend le bois de Pennetières ; deux cent cinquante à trois cents hommes qui ne pouvaient aller plus loin, trouvèrent une nuit excellente au château de La Groirie. La route de Laval était remplie de troupes qui fuyaient l'ennemi, de chevaux, de voitures ; plusieurs soldats fatigués meurent le long des fossés.

Statistique.

Agent national. — An IV, Jammes.

Maires. — 1800, Ruillé-Devaux ; 1808, Bellanger ; 1817, de La Forterie ; 1821, Bellanger ; 1831, Cornillot ; 1835, baron Frappart ; 1841, Béguin ; 1847, Fleuriau ; 1851, Bruneau ; 1851, Beul ; 1851, Brillié.

Adjoints. — 1801, Bellanger ; 1808, Lassay ; 1815, Demazy ; 1817, Bourgneuf ; 1822, Fleuriau ; 1846, Pottier ; 1847, Lemoine ; 1851, Carré ; 1851, Landrieux.

Desservants. — 17..., Portier ; 1765, Yvon ; 1792, Lemoire (desservant constitutionnel) ; an IV, Coulon ; 1804, Husard (desservant de Saint-Pavin et de Saint-Georges du Plain) ; 1815, Grandin ; 1817, Huzard ; 1822, Yvon ; 1863, Louvel ; 1880, Riault.

Pièces justificatives et notes historiques.

Littere ad opus servicii, super quadam domo in vico Sancti Vincentii. Die 26 maii 1262.

Universis presentes litteras inspecturis, Officialis Cenomanensis, Salutem in Domino. Noveritis, quod, in nostra presentia constituti, Michael, dictus Sarracenus, et Aalesia, ejus uxor, recognoverunt in jure, quod ipsi acceperant a viris venerabilibus decano et capitulo Cenomanensi, sibi et heredibus suis hereditarie et in perpetuum, possidendam, quamdam domum, cum fundo et pertinentiis illius domus, que ipsi decanus et capitulum habebant in vico Sancti Vincentii Ceno-

manensis, in feodo ipsorum, in parrochia beate Marie de Sancto Vincentio Cenomanensi, juxta domum que fuit defuncte Aalicie, dicte Calve, et est contigua illa domus tradita domui que fuit Petri de Roorta clerici, et defuncti Johannis de Roorta clerici, ut dicebatur. Recognoverunt eciam, quod ipsi acceperant dictam domum, cum fundo et pertinenciis illius, ut dictum est, pro undecim solidis Cenomanensibus annui et perpetui reddibus, et ad quatuor denarios Cenomanenses annui census, qui consueverunt reddi dictis decano et capitulo, ratione illarum rerum : quem redditum dicti Michael et ejus uxor, et eorum heredes, tenentur reddere dictis decano et capitulo, videlicet, medietatem ad Pascha Domini, et aliam medietatem ad Nativitatem Domini, annuatim ; et dictos census tenentur reddere dictis decano et capitulo, annuatim, ad terminum, ad quem reddi consueverunt. Ad quem redditum reddendum, de cetero, eisdem decano et capitulo, ad dictos terminos, ut dictum est, obligaverunt dicti Michael et ejus uxor dictis decano et capitulo, se, et heredes suos, et dictam domum, cum pertinenciis, et cum melioratione, que fiet, de cetero, in dicta domo et pertinenciis ejusdem, et eciam specialiter et expresse dimidium arpentum vinee, quod dicti Michael et ejus uxor habebant in parrochia Sancti Paduini de Campis, in feodo abbatisse et conventus de Prato Cenomanensi, apud Rogemonz, ut dicebant, quoad ~~v~~alorem redditus supradicti. Et nos omnia predicta, ad petitionem dictorum Michaelis et ejus uxoris, adjudicamus sentencialiter tenenda, et ea sigillo curie Cenomanensis fecimus sigillari. Datum, die Veneris ante Penthecosten, anno Domini. M^o. CC^o sexagesimo secundo. (*Chartarium insignis ecclesie Cenomanensis.*)

Littere super tradicionem, facta super vineis de pressorio de Baugeio. Die 19 oct. 1275.

Universis, etc., Officialis Cenomanensis, etc. Noveritis, quod, in nostra presentia constitutus, Richardus Letelier, cle-

ricus de parrochia Sancti Paduini de Campis (1), recognovit se accepisse, sibi et suis heredibus, in perpetuam amphi-teosim, a venerabilibus viris decano et capitulo Cenomanensi, quasdam vineas, continentes circa unum arpentum et dimidium, vel circa, cum quodam pressorio et sex cupis, ad dictas vineas pertinentibus, que predicta sunt in tertro de Bauge, in feodo domini de Aceio le Ribole, et fuerunt defuncti Guillelmi de Beaugenceio, quondam canonici Cenomanensis, ut dicebant, pro viginti quinque solidis Cenomanensibus, de annua et perpetua pensione, solvendis, ab ipso Richardo et ejus heredibus, dictis decano et capitulo, ad opus panis ecclesie Cenomanensis, post mortem Johannis de Beaugenceio, clerici, et dicto clerico, quamdiu ipse vixerit, ad festum Omnium Sanctorum, de cetero, annuatim. Recognovit etiam idem Richardus, quod, per conventionem habitam inter ipsum, et dictos decanum et capitulum, ipse Richardus et ejus heredes tenentur dictas res ponere et tenere in perpetuum in bono statu et competenti, et de dictis vineis et pressorio reddere census, et decimam, et omnes alias redvancias, debitas de predictis. Ad que faciendum, et ad reddendum dictam pensionem, prout superius est expressum, idem Richardus obligavit, se, et heredes suos, et omnia bona sua, mobilia et immobilia, presentia et futura. Et de predictis tenendis se astrinxit, fide prestita corporali. Nos vero predicta, ad petitionem dicti Richardi, sententialiter adjudicamus tenenda, et ea sigillo curie Cenomanensis fecimus roborari. Actum, die Jovis post festum sancti Luce, anno Domini M^o CC^o septuagesimo tercio. (*Id.*)

Littere ad opus panis. Die 27 april. 1282.

Universis presentes litteras inspecturis, Officialis curie decanatus Cenomanensis, vacantis, Salutem in Domino. Noveritis,

(1) Dans une bulle du pape Celestin III (1191) confirmant les biens qui avaient été donnés pour la fondation et la dotation de l'abbaye d'Étival, on trouve : « à Pannetières, 3 sous de cens de *Sancto Padvino* et les cens de la Tannerie. » (*Arch. de la préfecture.*)

quod, in nostra presentia constituti, Guillelmus de Fraxino et Matheus Bordon de Roillon recognoverunt in jure, quod ipsi acceperant a venerabilibus viris et discretis capitulo Cenomanensi. quoddam herbergamentum, cum terris et aliis pertinentiis dicti herbergamenti, que omnia erant dicti capituli, prout defunctus Petrus Kaertinus predicta tenebat. que res site sunt inter villum de Roillon et nemora de Panecieres. in feodo dicti capituli, ut dicitur, perpetuo et hereditarie possidenda, pro sexdecim solidis Cenomanensibus annui et perpetui redditus, quem redditum dicti Guillelmus et Matheus graaverunt et promiserunt in jure coram nobis se reddituros dicto capitulo seu ejus allocato, in festo beati Andree, apostoli, annuatim, et eciam alias redibiciones inde debitas. tam dicto capitulo quam aliis dominis feodalibus dictarum rerum, tempore debito, secundum usum et consuetudinem patrie. Et ad premissa omnia singula tenenda et firmiter observanda, obligaverunt dicti Guillelmus et Matheus dicto capitulo, se, et heredes suos, et omnia bona sua, mobilia et immobilia, presentia et futura, et specialiter dictas res, quantum ad hoc. Et de hiis tenendis, astrinxerunt se dicti Guillelmus et Matheus, fide in manu nostra prestita corporali. Et nos predicta, de voluntate ipsorum Guillelmi et Mathei, adjudicavimus tenenda, et ea sigillo nostre curie fecimus sigillari. Datum, die Lune post Cantate, anno Domini M° CC° octogesimo secundo. (*Id.*)

On lit dans un manuscrit intitulé : *Répertoire topographique et historique du Maine*, de Pierre-François Davelu, lazariste, supérieur du séminaire de la Mission du Mans, de 1766 à 1774 :

« La cure de la paroisse de Saint-Pavin des Champ_s dépend de l'abbaye d'Évron, elle vaut 1.200 livres. L'église est assez pauvre et petite, le cimetière contigu, le presbytère aussi, qui est assez joli et très logeable avec un magnifique jardin du côté de la ville.

« L'église a précédé un monastère bâti par saint Dom-

nole. Il y avait vingt-quatre moines, sous la conduite de saint Pavin qu'il tira du monastère de Saint-Vincent dont il était abbé.

« L'église était dédiée à saint Julien et à saint Laurent, c'est maintenant un prieuré.

« Le bourg est peu considérable. Les maisons de la paroisse sont répandues de côté et d'autre jusque dans les environs de Saint-Germain, de Saint-Jean et du Pré.

« Les dehors de la paroisse s'étendent jusque sur Trangé, les bois de Pannetières qui dépendent de l'abbaye (du Pré) sont de la paroisse, au bout de ces bois est une maison de l'abbaye avec une chapelle tout en ruine. M^{me} l'abbesse y a un fief.

« L'église a été réparée et embellie en 1789, par M. Yvon, curé. En détruisant le mur du cul-de-lampe du sanctuaire on y a trouvé un tombeau de pierre composée, où l'on prétend que saint Pavin a été déposé. »

On lit dans une note manuscrite de 1754 (*Cabinet de M. l'abbé Esnault*) :

« Le monastère de Saint-Pavin n'est plus aujourd'hui qu'un prieuré, sans communauté, dépendant de l'abbaye d'Évron, auquel est attachée la seigneurie de paroisse. Il y a quelques vignobles, la terre y produit des foins, chanvres et froment.

« On croit que le tombeau de saint Pavin subsiste encore dans cette église, sous le grand autel. »

Note historique.

« Vers la fin du vi^e siècle, saint Domnole, neuvième évêque du Mans, fit bâtir, sur un terrain qui s'étendait depuis la rivière de la Sarthe jusqu'au tertre de Baugé, un monastère dont il confia la direction à saint Pavin, qui était alors prieur de Saint-Vincent. Il y eut d'abord dans ce monastère douze moines, et plus tard vingt-quatre. Ils y ouvrirent dans ces temps une école qui fut fréquentée par un grand nombre d'élèves.

Le même évêque fit bâtir auprès de ce couvent une maison pour recevoir les étrangers qui visitaient les tombeaux des saints ou qui venaient prier dans nos basiliques. On croit que ces deux établissements ont été ruinés par les Normands quand ils ravagèrent la province du Maine, vers l'année 886.

« Dans la suite le monastère devint un prieuré dépendant de l'abbaye d'Evron ou son oncle, l'église paroissiale de Saint-Pavin. L'abbé d'Evron présentait à la cure et au curé, il est vraisemblable que l'église d'aujourd'hui dont la construction remonte au XII^e siècle, si on la juge par ses caractères extérieurs et ses petites pierres qui se rapprochent de parements romains composés de pierres échantillonnées en rangs de Jacques, a remplacé l'église du monastère qui se trouvait tout près au sud, d'après l'indication de quelques vestiges de fondations qu'on voit encore aujourd'hui. » (*Manuscrit de l'abbé de Saint-Pavin.*)

Relation du Sepulchre, de Saint-Lazare et de Coulaines.
— Procès-verbal dressé en 1650 par le sieur Levayer de la Curie, lieutenant général du présidial du Mans, relativement au grand nombre de pauvres malades gisant sur les halles et dans les rues du Mans.

« Le premier jour de juin mil six cent cinquante, par devant Jacques Levayer, escuyer, sieur de la Curie, conseiller, Roy, lieutenant général en la sénéchaussée du Mayne, conservateur des privilèges de la ville du Mans, estant au Palais royal dudit lieu pour le deubs de notre charge, sont parus les sieurs eschevins de ladite ville, lesquels nous remonstré que, depuis le commencement de l'hiver dernier, il se serait retiré en ladite ville et forsbourg, grand nombre de pauvres de ladite province et autres voisines, la part desquels seraient restés malades, dont le grand tout-Dieu aurait esté remply, en sorte que les restans et qui de jour à autre demeurés aussi malades se retirent

sous les halles, le portail de l'église Saint-Julien, étaulx du marché et ès rues, où beaucoup sont décédés, à quoi il serait nécessaire pourvoir, tant pour le soulagement desdits pauvres que pour tâcher d'empêcher l'augmentation du mal qui a couru, soupçonné contagieux, duquel grand nombre d'habitans sont décédés, et plusieurs détenus malades. Jouxte que lundi prochain, et à la quinzaine suivante, il doit se tenir foires en la place desdites halles, requérant pour le bien desdits pauvres et du public, qu'il nous plaise transporter avec eux ès dites places et rues, pour voir le nombre desdits pauvres invalides et hôpitaux du Sépulcre, Saint-Lazare et de Coulaines situés ès forbourg; afin de connaitre si, ou non, l'on y peut mettre lesdits pauvres invalides pour y être assistés et norrys. A quoi obtempérant, sommes avec lesdits échevins transportés sous le portail de l'église Saint-Julien, où avons vu douze pauvres malades couchés sur la paille, aucuns d'iceulx comme agonisans; un décédé et ensevely sur la place au lait, proche ledit portail. Dudit lieu sous les halles, où avons pareillement vu un grand nombre de pauvres aussi malades et aucuns agonisans. En plusieurs lieux et endroits des rues de ladite ville et forbourg, y avons pareillement vu quantité de pauvres malades et couchés, les uns sur la terre et sans paille ni autres choses, et les autres sur de la paille ou foing, et avons esté informés par plusieurs prêtres et autres personnes, que depuis quatre à cinq mois il est décédé plus de trois à quatre cens pauvres en ladite ville et forbourg.

Et nous estant transportés audit hôpital du Sépulcre, situé au forbourg, s'est présenté Guillemme Pichonneau, veuve Anthoine Leroy, de naguères décédé ainsi qu'elle a dit, de laquelle pris le serment et enquis, a dit sur la sommation desdits sieurs eschevins que son deffunt mary, et elle depuis son décès, ont tousjours esté demourans audict hôpital en qualité de gardes et concierges, sans que les sieurs administrateurs y aient faict résidence; qu'il ny a aucuns meubles,

linges, ny aultres choses dépendant dudict hospital, sinon six grands boys de litz, qu'elle nous a fait voir en une chaimbre ; que les administrateurs n'ont mis ni faict mettre aucun boys ni provisions, soit bled, pain ou aultres, pour donner aux pauvres et non accoutumé de faire aucunes aumosnes ; mais seulement de la paille pour mettre sous les pauvres passants qui s'y veulent loger ; et que pour garder ledict hospital et recepvoir les pauvres passants, son deffunt mari et elle ont joui du logis principal dudict hospital, d'un enclos de jardin et d'un petit pré en proximité, dont son dict mary a ce davant faict un traicté par escript avec le deffunt sieur Daron, administrateur, qui est de présent entre les mains des enfants du premier lit de son dict deffunt mari. Et ayant visité les bâtimens et lieux esquels ladicte veufve Leroy a dict que l'on retire les pauvres, avons veu en la présente cour deux chambres basses, l'une à cheminée. En l'une sont les susdicts boys de lyt, en chascun desquels icelle veufve a dict sy pouvoir coucher huit pauvres en temps d'hyver et six en temps d'esté. En outre lesdits charlets, il y a encore beaucoup d'espaces vuides, esquels en cas de nécessité, des pauvres pourraient gister, mettant de la paille sous eux. Et en l'autre chambre ny a aucune chose que de vieille paille rompue et toute brisée, de mesme que lesdicts boys de lit ; au-dessus desquelles chambres sont des greniers ; où il y a environ deux charretées de paille au plus. Ont lesdicts sieurs eschevins dict que, depuys quelque temps, l'on a retranché les chambres haultes qui estoyent où sont à présent lesdicts greniers et baissé jouxte greniers qui estoyent au-dessus des dietes chambres haultes. De l'autre costé de ladicte cour avons veu la chapelle dudict hospital, et à costé comme une chambre ou celier dans l'un des coings duquel il y a des fagots et le surplus vuide ; où lesdicts sieurs eschevins ont dict qu'il y avoit d'avant un pressouer, dont ladicte veuve Leroy est demeurée d'accord, et qu'il fut faict enlever par lediot deffunt sieur Daron, après l'avoir vendu. Et au-dessus est

le principal logis dudict hospital. En la seconde cour avons aussi veu une escurye. Et après avoir considéré lesdictes chambres, celier et escurye, et y celles faict voir par personnes présentes, a esté estimé qu'il pourrait gister es dictes deux chambres soixante-dix pauvres valides, dans ledict celier quarante, dans ladicte escurye trente, et es greniers de dessus lesdictes chambres vidées comme ils sont à présent, fors ladicte charretée de paille, quarante ; et en tous lesdicts lieux et autres endroits dudict hospital ne s'est trouvé aucuns pauvres, fors une femme invalide estant couchée sur la terre sur de la paille sous un ballé proche de la porte de la chapelle. A ladicte veufve Leroy dict que tous les soirs il se retire quelques pauvres, lesquels sont à présent par les rues à mandier leur vie ; mesme qu'il en est mort dans ledict hospital huit ou dix, depuis quatre à cinq mois ; a aussi dict que ledict sieur administrateur est demeurant au Chasteau-du-Loyr, avec le sieur lieutenant général dudict lieu, son père.

Dudict lieu nous nous sommes transportés audict hospital de Saint-Lazare, au fosbourg Saint-Jean, où avons trouvé Marge... veufve Jean Freslon, Guillemme Lefranc, veufve Mathurin., et deux aultres femmes qui ont dict estre demeurantes es logis proche la chapelle par l'ordre du sieur Leconte, administrateur ; lesquels logis sont composés de quatre chambres et greniers dessus et au bout une grange et estable vuides, et plus loin un jardin entre eux, le logis du bordage proche ledict hospital, tenu à ferme par Claude Lassay avec un autre bordage appelé l'Aistre-au-Pré dépendant aussi dudict hospital, esloigné de plus demye lieux où ledict Lassay faict sa demeure ; lesquelles femmes ayant enquis, elles ont déclaré avoir la clef de la chapelle, dont a esté faict ouverture, et y estant entrés, avons veu au bas d'icelle une grande espace retranchée et séparée de charpente et terrasse, dans le hault ou apparemment et au dire desdictes femmes l'on mettait autrefois les pauvres et dans

laquelle espace l'on entre par une porte qui s'ouvre du costé du jardin, proche les susdits logis et pouvant gister dans icelle quante pauvres ; dans lesdictes quatre chambres estant vuides de meubles cinquante et plus, et dans ladicte grange et estable soixante-dix et plus. N'avons veu aucunes pailles et nous a esté dict par lesdictes femmes et quelques voisins que l'on ne retire et n'ont veu retirer audict hospital aucuns pauvres ny faire aumosne aux passants ny aultres.

Dont, et de ce que dessus avons dressé le présent procès-verbal en assistance de M. Pierre Plaisance, greffier de l'Hostel de Ville, lesdiets jour et an. Signés : LEVAYER, LEFEBVRE et GODEAU... P. PLAISANCE.

Extrait des registres de l'Hostel de ville du Mans.

Du quatriesme jour de juin mil six cent cinquante.

Le Conseil assemblé,

Sur la remontrance des sieurs eschevins que le nombre des pauvres estrangers et vagabonds augmente journellement en cette ville et forsbourgs, la plupart desquels sont invalides et gisant sous les halles de cette ville, sous les portails des églises et le long des rues sans pouvoir marcher ny mandier leur vye, mesmes qu'il en est décédé plus de cinq à six cents et estre nécessaire pour le bien public retirer lesdits pauvres malades en quelques lieux tant affin de donner quelque soulagement auxdicts pauvres que pour prévenir et empescher que le mal qui a couru dont plusieurs habitans sont décédés saugmente et se trouve en vraye peste, joinct que lundy prochain et à la quinzaine il doit y avoir foire en la place des Halles.

Que mardi dernier Monsieur le lieutenant général se transporta à leur réquisition ès rues et places publiques pour veoir le nombre desdicts pauvres malades ; et ès hopitaux du Sépulcre et de Saint-Lazare pour cognoistre les lieux qui y sont où l'on peut retirer lesdits pauvres dont fut dressé procès-verbal.

Lecture faicte de l'arrest du Grand-Conseil du vingt-huict

septembre mil six cent... portant règlement de ce qui doit estre fait et par l'administration dudict hospital et autre arrest du grand Conseil du vingt-sept may dernier obtenu par lesdits sieurs eschevins. Le tout mis en délibération.

A esté advisé que lesdicts sieurs eschevins poursuivront l'exécution dudit arrest par eux obtenu contre les administrateurs desdits hospitaux du Sépulcre, de Saint-Lazare et de Coulaines et cependant attendu la nécessité présente que lesdicts pauvres malades seront transportés dès ce jour es dicts hospitaux, où ils seront soignez et assistez par l'ordre du sieur du Chastres, archidiacre présent. Et affin de faire subsister lesdicts pauvres, les fermiers du temporel desdicts hospitaux seront contraints par exécution de vente de leurs meubles en vertu de l'ordonnance qui sera obtenue de Monsieur le lieutenant général ce qui lui appart... a esté requise au paiement de ce qui pourront debvoir de fermes escheues en argent ou quittances valables nonobstant toutes les oppositions et appellations et sans préjudice d'icelles pour les deniers estre employés à la nourriture desdicts pauvres.

Comme aussi de ce jour de relevée il sera fait par lesdicts sieurs eschevins en présence de Monsieur le lieutenant général, procureur du Roy, de Monthéard, et Marest, président, Damigny, conseiller, Loys, avocat, et les procureurs et députez des paroisses du département de la somme de mille livres, faisant les deux tiers de quinze cens livres ci-devant ordonnez estre levez sur les ecclésiastiques et laïques, pour estre employés à la nourriture et assistance desdicts pauvres invalides et les roulles des taillables faits par lesdicts procureurs et députez des paroisses et celui des nobles exempts et privilégiés par lesdicts sieurs eschevins et notamment cy-dessus, pour les taxes devant estre payez sans delays mesmes procureurs des syndicqs et fabriciens des paroisses, et les reffusants contraincts en vertu de l'ordonnance de Monsieur le lieutenant général qui sera obtenue, nonobstant oppositions et appellations quelconques et sans préjudice d'icelles ;

desquelles taxes seront néanmoins distraicts les pauvres artizants et autres habitants qui ne sont estimez debvoir contribuer à faire les aumosnes. Seront les pailles qui ont servi auxdicts pauvres bruslées dès ce jour et les lieux ou lesdicts pauvres auront esté malades nettoyez.

Le registre resté en la Maison de Ville. Signé : P. PLAISANCE.

Présentation à un bénéfice faite en conséquence de la procuration du présentateur est bonne quoique sous signature non certifiée des témoins. — 12, 26 et 27 juin 1765.

Entre le sieur Yvon, prestre pourveu de la cure de Saint-Pavin des Champs et en ayant pris possession, demandeur en complainte, plaidant de Launay ;

Et le sieur Rousset, prestre, pourveu de la mesme cure et en ayant pareillement pris possession, défendeur en complainte et aussy demandeur, plaidant Trotté de la Roche.

Le fait est que le sieur de Simiane, abbé d'Évron et ancien Evêque de Saint-Paul-Trois-Chasteaux, donne au mois de novembre 1763, au sieur de Launay, prestre curé de Saint-Pavace, procuration sous seing non certifiée de témoins par laquelle il luy donne pouvoir de, pour luy et en son nom et qualité d'abbé d'Évron, présenter au premier bénéfice vacant dont la présentation dépend de ladite abbaye. Cette procuration est insinuée en novembre ou décembre 1763. Le sieur Portier décédé en février 1765, curé de Saint-Pavin des Champs, dont la présentation appartient au sieur abbé d'Évron. Le jour mesme de décès, le sieur de Launay, comme fondé de procuration, présente le bénéfice vacant au sieur Yvon, lequel, en conséquence de cette procuration, obtient de M. l'Evêque du Mans, l'institution canonique le lendemain, et prend possession canonique réelle et personnelle.

Le sieur Rousset obtient de M. l'abbé d'Évron, quatre jours après le décès du sieur Portier, des provisions de la mesme cure par acte sous signature privée, et le 14 mars 1765, obtient de nouvelles provisions du mesme bé-

néfice, de la part dudit sieur abbé, par acte devant notaire apostolique, prend, en conséquence, possession de la cure de Saint-Pavin. Opposition à cette prise de possession de la part du sieur Yvon, et assignation. Les moyens du sieur Yvon étaient qu'il était canoniquement pourvu par le fondé de procuration et canoniquement institué par l'ordinaire; qu'il est permis aux évêques et aux abbés et autres présentateurs de créer des vicaires généraux à l'effet de présenter aux bénéfices vacants; que ces présentateurs peuvent, par leurs lettres de grands vicaires, limiter les pouvoirs qu'ils donnent, à tel temps ou à tels ou tels bénéfices; que le sieur abbé d'Évron ayant donné pouvoir au sieur de Launay de présenter au premier bénéfice vacant n'a fait que user de son droit, que la procuration ayant été insinuée avant la vacance du bénéfice, a reçu, par l'insinuation, toutes les formalités requises par les ordonnances; que cette procuration n'est pas sujette à *surrannation* (*sic*), et que, quoique sous seing privé et non certifiée de témoins, elle est régulière, n'y ayant aucune loi, aucune ordonnance qui ait prononcé la peine de nullité contre de pareilles procurations; que, quoi que il soit porté par l'édit de 1695, que les notaires apostoliques passeront ces sortes de procuration, la loi n'a fait qu'indiquer que les notaires apostoliques étaient capables de passer ces sortes d'actes sans prononcer la nullité contre ceux qui seroient sous seing.

Que le bénéfice en question ayant été rempli par la présentation faite au sieur Yvon et sa prise de possession, le droit de l'abbé d'Évron était rempli et le bénéfice pourvu d'un titulaire avant la nouvelle présentation faite au sieur Rousset, quatre jours après la prise de possession du sieur Yvon; qu'il n'est pas libre au patron ecclésiastique de varier, que cette faculté n'est accordée qu'au patron laïque.

Et le sieur Yvon convient que si l'abbé d'Évron et son procureur ou grand vicaire avaient présenté le mesme jour, ce seroit le cas où la présentation de l'abbé effacerait celle de

son procureur, en supposant encore qu'on ne pourrait reconnaître qui des deux avait présenté le premier ; mais que, dans le fait, la présentation faite au sieur Rousset était postérieure à la prise de possession du sieur Yvon, de quatre jours, par conséquent le sieur Rousset n'avait aucun droit à la chose et n'était pas même partie capable pour objecter au sieur Yvon des défauts de formalité en la présentation donnée au sieur Delaunay, parce que, pour pouvoir objecter une nullité dans un acte, il faut avoir été partie en l'acte, or le sieur Rousset n'avait aucun droit à la cure en litige ni lors de la passation de l'acte ni lors de la prise de possession du sieur Yvon ; qu'il en pourrait estre autrement si le sieur Rousset était un gradué ou un indultaire, parce que alors la procuration n'aurait aucun droit au droit des gradués ou de l'indultain, qui sont présentés à titre singulier ; mais que admettant le sieur Rousset, à critiquer la procuration du sieur de Launay, ce serait mettre M. l'abbé d'Évron en contradiction avec luy même et lui faire critiquer son propre ouvrage.

Que le sieur Yvon est vicaire, depuis vingt ans, d'une des plus grandes paroisses du diocèse sans aucun bénéfice, que le sieur Rousset, au contraire, est pourvu, depuis plusieurs années, de la cure de Saint-Georges du Bois, et qu'à tous égards il était fondé en titre à demander la pleine maintenue ou du moins la recréance, a fondé ses moyens sur les autorités de d'Héricourt, du Peiray, du Moulin, Lacombe, etc.

Trotté, pour le sieur Rousset, a dit que tout le mérite de la cause consiste à savoir si la procuration donnée par l'abbé d'Évron au sieur de Launay pour présenter au premier bénéfice venant était régulière, quoique surannée et non certifiée de deux témoins. Pour prouver cette obligation de faire certifier par les évêques et abbés les procurations qu'ils donnent par des témoins, il a cité les mémoires du clergé et les autorités qui y sont rapportées.

Après une plaidoirie de trois audiences, le sieur Yvon a été maintenu et gardé en la possession de ladite cure de Saint-

Pavin avec défense au sieur Roussel de l'y troubler, lequel a été condamné aux dépens. Le jugement est rendu le 27 juin 1765. — Il y a eu appel au parlement et, par arrêt du 14 janvier 1767, la sentence a été confirmée. Cet arrêt est rendu sur délibéré. (*Cabinet de M. l'abbé Esnault.*)

Dans son *Essai sur les sépultures du Mans et des environs*, M. Etoc-Demazy constate que l'abbé Yvon, curé de Saint-Pavin, « lui a fait voir des fragments considérables d'un cercueil en pierre coquillière que l'on a toujours regardés comme appartenant à celui de saint Pavin, mort dans le sixième siècle. »

Le cimetière se trouve entre l'église et la rue. Il est clos, écrit M. Etoc-Demazy, par une haie et des pierres debout. On y remarque des croix et deux tombes : la première de celle-ci est pour Madame Virginie-Marie Courtin, épouse de M. Ligneul, décédée le 12 avril 1833 ; la seconde pour René-Joseph Robert, élève de rhétorique au collège du Mans, décédé le 19 décembre 1833, âgé de 18 ans.

Note relative à l'église de Saint-Pavin des Champs.

Le 4 thermidor an IV, l'église de Saint-Pavin des Champs, fut adjugée aux enchères des biens nationaux aux sieurs Michel Morin, serger, et Louis Martin, tisserand.

Le 26 brumaire an IX, elle fut rachetée aux précédents par M. Jean-Baptiste Fay-Brisardière, ancien procureur au siège présidial du Mans, membre du conseil municipal du Mans.

Par acte sous seing privé en date du 8 janvier 1817, M. Fay-Brisardière fit abandon de cette église aux habitants de Saint-Pavin des Champs, pour servir au culte catholique.

Cette donation fut confirmée par un acte authentique du 18 mai 1819, passé devant M^e René-Bernard Fouret, notaire au Mans. M. Fay se réservait dans cet acte la jouissance gratuite de deux bancs, l'un pour lui et sa famille, l'autre

pour les fermiers des terres qu'il possédait dans la commune de Saint-Pavin des Champs.

Une ordonnance royale du 28 octobre 1820 autorisa l'acceptation de cette donation.

La jouissance de ces bancs a appartenu après M. Fay à sa fille unique qui fut l'épouse de M. F.-H. Rigault de Beauvais, banquier au Mans, puis à M. Henri Rigault de Beauvais et à M^{me} V^e Trotté de la Roche ; elle appartient aujourd'hui à M. Gustave Triger, directeur des postes et télégraphes du département de la Sarthe, et à M^{me} Gustave Triger. (ROBERT TRIGER.)

ORCHIDÉES DE LA SARTHE

EXAMEN DES ESPÈCES QU'IL CONVIENT D'ADMETTRE DANS NOTRE FLORE

Par M. GENTIL, membre titulaire.

Je me suis proposé de passer successivement en revue les principales familles de nos plantes indigènes. Dans le modeste travail que je présente aujourd'hui, je me trouverai, sur plusieurs points, en désaccord avec de savants botanistes, vivants ou défunts. Je voudrais ne froisser aucune susceptibilité. Mais, pour que la lumière se fasse, il faut ouvrir largement la discussion; il faut que chacun soit mis à même d'exposer ses doutes, en demeure de fournir ses preuves. Pour moi, je déclare que j'accepte d'avance toute contradiction, avec preuves à l'appui, prêt à me rendre à l'évidence, si je me suis trompé.

La *Nouvelle Flore française* de MM. Gillet et Magné, 4^e édition, 1879, indique quarante-quatre espèces ou variétés pour le genre *Orchis*.

Dix d'entre elles sont nettement étrangères à notre département. Ce sont :

Orchis acuminata Desf. — Midi de la France.

- O. albida* Scop. — Hautes montagnes (1).
- O. globosa* Linn. — Alpes, Pyrénées, Jura, Vosges.
- O. pallens* Linn. — Dauphiné.
- O. papilionacea* Linn. — Toulouse, Lyon.
- O. Morio-papilionacea* Timb. — Midi.
- O. picta* Lois. — Midi.
- O. provincialis* Balb. — Midi.
- O. saccata* Ten. — Hyères.
- O. tridentata* Scop. — Midi.

Il convient, à mon avis, d'éliminer les hybrides suivants, au nombre de cinq, plus ou moins observés dans notre pays, qu'il me parait difficile d'élever au rang d'espèces légitimes :

- O. Morio-laxiflora* Reut.
- O. purpureo-militaris* G. G.
- O. Simio-militaris* G. G.
- O. Simio-purpurea* Weddel.
- O. subsimio-militaris* Timb.

Par ailleurs, huit variétés ne doivent pas non plus entrer en ligne de compte :

- O. angustata* G. G. se rapportant à *O. purpurea* Huds.
- O. immaculata* G. M. — —
- O. multifida* Breb. — —
- O. trilabella* G. M. — —
- O. angustifolia* Rechb., se rapportant à *O. incarnata* Linn.
- O. Jacquini* God., forme de l'hybride *O. purpureo-militaris* G. G.
- O. media* G. M. se rapportant à *O. maculata* Linn.
- O. trilobata* G. M. — —

Enfin, trois formes, considérées comme espèces par divers botanistes, doivent également rentrer dans la catégorie des variétés :

- O. fragans* Poll. — voisin de *O. coriophora* Linn.

(1) Brébisson, *Flora de Normandie*, 2^e édition, 1879, indique cette espèce au Perron, près d'Alençon. Elle n'a jamais été signalée dans la Sarthe.

O. fusca Jacq. — variétés de *O. purpurea* Huds.

O. hybrida Rchb. — voisin de *O. simia* Lam. (1).

Restent donc en tout dix-huit espèces, dont douze appartiennent sans aucune incertitude à notre flore; savoir :

- O. bifolia* Linn.
- O. conopsea* Linn.
- O. coriophora* Linn.
- O. laxiflora* Linn.
- O. maculata* Linn.
- O. mascula* Linn.
- O. Morio* Linn.
- O. montana* Schm.
- O. purpurea* Huds.
- O. simia* Lam.
- O. ustulata* Linn.
- O. viridis* Crantz.

Différents botanistes ont signalé les six espèces suivantes :

- O. latifolia* Linn.
- O. incarnata* Linn.
- O. militaris* Linn.
- O. odoratissima* Linn.
- O. palustris* Jacq.
- O. sambucina* Linn.

Que faut-il en penser? Doit-on les admettre comme appartenant à notre flore? C'est ce que je me propose d'examiner.

Avant d'exposer mes doutes à leur sujet, je crois à propos d'indiquer les documents qu'il m'a été permis de

(1) Brébisson (*Flore de Normandie*) indique *O. olida* Bréb. — Je possède un échantillon, recueilli près de l'Épau, qui semble répondre à sa description. Un autre s'y rapportant également, a été trouvé par M. Bouillier, le 31 mai 1883, aux Hunaudières, parmi les *O. coriophora* et *Morio*. Dans le fait, cette forme ne paraît être qu'un hybride de ces deux espèces.

consulter, en dehors de mes observations personnelles ; d'autant que j'aurai souvent à y renvoyer dans le cours de la discussion.

MAULNY. — Plantes observées aux environs de la ville du Mans ; 1786.

MAULNY. — Liste des plantes observées aux environs du Mans. (*Annuaire du département de la Sarthe*, pour l'an IX).

CAUVIN. — Essai sur la statistique du département de la Sarthe ; 1834. — A l'article : Botanique.

DESPORTES. — Flore de la Sarthe et de la Mayenne ; 1838.

DIARD. — Catalogue raisonné des plantes de Saint-Calais et de ses environs ; 1852.

DIARD. — Plantes nouvelles pour la Flore de la Sarthe. — (*Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts*, tome VIII.)

ED. GUÉRANGER. — Indication de quelques plantes nouvelles pour la flore de la Sarthe. — (*Bulletin id.*, tome VIII.)

ED. GUÉRANGER. — Enumération de quelques plantes observées dans l'arrondissement de la Flèche. — (*Bulletin id.*, tome XVII.)

MANCEAU. — Première note sur les plantes phanérogames du Maine. — (*Bulletin id.*, tome XVI).

LOUIS CRIÉ. — Flore comparée des terrains jurassiques de la Champagne du Maine et des terrains siluriens de la Charnie ; 1872.

LOUIS CRIÉ. — Notes sur les Orchidées des cantons de Conlie et de Sillé-le-Guillaume. — (*Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts*, tome XIX).

• AUGUSTE CRIÉ. — Flore comparée des terrains siliceux et calcaires de Sillé-le-Guillaume et de Conlie — (*Bulletin id.*, tome XXVI).

LEGUÉ. — Note pour servir à la revision de la flore du Maine. — (*Bulletin id.* tome XXVIII).

On me permettra d'y joindre :

GENTIL. — Contributions à l'histoire naturelle de la Sarthe.
— (*Bulletin id.*, tome XXV, XXVI, XXVII, XXVIII et XXIX.)

Je ne crois pas qu'il ait été publié rien autre chose relativement à la flore de la Sarthe, où il soit question des Orchidées (1).

Je dois ajouter que plusieurs de nos collègues, particulièrement MM. Bône et Legué, ont bien voulu m'adresser diverses communications, pour lesquelles je les prie d'agréer mes remerciements.

J'arrive à la discussion qui doit faire l'objet principal de ce travail.

Orchis incarnata Linn. et *O. latifolia* Linn. — Maulny (*Plantes des environs du Mans*), et Desportes (*Flore du Maine*) n'indiquent pas la première de ces deux espèces. Manceau (1^{re} note, etc.) dit pourtant qu'elle est plus commune aux environs du Mans que la seconde. M. Louis Crie (*Note sur les orchidées*) indique *O. latifolia* comme étant assez commune aux environs de Sillé-le-Guillaume et de Conlie; par ailleurs (*Flore comparée*), *O. incarnata* se trouve compris dans sa liste des plantes de la Charnie. Enfin Diard (*Pl. de Saint-Calais*) signale les deux et discute assez longuement la question de savoir s'il faut les considérer comme deux espèces distinctes ou seulement comme deux variétés d'une même espèce.

J'avoue que cette question m'a causé beaucoup de tracas.
— J'ai rapporté d'abord à l'*O. latifolia* la forme que nous trouvons communément dans nos environs. Puis, j'ai cru,

(1) Diard (*Pl. de St-Calais*, p. 9) dit avoir sous les yeux le catalogue des plantes de St-Calais, dont Cauvin donna lecture à la *Société d'Agr. Sciences et Arts* du Mans, le 16 mai 1830, ne renfermant d'ailleurs, ajoute-t-il, aucune observation intéressante. J'ignore si ce travail a été publié; on ne le trouve pas dans nos bulletins.

comme Manceau, rencontrer plus fréquemment *O. incarnata*. Je l'ai même signalé (*Bulletin*, tome XXVII), dans la prairie qui se trouve au bas du petit bois de Pourrie, près de l'Epau. — L'année dernière et cette année, j'ai visité plusieurs fois la même localité, j'en ai rencontré dans mes excursions plusieurs autres et j'ai fait porter mon examen sur de nombreux échantillons, comparant entre elles les descriptions et les diagnoses des meilleurs auteurs : Grenier et Godron, Gillet et Magne, Boreau, Brébisson, etc., — sans oublier Diard.

Malgré tout, mon incertitude est la même, ou plutôt plus grande encore.

Je ne veux point dire que les deux espèces établies par Linné ne sont pas de bon aloi. Mais, je crois qu'on attribue généralement le nom de *O. incarnata* Linn. à une variété de son *O. latifolia*. Car, j'ai trouvé fréquemment les intermédiaires entre les deux formes, sans sortir de la même localité.

Je suis persuadé que nous ne possédons pas le véritable *O. incarnata* de Linné, en supposant que ce soit une espèce légitime, et je ne l'admettrai point dans notre flore, tant qu'on ne m'aura pas montré des échantillons très différents de ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici.

Jusqu'à plus ample informé, il convient, à mon avis, d'inscrire parmi nos orchidées indigènes, *O. latifolia* Linn., auquel nous rapporterons la forme désignée par différents botanistes manceaux sous le nom de *O. incarnata*.

Au reste, on se rendra facilement compte de l'incertitude qui se présente relativement à ces deux espèces, en examinant un peu la synonymie et comparant les caractères qui leur sont attribués par divers auteurs.

***O. latifolia* Linn.** aurait pour synonymes ou variétés :

syn. — *O. comosa* Scop. ; in Desp. *Fl. M.*

O. fistulosa Mœnch. ; id.

VAR. — *O. maialis* Reich., in Bor. *fl. c.* 1^{re} éd. et in Bréb. *fl. n.*

O. incarnata Bor., in Bor. *fl. c.* 1^{re} éd. (syn. de *maialis* Reich.)

O. angustifolia Lois., in Bor. *fl. c.* 1^{re} éd.

O. divaricata Reich., in Bor. *fl. c.* 1^{re} éd. (syn. de *angustifolia* Lois.)

O. rosea Spum., in Desp. *fl. m.*

O. alba Desp., in Desp. *fl. m.*

O. maculata Desp., in Desp. *fl. m.*

***O. incarnata* Linn.**, aurait pour synonymes ou variétés :

SYN. — *O. divaricata* Chaub., in G. G. *fl. de France*.

O. divaricata Bor., in G. M. *fl. fr.*

O. divaricata Reich., in Diard *pl. St.-C.* et in Manceau, 1^{re} note, etc.

O. angustifolia Reich., in Diard *pl. St.-C.* (syn. de *divaricata* Reich.)

O. Traunsteineri Saut., in G. M. *fl. fr.*

VAR. — *O. angustifolia* Rchb., in G. G. *fl. de France*, et in Bréb. *fl. n.*

O. Traunsteineri Saut., in G. G. *fl. de France* et in Bréb. *fl. n.* (syn. de *angustifolia* Rchb.)

O. divaricata Bor., in G. G. *fl. de France* (syn. de *angustifolia* Rchb.)

J'en omets ; la liste serait trop longue. On voit que la confusion devient facile, surtout si l'on observe que le même nom se trouve appliqué à l'une ou l'autre espèce, suivant les auteurs.

Il est vrai que plusieurs paraissent vouloir rectifier les indications de Boreau, qui considérait d'abord comme simples variétés de l'*O. latifolia* Linn., les *O. angustifolia* Lois. et *O. divaricata* Rich. — Il semble lui-même avoir

changé d'avis (3^e éd.), car il inscrit sous le n° 2451, et cette fois à titre d'espèce, *O. incarnata* Linn. (1), ajoutant pour synonymes : *O. angustifolia* (Wim. et Grab.) et *O. divaricata* Rich.

Pour moi, j'avoue que je partage la première manière de voir de Boreau ; connaissant bien sa tendance d'esprit habituelle à multiplier les espèces, je n'admettrais pas volontiers qu'il puisse encourir ici le reproche d'excès contraire, et je trouve regrettable qu'il n'ait pas indiqué les raisons qui l'ont fait changer d'avis plus tard.

J'arrive à penser que l'*O. incarnata* des auteurs français n'est qu'une variété de l'*O. latifolia* de Linné, dont nous ne connaissons point le véritable *O. incarnata*, si tant est que ce soit une espèce distincte.

Voyons comment les deux espèces sont différenciées par nos auteurs.

Pour Grenier et Godron (*fl. de France*), l'*O. incarnata* se distingue par ses bractées, toutes plus longues que les fleurs, tandis que les bractées inférieures et moyennes sont seulement plus longues que l'ovaire dans l'*O. latifolia*. — Gillet et Magne (*Fl. française*) ne parlent pas de ce caractère. — Mais, Brébisson (*Fl. de Normandie*) et Diard (*Plantes de St.-Calais*) indiquent justement le contraire ; pour tous deux les bractées sont plus longues que les fleurs dans *O. latifolia* ; pour Diard, elles ne dépassent que rarement les fleurs dans *O. incarnata*. Contradiction complète. — Brébisson d'ailleurs ne dit rien des bractées au sujet de l'*O. incarnata*. Boreau (*Fl. cent.*, 3^e éd.) assure que les bractées inférieures dépassent les fleurs dans les deux espèces.

Pour Grenier et Godron, les fleurs sont d'un pourpre foncé dans *O. latifolia*, couleur chair dans *O. incarnata*. — Ce caractère est admis également par Gillet et Magne.

(1) Boreau (*fl. c.* 3^e éd.) indique trois localités pour la Sarthe : Conflans, St-Cyr de Sargé, Le Mans. Il a été relevé ces indications dans les notes de Diard et de Manceau.

Brébisson diffère peu ; d'après lui, les fleurs sont purpurines ou roses dans la première espèce, d'un rouge clair dans la seconde. Boreau (*Fl. cent.* 3^e éd.), dit que les fleurs du *latifolia* sont d'un rouge plus ou moins vif, et celles de l'*incarnata* d'un rouge clair. Diard ne dit rien de la couleur. Chez le plus grand nombre des Orchis paraissant se rapporter plus particulièrement au type *latifolia*, que j'ai rencontrés par centaines dans nos environs, le rose clair domine et la couleur pourpre ou purpurine appartient de préférence aux individus qui, par ailleurs, sembleraient pouvoir se rapprocher de l'*O. incarnata*.

Pour Grenier et Godron les feuilles d'*O. latifolia* sont d'un vert foncé, le plus souvent maculées de noir, tandis que celles d'*O. incarnata* sont d'un vert clair et jamais maculées. Caractère également admis par Gillet et Magne, ainsi que par Boreau (*Fl. cent.*, 3^e éd.). — Brébisson ne dit pas si les feuilles de l'*O. incarnata* sont ou non tachées, mais il affirme qu'elles le sont rarement dans l'*O. latifolia*. C'était aussi l'avis de Boreau dans sa 1^{re} édition de la *Flore du centre*, il affirmait alors que Linné accordait à son *O. latifolia* des feuilles non tachées ! — Diard n'en parle pas. — Pour ma part je ne les ai vues que rarement tachées. — Comment expliquer l'assertion de Grenier et Godron qui mettent en italiques : feuilles le plus souvent maculées de noir, et semblent attacher à ce caractère une importance capitale ?

Par ailleurs, suivant Grenier et Godron, *O. incarnata* est très voisin de *O. latifolia*, dont il se distingue pourtant par sa tige plus élevée et plus effilée. — Ce caractère, principal pour Grenier et Godron, n'est à mes yeux d'aucune valeur. — Au reste, Gillet et Magne n'en disent rien, non plus que les autres botanistes précités.

Brébisson, Diard et surtout Manceau (1^{re} note, etc.), semblent avoir pris pour caractère distinctif la forme des tubercules, qui chez l'*O. incarnata* sont à deux lobes allongés, terminés par des fibres longues divariquées. — Grenier

et Godron, ainsi que Gillet et Magne ne parlent même pas de ce prétendu caractère important, que j'ai souvent constaté sur des exemplaires se rapportant pour le reste à l'*O. latifolia*.

Enfin, je dois dire que je n'attache aucune importance à la forme des feuilles, plus ou moins atténuées à partir de la base, ou cucullées au sommet; la différence n'étant jamais bien nette.

Pour terminer, j'ajouterai qu'ayant soumis les mêmes échantillons frais à deux botanistes expérimentés, l'un d'eux les a rapportés sans hésitation à l'*O. latifolia* et l'autre à l'*O. incarnata*. — Je suis d'autant plus persuadé que ces deux formes appartiennent à la même espèce, qu'on trouve facilement les intermédiaires.

O. militaris Linn. — Il me parait probable que Desportes a confondu avec cette espèce un hybride des *O. purpurea* et *O. Simia*. La description qu'il donne du *militaris* convient à cet hybride. J'ai commis sans doute la même erreur en désignant sous le nom de *O. militaris* (*Bulletin*, tome XXVII),! un échantillon recueilli par un de mes élèves aux environs du camp romain à Domfront, dans une herborisation que je dirigeais le 2 juin 1879. Depuis, j'ai retrouvé la même plante au même endroit, parmi grand nombre de *purpurea* et de *Simia*. Un examen plus attentif m'a convaincu que j'avais affaire à un hybride de ces deux espèces le *Simio-purpurea Weddel*, et j'ai dû mettre de côté toute hésitation en comparant ma plante à un exemplaire de *O. militaris* authentique provenant de Biarritz, que je dois à l'obligeance de mon collègue M. Cros.

Au reste, Manceau (1^{re} note, etc.) qui ne parle pas du *militaris*, dit avoir trouvé aux Bérourasses, près de Sargé, précisément l'une des localités indiquées par Desportes, *O. hybrida* Bonning, qui serait très probablement, d'après lui, un hybride des *O. purpurea* et *Simia*, ce que confirme la description qu'il en donne. — Il ajoute avoir rencontré cet

hybride à Ecommoy, toujours parmi les *O. purpurea* et *Simia* (1).

En outre, M. Louis Crié (*Note sur les Orchidées*) signale *O. hybrida* (Bonng.) comme ayant été trouvé à Domfront, au camp romain, par Manceau; ce qui vient confirmer ma propre observation (2).

Enfin, j'ai vainement cherché *O. militaris* aux buttes Agaïnard et dans le bois de Marshain, localités indiquées par Desportes. Notre collègue M. Legué, ne l'a pas non plus trouvé aux buttes Agaïnard, où se rencontrent encore quelques *O. purpurea* et *Simia*.

Diard n'a pas constaté la présence de l'espèce qui nous occupe aux environs de Saint-Calais. Il dit même l'avoir inutilement cherché à Sainte-Cérotte, bois de Nompie, où Desportes l'avait signalé, d'après Cauvin.

Ainsi tout me porte à croire qu'il y a eu confusion de la part de Desportes et que l'*Orchis militaris* Linn. n'a pas encore été rencontré réellement dans notre contrée.

Je sais bien qu'en effet Cauvin l'a compris dans la liste qu'il a publiée vers 1834 (*Statistique*, etc.). Mais il n'indique aucune localité, ce qui rend impossible la vérification. Au reste, il se contente d'écrire *O. militaris*, sans nom d'auteur. Or, on sait que *O. militaris* DC. est synonyme de *O. purpurea* Huds. Cette synonymie peut l'avoir induit en erreur.

De son côté Maulny (*Plantes des environs du Mans*), le comprend dans son catalogue et le caractérise comme suit :

(1) Boreau (*fl. cent.* 3^e éd.) dit au sujet de *O. hybrida* Bonng. : Je ne l'ai point observé dans le Nivernais, où les *O. purpurea* et *O. militaris* sont souvent mêlés, et d'un autre côté il est en Maine-et-Loire, où le vrai *militaris* n'a pas été observé. Ce serait donc aux *O. Simia* et *purpurea* qu'il faudrait demander la raison de sa procréation, si l'on veut y reconnaître un produit adultérin.

(2) M. Bône m'a remis, sous le nom de *O. hybrida* (Bonng.) un échantillon, que je conserve en herbier, recueilli, le 13 mai 1878, à Aubigné, bois de Bossé, où il abonde. Il est identique aux échantillons de *Simio-purpurea* Weddel, provenant de Rahay que m'a communiqué M. Legué et à ceux que j'ai rencontrés moi-même à Domfront.

Orchis bulbis indivisis, nectaris labio quinquefido, punctis scabro, cornu obtuso, petalis confluentibus. Mais il omet les *O. purpurea* et *Simia* auxquels cette description peut également convenir. D'ailleurs, il n'indique aucune localité.

Je n'ignore point que M. Louis Crié (*Note sur les Orchidées*) signale dans les cantons de Sillé-le-Guillaume et de Conlie, *O. galeata* Lam., qu'on doit considérer comme synonyme de *O. militaris* Linn. — Espèce très rare, dit-il, trouvée à Saint-Jean-d'Assé, lieux montueux, près le moulin de Champ-Denière. Mais, les quelques mots qu'il ajoute pour le caractériser, ou plutôt pour le distinguer de *O. fusca* Jacq. ne me paraissent pas suffisants pour établir d'une manière certaine qu'il n'a pas fait lui-même confusion, prenant pour le *galeata* l'hybride dont nous parlions tout à l'heure.

Au total, la présence de *O. militaris* Linn. dans la Sarthe ne me paraît pas nettement établie. C'est une plante à rechercher; mais, nous ne pouvons dès à présent l'admettre parmi nos espèces authentiques.

O. odoratissima Linn. — Desportes n'a pas connu cette espèce; Diard et Manceau n'en parlent pas, non plus que Cauvin, qui prétend pourtant nous donner la liste des espèces rares de la Sarthe (*Essai sur la statistique*, etc.). — Cependant, Maulny l'indiquait dans son catalogue des plantes des environs du Mans, dès 1786. Il est vrai qu'il omet *O. conopsea* Linn., espèce commune, de formes assez variables, souvent odorante, et qu'il a pu confondre avec celle qui nous occupe. Le seul témoignage qu'on pourrait invoquer est celui de M. Louis Crié, qui l'indique (*Note sur les Orchidées*, etc.) parmi les Orchidées des cantons de Sillé-le-Guillaume et de Conlie : — très rare; prairie sur la route de Neuvillalais à Crissé; non loin du bourg; — terminant d'ailleurs par un point de doute? (1).

(1) J'ai fait rechercher *O. odoratissima* dans cette contrée. Les échantillons qu'on m'a remis, provenant des environs, appartenaient à une variété très odorante de l'*O. conopsea* Linn.

Ce n'est donc pas sans raisons que nous pouvons considérer comme douteuse la présence de *O. odoratissima* dans la Sarthe. Jusqu'à ce que nous possédions de nouvelles indications bien précises et vérifiées, nous ne saurions l'insérer parmi nos espèces certaines.

O. palustris Jacq. — Cette espèce, admise par Gillet et Magne (*Flore française*, 4^e éd.), existe dans l'Orne, aux environs de Camembert, d'après Brébisson (*Flore de Normandie*, 5^e éd.). — Aucune publication concernant la flore de notre département n'en fait mention. J'ai eu tort de l'indiquer (*Bulletin*, tome XXVII), comme ayant été recueillie en 1879 dans une prairie voisine des buttes Agaïnard et dans une autre prairie marécageuse vis-à-vis du pâtis du Verger, près de l'Épau. L'examen de l'échantillon que je possède, venant de cette dernière localité, m'ayant donné des doutes, j'ai fait, ces deux dernières années, de nouvelles recherches. Mais, je n'ai trouvé que l'*O. laxiflora* Lam. dont plusieurs exemplaires avaient le sommet de la tige parfaitement lisse, ce qui m'explique l'erreur que j'ai d'abord commise, Brébisson donnant à tort ce caractère comme distinctif des deux espèces, si tant est qu'elles soient distinctes.

O. sambucina Linn. — Maulny, dans son catalogue des plantes observées aux environs du Mans, 1786, indique cette espèce :

« *Orchis* à odeur de Sureau.

« *Orchis sambucina* Linn. — *Orchis bulbis subpalmatis*
« rectis, nectarii cornu conico, labio ovato subtrilobo,
« bracteis longitudine florum. »

Cette description, peu précise, peut convenir également à l'*O. latifolia*, que Maulny place immédiatement avant son *O. sambucina*, dont il le différencie par la longueur des bractées ; différence très incertaine. Le caractère saillant de cette dernière espèce, *fleurs jaunâtres*, se trouve omis. — Il est vrai qu'on trouve quelquefois une variété à fleurs

rouges (*O. incarnata* Wild.) — On peut croire, qu'ayant observé la variété d'*O. latifolia*, prise depuis par d'autres botanistes pour l'*O. incarnata* Linn, dont il ne parle point, Maulny confondant cette désignation avec *O. incarnata* Wild. l'ait finalement rapporté à l'*O. sambucina* Linn., d'autant qu'en effet l'odeur est quelquefois assez prononcée.

Cette explication n'est peut-être pas si risquée qu'on serait tenté de le penser d'abord. La multiplicité des noms, plus ou moins synonymes, peut conduire à bien d'autres erreurs.

Il est vrai que Boreau (*Fl. du centre*, 3^e éd.), a mis à propos de l'*O. sambucina* : Sarthe, Le Lude (Bône). — J'ai consulté M. Bône à ce sujet. Il a eu l'obligeance de me donner un échantillon conservé depuis longtemps dans son herbier, sous ce nom. Malheureusement il est en fort mauvais état, et j'avoue que sa détermination spécifique est pour moi fort incertaine.

Quoi qu'il en soit, Gillet et Magne considérant l'*O. sambucina* Linn. comme une plante des hautes montagnes, se conformant en cela d'ailleurs à l'opinion de Grenier et Godron, il me semble difficile d'admettre sa présence dans notre département, à moins de voir des échantillons à l'état frais avec une indication précise de localité qu'on puisse vérifier.

Ainsi, nous ne pouvons inscrire avec certitude, comme appartenant à notre flore, plus de treize espèces : les douze précitées, auxquelles il faut joindre *O. latifolia* Linn. — Nous voulons espérer que de nouvelles recherches viendront prouver que nous avons tort d'éliminer : *O. incarnata* Linn., *O. militaris* Linn., *O. odoratissima* Linn., *O. palustris* Jacq., et *O. sambucina* Linn.

J'ai peu de chose à dire relativement aux autres orchidées. Nous possédons certainement et sans discussion possible :

Spiranthes autumnalis Rich.

— *æstivalis* Rich.

Epipactis palustris Crantz.

— *latifolia* All.

Listera ovata R. Brown.

Neottia nidus-ovis Rich.

Liparis Læselii Rich.

Aceras hircina Lind.

— *antropophora* R. Br.

Ophrys aranifera Huds.

— *muscifera* Huds.

— *apifera* Huds.

Je n'ai jamais rencontré *Ophrys arachnites* Hoffm. que Desportes indique comme se trouvant sur les coteaux et dans les prés montueux, sans aucune désignation de localités. — Maulny le comprend aussi dans son catalogue, avec cette caractéristique un peu succincte : *Orchis araneam referens*.

M. Louis Crié (note sur les *Orchidées*) déclare ne l'avoir jamais observé dans la Champagne du Maine, mais posséder en herbier un échantillon recueilli par M. l'abbé Brunet aux environs d'Yvré-l'Evêque, où pour ma part je n'ai pu le trouver, dans l'endroit qu'on m'avait indiqué. — Cependant, dans un autre travail (*Flore comparée*, etc.), le même M. Louis Crié l'indique parmi les plantes qu'on voit croître dans les vignes de Domfront-en-Champagne, où je n'ai jamais observé que les *Ophrys apifera*, *aranifera* et *muscifera*. En présence de ces assertions contradictoires, l'hésitation me paraît permise.

Diard indique cette espèce, que Manceau ne semble pas avoir connue, à la Chapelle-Huon, sur les coteaux calcaires de la Chevalerie. J'ai prié l'un de mes anciens élèves, M. Bessirard, habitant Saint-Calais, de visiter cette localité et de m'envoyer, à l'état frais, tout ce qu'il trouverait d'Orchidées. Le 17 juin 1882, j'en ai reçu plusieurs espèces, parmi lesquelles trois échantillons d'*Ophrys apifera*, aucun d'*Ophrys arachnites*. Doit-on penser que la saison était déjà trop avancée? Je me proposais d'y faire cette année

de nouvelles recherches en temps convenable. M. Legué m'a écrit le 8 juin 1883 : « Dimanche dernier (8 juin) je suis allé visiter les coteaux calcaires de la Chapelle-Huon. J'ai trouvé : *Ophrys aranifera*, abondant, *ophrys apifera*, plusieurs *orchis*, mais pas d'*ophrys arachnites*. »

Je crois qu'il y a eu confusion, plusieurs auteurs indiquant comme caractère de l'*ophrys arachnites* : appendice du labelle recourbé en dessus ; — caractère qui convient également à l'*ophrys apifera* dont la fleur commence à s'épanouir. J'ai pu m'assurer par un bon nombre d'observations qu'il en est ainsi constamment.

M. Ed. Guéranger (*plantes de l'arrondissement de la Flèche*) signale l'*Ophrys arachnites* avec un point de doute (?) un seul exemplaire aurait été trouvé par lui à Aubigné. Ce qu'il en dit du reste est sujet à discussion.

« *Ophrys arachnites* ? Hoffm. — Aubigné, parc de la « Garenne. — Un seul exemplaire, cueilli en boutons et « planté dans mon jardin a parfaitement épanoui ses deux « fleurs, dont le label portait un appendice recourbé en « dessus. Les dessins qui ornaient le label n'étaient pas les « mêmes que dans l'*O. apifera* ; 20 mai en boutons, et 2 juin « en fleurs ».

Les mots soulignés le sont par M. Ed. Guéranger lui-même.

Je ferai d'abord observer que les dessins du labelle sont assez variables dans l'*ophrys apifera*.

D'autre part, M. Ed. Guéranger attache évidemment une importance considérable à la forme de l'appendice du labelle, *recourbé en dessus*. Or, il en est toujours ainsi, non seulement pour l'appendice, mais pour le lobe moyen du labelle et même pour les latéraux, quand la fleur d'*Ophrys apifera* commence à s'épanouir. Je l'ai souvent observé, soit sur des échantillons commençant à fleurir que j'ai rencontrés, soit sur d'autres que j'ai fait fleurir chez moi. Je crois que M. Ed. Guéranger peut avoir été induit en erreur, ainsi que

plusieurs botanistes, en attachant une trop grande importance à ce caractère, ou ne le saisissant pas bien. Il en est un autre, tout à fait essentiel, dont on ne paraît pas se préoccuper habituellement : le gynostème se prolonge en *bec long et flexueux*, chez *l'ophrys apifera*, tandis qu'il se termine en *bec court et droit* ou presque droit, dans *l'ophrys arachnites*. — Enfin, le labelle est trilobé dans la première espèce, indivis dans la seconde.

Je le répète, l'observation de l'appendice du labelle peut être cause d'erreurs. Je ne puis m'expliquer autrement que des botanistes, pourtant expérimentés, m'aient envoyé des échantillons d'*apifera* sous le nom d'*arachnites*, et cette raison me fait également douter du renseignement donné par Diard, jusqu'à ce que je possède des échantillons d'*arachnites* recueillis dans l'endroit qu'il indique, à la Chevalerie, près de la Chapelle-Huon.

A mon avis, l'existence de *l'ophrys arachnites* Hoffm. dans la Sarthe, est loin d'être établie d'une manière certaine et j'attendrai de nouveaux renseignements pour l'inscrire dans notre flore.

Pour ne rien omettre, ajoutons que Maulny (*Plantes des environs du Mans*) signale : *Orchis pyramidalis* Linn. (*aceras pyramidalis* Rich.), et *Orchis abortiva* Linn. (*Limodorum abortivum* Sw.), sans aucune indication de localités.

Personne n'en a parlé depuis ; mais, on les trouve en Normandie, d'après Brébisson.

Manceau a signalé incidemment *Malaxis paludosa* au Breil (*Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, tome XVIII, p. 607). « Il y a deux ans, dit-il, M. Anjubault avait distingué au milieu des sphaignes, nourrissant le *malaxis paludosa* et des touffes de *carex dioica*, un autre petit *carex* d'un aspect insolite. » — J'ai visité la localité deux fois, en compagnie de botanistes et de chercheurs sérieux. Nous avons en effet recueilli *carex dioica*, mais le *malaxis paludosa* n'a pas été trouvé. Sans

doute la découverte de cette petite orchidée n'est pas chose facile, même dans une localité connue. Mais, il me semble qu'elle présentait assez d'intérêt pour mériter autre chose qu'une simple mention, faite, comme je le disais tout à l'heure, très incidemment, dans une note fort courte perdue au milieu de nos bulletins. — Je ne serais pas surpris non plus qu'il y eût encore là quelque erreur de synonymie. On sait en effet que *Liparis Læselii* Rich. est synonyme de *Malaxis Læselii* Sw. qui correspond lui-même à *ophrys paludosa* flore dan. non Linn., mais diffère de *malaxis paludosa* Sw. — Quoi qu'il en soit, nous n'avons rencontré ni l'une ni l'autre de ces deux espèces, au Breil.

M. Louis Crié (*Note sur les Orchidées*) dit posséder en herbier un échantillon de *Platanthera* (*Cephalanthera*) *ensifolia*, recueilli par M. Brunet à Montfort. Cette indication, d'ailleurs assez vague, ne me paraît pas suffisante et le fait demande confirmation. Je dois dire cependant qu'il n'est pas absolument invraisemblable, bien que dans mes visites aux environs de Montfort je ne l'ai point trouvé, sans que j'en puisse rien conclure, n'étant pas guidé par une indication précise de la localité. Mais, on le trouve dans notre voisinage, et je conserve en herbier un échantillon recueilli par M. Bône, à Broc, en Maine-et-Loire, sur les confins de la Sarthe.

En résumé, de la discussion, peut-être un peu longue, qui précède, résulte que nous pouvons admettre avec certitude, pour notre flore, vingt-cinq espèces appartenant à la famille des orchidées, dont je vais maintenant donner la liste, en indiquant les localités connues, pour celles qui sont rares ou peu communes, faisant suivre de mon nom toutes celles que j'ai vérifiées par mes yeux, même quand elles avaient été signalées antérieurement.

1. — *Orchis latifolia* Linn. — Prés humides et lieux marécageux. C.

Variétés :

rosea Desp. — in Desp. *fl. m.*

alba Desp. — in Desp. *fl. m.*

maculata Desp. —

Je crois également devoir rapporter à cette espèce :

O. divaricata Rich.; *O. angustifolia* Lois.; in Diard,
pl. St-C.

O. incarnata Linn.; *O. divaricata* Rich.; in Manceau,
1^{re} note, etc.

2. — *Orchis maculata* Linn. — Prés humides. T. C.

Variétés :

albiflora Desp. — in Desp. *fl. m.*

viridifolia Desp. — in Desp. *fl. m.*

Cette espèce varie d'ailleurs beaucoup. On trouve des échantillons hauts de 1 décim. à peine, avec des épis grêles, ne portant que quatre ou cinq fleurs blanches, voisins d'individus robustes, s'élevant à 4 décim. et plus, dont les fleurs, de couleur rose ou lilas, marquées de nombreuses taches purpurines, sont en épis longs et fournis.

3. — *Orchis conopsea* Linn. — Prés et coteaux. C.

Variétés :

alba Desp. — in Desp. *fl. m.*

albida. — in Crié, note sur les orchidées.

4. — *Orchis viridis* Crantz. — Prés humides, quelquefois coteaux.

D'après Diard, cette espèce est assez commune aux environs de St-Calais. M. Louis Crié la dit commune dans la Champagne du Maine, mais rare à Sillé-le-Guillaume. Elle est peu commune aux environs du Mans. — Le Mans, prairie à gauche de la nouvelle route d'Arnage, près du Gâté-de-Maulny; Yvré-l'Evêque, prairie à gauche de la route de Paris, au delà du pont; Saint-Aubin, pré humide sur la gauche du chemin conduisant à la route de Degré; Rouillon, pré de la Petite-Ancinière; Domfront, environs du camp romain; Challes, pâtis près de la gare du tramway; Volnay,

prairie à gauche de la route qui conduit au tramway, en sortant du bourg ; (*Gentil*).

Variété :

brevibracteata Bréb. — in Crié, *Note sur les Orchidées*. — Neuville-lais, près sur la route de Conlie, çà et là parmi l'espèce.

5. — *Orchis mascula* Linn. — Prés et haies. T. C.

Nombreuses variétés :

alba Spenn. — in Desp. *fl. m.*

maculata Spenn. — —

carnea Desp. — —

obtusiflora Koch. — in Diard, pl. St.-C. — sépales obtus, plus courts que le labelle.

acutiflora Koch. — in Diard, pl. St.-C. — sépales aigus, ou brièvement acuminés, plus courts que le labelle.

speciosa Diard, *speciosa* Host. ? in Diard, pl. St.-C. — feuilles obtuses ou acuminées ; sépales ovales, lancéolés aigus, égalant la longueur du labelle ; celui-ci large, à trois lobes ni frangés, ni denticulés d'une manière appréciable, celui du milieu arrondi, n'ayant qu'une légère échancrure.

A. R. parmi l'espèce.

inodora. — in Diard, pl. St.-C.

suaveolens. — in Diard, pl. St.-C. — dans les prés à l'ouest et près du bourg de Ste-Cérotte. — Diard dit en outre avoir trouvé une variété à odeur d'urine très prononcée.

lilacina. — in Crié, *Note sur les orchidées*. — tige plus effilée ; épis très fournis, cylindriques. T. R. St-Jean-d'Assé, champs sur la route de St-Marceau à la Bazoge.

alba. — in Crié, *Note id.* — St-Rémy-de-Sillé, chemins siliceux, au bas des buttes de l'Auvergne et du Coq ; Crissé, route de Sillé, au-dessus de la Roche.

6. — *Orchis laxiflora* Lam. — Prés humides. C.

Variétés :

alba Desp. — in Desp. *f. m.* — Diard, pl. St.-C., signale aussi la variété blanche, comme étant rare ; sans indication de localités.

pallida. — in Crie, *Note sur les orchidées*. — Fleurs d'un pourpre pâle ; environs de Sillé.

On doit d'ailleurs rapporter au *laxiflora* la variété à tige lisse au sommet, indiquée (*Bulletin*, t. XXVII, p. 231), sous le nom de *palustris* Jacq., comme ayant été trouvée près des buttes Agaignard et vis-à-vis du pâtis du Verger, près de l'Epau.

7. — *Orchis Morio* Linn. — Prés et pâturages. T. C.

Cependant, M. Louis Crie (*Note sur les orchidées*) dit cette espèce assez rare aux environs de Sillé.

Variétés :

lilacina Desp. in Desp. *f. m.*

rosea Spenn. — —

alba Spenn. — —

bicolor Desp. — — labelle blanc, ponctué de pourpre.

luxurians Desp. — — fleurs doubles.

8. — *Orchis Simia* Lam. — Bois et prés des terrains calcaires. P. C.

Le Mans, buttes Agaignard, peu abondant ; Allonnes, bois de Marshain ; Ecommoy, sur la gauche du chemin de fer, 1 kilomètre avant la gare, bord de la route qui conduit à la gare des marchandises et environs des châteaux de Fontenailles et de Bezonnais ; Domfront, environs du camp romain ; Mayet, à droite et à gauche de la route de Verneuil ; Challes, prairie à droite de la ligne du tramway, un peu au delà de la gare en allant à Volnay ; environs de Rouillon, près de la Petite Ancinière ; route de Parigné-l'Évêque à Loudon, sur la droite, à 2 kilom. du bourg (*Gentil*). — Neuville, près la Triboulière ; Saint-Gervais-de-Vic, talus de Villebœuf, bois

de Nomprié et de Courtanvaux (*Desp.*). — Saint-Calais, coteau élevé du bois de Monchamp; Saint-Cyr de Sargé, bois au nord du Fief-Corbin (*Diard*). — Rahay, bois de Coulonge, derrière le château (*Legué*). — Saint-Jean-d'Assé; Mézières et Saint-Chéron à Lavardin; Conlie à Vinay, près la ferme de la Touche; nul aux environs de Sillé-le-Guillaume (*L. Crié*).

Variété :

albiflora, — in Diard, plantes nouvelles, etc. — Domfront, autour de la butte du château (1).

9. — *Orchis purpurea* Huds. — Bois et coteaux calcaires. A. R.

Allonnes, bois de Marshain; Domfront, au camp romain; Rouillon, près de la Petite Ancinière; vignes entre Ballon et Souligné, près de la ferme dite de l'Enfer (*Gentil*). — Rahay, bois de Coulonge, derrière le château (*Legué*).

Il convient de rapporter à cette espèce, à titre de synonymes ou de variétés, les indications suivantes :

Synonyme :

O. fusca Jacq. — Le Mans, buttes Agaïnard (*Desp.* fl. m.); cette localité tend à disparaître. — Saint-Calais, bois de Monchamp; Marolles, bois de la Mazurerie (*Diard*, pl. de St-C.). — Conlie, à Vinay, vignes de Latouche; Assé-le-Riboul, vignes; Le Tronchet (*L. Crié*, note sur les Orchidées). — Décombres de l'ancien château de la forêt de Sillé-le-Guillaume (*Aug. Crié*, fl. comparée).

Variétés :

chlorantha, — in Manceau, 1^{re} note. — Écommoy, haie humide et ombragée, près le Cruchet. Diffère du type par le casque d'un vert pâle et le labelle d'un blanc verdâtre dans toute son étendue.

(1) Diard dit qu'on donne à tort à cette butte le nom de camp de César ou camp romain. Cette dernière désignation nous paraît aujourd'hui plus communément usitée.

pallida Bréb. — in L. Crié, *Note sur les Orchidées*. Le Tronchet, champ calcaire non loin de l'église. — Divisions supérieures du périanthe d'un rouge pâle; labelle verdâtre.

Simio-purpurea Wedd. — Coloration des fleurs à peu près comme dans *O. Simia*; labelle assez semblable à celui de l'*O. purpurea*, mais à divisions moins larges. — Domfront au camp romain (*Gentil*). — Rahay, bois de Coulonge, derrière le château (*Legué*).

hybrida Bonn. — Sargé aux environs des Bérouasses; Écommoy, buttes du Cruchet, des Caves et de la Roche (*Manceau*). — M. Bône m'a remis sous le même nom des échantillons provenant d'Aubigné, bois de Bossé (1).

10. — *Orchis ustulata* Linn. — Prés et pâturages. C.

Variétés :

albida Desp. — in Desp., fl. m.

albida. — in Crié, *Note sur les Orchidées*. — Route de Conlie à Sillé, proche la Laiterie; Domfront, vignes.

11. — *Orchis coriophora* Linn. — Prés et pâturages. P. C.

Mulsanne, près de l'étang des Honaudières; Saint-Mars-la-Brière, près des étangs; Yvré-l'Évêque, prairie vis-à-vis du pâtis du Verger, près de l'Épau; Challes, pâtis près la gare du tramway; Écommoy, environs de Bezonnais, prairie non loin des Tourbières (*Gentil*). — Environs de Saint-Calais, commun dans les prés (*Diard*). — Commun dans presque toute la Champagne du Maine, surtout dans les prairies humides de Neuvillalais et de Conlie; Neuvy; Tennie; Vernie; Rouez-en-Champagne. Très rare aux environs de Sillé; trouvé une seule fois aux environs de l'étang des Fontaines, différerait du type par ses fleurs exhalant une odeur très suave et son épi beaucoup plus lâche, paraissant se rapporter à l'*O. fragans* Poll. (*L. Crié*).

(1) Voir la discussion, p. 340 et 342, au sujet des *O. militaris* Linn. Indiqué par Desportes, et *O. galanta* Lam., signalé par M. Louis Crié.

J'ai trouvé à Challes un individu dont les fleurs étaient toutes d'un blanc verdâtre, sans aucune odeur.

12. — *Orchis montana* Schmidt. — Bois et lieux montagneux. A. C.

Desportes n'a pas connu cette espèce, ou ne l'a pas distinguée de l'*O. bifolia* Linn., dont elle se sépare nettement par l'écartement et la divergence des lobes de l'anthère. Au reste, plusieurs années d'observations m'ont permis de constater que, dans nos contrées, l'*O. montana* fleurit bien avant l'*O. bifolia*. Manceau avait déjà fait la même remarque, ajoutant que l'*O. montana* est commun autour du Mans, tandis que l'*O. bifolia* est assez rare ; c'est aussi mon avis. — Toutefois, M. Louis Crie le dit rare dans la Champagne du Maine et aux environs de Sillé, ne l'ayant trouvé que dans deux localités : Conlie, à Vinay, proche la ferme de la Touche, et Rouez-en-Champagne, à Loiron.

13. — *Orchis bifolia* Linn. — Bois et lieux couverts ou marécageux. P. C.

Le Mans, pâtis du Verger, près de l'Épau ; bois de Pannetière, en allant aux Fougerais ; Challes, pâtis près la gare du tramway ; Villaines-la-Carelle, pâtis près du Gué-d'Entière ; Saint-Mars-la-Brière, environs des étangs (*Gentil*). — Environs de Saint-Calais, commun dans les terrains calcaires (*Diard*) (1). — Assez commun dans la Champagne du Maine et aux environs de Sillé. Forêt de Sillé : Rendez-vous, Roche-Brune, Saut-au-Cerf ; Conlie à Vinay ; Saint-Jean-d'Assé, bois du Châtelier ; Sainte-Sabine ; Mézières ; Neuvillalais (*L. Crie*).

M. Bône m'a remis l'année dernière des échantillons provenant des environs de Dissé-sous-le Lude.

14. — *Aceras hircina* Lindl. — Collines et bords des chemins des terrains calcaires. C.

(1) Diard ne disant rien de l'*O. montana*, il est possible qu'il ait, comme Desportes, méconnu cette espèce. Par suite, ses indications relativement à l'*O. bifolia* sont à vérifier.

Parait manquer dans les terrains siliceux. M. Louis Gré (Note sur les Orchidées) le dit nul aux environs de Sillé-le-Guillaume.

15. — *Aceras antropophora* R. Br. — Coteaux calcaires. T. R.

Le Mans, buttes Aagnard. Cette localité, depuis longtemps connue, tend à disparaître (Gentil). — Brétou, à Pissegrè; Pissieux (Desp.). — Amné, collines calcaires; Loué (L. Gré).

16. — *Ophrys muscifera* Huds. — Taillis et coteaux des terrains calcaires. R.

Domfront, près du camp romain (Gentil). — La Chartre, ravin de Gorigondi (Desp.). — Beausé, coteaux calcaires des environs de Courtanvaux; Marçay, taillis du bois Hureau (Diard). — Aubigné, près de la Garene (Ed. Guénanger). — Saint-Chéron, à Lavardin; Cohlé, à Vinay, non loin de la forêt de Mézières et terre des Daulières (L. Gré). — Rahay, bois de Coulange au sud-est du château (Legué).

17. — *Ophrys aranifera* Huds. — Collines et prés secs des terrains calcaires.

Très commun sur les pelouses des terrains calcaires, aux environs de Saint-Calais (Diard). — Très commun dans toute la Champagné du Maine (L. Gré). — La Chapelle-Huon, coteaux calcaires, abondant (Legué). — Je le connais à Domfront, près du camp romain, et à Volnay, dans une prairie sur la gauche de la route qui conduit au tramway, en sortant du bourg; mais, je ne l'ai pas encore rencontré aux environs du Mans.

18. — *Ophrys sphegodes* Huds. — Coteaux et prairies. A. C.

19. — *Epipactis palustris*. — Craie. — Lieux humides et marécageux. P. C.

Saint-Mars-la-Brière, autour du grand étang, où il est en abondance (Gentil). — Saint-Pavée; Trangé, pré mouillé de la Ballonnière; Saint-Mars-la-Brière, autour du

moulin de la Gaudrée (*Desp.*). — Landes marécageuses du Breil; Sainte-Cérotte, pré marécageux des bords du Tusson; Saint-Cyr de Sargé, marais de Conival (*Diard*). — Conlie; Neuvillalais, Fontaine d'Esgrie, cours du ruisseau; forêt de Sillé-le-Guillaume, douves du vieux château (*L. Crie*). — Barfay, pente marécageuse, au-dessus et à l'ouest des bois qui joignent le Coudray (*Legué*).

20. — *Epipactis latifolia* All. — Bois et prés. A. R.

Yvré-l'Évêque, bois près de l'étang d'Auvours, aux environs de la Fourche; Saint-Mars-la-Brière, rive gauche du grand étang, où je n'ai toutefois rencontré qu'un seul pied, sur la lisière du bois, tandis que l'espèce précédente abonde au bord de l'étang (*Gentil*). — Le Mans, bois de Pannetière, à gauche de la route de Laval; Pontlieue, bois de Pourrie; Yvré-l'Évêque, bois de Noyers, au-dessus du moulin, prairies de Launay; Ardenay; Parigné-l'Évêque, bois; Le Breil, futaie de Pescheré (*Desp.*). — Saint-Calais, vallon de Petras; forêt de Vibraya, entre l'ancienne fenderie et la route de la Ferté-Bernard (*Diard*).

Variété :

viridiflora Hoffm. — in *Legué*, notes, etc. — Tige grêle; feuilles petites; fleurs jaunes, en grappes lâches. Rahay, au pied des peupliers, sur la rive droite de la Braye, entre le Gué-des-Planches et le moulin de Villejus. — M. Ed. Guéranger dit avoir trouvé un exemplaire de cette même variété à Aubigné, parc de la Garenne.

21. — *Listera ovata* R. Br. — Bois et prés couverts. A. C.

22. — *Heptia nidus-avis* Rich. — Bois. A. R.

Alençon, bois de Marshain, près de la Foresterie; Sargé, bois de Thuau; Saint-Calais, environs de Sarfond; Montfort, bois de Montdoublerin (*Gentil*). — Bois de Blandan, sous la futaie; forêt de Perseigne, dans les Noës-Biches; bois des Croisettes; Saint-Jean-des-Échelles, bois de Courtaugis;

Sainte-Colombe, forêt de Mellinais (*Desp.*) — Sargé, futaie proche Beauchêne; la Groirie entre l'étang et le bois (*Ed. Guéranger*). — Rahay, bois de la Tannerie (*Legué*).

23. — *Spiranthes aestivalis* Rich. — Pâturages marécageux. A. R.

Saint-Mars-la-Brière, environs des étangs; La Suze, bord de l'étang de Moussu, où il a été trouvé par M. Chelot; Saint-Mars-d'Outillé, lande humide, près l'étang de Pont-Brebis; Le Lude, aux Mortes-Oeuvres (*Gentil*). — Le Mans, aux Angevinières; Yvré-l'Évêque, marais à droite, au delà du pont, rive de l'étang d'Auvours, l'Épan; Mulsanne, autour de l'étang des Hunaudières (*Desp.*) — Saint-Calais, Montaillé, près marécageux des bords du Pirot; Saint-Cyr de Sargé, marais de Conival (*Diard*). — Pontlieue, pâtis du Rocher; Roëzé, étang de la Bachelerie (*Ed. Guéranger*). — Le Luart, près marécageux (*Legué*).

24. — *Spiranthes autumnalis* Rich. — Collines et pelouses sèches. P. C.

Le Mans, buttes Aagnard; Arnage, à droite de la ligne du chemin de fer; Domfront, prairie au bas de la butte de Vaurons, d'où M. Chelot m'a rapporté des échantillons (*Gentil*). — Saint-Pavin, pré sec de Tusculan, à gauche de la route de Laval; Assé-le-Boisne, butte de la Colue (*Desp.*). — Saint-Calais, pelouses sèches des terrains calcaires, aux environs des Monts Grattés; la Chartre, coteaux calcaires de la Garenne (*Diard*). — Le Mans, Gué-de-Maulny (*Ed. Guéranger*). — Saint-Rémy-de-Sillé, bruyères de l'Auvergne et du Coq; Rouessé-Vassé, collines schisteuses de la Frette; Conlie, butte de la Jaunelière, champs de la Vigne, à Vinay; Saint-Jean-d'Assé, aux Landes (*L. Crié*).

26. — *Liparis Loeselii* Rich. — Lieux marécageux. T. R.

Ardenay, haut du pâtis Fondant à Combray (*Desp.*). — Étangs de Saint-Mars-la-Brière (*Ed. Guéranger*).

RAPPORT

A LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS

DE LA SARTHE

AU NOM DE LA COMMISSION

Chargée d'examiner la restauration récente du bas côté méridional de la nef de la Cathédrale du Mans.

Par M. Robert TRIGER, rapporteur.

MESSIEURS,

Dans sa séance du 17 octobre dernier, et à l'occasion d'une note publiée il y a quelques semaines dans le *Bulletin monumental* (1), notre Société a cru devoir nommer une commission pour étudier les restaurations récemment effectuées au bas côté méridional de la nef de la Cathédrale (2).

Il vous appartient en effet à plusieurs titres de vous intéresser à toutes les questions qui touchent, comme celle-ci, à

(1) *Bulletin monumental*, 5^e série, tome XI^e, XLIX^e de la collection, n^{os} 3, 4, p. 381. Tours 1883, in-8.

(2) Cette commission était composée de :

MM. A. GENTIL, président de la Société, *président*.

TEILLEUX, docteur en médecine.

GUSTAVE TRIGER, ancien élève de l'École polytechnique, directeur des Postes et Télégraphes du département de la Sarthe.

F. LEGEAY, homme de lettres.

ROBERT TRIGER, docteur en droit, membre de la commission des monuments historiques du département de la Sarthe, *rapporteur*,

la conservation ou à l'histoire d'un monument justement célèbre en France, et dont notre ville a le droit d'être fière.

C'est, on peut le dire, un devoir pour tous, ingénieurs, artistes, ou archéologues, de prendre en toutes circonstances la défense des chefs-d'œuvre de l'architecture nationale, d'attirer sur eux, lorsqu'il en est besoin, l'attention de ceux qui aiment les arts, et de leur assurer le respect de tous.

Ce devoir est encore plus impérieux pour nous, habitants du Mans, qui devons considérer notre magnifique cathédrale comme l'édifice le plus remarquable de notre vieille cité, de notre province entière, comme l'expression grandiose des efforts de nos ancêtres et du génie de nos compatriotes.

Conformément à toutes les traditions de notre Société, et aux exemples qui nous ont été légués par des travailleurs éminents (1), nous avons donc examiné en votre nom les travaux récents, objet d'une critique dans la note que publie le *Bulletin monumental*.

Tout d'abord, Messieurs, nous sommes heureux de pouvoir vous déclarer que certains termes de cette critique nous ont paru trop sévères, et que le mal n'est pas aussi général qu'ils semblent l'indiquer.

Deux choses doivent être distinguées dans la nôtre en question : la forme et le fond.

Quant à la forme, il nous suffira de vous dire que cette critique, extraite par la Rédaction du *Bulletin monumental*, d'une lettre particulière, n'était pas destinée à la publicité. Cette circonstance vous expliquera plusieurs expressions

(1) En 1797, François Besnard, ancien ouré constitutionnel de Noyans, demanda à acquérir la cathédrale, pour y établir une *fabrique de mouchoirs* ! Il envoya une députation au ministère qui approuva ce projet, ainsi que le directoire ! ! . La Société des Arts du Mans fournit des mémoires si solides que ce projet intempestif fut écarté. F. DEJEAY. *Compte rendu analytique de l'ouvrage du R. P. Dom Paul Piolin, intitulé : L'Eglise du Mans durant la Révolution*. Le Mans, 1883, p. 43.

que le correspondant du *Bulletin*, un de nos collègues les plus compétents dans les questions archéologiques, eût certainement évitées dans un article de revue.

Quant au fond, la restauration récente peut effectivement être appréciée de diverses manières. Au reste, c'est le sort de tous les travaux exécutés par un service administratif, sous une responsabilité unique, et sans que l'on tienne compte en rien de l'avis de ceux qui sont en état de juger ces travaux, et qui ont le droit ou le devoir de s'y intéresser.

Aussi, tout en reconnaissant comme nous l'avons fait, que la critique a été exagérée, nous-mêmes devons signaler à votre attention plusieurs points où la restauration n'a pas été heureuse. Il vous sera d'autant plus facile de vous en rendre compte qu'une excellente photographie de l'état ancien du bas côté permet une comparaison décisive avec l'état actuel (1).

Prenons d'abord le premier contrefort à partir du transept. A la partie supérieure, ce contrefort s'arrête à environ 2^m 30^c au-dessous de la corniche, et dans l'état ancien d'après la photographie, le parement du mur compris entre le sommet du contrefort d'une part, la corniche de l'autre, était dégradé à la surface ; aujourd'hui il présente une plaque de petit appareil entièrement neuf, d'une régularité géométrique, de telle sorte que le sommet du contrefort se trouve très nettement limité.

Reportons-nous maintenant du côté opposé de la nef, au nord, et examinons le premier contrefort du bas côté à partir du transept, lequel contrefort n'a pas encore été modifié et correspond exactement à celui dont nous venons de parler. Ce contrefort s'arrête également à 2^m 30 au-dessous de la corniche, mais le talus qui le couronne est surmonté de quatre

(1) Ces photographies de l'état ancien et de l'état actuel du bas côté, qui n'ont pu être insérées dans le *Bulletin*, et ont servi de base à l'étude de la commission ainsi qu'à la discussion publique, sont en vente chez M. Tesson, photographe, rue de la Préfecture, au Mans.

ou cinq rangs de moyen appareil, plus étroits que la masse inférieure, et dont le dernier rang porte très visibles les bases de deux colonnettes géminées. De ce détail résulte ce fait évident que primitivement le contrefort montait plus haut, puisqu'il était surmonté de deux colonnettes se raccordant sans aucun doute avec la corniche.

Or, en rapprochant ces colonnettes géminées qui courent le contrefort du nord, et la partie du mur dégradée qui séparait de la corniche le sommet du contrefort du sud, aujourd'hui restauré, on arrive à cette conclusion vraisemblable que ce dernier devait être lui aussi surmonté de colonnettes, précisément à l'endroit où se voit maintenant une plaque neuve et très apparente de petit appareil.

Bien plus, dans le cas même où un examen attentif de l'ancien parement, dont nous n'avons pu constater à temps le degré réel de dégradation, n'aurait pas confirmé une telle conclusion, cette plaque neuve de petit appareil n'en serait pas moins fort mal placée. Pourquoi en effet, si la dégradation du parement n'était pas suffisante pour donner lieu à l'hypothèse précédente, refaire du petit appareil neuf au lieu de nettoyer simplement l'appareil primitif ?

De toute manière il eut été préférable de restaurer moins complètement cette partie du mur, et de ne pas faire disparaître, sous un parement neuf, un indice important de l'aspect primitif du contrefort. Désormais il sera impossible, même aux observateurs les plus attentifs, de deviner que le contrefort montait peut-être plus haut. Et cependant il est incontestable qu'il a été refait postérieurement, car à la partie inférieure, au-dessous de l'ancien niveau du sol, on aperçoit la base d'un premier contrefort plus étroit, que le contrefort actuel est venu recouvrir.

L'étude des deux premiers contreforts de la nef étant très importante pour celle de l'intérieur, par suite de leur date de construction, de leur plan, et de la concordance qui existe entre eux et les piliers carrés du XI^e siècle, il eût été

à souhaiter qu'elle ne fût pas rendue plus difficile par la restauration récente (1).

De plus, en refaisant à neuf cette partie du parement, on a régularisé la ligne suivant laquelle le mur avait été défoncé au ^{xv}^e siècle, lors de la construction d'un escalier intérieur à la jonction de la nef et du transept. On a remplacé ainsi par une saillie régulière, peu aisée à expliquer à première vue, une déchirure très caractéristique de la muraille.

Autre critique plus grave. — Dans la deuxième travée du bas côté, le mur, au-dessous de la fenêtre, avait été percé de deux portes : l'une un peu en côté, très probablement contemporaine des fenêtres, et dont l'archivolte subsiste en partie ; l'autre plus au milieu et beaucoup plus récente. La première fait pour ainsi dire partie du monument qu'elle mettait sans aucun doute en communication avec le cloître ; la seconde, sans caractère architectural, n'avait qu'un intérêt historique.

La restauration a fait disparaître cette seconde porte. Au point de vue archéologique qui ne permet aucune modification, c'est une faute ; au point de vue architectural, et en reconnaissant que cette porte est d'une époque récente, c'est logique en apparence, puisqu'on se proposait de rendre au mur son aspect du ^{xii}^e siècle.

Malheureusement à cette porte supprimée à l'extérieur correspond à l'intérieur une baie très accentuée, et de l'autre côté de la nef, dans le mur du bas côté nord, une autre porte exactement semblable, qu'une restauration postérieure, comprise de la même manière, devra également supprimer. C'est ainsi que la disparition des dernières traces extérieures de la porte qui nous occupe dans ce moment, entraîne pour

(1) Ces deux contreforts, peu saillants, plus étroits que les autres et d'un type différent étaient de beaucoup les plus anciens ; leurs débris constituent, avec les piliers carrés de l'intérieur, les arcades en plein cintre et les murs des bas côtés, les dernières traces de la nef du ^{xi}^e siècle. Leur intérêt archéologique est donc considérable.

l'avenir une série de modifications intérieures, et détruit le souvenir de deux ouvertures, placées symétriquement, ayant eu par conséquent leur raison d'être dans l'histoire du monument. Au point de vue historique, la suppression de ces portes est donc regrettable, surtout si on ne met pas à la disposition du public, à titre de documents historiques, les plans et les coupes des ouvertures détruites.

On a conservé scrupuleusement, au contraire, l'archivolte de la porte la plus ancienne, ce qui est encore mieux. Mais reconstituant en petit appareil *neuf* toute cette partie du mur, on a cru devoir prolonger le parement dans la baie même de la porte, dont le jambage de gauche avait disparu, l'arrêtant seulement au jambage de droite. Cette disposition fait croire que le mur entier a été reconstruit postérieurement à la porte, d'autant plus que le parement *neuf* est en saillie sur le jambage subsistant. C'est le contraire de ce qui a été et de ce qui devrait être. Il faut donc reconnaître ici sans hésitation que la restauration n'a pas été comprise, et qu'on semble avoir pris à tâche de montrer à tous, comme le dit le correspondant du *Bulletin*, « que cette partie du mur date de l'an de grâce 1883 ! »

En résumé, on peut reprocher à juste titre à la restauration d'avoir abusé du petit appareil *neuf*, ce qui a entraîné comme conséquence des modifications inutiles de l'ancien parement. En outre le type véritable du petit appareil n'a pas été imité assez rigoureusement ; les pierres sont taillées à angle droit, avec une régularité trop géométrique et leurs dimensions ne sont pas uniformes car il a fallu intercaler des rangs plus petits pour raccorder les parties anciennes et les parties neuves. Enfin on a employé pour restaurer le grand appareil des fenêtres ou des contreforts des pierres de taille de grains différents, plaçant, par scrupule dit-on, une pierre blanche au milieu de grès ou de roussard, ce qui produit à l'œil un effet désagréable.

Le mal, vous le voyez, Messieurs, n'est pas aussi considé-

nable qu'il semble résulter de la note du *Bulletin*, et on ne peut assurément le qualifier de « désastre ».

Si nous étions même assurés que le travail fût exécuté avec plus de *goût dans les détails* et en évitant de refaire à *neuf* des parties aussi considérables du parement, nous serions heureux de le voir poursuivre. Les murs de la nef, entièrement débarrassés de l'affreux mortier qui les recouvre, deviendraient le sujet d'études très intéressantes, *surtout si on se contentait de dégager l'appareil et de refaire les joints.*

Dans tous les cas, votre commission a pensé, Messieurs, qu'il était important de retirer de cet incident l'enseignement qu'il comporte pour l'avenir.

A l'heure actuelle, deux systèmes opposés sont en présence, quant à la méthode à suivre dans la restauration de nos édifices religieux, le système des architectes et celui des archéologues. Le premier consiste à restaurer, ou mieux à restituer les parties détruites d'après les parties subsistantes ; le second repousse toutes modifications, autres que celles qui sont rigoureusement nécessaires à la conservation du monument. Comme toujours chacune de ces méthodes a ses avantages et ses inconvénients.

Les restaurations peuvent devenir véritablement funestes lorsqu'elles sont poussées trop loin, ou entreprises légèrement avant d'avoir étudié suffisamment l'histoire du monument ; aucun architecte n'a le droit de se prétendre infaillible, et Viollet-le-Duc lui-même ne l'a pas été. Il y a donc de ce côté une tendance qui comporte en soi un danger réel, et nécessite dans l'application une réserve extrême.

Les scrupules des archéologues ont au moins l'avantage d'éviter ce danger d'une manière absolue, mais au point de vue architectural, ils ont le tort parfois de faire respecter des actes de vandalisme, commis à toutes les époques.

D'après l'organisation administrative actuelle, le service des architectes diocésains est souverain maître de nos cathé-

drales. Lui seul prépare les plans, décide l'exécution des travaux et les fait exécuter sans la moindre publicité, sans aucun contrôle indépendant. Il en résulte, qu'abusant quelquefois des avantages de sa situation, il ne tient aucun compte de l'opinion publique, et entreprend purement et simplement toutes les restaurations qu'il juge à propos... Il n'est pas toujours heureux, et s'attire ainsi les protestations énergiques des archéologues.

On ne saurait, il est vrai, réclamer contre le principe qui confie à un service administratif seul l'entretien des cathédrales. Les cathédrales appartiennent à l'État; c'est l'État qui fournit les ressources; c'est lui par conséquent qui a le droit de les employer et de diriger les travaux. Aucun savant, quel qu'il soit, n'est autorisé, étant donnée la situation présente, à intervenir personnellement dans ces questions, pas plus que dans les travaux qu'il plaît à un propriétaire d'entreprendre dans son habitation.

Il est à remarquer cependant que l'État n'est pas propriétaire des cathédrales à titre *privé*; elles font partie du *domaine public national*, et leur condition juridique est toute différente de celle des édifices qui ne sont pas affectés exclusivement, comme elles, à l'usage public. Or, des règles administratives spéciales, parfaitement déterminées et admises sans contestation à toutes les époques, assurent aux choses du domaine public une protection plus étendue et toute particulière, par cette raison que tout citoyen est réputé avoir un intérêt propre à leur conservation. Qu'il s'agisse d'une route, d'un chemin de fer ou d'une rue, toute modification importante donne lieu à des enquêtes, à des formalités administratives, après lesquelles seulement les travaux peuvent commencer.

Sans pousser plus loin l'assimilation, ne peut-on accorder à nos magnifiques cathédrales une protection analogue à celle que l'on accorde à toutes les autres dépendances du domaine public? Ne peut-on dire que tous les artistes, tous les archéolo-

gues, tous ceux qui, à un titre quelconque, étudient et apprécient les chefs-d'œuvre artistiques de leur ville natale, ont à la conservation de leur cathédrale, *édifice du domaine public*, un intérêt direct, aussi bien que les catholiques à l'usage desquels elle est réservée; et que ni les uns ni les autres ne sauraient tolérer les mutilations dont elle pourrait être victime, pas plus qu'un propriétaire riverain ne saurait tolérer des empiétements sur une route qui dessert sa propriété depuis un temps immémorial? L'intérêt ici est d'ordre exclusivement intellectuel, mais aujourd'hui, chez une nation instruite, il ne peut plus être méconnu.

Sans doute, on comprend qu'il y a soixante ans, à une époque où la science archéologique n'était pas née, on ait pu ne pas attacher d'importance à l'avis de quelques rares connaisseurs, et en conséquence laisser au service administratif une souveraineté absolue (1). Mais maintenant la situation a singulièrement changé. Les études archéologiques et artistiques ont pris un développement considérable : elles se sont pour ainsi dire vulgarisées, et l'*opinion publique*, représentée en pareil cas par les Sociétés savantes, *ne doit pas être systématiquement laissée de côté*. Le concours de tous les efforts, de toutes les intelligences, n'est pas de trop assurément pour élucider certaines questions archéologiques très douteuses par elles-mêmes, et dès lors toujours discutables.

Sans prétendre porter en rien atteinte à la liberté d'action du service chargé de l'entretien des cathédrales, sans contester l'unité de direction et la compétence technique indispensables à la bonne exécution des travaux, il serait permis de désirer qu'une certaine publicité fût donnée aux projets de restauration importants; que les sociétés archéologiques

(1) Jusqu'en 1825, ce fut l'ingénieur en chef du département qui dirigea les travaux exécutés à la cathédrale du Mans. A cette époque on créa le service des architectes diocésains et on en donna la direction, dans notre contrée, à M. Delarue, qui montra, pendant vingt-quatre ans, un dévouement plein de respect et d'admiration pour le magnifique monument qu'on lui avait confié.

entre autres fussent mises à même d'exprimer *au moins à temps* un avis ou un vœu, sans être réduites à critiquer *après coup* des restaurations légèrement entreprises et exécutées *incognito* derrière une palissade!

On éviterait ainsi de fâcheuses polémiques, et en même temps on établirait une garantie sérieuse, car la vérité se dégage surtout de l'échange des idées et de la communauté d'efforts de toutes les intelligences.

Le ministre resterait souverain juge, mais il entendrait ainsi les parties intéressées et pourrait tenir compte des observations qui auraient échappé à des architectes, peu au courant souvent des traditions locales et des *documents originaux* relatifs à l'histoire du monument.

Bien plus, il se présente des cas où l'intervention directe des Sociétés archéologiques devient pour elles un *droit* véritable, parce qu'ils rentrent essentiellement dans la nature de leurs études. C'est par exemple lorsqu'un projet doit modifier un état ancien, incompatible avec le caractère architectural de l'édifice mais intéressant au point de vue historique, ou encore lorsqu'une découverte archéologique imprévue est faite au cours des travaux. Dans le premier cas, on ne saurait refuser aux membres des Sociétés locales le droit de relever avant la modification, à titre de document historique, le plan ou le dessin de l'objet condamné ; et dans le second, celui d'étudier *librement* les inscriptions ou les objets découverts. C'est même un *devoir* pour eux, et ils ne peuvent l'accomplir *que s'ils sont prévenus!*

C'est ainsi qu'il y a quelques mois, lors du dégagement des colonnes du chœur de notre cathédrale, un tombeau et une inscription ont été découverts. Le système actuel n'admettant pas de publicité, l'inscription a été aussitôt envoyée à Paris pour être déchiffrée sans qu'aucune note ait été communiquée aux Sociétés archéologiques de notre ville. Un jour *peut-être* cette inscription sera lue ; *peut-être* aussi, elle sera l'objet d'un rapport, ainsi que le tombeau qu'elle accompa-

gnait ; mais ce rapport restera effoui dans quelque carton, et le résultat de la découverte sera perdu pour l'histoire locale, si la *complaisance personnelle* d'un architecte ne met pas plus tard ce rapport à la disposition d'un de nos collègues.

Il en est de même pour tous les plans et coupes dressés par le service des architectes diocésains : ils ne peuvent être consultés par les travailleurs et lorsque l'un de nous a besoin d'un plan à grande échelle ou d'une coupe de la cathédrale du Mans, le plus simple est de chercher ce document dans un *souvrage anglais* ! (1)

Aussi, Messieurs, persuadés que vous serez frappés comme nous de ces inconvénients et des avantages réels qu'il y aurait par contre, à faire connaître dans une certaine mesure aux Sociétés savantes compétentes les projets de restauration des cathédrales, nous avons l'honneur de vous proposer d'émettre les vœux suivants pour être transmis d'une part à M. le Ministre des cultes et à M. le Ministre des beaux-arts, d'autre part à M. le Préfet de la Sarthe, président de la commission des monuments historiques du département :

1° *Lorsqu'un projet de restauration aura été adopté en principe, les plans et les documents faisant connaître la partie du monument sur laquelle porte ce projet, le but général qu'il se propose et tous les détails qu'il doit modifier, seront déposés à la Préfecture du département pendant un temps suffisant pour que les Sociétés savantes, avisées par l'autorité compétente, puissent en prendre connaissance ; leurs observations seront jointes au dossier et transmises avec lui au ministère.*

2° *Lorsqu'un détail quelconque de l'édifice devra disparaître par suite de la restauration, le service des architectes diocésains, appelé à en conserver le souvenir par des plans,*

(1) Thomas H. King. *Études pratiques tirées de l'architecture et des arts du moyen âge*. Londres, Sotheman, 1869, 4 vol. in-4°. MM. de Caumont et Viollet-le-Duc ont donné seulement des plans, à très petite échelle, de notre cathédrale.

coupes ou dessins, sera invité à déposer un exemplaire de ces plans, coupes ou dessins, aux archives du département, à titre de documents historiques.

3° Enfin lorsqu'au cours des travaux une découverte archéologique aura été faite, les Sociétés locales compétentes en seront avisées sur-le-champ, et mises à même, si elles le jugent à propos, de faire étudier les objets trouvés.

Telle est il nous semble, Messieurs, la part qu'une société savante est strictement fondée à réclamer pour le moment, dans la question de restauration de nos cathédrales, comme organe officiel des travailleurs libres. - Cette part, nous ne croyons pas l'avoir exagérée, puisque nous reconnaissons au service administratif le droit exclusif d'agir, réclamant seulement le droit de parler à temps et en connaissance de cause.

Le rapporteur,

ROBERT TRIGER.

Les conclusions de ce rapport ont été adoptées par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, dans sa séance du 14 novembre 1883.

Le Président,

AMB. GENTIL.

M. le Président donne lecture d'un article inséré dans le *Bulletin monumental* (n° 3 et 4), relatif à la restauration récente du bas côté méridional de la nef de la Cathédrale du Mans. La Société charge une Commission, nommée à cet effet, d'étudier et de lui faire connaître les conséquences de cette restauration, au point de vue archéologique.

Lecture est donnée d'un travail ayant pour titre: *Les artistes de la Sarthe au salon de 1883*, par M. Legeay.

M. le Président communique une note de M. Cnockaert sur les Coléoptères de la Sarthe, indiquant un certain nombre d'espèces à ajouter à la liste publiée par M. Monnot dans notre dernier bulletin.

Séance du 14 novembre 1883.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. BIGOT, SECRÉTAIRE.

M. le Président dépose un exemplaire de l'*Almanach Manceau* pour 1884, contenant plusieurs notices météorologiques par M. Legeay, et du même auteur, un exemplaire de son *compte rendu analytique de l'ouvrage de Dom Piolin sur l'Eglise du Mans durant la Révolution*.

M. Robert Triger donne lecture d'un rapport au nom de la Commission chargée d'étudier la restauration récente du bas côté méridional de la cathédrale du Mans. — La Société adopte les conclusions de ce rapport et décide son insertion dans le bulletin en cours d'impression.

M. le Président donne communication d'une nouvelle liste complémentaire des Coléoptères de la Sarthe, par M. Monnot.

Séance du 5 décembre 1883.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. LAUNAY, SECRÉTAIRE.

M. le Président communique une liste de quelques plantes rares ou peu communes, recueillies dans l'arrondissement de la Flèche, par M. Launay de Crè-sur-Loir.

M. Besnard donne lecture d'une note sur les oiseaux nichant aux Jacobins.

M. Gentil présente un travail sur les Reptiles de la Sarthe.

ERPÉTOLOGIE DE LA SARTHE

Par M. GENTIL, membre titulaire.

Suivant d'anciens errements, j'ai réuni sous le même titre les Reptiles et les Batraciens, bien qu'ils appartiennent à deux classes distinctes. Jusqu'ici nous ne possédions à leur sujet qu'une liste de Maulny, datant de l'an VIII, revue par Desportes en 1820, et quelques notes d'Anjubault éparses dans nos Bulletins. De nouvelles recherches étaient indispensables. Grâce au concours de M. Huard, que je ne saurais trop remercier de son obligeance, j'ai pu me procurer d'assez nombreux représentants de nos différentes espèces. J'espère que ce travail, qui terminera la série de mes publications sur les vertébrés de la Sarthe, obtiendra le même accueil bienveillant des naturalistes.

AMB. GENTIL.

REPTILIA — REPTILES

Animaux vertébrés, ovipares, quelques uns ovovivipares, à sang froid et température variable, à respiration pulmonaire, ayant le corps couvert d'écailles.

Les reptiles de la Sarthe se rapportent à deux ordres, les *Sauriens* et les *Ophidiens*.

- | | | | | |
|---|---|--|--------|---|
| 1 | { | Quatre membres..... | SAURII | |
| | { | Pas de membres..... | | 2 |
| 2 | { | Écailles du ventre à peine plus grandes que celles du dos. | SAURII | |
| | { | De larges plaques transversales sous le ventre..... | OPHIDI | |

SAURII — SAURIENS

Paupières mobiles; membrane du tympan visible à l'extérieur; quatre membres apparents, ou rudimentaires et cachés sous la peau; doigts onguiculés; queue distincte, fragile.

Les reptiles de cet ordre, généralement de petite taille, sont pour la plupart ovipares; ils pondent des œufs à coque résistante, qu'ils déposent en terre, dans des trous de muraille ou sous des pierres. Les petits en sortent avec la forme qu'ils doivent conserver toute leur vie et ne subissent aucune métamorphose. Tous ceux de notre pays ont quatre membres bien développés, excepté l'*orvet*, dont les membres demeurent rudimentaires et cachés sous la peau. Chez tous, la queue parfaitement distincte du corps, s'en détache assez facilement. Ils se nourrissent d'insectes et de mollusques. Leurs morsures ne sont pas dangereuses.

Les Sauriens de la Sarthe se rapportent à deux familles : *Lacertidés* et *Scincoidés*.

- | | | |
|---|-------------------------------|-----------|
| { | Quatre membres..... | LACERTIDÆ |
| { | Pas de membres apparents..... | SCINCOIDÆ |

I^{re} FAM. LACERTIDÆ — LACERTIDÉS

Tête bien distincte, plus ou moins acuminée; tympan superficiel et toujours découvert; quatre membres terminés

par cinq doigts séparés, inégaux et pourvus d'ongles recourbés; écailles du ventre disposées par bandes et plus grandes que celles du dos.

Les représentants de cette famille en nos contrées se rapportent au genre Lézard. Tous sont de petite taille et d'une agilité remarquable. Ils aiment à se chauffer au soleil, se mettant à l'affût pour saisir les insectes. Quand un danger les menace, ils fuient rapidement et se cachent dans des trous, où ils se retirent également pour passer la nuit. Aucun d'eux n'est venimeux; mais, quelques uns mordent avec acharnement, se laissant tuer plutôt que de lâcher prise.

G. I. LACERTA. *Linn.* (LÉZARD). — De grandes plaques sur la tête; un collier formé de larges écailles sous le cou; queue longue, arrondie et conique.

- | | | | |
|---|---|---|---|
| 1 | { | Queue deux fois environ plus longue que le corps. L. VIRIDIS. | |
| | | Queue n'étant pas deux fois plus longue que le corps..... | 2 |
| 2 | { | Une plaque majeure circulaire sur la tempe..... L. MURALIS | |
| | | Région temporale couverte de petites plaques irrégulières... | 3 |
| 3 | { | Tête forte: des dents palatines..... L. STIRPIUM. | |
| | | Tête petite; pas de dents palatines..... L. VIVIPARA. | |

1. L. *Viridis*. *Daud.* (L. VERT). — Tête forte, large, épaisse en arrière, sensiblement acuminée en avant; tronc épais, à peu près cylindrique ou légèrement tétragone; membres forts et allongés; queue environ deux fois plus longue que le corps, y compris la tête; parties supérieures d'un vert quelquefois uniforme, plus souvent mélangé de petites taches ou seulement de points noirs; ventre ordinairement d'un jaune pâle; queue verdâtre ou brunâtre, généralement assez claire vers l'extrémité.

Taille du mâle adulte : 0^m 28.

La femelle a les membres postérieurs un peu moins allongés.

Les jeunes ont la tête comparativement plus forte que chez les adultes; ils sont ordinairement jaunâtres en dessous et de couleur très variable en dessus, tantôt bruns ou roussâtres, tantôt verdâtres, avec ou sans taches noires.

Cette espèce, commune, d'ailleurs très variable, habite les bois et les haies, grimpant quelquefois sur les branches inférieures des petits arbres. Elle se nourit d'insectes, de vers, de mollusques, ou même de petits vertébrés.

Parmi les principales variétés, on distingue :

Le Lézard vert piqué (L. SMARAGDINA. Meisn.), d'un vert plus ou moins jaunâtre en dessus, avec un grand nombre de petits points noirs et jaunâtres entremêlés; gorge le plus souvent bleuâtre.

Le Lézard à deux raies (L. BILINEATA. Daud.), d'un vert lavé de roussâtre en dessus, avec une ou deux raies blanches longitudinales sur chaque côté du corps, généralement bordées de taches brunes ou noires, joignant les raies blanches.

2. L. Stirpium. Daud. (L. DES SOUCHES). — Tête forte, large et haute, faiblement acuminée en avant; tronc épais, plus ou moins cylindrique; queue légèrement carrée vers la base, ne mesurant pas deux fois la longueur du corps, prise de l'anus au museau; plaque préanale grande et large, surmontée d'un seul demi-cercle squameux; dessus du corps d'un gris verdâtre, avec une large bande dorsale brune ou rougeâtre, des taches brunes et des points jaunâtres; flancs verts ou d'un gris verdâtre, semés de taches brunes ou noires; parties inférieures jaunes ou vertes, avec des points noirs.

Taille du mâle adulte : 0^m 20.

La femelle plus claire, est généralement brune ou grise en dessus, avec une bande dorsale moins foncée; les flancs, gris ou brunâtres, sont rarement verts; les points noirs manquent le plus souvent en dessous.

Cette espèce se tient surtout dans les broussailles, dans les haies et à la lisière des bois. Elle est peu connue dans la Sarthe; Anjubault dit ne l'avoir jamais vue. Un exemplaire a été pris devant nous, par M. Huard, le 14 juin 1878, dans la forêt de Sillé-le-Guillaume.

3. *L. Vivipara. Jacq.* (L. VIVIPARE). — Tête petite, courte, assez épaisse et faiblement acuminée ; tronc épais, arrondi ou légèrement tétragone ; queue ronde, peu effilée, ne mesurant pas deux fois la longueur du corps, y compris la tête ; plaque préanale petite, *surmontée de deux demi-cercles squameux* et divisée parfois elle-même en deux pièces distinctes ; dessus du corps d'un gris verdâtre, plus rarement roussâtre ou brun, avec des points noirâtres formant une ligne médiane étroite ; une large bande brune sur le haut des flancs, qui sont le plus souvent pointillés de noir près du ventre ; parties inférieures d'un jaune plus ou moins rougeâtre, avec des points noirs et la gorge bleuâtre ou rosée.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 14.

La *femelle* est en dessus d'un gris plutôt brunâtre ou jaunâtre, avec la ligne médiane plus nettement tracée ; le ventre est ordinairement d'un jaunâtre clair, sans taches.

Les *jeunes* ont la tête un peu plus forte et sont plus sombres que les adultes.

Cette espèce, d'ailleurs très rare, met au monde des petits vivants, sortant de l'œuf au moment où ils sont pondus. Elle paraît habiter de préférence le voisinage des marais. — Anjubault n'en a vu qu'un exemplaire provenant de la forêt de Perseigne à peu de distance du bourg d'Ancinnes. Nous ne connaissons pas d'autre capture.

4. *L. Muralis. Lam.* — (L. DES MURAILLES). — *Vulg.* (LÉZARD GRIS). — Tête grande, déprimée, plate en dessus, large en arrière, allongée et acuminée en avant ; *sur chaque tempe une plaque majeure circulaire*, entourée de petites écailles granulées ; tronc surbaissé ; queue légèrement tétragone, très effilée, ne mesurant pas le double de la longueur du corps, y compris la tête ; parties supérieures d'un gris brunâtre ou roussâtre, avec des taches et des points noirâtres ; généralement sur chaque côté du corps et du cou deux lignes blanchâtres, plus ou moins bordées de noirâtre et

séparées par une large bande brune; parties inférieures, blanchâtres, quelquefois teintées de jaunâtre ou de rougeâtre, avec ou sans marbrures à la gorge et à la poitrine.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 47.

La *femelle* est le plus souvent sans taches sur le dos; mais, les bandes latérales sont mieux marquées; elle n'a point sur chaque côté du ventre la ligne de taches bleues qu'on observe chez la plupart des mâles.

Les *jeunes* ont la tête très grosse et sont souvent d'un brun rougeâtre en dessus.

Cette espèce, très commune, présente au reste un grand nombre de variétés.

II^e FAM. SCINCOIDÆ — SCINCOÏDÉS

Tête petite, à museau sensiblement arrondi, se réunissant au tronc par un cou peu distinct; tympan dissimulé sous des écailles; membres rudimentaires, cachés sous la peau; écailles du ventre semblables à celles du dos.

L'Orvet est le seul représentant de cette famille en nos contrées. C'est un animal pacifique, qui ne cherche même pas à se défendre quand on l'attaque. On le trouve principalement dans les lieux secs, herbeux ou en partie pierreux. Il est ovovivipare.

G. I. *ANGUIS* Linn. (ORVET.) — Tête conique, couverte de cinq grandes plaques entourées d'écailles plus petites; cou peu distinct; corps cylindrique; queue conique et obtuse, environ de la longueur du corps.

1. *A. Fragilis*. Linn. (O. FRAGILE). — Parties supérieures d'un gris clair ou brunâtre, avec ou sans ligne dorsale noire; dessous du corps blanchâtre, gris ou noirâtre; le système de coloration variant d'ailleurs beaucoup suivant le sexe, l'âge ou les individus.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 40.

La *femelle* a généralement la queue plus courte que le mâle.

Les *jeunes* sont d'un gris blanchâtre en dessus, avec une ligne dorsale d'un brun noirâtre, persistant quelquefois chez les adultes; les parties inférieures sont d'un noir bleuâtre ou violacé plus ou moins intense.

Cette espèce, très commune, est tout-à-fait inoffensive et nullement venimeuse. Les yeux sont petits, mais elle n'est pas aveugle, comme on le pense communément à la campagne. Sa queue, très fragile, repousse d'ailleurs assez rapidement.

OPHIDI — OPHIDIENS

Pas de paupières mobiles; pas de tympan visible; *pas de membres*; queue faisant suite au corps sans distinction nettement marquée et ne se séparant pas facilement; mâchoire inférieure à branches séparées et par suite dilatable; de grandes scutelles sous le ventre.

Les Ophidiens, vulgairement connus sous le nom de *serpents*, ont le corps allongé, étroit et arrondi. Toujours dépourvus de membres, ils se déplacent en rampant, au moyen d'inflexions latérales des diverses parties du corps. La plupart sont ovipares et pondent des œufs blancs, oblongs, à coquille plus ou moins résistante. La queue fait suite au corps, dont elle ne se distingue pas à première vue, et n'est jamais fragile comme celle des sauriens. Ils changent de peau, ou plutôt d'épiderme, cinq ou six fois par an. Leur nourriture consiste le plus souvent en petits vertébrés, qu'ils avalent sans les mâcher, leurs maxillaires inférieurs, non soudés, étant très-dilatables.

Les Ophidiens peuvent se diviser en deux groupes : les *serpents venimeux*, représentés chez nous par les vipères, et les *serpents non venimeux*, dont les représentants en nos contrées appartiennent à la famille des colubridés.

- { Deux grands crochets à la mâchoire supérieure. VIPERIDÆ.
- { Pas de crochets; dents à peu près toutes égales. COLUBRIDÆ.

1^{re} FAM. COLUBRIDÆ — COLUBRIDÉS

Dents fines, toutes à peu près de même grandeur, ne présentant ni canal, ni rainures ; point de crochets à venin.

Les reptiles de notre pays appartenant à cette famille peuvent se rapporter tous au genre couleuvre. Ce sont des êtres inoffensifs, qui fuient généralement à l'approche de l'homme, n'attaquent jamais et ne mordent que pour se défendre. Leurs morsures ne sont aucunement venimeuses. Les couleuvres n'aiment pas le lait et ne têtent pas les vaches, comme on le pense communément à la campagne ; d'ailleurs, elles ne boivent point ; mais, la plupart aiment à se baigner ; aussi les rencontre-t-on souvent dans le voisinage des étangs et des mares. Quelques unes grimpent sur les arbres, pour y surprendre les oiseaux dans leur nids, où on les trouve quelquefois, s'y reposant, après avoir avalé les œufs ou mangé les petits.

G. I. COLUBER *Einn.* (COULEUVRE). — Tête couverte de neuf grandes plaques ; dents nombreuses, en quantité variable, suivant les espèces ; queue conique, arrondie, garnie d'un double rang de plaques en dessous.

1	{ Écailles du dos carénées.....	2
	{ Toutes les écailles lisses.....	3
2	{ Un collier blanc sur la nuque.....	C. NATRIX.
	{ Pas de collier.....	C. VIPERINUS.
3	{ Tête courte et légèrement convexe.....	C. LEVIS.
	{ Tête oblongue, ou même assez étroite et allongée.....	4
4	{ Dessus de la tête moucheté de jaune.....	C. VIRIDIFLAVUS.
	{ Dessus de la tête sans taches jaunes.....	ÆSCULAPII.

1. C. *Æsculapii*. *Host.* (C. D'ESCUAPE). — Tête étroite et allongée, avec des taches noirâtres plus ou moins apparentes sur les côtés, mais sans taches jaunes en dessus ; cou peu distinct ; tronc comparativement étroit, allongé, légèrement comprimé ; parties supérieures d'un brun olivâtre, quelquefois roussâtres ; côtés du corps marqués de points blancs ; parties inférieures d'un blanc jaunâtre ; derrière l'œil une tache noirâtre, suivie d'une tache jaunâtre irrégulière, par-

tant des grandes plaques de la tête pour s'étendre sur les côtés du cou et former une sorte de collier; lèvres jaunes, traversées par un trait noir.

Taille du *mâle adulte*: 1^m 25 en moyenne.

La *femelle* est semblable au mâle.

Chez les *jeunes*, la gorge est plus claire ou plus jaune, le collier jaunâtre mieux marqué; des taches brunes sont distribuées assez régulièrement sur les parties supérieures.

La couleuvre d'Esculape, tout-à-tait inoffensive, habite les bois, les haies ou les moissons; on la trouve également près des eaux. Elle se nourrit de mulots, de lézards ou de grenouilles, et grimpe aussi quelquefois sur les arbres pour y surprendre les petits oiseaux dans leurs nids.

D'après Anjubault, c'est à cette espèce qu'on donne vulgairement le nom de *surjetton*. C'est aussi l'opinion de Millet, qui la dit assez répandue dans la partie septentrionale de l'Anjou. Elle est également assez commune chez nous, bien qu'elle n'ait pas été signalée par Maulny ni Desportes, qui nommaient *surjetton* la couleuvre verte et jaune, beaucoup plus rare, confondant peut-être les deux espèces.

2. *C. Natrix*. Linn. (C. A. COLLIER). — Tête forte et assez large en arrière, grise ou brune en dessus, le plus souvent sans taches; cou bien distinct, sensiblement plus étroit que le derrière de la tête; tronc assez épais et presque cylindrique; écailles du dos carénées, parties supérieures d'un cendré bleuâtre ou roussâtre, avec trois ou quatre rangs de taches noires, dont les plus grandes sont sur les flancs; dessous du corps brun, avec des taches blanches ou jaunâtres; *sur la nuque un collier blanc* ou jaunâtre, suivi d'une tache noire de chaque côté du cou.

Taille du *mâle adulte*: 1^m en moyenne.

La *femelle* est généralement plus grande que le mâle.

Les *jeunes* ont la tête moins forte en arrière, le collier plus nettement dessiné.

Cette espèce, commune, tout à fait inoffensive, d'ailleurs très variable pour la taille et le système de coloration, se distingue facilement par son collier et les taches qui le suivent. Elle se tient de préférence aux bords des ruisseaux et des fossés, ou encore dans les marais et près des étangs, nageant d'ailleurs très bien. Mais on la rencontre aussi dans les haies, les buissons et les bois. Elle se nourrit de mulots, de lézards, de grenouilles ou de jeunes oiseaux pris au nid.

3. C. Viperinus. Latr. (C. VIPÉRINE). — Tête petite et ovale; museau moyennement acuminé; cou assez distinct; tronc presque cylindrique; écailles du dos nettement carénées; parties supérieures grises ou d'un brun roussâtre, avec de nombreuses taches noirâtres formant une ligne sinueuse sur le dos, souvent terminée, vers la tête, par une sorte de double V; sur les flancs des taches foncées, marquées d'un espace clair au centre; dessous du corps grisâtre ou jaunâtre, avec des taches brunes ou noires en damier; lèvres jaunâtres, traversées par cinq ou six petits traits noirs.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 60 en moyenne.

La *semelle*, assez semblable au mâle, est généralement plus grande.

Les *jeunes* ont la tête comparativement plus forte, le corps plus effilé et plus arrondi.

Cette espèce, tout à fait inoffensive, est particulièrement remarquable par sa ressemblance avec notre vipère commune, dont elle se distingue d'ailleurs, non seulement par l'absence des dents venimeuses, mais encore par les grandes plaques qui, comme chez toutes les couleuvres, recouvrent le dessus de la tête. Elle est au reste très variable dans ses dimensions, ses formes et sa coloration. On la rencontre le plus souvent dans les endroits marécageux ou près des étangs. Elle nage et plonge très bien, pour chercher sa nourriture, qui consiste surtout en tritons, grenouilles et petits poissons. On la prend quelquefois à la ligne. — La couleuvre vipérine ne paraît pas être commune en nos contrées; Desportes et Maulny ne l'ont

pas indiquée ; Anjubault la signale comme ayant été prise par lui, plusieurs fois, sur les bords de la Sarthe, entre Saint-Georges et Allonnes.

4. *C. Lævis*. Lacép. (C. LISSE). — Tête courte, légèrement convexe; museau conique, arrondi à l'extrémité; cou peu rétréci; tronc presque cylindrique; écailles du dos lisses; parties supérieures brunes ou rougeâtres, avec de petites taches foncées sur le dos et le haut des flancs; sur l'occiput une large tache noirâtre, échancrée en cœur; un trait de même couleur s'étendant de chaque côté de la tête, depuis la narine jusqu'à l'angle des mâchoires, en passant par l'œil; un second trait semblable faisant suite sur chaque côté du cou; parties inférieures grises ou rougeâtres, souvent pointillées de brun.

Taille du mâle adulte : 0^m 57.

La femelle ressemble beaucoup au mâle.

Les jeunes ont la tête comparativement plus grande et les taches de l'occiput plus étendues.

Cette espèce, assez commune, est inoffensive, comme toutes ses congénères, et d'ailleurs passablement variable dans ses couleurs. Elle est ovovivipare, se nourrit surtout de lézards, d'insectes, rarement de petits mammifères, et fréquente de préférence les lieux secs et arides.

5. *C. Viridiflavus*. Lacép. (C. VERTE ET JAUNE). — Tête oblongue, de forme assez anguleuse, d'un vert noirâtre, généralement mouchetée de jaune; cou légèrement comprimé, assez distinct; tronc arrondi, allongé; parties supérieures d'un noir verdâtre, avec de petites taches jaunes allongées, plus abondantes vers la queue; dessous du corps d'un jaune clair, marqué de quelques points noirâtres; yeux et mâchoires bordés d'écailles jaunes, avec quelques taches noires à la lèvre supérieure.

Taille du mâle adulte : 1^m 20.

La femelle est semblable au mâle.

Les *jeunes* ont sur la tête des taches d'un jaune clair, plus accentuées que chez les adultes ; dos et flancs marqués de petites bandes alternativement claires et foncées.

Cette couleuvre est une des plus belles de l'Europe. Sa présence en nos contrées est assez incertaine. Maulny ne l'a pas indiquée. Desportes la comprend dans sa liste, ajoutant comme dénomination vulgaire le nom de *surjetton*, qu'on donne à la campagne aux grosses couleuvres sans distinction d'espèces, ce qui peut faire soupçonner quelque erreur de sa part. Anjubault, tout en l'admettant parmi nos reptiles, déclare ne l'avoir jamais vue dans nos limites. M. Huard affirme l'avoir trouvée aux environs de La Flèche et de Domfront. Nous ne l'avons pas encore rencontrée.

II^e FAM. VIPERIDÆ — VIPÉRIDÉS

Maxillaire supérieur pourvu de grands crochets à venin ; pas d'autres dents à cette mâchoire.

Nous rapportons au genre vipère les deux espèces de notre pays appartenant à cette famille. Elles sont également ovovivipares. Leurs morsures sont dangereuses et peuvent même déterminer la mort. Bien qu'elles fuient généralement à l'approche de l'homme, il est prudent de se tenir en garde contre elles. Leurs crochets, au nombre de deux, un de chaque côté de la mâchoire supérieure, sont creusés d'un canal donnant passage au venin sécrété par une glande qui se trouve à leur base. Ce venin s'introduit ainsi dans la piqûre qu'il faut immédiatement agrandir, faire saigner abondamment, laver à grande eau, s'il est possible, puis cautériser à l'ammoniaque. Le prompt secours d'un médecin ne doit jamais être négligé.

G. I. *VIPERA* Daud. (VIPÈRE). — Tête couverte d'écailles généralement petites, jamais de grandes plaques ; deux rangées de dents à la mâchoire inférieure, et seulement des crochets à la supérieure ; queue conique, arrondie, garnie d'un double rang de plaques en dessous.

{ Trois écussons au milieu de la tête; museau plat. V. BERUS.
{ Museau retroussé..... V. ASPIS;

1. **V. Asp. Mers.** (V. COMMUNE). — Tête ovoïde, élargie en arrière, couverte de petites écailles; *museau plus ou moins retroussé*; cou étroit, bien distinct; parties supérieures grises, brunes ou d'un brun rouge, avec des taches ou des bandes noires irrégulières, formant souvent une sorte de V sur l'occiput; parties inférieures grises ou noirâtres, parfois chinées de jaunâtre ou de roussâtre.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 55.

La *femelle* est semblable au mâle.

Les *jeunes* ressemblent beaucoup aux adultes, avec la tête comparativement plus forte.

Cette espèce, commune en beaucoup d'endroits, présente un grand nombre de variétés, dont l'une d'un rouge brique en dessus, désignée particulièrement sous le nom d'*aspic*, se rencontre le plus fréquemment.

2. **V. Berus. Daud.** (V. BERUS). — Ou encore : VIPÈRE A TROIS PLAQUES. — Tête courte, large, *présentant sur le milieu trois écussons* bien plus grands que les écailles qui les entourent; museau droit, non retroussé; cou bien distinct, assez étroit; parties supérieures grises, brunes ou rougeâtres, avec des taches et des bandes noires irrégulières, formant aussi parfois une sorte de V sur l'occiput; parties inférieures grises, brunes ou jaunâtres.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 60.

La *femelle* est semblable au mâle.

Les *jeunes* ressemblent beaucoup aux adultes, avec la tête comparativement plus forte et une livrée généralement plus claire.

Cette espèce, qui se distingue particulièrement par les trois écussons qu'on remarque sur le milieu de la tête, présente, comme la précédente, d'assez nombreuses variétés. Elle paraît moins répandue. On la trouve près du Mans, dans le bois de Pannetière, sur la route de Laval, où elle est assez commune.

BATRACHI — BATRACIENS

Animaux vertébrés, ovipares, quelques uns ovovivipares, à peau nue, à sang froid et température variable, à respiration branchiale pendant le premier âge, pulmonaire et plus ou moins cutanée chez les adultes; subissant des métamorphoses.

Les Batraciens habitent tantôt les eaux stagnantes, tantôt les lieux frais, humides et ombragés. A l'approche de l'hiver, ils s'enfoncent dans la vase, ou bien se retirent dans quelques trous, n'en sortant qu'au printemps, pour déposer dans les eaux tranquilles leurs œufs globuleux, ayant l'aspect de sphères gélatineuses et transparentes, réunies en chapelets qui flottent à la surface de l'eau jusqu'au moment de l'éclosion. Les petits qu'on nomme *Télards*, ou encore plus communément *godets*, ressemblent en effet à de grosses têtes de forme ovoïde, terminées par une longue queue aplatie en rame verticale, généralement très mince, sans aucune trace de pattes. Le jeune animal respire alors par des branchies. Peu à peu celles-ci disparaissent et sont remplacées par des poumons, en même temps, les membres se développent et la queue se résorbe pour disparaître, ou se modifie pour devenir persistante, suivant les espèces. — Par suite, les Batraciens de nos contrées se rapportent à deux ordres, *anoures* et *urodèles*, également pourvus de quatre membres.

{ Corps ramassé; pas de queue chez les adultes..... ANURA.
{ Corps allongé; une queue à tous les âges..... URODELIA

ANURA — ANOURES

Corps ramassé, large et court; peau nue, non adhérente, plus ou moins lisse ou verruqueuse; quatre membres, les

postérieurs bien plus longs, se développant les premiers; *pas de queue chez les adultes.*

Nous rapportons à trois familles les batraciens anoures, ou *sans queue*, qu'on trouve dans la Sarthe.

- | | | | | |
|---|---|--|-----------|---|
| 1 | { | Doigts dilatés en disques à l'extrémité..... | HYLIDÆ. | |
| | { | Doigts plus ou moins acuminés, sans disques terminaux..... | | 2 |
| 2 | { | Mâchoire supérieure pourvue de petites dents | RANIDÆ. | |
| | { | Pas de dents à la mâchoire supérieure..... | BUFONIDÆ. | |

1^{re} FAM. HYLIDÆ — HYLIDÉS

Mâchoire supérieure pourvue de petites dents; extrémité des doigts et des orteils s'élargissant en disques visqueux.

Cette famille, assez nombreuse, n'est représentée chez nous que par une seule espèce, appartenant au genre *Rainette*. — Les animaux qu'elle comprend ont en général des formes assez sveltes et se font remarquer par un genre de vie tout spécial. Ils se tiennent souvent sur les arbres, attachés aux feuilles au moyen de disques, formant en quelque sorte ventouses, qui terminent leurs doigts et leurs orteils, n'allant guère à l'eau que pour la reproduction. Les insectes et les vers font leur nourriture.

G. I. *HYLA. Laur.* (RAINETTE). — Tête assez large; tympan bien distinct; corps svelte; membres grêles, les postérieurs plus longs que le corps; doigts plus ou moins libres; orteils largement palmés.

1. *H. Viridis. Laur.* (R. VERTE). — Tête courte, plus large que longue; museau assez acuminé; peau lisse en dessus, granuleuse en dessous: parties supérieures d'un beau vert ou jaunâtres; parties inférieures d'un jaune pâle ou blanc, châtres; une ligne jaune, bordée de noirâtre en dessous, partant des yeux, s'étend sur les côtés du corps.

Taille du mâle adulte : 0^m 04.

La femelle et les jeunes ressemblent aux adultes.

Cette espèce commune est d'ailleurs assez variable dans sa livrée. Elle vit pendant l'été sur les arbres et cherche en hiver un abri dans la vase.

II^e FAM. **RANIDÆ** — **RANIDÉS**

Mâchoire supérieure pourvue de petites dents ; tympan tantôt bien distinct, tantôt caché sous la peau ; extrémité des doigts et des orteils plus ou moins acuminée.

Les espèces du groupe que nous désignons sous le nom de famille des *Ranidés* et que différents auteurs subdivisent, sont assez variables pour la taille, les formes extérieures et le genre de vie. En général, elles sautent et nagent très bien, quoique plusieurs se tiennent plus habituellement à terre. Elles vivent dans les eaux tranquilles ou les endroits humides, se nourrissant de mollusques et d'insectes. — Nous rapportons à deux genres celles qu'on trouve en nos contrées.

{ Tympan caché sous la peau, non visible... BOMBINATOR (II)
{ Tympan bien distinct RANA (I).

G. I. **RANA**. *Linn.* — (GRENOUILLE). — Mâchoire supérieure garnie tout autour de petites dents fines ; doigts libres ; orteils plus ou moins palmés ; membres postérieurs allongés, généralement bien disposés pour le saut ; *tympan bien distinct*.

- | | | |
|-----|---|---|
| 1 { | Pupille horizontale, subarrondie..... | 2 |
| | Pupille verticale | 4 |
| 2 { | Orteils incomplètement palmés: derrière l'œil une grande tache brune..... | 3 |
| | Orteils entièrement palmés: pas de grande tache brune derrière l'œil..... R. ESCULENTA. | |
| 3 { | Talon du membre postérieur replié ne dépassant pas le mu-seau..... R. FUSCA. | |
| | Talon du membre postérieur replié dépassant le mu-seau..... R. AGILIS. | |
| 4 { | Intervalle des narines moindre que celui des yeux. R. PUNCTATA. | |
| | Intervalle des narines égal à celui des yeux. R. OBSTETRICANS. | |

1. **R. Esculenta**. *Linn.* (G. VERTE). — Tête forte, triangulaire, assez aplatie ; œil grand et saillant ; tympan circulaire, grand et assez distant de l'œil ; *orteils palmés jusqu'à la dernière phalange* ; parties supérieures d'un vert plus ou moins rembruni, avec de grandes taches brunes ou noires et trois raies longitudinales d'un jaune clair sur le dos ; parties inférieures blanchâtres, avec ou sans macules brunes ; des bandes transversales noires sur les membres.

Taille du mâle adulte : 0^m 06 à 0^m 07. .

La *femelle*, semblable au mâle, est généralement plus grande.

Les *jeunes* sont ordinairement d'un vert plus clair en dessus, avec des lignes dorsales plus accentuées, plus blancs et moins tachés en dessous.

Cette espèce, très commune, varie beaucoup pour la taille et la coloration, suivant l'habitat. Les raies jaunes du dos peuvent disparaître plus ou moins et l'on remarque quelquefois une légère trace de tache temporale brune. Elle habite les eaux stagnantes, se montre au commencement de mars et se retire dans la vase à l'approche de la mauvaise saison, vers la fin d'octobre. — On sait qu'elle est assez recherchée et que ses cuisses constituent un aliment agréable.

2. *R. Fusca*. Roës. (G. Rousse). — Tête large, plus ou moins arrondie en avant ; œil assez grand ; tympan circulaire grand et assez distant de l'œil ; orteils palmés jusqu'à l'avant-dernière phalange ; *une grande tache triangulaire noirâtre dans la région postoculaire* ; parties supérieures brunes ou rousses, avec des taches noires irrégulières ; flancs tachés ou marbrés de brun ; parties inférieures blanchâtres, jaunâtres ou rougeâtres, parfois avec de légères marbrures ; gorge blanche, jaunâtre ou d'un gris bleuâtre ; *talon du membre postérieur replié le long du corps ne dépassant pas le museau*.

Taille du mâle adulte : 0^m 07.

La *femelle*, plus grande, se distingue souvent par de nombreuses taches grises, brunes ou rougeâtres sur la gorge, la poitrine, le bas des flancs et une partie de l'abdomen.

Les *jeunes* ont quelquefois le museau plus acuminé que celui des adultes, et d'ailleurs, comme ces derniers, des modes de coloration très variables.

Cette espèce, qui varie beaucoup dans sa taille et dans sa coloration, ne nous paraît pas très répandue, ou du moins

n'est pas très observée dans nos contrées. — Elle quitte les eaux dès le commencement du printemps, pour vivre à terre parmi les herbes des lieux frais et ombragés jusqu'en automne, se retirant alors dans la vase des marais ou dans quelque trou.

3. R. Agilis. Thomas. (G. AGILE). — Tête forte, triangulaire, plus ou moins acuminée en avant; œil grand; tympan circulaire, moyen, très voisin de l'œil; orteils palmés jusqu'à l'avant-dernière phalange; *une grande tache temporale noirâtre ou d'un brun foncé*; parties supérieures brunes ou roussâtres, avec quelques petites taches noires; flancs généralement sans grandes taches ni marbrures; parties inférieures blanchâtres ou d'un jaunâtre pâle; *talon du membre postérieur replié le long du corps dépassant toujours le museau.*

Taille du mâle adulte : 0^m 06.

La femelle a généralement des teintes bien plus claires.

Les jeunes ont comparativement la tête plus forte, plus large en arrière et très acuminée en avant; ressemblant par ailleurs beaucoup aux adultes.

Cette espèce commune, est moins variable que ses congénères pour la taille et la coloration. Elle quitte les eaux sitôt après la ponte, pour aller vivre à terre, dans les prairies, les broussailles et sur la lisière des bois; sautant très bien, elle fait souvent des bonds de plus de deux mètres. En hiver, elle se retire dans quelque trou, sous des racines ou dans la vase des mares et des fossés.

4. R. Punctata. Daud. (G. PONCTUÉE). — Tête triangulaire et aplatie; museau arrondi, quoique proéminent; œil assez grand à *pupille verticale*; tympan moyen, elliptique, assez peu distinct; intervalle des narines moindre que celui des yeux; orteils plus ou moins palmés; parties supérieures cendrées, verdâtres, fauves ou brunâtres, avec de petites taches vertes, blanchâtres ou noirâtres; quelquefois

des points rouges orangés, particulièrement sur les flancs ; parties inférieures blanchâtres ou légèrement carnées.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 04.

Cette petite espèce, au corps svelte, sautant bien, est essentiellement terrestre et ne va guère à l'eau qu'au printemps pour y déposer ses œufs. Elle habite de préférence les terrains calcaires, se tenant pendant le jour sous les pierres et ne sortant que la nuit, ou par les temps humides et pluvieux. — Anjubault dit qu'elle est rare aux environs du Mans, assez commune à Ecommoy, près des carrières de tuffeau, non loin du château de Fontenailles. A la fin de juillet 1883, M. Paul Auguy m'en a remis deux exemplaires, à points orangés, pris par lui dans une cave au château de l'Épine, près du Mans. sur la route de Degré.

5. R. Obstetricans. Wolff. (G. Accoucheuse). — Vulg. CRAPAUD ACCOUCHEUR. — Tête forte, assez large ; museau obtus, un peu proéminent ; yeux grands, écartés, à *pupille verticale* ; iris doré, veiné de brun : tympan circulaire, bien distinct ; intervalle des narines égal à celui des yeux ; orteils faiblement palmés ; parties supérieures d'un cendré plus ou moins olivâtre, avec de petites taches noirâtres, brunes ou roussâtres ; parties inférieures blanchâtres ou jaunâtres, finement piquetées de noirâtre à la gorge et sous les membres.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 05.

La *femelle* ressemble au mâle,

Les *jeunes* sont assez semblables aux adultes, avec la tête comparativement plus forte.

Cette espèce, de petite taille, assez commune, habite dans des trous ou sous des pierres, ne sortant guère que la nuit. Au mois de juin, sans se rendre à l'eau, le mâle aide la femelle à se délivrer de ses œufs, qu'il entortille autour de ses propres jambes, à mesure qu'ils sont émis. Puis, il s'enfonce sous le sol et se cache pendant huit à quinze jours, pour venir ensuite se plonger dans quelque mare. L'eau dissout les cor-

dons mucilagineux qui retenaient son fardeau. Bientôt les œufs éclosent et les têtards commencent à se développer.

G. II. **BOMBINATOR Merr.** (SONNEUR). — Mâchoire supérieure garnie de petites dents fines; doigts libres, orteils palmés; membres postérieurs assez courts; *tympan caché sous la peau, non visible.*

{ Parties inf. orangées, avec de grandes taches noires. B. INEUS.
{ Parties inf. d'un blanc jaunâtre avec ou sans taches
grises..... B. FUSCUS.

1. **B. Igneus. Merr.** (S. IGNÉ). — Vulg. CRAPAUD SONNANT. Tête petite, déprimée en arrière; museau arrondi, un peu proéminent; yeux assez saillants, sans être gros, à *pupille petite et triangulaire*, iris d'un brun grisâtre; tympan non visible; membres postérieurs assez courts et épais; orteils largement palmés jusqu'à la dernière articulation; peau très verruqueuse en dessus, à peu près lisse en dessous; parties supérieures brunes; *parties inférieures d'un beau jaune orangé, avec de grandes taches noires ou d'un noir bleuâtre.*

Taille du mâle adulte : 0^m 04 à 0^m 05.

La femelle est semblable au mâle, mais plus grande.

Les jeunes ressemblent beaucoup aux adultes.

Cette espèce, tout à fait aquatique et d'ailleurs commune, vit dans les eaux stagnantes des mares et des fossés, n'en sortant guère qu'à la tombée de la nuit pour se mettre à la recherche des mollusques, des vers et des insectes, qui font sa nourriture. Dès le mois d'avril et pendant tout le printemps, le sonneur répète fréquemment un cri particulier, plus ou moins semblable au son d'une cloche, d'où lui vient son nom.

2. **B. Fuscus. Fitz.** (S. BRUN). — Tête assez forte; museau un peu conique bien qu'arrondi; yeux moyens et saillants, à *pupille verticale*; iris rouge; tympan non visible; membres postérieurs trapus, à doigts allongés et presque entièrement palmés; peau comparativement lisse avec de petites pustules arrondies en dessus; parties supérieures d'un

brun plus ou moins clair, varié de taches noirâtres; parties inférieures blanchâtres ou jaunâtres, avec ou sans petites taches grises.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 06.

La *femelle* et les *jeunes* diffèrent peu du mâle.

Cette espèce ne va guère à l'eau que pour la reproduction. Durant la belle saison, le sonneur brun se tient ordinairement pendant le jour caché sous les pierres ou dans quelque trou, ne sortant que le soir pour se mettre en quête des mollusques, des vers et des insectes, qui lui servent de nourriture.

III^e FAM. BUFONIDÆ — BUFONIDÉS

Mâchoire supérieure dépourvue de dents ; tympan distinct ; extrémité des doigts et des orteils plus ou moins acuminée.

Les représentants de cette famille, en nos contrées, se rapportent au genre crapaud. Ils ont un port lourd, des mouvements comparativement lents et marchent d'ordinaire plus qu'ils ne sautent. Suivant les saisons, on les trouve dans l'eau, sur le sol ou retirés dans quelque trou ; leur nourriture se compose de vers, de limaces et d'insectes.

G. I. BUFO. *Laur.* (CRAPAUD). — *Pas de dents à la mâchoire supérieure*, ni au palais ; doigts libres ; orteils plus ou moins palmés ; membres postérieurs comparativement courts ; tympan plus ou moins distinct.

{ Iris d'un vert clair ; une ligne dorsale jaune... B. CALAMITA.
{ Iris rouge ou doré ; pas de ligne dorsale jaune. B. VULGARIS.

1. B. *Vulgaris. Laur.* (C. COMMUN). — Tête ramassée, museau assez court, arrondi, légèrement proéminent ; *iris rouge ou doré* ; tympan elliptique ou arrondi, plus ou moins dissimulé sous les granulations de la peau ; second doigt un peu plus court que le quatrième ; orteils demi-palmés ; peau fortement tuberculeuse ; parties supérieures d'un brun rousâtre, avec des taches brunes et noirâtres plus ou moins appa-

rentes ; parties inférieures d'un blanc jaunâtre sale, maculé de gris ou de noirâtre.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 08.

La *femelle*, plus grande (0^m 09 à 0^m 10), est en été d'un brun plus sombre en dessus.

Les *jeunes* diffèrent peu des adultes.

Cette espèce commune et d'ailleurs variable, se tient ordinairement sous les pierres ou dans des trous, ne sortant que le soir ou par les temps pluvieux. Sa démarche est pesante. Le crapaud commun saute peu, marche mal, mais nage facilement. Au printemps, il se rend à l'eau pour la reproduction. — L'appréhension que causent les crapauds en général n'est pas suffisamment justifiée. On peut les manier sans crainte, l'humeur âcre que leur peau secrète n'étant un poison que pour les petits animaux. En revanche, ils rendent dans nos jardins de véritables services, en détruisant une grande quantité de limaces. Mais, il est bon de les écarter des ruches, en raison du goût prononcé qu'il paraissent avoir pour les abeilles, dont ils sont très friands.

2. B. Calamita. Laur. (C. CALAMITE). — Vulg. CRAPAUD DES JONCS. — Tête un peu plus large que longue ; museau arrondi, rabattu, un peu proéminent ; iris d'un vert clair ; tympan distinct, demi-circulaire ; second doigt plus long que le quatrième ; orteils médiocrement palmés ; parties supérieures olivâtres, avec des tubercules arrondis et une ligne dorsale jaune, s'étendant du sommet de la tête à l'anus ; parties inférieures d'un verdâtre pâle, avec de petites taches noires assez nombreuses.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 05 à 0^m 06.

La *femelle*, plus grande (0^m 07 à 0^m 08), est d'ailleurs semblable au mâle.

Les *jeunes* ressemblent beaucoup aux adultes.

Cette espèce, assez commune, fréquente les eaux au printemps et se rencontre alors aussi dans les prairies humides ;

elle se tient en été sous les pierres ou dans des trous, n'en sortant que le soir ou par les temps pluvieux. — Une variété, plus ou moins privée de la ligne dorsale jaune, a été confondue par plusieurs naturalistes avec le *B. Viridis*, Laur., qu'on ne trouve point dans la Sarthe.

URODELIA — URODÈLES

Corps allongé, subcylindrique; peau nue, adhérente, plus ou moins lisse ou verruqueuse; deux ou quatre membres, les antérieurs se développant les premiers; *queue persistant à l'âge adulte*.

Les batraciens urodèles sont ainsi nommés parcequ'ils possèdent à tous les âges une queue très manifeste. Les représentants de cet ordre, en nos contrées, sont compris dans une seule famille.

I. Fam. SALAMANDRIDÆ — SALAMANDRIDÉS

Tête plus ou moins déprimée; cou bien distinct; quatre membres courts, à peu près égaux; les antérieurs ayant quatre doigts et les postérieurs cinq orteils, tous dépourvus d'ongles; queue bien développée, conique et arrondie, ou comprimée en palette verticale.

Les adultes, plus ou moins aquatiques, se nourrissent de vers, de mollusques, d'insectes et de petits crustacés. A terre, par suite de la conformation de leurs membres, courts et sensiblement d'égale longueur, ils marchent assez péniblement, ne sautant jamais comme le font les anoures. Les têtards, pourvus de branchies, vivent dans les eaux stagnantes, où se fait la reproduction. Quelques espèces sont ovovivipares, les autres ovipares. On les rapporte à deux genres :

{ Queue comprimée en palette verticale.....	TRITON (n)
{ Queue conique et arrondie.....	SALAMANDRA (i)

G. I. SALAMANDRA. *Gesn.* (SALAMANDRE). — Tête large et aplatie; corps allongé, pourvu de quatre membres assez

courts et trapus ; doigts et orteils toujours libres ; queue moyenne, légèrement conique et *sensiblement arrondie*.

Les salamandres vivent ordinairement à terre et ne vont à l'eau que pour la reproduction. Essentiellement nocturnes, elles se retirent pendant le jour sous les pierres ou dans quelques trous, ne sortent guère que le soir ou par les temps sombres et humides. Elles sont ovovivipares. — On sait qu'un préjugé sans fondement leur accorde le pouvoir d'éteindre le feu. D'ailleurs elles sont tout à fait inoffensives. — Ce genre n'est représenté chez nous que par une seule espèce.

1. *S. Maculosa*. *Laur.* (S. TACHETÉE). — Peau lisse ou à peu près ; parties supérieures d'un noir profond, avec des taches ou des bandes d'un jaune brillant ; parties inférieures d'un noir roussâtre, marquées le plus souvent de taches jaunes.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 18.

La *féfelle* ressemble au mâle.

Les *jeunes* sont assez semblables aux adultes, avec des taches d'un jaune moins vif, quelquefois blanchâtres et souvent une sorte de pointillé grisâtre en dessous.

Bien que cette espèce soit assez commune, on ne la rencontre pas fréquemment, à cause de son genre de vie.

G. II. TRITON *Laur.* (TRITON). — Tête ovale et aplatie ; corps allongé ; doigts toujours libres ; orteils libres, lobés ou palmés ; queue grande, *comprimée en palette verticale*.

Les tritons adultes vivent dans l'eau pendant la plus grande partie de l'année ; mais, à l'automne ou vers la fin de l'été, la plupart quittent les mares, pour se réfugier sous les pierres ou la mousse, ou dans quelque fissure, ne sortant que le soir, par les temps humides. Pendant l'hiver, ils s'enfoncent dans la vase des marais ou restent engourdis dans des trous. — Les jeunes, après l'état larvaire, vivent sur terre, pendant au moins deux ans, dans les lieux humides et ombrés, avant de revêtir la livrée des adultes et de re-

tourner à l'eau pour la reproduction. Le mâle se distingue alors de la femelle, surtout au printemps, par une crête dorsale plus ou moins élevée. — On donne assez communément aux tritons le nom de *sourds*. Mais, ils entendent bien et sont du reste très inoffensifs, malgré le préjugé contraire. — Ce genre comprend chez nous cinq espèces.

- | | | | |
|---|---|--|----------------|
| 1 | { | Ventre marqué de taches noires, ou piqué de noir et de blanc | 2 |
| | | Ventre unicolore sans taches nombreuses..... | 4 |
| 2 | { | Ventre piqué de blanc, sur un fond lavé de brun et d'orangé..... | T. MARMORATUS. |
| | | Ventre jaune ou rougeâtre, avec des taches noires..... | 3 |
| 3 | { | Peau chagrinée, flancs pointillés de blanc.... | T. CRISTATUS |
| | | Peau lisse, pas de pointillé blanc sur les flancs. T. PUNCTATUS | |
| 4 | { | Sur les flancs une bande claire, parsemée de points noirs..... | T. ALPESTRIS. |
| | | Pas de bande claire pointillée sur les flancs, orteils palmés chez le mâle en noces..... | T. PALMATUS. |

1. **T. Cristatus.** *Laur.* (T. CRÊTÉ). — Peau chagrinée; dessus du corps d'un brun foncé, avec des taches rondes noirâtres; une crête élevée, noirâtre et très découpée sur le dos, entière ou à peu près, au dessus de la queue; *flancs parsemés de petites granulations blanches ou blanchâtres*; parties inférieures orangées ou rougeâtres, avec des taches noires, quelquefois cerclées de bleu, et la gorge pointillée de blanc; doigts annelés de noir et de jaune; queue brune, avec une large bande longitudinale d'un blanc bleuâtre, chez le mâle en noces, passant ensuite au brun. — En automne la crête se réduit, les couleurs deviennent plus sombres et la bande caudale est moins apparente.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 14.

La *femelle* n'a point de crête; sa queue, moins large que celle du mâle, sans bande longitudinale bien distincte, est bordée de jaune inférieurement.

Les *jeunes* sont noirs ou noirâtres en-dessus, sans trace de crête; pointillés de blanc sur les côtés; orangés ou presque rouges en-dessous, avec des taches noires ordinairement peu nombreuses.

Cette espèce, très variable dans ses formes et ses couleurs,

suyvant le sexe, l'âge, la saison et l'habitat, se trouve dans les fontaines, les mares et les eaux stagnantes, où elle est assez commune.

2. T. Marmoratus. Latr. (T. MARBRÉ). — Peau légèrement ridée et semée de petits tubercules épars; parties supérieures d'un vert plus ou moins pâle, avec des marbrures noirâtres; crête dorso-caudale assez élevée, ondulée, brune et marquée régulièrement de petites raies blanchâtres, chez le mâle en noccs; ventre piqueté de noir et de blanc sur un fond brun; une bande latérale argentée sur la queue.

Taille du mâle adulte : 0^m 14.

Chez la femelle la crête est remplacée par un sillon dorsal jaune ou rougeâtre.

Maulny, Desportes et Anjubault ont compris cette espèce dans leurs listes des vertébrés de la Sarthe. Nous ne l'avons pas encore rencontrée.

3. T. Alpestris. Laur. (T. ALPESTRE). — Peau lisse chez le mâle en noccs; parties supérieures d'un gris ardoisé bleuâtre, avec une crête dorso-caudale peu élevée, jaune et ponctuée de noir; une bande claire semée de petites taches noires arrondies, s'étendant sur les flancs, immédiatement suivie d'une ligne d'un bleu tendre ou grisâtre, généralement sans macules; gorge, poitrine et ventre d'un beau rouge orangé; tranche inférieure de la queue variée de jaune, de bleuâtre et de taches noires arrondies. — En automne, et sur terre, la peau se montre plus ou moins rugueuse, la crête se déprime et devient peu distincte; les couleurs du manteau sont plus foncées et les bandes latérales se confondent ou s'effacent.

Taille du mâle adulte : 0^m 08.

La femelle n'a point de crête, ni de ligne bleue au-dessous de la bande claire latérale semée de points noirs. Elle est en-dessus d'une teinte grise ou verdâtre, marbrée de brun.

Les jeunes sont d'un gris roux, marbré de brun, en-dessus, jaunes ou rougeâtres en-dessous, avec une ligne grise semée de points noirâtres sur les côtés du corps.

Cette espèce a été signalée par Anjubault, en 1860, comme étant commune dans les eaux stagnantes de Pruillé-l'Éguillé, près du hameau des Barrières, mais n'ayant été vue que dans cette localité. Nous l'avons trouvée, en 1883, le 29 avril, dans une mare voisine du moulin de Risroger près du Grand-Lucé, et le 27 mai à Ecommoy, aux environs de Fontenaille,

4. T. Punctatus. Dug. (T. PONCTUÉ). — Peau lisse, parties supérieures d'un brun clair; ventre jaunâtre ou rougeâtre, avec des taches noires arrondies sur tout le corps; une crête dorso-caudale assez basse, ondulée ou légèrement festonnée et ponctuée de noir; bord inférieur de la queue varié d'orangé, de bleu et de taches noires, chez le mâle en noces. — En automne, la crête se réduit, la teinte générale devient brune ou grise, les taches noires sont plus petites, moins apparentes et moins régulières; la coloration rougeâtre des parties inférieures est moins étendue; le bleu disparaît sur le bord inférieur de la queue.

Taille du mâle adulte : 0^m 08.

La femelle est d'un gris jaunâtre en-dessus, avec une simple ligne dorsale saillante, remplaçant la crête du mâle; une bande déliée brune s'étend de chaque côté du dos; parties inférieures jaunâtres ou d'un orangé clair, avec de petites taches noirâtres plus ou moins apparentes.

Les jeunes sont assez semblables aux femelles.

Cette espèce, assez commune, habite les fossés et les mares.

5. T. Palmatus. Dug. (T. PALMÉ). — Peau lisse; dessus de la tête vermiculé de brun et de noirâtre; parties supérieures brunes ou grises, avec les flancs plus pâles, marqués de taches noirâtres arrondies; ventre jaunâtre, avec une bande orangée; une crête dorso-caudale très basse et sans taches, chez le mâle en noces; un pli saillant de chaque côté le long du dos; queue lancéolée, tronquée brusquement au bout et se terminant par un fil isolé, assez long; orteils réunis par une large palmure noire. — En automne les couleurs sont plus ternes,

la palmure des pieds et le fil de la queue disparaissent, la crête dorsale se réduit à peu près complètement.

Taille du *mâle adulte* : 0^m 07.

La *femelle* n'a jamais les pieds palmés ; le filet caudal manque ou ne se trouve que légèrement indiqué ; le pli saillant sur chaque côté du dos est remplacé par une ligne brune ondulée ; les taches noires des flancs se rapprochent pour former des marbrures qui se continuent suivant deux lignes longitudinales sur la queue.

Les *jeunes* sont assez semblables aux femelles.

Cette espèce, d'ailleurs commune et pour nous la plus petite du genre, habite les mares et les fossés.

ABRÉVIATIONS :

Daud. — Daudin.
Dug. — Dugès.
Fitz. — Fitzinger.
Gesn. — Gesner.
Jacq. — Jacquin.
Lacép. — Lacépède.
Laur. — Laurent.

Latr. — Latreille.
Linn. — Linné.
Meisn. — Meisner.
Merr. — Merrein.
Roës. — Roësel.
Thom. — Thomas.

LES ARTISTES DE LA SARTHE

AU SALON DE 1883

Par M. F. LEGHAY, membre titulaire.

Tous les critiques et les amateurs d'art, sont d'accord pour trouver cette année l'exposition inférieure aux années précédentes, et les productions de la statuaire supérieure dans leur ensemble à celles de la peinture. Deux mentions honorables ont été attribuées à nos compatriotes par le scrutin des artistes ; l'une dans la section de peinture, à M. de Clermont-Gallerande ; l'autre dans la section de sculpture, à M. Ferville-Suan.

Les œuvres de dix-sept artistes de la Sarthe *seulement*, figurent au salon de 1883 ; MM. Huguet, Letrône, Darcy, David, Bernard-Chambinière, Chevallier, Rault, de Rougé, Godmer, Guilmet, Moutet et M^{lles} Lalande, Allain et d'Aménon, qui avaient exposé les années précédentes n'ont rien donné ; espérons qu'au salon de 1884, nous les retrouverons avec de nouvelles œuvres.

*
* *

M^{lle} BASSERIE (Valentine-Clotilde), demeurant au Mans.

Distraction, d'après Ed. Hamman, est une jolie porcelaine qui a été très remarquée. Le sujet est une jeune châtelaine, agenouillée dans son oratoire devant l'image de la Vierge ; elle regarde, par distraction, des pigeons qui viennent se poser sur la fenêtre.

M^{me} CHABASSOL (Marguerite), née à Vaas.

Dans la prairie, d'après Julien Dupré ; faïence sous émail.
Une paysanne suit sa vache d'un pas rapide dans la prairie.
Cette reproduction est réussie.

CHEREAU (Eugène-Jean), né à Mamers.

Le Fil rompu, d'après Aubert ; camée, cornaline. Une jeune fille, assise sur le gazon, porte une quenouille d'une main et de l'autre tient le fil que l'Amour vient de briser.
Exécution fine et délicate.

L'Amour enchaîné ; camée, cornaline orientale. L'Amour s'est laissé mettre une chaîne aux pieds ; assis, désolé, il porte ses poings à son front et à l'air désespéré. Travail parfait.

Chereau est un graveur intelligent ; en 1852, il a obtenu au salon une mention honorable.

M^{lle} CHOUX (Marie), née au Mans.

Portrait de M. L. E. ; aquarelle. Bien modelé et peint avec goût.

CRÈS (Charles), professeur de dessin au Prytanée militaire de La Flèche.

Portrait de M. Cadet, colonel d'infanterie, commandant le Prytanée.

DE CLERMONT-GALLERANDE (Adhémar-Louis), demeurant à La Pilletière, à La Flèche.

Le Rendez-vous ; peinture.

Le Bien aller ; peinture.

L'artiste a obtenu une mention honorable pour ces deux tableaux. Ils sont bien composés et les chevaux étudiés avec soin.

Comte DE LA FONTAINE DE FOLLIN (Octave), né au Lude.

Plaisir d'été ; statue en plâtre. Gentille et séduisante fillette en costume de bain.

ENLARD DE GRANDVAL (Georges), né à Trangé-lès-le Mans.

Le soir dans la forêt de Fontainebleau; aquarelle. Ce tableau représente un soleil couchant dans la forêt vers la fin de l'automne; c'est une des meilleures productions de Georges Enlard de Grandval, qui est un aquarelliste des plus distingués.

FERVILLE-SUAN (Charles-Georges), né au Mans.

La Captive; statue en plâtre de grandeur naturelle. Une jeune et jolie fille est attachée debout à un poteau par une double corde; la tête penchée sur l'épaule, les cheveux épars, les yeux demi-clos, tout dans l'expression du visage exprime le désespoir. Cette statue, qui a des formes élégantes, est consciencieusement étudiée.

Bianca Capello; buste en bronze. Une belle Vénitienne dans un élégant costume. Exécution soignée.

Ferville-Suan a obtenu une mention honorable pour ces sculptures.

GARNIER (Gustave-Alexandre), né à La Suze.

Portrait de M. J. Triger; buste en marbre. Ce portrait est très ressemblant, fini et bien modelé.

Portrait de M. A. L.; buste en terre cuite. Bon portrait, très étudié.

Garnier a obtenu des mentions honorables au salon, en 1875, 1876 et 1877.

LAUNAY (Camille), né au Mans.

Fruits; peinture. Arrangement défectueux et couleur un peu terne.

LE COUTEUX (Aristide-Lionel), né au Mans.

Portrait de M^{me} G. A., d'après Dubois; gravure. Magnifique portrait, dont la tête est modelée avec beaucoup de soin.

La Fileuse, d'après F. Millet; gravure habilement rendue.

Elle représente une jeune paysanne, assise sur un tertre, qui file sa quenouille en gardant des chèvres qui broutent.

Le Couteux est un artiste dont la réputation n'est plus à

faire ; il a obtenu une mention honorable en 1877, une médaille de 3^e classe en 1879 et la seconde médaille en 1881.

M^{lle} LE SUEUR (Gabrielle-Marie-Claire), née à Marolles-les-Braults.

Portrait de M^{me} D. ; porcelaine. Joli portrait ; les dentelles du corsage manquent de légèreté.

Etude de pavots ; gouache. Les pavots sont bien rendus et forment un charmant bouquet.

LUNEL (Ferdinand), né à La Flèche.

La Place de la Concorde ; aquarelle. Ce tableau assez beau est sans intérêt.

L'Etude ; peinture. Une jeune femme assise devant un chevalet au milieu d'un paysage. Couleur un peu terne.

MAIGNAN (Albert), né à Beaumont-sur-Sarthe. Hors concours (1). Médaille de 3^e classe en 1874, de 2^e classe en 1876, de 1^{re} classe en 1879.

Portraits de M^{mes} Garnier ; peinture ; panneau décoratif. Ce panneau se présente sous la forme d'un cadre d'architecture ; une *loggia* de fantaisie dont la frise porte ces mots : *O printemps, jeunesse de l'année ! O jeunesse printemps de la vie !*

Les deux sœurs, l'une debout, l'autre assise, vêtues de blanc, sur le bord de la *loggia*, se profilent sur un fond de paysage. Architecture, paysage, figures, tout est dessiné avec un soin sévère, mais tout cela est très pâle, vaporeux, et une involontaire tristesse se glisse dans l'impression qu'on en reçoit.

Hommage à Clovis II ; peinture.

« Lors Ega, maire du palais, fit convoquer évêques et hauts barons..... »

(Chronique de Frédégaïse.)

Maignan est avant tout un peintre d'histoire. Le petit

(1) C'est-à-dire qui ne peut être proposé que pour la médaille d'honneur.

roi enfant est représenté assis, ou plutôt à demi-couché sur les brillants coussins d'un gigantesque trône où il paraît perdu; il est chargé de bijoux trop lourds pour ses petites mains, et semble se soucier fort peu des génuflexions et des compliments des personnages prosternés autour de lui. Il y a dans ces figures et dans les accessoires : étoffes, costumes, armures et mobilier, une foule de choses bien étudiées. On signale surtout la belle figure fière et bien caractérisée du soldat debout, à gauche, et l'exécution large et souple de l'ensemble. Dans ce tableau il y a des recherches et des colorations chaudes, fines et délicates, c'est un bon morceau de peinture, mais un artiste de la valeur de Maignan (1) devrait ne pas trop s'attarder dans un ordre de sujets qui ne présentent vraiment pas un bien vif intérêt.

ROYER (Lionel), né à Château-du-Loir. En 1877, une esquisse lui a valu un deuxième prix à l'école; en 1879, il a obtenu une médaille au concours semestriel de mars; en 1880, deux premières médailles aux concours semestriels et une mention au *concours du Torse*, de plus il a obtenu le deuxième second grand prix de peinture, et une mention honorable pour son tableau *Daphné changée en laurier*; ce tableau est au musée du Mans, ainsi que les suivants : *Bataille du Mans*, *charge au plateau d'Auvours* et *Vénus protège le corps d'Hector*.

Cette année Royer a exposé au salon :

Portrait de M^{me} la baronne de L...; peinture.

Bon et gracieux portrait, mais un peu sec, il manque

(1) A la suite de l'exposition d'Amsterdam (1883), Albert Maignan, dont les envois ont été particulièrement remarqués, a reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Parmi ses productions importantes nous devons signaler les suivantes : *Le départ de Guillaume le Conquérant*, *Frédéric Barberousse aux pieds d'Alexandre III*, *le pape Boniface VIII souffleté à Anagni par Colonna*, *Frédégonde et Chilpéric au tombeau de Saint-Médard*, *le Christ consolateur*, *Dante rencontrant aux enfers la comtesse Mathilde*.

aussi de fini dans le buste, qui semble indiquer de belles épaules.

Madame Roland ; peinture.

« O liberté ! que de crimes on commet en ton nom. »

M^{me} Roland (1) sur l'échafaud est fortement conçue. Elle est debout, vêtue de blanc, de grandeur naturelle, sur les planches ensanglantées, et elle semble jeter son fameux cri à la statue de la Liberté, dressée devant le terrible instrument du supplice : « O liberté ! que de crimes on commet en ton nom. » Le bourreau lui lie le poignet gauche, tandis que le bras droit est replié sur la poitrine. Elle semble braver la multitude menaçante qui grouille sur la place, et une mégère lui montre le poing. Cette composition dramatique, mouvementée, fortement conçue, est assez bien exécutée ; en un mot, c'est un bon tableau, quoi qu'en disent certains critiques malveillants ou peu connaisseurs.

SAUVKSTRE (Stéphen), né à Bonnetable.

Une Vue de Marival (Seine-et-Oise) ; aquarelle lourde et peu intéressante.

Villa de M. G., à Passy ; quatre châssis ; architecture. Véritable chalet suisse, gracieux et léger.

Le Mans, ce 25 juillet 1883.

(1) Manon-Jeanne Philipon dame Roland, épouse du ministre de Louis XVI, est l'un des caractères de femme le plus remarquables de la Révolution française. Elle est née à Paris en 1754, d'un graveur obscur ; elle a été décapitée le 8 novembre 1793. « Dans sa prison, dit un de ses compagnons de captivité, elle parlait souvent à la grille avec la liberté et le courage d'un grand homme ; quelquefois son sexe reprenait le dessus, et l'on voyait qu'elle avait pleuré au souvenir de sa fille et de son époux. » On relit toujours avec plaisir les pages à la fois historiques et intimes, où elle s'est peinte avec autant de franchise que de grâce et de pudeur.

NOTE

SUR

LES OISEAUX NICHANT AUX JACOBINS

Par M. BESNARD, membre titulaire.

Parmi les oiseaux de notre pays, sédentaires ou de passage périodique, plusieurs viennent nicher chaque année sur la promenade des Jacobins, en pleine ville du Mans. J'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt d'en dresser la liste exacte, sans m'arrêter d'ailleurs aux détails, bien connus, des mœurs et des divers modes de nidification propres aux différentes espèces. Si les faits que je signale ne présentent rien d'extraordinaire, du moins pourront-ils servir à confirmer les observations antérieures des ornithologistes.

Il est à remarquer que, sauf une seule (Pigeon ramier), toutes les espèces qui se font ainsi nos hôtes, appartiennent au groupe des Passereaux. — Les voici dans l'ordre adopté par Degland et Gerbe (*Ornith. europ.* 2^e édit.).

SITTELE TORCHEPOT. — (*Sitta caesia* Mey. et Wolf.). — En nombre assez restreint; dans les cavités des tilleuls.

GRIMPEREAU BRACHYDACTYLE. — (*Certhia brachydactyla*

Brehm.). — Confondu par plusieurs naturalistes avec le Grimpereau familier (*C. familiaris* Linn.). — En grand nombre, dans les cavités des tilleuls.

PIE COMMUNE. — (*Pica caudata* Linn.). — Etablit quelquefois son nid, même avant la pousse des feuilles, au sommet des tilleuls les plus élevés, vers le milieu des allées voisines de la rue du Cirque.

GRAY ORDINAIRE. — (*Garrulus glandarius* Vieill.). — Quelques couples établissent régulièrement leurs nids, chaque année, au milieu du feuillage, dans l'allée basse longeant le square qui remplace l'ancienne Butte-au-Canon.

MOINEAU DOMESTIQUE. — (*Passer domesticus* Briss.). — Très commun ; niche partout, aussi bien sur les branches que dans le creux des arbres.

VERDIER ORDINAIRE. — (*Ligurinus chloris* Koch.). — En grand nombre, particulièrement dans les tilleuls qui sont en bordure sur les rues.

PINSON ORDINAIRE. — (*Fringilla coelebs* Linn.). — Commun ; construit son nid vers la fin de Mars, dans l'enfourchure des branches, avec la mousse qui les recouvre.

CHARDONNET ÉLÉGANT. — (*Carduelis elegans* Steph.). — En petit nombre, à l'extrémité des rameaux, parmi les fleurs odorantes des tilleuls.

LORIOT JAUNE. — (*Oriolus galbula* Linn.). — J'ai plusieurs fois remarqué, du côté de la rue Robert-Garnier, son nid, facile à reconnaître, qu'il suspend à la bifurcation des branches, mais qu'on n'aperçoit bien qu'à l'automne après la chute des feuilles.

MERLE NOIR. — (*Turdus merula* Linn.). — Le plus souvent au milieu du feuillage des arbres de l'allée basse longeant le square.

ROUGE-GORGE FAMILIER. — (*Rubecula familiaris* Blyth). —

Niche sous les bosquets du square, entre les racines, sur les talus en pente, principalement le long de la rue Robert-Garnier et près de la Cascade.

ROSSIGNOL DE MURAILLE. — (*Ruticula phænicura* Bp.). — En nombre restreint, dans les cavités des tilleuls.

MOUCHET CHANTEUR. — (*Prunella modularis* Vieill.). — Quelques couples nichent dans les bosquets et sur les arbres verts du square, à une petite hauteur au-dessus du sol.

FAUVETTE A TÊTE NOIRE. — (*Sylvia atricapilla* Scop.). — Un couple ou deux, dans les massifs des bosquets du square.

FAUVETTE DES JARDINS. — (*Sylvia hortensis* Lath.). — Quelques couples, également dans les bosquets du square.

TROGLODYTE MIGNON — (*Troglodytes parvulus* Koch.). — Assez commun ; dans les anfractuosités des rochers de la cascade du square, près du jardin de l'évêché et sur les arbres verts, à une petite hauteur au-dessus du sol.

MÉSANGE BLEUE. — (*Parus cœruleus* Linn.). — Assez commune, dans les cavités des tilleuls.

GOBE-MOUCHE GRIS. — (*Muscicapa grisola* Linn.). — Quelques couples seulement établissent leurs nids chaque année sur nos promenades.

PIGEON RAMIER. — (*Columba palumbus* Linn.). — Chaque année, quelques couples viennent, on ne sait d'où, nicher sur les arbres des Jacobins, faisant preuve d'une confiance qui pourrait étonner d'abord de la part d'oiseaux qu'on a l'habitude de considérer comme extrêmement sauvages. Cependant, d'après Gerbe, (*Ornith. europ.* T. II, p. 75), le pigeon ramier n'est nulle part aussi commun que dans les jardins publics de Paris. Cet auteur ajoute :

« Lorsqu'on observe le Ramier en pleine nature, c'est-à-dire dans les forêts ou dans les campagnes, et lorsqu'on étudie ses mœurs au sein de nos cités populeuses, il semble

« qu'il y ait en lui deux oiseaux. Dans le premier cas, on
« voit qu'il est farouche, méfiant, qu'il fuit l'homme du plus
« loin ; dans le second cas, il montre autant et plus de
« confiance que les races de pigeons qui vivent dans nos
« demeures depuis des siècles. Ainsi, les Ramiers, qui habi-
« tent les Tuileries et le Luxembourg se rendent familiers
« au point de venir prendre dans la main, dans la bouche
« même, les aliments qu'on leur présente. »

Je n'ai jamais vu les quelques ramiers qui fréquentent nos promenades pousser la confiance à ce degré ; mais, j'ai pu constater, en 1880, que le bruit et la présence d'une foule nombreuse ne parviennent pas à les effrayer.

Pendant la construction de l'annexe qu'on éleva pour l'Exposition, dans l'allée qui longe la rue du Cirque, un couple établit son nid sur la branche la plus basse d'un tilleul, à quelques mètres seulement des ouvriers qui posaient la charpente, si bien que, le travail terminé, le nid touchait presque le toit. On me facilita son accès et je pus le voir de près, le jour même que la femelle pondit son second œuf. Une vingtaine de jours après, je pouvais contempler deux petits dans leur berceau. Quinze jours plus tard, les pigeon-neaux commençaient à s'aventurer dans le voisinage, sous la surveillance de leurs parents. Quant au nid, que je fis alors descendre avec précautions, il était en tout semblable à ceux des pigeons ramiers les plus sauvages.

Ainsi, presque tous les ans, sans être aussi favorisés que les Parisiens, nous avons le plaisir de voir s'établir chez nous quelques pigeons sauvages devenus presque familiers.

Si nous ajoutons maintenant que le *Corbeau Choucas* (*Corvus monedula* Linn.), niche en troupes nombreuses à la cathédrale et même dans les cavités des murs du théâtre ; qu'on voit chaque année nicher dans les grands arbres du parc de la Préfecture et de loin en loin sur ceux des Jacobins le *Corbeau freux* (*Corvus frugilegus* Linn.),

nous arrivons au total de 21 espèces s'établissant dans notre belle promenade pour la reproduction.

Ce chiffre augmentera peut-être encore, car j'y ai remarqué assez souvent au printemps la présence du *Pic Epeiche* (*Picus major* Linn.), grimpant le long des grosses branches et celle du *Merle-grive* (*Turdus musicus* Linn.), au temps où le Merle noir commence à siffler ; mais, comme je n'ai pas vu leurs nids, je ne pourrais affirmer que ces oiseaux se reproduisent sur les arbres des Jacobins.

AUGUSTE BESNARD.

teurs de France a bien voulu, de nouveau, en assemblée générale, le signaler par un *rappel* de la médaille d'or, décernée en 1883 (1).

Néanmoins, bien des personnes au dehors sans doute se demandent : Quelle est donc la si grande utilité de ce système ? A cette question, le très honoré savant M. Malaguti a, d'avance, répondu il y a 30 ans déjà : « Une bonne et suffisante alimentation a-t-il dit, ne peut assurer seule l'heureuse croissance et, plus tard, l'engraissement du bétail. Pour que l'animal prospère, il lui faut en outre un logement salubre et qu'il y repose tranquille.

Devant ces principes qui d'eux-même s'imposent, quelle est encore aujourd'hui la situation générale des locaux habités par nos grands animaux domestiques ? Au Bulletin des séances de la Société Nationale d'Agriculture de France, (novembre 1883), on lit, exposé par MM. Lavalard et Muntz à propos de la litière sous les chevaux : (2)

« Les écuries, disent-ils, sont en usage depuis bien des siècles, et il y aurait lieu de penser que l'expérience d'un si grand nombre de générations a dû les amener au dernier état de perfection. Malheureusement, nous en sommes encore loin.....

« Et à propos même des écuries de l'armée, le maréchal Oudinot, duc de Reggio, dans un rapport fait en 1841, signalait la grande quantité de gaz qui se trouvait dans ces écuries trop petites, et l'impossibilité d'y respirer. Enfin, il insistait sur les inconvénients résultant du mauvais pavage des écuries et de la *pente du sol souvent insuffisante, souvent exagérée*. Dans le premier cas, disait-il, les urines s'infiltraient dans le sol ; dans le second, la pente rapide oblige les chevaux à se *cramponner* et à se tenir conti-

(1) *Bulletin de la Société des Agriculteurs de France*, n° du 1^{er} avri 1884, pages 92 et 93 du compte-rendu des travaux de la session générale. (Rapport de M. Meslay, secrétaire de la 11^e section.)

(2) *Compte rendu des séances de novembre 1883*, page 580.

En effet, à votre appréciation déjà si éclairée s'est ajoutée également ailleurs la faveur d'un examen sérieux, et, par suite, les flatteuses distinctions ci-après :

1° En 1882, avant toute expérience, de la Société protectrice des animaux, une *medaille d'argent* (1).

2° En 1883, après les premières expériences, de la Société des Agriculteurs de France, une *medaille d'or* (2).

3° De la Société Nationale d'Agriculture, une *medaille d'or à l'effigie d'Olivier de Serres* (3).

4° A l'Exposition Internationale d'Amsterdam, où M. Chappée, constructeur de ce système, a obtenu, pour ses divers produits, la haute récompense d'un *diplôme d'honneur*, un spécimen de drain a été spécialement étudié dans son objet, et là aussi, a été distingué par une *medaille d'or* (4).

Pendant ce temps et par délibération en Conseil, le 18 juillet 1883, la Société Nationale des Architectes de France en prononçait l'adoption (5).

Lors de sa session annuelle de cette année (1884), en raison de résultats plus largement constatés et « convaincue de la haute valeur de ce système », la Société des Agricul-

(1) Bulletin de la Société protectrice des animaux, mars, 1882, page 163. — Rapport de M. Suc, ingénieur constructeur, membre de la Société des agriculteurs de France.

(2) Bulletin de la Société des Agriculteurs de France, n° du 15 mars 1883, pages 130 et suivantes du compte rendu des travaux de l'assemblée générale. — Rapport de M. le comte de Gabriac, vice-président de la onzième section.

(3) Recueil spécial des rapports sur les récompenses, page 41 et pages 107 et suivantes. — Rapports de M. Barral, secrétaire perpétuel et de M. Eugène Gayot, ancien directeur général des haras, membre du conseil supérieur de ce service et président de la onzième section, — Industrie chevaline, — de la société des agriculteurs de France.

(4) Groupe VIII, génie civil. Constructions. — Bâtiments. — Indication au n° du 7 janvier 1884 du Journal officiel de la République Française.

(5) Journal l'Architecte, organe de la Société des Architectes de France et de la chambre des architectes de Paris, n° du 10 août 1883. — Rapport de M. Brouty et reproduction de l'article du journal d'agriculture pratique du 7 juin 1883, par M. Eugène Gayot.

tion : M. Dubois, vétérinaire de 1^{re} classe et professeur d'hippologie à l'Ecole d'Equitation d'Ypres, écrivait, dès le 6 février 1883, à M. Rivet, ancien capitaine de cavalerie, secrétaire du Comice agricole de Mézières, la lettre suivante que le journal mensuel de ce comice a publiée dans son numéro de mars :

« Monsieur, vous voulez bien me demander mon avis au sujet du drainage des écuries du colonel Basserie. Je dois vous dire que je ne puis qu'applaudir à cette heureuse innovation qui satisfait à deux des conditions les plus importantes des écuries :

« 1^o Donner au cheval une bonne assiette qui permet une répartition convenable du poids du corps sur les diverses parties des membres ;

« 2^o Conduire l'urine au dehors aussi rapidement et complètement que possible.

« Je suis entièrement de l'avis du colonel quant à la fatigue qui résulte de l'inclinaison en arrière du sol de l'écurie. L'abaissement relatif des talons, aussi bien pour les membres de devant que pour ceux de derrière, entraîne le redressement des boulets, fausse l'aplomb général et surcharge les jarrets d'une manière permanente. L'instinct du cheval, qui le porte à chercher constamment à se soustraire à cette contrainte, entraîne, comme il le dit si bien, *du désordre dans les écuries*. J'ai souvent constaté cette gêne qu'éprouve le cheval sur cette pente, gêne qu'il exprime par une attitude défectueuse qu'il change à chaque instant.

« J'ai eu aussi l'occasion de faire des réflexions au sujet de l'évacuation des urines en dehors des écuries. *Malgré la pente que présentent les nôtres, les urines restent dans la litière et doivent disparaître en grande partie par évaporation*; l'air se charge de miasmes et si l'on veut satisfaire aux besoins de la respiration, on est obligé d'établir une ventilation qui n'est pas toujours sans danger pour les

« animaux, surtout lorsque le plafond trop peu élevé oblige
« à placer les fenêtres assez bas.

« Le drainage, bon pour toutes les écuries, a aussi et sur-
« tout une grande importance pour les écuries militaires, où
« les chevaux passent la plus grande partie de la journée.

« Veuillez agréer, etc.

Signé : « DUBOIS. »

Ai-je besoin de dire que de France, indépendamment des distinctions obtenues, des rapports à ces occasions et des nombreux articles de journaux par lesquels, *spontanément*, des écrivains spéciaux de toute autorité ont signalé ce système et ses avantages, un gros volume serait nécessaire pour contenir la reproduction de toutes les félicitations par lettre que m'ont adressées les personnalités les plus compétentes en industrie chevaline, en industrie agricole ainsi que du monde équestre militaire ? Je ne citerai donc ici, et seulement en raison de leur caractère particulièrement *technique*, que quelques uns de ces témoignages, et en tête desquels celui de l'honorable M. Duplessis, doyen de grade de MM. les vétérinaires principaux membres de la commission supérieure d'hygiène hippique au ministère de la guerre, qui, dès le 2 novembre 1882, m'écrivait :

« . . . Je considère l'amélioration que vous proposez
« pour nos écuries comme devant avoir, incontestablement,
« une grande influence sur la conservation et la santé des
« chevaux d'arme, par les motifs que vous énoncez si
« bien.

« En effet, nous savons aujourd'hui, à n'en pouvoir douter,
« que les déjections excrémentielles et particulièrement les
« urines sont, par suite d'un trop long séjour dans la litière,
« *une des causes principales de l'extension de la fièvre*
« *typhoïde sur nos chevaux.*

« Par ces motifs, recevez donc mes félicitations sincères
« pour la bonne pensée qui vous a inspiré en proposant pour

« les écuries de l'armée un système de drainage aussi hygiénique, pratique et *si bien approprié au service intérieur de la cavalerie.*

« Daignez agréer, etc.

Signé : « DUPLESSIS. »

« Oui ! — m'avait déjà écrit M. Voiniez, vétérinaire en 1^{er} d'un de nos régiments, — le bien être des animaux et, partant, la bonne conservation de toutes leurs aptitudes physiques auraient à gagner, si le sol où ils reposent, où ils séjournent pendant la plus grande partie de leur vie et surtout pendant leur jeunesse, était toujours horizontal, propre et moelleux. Avec un plan incliné en arrière, le poids de la masse se rejette sur l'arrière-main ; de là, la disposition naturelle de l'animal à engager les pieds postérieurs en avant et à couder les jarrets. Si, étant fatigué, il veut s'appuyer plus fortement sur l'avant-main, — ce qui est fort naturel puisque la structure anatomique des membres antérieurs, en raison de leurs rayons droits, en fait principalement des organes de soutien, — si, dis-je, il veut s'appuyer sur son devant, il est obligé d'engager les membres antérieurs plus près du centre de gravité et, l'habitude aidant, il devient *sous lui du devant.*

« Votre système a donc pour premier avantage de rétablir le plan horizontal.

« Il en a un autre : c'est de supprimer, ou tout au moins d'atténuer une des causes de la viciation de l'air des locaux. En effet, en supprimant presque totalement l'urine, on évite les gaz ammoniacaux et sulfurés qui, en été surtout, se dégagent du purin et du fumier en telle abondance parfois, qu'ils irritent les muqueuses de l'œil et des voies respiratoires au point de produire des maladies graves. — Les autres matières excrémentielles et végétales étant privées d'humidité, restent donc moins fermentescibles : aussi, y a-t-il économie de litière et plus grande propreté.

« C'est une vérité évidente que nos animaux, tout comme
« les gens, ont besoin d'un air pur, souvent renouvelé, pour
« conserver leur santé ; sans quoi, la nutrition et le dévelop-
« pement se font mal et le lymphatisme prend le dessus.

« De plus, quand ils ont une bonne litière, épaisse et sèche,
« ils reposent et digèrent bien, ne souillent pas leur robe,
« sont moins exposés au froid, conservent mieux leurs
« aplombs, leur ferrure, leur corne, et ce sont là de grands
« avantages pour nos chevaux de l'armée.

— Il en sera de même, ajouterai-je, pour les chevaux de
de tous les services et ces heureuses conditions ne favoriseront
pas moins la vache laitière ainsi que le bœuf de travail ou à
l'engrais.

« Actuellement, continue M. Voiniez, nos chevaux de
« régiment sont sur le pavé, sans litière, couverts de crotte
« au réveil, reposant mal, ayant froid tout l'hiver, maigrissant
« toujours dans cette saison et restant affamés dès que le
« travail devient un peu plus pénible.

« Et, dans l'armée, il n'y a pas de dépense plus écono-
« mique que celle qui consiste à améliorer l'hygiène de notre
« matériel vivant, *si coûteux et si fragile.* »

« Si le sol de nos écuries régimentaires », — m'écrivait
également un autre vétérinaire en premier « était aménagé
« comme vous l'indiquez, non seulement les membres des
« chevaux conserveraient mieux leurs aplombs, maintes
« tares des jarrets qui se montrent chez les jeunes chevaux
« avant d'avoir travaillé, ne se produiraient pas ; mais
« encore, j'en ai l'intime conviction, *les maladies infec-*
« *tieuses qui déciment notre cavalerie et qui ne sont pas*
« *autre chose que du TYPHUS D'ÉCURIE*, seraient certaine-
« ment écartées de notre cadre nosologique régimentaire ».

Les grandes écuries des administrations de voitures, les
écuries des particuliers ne sont-elles pas également trop
souvent sujettes aux mêmes calamités ?

Les dépôts d'étalons de l'État eux-mêmes, échappent-ils

toujours à ces épyzooties si redoutables, engendrées par stagnation et infiltration de l'urine et dont les conséquences ont en outre pour contre-coup fatal et multiple de rendre plus rare les bonnes naissances ?

Quelques chiffres que j'ai pu relever dans un document officiel (1) ne viennent que trop, du reste, démontrer combien est grand, au détriment de la fortune publique, au détriment du Trésor, onéreux aussi dans l'armée à MM. les officiers généraux et officiers supérieurs propriétaires de leurs chevaux d'arme et, enfin, au point de vue plus élevé encore de nos ressources de cavalerie militaire en cas de grave éventualité, combien est grand, dis-je, ce double mal séculaire auquel mon système est le seul remède préventif.

Pendant la période de 1875 à 1880 en ce qui concerne l'armée de *l'intérieur*, le nombre des entrées aux infirmeries représente jusqu'à 59 pour 100 de l'effectif moyen des chevaux.

N'y a-t-il pas là une affligeante démonstration que, sans le savoir et le zèle au dessus de tout éloge de notre personnel vétérinaire, les pertes par mortalité atteindraient des proportions désastreuses ?

Pourtant le nombre de ces pertes est considérable. Il s'est élevé pendant ces 6 années au chiffre total de 15,575 chevaux de toutes armes, et, fait digne de remarque, 5,069 de ces chevaux n'étaient âgés que de 4 à 6 ans et 3,995 de 7 à 9 ans.

De plus, parmi les chevaux réformés pendant la même période, on en compte 6,687, ayant aussi *moins de 10 ans*.

Voici donc, en 6 ans, une perte de 15,751 chevaux ayant moins de 10 ans, dont la moitié environ n'a fait *aucun service*, et le reste très peu.

(1) Recueil des mémoires et observations sur l'hygiène et la médecine vétérinaire militaire, ouvrage publié par ordre du ministre de la guerre.

En somme, pour le Trésor et les officiers généraux et officiers supérieurs qui ont participé à ces pertes, un dommage que l'on peut, *au bas mot*, évaluer à 30 millions; soit, année moyenne 5 millions, — puisque, acheté à 4 ans — souvent à 3 ans et demi, le cheval n'entre en sérieux service qu'à 6 ans; — que ceux même achetés plus âgés ont aussi besoin d'un long temps de ménagement, et qu'ainsi, tant d'acquisition que de nourriture, ferrure etc., ces chevaux ont causé une dépense qui, en moyenne par tête, dépasse de beaucoup 2.000 francs.

Telle s'accuse, du moins pour la plupart de ces pertes, la funeste influence de la déclivité et de l'insalubrité des écuries des garnisons, qui, en outre, atteint dans sa vitalité, dans sa valeur quotidienne de service, dans sa durée tout notre effectif de cavalerie militaire.

De son côté, voici comment s'exprimait un officier supérieur qui a été longtemps écuyer en chef de l'une de nos grandes écoles militaires :

« Je crois » — disait-il — « le système que vous proposez, « appelé à éviter bien des maux aux chevaux et *même aux* « hommes, dans les écuries où il sera appliqué. Aux excellentes raisons que vous donnez en faveur du drainage, il « faut encore ajouter la conservation de la vue chez les « hommes et chez les chevaux. Combien de chevaux deviennent ombrageux, peureux, par suite de l'altération des « yeux par les gaz qui se dégagent des urines!.. J'ai même « vu des hommes d'écurie devenir, par ce motif, *complètement aveugles.* »

A tous ces maux puisés dans l'écurie, les cavaleries étrangères n'ont pas jusqu'ici davantage échappé; mais le moyen étant trouvé, nous devons les devancer pour faire mieux.

Enfin, M. Hornez, ancien vétérinaire de l'armée, directeur de l'école de dressage et d'équitation de Caen, dont la haute compétence ne saurait non plus être discutée, m'a aussi écrit :

« Votre système est un réel progrès. Cette idée ingénieuse
« est de la première importance au point de vue de l'hygiène,
« par conséquent de la conservation en santé de nos grands
« animaux domestiques. Nos grandes industries agricoles du
« Nord : *brasseries, distilleries, sucreries*, — où l'on nourrit
« un bétail nombreux — seront sûrement des premières à en
« faire une large application. Là, des fosses à purin existent,
« on connaît la valeur des engrais liquides ; et, enfin, il cons-
« tituera une réelle amélioration à l'état actuel des choses si
« *en opposition avec les conditions favorables à un bon*
« *engraissement.* »

En effet, combien ne reste-t-il pas à désirer, dans les grandes étables surtout où, comme dans l'écurie, avec une certaine inclinaison défavorable au repos de l'animal, l'air plus humide encore et non moins corrompu par effet de vaporisation d'un plus abondant liquide excrémental ainsi que par d'autres miasmes qui se dégagent du sol anciennement infiltré, est absolument contraire au bon accomplissement de l'hémathose, altère et diminue conséquemment en qualité et quantité la production du lait, du beurre et de la viande, et se trouve déjà signalé par les hygiénistes, comme la principale cause des épyzooties ?

Il y a cinquante ans, un autre vétérinaire de grande réputation et qui, en outre, avait fait de très sérieuses expériences personnelles de production et d'élevage de chevaux, Périer, de Bergerac, avait écrit (1) :

« Un sol incliné, obligeant le cheval à calculer sans cesse
« son aplomb, met les boulets, les jarrets, les reins et les
« épaules dans un état de fatigue qui peut, seul, en assurer
« la ruine. »

Je ne connaissais pas le livre de Périer, aujourd'hui très rare, quoiqu'il ait été, en son temps, distribué aux meilleurs

(1) Paris, Huzard, 1835. Les moyens d'avoir les meilleurs chevaux, page 181.

élèves des écoles vétérinaires, lorsque, à propos d'élevage, dans le chapitre II de mon modeste manuel hippique sommaire de l'éleveur cultivateur, et sous ce titre : *de l'influence des dispositions de l'écurie, sur la conformation des élèves*, j'exposais les mêmes remarques, suites de longues observations (1).

« Supposons, — avait dit Périer — que cette jument, —
« de conformation défectueuse — est soumise à la repro-
« duction, et que tous ses poulains une fois parvenus à leur
« complet développement, soient comme elle panards, jar-
« retés, etc., pensera-t-on qu'il y a eu hérédité? Si on les eût
« examinés un mois après la naissance, on les eût trouvés
« mieux d'aplomb que leur mère, et si plus tard, ils ont par-
« tagé sa difformité, c'est que les agents auxquels elle l'a due,
« ont eu le temps d'exercer sur ses produits leur pernicieuse
« influence.

« Les exostoses des jarrets se perpétuent, — dit-on; —
« mais si l'inconvenance (sic) de surface du sol et la vie
« sédentaire des père et mère, ont dérangé l'aplomb au point
« d'obliger l'arrière-train et surtout les jarrets à de constants
« efforts, est-il impossible qu'il s'y développe des tares, alors
« qu'à chaque action énergique, cette articulation fléchit ou
« tendue à l'excès, expose à des refoulements offensifs les
« facettes articulaires des os qui la composent? »

(1) Je disais : « sur un sol incliné d'avant en arrière, le poulain doit forcément prendre et conserver la même attitude que lorsqu'il monte une côte : le poids du corps sur les épaules et ses membres antérieurs, l'encolure basse et le nez porté en avant. » — Ainsi placé à l'écurie et en permanence surtout pendant la mauvaise saison, ses aplombs se perdent, ses sabots se déforment; la croissance arrêtée ou ralentie dans l'avant-main se fait davantage dans l'arrière-main, et lorsque l'animal est replacé sur le sol horizontal, le garrot est dominé par la croupe.... C'est ainsi que le poulain, même d'origine carrossière par son père et par sa mère, se trouve plus tard moulé en cheval seulement propre au tirage lent....

(Manuel hippique sommaire de l'Éleveur cultivateur, 1869, Paris, A. Goin, 62, rue des Écoles.)

« Le poulain en butte depuis sa naissance à tout ce qui
« altéra les aplombs de ses aïeux, doit en attendre la même
« fin. Il est permis de soupçonner que celui qui est *sous lui*,
« celui qui a les jarrets trop coudés, la croupe avalée, doivent
« ces imperfections à un sol montueux ou à une écurie
« trop inclinée. »

Je souligne l'adverbe *trop*, parce qu'alors et malgré que, peu après, Vallon ait écrit dans son cours d'hippologie (1) :
« Lorsque la litière est permanente, le sol doit être horizontal », *il n'était pas possible* de donner à cette opinion trop justifiée toute satisfaction. De là, dans les contrées de culture, où l'élevage a lieu à l'écurie, la difficulté de réussir le cheval propre à la cavalerie.

Que de fois, en effet, en examinant des chevaux qui m'étaient présentés avec des certificats d'excellente origine, mais qu'il fallait pourtant refuser ou bien n'accepter qu'avec indulgence et modération de prix, n'ai-je pas eu l'occasion de signaler à l'éleveur, — et au grand étonnement de quelques uns, — l'inclinaison du sol d'une écurie que je n'avais jamais vue !

Voyons, maintenant, comment s'exprime, au même sujet, M. Eugène Gayot, l'éminent hippologue que je me plais à appeler toujours mon très vénéré maître :

« Cette inclinaison cherchée, libéralement réalisée, dit-il, dans une excellente intention (2), a toute sorte d'inconvénients. L'expérience la condamne d'une manière absolue. Elle la repousse à tous les points de vue et pour tous. Elle n'en veut ni pour la jument en état de gestation, ni pour le poulain en élevage, ni pour le cheval fait... La station forcée sur une surface inégale ou par trop inclinée, déforme, use et déprécie le cheval. Les aplombs se faussent bien vite. La répartition du poids du corps n'est plus ce qu'elle

(1) Tome II, page 97.

(2) *Journal d'Agriculture pratique*, n° du 7 juin 1883, page 811.

« doit être. Les membres de devant ne portent pas assez ;
« ceux de derrière sont surchargés ; il y a souffrance. Les
« extrémités antérieures se développent moins dans le sens
« de leur largeur, le tendon reste grêle sous le genou et
« n'acquiert pas toute la solidité qui lui est nécessaire. L'ani-
« mal se campe ou se retire sous lui suivant les cas. Par
« contre, les membres postérieurs fatiguent outre mesure ;
« les jarrets et les boulets succombent et se couvrent de ta-
« res. Tel est le sort des produits qu'on soumet pendant l'éle-
« vage à une pareille contrainte. Pour trouver un peu de
« soulagement, ces pauvres animaux prennent des positions
« diverses ; mais le plus souvent, ils se reculent autant que
« le permet la longueur de la longe, attirent péniblement
« sous les pieds de derrière la plus grande quantité possible
« de litière afin de hausser d'autant le train postérieur ;
« puis ils rapprochent les pieds de devant du centre de gra-
« vité et demeurent ainsi aussi longtemps qu'ils le peuvent.
« D'autres restent dans la première position et les consé-
« quences n'en sont pas moins fâcheuses ; d'autres encore,
« faibles dans leurs boulets par exemple, choisissent et finis-
« sent par trouver un point d'appui quelconque sur lequel
« ils plantent la pince des pieds postérieurs ; ils contractent
« bientôt alors cette défectuosité particulière qui les rend
« pinçards. »

Cette démonstration physiologique du mal causé par l'inclinaison du sol sous nos grands animaux domestiques, est-elle complète ?

Hélas, non ! nous la verrons plus loin achevée aussi par son auteur.

L'année passée, pendant une visite que j'eus l'honneur de faire à M. de Villepin, à sa ferme-école de la Pilletière, nous pûmes, ensemble, faire cette remarque : une génisse pleine,

(1) Les journaux : *l'Agriculteur Français* et le *Bulletin Agricole* faisaient encore récemment cette recommandation.

attachée à l'étable et couchée sur une inclinaison seulement de 0°03 présentait *la vulve ouverte*.

Il suffit d'y regarder pour constater souvent le même fait chez la jument pleine en même position.

A ce sujet, voici ce qu'enseigne l'éminent professeur, membre de l'Institut, Inspecteur général des écoles vétérinaires, — M. H. Boulay, cité récemment par M. Eugène Gayot :

« Dans ce cas », dit M. Boulay « le poids du fœtus entraîné
« par la déclivité, exerce sur le col de la matrice une action
« incessante qui le porte à se dilater prématurément et, du
« col rayonne, sur toute la tunique musculaire de l'organe,
« l'influence excito-motrice qui la sollicite prématurément à
« entrer en contraction. »

« Alors, — ajoute M. Eugène Gayot, « l'avortement
« menace d'éteindre avant terme le produit de la concep-
« tion. »

Nous lisons tous les jours dans les organes agricoles de publicité : « Il faut, pour les vaches pleines, éviter les éta-
« bles en pente, parce que, ainsi couchées, le poids de l'in-
« testin peut congestionner le fœtus. »

Mais la jument pleine, ainsi couchée, ayant pour se lever, à se dresser d'abord du devant sur ce sol fuyant sous l'arrière, ce qui l'oblige à se cramponner, avec le risque même de glisser des pinces et des sabots postérieurs, n'est-elle pas encore, par l'effort plus violent que lui impose cette déclivité, plus dangereusement exposée à la crise finale de l'avortement et même à d'autres accidents des plus graves dans l'organe de la génération?

Et enfin, par cette même gêne, cette même pression plus ou moins fréquemment subie pendant la période de sa croissance intra-utérine, le produit, — soit de l'une ou de l'autre espèce, — même né à terme et d'apparence satisfaisante, n'est-il pas néanmoins inférieur à ce qu'il pouvait être et déjà plus ou moins atteint au préjudice de son avenir?

ndité de beaucoup de juments et même l'insuffi-
de certains étalons ; — de ceux surtout acci-
dans cette condition de *fatigue permanente*
n'ont-elles pas souvent la même cause (1) ?
Messieurs, veuillez me permettre de vous
détail le mécanisme et le fonctionnement du
vient opposer à tant de déconvenues une action
ment préventive.

en différemment d'autres systèmes également en fonte,
uns n'ayant d'autre objet que de remplacer en arrière des
stalles le traditionnel ruisseau à ciel ouvert ; d'autres, intro-
duits dans la stalle, nécessitant également des inclinaisons
même diverses du sol ; tous avec couvercles peu maniables ou
complètement fixes, les dits couvercles en forme de grilles
présentant certains dangers et qui, dans tous les cas, ont
l'inconvénient de laisser passer par leurs ouvertures longitu-
dinales les brins de paille brisée, ceux-ci basculant sous le
poids de l'urine et plongeant dans le caniveau où ils font obs-
truction en s'amassant en fumier, le drainage hygiénique à
sol horizontal, au contraire, doit son complet succès :

1° A ce qu'il permet à l'animal, soit debout, soit couché,
le repos en parfait équilibre, aisance, propreté et sa-
lubrité ;

2° A ce que la surface d'appareil, large seulement de 0^m 16,
les bords en contre-bas de 0^m 005 du sol ou pavé *en tous sens*
horizontal, — sorte de cuvette oblongue presque inapparente
s'avancant de 1^m 42 dans l'axe de la stalle individuelle, — plus
loin et en forme de T, dans le box laisse également, en raison
de son peu de largeur, aux sabots postérieurs comme anté-
rieurs leur assiette parfaite ;

3° A ce que les pieds du cheval ni les crampons du fer ne

(1) J'ai signalé il y a longtemps que certains étalons de l'état en sta-
tion de monte dans des écuries ainsi disposées, ne fécondent que très
peu de juments.

peuvent s'engager même dans le peu de profondeur ni dans les trous de la concavité *passoire*, attendu qu'entre les parties gaufrées de la surface en vue d'éviter les glissades et déclives seulement de 0^m 005 au total, celle médiane lisse et concave de 0^m 04, n'est large que de 0^m 06; c'est-à-dire plus étroite que le sabot de cheval le plus petit;

4° A ce que cette dernière concavité n'est, dans son axe, perforée que de trous ronds *tronconiques*, distants l'un de l'autre de 0^m 05 et réduits au diamètre de 0^m 04 à l'orifice supérieur, d'où il résulte *qu'ils ne peuvent pas se boucher* et que sauf quelquefois très peu de l'excrément intestinal de la jument ou de la vache délayé par l'urine, ils ne laissent passer que ce liquide;

5° A ce que la fraction du couvre drain sur le drain collecteur présente, en arrière de chaque animal, en travers de la stalle individuelle, sur une largeur de 0^m 80, la même disposition de concavité *passoire*, afin que l'urine de la jument ou de la vache tombant derrière elle et de plus haut et, par ce fait plus susceptible de devier légèrement de l'axe de la stalle, puisse néanmoins passer immédiatement dans le drain.

6° Et, enfin, à ce que les couvre-drains, mobiles en vue de nettoyage et de lavage du caniveau, articulés par charnières d'une solidité à toute épreuve et basculant jusque seulement 20 degrés au delà de la ligne verticale, offrent toute facilité de mécanisme avec toute garantie contre des maladresses ou des négligences de la part des hommes d'écurie.

Il convient aussi de rappeler que l'angle résultant de la différence de niveau de 0^m 005 entre les bords de l'appareil et la surface du sol ou pavé *horizontal*, est abattu en déclive large d'environ 0^m 05, afin de moins briser la paille de litière; ce qui porte à 0^m 26 la largeur totale de la dite cuvette, — profonde, au total, de 0^m 02, et au dessus de laquelle, — *la couche de litière étant permanente*, — la paille *infléchie dans le sens de cette concavité*, devient naturellement aussi;

et même d'une surface bien plus large, automatiquement *conductrice de l'urine dans le drain*.

Il peut être également utile d'indiquer que le drain collecteur ayant son bord antérieur à environ 0^m10 en arrière de la ligne des déjections solides et la litière étant prolongée et bordée à environ 0^m25 en arrière des nœuds de charnière articulant le couvre-drain, cette litière, qui recouvre ainsi tout l'appareil et que le liquide, où il tombe, traverse et *soulève* pour s'écouler dans le drain, y redevient instantanément *obturatrice* des perforations et interstices du couvre-drain ; qu'elle abrite ainsi le creux du drain contre l'action directe atmosphérique, ralentit la décomposition du peu d'urine dont il peut rester humecté et enfin s'oppose au retour, dans l'écurie de toute émanation du liquide écoulé.

En vue de ce même résultat de salubrité dans le drainage des boxs, le drain collecteur se trouvant en dehors et sa surface à découvert, son couvercle qu'il faut également ouvrir pour nettoyage et lavage du caniveau et pour que celui-ci reçoive les eaux de lavage du sol en arrière du box, *n'est pas perforé de trous passoirs*.

Il peut encore être important de rappeler que c'est afin que les animaux ne soient jamais exposés à ces émanations en même temps qu'à d'autres dangers, que le jeu des couvre-drains mobiles a été limité à seulement 20 degrés au delà de la ligne verticale et les couvre-drains agencés entre eux de manière que l'ouverture, le nettoyage et le lavage des drains ne puissent avoir lieu les animaux étant dans l'écurie.

Pour l'écoulement des liquides au dehors de l'écurie, la profondeur du drain en forme d'U est graduée au degré de 0^m01. Chaque ligne de pente du collecteur peut ainsi recevoir le liquide de 8 stalles individuelles ou de 4 boxs sans être à son extrémité plus profonde que d'environ 0^m20. Il y a là toute facilité pour nettoyage et lavage du drain. Et ainsi, deux lignes de pente du drain collecteur inclinant l'une vers l'autre et par quelques autres trous passoirs tronconiques à

leurs extrémités de rencontre, peuvent déverser au tuyau de décharge et celui-ci, à l'extérieur, à un autre tuyau souterrain conduisant au récipient général, — citerne, fosse à purin ou fosse à fumier, — le liquide de 16 stalles ou 8 boxs.

J'ai insisté avec précision sur tous ces détails pour mieux expliquer la parfaite efficacité du système.

L'idée m'en a aussi été suggérée par quelques objections qui ont été faites.

« Comment », m'a-t-on dit, à propos des écuries à stalles ordinaires, « l'animal n'étant pas *forcé* de se tenir dans l'axe « de la stalle et le sol étant horizontal, y aura-t-il toujours écoulement de l'urine dans le drain ? »

J'ai pu faire cette réponse que vous avez déjà devinée : c'est que l'animal, — cheval ou bovin — sur le plan horizontal, n'étant plus provoqué par le manque d'équilibre à chercher soulagement en se traversant dans son intervalle, évite tout instinctivement le contact des barres, bas-flancs, ou cloisons fixes et que, ainsi, il urine tout naturellement sur la surface drainée.

« Mais » — a-t-on répliqué, — « n'y aurait-il pas « plus d'assurance de ce résultat si l'on inclinait légèrement « et entièrement chacun des côtés de la stalle vers l'axe « occupé par ce branchement individuel du drain ? »

A défaut de ma vieille expérience, j'eusse ici trouvé réponse dans l'ouvrage d'un constructeur allemand, M. Wanderley (1), où il est dit : « Pour les stalles de *cheval*, il « serait préférable de faire pénétrer la rigole dans l'intérieur « et d'incliner le pavé vers le milieu ; mais le pavage est un « peu compliqué et, de plus, *il offre aux sabots une mau- « vaise assiette.* » En effet, le sabot n'aurait alors appui que sur l'un de ses côtés, ce qui continuerait de provoquer l'animal à se traverser pour tâcher d'échapper à cette nouvelle gêne ; d'où, conséquemment, quant à son liquide, tout le contraire du but visé.

(1) Leipzig, 1876, page 330.

C'est même dans cette mauvaise assiette du sabot du cheval sur le sol incliné que j'ai trouvé le moyen de faire fonctionner avec égal succès le drainage hygiénique dans les écuries et les étables disposées en boxs.

Il vous conviendra peut-être, Messieurs, que je vous expose aussi ce moyen.

Ici, plus heureux encore que dans les écuries à stalles ordinaires déjà assainies et favorisées d'une litière plus fournie et presque entièrement toujours sèche; c'est-à-dire sans attache, sans nulle contrainte, par seule obéissance instinctive à la loi de l'équilibre; en raison, enfin, de dispositions particulières données au sol ou pavé du box, l'animal maintenu volontairement et stationnant toujours sur le plan horizontal, n'urinera également, mâle ou femelle, que sur les surfaces drainées.

C'est, en un mot, le résultat de la disposition ascendante, vers les cloisons, au degré de 0^m 06 par mètre d'autres parties complémentaires de l'étendue du sol du box pour donner à l'animal toute liberté dans ses mouvements, mais qui ne lui sont pas nécessaires pour son plan de repos.

D'accord avec l'enseignement physiologique vétérinaire, mes modestes observations pratiques des habitudes du cheval m'avaient déjà porté à indiquer ailleurs, à propos d'écuries à stalles déclives environ à ce degré, que certains chevaux, une fois dehors, n'y rentrent que par contrainte; que quelques-uns y contractent même des difficultés de caractère; qu'après avoir, au dehors, dû paître ou travailler sur le plan déclive, cheval ou bovin cherche pour son repos, le plan horizontal. J'ai cité particulièrement ce fait que: dans les forêts des Ardennes — où les fermiers riverains ont le droit de faire paître en liberté leurs chevaux et leur gros bétail, ces animaux qui passent la nuit au bois, se déplacent même de loin pour venir reposer, se coucher « *en place de fauldes* », c'est-à-dire sur les surfaces parfaitement horizontales qui ont été ainsi préparées pour convertir le gros bois taillis en char-

bon (1); voici d'autres points plus précis d'observation qui m'ont guidé dans la recherche du moyen de drainage des boxs.

Debout, le cheval de demi-sang, par exemple, de bonne conformation ordinaire, *d'aplombs réguliers*, avec sabots de développement normal, de la taille de 1^m 56 à 1^m 60, mesure, en moyenne : de la pince des sabots antérieurs aux talons des pieds de derrière, 1^m 40 ; du bord externe des sabots d'un bipède latéral au bord externe du sabot du bipède latéral opposé, 0^m 48 ; de la pince au talon et d'un bord externe à l'autre bord externe de chaque fer, 0^m 14.

Or, par relation de ces dimensions avec la disposition ascendante du sol au degré de 0^m 06, — ce que, hélas ! l'on trouve même dépassé dans certaines écuries, et que l'animal subit de l'avant-main à l'arrière-main, — il se produit : des pinces de ses sabots antérieurs jusqu'à ses talons postérieurs un abaissement verticalement porté jusqu'à 0^m 084, et si le cheval se trouvait placé *en travers* de la pente, l'abaissement serait de 0^m 0288 au bord externe des sabots du bipède latéral vers le dedans du box.

Il est non moins important d'apprécier que dans ce manque absolu d'équilibre ; dans l'attitude défectueuse qui, de ce fait, s'impose à l'animal, dont le poids (500 à 550 kilog.), ne porte alors en majeure partie que sur un seul bipède, — successivement, pour soulagement, postérieur, antérieur ou diagonal, chacun des sabots subit dans son appui sur le sol soit d'avant en arrière, soit d'une manière plus pénible encore d'un bord externe à l'autre bord externe du fer, une déviation d'aplomb de 0^m 0084 — presque un centimètre — que, pas plus que le manque d'équilibre général, nul artifice

(1) Témoignage de M. Genet François, dit Belot des Mazures, commune de Révin, canton de Fumay, pendant mon excursion d'étude en 1879 dans ce pays. M. A. Rivet, secrétaire du Comice agricole de Mézières, déjà cité, a relaté aussi ce témoignage dans le n° de mai-juin 1879 du journal de ce comice.

de litière ne saurait assez atténuer ; qu'il lui faut combattre par de constants efforts des articulations des membres et avec appui seulement en pince ou d'un seul côté du sabot.

On conçoit ainsi également que malgré tout talent et tout soin de l'ouvrier maréchal à propos de la ferrure notamment des chevaux de luxe et de l'armée qui passent à l'écurie même la plus grande partie du jour, et les derniers surtout après travail aux allures vives et violente fatigue des extrémités, il se produise chez beaucoup, dans la région du pied les plus fâcheux désordres.

Que de chevaux excellents et de haut prix prématurément ainsi usés, même sur une pente moindre et n'ayant que très peu servi à un travail léger !

Que d'insuccès déjà dans le dressage, l'entraînement du cheval de luxe élevé jusque là à la prairie et qui n'ont pas d'autre cause ! Ainsi, enfin, s'explique mathématiquement et physiologiquement l'origine générale la plus ordinaire de tant de boiteries, de ruine anticipée des boulets, des jarrets, des tendons, de raideur du rein si désagréable aussi pour le cavalier s'il s'agit d'un cheval de selle : souffrance trop réelle que, en station, dès qu'il le peut, l'animal en liberté s'empresse d'éviter.

Dans ma combinaison, j'avais aussi à tenir compte, pour m'en aider, de cette habitude, déjà, du cheval en box : de se tenir, la plupart du temps, face à la claire-voie de la porte d'entrée pour voir dehors, pour attendre son maître ou sa provende ; mais très souvent également vers l'un des angles du fond du box, près de la mangeoire, face à une autre claire-voie qui lui est, avec raison, ménagée contre l'ennui, c'est-à-dire, pour qu'il puisse voir son voisin.

Cette habitude marquait donc déjà des points de station qu'il importe d'assainir, mais sur lesquels, l'animal pouvait être encore plus particulièrement *invité*.

Il y avait enfin à observer que dans la partie centrale du box, une surface limitée à la largeur de 1^m 50 correspondant

vec les susdits points particuliers de station disposés comme le en *parfaite horizontalité*, offre à l'animal, soit debout, soit couché, tout l'espace nécessaire pour son repos en parfait quilibre.

En raison de la profondeur du box, il y a aussi toute condition d'aisance pour la poulinière et son produit rentrés accidentellement pendant la période de l'allaitement.

Les autres parties du sol du box au degré déjà indiqué d'ascendance vers les cloisons, seront construites de manière être un peu rugueuses afin d'éviter des glissades qui, sans cela, pourraient se produire même malgré la permanence de la litière.

Alors, disposé avec branchement dans l'axe de la surface horizontale en forme de T (1) du sol ou pavé bien uni et cimenté du box, le drainage hygiénique fonctionnera dans ces locaux avec les mêmes précieux résultats que ceux déjà confirmés par l'expérience et par l'usage dans les écuries à stalles ordinaires.

A propos du drainage dans ces dernières et pour en revenir aux objections, on a dit encore : « Ce système doit exiger des soins que l'on n'obtiendra pas facilement d'un personnel ancré déjà dans les *vieilles habitudes*. »

Quels seront donc ces soins, comparés au travail assez malpropre nécessaire déjà pour la tenue générale actuelle si insuffisante des écuries et des étables, et alors que *la santé même de ce personnel* est également intéressée à la modification de ces vieilles habitudes ?

Quelques détails vont également porter la lumière sur la complète inanité de cette objection.

(1) Dans ma première combinaison, j'avais donné à la partie horizontale drainée du sol du box la forme d'un Y ; mais une nouvelle étude m'a démontré que la forme en T est préférable pour deux motifs : 1^{er} parce qu'elle présente plus complètement dans ses axes toute longueur utile de train en arrière, pour les plus grands chevaux, et juments comme en avant pour les jeunes poulains ; 2^o parce qu'en regardant son voisin par la cloison près de sa mangeoire, l'animal tend à se placer afin de voir aussi de côté, vers la cloison de la porte d'entrée.

D'abord, quotidiennement le matin et ensuite à l'occasion des repas et du pansage des animaux, enlever l'excrément solide en évitant de le mêler à la litière. Il n'y a rien là d'extraordinaire. Néanmoins, jusqu'à ce jour, ça été difficile, attendu, aussi, que cet excrément est souvent détrempé par l'urine. Dans les écuries militaires, où il faut sans cesse soigner, ménager cette litière toujours insuffisante et parce que l'emploi de la fourche d'écurie, dangereux pour le cheval par cette occasion de le frapper et quelquefois même de le blesser, ne consiste le plus souvent qu'à dissimuler cet excrément sous la paille, on exige, pour l'enlever, que le garde d'écurie *ne se serve exclusivement que de ses mains*. On conviendra qu'à côté de tous nos progrès d'ailleurs, ceci est assez barbare, peu attrayant. Ai-je besoin de dire que c'est l'origine de bien des punitions ? De plus, c'est dangereux. J'ai pu souvent en citer un triste exemple : un garde d'écurie tué raide presque sous mes yeux d'un coup de pied à la tête au moment où il se baissait pour enlever ainsi le crottin derrière une jument (1).

En vue d'obvier à ce que cette pratique présente de répugnant et de périlleux, j'ai également imaginé un ustensile nouveau, par l'emploi duquel la litière facilement débarrassée de l'excrément solide, laisse en même temps tout libre passage à l'urine dans le drain :

Une sorte de petit rateau légèrement cintré — ou *griffe à crottin*, large de 0^m 25, à cinq dents de fer, rondes, du diamètre de 0^m 008, longues de 0^m 15, les bouts émoussés et légèrement recourbés en dedans pour être inoffensifs ; cet ustensile, avec un manche en bois, long de 0^m 50 et du diamètre de 0^m 032, que l'on peut ainsi manier *d'une seule main*, l'autre appuyant, au besoin, à la hanche ou tenant la queue du cheval (2). Par ce moyen qui pare à tout danger,

(1) C'était au dépôt de remonte de Saint-Lô, en 1830, un cavalier appartenant à un détachement du 5^e régiment de Dragons.

(2) Cet ustensile, que l'on peut faire partout est très bien fabriqué au Mans chez M. Nouvellière, maître menuisier, 5, rue des Poules.

L'homme d'écurie soulève la litière en dessous de la déjection solide, fait passer celle-ci par mouvement un peu vif d'avant en arrière, dans la botte sous forme de vannette approchée près pour la recevoir et être ensuite portée hors de l'écurie sans en souiller le sol en arrière des stalles ; — ce qui diminue déjà le travail de propreté.

Quant au reste, au lieu d'avoir *tous les jours* à relever la litière *mouillée d'urine*, à la transporter, à l'étendre, à la retourner dans la cour pour la faire sécher et à la rentrer ensuite ; ou bien, par mauvais temps, à la placer en arrière, — sinon souvent à l'avant de la stalle sous la mangeoire, d'où l'infection se dégage sous le nez des animaux restés à l'écurie, pendant que du sol ou pavé *mis à nu* s'élève intense le gaz d'ammoniaque qui *brûle* en quelque sorte les yeux et la gorge des gens comme des bêtes, il suffira, *une fois tous les quatre jours*, les animaux étant dehors, — précaution heureusement imposée aussi par le mécanisme des couvre-drains, et toutes portes et fenêtres ouvertes pour l'aération la plus large ; il suffira, dis-je, d'écarter seulement du dessus des drains la litière encore bonne, de faire glisser en arrière des stalles la couche inférieure assez imprégnée pour devoir être portée au fumier, de laver d'un peu d'eau et par un coup de balai la surface gaufrée de l'appareil pour y éviter l'encrassement, d'ouvrir le drain (1), laver le caniveau, refermer le drain, remplacer et égaliser la litière. Dans les vacheries, ce travail sera utile tous les *deux jours*, parce que, plus facile à détremper par l'urine qui tombe à peu près au même point, un peu plus d'excrément solide se trouve délayé et entraîné dans le drain.

Or, à la suite de l'essai du système qui a eu lieu au 31^e d'artillerie, la commission officielle d'expérience a constaté et a signalé dans son rapport : « que *toute* cette opération

(1) J'ai déjà indiqué ailleurs qu'un crochet en fer en forme de grosse clef, passe-partout, introduit dans l'un des trous-passoires du couvre-drain, suffit pour cette opération.

ne demande pas moins de *quatre minutes* par stalle : » ce qui n'est en moyenne par animal et par jour, *qu'une* minute dans l'écurie et la bouverie et *deux* minutes dans la vacherie.

C'est ainsi, — et alors que les animaux toujours propres seront d'un pansage plus facile et plus prompt, — que tout d'abord l'emploi de ce système se traduira en très sérieuse économie de peine et de temps, tout en maintenant dans les locaux les meilleures conditions possibles d'hygiène.

Ceci seulement indiqué, les domestiques de ferme, les gens d'écurie de partout ailleurs, ceux, surtout, qui, la nuit, ainsi que les gardes d'écurie dans les régiments, *couchent à l'écurie*, ne seront-ils pas des premiers à le comprendre, *même à le réclamer*.

De ce côté donc aussi, c'est une petite mais heureuse révolution qui d'elle-même s'impose et se fera.

D'autres personnes, enfin, disent : « Oui ! le système doit « donner d'excellents résultats ; seulement, il faut, d'abord, « faire une dépense, — notamment dans les anciens bâti-
« ments. »

Cette objection est, en effet, la seule sérieuse. Mais en tout, pour récolter, ne faut-il pas d'abord semer ? Et, ici, la dépense ne se repète pas. Et sans même compter les désastres accidentels qui seront ainsi évités, la récolte, *qui est sûre*, sera constante et si large ! (1) C'est peut-être l'occasion de signaler que la fabrication des drains n'abuse pas du droit de brevet. La commission officielle elle-même a relevé et inséré dans son rapport que le prix *maximum* de l'appareil,

(1) En écuries ordinaires, les prix des drains par stalle d'animal varient de 43 fr. à 62 fr. 50, selon l'espèce des animaux et la largeur de l'intervalle, et comme on le verra plus loin, la seule plus-value du fumier où sera reportée l'urine, couvrira, en moins d'un an, toute la dépense d'installation.

Pour les écuries-boxs, l'appareil exigeant plus de métal et sa fabrication plus de main-d'œuvre, sera proportionnellement de prix plus élevé ; mais ce point devient très secondaire en raison, généralement, de la haute valeur des chevaux que l'on tient à loger ainsi.

proportionné en raison de la largeur de chaque stalle d'animal et indiqué au prospectus de M. Chappée avec avis d'une remise en raison de l'importance de la commande, est « par kilogramme de fonte, *moins élevé* de 0 fr. 02 que le prix de « même fonte *ouvrée* au tarif du génie militaire. »

Voyons maintenant, démontrées par observation comparative, les conséquences quotidiennes de l'emploi de ce système quant à la santé des animaux et à leur meilleur rendement.

Comme vous le savez déjà, sur la proposition de M. le général de division Cornat, commandant alors le 4^e corps d'armée et qui, dans sa haute clairvoyance, avait immédiatement saisi toute la portée des avantages que le drainage hygiénique à sol horizontal doit aussi apporter dans les écuries militaires, M. le général Campenon, ministre de la guerre a daigné en autoriser l'expérience au Mans, dans une écurie du 31^e régiment d'artillerie. Veuillez me permettre de vous exposer succinctement les détails de cette expérience.

Conformément à l'ordre du ministre, 4 chevaux et 4 juments ont été placés sur le plan horizontal drainé; 4 chevaux et 4 juments *témoins*, aux places ordinaires. — Les uns et les autres ont été pesés au début et en clôture d'observation.

Il y a eu *deux séries* d'expériences.

La première a eu lieu partie pendant le régime du sec, partie pendant le régime du vert; — celui-ci non individuellement rationné. Elle s'est montrée avantageuse au système. Mais son plus important résultat a été d'indiquer l'utilité de certains perfectionnements à apporter à l'appareil, notamment d'allonger le branchement individuel fixé d'abord à 0^m 70, trop court sous le *cheval* et qui a été porté à 1^m 42.

Ces perfectionnements exécutés, on est passé à la deuxième et définitive série d'expériences.

Comme la première fois, les animaux ont été pesés individuellement au commencement et à la fin.

Tous étaient de jeunes chevaux, classés *de troupe*, récemment venus de la remonte et encore au régime de transition ; c'est-à-dire, ménagés de travail.

Il va sans dire que tous recevaient la même ration réglementaire, — alors *régime du sec*.

Dans chaque lot de 8 chevaux et de 8 juments, ces animaux avaient été tirés au sort et groupés ensuite par numéros pairs ou impairs, de manière à égaliser autant que possible de chaque côté toutes conditions pour la plus exacte appréciation des résultats.

C'est à la suite de l'observation comparative ainsi faite, que la commission officielle a pu dire dans son rapport (1).

« Les résultats des deux séries d'expériences sont donc favorables au système de M. le colonel Basserie ; ceux de la « seconde particulièrement méritent de fixer l'attention, « pouvant être considérés comme la démonstration expérimentale des principes qu'il préconise. »

C'est ainsi, enfin, qu'après les 33 jours qu'a duré cette deuxième et définitive série d'observations comparatives, il a pu être constaté qu'à la meilleure conservation de la litière déjà quotidiennement appréciée, s'était ajoutée, chez les animaux placés sur le plan horizontal drainé, un avantage de bien-être dont la démonstration s'est traduite en poids-gain par 0 k. 354 grammes en moyenne par tête et par jour ; c'est à-dire que chez ceux-ci, l'augmentation moyenne par tête et par jour s'est élevée à 0 k. 506 grammes ; alors que chez les chevaux et juments témoins restés aux places ordinaires, elle s'est bornée à 0 k. 212 grammes, ce qui, par exemple, pour

(1) Cette commission était composée : de M. le colonel Ladvocat, président, — aujourd'hui général de brigade, directeur de l'artillerie au ministère de la guerre ; — de M. le lieutenant-colonel Fontaine, chef du génie au Mans, et de M. de Bélabre, sous-intendant militaire au Mans, membres. L'expérience a eu lieu pendant le commandement du 4^e corps par M. le général de division Baron de Berckheim, qui en a transmis le rapport au Ministre avec appui favorable.

un an, serait un écart de 129 kilogrammes de poids vif, à l'avantage de la stalle drainée.

Telle s'est montrée la simple conséquence du repos en *parfait équilibre, sur une litière plus saine*, et qui ne marquerait sans doute pas moins chez l'espèce bovine.

De plus, dans cette deuxième série d'expériences qui a eu lieu du 16 juillet au 18 août 1882 ; c'est-à-dire en pleine période caniculaire, alors que par effet de l'élévation de la température, l'animal transpirant plus, urine moins en même temps que le liquide excrété se transforme davantage en évaporation, la quantité *d'urine pure* recueillie par le drain a été, par 24 heures, d'environ 50 litres ; soit, par animal, 6 litres (1), — précieux élément de fertilisation jusqu'aujourd'hui presque totalement perdu en émanations funestes.

Depuis cette époque, un certain nombre d'installations de ce système ont eu lieu dans des écuries privées. On n'y fait pas d'expériences *comparatives* ; mais de partout sont venus les témoignages également favorables quant au fonctionnement.

La première de ces installations avait eu lieu pendant la première partie de l'expérience officielle, même avant le perfectionnement de l'appareil. Elle est de 8 stalles dans une écurie de la ferme de la *Boistardière*, près d'Amboise, appartenant à M. Gaston St-Bris, membre de la société des agriculteurs de France. Ce propriétaire voulait bien m'écrire le 18 décembre 1882 : « cinq mois d'expérience me permettent de dire que ce système me donne *pleine satisfaction*. Le « sol de l'écurie est en *ciment, horizontal*, et l'écoulement de « l'urine s'opère *parfaitement et complètement*. »

(1) Il se trouve ici une légère différence entre mes constatations et celles de la Commission officielle qui a cru devoir ne signaler qu'environ 5 litres. Mais elle avait déjà dit : « L'écoulement de l'urine s'effectuant mieux, devait amener une amélioration *notable* de la litière ; ce résultat a été constaté. »

Incidentement, à propos de cette construction du sol d'écurie *en ciment*, je crois devoir vous faire part de l'indication ci-après que je tiens de l'extrême bienveillance de M. le comte de Perthuis, ancien préfet de Calvados :

« Une sorte d'aire, faite avec du mortier de sable et du « ciment romain, dans laquelle on implante, très serrées, « des pierres de route *cassées* à 0^m 05; le tout recouvert « d'un enduit ou *chape* de même mortier, c'est parfait, « solide, inusable. La surface est assez rugueuse pour que le « cheval ne glisse jamais; *pas d'interstices* comme avec le « pavé; donc *pas d'infiltration d'infection*. C'est un véritable « monolithe. »

« *Pas d'interstices, pas d'infiltration* ». — Nous verrons aussi plus loin combien cette condition est importante.

Mais déjà, d'un autre côté, MM. les officiers du génie que j'ai pu consulter à cet égard, m'ont confirmé que ce mode de construction *coûterait presque moitié moins* que le pavé de grès; — lequel, comme on le sait, avec le tort d'être très cher, a généralement celui d'être hygrométrique; cause d'humidité froide, pernicieuse pour la santé des chevaux rentrant échauffés par le travail.

Voici donc, — encore peu employé, — un moyen tout à la fois de salubrité et d'économie, pouvant alléger partout la dépense d'installation des drains.

Et le sol ainsi construit étant constamment protégé par une litière permanente, plus fournie et sur laquelle le pied du cheval aura toujours son assiette parfaite, sera encore plus assurément *inusable*.

Pour en revenir aux installations privées, M. Chappée, qui naturellement en avait déjà fait un essai concluant à son ancienne écurie d'Antoigné, en a doté celle de sa maison au Mans, 1, place St-Pavin, où ce système *peut, tous les jours, être visité*.

M. Hamme, négociant, 13, rue St-Dominique, au Mans, chez qui l'appareil fonctionne dans une écurie de 4 chevaux et

qui a déjà pris livraison pour une autre écurie de même contenance, a, dans cette dernière circonstance, écrit à M. Chappée :

« Par ce système, le travail journalier d'écurie est bien
« réellement *simplifié et abrégé*; l'urine, aussitôt tombée,
« disparaît dans le drain; les chevaux sont toujours propres;
« la litière toujours presque complètement sèche se conserve
« mieux aussi de ce que le cheval parfaitement à l'aise sur le
« plan horizontal, ne la dérange même pas avec ses pieds; et,
« enfin il n'y a plus, dans l'écurie, cette forte émanation
« ammoniacale malsaine qui, ailleurs, prend aux yeux et à la
« gorge, en même temps que le liquide qui la dégage se
« trouve perdu au détriment des engrais. »

Ce système fonctionne également :

Chez M. Hesdin, ingénieur, directeur de la forge de l'Aune à Montreuil-le-Chétif. — Le 7 mai dernier, M. Hédin, membre titulaire, présent à la séance de la Société, vous a verbalement apporté aussi son témoignage favorable et signalé particulièrement que, « par ce système, le travail d'écurie est « bien moindre. »

Chez M. de Villepin, propriétaire et directeur de la ferme-école de la Pilletière en Jupilles, non seulement dans son écurie, mais aussi dans une travée de sa vacherie, où, m'a-t-il écrit, l'appareil fonctionne bien. Il ajoute que par ce moyen d'horizontalité du sol sous les vaches, il espère que les accidents de vagin au vêlage pourront être évités.

A Melun, ce drainage hygiénique est installé, *Villa St-Jacques*, dans l'écurie de M. Rousseau, qui aussi, a écrit : « Le drain Basserie fonctionne parfaitement et j'en suis très satisfait. »

Enfin, au *Haras de la Garenne*, 67, rue de Courbevoie, près de la gare de Courbevoie — chemin de fer, rive droite de Paris à Versailles, dans l'écurie de M. Goyau (1), ancien pro-

(1) Depuis lors, des commandes d'appareil ont été faites à M. Chappée, par M. le baron Paul de Montcheuil, au château de Montcheuil, par Nontron (Dordogne); M. Bertrand Henri, 9, rue Sainte-Croix, à Châlons-

fesseur d'hippologie aux Écoles militaires de Saint-Cyr et de Saumur, ancien vétérinaire principal de l'armée, ancien membre de la Commission supérieure d'hygiène hippique au Ministère de la guerre et qui, aussi, a écrit à M. Chappée :

« Je suis très content du drain Basserie. L'appareil fonctionne bien. L'écoulement des urines se fait parfaitement. « La litière est sèche et l'écurie n'a plus d'odeur. Les visiteurs du haras le trouvent ingénieux et pratique. Surtout, « *les amateurs* qui désirent *avantager les chevaux*, « c'est-à-dire donner une *belle apparence à une rangée de chevaux*, lui reprochent l'horizontalité du sol qui est précisément *le plus précieux des avantages*. »

En citant l'objection, M. Goyau y répond péremptoirement. J'ajouterai pourtant une remarque et une petite anecdote qui aideront aussi peut-être à vaincre l'inconsciente routine.

Il n'y a que les marchands qui puissent se croire intéressés à donner à une *rangée de chevaux*, cette prétendue belle apparence, à laquelle, néanmoins le connaisseur ne se laisse pas prendre. En effet, si nous pouvons obtenir que le fouet du marchand ne soit pas là pour tenir l'animal en éveil, examinons avec attention ce dernier ainsi surelevé de l'avant-main en vue, souvent, de dissimuler à l'amateur des imperfections, dans la ligne du dos, et, toujours pour *faire paraître* beaucoup de garrot : la direction des membres est forcément défectueuse et de plus, l'encolure est plus ou moins baissée pour contrebalancer l'effet du sol déclive. En y regardant de plus près, souvent en outre nous pourrions voir que dans cette immobilité fatigante, le cheval a l'œil triste. — Toutes conditions même préjudiciables à ce qu'il pourrait présenter de réelle distinction naturelle.

sur-Marne ; M. Séguin, directeur de l'usine à gaz, au Mans ; M. le baron de Bardies, à Soulan, près de Saint-Girons (Ariège) ; M. Séguin, ingénieur à Pomponne, par Lagny (Seine-et-Marne) ; M. Ch. Billoré, architecte, 11, rue Allart, à Amiens, pour M. de Morgan et Madame la comtesse de La Rochefoucauld, au château de Belloy-sur-Somme, par Picquigny (Somme). M. le comte de Logivière, à Tortisambert, par Livarot (Calvados).

Mais, laissons, à ce sujet, parler aussi le marchand. En 1874, une mission de service m'avait donné l'occasion de visiter à Neuilly, route de la Révolte, l'établissement de M. Eugène Perrault. Ce marchand, — l'un des plus recommandables de la capitale, — me montrait de fort beaux chevaux achetés en Angleterre. Mais dans l'écurie où nous nous trouvions à ce moment, je remarquais que le sol des stalles était assez fortement incliné. M. Perrault connaissait déjà mon opinion à cet égard ; il m'avait même complimenté de l'avoir exposée dans la modeste brochure que vous connaissez. Je ne pus m'empêcher de lui en faire l'observation. Or, voici à peu près textuellement sa réponse :

« Ce sont nos clients qui nous obligent à leur montrer
« ainsi les chevaux. Ils ne demanderaient pas à voir dehors
« et beaucoup refuseraient même d'examiner un cheval
« qu'ils n'auraient pas tout d'abord remarqué à l'écurie par
« l'élévation de son garrot. Mais nos chevaux EN MONTRE ne
« sont ici que pour les visiteurs seulement depuis neuf heures
« du matin jusqu'à trois heures après midi. Hors ce temps
« et ce qui n'est pas employé à les promener, ils sont dans
« nos écuries d'une autre cour, différemment disposées, où
« ils peuvent se détendre, se reposer en parfait équilibre.
« Autrement il n'est que trop certain que ces chevaux par
« exemple qui, en Angleterre, étaient tous en box, perdraient
« immédiatement leurs belles allures. Nous aurions aussi bien
« plus de malades... »

Ce double fait qui est de pratique constante notamment chez les marchands de chevaux de luxe, vous paraîtra sans doute exempt de commentaire tant il est concluant.

— Frappée de l'importance des résultats obtenus, la commission officielle d'expérience au 31^e d'artillerie, après avoir proposé dans son rapport la continuation d'autres observations sur un pied plus large visant à l'installation future du système dans toutes les écuries de l'armée, a terminé ainsi qu'il suit :

« En résumé, dans l'état actuel de la question, la commission pense qu'il serait avantageux et utile d'appliquer le système de drainage du colonel Basserie dans les infirmeries des chevaux, et particulièrement dans les écuries de la remonte au point de vue de la conservation des jeunes chevaux qui arrivent dans les régiments à l'âge de 4 ans et qui ne seront mis en service que 2 ans plus tard. »

Déjà, Messieurs, vous savez que la justification de cette proposition et l'explication du succès qui l'a motivée sont tout simplement dans le mode ordinaire traditionnel de construction du sol des écuries avec inclinaison plus ou moins accentuée pour l'écoulement de l'urine en arrière des litières : mode insuffisant pour cet objet et préjudiciable au repos des animaux ainsi placés hors d'équilibre.

En effet et sans même s'arrêter à rien de tout ce qui précède, tout observateur peut constater que sur la seule faible inclinaison de 0^m 03 par mètre dont j'ai tout à l'heure signalé l'inconvénient à propos d'une génisse pleine, le cheval déjà se tourmente à la recherche d'un meilleur aplomb ; il se traverse entre les bat-flancs en repoussant ceux-ci dès qu'il le peut pour rapprocher sa croupe de la mangeoire et, ainsi, l'urine du mâle, par exemple, pourrit la litière jusque sous sa poitrine lorsqu'il est couché.

Mais il est à noter particulièrement que c'est sur cette pente *modérée*, dans une écurie très bonne d'ailleurs et d'une aération parfaite, — système écurie-Dock — que se trouvaient les chevaux et juments *témoins* pour cette expérience *comparative* avec d'autres animaux sur le pavé rectifié, horizontal ; le drain sous l'axe de la stalle et, à travers la litière permanente, recevant immédiatement l'urine.

L'on peut donc apprécier que les avantages déjà si marqués se manifesteraient plus encore si, — comme cette commission officielle l'a indiqué elle-même dans son rapport — « au lieu d'être faites dans les écuries du 31^e d'artillerie en particulier, qui sont de construction récente, spacieuses, où

faite peut. n'être pas suffisante pour assurer la salubrité des locaux, voici, en outre, qu'inspiré par les admirables découvertes de l'illustre Pasteur, et après une étude toute spéciale de la *morve du cheval* au moyen, d'abord, de *pus* recueilli dans un abcès d'*homme farcineux* soigné à l'hôpital de Caen, M. le docteur Ulysse Gosselin, dans un mémoire intitulé : « *Le Microbe de la morve* » (1), signale que « *du pus morveux desséché et exposé sur une fenêtre à toutes les variations de température, a conservé toutes ses propriétés virulentes* DEPUIS CINQ MOIS. !.. » De plus, par le détail de cultures successives de ce microbe et de 67 expériences faites par cet honorable savant sur des animaux sacrifiés, et malgré qu'il déclare que ce point lui semble « obscur, » on pourrait conclure que ce même virus, qui reporterait la morve au cheval, déterminerait chez l'espèce bovine la *tuberculose*. Conclusion hypothétique, il est vrai, mais effrayante, si l'on songe que la *tuberculose*, la phthisie pulmonaire de l'espèce bovine a été signalée comme pouvant par la viande, par le laitage, par la poussière peut-être et par l'air corrompu des locaux, se transmettre à l'espèce humaine (2).

Qui ne sait encore que dans les conditions traditionnelles de ces locaux, — où, dès la rentrée hivernale du bétail et par effet des miasmes dont l'animal s'imprègne, le lait, le beurre deviennent immédiatement de moins bonne qualité (3), les plaies par accident ainsi que les suites de l'opération toujours grave de la castration des poulains présentent plus de danger : l'infection engendrant aussi la gangrène !

(1) Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie, année 1882-1883, pages 271 et suivantes.

(2) *Chronique agricole de Bretagne*, n° du 30 mai 1884 : « *La viande et le lait tuberculeux* ». — Citation de nombreux mémoires, notamment du nouveau volume de M. H. Boulay, intitulé : *La nature vivante de la contagion. Contagiosité de la Tuberculose*. — (Paris, Asselin, 1884.)

(3) Est-il besoin de signaler que les produits de la volaille n'échappent pas d'avantage à la fâcheuse influence des émanations excrémentielles ? Même dans l'œuf, l'odorat et le goût du consommateur trouvent l'indice d'un poulailler mal tenu.

Y a-t-il, enfin, lieu de douter qu'il ne vienne de là aussi, une part d'influence funeste, cause d'avortements ?

Mais heureusement nul doute que lorsque l'animal, — au lieu de continuer dans ces mêmes locaux sa fatigue épuisante sur le plan incliné; ne pouvant se coucher sans contact humide, malpropre, d'où il se relève sali, exposé par ce fait à des brutalités, à mille misères du tissu cellulaire sinon aux maladies les plus graves; et ainsi maintenu excité, enfiévré dans une atmosphère saturée de ferments morbides, profitera, *au contraire*, d'un air ambiant plus pur; reposera tranquillement, aisément, soit debout, soit couché, *en parfait équilibre sur une litière plus fournie et plus saine*, sur un sol exempt d'infiltrations, l'appareil de drainage nettoyé, *lavé* même, et en temps utile avec emploi d'antiseptiques alors plus efficaces, il échappera aux maladies infectieuses, causes de tant de mortalités; il conservera, par ce bien être, de sa ration mieux digérée plus de profit; il emmagasinera plus de santé, plus de puissance pour le travail et, conséquemment, possèdera davantage de vitalité, — vitalité transmissible s'il s'agit, — femelles ou mâles — de reproducteurs, et plus de résistance, plus de fond pour les cas exceptionnels de fatigue prolongée.

Alors, au travail ordinaire des chevaux de l'armée qui ne sera plus pour eux qu'un exercice utile à l'entretien de leur énergique et solide vigueur, pourront, sans inconvénient s'ajouter de plus sérieuses épreuves, aujourd'hui parfois considérées comme excessives. On ne trouvera plus extraordinaire qu'un escadron ou une batterie puisse, même pendant plusieurs jours, doubler ses étapes.

Par même effet, sera acquise la possibilité de reconnaissances, de *raids* à 80 et même 100 kilomètres dans un jour à 100 lieues dans une semaine.....

C'est, en effet, *étonnant* tout ce que, avec méthode, l'on peut obtenir d'un cheval convenablement nourri, BIEN LOGÉ, BIEN REPOSÉ, même ne possédant que le degré de *sang* et la qualité

d'ailleurs dont doit être au moins doué tout cheval d'artillerie comme de cavalerie.

Alors aussi, l'harmonie de conformation, les aplombs, les allures, l'aptitude, toutes les qualités originelles du poulain suffisamment alimenté et exercé, se retrouveront dans le cheval fait.

Et l'équitation à la ferme, que la réduction du temps d'instruction militaire porte à considérer même comme une nécessité nationale, deviendra là comme ailleurs un agrément, le cheval dételé de la charrue étant en même temps équilibré pour la selle.

C'est ce résultat, — d'une portée également immense au point de vue économique puisque, aussi, l'espèce bovine peut y trouver part, dont l'heureuse certitude est aujourd'hui péremptoirement démontrée, non plus seulement par l'expérience qui a eu lieu au 84^e d'artillerie, mais par mêmes affirmations du bon fonctionnement du drainage hygiénique dans les écuries privées où il a été, depuis, installé.

Quant aux étables de l'espèce bovine, vous avez déjà saisi que pour maintenir l'animal sur la surface drainée il n'est nullement besoin de séparations dans toute la longueur du plan d'emplacement de l'animal, — ce qui serait gênant dans l'opération de traire les vaches et, l'animal étant plus long de corps, lorsqu'il doit faire demi-tour pour sa sortie de l'étable. La séparation doit donc se borner à la moitié antérieure du dit plan ; consister tout simplement en une cloison triangulaire fixe, sous un montant incliné à 45 degrés, et dont l'extrémité supérieure est fixée au mur ou cloison du fond de la stalle, à la hauteur d'environ 1^m 20, — selon, du reste, le plus ou moins de développement de la race locale.

Il peut encore paraître d'un certain intérêt que, sur le sol de l'étable rendu uni et horizontal, l'escabeau de la femme chargée du soin de traire les vaches pourra toujours avoir aussi son siège horizontal, et qu'alors, cette femme fera ce travail avec moins de fatigue.

Aujourd'hui surtout qu'il est si difficile de retenir au service de la ferme le personnel indispensable, ce modeste détail n'est peut-être pas sans importance.

Enfin, ce mode d'assainissement des locaux d'habitation du cheval et du gros bétail présente encore cet avantage : qu'au lieu de disparaître en émanations non moins dangereuses pour la santé des gens que pour celle des bêtes ; au lieu aussi, en hiver, de former aux abords de ces locaux des flaques congelées, causes souvent de graves accidents, l'excrément liquide recueilli par le drain et ainsi immédiatement abrité contre l'action atmosphérique, profitera ensuite à la masse des engrais.

C'est donc avec autant de raison que pour ce que j'en ai déjà cité, que dans sa lettre du 2 novembre 1882, M. le vétérinaire principal Duplessis disait :

« Puis, ce qui est extrêmement sérieux et précieux pour
« l'agriculteur, c'est de pouvoir conserver, presque intégrale-
« ment la majeure partie des déjections du gros bétail et
« particulièrement les urines du cheval et du bœuf ; car il
« devient ainsi possesseur d'un excellent *purin* qui, jeté de
« temps à autre sur le fumier, ne fait qu'accroître sa richesse
« azotée, et, par conséquent fertilisante. »

Et de combien ce profit ne sera-t-il pas considérable ?

Le *guano*, par exemple, n'est si riche en azote que parce qu'il contient tout : les oiseaux n'ayant qu'un seul organe de déjection. Ici l'urine de nos grands animaux en est bien autrement riche que leur déjection solide. On peut du reste en juger par le tableau comparatif suivant emprunté au cours de chimie agricole de l'honorable savant dont j'ai déjà invoqué l'autorité (1).

(1) M. Malaguti, Doyen de la faculté des sciences de Rennes, cours professé en 1851. Notons aussi que les urines étant recueillies dans un récipient couvert, — citerne ou fosse à purin avec parois et fond ciment-

Pour 100 parties d'excréments.		NATURE	CARBONE	HYDROG.	OXYGÈNE	AZOTE	SELS
	Du cheval	Liquide.	4.46	0.47	1.40	1.55	4.51
		Solide ..	9.56	1.26	0.54	0.54	4.02
	De la Vache laitière	Liquide.	3.18	0.30	3.09	0.44	4.68
		Solide ..	4.02	0.49	3.54	0.22	1.13

Naturellement, ces proportions peuvent varier en raison de la qualité de l'alimentation et de l'état particulier de l'animal comme santé, âge ou exercice. C'est ainsi que dans son numéro du 23 août 1882, et d'après les travaux de Bous-singault et Thénard, le journal *Bulletin de la Société agricole* a indiqué, en azote, pour cent parties de l'urine :

De cheval..... 2, 04

De la vache laitière..... 0, 70

Dans un numéro plus récent, sous ce titre : *Le cou-lage dans les fermes*, et sans compter les autres substances qui ne sont probablement pas sans utilité dans la bonne composition des fumiers, le même organe de publicité expo-sait un calcul duquel il résulte que la récolte de 6 litres d'urine de cheval par 24 heures, représenterait, en un an, la quantité de 43 kilog. 900 grammes d'azote; soit, à raison de 2 fr. 40 le kilogramme, la somme de 110 francs 16 cen-times.

tés, imperméables, il sera devenu facile, au moyen d'antiseptiques ou désinfectants peu coûteux et déjà fertilisants, d'en empêcher la putré-faction et toute déperdition par volatisation ammoniacale. Ce résultat, tout à la fois de salubrité et de bénéfice agricole s'obtient aussi par emploi du sel marin ou sel gemme dans la citerne ou fosse à purin et ensuite par arrosement des fumiers au moyen de ces liquides. (Méthode de M. le docteur Esmein, de Nantes, expérimentée à Grand-Jouan et recommandée en 1871 par le *Journal d'Agriculture progressive* et l'*Agricul-tur praticien*. Ce dernier, n° du 30 septembre 1871, page 346, *Les fumiers salés*.)

Et l'on me disait récemment (1) que dans le commerce des engrais chimiques, l'azote contenu dans ces engrais est évalué à trois francs le kilogramme ; ce qui porterait alors le calcul indiqué ci-contre, à la somme encore plus relativement énorme de 137 fr. 66 centimes ; soit encore : pour environ 6 fr. 30 cent. d'azote dans chaque hectolitre d'urine de cheval ; pour 2 fr. 16 cent. dans chaque hectolitre d'urine de la vache laitière.

On peut s'expliquer la haute valeur particulière de cette substance de ce que, par exemple, d'après les données de la chimie agricole, la quantité précitée de 45 kilogr. 900 gr. serait ce qu'enlève à la terre une récolte de vingt et un hectolitres de blé, y compris environ les 4000 kilogrammes de paille qui y correspondent (2).

La science et, tous les jours, en effet, l'expérience démontrent que cet élément est indispensable pour décomposer, en s'y assimilant, les minéraux nécessaires à la vie des plantes, notamment de celles les plus nutritives pour les animaux ; ce qui explique déjà qu'en mélangeant au tas de fumier arrosé de purin des phosphates pulvérisés, du plâtre, de la marne, de la tangué, même de la simple terre végétale suffisamment calcaire, « il n'y a plus d'odeur sensible, plus de déperdition ammoniacale. » (3)

Que de pain, que de viande, que d'autres richesses encore dans ces précieux liquides jusqu'ici disparus en vapeurs délétères, mais qui, désormais, vont pouvoir être recueillis et si largement fructifier !

L'année passée, au comice agricole de Remiremont (Vosges), M. Méline, ministre de l'agriculture exprimait le regret de voir « trop souvent laisser perdre les matières fertilisantes les plus précieuses pour la constitution des engrais naturels. »

(1) Un inspecteur de la maison et usine Javel.

(2) Ces indications viennent encore d'être reproduites dans le journal : *Bulletin agricole*, du 6 avril dernier.

(3) Rozet, *Encyclopédie moderne*, Tome XX, page 330.

C'est ainsi qu'également, le fumier du cheval de troupe, par exemple, jusqu'ici presque exclusivement composé de paille et d'excrément solide la plupart du temps desséché, échauffé en tas, moisi, que M. Malaguti signale comme ayant ainsi perdu les *quatre cinquièmes* de ses principes fertilisants, reste, par ce fait, de peu de valeur de vente ; mais, qu'au contraire par arrosage au moyen des urines recueillies, il deviendra « le premier des engrais, » le fumier seul du mouton lui étant comparable » (1).

Il y a donc là encore, même aussi pour le *Trésor* et avec un utile exemple à offrir, DES MILLIONS A RÉCOLTER.

En résumé, par ce drainage hygiénique des écuries et des étables à sol horizontal, — appliqué aussi aux écuries-boxs, où il est également très important de pouvoir loger les juments en gestation avancée, on supprimera, tout d'abord, la cause la plus générale des avortements ; les produits plus nombreux naîtront dans de meilleures conditions d'avenir ; la réussite des élèves sera mieux assurée ; les accidents, les maladies, les mortalités deviendront rares ; et, enfin, sans plus de nourriture, — quelquefois même avec moins — et le travail d'écurie ou d'étable moins répugnant et plus prompt, on obtiendra : du cheval meilleure aptitude, meilleur travail et plus longue durée ; de l'espèce bovine plus de lait, plus de beurre, plus de viande et de qualité meilleure ; pendant que d'un autre côté, par une très grande amélioration des fumiers au moyen des urines recueillies, une non moins considérable augmentation des récoltes.

Une autre conséquence de ce facile progrès : c'est que la production bovine profitera en extension, non seulement de

(1) M. Malaguti. Cours précité, 1854, dixième leçon. Analyse du cours, page 89 et suivantes. Rennes, Verdier, 1853.

l'augmentation de production du sol, mais en outre de ce que, en économie générale, le cheval gagnera en longévité.

Vous aviez déjà saisi, du reste, que tel sera, dans son ensemble, le résultat si heureusement multiple de cette modeste invention et de son emploi.

En somme et gratuitement : avantage pour la santé publique, surcroît immense de production venant augmenter nos ressources indigènes d'alimentation, amélioration plus facile et plus générale de nos diverses races chevalines, et, pour toutes circonstances, notre cavalerie militaire enfin mieux pourvue de tout ce que réclame notre indépendance nationale.

A la Société Nationale d'Agriculture de France, alors que ce drainage hygiénique n'était encore présenté qu'en vue des écuries ordinaires et des étables du gros bétail ; dans le résumé de son bienveillant rapport à ce sujet, l'éminent président de la onzième section de la Société des Agriculteurs de France a dit : « Tout ici est grand, est important. » Je ne saurais, Messieurs, me servir d'une aussi haute expression ; je vous redis seulement ma profonde reconnaissance pour l'examen attentif qui vous avait même antérieurement portés à considérer ce moyen de meilleure hygiène dans les locaux habités par nos grands animaux domestiques, comme d'un vaste intérêt, tout à la fois AGRICOLE, PHILANTHROPIQUE ET PATRIOTIQUE.

Colonel BASSERIE.

COLÉOPTÈRES DE LA SARTHE

LISTE SUPPLÉMENTAIRE (*)

Par M. MONNOT, membre titulaire.

CARABIDÆ

Anchomenus Bonelli.
Scitulus Dej. !
Feronia Latreille.
Nigrita Fab. !
Vernalis Fab. !
Amara Bonelli.
Bifrons Gyll.
Plebeja Gyll.
Harpalus Latreille.
Hottentota Duft. !
Latus Linné, !
Bradycellus Erichson.
Collaris Payk.

SILPHIDÆ

Choleva Latreille.
Picipes Fab. !
Anisotomoides Spen. !
Colon Herbst.
Dentipes Sahlb. !
Calcaratus Erich. !

STAPHYLINIDÆ

Homalota Mannhereim.
Plana Gyll. !
Phlæopora Erichson.
Reptans Grav. !

(*) Voir tome XXIX, page 332.

Oxypoda Mannh.

Opaca Grav. !

Aleochara Gravenhorst.

Rufipennis Erich. !

Bipustulata Ol. !

Myrmedonia Erich.

Humeralis Grav. !

Conurus Stephens.

Pubescens Grav. !

Tachinus Gravenhorst.

Rufipes de G. !

Subterraneus L. !

Marginellus Fab. !

Staphylinus Linné.

Morio Grav.

Philonthus Leach.

Splendens Fab.

Intermedius Lac.

Fimetarius Grav.

Sanguillionentus Grav.

Bipustulatus Panz.

Aterrimus Grav.

Quedius Leach.

Fuliginosus Grav.

Scopæus Erichson.

Sulcicollis Steph.

Cognatus Muls. Rey.

Stilicæus Latreille.

Affinis Erich.

Stenus Latreille.

Bimaculatus Gyll.

Circularis Grav.

Fuscipes Grav.

Subcæneus Erich.

CRYPTOPHACIDÆ

Silvanus Latreille.

Frumentarius F.

LATHRIDIIDÆ

Lathridius Illiger.

Cordaticollis Aubé.

ANOBIIDÆ

Anobium Fabricius

Pertinax L. !

MELANDRYADÆ

Anisoxya Mulsant.

Tenuis Rosenh. !

CURCULIONIDÆ

Liophilæus Germar.

Nubilus Fab. !

Sciaphilus Schœnherr.

Muricatus Fab.

Aplon Herbst.

Hæmatodes Kirby. !
Frumentarium Germar. !
Malvæ Fab. !
Scutellare Kirby. !
Phytonomus Schøenherr.
Dissimilis Herbst. !
Othiorynchus Germar.
Raucus Fab. !

Balaninus Germar.

Pyrrhoceras Marsh. !
Gymnetron Schøenherr.
Noctis Herbst.
Necinus Germar.
Dorsalis Aubé.
Filiformis Aubé.
Dryophthorus Schøenherr.
Lymexylon Fab.

COLÉOPTÈRES DE LA SARTHE

LISTE SUPPLÉMENTAIRE (*)

Par M. CNOCKAERT, membre associé.

CARABIDÆ

Notiophilus Dum.

Quadripunctatus Dj. (1)

Oodes Bonelli.

Helopioïdes F. — Rare.

Anchomenus Erichson.

Oblongus F.

Agonum Bonn.

Mœstus Duft.

Amara Bonn.

Similata Gyll.

Diachromus Erich.

Germanus L. (2)

(1) Rare ici.

(2) Trouvée en nombre sous les pierres le long de la Sarthe,

Ophonus Ziegl. (*Harpalus*
Latr.)

Sabulicola Panz.

Azureus F.

Chlorophanus Panz. (1)

Bembidium Latr.

4 — **pustulatum** D.

Fumigatum D.

aux environs du moulin de St-Georges. Cette année là cette espèce était particulièrement commune : on en observait partout en ville.

(1) Les deux premières espèces se trouvent souvent en nombre dans les prés et les champs, dans les têtes de certaines ombellifères, après floraison.

(*) Voir tome XXIX, page 333.

DYTISCIDÆ

Hydaticus Leach.
Transversalis F.
Agabus Leach.
Brunneus Fab.
Paludosus F.
Guttatus Payk.
Melanus A.
Hydroporus Clairville.
Inequalis F.
Haliplus Latr.
Obliquus F.
Variegatus St.

SPHÆRIDIDÆ

Cyclonotum Erichs.
Orbiculare F.

SILPHIDÆ

Silpha Latr.
Tristis Illig.

STAPHYLINIDÆ

Xantolinus.
Fulgidus F.
Othius Steph.
Fulvipennis F.
Achenium Steph.
Depressum Grav.

Stenus Latr.

Juno F.
Fuscipes Grav.
Megarathrus Steph.
Depressus Payk.

HISTERIDÆ

Hister Lin.
Sinuatus Ill.
4 — **Notatus** Scrib.

NITIDULIDÆ

Nitidula Fab.
Obscura F.

PELTIDÆ

Trogosita Olivier.
Mauritanica L. (1).

LATHRIDIIDÆ

Lathridius Ill.
Exilis Mannh.

DERMESTIDÆ

Dermestes Lin.
Vulpinus F.

(1) Dans les magasins et greniers à céréales, plus commun dans le midi.

Laniarius Ill.

Ater Oliv.

Anthrenus Geoff.

Museorum Lin.

BYRRHIDÆ

Byrrhus Lin.

Fasciatus F.

LUCANIDÆ

Lucanus Scop.

Lucanus cervus L. — Variété : Capra Ol.

SCARABÆIDÆ

Aphodius Muls.

Inquinatus F.

Acrossus Muls. (Aphodius.)

Luridus Payh.

Depressus Kug.

Bolboceras Kirby.

Gallicus Muls. (1)

Cetonia (Epicometis Burm)

Reyi Muls.

(1) Rare ici. Trouvé avec des géotrupes.

BUPRESTIDÆ

Chrysobothris

Affinis F. (1)

Anthaxia Eschschlotz.

Morio F.

Agrilus Solier.

Biguttatus F.

ELATERIDÆ

Corymbites (Diacanthus Latr.)

Æneus L.

Agriotes Eschscholtz.

Gallicus Cart.

Melanotus Eschs.

Castanipes Payk.

Cardiophorus

Thoracicus L.

TELEPHORIDÆ

Telephorus

Fulvicollis F.

Malthinus Latr.

Biguttatus L.

Fasciatus Ol.

(1) Rare au Mans.

CLERIDÆ

Thanasimus Latr.

Mutillarius F.

4 — maculatus F.

Opilus Latr.

Mollis L. (1)

Corynetes Herbst.

Cœruleus Degeer. (2)

Ruficollis F.

Rufipes F.

PTINIDÆ

Ptinus Linné.

Rufipes F.

TENEBRIONIDÆ

Crypticus Latr.

Quisquilius L.

Gonocephalum Muls.

Rusticum Ol.

Microzoum Redtenbacher.

Tibiale F.

(1) Trouvé 3 individus sortis de bois de chêne venant de Cou-laines. Se rencontre rarement.

(2) Le 1^{er} et le dernier se trouvent en ville sur les murs et sous les hangars, en été et au printemps. Le second, illustré par Latreille, est rare ici.

CISTELIDÆ

Omophilus Solier.

Lepturoïdes F. (1)

MELANDRYADÆ

Melandrya Fab.

Caraboïdes L.

CANTHARIDÆ

Meloe Lin.

Autumnalis Ol. (2)

Sitaris Latr.

Muralis Forst.

OEDEMERIDÆ

Nacerrdes Schmidt.

Melanura L. — Rare.

Mycterus Ol.

Curculionoïdes Ill. (3)

CURCULIONIDÆ

Bruchus Lin.

Variegatus Germ.

(1) Pas commun ici.

(2) Trouvé en nombre le long du talus du Tertre Mégret, au printemps.

(3) Se rencontre rarement ici. Plus commun dans le midi.

Urodon Schöenherr.
Suturalis F.
Tropideres Schöenh.
Albirostris Herbst.
Strophosomus Schöenh.
Coryli F.
Retusus Marsh.
Tanymecus Germar.
Palliatus F.
Polydrosus Germar.
Planifrons Sch.
Micans F.
Cleonus Schöenh.
Trisulcatus Herbst.
Costatus. (Cat. Fairmaire).
Liophloeus Germar.
Nubilus F.
Miniops Schöenh.
Variolosus F.
Phytonomus Schöenh.
Meles F.
Phyllobius Schöenh.
Calcaratus F.
Otiorhynchus Germar.
Tenebricosus Herbst.
Unicolor Herbst.
Magdalinus Schöenh.
Aterrinus F.

Eirrhinus Schöenh (Dory-
 tomus Germ.)
Vorax F.
Anthonomus Germar.
Spilotus Redt.
Tychius Germ.
Junceus Reich.
Orchestes Ill.
Signifer Crentz.
Alni L.
Baridius Schöenh.
Nitens F.
Chloris F.
Centorhynchus Schöenh.
Campestris Sch.
Bostrichus Fab.
Topographus L.

CERAMBYCIDÆ

Cerambyx Lin.
Miles Bon.
Callidium Fab.
Violaceum Lin. (1)
Melancholicum Fabr.
Asemum Eschscholtz.
Striatum L. — Rare ici.
Crioccephalus Muls.
Rusticus L.

(1) Se trouve très rarement.

Clytus Fabr.

Liciatus L. — Rare ici.

Mysticus L. — Rare ici.

Gazella. (Cat. Fairmaire).

Toxotus Serv.

Meridianus L.

Leptura Lin.

Maculicornis Degeer. —
Rare.

CHRYSAMELINÆ

Donacia Fabr.

Menyanthidis F. (1)

Cryptocephalus Geoff.

Violaceus L.

10 — punctatus L.

Bipustulatus F.

Gracilis F.

Chrysomela Lin.

Hæmoptera L.

Opaca.

Adimonia Laich.

Interrupta Ol. — Rare.

Littoralis F.

Malacosoma Rosenh.

Lusitanica L. (2)

(1) Trouvé en nombre, chemin
de Saint-Pavace, sur des plantes
aquatiques.

(2) Assez commun sur le chêne,
sur les jeunes pousses, dans les
champs.

Phyllotreta Allard.

Parallela Boield. All.

Plectroscelis Chevr.

Chrysicollis Chevr. All.

Cassida Lin.

Murroea L.

Thoracica E.

Margaritacea F. (1)

Equestris F.

COCCINELLIDÆ

Anatis Muls.

Ocellata L. — Rare.

Nysia Muls.

Oblongoguttata L. — Rare.

Myrrha Muls.

18 guttata L. — Rare.

Calvia Muls.

14 guttata L. — Rare.

10 guttata L.

Halysia Muls.

16 guttata L.

Cynogetis Redtenb

Impunctata L.

Scymnus Kug.

Apetzii Muls.

Nigrinus Kug.

(1) Commun dans certains tail-
lis de chênes.

En plus de ces espèces, je puis confirmer l'existence, comme faisant partie de mes captures faites en ville et dans les campagnes du Mans, de : 1° les espèces suivantes indiquées par M. Monnot comme ayant été observées par M. Desportes :

Ilibius fenestratus ; *Hyphydrus ovatus* ; *Hister bimaculatus* ; *Necrophorus mortuorum* ; *Silpha reticulata* ; *Onthophagus cœnobita* ; *Aphodius consputus* ; *Anthaxia nitidula* ; *Corymbites castaneus* ; *Drilus flavescens* ; *Cerocoura Schœfferi* ; *Sphenophorus abbreviatus* ; *Chytus verbasci* ; *Saperda scalaris* ; *Leptura livida et melanura* ; *Lema cyanella* ; *Cryptocephalus sericeus et Moræi* ; *Chrysomela fastuosa* ; *Plagioderma armorica* ; *Podagrica fuscicornis* ; *Cassida nebulosa et ferruginea*.

2° Les espèces qui suivent prises par M. Monnot sur renseignements : *Dromius truncatellus* ; *Chlœnius vestitus* ; *Badister unipustulatus* ; *Zabrus gibbus* ; *Dytiscus marginalis* ; *Colymbetes fuscus* ; *Ilibius fuliginosus* ; *Agabus bipustulatus* ; *Sphœridium scarabœoïdes et bipustulatum* ; *Necrophonus vespilla* ; *Tachinus humeralis* ; *Staphylinus hirtus* ; *Sinodendron cylindricum* ; *Oniticellus flavipes* ; *Aphodius fimetarius et merdarius* ; *homaloplia ruricola* ; *Anoxia villosa* (relevé par M. Anjubault dans son opuscule sur les hannetons de la Sarthe : bulletin de la Société, 1862 ; et dont j'ai trouvé 2 exemplaires.) *Anisoplia arvicola* ; *Phyllopertha horticola* ; *Anomala Frishii* ; *Anthaxia manca* ; *Trachys minuta* ; *Gibbium scotias* ; *Anobium paniceum* ; *Apate capucina* ; *Isomira murina* ; *Meloe proscarabœus* ; *Cantharia vesicatoria* ; *Notoxus monoceros* ; *Rhynchites æquatus* ; *Peritelus griseus* ; *Balaninus glandium et nucum* ; *Prionus coriarius* ; *Cerambyx heros et cerdo* ; *Hylotrupes bajulus* ; *Stenopterus rufus* ; *Lamia textor* ; *Astynomus ædilis* ; *Phytocia virescens* ; *Strangalia bifasciata* ; *Eumolpus vitis* ; *Cryptocephalus bipunctatus et vittatus* ; *Chrysomela polita* ; *Phratora vitellinæ* ; *Adimonia capreæ et sanguinea* ; *Agelastica Alni* (commun) ;

Luperus flavipes(commun); **Crepidodera transversa**; **Psylliodes affinis** ; **Hispa atra** ; **Harmonia impustulata** et **marginata** ; **Platynaspis villosa**.

Plusieurs de ces espèces sont fort communes et d'autres très rares ici.

GUSTAVE CNOCKAERT.

CONTRIBUTIONS

A L'HISTOIRE NATURELLE DE LA SARTHE

Relevé de quelques observations faites en 1883 (1)

ZOOLOGIE

Mus minutus. *Pall.* (RAT DES MOISSONS). — Un individu, pris dans un champ de blé, près du château de l'Épine, a été recueilli par M. *Besnard*.

Pandion fluvialis. *Savig.* (BALBUZARD FLUVIATILE). — Un mâle a été tué, le 28 juillet, à Arnage, et une femelle, le 2 août, à Saint-Jean d'Assé ; M. *Besnard*.

Circus gallicus. *Vieill.* (CIRCAETE JEAN LE BLANC). — Un mâle adulte, tué le 14 mai, dans la forêt de Mézières-sous-Lavardin, a été monté par M. *Huard*.

Circus aruginosus. *Savig.* (BUSARD HARPAYE). — Un mâle, tué vers le commencement d'octobre, dans les bois de Coullans, sur la route de Laval, a été monté par M. *Huard*.

Circus cyaneus. *Boie.* (BUSARD SAINT-MARTIN). — Une femelle adulte, tuée à Saint-Mars-la-Bruyère, au commencement de mars, a été montée par M. *Huard*.

(1) Voir, pour les années précédentes : t. XXV, p. 130 ; t. XXVI, p. 113 ; t. XXVII, p. 222 et 317 ; t. XXVIII, p. 405 ; t. XXIX, p. 407.

Pernis apivorus. Bp. (BONDRÉE APIVORE). — Un individu, tué par M. Lenoir, aux Landounaux, en Saint-Mars-la-Bruyère, le 30 août, fait partie de la collection de M. Besnard.

Falco subbuteo. Linn. (FAUCON HOBEREAU). — Un mâle adulte, tué à la Paillerie, route de Parigné-l'Évêque, le 20 juillet, a été monté par M. Huard.

Gecinns canus. Boie. (PIC CENDRÉ). — Un mâle adulte, tué à Brette, le 13 décembre, fait partie de la collection de M. Besnard.

Tichodroma muraria. Illig. (TICHODROME ÉCHELETTE). — Un individu de cette espèce, rare chez nous, a été vu par M. Huard, sur les contreforts de l'église de la Couture au Mans, le 10 mai.

Garrulus glandarius. Vieill. (GEAI COMMUN). — Au commencement de septembre, a été tué près de Bérus, un individu ayant le dessus de la tête noir, les joues blanches et des moustaches noires ; se rapportant à la variété *Melanocephalus* Schleg. (*G. Krynicki* Kalen. in Degland, p. 216). Il a été monté par M. Huard et fait partie de la collection de M. Besnard.

Emberiza citrinella. Linn. (BRUANT JAUNE). — Un individu de couleur isabelle, tué au Tronchet, canton de Beaumont, le 22 mars, fait partie de la collection de M. Besnard.

Botaurus stellaris. Steph. (BUTOR ÉTOILE). — Un adulte, tué à Surfond, le 12 décembre, fait partie de la collection de M. Besnard.

Ciconia alba. Willug. (CIGOGNE BLANCHE). — Un individu, tué aux environs de Volnay, au commencement de juin, a été monté par M. Huard.

Phalacrocorax carbo. Leach. (CORMORAN ORDINAIRE). — Un individu, pris à Chahoué près d'Allonnes, le 12 août, a été monté par M. Huard.

Limosa ogocephala. *Leach.* (BARGE A QUEUE NOIRE). — Un individu, tué le 4 avril, dans les prés marécageux des Étangs, entre Le Mans et Arnage, fait partie de la collection de M. *Besnard*.

Anas brenta. *Pall.* (OIE CRAVANT). — Un exemplaire, tué le 19 janvier, sur la Sarthe, aux environs du Mans, fait partie de la collection de M. *Besnard*.

Podiceps cristatus. *Lath.* (GRÈBE HUPPÉ). — Un individu, tué le 11 mars, sur l'Huisne, à Champagné, fait partie de la collection de M. *Besnard*.

Rana punctata. *Daud.* (GRENOUILLE PONCTUÉE). — Deux exemplaires, à points orangés, ont été pris, vers la fin de juillet, dans une cave, au château de l'Épine, sur la route de Degré, près du Mans, par M. *Paul Auguy*.

Triton alpestris. *Laur.* (TRITON ALPESTRE). — Nous avons pris plusieurs individus, mâles et femelles, le 29 avril, dans une mare voisine du moulin de Rifroger, près du Grand-Lucé, et le 27 mai, à Écommoy, aux environs de Fontenailles; M. *Gentil*.

Acerina cernua. *Sieb.* (GREMILLE COMMUNE). — Un exemplaire, provenant des environs de Noyen, nous a été remis le 1^{er} avril, par M. *Hugo*; quatre autres nous ont été envoyés de Sablé, le 5 septembre, par M. *Bertrand*.

BOTANIQUE

Ranunculus charophyllos. *Linn.* (RENONCULE CERFEUIL). — Pontlieue, environs de Funay, 5 mai; M. *Gentil*.

Ranunculus auricomus. *Linn.* (RENONCULE TÊTE D'OR). — Allonnes, bois de Marshain, près de la tour aux Fées, 12 mai; M. *Collard*. — Bois de Rouillon, non loin du bourg, 14 mai; M. *David*.

Corydalis solida. *Smith.* (CORYDALIS PLEIN). — Haie d'un champ sur la route de la Flèche à Cré-sur-Loir, près de la Miotière, 13 avril; et Sablé, petit bois sur la route de Pincé; M. *Launay*.

Erysimum cheiranthoides. *Linn.* (VÉLAR GIROFLÉE). — Saint-Mars-la-Bruyère, champs près du petit étang, 20 août; M. *Gentil*.

Cardamine impatiens. *Linn.* (CARDAMINE IMPATIENTE). — Sablé, rive gauche de la Sarthe, jusqu'à Solesmes, 2 juin; M. *Launay*.

Diplotaxis muralis. *Dc.* (DIPLLOTAXIS DES MURAILLES). — Le Mans, talus du quai de la Digue, près du bec de gaz n° 963, 29 août; M. *Gentil*.

Lepidium graminifolium. *Linn.* (PASSERAGE A FEUILLES DE GRAMEN). — Le Mans, talus du quai de la Digue et de l'allée du grand cimetière, 22 juillet; M. *Huard*.

Iberis amara. *Linn.* (IBÉRIDE AMÈRE). — Bourg-le-Roi, champs sur la gauche de la route d'Ancinnes, 1^{er} juillet; M. *Gentil*.

Thlaspi perfoliatum. *Linn.* (TABOURET PERFOLIÉ). — Champs et vignes autour de Mayet, 15 mai; M. *Gentil*.

Helianthemum vulgare. *Gaertn.* (HÉLIANTHÈME COMMUNE). — Bourg-le-Roi, près de la vieille Tour, 1^{er} juillet; M. *Gentil*.

Drosera rotundifolia. *Linn.* (ROSSOLIS A FEUILLES RONDES). — Parigné-l'Évêque, environs de l'étang de Loudon, 3 juin; Le Breil, étang du Sabot, sur la droite de la route de Surfond, 17 juin; M. *Gentil*.

Drosera intermedia. *Hayn.* (ROSSOLIS INTERMÉDIAIRE). — Parigné-l'Évêque, environs de l'étang de Loudon, 3 juin; M. *Gentil*.

Parnassia palustris. *Linn.* (PARNASSIE DES MARAIS). —

Saint-Mars-la-Bruyère, environs du petit étang, 20 août; *M. Gentil*.

Polygala depressa. *Wend.* (POLYGALA COUCHÉ). — Sur la droite de la route de la Fourche à Saint-Mars-la-Bruyère, jeunes pinerais près du camp d'Auvours, 13 mai; Saint-Mars-de-Locquenay, bois de pins à gauche de la route, près la gare du tramway, 20 mai; Challes, pâtis près la gare du tramway, 24 mai; *M. Gentil*.

Silene conica. *Linn.* (SILÈNE CONIQUE). — Challes, champs calcaires à droite du tramway en allant à Volnay, 24 mai; *M. Gentil*.

Silene armeria. *Linn.* (SILÈNE ARMÉRIE). — Coulaines, à la Belle-Croix, sur un mur, 28 juin; Pont-de-Gennes, environs de la gare, nouveau chemin sur la rive gauche de l'Huisne, 5 août; *M. Gentil*.

Althæa officinalis. *Linn.* (GUIMAUVE OFFICINALE). — Saint-Pavace, en allant vers Moulin-aux-Moines; 7 juillet; *M. Gentil*.

Hypericum linearifolium. *Vahl.* (MILLEPERTUIS A FEUILLES LINÉAIRES). — Nouvelle route d'Arnage, en différents endroits, 10 juin; *M. Gentil*.

Elodes palustris. *Spach.* (ELODE DES MARAIS). — Cré-sur-Loir, pâturages marécageux de la Piletère, 23 juillet; *M. Launay*.

Oxalis stricta. *Linn.* (OXALIDE DROITE). — Nouvelle route d'Arnage sur la droite, 1 kil. avant le bourg, 10 juin; champs sur la rive droite de la Sarthe, entre Moulin-aux-Moines et les Épinais, 19 août; *M. Gentil*. — Cré-sur-Loir, commune dans les Courtils, tout l'été; *M. Launay*.

Monotropa hypopitys. *Linn.* (MONOTROPE SUCE-PIN). — Route de Sargé, bois de Thuau, 28 juin; *M. Gentil*.

Genista pilosa. *Linn.* (GENÊT VELU). — Challes, pâtis près la gare du tramway, très abondant, 24 mai; *M. Legué*.

Lathyrus nissolia. *Linn.* (GESSE DE NISSE). — Le Mans, route de l'Éventail, champ à gauche au delà du cimetière de Sainte-Croix, 31 mai ; M. *Pichon*.

Lathyrus angulatus. *Linn.* (GESSE ANGULEUSE). — Le Mans, champs à droite et à gauche de la nouvelle route d'Arnage, au delà du Gué-de-Maulny, 10 juin ; M. *Gentil*.

Lathyrus sylvestris. *Linn.* (GESSE DES BOIS). — Cré-sur-Loir, vignes des Roussières ; Bazouges, vignes, en juillet ; M. *Launay*.

Vicia lathyroides. *Linn.* (VESCE FAUSSE GESSE). — Cré-sur-Loir, haies des champs et bords des fossés, auprès du bourg, en mai ; M. *Launay*.

Melilotus officinalis. *Wild.* (MÉLILOT OFFICINALE). — Saint-Pavace, rive gauche de la Sarthe, un peu au-dessous du Moulin-aux-Moines, 7 juillet ; Neuville, près du moulin, 19 août ; M. *Gentil*.

Trifolium fragiferum. *Linn.* (TRÉFLE FRAISE). — Saint-Saturnin, au-dessus des Roches, en allant au Hameau, 12 août ; M. *Gentil*.

Astragalus glycyphyllos. *Linn.* (ASTRAGALE RÉGLISSE). — Environs de Ballon, butte de l'Enfer, 24 juin ; M. *Gentil*. — Landes de Vion, auprès de la chapelle, 10 juin ; et Ammé, champs de la Groie de Courbraye, 15 août ; M. *Launay*.

Hippocrepis comosa. *Linn.* (HIPPOCRÉPIDE EN TÊTE). — Avoise, pâtis auprès de la gare, 2 août ; M. *Launay*.

Ornithopus compressus. *Linn.* (PIED D'OISEAU COMPRIMÉ). — Cré-sur-Loir, champs sablonneux autour du bourg, tout l'été ; M. *Launay*.

Comarum palustre. *Linn.* (COMARET DES MARAIS). — Nouvelle route d'Arnage, sur la droite, dans un pré voisin du marécage de la Duboisière, au bord du fossé, 10 juin ; M. *Huard*.

Oenothera biennis. *Linn.* (ONAGRE BISANNUEL). — Petit bois de pins entre la nouvelle route d'Arnage et l'Angevinière, 30 septembre; M. *Morin*. — Cré-sur-Loir, champs des Carrières, près du bourg, 7 août; M. *Launay*.

Herniaria vulgaris. *Spreng.* (HERNIAIRE COMMUNE). — Champs sur la rive droite de la Sarthe, entre Moulin-aux-Moines et les Épinais, 19 août; M. *Gentil*.

Scleranthus perennis. *Linn.* (GNAVELLE VIVACE). — Environs de Challes, 24 mai; Le Breil, terrains sablonneux, à gauche de la route de Surfond, 17 juin; M. *Legué*.

Angelica sylvestris. *Linn.* (ANGÉLIQUE SAUVAGE). — Le Mans, route de Saint-Pavace, fossés à droite et à gauche, au-delà du chemin de Coulaines; prairie sur la rive droite de la Sarthe, vis-à-vis de Moulin-l'Évêque, fossés bordant la haie; Neuville, près du Moulin; 19 août; M. *Gentil*.

Oenanthe phellandrium. *Linn.* (OENANTHE PHELLANDRIE). — Ancinnes, ruisseau du Fresne, près de la route de Bourg-le-Roi et non loin des Ormeaux, 1^{er} juillet; M. *Gentil*.

Sison amomum. *Linn.* (SISON AMOME). — Saint-Saturnin, sur la droite de la route de Collière aux Roches, 19 août; M. *Gentil*.

Sanicula europæa. *Linn.* — (SANICLE D'EUROPE). — Cré-sur-Loir, taillis des Roussières, 16 juin; M. *Launay*.

Asperula odorata. *Linn.* (ASPÉRULE ODORANTE). — Ancinnes, forêt de Perseigne, près de l'étang de Vaubezon, 1^{er} juillet; M. *Gentil*.

Galium uliginosum. *Linn.* (GALIET DES TOURBIÈRES). — Nouvelle route d'Arnage, pâtis marécageux de la Duboisière, 10 juin; M. *Gentil*.

Dipsacus pilosus. *Linn.* (CARDÈRE POILUE). — Bazouges, pièce du Creux, à droite de la route de Cré, 28 juillet; M. *Launay*.

Chondrilla juncea. *Linn.* (CHONDRILLE JONCIFORME). — Environs de Challes, 24 mai ; M. *Legué*.

Centaurea scabiosa. *Linn.* (CENTAURÉE SCABIEUSE). — Bourgle-Roi, champs sur la gauche de la route d'Ancinnes, 1^{er} juillet ; M. *Gentil*.

Inula salicina. *Linn.* (INULE A FEUILLES DE SAULE). — Cré-sur-Loir, prairie de Chanteloup, 14 juillet ; M. *Launay*.

Artemisia campestris. *Linn.* (ARMOISE DES CHAMPS). — Bords des routes, aux environs de la Belle-Inutile, entre Pont-de-Gennes et le Breil, abondant, 5 août ; M. *Huard*.

Carlina vulgaris. *Linn.* (CARLINE COMMUNE). — Bords de la route de Pont-de-Gennes au Breil, aux environs des fourneaux de la Roche, 5 août ; M. *Gentil*.

Matricaria chamomilla. *Linn.* (MATRICAIRE CAMOMILLE). — Champs sur la rive droite de la Sarthe, entre Moulin-aux-Moines et les Épinais, 19 août ; M. *Gentil*.

Hieracium umbellatum. *Linn.* (EPERVIÈRE EN OMBELLE). — Saint-Mars-la-Bruyère, lisière du bois sur la gauche du grand étang, 26 août ; M. *Gentil*.

Campanula rotundifolia. *Linn.* (CAMPANULE A FEUILLES RONDES). — Bords de la route de Pont-de-Gennes au Breil, en différents endroits ; le Breil, environs de l'étang du Sabot, 5 août ; M. *Gentil*.

Menyanthes trifoliata. *Linn.* (MENYANTHE TRÈFLE D'EAU). — Le Breil, étang du Sabot, en fruits, 17 juin ; M. *Huard*.

Gentiana pneumonanthe. *Linn.* (GENTIANE DES MARAIS). — Saint-Mars-de-Locquenay, taillis et semis de sapins sur le domaine de la Plante, au lieu dit les Ensemencés, 15 sept. ; Mulsanne, landes des Cossasières, 25 octobre ; M. *Bigot*.

Erythraea pulchella. *Fries.* (ERYTHRÉE ÉLÉGANTE). — Saint-Saturnin, à l'entrée du chemin des Étrichés, vis-à-vis des Roches, 12 août ; champs entre Moulin-aux-Moines et les Épinais, sur la rive droite de la Sarthe, 19 août ; M. *Gentil*.

Echinosperrum lappula. *Schm.* (ECHINOSPERME PETITE BAR-DANE). — Bazouges, vignes près de la route de la chapelle d'Aligné à Durtal, 16 septembre ; M. *Launay*.

Linaria supina. *Desf.* (LINAIRE COUCHÉE). — Environs de la gare de Volnay, 24 mai ; environs de la gare de Pont-de-Gennes, 3 août ; M. *Gentil*.

Pedicularis palustris. *Linn.* (PÉDICULAIRE DES MARAIS). — Prairie marécageuse de Noyers, près du ruisseau du Gué-Perray, 15 juin ; M. *Gentil*.

Melampyrum cristatum. *Linn.* (MÉLAMPYRE A CRÊTE). — Bouloire, route d'Ardenay, lisière d'un bois à gauche, à 2 kilom. environ du bourg, 17 juin ; M. *Gentil*.

Melampyrum arvense. *Linn.* (MÉLAMPYRE DES CHAMPS). — Environs de Château-du-Loir, 24 juin ; M. *Collard*. — Bourg-le-Roi, champs à droite et à gauche de la route d'Ancinnes, 1^{er} juillet ; M. *Gentil*.

Veronica persica. *Poir.* — (VÉRONIQUE DE PERSE). — Bourg-le-Roi, le long des murs, non loin de l'ancienne porte de la route d'Ancinnes, 1^{er} juillet ; M. *Gentil*.

Veronica montana. *Linn.* (VÉRONIQUE DE MONTAGNE). — Ancinnes, forêt de Perseigne, près de l'étang de Vaubezon, 1^{er} juillet ; M. *Gentil*.

Orobanche cœrulea. *Will.* (OROBANCHE BLEUE). — Cou-laines, route de Saint-Pavace, à 1/2 kilom. au-delà de l'auberge de la Gironde, 7 juin ; M. *Lesourd*.

Orobanche ramosa. *Linn.* (OROBANCHE RAMEUSE). — Montbizot, à 300 mètres de la gare sur la route de Ballon, dans un champ de chanvre, 20 juillet ; M. *Huard*.

Salvia sclarea. *Linn.* (SAUGE SCLARÉE). — Amné, hameau des Petites-Groies, 15 août ; M. *Launay*.

Mentha viridis. *Linn.* (MENTHE VERTE). — Amné, champs près de Courbraye, 12 août ; M. *Launay*.

Orchis purpurea. *Huds.* (ORCHIS POURPRE). — Rouillon, près de la petite Ancinière, 14 mai; M. *David*. — Ballon, au tertre de l'Enfer, 30 mai; M. *Mercier*.

Orchis coriophora. *Linn.* (ORCHIS PUNAISE). — Rouillon, petit bois, près de la route de Saint-Georges, 27 mai; M. *Bodin*. — Parigné-l'Évêque, prairie à gauche d'un chemin neuf conduisant à l'étang de Loudon, 3 juin; Écommoy, prairie entre Bezonnais et les Tourbières, 27 mai; M. *Gentil*.

Orchis bifolia. *Linn.* (ORCHIS A DEUX FEUILLES). — Bouloire, route d'Ardenay, lisière d'un bois à gauche, à 2 kilom. environ du bourg, 17 juin; Ballon, au tertre de l'enfer; Souigné-sous-Ballon, environs du château; Saint-Mars-sous-Ballon, au tertre Grippe, 24 juin; M. *Gentil*.

Ophrys aranifera. *Sm.* (OPHRYS PORTE-ARAIGNÉE). — Volnay, prairie sur la gauche de la route qui conduit au tramway, en sortant du bourg, 20 mai; M. *Gentil*. — Coteaux calcaires de la Chapelle-Huon, 3 juin; M. *Legué*.

Epipactis palustris. *Crantz.* (EPIPACTIDE DES MARAIS). — Le Breil, près de l'étang du Sabot, et dans un chemin marécageux sur la droite de la route de Surfond, en sortant du bourg, 3 août; M. *Gentil*.

Spiranthes aestivalis. *Rich.* (SPIRANTHE D'ÉTÉ). — Cré-sur-Loir, pâturages marécageux de la Piletière, 23 août; M. *Launay*.

Allium ursinum. *Linn.* (AIL DES OURS). — Juigné, petit bois sur la rive droite de la Sarthe en face du bourg, sur la route de Sablé, 2 juin; M. *Launay*.

Polygonatum vulgare. *Desf.* (POLYGONATE COMMUN). — Bois de Thorcé, 24 mai; M. *Launay*.

Convallaria maialis. *Linn.* (MUGUET DE MAI). — Bois de Thorcé, 24 mai; M. *Launay*.

Acorus calamus. *Linn.* (ACORE VRAIE). — Cré, rive droite du Loir en face le Châtelier, et rive gauche, en face la pape-

Parigné-l'Évêque, près de l'étang de Loudon, 3 juin ;
M. *Gentil*.

Anagallis cœrulea. *Schreb.* (MOURON BLEU). — Le Mans, près du château de l'Épine, sur la route de Degré, 12 juillet ; M^{lle} *Félicie Auguy*. — Bourg-le-Roi, champs à droite de la route d'Ancinnes, 1^{er} juillet ; Saint-Saturnin, entrée du chemin des Etrichés, 12 août ; M. *Gentil*.

Polygonum minus. *Ait.* (RENOUÉE FLUETTE). — Saint-Mars-la-Bruyère, fossé traversant l'étang marécageux, près la route de la Fourche, 26 août ; M. *Viloteau*.

Euphorbia stricta. *Linn.* (EUPHORBE DRESSÉE). — Saint-Saturnin, chemin longeant la propriété des Etrichés, 19 août ; M. *Gentil*.

Salix repens. *Linn.* (SAULE RAMPANT). — Parigné-l'Évêque, non loin de l'étang de Loudon, 3 juin ; Saint-Mars-la-Bruyère, environs du grand étang, 8 juillet ; M. *Gentil*.

Alisma natans. *Linn.* (FLUTEAU NAGEANT). — Fossé d'un marécage à gauche de la nouvelle route d'Arnage, à moins de 2 kilom. du bourg, 10 juin ; M. *Gentil*.

Triglochin palustre. *Linn.* (TROSCART DES MARAIS). — Prairie humide aux environs de la gare de Bouloire, 17 juin ; M. *Legué*. — Saint-Mars-la-Bruyère, étang marécageux sur la gauche de la route de la Fourche, abondant, 20 août ; M. *Gentil*.

Orchis viridis. *Crantz.* (ORCHIS A FLEURS VERDATRES). — Rouillon, près de la petite Ancinière, 14 mai ; M. *David*. — Volnay, prairie sur la gauche de la route conduisant au tramway, en sortant du bourg, 20 mai ; M. *Gentil*.

Orchis simia. *Lam.* (ORCHIS SINGE). — Rouillon, près de la petite Ancinière, 13 mai ; M. *David*. — Environs de Mayet, à droite et à gauche de la route de Verneuil, 15 mai ; Challes, prairie à droite du tramway, en allant vers Volnay, non loin de la gare, 24 mai ; M. *Gentil*.

Carex paniculata. Linn. (LAICHE PANICULÉE). — Challes, pâtis près de la gare du tramway, 24 mai; M. Legué.

Carex cœspitosa. Good. (LAICHE GAZONNANTE). — Challes, pâtis près de la gare du tramway, 24 mai; M. Legué.

Carex Hornschuchiana. Hoppe. (LAICHE DE HORNSCHUCH). — Challes, pâtis près de la gare du tramway, 24 mai; M. Legué.

Carex distans. Linn. (LAICHE A ÉPIS DISTANTS). — Pâtis de la Duboisière, sur la droite de la nouvelle route d'Arnage, 10 juin; M. Huard. — Challes, pâtis près de la gare du tramway, 24 mai; M. Legué.

Nardus stricta. Linn. (NARD RAIDE.) — Challes, pâtis près de la gare du tramway, 24 mai; M. Legué.

Ceterach officinarum. C. Bauh. (CETERACH OFFICINAL). — Le Grand-Lucé, murs du château, le long de la route de Pruillé-l'Éguillé, 25 avril; M. Gentil.

Aspidium thelypteris. Sw. (ASPIDION THÉLYPTÈRE). — Challes, près de la gare du tramway, 24 mai; M. Legué.

Osmunda regalis. Linn. (OSMONDE ROYALE). — Parigné-l'Évêque, environs de l'étang de Loudon, 3 juin; Saint-Mars-la-Bruyère, environs du grand étang, 7 juin; Le Breil, environs de l'étang du Sabot, 17 juin; M. Gentil. — Cré-sur-Loir, pâturages marécageux de la Pilletière, 15 mai; M. Lounay.

Equisetum telmateya. Ehrh. (PRÊLE DES MARÉCAGES). — Sargé, le long du ruisseau du Monnet, 28 juin; M. Gentil.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

SAINT-GEORGES DU PLAIN

Par M. F. LEGEAY, membre titulaire.

MESSIEURS,

En vous offrant aujourd'hui mes *Recherches historiques sur Saint-Georges du Plain*, j'ai voulu compléter le travail que je vous avais donné sur Saint-Pavin des Champs, car l'histoire religieuse de ces deux anciennes paroisses est étroitement liée.

Sous la Révolution, l'église et le presbytère de Saint-Georges du Plain furent vendus, et quand on rétablit le culte, Saint-Georges du Plain se trouva réuni à Saint-Pavin des Champs pour le spirituel. On demanda aux habitants de Saint-Georges du Plain de coopérer aux réfections de l'église de Saint-Pavin des Champs et à l'achat d'un presbytère. Non seulement ils refusèrent, mais ils allèrent aux offices du Pré, de Saint-Benoît et de l'Hôpital, et finirent par demander leur annexion à Saint-Benoît.

En 1811, les propriétaires de l'église de Saint-Georges du Plain en firent don à la commune, et alors on obtint que le culte y fût rétabli. Un vicaire de Saint-Pavin des Champs y

célébraient une messe basse : cela ne suffisait pas aux habitants, des difficultés s'élevèrent avec le curé de Saint-Pavin des Champs. En 1823, l'église de Saint-Georges du Plain est érigée en chapelle vicariale ; plus tard une maison fut donnée pour servir de presbytère ; le conseil municipal vota des allocations pour subvenir à l'existence d'un prêtre, et, en 1844, elle fut enfin érigée en succursale.

L'histoire d'une commune ne consiste pas seulement dans la relation des événements antérieurs à 1789, mais encore dans le récit des faits qui se sont accomplis depuis cette époque ; aussi nous avons continué cette étude jusqu'à nos jours, en produisant plusieurs documents qui nous ont paru intéressants pour le lecteur, documents que nous livrons à sa libre appréciation, sans chercher à prévenir ou à influencer son jugement.

L'ancienne paroisse de Saint-Georges a pris à son origine le nom du patron de son église, et pour la distinguer de Saint-Georges du Bois ou Grand-Saint-Georges, on l'a appelée Saint-Georges du Plain et plus tard Petit-Saint-Georges.

« La paroisse de Saint-Georges du Plain est située, — écrit Pierre-François Davelu, lazariste, supérieur du séminaire de la Mission du Mans, dans un manuscrit intitulé : *Répertoire topographique et historique du Mans*, — à une lieue de la ville et une demi-lieue des faux bourgz ; elle a la paroisse de Saint-Gilles au levant, le Grand-Saint-Georges, Allonnes et Pruillé au couchant, Rouillon au nord et la Sarthe au midi sur le chemin de La Suze.

« Le bourg n'est proprement qu'une suite de métayries et de bordages le long du chemin. » Il consiste dans une rue pavée « qui est la route de Sablé, elle commence un peu au-delà d'un ravin appelé les Rafeux et finit à l'entrée de la ville, à la rue Richedoigt. C'était aux Rafeux, à ce que l'on dit, qu'il y avait anciennement un aubergiste nommé Toclin,

qui assassinait les voyageurs pour les voler, puis les précipitait dans cet endroit profond de la Sarthe qu'on appelait fosse de Toclin. » (*Manusc.* du curé Thomas.)

Le chapitre de l'église de Saint-Julien du Mans possédait la seigneurie de Saint-Georges du Plain. « Cette paroisse relevait de la juridiction du chapitre de Saint-Julien pour l'église, le presbytère et ses dépendances, avec une maison près l'église; la plus grande partie relève du roi. » (*Note manuscrite du XVIII^e siècle.* Cabinet de M. l'abbé Esnault.)

Au XVIII^e siècle, la maison de Coëffort et les Pères Jacobins du Mans possédaient beaucoup d'immeubles dans cette paroisse « où il existait bien des vignes; les femmes des vigneronns élevaient un grand nombre d'enfants de l'hôpital du Mans ». Les habitants de Saint-Georges du Plain sont honnêtes et affables. Les femmes sont babillardes et les hommes s'en ressentent un peu; ils sont tous travailleurs. (*Manusc.*)

Pesche, dans son *Dictionnaire topographique et historique*, fait remarquer que de 1803 à 1833, contrairement à ce qui a généralement lieu dans le département, les décès à Saint-Georges du Plain ont excédé les naissances de deux cinquièmes. « La population y ayant pourtant augmenté de trente-sept quatre-vingt-quatorzième, pendant la même période, ce qui est considérable, cette augmentation ne peut provenir que d'émigrations des communes voisines, dans celle-ci, de la ville du Mans surtout. »

Le sol de Saint-Georges du Plain est assez bon, écrit Davelu, « on y recueille de tout, du seigle, du froment, du vin assez bon sur les coteaux de la Troche et du Billot et autres pièces qui sont sur les coteaux du côté de Rouillon. Beaucoup de chanvres et de fruits. Il y a aussi des pruniers sur les coteaux, du sable et de la terre argileuse. La Sarthe l'arrose au midi tout le long; elle y est bordée de vastes et bonnes prairies, dont la plupart sont au séminaire de la Mission qui a droit de pêche depuis le pont de Bois jusqu'à

Allonnes. Cette rivière est assez poissonneuse en brochets, carpes, même on y a pris des truites ; elle serait navigable jusqu'au pont sans quelque endroit où elle n'est pas creusée.»

Depuis Davelu, la culture s'est modifiée à Saint-Georges du Plain ; une partie du sol produit des céréales, une autre partie des pommes de terre, du trèfle, du chanvre, des fruits, du cidre, du vin, etc. La superficie de la commune est de 266 hectares 99 ares. En 1855, cette commune a été réunie à la ville du Mans.

Église.

L'église dédiée à saint Georges (1) est beaucoup trop petite pour la population, puisqu'on a été obligé d'y établir deux tribunes. Ce monument, très simple dans sa construction, est fait en partie en pierres de petit appareil ; les portes et les croisées sont cintrées, le chœur est voûté, et l'abside de celui-ci cintrée ; cette église nous semble appartenir au xi^e siècle. On y voit trois autels : le grand autel, celui de la Vierge et un autre dédié autrefois à saint Sébastien et actuellement au Sacré Cœur. Le clocher carré est peu élevé. Dans cette église, au côté méridional du mur latéral de la nef, on lit l'inscription suivante :

(1) Saint Georges, issu d'une des plus illustres familles de la Cappadoce, perdit son père et se retira en Palestine avec sa mère. Il embrassa la profession des armes, et Dioclétien l'éleva aux premiers grades de l'armée ; mais l'empereur ayant déclaré la guerre à la religion chrétienne, Georges quitta ses honorables emplois et reprocha au prince la cruauté de ses édits. Il arracha même ceux qu'on avait affichés à Nicomédie. Il fut mis en prison et eut la tête tranchée le 23 avril 303. Ce saint est spécialement honoré par les guerriers. Plusieurs églises du diocèse du Mans sont sous le vocable de ce martyr. (Les Bollandistes.)

CY GISSENT LES CORPS DE
JEHAN VERITÉ, MARCHAND
QVI DECEDA LE
6^{me} JVIN 1634
ET DE PERRINE LEBATTEUX
SON ESPOUSE QVI DECEDA LE
15 DECEMBRE 1628 QVI ONT
DONE 70 LIVRES POUR METTRE
A RETE POUR LE SERVIRE ET
FABRICE DE CETTE EGLIZE POUR
CELEBRER CHACVNS ANS 2
SERVICES AVX JOVRS DE SAINT
JEHAN BAPTISTE ET SANT JEHAN
LEVANGELISTE ET POUR ENTRETENIR
PAR LA FABRICE 2 SIERGES BLANC
SVR LAVTEL DE NOTRE DAME PROVENA
DES DON RENTES SVIVANT LE TESTAMENT
ET LE CONTRACT PASSÉ PAR MONSIEUR MICHEL
GVEBRVNET NOTERE LE 15 JVIN 1634
QVI EST ENREGISTRÉ AV TRESORS
DE LA DON ESGLIZE POUR PARTICIPER
AVX PRIERES DE LEGLIZE. *Requiescant*
in pace.

Les laïques s'étant emparés de l'église de Saint-Georges du Plain, l'évêque Hildebert (1097-1125) parvient à force de constance à la faire rentrer dans le domaine du chapitre du Mans, avec les décimes qui en dépendent. (*Cenomania*. Le Paige, Pesche, Piolin.)

1315. — L'église de Saint-Georges du Plain est au nombre des anciennes églises du chapitre du Mans. (*Géogr. anc.* Cauvin.)

1429. — Une confrérie est érigée dans l'église de Saint-Georges du Plain; elle existe encore.

1538. — « Le chapitre du Mans refuse, pour le moment, de

conférer l'église de Saint-Georges du Plain à Michel Cordier, prêtre, attendu que Jean de la Trémouille, vicaire, en a été pourvu sur la résignation faite en sa faveur par Guillaume Lane qui vient de mourir et qui administrait la dite cure de Saint-Georges du Plain. » (*Arch. de la préf.*)

1528-1541. — « Une messe du Saint-Esprit sera célébrée pour prier Dieu d'incliner le cœur des juges à rendre justice au chapitre de Saint-Pierre-de-la-Cour du Mans dans son procès relatif aux dîmes de Saint-Georges du Plain, pendant par appel au parlement de Paris. A cette occasion, tous les chanoines devront tâcher d'être en état de grâce afin d'implorer plus efficacement la grâce demandée. » (*Ib.*)

1651. — Un incendie détruit une partie de l'église de Saint-Georges du Plain. (*Ib.*)

« Le 9 may 1717, le dimanche après l'Ascension de Notre-Seigneur, Messieurs du séminaire firent la mission dans l'église de Saint-Georges du Plain, qui fut terminée le jour de la Fête-Dieu, et logèrent dans le presbytère de la paroisse.

« Le 10 octobre 1718, ont été donnés à la fabrice de la dite église les deux tuniques de cramoisy rouges, les deux chappes, et remis une orfèvrerie donnée par M. Pottier. L'an 1627, ont été ensemble données les deux chasubles rouges, les deux noires, la verte de *tablis* avec l'orfroy blanc, la violette des festes et la blanche fériale, le parement rouge du grand autel avec la croix de broderie qui est dessus.

« L'an 1719, a été achetée la chasuble blanche des festes et le parement du grand autel, au dépens de la fabrice.

« Le 10 may 1719, dame Ambroise de Bransle, abbesse des Filles-Dieu, donne à l'église de Saint-Georges du Plain, la figure de sainte Barbe.

« Le 26 septembre 1719, René Malherbe, vicaire à Saint-Georges du Plain, est inhumé dans l'église près l'autel de la Vierge.

« Le 9 février 1722, fut démoli le clocher de cette église

et transporté au bas ; ensemble a été pavée la dite église, dont Messieurs de Saint-Julien ont donné 150 livres, les propriétaires 150 et moi 300 livres. (Signé :) C. LAMBERT, curé (1).

« Le 1^{er} octobre 1722, ont été placés les deux petits autels de cette église et ont coûté 150 livres sans les tables, marche-pieds, figures et ferrures ; et le dimanche 22 du même mois, la figure de la très sainte Vierge et celle de Notre-Seigneur ont été bénites ; elles ont coûté 63 livres. C. LAMBERT, curé.

« Le 15 mars 1723, a été faite et posée la menuiserie du chœur, la grande porte de l'église et le buffet de la sacristie ; le tout coûte sept vingt livres (140 fr.) de façon, sans les carreaux. La même semaine ont été placées dans l'église les figures des saints Augustin, Michel, Sébastien, François, Joseph et Louis, acheptés avec la chaire des dammes des Filles-Dieu, la somme de six vingt livres.

« Le 22 avril, ont été faits les bancs de la nef. Coût vingt-quatre livres.

« Le 30 octobre suivant, ont été placées et bénites les figures de la sainte Vierge, saint Jean l'Évangéliste, sainte Anne, sainte Marguerite et saint Charles, et ont coûté cent dix livres.

« Le 10 may 1725, a esté donnée la bannière de cette église et a coûté 70 livres.

« Le 23 avril 1727, fut ensepulturé devant l'autel de la Vierge, près la muraille dans l'église, Nicolas Faribault, garçon, âgé de vingt-sept ans, lequel a donné à cette fabrique la custode d'argent pour porter le saint sacrement au malade, en outre 450 livres pour le rétablissement de la maison du

(1) Le curé Lambert était aimé et estimé de tout le monde, sa maison était un vrai séminaire, puisqu'il instruisait vingt et trente élèves tant en philosophie qu'en théologie. Ses élèves n'étaient tenus qu'à subir leurs examens devant les supérieurs ecclésiastiques pour recevoir les ordres. Plusieurs ont été vicaires de Saint-Georges du Plain. (*Manusc.*)

vicariat, à la charge d'acquitter jusqu'au 27 avril 1757 une messe basse le mardi de chaque semaine, en outre une grande messe avec vigiles le 3 février pour son défunt père ; une autre aussi avec vigiles le 22 avril, jour de son décès. Matines, première et grande messe avec vêpres le jour de saint Nicolas, son patron, le tout pendant trente ans.

« Le 27 mars 1728, fut parachevé le grand autel de cette église, qui avec son bas-relief a coûté 450 livres, et l'aigle posée le même jour.

« Le jour de la Fête-Dieu, ont été donnés à cette fabrice les deux bâtons de saint Georges et de sainte Barbe, et ont coûté 54 livres.

« Le 30 octobre 1730, fut inhumé, au pied de la croisée du chœur de l'église, Charles-Paul de Baigneux, âgé de trente et un mois, fils de messire Charles de Baigneux, écuyer, sieur de Courcival, et de dame Anne Chaplain des Mores, son épouse.

« Le 1^{er} juin 1732, jour de la Pentecôte, ont été donnés à cette fabrice une chasuble, deux tuniques et une chappe de damas cramoisy en fleur d'or.

« Le 14 janvier 1735, sur les six heures du soir, fut trouvé à la porte de l'église un garçon âgé de trois semaines ; il a reçu le baptême et a été nommé Hilaire-Georges.

« 1736. A la feste de sainte Barbe ont été données deux chappes et parement en fleurs d'argent.

« Le 24 février 1738, a été donné à cette fabrice un ornement noir de velours, composé d'une chappe, une chasuble et deux tuniques.

« Le 13 avril 1743, jour de Pasque, a été donnée la croix et deux chandeliers d'argent pesant en tout dix marcs cinq onces d'argent ; plus, en 1744, a été donné le bâton de la croix, pesant six marcs ; plus un encensoir et une navette pesant cinq marcs cinq onces ; plus un bassin et deux burettes avec une coquille pour l'eau bénite, pesant six onces et demie ; les deux derniers articles acheptés de l'église Saint-

Pierre du Mans, comme appropriée des meubles du Gué-de-Maulny n'ont point été donnés par ceux dont les armes et noms y sont inscrits. » (*Reg. de l'état civ.*)

Vers le 15 février 1792, une bande formée de la plus vile populace ferma de force les églises de Sainte-Croix et de Saint-Pavin des Champs, et alla déposer les clefs entre les mains de Jacques Prudhomme, qui les reçut sans protestation. Huit jours après, la même scène se renouvela : la bande séditieuse se rassembla et se rendit à Saint-Georges du Plain ; elle contraignit le maire, le pistolet sous la gorge, à s'emparer des clefs de l'église et à la tenir fermée.

Le directoire du département défendit ces mouvements par un arrêté. (*Mém. de la Manouillère. M. l'abbé Esnault. Dom Piolin.*)

« Sous la révolution, les ornements de l'église de Saint-Georges furent vendus à l'encan. La statue de saint Georges, qui était placée en dehors de la grande porte, fut abattue et brisée ; elle représentait un cavalier romain avec sa pique, monté sur un cheval. Les trois livres du lutrin furent soustraits par la femme Bouju, ainsi que deux antiques chasubles ; ces objets ont été restitués lorsque le calme reparut, ainsi que les bâtons de saint Georges et de sainte Barbe. Les deux cloches furent conduites au Mans pour en faire des canoës ; mais comme il était permis d'en avoir une dans chaque commune, pour sonner le tocsin d'alarme qui était si commun dans ces malheureux temps, on donna pour Saint-Georges la cloche de Saint-Léonard de Louplande que nous avons encore actuellement ; mais comme elle pesait un peu davantage que la grosse que l'on donnait et que l'on pouvait garder, il fallut payer le surplus de la pesanteur à ceux qui la livraient. Les statues représentant le baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ par saint Jean furent mutilées ainsi que celles de saint Charles, sainte Marguerite, etc., les autres furent aussi endommagées et finirent par être cachées. Quand la terreur

fut passée, l'église fut ouverte et, quoique dévastée, les fidèles venaient prier, sans ministre, ayant l'ancien sacriste à leur tête ; ils chantaient les psaumes, les hymnes, etc., le peuple appelait cela la chanterie. » (*Manusc. Chroniq. de la paroisse de Saint-Georges du Plain* par le curé Thomas.)

19 prairial an VIII. — L'administration de Saint-Georges du Plain fait le relevé des ornements qui restent dans l'église de cette commune.

L'église de Saint-Georges du Plain est vendue et acquise par M. Lambert de la Vannerie, qui demeurait au Mans, rue Saint-Vincent, 28, « en son nom et au nom des habitants de cette commune ; elle est payée avec des fonds appartenant à la fabrique. »

20 prairial an XI. — Le conseil général de Saint-Georges du Plain, « déclare que sa commune étant réunie à celle de Saint-Pavin des Champs quant au spirituel, elle ne peut contribuer en rien à l'acquisition, location ou réparations des bâtiments destinés au culte de la commune du dit Saint-Pavin. » Le conseil ajoute : « Les habitants désirent exercer leur culte ; sans nuire à leurs intérêts ils avaient fait tous leurs efforts pour salarier un ministre de leur culte du choix de M. l'évêque, mais le desservant de Saint-Pavin des Champs refusant à ce prêtre le droit de remplir vis à vis des habitants de notre commune les obligations qu'il avait contractées avec eux, en lui déclarant qu'il n'était que le vicaire du desservant et ne pouvait exercer une fonction sans son aveu, et qu'il lui défendait de dire la messe les jours solennels à Saint-Georges, qu'il dirait seulement la messe ordinaire à six heures du matin et qu'il pourrait baptiser dans les cas urgents, et à l'égard des autres fonctions il voulait les faire lui-même dans son église.

« Ces fonctions trop bornées ne peuvent convenir aux habitants qui, voisins de la commune du Mans, y portent leurs denrées dès le matin et n'en reviennent qu'après avoir entendu la messe afin que ceux qui sont de garde dans leurs

maisons puissent à leur tour aller à l'exercice de leur culte ; que l'heure de leur retour ne permet pas à ses gardiens d'aller à Saint-Pavin des Champs, commune trop éloignée et dont les chemins sont impraticables pendant les deux tiers de l'année.

« Les habitants de Saint-Georges du Plain sont déterminés, pour se soustraire aux entraves que met le desservant de Saint-Pavin à l'exercice de leur culte, à renvoyer le prêtre dont il avait fait choix, et à se proposer d'exercer leur culte dans la commune du Mans, comme moins éloignée et plus convenable à leur état ; d'autant plus que les communes de Saint-Georges du Plain et Saint-Pavin des Champs réunies seraient dans l'impossibilité de fournir à la dépense demandée pour l'acquisition d'un presbytère, son ameublement et les réfections à faire à l'église, à peine suffisante pour y contenir les seuls habitants de Saint-Pavin des Champs.

« Pourquoi le conseil général de Saint-Georges du Plain ne croit pas devoir délibérer sur l'arrêté du gouvernement, et il s'en réfère à la sagesse et à la justice du citoyen préfet. »
(*Reg. des délib. du cons. gén.*)

19 messidor. — Le maire de Saint-Georges du Plain donne lecture au conseil d'une lettre du préfet faisant observer au conseil municipal de Saint-Pavin des Champs que les habitants doivent un logement au prêtre qui doit desservir leur commune à laquelle est réunie celle de Saint-Georges du Plain ; que les frais d'acquisition d'un presbytère doivent être supportés par l'une et l'autre commune. Une délibération du conseil municipal de Saint-Pavin avait déclaré qu'une pareille acquisition était impossible, la commune étant annuellement trop grevée de contributions.

« Après lecture de ces pièces, les habitants de Saint-Georges du Plain déclarent aussi qu'ils sont dans l'impossibilité de contribuer à l'acquisition d'un presbytère à Saint-Pavin, que depuis quelques années ils ont perdu considérablement soit par les inondations, soit par la sécheresse qui les a réduits à la plus grande médiocrité. .. »

24 thermidor an XII. — Le préfet de la Sarthe demande au conseil municipal de Saint-Georges du Plain « si la population de la commune est assez nombreuse *pour avoir une succursale* ».

Le conseil répond « que la population n'est pas suffisante et que si elle peut être réunie, c'est à Saint-Benoît où la majeure partie des habitants y exercent leur culte de fait. La réunion à Saint-Pavin des Champs ne peut avoir lieu, les chemins sont impraticables l'hiver et l'église peut à peine contenir ses habitants, et il est démontré que Saint-Benoît est beaucoup plus rapproché que Saint-Pavin des Champs.

« Le conseil municipal de Saint-Georges du Plain demande la réunion de sa paroisse à celle de Saint-Benoît pour le spirituel. » (*Ib.*)

29 juillet 1811. — Madame Marie-Élisabeth Moullet, veuve du sieur Lambert de la Vannerie, et les héritiers « du dit Lambert de la Vannerie, qui sont René Le Proust de Chevaigné, propriétaire, et dame Françoise Lambert de la Vannerie, son épouse, et René-Augustin Carrey de Bellemare, abandonnent à la municipalité de Saint-Georges du Plain et aux habitants de la dite commune leur église. » (*Acte sous seing privé. — Arch. de la préf.*)

Le 8 septembre suivant, M. Bansard, maire de Saint-Georges du Plain, réunit le conseil municipal pour décider s'il y a lieu d'accepter « cet abandon. »

Le conseil est d'avis « que cet édifice est d'une utilité indispensable aux habitants de Saint-Georges du Plain en raison de sa position au centre de la commune qui est distante de la ville et des communes environnantes de plus de trois quarts de lieue, et sur une route où les chemins de La Suze, Vallon, Malicorne, Noyen, et au moins vingt autres communes aboutissent à un embranchement près le bourg qui conduit au Mans.

« En cas d'incendie, vols, brigandages ou autres événements imprévus qui exigent des secours pressants, la com-

mune n'a pas d'autre moyen de rassembler les individus que par le son de la cloche. L'église est en outre un motif de réunion pour les administrés ; c'est là qu'ils sont plus à même, par les affiches et publications qui s'y font, de connaître les lois, instructions et arrêtés de la préfecture, à l'exécution desquels ils seront toujours empressés de concourir, enfin c'est là qu'ils sont plus à portée de connaître les facultés et les besoins de la classe indigente et de se concerter entre eux pour dispenser des soulagements aux malheureux.

« La conservation de cet édifice serait donc pour la commune un bienfait spécial, dont les habitants et le conseil en particulier ne pourraient qu'être infiniment reconnaissants. »

28 août 1812. — M. Bansard, maire de Saint-Georges du Plain, est autorisé par le gouvernement « à accepter au nom de la commune l'abandon que la dame Moullet, veuve du sieur Lambert de la Vannerie, et les héritiers de ce dernier, lui ont fait de l'église de Saint-Georges du Plain, par acte sous seing privé, en date du 29 juillet 1811. »

13 novembre 1814. — « Le conseil s'est réuni pour délibérer sur les moyens de subvenir aux dépenses d'entretien de l'église, du presbytère de Saint-Pavin des Champs et de pourvoir au traitement du desservant de Saint-Georges du Plain.

« Le conseil dit que les ressources de la commune de Saint-Georges du Plain sont presque nulles et par conséquent insuffisantes pour les besoins du culte.

« La commune de Saint-Georges du Plain étant réunie provisoirement à Saint-Pavin des Champs ne peut cependant être assujettie aux dépenses d'entretien de cette église et du presbytère de cette commune, parce que Saint-Georges du Plain a une église, qu'on y a fait des réparations, aussi la commune s'oppose à coopérer aux réparations de l'église et du presbytère de Saint-Pavin. »

10 mai 1817. — Le préfet de la Sarthe engage le conseil municipal de Saint-Georges du Plain à voter un centime à

ses contributions à l'effet de subvenir au salaire de leur desservant et aux réparations de l'église et du presbytère de Saint-Pavin des Champs.

« Le conseil dit que la commune a été provisoirement réunie à celle de Saint-Pavin des Champs pour le spirituel, à cause des temps affligeants pour la religion et de son église abandonnée. Mais aujourd'hui que tout est changé de face, que notre bon roi ramène toute chose à sa place, qu'il ne cesse d'améliorer le sort du clergé, reconnaissant que sans religion tout devient cahos, les habitants de Saint-Georges du Plain réclament l'exercice de leur culte dans leur église qui n'exige aucune réparation, étant en bon état.

« Les chemins de Saint-Pavin des Champs étant très mauvais, ils demandent que la réunion provisoire cesse d'avoir lieu, car depuis que les habitants se rendent aux églises de l'Hôpital, de Saint-Benoît et du Pré, les domestiques suivent l'exemple de leurs maîtres, et les maîtres ne peuvent les surveiller, ce qui occasionne aussi des retards dans leurs travaux.

« Les enfants se rendent avec beaucoup de difficultés au catéchisme, ne pouvant plus être surveillés par leur père et mère, et ces enfants sont exposés à des événements fâcheux tant pour leur santé que pour leurs mœurs.

« Le conseil déclare qu'il y a nécessité d'accorder un desservant à l'église de Saint-Georges du Plain, qui est au centre de la commune; un logement convenable sera procuré au prêtre qui aura sous les yeux ses administrés et qui trouveront une instruction suivie; il prie Monseigneur de rétablir le culte dans leur église.

« Le conseil est bien persuadé que le curé de Saint-Pavin des Champs, qui n'a cessé de se comporter avec zèle et un dévouement particulier pour les fidèles de sa commune, ne se trouvera pas contrarié dans nos prétentions fondées sur les intérêts catholiques. »

23 novembre 1817. — Le conseil municipal se réunit

pour examiner les travaux à faire aux murs en sous-œuvre de l'église et de la sacristie de Saint-Georges du Plain. La dépense est évaluée à 123 fr.

1^{er} septembre 1822. — Le maire de Saint-Georges du Plain lit au conseil municipal un testament de dame Marie Choplin, veuve de Simon-François Tamboy, daté du 21 septembre 1821 « qui veut que ses héritiers donnent au desservant de cette commune, dans le cas où l'église de cette paroisse se trouverait ouverte pour le service du culte, avant sa mort ou six mois après son décès, une somme de 300 fr. par an pendant quinze ans à partir du jour de son décès.

« Le conseil considérant que la dame veuve Tamboy manifeste par son testament sa pieuse intention de voir rétablir la célébration du culte catholique dans l'église de Saint-Georges du Plain, conservée par une loi et entretenue par ses habitants ;

« Que son intention est d'ajouter un supplément de traitement au desservant qui y sera placé par Monseigneur aussitôt l'autorisation obtenue de Sa Majesté d'établir cette église en chapelle vicariale :

« Le conseil est d'avis d'accepter ce legs et que l'église de Saint-Georges du Plain soit livrée au culte catholique. »

22 janvier 1823. — Une ordonnance royale érige l'église de Saint-Georges du Plain en chapelle vicariale.

15 mai 1823. — Le maire fait observer au conseil « que la commune de Saint-Georges du Plain n'a dans ce moment aucun logement pour servir de maison presbytérale que celle proposée par M^{lle} Tamboy, à la Butte, consistant en bâtiment, jardin et dépendance près l'église, présentant un loyer annuel de 95 fr. et que la somme de 300 fr. est insuffisante pour faire vivre le prêtre qui servira habituellement la dite église.

« Le conseil est d'avis de voter 200 fr. de supplément de traitement au vicaire et une autre somme de 104 fr. pour le logement. Total : 304 fr.

Le même jour, le conseil « nomme les membres de la fabrique pour s'occuper de la location des bancs de l'église et des dépenses et recettes nécessaires au culte et à son entretien. »

22 août 1823. — M^{lle} Marie-Anne Tamboy, demeurant au Mans, rue Saint-Victeur, fait donation d'une maison, jardin et dépendance proche l'église de Saint-Georges du Plain, pour servir de presbytère à la commune, à la condition expresse « que l'antienne de la sainte Vierge *Sub tuum præsidium* sera chantée à perpétuité en l'intention de la donatrice dans l'église de Saint-Georges du Plain tous les dimanches et fêtes à l'issue des vêpres.

« Dans le cas où la dite maison ne pourrait servir de logement au curé, ou si l'église venait à être vendue ou détruite ou que le culte catholique ne serait plus exercé en France, la présente donation serait comme non faite, ni avenue, et en cas d'inexécution les dits biens rentreront aussitôt en sa possession. »

16 novembre 1823. — Le conseil municipal de Saint-Georges du Plain accepte ce don et vote 20 centimes par franc sur les contributions pour faire les réparations nécessaires au bâtiment.

6 mai 1823. — Le conseil municipal adresse une supplique à M^{gr} l'évêque du Mans pour « obtenir le titre de succursale. » Une députation est envoyée près de Monseigneur « qui l'a honorablement accueillie. On a fait observer que la commune de Saint-Georges du Plain suivant ses anciennes limites, son église au centre et son beau presbytère réunit plus de 500 habitants, et que le démembrement de la paroisse n'est dû qu'au temps malheureux qui s'est écoulé. »

Voici quelques passages de la supplique adressée à l'évêque :

« A Monseigneur de La Mire, évêque du diocèse du Mans,

« Monseigneur,

« Les soussignés maire, adjoint, conseillers municipaux, notables et principaux propriétaires de la commune de Saint-

Georges du Plain, qui sans être indifférents au décès de M. Louis-Jean-Baptiste Husard, desservant les églises de Saint-Pavin des Champs et de Saint-Georges du Plain, vous supplient aujourd'hui, comme ils l'ont précédemment fait, de leur accorder un ministre, étant de notoriété publique que les habitants, les enfants et les domestiques de cette commune se sont dispensés de se rendre à l'église de Saint-Pavin des Champs par des motifs péremptoires, savoir : mauvais chemins et trop grande distance ; leur dispersion dans les églises de la ville donne lieu à beaucoup de réflexions, notamment pour les enfants et domestiques qui n'ont reçu, depuis cette réunion, aucune instruction ; cet aveu doit fixer votre attention ; nous aimons à croire que la réunion de Saint-Georges du Plain à Saint-Pavin des Champs a pris sa source dans la disette des prêtres et à une faveur particulière accordée au respectable curé que nous regrettons sincèrement.

« Saint-Pavin des Champs serait réuni à l'église du Pré, à celles de Trangé et de Rouillon suivant leurs positions, et la succursale serait de droit à Saint-Georges du Plain, conséquemment le trésor public n'éprouverait aucune charge, et le desservant aurait son traitement du gouvernement, non compris les 400 fr. que nous nous efforcerons d'acquitter dans l'intérêt de la religion de nos pères.....

« Le ministre que votre amour pour le soutien de la religion nous donnera, se sacrifiant, aura la consolation de voir que ses soins, privations et veilles assureront le repos d'un troupeau dont vous êtes le gardien.....

« Qu'il nous soit permis de vous observer, Monseigneur, que notre église est au centre de la paroisse, à 4 kilomètres de la ville, et en examinant le plan d'icelle ville, *intra et extra*, vous penserez comme nous que notre réunion ne peut subsister.

« Monseigneur, vous aimez la vérité pour toutes choses, nous vous la dirons, veuillez ne pas nous oublier, et si nos

vœux sont exaucés le ciel versera sur vous toutes les bénédictions que votre tendresse si chrétienne pour les abandonnés mérite.

« Nous sommes avec la plus grande vénération,

« Monseigneur,

« Vos très humbles soumis sujets. » (Suivent les signatures.)

« Considérant, ajoute le procès-verbal du conseil municipal, que la conduite des habitants d'une commune fidèle à leurs devoirs doit servir de règle dans la distribution des succursales ;

« Considérant que le titre de succursale procurera au desservant 750 fr., des habitants 300 fr., plus le casuel et le logement ;

« Considérant que le vœu des cultivateurs, de leurs enfants et domestiques, réunis à l'église de Rouillon par le démembrement, *est d'en être distrait*, puisqu'ils désertent cette église, attendu les mauvais chemins et l'éloignement ;

« Par tous ces motifs, M. le Préfet est supplié de se concerter avec Monseigneur pour obtenir de Sa Majesté très chrétienne le titre de succursale à Saint-Georges du Plain. »

30 octobre 1827. — Le conseil municipal adresse une nouvelle supplique à Monseigneur pour la nomination d'un desservant. (*Reg. des délib. du cons. munic.*)

17 mai 1834. — « L'église est dans un pitoyable état ; les murs sont noirs de poussière, les vases malpropres, le linge sale et en petite quantité, les statues couvertes de toiles d'araignées et rangées sous les lambris. L'autel dans un pauvre état menace ruine. La porte de l'église et celle du cimetière tombent de vétusté, les bancs sont dans un mauvais état. On remit le tout en bon état. » Le maître-autel et le tabernacle furent refaits en 1835. Cette même année, M^{me} Mousseron, à l'occasion du baptême de son premier enfant, donna à l'église quatre vases dorés garnis de violettes

fleurs qu'elle portait le jour de son mariage ; M^{me} Lalande donna aussi une nappe d'autel avec une belle garniture en tulle et dentelle. (*Manusc.*)

15 septembre 1836. — On apporte de Noyen la grande porte de l'église.

22 février 1838. — On place la croix de fer sur le clocher. Sur les bras sont gravés : « T. H. THOMAS, CURÉ DE CÉANS, ME BENEDIXIT, AN 1838. M^e SALVOM ME FECIT. »

2 mars 1838. — Une pétition est adressée à Monseigneur, pour demander de nouveau « le rétablissement de la commune de Saint-Georges du Plain en succursale ».

Voici les principaux passages de cette supplique :

« Depuis bien des années nous avons toujours été dans cet espoir, ayant tout lieu de penser que vous prendriez en considération notre pétition ainsi que celle de notre pasteur qui se trouve dans l'impossibilité d'exister s'il ne possédait quelques ressources de son patrimoine.....

« Le service divin étant dans cette paroisse de première nécessité, notre église étant toujours très fréquentée par les habitants ainsi que des paroisses voisines, telle qu'une partie des habitants de Rouillon et d'Allonnes qui ont loué des places dans notre église soit ou l'éloignement ou le mauvais chemin qui leur empêche d'assister au service de leurs paroisses, et beaucoup d'autres des communes plus éloignées qui vont au Mans le dimanche et se rendent à notre grande messe, notre église se trouvant sur le bord de la grande route.

« Par tous ces motifs nous vous supplions de prendre en considération notre position et de faire droit à notre demande..... »

16 avril 1838. — La commune s'impose de 3 centimes sur les contributions pour subvenir aux frais des réparations à faire à l'église et au presbytère. La dépense s'est élevée à 261 fr.

12 mai 1838. — Le conseil est d'avis d'imposer la com-

mune de 10 centimes sur les contributions pour subvenir au traitement du desservant, ce qui produirait 300 fr.

1842. — On pave l'église.

23 juillet 1844. — Une ordonnance royale érige en succursale l'église de Saint-Georges du Plain.

Sacristie.

La sacristie de l'église de Saint-Georges du Plain, d'après le manuscrit de Davelu, avait au XVIII^e siècle une assez riche argenterie. Cette sacristie « a été construite le 1^{er} juin 1722 et a coûté 130 livres sans y comprendre le meuble. » On y conserve encore un calice sous lequel est gravé l'écusson suivant : d'argent, à la croix de sable, chargée de cinq miroirs ronds d'argent, bordés d'or ; supports, des licornes. Ce sont les armes de la famille Le Vayer. Deux Le Vayer, Michel et Jacques-Augustin (1), ont été doyens de l'église du Mans au XVII^e et au XVIII^e siècle ; c'est l'un deux qui donna ce calice à l'église de Saint-Georges du Plain. (*Cabinet de M. l'abbé Esnault.*)

Cimetière.

L'ancien cimetière de Saint-Georges du Plain est contigu à l'église, il a une superficie de six ares et est entouré de murs.

Le 8 septembre 1720, « le corps de Louis David, dit la Fortune, du diocèse d'Angers, soldat de la compagnie de M. Barler, du régiment du Piémont, qui s'était noyé dans la

(1) En 1563, le sieur Le Vayer, de Saint-Pavace, catholique forcé, ne pouvant, à l'âge de 90 ans, être le bourreau de son fils Julien Le Vayer, calviniste, le fit massacrer en sa présence, dans sa propre maison, par ses domestiques, et jeter enveloppé en un sac dans la rivière de la Sarthe. (Renouard.)

rivière de la Sarthe près la prée des Planches, fut inhumé dans le cimetière de Saint-Georges du Plain, en présence de ses camarades. » (*Reg. de la paroisse de Saint-Georges.*)

Le curé Charles Lambert de la Vannerie (1) qui mourut dans la paroisse de Saint-Georges du Plain, le 7 septembre 1845, âgé de cinquante-deux ans, fut inhumé dans le cimetière, et sur sa tombe, qui n'existe plus, on lisait l'inscription suivante :

« UT INTER ILLOS QUIESCERET MORTUUS
QUOS VEXERAT VIVUS HOC SIBI SEPULCRUM
ELEGIT CAROLUS LAMBERT, HUIUS
PAROECIÆ QUONDAM PASTOR AB ANNO
1716 AD DIEM 7 SEPTEMBRIS ANNI 1745
QUO OBIIT. »

Il y a environ dix ans, on a établi loin des habitations, un nouveau cimetière ; il fut béni en 1874 par l'archiprêtre de Notre-Dame de la Couture.

Presbytère.

Suivant Davelu, l'ancien presbytère de Saint-Georges du Plain était très logeable, il était situé de l'autre côté du cimetière « sur une élévation au midi, d'où la plus charmante

(1) Dans les *Mémoires de Népveu de la Manouillère*, on trouve : « Le 25 avril 1787, Germain-Michel Lambert de la Vannerie, âgé de 80 ans, est mort dans sa propriété de Saint-Georges du Plain, il avait épousé le 17 avril 1730, dans l'église de Saint-Georges du Plain, Madeleine Vétillart, fille de Noël-Eustache Vétillart, maître apothicaire, et de Marie Vallée. »

Un autre Lambert de la Vannerie a épousé Marie-Elisabeth Moullet ; elle a donné en 1811 avec les héritiers de défunt son mari, tous leurs droits sur l'église de Saint-Georges du Plain. Sous la République, ce Lambert de la Vannerie avait acheté l'église. (*Arch. de la Préf.*)

François-Henri Lambert de la Vannerie, avocat au siège présidial du Mans depuis 1734, fut échevin de cette ville en 1757 et mourut le 15 octobre 1794. « Les Lambert sont une des plus vieilles et des plus importantes races du Mans, sur laquelle se sont greffées la plupart de nos anciennes familles de magistrature mancelle. » (*Revue hist. et archéol. du Maine*, M. l'abbé Esnault.)

vue, avec une vigne sur le coteau et un beau jardin. » Le 1^{er} juillet 1717, « on démolit le presbytère, excepté le pavillon qui a été augmenté et rétabli. Coût 1.800 livres. » (*Reg. de l'état civil.*) Il n'en reste plus aujourd'hui que deux chambres qui n'ont rien d'intéressant et qui appartiennent à M. Jamin. Ce presbytère fut vendu en 1793 à Pierre Goffet ou Gassot, jardinier au Mans, pour 1075 livres; en 1822, il appartenait à M^{me} veuve Galpin-Grandchamp.

La cure de Saint-Georges du Plain, l'une des quarante du chapitre du Mans, était à sa présentation et produisait un revenu de 600 livres avant la révolution. Le curé, écrit Pesche, était ordinairement pris parmi les vicaires épiscopaux.

Nous donnons textuellement les deux pièces suivantes :

« L'an VI, le 4 pluviôse, en vertu d'un arrêté du département de la Sarthe et sur les ordres du ministre de la police générale du 24 brumaire dernier. Une visite et fouille exacte et rigoureuse sera faite chez le citoyen Beaumon, sacriste du Petit-Saint-Georges.

« Nous soussigné étant rendu au dit lieux en faisant mes recherches nous avons trouvé en une harmoie : un drap mortuaire en toile varnie de une demi aulne de largeur, sur trois carts de hauteur, une chasuble verte ordinaire faite en laine, la croix en soie au millieu, un saint Martin, galon blanc faux et en gros, un manipulle, une étolle verte, dentelle de quatre doit de hauteur, deux cordons avec glands, un bonnet carré, deux devant de gradins d'autel en soyrie doublés de toile, une nappe à jour d'une aulne un cart de longueur sur trois carts de largeur, une nape en toile de brin marquée L. P. d'une aulne de largeur et d'une aulne et demie de longueur, un missel, une cloche en métal pesant trois livres, un gaufrier, des pains à chants, un lavabot. Le tout des dits fait que nous nous sommes en parret et remis au 3^e bureau de la commune. (*Signé :*) MORIN, commissaire de police. »

Le lendemain de cette visite de police, l'ancien sacriste de

Saint-Georges du Plain adressa les lignes suivantes aux citoyens administrateurs du département de la Sarthe :

« Citoyens,

« Le citoyen Pierre Teroinard, dit Beaumont, locataire d'une partie du ci-devant presbytère de Saint-Georges du Plain, vous expose que le 4 du présent mois le citoyen commissaire de police de la commune du Mans accompagné de 15 à 16 militaires armés se sont présentés sur les 8 à 9 heures du matin audit presbytère et y ont fait des perquisitions. Ils ont fait ouvrir l'armoire et se sont emparés d'une aube avec son cordon, une chasuble, une étole et un manipule, un bonnet carré, une sonnette et un moule à pain à chanter, un missel, deux ou trois devants d'autel, une lavoyale et de plus une nappe qui n'a jamais été destinée pour une église, mais bien pour la table; ces objets appartiennent au requérant à qui la loi ne refuse pas le droit d'avoir ces objets, en conséquence, je vous prie, citoyens, qu'ils lui soient remis. Il vous certifie que jamais il n'a été exercé de culte chez lui par un ministre; ces objets sont de simples spéculations.

« Présenté le 5 pluviose l'an VI de la république. (*Signé:*)
Pierre TEROINARD. » (*Arch. de la préf.*)

Nous ignorons si ces objets furent restitués au sieur Teroinard.

Le presbytère de Saint-Georges du Plain qui existe actuellement, a été donné à la commune, en 1823, par M^{lle} Tamboy; il se compose de bâtiments, cour, jardin et dépendances.

Le conseil municipal de Saint-Georges du Plain s'est empressé d'accepter cette libéralité et a voté 20 centimes par franc pendant quatre ans pour faire les réparations nécessaires aux bâtiments. (*Reg. de l'état civil.*)

Liste des curés de Saint-Georges du Plain depuis le commencement du xvii^e siècle :

Georges Barbet, 1626; Jacques Nourry, 1653; Besnard,

1700; Charles Lambert de la Vannerie, 1716; Jacques-René Guitton, 1745; Herbelin (1), 1763; Lochu, 1768; Desprez, 1770; Thomas Bellanger (2), 1771; Nicolas-Hardoin Pigalle, 1792; « curé intrus, après avoir été nommé à Sainte-Croix, fut placé au mois de novembre à Saint-Georges du Plain; à la même époque, Louis-François Lemorre, était curé de Saint-Pavin des Champs. Ces nominations avaient été faites par Jacques Prudhomme, évêque constitutionnel. » (D. Piolin.) Julien Lefèvre, 1826; Edmond Leprince, 1827; Célestin-François Garreau, 1829; François-Honoré-Thomas Laprise, 1834; Lucien-Pierre Degoulet, 1841; Jean-Lucien-Léon Esnault, 1879.

En 1790, Bellanger, curé de Saint-Georges du Plain, qui avait refusé de prêter le serment prescrit par la loi du 26 décembre 1790, se retira à la Mission, et plusieurs fois célébra la messe, la nuit, au Large, près La Perronnière. Il fut incarcéré dans la prison de l'évêché le 24 octobre 1792.

Vicaires : Barat ou Buat, 1700; René Malherbe, 1706; Pineau, 1725; Jarry, 1725; Noël Laurier, 1729; Bigot, 1732; Jacques Goudet, 1735; Pierre Lebrun, 1744; François Rameau, 1750; J. Deblais, 1751; Égreville, 1762.

(1) Le 26 avril 1763, le curé Herbelin assiste à l'inhumation du corps de Jacques-François Duval, curé d'Étival.

« Le 10 février 1768, le même curé assiste à la bénédiction de la grange dimeresse de Rouillon, où l'office divin s'y célèbre pendant la reconstruction de l'église qui a été incendiée. » (*Arch. de la préf.*)

(2) 1791. Thomas-Alexandre Mauxion, vicaire à Courceboeufs, ne prêta point d'une manière formelle le serment de la constitution civile du clergé, cependant il fut vicaire épiscopal, secrétaire de l'évêché et commensal de l'évêque intrus; il fut même curé de Brûlon; il refusa de livrer ses lettres de prêtrise, et se rétracta entre les mains de Thomas Bellanger, curé de Saint-Georges du Plain, le 23 février 1800, puis il vécut dans la retraite. (D. Piolin.)

Bellanger a fait, vers 1784, une épitaphe en latin sur la mort de René Fouquet, chapelain de la Visitation, mort à 81 ans. En 1783, il a composé en latin l'éloge de M. de Linières, chanoine de la cathédrale, mort le 15 novembre 1783. (*Mém. de Nepveu de la Manouillière. M. l'abbé Esnault.*)

Maladrerie ou hôpital de Saint-Lazare.

Il résulte de divers actes que les territoires composant les paroisses de Saint-Pavin des Champs et de Saint-Georges du Plain ont été plusieurs fois modifiés ; aussi la maladrerie de Saint-Lazare est située tantôt sur Saint-Pavin des Champs, tantôt sur Saint-Georges du Plain ; quoi qu'il en soit, nous croyons devoir donner les documents suivants pour compléter ce que nous avons dit de cet établissement dans nos *Recherches historiques sur Saint-Pavin des Champs*.

Il existait dans le XIII^e siècle une maladrerie dans la paroisse de Saint-Georges du Plain, elle formait un fief faisant partie du temporel des maîtres et frères de Saint-Lazare et se composait entre autres objets d'une chapelle près de laquelle il y avait quatre petites chambres pour loger les pauvres, à côté de la chapelle une grande place où se trouvait la foire aux bestiaux, denrées et marchandises.

« Cette propriété contestée aux maîtres et frères leur fut maintenue par une sentence rendue par l'official du Mans, le lundi avant la fête de saint Pierre et de saint Paul l'an 1219, confirmée par une autre sentence prononcée par l'official de Tours la même année, le lundi d'après la dédicace de l'église. » (*Arch. de la préf.*)

Un aveu très important de 1606, rendu au roi Henri IV par l'administrateur de la maladrerie de Saint-Lazare, fait connaître la fortune immobilière et les cens et rentes que cet établissement possédait dans plusieurs paroisses et rues de la ville du Mans. Il est ainsi conçu :

AVEU RENDU PAR JULIEN LE TESSIER, ADMINISTRATEUR DE L'HÔPITAL DE SAINT-LAZARE LÈS-LE MANS, AU ROI HENRI IV, EN 1606.

Du Roy notre souverain seigneur je Julien Le Tessier, secrétaire ordinaire de vostre chambre et M^e et administra-

teur de l'hôpital de St-Lazare lez le Mans confesse et ad-
uoüe tenir les choses servitiaux dont la teneur en suit.

1° Leglise dud. St-Lazare avec le cimetièrre y joignant
estant proche vostre d. ville du Mans sur le grand chemin
de Sablé en laquelle sont fondées et desservies quatre cha-
pelles, deux sous le nom de Ste Marthe et les deux autres
de la Magdelaine dont je suis presentateur à Monsieur
l'Éuesque du Mans.

Item. La maison en laquelle logent ordinairement les
pauvres malades lépreux composée de quatre petites chambres
basses avec le jardin qui en dépend proche et joignant la d.
église contenant comme l'estimation d'un quart de journa
de terre.

Item. Le droict de prevosté que le d. administrateur est
fondé de prendre par chacun an a la foire de St. Lazare qui
se tient au jour de la décolation de St Jean en la place de
deuant la d. église et cimetièrre.

S'ensuivent les cens rentes infeodées deües chacuns ans
aud. hopital à cause des fiefs qui en dépendent tant au
dedans que hors la d. ville du Mans.

1° La maison dudit St-Lazare, cours, jardin et issues
qui en dépend laquelle est affectée pour la demeure ordi-
naire du d. administrateur composée d'une grande salle,
chambre basse, cuisine sous laquelle il y a un grand cellier
qui sert de présent de grenier à sel avec son allée ayant
l'entrée en la rue Dorée et la sortie devant l'église St-Benoit
de la d. ville, la d. maison joignant d'un costé la maison et
cour de M^e François Boizard auocat au Mans, et d'autre costé
en partie la maison de M^e François Ribot, greffier des
Appeaux, d'un bout les maisons qui furent au deffunct l'en-
questeur La Noë et deuant la maison de François Paillard et
François Fournaux laquelle est au fief de St-Lazare.

Item. Le d. Paillard et le Fourneaux pour leur maison
située en la rue Dorée, qui fut autrefois à Guillaume Cres-
pin doivent la vente inféodée par chacun an aud. hopital la

somme de soixante sols payable aux termes de Saint-Jean-Baptiste et Noël par moitié..... 3 livres.

Isbart Masnier, chaudronnier, pour une autre maison sise en lad. rue Dorée qui fut autre fois à Jean Aubert, laquelle fait par chacun an aud. hopital trente sols de rente inféodée payable également aux termes de Pasques, Toussaint et Noël..... 30 s. »

René Pondaüy, peintre, pour une autre maison aussi sise sur la rue Dorée qui fut autre fois à Guillaume Crespin laquelle fait au d. hopital par chacun an de rente inféodée la somme de cinquante sols payables aux termes de Pasques et Toussaint les quelles trois maisons se joignent l'une l'autre..... 50 s. »

Deux autres maisons qui sont à présent aux héritiers dud. feu enquesteur La Noë étant sise sur la ruelle pour aller de l'église dud. St-Benoist au carfour de la Vieille-Porte, doivent aux termes de Toussaint à la recepte du d. hôpital la somme de vingt-cinq sols de rente inféodée et douze deniers de cens..... 25 s. 12 d.

Item. M^e Jacques Cormier sieur de Vaurouzé pour une maison étant prez la Vieille-Porte, laquelle fait par chacun an aud. hopital la somme de cinquante sols de rente et quatre deniers de cens payable aux jours de Pasques et Toussaint par moitié..... 50 s. 4 d.

Et pour ce qui est hors la d. ville, Roberde Chappelain, veuve feu Marie Bonnier, pour un jardin qu'elle possède en la paroisse de Gourdain, fait de cens par chacun an deux sols six deniers au jour de St-Jean-Baptiste.. 2 s. 6 d.

Maistre François Dagues pour une maison située hors de la d. ville en la d. paroisse de Gourdain, fait de cens au d. hopital douze deniers » 12 d.

La dame abbesse du Pré pour un pré appelé Venize en la ditte paroisse, fait aud. jour de Noël par chacun an vingt sols de rente et six deniers de cens..... 20 s. 6 d.

Les curez de la paroisse du Crucifix de la d. ville du

Mans pour un jardin sis en la d. paroisse prez Beaulieu doiuent à la recepte dud. hopital au terme de Toussaint douze deniers..... » 12 d.

Roch Plaissis, boucher, pour sa maison et jardin sis en la ditte paroisse, doit au terme de Pasques vingt sols de rente et six deniers de cens..... 20 s. 6 d.

Ichard Le Long, seillier, pour une maison et jardin situés en la paroisse de St-Jean-de-la-Cheurie dont il est possesseur à cause de Julienne Clanchard, sa femme, doit au terme de Noël cinq sols de rente et quatre deniers de cens.... 5 s. 4 d.

Philippes Levannier au lieu de la veuve Floridas le Courtoire, pour sa maison sise en la d. paroisse doit, au terme de Toussaint de rente inféodée huit sols..... 8 s. »

M^e François Le Roy, sieur de la Perrigne, pour un jardin sis prez la Vieille-Porte, paroisse de la Coulture, doit de cens au terme de l'Angevinne quatorze deniers... » 14 d.

M^e Julien Devault, prestre chappelain de la Magdelaine, pour une maison et jardin sis en la paroisse de la Coulture, en la rue Coëffort, doit au terme de Toussaint six deniers de cens..... » 6 d.

René Godivier à cause de Mathurine Pauvert, sa femme, pour une maison et jardin situés prez Pontliëue, doit au terme de Toussaint deux sols six deniers de cens.. 2 s. 6 d.

Les eleves et chappelains de l'église de St-Pierre du Mans, pour deux quartiers de vignes qu'ils possèdent au clos de Saint-Auliepure, paroisse d'Yuré-l'Éuesque, doivent de cens aud. terme dix deniers..... » 10 d.

Le chappelain de Monthery pour deux quartiers de vigne au d. clos doit au terme quatre deniers de cens.... » 4 d.

Le chappelain de Ste-Catherine dite Cograïn, pour deux quartiers de vignes sis aud. clos au Liëure, doit aud. terme de cens trois deniers..... » 3 d.

François Thauler et Mathurin Pourriau et autres, pour deux quartiers de vignes sis d. clos au Liëure, doit aud. terme de cens douze deniers..... » 12 d.

Les religieux de l'Espau pour deux quartiers sis au d. clos doivent au d. terme quatre deniers decens. » 4 d.

M^e Jean Vincent, secrétaire de Gourdain, pour un quartier de vigne sis au clos Saint-Blaise, doit au terme de Toussaint cinq deniers de cens..... » 5 d.

M^e François Ribot, greffier des appeaux au Mans, au lieu de Pierre Loré, pour une maison et jardin en la paroisse de St-Georges du Plain, doit aud. terme de la Toussaint quatre sols de cens..... 4 s. »

Noël Adet, Estienne Fouin et autres detempteurs de trois quartiers de vignes sis au clos de la Fuye, paroisse dudit St-Georges du Plain, doivent de cens aud. terme de Toussaint neuf deniers..... » 9 d.

M^e Jean Patry, sieur de Pizieux, pour trois journaux de terre labourable et un hommée de pré dépendant dud. lieu de Pizieres, paroisse de Pruillé-le-Chétif, doit de cens au d. terme de Toussaint six sols..... 6 s. »

René Aubert s^r de Roisguiet, pour son lieu des Retrouviers autrement la Pasqueraye, doit au d. terme de rente nféodée treize sols..... 13 s. »

L'abbé de Beaulieu prez-le-Mans, pour son lieu appelé Motrays en la paroisse de Verniette, doit aud. terme seize sols de rente et dix-huit deniers de cens, trois chapons..... 16 s. 18 d.

La dame abbesse du Pré au lieu de feu François Autin, pour son bois de la Teillays, paroisse de St-Padvin des Champs, doit aud. terme cinq sols de cens.. 5 s. »

M^e Noël Pean s^r du Chesnay au lieu de feu M^e Jean Fissot, son beau-père, pour ses terres des rües de Baugé, paroisse du d. St-Padvin, doit aud. terme vingt-deux sols six deniers de rente et trois deniers de cens..... 22 s. 3 d.

La veuve de feu M^e Louis Hoibet, pour ses terres sises prez la Fontaine au Berger en la d. paroisse, doit aud. terme huit sols et dix-huit deniers de cens..... 8 s. 18 d.

Jacques Morice et ses cohéritiers, pour un journal de

de terre ou environ, nommé les Courtils sis au lieu de la Gabelle de Montheulin, doivent par chacun an de cens au jour de Nostre-Dame de Chandeleur six sols.. 6 s. »

Jean Bachelier et ses cohéritiers, pour le lieu des Jeniers sis en la paroisse d'Alonne, doivent de cens au terme de St-Jean-Baptiste huit deniers..... » 8 d.

François Gaignot au lieu de Pierre Pasquier et Jean le Bapteux, pour le lieu de Chantinats, en la paroisse de Rouillon, doit aud. terme de Toussaint vingt sols de rente et deux deniers de cens, le dit Gaignot a cause de Mathurine Pasquier, sa femme, pour une maison et jardin, le tier d'un journau de terre et cinq quartiers de vignes sis au lieu de Baribet, paroisse dud. Rouillon, doit six sols de rente huit deniers de cens, deux poullets aud. terme de Toussaint 6 s. 8 d.

Michel Vienne et Michel du Cré, pour leurs vignes du d. clos, doivent de cens aud. terme dix deniers. » 10 d.

Jean Le Bapterie dud. Rouillon, pour quatre quartiers sis au clos de Fruslaintain, doit au d. terme de Toussaint huit deniers de cens..... » 8 d.

Le Bapterie et ses cohéritiers au lieu de defunct Gasse pour deux quartiers de vignes, sis au lieu du Coudray, paroisse dud. Rouillon, doit de cens aud. terme de Toussaint deux deniers..... » 2 d.

Georges Le Bapterie au lieu de Pierre Le Baptau, pour un journau de terre, sis aud. Rouillon, doit de cens aud. terme de Toussaint deux deniers..... » 2 d.

Jean Le Febvre au lieu de la veuve feu Richard Hardun, pour deux journaux de terre et pré, sis en la paroisse de Mayet, doit de rente au terme de St-Martin d'Hyver deux sols six deniers..... 2 s. 6 d.

Pierre Ragueneau et François Follenfant, pour une pièce de terre, sis en la d. paroisse, doit aud. terme de St-Martin d'Hyver de cens six deniers..... » 6 d.

Sensuivent les dixmeries, rentes foncières et un em-

phyteoze deües par chacun an aud. hopital tant en grains qu'en deniers.

1° M^e René Aubert sieur de Jubtant au lieu de feu Michel Maresse, pour le lieu du Breton, sis en la paroisse de Neuville sur Sarthe, doit par chacun an à la recepte dud. hopital aud. jour de Nostre-Dame-Angevine une charge de froment de rente foncière.

Item. Le dit administrateur a droit de prendre par chacun an un droit de dixmerie sur certaines terres et vignes de la paroisse de Rouillon, Coullaines et Souigné sous Vallon spécifiées ez baux qui en sont faits aux particuliers qui les ont affermés.

Innocent Le Maignen, M^e Cierger, au lieu de feu Catherine Le Pelletier pour une maison et jardin, sis prez St-Gilles des Guérets, doit vingt-quatre sols de rente aux termes de St-Jean-Baptiste et Noël par moitié..... 24 s. »

M^e François Roysard, avocat au Mans, au lieu de M^e François Lorient s^r de Buris, pour sa maison, sise devant l'église de St-Benoist, doit au d. terme de St-Jean vingt sols de rente..... 20 s. »

Le Pederie de St-Victor, pour la d. ville du Mans, pour sa maison, sise en la rue Dorée, doit par chacun an la somme de quarante-huit sols payables aux termes de Nostre-Dame Angevine 48 s. »

Les Frères-Prescheurs du Mans au lieu de feu Lidard Berruyer pour deux journaux de terre et quatre quartiers de vignes appelés la Breteche, paroisse de Ste-Croix, doivent soixante et un sols au terme de Toussaint.... 61 s. »

Jacques Cheval au lieu de la veuve Floridas le Courtois, pour une maison, sise en la paroisse de St-Jean-de-la-Chevrie, doit au terme de Toussaint huit sols..... 8 s. »

Martin Choppelin au lieu de la veuve feu Julien Cosson, pour une maison et jardin doit de rente au d. terme de Toussaint dix sols..... 10 s. »

La veuve Jean Fige Boullanger, pour un jardin sis près

Chaux, paroisse de la Coulture, doit au terme de Toussaint cinq sols..... 5 s. »

Macé Pioger pour le lieu de la Symonnière, paroisse de Saint-Hillaire, doit aud. terme de Toussaint vingt sols..... 20 s. »

Estienne Rodier, marchand, au lieu de feu Guillaume Lesué, pour le lieu de Valambron, sis paroisse de Rouillon, doit de rente aud. terme de Toussaint trente sols. 30 s. »

La dame de la Sauvagère, demeurant paroisse de Pruillé-le-Chétif, pour trois hommées de pré dépendant du lieu du Tronché, paroisse du Tronché, doit au d. terme de Toussaint cinq sols de rente..... 5 s. »

Pierre Le Cresnays, pour un quartier de vigne baillé a rente perpétuelle, doit au d. terme de Toussaint deux sols six deniers..... 2 s. 6 d.

Jean Le Vray et ses cohéritiers, pour un jardin, sis prez le Pont-Perrin, doivent de rente foncière chacun an au terme de Toussaint trois sols..... 3 s. »

M^e François Boizard au lieu de feu Jacques Cormier, pour sa maison, sise en la rue Dorée prez la maison du d. St-Ladre, doit au terme de Noël par chacun an vingt sols de rente..... 20 s. »

René Cormier, tisser, pour une maison et jardin en la paroisse de St-Gilles des Guérets, doit aud. terme de Noël cinq sols..... 5 s. »

Le Receveur du grenier à sel du Mans au lieu de la veuve lenquesteur La Noë, pour une maison, sise prez St-Benoist, doit de rente aud. terme de Toussaint trente-six sols trois deniers..... 36 s. 3 d.

Le dit Receveur au lieu de la veuve du Feu, contrôleur de la Ferté, doit de rente aud. terme de Toussaint onze sols trois deniers..... 11 s. 3 d.

Sensuient les lieux, métayries, vignes, prez et terres dépendant du domaine dud. hopital et qui sont à present

baillées tant a ferme qu'en emphiteote et a longues années aux particulliers ci-après nommés :

1° La maison, cour et jardin et issües du d. St-Lazare qui est affectée pour la demeure dud. administrateur, sise en la paroisse de St-Benoist, en cette d. ville cy devant remise au domaine dud. hopital et dont a esté fait mention cy dessus plus particulière au chapitre du cencif.

Item. Le lieu metayrie des Hardangeres, sis en la paroisse de Allonne, composé des maisons manables tant pour led. administrateur que pour le metayer, ensemble de grange, estables, cours, issues et jardin contenant y celui lieu en tout tant en terres labourables que bois taillis et haute fustaye, landes et pasturs connues a l'estimation de huit vingt journaux de terre, le tout en un tenant n'y ayant que le chemin qui part dud. bourg d'Alonne pour aller aux landes de Saugré qui separe les d. landes et bois, en outre en dépend deux hommées de pré sis en une isle de rivière de Sarthe prez et au-dessous de l'église de St-Georges du Plain lequel lieu est a present exploité par Martin Lefebure qui retient à titre de ferme par bail que lui en a fait le d. administrateur.

Item. Les lieux et mestayries des Grandes et Petites Hayes en la paroisse de St-Gilles des Guérets composées de maisons manables, granges, estables pour les mestayries, jardins, estrages, prez, pastures, terres labourables et landes contenant le tout comme a l'estimation de six vingt journaux, les d. deux lieux a present exploitez a titre de ferme, sçavoir le lieu des Grandes-Hayes-Lourdes par René Morrice et l'autre par Jacques Cormier, mestayer.

Item. Les lieux et bordages vulgairement appelez St-Ladre et Laistre des Prez, situez en la paroisse de St-Georges du Plain, qui avoient esté cy devant bailliez et emphiteoze et qui sont a present reunis au domaine dud. hopital composez de maisons, jardins estraignes, prez, vignes et terres labourables contenant le tout vingt-huit journaux de terre,

huict quartiers de vigne et vingt hommées de prez, a present exploitez a titre de ferme par Laurent Martin et Louis Benoist.

Item. Le lieu et bordage de la Cousinière, situé en la paroisse de Ruaudin, composé de maisons, estables, jardins, estraiges, pré, terre labourable et landes contenant le tout vingt journaux et a present exploité par Julien Rouzay a titre de ferme.

Item. Le lieu et bordage des Rosiers, situé en la paroisse d'Yvré-Levesque, composé de maison, jardin et terre contenant dix journaux de terre labourable et deux hommées de pré, exploité par Catherin Paige à titre de ferme.

Item. Le lieu et bordage du Puy Davernier, sis en la paroisse de la Milesse, composé de maison, estable, jardin, estraiges contenant vingt et un journau de terre, quatre hommées de pré tenu à ferme par René Préheux, M^e tailleur, demeurant au Mans.

Item. Le lieu de la Taillays, situé en la paroisse de St-Jean-de-la-Chevrie, composé d'une petite maison et de deux journaux de terre exploité par René Noiret.

Item. Le lieu de la Choüannays, situé en la d. paroisse de St-Jean-de-la-Chevrie, composé de maison et de cinq journaux de terre labourable tenu à ferme par David Esnault, M^e tailleur au Mans.

Item. Un petit lieu, situé en la paroisse d'Estival, vulgairement appelé Poissonnière, que possède la veuve Pierre Bellocier, auquel il a esté cy devant baillé a emphiteoze contenant neuf journaux et demy de terre.

Item. Un autre bordage appelé la Friperye, situé en la paroisse de Voivre, composé de vingt journaux de terre et une hommée de pré, lequel est baillé à Mathurin le Bouc à la charge de faire rébastir.

Item. Un autre petit bordage appelé Saugré, situé en la paroisse d'Allonne, composé de maison et de dix journaux de terre exploité par Julien Guidon.

Item. Un autre lieu, situé en la paroisse d'Yvré-l'Évesque, composé de maison et de cinq journaux de terre labourable exploité par M^e Pillet qui le tient à longues années.

Item. Quatre journaux de terre labourable, situés paroisse de Verniette.

Item. Trois hommées de pré et pastis et demi journal de terre labourable, sis en la paroisse de la Guerche, exploitez par la veuve feu Nicolas Hubert à titre de ferme.

Item. Deux journaux de terre sis au lieu du Colombier, sis à St-Georges du Plain, que tient à ferme Fuyon Queston.

Item. Un bois taillis contenant un journal et demy, sis prez Panecières, que tient a ferme Antoine Cureau.

Item. Deux journaux de terre et un quartier de vigne, sis paroisse de Pruillé le Chétif, que tient à ferme Pierre Bizeray.

Item. Quatre journaux et demy de terre et deux quartiers de vigne sis au clos de la Brebionnyère, paroisse de la Chapelle-Saint-Aubin, tenus à ferme par Noël Germain.

Item. Un quartier de vigne sis au clos du Houx, paroisse de Pruillé-le-Chétif, tenu à ferme par Philippe Bagot.

Item. Deux journaux de terre, situés en la paroisse de Chassillé, tenu en emphyteose par Françoise Duval veuve feu Pierre Dieuxinoys qui fait la dernière vye.

Item. Les deux partis d'un journal de terre, sis en la paroisse de la Chapelle St-Aubin, tenu a ferme par la d. Duval.

Item. Trois journaux de terre et quatre quartiers de vigne, situés à St-Aubin, au clos des Bressonnières, tenus à viage par René Germain qui fait la dernière vye.

Item. Trois quarts de journal de terre et quatre quartiers de vignes, sis au clos de Rochay, paroisse de St-Pavace, que tient à ferme la veuve de feu Allinant.

Item. Quatre quartiers de vignes situés au clos de Douce-Amys, paroisse de Ste-Croix, qui sont es mains de l'administrateur.

Item. Quatre autres quartiers de vignes, sis au clos du Tertre de Montfort, que tient Guy Quitton.

Item. Deux autres quartiers de vignes et un autre quartier, sis en la paroisse de Rouillon, au clos de Lancilliniere.

Toutes les quelles choses je advoüe tenir de vous mon souverain seigneur au divin service seullement sans aucune autre redevance ni protestation toutes fois que s'il est trouvé par extrait, ou autres anciennes déclarations de mes prédécesseurs aux vostres, je ne m'en desaduoue pas aincoys m'en aduoüe et le devoir qui deüment sera trouvé que j'en sois tenu faire et fais cette protestation et offre par serment affin quil ne me puisse estre imputé que je me sois mal aduoüé, en tesmoin de quoy jay signé cette présente de mon sing, et scellé du scel de mes armes le 3^e jour de may lan mil six cent six. (*Signé :*) LE TESSIER.

Aujourd'huy en jugement les plaits et juridiction ordinaire tenant est comparu au tablier du greffe de cette sénéchaussée et comté du Mans noble Julien Le Tessier, secretaire ordinaire de la chambre du Roy, en sa personne qui nous a représenté la déclaration ci-dessus signée de sa main et scellée du cachet de ses armes, avons de son consentement certifié la d. déclaration et je luy fait lire ce jugement par M^e François Ribot, garde et greffier des remembrances de la dite sénéchaussée du Mans, en présence du procureur du Roy, dont nous avons aud. Le Tessier donné acte de ce qu'il a mis et laisse autant de la d. déclaration es dites remembrances pour y avoir recours. Donné au Mans par devant nous François Levayer, conseiller du Roy, lieutenant général en la sénéchaussée du Mans, le cinquiesme jour de may mil six cent six. (*Signé :*) Ribot. (*Cabinet de M. Brière.*)

L'année 1392 fut remarquable par un événement qui se passa aux environs de Saint-Georges du Plain, et qui causa les plus grands malheurs à la France.

Pierre de Craon assassina le connétable de Clisson, favori de Charles VI. Pour se soustraire aux poursuites de la justice et à la vengeance du roi, il se rendit auprès du duc de Bretagne,

qui ne paraissait pas avoir été l'instigateur d'un si lâche assassinat, mais qui, peut-être, n'en était pas fâché.

Charles VI regarda comme complice et fauteur de l'assassin celui qui lui avait donné une retraite dans ses états. La guerre fut résolue contre le duc de Bretagne. Le roi donna des ordres dans toutes les provinces pour assembler une armée, et se rendit au Mans où il passa trois semaines pour organiser ses troupes. Il était accompagné de ses oncles les ducs de Berry et de Bourgogne et de son frère le duc d'Orléans, princes dont les intérêts divers et les intrigues préparèrent, à ce qu'on croit, la vision fantasmagorique qui eut lieu. Il n'est pas de moyens qu'on n'employa, il n'est pas d'embarras qu'on ne fit naître pour détourner le roi de l'exécution de son projet. Le 5 août, à la tête de sa maison et de son arrière-garde, — le gros de l'armée avait pris les devants — il se dirigea vers Saint-Gilles, passa près de la léproserie de Saint-Lazare, d'où il sortit, dit la légende, un grand homme noir, couvert de haillons, un auteur dit d'une robe blanche, la tête et les pieds nus, l'air furieux et égaré, qui s'élança à travers les arbres, saisit la bride du cheval de Charles VI en criant : *Où vas-tu, roi ? ne chevauche plus avant, tu es trahi !* puis il s'enfonça dans la forêt, où il devint impossible à ceux qui le poursuivirent de s'en emparer. Charles VI continua sa route par Saint-Georges du Plain, la Croix-Georgette, Allonnes, le bois des Teillais; puis, au milieu d'une plaine sablonneuse que les rayons solaires rendaient plus brûlante encore, un page s'étant endormi sur son cheval, laissa tomber sa lance sur le casque d'un de ses compagnons. Ce bruit troubla de frayeur le roi, qui, croyant y voir l'accomplissement de la prédiction du spectre, mit l'épée à la main, fondit sur tout ce qui l'entourait et finit par tomber en faiblesse de lassitude et d'abattement. Alors on l'entoura, on le désarma et on le ramena au Mans dans une litière, suivant Froissard, et non sur une charrette à bœufs, comme le dit un autre historien. Il resta au Mans jusqu'à ce que sa raison, un peu

• •

rétablie, permit de le reconduire à Paris. Les troupes revinrent sur leurs pas et l'orage formé contre le duc de Bretagne fut entièrement dissipé.

La foire aux oignons.

« La tradition et la notoriété publique établissent que la foire aux oignons a existé annuellement et sans interruption antérieurement à 1259 jusques et y compris 1829, et qu'elle avait lieu le jour de la décollation de saint Jean (29 août) ; les seigneurs du fief de la maladrerie de Saint-Lazare percevaient des droits seigneuriaux de *prévoté à billette* sur les bestiaux, marchandises et denrées déposées sur la place dite de Saint-Lazare. » (*Arch. de la préf.*)

Le 7 mai 1673, les marchands se plaignent aux échevins de la ville du Mans de la situation incommode de « la foire de la décollation de saint Jean, qui se tient à Saint-Lazare. Les échevins arrêtent qu'on écrira au trésorier de l'ordre de Saint-Lazare, à l'effet d'obtenir un arrêt pour la translation de cette foire es Halles du Mans. »

Cet arrêt n'a pas été obtenu. (*Registre de l'Hôtel de ville.*)

La maladrerie de Saint-Lazare ayant été réunie aux hospices du Mans, ce dernier établissement prétendit en 1829 et en 1834 que la place du *Pâtis-Saint-Lazare*, où se tenait la foire, lui appartenait ; la commune de Saint-Georges du Plain contesta ces prétentions.

Le conseil de préfecture de la Sarthe repoussa la demande des hospices du Mans et donna entre autres motifs : « Le papier terrier de 1681 dit : que devant la chapelle il y a une grande place où se tient de toute antiquité la foire, rien ne prouve que la place dépendait de l'hospice et cette place est regardée comme une dépendance du domaine publique. » (*Arch. de la préf.*)

En 1793, les droits perçus sur les bestiaux à la foire aux

oignons, qui était très importante autrefois, furent supprimés. Après la révolution ils furent rétablis au profit de la commune de Saint-Georges du Plain sous le titre de *droits de place*. En 1853, on percevait ce qui suit :

Pour un cheval ou mulet.	0 fr. 15 c.
— bœuf ou vache.	0 fr. 10 c.
— âne, chèvre, mouton.	0 fr. 05 c.
Par pochée d'oignons ou d'échalotes. .	0 fr. 05 c.
— boutique, échoppe, par mètre de face.	0 fr. 10 c.

Baronnie de Saint-Georges du Plain.

La baronnie de Saint-Georges du Plain se composait des fiefs des Planches, de la Timonnière, de la Troche, etc., elle appartenait au chapitre de Saint-Julien et relevait de sa juridiction. Ce chapitre possédait encore la moitié de la dime de la paroisse de Saint-Georges du Plain, six quartiers de vigne au clos de Saint-Georges, deux quartiers de vigne au clos Boulay, neuf au clos de la Fuie, trois quartiers en terre labourable, etc., le tout donnant 204 livres de revenu.

On trouve dans le manuscrit de Davelu (1) :

« 1229. Garnier de la Garrelière donne à la maison de Coëffort le droit de pêche sur la rivière du Petit-Saint-Georges.

« Le fief du dit Saint-Georges appelé *Herriaux* (Hezieux) fut donné par Geoffroy Morel, avec les vignes qui en dépendent et un pressoir à la maison de Coëffort.

« 1247. Le fief et domaine de Saint-Georges tenu du fief *Herriaux*, des Planches et de la Timonnière fut donné en 1294 par Robert de Clermont à la maison de Coëffort. »

C'est en 1294 qu'apparaît pour la première fois dans les titres anciens le *fief des Planches*.

(1) Davelu dit que le prieur de Saint-Victor du Mans possédait un fief à Saint-Georges du Plain.

1403. Jehan Richer rend aveu pour « le fief ou habbergement des Planches; en 1606, un autre aveu est rendu pour le même lieu par D. Langloys, bourgeois du Mans, fils de Jehan et de Marie Tricot, seigneur, à titre successif, du fief, domaine et seigneurie relevant de la tour Ribandelle(1); et en 1622, un autre aveu est rendu par Michel Barreau, épicier au Mans, qui en fait hommage lige, pour lui et pour sa femme. » En 1735, le monastère des Jacobins du Mans possédait le lieu et bordage des Planches « ensemble le fief et seigneurie relevant du roy, paroisse de Saint-Georges du Plain, loué 1,000 livres. » (*Hist. des Jacobins*. Ch. Cosnard.)

Le fief des Planches était situé sur le bord du ruisseau de l'Arche au Mail. Il ne reste plus de traces d'ancienneté que le vieux portail d'entrée en fer et les deux pans de murs. Les bâtiments sont modernes et sont habités par un marchand de cidre. On admirait dans ce fief sa vaste prairie coupée dans sa longueur par le canal de 677 mètres fait en 1834-1836. Dans cette prairie il y avait une fontaine d'eau minérale que les travaux du *Petit-Génie* ont fait disparaître il y a quelques années. Elle contenait des carbonates de fer et de chaux. (Lebrun. *Essai de topog. méd. du Mans*.) Cette eau, analogue à celle de Passy, dit Pesche, et qui était prescrite comme elle, dans les cas de chlorose et d'obstruction des viscères abdominaux, est peu usitée aujourd'hui.

En 1705, on se servait de l'eau de la fontaine des Planches, car les échevins de la ville « paient 67 livres pour la réparer et la mettre en état de pouvoir y puiser de l'eau. » (*Reg. de l'Hôtel de ville*.)

La fête de la quatrième fédération eut lieu au Mans, le 10 août 1793, dans la prairie des Planches. *Les Affiches du Mans* du 19 août en donnent la relation suivante :

« L'intrigue déjouée, la malveillance confondue, le pa-

(1) Voyez *Les Rues du Mans*, page 195.

triotisme triomphant, la république assurée sur des bases inébranlables, tel est le résultat heureux d'une fête dont les factieux semblaient nous menacer comme devant entraîner après elle les troubles auxquels aspire leur scélératesse.

« Le 10 août, jour à jamais mémorable, a vu célébrer la fête de *l'unité et de l'indivisibilité de la République*, avec cette pompe et cette solennité simple et touchante qui caractérise un peuple libre et républicain.

« A huit heures du matin, les gardes nationales du district du Mans s'étaient rangées en bataille sur la place des Halles. A dix heures, un détachement de cent hommes se rendit au lieu des séances du département, pour accompagner la *Société populaire* et les autorités constituées, puis ils se rendirent sur la place. Une salve de cinq coups de canon annonça leur arrivée. Tous se rangèrent *autour d'une fontaine; ses eaux étaient pures! elles coulèrent dans la coupe de l'égalité!* Le président du département la prit, *fit une libation, arrosa le sol de la liberté!* et but le premier, puis la remit au plus ancien des commissaires des dix cantons du district; celui-ci la fit passer, *tous en burent en signe de fraternité!*

« Après que tous les commissaires eurent bu et se furent donné le baiser fraternel, on se mit en marche pour se rendre dans la prairie des Planches désignée pour la fête; là, la société populaire et les autorités constituées entourèrent l'autel de la patrie appuyé sur quatre jeunes peupliers, la garde nationale forma un bataillon carré. Trois coups de canon se font entendre; *on écoute, on se recueille*, on garde un profond silence! Le président reçoit des mains d'un enfant *les droits de l'homme* et l'acte constitutionnel qui étaient portés pendant la marche sur une arche, par quatre gardes nationaux, et qui furent posés sur l'autel de la patrie. On fait lecture des *droits de l'homme*. Un coup de canon annonce *le repas*. Alors mille groupes se forment; la fraternité n'est plus un mot insignifiant; partout on se témoigne

M. Mauger, conseiller de préfecture de la Sarthe ; il appartient actuellement à M. Leblaye, banquier au Mans.

Le Colombier.

1671-1672. « M^e Charles de la Fontaine, sieur de Biré, tuteur de ses enfants mineurs nés de demoiselle Marie Bedin, sa femme, qui était fille de Marie Blanchet, épouse de Guillaume Bedin, sieur du Val de Lierre, doit 8 livres de rente au chapitre de Saint-Pierre de la Cour pour le lieu du Colombier, situé à Saint-Georges du Plain. » (*Arch. de la préf.*)

Voici un aveu rendu pour des vignes situées au Coulombier ou Colombier :

« C'est la déclaration des heritaiges que je Jeanne Ferron, veuve de deffunct Claude Lassay, au nom et comme mère et tutrice naturelle des enfans mineurs issuz du dit deffunct et de moy, demeurant au lieu des Esclos, paroisse de Pruillé le Chétif, confesse et aduoue tenir censivement de vous messieurs mes seigneurs les venerables prestres de la congrégation de la Mission, maistres et chefs du grand Hostel-Dieu du Mans et l'église Nostre-Dame de Coëffort à cause de vostre fief et seigneurie de la Troche-Coulombier, situé en la paroisse de Saint-Georges du Plain.

« C'est a savoir : deux quartiers et demi de vigne ou environ sittuez au clos du Coulombier, joignant d'un costé les vignes de Mathurin le Batteux, d'austre costé la ruelle pour aller de Rouillon au Mans, dun bout la vigne de Jacques Lassay, pour raison desquelles choses je vous en suis tenu faire et payer par chacun an au jour de vostre recette de votre dite seigneurie de la Troche-Coulombier quatre solz, dont pour ma part jen doibt deux solz en la compagnie du dict Jacques Lassay pour nostre part des vignes du dict Coulombier, sans faire division ni separation de devoir, et

en outre je vous doibts telles autres obeissances que seigneur de fief appartient, en tesmoin, de quoy je vous rend le present escript pour ma déclaration laquelle daubtant je ne scay signer jay icelle faict signer a Denis Godefroy et Ambrois Bouvier, notaires royaux, le 15^e jour du moys de juillet 1671. (*Signé*) : D. GODEFROY et A. BOUVIER.

« Présenté par ladite Ferron, laquelle la affirme veritable, sauf au procureur a la blamer.

« Donne aux assises des fiefs et seigneuries de Saint-Georges, la Troche et de Coulombier tenue au lieu de la Perronnière audict Saint-Georges, par nous Jacques Oliuier, licencie es droit, advocat au siege presidial du Mans, bailly des distes seigneuries, le 15 juillet 1671. (*Signé*) : OLIVIER, RIUAULT, LOYSEAU. » (*Cabinet de M. Brière.*)

Cette terre fut divisée en deux parties : l'une appelée le Grand-Colombier et l'autre le Petit-Colombier. Le Grand-Colombier appartenait au XVIII^e siècle aux Lazaristes de la Mission du Mans ; en 1793, il fut vendu nationalement pour 9,000 livres au sieur Rocheteau, du Mans.

Maison de la Perronnière.

Le séminaire de la Mission du Mans possédait à Saint-Georges du Plain « cette ancienne maison de campagne ; elle était située au bas de la cure, avec une ferme à côté, bâtie en 1720. Elle servait de recreation aux séminaristes. » (*Davelu.*) De belles prairies et des bois de haute futaie existaient entre la Sarthe et cette maison.

En 1793, la maison de la Perronnière fut adjugée nationalement pour 6.100 livres au sieur René Cornilleau, administrateur du département de la Sarthe ; plus tard elle appartenait avec le vieux presbytère, à M. de Grandchamp, ancien maître de forges. « Il y avait fait établir un magnifique jardin anglais pour communiquer du presbytère à la Perron-

nière. » Cette maison, a un étage avec tourelle, elle a été restaurée dernièrement par M. Jamin qui en est devenu propriétaire.

Le 29 septembre 1836, M. Haloppé, fils d'un honorable huissier du Mans, étant allé en bateau avec plusieurs de ses amis, s'est noyé à la porte marinière près l'écluse qui est au bas de la prairie de la Perronnière. (*Manusc.*)

Près de là se trouve l'importante minoterie de MM. Jamin et Leroux.

Maison du Gué de Maineuf.

« Monsieur de Caillau a une assez jolie maison qu'on appelle le Gué de Maineuf, qui s'étend jusqu'au Gué de Saint-Georges et qui a été donnée par Garnier de la Garlière, en 1229, aux religieux de Coëffort, et l'autre côté de la rivière appelée l'Angevinière depuis le Gué de Maineuf jusqu'à un endroit appelé Le Creux, fut donné en 1440, par Jean de Creux et Guillemette, sa femme, au pitancier de la maison de Coëffort et à la charge d'un anniversaire. » (*Davelu.*)

On lit dans les *Registres de l'état civil de la paroisse de Saint-Georges du Plain* :

« Le 13 mai 1726, M^e Charles Caillau, seigneur d'Éporcé, conseiller au présidial du Mans, veuf de dame Madeleine de Bouessay, épouse en l'église de Saint-Georges du Plain dame Françoise Gendrot, fille de François Gendrot, notaire royal et échevin du Mans, veuve de Louis Gremy, avocat en parlement. »

L'Épine.

Le village de l'Épine est une agglomération de maisons composée de la Vannerie, des Peupliers, de l'Épine et des Vergnes. Derrière l'Épine existe une élévation nommée le Montfort ; quelques antiquaires croient que ce lieu fut occupé par une forteresse.

Pièces diverses.

« Par une charte de 1201, l'évêque Hamelin constate la donation faite à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, par Hodearde, du Pont-Perrin, du consentement de sa fille Agnès et de son gendre Guillaume Chaïm, de sa maison et de sa vigne de Saint-Georges du Plain, et 3 sous de monnaie du Mans.

« Cette donation est faite à l'occasion de l'admission, dans le monastère, de son fils Menard, en qualité de moine. »
(*Pesche.*)

Voici les principaux passages d'une charte de la cour du Mans :

1293. — « Sachent que touz que en notre court du Mans en droit establi Girard Poullie de la paroisse de Saint-Georges du Plain, requeant et confessa que Tieri le Roy, bourgeois du Mans, li a baillie et octroie et que il a prins et garantement receu a soi et a ses heirs atoz jormes, pour dez sous de tournois, en monoie corant de anuel et perpetuel rente, une ille sise en Sarte, entre lille aus moines du Loroer, dune partie, et lille de la Maison-De (*Maison-Dieu*) de lautre partie, on fie au chapistre dou Mans, si comme leu dit ; a auoir, a tenir et a porsoer... perpetuellement et heritamment desores en auant, et en fere toute loue plenièrè volonte, par titre de la dite baillie pour la dite rente ; laquelle ledit prenoer promet pour soi et pour ses heirs et est tenu rendre et poier audit balloer et a ses heirs quitte et delivre au jour de langevienne, chascun an, desores en auant. Et aussi que ledit preuvors fore pour ledit balloer et par ses heirs et en leur nom le cens au seignor don fie pour ladite ille, chascun an. Et a tout ice fere et accomplir et a rendre et a restorer audit balloer et a ses heirs a lour serment, et sans autre proeue touz damages et depenz se aucuns en soutendient, par deffaute de vendre ladite rente, si comme desus est dit, oblige ledit prenoer audit Ballor et a ses heirs et a touz ces

biens mobles et imobles presenz et auenir a prendre et vendre... » (*Arch. de la préf.*)

En 1360, Jeanne, veuve Martin de *Portetin*? donne ses vignes de Saint-Georges du Plain, Allonnes et Rouillon aux lazaristes de Coëffort. (*Davelu.*)

En 1373, le connétable Duguesclin, allant à la recherche des Anglais, passe à Saint-Georges du Plain les jours qui précéderent la bataille de Pontvallain.

En 1573, les troupes du duc d'Alençon ruinent les faubourgs du Pré, de Saint-Jean, de Saint-Gilles et de Saint-Georges du Plain.

1750. — Les échevins du Mans décident qu'il sera cassé, dans le bois de Marshain, du pavé pour la banlieue de Saint-Georges.

1758. — Le pavage de la route de Saint-Georges est adjugé 5 livres la toise de pavé neuf et 1 livre 10 sous de vieux, en fournissant 4 pavés neufs par toise. A cette époque l'Hôtel de ville du Mans traite avec des paveurs de Tours; ils fourniront, à raison de 40 livres le millier de pavés taillés, de 8, 9 et 10 pouces, et feront à 1 livre 3 sous la toise de pavé neuf ou vieux dans les rues, on leur fournit le sable parce que le vieux pavé de rebut reste aux propriétaires. (*Reg. de l'Hôtel de ville du Mans.*)

1784. — Des réparations sont faites à l'arche de Saint-Georges et à celle de Riolas.

Cahier de doléances, plaintes et remontrances de la paroisse de Saint-Georges du Plain.

Aujourd'hui premier mars 1789, en l'assemblée convoquée au son de la cloche en la manière accoutumée, par nous Léonard Pioger, syndic de la municipalité, à deffaut d'officier public dans cette paroisse, sont comparants au lieu ordinaire des assemblées M. Charles-Germain Lambert de la Vannerie, propriétaire et habitant de cette paroisse; Pierre

Flotté, propriétaire et habitant ; Jean Lebateux, René Courtin, Julien Conileau, etc..... bordagers, journaliers, fabricant d'étamines, âgés de vingt-cinq ans et plus, compris dans les rôles des impositions habitants de cette paroisse, composée de 67 feux, lesquels pour obéir aux ordres de Sa Majesté portés par les lettres données à Versailles le 24 janvier 1789, pour la convocation et tenue des états généraux de ce royaume et satisfaire aux dispositions du règlement y annexé, ainsi qu'à l'ordonnance de M. le sénéchal du Maine ou M. son lieutenant général, dont ils nous ont déclaré avoir une parfaite connaissance, tant par la lecture qui vient de leur en être faite que par la lecture et publication cy devant faite au prosne de la messe de paroisse par M. le curé ce jourd'hui premier mars 1789 et pour la lecture et publication et affiches pareillement faites le même jour avant la dite messe de paroisse au-devant de la porte principale de l'église, nous ont déclaré qu'ils allaient alors d'abord s'occuper de la rédaction de leur cahier de doléances, plaintes et remontrances ; et en effet y ayant vaqués, ils nous ont représenté le dit cahier qui a été signé par ceux des dits habitants qui savent signer et par nous susdit syndic, après l'avoir cotté par première et dernière page et paraphé *ne varietur* au bas d'ycelles.

Et de suite les dits habitants après avoir murement délibéré sur le choix des députés qu'ils sont tenus de nommer, en conformité des lettres du roy et règlement y annexé, et les voix ayant par nous été recueillies en la manière accoutumée, l'unanimité des suffrages a été en faveur de M. Charles-Germain Lambert de la Vannerie et de Pierre Flotté, qui ont accepté la dite commission et promis de s'en acquitter fidèlement.

La dite nomination des députés ainsi faite, les dits habitants et nous même susdit syndic, en leur présence, nous avons remis aux dits Lambert de la Vannerie et Flotté, leurs députés, le cahier, afin de le porter à l'assemblée qui se

tiendra le neuf du présent mois devant M. le sénéchal du Maine ou M. son lieutenant général, et leur ont donné tout pouvoir requis et nécessaire à l'effet de les représenter en la dite assemblée pour toutes les opérations prescrites par l'ordonnance sus dite de M. le sénéchal du Maine, comme aussi de donner pouvoirs généraux et suffisants, de proposer, remontrer, aviser et consentir tout ce qui peut concerner les besoins de l'état, la réforme des abus, l'établissement d'un ordre fixe et durable dans toutes les parties de l'administration, la prospérité générale du royaume et le bien de tous et chacun des sujets de Sa Majesté,

Et de leur part les dits députés se sont présentement chargés du cahier des doléances, de la dite paroisse et ont promis de le porter à la dite assemblée et de se conformer à tout ce qui est prescrit et ordonné par les dites lettres du roy, règlement y annexé et ordonnance susdatée. Desquelles nominations de députés, remise de cahier, pouvoirs et déclarations, nous avons à tous les dits comparants donné acte et avons signé avec deux des dits habitants qui savent signer et avec les dits députés, notre présent procès-verbal, ainsy que le duplicata que nous avons présentement réunis aux dits députés pour constater leurs pouvoirs, et le présent sera et demeurera déposé entre les mains et sous la garde de nous susdit syndic-municipal de la dite paroisse les dits jour et an. (Signés :) Lambert de la VANNERIE, Léonard PIOGER, René COURTIN, Jean BACHELOT, Ambroise CORBEAU, Pierre FLOTTÉ.

*
* *

Les habitants de la paroisse de Saint-Georges du Plain, pour satisfaire au règlement qu'il a plu à Sa Majesté de leur faire adresser par M. le sénéchal de la paroisse du Maine, aux termes de l'assignation qu'il leur a fait donner le 27 février dernier, et voulant profiter de la bonté du monarque bienfaisant qui leur permet de faire leurs doléances et recevoir deux députés, pour appuyer leur demande, et porter le

présent cahier. Ils ont l'honneur d'observer que dans leur paroisse, il y a différentes espèces de productions telles que terre, prés, bois, rivière et vignes, dont les deux tiers sont dans une vallée exposée tous les ans à des inondations destructives, pour ainsi dire, de toutes récoltes ; que dans cette même paroisse, il n'y a qu'une seule ferme appartenant à Messieurs les séminaristes, le surplus est divisé en petits bordages insuffisants pour faire subsister ceux qui les font valoir et sont obligés, ainsi que le surplus des habitants, d'être journaliers pour pouvoir subsister eux et leur famille, et qui nés, pour ainsi dire, dans l'indigence et n'ayant pas pu par conséquent acquérir aucune connaissance ni expérience, ils sont tous les jours exposés à encourir des amendes, lorsque, par ignorance, ils n'exécutent pas strictement les nombres infinis de lois *bursalles* émanées de Sa Majesté pour l'assiette de différents impôts. Ce sont les vœux des habitants de Saint-Georges du Plain qui espèrent de la bienveillance du monarque la liberté de leur état et la sécurité de leur propriété. Ils se réuniront dans leurs prières pour la conservation des jours précieux de Sa Majesté et ont signé en partie, les autres ayant déclarés ne le savoir. Délibéré entre tous les habitants dénommés au procès verbal d'assemblée tenue à l'issue de la grande messe et de suite après midi en l'endroit ordinaire des assemblées de la dite paroisse, le dimanche premier mars 1789. (*Signés :*) Lambert de la VANNERIE, René COURTIN, Jean BACHELOT, Ambroise CORBEAU, Pierre FLOTTÉ.

Vente des biens nationaux à Saint-Georges du Plain.

15 juillet 1791. — Quatre quartiers de vigne au clos de Saint-Georges, dépendant du bénéfice de la chapelle de La Disserie, vendus à Jacques Tripier, bordager, 580 livres.

La plaine de Montfort, à l'abbaye du Pré, vendue à Venderplausse, tailleur au Mans, 10,500 livres.

8 août 1791. — Le bordage des Planches et prairies,

appartenant au couvent des Jacobins du Mans, vendus à Jousselin, négociant au Mans, 42,300 livres.

30 octobre 1791. — Le champ de la Vigne, à Louplande, appartenant à la cure du dit Saint-Georges du Plain, vendu à Julien Tiberge, boucher, à Étival-lès-le-Mans, 270 livres.

Deux portions de terre au bas clos Colombier, appartenant au chapitre du Mans, adjugés au citoyen Tamboy, du Mans, pour 330 livres.

1793. — Maison, cour et jardin, servant de presbytère, adjugés à Pierre Gassot, du Mans, pour 1.075 livres.

Deux quartiers de vigne, au clos de Saint-Georges, dépendant du presbytère, adjugés à Jean Hatton et à Alexis Mèche, de Saint-Georges du Plain, pour 860 livres.

Deux quartiers de vigne, au clos de la Vinoisin, dépendant du presbytère, adjugés à Charles-Germain Lambert de la Vannerie, de Saint-Georges du Plain, pour 625 livres.

Un quartier au Bas-Clos, dépendant du presbytère, adjugé à Louis Salmon, de Saint-Georges du Plain, pour 410 livres.

Un demi quartier au clos de la Fuye, dépendant du presbytère, adjugé à Jean Hatton et à Alexis Mèche, de Saint-Georges du Plain, pour 150 livres.

Métairie de la Timonnière, dépendant de la congrégation de la Mission du Mans, adjugée à René Lechat, de Pontlieue, pour 27.900 livres.

Vingt-un quartiers de vigne au clos de la Troche (1), appartenant aux Lazaristes de la Mission du Mans, adjugés à Jean Gelin, du Mans, pour 8,000 livres.

Dix-neuf quartiers de vigne, au même clos, appartenant

(1) 1823. La propriété de la Troche appartenait à M. Barbou, membre de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. A cette époque, MM. Allou, ingénieur des mines, et Kermaingaut, ingénieur en chef des ponts et chaussées, firent un rapport à la Société et à M. le Préfet de la Sarthe, relativement à des expériences ayant pour effet de constater les résultats de la machine inventée par M. Barbou et destinée à la préparation du chanvre et du lin sans rouissage. » (*Manusc. de M. Allou.*)

aux mêmes, adjugés à René Cornilleau, de Volnay, pour 8.500 livres.

Seize quartiers de vigne, au même clos, appartenant aux mêmes, adjugés au dit René Cornilleau, pour 8.600 livres.

Treize quartiers de vigne, au clos du Belhoc, appartenant aux mêmes, adjugés à Germain Le Bretton, de Pontlieue, pour 7.350 livres.

1^{er} mai 1793. — Maison de maître, nommée la Perronnière, appartenant aux mêmes, adjugée à René Cornilleau, administrateur du département de la Sarthe, du Mans, pour 6.100 livres.

Le pré du Large, appartenant aux mêmes, adjugé à Antoine-Vincent Barbeau-Dubourg, du Mans, pour 2.700 livres.

Bordage de la Troche, appartenant aux mêmes, adjugé à Jean Geslin, chirurgien au Mans, pour 6.200 livres.

Bordage de la Cailterie ou Cutterie, aux mêmes, adjugé à René Bruneau, du Mans, pour 3.100 livres.

Le lieu de la Petite-Arche, aux mêmes, adjugé à Jacques Rocheteau, marchand au Mans, pour 1.450 livres.

Bordage du Grand-Colombier, aux mêmes, adjugé à René Bruneau, papetier au Mans, pour 9,000 livres.

Bordage des Perigaudières, aux mêmes, adjugé au même, pour 5.100 livres.

Maison et jardin, à la fabrique de Saint-Georges du Plain, adjugés à Denis Heard, du Mans, pour 1,025 livres.

Bordage des Allots, appartenant à la congrégation de la Mission du Mans, adjugé à Bernard Vivant, cordier au Mans, pour 16.100 livres.

Le champ de la Gluterie, dépendant de la cure de Saint-Georges du Plain, adjugé à Pierre-Laurent La Lande, de Saint-Georges du Plain, pour 510 livres.

Une portion de terre, dépendant également de la dite cure, adjugée à François Gausselin, du Mans, pour 405 livres.

Bordage de la Petite-Bichetière, maison, jardin, quatre journaux et demi de terre, appartenant à Étienne Guibert

fil, émigré, adjugés à Pierre Lorcet, du Mans, pour 8.900 livres.

Le lieu des Fiefs, maison, jardin, cinq journaux de terre, au même émigré, adjugé à Pierre Petit, du Mans, pour 10.000 livres.

Portion de pré, au même émigré, adjugée à François Mauchien et à Jacques Choplain, du Mans, pour 4.300 livres.

Une autre portion de pré, au même émigré, adjugée à Jacques-Germain Lambert de la Vannerie et à Jacques Choplain, du Mans, pour 2.575 livres.

Portion de pré, au même émigré, adjugée à Pierre Lorcet, du Mans, pour 2.425 livres.

Bordage du Large, appartenant à l'hôpital du Mans, adjugé à Antoine Barbeau Dubourg, du Mans, pour 23.100 livres.

Deux pièces de terre, dépendant de la cure de Saint-Georges du Plain, adjugées à Thomas Lemasson, du Mans, pour 1.600 livres.

Bordage des Vergues, appartenant au chapitre de Saint-Pierre-de-la-Cour du Mans, adjugé au sieur Choplain, curé de Saint-Aubin du Désert, pour 13.300 livres.

Dix-huit quartiers de vigne, au clos de Montfort, dépendant de l'abbaye du Pré, adjugés à René Granger, de Saint-Gilles, et à Pierre Flotté, de Saint-Georges du Plain, pour 4.500 livres.

Deux portions de terre : au bas clos du Colombier, dépendant du chapitre de Saint-Michel, du Mans, adjugées à Simon-François Tamboy, du Mans, pour 320 livres.

Cinq quartiers de vigne, au clos du Petit-Saint-Georges, dépendant du chapitre de Saint-Michel, adjugés à Guillaume Mohin, du Mans, pour 920 livres.

Quatre quartiers de vigne, au clos de Saint-Georges et deux au clos du Boulay, dépendant du chapitre de Saint-Julien, adjugés à Marié Loison, veuve Lebrun, du Mans, pour 1,364 livres.

Trois quartiers de vigne au clos Montargis, dépendant de

la cure du Pré, au Mans, adjugés à la veuve Lebrun, du Mans, pour 860 livres.

Portion de terre, dépendant de la cure du Crucifix, au Mans, adjugée à Julien Teillé, hôte, à Saint-Georges du Plain, pour 357 livres.

Trois quartiers de vigne, au clos du Petit-Saint-Georges, dépendant du Petit-Saint-Pierre, du Mans, adjugés à François Hatton, boucher à Rouillon, pour 660 livres.

Un quartier et demi de vigne, au clos de la Fuie, dépendant de la cure d'Allonnes, adjugé à Joseph Morel-Leufroy, commis à la poste du Mans, pour 320 livres.

Bâtiment à la Tonne, dépendant du chapitre de Saint-Julien, adjugé à la veuve du sieur Lebrun, du Mans, pour 615 livres.

Portion de terre, au clos Vinois, dépendant de la cure de Saint-Georges du Plain, adjugée à François-Charles Le Boindre, du Mans, pour 210 livres.

Un quartier de vigne, au clos Vinois, dépendant de la cure de Saint-Georges du Plain, adjugé au même Le Boindre, pour 230 livres.

Le champ de la Longère, dépendant de la cure de Saint-Georges du Plain, adjugé au même Le Boindre, pour 280 livres.

Le champ du Large, dépendant de la cure de Saint-Georges du Plain, adjugé au même Le Boindre, pour 300 livres.

Le pré de Saint-Georges, dépendant de la cure de la dite paroisse, adjugé au même Le Boindre, pour 6.150 livres.

Le champ de Langevinière, dépendant également de la dite cure de Saint-Georges du Plain, adjugé à Michel Le Batteux, vigneron, à Saint-Georges du Plain, pour 340 livres.

Le champ de Saint-Pierre, dépendant du chapitre de Saint-Pierre-de-la-Cour, adjugé au sieur François Gasselin, marchand au Mans, pour 575 livres.

Maison, cour et jardin, dépendant de la fabrique de Saint

Georges du Plain, adjugés au sieur Pierre Goffet, jardinier au Mans, pour 1,075 livres.

Deux quartiers de vigne, au clos de Saint-Georges du Plain, dépendant de la fabrique de la dite paroisse, adjugés à Jean Hatton, boucher au dit Saint-Georges du Plain, pour 860 livres.

Un autre quartier de vigne, au clos de la Fuie, dépendant de la cure de Saint-Georges du Plain, adjugé au même, pour 150 livres.

Deux quartiers, au clos Vinois, dépendant de la fabrique de Saint-Georges du Plain, adjugés à Charles-Germain Lambert de la Vannerie, de Saint-Georges du Plain, pour 625 livres.

Un quartier de vigne, au clos de Saint-Georges du Plain, dépendant de la fabrique de la dite paroisse, adjugé à Louis Salmon, du dit Saint-Georges du Plain, pour 410 livres.

Bordage de la Peronnière, à la congrégation des Lazariste de la Mission adjugé à René Cornilleau, du Mans, pour 12.700 livres.

Bordage de la Boullaye, à Allonnes, dépendant de la fabrique de Saint-Georges du Plain, adjugé à François Renaudin, marchand au Mans, pour 5.050 livres.

Manufacture des Tabacs.

L'origine de la manufacture des tabacs date du commencement de l'année 1877. Des ateliers temporaires furent installés à cette époque dans une propriété située entre la ruelle aux Loups et le quai de l'Amiral Lalande. Le recrutement du personnel ayant donné des résultats satisfaisants, une construction établie d'après les plans de l'administration des manufactures de l'État, mais dirigée par l'architecte de la ville, fut bientôt commencée sur les terrains concédés à l'État par la municipalité. C'est dans cette construction que, au cours de l'année 1878, ont été transportés, sous le nom

d'ateliers provisoires, les différents services de la nouvelle manufacture.

La construction des bâtiments de l'établissement définitif a commencé seulement au mois d'avril 1879. La manufacture occupe un espace de 23,361 mètres carrés, avec une façade de 211 mètres. Elle est bâtie sur une partie de prairie située entre le canal et la rue des Planches et bornée d'autres parts par la rue d'Eichtal et la levée du chemin de fer de Bretagne. Par cette levée, elle communique, au moyen d'une voie de raccordement, avec la gare du Mans. Les différents services sont répartis entre treize bâtiments désignés sous les noms des treize premières lettres de l'alphabet, de A à N.

Dans le bâtiment A, en façade sur la rue des Planches, sont installés les bureaux d'administration. Les bureaux techniques, à l'exception de celui de l'ingénieur, sont répartis dans les bâtiments d'exploitation.

Ces bâtiments, dont les deux principaux ont 111 mètres 50 cent. de longueur sur 15 mètres de largeur, sont éclairés par des fenêtres géminées, afin de permettre un large accès à l'air et à la lumière, sans diminuer outre mesure la dimension des trumeaux et par suite la solidité de la construction.

La manufacture du Mans ne fabriquera pas tous les produits que l'administration des manufactures de l'État livre à la consommation. Il n'y sera produit ni tabac à priser, ni carottes, ni tabacs à mâcher; mais seulement des tabacs à fumer et des cigares.

Dans ces conditions, la manufacture comporte trois sections chargées des fabrications proprement dites et une section, dite des machines, chargée de l'entretien et de la réparation des bâtiments et du matériel.

Les sections entre lesquelles sont réparties les fabrications sont désignées sous les noms de 1^{re}, 4^e et 5^e sections.

A la 1^{re} section incombent le choix des matières, leur répartition entre les différents produits, et enfin les préparations générales. La 4^e section est plus spécialement chargée

de toutes les manipulations relatives aux scaferlatis (*tabacs à fumer*) des différentes qualités : scaferlatis supérieurs, scaferlatis ordinaires, scaferlatis de troupe et d'hospice. A cette section incombe également la confection des cigarettes.

La 5^e section s'occupe des cigares. Au Mans, les ateliers de cette section produisent des cigares à 0 fr. 10, à 0 fr. 075 et deux espèces de cigares à 0 fr. 05 désignés sous les noms de cigares à Bout-Tourné et de cigares à Bout-Coupé.

Cette dernière section exige peu d'appareils mécaniques, aussi peut-elle fonctionner dans les conditions d'une installation provisoire. Il n'en est plus de même de la 4^e section. Le hachage du tabac en filaments plus ou moins étroits nécessite des appareils spéciaux et par suite l'emploi d'une puissance mécanique assez importante.

La manufacture du Mans peut disposer d'une force motrice d'environ 55 chevaux-vapeur. Cette force est fournie par deux machines conjuguées du système Wolf. Elles ont été construites et montées par la maison Windsor, de Rouen. La vapeur est fournie par trois chaudières système Belleville, ayant chacune environ trente mètres carrés de surface de chauffe.

L'outillage mécanique spécial comporte, outre deux monte-charge destinés au transport vertical des matières, huit hachoirs pour couper le tabac à fumer, trois torrificateurs, un sécheur mécanique, vingt-quatre machines pour mettre les scaferlatis en paquets, des écabochoirs, un lavage méthodique pour les préparations spéciales aux cigares, enfin des outils généraux pour le travail des métaux, tour, raboteuse, perceuse, limeuse, etc., employés aux travaux de réparation du matériel.

Les ateliers de confection sont, en hiver, chauffés au moyen de la vapeur. L'air puisé à l'extérieur pénètre dans les salles après s'être échauffé au contact de tuyaux en fer dans lesquels circule un courant de vapeur fourni par les chaudières génératrices. En été, les mêmes conduits qui en

hiver fournissent l'air chaud, servent à la ventilation en amenant dans les mêmes salles l'air pur puisé à l'extérieur. L'air vicié, évacué par des conduites spéciales, est versé dans l'atmosphère au moyen de lanternons situés au-dessus des combles.

En pleine marche, la manufacture du Mans peut livrer chaque année à la consommation 1.800.000 kil. de scaferlatis et 172.000 kil. de cigares, soit 43.200.000 cigares.

Actuellement on installe à la manufacture la fabrication des cigarettes. Cette fabrication comportera deux modules connus du public sous les noms de cigarettes élégantes et de cigarettes françaises. L'atelier des cigarettes comprendra 44 machines ; 20 machines pour cigarettes élégantes et 24 machines pour cigarettes françaises. On peut admettre que ces machines produiront en moyenne, par 10 heures de travail 10.000 cigarettes chacune.

Le nombre des ouvriers en moyenne est de 60 et celui des ouvrières de 730.

Le salaire journalier moyen des hommes est de 4 fr. 04 et celui des femmes de 1 fr. 82.

Il y a dans l'établissement une caisse des retraites pour la vieillesse, une société de secours mutuels.

Le service médical est dirigé par M. Le Bail. Des consultations ont lieu tous les jours à la manufacture et tout le personnel ouvrier est admis à en profiter.

Le conseil général de la Sarthe a plusieurs fois félicité M. Rault, l'honorable directeur de la manufacture, sur la direction et l'excellente situation de cet établissement, son importance toujours croissante et le bon fonctionnement du service.

Usine à gaz

L'Usine à gaz a été construite en 1842, sur le bord du canal des Planches. Elle se composait, au début, de deux fours à une seule cornue, d'une petite machine à vapeur action-

nant un extracteur et un épurateur à la chaux, enfin d'un gazomètre d'une capacité de 600 mètres cubes.

La maison du directeur ne fut construite que quelques années plus tard.

Après des transformations et des agrandissements successifs, l'usine proprement dite a été remplacée par des constructions nouvelles établies en partie dans la prairie des Planches.

Actuellement l'usine comprend :

Deux halles à charbon pouvant contenir 4.000 tonnes de houille ; deux ateliers de distillation renfermant 15 fours de chacun 7 cornues ; deux réfrigérants dits jeux d'orgues ; une machine à vapeur de la force nominale de 8 chevaux et un moteur à gaz d'égale puissance, destinés à actionner deux extracteurs ; trois colonnes à coke ; dix épurateurs à l'oxyde de fer ; un compteur de fabrication ; cinq gazomètres d'une contenance totale de 5.800 mètres cubes ; un atelier spécial pour la transformation des eaux ammoniacales en sulfate d'ammoniaque ; un casse-coke avec cribleur ; une chambre photométrique contenant les appareils de MM. Dumas et Regnault, pour la vérification du pouvoir éclairant et de la qualité du gaz ; une salle d'essais possédant les appareils nécessaires au contrôle et à la vérification des compteurs ; un service d'eau desservant toute l'usine, des salles de bains et de lavage, et des appareils à douches pour le personnel de l'usine ; enfin de vastes magasins renfermant tous les produits réfractaires, les métaux, compteurs, tuyaux et appareils d'éclairage. La longueur de la canalisation destinée à amener le gaz à tous les points de la ville est aujourd'hui d'environ 80 kilomètres.

Un service de secours contre les incendies a été établi depuis plusieurs années par la compagnie du gaz, pour venir en aide aux sapeurs-pompiers du Mans : à cet effet, elle met gratuitement au service de la ville trois pompes aspirantes et foulantes avec une brigade de 37 hommes exercés, y compris instructeurs, chefs et conducteurs, de plus, deux fils télé-

graphiques distincts relient la mairie et le poste des allumeurs avec l'usine à gaz.

La compagnie a également installé sur le bord du canal des Planches *un poste de secours aux blessés, noyés et asphixiés*. Pour avertir en cas d'accident, il suffit de briser le carreau de verre d'un coffret placé à la porte d'entrée du poste et d'appuyer sur le bouton de sonnerie placé à l'intérieur du coffret.

Enfin, un service météorologique a été organisé à l'usine à gaz. Le résultat des opérations est fourni chaque jour aux journaux de la ville et affiché à la mairie. Tous les mois, un relevé des renseignements journaliers est adressé au ministère de l'instruction publique et à la commission météorologique de la Sarthe.

De 1793 à 1881.

25 décembre 1793. — M^{me} de Rouillon est accouchée d'une fille, à la paroisse de la Couture ; mais ne voulant pas que l'enfant soit baptisée par « le curé Mauguin intrus, on a porté l'enfant au Petit-Saint-Georges. Son mari était émigré comme la plupart des officiers de la noblesse. Cette fille fut nommée Catherine-Delphine de Rouillon, elle épousa le comte de Chasteignier, de l'antique maison de Chasteignier de la Roche-Posay. » (*Mém. de Nepveu de la Manouillière*, par M. l'abbé Esnault.)

« Le 18^e jour de Nivose, l'an VI de la République française une et indivisible, à 2 heures après-midi, en vertu de la loi qui ordonne et enjoint la plantation d'un arbre vivace de la liberté, l'agent municipal a invité le citoyen François Germon, capitaine de la garde nationale de Saint-Georges du Plain, à faire assembler tous les citoyens qui composent cette commune, ce qui a été exécuté ; *n'ayant point de tambour, l'agent a fait sonner la cloche en plein branle*, afin de faire assembler tous les citoyens. Hommes, femmes de tous âges,

et tous les garçons et filles de tous âges, même les enfants, ont fait un *grand rond* et en se tenant tous par les mains, en dansant tout autour de l'arbre de la liberté, et enfin cela s'est terminé par des cris répétés à différentes fois : *Vive la République ! Vive la Constitution de l'an III.* (Signé:) Galas, agent municipal. » (Arch. de la Préf.)

« Plusieurs colonnes de chouans viennent à Saint-Georges du Plain, prennent leur nourriture dans quelques maisons et sont repoussées par les républicains du Mans. » (Id.)

« Le 4 pluviôse, l'an VI, un arrêté du département ordonne une visite, fouille exacte et rigoureuse chez le citoyen Trippier, ancien concierge des Ursulles (Ursulines du Mans), demeurant en son domicile à Saint-Gilles, au Mans... Après bien des recherches nous n'avons rien trouvé, hors un citoyen qui nous a paru de l'âge de 80 ans dont la femme Henry nous a exhibé un arrêté du département en date du 22 frimaire an V, qui l'autorize à gouverner le vieillard, nous nous sommes contentés de nous emparer dudit arrêté et de vous le mettre sous les yeux ; plus nous nous sommes emparés d'un sabre garni de son fourreau et beaudrier. La poignée dudit sabre était cassée, que nous avons déposé au troisième bureau de la commune du Mans ; plus nous certifions avons déboursé pour le rafraîchissement de nos dix hommes de la force armée la somme de sept livres. (Signé :) L. CHASSEVENT, MORIN. » (Id.)

26 messidor an VIII. — *Double fête de l'anniversaire du 14 juillet et de la fête de la Concorde* : « La majorité des habitants se sont assemblés, je leur ai lu la lettre du 13 messidor, l'anniversaire du 14 juillet, le programme de la fête, et tous d'une voix unanime ont crié : *Vive la République, vive la paix, l'union et la concorde entre tous les citoyens français, vive le chef de brigade préfet du département de la Sarthe.* Le maire provisoire invitant à faire un rond, se tenant tous par la main, on a chanté des chansons analogues à la fête.

« Fait à la maison du domicile du maire provisoire. »
(Signé :) GALAS. » (Id.)

Dans la nuit du 13 au 14 octobre 1799, une colonne de chouans commandée par Bourmont, général en chef, arrive au Mans par le chemin de La Suze, passe par Saint-Georges du Plain et le faubourg de Saint-Gilles ; une autre colonne vient de Rouillon, passe à Saint-Pavin des Champs, force le poste de Saint-Gilles et s'avance vers le Pont-Perrin. Le 16 octobre, ils évacuèrent la ville du Mans par le chemin de Sablé, emmenant avec eux plusieurs prisonniers, dont un chef de bataillon de la 40^e demi-brigade, 7 canons, 3,000 fusils, des munitions et un grand nombre de voitures chargées de butin dont ils s'étaient emparés.

30 thermidor an VIII. — Jean-Baptiste Galas, cabaretier, agent municipal et maire provisoire de Saint-Georges du Plain, fait prêter serment de fidélité à la Constitution de l'an VIII à Mathurin Meiche, maire, et à Julien Teillé, adjoint.

19 pluviôse an VIII. — L'administration de Saint-Georges du Plain fait afficher l'arrêté qui défend les travestissements et déguisements, et fait planter un arbre de liberté.

11 messidor an VIII. — L'administration fait placarder la lettre annonçant le crime de Joseph Clerbon. (*Reg. des proc. verb. du cons. munic.*)

An IX. — Le conseil municipal de Saint-Georges du Plain « espère que le préfet de la Sarthe prendra en considération les pertes considérables en subsistances et les contributions sans nombre que les citoyens ont essuyées et payées, et qu'ils auront une part dans les bienfaits du gouvernement pour le soulagement des habitants qui ont le plus souffert de l'invasion et des insurgés d'alors. » (Id.)

1813. — Félix Bouttier, maire, et Bansard, adjoint prêtent serment de fidélité à l'Empereur, et l'ancien maire remet au sieur Bouttier « les registres, correspondances et meubles de la mairie. Ces meubles se composent d'une petite table et de quatre mauvaises chaises. » (Id.)

13 septembre 1815. — « *Réquisitions* : Lebouc est requis de fournir 2.000 de foin, 24 boisseaux de froment ; Lebouc, une busse de vin, 18 boisseaux de froment, 2.000 de foin ; Louis Petit, 10 boisseaux de seigle ; Jarossay, 6 boisseaux de seigle, 10 boisseaux d'avoine ; François Pichon, 2 boisseaux de seigle, 11 boisseaux d'avoine ; Foucré, 10 boisseaux de froment, 10 boisseaux d'avoine ; Étienne Pioger, 6 boisseaux de froment et 8 boisseaux d'avoine ; Bigot, 5 boisseaux d'orge ; veuve Bouju, 5 boisseaux d'orge ; Fouassier, 10 boisseaux d'orge ; Charles Bachelot, 4 boisseaux de froment ; Hubert, 2 boisseaux de froment, 2 boisseaux de seigle ; Galas, Dureau, Grandval, Branchu, Loyer, Pavillon, 1 busse de vin ; les dénommés ci-dessus fournissent 123 francs en argent pour payer une vache. »

Ces réquisitions ont été faites sur les habitants de Saint-Georges du Plain « pour le service de la troupe prussienne, soit en marche, soit en cantonnement, ainsi que pour les transports et convois militaires. » Le préfet de la Sarthe engage les habitants à bien traiter ces troupes et à leur fournir ce dont elles auront besoin.

Le conseil municipal de Saint-Georges du Plain nomme le sieur Brûlé garde champêtre ; son traitement est fixé à 60 francs « plus les gratifications accordées à la gendarmerie quand il arrêtera un forçat, un évadé des bagnes, un déserteur ou autres individus pour délits de chasse. » (*Id.*)

1816. — La garde nationale de Saint-Georges du Plain est composée de 59 hommes armés de fusils de chasse.

1848. — Le jour de l'Ascension, le curé de Saint-Georges du Plain fut bénir à l'Épine le mai de la liberté, qu'on venait d'y planter, en présence du maire, de M. Heurtebize, chef de bataillon, des officiers de la garde nationale et pompiers du Mans et de plus de 3.000 personnes. Après la cérémonie, M. le curé est monté sur une estrade et a prononcé un discours ; M. le maire de Saint-Georges et le chef de bataillon Heurtebize en prononcèrent également chacun un. »

1852. — Le conseil municipal de Saint-Georges du Plain vote l'adresse suivante au prince Napoléon :

« Les membres du nouveau conseil municipal de Saint-Georges du Plain expriment au prince président la reconnaissance dont ils sont pénétrés pour les services qu'il a rendus à la France, et témoignent le vœu que la stabilité du gouvernement soit assurée. »

1881. — L'eau de la Sarthe reflua sur la route et le ruisseau du Chaumard et s'éleva à 1 mètre 50. Elle entraîna librement par les fenêtres des habitations du quartier de l'Arche, elle s'étendait en longueur depuis le chemin du nouveau cimetière jusqu'au pâtis Saint-Lazare ; un service en bateaux et en voitures assurait les communications avec la ville.

Notes.

857. — Les Normands assiègent la ville du Mans, pillent les monastères et brûlent les églises des environs.

865-878. — Les Normands et les Bretons pillent et brûlent les faubourgs du Mans. (D. Lobineau.)

893. — Les Normands, sous la conduite d'Hastings, pillent et brûlent de nouveau les faubourgs du Mans.

1097-1125. — L'évêque Hildebert distribue en paroisses la ville du Mans et ses faubourgs.

1134. — Le 3 septembre, presque toute la ville du Mans et ses faubourgs sont consumés par des incendies.

1339. — Geoffroy, surnommé de La Chapelle, du lieu de sa naissance, soulage les malheureux, lors des dévastations commises au Mans et dans les environs par les troupes qui amenèrent le prince Jean, fils de Philippe de Valois, et légua une somme assez considérable pour le rétablissement des moulins du Pont-Mégret, qui avaient été détruits.

1676. — Les troupes royales et celles des princes révoltés contre l'autorité de Henri III insultent et pillent les faubourgs du Mans.

LES ARTISTES DE LA SARTHE AU SALON DE 1884

Par M. F. LEGEAY, membre titulaire.

Les critiques les plus autorisés constatent que le salon de 1884 est inférieur à celui des années précédentes; d'abord, plusieurs des peintres les plus distingués n'ont pas exposé, — notamment M. Albert Maignan, qui travaille à une décoration d'une grande importance, — puis on remarque que les tableaux religieux et genre historique sont peu nombreux; on ne peut en dire autant des portraits et des *nudités surtout qui abondent*. C'est à se croire revenu aux plus beaux jours de l'Empire, à cela près qu'en ce temps là les odalisques et les nymphes étaient généralement moins laides et mieux peintes qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Le jury a expulsé un grand nombre de tableaux trop conformes au système moderne de Zola et aux crudités assommantes de l'*Assommoir*, et il a eu raison.

Les refusés, et ils sont nombreux, ont exposé leurs chefs-d'œuvre dans les baraques vacantes de la place du Carousel, et il n'est pas rare d'entendre les visiteurs, surtout de jeunes demoiselles, murmurer à l'oreille de leur compagne en regardant certaines statues : « Ah ! ma chère ! Vois donc. Celui-là a mis sa feuille. » Nous félicitons nos artistes sarthois de ne pas être tombé dans ces extravagances et dans ces productions malsaines.

Après ces considérations générales mentionnons les succès de M. Aristide-Lionel Le Couteux, qui a obtenu une médaille de première classe pour ses gravures, et ceux de M. Lionel Royer, qui lui ont valu une médaille de troisième classe pour ses peintures. Examinons maintenant l'exposition de nos artistes :

M^{lle} BASSERIE (Valentine-Clotilde), née à Fontenay-le-Comte (Vendée), demeurant au Mans.

Portraits de Mesdames Monnoyer, Bullot, Richard, M^{lle} Leroy, M. Foch, médecin major au 26^e d'artillerie, décoré de la Légion d'honneur ; porcelaines.

Ces miniatures ont des physionomies expressives et sont finement exécutées ; chose difficile à obtenir dans des pièces soumises à la cuisson. Il n'y a rien de mieux au Salon dans ce genre de peinture.

BIZARD (Émile), né au Pont-de-Gennes, élève de M. Ambroise.

Chaumière à Vieille-Église (Seine-et-Oise) ; peinture.

Ce paysage a des couleurs trop fortes.

BLAVETTE (Victor-Auguste), né à Brains, élève de Ginain.

Temple de Mars Vengeur, à Rome ; chapiteau, architecture. Un chassis. Lavis bien fait.

Blavette a obtenu une médaille de 2^e classe en 1883.

CRÈS (Charles), né à Briare (Loiret), professeur de peinture au Prytanée de La Flèche.

Nymphe ; peinture.

Sur un banc de gazon, près d'un ruisseau, la jeune divinité est assise montrant son corps nu. Elle joue de la double flûte. La Nymphe est bien peinte, mais elle manque d'expression.

CLERMONT-GALLERANDE (Adhémar-Louis-Gaspard, vicomte de), né à Baltimore, demeurant à La Piltière, à La Flèche, élève de MM. Cabanel et Bomat.

Un bat-d'eau au moulin des Belles-Ouvrières ; peinture.

Dans ce paysage on croit reconnaître les bords de la rivière du Loir, et on remarque un gentilhomme, en habit rouge, une gracieuse et ravissante amazone blonde aux jupes flottantes, un piqueur en veste verte, etc.

Ce tableau est bien peint, élégant et correct. L'artiste a beaucoup gagné depuis quelques années. Dernièrement il a eu l'honneur de faire le portrait à cheval de M. le comte de Paris, que la chromo-lithographie s'est empressée de reproduire.

DARCY (Denis), né à Cateau-Cambrésis (Nord), élève de

MM. Labrouste, Lassus et Viollet-le-Duc, ancien architecte de la ville du Mans.

Musée de Toulouse; architecture; deux chassis. Plan, façade principale, vue perspective du grand escalier. En cours d'exécution.

Les récompenses décernées à cet artiste dans différentes expositions nous dispensent d'en faire l'éloge.

DAVID (Théodore), né au Mans, élève de **MM. Wylée, G. Boulanger et J. Lefebvre**.

Intérieur de cour à Douarnenez; peinture.

Dans ce tableau on voit : bâtisses, ciel bleu clair, pâle soleil, ustensiles de ménage, puits près duquel est une vieille femme, au bonnet breton, qui puise de l'eau. Cette étude est assez bien faite.

FERVILLE-SUAN (Charles-Georges), né au Mans, élève de **Jouffroy**.

Un Trouvère du xv^e siècle; statue en plâtre.

Un bel adolescent aux cheveux bouclés, debout, chante en s'accompagnant d'un orgue moyen âge. La pose est parfaite, mais la physionomie manque un peu d'expression.

FILLEUL (Charles-Alexandre), né au Mans, élève de **MM. Cavalier et A. Millet**.

Germain Pilon; buste en marbre, appartenant à la ville du Mans. L'arrangement de ce buste ne manque pas d'élégance, seulement les traits nous semblent un peu durs.

GARNIER (Gustave-Alexandre), né à La Suze, élève de **MM. Duret et Yvon**.

Portrait de M. le capitaine L...; buste en terre cuite.

Guizot; buste en plâtre. Modèle d'un buste destiné à la décoration extérieure du lycée Janson de Sailly.

L'artiste a pris Guizot à l'âge déjà avancé, comme pour mieux montrer l'homme d'État, le philosophe et l'écrivain dans la force du talent. Physionomie bien rendue.

Le portrait de M. le capitaine L... nous semble très ressemblant.

GUILMET (Albert), né à Château-du-Loir, élève de M. J.-P. Laurens.

Portrait de M^{me} X... ; peinture.

Ce portrait est élégant dans sa pose et ne manque pas de caractère, mais M^{me} X*** est vêtue d'une toilette noire, la dentelle de la collerette est noire aussi, les gants foncés. C'est trop sévère ; et pourquoi mettre une robe noire avec un fond noir ? On ne remarque que la tête.

HUGUET (Victor-Pierre), né au Lude, élève de M. E. Loubon.

Le soir dans les douves ; environs de Bistra ; peinture. ?

Huguet s'est fait une spécialité de reproduire les paysages, les scènes et les types de l'Algérie, dont nul que lui ne sait mieux rendre, dit-on, le caractère et la couleur ; cependant les écrivains ne sont pas d'accord pour apprécier son tableau du *Soir*, les uns le trouvent plein de charme et les autres prétendent qu'il a abusé du bleu.

LA FONTAINE DE FOLLIN (Octave, comte de), né au Lude, élève de Lanson.

Buste en marbre.

Ce buste est un portrait d'une bonne exécution.

M^{lle} LALANDE (Louise), née au Mans, élève de M. Mélin.

Dans les champs ; peinture.

Ce sont deux chiens en arrêt devant un buisson : l'attitude est juste, le groupe bien composé, mais le buisson est un peu faux comme ton.

LE COUTEUX (Aristide-Lionel), né au Mans, élève de MM. Luminais, Gaucherel et Waltner.

Au pâturage ; d'après Julien Dupré. Gravure.

La barque de Don Juan ; d'après Delacroix. Gravure.

Le Couteux a obtenu la première médaille pour ces gravures, il n'a plus à attendre que la médaille d'honneur. Impossible de mieux rendre les sujets de Dupré et de Delacroix. *La barque de Don Juan* surtout est une merveille de trait et d'ombre. On désire maintenant voir des œuvres originales à Le Couteux pour le mettre en première ligne des dessina-

teurs, comme il est déjà en première ligne des graveurs.

MATIGNON (Albert-Auguste), né à Sablé, élève de M. Hebert.

Cerises ; peinture.

Les cerises débordent d'une bourriche trop pleine et sont très appétissantes.

MILLIET (Paul), né au Mans, élève de MM. Lugardon et Gleyre.

Les cerises ; panneau décoratif ; Peinture.

Ce panneau est bien touché et les cerises fort belles.

POTTIN (Louis), né au Mans, élève de M. Carolus Duran.

Portrait de M^{me}, sa sœur ; peinture.

Portrait de M. ; peinture.

Ces portraits indiquent une certaine liberté d'exécution.

Il y a de la raideur dans la pose et l'exécution est un peu dure.

RAULT (Louis), né à Saint-Calais.

Un cheval de course ; bas-relief en cire.

L'élan du cheval, l'allongement du corps sont bien rendus.

C'est un très joli bas-relief, mais un peu petit.

ROYER (Lionel), né à Château-du-Loir, élève de M. Cabanel.

La famille ; peinture.

Portrait de M. Faliès ; peinture.

Deux incroyables ; aquarelle.

Scène d'atelier ; aquarelle.

A obtenu une médaille de 3^e classe pour son exposition de peinture.

La famille est un grand panneau décoratif qui n'a pas moins de 6 mètres de longueur. Il faut de l'imagination pour remplir un pareil espace, de l'habileté d'exécution pour donner à un tel ensemble la couleur et la vie. L'artiste s'est bien acquitté de sa tâche. C'est une jolie toile et la pensée est charmante. Voici la description qu'en donne l'auteur des *Souvenirs de Saint-Malo* :

« Le paysage, frais et tranquille, semble emprunté à nos campagnes du Maine ; c'est le terrain dépendant d'une ferme ; moitié cour, moitié verger, que l'herbe veloute de son tapis et qu'ombragent quelques pommiers. Au centre de la com-

position est un grand puits rustique, dont le rouet est soutenu par une charpente de bois qu'abrite un petit toit couvert de chaume.

« A gauche, sur la marche de pierre qui accède au puits et s'adossant à la margelle, est une jeune femme, robuste paysanne, qui tient dans ses bras deux enfants joufflus dont l'un est suspendu à son sein. Près d'elle un vigoureux paysan, au teint bruni par le soleil, se repose un instant debout et s'appuyant sur la faux qui lui sert à tondre la prairie; il prend, pour se rafraîchir, une des pommes que lui offre, dans une corbeille d'osier, une fillette d'une dizaine d'années aux tresses blondes.

« Près de là, d'autres groupes où la santé rayonne sur le visage des personnages, indiquent par leurs occupations le bonheur simple et pur de la vie domestique.

« Là, c'est un petit garçon qui étend de ses bras potelés une chèvre à laquelle il passe au cou un lien pour l'enchaîner; à côté, une jeune fille d'une quinzaine d'années ramasse, sous un pommier chargé de fruits, les pommes tombées à terre et les serre dans son panier; plus loin, deux autres fillettes, les deux sœurs sans doute, la plus grande tenant sur ses genoux un livre ouvert dans lequel elle montre à lire à la plus petite, sont assises sur un banc de pierre, près du grand-père qui les contemple avec tendresse.

« A droite, une autre scène anime ce milieu champêtre en y jetant comme un écho de la vie du dehors et en y faisant ressortir la douceur du foyer par la joie même du retour après l'absence.

« C'est un militaire qui revient à grands pas, saluant de son képi poudreux la maison paternelle. La vieille grand-mère l'aperçoit et, soulevant sa béquille, retrouve quelques instants de force pour aller à la rencontre du fils si impatiemment attendu; un enfant s'accroche à sa mante de laine et allonge aussi ses petites jambes; il n'est pas jusqu'au chien de berger qui ne manifeste sa joie en jappant autour du troupeau. Enfin,

près du puits, une belle jeune fille qui vient de puiser un seau d'eau se retourne vers le soldat qui rentre au village et il est aisé de voir que son arrivée ne lui est point indifférente.

« Ces scènes diverses de la vie de famille, liées entre elles par un sentiment commun, sont ingénieusement conçues, bien distribuées et habilement rendues. L'exécution est soignée, la tonalité générale, douce et calme, bien en harmonie avec le sujet. C'est, à tous les points de vue, une œuvre remarquable. »

La seule critique que l'on puisse se permettre, dit un écrivain, c'est que tout le monde travaille et ne s'occupe pas le moins du monde de l'aïeule qui court par le chemin de droite à la rencontre de son petit fils, un militaire arrivant de loin sans doute. On ne conçoit pas cette indifférence de la famille.

Cette critique n'est pas exacte ; l'aïeule ne court pas par le chemin de droite, puisque, d'après la description exacte que nous venons de donner, il contemple deux jeunes filles, et aussitôt que la grand'mère aperçoit le militaire, elle fait tous ses efforts pour aller à sa rencontre, le chien, de joie, jappe le troupeau, et la jeune fille près du puits ne paraît point indifférente à l'arrivée du militaire. Que voulez-vous de plus ?

Le portrait de M. Faliès, l'ingénieur bien connu au Mans, est très ressemblant, fort joli et très étudié.

Le petit sujet des deux incroyables est délicieux ; la scène est spirituelle et bien saisie.

Souvenir (Stéphane), né à Bonnetable.

Villa de M. le comte Potoki. Un châssis, façades ; un châssis, plan. Architecture. Constructions originales où la brique, le bois et la pierre marient leurs tons divers.

Vendrien fils (Jean-Louis-Joseph), de Parcé, élève de Gleyre.

Souvenir de Savoie ; peinture.

Vue prise à Hérisson (Allier) ; peinture.

Vendrien fils marche sur les traces de son père ; ces deux tableaux sont assez bien faits.

Le Mans, le 4 juillet 1884.

NOTE

POUR DES

DÉBRIS DE MAMMOUTH

RECUEILLIS AU MANS

Par M. HUARD, membre titulaire,

Le Mammouth, qui vivait au commencement de l'époque quaternaire, était un grand proboscédien, dont la taille dépassant de beaucoup celle de nos éléphants actuels, pouvait atteindre 3 mètres 50 de hauteur au garrot. Blumenbach lui a donné le nom d'*Elephas primigenius*.

Les nombreux débris fossiles de cet énorme mammifère, recueillis en Europe, en Asie et même en Amérique, permettent d'esquisser son portrait aussi bien que s'il vivait de nos jours. Parmi les animaux antédiluviens, aucun n'est arrivé jusqu'à nous si complet.

On connaît parfaitement ses formes générales, sa structure intime et jusqu'à sa peau. Des individus ont été trouvés dans les glaces de la Sibérie, si bien conservés que les chiens en ont mangé la chair.

On sait, à n'en pas douter, qu'il était revêtu de poils longs et serrés. Une épaisse crinière, flottant sur le cou, s'étendait le long du dos; sa trompe ressemblait à celle de l'éléphant actuel des Indes. Ses dents, au nombre de quatre seulement, deux à chaque mâchoire, chez l'animal adulte, présentaient également une large surface, marquée de sillons

arqués. Enfin, caractère distinctif, les défenses se recourbaient en crochets, avec un diamètre de 15 à 18 centimètres et une longueur de 2 m. 50, en suivant la courbure.

C'est un débris de défense, long de 0^m 39, trouvé dans une carrière de grave, sur la droite de la rue de la Madeleine, en sortant du Mans, que M. Huard présentait dernièrement à la Société d'agriculture, sciences, et arts de la Sarthe.

Déjà, le 12 mars, M. Huard avait communiqué plusieurs fragments qu'on ne pouvait hésiter à reconnaître comme appartenant à des défenses de mammouth. Ils provenaient d'un puits qu'on creusait, à la fin de janvier, à travers nos sables d'alluvions de la vallée de la Sarthe, dans un jardin situé près de la rue de Normandie, non loin de la carrière dont nous venons de parler.

C'est dans cette même carrière que M. Huard a trouvé depuis une dent molaire, presque entière, mise sous nos yeux à notre séance du 11 juin dernier.

Jusqu'à ce jour, les restes des grands mammifères du commencement de l'époque quaternaire n'avaient pas été signalés dans la Sarthe. Devait-on croire qu'ils nous manquaient réellement ? La découverte de M. Huard ne laisse plus aucun doute.

Au reste, comme l'a fait judicieusement observer notre savant collègue et vice-président, M. Guillier, les fragments dont il s'agit sont revêtus par endroits d'une légère couche terreuse, dont l'examen suffit pour établir avec certitude que leur provenance est bien celle indiquée : alluvions anciennes des vallées (diluvium gris), à la base, au contact du terrain cénomaniens (couche 3 A de la carte géologique de la Sarthe).

Ces précieux débris enrichissent aujourd'hui les collections géologiques du Musée de notre ville.

AMB. GENTIL.

LISTE
DES PLANTES RARES OU PEU COMMUNES
DE LA SARTHE

Recueillies par M. BÔNE, membre titulaire.

Notre honorable collègue, M. Bône, m'a spontanément offert son herbier. J'ai pensé ne pouvoir mieux lui témoigner ma reconnaissance qu'en dressant la liste des espèces rares ou peu communes dans notre département qu'il a recueillies principalement aux environs du Lude. Au reste, j'ai pris soin de vérifier l'exactitude de la détermination des plantes qui s'y trouvent comprises. En la publiant, nous aurons enrichi notre Bulletin d'un document précieux pour la Flore de la Sarthe.

Ann. GENTIL.

Ranunculus Chærophyllus Linn. — Dissé-sous-le-Lude, 10 mai 1875. Plante assez commune aux environs du Lude.

Ranunculus auricomus Linn. — Dissé-sous-le-Lude, au Grand-Vaulogé, 1^{er} avril 1872.

Ranunculus nemorosus DC. — Dissé-sous-le-Lude, bois de Barul, 20 mai 1879.

Anemone pulsatilla Linn. — Le Lude, pré de la Coutardièrre, 23 avril 1863.

Aconitum napellus Linn. — Sainte-Colombe, près de la Flèche, ruisseau de Fichepallière, 13 septembre 1862. — Saint-Mars-d'Outillé, bords du Narais, près de l'étang de Pont-Brébis, 20 septembre 1874 ; assez abondant sur les deux rives du ruisseau en cet endroit.

Corydalis solida *Smith.* — La Chapelle-aux-Choux, à Le Vau, 14 mars 1863. — Aubigné, sommet d'un bois de châtaigniers près de la Gravelle en face du Loir, 16 mars 1873.

Thlaspi perfoliatum *Linn.* — Dissé-sous-le-Lude, au Petit-Vaulogé, 20 avril 1881.

Neslia paniculata *Desv.* — Le Lude, à La Fréderie, champ sur le bord de la route de Coulongé, 14 juillet 1863. — Cette plante rare, particulièrement propre aux terrains calcaires, indiquée par Desportes, d'après Brébisson, aux environs d'Alençon, n'avait pas encore été signalée dans la Sarthe.

Helianthemum vulgare *Gaertn.* — Le Lude, coteau de Lherminier, à Roche-Bondée, 15 juin 1871.

Drosera intermedia *Hayn.* — Savigné-sous-le-Lude, étang de Mélinais, 17 juin 1867.

Dianthus carthusianorum *Linn.* — Le Lude, aux Aubeviers, 10 juillet 1863.

Silene gallica *Linn.* — Dissé-sous-le-Lude, à la Joubardière, 3 octobre 1876 ; vigne de l'Ormeau-Morisson, 3 août 1878.

Linum tenuifolium *Linn.* — Le Lude, coteau de la Cave, 12 juillet 1864.

Linum angustifolium *Huds.* — Le Lude, aux Mortes-OEuvres, 10 juillet 1875.

Geranium pyrenaicum *Linn.* — Le Lude, route de Château-du-Loir, au pâtis de la Ménagerie, 26 juin 1879.

Genista sagittalis *Linn.* — Savigné-sous-le-Lude, landes en face de la Morodière, 31 mars 1861.

Ononis natrix *Linn.* — Coulongé, au tertre de la Fréderie, 31 juillet 1880.

Melilotus officinalis *Wild.* — Écommoy, à Bezonnais, bord du ruisseau, 26 juin 1865.

Trifolium rubens Linn. — Dissé-sous-le-Lude, à l'Ormeau-Morisson, 28 juin 1878.

Trifolium striatum Linn. — Dissé-sous-le-Lude, 12 juin 1872.

Trifolium maritimum Huds. — Brûlon, grande prairie, 28 mai 1881 ; abondant en cet endroit.

Lupinus angustifolius Linn. — Le Lude, champ près de Malidor, bord de la route du Tronché, 15 juin 1862.

Coronilla varia Linn. — Route du Lude à Coulongé, au bas du tertre de la Fréderie, 28 juillet 1881.

Potentilla Vaillantii Nestl. — Dissé-sous-le-Lude, à la Rousselière, 22 avril 1874 ; abonde en cet endroit.

Epilobium spicatum Linn. — Forêt de Perseigne, bord de la route de La Fresnaye à Mamers, 27 juillet 1880.

Enothera biennis Linn. — Le Lude, à Cévase, 9 août 1867.

Lythrum hyssopifolium Linn. — Dissé-sous-le-Lude, fossé sur le bord de la route de l'Ormeau-Morisson aux Fergons, 8 juillet 1877.

Peucedanum parisiense DC. — Le Lude, bois de la Coutardière, 11 août 1865.

Peucedanum carvifolium Vill. — Saint-Mars-d'Outillé, sur le bord du Narais, près de l'étang de Pont-Brébis, 31 juillet 1881 ; assez abondant en cet endroit.

Selinum carvifolia Linn. — Bord d'un petit ruisseau entre Saint-Mars-d'Outillé et Parigné-l'Évêque, près la ferme de Linières, 5 septembre 1879.

Turgenia latifolia Hoffm. — Le Lude, champs cultivés, où cette espèce est assez commune, 20 mai 1865.

Enante Lachenalii Gmel. — Luché, landes de Vau, 9 août 1867. Pré tourbeux au bord d'un petit ruisseau entre Saint-Mars-d'Outillé et Parigné-l'Évêque, près la ferme de Linières, 5 septembre 1879. Saint-Mars-d'Outillé, pré marécageux

sur le bord du Narais, près de l'étang de Pont-Brébis, 31 juillet 1881.

Falcaria Rivini *Host.* — Savigné-sous-le-Lude, champs cultivés, 18 juillet 1851.

Apium graveolens *Linn.* — Ruisseau d'eau salée près de la Suze, 20 juillet 1871.

Dipsacus pilosus *Linn.* — Dissé-sous-le-Lude, bord de la Marconne, 11 août 1852.

Senecio sylvaticus *Linn.* — Dissé-sous-le-Lude, vigne de l'Ormeau-Morisson, où il abonde, 10 septembre 1879.

Inula Helenium *Linn.* — Aubigné, petit bois de la Bourgondière, 6 juillet 1864.

Inula graveolens *Desp.* — Dissé-sous-le-Lude, champ de la Bordelière, 28 septembre 1864.

Petasites vulgaris *Desp.* — Mayet, moulin de Vezins, 6 avril 1852.

Lactuca muralis *Fres.* — Le Lude, vieux murs du château, 27 juin 1851.

Barkhausia foetida *DC.* — Dissé-sous-le-Lude, à l'Ormeau-Morisson, 12 juillet 1878.

Andryala integrifolia *Linn.* — Dissé-sous-le-Lude, vigne du Petit-Vaulogé, 10 juin 1863.

Hypochoeris maculata *Linn.* — Le Lude, à la Noellerie, 9 juin 1871.

Erica ciliaris *Linn.* — Dissé-sous-le-Lude, landes de l'Ormeau-Morisson, 10 août 1852.

Erica vagans *Linn.* — Dissé-sous-le-Lude, bord de la route, au bas de la côte de l'Ormeau-Morisson, 10 août 1872. Bord de la route de Pontvallain au Lude, près des Maisons-Rouges, 20 juillet 1880. Assez commune aux environs du Lude.

Villarsia nymphoides *Vent.* — Le Lude, dans le Loir, près des tanneries, 19 juillet 1864.

Gentiana pneumonanthe Linn. — Le Lude, pré spongieux, aux Mortes-OEuvres, où elle abonde, 3 août 1851.

Echinosperrum lappula Lehm. — Luché, vigne près la ferme de Bouzos, 9 août 1867.

Physalis alkekengi Linn. — Coulongé, les Briollons, 26 septembre 1883.

Linaria Polisseriana Mill. — Nouvelle route d'Aubigné au Lude, 26 juin 1862.

Veronica spicata Linn. — Le Lude, lande sur le bord de l'ancien chemin du Lude à Savigné, 1^{er} août 1860.

Veronica acinifolia Linn. — Dissé-sous-le-Lude, à l'Ormeau-Morisson, terre inculte d'un champ nouvellement transformé en vigne, 19 mai 1879.

Veronica triphyllos Linn. — Le Lude, champ sablonneux de la Ménagerie, sur le bord de la route du Mans, 10 avril 1861.

Mentha sylvestris Linn. — Dissé-sous-le-Lude, au Petit-Ruisseau, 31 août 1859.

Teucrium montanum Linn. — Dissé-sous-le-Lude, coteaux de Lorie, près la route du Lude à Noyant, 10 juillet 1850.

Teucrium chamædrys Linn. — Le Lude, aux Aubevoies, 2 juillet 1864.

Ajuga Genevensis Linn. — Savigné-sous-le-Lude, 14 mai 1866.

Pinguicula vulgaris Linn. — Luché, landes de Vau, 4 mai 1869.

Globularia vulgaris Linn. — Coulongé, pelouse calcaire, près des Maisons-Rouges, 11 mai 1861. Le Lude à la Morodière, 4 juin 1873.

Plantago lanceolata Linn. — Plusieurs exemplaires d'une variété dont la hampe porte au sommet une rosette de folioles, avec un certain nombre d'épis courts pédicellés, disposés en ombelle; Dissé-sous-le-Lude, vigne de l'Ormeau-Morisson, 21 juin 1881.

Amaranthus deflexus Linn. — Parcé, au pied des murs du village, 6 septembre 1878.

Euphorbia stricta Linn. — Dissé-sous-le-Lude, près du château de la Cour-de-Broc, 12 juin 1877.

Mercurialis perennis Linn. — Dissé-sous-le-Lude, bords de la Marconne, près de Lorière, 20 avril 1879.

Allium sphærocephalum Linn. — Le Lude, champ de la Ménagerie, 14 juillet 1863.

Phalangium bicolor DC. — Savigné-sous-le-Lude, à la Morodière, 4 juin 1873.

Phalangium liliago Schreb. — Luché, butte de Roche-Bondée, bord du Loir, 17 mai 1843.

Narthecium ossifragum Huds. — Forêt de Sillé-le-Guillaume, au lieu dit le Grand-Lavoir, 14 juillet 1878.

Polygonatum vulgare Desp. — Coulongé, 18 mai 1849. Aubigné, bois de la Martinière, 20 mai 1863.

Paris quadrifolia Linn. — Le Lude, aux Mortes-Œuvres, pâturages humides de la Touche, 10 juin 1863.

Convallaria maialis Linn. — Saint-Mars-d'Outillé, bois de Grammont, 18 mai 1884.

Mayanthemum bifolium DC. — Saint-Mars-d'Outillé, bois de Grammont, 18 mai 1884 ; abondant.

Galanthus nivalis Linn. — Dissé-sous-le-Lude, bois taillis, près le Mont-Vaillant, où il abonde, 4 février 1874.

Orchis purpurea Huds. — Aubigné, bois de Bossé, 13 mai 1878. Luché, 16 mai 1879.

Ophrys muscifera Huds. — Aubigné, garenne de Bossé, 3 juin 1861.

Ophrys aranifera Huds. — Luché, coteaux de Charbonnais, 4 mai 1877.

Neottia nidus-avis Rich. — Aubigné, bois de la Martinière, 12 juin 1879.

Potamogeton pectinatus Linn. — Le Lude, dans le Loir, entre le parc et le pont, 18 juillet 1867 ; abonde.

Rhynchospora alba Vahl. — Saint-Mars-d'Outillé, lande humide près de l'étang de Pont-Brébis, 23 juillet 1866.

Scirpus cæspitosus Linn. — Pontvallain, bord du grand étang d'Oliveau, 13 mai 1874 ; abonde. — Saint-Mars-d'Outillé, étang de Pont-Brébis, 11 mai 1880.

Eriophorum latifolium Hoppe. — Dissé-sous-le-Lude, pré tourbeux sur le bord de la Marconne, près de Mortiers, 12 juin 1872.

Eriophorum vaginatum Linn. — Saint-Mars-d'Outillé, étang de Pont-Brébis, 13 avril 1881. Requeil, grand étang d'Oliveau, 20 juin 1873.

Carex tomentosa Linn. — Dissé-sous-le-Lude, route de Chigné, 20 mai 1879.

Andropogon ischæmum Linn. — Luché, bas de la côte de Roche-Bondée, près le Lude, 9 août 1868.

Eragrostis megastachya Linn. — Coulongé, vignes, 19 septembre 1871.

Briza minor Linn. — Le Lude, champ cultivé près de la ferme de Ris-Oui, 29 juin 1850. Dissé-sous-le-Lude, chemin couvert près le Grand-Vaulogé, 27 juillet 1867.

Gastridium lendigerum Gaud. — Dissé-sous-le-Lude, à l'Ormeau-Morisson, 21 juillet 1881.

Nardus stricta Linn. — Sapinière de la Faigne, près de Pontvallain, 20 juin 1873.

Cystopteris fragilis Bernh. — Le Lude, aux Mortes-Œuvres, 22 mai 1876.

Equisetum telmateya Ehrh. — Bords du chemin de Dissé-sous-le-Lude, en face du château de Mortiers, 24 avril 1874.

DRAINAGE DES ÉCURIES

EXPÉRIENCES COMPARATIVES

A LA FERME-ÉCOLE DE LA SARTHE

Par M. le colonel BASSERIE, membre titulaire.

« Notre sol de France pourrait nourrir
cent millions d'habitants. »

(MATHIEU DE DONBASTÉ.)

MESSIEURS,

A votre précédente séance, j'ai eu l'honneur de solliciter votre attention toujours bienveillante sur une première installation, dans toute une vacherie importante, — 28 places, — de mon système de drainage hygiénique, par notre très honoré collègue, M. Hédin, qui confirme ainsi largement et péremptoirement le témoignage favorable qu'il vous apportait déjà à votre séance du 7 mai, à propos de ce drainage qu'il possédait depuis un an sous ses chevaux. — « J'en suis très satisfait », — vous a-t-il dit et en ajoutant : « *le travail d'écurie est bien moindre.* »

Vous savez aussi déjà, par la communication d'une lettre de M. Hédin, que sa résolution a été, en outre, déterminée par les résultats d'expériences comparatives effectuées à la ferme-école départementale de la Pilletière.

Veillez, Messieurs, me permettre de reproduire ici cette lettre, pour ceux de nos collègues qui n'ont pu assister à votre dernière séance.

« *L'Aune, 8 octobre 1884.*

« Mon colonel, je ne mérite pas les éloges que vous
« m'adressez ; je n'ai que le mérite, si mérite il y a, d'appli-
« quer, un des premiers, à la race bovine *ce qui est si utile*
« à la race chevaline.

« Construisant en ce moment une assez grande étable, je
« tiens à l'installer dans les meilleures conditions possibles,
« et j'espère que votre drain y fera bonne figure.

« Les essais faits par M. de Villepin à la Pilletière, où
« j'étais la semaine dernière (1), *sont décisifs* ; et je tiens
« de notre excellent directeur de la ferme-école qu'il se pro-
« pose de vous communiquer lui-même les résultats de ses
« expériences. »

En effet, le lendemain, 9 octobre, notre éminent collègue, vice-président de la Société des agriculteurs de la Sarthe et directeur de la ferme-école départementale, — M. de Villepin, m'informait de ces essais *d'il y a déjà 4 mois*, et daignait même s'excuser de sa discrétion à mon égard, — ce dont je lui suis, au contraire, très reconnaissant.

Vous connaissez, Messieurs, les raisons qui me rendent tout particulièrement heureux que ces expériences aient été effectuées *à mon insu*. C'est M. de Villepin lui-même qui en a posé les bases ; je vous soumettrai tout à l'heure les détails de l'exécution.

Mais pour mieux apprécier encore le caractère décisif de ces expériences, il vous intéressera peut-être, notamment au point de vue de l'espèce chevaline, de jeter, d'abord, un coup d'œil rétrospectif sur l'essai officiel d'il y a 2 ans au 31^e d'artillerie.

(1) M. Hédin, vous le savez, est membre du Conseil de surveillance et de perfectionnement de la ferme-école départementale de la Pilletière (Sarthe).

Là, en effet, le susdit essai avait donné des résultats notoirement favorables et *déclarés tels* dans le rapport de la Commission d'expérience. Néanmoins, il n'était pas complet. Il n'y avait pas eu de *contre-épreuve*; c'est-à-dire une seconde période d'observation sur les mêmes animaux, — ceux d'abord sur le plan horizontal drainé, passés, en seconde période, *témoins* aux places ordinaires, — et réciproquement. Il nous manquait ce *criterium* qui, ainsi que vous le jugerez plus loin, eut encore marqué davantage les bienfaits du système. Nous l'attendions d'une expérience plus large, proposée par la dite commission, et dans des locaux présentant des conditions différentes *plus absolument tranchées*, mais qui ne s'est pas produite. En effet, dans l'écurie en partie seulement transformée pour 4 chevaux et 4 juments sur le drain, se trouvaient, en même temps, 14 autres chevaux ou juments aux places ordinaires et, en outre, dans le sol même de l'écurie, la cuve à purin qu'il avait fallu provisoirement y installer, afin de pouvoir constater la quantité d'*urine* pure recueillie par le drain. De ces circonstances, il résultait donc qu'au point de vue si important des besoins de la respiration plus ou moins satisfaits, nulle différence ne pouvait s'offrir à l'observation. Or, il serait superflu de démontrer que l'inhalation des vapeurs infectantes qui se dégagent du liquide excrémental dans les écuries et les étables même les mieux tenues jusqu'ici, est préjudiciable à la bonne digestion de l'animal, à sa parfaite bonne santé et, conséquemment, à son meilleur profit ou entretien.

Heureusement, à la ferme-école départementale, il a pu en être autrement. Ainsi que je vous l'ai soumis dans ma précédente communication, un des premiers, M. de Villepin avait installé ce drainage dans une de ses écuries et dans une travée de sa vacherie. Ici, et en outre de la différence complète des locaux où s'est effectuée l'expérimentation, s'ajoutait cette autre condition non moins précieuse, qu'au lieu de chevaux et juments de nouvelle remonte en transition de

régime et *seulement promenés*, il s'agissait, à la Pilletière, d'animaux *de travail*, dont la fatigue journalière sollicitait naturellement davantage l'effet réparateur d'un meilleur repos, d'une digestion, d'une assimilation plus complète d'une ration plus forte.

Alors, logiquement, et quoique ces animaux, âgés de 8 ans, fussent déjà rompus au plan décline de 0 m. 03 par mètre, du côté de ce nouveau et *triple* bien-être, c'est-à-dire par la stabulation en parfait équilibre sur une litière plus saine et dans un air plus pur, les résultats ont été supérieurs à ceux constatés au 31^e d'artillerie et, à tel degré, que l'expérimentateur lui-même *n'osait qu'avec timidité* en exposer les chiffres.

Néanmoins, à la Pilletière, il ne saurait non plus, Messieurs, vous échapper que les animaux *témoins* étant dans des locaux de *ferme-école*, — c'est-à-dire dans toutes les meilleures conditions possibles jusqu'ici, la différence devenait naturellement moins qu'ailleurs favorable à la stalle drainée.

Il ne vous sera peut-être pas non plus indifférent de connaître qu'en raison de la haute importance que Monsieur le directeur de la ferme-école attachait à ces expériences, il en avait confié la surveillance spéciale, attentive, à l'un de ses anciens élèves, studieux observateur aussi pour son propre compte, M. Vézin, sorti *premier*, cette année, diplômé de l'École nationale d'agriculture de *Grand-Jouan*, revenu stagiaire à la Pilletière, et dont M. de Villepin fait le plus grand éloge.

Dans sa lettre et pour m'expliquer sa longue discrétion, Monsieur le directeur me disait : « Nous attendons ; M. Vézin aurait voulu renouveler les expériences avant que vous soyez informé des résultats ; mais il fallait, de nouveau, choisir une époque où le régime pourrait être maintenu sans variation pendant une durée suffisante, et, dans un mois, M. Vézin part pour l'armée faire son

« volontariat. C'est l'idée que j'ai eue de parler de cette
« expérience à M. Hédin qui a, aussi, décidé M. Vézin à
« établir son rapport et à oser *mettre nos chiffres au jour*.
« D'ici deux ou trois jours, vous en aurez copie. »

Et M. de Villepin terminait ainsi : « Je crois n'avoir pas
« été étranger à la résolution qu'a prise M. Hédin et je
« m'en félicite, car je suis *absolument convaincu* que les
« frais d'installation de vos drains seront promptement et lar-
« gement payés par l'excès des produits en viande, lait ou
« travail obtenu des animaux soumis à la stabulation sur un
« pavé horizontal et assaini par ce moyen. »

J'ai cru, Messieurs, devoir vous soumettre ces détails parce
qu'ils m'ont paru corroborer encore mes exposés antérieurs,
en même temps que donner au rapport de M. Vézin une plus
complète autorité. Avec l'autorisation de M. de Villepin, je
reproduis et je vous sou mets intégralement la copie de ce
rapport. Les observations physiologiques qui encadrent les
chiffres de l'expérience ne vous paraîtront pas moins dignes
de votre bienveillante attention.

« A Monsieur de Villepin,
« Directeur de la Ferme-École de la Pilette (Sarthe).

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« J'ai entrepris, sur vos indications, des expériences
« ayant pour but de rechercher l'influence qu'exerce l'incli-
« naison du pavage des logements des animaux sur leur
« accroissement et j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui
« les résultats de ces expériences.

« Doit-on placer les animaux sur un plan horizontal ou
« sur un plan incliné? et si on adopte le second mode de
« pavage, quelle inclinaison doit-on donner?

« Si nous examinons deux chevaux au repos l'un sur un
« plan horizontal, l'autre sur un plan présentant d'avant
« en arrière une pente de 0^m 03 par mètre, nous voyons le
« premier prendre une position parfaitement normale, les

« lignes des aplombs sont bonnes, (il est question, ici,
« d'un cheval ayant les aplombs réguliers), en un mot,
« l'animal est dans un excellent état de repos, sans que l'un
« des bipèdes ait à soutenir un poids plus considérable que
« celui qu'il porte normalement. Le second, au contraire,
« s'il a, comme le premier, une conformation irréprochable,
« ne la conservera pas; il sera *sous lui du devant* et campé
« du derrière. L'appui se fera surtout *en pince*, l'encolure sera
« basse comme si l'animal montait une côte, le poids du corps
« porté surtout par les membres antérieurs. Se trouvant dans
« une position fatigante, *l'animal ne se reposera que lorsqu'il*
« *sera bien HABITUÉ* à cette station vicieuse et souvent *après*
« *s'être plus ou moins déformé*. Il en résultera pour les pre-
« miers temps au moins, *une diminution notable dans la*
« *croissance*.

« Au point de vue du bien-être des animaux, le pavage
« horizontal est donc le meilleur et le seul à recommander.
« Mais comment faire disparaître l'urine qui vient mouiller la
« litière, et salir les animaux? Là se trouvait autrefois le
« grand échec des partisans du plan horizontal; il n'y avait
« qu'un seul palliatif et *il coûtait cher*; c'était l'application
« d'une épaisse couche de litière.

« Depuis quelques années seulement, il existe un appareil
« inventé par M. le colonel Basserie, permettant d'employer,
« sans aucun inconvénient, le pavage horizontal.

« Nous avons pensé qu'il serait utile de savoir si, réelle-
« ment, le *drainage des écuries et étables, système Basserie*,
« favorise la croissance des animaux. A cet effet, nous avons
« organisé, à la Ferme-École de la Pilletière, des expé-
« riences comparatives *avec contre-épreuve*, portant sur
« 2 juments et 4 genisses.

« Nous avons choisi la période de temps qui s'est écou-
« lée du premier mai au trois juin, parce qu'alors les rations
« des animaux étaient invariables et composées comme l'in-
« diquent les tableaux ci-après.

RATIONNEMENT DES ANIMAUX PENDANT TOUTE LA DURÉE DE L'OBSERVATION

PESÉES DES ANIMAUX AU DÉBUT ET EN CLOTURE DE CHAQUE PÉRIODE

Espace Bovine	
SUR LE PLAN HORIZONTAL : URAGNE	SUR LE PLAN INCLINE

« Les deux juments travaillaient ensemble et le plus souvent labouraient au *brabant double*, de sorte qu'à tour de rôle, elles marchaient dans la raie ouverte par la charrue, éprouvant ainsi une fatigue à peu près égale. — Elles étaient l'une et l'autre âgées de 8 ans.

« Les genisses appartenaient à la race Durham pure, étaient âgées de 2 ans, à 15 jours près et n'avaient pas été saillies. Elles étaient fortement nourries pour être présentées au Concours régional de Rouen qui s'ouvrait le 15 juin et quoique au commencement de l'expérience, elles fussent dans un état avancé d'engraissement, elles n'ont pas manqué d'appétit ; sauf une, Santynia qui, le 15 mai, a été légèrement indisposée.

« Une surveillance très active a été exercée, tant au point de vue de la distribution des aliments que pour vérifier l'état de santé des animaux.

« Les genisses ont été maintenues en stabulation pendant toute la durée de l'expérience.

« Les juments restaient, en moyenne, 13 heures à l'écurie.

« Les diverses pesées, exécutées pendant ces essais, ont donné les poids indiqués aux tableaux ci-joints (page précédente).

« Des deux résultats que présentent ces tableaux, il semble difficile de tirer une conclusion bien certaine. En effet, quelques nombres sont absolument inexplicables. Ainsi, Diane qui, dans la première période avait perdu 10 kilog. en gagne 28 dans la seconde. La perte de poids peut s'expliquer par suite des travaux fatigants, labours, transports, etc., qu'ont eu à effectuer ces juments ; mais ce qu'on ne peut comprendre, c'est qu'en 17 jours, cette même bête ait pu s'accroître de 28 kilog. Il y a évidemment là une erreur dont la cause m'échappe, les animaux ayant toujours été pesés à jeun, à la même heure et avec une bascule parfaitement ajustée.

« L'influence du drainage sur l'accroissement des genisses

« peut être mieux appréciée ; les poids ne présentent pas de
« grands écarts et semblent prouver que les animaux *habi-*
« *tués à vivre sur le pavage incliné*, s'accroissent un peu
« plus vite quand on les place sur le plan horizontal. Mais si,
« au bout d'un certain temps, on les fait passer du plan
« horizontal sur le sol incliné, *il se produit une diminution*
« *très sensible dans la croissance journalière*. Il se passerait
« ici le même phénomène que si un homme, habitué à cou-
« cher sur la dure, venait à changer brusquement de vie et
« à se reposer dans un bon lit; il ressentirait évidemment
« un certain bien-être que, toutefois, on ne saurait compa-
« rer à la fatigue qui résulterait d'un changement con-
« traire.

« Les animaux, eux aussi, *s'habituent* à toutes les condi-
« tions, *si mauvaises soient-elles* et il est probable que leur
« accroissement varie un peu moins qu'on pourrait le croire
« suivant ces conditions, lorsque la nourriture reste la même.

« Cependant il est évident qu'il existe un rapport entre le
« bien-être des animaux et l'utilisation des aliments qu'ils
« consomment. Il est donc hors de doute que le pavage hori-
« zontal drainé exerce *une heureuse influence sur l'accroisse-*
« *ment des animaux* et surtout *sur la conservation de leurs*
« *formes*. Il a aussi l'avantage *INDISCUTABLE d'économiser la*
« *litière* tout en maintenant les animaux dans *le meilleur*
« *état de propreté*.

« Appelé à faire mon volontariat, je regrette, Monsieur le
« Directeur, de ne pouvoir renouveler ces expériences, des-
« quelles il me paraît difficile de tirer actuellement des con-
« clusions absolument certaines.

Signé : A. VÉZIN.

Élève diplômé de Grand-Joan.

Vous avez déjà saisi, Messieurs, qu'en raison de l'âge et de la situation de M. Vézin, sa réserve est tout à la fois de la prudence et du tact. Restant strictement dans le cadre qui lui était tracé et n'ayant pas eu, — comme quelques uns d'entre

nous, l'occasion pénible de constater, là surtout où il y a agglomération, combien peut être même *excessif* le nombre d'animaux que la mortalité atteint avant qu'ils aient pu *s'habituer* au pavé décliné et à l'air infecté des locaux, il n'a pas touché ce point plus particulier d'hygiène, ni, non plus, de l'effet physiologique du plan incliné chez les femelles en état de gestation. Il n'a pas touché davantage à la question économique non moins importante de l'augmentation de valeur des engrais au moyen des urines recueillies par le drain. D'un autre côté, l'accroissement, en 17 jours, de 28 kilog. chez la jument *Diane*, lui semble énorme. Ce fait peut aussi, ailleurs, paraître invraisemblable; il *suppose* donc une erreur « dont la cause, dit-il, m'échappe, les animaux ayant *toujours été* « *pesés à jeun, à la même heure et avec une bascule parfaitement ajustée.* »

Mais pour cette seconde période, — labeur léger — si nous comparons, par exemple, à la ration des chevaux d'artillerie, la ration des juments de la Pilletière détaillée dans le rapport de M. Vézin, l'augmentation extraordinaire de la jument *Diane* n'a rien d'anormal. Ainsi, dans le premier essai au 31^e d'artillerie, — que je n'ai cité, dans mon premier mémoire, qu'à propos des perfectionnements dont il m'avait fait reconnaître l'utilité, mais dont les autres résultats ont été consignés dans le rapport de la commission d'expérience, — et les animaux pesés à la bascule de l'octroi municipal non moins *toujours parfaitement ajustée*, le cheval n° 1389, sur le plan horizontal, avait, en 53 jours, dont 30 de régime du vert, augmenté de 64 kilog. et, dans la seconde expérience dont le tableau est compris aux planches annexées à ma brochure, la jument n° 1366 gagnait en 33 jours et alors à la ration sèche (du 16 juillet au 18 août) 36 kilog., pendant que le plus favorisé des animaux témoins aux places ordinaires, la jument n° 1218, n'augmentait que de 16 kilog. Enfin, à la Pilletière, l'accroissement considérable, en seconde période, chez la jument *Diane*, comparé à celui de 12 kilog. chez

la jument *Paquerette* passée *témoin*, n'est, en définitive, et comparé au résultat de la première période — *travail rude*, — *Diane* ayant alors perdu 10 kilog. et *Paquerette* seulement 5 kilog., que d'un septième plus que proportionnel en faveur de la stalle drainée où — son gain se doublant seulement comme s'était déjà doublée sa perte en stalle ordinaire, *Diane* eut, naturellement gagné 24 kilog.

Et, du côté de l'espèce bovine, combien aussi, par les pesées, est démontré juste le raisonnement de l'expérimentateur à propos du degré si marqué de fatigue de l'animal passant du plan horizontal au plan incliné! Ainsi, *Santynia* et *Septunie*, en première période sur le plan drainé, gagnent 5 kilog. 400 gr. de plus que *Samba* et *Trigola* sur le plan décline dont elles ont l'habitude; mais en seconde période *Santynia* et *Septunie*, qui avaient déjà pris l'habitude du plan horizontal, et qui deviennent, à leur tour *témoins* sur le plan décline, ont une augmentation moindre de 9 kilog.

Enfin, voici donc, — et toujours avec cette remarque que les animaux *témoins* sont dans des locaux de la *Ferme-École*, — du côté des genisses, un avantage moyen, *par tête et par jour*, de 0 k. 212 grammes; soit, par exemple, pour une année, 77 kilog. de viande, ou bien, ailleurs, équivalence en produits laitiers; — et, du côté de l'espèce chevaline, après le résultat déjà considérable de 0 k. 334 gr. par tête et par jour au 31^e d'artillerie, ici, à la ferme-école, chez des juments de *gros travail*, moins nerveuses, moins impressionnables que nos chevaux militaires et qui, par 24 heures, sont seulement 13 heures à l'écurie, l'avantage presque incroyable de 0 k. 617 grammes par tête et par jour en faveur de la stalle drainée; — soit, pour une année *deux cent vingt cinq kilogrammes* « à économiser sur la ration », — avait déjà dit à la Société Nationale d'Agriculture l'éminent Président de la onzième section de la société des agriculteurs de France, — « si, par le seul « fait du drainage, la ration devient trop forte, ou bien à dé-
« penser utilement en demandant au moteur mieux nourri

« et fortifié, un surcroît de travail rémunérateur et profitable. »

Aussi, de son expérience propre, *avec contre-épreuve* et généreusement effectuée *au profit de tous*, Monsieur de Villepin a-t-il pu se déclarer *absolument convaincu*, et Monsieur Hédin, — édifié du même fait et par ce qu'il avait pu observer dans son écurie, exprimer et confirmer par sa large résolution concernant sa vacherie, « que les résultats obtenus à la Pille-
« tière *sont décisifs*. »

Et vous le savez aussi déjà, Messieurs, la liste est presque longue des autres avantages non moins importants que présente ce système !... Je n'y reviens aujourd'hui que par ces quelques mots : sans davantage de frais et par moins de travail d'écurie ou d'étable, produire et même aussi en récoltes, *énormément plus*; je suis presque tenté de dire : *doubler la production* !

Aussi, ai-je eu, encore une fois, cette témérité de placer en tête de ces quelques pages, cette pensée encourageante de l'illustre Mathieu de Dombasle : « *notre sol de France pour-
« rait nourrir cent millions d'habitants*. »

Colonel BASSERIE.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX
DES SÉANCES
De l'année 1884.

Séance du 9 janvier 1884.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,

Membre honoraire.

M. THOUVENIN, SECRÉTAIRE.

Sur l'invitation de M. Gentil, M. Richard, membre honoraire, ancien Président de la Société, préside la séance. Après avoir exprimé ses regrets de ne pouvoir, en raison de son éloignement, assister plus souvent aux travaux de ses collègues, pour lesquels il témoigne le plus vif intérêt, M. Richard ajoute qu'il est heureux de voir notre vieille Société toujours active et laborieuse.

M. Gentil donne lecture d'une lettre de M. le Président de la Société historique et archéologique du Maine, qui s'associe aux vœux formulés par notre Société, sur la proposition de M. Robert Triger, touchant la conservation des monuments historiques.

M. le colonel Basserie présente de nouvelles observations sur le drainage des écuries à sol horizontal et répond aux objections faites à ce sujet.

M. Gentil présente, sous le titre de *Contributions à l'histoire naturelle de la Sarthe*, le relevé des observations faites en 1883.

Séance du 6 février 1884.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. BIGOT, SECRÉTAIRE.

Lecture est donnée d'un travail de M. Legeay ayant pour titre *Recherches historiques sur Saint-Georges-du-Plain*.

M. le colonel Follié, rappelant le cataclysme de Krakatoa, donne à ce

sujet d'intéressants détails. Il a déterminé des ondes atmosphériques, observées en différents lieux et dont le passage au Mans a été constaté par la Commission météorologique de la Sarthe.

M. le Trésorier propose et la Société adopte le projet de budget pour l'exercice 1884.

Séance du 12 mars 1884.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. LAUNAY, SECRÉTAIRE.

M. le Président donne lecture d'une note relative à des fragments de défense de Mammouth, trouvés près du Mans par M. Huard.

A cette occasion, M. le Président rend hommage au zèle de notre infatigable collègue, dont les recherches poursuivies depuis longues années ont contribué largement aux acquisitions faites en histoire naturelle dans notre département, M. le docteur Teilleux dit que la Société ne peut que s'associer à ce tribut d'éloges très mérités et, sur sa proposition, l'Assemblée décide que mention spéciale en sera faite au procès-verbal.

M. Gustave Triger présente, au nom de la Commission des finances, son rapport sur les comptes de l'exercice 1883, tenus avec le plus grand ordre et une parfaite régularité. Les conclusions du rapport sont adoptées par la Société, s'associant à la Commission pour adresser des remerciements à son trésorier, M. Goyer.

Séance du 9 avril 1884.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. THOUVENIN, SECRÉTAIRE.

M. Gentil fait hommage à la Société d'un exemplaire de la *Petite flore Mancelle*, qu'il a récemment publiée.

La Société décide qu'une Commission sera chargée de préparer un rapport sur ce travail.

M. le Président présente un travail de M. Cnockaert sur les *Lépidoptères de la Sarthe*.

M. Rault fait une intéressante communication sur l'*Heure* et les différents moyens en usage pour sa détermination exacte.

Séance du 7 mai 1884.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. BIGOT, SECRÉTAIRE.

M. le Président présente un nouveau fragment de défense d'éléphant fossile, trouvé près du Mans par M. Huard,

M. le colonel Basserie donne lecture d'une note concernant l'application de son système de drainage hygiénique aux écuries-boxs. A l'occasion de la discussion qui s'élève à ce sujet, M. Hédin déclare qu'il se sert depuis un an du système Basserie sous ses chevaux, qu'il en est très satisfait et que, contrairement à une opinion émise, il trouve que ce système abrège et facilite le nettoyage des écuries.

M. Robert Triger fait un intéressant compte rendu des séances des Sociétés savantes à la Sorbonne, en avril 1884, en ce qui concerne la section d'Histoire et d'Archéologie. Sur sa proposition, la Société déclare s'associer au vœu émis par M. Delille et adopté par le Congrès, que des mesures soient prises pour assurer la conservation des anciennes minutes des notaires, pour en dresser un inventaire, et pour en faciliter la communication dans l'intérêt de l'Histoire.

M. Rault fait également un compte rendu très intéressant et très complet des séances de la section des Sciences physiques au même congrès.

Séance du 11 juin 1884.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. LAUNAY, SECRÉTAIRE.

Lecture est donnée d'une note concernant les plantes rares ou peu communes dans la Sarthe, recueillies par M. Bône, particulièrement aux environs du Lude.

M. le Président présente, au nom de M. Huard, une molaire de Mammoth presque complète, trouvée près du Mans, au même endroit que les fragments de défenses.

M. Gentil, rappelant une communication faite en 1882, au sujet de prétendus œufs de coq, présente un œuf identique à ceux qui sont généralement désignés sous ce nom et dont, cette fois, la ponte a été certainement effectuée par une poule appartenant à M. Bigot.

Séance du 9 juillet 1884.

PRÉSIDENCE DE M. RAULT,

Vice-Président.

M. THOUVENIN, SECRÉTAIRE.

Lecture est donnée d'un travail de M. Legeay, ayant pour titre : *Les artistes de la Sarthe au salon de 1884.*

M. le docteur Teilleux lit un intéressant rapport sur le progrès des études botaniques dans notre département et en particulier sur la petite flore mancelle de M. Gentil, répondant à un véritable besoin. Deux flores de la Sarthe ont été publiées, l'une en 1838, par N. Desportes, l'autre en 1884, par Amb. Gentil ; on les doit à deux présidents de notre Société.

Séance du 15 octobre 1884.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. LAUNAY, SECRÉTAIRE.

M. le Président communique un travail de M. Legeay, ayant pour titre : *Recherches historiques sur Chemiré-le-Gaudin.*

Lecture est donnée d'une note de M. le colonel Basserie, sur une modification de son système de drainage hygiénique, pour l'agencement spécial des fractions de couvre-drain individuel et collecteur, selon qu'il s'agit de l'écurie ou de l'étable, assurant leur mobilité parfaite dans tous les cas. A cette occasion, M. le colonel Basserie fait connaître à la Société que ce système est appliqué par notre honorable collègue, M. Hédin, membre du Conseil de perfectionnement de la Ferme-Ecole de la Sarthe, dans une vacherie de 28 places, qu'il fait construire à sa ferme du Jarier, près de Montreuil-le-Chétif.

Séance du 12 novembre 1884.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,

Président.

M. THOUVENIN, SECRÉTAIRE.

M. Faucon donne lecture d'un travail très intéressant sur deux monuments historiques, étudiés par lui, près de Saint-Denis-de-Gastines (Mayenne), dont l'un était fort peu connu et l'autre tout à fait ignoré.

M. le colonel Basserie communique à la Société les résultats des expériences comparatives, avec contre-épreuve, faites à la Ferme-Ecole de la Sarthe, concernant son système de drainage hygiénique des écuries et des étables. Notre honorable collègue, M. de Villepin, directeur de la Ferme-Ecole, lui a fait remettre un rapport rédigé par M. Vezin, ancien élève de Grand-Jouan, chargé spécialement de suivre ces épreuves, portant sur 2 juments et 4 génisses. Les résultats obtenus sont excellents : le rapport établit, pour le bien-être et l'augmentation de poids des animaux, une différence notable en faveur des stalles drainées. M. le colonel Basserie est heureux de constater que ces expériences, faites à son insu, confirment l'utilité de son système.

Séance du 10 décembre 1884.

PRÉSIDENCE DE M. GENTIL,
Président

M. LAUNAY, SECRÉTAIRE.

M. le Président dépose un exemplaire d'un important et remarquable ouvrage, ayant pour titre : *Etude historique sur Douillet-le-Joly*, dont l'auteur, notre sympathique et savant collègue, M. Robert Triger, fait hommage à la Société.

Après le dépouillement de la correspondance, M. Robert Triger donne lecture d'une notice très intéressante sur le *collège de Crannes et Thomas Dalibard*.

M. le docteur Teilleux communique à la Société plusieurs médailles anciennes, remontant à l'époque gauloise. M. le Président invite M. le docteur Teilleux à rédiger une note sur ces médailles et plusieurs autres également intéressantes qu'il possède.

Il est ensuite procédé, par voie de scrutin secret, au renouvellement du Bureau. — M. Launay, élu secrétaire, s'excuse de ne pouvoir plus accepter les fonctions qu'il remplissait depuis quatre années et prie la Société de vouloir bien lui tenir compte de ses nombreuses occupations par ailleurs. Un nouveau tour de scrutin désigne M. Thériot pour remplacer M. Launay, dont la démission est acceptée, avec regrets, par ses collègues.

Le Bureau se trouve alors constitué, comme suit, pour la période biennale 1885-86.

Sont élus :

Président : M. Gentil.

Vice-présidents : MM. Guillier et Rault.

Secrétaires : MM. Thériot, Thouvenin, Triger.

Trésorier : M. Goyer.

Archiviste : M. Brière.

Archiviste adjoint : M. Besnard.

TABLE ALPHABETIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XXIX^e VOLUME DE LA COLLECTION

XXI^e DE LA 2^e SÉRIE. — ANNÉES 1883 ET 1884.

Artistes de la Sarthe au salon de 1883, par M. LEGEAY.....	386
Artistes de la Sarthe au salon de 1883, par M. LEGEAY.....	601
Artistes de la Sarthe au salon de 1884, par M. LEGEAY.....	746
Coléoptères de la Sarthe, par M. MONNOT.....	332
Coléoptères de la Sarthe (liste supplémentaire), par M. MONNOT...	656
Coléoptères de la Sarthe (liste supplémentaire), par M. CNOCKAERT.	658
Contributions à l'histoire naturelle de la Sarthe, par M. GENTIL.	407, 666
Dessèchements subits de la Sarthe, par M. R. TRIGER.....	421
Drainage hygiénique des écuries-boxs, par M. BASSERIE.....	612
Drainage des écuries, — expériences comparatives à la ferme-école de la Sarthe, — par M. BASSERIE.....	762
Erpétologie de la Sarthe, par M. GENTIL.....	573
Extrait des procès-verbaux des séances.....	419, 570, 775
Folie à double forme, par M. MORDRET.....	79
Héron aigrette de passage à Fresnay, par M. Ed. GUÉRANGER.....	329
Ichthyologie de la Sarthe, par M. GENTIL.....	356
Les grandes catastrophes financières, par M. BIGOT.....	17
Liste des membres de la Société.....	5
Mollusques de la Sarthe (nouvelles observations), par M. MORIN...	395
Note sur des débris de Mammoth, trouvés par M. Huard près du Mans, par M. GENTIL.....	753
Oiseaux nichant aux Jacobins, par M. BESNARD.....	607
Orchidées de la Sarthe, par M. GENTIL.....	531
Plantes rares ou peu communes dans la Sarthe, recueillies par M. BÔNE.....	755
Recherches historiques sur Saint-Pavin-des-Champs, par M. LEGEAY.	450
Recherches historiques sur Saint-Georges-du-Plain, par M. LEGEAY.	681
Remarques ornithologiques, par M. BESNARD.....	392
Restauration du bas-côté méridional de la nef de la cathédrale du Mans, par M. R. TRIGER.....	558
Rupture de la portion cervicale de l'œsophage, consécutive à un jabot, guérison, par M. LÉGIER.....	380

BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

JUILLET 1882

Pendant les trois premiers jours du mois, l'Europe occidentale est occupée par une zone de fortes pressions. La température est en même temps élevée et des orages isolés éclatent, le 2, sur divers points du département. Celui qui sévit au Mans donne une pluie abondante et mêlée d'un peu de grêle; la violence du vent endommage plusieurs toits et le tonnerre tombe sur une maison. A Écommoy, un homme est foudroyé. A partir du 3, le vent, qui était au Nord, tourne au Sud et au Sud-Ouest; les basses pressions s'étendent sur tout le Nord-Ouest de l'Europe et de fortes pluies tombent dans nos contrées jusqu'au 25, sous l'influence de bourrasques qui traversent les Iles-Britanniques et le Nord-Ouest de la France. Toutefois une accalmie se produit du 12 au 14, au passage d'une aire de pressions élevées qui, venue d'Espagne, traverse la France et se dirige sur la Prusse. Le 26, le baromètre remonte avec une extrême rapidité et se maintient au-dessus de la normale pendant le reste du mois. Le vent se fixe vers le Nord et le temps se met enfin au beau. Les orages du mois de Juillet ont été peu importants. Outre ceux qui ont sévi dans la journée du 2, d'autres ont été signalés les 5, 9 et 16, mais ils n'ont affecté qu'un petit nombre de communes. — Au Mans, la pression moyenne a été de 754 ^m/_m 2, avec maximum de 767 ^m/_m 7, le 27, et minimum de 743 ^m/_m 7, les 8 et 15. La température moyenne a été de 18° 3, avec maximum de 32° 3, le 22 et minimum de 9°, le 3. — Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée a été de 76 ^m/_m, en 12 jours, avec maximum de 135 ^m/_m (Mamers) et 18 jours (Parigné-l'Évêque), et minimum de 24 ^m/_m, et 3 jours (Connerré).

Moyennes météorologiques du Mois de Juillet au Mans, pour la période 1875-1881

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	33°3	763 ^m / _m 7	94	86 ^m / _m 8
	Minimums.	8°3	748 ^m / _m 7	45	5 ^m / _m 2
	Moyennes.	19°3	756 ^m / _m 7	68	39 ^m / _m 4

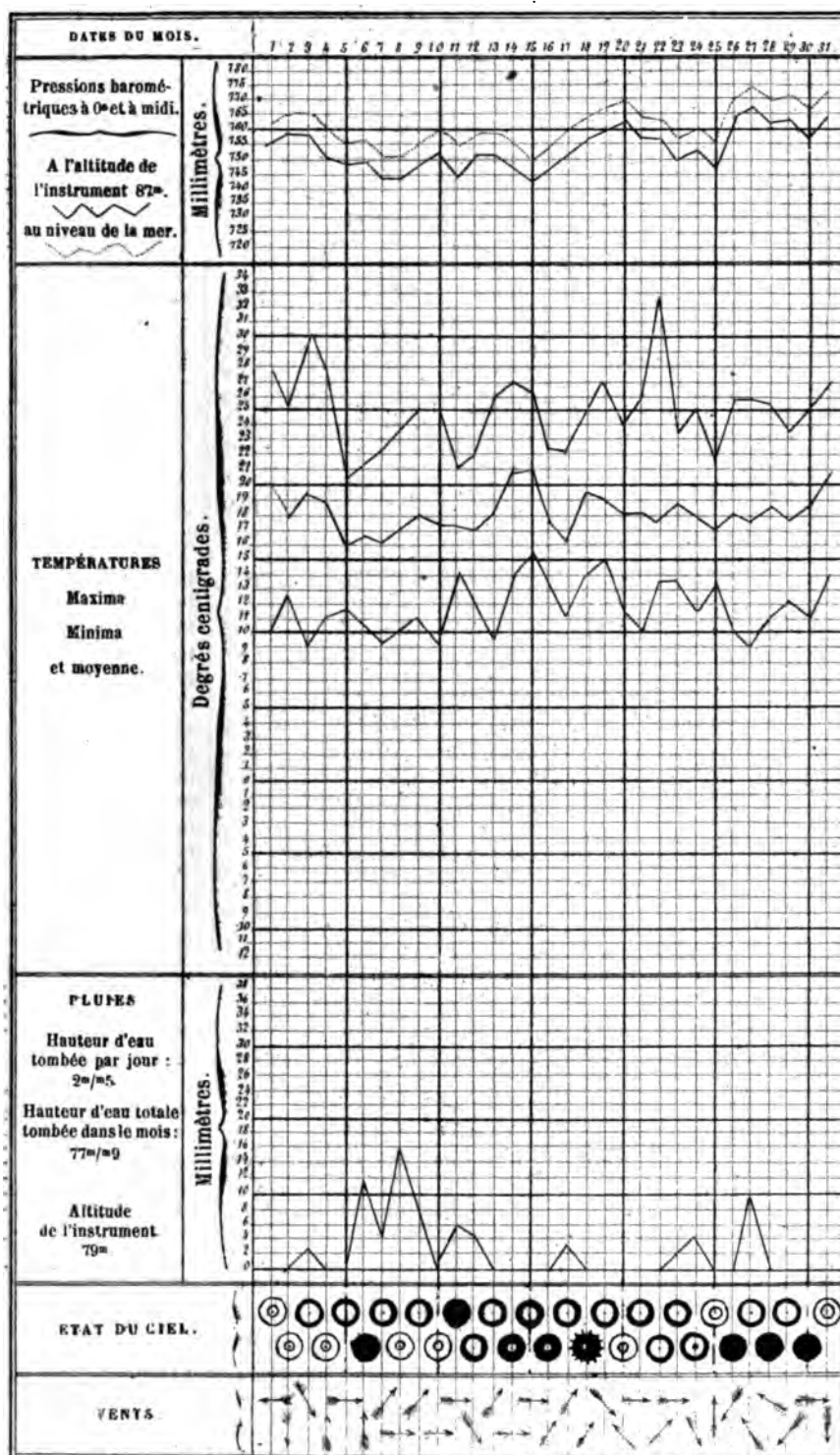
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						Baromètre à midi	Pluie en 24 heures	Évapora- tion en 24 heures	État hygro- métrique à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	Minimum à min 2	Midi 3	Maximum du soir 4	Maximum 5	Minimum 6	Moyenne 7						
1	14,7	26,5	17,5	27,6	16,5	19,1	757,6	"	"	54	E	☉
2	14,5	19,5	19,2	24,5	12,5	18,5	758,3	"	"	71	N	☉
3	13,3	20,3	19,5	30,5	9,2	19,7	758,4	8,7	"	74	NW	☉
4	15,3	22,7	20,5	27,8	11,2	19,4	752,2	"	"	48	S	☉
5	15,1	17,3	14,5	20,5	11,5	16,2	747,7	"	"	92	W	☉
6	13,2	16,5	13,5	21,8	10,5	16,2	747,2	11,5	"	81	S	☉
7	13,7	15,3	14,5	22,5	9,5	16,2	744,7	4,5	"	82	SW	☉
8	14,2	15,5	14,5	23,5	10,2	16,7	743,7	15,7	"	88	W	☉
9	12,7	17,5	14,5	25,2	11,2	18,2	748,5	7,2	"	56	SW	☉
10	12,2	17,8	16,3	25,2	9,5	17,3	751,6	0,5	"	75	W	☉
11	14,8	19,5	14,5	21,2	13,5	17,2	745,5	6,2	"	76	W	☉
12	13,5	18,1	14,9	22,2	12,2	17,2	753,6	5,5	"	67	SWW	☉
13	12,2	20,5	16,8	26,2	9,5	17,8	753,4	"	"	58	SW	☉
14	15,7	21,4	19,3	26,4	14,7	20,5	748,6	"	"	73	W	☉
15	19,7	24,5	16,7	26,5	15,5	21,2	743,7	"	"	66	W	☉
16	14,5	19,2	16,2	22,5	13,4	18,2	748,4	"	"	72	SW	☉
17	13,3	20,2	16,8	22,2	11,2	16,5	750,9	2,4	"	49	SW	☉
18	15,8	20,8	18,2	25,2	13,6	19,4	756,3	"	"	52	SW	☉
19	16,5	21,6	16,3	27,3	14,7	21,2	760,2	"	"	58	NW	☉
20	13,2	19,5	18,2	24,5	11,5	18,2	761,6	"	"	46	SE	☉
21	12,5	21,3	17,3	25,7	10,4	18,2	758,1	"	"	33	W	☉
22	15,5	17,9	17,9	32,3	13,5	22,9	756,4	"	"	83	WSW	☉
23	15,7	18,1	14,3	23,6	13,5	18,6	749,9	2,2	"	91	W	☉
24	12,9	19,3	15,4	24,6	11,5	18,2	753,4	4,1	"	55	NW	☉
25	13,1	14,6	16,6	21,2	12,5	16,8	749,8	"	"	90	S	☉
26	12,3	18,1	15,1	25,5	10,3	17,9	763,6	9,8	"	52	NE	☉
27	9,9	18,6	15,7	25,8	9,3	17,5	767,7	"	"	50	SE	☉
28	13,2	20,3	16,6	25,6	11,2	18,3	763,0	"	"	88	ESE	☉
29	15,6	19,6	19,2	23,7	12,2	17,8	763,3	"	"	66	ENE	☉
30	13,5	19,6	20,4	25,2	11,4	18,2	758,9	"	"	53	W	☉
31	15,1	21,1	19,2	26,8	14,2	20,4	764,7	"	"	62	N	☉
Totant	437,4	602,5	519,7	771,7	363,8	567,7	23380,7	77,9	"	2069		
Maxim	19,7	26,5	20,5	32,3	15,5	21,2	767,7	"	"	92		
Minim	9,9	14,6	13,5	20,5	9,2	16,2	743,7	"	"	38		
Moyen	14,1	19,4	16,8	24,9	11,7	18,3	754,2	"	"	67		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N° d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
	BASSIN DU LOIR.	MM.		m.		
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	13	64
2	Grand-Lucé.	Cordier, d°	A.S.	124	13	81
3	Saint-Calais.	Luce, d°	P.C.	110	15	66
4	Écommoy.	Duloir, d°	d°	97	12	99
5	Jupilles.	Lefeuve, d°	d°	148	»	68
6	La Chartre.	Lecomte, d°	d°	72	15	57
7	Château-du-Loir.	Guilmin, d°	d°	70	10	69
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d°	A.S.	60	6	48
9	Vaas.	Peauté, d°	P.C.	58	12	52
10	Pontvallain.	Drouault, d°	A.S.	52	12	62
11	Le Lude.	Chartier, d°	d°	45	14	59
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	14	68
	BASSIN DE LA SARTHE.					
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	»	»
14	Neuville.	Doussard, d°	A.S.	169	10	108
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, d°	P.C.	127	12	75
16	La Fresnaye.	Lion, d°	d°	162	11	85
17	Neufchâtel.	Leguey, d°	d°	159	15	106
18	Conlie.	Péan, d°	d°	139	15	89
19	Petit-Oisseau.	Miton, d°	A.S.	135	15	126
20	Bouloire.	Lctourneux, d°	P.C.	135	11	72
21	Monhoudou.	Duval, d°	d°	130	13	117
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	126	17	135
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d°	107	12	79
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	100	13	76
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d°	98	10	108
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d°	P.C.	99	15	61
27	Foulletourte.	Morin, instituteur.	d°	84	10	53
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	17	86
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	12	66
30	École normale.	Piboen, direct., Denis, mail. adj.	d°	101	14	65
31	Le Mans	et Tricot, élève-maitre.	B.	79	12	78
32		Ingénieur en chef.	P.C.	79	»	»
33		Lieuten.-colon. d'Artillerie.	d°	75	»	»
34		Ingénieur ordinaire.	d°	68	15	64
35	Connerré.	Fourmy, chef de bureau.	d°	74	3	24
36	Souligné-sous-Vallon.	Torchet, instituteur.	d°	72	12	97
37	Amné.	Lebreton, d°	A.S.	72	13	77
38	La Guierche.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	16	96
39	Chantenay.	Auguste, instituteur.	d°	62	16	96
40	Fillé-Guécélard.	Hardouin, d°	A.S.	60	14	93
41	Malicorne.	Perdereau, d°	P.C.	50	»	»
42	Sablé.	Pioger, d°	A.S.	38	6	40
43	Parigné-l'Évêque.	Blais, d°	P.C.	37	10	59
		Deneu, d°	d°	124	18	85
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	18	135
A. S. d° de l'Association scientifique.			Minim.	37	3	24
B. d° Babinet.			Moyen*	97	12	76

Station du Mans. — JUILLET 1882. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

AOÛT 1882

Une aire de fortes pressions existe sur la France, du 1^{er} au 5, avec vent des régions Nord et se dirige ensuite vers l'Irlande, en laissant le baromètre élevé sur nos régions jusqu'au 12. Cette partie du mois est généralement belle, avec température un peu au-dessous de la normale. — Le 12, une zone de basses pressions apparaît au Nord-Ouest de l'Europe, et amène un vent chaud du sud qui provoque, dans la nuit du 12 au 13, des orages nombreux et violents accompagnés de grêle sur plusieurs points. Le baromètre baisse alors et se maintient au-dessous de la normale pendant tout le reste du mois, sous l'influence de bourrasques qui traversent la Grande-Bretagne de l'Ouest à l'Est. — Les pluies ne sont pas abondantes, mais les averses sont fréquentes et le ciel généralement couvert et nuageux. Les vents d'Ouest ont dominé pendant cette période. — Au Mans, la pression moyenne a été de 755 ^m/_m 4 avec maximum de 763 ^m/_m 7, le 1^{er} et minimum de 746 ^m/_m 6, le 25. La température moyenne a été de 17°, avec maximum de 30°2, le 12, et minimum de 8°, le 24. — Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée a été de 48 ^m/_m en 8 jours, avec maximum de 76 ^m/_m (Neuville) et 14 jours (Beaumont-sur-Sarthe) et minimum de 23 ^m/_m (Vaas) et 4 jours (Malicorne).

Moyennes météorologiques du Mois d'Août au Mans, pour la période 1873-1881

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	31°6.	762 ^m / _m 6	96	157 ^m / _m 8
	Minimums.	8°8	747 ^m / _m »	44	25 ^m / _m 2
	Moyennes.	18°6	755 ^m / _m »	69	77 ^m / _m 6

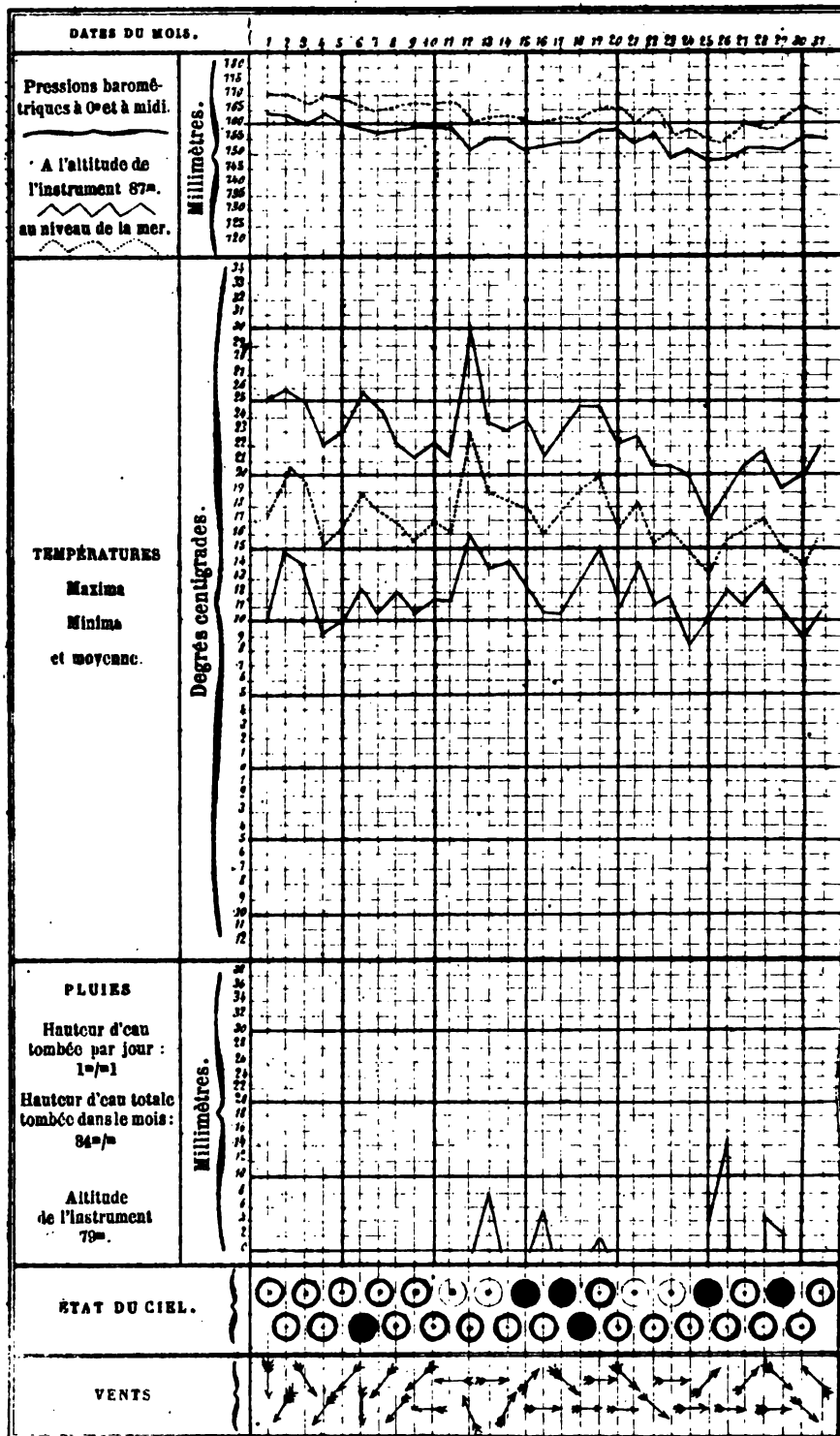
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures Millim	Évapo- ration en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- métrique à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	12,9	22,7	18,2	23,1	9,8	17,4	763,7	»	»	55	N	○
2	16,8	20,3	20,2	25,5	15,»	20,2	762,5	»	»	74	NNE	○
3	16,4	21,9	18,8	25,»	14,7	19,8	760,4	»	»	59	NW	○
4	10,7	19,3	15,8	22,1	9,2	15,6	762,4	»	»	80	NE	○
5	10,9	20,8	17,»	23,»	9,7	16,3	760,6	»	»	68	NE	○
6	13,3	21,5	20,6	25,2	12,5	18,8	759,7	»	»	62	N	○
7	14,2	19,4	18,7	24,6	10,8	17,7	757,4	»	»	72	NE	○
8	17,1	19,3	15,5	22,»	12,»	17,»	757,5	»	»	96	ENE	●
9	15,5	18,»	15,7	21,3	10,»	15,6	758,6	»	»	75	ENE	●
10	17,1	21,7	15,9	22,»	11,»	16,5	758,6	»	»	43	E	○
11	12,5	23,2	18,7	24,5	11,2	16,3	758,3	»	»	71	E	○
12	19,8	28,»	24,5	30,2	15,7	22,9	752,»	»	»	40	SSE	○
13	17,5	19,2	20,8	23,3	13,3	18,3	753,1	7,1	»	81	W	●
14	18,5	21,6	20,»	23,»	13,5	18,2	754,2	»	»	72	SSW	●
15	18,5	21,1	16,3	23,2	12,7	17,9	752,6	»	»	68	SW	●
16	13,8	17,9	15,2	20,5	10,6	15,5	752,1	4,6	»	61	W	○
17	13,5	18,2	18,»	23,»	10,5	16,7	753,5	»	»	56	WNW	○
18	17,5	21,6	19,7	24,5	13,»	18,7	754,1	»	»	53	W	○
19	17,6	20,1	16,3	24,7	14,7	19,7	757,2	0,4	»	81	W	○
20	12,7	17,7	16,2	21,8	10,8	16,3	757,8	»	»	54	W	○
21	15,2	19,7	16,1	22,2	14,»	18,1	754,»	»	»	53	NW	○
22	12,3	18,»	16,8	20,5	11,»	15,7	755,4	»	»	56	NW	○
23	16,9	17,4	14,5	20,5	11,7	16,1	747,9	»	»	49	W	○
24	12,»	17,»	13,9	20,2	8,»	14,1	751,2	»	»	81	W	○
25	13,»	15,2	14,»	17,»	10,»	13,5	746,6	3,5	»	98	SW	●
26	14,1	16,2	14,»	18,2	12,»	15,1	748,2	14,1	»	80	W	○
27	12,7	17,5	14,6	20,5	11,4	15,9	753,1	»	»	69	SW	○
28	14,5	19,1	16,7	21,2	12,5	16,8	751,»	3,8	»	78	W	○
29	16,»	17,»	15,»	18,3	11,»	14,6	750,3	0,5	»	56	WNW	○
30	12,»	13,1	14,3	19,5	9,2	14,3	757,8	»	»	60	WNW	○
31	13,5	16,4	15,4	21,4	10,6	16,»	756,6	»	»	73	SE	○
Totals	459,»	600,3	527,4	691,»	362,1	525,6	23418,6	34,»	»	2076		
Maxim	19,8	28,»	24,5	30,2	15,7	22,9	763,7		»	98		
Minim	10,7	13,1	13,9	17,»	8,»	13,5	746,6		»	40		
Moyen	14,8	19,4	17,»	22,3	11,7	17,»	755,4		»	67		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^{os} d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
	BASSIN DU LOIR.	MM.		m.		
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	5	33
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^o	A.S.	124	»	»
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	110	7	33
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	5	67
5	Jupilles.	Lefeuvre, d ^o	d ^o	148	»	56
6	La Chartre.	Lecomte, d ^o	d ^o	72	11	27
7	Château-du-Loir.	Guilmin, d ^o	d ^o	70	»	»
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	60	5	53
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	5	23
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	10	38
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	45	5	58
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	13	30
	BASSIN DE LA SARTHE.					
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	7	74
14	Neuvillette.	Doussard, d ^o	A.S.	169	8	76
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, d ^o	P.C.	127	»	»
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	d ^o	162	8	61
17	Neufchâtel.	Leguey, d ^o	d ^o	159	12	62
18	Conlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	»	65
19	Petit-Oisseau.	Miton, d ^o	A.S.	135	8	38
20	Bouloire.	Letourneux, d ^o	P.C.	135	9	48
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	»	73
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	126	8	63
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d ^o	107	6	37
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	100	13	50
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d ^o	98	5	59
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	10	43
27	Foulletourte.	Morin, instituteur.	d ^o	84	»	27
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	14	59
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	11	55
30	École normale.	Piboen, direct., Denis, malt. adj.	d ^o	101	6	28
31		et Tricot, élève-maitre.	B.	79	7	34
32	Le Mans, Ingénieur en chef.	Robin, chef de bureau.	P.C.	79	»	»
33		Lieuten.-colon. du Génie.	Follie.	d ^o	75	»
34	Ingénieur ordinaire.	Fourmy, chef de bureau.	d ^o	68	8	26
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d ^o	74	»	70
36	Souligné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^o	A.S.	72	10	44
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	11	44
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^o	62	10	55
39	Chantenay.	Hardouin, d ^o	A.S.	60	10	60
40	Fillé-Guécélard.	Maillard, d ^o	P.C.	50	»	»
41	Malicorne.	Pioger, d ^o	A.S.	38	4	33
42	Sablé.	Blais, d ^o	P.C.	37	5	27
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d ^o	d ^o	124	»	»
P.C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	14	76
A.S. d ^o de l'Association scientifique.			Minim.	37	4	23
B. d ^o Babinet.			Moyen ^e	97	8	48

Station du Mans. — AOÛT 1882. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

SEPTEMBRE 1882

Le temps pluvieux de la fin d'Août continue dans les premiers jours de Septembre. Le 4, une aire de fortes pressions, venues du Sud-Ouest de l'Europe, atteint les Iles Britanniques, relève le baromètre dans nos régions et nous procure un calme momentané. Le 10, elle se dirige vers la Russie et forme bientôt un vaste anti-cyclone qui en occupe tout le Nord-Est. En même temps s'étend de la mer du Nord à l'Adriatique une zone de basses pressions où se forment de nombreuses bourrasques qui, repoussées par les hautes pressions qui existent dans l'est, séjournent sur l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie et y causent des inondations désastreuses. Dans nos régions le baromètre est très bas et le ciel généralement couvert. Une bourrasque, dont le centre se forme le 16 sur Berlin, rebrousse chemin vers l'Ouest et se trouve le 20 à l'entrée de la Manche. Elle reprend ensuite sa marche normale vers l'Est en traversant le département, qui subit d'assez fortes pluies. — Deux autres bourrasques qui passent sur la Manche et sur l'Angleterre, nous donnent, les 26, 27 et 28, les plus fortes pluies du mois. La température moyenne a été au-dessous de la normale. Deux maximums se sont produits les 3 et 10 et un minimum très bas le 15. — Au Mans, la pression moyenne a été de 751 ^m/_m 9, avec maximum de 762 ^m/_m, le 3, et minimum de 741 ^m/_m 4, le 26. La température moyenne a été de 13°9, avec maximum de 23°8, le 10, et minimum de 3°7, le 15. — Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée, a été de 82 ^m/_m en 12 jours, avec maximum de 139 ^m/_m (Neufchâtel) et 18 jours (La Ferté-Bernard) et minimum de 31 ^m/_m (Amné) et 6 jours (La Chapelle d'Aligné).

Moyennes météorologiques du Mois de Septembre au Mans, pour la période 1873-1881

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	26°1	764 ^m / _m 7	94	94 ^m / _m 7
	Minimums.	5°2	746 ^m / _m 4	50	29 ^m / _m 3
	Moyennes.	15°3	756 ^m / _m 4	71	55 ^m / _m 6

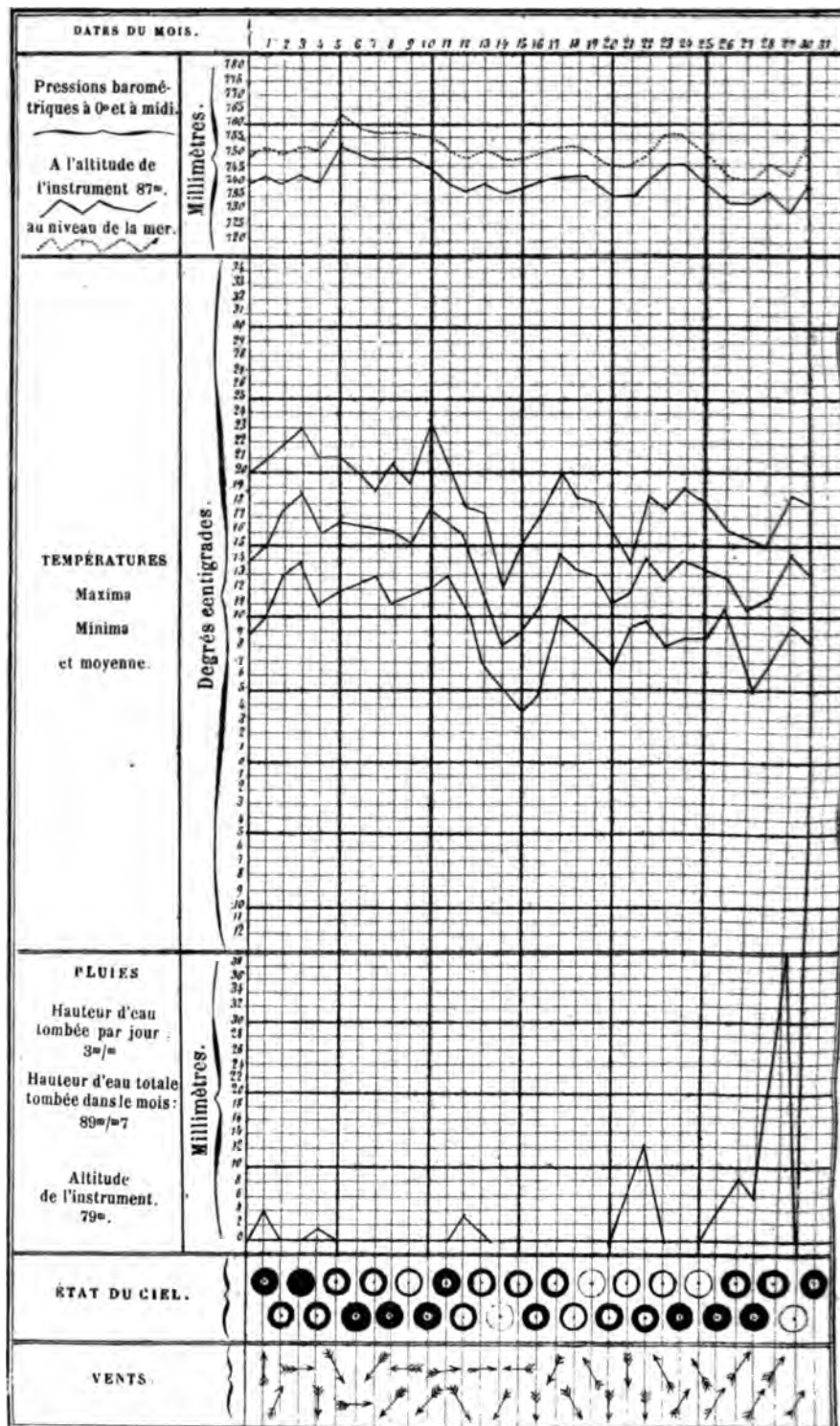
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapo- ration en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- métrique à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	16,0	17,2	17,0	20,0	9,7	14,9	752,9	4,1	0	96	S	☉
2	17,0	18,0	18,4	22,1	13,1	17,6	750,6	1,5	0	97	SSW	☉
3	17,6	18,5	18,2	22,6	13,5	18,1	753,5	0	0	79	W	☉
4	17,5	18,0	18,0	21,0	10,2	15,6	752,0	0,2	0	65	N	☉
5	16,7	18,0	18,0	21,0	11,7	16,4	762,0	0	0	95	NW	☉
6	17,0	17,2	18,0	20,5	12,3	16,4	760,0	0	0	87	W	☉
7	17,0	17,5	17,0	19,2	13,0	16,1	759,6	0	0	70	NE	☉
8	16,5	17,0	17,0	20,5	11,0	16,0	759,7	0	0	61	NE	☉
9	16,5	17,5	17,0	19,5	11,3	15,4	757,9	0	0	72	E	☉
10	16,5	17,5	18,0	23,5	11,8	17,7	752,6	0	0	69	NNE	☉
11	17,3	18,0	18,0	20,0	13,0	16,5	748,7	0	0	82	WSW	☉
12	17,0	17,0	16,5	17,8	10,5	14,2	747,5	2,0	0	50	NW	☉
13	12,0	14,4	14,0	17,7	6,0	11,9	749,3	0	0	63	W	☉
14	13,5	13,7	14,2	15,5	4,8	8,7	745,2	0	0	69	NNE	☉
15	13,0	13,3	12,6	15,5	3,7	9,6	748,4	0	0	60	E	☉
16	10,5	13,0	13,2	16,5	4,2	10,4	751,8	0	0	66	N	☉
17	13,0	13,8	14,3	19,2	10,3	14,8	755,7	0	0	82	NNE	☉
18	13,2	14,2	14,0	18,6	9,2	13,9	755,1	0	0	97	NW	☉
19	13,0	14,2	14,0	18,1	8,0	13,1	751,4	0	0	76	SE	☉
20	13,1	13,0	13,5	15,5	6,5	11,0	746,3	0	0	66	N	☉
21	13,4	13,7	13,4	13,5	9,5	11,5	746,5	3,1	0	95	N	☉
22	13,2	14,1	14,0	18,7	9,7	11,2	749,1	13,0	0	87	N	☉
23	13,0	13,8	14,0	17,7	8,0	12,9	756,8	0	0	60	SE	☉
24	13,1	14,0	14,2	19,0	8,8	13,9	756,8	0	0	75	SW	☉
25	13,8	11,2	14,8	18,5	8,8	13,7	751,5	0	0	53	SSE	☉
26	14,0	14,2	13,8	16,2	10,5	13,4	741,4	3,2	0	72	SSW	☉
27	13,0	13,8	13,5	15,5	4,7	10,1	742,8	8,5	0	82	WSW	☉
28	12,7	13,0	12,8	15,0	7,0	11,0	751,1	6,0	0	96	SW	☉
29	13,0	13,3	13,6	18,7	9,7	14,2	745,8	40,4	0	98	WSW	☉
30	13,0	14,0	14,2	18,3	8,5	13,4	754,5	4,8	0	88	SW	☉
Totaux	436,1	459,9	459,2	552,4	279,0	416,6	22536,6	89,7	0	2308		
Maxim	17,6	18,5	18,4	23,5	13,5	18,1	762,0	0	0	98		
Minim	10,5	13,0	12,6	15,0	3,7	8,7	741,4	0	0	50		
Moyen	14,5	15,3	15,3	18,4	9,3	13,9	751,9	0	0	77		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
BASSIN DU LOIR.		MM.		m.		
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	9	75
2	Grand-Lucé.	Cordier, d°	A.S.	124	13	90
3	Saint-Calais.	Luce, d°	P.C.	110	13	59
4	Écommoy.	Duloir, d°	d°	97	14	106
5	Jupilles.	Lefevvre, d°	d°	148	10	100
6	La Chartre.	Lecomte, d°	d°	72	14	89
7	Château-du-Loir.	Guilmin, d°	d°	70	»	58
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d°	A.S.	60	6	60
9	Vaas.	Reauté, d°	P.C.	58	10	57
10	Pontvallain.	Drouault, d°	A.S.	52	13	71
11	Le Lude.	Chartier, d°	d°	45	14	70
12	La Flèche.	Moynat, cond° des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	14	70
BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	8	114
14	Neuvillette.	Doussard, d°	A.S.	169	8	107
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, d°	P.C.	127	8	64
16	La Fresnaye.	Lion, d°	d°	162	15	102
17	Neuschâtel.	Leguey, d°	d°	159	15	139
18	Conlie.	Péan, d°	d°	139	9	71
19	Petit-Oisseau.	Miton, d°	A.S.	135	15	74
20	Bouloire.	Letourneux, d°	P.C.	135	15	99
21	Monhoudou.	Lenoir, d°	d°	130	12	99
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	126	»	»
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d°	107	13	93
24	Bonnétable.	Garreau, cond° des P ^{ts} et Ch ^{ées} .	A.S.	100	14	88
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d°	98	10	109
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d°	P.C.	99	18	85
27	Foulletourte.	Morin, instituteur.	d°	84	10	54
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	18	115
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	11	60
30	(École normale.	Piboen, direct., Denis, malt. adj.	d°	101	11	94
31		et Tricot, élève-maitre.	B.	79	11	90
32	Le Mans.	Ingénieur en chef.	P.C.	79	»	»
33		Lieuten.-colon. du Génie.	d°	75	»	»
34	Ingénieur ordinaire.	Fourmy, chef de bureau.	d°	68	14	90
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d°	74	9	99
36	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d°	A.S.	72	14	92
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	7	51
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d°	62	12	88
39	Chantenay.	Hardouin, d°	A.S.	60	9	73
40	Fillé-Guécélard.	Maillard, d°	P.C.	50	»	»
41	Malicorne.	Pioger, d°	A.S.	38	»	»
42	Sablé.	Blais, d°	P.C.	37	9	66
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d°	d°	124	13	96
P.C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	18	139
A.S. d° de l'Association scientifique.			Minim.	37	6	51
B. d° Babinet.			Moyen	97	12	82

Station du Mans. — SEPTEMBRE 1882. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

OCTOBRE 1882

La température, très basse le premier jour du mois, se relève brusquement le 2. Le 3, une aire de fortes pressions venue du Sud-Ouest s'établit en France, puis s'étend à toute la partie boréale de l'Europe qu'elle occupe jusqu'au 10. Le temps, généralement beau, se refroidit jusqu'au 7, se réchauffe ensuite, et le 11, des orages isolés mais intenses éclatent sur une grande partie du département. A cette date, une zone cyclonique venue de l'Océan et caractérisée par une stabilité remarquable se fixe sur les Iles-Britanniques. De nombreuses bourrasques s'y forment et amènent dans nos régions un régime pluvieux qui persiste jusqu'à la fin du mois, avec baromètre constamment au-dessous de la moyenne. Ces bourrasques arrêtées sans doute dans leur marche vers l'Ouest par les hautes pressions qui existent toujours sur la Russie, ne dépassent pas le Danemark et la Norvège et vont se perdre dans les régions boréales. Deux d'entre elles ont une intensité remarquable : l'une se forme sur la Manche, le 24, et remonte au Nord en traversant l'Angleterre, la Mer du Nord et la Norvège; la seconde aborde la France par le Sud-Ouest, traverse la Belgique, le Danemark et le sud de la Norvège et vient, en décrivant un demi-cercle vers l'Ouest, se combler à l'extrémité de la Mer du Nord. Le vent a été très variable pendant toute cette période et la température normale. — Au Mans, la pression moyenne a été de 751^m/_m6, avec maximum de 765^m/_m5, le 4, et minimum de 732^m/_m5, le 27. La température moyenne a été de 11°3, avec maximum de 22°2, le 2, et minimum de 1°2, le 30. — Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée a été de 61^m/_m en 15 jours, avec maximum de 88^m/_m (Chantenay) et 23 jours (Beaumont-sur-Sarthe) et minimum de 30^m/_m (Montmirail) et 7 jours (Château-du-Loir).

Moyennes météorologiques du Mois d'Octobre au Mans, pour la période 1873-1881

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	21°6	765 ^m / _m 5	96	123 ^m / _m 8
	Minimums.	-0°8	738 ^m / _m 4	49	38 ^m / _m 5
	Moyennes.	10°8	754 ^m / _m 6	75	74 ^m / _m 3

OCT

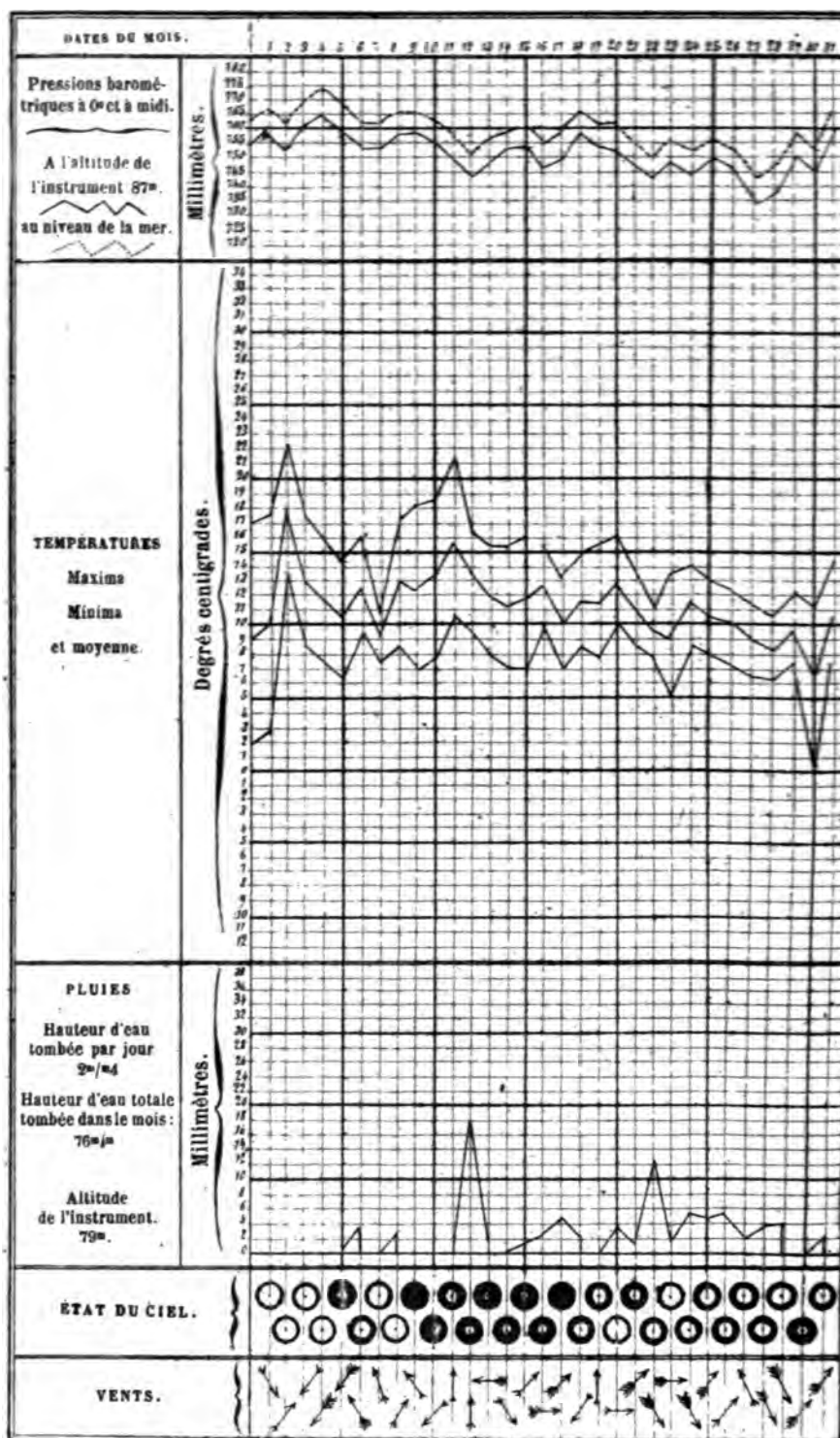
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapora- tion en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- mètre à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	14,7	15,0	15,0	17,6	2,4	10,0	759,9	»	»	62	NNW	○
2	14,0	14,2	15,0	22,2	13,8	18,0	753,4	»	»	81	SSW	○
3	13,9	15,0	14,8	17,8	8,2	13,0	762,2	»	»	71	NNE	○
4	13,4	15,4	14,6	16,5	7,4	11,4	765,5	»	»	64	NE	○
5	12,8	13,5	12,2	14,5	6,6	10,5	759,5	»	»	70	NE	○
6	12,2	14,2	13,1	16,0	9,2	12,6	754,9	3,1	»	77	SE	○
7	12,0	16,0	13,5	10,8	7,8	9,3	754,9	»	»	72	SSE	○
8	12,5	13,8	13,5	17,5	8,4	12,9	757,0	2,5	»	76	SSW	○
9	12,6	14,8	14,4	18,3	7,0	12,6	757,7	»	»	87	ESE	●
10	12,0	15,0	14,5	18,6	7,8	13,2	756,2	»	»	94	NE	●
11	13,3	16,2	15,5	21,4	10,3	15,8	747,7	»	»	75	S	○
12	14,0	15,2	13,8	16,8	9,8	13,3	743,9	18,5	»	74	S	○
13	12,8	15,5	13,0	15,5	8,2	11,8	747,5	0,7	»	72	E	○
14	11,8	13,8	13,4	15,5	7,3	11,4	752,8	»	»	86	NW	○
15	12,5	13,0	12,6	15,9	7,1	11,5	754,1	0,5	»	77	SW	○
16	12,4	14,2	13,2	15,5	10,0	12,7	746,3	1,5	»	78	W	○
17	11,5	13,5	13,2	13,0	7,0	10,0	749,4	4,1	»	95	WSW	●
18	12,1	13,0	13,0	14,9	8,2	11,6	757,9	1,1	»	78	ENE	○
19	11,8	13,7	12,8	15,2	8,0	11,6	751,2	»	»	72	S	○
20	12,5	15,0	13,0	16,0	9,8	12,9	753,1	3,0	»	75	W	○
21	12,0	15,0	13,2	13,9	8,3	11,1	747,9	1,1	»	86	SSW	○
22	13,5	13,5	12,5	11,0	8,2	9,6	744,1	13,2	»	54	NW	○
23	12,5	14,0	11,5	13,1	5,0	9,0	746,4	1,0	»	77	W	○
24	13,0	14,1	12,0	13,9	8,3	11,1	744,1	5,7	»	62	NW	○
25	10,6	14,0	11,5	13,1	8,0	10,6	747,7	4,9	»	54	SW	○
26	11,1	11,6	10,8	12,5	7,8	10,1	746,0	4,6	»	68	SW	○
27	11,1	13,0	11,3	11,5	6,5	9,0	732,5	2,0	»	94	SSE	○
28	9,8	13,3	11,0	10,6	6,3	8,4	736,5	3,7	»	91	NW	○
29	10,0	11,0	10,2	11,7	7,6	9,6	750,9	3,7	»	69	NW	○
30	9,2	16,0	13,8	11,5	1,2	6,3	756,4	»	»	92	SW	○
31	11,0	12,3	11,5	14,4	7,5	10,9	759,2	1,0	»	76	SW	○
Totals	378,6	437,8	403,9	466,7	239,0	351,8	23299,8	75,9	»	2359		
Maxim	14,7	16,2	15,5	22,2	13,8	18,0	765,5		»	95		
Minim	9,2	11,0	10,2	10,6	1,2	6,3	732,5		»	54		
Moyen	12,2	14,1	13,0	15,1	7,7	11,3	751,6		»	76		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
BASSIN DU LOIR.						
		MM.		m.		
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	10	30
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^o	A.S.	124	18	64
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	110	22	76
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	12	57
5	Jupilles.	Lefeuve, d ^o	d ^o	148	19	70
6	La Chartre.	Boinet, d ^o	d ^o	72	20	56
7	Château-du-Loir.	Guilmin, d ^o	d ^o	70	7	38
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	60	12	67
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	18	47
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	11	51
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	43	17	50
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	P.C.	42	17	71
BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	11	54
14	Neuville.	Doussard, d ^o	A.S.	169	10	59
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, d ^o	P.C.	127	10	47
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	d ^o	162	17	66
17	Neufchâtel.	Leguey, d ^o	d ^o	159	20	73
18	Conlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	17	68
19	Petit-Oisseau.	Miton, d ^o	A.S.	135	11	35
20	Bouloire.	Letourneux, d ^o	P.C.	135	19	61
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	19	66
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	126	14	72
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d ^o	107	15	59
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	A.S.	100	14	60
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d ^o	98	8	75
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	16	53
27	Foulletourte.	Morin, instituteur.	d ^o	84	11	50
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	23	64
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	16	57
30	Le Mans { École normale. Ingénieur en chef. Lieuten.-colon. du Génie. Ingénieur ordinaire.	Piboen, direct., Denis, malt. adj.	d ^o	101	17	65
31		et Tricot, élève-maltre.	B.	79	19	75
32		Robin, chef de bureau.	P.C.	79	»	»
33		Follie.	d ^o	75	»	»
34		Fourmy, chef de bureau.	d ^o	68	»	»
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d ^o	74	13	62
36	Soulligné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^o	A.S.	72	18	86
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	18	69
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^o	62	15	62
39	Chantenay.	Hardouin, d ^o	A.S.	60	13	88
40	Fillé-Guécélard.	Maillard, d ^o	P.C.	50	»	»
41	Malicorne.	Pioger, d ^o	A.S.	38	10	54
42	Sablé.	Blais, d ^o	P.C.	37	14	52
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d ^o	d ^o	124	20	62
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	23	88
A. S. d ^o de l'Association scientifique.			Minim.	37	7	30
B. d ^o Babinet.			Moyen	97	15	61

Station du Mans. — OCTOBRE 1892. — Ecole normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

NOVEMBRE 1882

Le mois de Novembre est caractérisé par un régime exceptionnellement pluvieux et un baromètre très bas. Une aire de fortes pressions, qui existe jusqu'au 10 sur l'Italie et l'Espagne, fait d'abord monter le baromètre dans le département. Mais, dès le 5, la zone de basses pressions qui se trouve au Nord-Ouest de l'Europe s'étend jusqu'à nous, et de l'Ouest de l'Écosse, qui semble en avoir été le centre principal, partent de nombreuses bourrasques, qui se propagent pour la plupart vers la Baltique, en traversant le Danemark, et qui amènent dans nos régions, pendant tout le mois, des pluies presque continuelles. D'autres passent plus au Sud, et l'une d'elles, pénétrant directement en France par le Sud-Ouest, traverse notre département qui subit des pluies torrentielles, et remonte vers la Belgique où elle se comble. Les rivières du département ont eu de fréquentes crues. Au Mans, la Sarthe a presque atteint la hauteur de la crue de janvier 1881. Cette situation a été très défavorable à l'agriculture. Les semailles n'ont pas été faites sur un grand nombre de points et l'excès d'humidité a compromis les blés qui ont pu être confiés au sol. Les vents ont surtout soufflé de l'Ouest et du Nord-Ouest. La température moyenne a dépassé la normale. — Au Mans, la pression moyenne a été de 751^m/_m3, avec maximum de 762^m/_m, le 5, et minimum de 738^m/_m5, le 16. La température moyenne a été de 8°2, avec maximum de 14°7, le 4, et minimum de -1°, le 29. Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée a été de 151^m/_m en 19 jours, avec maximum de 203^m/_m (Ballon) et 27 jours (Beaumont-sur-Sarthe), et minimum de 97^m/_m et 10 jours (Foulletourte).

Moyennes météorologiques du Mois de Novembre au Mans, pour la période 1873-1881

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	15°9	766 ^m / _m 9	99	134 ^m / _m 5
	Minimums.	-4°1	738 ^m / _m 8	62	0 ^m / _m 9
	Moyennes.	6°8	754 ^m / _m 9	84	60 ^m / _m 2

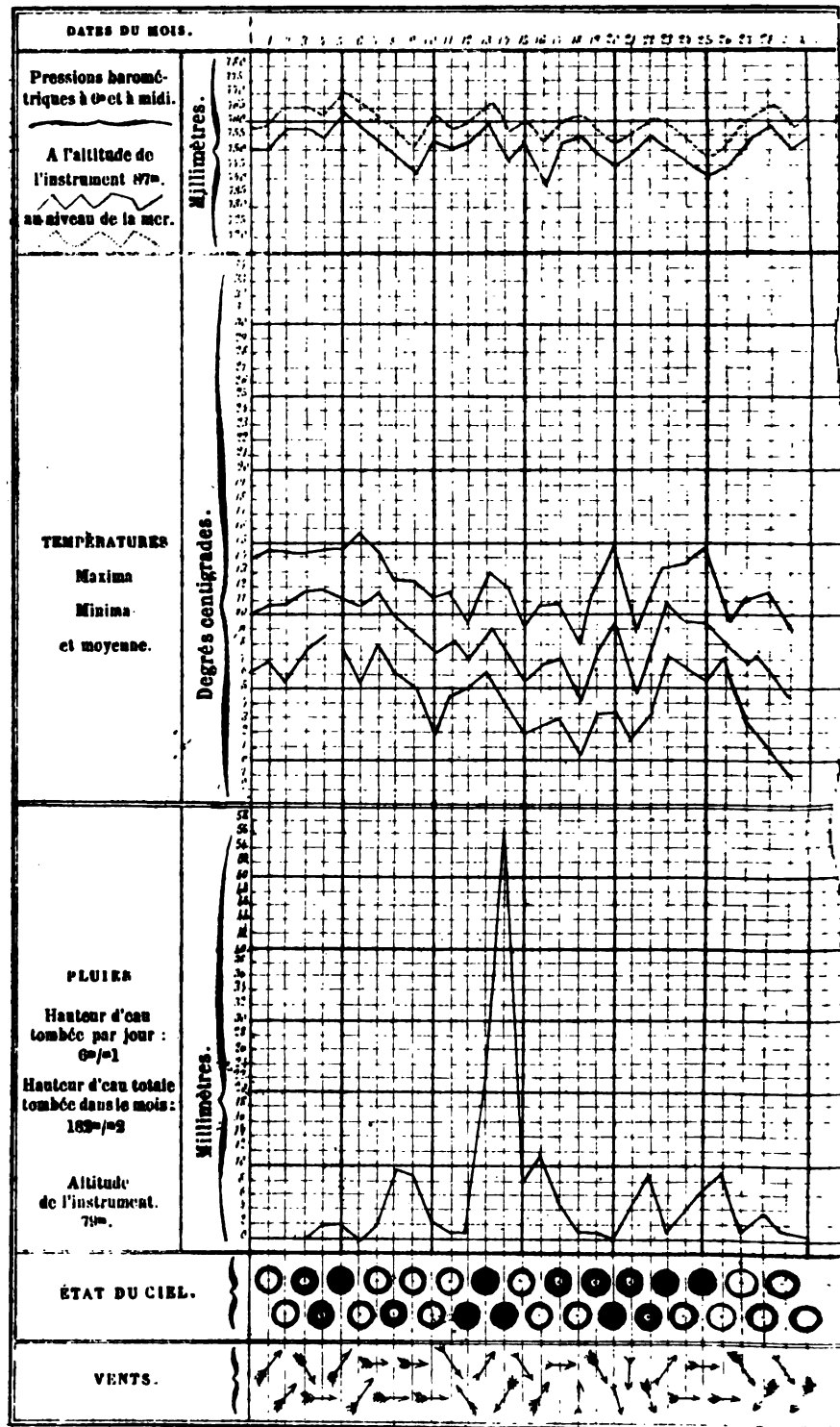
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapora- tion en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- métrique à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	7,3	13,4	10,0	14,7	6,2	10,3	750,6	»	»	87	SW	○
2	8,1	13,5	10,1	14,5	5,8	10,1	756,4	»	»	87	SW	○
3	9,9	13,3	10,3	14,5	7,8	11,2	757,6	»	»	89	NW	○
4	10,9	14,5	10,4	14,7	8,6	11,6	755,6	0,6	»	97	W	○
5	9,9	14,3	12,3	14,5	7,5	11,0	762,0	1,2	»	85	SW	●
6	14,7	14,5	12,2	15,2	5,8	10,5	758,7	»	»	81	SW	○
7	12,3	13,1	11,4	14,5	8,0	11,3	752,9	0,9	»	86	W	○
8	9,6	10,1	8,9	12,5	6,5	9,5	748,1	9,8	»	83	W	●
9	7,3	10,1	9,1	12,5	5,2	8,8	742,9	9,5	»	78	W	○
10	6,3	11,1	9,1	11,8	2,3	7,0	752,1	1,1	»	96	W	○
11	8,9	9,3	6,7	11,5	4,5	8,0	750,9	0,7	»	89	NW	○
12	6,5	8,5	6,9	9,0	5,0	7,0	754,6	0,1	»	80	SE	●
13	10,5	12,0	12,0	13,0	6,0	9,5	757,6	21,1	»	97	SW	●
14	5,3	5,1	3,9	12,2	4,0	8,1	746,4	55,4	»	93	NE	●
15	3,7	6,1	7,5	9,0	2,0	5,5	751,5	6,8	»	72	NW	○
16	4,9	6,5	6,6	10,5	2,5	6,5	738,5	10,2	»	95	SW	○
17	4,5	6,5	4,6	11,0	3,0	7,0	752,4	4,6	»	78	W	○
18	0,5	5,3	4,5	7,8	0,5	4,1	754,2	18,0	»	89	S	○
19	7,6	9,3	8,5	12,0	3,5	7,8	748,2	1,8	»	70	NNW	○
20	4,5	5,7	3,5	14,5	3,6	9,0	745,9	1,1	»	88	NW	●
21	3,0	4,9	3,8	8,0	1,0	4,5	749,9	5,5	»	85	N	○
22	5,7	10,2	9,9	11,0	3,0	7,0	752,0	8,5	»	95	NNW	○
23	11,6	12,9	12,0	13,8	6,5	10,1	750,8	0,8	»	93	SW	●
24	10,2	11,0	9,5	13,5	6,2	9,8	745,0	3,4	»	94	W	○
25	10,7	13,4	11,8	14,2	5,5	9,8	742,2	7,5	»	95	W	●
26	9,3	10,2	7,0	9,5	7,7	8,6	744,8	9,3	»	68	W	○
27	4,0	7,2	4,3	11,0	2,5	6,8	755,2	0,0	»	74	NW	○
28	3,5	7,5	4,0	12,5	1,5	7,0	757,6	3,5	»	60	NE	●
29	3,8	8,9	3,2	9,0	-1,0	4,0	750,2	0,8	»	87	NW	○
30	5,2	5,7	0,0	11,8	0,5	5,2	755,4	»	»	77	NNE	○
Totaux	220,4	294,1	236,0	364,2	131,7	246,8	22540,3	182,2	»	2518		
Maxim	14,7	14,5	12,3	14,7	8,6	11,6	762,0	»	»	97		
Minim	0,5	4,9	3,5	7,8	-1,0	4,0	738,5	»	»	60		
Moyen	7,3	9,8	7,9	12,1	4,4	8,2	751,3	»	»	85		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^{os} d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude. m.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
BASSIN DU LOIR.						
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	17	110
2	Grand-Lucé.	Cordier, do	A.S.	124	21	151
3	Saint-Calais.	Luce, do	P.C.	110	26	135
4	Écommoy.	Duloir, do	do	97	21	166
5	Jupilles.	Lefevre, do	do	148	20	174
6	La Chartre.	Boinct, do	do	72	17	145
7	Château-du-Loir.	Guilmin, do	do	70	15	132
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, do	A.S.	60	15	148
9	Vaas.	Beauté, do	P.C.	58	15	114
10	Pontvallain.	Drouault, do	A.S.	52	17	104
11	Le Lude.	Chartier, do	do	45	22	154
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	24	139
BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	»	»
14	Neuville.	Doussard, do	A.S.	169	17	150
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, do	P.C.	127	15	112
16	La Fresnaye.	Lion, do	do	162	19	153
17	Neufchâtel.	Leguey, do	do	159	23	172
18	Conlie.	Péan, do	do	139	23	179
19	Petit-Oisseau.	Miton, do	A.S.	135	15	146
20	Bouloire.	Letourneux, do	P.C.	135	23	173
21	Monhoudou.	Lenoir, do	do	130	22	190
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	do	126	»	»
23	Sargé.	Emery, instituteur.	do	107	20	188
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	100	20	149
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	do	98	18	203
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, do	P.C.	90	24	149
27	Foulletourte.	Morin, instituteur.	do	84	10	97
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	27	183
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	16	120
30	École normale.	Piboen, direct., Denis, maît. adj.	do	101	24	141
31		et Tricot, élève-maître.	B.	79	25	182
32	Le Mans, Ingénieur en chef.	Robin, chef de bureau.	P.C.	79	»	»
33	Lieuten.-colon. du Génie.	Follie.	do	75	»	»
34	Ingénieur ordinaire.	Fourmy, chef de bureau.	do	68	»	»
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	do	74	15	162
36	Souligné-sous-Vallon.	Lebreton, do	A.S.	72	22	177
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	21	180
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	do	62	20	182
39	Chantenay.	Hardouin, do	A.S.	60	18	148
40	Fillé-Guécelard.	Maillard, do	P.C.	50	18	113
41	Malicorne.	Voisin, do	A.S.	38	16	128
42	Sablé.	Blais, do	P.C.	37	15	111
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, do	do	124	24	173
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	27	203
A. S. do de l'Association scientifique.			Minim.	37	10	97
B. do Babinet.			Moyen ^e	97	19	151

Station du Mans. — NOVEMBRE 1882. — École normale.



Lith. Imp. de la Presse.

BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

DÉCEMBRE 1882

Le mois de Décembre est pluvieux comme les mois précédents, avec baromètre bas et température au-dessus de la normale. Les deux premiers jours sont froids et la pression élevée sur toute la France. — Mais dès le 2, ces hautes pressions sont refoulées au Nord de la Russie par deux bourrasques qui arrivent, l'une de l'Islande et l'autre de l'Ouest et qui séjournent du 4 au 10, sur les côtes Est de l'Angleterre et sur la Manche, en amenant un peu de pluie dans le département. La température, qui s'était élevée dans les journées du 3 et du 4, s'abaisse rapidement sous leur influence et le froid devient même assez vif le 10 et le 11. — D'autres bourrasques apparaissent encore dans l'Ouest, au large de nos côtes, et nous donnent un peu d'eau du 12 au 14, puis leur ligne de parcours remonte au Nord et le baromètre devient élevé sur la France. Toutefois nos régions restent sous leur influence et la pluie tombe presque chaque jour pendant tout le reste du mois. La température a été douce pendant toute cette période et même relativement élevée pendant les six derniers jours du mois. Les récoltes souffrent toujours beaucoup de l'excès d'humidité. — Au Mans, la pression moyenne a été de $749^{\text{mm}}/7$, avec maximum de $764^{\text{mm}}/1$, le 20, et minimum de $734^{\text{mm}}/5$, le 7. La température moyenne a été de $4^{\circ}8$, avec maximum de $13^{\circ}6$, le 25, et minimum de $-2^{\circ}6$, le 11. Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée a été de 95^{mm} en 17 jours, avec maximum de 149^{mm} (Foullletourte) et 22 jours (Beaumont-sur-Sarthe) et minimum de 60^{mm} (Bonnétable) et 7 jours (Connerré).

Moyennes météorologiques du Mois de Décembre au Mans, pour la période 1873-1881

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	12°8	768 ^{mm} /7	98	183 ^{mm} /3
	Minimums.	-7°9	739 ^{mm} /6	65	11 ^{mm} /3
	Moyennes.	2°8	756 ^{mm} /6	67	76 ^{mm} /7

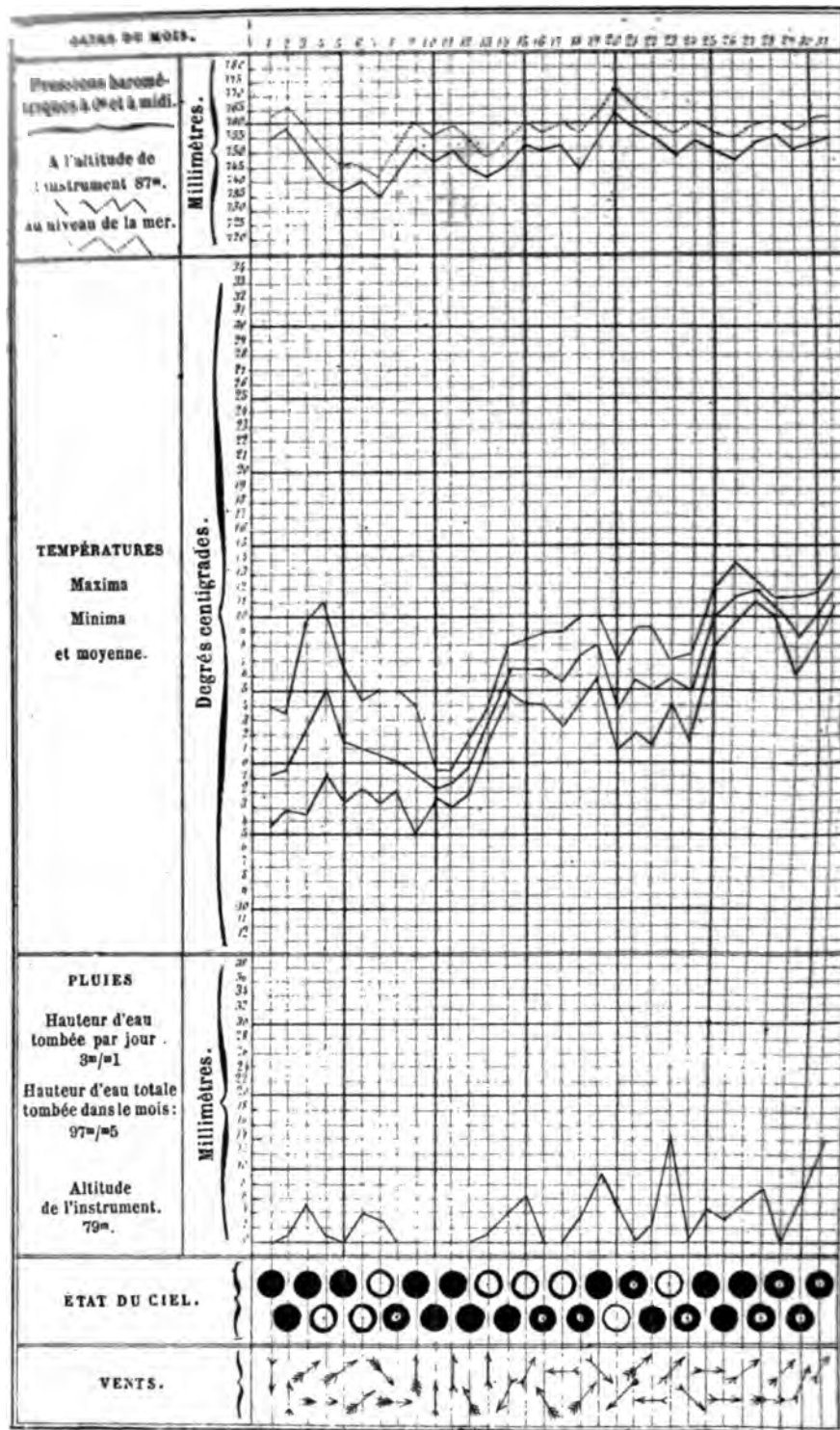
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours 1	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi 8	PLUIE en 24 heures — Millim 9	Évapo- ration en 24 heures — Millim 10	ÉTAT hygro- mètre — à midi 11	VENT à midi 12	ÉTAT du ciel à midi 13
	6 heures du matin 2	Midi 3	9 heures du soir 4	Maximum 5	Minimum 6	Moyenne 7						
1	-1,5	1,2	0,»	4,»	-5,5	-0,8	753,»	»	»	96	N	●
2	-1,»	-0,7	-0,6	3,5	-4,5	-0,5	758,1	0,2	»	79	S	●
3	-1,»	2,1	9,3	9,5	-4,5	2,5	749,7	4,7	»	78	S W	●
4	7,»	7,9	3,2	11,»	-0,7	5,1	740,1	1,7	»	71	W	○
5	2,1	6,1	3,6	6,5	-3,5	1,5	735,9	0,3	»	83	S W	●
6	2,5	3,9	2,1	4,5	-2,»	1,3	737,»	4,»	»	81	S W	○
7	1,8	2,5	1,1	5,»	-3,2	0,9	734,5	3,4	»	96	N W	○
8	0,1	4,3	2,3	5,»	-3,7	0,6	744,2	»	»	81	W	○
9	-0,7	0,8	-0,1	4,»	-5,»	-0,5	751,»	»	»	94	S	●
10	-1,4	-2,»	-2,2	-0,6	-2,5	-1,6	748,2	»	»	92	S	●
11	-1,6	-2,6	-2,6	-0,6	-3,»	-1,8	749,3	»	»	93	S	●
12	-1,9	-0,3	0,9	1,9	-2,7	-0,4	745,1	»	»	89	S S E	●
13	2,7	1,6	2,9	3,8	1,5	2,6	743,3	0,9	»	86	S	○
14	5,7	6,3	7,3	8,»	4,8	6,4	744,5	4,1	»	98	N N E	●
15	7,7	7,»	4,3	8,7	4,2	6,5	753,2	6,8	»	97	S S W	○
16	4,5	7,2	6,9	8,9	4,1	6,5	751,9	0,3	»	94	S S E	●
17	3,7	7,1	8,7	9,»	2,5	5,7	753,7	»	»	93	E	○
18	8,5	8,7	8,7	10,»	4,5	7,3	744,9	3,»	»	93	S W	●
19	8,4	8,9	7,5	10,»	6,»	8,»	755,1	9,»	»	93	N W	●
20	2,7	5,3	2,3	7,»	1,»	4,»	761,1	5,»	»	86	N E	○
21	5,5	8,9	7,1	9,2	2,»	5,6	750,6	»	»	93	S W	○
22	6,3	6,»	7,1	9,»	1,5	5,2	756,4	1,8	»	94	E	●
23	5,3	6,5	4,9	7,»	4,»	5,5	748,5	14,3	»	93	S W	○
24	4,2	6,5	3,8	7,2	2,8	5,»	752,6	»	»	91	W N W	○
25	7,8	11,»	11,»	12,»	8,»	10,»	750,8	4,9	»	97	W	●
26	10,8	12,5	12,»	13,6	9,6	11,6	749,1	3,6	»	94	W	●
27	11,5	12,3	11,8	12,8	11,4	12,1	753,3	5,7	»	96	W S W	●
28	10,3	11,3	7,8	11,6	10,»	10,8	755,8	6,2	»	96	W	○
29	6,1	8,4	9,6	11,5	6,2	8,8	751,6	»	»	98	S W	○
30	9,5	11,4	11,5	11,6	8,4	10,»	752,7	5,1	»	93	S S W	○
31	11,2	11,7	12,»	13,1	11,»	12,1	753,8	12,5	»	97	S W	○
Totant	136,8	181,8	164,2	237,7	62,7	150,»	23240,0	97,5	»	2818		
Maxim	11,5	12,5	12,»	13,6	11,4	12,1	764,1	»	»	98		
Minim	-1,9	-2,6	-2,6	-0,6	-5,5	-1,8	734,5	»	»	71		
Moyen	4,4	5,9	5,3	7,7	2,»	4,8	749,7	»	»	91		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude. m.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
BASSIN DU LOIR.						
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	11	63
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^o	A.S.	124	19	101
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	110	20	107
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	14	111
5	Jupilles.	Lefeuvre, d ^o	d ^o	148	19	125
6	La Chartre.	Boinet, d ^o	d ^o	72	19	92
7	Château-du-Loir.	Guilmin, d ^o	d ^o	70	15	79
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	60	19	69
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	15	78
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	18	87
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	45	14	97
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	P.C.	42	21	87
BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	196	10	92
14	Neuv Hette	Doussard, d ^o	A.S.	169	14	105
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, d ^o	P.C.	127	14	65
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	d ^o	162	19	74
17	Neuschâtel.	Legucy, d ^o	d ^o	159	20	109
18	Conlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	19	128
19	Petit-Oisseau.	Miton, d ^o	A.S.	135	10	92
20	Bouloire.	Letourneux, d ^o	P.C.	135	19	109
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	20	91
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	126	20	120
23	Sargé.	Emery instituteur	d ^o	107	15	108
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	A.S.	100	17	60
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d ^o	98	10	89
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	18	76
27	Foullletourte.	Morin instituteur.	d ^o	84	16	149
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	22	109
29	Loué.	Guimier instituteur	P.C.	80	»	»
30	École normale.	Piboen, direct. Denis, malt. adj.	d ^o	101	21	88
31		et Tricot, élève-maitre.	B.	70	21	99
32	Le Mans	Ingénieur en chef.	P.C.	79	»	»
33		Lieuten.-colon. du Génie.	d ^o	75	»	»
34	Ingénieur ordinaire.	Follie.	d ^o	68	»	»
35		Fourmy, chef de bureau.	d ^o	74	7	92
36	Connerre.	Torchet, instituteur.	d ^o	72	16	117
37	Souligné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^o	A.S.	66	17	96
38	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	62	18	110
39	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^o	60	18	81
40	Chantenay.	Hardouin, d ^o	A.S.	50	»	»
41	Fillé-Guéclard.	Maillard, d ^o	P.C.	38	16	92
42	Malicorne.	Voisin, d ^o	A.S.	37	14	74
43	Sablé.	Blais, d ^o	P.C.	124	22	110
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d ^o	d ^o	124	22	110
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	332	22	149
A. S. d ^o de l'Association scientifique.			Minim.	37	7	60
B. d ^o Babinet.			Moyen	97	17	96

Station du Mans. — DÉCEMBRE 1882. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

JANVIER 1883.

La température extrêmement élevée pour la saison au commencement du mois baisse peu à peu sous l'influence de fortes pressions qui, venues d'Espagne, traversent la France et se propagent vers le Nord-Est de l'Europe. Les bourrasques arrêtées par cet anti-cyclone ne peuvent pénétrer sur le continent et remontent directement au Nord. Mais elles sont peu éloignées de nos côtes et leur action se fait sentir jusque dans nos régions où le temps est pluvieux pendant toute cette période. — Vers le 7, le baromètre commence à descendre, et il devient très bas, le 13, au passage d'une bourrasque qui traverse le Sud de la France en donnant d'assez fortes pluies. De fortes pressions qui viennent encore d'Espagne occupent alors de nouveau toute la France, qui jouit d'un temps calme du 16 au 25, avec froid assez vif à partir du 20. La fin du mois est, au contraire, très agitée. Le 25, en effet, le baromètre éprouve une chute rapide, et une tempête, dont le centre passe sur les Iles Britanniques les 25 et 26, amène sur nos côtes et dans le département des vents violents et de fortes pluies. La pression remonte un moment, mais le 29 et le 31 deux autres centres de tempête se forment à l'extrémité de la mer du Nord et au Sud de la Bretagne et nous font encore subir de très gros temps. Le thermomètre a été élevé pendant cette dernière période. — Au Mans, la pression moyenne a été de 754^m/°8, avec maximum de 769^m/° le 23, et minimum de 733^m/° le 13. La température moyenne a été de 5°4, avec maximum de 15°6 le 1^{er}, et minimum de -5°9, le 9. — Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée a été de 73^m/° en 14 jours, avec maximum de 105^m/° (Soulligné-sous-Vallon), et 21 jours (Parigné-l'Évêque) et minimum de 23^m/° et 5 jours (Saint-Léonard-des-Bois).

Moyennes météorologiques du Mois de Janvier au Mans, pour la période 1873-1882

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	12°1	769 ^m /°7	99	99 ^m /°3
	Minimums.	-7°0	741 ^m /°8	64	5 ^m /°9
	Moyennes.	3°2	757 ^m /°8	88	54 ^m /°8

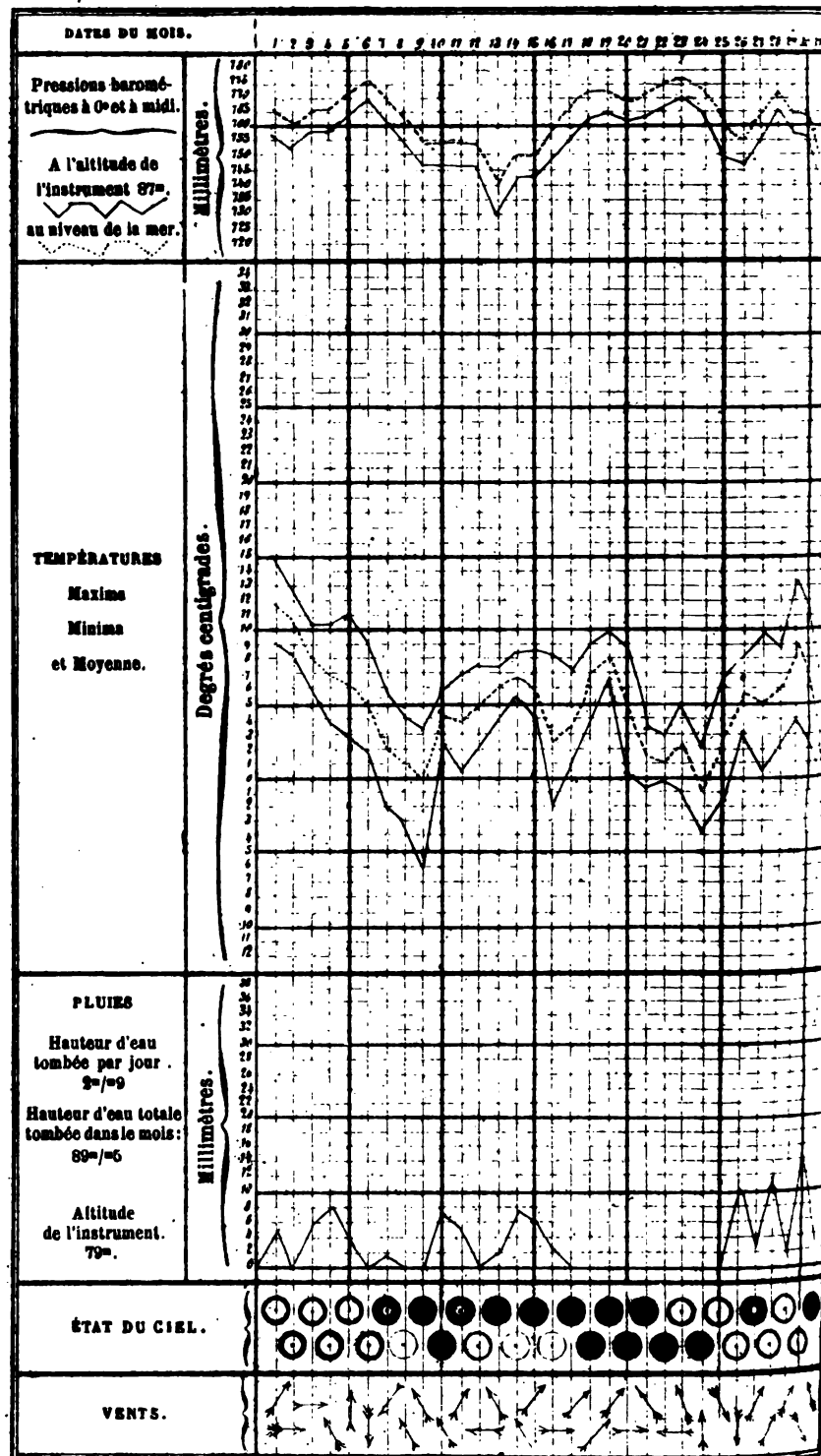
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours 1	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi 8	PLUIE en 24 heures — Millim 9	Évapora- tion en 24 heures — Millim 10	ÉTAT hygro- mètre — à midi 11	VENT à midi 12	ÉTAT du ciel à midi 13
	6 heures du matin 2	Midi 3	9 heures du soir 4	Maximum 5	Minimum 6	Moyenne 7						
1	9,8	14,»	11,5	15,6	8,7	12,1	756,9	4,5	»	98	SW	○
2	10,9	11,1	9,2	12,8	8,5	10,7	756,1	»	»	98	W	○
3	6,7	8,9	8,4	10,5	5,8	8,1	758,8	5,8	»	98	W	○
4	5,4	7,1	4,5	10,5	4,»	7,2	758,8	8,»	»	91	SE	○
5	4,4	7,5	8,9	11,»	2,5	6,8	763,3	4,5	»	90	S	○
6	4,5	6,9	2,5	9,5	2,1	5,8	765,1	»	»	81	N	○
7	4,4	5,5	3,7	6,»	-2,»	2,»	762,7	0,8	»	84	NE	○
8	-1,7	-0,5	-1,3	4,»	-2,9	0,6	755,8	»	»	71	SE	●
9	-3,9	-0,7	3,3	3,5	-5,9	-0,7	742,2	»	»	98	SE	○
10	4,1	5,7	3,5	6,»	2,7	4,3	742,7	8,»	»	89	SE	○
11	2,1	4,7	3,3	7,»	0,9	4,»	742,6	4,5	»	97	SW	○
12	3,7	4,5	7,3	7,5	2,5	5,»	743,3	»	»	80	E	●
13	6,5	6,9	6,6	7,5	4,5	6,»	733,»	0,8	»	92	SSE	○
14	4,6	6,7	7,5	8,2	5,4	6,8	744,»	8,»	»	89	SE	●
15	7,8	7,5	5,7	8,5	4,5	6,»	744,3	6,»	»	95	SSW	○
16	1,2	3,7	3,7	8,6	-2,»	2,5	751,4	2,5	»	80	W	●
17	0,2	2,1	7,1	7,8	-0,5	3,7	763,»	»	»	96	SW	○
18	4,9	6,5	7,3	9,4	4,»	6,7	764,4	»	»	98	SW	●
19	8,3	8,6	7,1	9,5	6,2	7,9	764,8	»	»	97	SW	●
20	1,9	2,7	1,7	9,»	1,»	5,»	763,4	»	»	95	W	●
21	0,3	0,5	0,7	3,5	-0,2	1,7	763,6	»	»	92	SE	●
22	0,1	2,1	0,5	3,»	-0,2	1,4	766,6	»	»	97	E	●
23	0,1	2,»	0,1	5,»	-0,3	2,3	759,»	»	»	80	ESE	○
24	-1,9	0,5	-0,4	1,5	-3,5	-1,»	763,8	»	»	89	SSE	●
25	0,1	4,5	4,5	7,»	-1,5	2,8	750,2	»	»	85	NW	○
26	7,5	7,1	4,9	7,8	3,4	5,6	744,9	10,6	»	67	N	○
27	1,7	6,7	5,5	9,5	0,4	5,»	756,3	2,3	»	85	SW	○
28	4,»	6,5	7,1	9,»	2,8	5,9	764,8	11,»	»	83	WSW	○
29	9,2	11,6	10,5	13,2	4,8	9,»	753,9	0,2	»	80	SW	○
30	6,2	6,9	3,3	11,2	2,6	6,8	753,8	12,»	»	72	WNW	○
31	2,3	1,3	3,8	5,7	0,2	3,»	736,3	»	»	94	SE	●
Totale	115,3	109,1	152,»	248,8	58,5	153,»	23398,6	89,5	»	2734		
Maxim	10,9	14,»	11,5	15,6	8,7	12,1	769,»	»	»	98		
Minim	-3,9	-0,7	-1,3	1,5	-5,9	-1,»	733,»	»	»	67		
Moyen	3,7	5,5	4,9	8,»	1,9	5,1	751,8	»	»	88		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre	LIEUX DES OBSERVATIONS	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude. m.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
BASSIN DU LOIR.						
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	10	62
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^o	A.S.	124	18	94
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	110	20	83
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	13	90
5	Jupilles.	Lefevre, d ^o	d ^o	148	12	80
6	La Chartre.	Boinet, d ^o	d ^o	72	15	75
7	Château-du-Loir.	Guillet, d ^o	d ^o	70	11	67
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	60	14	58
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	9	62
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	7	45
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	45	16	78
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	P.C.	42	17	70
BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Subard, instituteur.	P.C.	198	8	63
14	Neuvillette.	Doussard, d ^o	A.S.	169	9	58
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, d ^o	d ^o	127	5	23
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	P.C.	162	17	74
17	Neufchâtel.	Leguey, d ^o	d ^o	159	16	85
18	Conlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	16	96
19	Petit-Oisseau.	Milon, d ^o	A.S.	135	7	59
20	Bouloire.	Letourneux, d ^o	P.C.	135	15	76
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	15	96
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	126	17	66
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d ^o	107	13	91
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	A.S.	100	13	61
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	98	8	76
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	16	55
27	Foulletourte.	Morin, instituteur.	P.C.	84	»	»
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	19	86
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	15	54
30	École normale.	Piboën, directeur,	d ^o	101	17	66
31		et Tricot, élève-maître.	B.	79	16	89
32	Le Mans					
33	Inspecteur ordinaire. Directeur du Gaz.	Fourmy, chef de bureau.	P.C.	68	»	»
34		Séguin.	d ^o	51	20	91
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d ^o	74	7	74
36	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^o	A.S.	72	14	105
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	16	68
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^o	62	16	78
39	Chantenay.	Hardouin, d ^o	A.S.	60	15	64
40	Fillé-sur-Sarthe.	Maillard, d ^o	P.C.	50	»	»
41	Malicorne.	Voisin, d ^o	A.S.	38	12	77
42	Sablé.	Blais, d ^o	P.C.	37	14	91
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d ^o	d ^o	124	21	84
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	21	105
A. S. d ^o de l'Association scientifique.			Minim.	37	5	23
B. d ^o Babinet.			Moyen	97	14	73

Station du Mans. — JANVIER 1883. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

FÉVRIER 1883.

La période pluvieuse et agitée de la fin de Janvier continue pendant les 3 premiers jours de Février, avec vent du Sud-Ouest, sous l'influence d'une violente bourrasque qui traverse les Iles Britanniques. Du 4 au 8, une aire de fortes pressions, ayant son centre sur le Nord de la France et sur la Belgique, calme un moment la situation et refroidit l'atmosphère. Les bourrasques reparaissent ensuite, mais leurs trajectoires s'éloignent de plus en plus de nos côtes et le baromètre monte rapidement. Un faible centre de dépression se montre encore sur la Manche, les 18 et 19, et les pluies, sous son influence, persistent dans le département jusqu'au 20. Mais après son passage un vaste anticyclone occupe tout l'Ouest de l'Europe et donne dans nos régions, pendant le reste du mois, un temps beau et calme, très favorable à l'agriculture. La température a été assez uniforme et a présenté une moyenne au-dessus de la normale. Au Mans, la pression moyenne a été de 760^m/m², avec maximum de 776^m/m³, le 23 et minimum de 740^m/m⁴, le 2. La température moyenne a été de 5°8, avec maximum de 13°2 le 9 et minimum de -3°7 le 17. Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée a été de 49^m/m en 13 jours, avec maximum de 72^m/m (Monhoudou) et 16 jours (La Fresnaye) et minimum de 16^m/m et 5 jours (Saint-Léonard-des-Bois).

Moyennes météorologiques du Mois de Février au Mans, pendant la période 1873-1882

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	13°7	766 ^m /m ⁹	98	95 ^m /m ⁶
	Minimums.	-4°8	740 ^m /m ³	58	13 ^m /m ⁹
	Moyennes.	5°8	755 ^m /m ³	84	46 ^m /m ⁹

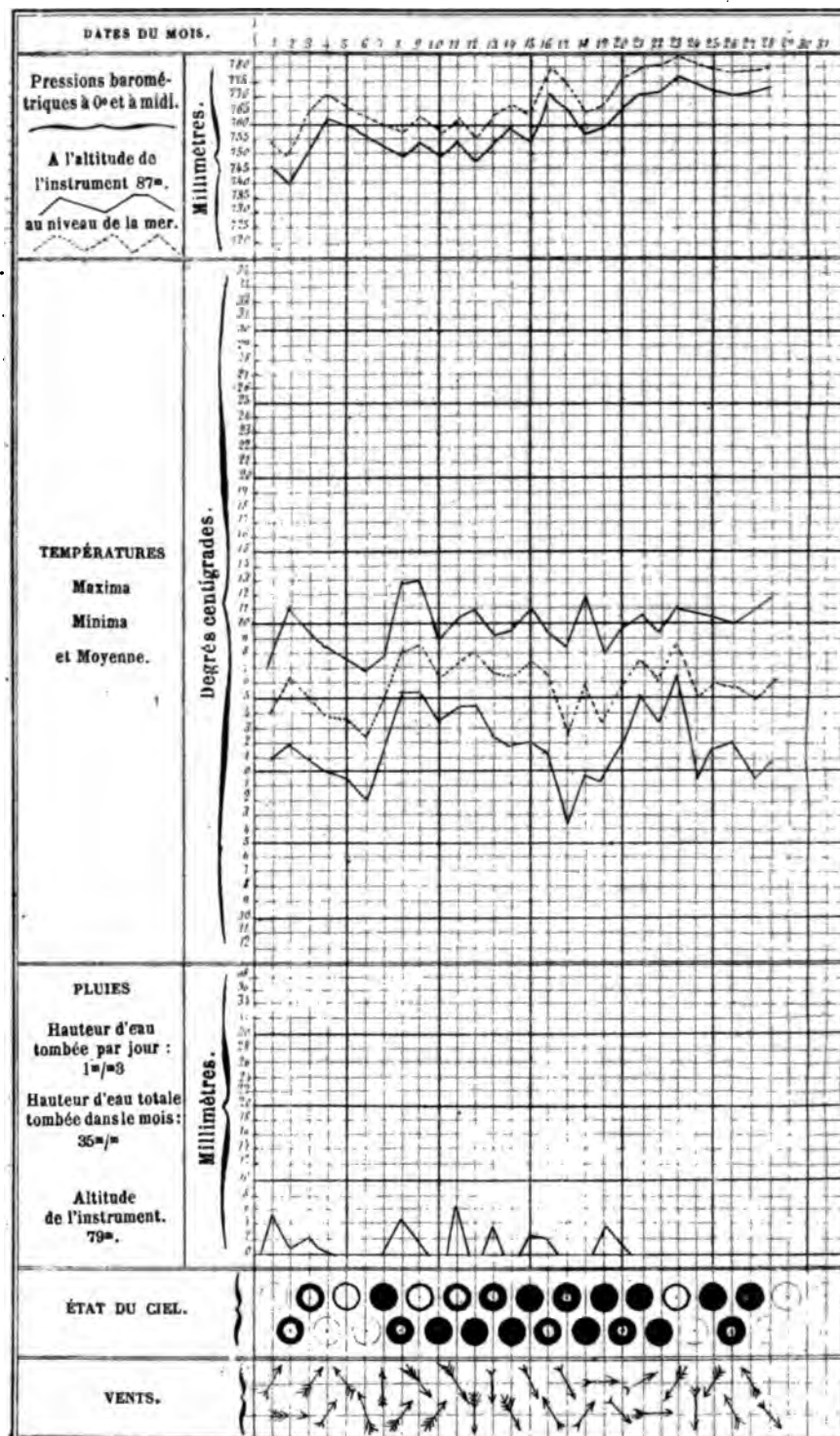
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures	Evapo- ration en 24 heures	ÉTAT hygro- mètre- que à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	2,9	4,9	6,4	7,0	0,7	3,8	746,7	5,7	»	88	SW	○
2	7,8	10,7	6,0	11,0	1,7	6,4	740,4	1,3	»	71	W	●
3	2,7	6,7	4,5	9,7	0,8	5,3	754,6	2,0	»	95	SSW	●
4	1,4	5,9	4,3	8,5	-0,1	4,2	761,0	0,3	»	83	SW	○
5	1,9	7,4	3,7	7,9	-0,3	3,8	759,0	»	»	57	SE	○
6	-0,3	5,3	4,7	7,0	-2,0	2,5	755,6	»	»	82	SSE	○
7	2,4	5,9	6,3	7,9	0,7	4,3	752,9	0,2	»	94	S	●
8	9,0	12,3	11,8	13,1	5,3	9,2	749,3	4,8	»	87	SW	●
9	10,1	8,7	5,0	13,2	5,4	9,3	754,5	1,4	»	65	NW	○
10	7,0	8,7	8,0	8,9	3,5	6,2	749,2	»	»	67	SW	●
11	5,6	8,5	7,4	10,1	4,4	7,3	753,6	6,7	»	64	NW	●
12	7,6	9,4	6,6	11,1	4,4	7,8	747,4	»	»	73	N	●
13	4,9	7,7	4,8	9,4	2,6	6,0	755,3	3,6	»	83	N	●
14	2,9	8,7	7,6	9,5	1,9	5,7	758,7	»	»	85	NW	●
15	7,6	9,4	7,5	11,1	2,0	6,6	756,6	2,2	»	91	NW	●
16	2,8	7,6	4,5	9,6	1,2	5,4	768,9	1,9	»	74	SSE	●
17	0,8	7,6	4,6	8,3	-3,7	2,3	765,0	»	»	60	NNW	●
18	3,6	4,5	5,0	12,4	-0,2	6,1	756,2	»	»	89	SW	●
19	0,8	5,0	3,0	7,4	-0,5	3,5	759,2	3,7	»	94	W	●
20	2,5	7,7	6,0	9,4	1,6	5,5	766,0	1,0	»	90	WNW	○
21	4,9	7,8	6,5	10,5	5,1	7,8	771,1	»	»	95	WSW	●
22	4,7	6,8	7,5	9,3	3,6	6,5	771,6	»	»	95	W	●
23	7,4	8,6	6,3	10,8	6,6	8,7	776,5	»	»	82	NNE	○
24	1,6	7,5	5,7	10,5	-0,6	4,9	774,1	»	»	88	N	○
25	3,0	4,6	5,3	10,5	1,5	6,0	772,6	»	»	98	NE	●
26	5,4	7,7	5,7	10,0	1,7	5,8	771,0	»	»	92	SE	●
27	0,3	5,5	5,0	10,6	-0,4	5,1	768,9	»	»	91	SE	○
28	6,3	10,2	9,7	11,8	1,0	6,4	769,2	»	»	78	NW	●
29	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	○
30	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	○
31	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	○
Totaux	117,6	211,3	169,4	276,5	47,9	162,4	21285,1	34,8	»	2311		
Maxim	10,1	12,3	11,8	13,2	5,4	9,3	776,5		»	98		
Minim	-0,3	4,5	3,0	7,0	-3,7	2,3	740,4		»	57		
Moyen	4,2	7,5	6,1	9,9	1,7	5,8	760,2		»	83		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.	
BASSIN DU LOIR.		MM.		m.			
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	8	20	
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^e	A.S.	124	11	48	
3	Saint-Calais.	Luce, d ^e	P.C.	110	13	48	
4	Écommoy.	Duloir, d ^e	d ^e	97	9	53	
5	Jupilles.	Lefeuvre, d ^e	d ^e	148	9	47	
6	La Chartre.	Boinet, d ^e	d ^e	72	9	36	
7	Château-du-Loir.	Guittet, d ^e	d ^e	70	10	35	
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^e	A.S.	60	10	39	
9	Vaas.	Beauté, d ^e	P.C.	58	10	28	
10	Pontvallain.	Drouault, d ^e	A.S.	52	9	31	
11	Le Lude.	Chartier, d ^e	d ^e	45	13	33	
12	La Flèche.	Moynat, cond ^e des P ^{tes} et Ch ^{ées}	P.C.	42	14	43	
BASSIN DE LA SARTHE.							
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	7	40	
14	Neuvillette.	Doussard, d ^e	A.S.	169	8	45	
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, d ^e	d ^e	127	5	16	
16	La Fresnaye.	Lion, d ^e	P.C.	162	16	43	
17	Neufchâtel.	Leguey, d ^e	d ^e	159	15	43	
18	Conlie.	Péan, d ^e	d ^e	139	13	43	
19	Petit-Oisseau.	Miton, d ^e	A.S.	135	9	54	
20	Bouloire.	Letourneux, d ^e	P.C.	135	12	27	
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^e	d ^e	130	11	72	
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^e	126	»	»	
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d ^e	107	6	18	
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^e des P ^{tes} et Ch ^{ées}	A.S.	100	12	36	
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	98	9	42	
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^e	P.C.	99	9	23	
27	Fouilletourte.	Morin, instituteur.	P.C.	84	»	»	
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	15	48	
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	7	23	
30	Le Mans (École normale.	Piboën, directeur,	d ^e	101	14	27	
31		et Tricol, élève-maitre.	B.	79	13	35	
32							
33	Ingénieur ordinaire. Directeur du Gaz.	Fourmy, chef de bureau.	P.C.	68	»	»	
34		Séguin.	d ^e	51	14	40	
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d ^e	74	9	50	
36	Souligné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^e	A.S.	72	7	28	
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	12	39	
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^e	62	12	45	
39	Chantenay.	Hardouin, d ^e	A.S.	60	10	21	
40	Fillé-sur-Sarthe.	Maillard, d ^e	P.C.	50	»	»	
41	Malicorne.	Voisin, d ^e	A.S.	38	5	21	
42	Sablé.	Blais, d ^e	P.C.	37	10	36	
43	Parigné-l'Évêque.	Beneu, d ^e	d ^e	124	15	45	
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon.				Maxim.	232	16	72
A. S. d ^e de l'Association scientifique.				Minim.	37	5	16
B. d ^e Babinet.				Moyen	97	13	49

Station du Mans. — FÉVRIER 1883. — Ecole normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

MARS 1883.

Le mois de Mars est caractérisé par une température et un baromètre exceptionnellement bas. Les hautes pressions de la fin de Février se maintiennent dans nos régions jusqu'au 6, mais à ce moment le baromètre descend rapidement pour se tenir au-dessous de la normale pendant le reste du mois. En même temps des bourrasques se forment sur la Baltique et dans le Nord de l'Italie et amènent, dans le département, du 6 au 13, des vents du Nord extrêmement froids et des neiges abondantes pour la saison. Le froid devient moins vif à partir du 14, mais le vent continue de souffler du Nord et de nouvelles bourrasques, qui sévissent dans tout l'Ouest de l'Europe, maintiennent le baromètre extrêmement bas et donnent des pluies assez fortes, les 14, 20 et 28. La température moyenne de ce mois a été la plus faible de celle des mois de l'hiver 1882-1883. La végétation, qui était très avancée, s'est trouvée retardée, mais on ne signale pas de dégâts sérieux, si ce n'est pour quelques arbres fruitiers précoces, tels que abricotiers, guigniers, etc., qui ont plus ou moins souffert de la gelée. — Au Mans, la pression moyenne a été de 751^m/°9, avec maximum de 767^m/°8, le 4, et minimum de 738^m/°7, le 26. La température moyenne n'a été que de 3°3, c'est-à-dire inférieure à la normale de 4°1, avec maximum de 14°5, le 30 et minimum de -8°6, le 9. — Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée a été de 45^m/° en 10 jours, avec maximum de 74^m/° (La Chapelle d'Aligné) et 14 jours (Vaas et Mamers) et minimum de 19^m/° (Mamers) et 6 jours (Ballon et Ecommoy).

Moyennes météorologiques du Mois de Mars au Mans, pour la période 1873-1882.

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	18°2	768 ^m /°8	96	103 ^m /°6
	Minimums.	-3°4	738 ^m /°6	45	12 ^m /°4
	Moyennes.	7°5	754 ^m /°8	72	50 ^m /°4

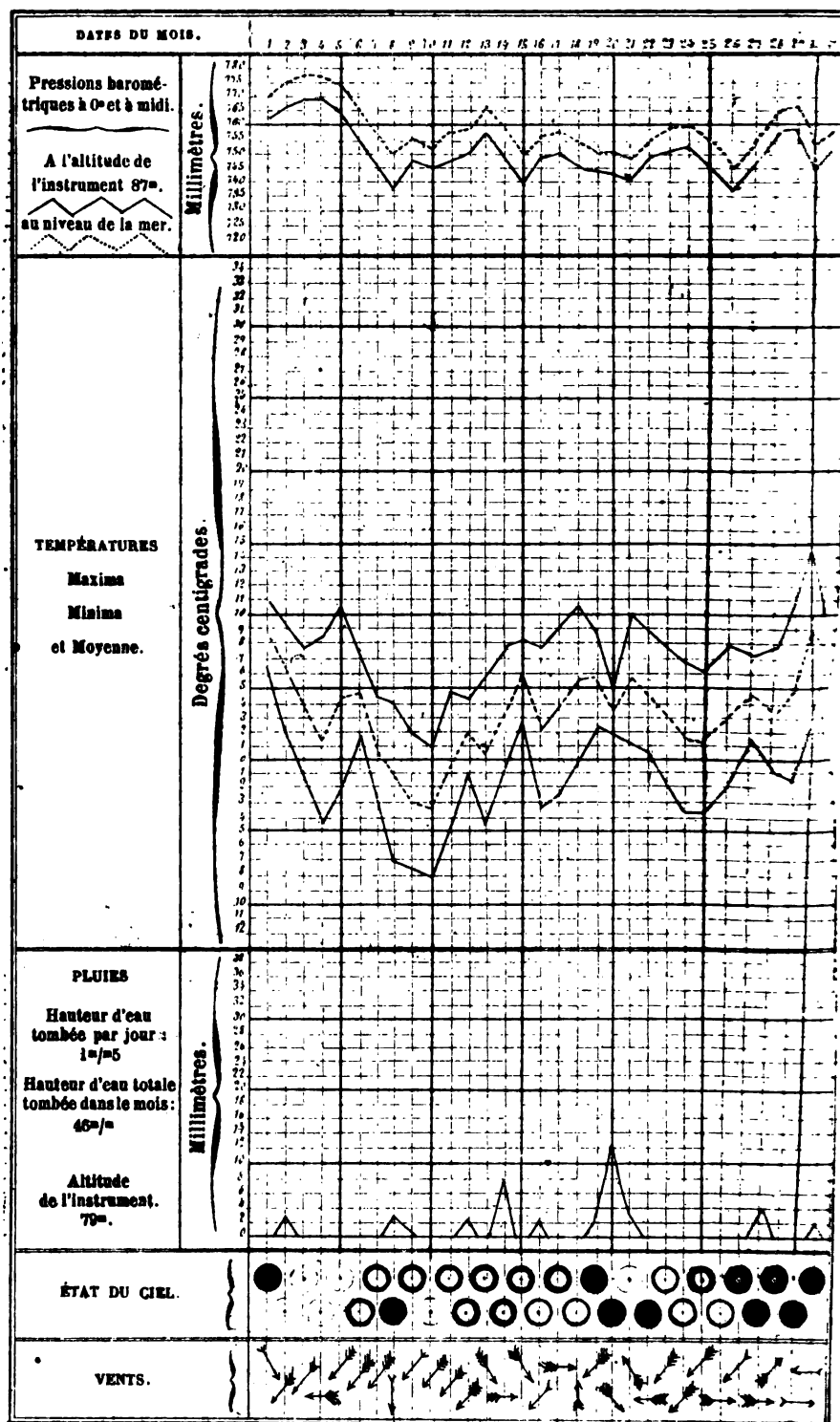
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapo- ration en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- mètre- que à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	7,9	8,3	7,6	11,0	6,5	8,7	763,1	»	»	92	NW	●
2	4,3	7,5	5,3	9,5	2,0	5,7	765,6	2,8	»	83	NE	○
3	0,4	5,6	2,5	7,9	-1,0	3,5	767,1	»	»	86	NE	○
4	-1,6	7,0	4,1	8,6	-5,5	1,5	767,5	»	»	77	E	○
5	-0,3	1,8	4,5	10,4	-2,0	4,2	765,8	»	»	90	NE	○
6	3,0	7,1	-0,4	7,7	2,0	4,8	757,9	»	»	71	NNE	○
7	0,6	4,4	0,0	4,5	-4,7	-0,1	751,7	»	»	70	NNE	○
8	-2,6	-0,4	-2,8	4,0	-7,0	-1,5	743,2	2,8	»	96	N	●
9	-5,0	-0,5	-2,5	2,2	-8,6	-3,2	748,4	0,2	»	96	ENE	○
10	-4,5	-0,2	-2,8	1,0	-8,0	-3,5	746,4	»	»	93	NE	○
11	-4,5	-0,4	1,7	4,9	-5,7	-0,4	749,1	»	»	97	NNE	○
12	0,5	2,8	-0,6	4,6	-0,8	1,9	750,7	-2,5	»	74	NNE	○
13	-3,7	3,6	1,6	5,5	-5,3	0,1	758,5	»	»	83	WNW	○
14	1,3	5,8	4,6	8,0	-0,8	3,6	751,1	9,8	»	85	W	○
15	4,3	6,6	2,7	8,2	3,4	5,8	742,4	»	»	85	WNW	○
16	2,3	2,3	1,5	8,1	-3,6	2,3	747,4	2,0	»	89	ENE	○
17	-1,6	6,3	3,3	9,6	-2,6	3,5	749,8	»	»	85	W	○
18	1,0	8,7	4,2	11,0	0,0	5,5	746,2	»	»	78	S	○
19	3,9	5,1	4,5	9,0	2,5	5,7	744,2	1,5	»	94	ENE	●
20	3,7	3,3	2,6	5,0	2,0	3,5	744,4	15,0	»	87	WNW	●
21	2,3	7,5	6,2	10,0	1,0	5,5	742,2	3,5	»	79	ESE	○
22	4,5	4,2	1,3	9,0	0,7	4,8	749,5	»	»	95	E	○
23	-1,6	2,0	3,2	8,0	-2,0	3,0	750,9	»	»	88	NE	○
24	2,0	4,7	4,9	6,8	-3,7	1,5	753,2	»	»	58	NE	○
25	0,6	2,6	4,2	6,5	-3,7	1,4	747,9	»	»	89	ENE	○
26	2,6	3,8	3,8	8,0	-2,0	3,0	738,7	»	»	73	W	○
27	4,8	4,6	4,8	7,5	1,5	4,5	749,0	»	»	77	NE	●
28	4,5	6,0	5,2	8,0	-1,0	3,5	759,6	4,3	»	66	W	○
29	0,8	9,7	7,0	11,3	-1,2	5,2	758,8	»	»	55	SSW	○
30	6,1	13,4	10,8	14,5	4,4	9,5	746,3	»	»	79	W	●
31	7,4	8,5	7,2	9,8	6,3	8,0	752,0	1,5	»	88	E	●
Totaux	43,4	151,7	100,2	240,1	-36,9	101,5	23308,6	45,9	»	2558		
Maxim	7,9	13,4	10,8	14,5	6,5	9,5	767,5	»	»	97		
Minim	-5,0	-0,5	-2,8	1,0	-8,6	-3,5	742,2	»	»	55		
Moyen	1,4	4,9	3,2	7,7	-1,2	3,3	751,9	»	»	83		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
	BASSIN DU LOIR.	MM.		m.		
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	11	41
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^o	A.S.	124	11	62
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	110	13	50
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	6	57
5	Jupilles.	Lefevre, d ^o	d ^o	148	12	56
6	La Chartre.	Boinet, d ^o	d ^o	72	»	38
7	Château-du-Loir.	Guittet, d ^o	d ^o	70	8	47
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	60	11	74
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	14	39
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	7	24
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	45	11	22
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	11	49
	BASSIN DE LA SARTHE.					
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	7	64
14	Neuvillette.	Doussard, d ^o	A.S.	169	»	»
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, d ^o	d ^o	127	»	»
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	P.C.	162	10	46
17	Neufchâtel.	Leguey, d ^o	d ^o	159	10	44
18	Conlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	7	46
19	Petit-Oisseau.	Miton, d ^o	A.S.	135	9	30
20	Bouloire.	Letourneux, d ^o	P.C.	135	13	60
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	»	»
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	126	14	19
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d ^o	107	12	36
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	100	10	39
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	98	6	53
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	12	37
27	Foullletourte.	Morin, instituteur.	P.C.	84	»	»
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	12	51
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	8	37
30	École normale.	Piboën, directeur,	d ^o	101	10	44
31		et Tricot, élève-maitre.	B.	79	11	46
32	Le Mans					
33	Ingenieur ordinaire.	Fourmy, chef de bureau.	P.C.	68	»	»
34	Directeur du Gaz.	Séguin.	d ^o	51	12	43
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d ^o	74	8	43
36	Souligné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^o	A.S.	72	9	57
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	11	44
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^o	62	10	40
39	Chantenay.	Hardouin, d ^o	A.S.	60	11	48
40	Fillé-sur-Sarthe.	Maillard, d ^o	P.C.	50	»	»
41	Malicorne.	Voisin, d ^o	A.S.	38	7	45
42	Sablé.	Blais, d ^o	P.C.	37	9	48
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d ^o	d ^o	124	11	57
P. C. désigne le modèle des Pontset Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	14	74
A. S. d ^o de l'Association scientifique.			Minim.	37	6	19
B. d ^o Babinet.			Moyen	97	10	45

Station du Mans. — MARS 1883. — Ecole normale.



Imp. Ed. Mennuyer

BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

AVRIL 1883.

Le mois d'Avril est généralement froid et sec. Pendant la première quinzaine, le baromètre est élevé sur la plus grande partie de l'Europe et le temps est beau, sauf le 1^{er} où il pleut un peu. Mais la température, chaude jusqu'au 5, baisse ensuite rapidement et descend au-dessous de zéro dans les nuits du 10 au 13. Vers le 16, la situation change. Les basses pressions apparues en Islande se rapprochent de nous peu à peu et deux bourrasques passent, du 18 au 20, à l'ouest des Iles Britanniques, en déterminant, le 19, sur la Manche, un mouvement secondaire qui nous amène quelque pluie avec un temps froid. Une autre, partie du golfe de Gascogne le 23, atteint Orléans le lendemain et provoque de nouvelles gelées dans le département, mais sans donner de pluies. Après son passage, le baromètre baisse de plus en plus, le temps est pluvieux pendant le reste du mois et le 28, notamment, nous subissons de fortes pluies sous l'influence d'une dernière bourrasque qui part des côtes ouest d'Espagne et s'élève directement au nord. — Au Mans, la pression moyenne a été de 753^m/^m8, avec maximum de 765^m/^m8, le 7, et minimum de 739^m/^m5, le 27. La température moyenne a été de 9°5 avec maximum de 21°5, le 18, et minimum de -0°7, le 11. — Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée a été de 34^m/^m en 7 jours, avec maximum de 67^m/^m (Connerré) et 11 jours (Le Mans) et minimum de 11^m/^m et 3 jours (Malicorne).

Moyennes météorologiques du Mois d'Avril au Mans, pour la période 1873-1882.

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	22°1	763 ^m / ^m 0	94	68 ^m / ^m 1
	Minimums.	0°0	738 ^m / ^m 1	38	56 ^m / ^m 7
	Moyennes.	10°1	752 ^m / ^m 4	66	12 ^m / ^m 4

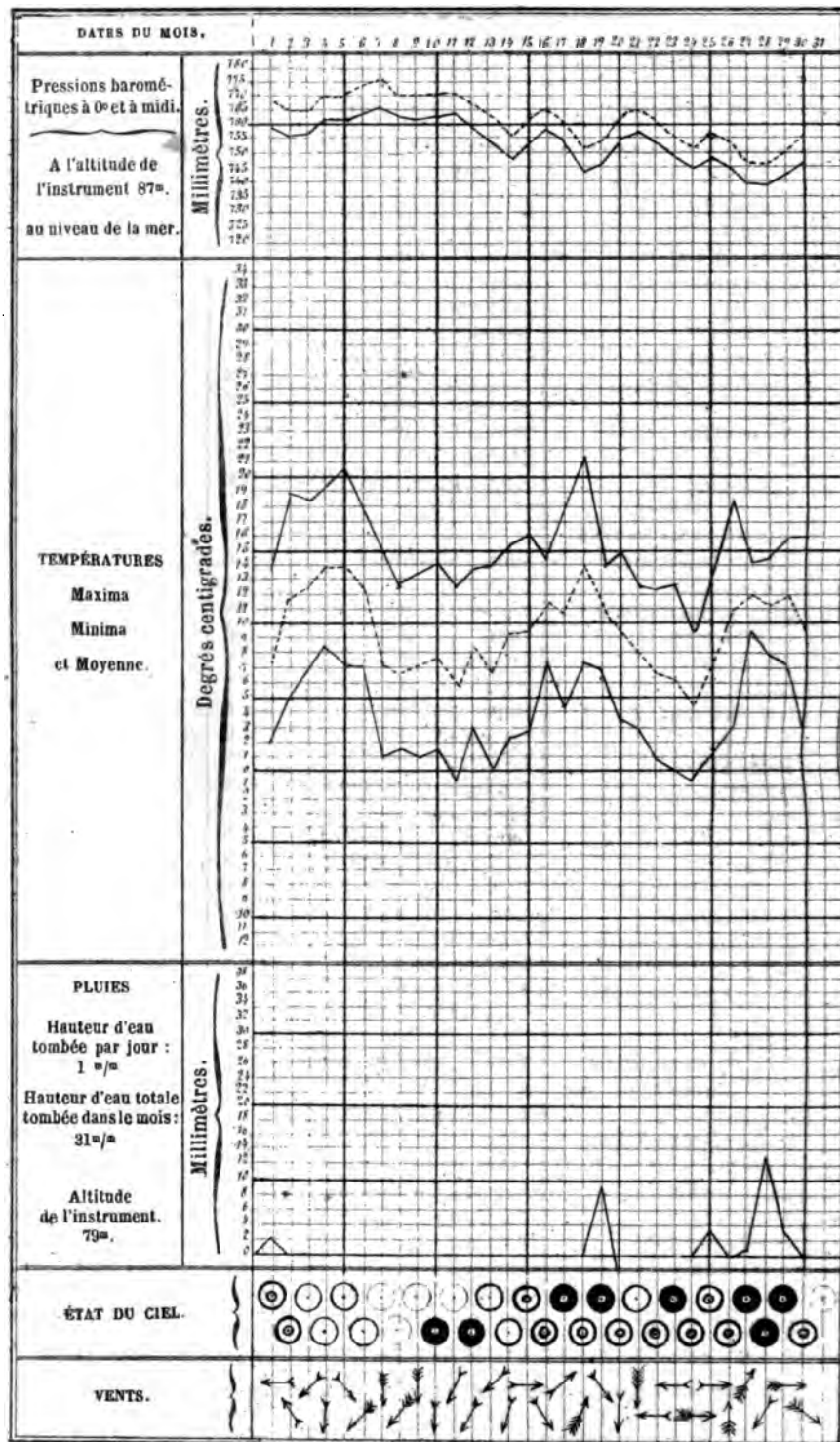
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapora- tion en 24 heures — Millim	État hygro- mètre — à midi	VENT à midi	État du ciel à midi
	Heures du matin	Midi	Heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenn						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	3,4	10,2	11,8	13,7	1,9	7,5	759,1	2	»	75	E	☉
2	6,7	15,5	12,4	19,»	4,8	11,9	757,8	»	»	63	SSE	☉
3	8,5	17,7	13,6	18,8	6,1	12,4	758,8	»	»	54	E NE	☉
4	9,7	16,9	14,»	19,5	8,4	13,9	761 »	»	»	58	N	☉
5	8,5	17,6	13,9	20,5	7,4	13,9	760,2	»	»	59	WNW	☉
6	7,7	14,»	9,6	17,5	7,2	12,3	763,4	»	»	71	NE	☉
7	2,3	11,3	5,2	13,8	1,1	7,4	765,8	»	»	85	N	☉
8	2,3	11,3	5,2	12,6	1,5	7,»	762,5	»	»	85	NE	☉
9	2,5	9,7	7,9	13,8	1,1	7,4	761,2	»	»	39	N	☉
10	2,5	11,9	5,1	14,»	1,5	7,7	761,8	»	»	51	N	☉
11	0,1	8,9	6,2	12,3	-0,7	5,8	762,2	»	»	35	NNE	☉
12	3,9	10,9	6,5	13,8	3,»	8,4	758,9	»	»	62	NNE	☉
13	0,8	9,1	9,2	14,1	0,»	7,»	750,8	»	»	52	NE	☉
14	3,9	12,7	8,1	15,7	2,7	9,2	749,8	»	»	37	NNE	☉
15	5,5	13,5	9,3	16,»	2,9	9,4	754,4	»	»	65	W	☉
16	8,3	13,3	8,»	14,6	7,6	11,1	758,5	»	»	64	NW	☉
17	6,»	14,2	13,2	18,»	4,1	11,»	751,9	»	»	61	SW	☉
18	8,»	19,5	12,»	21,5	7,3	14,4	744,1	»	»	48	SSW	☉
19	10,3	8,9	7,9	14,»	7,»	10,5	746,5	9,2	»	81	NW	☉
20	5,»	12,7	8,3	15,»	3,7	9,3	756,9	»	»	65	N	☉
21	4,7	9,5	7,3	12,5	3,2	7,8	757,2	»	»	79	N	☉
22	2,1	10,1	5,1	12,4	0,6	6,5	754,4	»	»	61	E	☉
23	1,1	8,»	3,1	12,5	0,»	6,2	747»	»	»	69	E	☉
24	0,6	7,7	2,3	9,5	-0,5	4,5	744,4	0,3	»	27	W	☉
25	3,8	9,6	7,»	13,»	1,5	7,2	748,4	2,9	»	58	W	☉
26	5,»	16,2	14,6	18,7	3,3	11,»	745,1	»	»	48	S	☉
27	10,4	13,6	10,»	14,1	9,7	11,9	739,5	0,3	»	78	SSW	☉
28	9,»	12,7	10,7	14,5	8,»	11,2	739,6	13,»	»	69	NE	☉
29	8,7	14,3	11,4	16,»	7,5	11,7	743,7	8,»	»	77	W	☉
30	4,9	12,1	10,5	16,»	3,2	9,6	748 »	0,3	»	64	NW	☉
31	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	☉
Totant	156,2	373,6	269,4	457,4	115,1	285,1	22614	31	»	1840		
Maxim	10,4	19,5	14,6	21,5	9,7	14,4	765,8		»	85		
Minim	0,1	7,7	2,3	9,5	-0,7	4,5	739,5		»	27		
Moyen	5,3	12,5	9,0	15,2	3,8	9,5	753,8		»	61		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
	BASSIN DU LOIR.	MN.		m.		
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	4	39
2	Grand-Lucé..	Cordier, d ^o	A.S.	124	7	47
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	110	9	44
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	8	53
5	Jupilles.	Lefeuvre, d ^o	d ^o	148	5	47
6	La Chartre.	Boinet, d ^o	d ^o	72	6	28
7	Château-du-Loir.	Guittet, d ^o	d ^o	70	7	40
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	60	5	24
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	7	30
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	4	34
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	45	9	23
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	P.C.	38	5	29
	BASSIN DE LA SARTHE.					
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	7	34
14	Neuville.	Doussard, d ^o	A.S.	169	6	25
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, d ^o	d ^o	127	"	"
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	P.C.	162	8	36
17	Neufchâtel.	Leguey, d ^o	d ^o	159	8	35
18	Conlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	7	18
19	Petit-Oisseau.	Miton, d ^o	A.S.	135	3	18
20	Bouloire.	Letourneux, d ^o	P.C.	135	6	50
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	"	"
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	126	"	"
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d ^o	107	3	25
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	A.S.	118	9	44
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	98	4	34
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	7	43
27	Fouillecourte.	Morin, instituteur.	P.C.	84	"	"
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	10	33
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	5	18
30	École normale.	Piboën, directeur,	d ^o	101	8	31
31		et Baunée, élève-maitre.	B.	79	8	31
32	Le Mans					
33	Ingenieur ordinaire.	Fourmy, chef de bureau.	P.C.	66	"	"
34	Directeur du Gaz.	Séguin.	d ^o	51	11	42
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d ^o	74	5	67
36	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^o	A.S.	72	6	26
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	"	"
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^o	62	10	31
39	Chantenay.	Hardouin, d ^o	A.S.	60	6	17
40	Fillé-sur-Sarthe.	Maillard, d ^o	P.C.	50	"	"
41	Malicorne.	Voisin, d ^o	A.S.	38	3	11
42	Sablé.	Blais, d ^o	P.C.	37	4	21
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d ^o	d ^o	124	9	48
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	11	67
A. S. d ^o de l'Association scientifique.			Minim.	37	3	11
B. d ^o Babinet.			Moyen	97	7	34

Station du Mans. — AVRIL 1883. — École normale.



Lith. Ed. Menneget.

BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

MAI 1883.

Les basses pressions de la fin d'Avril se maintiennent dans nos régions jusqu'au 11 et des orages éclatent, quoique la température soit basse, sur un grand nombre de points, les 1^{er}, 5, 6, 7 et 8, en donnant d'assez fortes pluies et parfois un peu de grêle. Ils sont dirigés du N. E. au S. O., sauf celui du 8 qui vient du S. O. et qui sévit avec le plus de violence. A Saint-Paul-le-Gaultier, en effet, le clocher de l'église est foudroyé, des ardoises sont projetées à cinquante mètres de distance et une maison voisine a ses vitres brisées. Du 12 au 24, le baromètre est au-dessus de la normale, le temps est beau et la température est élevée, sauf du 17 au 22. Le 23, le baromètre subit une légère baisse et de nouveaux orages sévissent, à diverses reprises, sur la plus grande étendue du département. Ecommoy, Pontval-lain et les communes voisines sont atteints par la grêle et éprouvent des dégâts considérables. Les grêlons avaient la grosseur de petits œufs de poule. Le lendemain, un centre de dépression qui se forme sur la Baltique donne encore lieu à quelque pluie, mais le baromètre remonte ensuite et les derniers jours du mois sont assez beaux. — Au Mans, la pression moyenne a été de 753^m/=1, avec maximum de 760^m/=2, les 30 et 31, et minimum de 740^m/=7, le 9. La température moyenne a été de 14°, avec maximum de 29°5, le 24, et minimum de 1°3, le 3. — Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée a été de 37^m/= en 7 jours, avec maximum de 59^m/= (Ecommoy) et 11 jours (La Fresnaye), et minimum de 9^m/= et 4 jours (La-Chartre-sur-Loir).

Moyennes météorologiques du Mois de Mai au Mans, pour la période 1873-1882.

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	27°6	764 ^m /=8	94	122 ^m /=6
	Minimums.	2°3	745 ^m /=2	35	7 ^m /=2
	Moyennes.	13°1	753 ^m /=1	62	52 ^m /=6

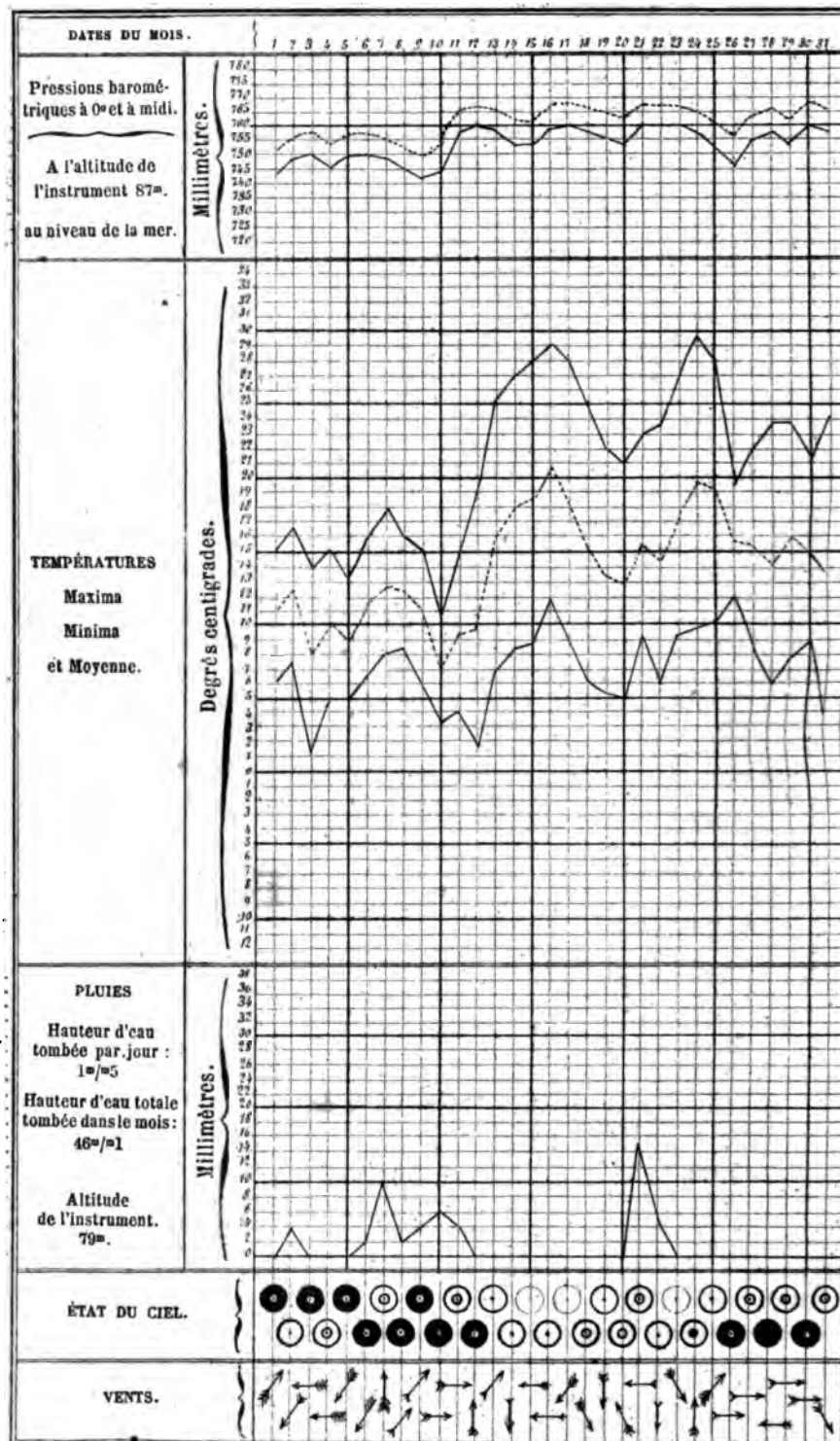
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapo- ration en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- mètre- que à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	6,7	13,3	11,5	15,0	6,0	10,3	743,1	»	»	63	SW	○
2	8,9	13,5	7,5	17,0	7,2	12,1	748,2	4,0	»	63	NE	○
3	4,2	10,5	7,5	14,2	1,3	7,8	749,3	»	»	61	E	○
4	5,5	12,2	7,4	15,1	5,0	10,0	746,9	»	»	89	E	○
5	7,3	9,5	7,3	13,5	5,0	9,3	747,2	»	»	66	NE	○
6	7,7	11,6	10,2	16,7	6,0	11,3	747,3	1,4	»	83	NNE	○
7	8,3	15,1	12,3	18,0	7,5	12,8	746,8	8,5	»	61	S	○
8	9,9	14,2	10,3	16,6	8,8	12,7	743,7	0,4	»	76	WSW	○
9	7,3	13,8	6,5	15,8	6,4	11,1	740,7	3,1	»	68	SW	○
10	4,8	7,3	6,0	10,9	3,0	6,9	744,4	5,5	»	90	W	○
11	6,1	10,8	9,3	14,4	3,8	9,1	757,3	4,2	»	56	W	○
12	8,5	15,0	12,3	18,0	1,4	9,7	758,3	»	»	73	S	○
13	9,5	20,3	18,2	21,7	6,5	15,6	756,5	»	»	52	SW	○
14	4,3	23,3	17,9	26,8	8,8	17,8	752,6	»	»	51	N	○
15	11,2	22,5	19,6	27,5	9,0	18,3	752,6	»	»	71	E	○
16	16,1	26,2	19,8	29,0	12,0	20,5	757,3	»	»	47	E	○
17	14,3	22,0	16,2	28,0	9,8	18,9	760,0	»	»	43	NE	○
18	13,5	20,3	14,9	25,5	6,2	15,8	759,9	»	»	60	NNW	○
19	10,7	17,9	14,2	22,5	5,2	13,9	756,3	»	»	62	N	○
20	10,5	16,3	9,8	21,0	5,7	13,3	755,4	»	»	66	SSE	○
21	11,7	18,5	14,9	23,0	8,5	15,8	758,4	»	»	58	E	○
22	9,7	19,5	15,5	24,0	5,0	14,5	759,0	»	»	37	N	○
23	10,5	20,5	18,6	27,0	8,5	17,7	759,7	»	»	80	NW	○
24	12,7	23,0	20,6	29,5	9,5	19,5	757,9	»	»	59	S	○
25	15,3	24,3	20,0	28,2	10,0	19,1	751,1	»	»	60	SSW	○
26	16,0	16,5	14,4	19,0	12,0	15,5	746,3	15,0	»	78	W	○
27	12,3	17,7	14,5	22,0	8,6	15,3	755,0	4,0	»	61	W	●
28	10,5	19,5	16,7	23,5	6,0	14,8	757,3	»	»	69	E	○
29	14,3	20,5	17,7	24,0	8,0	16,0	756,9	»	»	71	W	○
30	12,7	15,9	12,6	21,2	8,6	14,9	760,2	»	»	74	W	●
31	8,5	16,7	15,5	24,0	3,0	13,5	760,2	»	»	69	NW	○
Total	310,5	528,2	419,7	635,6	212,3	434,0	23345,8	46,1	»	2019		
Maxim	16,1	26,2	20,6	29,5	12,0	20,5	760,2		»	90		
Minim	4,2	7,3	6,0	10,9	1,3	6,9	740,7		»	37		
Moyen	10,2	17,0	13,5	21,1	6,8	14,0	753,1		»	65		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude. m.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
BASSIN DU LOIR.						
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	7	21
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^o	A.S.	124	8	36
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	110	7	31
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	9	39
5	Jupilles.	Lefevre, d ^o	d ^o	148	9	33
6	La Chartre.	Boinet, d ^o	d ^o	72	4	9
7	Château-du-Loir.	Guittet, d ^o	d ^o	70	4	11
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	60	8	44
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	9	27
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	4	24
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	45	9	25
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	38	7	25
BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	4	37
14	Neuville.	Doussard, d ^o	A.S.	169	8	43
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, d ^o	P.C.	127	"	"
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	d ^o	162	11	31
17	Neuschâtel.	Leguey, d ^o	d ^o	159	6	32
18	Conlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	7	31
19	Petit-Oisseau.	Miton, d ^o	A.S.	135	5	40
20	Bouloire.	Letourneux, d ^o	P.C.	135	7	47
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	"	"
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	128	"	"
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d ^o	107	8	43
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	118	10	35
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	98	5	32
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	8	28
27	Fouilletourte.	Morin, instituteur.	P.C.	84	"	"
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	7	45
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	6	33
30	École normale.	Piboën, directeur,	d ^o	101	8	45
31	Le Mans	et Beaunée, élève-maitre.	B.	79	9	46
32		ingénieur ordinaire.				
33		Fourmy, chef de bureau.	P.C.	66	9	43
34		Séguin.	d ^o	51	10	47
35	Connerré.	Beloin.	d ^o	51	9	55
36	Souigné-sous-Vallon.	Torchet, instituteur.	d ^o	74	6	38
37	Amné.	Lebreton, d ^o	A.S.	72	6	34
38	La Guierche.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	5	23
39	Chantenay.	Auguste, instituteur.	d ^o	62	8	43
40	Fillé-sur-Sarthe.	Hardouin, d ^o	A.S.	60	7	49
41	Malicorne.	Maillard, d ^o	P.C.	50	"	"
42	Sablé.	Voisin, d ^o	A.S.	38	6	34
43	Parigné-l'Évêque.	Blais, d ^o	P.C.	37	6	38
		Deneu, d ^o	d ^o	124	10	31
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	11	59
A. S. d ^o de l'Association scientifique.			Minim.	37	4	9
B. d ^o Babinet.			Moyen	97	7	27

Station du Mans. — MAI 1883. — Ecole normale.



Lith. Monnoyer.

BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

JUIN 1883.

Le baromètre et la température sont élevés pendant les deux premiers jours du mois. Les basses pressions qui se trouvaient vers l'Islande se rapprochent alors de nos côtes et des orages éclatent, le 3, sur plusieurs points du département. Deux centres de dépression qui traversent l'un, le midi de la France, et l'autre, l'Océan à l'ouest de nos côtes, provoquent jusqu'au 9 une série d'orages peu importants qui causent néanmoins d'assez fortes pluies et refroidissent considérablement la température. La pluie continue jusqu'au 11. A ce moment, une aire de fortes pressions passe sur la France et amène du 11 au 15 une période assez calme. Mais, après son passage, le baromètre reprend une hauteur sensiblement normale qui persiste pendant le reste du mois et qui donne un temps pluvieux avec de nouveaux orages les 21, 24, 25 et 29. Celui du 25, le plus important, a sévi sur une grande étendue du département. Au Mans, la pression moyenne a été de $754^{\text{mm}}/3$, avec maximum de $763^{\text{mm}}/8$, le 13, et minimum de $746^{\text{mm}}/9$, le 5. La température moyenne a été de $17^{\circ}2$, avec maximum de $32^{\circ}5$, le 29, et minimum de $5^{\circ}5$, le 20. Dans le département, la hauteur moyenne de pluie tombée a été de 75^{mm} en 12 jours, avec maximum de 150^{mm} (Parigné-l'Évêque), et 19 jours (Amné), et minimum de 19^{mm} (Le Lude) et 6 jours (Malicorne).

Moyennes météorologiques du Mois de Juin au Mans, pour la période 1873-1882.

NATURE DES OBSERVATIONS		THERMOMÈTRE	BAROMÈTRE	HYGROMÈTRE	UDOMÈTRE
Moyenne des	Maximums.	31°2	$763^{\text{mm}}/8$	96	$138^{\text{mm}}/7$
	Minimums.	5°9	$746^{\text{mm}}/8$	47	$29^{\text{mm}}/8$
	Moyennes.	17°3	$755^{\text{mm}}/6$	70	$86^{\text{mm}}/2$

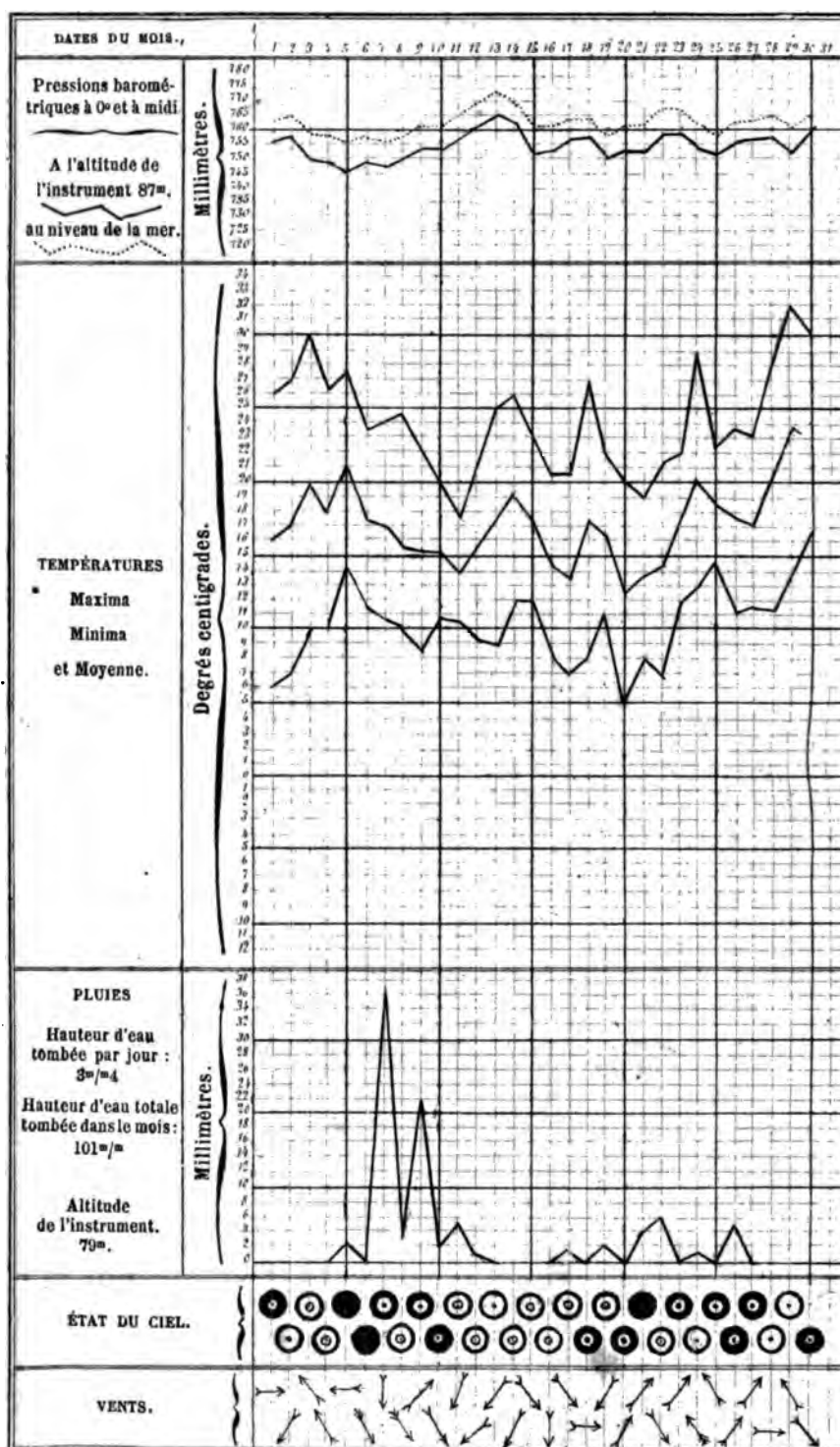
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapo- ration en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- métrique à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	10,5	20,5	17,2	23,8	6,0	15,9	755,5	»	»	70	W	☉
2	11,9	21,5	18,5	27,2	7,0	17,1	756,1	»	»	71	N E	☉
3	14,9	23,9	20,7	30,0	10,0	20,0	752,8	»	»	69	E S E	☉
4	17,3	24,9	21,7	26,0	10,0	18,0	750,0	»	»	70	S E	☉
5	19,1	21,1	20,6	27,5	14,0	20,7	746,9	0,8	»	81	E	☉
6	13,8	19,9	15,5	23,5	11,5	17,5	747,7	»	»	94	N W	☉
7	14,5	18,7	16,1	24,0	10,5	17,2	747,6	36,6	»	83	N	☉
8	13,7	19,3	16,3	24,5	10,0	17,2	749,6	3,5	»	74	N W	☉
9	11,7	16,3	13,7	22,5	8,5	15,5	751,6	21,6	»	90	S W	☉
10	12,2	17,2	14,4	19,6	10,8	15,2	752,6	1,6	»	88	N W	☉
11	12,8	15,8	13,3	17,5	10,5	14,0	755,4	5,3	»	87	N N E	☉
12	11,3	15,6	14,2	21,5	9,2	15,4	761,4	0,2	»	80	E N E	☉
13	11,8	18,0	17,0	25,0	9,0	17,0	763,8	»	»	84	N E	☉
14	14,8	21,2	18,0	26,0	12,0	19,0	761,2	»	»	63	N N E	☉
15	13,2	19,5	14,3	23,0	12,0	17,5	752,7	»	»	52	N W	☉
16	10,2	14,0	12,9	20,5	8,2	14,4	753,8	»	»	71	N	☉
17	10,0	14,3	17,0	20,5	7,0	13,7	755,5	12,0	»	64	N W	☉
18	8,9	16,5	12,8	27,0	8,0	17,5	753,2	»	»	63	W	☉
19	12,0	16,1	12,5	22,0	11,0	16,5	752,6	2,1	»	70	N N E	☉
20	11,8	16,2	12,5	20,0	5,5	12,8	753,0	»	»	61	S S W	☉
21	11,7	13,5	11,5	19,2	8,5	13,8	752,8	4,5	»	90	S W	☉
22	10,2	17,2	14,8	21,5	7,0	14,3	758,0	6,5	»	68	N W	☉
23	12,5	16,9	17,8	22,0	11,8	16,9	758,0	0,1	»	81	S W	☉
24	14,1	23,7	20,1	29,0	12,2	20,5	753,8	0,5	»	64	S S E	☉
25	15,5	19,7	14,7	22,5	14,5	18,5	752,0	»	»	84	S S E	☉
26	12,7	17,3	14,7	23,5	11,1	17,3	754,3	5,7	»	67	S W	☉
27	13,5	19,3	16,7	22,5	11,7	17,2	755,9	»	»	68	S W	☉
28	14,3	21,6	20,7	28,5	11,6	20,1	756,6	»	»	67	W	☉
29	16,5	26,3	24,7	32,5	14,5	23,5	753,4	»	»	61	S S E	☉
30	16,7	20,7	19,1	29,7	16,3	23,0	758,0	»	»	70	N W	☉
31	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	☉
Totaux	396,1	566,7	494,0	724,5	297,4	517,2	22627,8	101,0	»	2205		
Maxim	19,1	26,3	24,7	32,5	16,3	23,5	763,8	»	»	94		
Minim	8,9	13,5	11,5	17,5	5,5	12,8	746,9	»	»	52		
Moyen	13,2	18,9	16,5	21,2	10,3	17,2	754,3	»	»	74		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N° d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
	BASSIN DU LOIR.	MM.		m.		
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	10	66
2	Grand-Lucé.	Cordier, d°	A.S.	124	12	93
3	Saint-Calais.	Luce, d°	P.C.	110	12	63
4	Écommoy.	Duloir, d°	d°	97	»	»
5	Jupilles.	Lefevre, d°	d°	148	12	91
6	La Chartre.	Boinet, d°	d°	72	8	75
7	Château-du-Loir.	Guillet, d°	d°	70	8	71
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d°	A.S.	60	14	106
9	Vaas.	Beauté, d°	P.C.	58	9	103
10	Pontvallain.	Drouault, d°	A.S.	52	9	63
11	Le Lude.	Chartier, d°	d°	45	13	19
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	38	12	67
	BASSIN DE LA SARTHE.					
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	11	92
14	Neuvillette.	Doussard, d°	A.S.	169	13	80
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Raison, d°	P.C.	127	»	»
16	La Fresnaye.	Lion, d°	d°	162	16	63
17	Neufchâtel.	Leguey, d°	d°	159	11	77
18	Conlie.	Péan, d°	d°	139	13	72
19	Petit-Oisseau.	Miton, d°	A.S.	135	12	105
20	Bouloire.	Letourneux, d°	P.C.	133	14	96
21	Monhoudou.	Lenoir, d°	d°	130	»	»
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	139	16	49
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d°	107	8	47
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	118	16	60
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	98	7	51
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d°	P.C.	99	13	56
27	Foulloutourte.	Morin, instituteur.	P.C.	84	»	»
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	17	70
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	13	50
30	École normale.	Piboën, directeur,	d°	101	12	84
31		et Tricot, élève-maitre.	B.	79	14	101
32	Le Mans, ingénieur ordinaire.	Fourmy, chef de bureau.	P.C.	66	14	91
33	Directeur du Gaz.	Séguin.	d°	51	16	102
34	Pontlieue.	Beloin.	d°	51	16	107
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d°	74	7	57
36	Souligné-sous-Vallon.	Lebreton, d°	A.S.	72	10	68
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	19	82
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d°	62	12	56
39	Chantenay.	Hardouin, d°	A.S.	60	16	76
40	Fillé-sur-Sarthe.	Maillard, d°	P.C.	50	»	»
41	Malicorne.	Voisin, d°	A.S.	38	6	32
42	Sablé.	Blais, d°	P.C.	37	15	76
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d°	d°	124	14	150
P.C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	19	150
A.S. d° de l'Association scientifique.			Minim.	37	6	19
B. d° Babinet.			Moyen*	97	12	75

Station du Mans. — JUIN 1883. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

JUILLET 1883.

Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapora- tion en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- métrique à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	17,4	21,2	21,»	20,6	13,»	21,3	758,7	»	»	66	NNW	●
2	18,5	21,1	23,4	32,»	13,8	22,9	755,9	»	»	70	S	○
3	20,9	23,»	21,2	26,4	17,5	21,9	752,5	»	»	89	S	●
4	20,7	21,5	19,5	24,»	15,»	19,5	751,6	16,»	»	66	W	○
5	16,5	20,7	21,»	26,»	11,»	18,5	754,»	»	»	62	W	○
6	18,6	21,2	20,1	25,»	14,»	19,5	751,3	»	»	60	SW	○
7	17,7	21,3	21,2	27,2	14,5	20,8	754,1	»	»	69	W	○
8	18,3	21,7	22,7	29,7	13,»	21,3	753,1	»	»	66	SE	○
9	19,5	23,2	22,»	27,8	15,2	21,5	754,7	0,2	»	50	W	○
10	17,8	20,7	21,5	26,7	11,7	19,2	754,5	»	»	99	NW	○
11	18,5	20,2	18,4	23,»	12,8	17,4	751,3	4,4	»	80	WSW	○
12	17,2	21,2	19,2	27,2	14,6	20,9	749,2	»	»	68	SW	○
13	16,8	20,»	19,»	25,»	12,»	18,5	751,6	11,»	»	95	W	○
14	19,»	19,5	18,6	23,»	12,»	17,5	749,8	»	»	68	W	○
15	14,7	18,5	17,8	19,»	8,7	13,8	754,4	0,5	»	86	WSW	○
16	14,6	17,4	16,1	19,9	8,4	14,2	763,5	16,5	»	68	NNW	○
17	14,»	18,»	16,»	19,3	11,2	15,2	761,5	0,1	»	70	NNW	○
18	13,9	17,»	16,2	15,1	11,2	15,1	756,»	»	»	91	»	●
19	16,»	17,5	16,9	20,9	11,2	16,1	751,4	4,2	»	77	W	○
20	15,5	17,9	16,7	20,1	11,5	15,8	748,8	0,1	»	82	WSW	○
21	15,6	16,1	17,»	20,»	11,8	15,9	751,3	3,5	»	80	NNW	○
22	15,2	16,3	16,4	19,»	10,»	14,5	754,7	4,»	»	81	SW	○
23	15,»	17,4	15,»	18,6	9,»	13,8	753,7	2,8	»	88	W	○
24	15,5	17,»	15,6	20,»	12,»	16,»	750,1	6,»	»	80	NW	○
25	13,2	16,1	16,»	19,5	8,4	13,9	756,8	4,3	»	83	W	○
26	15,»	16,7	16,»	23,»	12,»	17,5	759,2	»	»	91	NW	○
27	15,»	18,»	16,7	23,»	9,6	16,3	757,9	»	»	90	W	○
28	14,2	19,2	17,5	21,8	10,5	16,2	758,4	»	»	86	NNW	○
29	16,2	18,»	17,2	22,»	9,7	15,8	755,7	»	»	84	SW	○
30	16,3	17,3	17,»	19,5	13,»	16,2	747,3	»	»	97	SW	○
31	16,»	18,3	17,5	25,3	11,5	18,4	750,5	10,9	»	81	SW	●
Total	513,3	533,2	570,4	718,6	369,8	543,4	23373,5	84,5	»	2433		
Maxim	20,9	23,2	23,4	32,»	17,5	22,9	763,5	»	»	99		
Minim	14,»	16,1	15,»	15,1	8,4	15,1	747,3	»	»	50		
Moyen	16,6	19,1	18,4	23,2	11,9	17,6	754,»	»	»	78		

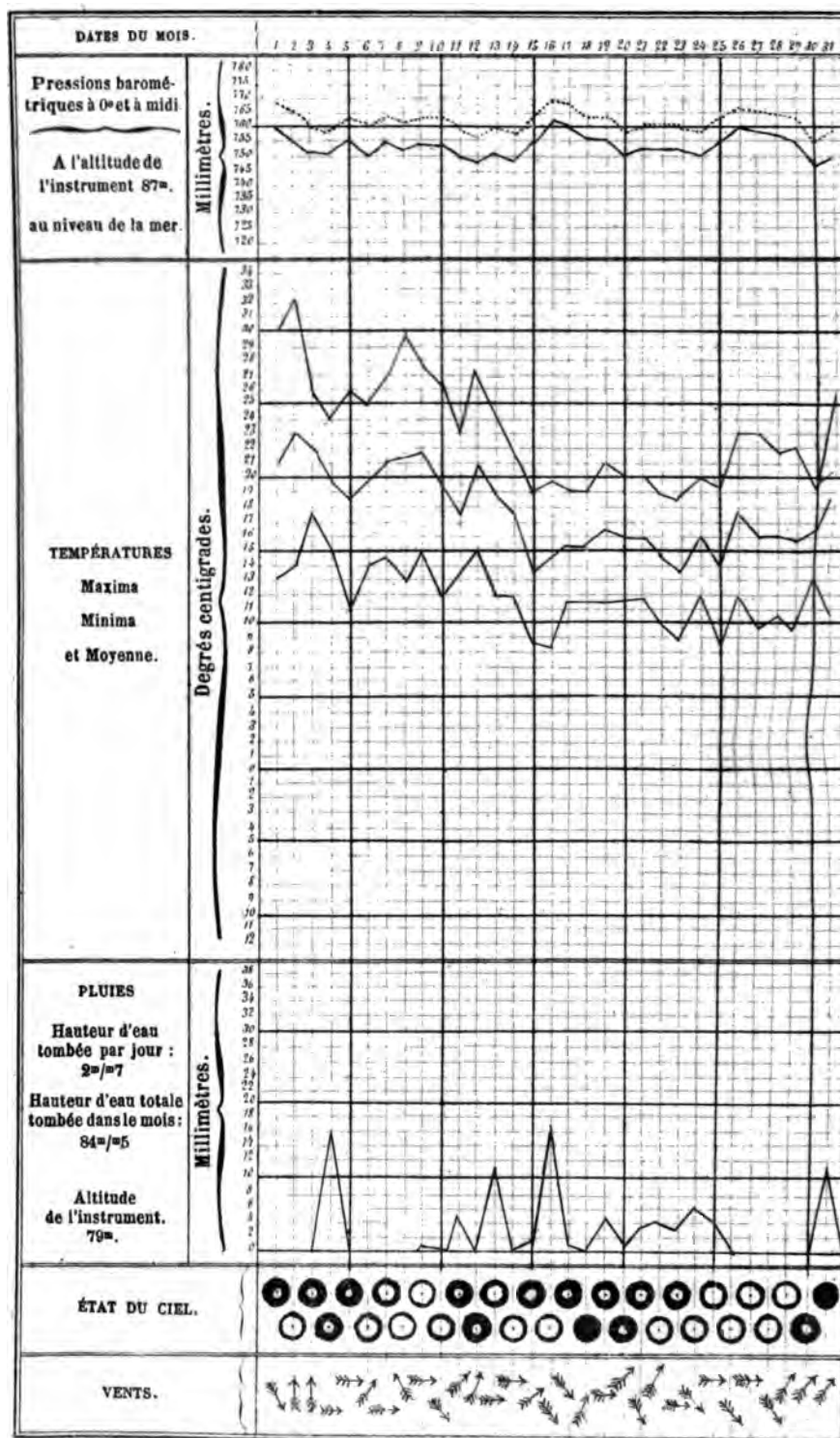
Observations faites à l'Usine à gaz du Mans, à 7 h. du matin.

Jours	BAROMÈTRE à zéro et au niveau de la mer	TEMPÉRATURE			PLUIE ou NEIGE en 24 h. — Millim.	Évapo- ration en 24 h. — Millim.	VENT			Direction des NUAGES	ÉTAT du ciel — 0 à 10	ÉTAT hygr. de l'air — 0 à 100	ÉTAT sols. de l'air — 0 à 20
		Le matin	Minimum	Maximum			Direction	Force — 0 à 6	Parcours en 24 h. — Kilom.				
1	766,5	15,8	11,4	26,9	0,0	2,6	W S W	0	71,6	S	0	81	1
2	765,2	18,3	13,3	31,8	0,0	3,7	N N W	0	110,3	S	0	76	4
3	761,6	18,4	18,4	26,2	1,0	4,8	S S E	0	62,9	W	8	95	5
4	760,6	15,7	15,4	24,2	17,3	1,0	S W	0	61,1	W	10	92	0
5	762,9	13,»	10,4	26,5	0,0	3,5	W S W	0	113,0	S W	0	83	0
6	759,4	16,6	13,»	25,9	0,0	3,4	N	0	75,4	S	3	86	4
7	762,3	14,7	13,8	26,8	0,0	4,0	S W	0	87,4	S	3	85	0
8	762,4	16,1	14,8	28,8	0,1	3,8	W S W	0	62,8	W	8	87	0
9	763,»	17,7	16,3	29,»	0,1	4,4	W S W	1	92,3	W	8	86	0
10	762,6	15,9	14,5	26,5	0,0	2,7	N W	1	153,2	W	3	87	0
11	761,2	15,6	14,8	22,3	4,2	3,0	W S W	1	90,0	W	8	90	5
12	758,6	16,»	14,4	26,7	0,0	3,2	S W	0	174,2	W	10	89	4
13	758,7	14,5	13,1	23,7	10,6	3,2	W S W	2	183,1	W	10	82	0
14	759,5	13,6	11,2	21,6	0,5	2,6	W S W	0	78,0	W	0	82	0
15	763,»	11,5	8,4	20,7	1,6	2,3	W S W	2	154,1	W	1	83	1
16	770,4	11,»	7,9	21,4	13,0	2,5	W	1	132,8	W	0	83	6
17	770,9	12,8	10,8	19,6	0,0	2,8	W S W	1	104,1	W	1	85	2
18	765,1	12,7	10,7	19,»	3,3	1,0	W	2	114,7	»	10	88	2
19	760,3	13,4	12,3	21,4	3,0	2,3	W	0	87,3	W	10	91	2
20	757,3	14,5	13,3	20,6	4,1	1,4	W S W	1	54,8	S	10	88	7
21	759,4	13,1	11,7	19,6	3,7	2,8	S W	3	57,5	W	5	85	12
22	762,5	10,8	8,4	21,1	5,6	2,1	W S W	3	167,5	W N W	8	90	10
23	763,8	10,9	9,8	18,1	2,8	1,5	W S W	2	101,1	W	10	93	10
24	759,3	13,2	10,9	20,8	0,0	2,1	W S W	1	109,2	W S W	10	90	0
25	765,1	10,»	7,9	21,»	0,0	2,1	S W	1	102,3	»	10	92	6
26	766,8	12,9	9,2	23,2	0,0	2,7	W S W	1	46,7	W	5	88	5
27	767,»	12,3	10,6	22,3	0,0	2,8	W N W	2	99,7	»	0	86	10
28	766,4	13,»	10,5	23,3	0,0	2,3	N N E	2	135,1	N	4	88	10
29	765,1	9,9	8,4	22,6	0,0	4,0	N N E	1	95,0	»	10	95	1
30	755,9	14,5	9,9	19,5	1,4	2,9	W N W	1	44,9	W S W	9	84	7
31	758,4	13,2	11,5	22,2	9,6	1,3	S W	1	54,9	W S	5	88	0
Totaux	23641,2	431,6	367,0	723,3	81,9	84,8	»	30	3077,0	»	179	2698	121
Moyen	762,6	13,9	11,8	23,3	2,6	2,7	»	1	99,3	»	5,8	87	3,9

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
	BASSIN DU LOIR.	MN.		m.		
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	14	94
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^o	A.S.	124	14	62
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	110	18	71
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	10	77
5	Jupilles.	Lefeuve, d ^o	d ^o	148	»	»
6	La Chartre.	Boinet, d ^o	d ^o	72	12	68
7	Château-du-Loir.	Guittet, d ^o	d ^o	70	13	107
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	69	12	71
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	14	81
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	7	53
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	45	15	18
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	P.C.	38	16	61
	BASSIN DE LA SARTHE.					
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	»	»
14	Neuvillette.	Doussard, d ^o	A.S.	169	11	69
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Leroy, d ^o	P.C.	127	»	»
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	d ^o	162	15	108
17	Neufchâtel.	Leguey, d ^o	d ^o	159	16	90
18	Cônlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	8	68
19	Petit-Oisseau.	Miton, d ^o	A.S.	135	13	58
20	Bouloire.	Letourneux, d ^o	P.C.	135	20	91
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	»	»
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	139	13	81
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d ^o	107	14	88
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	A.S.	118	14	94
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	98	10	64
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	14	85
27	Foullletourte.	Morin, instituteur.	P.C.	84	»	»
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	13	67
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	12	76
30	École normale.	Piboën, directeur,	d ^o	101	15	80
31		et Beaunée, élève-maître.	B.	79	15	85
32	Le Mans, ingénieur ordinaire.	Fourmy, chef de bureau.	P.C.	66	16	68
33	Directeur du Gaz.	Séguin.	d ^o	51	17	82
34	Pontlieue.	Beloin.	d ^o	51	17	89
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d ^o	82	10	75
36	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^o	A.S.	72	9	69
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	17	73
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^o	62	15	113
39	Chantenay.	Hardouin, d ^o	A.S.	60	14	94
40	Fillé-sur-Sarthe.	Maillard, d ^o	P.C.	50	»	»
41	Malicorne.	Voisin, d ^o	A.S.	38	8	101
42	Sablé.	Blais, d ^o	P.C.	37	15	113
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d ^o	d ^o	124	16	85
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	18	113
A. S. d ^o de l'Association scientifique.			Minim.	37	7	18
B. d ^o Babinet.			Moyen	97	14	79

Station du Mans. — JUILLET 1883. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

AOUT 1883.

Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapo- ration en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- métrique à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	14,5	18,4	14,5	21,5	13,4	17,4	758,5	»	»	97	S W	○
2	14,5	20,9	17,7	27,8	8,7	18,2	760,4	»	»	99	NNW	○
3	12,3	21,1	17,3	29,1	10,5	19,8	760,5	»	»	87	E S E	○
4	12,7	19,9	18,3	30,5	10,5	20,5	761,4	»	»	83	NNW	○
5	13,»	21,6	20,»	31,5	11,7	21,6	759,8	»	»	71	WNW	○
6	15,7	23,2	18,3	27,2	13,7	20,4	755,7	»	»	72	S E	○
7	14,2	19,6	17,2	21,6	12,»	16,8	757,6	»	»	73	WNW	○
8	12,9	17,5	12,»	19,5	10,2	14,8	755,9	»	»	95	W	○
9	15,7	17,5	16,»	20,5	13,»	16,7	751,9	4,7	»	72	WSW	●
10	14,3	15,»	14,6	20,»	9,7	14,8	751,3	2,»	»	87	W	○
11	15,»	17,5	17,1	20,2	8,7	14,4	756,2	4,7	»	85	WNW	○
12	13,6	15,5	16,5	18,5	11,»	14,7	760,2	»	»	94	S	○
13	12,4	22,3	18,»	28,»	11,»	19,5	755,3	»	»	80	S	○
14	15,»	19,8	18,4	25,5	14,6	20,»	753,8	»	»	89	W	○
15	16,»	20,1	19,2	26,5	13,»	19,7	753,7	»	»	86	W	●
16	14,8	16,4	12,8	22,»	12,»	17,»	758,8	»	»	66	W	○
17	13,6	19,2	17,5	21,5	13,5	17,5	759,9	»	»	81	S W	○
18	18,»	21,1	18,2	23,4	15,7	19,5	760,7	1,»	»	78	W	○
19	13,»	21,1	19,5	25,5	11,9	18,7	760,1	»	»	73	N E	○
20	14,2	24,5	22,3	27,»	13,2	20,1	757,5	»	»	45	E	●
21	16,5	25,4	23,1	28,»	14,7	21,3	759,3	»	»	54	NNW	○
22	16,1	26,»	24,2	28,»	14,6	21,3	758,5	»	»	43	S E	○
23	16,1	25,6	21,8	27,5	14,4	20,9	759,3	»	»	47	N E	○
24	15,9	20,2	20,8	23,7	15,2	19,4	758,9	»	»	82	E	○
25	14,7	26,»	20,9	28,1	14,»	21,»	757,3	»	»	54	S E	○
26	15,7	21,4	20,7	26,8	14,7	20,7	758,2	»	»	50	N E	○
27	14,3	23,8	19,4	26,7	12,8	19,7	758,3	»	»	45	NNW	○
28	15,1	20,9	17,6	24,»	13,5	18,7	758,1	»	»	69	N	○
29	16,1	20,4	18,6	22,5	14,4	18,4	756,3	»	»	62	S W	●
30	15,7	19,8	18,9	23,2	14,8	19,»	756,6	»	»	65	W	○
31	13,2	20,2	16,»	23,2	12,»	17,6	750,»	»	»	63	S W	○
Totals	454,8	614,9	567,4	769,»	393,1	580,1	23380,»	12,4	»	2247		
Maxim	18,»	26,»	24,2	31,5	15,7	21,6	761,4	»	»	99		
Minim	12,3	15,»	12,»	18,5	8,7	14,4	750,»	»	»	43		
Moyen	14,7	20,8	18,3	24,8	12,7	18,7	754,2	»	»	72,5		

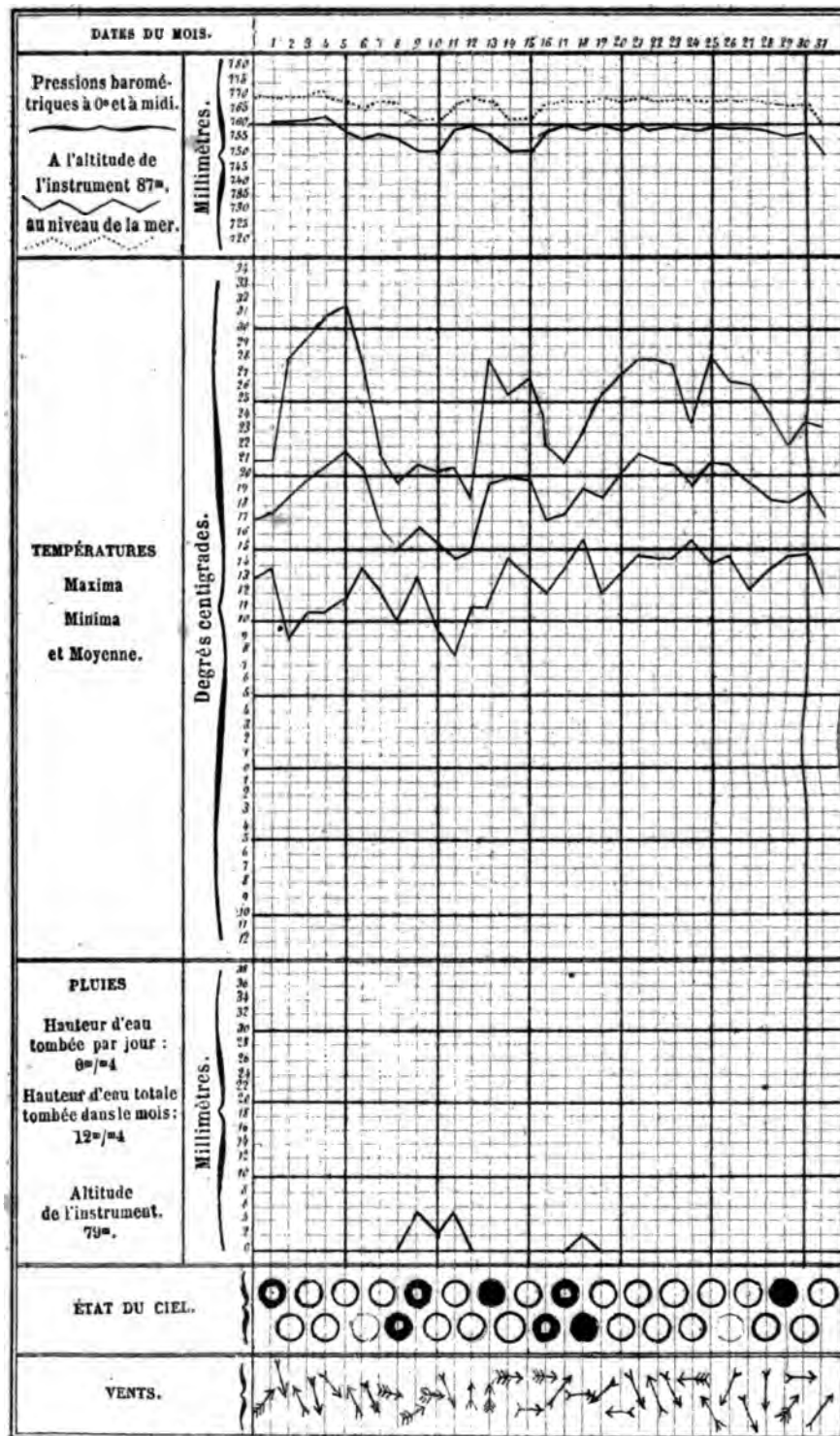
Observations faites à l'Usine à gaz du Mans, à 7 h. du matin.

Jours	BAROMÈTRE à zéro et au niveau de la mer	TEMPÉRATURE			PLUIE ou SEICH en 24 h. — Millim.	Évapo- ration en 24 h. — Millim.	VENT			Direction des NUAGES	ÉTAT du ciel — 0 à 10	ÉTAT hygt. de l'air — 0 à 100	ÉTAT aéor. de l'air — 0 à 21
		La nuit	Minimum	Maximum			Direction	Force — 0 à 6	Parcours en 24 h. — Kilom.				
1	765,4	13,7	12,1	23,9	1,0	2,5	SW	1	63,0	W	10	87	1
2	760,2	11,0	8,1	20,4	0,0	2,5	WSW	1	83,2	"	0	84	5
3	768,5	12,5	10,1	25,9	0,0	2,8	N	2	136,4	"	0	84	9
4	769,6	12,0	10,6	26,9	0,0	3,4	NNE	2	165,0	"	0	90	10
5	768,7	13,4	11,1	29,8	0,0	2,6	W	1	111,2	"	0	91	4
6	764,2	15,2	13,4	29,6	0,0	3,4	WSW	1	91,2	WSW	7	90	4
7	763,5	13,9	11,6	25,9	0,0	2,6	WSW	2	95,9	W	8	86	10
8	768,8	12,7	9,3	21,1	0,0	3,1	SW	1	130,7	W	8	81	6
9	757,8	15,9	12,7	20,6	5,5	3,4	WSW	3	196,2	WSW	10	97	1
10	760,6	10,9	9,4	24,8	3,7	1,6	W	3	144,6	W	6	97	10
11	764,6	9,8	8,4	23,6	5,6	1,8	WSW	1	112,3	"	0	96	6
12	768,6	12,9	9,8	27,1	0,0	2,9	S	1	113,9	W	5	84	6
13	764,9	12,6	10,4	33,0	0,0	3,4	SW	1	11,1	"	0	85	1
14	762,3	16,6	12,6	27,6	0,0	3,7	SW	1	18,6	"	0	84	0
15	762,5	14,9	12,9	23,3	0,0	3,7	W	4	164,1	WSW	5	74	0
16	766,3	13,2	11,9	23,1	0,3	4,1	WNW	3	248,6	NW	10	81	10
17	768,6	14,0	13,1	21,7	0,8	3,0	WSW	1	120,0	W	10	91	3
18	768,1	16,6	14,0	25,9	0,0	1,9	NNW	0	36,6	SW	10	94	3
19	769,5	13,3	11,6	27,6	0,2	1,9	NNE	2	124,9	"	10	94	10
20	766,0	14,6	13,0	30,5	0,0	2,1	NNE	1	175,1	"	0	82	5
21	767,5	16,1	13,9	32,4	0,0	3,5	NNE	1	96,9	NNW	5	83	1
22	767,4	15,3	13,9	31,6	0,0	3,4	NNE	1	66,9	"	0	81	1
23	767,4	15,9	14,7	30,8	0,0	4,5	N	4	173,0	"	0	82	8
24	767,1	15,7	15,1	25,0	0,0	3,9	N	2	294,0	"	10	91	12
25	765,6	14,4	13,9	31,8	0,0	2,0	N	3	290,6	"	0	89	14
26	766,0	15,6	14,4	31,9	0,0	3,9	N	3	199,1	"	0	83	14
27	766,6	13,9	12,4	30,5	0,0	3,8	NNW	3	154,7	"	1	88	11
28	766,2	13,4	12,5	25,9	0,0	3,7	W	1	87,0	NW	1	87	0
29	764,4	15,8	13,2	24,0	0,0	2,3	WSW	1	79,1	WNW	9	86	5
30	764,5	15,8	14,5	24,0	0,0	2,5	NNE	1	80,1	SW	7	85	0
31	759,5	12,5	10,8	22,1	0,0	2,1	WSW	1	56,1	SW	7	92	0
Moyen	7637,9	13,4	12,7	28,3	1,1	2,0	"	3,3	3963,1	"	139	2699	170
Totaux	765,7	14,0	12,1	26,7	0,6	3,0	"	1,7	127,5	"	4,5	87	5,5

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.	
BASSIN DU LOIR.							
		MM.		m.			
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	3	8	
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^o	A.S.	124	3	18	
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	110	2	13	
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	11	25	
5	Jupilles.	Lefeuivre, d ^o	d ^o	148	»	»	
6	La Chartre.	Boinet, d ^o	d ^o	72	»	39	
7	Château-du-Loir.	Guitlet, d ^o	d ^o	70	1	2	
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	60	2	28	
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	2	8	
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	3	11	
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	45	6	20	
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	38	5	14	
BASSIN DE LA SARTHE.							
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	4	28	
14	Neuville.	Doussard, d ^o	A.S.	169	3	17	
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Leroy, d ^o	P.C.	127	»	»	
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	d ^o	162	3	11	
17	Neufchâtel.	Leguey, d ^o	d ^o	159	1	2	
18	Conlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	»	»	
19	Petit-Oisseau.	Miton, d ^o	A.S.	135	1	2	
20	Bouloire.	Letourneux, d ^o	P.C.	135	5	17	
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	»	»	
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	139	4	13	
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d ^o	107	3	12	
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	118	3	7	
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	98	1	7	
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	2	5	
27	Foulletourte.	Sergent, instituteur.	P.C.	84	»	»	
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	5	14	
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	»	»	
30	Le Mans	École normale.	Piboën, directeur,	d ^o	101	4	11
31			et Beaunée, élève-maitre.	B.	79	4	12
32		Ingénieur ordinaire.	Fourmy, chef de bureau.	P.C.	66	4	13
33	Pontlieue.	Directeur du Gaz.	Séguin.	d ^o	51	7	17
34			Beloin.	d ^o	51	7	21
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d ^o	82	6	16	
36	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^o	A.S.	72	4	19	
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	5	12	
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^o	62	4	10	
39	Chantenay.	Hardouin, d ^o	A.S.	60	5	14	
40	Fillé-sur-Sarthe.	Maillard, d ^o	P.C.	50	»	»	
41	Malicorne.	Voisin, d ^o	A.S.	38	2	11	
42	Sablé.	Blais, d ^o	P.C.	37	3	9	
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d ^o	d ^o	124	4	16	
P. C. désigne le modèle des Ponts et Chées ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	11	39	
A. S. d ^o l'Association scientifique.			Minim.	37	0	0	
B. d ^o Binet.			Moyen*	97	4	13	

Station du Mans. — AOUT 1883. — Ecole normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

SEPTEMBRE 1883.

Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours 1	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi 8	PLUIE en 24 heures — Millim 9	Évapo- ration en 24 heures — Millim 10	ÉTAT hygro- métrique à midi 11	VENT à midi 12	ÉTAT du ciel à midi 13
	6 heures du matin 2	Midi 8	9 heures du soir 4	Maximum 5	Minimum 6	Moyenne 7						
1	13,9	19,2	18,2	21,5	12,7	17,1	746,82	1,»	»	56	SW	○
2	14,3	13,4	13,2	17,5	13,3	15,4	736,87	2,»	»	93	SW	○
3	12,»	17,5	15,2	19,3	10,7	15,»	747,03	2,1	»	63	SW	○
4	12,3	16,1	13,»	18,5	11,5	13,»	748,35	7,2	»	67	N	○
5	12,5	15,3	10,2	17,»	10,8	13,9	749,78	10,8	»	58	N	○
6	8,3	16,3	13,1	17,6	17,2	12,4	758,59	»	»	61	WSW	○
7	12,»	16,7	12,8	18,7	11,1	14,9	756,29	»	»	63	W	○
8	16,2	16,5	14,»	18,6	11,7	15,2	758,35	»	»	66	W	○
9	10,9	17,»	15,2	19,9	10,»	14,5	758,78	»	»	73	SSE	○
10	11,3	20,»	15,»	22,3	10,4	15,4	755,12	»	»	68	S	○
11	14,4	16,1	13,3	18,2	13,4	15,8	756,55	6,7	»	87	NNW	○
12	13,4	17,3	13,8	20,»	12,4	16,2	757,53	2,»	»	87	WNW	○
13	10,»	17,6	16,4	20,1	9,»	14,5	758,68	8,8	»	65	E	○
14	15,2	16,7	16,8	22,3	12,2	15,3	754,69	»	»	87	ENE	○
15	10,4	20,7	17,»	22,4	9,8	16,1	753,14	»	»	59	SE	○
16	11,3	20,6	18,4	23,8	10,5	17,2	757,51	»	»	68	SE	○
17	11,3	20,6	18,4	23,8	10,5	17,2	760,21	»	»	68	SSW	○
18	11,7	21,»	19,5	23,4	10,4	16,9	759,73	»	»	70	S	○
19	14,2	21,8	17,»	23,3	12,1	17,7	756,96	»	»	46	SE	○
20	15,3	20,6	16,1	22,2	14,3	18,2	751,10	»	»	68	SW	○
21	13,2	18,8	15,2	21,»	12,»	16,5	751,20	1,»	»	61	W	○
22	13,8	18,9	15,2	19,5	13,4	16,5	748,46	23,1	»	61	W	○
23	9,»	16,4	15,»	18,8	8,5	13,2	758,08	1,3	»	83	SW	○
24	13,9	15,6	15,5	19,1	12,5	15,8	751,77	3,5	»	98	SSE	○
25	15,»	18,9	16,1	22,2	14,3	18,2	753,04	4,9	»	75	W	○
26	16,5	19,5	15,»	21,»	14,4	17,7	752,60	0,7	»	79	WSW	○
27	12,8	16,5	13,»	18,»	11,4	14,7	751,94	5,6	»	64	WSW	○
28	11,8	15,7	12,»	16,»	10,5	13,2	751,04	»	»	61	NW	○
29	11,»	13,5	9,»	15,6	9,9	12,8	741,38	»	»	58	W	○
30	9,5	13,9	10,9	15,»	7,4	11,2	740,24	»	»	65	N	○
Totaux	377,9	528,7	443,5	596,6	349,3	463,7	22581,83	80,7	»	2078		
Maxim	16,5	21,8	19,5	23,8	17,2	18,2	760,21	»	»	98		
Minim	8,3	13,4	9,»	15,»	7,4	11,2	740,24	»	»	46		
Moyen	12,6	17,6	14,8	19,9	11,6	13,5	752,73	»	»	69		

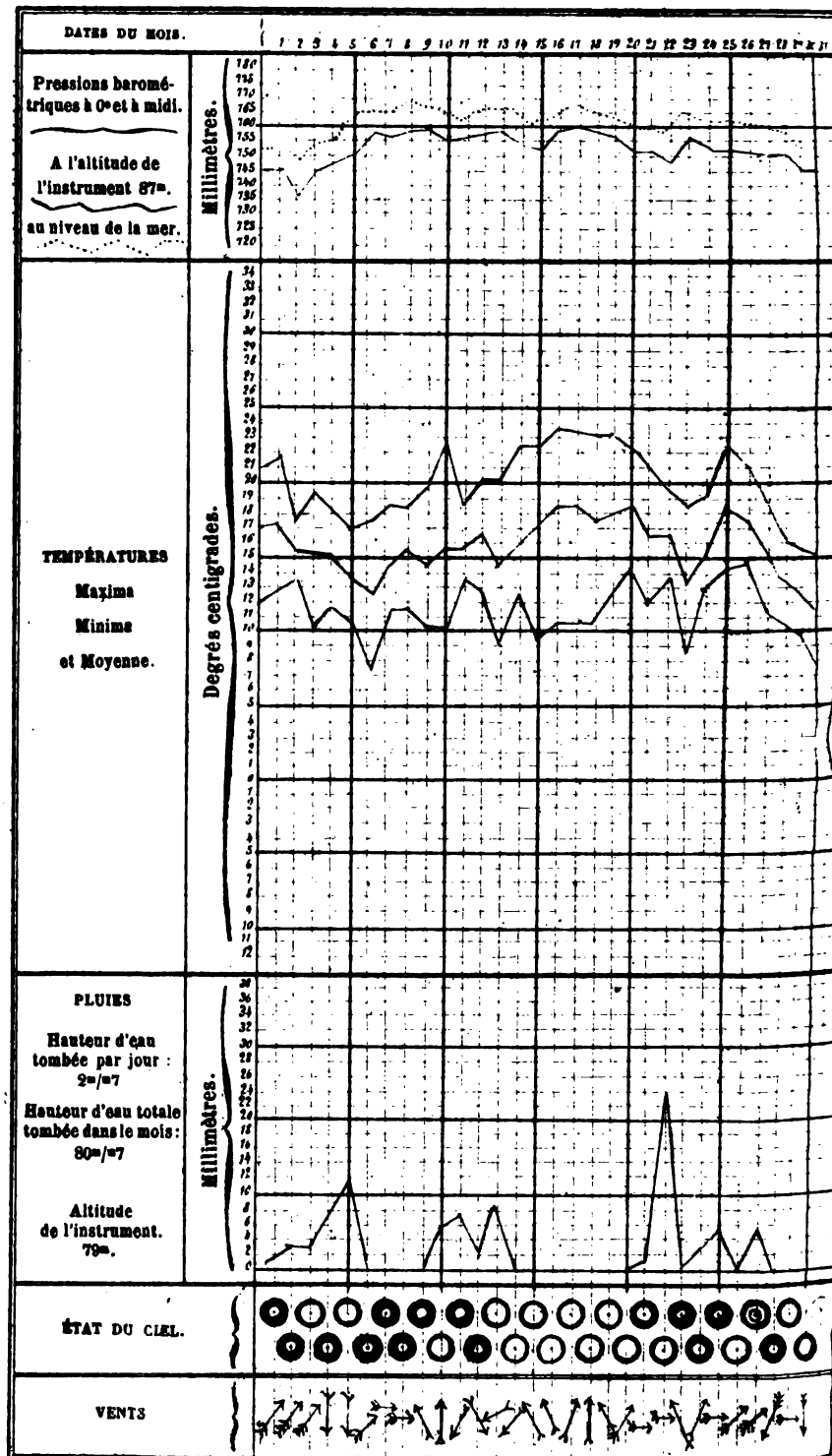
Observations faites à l'Usine à gaz du Mans, à 7 h. du matin.

Jours	BAROMÈTRE à zéro et au niveau de la mer	TEMPÉRATURE			PLUIE ou NEIGE en 24 h. — Millim.	Évapo- ration en 24 h. — Millim.	VENT			Directi- on des NUAGES	ÉTAT du CIEL — 0 à 10	ÉTAT hygr. de l'AIR — 0 à 100	ÉTAT con- de l'AIR — 0 à 21
		Le matin	Midi	Maxima			Direction	Force — 0 à 6	Parcours en 24 h. — Kilom.				
1	733,6	12,7	12,3	21,9	1,0	2,0	W S W	0	39,3	S W	10	96	2
2	743,»	13,6	12,7	18,1	5,4	4,1	S S W	4	159,2	S W	5	82	9
3	756,2	11,7	10,6	20,2	4,8	3,2	S W	3	363,9	»	0	88	0
4	756,8	11,5	11,3	22,5	7,0	2,6	N N E	1	137,6	N	10	94	9
5	757,8	11,6	10,4	19,3	10,0	2,0	W S W	3	154,8	W N W	4	86	12
6	766,6	7,2	6,3	19,8	0,0	2,1	N N E	0	217,0	N	1	95	8
7	764,4	11,9	7,2	20,3	0,4	2,0	S W	1	98,8	W	9	94	0
8	765,3	11,9	11,1	19,1	0,0	1,9	W	1	57,7	W S W	7	94	4
9	767,1	10,»	5,9	24,5	0,0	1,8	W S W	1	107,3	»	10	97	5
10	763,6	10,5	9,9	23,9	0,0	1,6	S S E	1	30,4	S S W	» 3	90	10
11	763,3	13,3	10,5	20,3	5,1	1,5	W N W	0	20,9	»	0	95	9
12	763,5	12,8	11,9	21,1	1,6	1,5	W S W	1	107,6	W N W	10	95	10
13	767,7	9,4	8,8	23,4	10,2	0,5	N E	1	53,1	»	10	100	0
14	763,9	13,4	9,4	24,5	0,0	1,7	N N E	2	162,9	»	» 10	94	14
15	761,5	9,5	9,3	26,3	0,0	1,6	N E	1	116,7	»	0	99	1
16	765,6	10,3	9,3	27,1	0,0	1,7	E S E	0	80,0	»	» 0	92	1
17	768,1	11,4	10,2	28,»	0,0	2,0	W	0	36,4	»	» 0	95	0
18	768,2	10,8	8,9	27,2	0,0	1,8	W S W	0	37,2	»	10	99	0
19	766,3	11,8	10,6	26,1	0,0	1,7	S E	1	32,7	»	» 0	92	4
20	757,5	14,6	11,9	23,2	0,0	3,4	S	0	105,9	S S W	9	94	1
21	758,7	12,1	11,5	23,5	1,0	2,7	S W	1	93,6	W S W	5	92	0
22	751,2	12,8	12,2	20,2	24,5	1,5	N N W	3	96,6	N	5	94	0
23	764,9	7,9	7,4	19,8	1,0	1,1	S S W	0	78,6	»	10	98	2
24	761,6	12,8	7,9	19,8	3,3	0,8	S S W	1	15,2	S W	» 10	95	0
25	762,»	14,7	12,6	22,8	5,3	0,6	S W	0	108,2	W S W	10	96	0
26	762,2	16,5	14,3	21,2	0,3	1,7	S W	1	80,6	W S W	7	95	0
27	761,4	11,9	11,2	20,1	5,0	0,9	S W	2	151,8	S W	6	93	12
28	761,1	11,»	10,2	18,8	4,2	2,0	S W	1	171,6	W S W	10	90	9
29	751,8	9,4	9,2	16,9	5,2	1,5	W	3	188,9	W N W	1	86	19
30	746,7	8,6	7,1	15,9	4,1	1,9	S W	3	167,7	N W	7	95	0
Totaux	22627,6	347,6	302,0	636,0	99,4	35,4	»	36	3262,2	»	179	2805	141
Moyen	760,9	11,6	10,1	21,9	3,3	1,8	»	1,2	108,7	»	6,0	94	4,7

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
BASSIN DU LOIR.		MM.		m.		
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	11	69
2	Grand-Lucé.	Cordier, d°	A.S.	124	15	109
3	Saint-Calais.	Luce, d°	P.C.	110	16	86
4	Écommoy.	Duloir, d°	d°	97	13	76
5	Jupilles.	Lefevvre, d°	d°	148	13	70
6	La Chartre.	Boinet, d°	d°	72	9	72
7	Château-du-Loir.	Guitet, d°	d°	70	10	55
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d°	A.S.	66	14	89
9	Vaas.	Beauté, d°	P.C.	58	16	116
10	Pontvallain.	Drouault, d°	A.S.	52	14	63
11	Le Lude.	Chartier, d°	d°	45	18	117
12	La Flèche.	Moynat, cond ^e des P ^{tes} et Ch ^{ées}	P.C.	38	17	91
BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	8	75
14	Neuvillette.	Doussard, d°	A.S.	169	6	30
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Leroy, d°	P.C.	127	"	"
16	La Fresnaye.	Lion, d°	d°	162	16	83
17	Neufchâtel.	Leguey, d°	d°	159	11	86
18	Conlie.	Péan, d°	d°	139	13	92
19	Petit-Oisseau.	Miton, d°	A.S.	135	11	82
20	Bouldeire.	Letourneux, d°	P.C.	135	14	71
21	Monboudou.	Lenoir, d°	d°	130	"	"
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	139	13	88
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d°	107	15	70
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^e des P ^{tes} et Ch ^{ées}	A.S.	118	19	60
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	96	9	78
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d°	P.C.	99	12	67
27	Foulletourte.	Sergent, instituteur.	P.C.	84	"	"
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	18	77
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	13	62
30	Le Mans { École normale. Ingénieur ordinaire. Directeur du Gaz. Pontlieue.	Piboën, directeur.	d°	101	15	69
31		et Beaunée, élève-maitre.	B.	79	15	81
32		Fourmy, chef de bureau.	P.C.	66	13	85
33		Séguin.	d°	51	19	99
34		Beloin.	d°	51	20	96
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d°	82	14	69
36	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d°	A.S.	72	16	92
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	15	96
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d°	62	15	82
39	Chantenay.	Hardouin, d°	A.S.	60	16	75
40	Fillé-sur-Sarthe.	Maillard, d°	P.C.	50	"	"
41	Malicorne.	Geslin, d°	A.S.	38	7	44
42	Sablé.	Blais, d°	P.C.	37	11	47
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d°	d°	124	17	51
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	20	117
A. S. d° de l'Association scientifique.			Minim.	37	6	30
B. d° Babinet.			Moyen	97	14	78

Station du Mans. — SEPTEMBRE 1883. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

OCTOBRE 1883.

Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapora- tion en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- mètre- que à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	8,7	13,2	8,2	15,3	8,0	11,6	748,00	1,7	»	73	W	○
2	7,3	11,8	8,0	14,5	4,0	9,7	755,49	5,5	»	61	N	○
3	9,3	11,5	8,0	13,6	3,0	8,3	752,20	»	»	78	W	●
4	6,1	11,5	11,1	12,5	2,5	7,5	751,48	13,5	»	85	WNW	○
5	9,7	11,5	7,5	13,5	2,5	8,0	758,94	»	»	61	NNE	○
6	8,1	11,1	7,7	13,2	6,0	9,6	757,54	3,2	»	73	N	●
7	5,0	12,2	10,5	14,0	4,0	9,0	766,59	»	»	54	NE	○
8	6,4	13,5	10,5	14,0	5,0	9,5	767,72	»	»	80	SE	○
9	4,6	14,0	9,0	15,5	3,5	9,2	762,81	»	»	95	SE	○
10	3,6	13,5	9,0	15,5	3,0	9,2	754,63	»	»	98	E	●
11	6,5	13,8	10,0	16,0	5,5	10,7	751,82	»	»	91	NW	○
12	7,0	14,5	9,8	14,5	6,0	10,2	754,79	0,1	»	93	N	○
13	4,5	11,0	9,6	14,0	4,0	9,0	757,24	0,1	»	97	N	●
14	7,7	15,2	12,5	17,0	4,0	10,5	754,30	0,2	»	76	SW	○
15	10,7	14,0	10,3	14,5	7,6	11,0	753,83	3,8	»	58	W	○
16	11,7	12,2	13,0	13,7	9,3	11,3	747,50	»	»	96	WSW	○
17	14,0	16,3	15,7	17,6	11,6	14,6	740,79	16,0	»	81	WSW	○
18	9,2	13,0	9,4	15,8	8,4	12,1	762,07	8,5	»	90	NW	○
19	7,3	13,9	14,3	15,4	5,4	10,4	756,80	»	»	76	SW	○
20	11,2	12,6	6,9	14,8	6,0	10,4	750,05	4,8	»	95	WSW	●
21	4,5	9,1	5,4	12,5	3,5	8,0	753,79	17,6	»	86	S	○
22	3,2	9,0	4,8	12,2	1,5	6,8	756,43	»	»	92	SSW	○
23	4,5	9,0	11,3	12,0	3,0	7,5	755,19	»	»	93	SW	●
24	13,0	14,7	13,7	15,5	8,5	12,0	754,78	6,5	»	90	NW	○
25	12,4	14,3	13,0	15,0	11,2	13,1	756,97	0,8	»	86	SW	○
26	12,5	15,2	11,0	16,8	9,5	13,1	754,95	»	»	70	SE	○
27	11,2	14,3	11,3	15,2	9,0	12,1	757,61	»	»	93	S	○
28	9,2	14,6	11,2	15,8	6,8	11,3	757,68	»	»	81	SE	○
29	9,3	11,0	9,9	13,0	8,5	10,7	759,02	»	»	92	ESE	●
30	9,0	10,9	7,3	12,4	8,5	10,4	759,02	»	»	81	E	●
31	7,9	10,5	7,8	12,0	6,5	9,2	760,34	»	»	84	SE	●
Totaux	255,3	392,9	307,7	447,3	185,8	316,2	23430,70	82,3	»	2539		
Maxim	14,0	16,3	15,7	17,6	11,6	14,6	767,72	»	»	98		
Minim	3,2	9,0	4,8	12,0	1,5	6,8	740,79	»	»	54		
Moyen	8,2	12,7	9,9	14,4	6,0	10,2	753,83	»	»	83		

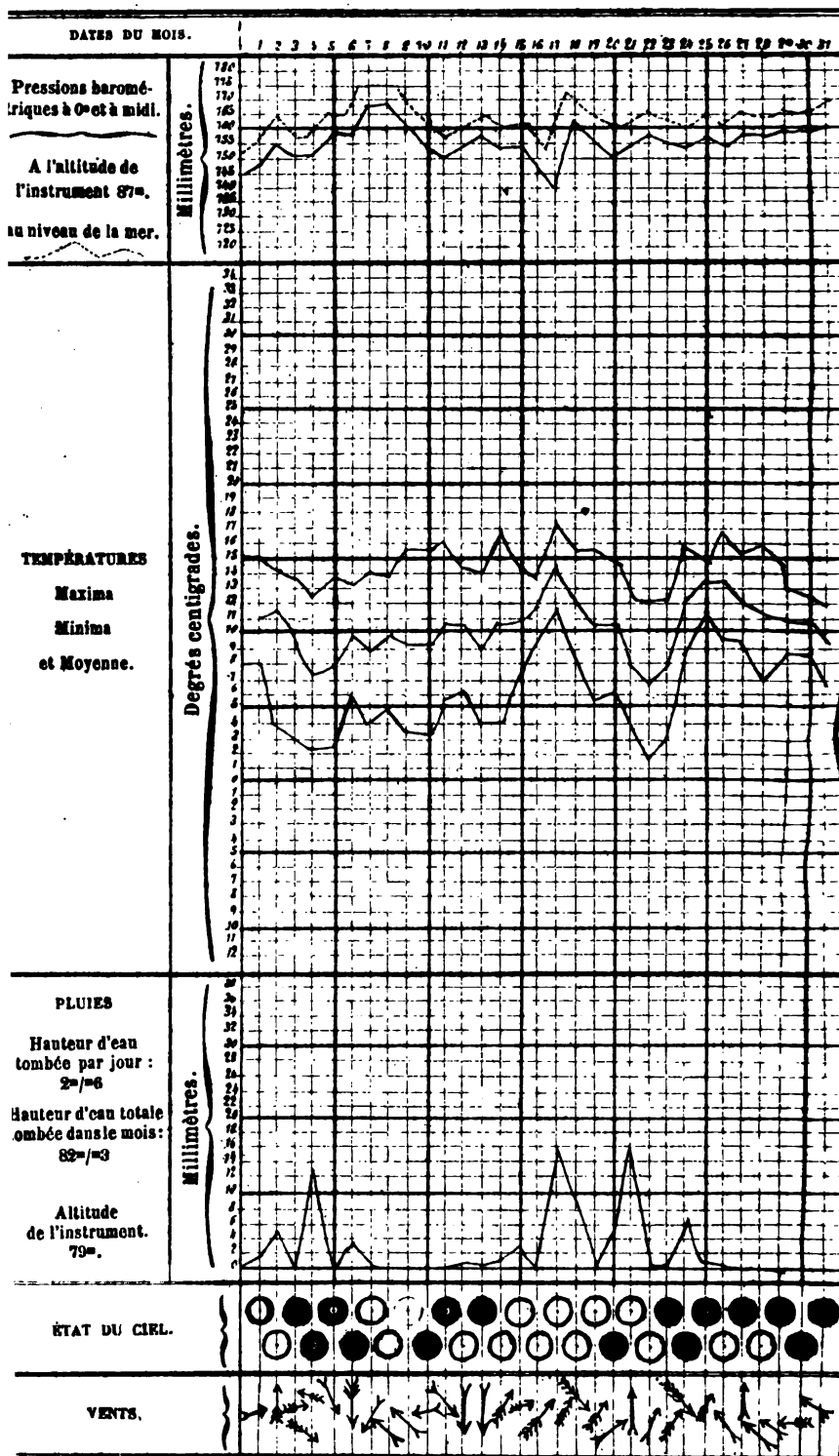
Observations faites à l'Usine à gaz du Mans, à 7 h. du matin

Jours	BAROMÈTRE à zéro et au niveau de la mer	TEMPÉRATURE			PLUIE ou NEIGE en 24 h. — Millim.	Evapo- ration en 24 h. — Millim.	VENT			Direction des NUAGES	ÉTAT du CIEL — 0 à 10	ÉTAT hygr. de l'air — 0 à 100	ÉTAT général de l'air — 0 à 12
		Le matin	Minimum	Maximum			Direction	Force — 0 à 6	Parcours en 24 h. — Kilom.				
1	755,1	7,6	7,3	15,6	1,7	1,3	W	0	167,0	NW	10	95	12
2	763,3	5,6	5,1	13,2	0,8	1,1	NNW	1	119,3	»	0	86	14
3	763,3	7,6	5,2	12,4	0,0	1,8	SW	1	125,8	WSW	10	95	2
4	754,1	5,2	4,4	13,4	12,7	0,9	W	2	198,7	WNW	5	96	17
5	761,5	8,1	5,1	11,1	1,4	2,5	NW	3	335,2	WNW	7	85	14
6	761,3	7,1	6,1	14,0	1,3	1,8	NNW	2	181,3	NNE	10	91	15
7	773,8	4,2	3,7	16,8	0,0	1,3	NNE	1	249,6	NE	5	91	12
8	776,2	4,1	4,1	18,7	0,0	1,6	NNE	0	150,6	N	3	96	1
9	773,9	3,2	3,2	19,9	0,0	1,6	ENE	0	119,1	»	0	93	8
10	764,8	1,9	1,6	16,0	0,0	1,5	ENE	1	136,0	WSW	3	93	1
11	759,6	5,3	1,9	18,8	0,0	0,7	NW	0	85,7	SSW	6	93	0
12	762,7	5,8	3,1	16,9	0,0	0,4	W	0	68,4	»	10	97	0
13	765,4	3,5	3,3	16,3	0,0	0,3	NE	1	66,0	»	10	97	0
14	764,5	4,6	2,9	19,1	0,0	0,6	ENE	0	20,6	»	10	97	0
15	762,1	9,6	4,6	16,6	3,9	1,1	SW	1	61,2	WSW	10	94	0
16	756,0	11,0	8,9	14,7	2,1	2,4	SW	3	130,5	SSW	10	92	1
17	755,9	13,5	11,0	18,0	18,0	0,5	WSW	3	194,1	W	10	95	0
18	767,4	7,6	7,6	16,8	7,3	2,0	WSW	1	260,1	W	4	93	11
19	769,0	4,7	4,7	15,5	0,0	1,6	WSW	1	92,4	W	5	95	0
20	760,6	0,2	4,7	13,5	4,6	1,6	WSW	0	183,9	W	10	99	10
21	762,6	2,5	2,3	11,9	16,8	0,1	NNW	0	93,1	»	10	98	7
22	764,2	1,4	1,0	12,9	0,0	0,8	NNW	0	27,7	»	10	99	0
23	765,7	3,6	1,4	13,1	0,2	0,3	SSW	0	28,8	SW	10	94	1
24	761,9	11,9	3,6	15,9	6,0	0,2	WSW	2	117,6	W	10	95	1
25	765,4	11,0	11,0	15,1	0,2	1,1	SW	1	152,7	W	7	90	0
26	765,3	11,1	10,9	17,7	0,0	0,5	SSE	0	43,0	SE	10	88	0
27	761,5	10,1	7,9	15,2	0,0	1,3	E	0	63,4	SE	10	96	0
28	767,3	7,9	6,4	18,1	0,0	0,3	ESE	2	93,5	»	10	98	2
29	766,6	7,8	7,8	12,8	0,0	0,9	SE	1	185,6	»	10	98	18
30	771,4	7,9	7,3	12,1	0,0	0,2	NE	3	166,8	»	10	96	10
31	770,1	6,7	6,0	14,6	0,0	1,0	ENE	1	294,1	E	10	86	14
Total	23701,5	211,6	166,1	179,8	77,0	33,3	»	31	1212,1	»	245	2913	177
Moyen	764,6	6,8	5,4	15,5	2,5	1,1	»	1	135,9	»	7,9	94	5,7

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude. m.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.	
BASSIN DU LOIR.							
		MM.		m.			
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	13	75	
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^o	A.S.	124	14	84	
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	110	15	83	
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	14	85	
5	Jupilles.	Lefevvre, d ^o	d ^o	148	14	80	
6	La Chartre.	Boinet, d ^o	d ^o	72	13	76	
7	Château-du-Loir.	Guittet, d ^o	d ^o	70	12	73	
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	60	11	84	
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	13	60	
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	11	40	
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	45	12	78	
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	38	13	81	
BASSIN DE LA SARTHE.							
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	9	87	
14	Neuville.	Doussard, d ^o	A.S.	169	13	83	
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Leroy, d ^o	P.C.	127	"	"	
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	d ^o	162	13	71	
17	Neufchâtel.	Leguey, d ^o	d ^o	159	13	79	
18	Conlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	12	83	
19	Petit-Oisseau.	Miton, d ^o	A.S.	135	16	99	
20	Bouloire.	Letourneur, d ^o	P.C.	135	14	87	
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	"	"	
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	139	14	80	
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d ^o	107	13	61	
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	118	14	68	
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	98	9	86	
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	15	72	
27	Fouilletourte.	Sergent, instituteur.	P.C.	84	"	"	
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	15	90	
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	8	46	
30	École normale.	Richard, directeur,	d ^o	101	13	71	
31		et , élève-maitre.	B.	79	14	82	
32	Le Mans, ingénieur ordinaire.	Fourmy, chef de bureau.	P.C.	66	12	63	
33	Directeur du Gaz. Pontlieue.	Séguin.	d ^o	51	14	77	
34		Beloin.	d ^o	51	14	78	
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d ^o	82	10	90	
36	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^o	A.S.	72	12	88	
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	11	68	
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^o	62	14	80	
39	Chantenay.	Hardouin, d ^o	A.S.	60	13	73	
40	Fillé-sur-Sarthe.	Maillard, d ^o	P.C.	50	"	"	
41	Malicorne.	Geslin, d ^o	A.S.	38	8	70	
42	Sablé.	Blais, d ^o	P.C.	37	9	61	
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d ^o	d ^o	124	14	88	
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon				Maxim.	232	16	99
A. S. d ^o de l'Association scientifique.				Minim.	37	8	40
B. d ^o Babinet.				Moyen	97	10	76

Station du Mans. — OCTOBRE 1883. — Ecole normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

NOVEMBRE 1883.

Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapora- tion en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- mètre — à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	6,6	11,4	7,4	13,8	5,5	9,6	759,6	»	»	86	S S E	○
2	6,2	7,5	7,9	12,1	5,6	8,8	756,6	»	»	92	E S E	●
3	8,1	10,1	8,7	11,2	6,4	8,8	756,»	2,1	»	95	W	●
4	9,»	10,5	9,5	11,5	4,5	8,»	756,9	1,5	»	85	W	●
5	7,9	9,2	9,7	11,»	7,»	9,»	751,»	3,»	»	86	W	●
6	12,8	14,»	10,»	14,5	7,»	10,7	739,2	5,5	»	85	N W	●
7	8,»	10,6	8,»	12,»	7,»	9,5	740,8	1,»	»	86	S W	○
8	7,7	10,»	6,9	12,»	6,»	9,»	753,3	3,2	»	83	N W	●
9	9,9	12,4	9,9	15,»	5,5	10,2	752,6	2,6	»	82	W	●
10	6,5	7,9	4,»	11,»	5,»	8,»	750,5	2,5	»	97	NN W	●
11	3,1	7,3	9,5	8,»	0,5	4,2	753,7	»	»	84	S W	●
12	9,3	11,5	8,5	12,»	6,»	9,»	748,8	9,»	»	77	WN W	○
13	5,7	8,»	4,»	11,»	4,»	7,5	754,7	»	»	76	E	○
14	7,5	6,3	2,7	8,»	1,»	4,5	760,3	»	»	76	N E	○
15	2,9	6,1	2,9	7,»	0,5	3,7	756,4	»	»	85	S W	●
16	3,7	3,9	4,1	6,»	1,5	3,7	752,2	3,1	»	97	S W	●
17	4,7	5,5	4,9	9,»	3,»	6,»	754,6	7,4	»	94	S W	●
18	5,6	8,7	8,3	11,»	2,4	6,7	753,»	2,4	»	95	N W	○
19	10,9	12,3	9,»	12,1	7,2	9,6	758,9	4,»	»	68	N W	○
20	5,9	9,7	8,5	11,2	3,»	7,1	762,4	0,3	»	74	WSW	○
21	7,4	10,5	9,9	11,5	5,»	8,2	760,5	0,6	»	93	S W	○
22	7,9	10,5	9,5	11,»	6,5	8,7	756,5	5,»	»	90	WSW	○
23	7,9	8,7	5,5	10,»	5,5	7,7	752,6	11,6	»	82	N W	○
24	5,3	9,7	8,9	11,»	3,»	7,»	755,4	»	»	83	S W	●
25	9,6	10,5	11,5	12,2	8,2	10,2	740,7	1,6	»	86	S W	○
26	9,3	12,2	7,7	12,3	7,9	10,1	739,9	10,»	»	95	W	○
27	3,1	8,3	4,7	9,9	1,6	5,7	757,»	0,4	»	74	S W	○
28	3,7	7,9	4,7	9,5	1,5	5,5	764,3	»	»	86	S	○
29	1,9	3,1	2,4	5,5	0,5	3,»	764,3	»	»	93	S E	●
30	0,1	1,2	2,»	3,»	0,8	1,9	763,6	0,4	»	96	S W	●
Totaux	198,2	265,5	211,2	315,3	139,1	221,6	22626,3	77,2	»	2581		
Maxim	12,8	14,»	11,5	15,»	8,2	10,7	764,3	»	»	97		
Minim	0,1	1,2	2,»	3,»	0,5	1,9	739,2	»	»	68		
Moyen	6,6	8,9	7,»	10,5	4,3	7,4	754,2	»	»	86		

NOVEMBRE

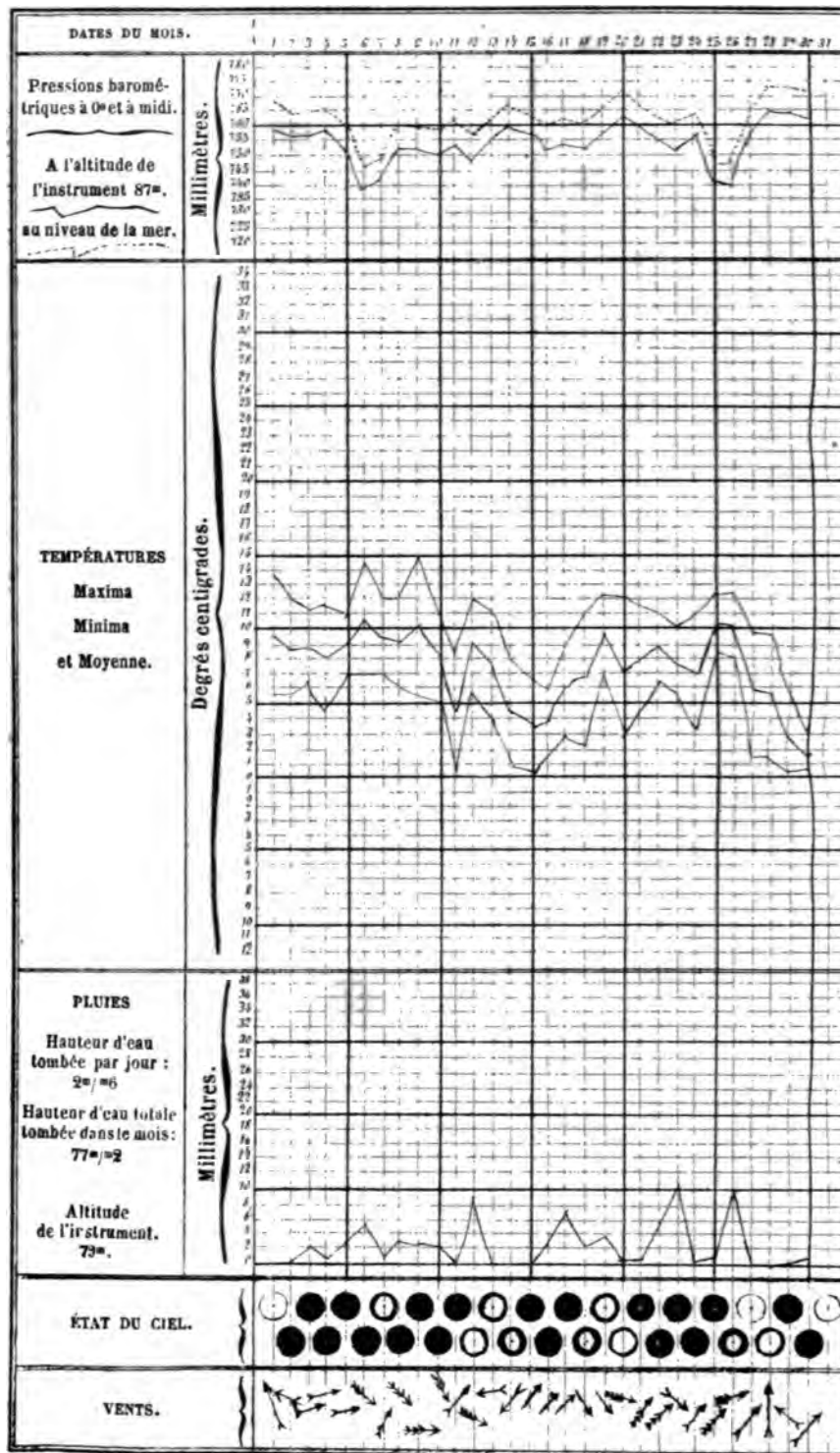
Observations faites à l'Uaine à gaz du Mans, à 7 h. du matin.

Jours	BAROMÈTRE à zéro et au niveau de la mer	TEMPÉRATURE			PLUIE ou NEIGE en 24 h. — Millim.	Evapo- ration en 24 h. — Millim.	VENT			Direction des NUAGES	ÉTAT du CIEL — 0 à 10	ÉTAT hygr. de l'AIR — 0 à 100	ÉTAT OZON. de l'AIR — 0 à 21
		Le matin	Minimum	Maximum			Direction	Force — 0 à 6	Parcours en 24 h. — Kilom.				
1	767,8	5,1	5,1	16,1	0,0	0,8	ENE	2	132,8	»	»10	97	14
2	766,4	5,3	4,9	8,9	0,0	0,6	ENE	2	206,1	NE	9	93	16
3	763,8	7,2	5,3	11,2	1,9	0,3	ENE	0	82,4	»	»10	97	0
4	766,1	7,1	6,5	12,9	1,3	0,4	NE	0	14,0	»	»10	97	0
5	760,3	6,1	6,1	13,2	6,0	1,0	W	1	126,2	WNNW	10	92	3
6	747,»	12,3	6,1	15,»	5,7	1,3	SW	4	169,5	WSW	10	94	0
7	753,2	6,7	6,7	14,4	1,2	1,4	WSW	0	197,7	W	10	96	0
8	757,7	6,3	5,5	14,2	3,5	0,8	WSW	1	52,6	W	10	94	0
9	761,2	8,6	4,9	13,8	1,5	1,1	WSW	1	105,8	W	10	96	0
10	759,8	4,9	4,4	10,3	2,8	1,0	WSW	2	130,4	W	3	90	0
11	763,5	-0,1	-0,3	11,8	1,0	0,9	WSW	0	164,8	W	4	93	0
12	756,5	7,8	-0,1	12,4	8,2	0,5	WSW	2	113,9	WNNW	10	91	13
13	762,3	4,3	4,3	10,8	0,4	1,0	NW	1	160,6	NNW	10	93	18
14	768,9	-2,3	-2,3	8,5	0,0	0,9	N	0	111,9	»	»10	95	0
15	765,5	1,2	-2,3	6,7	0,6	0,2	SW	0	23,2	»	»10	97	0
16	760,9	2,6	0,4	4,9	2,5	0,2	S	0	13,0	WSW	10	95	0
17	763,7	3,1	2,5	9,3	7,7	0,3	SW	0	28,0	SSW	10	94	0
18	764,9	3,9	2,5	11,4	2,3	0,6	WSW	0	75,1	WNNW	5	97	3
19	765,9	7,8	3,9	14,4	4,0	0,3	WSW	0	25,8	W	4	97	0
20	770,8	2,3	2,3	12,4	0,2	0,8	SW	1	103,1	»	0	94	4
21	770,8	5,4	2,3	12,4	0,1	1,5	SW	0	130,8	»	»10	97	0
22	767,»	6,4	5,4	11,6	5,0	0,6	SW	1	86,0	WSW	10	93	0
23	759,3	5,7	5,7	9,9	11,8	0,9	WSW	2	147,1	W	9	88	1
24	760,8	4,3	2,2	11,3	0,3	1,2	SW	1	92,3	W	10	87	0
25	751,3	8,6	4,3	11,8	1,4	1,4	SSW	3	131,9	SW	10	86	6
26	747,7	8,4	7,6	13,»	9,8	1,6	SW	2	191,4	WSW	8	88	7
27	764,»	0,9	0,9	11,»	0,6	1,4	WSW	0	113,9	»	0	97	0
28	773,4	0,4	-0,2	12,9	0,0	0,2	SW	0	12,7	SSW	6	98	0
29	773,6	0,9	0,3	3,5	0,1	0,5	E	1	45,0	SE	10	96	8
30	773,3	-1,2	-1,6	5,3	0,0	0,0	ESE	0	39,3	»	»10	95	4
Totaux	22887,4	140,»	93,3	335,3	79,9	23,7	»	27	3027,3	»	248	2817	97
Moyen	762,9	4,7	3,1	11,2	2,7	0,8	»	0,9	100,9	»	8,3	94	3,2

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.	
BASSIN DU LOIR.		MM.		m.			
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	17	57	
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^o	A.S.	124	16	70	
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	110	20	78	
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	18	91	
5	Jupilles.	Lefevvre, d ^o	d ^o	148	18	77	
6	La Chartre.	Boinet, d ^o	d ^o	72	19	71	
7	Château-du-Loir.	Guillet, d ^o	d ^o	70	17	74	
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	60	18	103	
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	12	49	
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	10	29	
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	45	20	77	
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	38	19	98	
BASSIN DE LA SARTHE.							
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	13	81	
14	Neuville.	Doussard, d ^o	A.S.	169	12	86	
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Leroy, d ^o	P.C.	127	»	»	
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	d ^o	162	17	59	
17	Neufchâtel.	Leguey, d ^o	d ^o	159	13	86	
18	Conlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	17	93	
19	Petit-Orseau.	Miton, d ^o	A.S.	135	14	53	
20	Bouloire.	Letourneux, d ^o	P.C.	135	16	86	
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	»	»	
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	139	16	83	
23	Sargé.	Emery, instituteur.	d ^o	107	13	57	
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	118	17	62	
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	98	12	75	
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	15	71	
27	Foulletourte.	Sergent, instituteur.	P.C.	84	»	»	
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	22	82	
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	15	53	
30	Le Mans	École normale.	Richard, directeur,	d ^o	104	16	67
31			et Thériot, professeur.	B.	79	21	77
32		Ingénieur ordinaire.	Fourmy, chef de bureau.	P.C.	66	19	67
33		Directeur du Gaz.	Séguin.	d ^o	51	25	80
34	Pontlieue.	Beloin.	d ^o	51	21	85	
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d ^o	82	15	91	
36	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^o	A.S.	72	13	77	
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	16	70	
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^o	62	12	83	
39	Chantenay.	Hardouin, d ^o	A.S.	60	19	67	
40	Fillé-sur-Sarthe.	Maillard, d ^o	P.C.	50	»	»	
41	Malicorne.	Geslin, d ^o	A.S.	38	12	79	
42	Sablé.	Blais, d ^o	P.C.	37	15	59	
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d ^o	d ^o	124	17	91	
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	25	103	
A. S. d ^o de l'Association scientifique.			Minim.	37	10	29	
B. d ^o Babinet.			Moyen	97	16	74	

Station du Mans. — NOVEMBRE 1883. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

DÉCEMBRE 1883.

Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi	PLUIE en 24 heures — Millim	Évapo- ration en 24 heures — Millim	ÉTAT hygro- métrique à midi	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi
	6 heures du matin	Midi	9 heures du soir	Maximum	Minimum	Moyenne						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	5,3	7,9	4,8	8,0	1,2	4,6	759,53	0,4	»	75	N	○
2	3,9	5,9	5,9	6,5	1,5	4,0	763,07	»	»	88	NW	○
3	6,1	6,9	10,1	10,0	2,0	6,0	764,53	»	»	94	W	○
4	9,1	7,3	3,9	10,0	2,0	6,0	751,75	3,3	»	41	NE	○
5	1,5	5,1	2,4	6,5	-1,0	2,8	758,86	0,2	»	66	NE	○
6	1,3	4,1	-3,4	5,0	-0,9	2,0	751,91	»	»	54	N	○
7	3,5	10,5	2,5	2,0	-5,5	-1,7	766,00	»	»	76	E	○
8	-5,0	-1,1	0,2	0,7	-6,0	-2,7	763,72	»	»	80	NE	○
9	0,0	2,7	1,5	2,0	-1,5	0,2	763,39	»	»	61	ENE	○
10	0,9	2,5	3,5	3,6	0,8	2,2	759,23	»	»	69	SSW	●
11	7,9	9,9	7,3	10,0	2,5	6,3	759,17	3,0	»	66	NNW	○
12	9,1	8,3	7,5	9,5	4,8	7,1	757,89	1,9	»	86	WNW	●
13	6,5	10,7	9,5	10,9	5,2	8,1	761,46	»	»	90	W	●
14	9,1	10,3	9,7	11,0	8,2	9,6	757,01	»	»	90	WSW	●
15	7,7	8,0	7,7	12,0	4,8	8,2	757,75	2,2	»	86	W	○
16	5,7	5,5	2,8	8,1	1,3	4,7	749,32	0,1	»	81	N	○
17	2,5	4,3	1,5	4,7	1,6	3,1	759,78	»	»	80	NE	○
18	1,5	2,6	1,6	4,0	3,3	3,7	763,31	1,1	»	87	NE	○
19	2,7	6,9	3,9	7,2	0,0	3,6	763,78	0,1	»	85	N	○
20	3,8	6,3	6,0	6,8	-1,2	2,8	758,65	»	»	82	W	●
21	5,5	5,9	5,2	6,7	2,1	4,4	756,63	»	»	91	NW	●
22	4,2	4,5	3,7	6,6	1,0	3,8	757,98	»	»	93	SSW	●
23	2,3	2,6	3,5	4,4	1,4	2,9	764,62	0,2	»	96	SSW	●
24	4,2	7,0	6,3	7,5	2,4	4,9	770,42	0,1	»	83	NE	○
25	5,0	5,8	5,3	12,5	4,0	8,3	768,55	»	»	94	SE	●
26	5,3	7,2	6,2	7,6	4,0	5,8	765,47	»	»	91	ESE	●
27	5,6	5,8	4,6	7,5	4,8	6,1	764,32	0,3	»	97	SE	●
28	4,0	5,0	4,6	7,8	3,0	5,4	762,66	0,8	»	97	W	●
29	4,3	4,2	3,6	7,5	3,0	5,3	761,16	»	»	87	E	●
30	4,5	4,2	5,5	7,4	3,5	5,4	762,77	»	»	97	E	●
31	1,5	1,5	1,2	5,7	2,5	4,1	763,09	»	»	75	E	●
Totaux	130,1	178,3	138,6	219,7	54,8	137,0	23398,81	13,7	»	2541		
Maxim	9,1	10,7	10,1	12,5	8,2	9,6	770,42	»	»	97		
Minim	-5,0	-1,1	-3,4	0,7	-6,0	-2,7	749,32	»	»	44		
Moyen	4,2	5,8	4,5	7,1	1,8	4,4	761,25	»	»	82		

DÉCEM

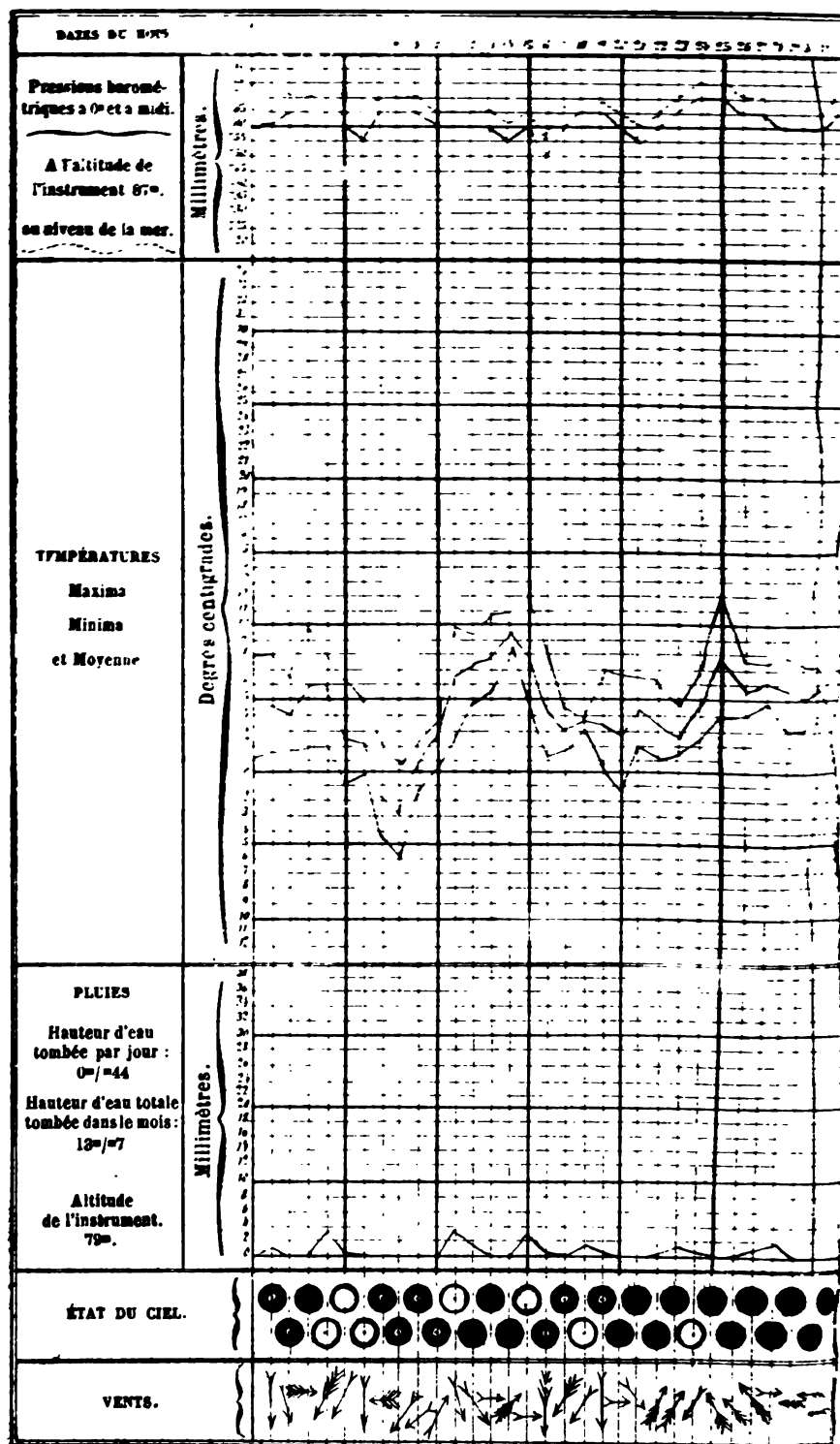
Observations faites à l'Usine à gaz du Mans, à 7 h. du matin.

Jours	BAROMÈTRE à zéro et au niveau de la mer	TEMPÉRATURE			PLUIE ou NEIGE en 24 h. Millim.	Evapo- ration en 24 h. Millim.	VENT			Direction des NEAGES	ÉTAT du ciel 0 à 10	ÉTAT hygr. de l'air 0 à 100	ÉTAT ozon. de l'air 0 à 21
		Le matin	Minimum	Maximum			Direction	Force 0 à 6	Parcours en 21 h. Kilom.				
1	760,9	3,9	-1,9	8,6	0,5	0,1	W N W	2	61,1	»	0	86	4
2	772,0	2,5	1,1	6,8	0,1	1,3	N N W	0	172,7	N	10	90	7
3	769,9	4,7	2,5	10,7	0,0	0,3	W	1	55,8	N W	10	91	9
4	757,5	8,2	4,7	9,9	3,6	0,5	N W	3	245,9	N N W	10	81	20
5	767,9	-1,4	-1,1	7,7	0,2	2,3	N N W	0	239,4	»	0	90	8
6	765,1	-0,3	-1,8	5,8	0,0	1,2	N W	1	126,8	N	3	87	16
7	771,9	-3,9	-5,5	-0,4	1,0	»	N	4	397,7	N E	10	»	14
8	775,1	-6,1	-6,4	0,8	0,0	»	N	0	180,0	»	0	»	8
9	772,4	-0,4	-6,1	3,7	0,0	»	N	1	11,2	N E	10	»	0
10	768,4	-0,8	-1,6	9,3	0,0	»	N	0	21,1	N N W	10	»	0
11	758,9	7,6	-0,8	11,9	4,7	»	W	3	92,5	N W	7	»	1
12	763,6	6,5	4,1	9,5	1,7	1,5	W	3	187,4	N W	2	90	14
13	769,3	5,7	4,5	11,2	0,2	1,9	W S W	2	187,9	W	10	88	8
14	766,4	8,3	5,6	11,1	0,1	1,4	W S W	3	138,9	W	10	97	0
15	765,2	4,6	4,6	9,8	2,2	0,9	W	0	203,4	W S W	1	95	10
16	756,6	3,5	3,5	6,7	0,0	1,5	S S W	2	164,1	W N W	2	97	14
17	763,5	0,9	0,7	5,0	1,2	1,3	N	3	280,6	N N E	7	97	13
18	772,6	-0,1	-0,1	4,5	0,0	1,2	N	0	261,8	N N E	4	96	12
19	772,7	2,0	-0,6	7,6	0,0	0,7	S	0	76,5	S W	10	96	2
20	768,6	2,7	1,7	7,1	0,0	0,3	N N W	0	30,3	N	10	96	0
21	764,9	4,3	2,7	6,6	0,2	0,2	N W	0	22,4	W	10	96	13
22	766,8	3,2	2,9	5,0	0,2	0,5	S	0	13,1	S S E	10	98	11
23	772,9	0,6	0,6	4,5	0,2	0,0	S W	0	39,5	»	10	99	0
24	777,9	3,1	0,4	8,6	0,0	0,0	N	0	16,8	N N E	10	96	0
25	777,4	3,9	3,1	6,3	0,0	0,6	E N E	3	175,5	E	10	96	15
26	775,6	4,7	3,5	7,8	0,0	0,2	E N E	3	296,0	E	10	95	17
27	772,7	4,5	4,5	6,4	0,2	0,1	E S E	0	184,9	E	10	97	11
28	771,9	2,3	2,3	5,4	0,8	0,1	S S E	0	10,8	S	10	96	0
29	769,4	2,9	2,2	5,1	0,0	0,8	E N E	0	60,1	N E	10	83	4
30	769,9	1,3	1,3	3,9	0,0	0,7	E N E	0	38,6	N E	10	97	0
31	772,6	-0,4	-0,4	2,5	0,0	1,2	N E	3	279,4	N N E	10	»	7
Totals	23836,1	78,5	30,2	209,4	17,1	20,8	»	37	4292,2	»	236	2330	238
Moyen	768,9	2,5	1,0	6,8	0,6	0,7	»	1,2	138,5	»	7,6	»	7,7

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé	Altitude. m.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
BASSIN DU LOIR.						
1	Montmirail.	Breteau, instituteur.	P.C.	232	8	19
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^o	A.S.	124	11	20
3	Saint-Calais.	Luce, d ^o	P.C.	140	15	33
4	Écommoy.	Duloir, d ^o	d ^o	97	6	28
5	Jupilles.	Lefeuvre, d ^o	d ^o	148	10	25
6	La Chartre.	Boinet, d ^o	d ^o	72	7	18
7	Château-du-Loir.	Guittet, d ^o	d ^o	70	8	23
8	Chapelle-d'Aligné.	Bouillon, d ^o	A.S.	60	3	13
9	Vaas.	Beauté, d ^o	P.C.	58	8	16
10	Pontvallain.	Drouault, d ^o	A.S.	52	6	8
11	Le Lude.	Chartier, d ^o	d ^o	45	9	17
12	La Flèche.	Moynat, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	38	13	18
BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	5	17
14	Neuville.	Doussard, d ^o	A.S.	169	4	18
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Leroy, d ^o	P.C.	127	"	"
16	La Fresnaye.	Lion, d ^o	d ^o	162	5	16
17	Neuschâtel.	Leguey, d ^o	d ^o	159	6	23
18	Conlie.	Péan, d ^o	d ^o	139	5	14
19	Petit-Oisseau.	Miton, d ^o	A.S.	135	9	33
20	Bouloire.	Letourneux, d ^o	P.C.	135	8	22
21	Monhoudou.	Lenoir, d ^o	d ^o	130	"	"
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^o	139	11	24
23	Sargé.	Emery, instituteur	d ^o	107	4	12
24	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	118	7	7
25	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	A.S.	98	4	7
26	La Ferté-Bernard.	Pottier, d ^o	P.C.	99	6	13
27	Foulletourte.	Sergent, instituteur.	P.C.	84	"	"
28	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	11	17
29	Loué.	Guimier, instituteur.	P.C.	80	9	9
30	Le Mans { École normale. Ingénieur ordinaire. Directeur du Gaz. Pontlieue.	Richard, directeur,	d ^o	101	7	9
31		et Thériot, professeur.	B.	79	13	14
32		Fourmy, chef de bureau.	P.C.	66	9	11
33		Séguin.	d ^o	51	16	17
34		Beloin.	d ^o	51	15	20
35	Connerré.	Torchet, instituteur.	d ^o	82	7	24
36	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^o	A.S.	72	5	15
37	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	5	17
38	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^o	62	7	14
39	Chantenay.	Hardouin, d ^o	A.S.	60	13	12
40	Flé-sur-Sarthe.	Maillard, d ^o	P.C.	50	"	"
41	Malicorne.	Geslin, d ^o	A.S.	38	4	21
42	Sablé.	Blais, d ^o	P.C.	37	8	14
43	Parigné-l'Évêque.	Deneu, d ^o	d ^o	124	12	25
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	16	33
A. S. d ^o de l'Association scientifique.			Minim.	37	3	7
B. d ^o Babinet.			Moyen	97	8	18

Station du Mans. — DÉCEMBRE 1883. — École normale.



Le Mans imp. La M. Crozier

TABLE DES MATIÈRES

DU 5^e FASCICULE (1883 et 1884).

	Pages.
Recherches historiques sur Saint-Georges du Plain, par M. LEGEAY.	681
Les Artistes de la Sarthe au Salon de 1884, par M. LEGEAY.....	746
Note sur des débris de Mammouth, recueillis au Mans, par M. GENTIL.	753
Liste des plantes rares ou peu communes de la Sarthe, recueillies par M. BÔNE.....	755
Drainage des écuries, expériences comparatives à la ferme- école, par M. le colonel BASSERIE.....	762
Extrait des procès-verbaux des séances, pour l'année 1884.....	775







De
611
525
V.2
1283

[illegible]

Stanford University Libraries
Stanford, Ca.
94305

